This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

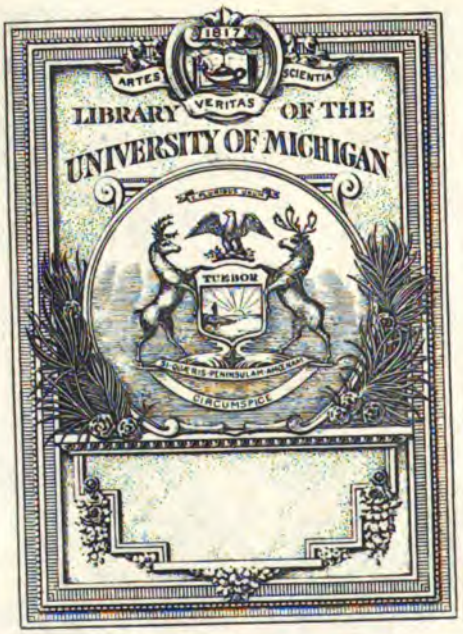
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

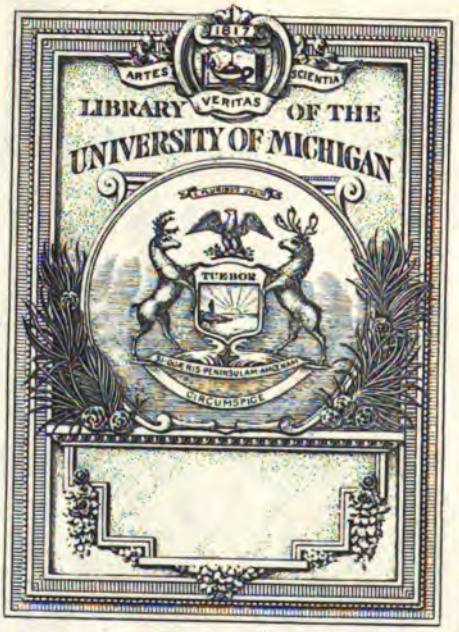
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

TRAITÉ
DE
L'OPINION,
OU
MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN.

PAR

M. GILBERT-CHARLES LE GENDRE,
Marquis de S. Aubin sur Loire, ci-devant Maitre de Requestes.

TOME PREMIER.

A PARIS;
Chez BRIASSON, & se trouve à Vienne en Autriche
chez BRIFFAUT Libraire.

MDCCXXXV.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE.

B
76
.L52
v.1

AVIS

DU LIBRAIRE,

SUR CETTE NOUVELLE EDITION.

LE Traité de l'opinion, ou Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain, a eu une approbation ſi générale, & a été lû avec tant de ſatisfaction, & de fruit, que l'autheur ne pouvoit déſirer une réputation plus étenduë & mieux établie ; pluſieurs perſonnes auroient cependant ſouhaitté, qu'on l'imprimât ſur une plus grande forme ; c'eſt pour ſatisfaire à une ſi juſte demande, que le *Sieur Briffaut libraire à Vienne* a entrepris d'en donner une nouvelle edition au Public, en deux volumes in quarto ; tant pour la commodité de ceux qui ont des bibliotheques, ou des cabinets de livres choiſis, que pour ceux qui, voulant ſe rafraîchir la mémoire de quelque paſſage, aiment mieux avoir un ouvrage en peu de volumes, pour n'être pas obligés de récourir à pluſieurs autres. Le caractere, & le papier ſont d'une beauté à faire honneur au Libraire ; les citations y ſont placées dans un bel ordre, & on a eu ſoin de purger cette nouvelle edition de tous les *Errata* qui ſe gliſſerent dans les premieres. Enfin celle-ci eſt digne d'un tel ouvrage deja ſi celebre dans la république des belles lettres. L'auteur s'étant propoſé de

donner la ſcience de douter à propos & de ne point ſe laiſſer entrainer par le torrent à de faux préjugez, execute admirablement ſon projet, en ſe ſervant des ſciences profanes, & rapportant les ſentimens des anciens, & des modernes, pour faire voir l'empire de l'opinion, & à quel point elle regne dans ces ſciences. Après avoir fait des réflexions très judicieuſes, & d'un grand diſcernement ſur les opinions les plus remarquables, il donne une diſſertation très curieuſe ſur les auteurs, & prouve, par les exemples des ſouverains, & des grands hommes qui ont compoſé des ouvrages, avec combien d'avantages on peut allier les belles lettres aux vertus militaires, & aux devoirs auſteres de la magiſtrature. Il vient enſuite à l'eloquence, qu'il fait conſiſter bien plus dans l'opinion que dans des régles certaines. Il parle des témoignages peu avantageux que la plûpart des hommes avoient pour la poëſie, mais il lui donne une défenſe trés naturelle, qui eſt, qu'elle ne ſe ſert de la fiction, que pour amener les hommes à la verité. De-là il paſſe à l'hiſtoire ſi remplie de fables, & de contradictions parmi les ecrivains, & conclut que ſon principal but doit être d'étudier les opinions, les motifs & les paſſions des hommes, & d'apprendre à ſe connoître en connoiſſant les autres, de ſe corriger par les exemples, & d'acquerir de l'expérience ſans danger. La chronologie n'eſt pas moins embaraſſante; il en donne un précis des differentes opinions, & de la ſupputation du tems chez tous les peuples. L'auteur toujours attentif au point de vuë qu'il s'eſt propoſé, remonte à la ſource de l'hiſtoire de la philoſophie, la tirant de l'antiquité la plus reculée; & deſcendant par dégrez des ſentimens des anciens philoſophes à ceux des modernes, il fait obſerver que les ſciences ont paſſé trois fois de la Gréce dans l'Occident: la premiére, lorſque les Romains les puiſérent en Gréce; la ſeconde, lorſque les François, après avoir pris Conſtantinople, raporterent du Levant les ecrits d'Ariſtote, avec les commentaires des Arabes; la troiſieme, lorſqu'apres la deſtruction de l'Empire d'Orient par les Turcs, les ſavans de la Grece chercherent une retraite en Italie. Paſſant de-là à la métaphyſique, il retrace à l'eſprit ſa propre hiſtoire, concernant les opinions ſur

les ſubſtances ſpirituelles ; il raporte les opinions des Athées, réfute leurs objections, & conclut par des preuves invincibles la verité de la Religion. Il vient enſuite à la creation du monde, & à ſa durée ; il explique la doctrine des idées de Platon, & donne un abregé des mondes imaginaires des philoſophes. Aprés avoir fait le recit des trois hypotheſes des modernes ſur la connoiſſance de l'ame, il rapporte toutes les opinions philoſophiques ſur la nature des bêtes. Les ſciences occultes fondées ſur le commerce des eſprits n'y ſont pas oubliées ; il fait voir tout le ridicule de ces impoſtures. Il traite enſuite des contradictions des ſavans ſur la phyſique, de quelques objections faites aux mathématiciens, avec des reflexions ſur le ſyſteme de l'infini, & ſur l'état preſent de la géométrie. A l'egard de l'aſtronomie, il explique les quatre principaux ſyſtêmes de Ptolomée, de Copernic, de Tychobrahé, & de Longomontan, avec les differentes opinions des aſtronomes, entre leſquelles il ſe trouve de prodigieuſes diſtances. L'auteur continuant ſon projet, toujours d'une maniere egalement inſtructive, & amuſante, traite de la médecine, des contradictions, & des differens ſyſtêmes des médecins, il déclare ſon ſentiment particulier ſur cet art, & fait voir que quoyqu'il ſoit rempli d'incertitude, & de dangers, il n'y a point de ſecours plus neceſſaire à un malade que celui de la prudence d'un bon médecin. Dans le récit de la chimie, il dévoile les ſupercheries des alchimiſtes, & réfute leurs principaux raiſonnemens ; mais il rend juſtice aux découvertes utiles d'une chimie ſage, qui ne s'applique qu'à la connoiſſance de la nature, & à la préparation des remedes. La ſcience de l'aſtrologie judiciaire y eſt détruite, & renverſée, de même que les autres eſpeces de divinations prétenduës naturelles, comme phiſionomie, chiromancie, taliſmans, & autres ſemblables ſuperſtitions. Le mêlange des opinions des naturaliſtes fournit des amples mémoires pour l'hiſtoire de l'eſprit humain. Dans la diſſertation ſur les arts, il diſcute en philoſophe profond les opinions ſur la formation des idées, & ce qui regarde l'imagination & les ſens. Traitant enſuite de la politique, il fait connoitre les differentes ſortes de gouvernement par l'hiſtoire ancienne, & moderne ;

il donne des tableaux finis des etats de la Gréce, & de la Republique Romaine ; il explique avec une grande connoissance du droit public, la véritable constitution des gouvernemens, il examine les maximes politiques, la morale, & les differentes loix & coutumes des peuples ; il en rapporte les pensées les plus sublimes, & les opinions les plus déraisonnables. La diversité des coutumes est proposée comme une source de réflexions salutaires. Enfin il termine son ouvrage par une dissertation éloquente sur la douleur & sur la mort. On ne peut disconvenir, que l'auteur avoit une parfaite connoissance de l'antiquité, & une profonde érudition ; tant de sujets si diversifiez contiennent des récherches immenses en tout genre ; chaque science y est traitée suivant son caractere particulier, & il en résulte un assemblage d'excellens mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain, & on peut également y reconnoitre ses erreurs, & y considérer les monumens de ses travaux les plus illustres.

PREFACE.

LE point de vûë de cet ouvrage eſt la ſcience de douter, non pas en Pyrrhonien, mais lorſqu'il eſt avantageux de ſuſpendre ſon jugement. C'eſt un traité des opinions qui ont régné dans les ſciences prophanes; c'eſt une route nouvelle pour inſtruire l'eſprit par l'expérience & par ſa propre hiſtoire, dont aucun auteur juſqu'ici n'a formé le projet.

Mon prémier deſſein avoit été de compoſer ſucceſſivement des traités ſéparés, l'un de l'incertitude de l'hiſtoire & de la chronologie; un autre ſur la politique; d'autres ſur la phyſique & l'aſtronomie; & de partager ainſi les matiéres contenuës dans tout l'ouvrage: mais ce travail a fait naître des vûës, par leſquelles je n'aurois pas eu la confiance de commencer. J'ai trouvé dans le concours de ces différens objets des mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Ce titre a une liaiſon néceſſaire avec un traité de l'opinion, puiſque les ſciences prophanes réunies & l'hiſtoire de l'eſprit humain tendent naturellement à nous

convaincre, que l'opinion domine ſur toutes les recherches de pure curioſité.

J'inſiſte davantage ſur les faits que ſur les réflexions, & je traite mon ſujet, bien plus en hiſtorien qu'en dogmatique. Je marque en général les ſources des erreurs publiées par la renommée : mais je ne fais pas ſur chaque exemple des diſſertations particuliéres, qui m'auroient conduit trop loin ; & dans leſquelles je n'aurois pu débiter que des conjectures fort incertaines.

Mon principal ſoin a été d'ôter aux ſciences abſtraites leur obſcurité, de les rendre intelligibles aux perſonnes qui ne s'y ſont pas appliquées ; & de dévoiler ces myſtéres ténébreux, à l'abri deſquels on a vû ſi ſouvent les arts les plus trompeurs & les plus vains ſéduire les eſprits foibles & crédules.

Les opinions décriées depuis long-temps, les erreurs mêmes qui paroiſſent avec raiſon les plus outrées, ne doivent pas être proſcrites de cet ouvrage : elles ſervent à imprimer fortement dans l'eſprit les excès auxquels il eſt capable de ſe porter. Les ſciences occultes peuvent y contribuer beaucoup ; elles ſont aujourd'hui fort mépriſées, mais faute d'être aſſez connuës ; il ne ſeroit pas impoſſible qu'elles redeviniſſent à la mode dans d'autres temps.

Ce traité eſt diviſé en ſix livres ; le prémier rou-

le ſur les belles lettres & l'hiſtoire, ſciences moins épineuſes, & par leſquelles on commence ordinairement. Après des réflexions préliminaires ſur le véritable uſage de la ſcience, le lecteur trouvera des obſervations ſur les auteurs, & ſur les révolutions des ſciences, fort eſtimées dans des temps, négligées ou perſecutées dans d'autres. J'entre dans un détail, qui ſe préſente naturellement, des ſouverains & grands ſeigneurs qui ont compoſé des ouvrages. J'expoſe les contrariétés des critiques, l'incertitude de l'hiſtoire ſur les points les plus eſſentiels, & les embarras de la chronologie.

Je paſſe enſuite à la philoſophie, qui embraſſe le plus grand nombre des ſciences prophanes; j'écris dans le ſecond livre l'hiſtoire de ſes différentes ſectes.

Le troiſiéme contient les opinions des philoſophes tant anciens que modernes ſur la métaphyſique, & ſur les prédictions de l'avenir attribuées au commerce des eſprits.

Le quatriéme livre renferme une courte diſſertation ſur les mathématiques; les contradictions des auteurs ſur la phyſique, l'aſtronomie, la médecine. Je rétablis dans le méchaniſme général de la nature l'uniformité qui manque au ſyſtéme de Deſcartes, & j'applique les effets de ce méchaniſme

au ſyſtême de Copernic. A l'égard de la médecine, avant que de rappeller les opinions des auteurs qui ont témoigné une extrême défiance pour elle, je ne puis me refuſer la ſatisfaction de déclarer ici mon ſentiment particulier, ſçavoir que ſi la médecine eſt un art en lui-même rempli d'incertitudes & de dangers, il n'y a point de ſecours plus néceſſaire à un malade, que celui de la prudence d'un bon médecin; & qu'il y auroit une grande témérité de prétendre ſe conduire par ſon goût ou par ſes lumiéres, dans l'état auquel on eſt réduit par la maladie.

De la médecine je paſſe à la chimie, à l'aſtrologie judiciaire, & à quelques autres divinations prétenduës naturelles. Le quatriéme livre eſt terminé par les opinions exagérées des naturaliſtes, par pluſieurs exemples de ce qu'on a publié de plus extraordinaire & même de fabuleux touchant les arts, & par les ſentiments des philoſophes ſur l'imagination & les ſens.

Le cinquiéme livre a un objet beaucoup plus noble dans des diſſertations politiques, qu'on peut appeller la portion de la philoſophie la plus utile au genre humain, puiſqu'elle eſt l'appui des ſociétés.

Le ſixiéme & dernier livre traite de la morale, ſur laquelle j'expoſe le contraſte des penſées les plus ſublimes, & des opinions les moins raiſonnables. Ce livre

finit par les loix & les coutumes de differents peuples, & par des réflexions ſur la douleur & ſur la mort. J'obſerverai à l'égard des loix & des coutumes étrangéres, qu'il me ſuffit pour en faire mention, qu'elles ſoient différentes de nos uſages, mais que je m'attache principalement à celles qui ont le plus d'oppoſition à nos préjugés & à nos mœurs & même à l'humanité.

Sur la route que je viens de décrire, il s'offre des digreſſions tirées du ſujet, & je ne les ai pas évitées. Outre celle des auteurs diſtingués par un rang élevé, & celle de l'hiſtoire des ſectes des Philoſophes, dont j'ai déja parlé, je rappelle dans le chapitre des bêtes ce qui a été obſervé, ou du moins ce que les auteurs ont dit de leur induſtrie, de leur fidélité, de leurs autres bonnes qualités, & des honneurs qu'elles ont reçus. Pour prouver combien le peuple eſt ſuſceptible des leurres qu'on lui jette, je raſſemble dans le chapitre des maximes politiques les exemples des impoſteurs, qui ont paru en différents temps & en differents païs. Dans le chapitre des biens, en parlant de l'inconſtance de la fortune, je rapporte un grand nombre d'exemples des chutes de la grandeur, & des élévations de la baſſeſſe.

Il paroît depuis le commencement de cette année une traduction du traité de Thomas Brown Anglois ſur les erreurs populaires : cet auteur a travaillé ſur un plan fort différent, & nos ouvrages n'ont aucune reſſemblance.

Il eſt néceſſaire de citer beaucoup dans un traité de l'opinion. Les auteurs des opinions ſervent à les accréditer & à leur donner du poids; & pour mettre le lecteur en état d'en mieux juger, il eſt plus expédient de rapporter les propres paroles des auteurs. Dans le grand nombre de ceux que je cite, il y en a d'apocryphes, & pluſieurs dont les ouvrages ſont perdus, & dont les fragments ne ſe trouvent que dans d'autres auteurs. Le prémier chapitre qui eſt proprement une ſeconde préface, achevera d'expoſer le deſſein de cet ouvrage.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

Des belles lettres, & de l'hiſtoire.

CHAPITRE I. *Deſſein de l'ouvrage.* Pag. 1
CHAP. II. *De l'uſage de la ſcience.* 8
CHAP. III. *Des auteurs.* 14
CHAP. IV. *De l'éloquence.* 36
CHAP. V. *De la poëſie.* 46
CHAP. VI. *De l'hiſtoire.* 63
CHAP. VII. *De la chronologie.* 84

LIVRE SECOND.

Hiſtoire de la philoſophie.

CHAPITRE I. *De la philoſophie, avant qu'elle ait commencé chez les Grecs.* 102
CHAP. II. *De la ſecte Ionique.* 114
CHAP. III. *Des cinq académies.* 117
CHAP. IV. *Des Péripatéticiens où il eſt traité en même temps de la logique.* 129
CHAP. V. *Des Cyrénaïques.* 144
CHAP. VI. *Des ſectes Erétrique & de Mégare.* 146
CHAP. VII. *Des Cyniques.* 148
CHAP. VIII. *Des Stoïciens.* 151
CHAP. IX. *Des Pyrrhoniens.* 156
CHAP. X. *Des Pythagoriciens.* 161
CHAP. XI. *De la ſecte Eléate.* 170
CHAP. XII. *Des Epicuriens.* 174

CHAP. XIII. *De la ſecte Eclectique.* 178
CHAP. XIV. *De la philoſophie moderne.* 180
CHAP. XV. *Hiſtoire de l'aſtronomie.* 186
CHAP. XVI. *Hiſtoire de la médecine.* 196

LIVRE TROISIÉME.

De la métaphyſique.

CHAPITRE I. *De la divinité.* 217
CHAP. II. *Des démons.* 245
CHAP. III. *Du monde.* 269
CHAP. IV. *Des ames.* 287
CHAP. V. *Des bêtes.* 308
CHAP. VI. *De la magie.* 328
CHAP. VII. *De la cabale, & des nombres.* 359
CHAP. VIII. *Des oracles.* *364
CHAP. IX. *Des Sibylles.* 379
CHAP. X. *Des augures.* 383
CHAP. XI. *Des préſages.* 393
CHAP. XII. *Des ſonges.* 415
CHAP. XIII. *De la fortune & du deſtin.* 427

LIVRE QUATRIÉME.

Des ſciences qui ont des objets corporels.

CHAPITRE I. *Des mathématiques.* 435
CHAP. II. *De la phyſique ancienne & moderne.* 445
CHAP. III. *De l'aſtronomie.* 506
CHAP. IV. *De la médecine ancienne & moderne.* 553
CHAP. V. *De la chimie.* 597
CHAP. VI. *De l'aſtrologie judiciaire.* 614
CHAP. VII. *Des divinations prétenduës naturelles.* 649
Table *des Auteurs Cités.*
Table *des Matieres.*

Fin de la Table des Chapitres du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME SECOND.

LIVRE QUATRIE'ME.

Des ſciences qui ont des objets corporels.

CHAPITRE VIII. *Des naturaliſtes.* 3
CHAP. IX. *Des arts.* 67
CHAP. X. *Des ſens & de l'imagination.* 91

LIVRE CINQUIE'ME.

De la politique.

CHAPITRE I. *Des différentes ſortes de gouvernements.* 117
CHAP. II *Des maximes politiques.* 181

LIVRE SIXIE'ME.

De la morale.

CHAPITRE I. *Des biens véritables.* 217
CHAP. II. *Des vertus, & des vices.* 263

CHAP. III. *Des Passions.* 283
CHAP. IV. *Des loix.* 312
CHAP. V. *Des coutumes.* 368
CHAP. VI. *De la douleur & de la mort.* 395
Table *des Auteurs Cités.*
Table *des matieres.*

Fin de la Table des Chapitres, du Tome Prémier.

TRAITÉ DE L'OPINION
OU
MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ESPRIT HUMAIN.

LIVRE PREMIER

Des belles lettres, & de l'hiſtoire.

CHAPITRE PREMIER.

Du deſſein de l'ouvrage.

SOMMAIRE.

1. Premiére utilité que l'auteur s'eſt propoſée dans cet ouvrage. 2. Seconde utilité. 3. Troiſieme utilité. 4. Penſées des anciens ſur le regne de l'opinion. 5. Le préjugé doit être plûtôt pour le petit nombre. 6. Diſpoſitions de l'eſprit humain envers la vérité. 7. Force de la vérité. 8. Méthode ſuivie dans l'ouvrage. 9. De la maniére uniforme de citer.

1. Premiére utilité que l'auteur s'eſt propoſée dans cet ouvrage.

L'IMMENSE varieté des objets que la nature offre aux regards, conduit unanimement les hommes à la connoiſſance d'un être ſupréme; touts les réglements des légiſlateurs, qui paroiſſent n'avoir aucune liaiſon entr'eux, tendent & concourent au bien de la ſociété; la contrariété des opinions des hommes peut auſſi être ramenée à une même fin; & nous ſervir de motif, pour marcher avec tout le diſcernement dont nous ſommes capables dans le ſentier de la vérité.

J'expoſe dans ce traité les contradictions ſur les ſciences prophanes, l'impoſture maſquée ſous le nom de la ſcience, la crédulité livrée aux illuſions & à l'erreur. Ces mémoires de l'eſprit humain ſont remplis des traits les plus propres à l'humilier. Je ne m'arrête pas à des erreurs obſcures ou ſinguliéres, le nombre en eſt preſque infini, & elles ſont trop mépriſables; on ne trouve ici que des opinions, qui ont été ou fort répanduës, ou accréditées par leurs auteurs. Je préſente en même temps à l'eſprit les monuments les plus honora-

bles de ſon hiſtoire en ce qui concerne les ſciences prophanes; & rien n'eſt plus capable que ce contraſte, de l'exciter à la recherche & à l'amour de la vérité.

C'eſt en s'accoûtumant à refléchir ſur l'empire, ou plûtôt ſur la tyrannie de l'opinion, qu'on peut le mieux ſe détromper de beaucoup d'erreurs. Autant que le Pyrrhoniſme eſt dangereux & même inſenſé, autant une défiance moderée qui ſuſpend nos jugements eſt prudente & avantageuſe.

Son uſage eſt d'examiner ſans prévention les ſentiments oppoſés, & elle ſe propoſe pour objet de donner à chaque opinion le degré de croiance qu'elle mérite. C'eſt la prémiére utilité à laquelle tend cet ouvrage.

2. Seconde utilité de cet ouvrage.

L'eſprit de l'homme n'eſt pas fait pour la ſcience, Il ne connoît ni les eſprits ni les corps: il ignore également les propriétés des ſubſtances ſpirituelles & matérielles. Toute ſa vigueur eſt contrainte de ſuccomber au plus petit atome de la matiére. La diviſibilité à l'infini, ſoit qu'il l'admette avec les Péripateticiens & les Cartéſiens, ſoit qu'il la rejette avec les Epicuriens & les Gaſſendiſtes, entraîne après ſoi des difficultés & des contradictions qu'il eſt impoſſible [a] de concevoir, & de concilier.

Toute la pénétration de l'eſprit ne démêle pas mieux ce qui ſe paſſe au dedans de nous mêmes, & de quelle maniére les objets corporels agiſſent ſur l'ame.

Si nous joignons à l'expérience de notre propre foibleſſe, une étude qui nous apprenne combien les connoiſſances des auteurs les plus célébres ont été bornées, nous y trouverons le véritable motif de dompter la préſomption de l'eſprit. C'eſt la ſeconde utilité que je me ſuis propoſée.

Cette diſpoſition eſt la plus heureuſe de toutes pour recevoir les lumiéres de la foi. Car puiſque l'eſprit humain ne peut comprendre les choſes qui ſont le plus ſimplement renfermées dans l'ordre naturel, ne ſeroit-ce pas pêcher évidemment contre la raiſon, que de refuſer de croire les effets de la toute puiſſance de Dieu, qui eſt d'elle-même incompréhenſible, par ce principe que notre eſprit ne peut les comprendre? Et ne ſeroit-ce pas la plus déraiſonnable de toutes les prétentions, de vouloir ſoumettre à l'examen de la raiſon, ce qui eſt au deſſus d'elle, & qui ſurpaſſe infiniment ſa foibleſſe?

Il eſt donc très important de s'accoûtumer à ne pas prendre les bornes de ſon intelligence pour des preuves négatives, & à ne pas conclure qu'une choſe n'eſt pas, parce que nous ne pouvons pas concevoir de quelle maniére elle eſt.

Si l'on vient à bout de dompter l'orgueil de l'eſprit, c'eſt une ſuite néceſſaire que ſon opiniâtreté ſoit corrigée. On a vû des exemples de perſonnes qui ſont mortes plûtôt que de retracter des opinions évidemment fauſſes. Quelques impies en ont tiré une objection contre la preuve de la religion qui réſulte des martyrs. Mais il faut bien diſtinguer entre les opinions & les faits. L'eſprit ſe livre avec opiniâtreté aux opinions les plus fauſſes. Leur perſuaſion, quelque dénuée qu'elle ſoit de ſolidité, n'agit pas moins puiſſamment ſur l'eſprit de l'homme, pendant qu'elle dure, que la vérité elle-même: & c'eſt en quoi nous avons un interêt ſi important de ſurmonter l'orgueil & l'opiniâtreté de l'eſprit. Il n'en eſt pas de même des faits:

[a] *Dict. crit. de note E & F Bayle, art. Zénon.*

On ne trouvera aucun exemple de gens qui soient morts pour soutenir des faits qu'ils croioient faux, lorsqu'ils auroient pû sauver leur vies, en déclarant la vérité qui leur étoit connuë. Les fausses religions & les opinions les plus insensées peuvent donc avoir leurs martyrs. Mais on ne trouvera point de martirs qui aient sacrifié leur vies au témoignage des faits dont la fausseté leur étoit connuë.

3. Troisiéme utilité.

Un troisiéme avantage, auquel tend ce traité, est d'inspirer pour les sciences occultes [b] tout le mépris qu'elles méritent. Il ne faut pour cela que les mettre au grand jour, en expliquant avec netteté ce qui ne peut être dangereux que par le mystére, comme tout art qui se vante de prédire l'avenir, la composition des talismans, l'astrologie judiciaire, la vertu des nombres, l'interprétation des songes, & autres semblables impostures, par lesquelles l'escroquerie n'a que trop réussi dans tous les siécles à se jouer de la crédulité.

Un poëte moderne a appellé les bibliothéques:

Des sottises de l'homme orgueilleuses archives.

L'esprit verra ici au contraire les très-humbles archives d'un grand nombre de ses égarements. Le moien de réprimer une curiosité illicite, c'est de la désabuser pleinement, & pour ainsi dire, de l'assouvir.

Le plan & le titre de cet ouvrage ont été tirés de ces paroles de Pascal [c]. Je „ voudrois de bon cœur voir le livre Ita- „ lien, dont je ne connois que le titre, „ *Della opinione regina del Mondo*. J'y „ souscris sans le connoître, sauf le mal s'il „ y en a. „ Ce livre ne se trouve point, & n'a vraisemblablement jamais été composé.

4. Pensées des anciens sur le régne de l'opinion.

Le pouvoir étendu de l'opinion a été reconnu en tout temps. Héraclite [d] traitoit toutes les connoissances des hommes de jeux d'enfans. Xénophane [e] soutenoit que la vérité n'est connuë que de Dieu, que tout le reste n'est qu'opinion.

Socrate, Démocrite, Anaxagore, Empédocle presque touts les anciens philosophes ont été persuadés [f] qu'on ne peut rien connoître avec certitude, que l'esprit humain n'est pas capable de science, que les sens sont trompeurs, l'entendement trop foible, la vie trop courte, & suivant l'expression familiére de Démocrite; que la vérité est plongée au fond du puits; enfin que l'opinion & la coûtume régnent par tout, pendant que la vérité est proscrite & offusquée de ténébres.

Nous ne sommes pas plûtôt nés [g] que les sentiments corrompus saisissent notre cœur, & que les opinions perverses s'emparent de notre esprit en sorte que nous paroissons avoir sucé l'erreur avec le lait de nos nourrices.

[b] *Je me serai donné ce traité, de l'expression vulgaire des sciences occultes, quoique les tromperies désignées par ce nom, ne soient dignes en aucune maniére d'être appelées des sciences.*

[c] *Pens. de Pasc. c. 25.*

[d] *Heraclit. ap. Iamblich. de anima.*

[e] *Xenophan. ap. Stob. eclog. phis.*

[f] Socrates, Democritus, Anaxagoras, Empedocles, omnes prope veteres, nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt: angustos sensus, imbecillos animos, brevia vitæ curricula; & ut Democritus, in profundo veritatem esse demersam: opinionibus & institutis omnia teneri, nihil veritati relinqui: denique omnia tenebris circumfusa esse dixerunt. *Cic. Acad. quæst. lib. 1.*

[g] Simul atque editi in lucem & suscepti sumus, in omni continuo pravitate & in summis opinionum perversitatibus versamur, ut penè cum lacte nutricis errorem sugisse videamur. *Cic. Tuscul. quæst. lib. 3.*

Clitomaque [h] a comparé les combats de Carnéade contre l'opinion, à ceux d'Hercule contre les monstres. Et Platon [i] oppose à ce monde sensible un monde intellectuel, où la vérité régne, tandis que l'opinion régne dans celui-ci.

Pindare [k] appelle l'opinion la souveraine des dieux & des hommes. Il se plaint [l] de ce que la fable fait plus d'impression sur les esprits que la vérité.

Sophocle [m] estime l'opinion plus forte & plus puissante que la verité. Cardan [n] reconnoît l'opinion pour la reine de l'univers.

Les Payens en avoient fait une divinité qui présidoit aux jugements des hommes. Car l'esprit humain est un véritable Protée [o] qu'aucuns nœuds ne peuvent fixer. Il est sujet aux variations du temps, & on le voit différemment affecté, dit Homére, suivant que Jupiter répand [p] plus ou moins de clarté & de serénité dans les airs.

Protagoras [q] croïoit que tout ce qui paroît vrai à chacun, l'est en effet. Cicéron [r] au contraire se plaint de ce qu'on étoit accablé de son temps par les opinions du vulgaire, & bien plus encore des demi-sçavants.

L'opinion génerale forme un préjugé : mais s'il étoit permis d'en suivre quelqu'un, il arriveroit le plus souvent, que le préjugé du petit nombre nous guideroit mieux que celui de la multitude, parce que la vérité ne cherche pas à réveiller & à flatter les passions, comme la plûpart [s] des opinions fausses, qui s'insinuent par cet artifice dans les esprits du plus grand nombre.

9. Le préjugé doit être plûtôt pour le petit nombre.

Phocion [t] ne se défioit jamais tant de lui-même, que lorsqu'il se voïoit applaudi de la multitude.

De même que les astres, suivant la pensée de Sénéque [u], ont dans leur cours une révolution opposée à celle des autres parties qui composent ce vaste univers, de même les sages tiennent une route contraire à la multitude. Il dit ailleurs [x] que les hommes ne sont pas assez heureux, pour que le senti-

---

[h] Credoque Clitomacho ita scribenti, Herculis quemdam laborem exanthlatum à Carneade, quod ut feram & immanem belluam, sic ex animis nostris assensionem, id est, opinionem & temeritatem extraxisset. *Cic. Acad. quæst. lib.* 4.

[i] *Plat in Parmenid.*

[k] Νόμος ὁ πάντων Βασιλεὺς τε καὶ ἀθανάτων *Pindar. ap. Plat. in Gorg.*

[l] *Pindar. Olymp. Od.* 1.

[m] Τὸ γὰρ νομισθὲν τῆς ἀληθείας κρατεῖ.

[n] Æstimatio & opinio rerum humanarum reginæ sunt. *Cardan. de utilit. ex advers. capiend. lib.* 3.

[o] Quo teneam vultus mutantem Protea nodo? *Hor.*

[p] Τοῖς γὰρ νόος ἐστιν ἐπιχθονίων ἀνδρώπων
Οἷον ἐῶ ἦμαρ ἄγησι πατὴρ ἀνδρῶν τε θεοῦ τε. *Hom.*

. . . quot cœli mutatur in horas
Temperies, hominumque simul quoque pectora mutant. *Vide poëtic. lib.* 2.

Vertuntur species animorum; & pectora motus,
Nunc hos, nunc alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt : hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, & ovantes gutture corvi. *Virg. Georg. lib.* 1.

Nemo mortalium omnibus horis sapit. *Erasm. adag. Chiliad.* 2. *centur.* 3. *proverb* 29.

[q] Aliud judicium Protagoræ qui putat id verum esse, quod cuique verum videatur. *Cic. Acad. quæst. lib.* 4.

[r] Oppressi sumus opinionibus non modò vulgi, verum etiam hominum leviter eruditorum. *Cic. de orator. lib.* 3.

[s] Ut quæ conductæ plorant in funere, dicunt
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo. *Hor.*

[t] *Plutarch. in Phocion.*

[u] Ut sidera contrarium mundo iter intendunt, ità sapiens adversus opinionem omnium vadit. *Sen. de constant. sapient. cap.* 14.

[x] Non tàm bene cùm rebus humanis

ment le meilleur soit au gré du plus grand nombre : que pour luy [y], il ne cherche point à plaire à la multitude, parce que les sentiments du peuple & les siens ne peuvent se rencontrer.

Dispositions de l'homme envers la vérité.

L'homme désire naturellement de connoître la vérité ; il fait ses efforts pour y parvenir, mais il s'égare le plus souvent par sa faute, dans la route qui y conduit. Si la vérité se présente, il ne peut la comprendre ; sa splendeur le blesse ; ou s'il la comprend, il s'en offense, & ses passions se révoltent.

Platon [z] suppose que des hommes eussent été toûjours enfermés dans une caverne, d'où ils ne pussent appercevoir que les ombres de ce que le monde contient, à la foible lueur d'un feu éloigné d'eux, & qu'ils ne verroient même pas ; ces malheureux ne désireroient rien de plus, & seroient persuadés qu'il n'y a que des ombres dans l'univers. Si l'on faisoit sortir un de ces hommes de la caverne, & qu'il apperçut de la lumiére, il la fuiroit, & il seroit blessé par son éclat. Mais après s'y être accoûtumé, & avoir connu la clarté des cieux, s'il retournoit dans cette caverne, & qu'il voulut faire le récit de ce qu'il auroit vû, ses camarades se mocqueroient de lui, & le traiteroient d'insensé.

On ne peut mieux dépeindre la disposition générale des hommes envers la vérité. Ces réflexions doivent nous engager à être sur nos gardes, pour n'être point entraînés [a] par le torrent.

7. Force de la vérité.

Quelque soit l'empire de l'opinion, il faut revenir au sentiment de Polybe dans ce beau passage [b]. J'estime qu'il n'y a point de divinité si grande & si puissante que la vérité. Quoique les hommes en général semblent conjurés contre elle, & que l'opinion mette souvent dans son parti les conjectures & les vraisemblances, la vérité sçait se faire jour au travers des illusions, & montrer sa force & sa lumiére, après avoir percé les ténébres par lesquelles on s'étoit efforcé de l'obscurcir. Le mensonge se soutient quelque temps, mais à la fin la vérité triomphe toûjours.

8. Métode suivie dans l'ouvrage

Une histoire compléte de l'opinion ou de l'esprit humain renfermeroit toutes les sciences prophanes, & les arts ; & comme le plus grand nombre des opinions nait des passions, cette histoire embrasseroit en même-temps celle du cœur humain. Je suis bien éloigné de penser que je puisse traiter un sujet aussi vaste dans toute son étenduë. Ce ne sont ici que des mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain. Les exemples sont plus efficaces [c] que les préceptes, qui sont ordinairement abstraits, & dont on fait peu d'usage. Cette méthode m'a paru la meilleure pour éloigner également de l'esprit l'excés de la crédulité & celui du Pyrrhonisme. Je laisse à mon lecteur le choix de se déterminer sur les différentes opinions, ou je lui indique le

agitur, ut meliora pluribus placeant. *Sen. de vitâ beatâ*

[y] Nunquam volui populo placere, nam quæ ego scio, non probat populus, & quæ probat populus, ego nescio. *Sen. ep.* 29.

An quidquam stultius, quam quos singulos, sicut operarios barbarosque contemnas, eos aliquid putare esse universos? *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 5.

[z] *Plat. de républ. lib.* 7.

[a] Apparent rari nantes in gurgite vasto. *Virg.*

[b] Καὶ μοὶ δοκεῖ μεγίστην θεὸν τοῖς ἀνθρώποις ἡ φύσις ἀποδεῖξαι τὴν ἀλήθειαν, καὶ μεγίστην αὐτῇ προσθεῖναι δύναμιν. Πάντων γοῦν αὐτὴν καταγωνιζομένων, ἐνίοτε δὲ καὶ πασῶν τῶν πιδιανοτήτων μετὰ τοῦ ψεύδους πατρομένων, οὐκ οἶδ' ἔτως ὀντὴ δὶ αὐτῆς εἰς τὰς ψυχὰς εἰσδύεται τῶν ἀνθρώπων καὶ ποτὲ μὲν παρεχρῆμα διείκουσι τὴν αὐτῆς δύναμιν· ποτὲ δὲ πολὺν χρόνον ἐπισκοτιθεῖσα, τέλος αὐτὴ δι' ἑαυτῆς ἐπικρατεῖ, καὶ καταγωνίζεται τὸ ψεῦδος. *Polyb. lib.* 13.

[c] Longum iter per præcepta, breve per exempla.

parti qui mérite la préférence, ſuivant que je m'y trouve engagé par le ſujet que je traite.

Jean-François Pic comte de la Mirandole & Agrippa, (auquel je n'ai nulle intention de me conformer) ont exécuté un deſſein à peu près ſemblable à celui-ci: le prémier dans ſon ouvrage [d] de l'examen des ſciences, le ſecond dans le livre qu'il a compoſé [e] de la vanité des ſciences. Ils ne parlent qu'aux ſçavants, ils marquent ſuccinctement les exemples de l'incertitude & des contradictions, qui ſe trouvent dans les ſciences. Ils ſuppoſent le lecteur aſſez inſtruit pour juger des différentes opinions, dont ces deux auteurs ne parlent que ſuperficiellement. J'ai ſuivi une route différente: j'entre dans un aſſez grand détail des ſciences, pour mettre un lecteur qui n'y eſt pas verſé, en état d'apercevoir l'empire que l'opinion y exerce. J'en explique les principes; je rapporte les ſentiments des auteurs les plus eſtimés, avec toute l'étenduë néceſſaire, pour en donner une idée juſte & complète, & ſouvent dans les propres termes dont les auteurs ſe ſont ſervis. J'ai eſpéré par là de m'accommoder à toute ſorte de lecteurs; aux ſçavants qui retrouvent avec plaiſir dans un ſeul ouvrage des opinions diſperſées dans un grand nombre de volumes; & à ceux qui n'aïant donné aucune application aux matiéres dont je traite, peuvent par cette unique lecture, s'en former une idée, en acquerir même l'intelligence, & juger des opinions qui ont été débitées.

Je me ſuis ſervi de tout ce que j'ai trouvé conforme à mon deſſein, tant chez les anciens que chez les modernes: & je puis, ce me ſemble, dire avec Lipſe [f], que ſi j'ai ramaſſé de côté & d'autre les matéreaux, j'ai donné à l'édifice ſa conſtruction & ſa forme.

9. De la maniére uniforme de citer.

En citant les auteurs, je n'emploie les termes que le reſpect ou la politeſſe joignent aux noms propres ou aux dignités, que lorſque ceux dont je parle, ſont vivants. Je traite touts les morts ſans cérémonie, dont je ne doute pas qu'ils ne nous diſpenſent également.

Je crois qu'aucun auteur ne s'aviſe aujourd'hui d'écrire monſieur de Brantome, ou S. E. monſeigneur le cardinal Mazarin, ou S. A. R. Gaſton, en parlant de Gaſton de France duc d'Orleans, frére de Louis XIII.

On regarderoit comme une affectation de dire M. de Buſſy, en parlant de Buſſy-Rabutin, ou M. de S. Evremond & je ne comprends pas pourquoi on devra plûtôt dire M. Racine ou M. Deſpreaux, que M. Quinaud ou M. Corneille.

Buſſy & S. Evremond étoient deux hommes de condition, & le prémier avoit une grande charge. Ils ſont preſque nos contemporains; le prémier eſt décédé en 1693. le ſecond en 1703. P. Corneille eſt mort en 1684. on trouveroit fort extraordinaire qu'un auteur citât M. Corneille. Mais ce titre refuſé à l'âîné, doit-on le donner à Thomas Corneille ſon cadet qui a vécu juſqu'en 1709?

Janſenius [g] évêque n'a jamais joui

[d] *Joan. Franciſc. Picus Mirandula, de examine doctrinæ gentium.*

[e] *Henricus Cornelius Agrippa, de vanitate ſcientiarum.*

[f] Lapides & ligna ab aliis accipio: ædificii tamen extructio & forma tota noſtra eſt. Architectus ego ſum, ſed materiam variè undique conduxi. Nec aranearum ſane textus ideo melior, quia ex ſe fila gignunt; nec noſter vilior, quia ex alienis libamus ut apes. *Juſt. Lipſ. admonit. 1. lib. 2. doctrinæ civilis.*

[g] *Cette obſervation, autant que je puis m'en ſouvenir, eſt tirée du Menagiana.*

du monſieur, qui ſelon les apparences ſera continué long-temps à M. Arnaud ſimple docteur.

On peut appliquer à ce ſujet ce que dit Horace[b] du relief que l'ancienneté donne aux poëmes. Eſtimerons-nous ancien, demande-t-il, celui qui eſt éloigné d'un ſiécle? Oüi, la révolution d'un ſiécle donne l'ancienneté à juſte titre. Mais celui à qui il ne manque qu'un mois ou qu'un an des cent années, le regarderons-nous comme privé des avantages de l'ancienneté? Il ne faut pas s'arrêter à cette bagatelle, celui-là eſt encore au nombre des anciens. J'uſe inſenſiblement de la même permiſſion, & retranchant peuà peu tout ce monceau d'années, comme ſi j'arrachois les crins d'une queuë de cheval l'un après l'autre, je fais ſortir à celui qui meſure ſon goût par l'ancienneté, qu'il bâtit ſur un fondement ruineux.

J'avouë qu'en général on ne peut manquer trop de politeſſe: mais n'exige-t-elle pas que nous évitions des diſtinctions qui ne ſont fondées ni ſur le mérite des ouvrages, ni ſur la dignité des perſonnes, ni ſur l'ancienneté des auteurs? Ne faudroit il pas même qu'il y eût des limites bien réglées, pour pouvoir ſe déterminer par quelqu'une de ces conſidérations?

Si je n'ai pas des bornes preſcrites, au-delà deſquelles je ſois diſpenſé de certains égards, n'y a-t-il pas une ſorte de préſomption de retrancher ces égards à qui que ce ſoit, & ne dois-je pas en remontant de proche en proche traiter de la même maniére tous les noms cités?

Quelles idées les étrangers peuvent-ils ſe former à ce ſujet? & la poſtérité ne ſera-t-elle pas engagée dans des anachroniſmes, qui auront un fondement très raiſonnable, en regardant comme plus ancien celui qui eſt cité ſimplement par ſon nom?

Il n'eſt donc pas inutile, ce me ſemble, de ſuivre une régle générale, pour affranchir les gens de lettres de la bizarrerie d'un uſage, qui traite certains noms, avec plus de politeſſe que d'autres, ſans leur attacher aucune prérogative de nobleſſe ou de dignité, & quoique ceux, dont on parle avec plus ou moins de cérémonial, ſoient également modernes.

A l'égard des perſonnes de l'autre ſexe, comme c'eſt une néceſſité de les diſtinguer, j'emploie les termes de madame ou de mademoiſelle, toutes les fois que leur nom de bapteſme n'eſt pas préſent à ma mémoire, ou lorſqu'elles ſont connuës & citées par les noms de leurs maris. Je dirois donc mademoiſelle Scudéri, & madame des Houliéres, ou madame Dacier, quand elles auroient deux cents ans de plus d'ancienneté.

Lorſque j'appelle ſimplement par leurs noms tous les auteurs qui ſont décédés, je déclare que c'eſt par reſpect pour ces illuſtres morts. Leur gloire conſiſte à vivre dans le ſouvenir & dans l'eſtime des hommes; & il me paroît beaucoup plus convenable de ſuppri-

---

[b] Eſt vetus atque probus centum qui perficit annos.
Quid? qui deperiit minor uno menſe vel anno,
Inter quos referendus erit? veteresne poëtas,
An quos & præſens & poſtera reſpuit ætas?
Iſte quidem veteres inter ponetur honeſtè,
Qui vel menſe brevi, vel toto eſt junior anno.
Utor permiſſo, caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello, & demo unum, demo etiam unum,
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi,
Qui redit ad faſtos, & virtutem æſtimat annis. *Hor. lib. 2. epiſt. 1.*

mer une distinction, qui peut en quelque façon blesser leurs mémoires.

CHAPITRE SECOND.

De l'usage de la science.

SOMMAIRE.

1. *Avantages de la science.* 2. *Quelle est la véritable science.* 3. *De son usage.* 4. *De l'intempérance des lettres.* 5. *Exemples du grand sçavoir joint aux occupations les plus laborieuses des emplois.* 6. *Qui sont ceux qui ont le plus de besoin de la lecture.* 7. *Bonheur des gens de lettres.* 8. *Dangers des sciences.* 9. *Le sçavoir aujourd'hui peu estimé.*

1. Avantages de la science.

LA science corrige les défauts de l'esprit humain [a], qui se trompant lui-même sur ses véritables intérêts, s'attache plûtôt à l'apparence & à l'opinion qu'à la vérité.

C'est une nourriture salutaire [b] de l'esprit, pour touts les âges. Elle doit le remplir d'une ferme résolution de ne s'écarter jamais de ses devoirs. c'étoit la fin qu'Helvidius se proposoit [c] dans ses études : il ne cherchoit pas à orner son loisir du titre de la philosophie, mais à fortifier son ame contre les coups de la fortune.

Aristippe disoit [d] que quand toutes les loix seroient supprimées, le philosophe ne changeroit rien à sa maniére de vivre.

A la vérité, il faut connoître bien peu les hommes pour s'imaginer, comme Plutarque [e], que sans le frein des loix, les préceptes moraux d'un Parménide, d'un Socrate, d'un Héraclite, d'un Platon, auroient assez d'efficace pour entretenir l'ordre & la paix.

Il se trouve peu de ces sçavants [f] qui regardent les belles maximes, dont ils chargent leur mémoire, comme des régles de leur conduite, & qui travaillent plus a former leur cœur qu'à orner leur esprit.

Leur curiosité est un écueil : ces livres qu'ils dévorent [g] avec une avidité insatiable, ont dabord le goût du miel, mais ils se tournent ensuite en amertume, lorsqu'ils apperçoivent les difficultés & le vuide des sciences.

2. Quelle est la vraie science.

Quelle est donc la vraie science, dit Isocrate [h] ? c'est de supporter avec tranquillité les événements de la vie, de conformer sa conduite à la situation où l'on se trouve ; c'est de traiter les hommes avec justice & bienséance ; de souffrir patiemment leurs injustices & leurs défauts, enfin de ne se laisser ni amollir par la volupté, ni accabler par

---

[a] Τυφλώττει γὰρ ὁ ἀνθρώπειος νοῦς πρὸς τὴν τοῦ συμφέροντος ἔνεως αἴσθησιν εἰκασμῷ καὶ στοχασμῷ μᾶλλον, ἢ ἐπιστήμῃ λῆσθαι δυνάμενος. *Phil. Jud. de legat. ad Caium.*

[b] ... petite hinc juvenesque senesque
Finem animo certum, miserisque viatica canis. *Pers. Sat.* 5.

[c] Ingenium illustre altioribus studiis Helvidius dedit, non ut magnifico philosophiæ nomine segne otium velaret, sed quo firmior adversus fortuita rempublicam capesseret. *Tac. hist. lib.* 4.

[d] Ἐρωτηθεὶς ποτε τί πλέον ἔχουσιν οἱ φιλόσοφοι, ἔφη, ἐὰν πάντες οἱ νόμοι ἀναιρεθῶσιν ὁμόσε συνόσομεν. *Diog. in Laërt in Aristipp.*

[e] *Plutarch. advers. Colot.*

[f] Quotus quisque philosophorum invenitur, qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet? *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 2.

[g] Accepi librum, & devoravi illum: & erat in ore meo tamquam mel dulce: & cùm devorassem eum, amaricatus est venter meus. *Apocal. c.* 10.

[h] *Isocr. Panath.*

par la mauvaise fortune, ni enyvrer par la prospérité.

La plus ancienne des bibliothéques, au rapport de Diodore de Sicile, a été celle d'Osymandias roi d'Egypte. On lisoit sur le frontispice de cette bibliothéque [i], Remédes pour les maladies de l'ame.

3. De son usage.

Tel doit être l'usage de nos lectures. Soïons bien persuadés [k] que l'humble connoissance de nous mêmes est préférable à toute la profondeur de la science humaine.

Sans cet usage de la science, elle n'est [l] qu'une grande & dangereuse illusion.

Appliquons nous à acquerir cette connoissance de nous mêmes, à devenir meilleurs, à vaincre les passions, dont nous sentons bien que nous avons le plus à craindre, à nous rendre [m] capables d'exercer nos emplois, & à nous acquitter de touts les devoirs de la condition où Dieu nous a placés de la maniére la plus avantageuse à la société.

Celui que sa situation n'appelle pas au service de sa patrie, & qui est porté par son penchant à la retraite & à l'étude, peut en se renfermant dans la science la plus conforme à son inclination, rendre son travail utile au public par de nouvelles découvertes.

4. De l'intempérance des lettres.

Il y a une sorte d'intempérance [n] dans les lettres. Rien n'est plus misérable, dit l'Empereur Marc Antonin [o] qu'un homme qui veut tout connoître & tout embrasser, & qui non content de sonder les abîmes de la terre, veut encore par ses conjectures pénétrer dans l'esprit des autres hommes, sans se souvenir qu'il lui doit suffire de connoître cette divinité qu'il a au dedans de lui, & de lui rendre le culte qui lui est dû. Le culte qu'elle demande, consiste à la tenir libre de passions, à la garantir de la témérité, & à faire qu'elle ne soit jamais fachée de ce que font les dieux ou les hommes. Car ce que font les dieux merite nos respects, à cause de leur vertu, & ce que font les hommes mérite notre amour, à cause de la parenté qui est entre nous.

Une lecture vaste [p] n'a rien que de superficiel & d'infructueux. Arrêtons nous aux auteurs excellents [q]. Leur commerce formera peu à peu notre façon de penser. La foule des livres [r]

[i] ψυχῆς ἰατρεῖον. *Diod. Sic. lib. 1.*

[k] Humilis tui cognitio certior via est ad Deum, quàm profunda scientiæ inquisitio. *De imit. Christi, c. 3.*

[l] Ingens fabula, & longum mendacium. *S. Aug. confess. 4.*

[m] ... quem te Deus esse
Jussit, & humanâ quâ parte locatus es in re. *Pers. Sat. 5.*

Ἣν ἔλαχες, Σπάρταν κόσμει. *Erasm. adag. chil. 2. centur. 5. proverb. 1.*

[n] Quemadmodùm omnium rerum, sic litterarum quoque intemperantiâ laboramus. *Sen. epist. 106.*

[o] *C'est notre ame que l'Empereur Marc Antonin entend, par cette divinité qui habite au-dedans de nous. Au milieu d'une morale sublime, quelle extravagante opinion de croire qu'il dépend de nous de tenir une divinité libre! Le passage est tiré des réflex. de M. Anton. liv. 2. §. 13. traduct. de Dacier.*

[p] Illud vide ne ista lectio multorum autorum, & omnis generis voluminum habeat aliquid vagum & instabile. Certis ingeniis immorari & enutriri oportet, si velis aliquid trahere, quod in animo feliciter hæreat. *Sen. epist. 2.*

[q] Optimis assuescendum est, & multâ magis quàm multorum lectione firmanda mens, & ducendus color. *Quintil.*

[r] Onerat discentem turba, non instruit. Satiùs est te paucis autoribus tradere, quàm errare per multos. *Sen. de tranquill. anim. c. 9.*

ne fait que charger la mémoire, ſans laiſſer rien de ſolide.

C'eſt retreſſir la capacité de l'eſprit [s] que de le diſſiper par des occupations vaines & indignes de lui. Un homme qui met ſon étude à parcourir avec rapidité un grand nombre de volumes, reſſemble au voïageur qui paſſe dans des contrées fort étenduës, mais ſans connoître les mœurs des peuples, & ſans apprendre leurs loix.

La ſcience ne conſiſte pas à ſçavoir beaucoup, mais à faire un bon uſage de ce qu'on ſçait.

Nous devons ſurtout prendre garde que l'intempérance des lettres ne nous détourne des devoirs eſſentiels. Grotius qui étoit redevable de ſon temps aux emplois publics dont il étoit chargé, s'eſt attiré de juſtes reproches, pour avoir trop ſuivi le goût qu'il avoit pour les ſciences, & s'être par là diſtrait de ſes devoirs eſſentiels. Cicéron dit que l'étude de la philoſophie n'a jamais rien pris ſur le ſervice qu'il devoit à la république, mais qu'il ne pouvoit être privé ſans injuſtice de la ſatisfaction d'emploïer à cette étude le temps, que les autres donnoient à des promenades, à des repas, & à d'autres parties de plaiſir.

J'ai connu un magiſtrat, qui s'étoit jetté dans les plus profondes recherches en tout genre de littérature. Il poſſédoit les auteurs Grecs & Latins, quand il ſortit du collége : il avoit appris l'Hébreu en moins de quatre mois. Quelques années après qu'il fut entré en charge, il me témoigna que ſon attachement à ſes devoirs lui avoit fait quitter les études, pour leſquelles il avoit eu une extrême ardeur ; qu'il étoit reſponſable, non d'un grand progrés dans les ſciences, ou même de l'explication de la ſainte écriture, mais de ſon zéle pour le bien public, de l'engagement où il étoit entré de rendre la juſtice au pauvre comme au riche, & de l'attention qu'il devoit donner à réprimer les abus de la chicane.

5. Exemples d'un profond ſçavoir joint aux occupations les plus laborieuſes des emplois.

Il s'eſt trouvé quelques genies aſſez heureux, pour allier les connoiſſances les plus étenduës, aux devoirs auſtéres de la magiſtrature. Tiraqueau conſeiller au parlement, Budé & Gaulmin maîtres des requêtes, & Jerôme Bignon prémier du nom avocat général ont trouvé le temps de devenir les plus ſçavants hommes du monde, au milieu des fonctions laborieuſes de leurs charges. La ſcience met le comble à l'éloge du magiſtrat. Quel ſecours n'en tire-t-il pas ? On diſoit du chancelier de l'Hôpital que la ſévérité de la juſtice étoit tempérée en lui, par l'humanité des belles lettres.

Quand on conſidére les écrits, qui avoient été laiſſés à la poſterité, par Caton le cenſeur, Varron, Cicéron, Céſar, Brutus, Pline, Sénéque, eux qui pour la plûpart étoient d'ailleurs ſi occupés, & avoient tant de part aux affaires de leurs temps, on a peine à comprendre, comment ils ont pû ſuffire à tant de différents travaux. On diſoit du garde des ſceaux de Marillac, qu'il y avoit pour lui plus de 24. heures à la journée. Le Cardinal de Richelieu, au milieu de ſes grandes occupations, a commencé une hiſtoire de Louis XIII. Il a compoſé ſon teſtament politique, & il a travaillé à pluſieurs piéces de théatre. Il y avoit plus de cinq cents vers de ſa façon, dans la comédie intitulée : La grande paſtorale.

Ceux qui négligent le plus la lec-

[s] Hoc habet ingenium humanum, ut cùm ad ſolida non ſuffecerit, in vacuis & futilibus ſe atterat. *Verulam. de augm. ſcientiar.*

6. Qui ſont ceux qui ont le plus de beſoin de la lecture.

ture, en auroient ordinairement le plus de beſoin. Les grands accoutumés à vivre dans l'agitation, peuvent bien moins ſoutenir ces vuides, qu'on ne peut éviter, & que la lecture ſeule ſçait remplir. Ils y trouvent encore un grand avantage, c'eſt que les livres leur parlent le même langage, qu'aux autres hommes, & ne ſçavent ce que c'eſt que de les flatter. Demetrius de Phalére appelloit les livres [t], les conſeillers des rois les plus fidéles.

Rien n'excite plus puiſſamment à la vertu, que l'hiſtoire des hommes illuſtres, & leurs grands exemples. Thémiſtocle avouoit, que la gloire de Miltiade troubloit ſon repos : Céſar verſa des larmes, en liſant qu'Alexandre avoit conquis la plus grande partie de l'univers, à un âge où ſon nom étoit encore dans l'obſcurité. Les louanges d'Achille enflammoient le courage d'Alexandre : Scipion ſongeoit continuellement à ſe former ſur l'idée de Cyrus, tracée par Xénophon ; Charles Quint ne perdoit point de vûë les inſtructions de Philippe de Commines ; le Cardinal de Richelieu ſe propoſoit en tout le modéle du Cardinal Ximénés : auſſi voit-on que les deſſeins & les ſuccés de ces deux miniſtres ont beaucoup de conformité.

La lecture fait connoître le prix du temps, elle apprend à ménager le ſeul bien [u] dont l'avarice ſoit permiſe. Perſonne n'a mieux entendu cette œconomie du temps que Scipion : [x] il partageoit ſa vie entre les armes & les lettres, employant à cultiver ſon eſprit tout le loiſir, que lui laiſſoient les fatigues de la guerre.

La fuite de l'oiſiveté eſt le plus ſur préſervatif des vices. Les traits de l'amour [y] ſont émouſſés, & ſon flambeau eſt éteint par des occupations continuelles.

7. Bonheur des gens de lettres.

L'homme de lettres goute une félicité, qu'il préfere ſans comparaiſon aux plaiſirs tumultueux des paſſions. Pythagore [z] aiant démontré que le quarré de l'hypothénuſe dans le triangle rectangle eſt égal à la ſomme des quarrés des deux autres côtés, il en reſſentit la joie la plus vive, & il offrit aux dieux une hécatombe, ou le ſacrifice de cent bœufs pour les remercier. Je ne changerois pas, dit Cardan, [a] ma pauvreté & ma vieilleſſe, avec l'âge & les richeſſes d'un jeune homme, pour qui la lecture ſeroit ſans attraits. Scaliger [b] aſſure au ſujet de

[t] Fidiſſimos reges, monitores & conſiliarios eſſe libros Ptolemæo dixit Demetrius Phalereüs.

[u] Adſtricti ſunt in continendo patrimonio ; ſimul ad temporis jacturam venturus eſt, procliſſimi in eo, cujus unius honeſta avaritia eſt. *Sen. de brevitate vitæ, c. 3.*

[x] Nemo enim quiſquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio diſpunxit : ſemper inter arma & ſtudia verſatus, aut corpus periculis aut animum diſciplinis exercuit. *Vell. Paterc. lib. 1.*

[y] Otia ſi tollas, periere Cupidinis arcus,
Extinctæque jacent & ſine luce faces. *Ovid.*

[z] *Diog. Laërt. in Pythag. Plutarq. dans la réfutat. d'Epicur.*

[a] Nos per Deum, fortunam noſtram exiguam atque in ætate ſenili, cùm diutiſſimo juvene, ſed imperito non commutaremus. *Cardan. de libris propriis.*

[b] Inter cæteras verò duas animadverti, quibus nec ambroſiam quidem aut nectar dulciora putem. Altera eſt tertia quarti libri, Quem tu, Melpomene, ſemel. Altera nona ex tertio, Donec gratus eram tibi. Quarum ſimiles malim à me compoſitas, quàm Pythionicarum

deux odes d'Horace, qu'il aimeroit mieux les avoir compoſées que d'être roi d'Aragon. Suivant Nicéphore, [c] un ſynode aïant donné le choix à Héliodore, évêque de Trica en Theſſalie, de bruler ſon roman des amours de Théagéne & de Cariclée, ou de renoncer à ſon évêché, il prit le parti de ſe démettre de ſon évêché, plûtôt que de jetter au feu ſon ouvrage. Paſſerat diſoit qu'il eût mieux aimé avoir fait l'ode de Ronſard au chancelier de l'Hôpital, que d'être duc de Milan: & le poëte Bourbon, ſuivant qu'il s'en expliquoit lui-même, eût été plus content de lui, d'être l'auteur des pſeaumes de Buchanan, que d'être archevêque de Paris.

L'étude inſtruit la jeuneſſe, [d] & bannit le chagrin d'un âge avancé, elle eſt un ornement dans la proſpérité, & une conſolation dans la mauvaiſe fortune: c'eſt une reſſource aſſurée en tout temps, en touts lieux, à la ville ou à la campagne, en voïage, ou dans nos ſéjours ordinaires. Quelles ſatisfactions, & quels charmes ne trouve-t-on pas dans la converſation de ces hommes choiſis dans toute l'antiquité? ils ne ſe font connoître à nous, que par ce qu'ils ont de plus aimable, leur commerce n'eſt ſujet à aucune inégalité.

Mais les ſciences nuiſent plus qu'elles ne ſervent, ſuivant le ſentiment de Platon [e], ſi l'on n'a pas la véritable ſcience, c'eſt-à-dire, ſi l'on ne ſçait pas en faire uſage. Rien n'eſt ſi dangereux, que l'impieté & le vice armés de la ſcience: ſi elle tombe en un eſprit, qui manque de capacité pour la contenir, elle y fait pluſieurs ſortes de ravages, elle y porte la préſomption [f], l'importunité, le ton déciſif: elle dédaigne les conſeils, & les lumiéres des autres. 8. Dangers des ſciences.

La ſcience entête un eſprit foible, comme les odeurs bleſſent un cerveau délicat, ou comme un eſtomac malade eſt ſurchargé des aliments qu'il ne peut digérer. C'eſt une comparaiſon fort ingénieuſe, que celle de ces demi-ſçavants avec les épis vuides de grains, qui portent une tête droite & altiére.

Hannibal ſe mocqua du philoſophe Phormion, [g] qui faiſoit des diſſertations militaires en ſa préſence. On voit ces demi-ſçavants s'embarraſſer dans [h] des queſtions inutiles & épineuſes. Ils ſe perdent dans leurs penſées, [i] & leur cœur eſt enveloppé de nuages. Ils ſont de grands efforts [k], pour trouver le nom de la nourrice d'Anchiſe, [l] &

---

multas Pindari & Nemeonicarum: quarum ſimiles malim compoſuiſſe, quàm eſſe totius Tarraconenſis rex. *Jul. Scalig. poëtic. lib. 6. cap. 7.*

[c] *Niceph. Call. hiſt. eccleſ. lib. 12. c. 34.*

[d] Hæc ſtudia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent: delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur. *Cic. pro Arch. poët.*

[e] *Plat. in Alcib. 2.*

[f] Nihil enim pejus eſt iis qui paulum aliquid ultra primas litteras progreſſi, falſam ſibi ſcientiæ perſuaſionem induerunt. Nam & credere præcipiendi peritis indignantur, & jure quodam poteſtatis, quo feré hoc hominum genus intumeſcit, imperioſi atque iterùm ſævientes ſtultitiam ſuam perdocent. *Quinctil. inſtit. lib. 1. cap. 1.*

[g] *Cic. de orator. lib. 2.*

[h] Turpe eſt difficiles habere nugas,
Et ſtultus labor eſt ineptiarum.
Mart.

[i] Evanuerunt in cogitationibus ſuis & obſcuratum eſt inſipiens cor eorum. *S. Paul. ad Rom. c. 1. v. 21.*

[k] Mus in pice. *Eraſm.*

[l] ... autores noverit omnes,
Tanquam ungues digitoſque ſuos,
ut ſorte rogatus.

rendre compte du nombre de piéces de vin, dont Aceſte fit préſent aux compagnons d'Enée. Ils diſputent [m] avec chaleur ſi le vaiſſeau conſervé anciennement à Athénes, étoit proprement le vaiſſeau de Théſée, ou un vaiſſeau différent. Tibére [n] pour ſe mocquer des ſçavants, leur demandoit de quelle maiſon étoit la mére d'Hécube; quel nom Achille avoit porté, lorſqu'il s'étoit déguiſé en fille, pour ne pas aller à la guerre de Troïe; quel étoit le ſujet des chanſons des Sirénes.

Il s'en faut bien que nous ne mettions au nombre de ces recherches ridicules, un traité qui ſe débite depuis peu [o], qui contient cinq diſſertations ſingulières: ſur les ſçavants miſantropes; ſur ceux qui ont été ennemis du beau ſéxe; ſur ceux qui ont été mal propres, & qui n'ont eu aucun ſoin de leurs perſonnes; ſur ceux qui ont eu de méchantes femmes; enfin ſur ceux qui ont été groſſiers & ſans politeſſe. Tout ce qui ſert à faire connoître les hommes, peut être emploïé à leur avantage.

Il réſulte des réflexions que nous avons faites ci-deſſus, que la ſcience eſt pernicieuſe dans les méchans, & mépriſable dans les eſprits foibles. Elle eſt auſſi humiliante pour les vrais ſçavants: car plus ils font de progrés, [p] plus les doutes ſe multiplient, plus ils connoiſſent l'inſuffiſance de leurs lumiéres. Les ſciences ont deux extrémités [q] qui ſe touchent, la pure ignorance naturelle, & l'ignorance ſçavante qui ſe connoît.

Peu d'eſtime pour le ſçavoir.

Aprés que les deux derniers ſiécles ont produit les plus ſçavants hommes, & que le renouvellement des Lettres y a été célébré avec toute l'ardeur poſſible, il ſemble que l'eſtime des ſciences ne ſoit plus à la mode. On a quelque confuſion de paroître ſçavant: on ſe perſuade qu'il ne faut que de l'eſprit, qu'on eſt aſſez riche de ſon propre fond. Ces maximes ſont trés-capables, de faire bientôt renaître l'ignorance mére du mauvais goût & des erreurs.

Cicéron [r] préfére la nature ſans les lettres, au ſçavoir deſtitué de tous les talents naturels. Suivant le ſentiment d'Horace [s], l'art ne peut rien ſans le génie, ni le génie ſans l'étude. L'un a beſoin de l'autre, & leur ſuccés dépend de leur bonne intelligence.

Dum petit aut thermas aut Phœbi balnea, dicat
Nutricem Anchiſæ, nomen patriamque novercæ
Anchemoli, dicat quot Aceſtes vixerit annos,
Quot Siculus Phrygibus vini donaverit urnas. *Juv. ſat. 7.*

[m] *Le vaiſſeau ſur lequel Théſée alla en Créte, & en revint aprés avoir tué le Minotaure, fut conſervé juſqu'au temps de Demetrius de Phalére, c'eſt-à-dire, prés de mille ans; car Demetrius de Phalére fut pour ſon malheur, contemporain de Ptolémée Philadelphe qui le fit enfermer dans une priſon, où il mourut de la piquûre d'un aſpic. Les Athéniens avoient un trés-grand ſoin de conſerver ce vaiſſeau, en remettant des planches neuves à la place de celles qui avoient beſoin d'être renouvelées. Ce qui faiſoit le ſujet d'une diſpute, les uns ſoutenant que c'étoit toujours le même vaiſſeau, & les autres que c'étoit un vaiſſeau différent. Plutarq. vie de Théſée.*

[n] *Suet. in Tib. c. 70.*

[o] *Ce livre eſt intitulé*: Selectorum Literariorum Penetas.

[p] Cui plura noſſe datum eſt, eum majora dubia ſequuntur. *Æn. Sylv. rhet. lib. 2.*

[q] *Penſ. de Paſc. c. 29.*

[r] *Cic. pro Arch. poët.*

[s] .... Ego nec ſtudium ſine divite venâ,
Nec rude quid proſit video ingenium: Alterius ſic
Altera poſcit opem res, & conjurat amicè. *Hor. art. poët.*

CHAPITRE TRIOSIÉME.

Des Auteurs.

SOMMAIRE.

1. *De l'eſtime pour l'antiquité.* 2. *De la rencontre des penſées.* 3. *Du mérite des traductions.* 4. *Opinion attribuée au p. Hardouin.* 5. *Grand nombre de livres apocryphes.* 6. *Supercherie ingénieuſe de Muret.* 7. *Du temps où a vécu Quinte Curce.* 8. *L'émulation au ſujet des anciennes bibliothéques cauſe de la ſuppoſition d'un grand nombre d'auteurs.* 9. *Le nombre des livres plus grand dans l'antiquité, que depuis l'invention de l'imprimerie.* 10. *Guerre faite aux livres.* 11. *Les anciens auteurs bien plus laborieux.* 12. *Changements de noms des ſçavants.* 13. *Noms badins de quelques académies.* 14. *La conſidération des ſciences a fort varié.* 15. *Auteurs parmi les ſouverains, & grands ſeigneurs.* 16. *Les lettres regardées par les barbares comme un obſtacle aux vertus militaires.* 17. *Magnifiques récompenſes de quelques ſçavants.* 18. *Miſére du plus grand nombre des gens de lettres.* 19. *Des auteurs qui ſe ſont loués eux-mêmes.* 20. *Conſidérations ſur les langues.* 21. *Projet d'une écriture commune à toutes les langues.* 22. *Les Rabbins ſont les plus extravagants des auteurs.*

1. Du prix de l'antiquité.

LES uns n'eſtiment que l'antiquité, comme ſi la nature eût été plus forte [*a*] & plus féconde, lorſque l'univers ſortoit, pour ainſi dire, de la main du créateur; les autres relévent avec une cenſure trop maligne, ce qu'ils croient appercevoir de défauts dans les anciens.

Bacon a eu une penſée ſinguliére & qui ſemble trés-raiſonnable, quoique contraire à l'opinion commune, c'eſt que l'antiquité aïant été la jeuneſſe de la nature, c'eſt à nous, à proprement parler, que conviennent le nom & le titre d'anciens. Car tout étoit nouveau dans l'antiquité, elle a inventé & défriché, au lieu que nous avons l'avantage de l'expérience, & que nous pouvons profiter des modéles qui nous ont précédés.

Alphonſe roi d'Arragon & de Naples, ſurnommé le ſage, diſoit: qu'entre tant de choſes que les hommes recherchent pendant toute leur vie, il n'y a rien de meilleur que d'avoir de vieux bois pour brûler, de vieux vin pour boire, de vieux amis pour la ſociété, & de vieux livres pour lire. Il pouvoit ajouter de vieux ſoldats pour la guerre, & même de vieux chiens pour la chaſſe.

2. De la rencontre des penſées.

Arétade prétendoit que les chemins des ſciences étoient ſi battus & ſi fraïés, que les auteurs s'y rencontroient [*b*] ſans ſe connoître. Il avoit

---

[*a*] Sum ex iis qui mirror antiquos, non tamen, ut quidam, temporum noſtrorum ingenia deſpicio, neque enim quaſi laſſa & effæta natura, ut nihil jam laudabile pariat. *Plin. epiſt. lib. 6. epiſt. 21.*

[*b*] *Racan étoit en garniſon à Calais en 1608. ſit à l'âge de 19. ans ce quatrain.*

Eſtime qui voudra la mort épouvantable,
Et la faſſe l'horreur de tous les animaux;
Quant à moi je la tiens pour le point déſirable,
Où commencent nos biens, & finiſſent nos maux.

Un de ſes amis lui fit voir que ce quatrain étoit le prémier de Matthieu dans ſon livre intitulé: Les tablettes de la vie & de la mort, que Racan n'avoit jamais

fait un traité de la rencontre fortuite [c] des penſées. Il y a long-temps qu'on a dit que touts les ſujets étoient épuiſés, & qu'il n'y avoit plus rien de nouveau.

Sénéque [d] penſe au contraire que ceux qui ſont venus avant nous, n'ont pu épuiſer, ce qui eſt en ſoi inépuiſable, & que les auteurs, qui naitront après une longue ſuite de ſiécles, trouveront encore de quoi ajouter à ce qui aura été fait avant eux.

La préférence des ouvrages anciens ou modernes étoit conteſtée dès le temps de Ciceron, & même d'Ariſtote. Ils en ont porté un même jugement, & l'application s'en trouve encore aujourd'hui fort juſte. Ils ont dit [e] que les anciens avoient bien moins d'ordre & de méthode, que la compoſition des ouvrages [f] modernes de leur temps étoit beaucoup plus châtiée & plus correcte.

Le ſentiment de Cicéron a d'autant plus de poids, que le plus grand nombre des auteurs qui nous ſont reſtés de l'antiquité, avoit déja paru de ſon temps. Car l'antiquité littéraire ne s'étend qu'environ depuis Hérodote, juſqu'à l'empereur Marc-Antonin, ce qui ne comprend guéres plus de 600. ans; les auteurs qui ne ſont pas renfermés dans cet eſpace, étant ou en fort petit nombre, comme Homére & Héſiode, ou peu eſtimés, comme les auteurs du bas empire.

Jean Caramuel n'a pas fait honneur à ſon diſcernement, lorſqu'il a dit dans le catalogue de ſes livres [g]: Je n'ai jamais voulu emploïer ou perdre beaucoup de temps à lire les livres des anciens, non que je les mépriſe, mais parceque les modernes ont poli avec beaucoup d'étude & d'induſtrie, ce que les anciens ont penſé de plus beau & de meilleur.

3. Du mérite des traductions.

Il y a deux opinions diamétralement oppoſées ſur le mérite des traductions. Toute la délicateſſe des penſées & des expreſſions des auteurs, dit le pére Bouhours [h], ſe perd quand on les veut mettre dans une autre langue; à peu près comme ces eſſences exquiſes, dont le parfum ſubtile s'évapore, quand on les verſe d'un vaſe dans un autre. Le pére Bouhours ſe ſert encore de la comparaiſon des traductions avec l'envers des tapiſſeries de Flandres.

Perrault [i] ſoutient au contraire qu'il y a plus d'avantage à lire les auteurs anciens dans une bonne traduction; que nous ne connoiſſons rien à la prononciation des anciennes langues, & qu'ainſi nous ne pouvons juger de leur nombre ni de leur harmonie; qu'à l'égard du ſens du diſcours, des penſées qu'il renferme, des figures dont il eſt orné, de la ſuite du raiſonnement, & de l'œco-

---

lû. Mais il pouvoit avoir vû ces vers cités en quelque endroit. Peut-être eſt-ce une pure rencontre. On a prétendu que le hazard avoit été juſqu'à faire compoſer des ſonnets entiérement ſemblables.

[c] Περὶ συμπτώσεως.

[d] Multa venientis ævi populus ignota nobis ſciet. Multa ſæculis tunc futuris, cùm memoria noſtri exoleverit, reſervantur. *Sen. natural. quæſt. lib 7. c. 31.*

[e] Τὰ πλεῖστα τῶν ἀρχαίων ἔστιν ἀτάκτως ἐρρωμένα. *Ariſtot. polit. lib. 2.*

[f] Certè recentiſſima quæque ſunt correcta & emendata maximè. *Cic. Acad. quæſt. lib. 1.*

[g] Non multùm ego temporis impendo aut perdo in veterum libris legendis, non quòd contemnam illos, ſed quòd omnia quæ pulchrè cogitarunt, jam fiat à junioribus ſummo ſtudio & induſtriâ elimata.

[h] *Pens. ingén. p. 195.*

[i] *Paralll. des anc. & mod.*

nomie de l'ouvrage, toutes ces choſes ſe font mieux ſentir dans une excellente traduction que dans l'original; qu'on profite de toutes les recherches du traducteur, qui a conſulté tous les commentateurs & les interprétes, & que celui qui lit Lucien par exemple dans la traduction de d'Ablancourt, a entendu Lucien comme d'Ablancourt lui-même. Mais au lieu de dire qu'en liſant une traduction, on entend l'auteur traduit, comme le traducteur l'a entendu lui-même, Perrault ne devoit-il point ſe contenter de dire, qu'on entend l'auteur autant que le traducteur a pû le faire entendre?

4. Opinion attribuée au P. Hardouin.

On a attribué au ſçavant pére Hardouin une opinion ſi extraordinaire que bien loin de paroître digne d'un ſçavant, elle peut à peine paſſer pour l'opinion d'un homme raiſonnable. Il s'étoit imaginé, dit-on, que tous les auteurs prophanes avoient péri dans le naufrage des lettres, & que les ouvrages que nous avons ſous les noms d'Homére, d'Anacréon, de Cicéron, de Virgile, d'Horace &c. avoient été compoſés dans le douziéme ſiécle par de jeunes religieux Bénédictins: ſur quoi Deſpréaux diſoit qu'il falloit que ces religieux euſſent bien de l'eſprit & de l'humilité.

5. Grand nombre d'apocryphes.

Le grand nombre d'ouvrages ſuppoſés ou falſifiés a inſpiré à pluſieurs ſçavans une défiance bien fondée au ſujet des auteurs anciens. Les livres de Mercure Triſmégiſte [k], les hiſtoires de Sanchoniaton [l], de Béroſe [m], de Manethon [n], les poëmes d'Orphée [o], & de Muſée [p] ont été fauſſement attribués aux auteurs dont ils portent les noms. Combien de traités douteux d'Hippocrate, d'Ariſtote, de Galien, de Plutarque! Le ſeul Annius de Viterbe eſt ſoupçonné de la ſuppoſition de plus de douze auteurs, d'un Archilochus, d'un Mégaſthéne, d'un Manethon, d'un Béroſe, des origines de Caton &c. Il paſſe pour avoir compoſé en même-temps le texte de ces auteurs & le commentaire.

6. Supercherie ingénieuſe de Muret.

Muret [q] ſe divertit à tromper des ſça-

[k] *Siphoas roi d'Egypte, ſurnommé fils de Vulcain, fut fils & ſucceſſeur de Méris. Quelques-uns croïent que ſa ſcience le fit nommer Mercure ou Hermés Triſmégiſte, c'eſt-à-dire trois fois très-grand.*

[l] *Pluſieurs ſçavans révoquent en doute qu'il y ait jamais eu d'hiſtorien du nom de Sanchoniaton. Il paſſe pour plus ancien que la guerre de Troïe, & pour auteur d'une hiſtoire de Phénicie.*

[m] *Béroſe publia une hiſtoire des Chaldéens, qu'il dédia à Antiochus* II. *Elle finiſſoit à l'an* 267. *avant Jéſ. Chr.*

[n] *Manethon avoit compoſé une hiſtoire d'Egypte dédiée à Ptolémée Philadelphe, l'an* 247. *avant Jéſ. Chr.*

[o] *Orphée étoit contemporain de l'Hercule Grec, fils d'Alcméne, un peu plus ancien que la guerre de Troïe. Les vers attribués à Orphée ont été compoſés par Onomacrite Athénien, qui vivoit du temps des fils de Piſiſtrate, ſous la* 50. *olympiade. C'eſt la plus ancienne ſuppoſition d'ouvrage que nous connoiſſions.* Ὀρφεὺς δὲ κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον Ἡρακλεῖ γίγονεν, ἄλλως τε καὶ τὰ εἰς αὐτὸν ἐπισωρευόμενα φασιν ὑπὸ Ὀνομακρίτου τοῦ Ἀθηναίου συντεθῆναι γενομένου κατὰ τὴν τῶν Πεισιστρατιδῶν ἀρχήν, περὶ τὴν πεντηκοστὴν Ὀλυμπιάδα. *Tatian. adverſ. Grac. Hérodote parle d'Onomacrite, comme d'un magicien. Herodot. Polymn.*

[p] *Jules Scaliger dans ſa poëtique attribue à l'ancien Muſée le poëme de Léandre & Hero. Voſſius croit que c'eſt un ouvrage fort moderne en comparaiſon d'une antiquité ſi reculée, & compoſé depuis le quatriéme ſiécle de l'ére chrétienne. Voſſ. de poët. Grac. c.* 9.

[q] *Muret dans le recueil de ſes poëſies a fait imprimer la note & les vers qui ſuivent.* Per jocum prioribus verſibus Attii, Poſterioribus Trabeæ nomen adſcripſi, ut experirer aliorum judicia, &

ſçavans de ſon temps, en donnant des vers de ſa façon pour des fragments d'anciens poëtes. Joſeph Scaliger qui donna dans le panneau, prit la choſe au ſerieux, & fit une épigramme [r] ſanglante contre Muret. C'eſt ainſi que Michel-Ange cacha dans des maſures une ſtatuë de Bacchus qu'il avoit faite, & dont il avoit rompu un doigt. Cette ſtatuë aïant été trouvée, elle fut expoſée à la critique des connoiſſeurs & des maîtres de l'art, & ſurtout de Raphaël, qui la jugea d'une antiquité trés-reculée, du temps des Phidias & des Praxitéles. Michel-Ange aprés avoir entendu leurs diſſertations, les convainquit aiſément d'erreur, en rapportant le morceau de doigt qu'il avoit pardevers lui.

7. Du temps de Quinte Curce.

Il eſt incertain ſous quel empereur Quinte-Curce a vécu. Les uns le placent ſous Tibére, les autres ſous Veſpaſien. Quelques-uns le font remonter juſqu'à Auguſte, attirés à ce ſentiment par le bon goût de ſon ſtyle. Il y en a qui ſoutiennent que cet ouvrage doit plûtôt être regardé comme un roman, que comme une hiſtoire; que le latin véritablement en eſt beau, mais qu'il y a de grandes fautes de géographie, & entr'autres dans le ſeptiéme livre ſur le cours du Tanaïs; que l'auteur de ce livre a été un ſçavant Italien qui vivoit, il y a 300. ans; que nul ancien n'a cité Quinte Curce, qu'il y eſt parlé du fleuve Indus, du Gange, & autres parties des Indes, qui ont été inconnuës aux géographes du ſiécle, dans lequel on ſuppoſe que Quinte-Curce a vécu.

8. L'émulation au ſujet des anciennes bibliothéques cauſe de la ſuppoſition d'un grand nombre d'auteurs.

L'émulation qui étoit autrefois entre les rois d'Egypte & de Pergame, à qui amaſſeroit la plus ſomptueuſe bibliothéque, a donné lieu à la ſuppoſition d'un grand nombre d'ouvrages. Ceux qui apportoient des livres, étoient libéralement récompenſés. On trouvoit dans la bibliothéque d'Alexandrie quarante volumes différents d'Analytique ſous le nom d'Ariſtote, qui n'en avoit compoſé que quatre.

9. Le nombre des livres plus grand dans l'antiquité, que

Callimaque [s] poëte Grec a appellé un grand livre un grand mal. Suivant cette penſée, l'art de l'imprimerie a furieuſement multiplié les maux ſur la

viderem nùm quis in eis eſſet vetuſtatis ſapor. Nemo repertus eſt, qui non ea pro veteribus acceperit. Unus etiam eruditione & judicio acerrimo præditus repertus eſt, qui ea à me accepta pro veteribus publicaret.

Afflicta Attio.

Nam ſi lamentis allevaretur dolor,
Longoque fletu minueretur miſeria,
Tùm turpe lacrumis indulgere non foret,
Fractâque voce divûm obteſtari fidem,
Tabifica donec pectore exceſſet lues.
Nunc hæc neque hilum de dolore detrahunt,
Potiuſque cumulum miſeriis adjiciunt mali.

Afflicta Trabea.

Here, ſi querellis, ejulatu, fletibus
Medecina fieret miſeriis mortalium,
Auro parandæ lacrumæ contra forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent,
Quàm næniæ Præficæ ad excitandos mortuos:
Res turbidæ conſilium, non fletum expetunt:
Ut imbre tellus, ſic riganda mens mero,
Ut illa fruges, hæc bona conſilia efferat.

[r] *Joſeph Scaliger fit cette épigramme pour ſe venger de Muret, qui avoit été condamné au feu par contumace, par arrêt du Parlement de Thoulouze, pour des débauches contre nature.*

Qui rigidæ flammas evaſerat ante Tholoſæ,
Rumetus, fumos vendidit ille mihi.

[s] Τὸ μέγα βιβλίον ἴσον τῷ μεγάλῳ κακῷ. *Callimach. fragm. à Bentleio collecta.*

terre. L'empereur Caligula [t] ordonna que touts les mauvais auteurs fussent condamnés à être jettés dans la Rhône, ou à effacer leurs ouvrages avec la langue. Pline le jeune [u] plus indulgent, disoit qu'il n'y a si mauvais livre, dont on ne puisse tirer quelque profit.

depuis l'invention de l'imprimerie.

On se plaint du nombre excessif des auteurs, depuis que l'art de l'imprimerie a été inventé: mais on trouvera que l'antiquité a fourni un plus grand nombre de livres, si l'on fait réflexion aux prodigieuses bibliothéques, dont l'histoire a conservé le souvenir, & à ce nombre immense de livres dont elle nous apprend la perte. Les exemplaires étoient plus rares; mais les ouvrages n'étoient pas moins nombreux.

Pisistrate tyran d'Athénes avoit assemblé une bibliothéque plus ancienne que presque touts les auteurs, dont nous connoissons les ouvrages & même les noms. Elle fut enlevée par Xerxés, lorsqu'il brûla Athénes. Les livres furent transportés en Perse: une partie de ces livres subsistoit au temps d'Alexandre. Seleucus Nicanor [x] un de ses successeurs en renvoïa un grand nombre à Athénes. C'est à cette bibliothéque de Pisistrate qu'est dûë la conservation des poëmes d'Homére & d'Hésiode.

Ptolémée Soter commença la fameuse bibliothéque d'Alexandrie. Sous son fils Ptolémée Philadelphe elle étoit déja composée [y] de cent mille volumes. Depuis elle s'accrut immensément. Tout le bâtiment qui contenoit l'ancienne bibliothéque étant rempli de quatre cents mille volumes, les livres nouveaux qui y furent ajoûtés, furent mis dans le temple de Sérapis; & cette seconde bibliothéque qui n'étoit que le supplément de la prémiére, contenoit trois cents mille volumes. César se trouvant en danger dans la sédition d'Alexandrie, fit [z] mettre le feu aux vaisseaux qui étoient dans le port. L'embrasement se communiqua à l'ancienne bibliothéque, dont les quatre cents mille volumes [a] furent consumés par les flammes. La bibliothéque d'Alexandrie se releva de cette perte immense. Les deux cents mille volumes de la bibliothéque de Pergame donnés par Marc-Antoine [b] à Cléopatre, & les autres additions qui y furent faites, la rendirent même encore plus magnifique & plus nombreuse que n'avoit été l'ancienne [c]. Ce grand amas de livres fut brûlé

---

[t] *Suet. in Calig. c.* 20.

[u] Nullum esse librum tam malum qui non aliquâ ex parte prodesset. *Plin. lib.* 3. *epist.* 5.

[x] *Aul. Gell. noct. Attic. lib.* 6. *c.* 17.

[y] *Cedren. histor. compend. Eusèb. chron. Syncell. p.* 271.

[z] *Voss. de histor. Latin.*

[a] Quadringintà milia librorum Alexandriæ arserunt, pulcherrimum regiæ opulentiæ monumentum. *Sen. de tranquillit. animi, c.* 9.

[b] *Plutarq. vie de M. Antoine.*

[c] *La Croix du Maine estime que si les sept cents mille volumes de la bibliothéque d'Alexandrie étoient aujourd'hui imprimés, ils n'excederoient pas le nombre de sept mille volumes; supposant que les anciens appelloient pour lors un volume, ce que nous pourrions écrire maintenant dans un cayer, ou dans le chapitre d'un livre: & il assûre que si Paracelse qui a écrit aux environs de trois cents volumes, eût été de leur temps, ils eussent fait monter le nombre de ses ouvrages à trente mille. Biblioth. de la Croix du Maine. p.* 519. *mais il y a beaucoup d'apparence que la Croix du Maine se trompe dans ses conjectures; la maniére dont Sénéque a parlé de cette bibliothéque, & le grand emplacement qu'elle occupoit, donnent lieu d'en penser différemment. Les volumes des anciennes bibliothéques étoient apparemment comme*

par les Sarasins en 642. lorsqu'ils firent la conquête de l'Egypte. Le général des Sarasins eut quelque dessein de conserver cette bibliothéque, à la priére de Jean le Grammairien sectateur d'Aristote; il en écrivit à Omar Caliphe, qui lui fit réponse que si touts ces livres ne contenoient que les mêmes choses que l'Alcoran, ils devoient être brûlés comme inutiles, parce que l'Alcoran suffisoit, comme rempli de toutes les vérités qu'il importoit de sçavoir; que s'ils contenoient des choses contraires, il étoit encore plus nécessaire de les brûler. Sur cette décision, ce prodigieux assemblage d'auteurs fut livré aux flammes, & ils servirent pendant six mois à chauffer les bains publics d'Alexandrie.

A quels excés fut portée la vanité insensée de Nabonassar? Ce roi de Babylone, au rapport [d] d'Alexandre Polyhistor & de Bérose, ramassa toutes les histoires qui contenoient les régnes de ses prédécesseurs, & les fit disparoître entiérement, afin qu'à l'avenir on commençât par lui à compter les rois de Babylone.

Hoam-Ti roi de la Chine, qui vivoit deux cents ans avant Jésus-Christ, & qui commença à bâtir la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, entreprit de détruire touts les livres qui ne traitoient ni d'astrologie ni de médecine.

Budé [e] rapporte que Lucullus avoit une bibliothéque magnifique ouverte au public. Jules [f] César avoit chargé Varron de faire venir de toutes parts les ouvrages les plus curieux, & d'amasser de riches bibliothéques, pour les rendre publiques. Palladius [g] compte à Rome trente-sept de ces bibliothéques publiques, dont les plus célébres étoient l'Octavienne fondée par Auguste, la Gordienne, & l'Ulpienne fondée par Trajan.

On lit dans Zonaras que la bibliothéque de Constantinople, qui contenoit cent vingt mille volumes, fut brûlée sous l'empire de la Basilisque. Dans l'Occident les lettres ont été presque ensevelies sous les ruines de l'Empire Romain par les ravages des Barbares.

Caligula vouloit [h] abolir les ouvrages d'Homére, disant: Pourquoi ne me sera-t-il pas permis aussi-bien qu'à Platon, de bannir les poëtes de ma république? Il vouloit aussi supprimer Virgile & Tite-Live, parce que le prémier, disoit-il, n'avoit ni esprit ni sçavoir; & que le second étoit un écrivain froid & négligent.

C'est de tout temps qu'on a fait la guerre aux livres, comme aux hommes & aux sciences [i]. Les Romains ont brûlé les livres des Juifs, des 10. Guerre faite aux livres.

ceux des nôtres, les uns plus épais, les autres moins. Seroit-on bien fondé dans deux mille ans, à vouloir réduire les volumes de nos bibliothéques à ne contenir que fort peu d'écriture, parce que l'histoire fera mention que Paracelse a composé dans le XVI. siécle 300. volumes, quoique sa vie n'ait été que de 48. ans, & qu'il en ait passé la plus grande partie dans les voïages, dans l'ivresse, & à voir des malades? Ces trois cents volumes de Paracelse, ou touts les ouvrages au moins qui nous en restent, sont renfermés dans deux tomes in folio.

[d] Ἐπειδὰν ἀς ὁ Ἀλέξανδρος, καὶ Βαροσσὸς φησὶν οἱ τὰς Χαλδαϊκὰς ἀρχαιολογίας περιειληφότες, Ναβονασάρος συναγάγων τὰς πράξεις τῶν πρὸ αὐτοῦ βασιλέων, ἠφανίσεν, ὅπως ἀπ' αὐτοῦ ἡ καταφίθμησις γένοιτο τῶν Χαλδαίων βασιλέων. Syncell. p. 207.

[e] *Budæus, de asse, lib. 2.*

[f] *Suet. in Jul. Cæs. c. 44.*

[g] *Pallad. de antiq. urb. Rom.*

[h] *Suet. in Calig. c. 34.*

[i] *Mélanges de Vigneul-Marville, t. 2. p. 50.*

Chrétiens, & des Philoſophes. Les Juifs ont brûlé les livres des Chrétiens & des Payens, les Chrétiens ont brûlé les livres des Payens & des Juifs. La plûpart des livres d'Origéne & des anciens hérétiques ont été brûlés par les Catholiques. Le cardinal Ximénés à la priſe de Grenade, fit jetter au feu cinq mille alcorans. Les Puritains en Angleterre au commencement de la prétenduë réforme brûlérent une infinité de monaſtéres, & de monuments de l'ancienne religion. Un évêque Anglois mit le feu aux archives de ſon égliſe, & Cromwel dans les derniers temps fit brûler la bibliothéque d'Oxford, qui étoit une des plus curieuſes de l'Europe.

Les extraits ont cauſé la perte d'un grand nombre d'auteurs. La compilation du digeſte [k] a fait perdre les ouvrages de touts les juriſconſultes de l'antiquité. Les extraits faits par ordre de l'empereur Conſtantin [l] Porphyrogénéte vers le milieu du 10. ſiécle ſur l'hiſtoire, la politique & la morale ont cauſé la perte de l'hiſtoire univerſelle de Nicolas de Damas, & d'une partie des livres de Polybe, de Denys d'Halicarnaſſe, de Diodore de Sicile. Les abregés que le même empereur a fait faire ſur les exercices de la campagne, & ſur la maniére de guérir les maladies des chevaux, ont privé la république des lettres de pluſieurs anciens philoſophes & médecins. Il n'eſt reſté de ces extraits mêmes que quelques fragments.

L'abbréviateur Juſtin a fait perdre Trogue Pompée; Xiphilin par l'extrait de Dion a cauſé la perte de ſes vingt derniers livres. Les épitomes de Florus nous ont privés d'une partie des livres de Tite-Live. Voſſius [m] juge au ſtyle de Valére Maxime que l'original a été perdu, & que nous avons à ſa place un abrégé qui peut bien avoir cauſé la perte du véritable auteur. François Bacon [n] chancelier d'Angleterre & comte de Vérulam, appelloit les abbréviateurs & faiſeurs d'extraits, les vers rongeurs des belles lettres.

Enfin dans les ſiécles d'ignorance le parchemin étant rare, les Grecs racloient l'écriture des anciens manuſcrits, pour y tranſcrire des livres d'égliſe. Ce qui, au grand dommage de la république des lettres, fit diſparoître pluſieurs excellents auteurs Grecs, dont on peut lire encore quelques mots, & même des lignes entiéres mal raturées, dans quelques-uns de ces livres d'égliſe manuſcrits en parchemin.

Les bibliothéques de notre temps, quoiqu'elles renferment l'ancien & le moderne, n'égalent pas à beaucoup prés les anciennes bibliothéques. Celle du roi eſt le plus magnifique aſſemblage de livres qui ſoit en Europe [o] ne contient pas plus de cent mille volumes imprimés.

rr. Les anciens auteurs bien plus laborieux.

L'hiſtoire nous apprend que les auteurs de l'antiquité étoient bien plus laborieux que ceux d'aujourd'hui. Ce qu'elle raconte à ce ſujet, paroît preſque incroïable. Les livres de Zoroaſtre

[k] *Salmaſ. prolegom. in Jul.*
[l] *Voſſ. de hiſtoric. Græc. lib. 2. c. 26.*
[m] *Voſſ. de hiſtoric. Latin. lib. 1. c. 24.*
[n] *Verulam, de augm. ſcientiar. lib. 2. c. 6.*
[o] *L'hiſtoire de Thou marque le commencement de cette bibliothéque par François I. à Fontainebleau. En remontant plus haut, on trouve que la bibliothéque du roi a été commencée à Fontainebleau par Charles V. transférée au Louvre par Charles VI. & à Blois par Louis XII. avant que d'être rétablie à Fontainebleau par François I.*

[p] rempliſſoient douze cents ſoixante peaux de bœufs. Jamblique a compté juſqu'à trente-ſix mille cinq cents vingt-cinq livres compoſés par Mercure Triſmégiſte. Ils pouvoient être remplis de figures hiéroglyphiques à la maniére des Egyptiens [q], & il eſt à préſumer que ces caractéres occupoient beaucoup d'eſpace. Quelques ſçavants ont réduit ce grand nombre de livres à autant de verſets. On appelloit vers, les lignes des auteurs en proſe, auſſi-bien que des poëtes. Pline [r] a dit que les ouvrages de Zoroaſtre contenoient deux millions de vers. Ceux d'Ariſtote, ſuivant Diogéne de Laërce [s], contenoient quatre cents cinquante deux mille ſoixante vers. On a meſuré les ouvrages de Ciceron [t], d'Origene, de Lactance & d'autres, par le nombre de vers, c'eſt à dire, de lignes qu'ils contenoient [u]. Cornelius Nepos [x] dit qu'il a renfermé dans un ſeul volume les vies des plus illuſtres capitaines, que différents auteurs avant lui avoient écrites en pluſieurs milliers de vers. Diogéne de Laërce [y] fait monter les ouvrages de Théophraſte à deux cents trente mille huit cents vers, & il rapporte que Chryſippe écrivoit juſqu'à cinq cents vers par jour. Joſeph à la fin de ſes antiquités obſerve qu'elles contiennent vingt livres & ſoixante mille vers.

Suidas témoigne que Callimaque & Ariſtarque avoient compoſé chacun plus de huit cents volumes [z]. Zénon le Stoïcien avoit compoſé ſept cents cinq traités ou opuſcules differents. Epicure, ſelon Diogéne de Laërce [a], étoit celui des philoſophes qui avoit le plus écrit; mais Diogéne de Laërce dit ailleurs [b], que Xénophane avoit écrit plus que Zénon, Démocrite plus que Xénophane, Ariſtote plus que Démocrite, Epicure plus qu'Ariſtote, mais que Chryſippe avoit plus écrit qu'aucun. A la vérité il obſerve [c] que ſi l'on eût ôté des ouvrages de Chryſippe, ce qui n'étoit pas de lui, il n'y ſeroit rien reſté.

Le grand travail de l'Hexaple d'Origéne lui fit donner le ſurnom d'auteur de Diamant [d]. S. Jerôme [e] dit que la vie eſt trop courte, pour lire autant qu'Origéne avoit écrit ou dicté à différents copiſtes. Didyme, ſurnommé Calcenthére ou aux entrailles de cuivre [f], avoit compoſé juſqu'à quatre mille volumes. S. Auguſtin [g] s'étonne que Varron aïant tant lû, ait pû tant écrire. S. Iſidore [h] dit que S. Auguſtin a compoſé tant d'ouvrages, qu'il ſeroit impoſſible à un homme qui travaille-

[p] *Bayle, répubi. des lettr. Juin* 1684. *p.* 384.

[q] .. Volucresque, feræque,
Sculptaque ſervabant magicas animalia linguas. *Lucan.*

[r] *Plin. lib.* 30. *c.* 1.

[s] *Diog. Laërt. in Ariſtot.*

[t] *Prideaux hiſt. des Juifs, t.* 2. *part.* 1. *liv.* 5.

[u] Verſus *vient de* vorto *qui ſignifie tourner, parce que l'écrivain & le lecteur, au bout de la ligne, retournent au commencement de la ſuivante. Menag. obſervat. in Diog. Laërt. t.* 2. *lib.* 4. *Segm.* 24. *La citation d'un verſet ſe rend encore par le mot latin* verſus.

[x] *Cornel. Nep. in Epamin.*

[y] *Diog. Laërt. in Theophr. & in Chryſipp.*

[z] *Ces volumes étoient des cayers ou des rouleaux, d'où eſt venu le mot de volume & de* Volvendo.

[a] *Diog. Laert. in Epic.*

[b] *Diog Laërt. in proem.*

[c] *Diog Laërt. in Zen. Citt.*

[d] Adamantius.

[e] *S. Hieronym. epiſt. ad Pammach.*

[f] *Sen. epiſt.* 88.

[g] *S. Aug. de civit. Dei, lib.* 6. *c.* 2.

[h] *S. Iſidor. orig. lib.* 6. *c.* 2.

soit nuit & jour, non-seulement de transcrire, mais même de lire tout ce qui a été écrit par S. Augustin.

Pline le jeune est surpris [i] lui-même en faisant le détail des ouvrages de son oncle. Et il remarque en même-temps que cet auteur qui avoit tant lû & tant écrit, avoit porté les armes en Allemagne, qu'il avoit plaidé beaucoup de causes à Rome, qu'il avoit été toute sa vie fort occupé des devoirs de la vie civile, & du soin de faire sa cour aux empereurs, & qu'il étoit mort à 56. ans.

Aristote a compté plus de 707. ouvrages ou traités différents, si l'on s'en rapporte au dénombrement qu'en a fait François Patritius [k], sans y comprendre les ouvrages dont on doute qu'ils soient d'Aristote. Galien [l] avoit fait plus de cinq cents traités sur la médecine seule, & environ la moitié autant sur les autres sciences. Il a fait lui-même deux livres, contenant l'énumération de ses ouvrages, & pour en marquer le temps, le lieu & l'occasion. Nous apprenons de lui qu'une partie de ses ouvrages périt de son vivant par un incendie qui consuma le temple de la paix à Rome.

Les œuvres d'Albert le grand rempliſſent 21. volumes in-folio [m], & celles de S. Thomas [n] dix-sept. Alphonse Tostat évêque d'Avila mort en 1454. a fait des commentaires si étendus sur l'écriture sainte, qu'André Schot a dit que si l'on vouloit compter les feuillets par les jours de sa vie, on trouveroit qu'il n'y auroit pas un jour à compter depuis le jour de sa naissance, auquel il n'eût rempli plus de trois feuillets. Alphonse Tostat peut encore être mis au rang des anciens, ses ouvrages aïant précédé le renouvellement des lettres & l'invention de l'imprimerie.

Tiraqueau qui vivoit, il y a 200. ans, peut être comparé aux plus laborieux des anciens. On fit sur lui une épitaphe qui porte [o] qu'en ne bûvant que de l'eau, il avoit laissé vingt enfans & vingt volumes. Du Verdier Vauprivas dit que Daurat fit plus de cinquante mille vers. Bayle [p] croit que Du Verdier nous en a donné à garder. Il paroît beaucoup d'exagération dans ce que Baillet [q] rapporte que Lopé de Véga poëte Espagnol a composé dix-huit cents comédies, & quatre cents piéces dramatiques ou actes sacramentels, qui se représentoient à l'air dans les places publiques de Madrit à la fête du S. Sacrement; un grand nombre d'autres ouvrages, & entr'autres un poëme de la conquête de Jérusalem.

Quelques auteurs se pressent trop de mettre au jour leurs productions. Horace [r] conseille de garder un ouvrage pendant neuf ans. Quintilien [s] avertit les auteurs de se défier de la complaisance, qu'ils ont pour leurs nouvelles productions. Apulée a raison

---

[i] *Plin. lib. 3. epist. 5.*

[k] *Francisc. Patrit. in discuss. Peripat. t. 1. lib. 2. Diogène de Laërce n'avoit compté que 400. traités composés par Aristote.*

[l] *Daniel le Clerc, hist. de la médec. part. 3. liv. 3. c. 1.*

[m] *Edit. de Lyon de 1651.*

[n] *Edit. de Rome.*

[o] Hic jacet, qui aquam bibendo, viginti liberos suscepit, viginti libros edidit. Si merum bibisset, totum orbem implesset.

[p] *Bayle, dict. art. N. sur Daurat.*

[q] *Baill. jugem. des sçav. t. 5. p. 247.*

[r] Nonumque prematur in annum. *Hor. art. poët.*

[s] Ne nobis scripta nostra, tanquam recentes fœtus, blandiantur. *Quintil. instit. lib. 10. c. 4.*

[s] de dire que l'exactitude eſt incompatible avec la viteſſe de la compoſition. D'autres ne pouvant ſe contenter eux-mêmes, retouchent continuellement un ouvrage qu'ils ne rendent pas meilleur. Pline le jeune [t] voulant déterminer Suétone à publier ſon hiſtoire, lui écrivit qu'il l'avoit portée à un tel point de perfection, que la lime, au lieu de la polir, ne pouvoit plus que l'affoiblir.

12. Changemens de noms des ſçavans.

La coûtume de changer de nom a régné [u] long-temps parmi les gens de lettres [y]. Le pape Paul II. défendit ce déguiſement de noms. Il fit même empriſonner quelques ſçavans qui avoient contrevenu à ſes défenſes, ſoit qu'il ſe défiât de quelque complot, ſoit qu'il jugeât impie de quitter ſon nom de baptême pour en prendre d'inventés à plaiſir.

13. Noms badins d'académies.

Quelques académies ont pris plaiſir à ſe donner des noms badins & extraordinaires. Celle de Pérouſe s'eſt appellée l'académie des Inſenſés, celle de Piſe l'académie des Extravagants: celle de Peſaro l'académie des Hétéroclites, l'académie de Florence fut appellée des Humides; & ſes prémiers membres étoient ſurnommés le Gelé, le Trempé, le Trouble, le Brochet le Bourbeux, le Cygne, &c. L'académie de Génes a pris le nom des Endormis; celle d'Alexandrie des Immobiles; celle de Viterbe des Opiniâtres; celle de Sienne des Lourdaus; celle de Città di Caſtollo des Abſurdes; celle de Fabriano des Dés-unis; celle de Roſſano des Sans-ſouci; celle de Naples des Furieux; celle de Macerata des Enchaînés. Les académiciens de Toulouſe ont pris le nom de Lanterniſtes, parce que leurs prémiéres aſſemblées furent ſecrétes, & qu'ils ſe rendoient à leurs conférences la nuit, ſans faire porter de flambeaux, & aïant à la main des lanternes.

14. La conſidération des ſciences a fort varié. Il y a eu des temps & des païs où elles ont été fort honorées, & d'autres où elles ſont tombées dans le mépris. La lampe de fer d'Epictéte fut vendue [x] trois mille drachmes, ou environ cinq cents écus de notre monnoie. Marguerite Stuart femme du dauphin, qui fut depuis Louis XI. trouvant Alain Chartier endormi, le baiſa en préſence de pluſieurs dames & ſeigneurs qui étoient à ſa ſuite, & leur

14. La conſidération des ſciences a fort varié.

---

[r] Nulla enim res poteſt eſſe eadem feſtinata ſimul & examinata: nec eſſe quidquam omnium quod habeat & laudem diligentiæ ſimul & gratiam celeritatis. *Apul. de Deo Socrat.*

[s] Perfectum opus abſolutumque eſt, nec jam ſplendeſcit limâ, ſed atteritur, *Plin. lib. 5. epiſt. 11.*

[t] *Hueti ana. p. 3.*

[y] *Le Tourneur a été changé en Verſoris, Reuchlin qui ſignifie en Allemand fumée (nom d'une famille illuſtre de France) changea ſon nom en Capnio qui a la même ſignification de fumée en grec. Il donna à un de ſes diſciples le nom grec de Mélanchthon qui ſignifie terre noire; ce nom fut en grande réputation parmi les Calviniſtes. Sammalchus prit le nom grec d'Akakia. Du nom de Gérard a été formé celui d'Eraſme. Le chancelier de l'hôpital a été traveſti en Xenius. Les anciens traduiſant des noms étrangers, n'en changeoient que la terminaiſon. Ils conſervoient par exemple Pyrrhus & Epicurus, ſans les rendre par Rufus & Auxiliator: quelques uns de nos auteurs ont rendu les noms propres tres-difficiles à entendre, en traduiſant ce qui s'y trouve de ſignificatif. De Thou appelle d'Ennegau Interamnas, & traduit le nom propre de ménage en Oeconomus. Toute ſon hiſtoire eſt pleine de noms pareillement dépaïſés. Hugo Candidus & Guillelmus Parvus viennent du même abus. Ne ſeroit-il pas ridicule d'appeller Campanella Thomas Clochette?*

[x] *Lucien, comment il faut écrire l'hiſtoire.*

dit qu'elle avoit voulu faire cet honneur à une bouche, qui avoit prononcé tant de belles paroles.

11. Auteurs parmi les souverains, & grands seigneurs.

On compte même parmi les auteurs un grand nombre de souverains, de princes & de grands seigneurs : Le second Mercure ou Hermès Trismégiste [a] dont nous avons déja parlé, qui étoit roi de Thébes en Egypte & de Memphis, avoit composé plusieurs volumes qui contenoient des hymnes en l'honneur des dieux, des préceptes pour les rois & pour les prêtres, des traités d'astronomie, des explications des caractéres hiéroglyphiques, ou lettres mystérieuses des Egyptiens. Il avoit écrit du culte des dieux & des sacrifices, de l'ame des hommes, de la nature des dieux, enfin de l'anatomie & de la médecine. Ptolémée Philadelphe emploïa Manethon à traduire ces ouvrages en Grec, mais l'original & la traduction se sont également perdus. Necepsos [b] autre roi d'Egypte fort ancien a été auteur de plusieurs livres de magie, d'astrologie & de médecine. Denys tyran de Syracuse [c] avoit une extrême passion pour composer des tragédies, & disputer le prix aux poëtes de son temps. Pyrrhus roi d'Epire qui fut toûjours dans l'action, & dont Plutarque raconte des prodiges de valeur, a laissé [d] des traités de l'art de la guerre. On lit dans Arrien que Ptolémée Soter a écrit l'histoire d'Alexandre. Xenophon n'est pas moins célebre par les ouvrages de philosophie & d'histoire, que par la retraite des dix mille Grecs qu'il commandoit. Hannibal composa plusieurs livres en Grec, & entr'autres l'histoire [e] de l'expédition de Cn. Manlius Vulso en Asie, qu'il dédia aux Rhodiens. Scipion l'Africain & Lælius ont passé pour les auteurs des comédies mises sous le nom de Térence. Sylla a fait des mémoires qui sont souvent cités par Plutarque.

Jules César dans sa plus tendre jeunesse composa l'éloge d'Hercule, & les tragédies d'Œdipe & d'Adraste, avec plusieurs autres piéces de théatre, qui furent appellées Julies, & qu'Auguste défendit de publier. Il fit un poëme dont parle Suétone [f]. Il excella parmi les orateurs, & plaida pour les Bithyniens, pour la loi Plautia, pour Decius le Samnite, pour Sextilius. A l'âge de vingt-un ans, il accusa Dolabella. N'étant encore que questeur, il fit les oraisons funébres de sa tante Julie & de Cornélie sa femme. Il composa les deux Anti-Catons, des traités d'auspices & d'augures, un recueil d'apophthegmes, un traité d'astronomie, & des héméroïdes [g]. Il fut auteur de deux livres de remarques sur la langue latine, [h]. Il ne nous reste de tous ses ouvrages que ses commentaires. Pline [i], dit que César surpassoit en vigueur d'esprit tous les autres hommes.

Auguste [k] à l'âge de douze ans fit

[a] *Le second Mercure, surnommé Trismégiste, vivoit du temps de Moyse. Le prémier Mercure peu après le déluge, Bossuet, hist. univers. Mercure Trismégiste fut honoré après sa mort, sous le nom d'Anubis, & sous la figure d'un chien.* Latrator Anubis. *Servius dit :* capite canino pingitur, quia nihil cane sagacius.

[b] *Il est parlé de Necepsos, roi d'Egypte dans Pline, hist. natur. liv. 7. c. 49. & dans une lettre d'Ausone à saint Paulin.*

[c] *Diog. Laërt. in Solon.*

[d] *Plutarq. compar. de Pyrrhus & de Marius.*

[e] *Cornel. Nep in Hannib.*

[f] *Ce poëme étoit intitulé* Iter. *Sueton. in Jul. c. 56.*

[g] *Serv. in lib. 11. Æneid.*

[h] *Traduct. des lettr. de Cic. & diff. remarq. sur la 6. lett. du 12. liv.*

[i] *Plin. lib. 7. c. 25.*

[k] *Voss. de histor. Latin.*

fit l'oraison funèbre de son aïeule Julie. Il écrivit des commentaires de sa vie. Il a fait, selon Suidas [l] les tragédies d'Ajax & d'Achille : mais Suétone [m] rapporte que cette tragédie d'Ajax fut seulement commencée ; & qu'Auguste s'en étant passé tant, répondit à un de ses amis qui s'informoit de l'état où étoit cette pièce, que son Ajax s'étoit jetté sur une éponge : faisant entendre qu'il avoit effacé son ouvrage, par une allusion à la mort d'Ajax qui se jetta sur son épée. Il composa un traité sur Caton, des exhortations à la philosophie, un poëme en vers hexamétres sur la Sicile ; & quelques épigrammes. Il ne reste de ces ouvrages que quelques vers fort obscénes sur Fulvie femme de Marc-Antoine, qui sont rapportés par Martial.

Tibére a écrit des commentaires de sa vie [n], il a aussi composé [o] des vers lyriques & des poëmes Grecs. Mecenas a fait une tragédie intitulée, Octavie. Athénée [p] & Plutarque [q] parlent de Juba roi de Mauritanie comme d'un prince très-sçavant. Pline [r] dit que ses connoissances le rendirent plus célébre que sa couronne. Suidas lui attribuë plusieurs ouvrages. Il avoit composé des antiquités Romaines ; des dissertations sur la peinture & sur les peintres, des annales de Libye & d'Arabie qui contenoient plusieurs choses curieuses sur l'histoire naturelle de ces païs-là, & qu'il avoit dédiés à Caïus Césat petit fils d'Auguste, des traités de médecine & de grammaire.

Germanicus a composé des tragédies Grecques [s]. L'empereur Claude [t] écrit une histoire Romaine depuis la mort de César, & des commentaires de sa vie, avec une défense de Cicéron contre la critique d'Asinius Gallus. Il ajouta à l'alphabet trois lettres qui furent en usage durant son régne & retranchées après sa mort. Agrippine [u] mére de Néron a laissé des mémoires. Zénobie reine de Palmyre [x] a composé un abregé de l'histoire d'Alexandrie & de l'histoire de l'Orient. Trajan [y] & Adrien ont écrit des commentaires de leurs vies. L'empereur Tite [z] avoit tant de disposition à composer des vers, qu'il en dictoit plusieurs sur le champ. Nous avons les réflexions de l'empereur Marc Aurèle Antonin remplies d'une morale Stoïcienne. L'empereur Clodius Albinus écrivit des Géorgiques dont parle Jules Capitolin. Les ouvrages de l'empereur Julien sont trop connus pour en faire ici le détail. L'empereur Gratien etoit bon poëte. L'impératrice Eudocie femme du jeune Théodose a laissé plusieurs poëmes dont on trouve le détail dans la bibliothéque [a] de

(l) *Suid. in voc.* Αὔγουστος.

(m) *Suet. in Aug.* Ajax in spongiam incubuit. *Macrob. Saturnal. lib. 2. c. 4.*

(n) *Suet. in Tib. c. 61. & in Domit. c. 20. Voss. de histor. Latin. lib. 1. c. 24.*

(o) *Suet. in Tib., c. 70.*

(p) *Athénée, liv. 3.*

(q) *Plutarq. vie de Sertorius.*

(r) *Plin. lib. 5. c. 1.*

(s) Germanicum Augustum ab institutis studiis deflexit cura terrarum, parumque diis visum est eum esse maximum poëtarum. *Quintil. instit. lib. 10. c. 1.*

(t) *Suet. in Claud. c. 41. Voss. de histor. Latin. lib. 1. c. 25.*

(u) *Voss. de histor. Latin.*

(x) *Casaub. prafat. ad Polyb.*

(y) Commentarios de suis aut alienis rebus composuerunt Cornelius Sylla, Julius Cæsar, Augustus, Claudius, Trajanus, Adrianus, & plures alii. *Casaub. prafat. ad Polyb. Le Voyer, 3. 2. discours de l'hist.*

(z) *Suet. in Tit. c. 3.*

[a] *Phot. biblioth. Cod. 183. & 184.*

Photius. Elle mit en vers héroïques Grecs les huit prémiers livres de l'ancien teſtament, & compoſa des paraphraſes poëtiques ſur les prophéties de Zacharie, de Daniel, & d'autres prophétes. Socrate [b] rapporte qu'elle avoit compoſé un poëme héroique au ſujet de la victoire que l'empereur Théodoſe II. ſon mari remporta ſur les Perſes. On lui a attribué la vie de Jéſus Chriſt en centons d'Homére, qui eſt venuë juſqu'à nous. Les empereurs Baſile, & Conſtantin Porphyrogénéte ont compoſé des inſtructions à leurs enfants. Les empereurs Maurice & Léon VI. ont écrit des livres ſur la Tactique & ſur la diſcipline militaire. L'empereur Michel, ſurnommé Parapinace, à cauſe d'une grande famine arrivée de ſon temps, fut fort mépriſé pour s'amuſer à faire des vers pendant que les Turcs attaquoient les frontiéres de l'empire. L'empereur Alexis Comméne a compoſé un traité des dons & des choſes ſacrées, qu'il a intitulé la bulle d'or. Il ſemble que ce titre ait été imité par l'empereur Charles IV. de Luxembourg qui l'a donné aux conſtitutions impériales. Anne Comméne a compoſé huit livres de l'Alexiade ou poëme en vers ſur la vie d'Alexis ſon pére. L'empereur Andronic Paléologue, ſurnommé le vieux, a fait un dialogue entre un Juif & un Chrétien ſur les preuves de la religion Chrétienne. Jean V. Cantacuzéne aprés s'être démis de l'empire, & s'être fait moine au mont Athos, a compoſé l'hiſtoire d'Andronic Paléologue & la ſienne. L'empereur Paléologue a écrit pour l'égliſe Grecque contre la Latine.

Charlemagne a écrit contre l'héreſie de Felix d'Urgel & ſur la queſtion des images. L'empereur Fréderic II. [c] a fait des traités ſur la chaſſe. L'empereur Maximilien I. a compoſé les généalogies de pluſieurs hommes illuſtres. Charles Quint [d] fut auteur d'un traitté de l'art de la guerre; & il compoſa des mémoires de ſon regne en François. Je m'étonne, dit Bayle [e] que ces mémoires n'aïent jamais vû le jour, puiſqu'on en avoit des copies, & que Guillaume Marindo les avoit traduits en latin, à deſſein de les publier inceſſamment. „ Tout le monde, ſuivant la remarque [f] de Brantome, y fût accourru pour en acheter, comme du pain en un marché en un temps de famine : & certes la cupidité d'avoir un tel livre ſi beau & ſi rare y eût bien mis autre cherté qu'on ne l'a vûë, & chacun eût voulu avoir le ſien. „

Le roi Chilperic étoit poëte. Gregoire de Tours [g] dit que ſes vers étoient pleins de licences poëtiques & irréguliers en la quantité. Il voulut ajouter des lettres Grecques [h] à l'alphabet, & il fit un livre ſur la Trinité. Grégoire de Tours & Salvius d'Albi dirent fort librement à ce roi que ſon livre étoit plein d'erreurs.

Vers la fin du neuviéme ſiécle Alfred [i] roi d'Angleterre a compoſé des cantiques & pluſieurs traductions & il a recueilli les anciens vers ſaxons qui contenoient l'hiſtoire de cette ma-

[b] *Socrat. hiſt. lib. 7. c. 21.*

[c] *Hiſt. généal. de ſainte Marthe, t. 1. ſur Charl. IX.*

[d] *Préf. du duc de Rohan, ſur les intérêts des princes.*

[e] *Bayle, dict. voïez Mont C ſur Charles-Quint.*

[f] *Brantome, capitain. étrang. art. de Charles-Quint.*

[g] *Gregor. Turon. lib. 6. cap. 46.*

[h] *Grégoire de Tours met ces lettres au nombre de quatre ζ. δ ψ. ω. Aimoin n'en compte que trois δ. φ. χ.*

[i] *Fleuri, hiſt. eccléſ. t. 11. liv. 54. p. 577.*

tion. Le roi Robert a compoſé pluſieurs hymnes & la priére au ſaint Eſprit [k] que l'égliſe chante encore. Marguerite d'Orléans ſœur de François I. veuve en prémiéres nôces du duc d'Alençon & remariée à Henri d'Albret roi de Navarre a compoſé la Marguerite des Marguerites, & diverſes autres poëſies, & des contes à la maniére de Boccace qui ſont intitulés, *Les nouvelles de la reine de Navarre*. La reine Marie Stuard récita au Louvre en préſence de toute la Cour une oraiſon Latine qu'elle avoit compoſée.

Charles IX. a fait un poëme ſur la chaſſe & quelques autres poëſies. La reine Marguerite de Valois a laiſſé des poëſies & des mémoires.

Henri le grand [l] a traduit les commentaires de Céſar, & Caſaubon aſſure que ce monarque avoit commencé des commentaires de ſa vie. La guerre des Suiſſes décrite dans le premier livre des commentaires de Céſar a été traduite [m] par Louis le grand.

Henri VIII. roi d'Angleterre obtint le titre de défenſeur de la foi par ſon traité des ſacrements contre Luther. La reine d'Angleterre Eliſabeth a traduit des auteurs Grecs & Latins, & entr'autres quelques tragédies de Sophocle. Jacques I. roi d'Angleterre a écrit plus en docteur qu'en roi. Il a compoſé des livres de controverſe contre Vorſtius & contre les cardinaux du Perron & Bellarmin. Scioppius auteur contemporain l'a traité avec fort peu de ménagement dans pluſieurs ouvrages [n].

Le Czar Pierre I. [o] a compoſé des traités de Marine. Hoam-ti un des anciens rois de la Chine a écrit des livres de médecine, qui traitent particuliérement de la connoiſſance du poulx. Armand Loüis prince de Conti a fait un traité de la comédie ſuivant la tradition de l'égliſe & les ſentiments des péres. Gabrielle de Bourbon Montpenſier femme de Louis de la Trimouille [p] a compoſé pluſieurs ouvrages de pieté dont il eſt parlé dans la bibliothéque de la croix du Maine.

La maiſon de Foix [q] a paſſé pour lettrée & ſçavante. Gaſton Phœbus comte de Foix à écrit ſur la chaſſe. La maiſon du Bellai a produit pluſieurs auteurs. Du Bellai de Langei a acquis beaucoup de gloire pour n'avoir pas moins bien ſervi François I. de ſa plume que de ſon épée. Le duc de Roban a laiſſé un traité des interêts des princes, & un autre du parfait capitaine. Berthrand de Salignac de la Mothe-Fénelon a décrit le ſiége de Metz. L'amiral de Coligni a compoſé l'hiſtoire du ſiége de S. Quentin. Brantome eſt connu par ſes ouvrages, & Montréſor auteur des mémoires de la minorité de Louis XIV. étoient de la maiſon de Bourdeille. Il ſe préſente une foule d'auteurs d'une nobleſſe diſtinguée & faiſant profeſſion des armes. Les maré-

[k] Veni, ſancte Spiritus, & emitte cœlitus &c.

[l] *Caſaub. præfat. ad Polyb.*

[m] *Cette traduction a été imprimée à Paris, en 1651. infol. avec des figures. L'édition qui eſt unique, eſt rare. M. L'Abbé Lenglet du Freſnoi, méthod. d'étud. l'hiſt. t. 2. p. 481.*

[n] *Dans celui qui eſt intitulé* : Eccleſiaſticas autoritati ſereniſſimi D. Jacobi magnæ Britanniæ regis oppoſitus; *dans celui qui eſt intitulé* : Collyrium regium Britanniæ regi graviter ex oculis laboranti muneri miſſum; *dans celui qui eſt intitulé*, Corona regia.

[o] *Eloge du Czar Pierre I. hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1725.*

[p] *Biblioth. de la Croix du Maine, art.* Gabrielle.

[q] *Eſſ. de Montagne, liv. 1. c. 25.*

chaux de Tavanne, d'Eſtrées & de Grammont, Caſtelnau, Monluc, Du-Pleſſis-Mornai, d'Aubigné, le duc de la Rochefoucault, la Chatre, Beauvau, du Chatelet, Clermont de Monglas, Buſſi-Rabutin, la Fare &c.

Les lettres regardées par les Barbares comme un obſtacle aux vertus militaires.

Les nations Barbares regardoient au contraire les lettres comme un obſtacle aux qualités militaires. Les Scythes s'étant emparés d'Athénes du tems de l'empereur Claude II. raſſemblérent tout ce qu'ils purent trouver de livres pour les bruler; mais ils en furent détournés par la remontrance [r] de l'un d'entr'eux qui leur repréſenta qu'il étoit à propos de conſerver ces ſortes de choſes pour amollir le courage de leurs ennemis.

Les Goths repréſenterent à leur reine Amalaſunte, que l'éducation qu'elle donnoit à ſon fils Athalaric, ne convenoit pas à un roi des Goths[s]; que la ſcience ne peut ſe rencontrer avec la valeur; qu'elle ſe tourne en timidité & en baſſeſſe de courage; qu'on doit éloigner de l'indolence des lettres, & livrer entiérement aux exercices des armes un jeune prince deſtiné à être un grand capitaine, & que celui qui eſt accoutumé à avoir peur d'une férule, aura peur à plus forte raiſon d'une épée.

17. Magnifiques récompenſes de quelques ſçavants.

Il en eſt de la fortune des gens de lettres à peu près, comme de la conſidération des ſciences. Les uns ont été récompenſés fort libéralement, les autres avec beaucoup de talents & même de réputation ont été réduits à une extrême miſére. Chœrilus aïant compoſé un poëme des victoires des Grecs ſur Xerxés, Archelaüs roi de Macedoine récompenſa chaque vers d'une piéce de monnoie valant environ deux louis d'or. Horace [t] le confond avec un mauvais poëte de même nom qui vivoit du tems d'Alexandre le grand. Hiéron roi de Syracuſe récompenſa de mille muids de blé une épigramme [u] qu'Archimelus poëte Athénien compoſa ſur un navire que ce roi avoit fait conſtruire. Virgile & Horace furent en faveur auprès d'Auguſte, qui diſoit ſur l'aſthme du prémier & ſur la fiſtule lachrimale du ſecond [x]: Je n'ai pas le pouvoir de garantir des ſoupirs & des larmes. Caracalla fit compter à Oppien pour chaque vers de ſon poëme de la pêche une piéce de monnoie d'or: ce qui fit nommer ces vers dorés.

Charles V. donna une charge de maître des requêtes pour une traduction de la cité de Dieu de ſaint Auguſtin: & Budé dans ſes commentaires de la langue Grecque, dit que François I. lui donna une même charge en conſideration de l'intelligence qu'il avoit du Grec. Andrelinus raconte dans ſa dixiéme éclogue [y] qu'aïant recité ſon poëme ſur la conquête de Naples en préſence de Charles VIII. il en reçut un ſac d'or qu'il pouvoit à peine porter ſur ſes épaules. Le même adreſſe à Jean Ruzé threſorier de France ſous Charles VIII. un remerciement d'une

---

[r] *Cedren. hiſtor. compend.*

[s] *Procop. de bell. Gothic. lib. 1. c. 2.*

[t] Gratus Alexandro regi magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui verſibus & male natis,
Rettulit acceptos regale numiſma Philippos. *Hor.*

[u] *Athen. liv. 5. c. 7.*

[x] Sedeo inter ſuſpiria & lachrymas.

[y] Neſcio quâ noſtri captus dulcedine cantâs
Ipſe fuit; fulvi ſaccum donavit & æris,
Vix iſtis delatum humeris, cunctoſque per annos
Penſio larga datur, qualem non lentus habebat
Tityrus umbroſis recitans ſua gaudia ſylvis,

faste pension que ce roi lui faiſoit payer.

René Choppin obtint des lettres de nobleſſe, il y a environ deux cents ans, pour ſon livre du domaine, & mille piſtoles pour la premiére partie des commentaires ſur la coutume d'Anjou. Amyot eut l'abbaïe de Belloſane pour une traduction du roman d'Héliodore. Il fut depuis grand aumônier de France.

Charles IX. donna à Des Portes huit cents écus d'or pour la comédie du Rodomont. Henri III. lui fit préſent d'une ſomme de trente mille livres pour mettre au jour un fort petit nombre de ſonnets. Le même auteur obtint de l'amiral de Joyeuſe une abbaïe pour un ſeul ſonnet. La peine qu'il prit à faire des vers, dit Balzac [z], lui acquit un loiſir de dix mille écus de rente, mais c'eſt un dangereux exemple: ce loiſir de dix mille écus de rente eſt un écueil contre lequel les eſpérances de dix mille poëtes ſe ſont briſées.

Le cardinal de Richelieu donna ſix cents livres à Colletet pour ſix vers: ce qui fit dire à ce poëte:

Armand, qui pour ſix vers m'as donné ſix cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres.

Ce cardinal donna encore une autre fois cinquante piſtoles de ſa propre main au même Colletet pour deux vers ſeulement de ſon monologue des Thuileries, ajoûtant obligeamment que le roi n'étoit pas aſſez riche pour païer tout le reſte de cette piéce.

28. Miſére du plus grand nombre des gens de lettres.

Les exemples des ſçavants malheureux ſont en bien plus grand nombre [a]. Il n'y a point d'art quelque méchanique qu'il puiſſe être, qui ne promette une récompenſe plus ſure, plus prompte, & plus ample que les belles lettres.

Cléanthés gagnoit ſa vie à puiſer de l'eau. Xylander ſçavant commentateur, Alde Manuce, Jean Bodin, Agrippa, la Fontaine ſont morts dans une extrême miſére. Le Taſſe à été réduit à la néceſſité de mendier ſa vie. Il demande un écu dans une lettre à Jean Licinio. Charles Etienne eſt mort en priſon pour dettes. Vaugelas ne ſortoit point de l'Hôtel de Soiſſons, de peur d'être arrêté par ſes créanciers [b]. Du Ryer & [c] Baudouin avoient un marché fait avec leurs libraires à trente ſols la feuille des traductions, à quatre francs le cent des grands vers, & à quarante ſols le cent des petits.

Ce qu'il y a de plus malheureux dans le ſort des auteurs, c'eſt qu'ils ne joüiſſent point de leur réputation, [q] qui ne commence ordinairement qu'aprés leur trépas. Martial [d] dit à ce ſujet que ſi la gloire ne vient qu'aprés la mort, il n'eſt pas preſſé d'en acquérir. On a cependant remarqué qu'un certain homme de Gades [f] vint exprés

[z] *Balzac. entret.* 8.

[a] *Il y a deux traités* de litteratorum infelicitate. *L'un eſt de Pierius Valerianus Belunenſis; l'autre de Cornelius Tollius. Joſeph Barberius a fait un petit traité* de miſeriâ poëtarum Græcorum.

[b] *Combien d'auteurs ont compoſé leurs ouvrages, plus pour ſoulager leur miſére que pour acquerir de la réputation? & dont on peut dire, comme de Thom. qu'ils ont travaillé*, fami non famæ.

[c] *Baillet, jugem. des ſçav. tom.* 1. *pag.* 446.

[d] Paſcitur in vivis livor, poſt fata quieſcit. *Ovid.*

[e] Si poſt fata venit gloria non propero. *Mart.*

[f] Gratianum quemdam T. Livii nomine gloriaque commotum, ad viſendum eum, ab ultimo terrarum orbe veniſſe, ſtatimque ut viderat, abiiſſe. *Plin. lib.* 2. *epiſt.* 3.

de son païs pour voir Tite-Live, & s'en retourna dés qu'il l'eut vû.

19. Des auteurs qui se sont loués eux-mêmes.

Plusieurs auteurs anciens & même quelques modernes se sont donné des louanges outrées, que le public ne leur pardonneroit pas aujourd'hui. Pindare assure que ni les orages des hyvers ni les efforts des vents ne pourront détruire ses vers. Passons ce trait à l'enthousiasme poëtique: ceux qui suivent, sont plus forts. Aristophane [g] se rend ce témoignage à lui-même, que sa gloire est montée si haut, que le roi de Perse interrogeant les ambassadeurs de Lacédémone, aprés leur avoir demandé quels peuples de la Gréce étoient les plus puissants sur mer, les questionna ensuite sur Aristophane, & sur les sujets ordinaires de ses traits satiriques, ajoutant que les conseils d'Aristophane tendoient au bien, & que si les Athéniens les suivoient, ils seroient les maîtres de la Gréce.

Caton l'ancien avoit l'habitude de se louer [h] éternellement. Quand quelques citoïens avoient fait quelques fautes, & qu'on les en reprenoit, il avoit coûtume de dire: Ils sont excusables, car ils ne sont pas de Catons. Cicéron répéte à tout propos les louanges qu'il se donne. Il s'éléve au dessus de Romulus en plein Sénat, & dans une lettre à Atticus il dit [i]: Pourquoi me blameroit-on de me louer, s'il n'y a rien dans l'univers, qui soit aussi digne de mes louanges? Lorsqu'il sortit du consulat [k], au lieu de faire le serment ordinaire, qu'il n'avoit eu en vûë que le bien public, il jura que la république ne devoit sa conservation qu'à lui seul.

Horace est assûré que sa renommée durera autant que le culte des dieux [l] dans le capitole. Malherbe dit à Henri le Grand:

Mais qu'en de si hauts faits, vous m'aïez pour témoin,
Avouez le, grand roi, c'est le comble du soin,
Que de vous obliger ont eu les destinées.
Touts vous sçavent louer, mais non également,
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit, dure éternellement.

Arrien vers le milieu de son prémier livre, dit qu'il a entrepris l'histoire d'Alexandre le Grand, par la connoissance qu'il a d'être capable de s'en bien acquiter; qu'il a aimé les lettres dans sa plus tendre jeunesse, & que comme Alexandre a mérité le prémier rang entre ceux qui ont commandé les armées, on ne peut lui refuser sans injustice la prémiére place d'honneur parmi ceux qui se mêlent d'écrire. Galien [m] se compare à l'empereur Trajan. Paracelse [n] s'attribuë la monarchie de la médecine, & il apostrophe les docteurs de Montpellier, de Vienne, de Paris, touts ceux d'Italie & du Nord, &c. pour les sommer de suivre les pas de leur monarque. Il ajoûte qu'un de ses cheveux est plus sçavant que toutes

[g] *Aristoph. dans les Acharn. act. 2.*
[h] *Plutarq. vie de Caton.*
[i] Si est enim apud homines quidquàm quod potius sit laudetur, nos vituperemur, qui non potius alia laudemus. *Cic. epist. ad Attic. lib. 1. epist. 19.*
[k] *Dio, lib. 37.*
[l] ... usque ego posterâ.
Crescam laude recens, dum Capitolium
Scandet cum tacitâ virgine pontifex. *Hor.*
[m] *Galen. method. medend. lib. 9. c. 8.*
[n] *Paracels. præfat. Paragran.*

leurs universités. Cardan [o] parle de sa propre intelligence, comme douée d'une telle perfection, qu'elle étoit placée entre les substances humaines & la nature divine. Charles Dumoulin a mis à la tête de plusieurs de ses consultations [p] : Moi qui ne suis inférieur à personne, & à qui personne ne peut rien apprendre. Jules Scaliger avance dans une de ses lettres [q] que les idées de Xénophon & de Massinissa réunies n'expriment qu'imparfaitement ce qui se trouve en lui seul.

Jules Scaliger avoit été Cordelier, il étudia beaucoup dés sa jeunesse. Il vouloit faire croire qu'il ne sçavoit rien à cinquante ans, qu'il avoit passé la plus grande partie de sa vie à la guerre & à la cour de l'empereur Maximilien, mais qu'en douze ou quinze années il en avoit plus appris que les plus sçavants hommes en toute leur vie. Un certain Riccius lui écrivit en ces termes, „ Vous „ devez être bien sçavant maintenant, car „ il y a plus de 30. ans que vous étudiez „ sans discontinuation. „ Compliment dont Scaliger se seroit bien passé.

Huet au contraire eût voulu persuader qu'il n'avoit pas perdu un moment d'une vie de 91. ans. A peine avois-je quitté la mammelle, dit-il [r], que je portois envie à ceux que je voiois lire. Le cardinal du Perron datoit de plus loin ; on attribuoit sa prodigieuse mémoire à l'envie que sa mére étant grosse de lui avoit euë d'une bibliothéque.

20. Opinions sur les langues.

Chaque auteur se persuade que la langue de son temps est dans sa perfection ; & nous ne devons pas douter que Hugues de Berci, Lorri, Clopinel, Marot ne crussent chacun dans leurs siécles que leurs vers étoient le modéle du beau langage [s]. On n'entend presque plus les vers que le comte Thibaud de Champagne avoit faits pour la reine Blanche vers l'an 1220. Le président Fauchet qui les a conservez, dit qu'ils se lisoient encore de son temps, sur les murailles de la salle du château de Provins.

La langue Latine n'a pas moins varié que la Françoise. On distingue quatre langues Latines, celle de Janus & des anciens Latins ; celle de Numa & de la loi des douze tables ; celle des meilleurs auteurs & du siécle d'Auguste ; & celle du bas Empire. Polybe qui vivoit du temps de la seconde guerre Punique observe que de son temps on avoit peine à entendre le premier traité fait avec les [t] Carthaginois.

Du temps de Varron, les vers Sa-

---

[o] Sentiebam, seu ex genio mihi præfecto, seu quod natura mea in extremitate humanæ substantiæ conditionisque, & in confinio immortalium esset posita, &c. *Cardan. de libris propriis.*

[p] Ego qui nemini cedo, & qui à nenemine doceri possum,

[q] Quorum uttriusque idea vix me unum exprimat.

[r] *Huetiana, p. 3.*

[s] *Le langage appellé Roman, étoit originairement celui que les Romains introduisirent dans les Gaules, lequel s'étant corrompu par le mélange du Gaulois qui l'avoit précédé, & du Franc ou Tudesque qui l'avoit suivi, n'étoit ni Latin, ni Gaulois, ni Franc, mais un langage mixte, où le Romain tenoit pourtant le dessus. Huet de l'origine des Romans.*

Aucun auteur n'écrivit en cette langue Romance avant le régne de Louis VII. *c'est la langue Françoise d'aujourd'hui.*

[t] *Nævius commençoit ainsi son poëme de la prémiére guerre de Carthage.*

Quei terrai Latiai hemones tuserunt.
Vires frudesque Poinicas fabor.

Guillaume Merula a rétabli ainsi ces deux vers :

Qui terræ Latiæ homines fregerint
Vires fraudesque Punicas fabor.

liens compoſés ſous le régne de Numa, ne s'entendoient pas mieux qu'une langue entiérement différente & étrangére. Horace [u] raille ces ſçavants entêtés, qui prétendoient trouver le ſtyle des Muſes dans un langage ſuranné qu'on n'entendoit plus.

On peut juger par les formules de Marculphe combien le Latin uſité dans les commencements de la monarchie Françoiſe étoit altéré & corrompu. François I. le reſtaurateur des lettres aïant entendu le diſpoſitif d'un arrêt qui prononçoit: *Debotavit & debotat*, pour dire, la cour a débouté & déboute, ce fut une occaſion à ce monarque choqué de cette barbarie, de défendre qu'on ſe ſervît du Latin dans les actes, & d'ordonner qu'ils fuſſent écrits en langue vulgaire.

On voit les ſçavants faire valoir les langues, ſuivant l'affection qu'ils ont pour elles, & à proportion qu'ils croient y exceller. Pluſieurs donnent au Grec la préférence ſur toutes les langues, comme à la ſource de la philoſophie, des mathématiques, de la médecine, & au modéle de l'éloquence & de la poëſie. Quintilien [x] éléve le Grec fort au deſſus du Latin pour la richeſſe & les graces du ſtyle. Henri Etienne dit que Robert Etienne ſon pére lui a fait apprendre le Grec avant le Latin, & qu'il conſeillera toûjours cette méthode. Quintilien obſerve que la langue Latine eſt entiérement dérivée du Grec, & a ſuivi les dialectes Eolien & Dorique. Vivés de même avis que Quintilien rapporte au Grec l'origine du Latin, & au Latin l'origine des langues Eſpagnole, Italienne & Françoiſe. Un ſçavant d'Allemagne [y] écrivit en 1726. une lettre Latine, où il ſe propoſe de montrer que la langue Grecque eſt la mére de toutes les langues, & ſurtout de l'Hébraïque. Le pére Thomaſſin au contraire trouvoit la ſource de toutes les langues dans l'Hébreu.

Cicéron [z] ſe plaint de ce que la langue Latine eſt regardée comme inférieure à la Grecque, & il exhorte les Romains à rendre leur langue plus abondante & plus riche que la Grecque. Sénéque [a] dit que le Latin n'a pas moins de richeſſe, mais moins de licence que le Grec. Ce jugement de Sénéque peut s'appliquer avec beaucoup de juſteſſe à notre langue.

C'eſt un grand avantage de la langue Françoiſe que cette conſtruction directe & cet arrangement naturel des mots qui ſuit l'ordre de la penſée. Par là elle eſt moins propre aux figures hardies que le Grec & le Latin: mais la clarté & la retenuë ſont ſon charactére, & l'ornent des graces les plus naturelles. Tout ce qui eſt obſcur ou guindé eſt incompatible avec elle. Nos bons auteurs ſe conformant à ſon génie,

[u] Sic fautor veterum, ut tabulas peccare vetantes,
Quas bis quinque viri ſanxerunt, fœdera regum
Vel Gabiis, vel cùm rigidis æquata Sabinis,
Pontificum libros, annoſa volumina vatum,
Dictitet Albano Muſas in monte locatas. *Hor. lib. 2. epiſt. 1.*

[x] *Quintilian. inſtit. lib. 12. c. 10.*

[y] *Continuat. des mémoir. de littérat. & d'hiſt. t. 6. part. 1.*

[z] Et ſi, quod ſæpè diximus, & quidem cùm aliquâ querelâ non Græcorum modo, ſed etiam eorum qui ſe Græcos magis quàm noſtros haberi volunt, nos non modò non vinci à Græcis verborum copiâ, ſed eſſe in eâ etiàm ſuperiores elaborandum eſt. *Cic. de finib. bonor. & malor. lib. 3.*

[a] Non minus habet facultatis, ſed minus licentiæ, *Sen.*

ſie, ont fait leur principale étude de la clarté. On a dit que Malherbe & Moliére liſoient leurs ouvrages à leurs ſervantes, pour connoître s'ils s'étoient rendus aſſez intelligibles. Mais notre langue d'ailleurs eſt plaine de caprices. Elle s'éloigne ſouvent de la régle, & l'on peut dire que ſouvent rien n'eſt plus François que ce qui eſt irrégulier. Quelques conſtructions des plus eſſentielles varient parmi ceux qui écrivent le mieux [b]. L'uſage ennemi des loix & des formalités, & ne reconnoiſſant aucune autorité légitime [c] ne peut être conſtant ni uniforme. C'eſt ce caprice de l'uſage qui rend le François trés-difficile à apprendre. Les étrangers [d] peuvent-ils ſçavoir les différents uſages de neuf & de nouveau qui ſignifient la même choſe? Qu'on dit un habit neuf & non un habit nouveau? Une chanſon ou des fleurs nouvelles, & non une chanſon ou des fleurs neuves? Et cependant que neuf & nouveau ſe peuvent dire quelquefois de la même choſe, comme voilà une penſée neuve & une penſée nouvelle. Aprés avoir oüi dire pluſieurs fois dix francs & quatre-vingts francs [e], comment pourront-ils deviner qu'on ne dit point quatre-vingts-dix francs? Sentiront-ils jamais la différence qu'il y a entre achever de ſe peindre & s'achever de peindre? Il y a mille écueils ſemblables dans notre langue, où il eſt impoſſible qu'un étranger ne vienne pas échouer à touts moments.

C'eſt cette tyrannie de l'uſage qui fait toûjours paroître les langues vivantes moins abondantes & moins riches, parce qu'elle diminuë béaucoup leur hardieſſe & leur effort.

Huet prétend que la richeſſe des langues vient de l'étenduë des empires: parce que chaque peuple aïant ſes coûtumes, ſes modes, & ſes inclinations particuliéres, & chaques païs ſes biens propres & naturels, il a fallu des termes particuliers pour les exprimer & que ces termes ont paſſé dans la langue générale. Que c'eſt la cauſe qui a réndu les langues Grecque, Latine & Arabe les plus fécondes de toutes les langues.

Si l'on abandonnoit l'ancienne orthographe, comme quelques auteurs l'ont conſeillé en dernier lieu, outre que ce ſeroit perdre entiérement la trace de l'étymologie des mots, qui eſt ſouvent trés-utile pour déterminer leur vraie ſignification, & pour faire ſentir leur énergie, il arriveroit infailliblement, de ce que l'écriture ſuivroit la prononciation, qu'il ſe formeroit dans les langues vivantes autant de différents dialectes, qu'il y a de dif-

[b] *Il y a, par exemple, des auteurs du prémier ordre, qui font les participes indéclinables, toutes les fois qu'ils ne terminent pas la phraſe. Ainſi ils diſent & ils écrivent la remarque que j'ai fait ces jours paſſés. L'avanture que j'ai prévû depuis long-temps. La réputation qu'il s'eſt acquis par ſon travail.*

[c] *M. Pomponius Marcellus diſoit à Tibére qu'il pouvoit donner droit de bourgeoiſie aux hommes, mais non pas aux mots.*

[d] *Perrault parall. des anc. & des modern.*

[e] *A la vérité il n'y auroit pas un grand inconvénient qu'un étranger, & même qu'un François dit auſſi volontiers quatre-vingt-dix francs que quatre-vingt-dix livres. Mais il y a quelques nombres ou cette différence bleſſeroit tout-à-fait l'oreille, comme ſi l'on diſoit cent cinq francs. Il ſemble qu'on ne puiſſe ſouffrir que le mot livres, toutes les fois que la prononciation a quelque beſoin d'être adoucie.*

férentes prononciations : & comme on vit autrefois la langue Grecque partagée en autant de dialectes, qu'il y avoit de peuples qui la prononçoient différemment ; le François ſe diviſeroit en autant de dialectes qu'il y a de provinces, où les prononciations ſont différentes.

C'eſt une ſingularité de la langue Hébraïque, que les letteres [f] ſont autant de mots expreſſifs, & que celles qui ſont de ſuite dans l'alphabet, étant jointes enſemble, forment des ſentences. Les noms [g] propres Hébreux ſont ſignificatifs, & renferment quelquefois un ſens fort étendu. Les uns tiennent que la langue & les charactéres Hébraïques ont été changés [h] ; d'autres que le changement n'eſt arrivé qu'aux charactéres qui ſont Aſſyriens, & non Hébraïques, mais que l'ancienne langue a été conſervée ; quelques-uns ſoutiennent qu'il n'y a de changement ni à la langue ni aux charactéres. Mais un auteur, quelques bons garants qu'il ait, ne doit pas s'arrêter long-temps ſur une langue qu'il ignore.

Saint Auguſtin, Saint Jerôme, Saint Proſper, Saint Epiphane ont prétendu [i] que la diviſion des langues à la tour de Babel s'étoit faite en 72. langues originales, fondant leur ſentiment ſur ce que le dixiéme chapitre de la Genéſe fait mention de 72. perſonnes, dans la confuſion qui ſurvint. Corneille de la Pierre reſtreint le nombre des langues méres qui ſe formérent alors, au nombre de cinquante-cinq, autant qu'il y eut de familles différentes des deſcendants de Noé qui ſe diviſérent. Suivant le ſentiment le plus commun, Heber & ſes deſcendants conſervérent ſeuls la langue primitive des prémiers patriarches : & cette langue fut appellée Hébraïque à cauſe d'Heber qui la retint dans ſa famille. Huet [k] eſtime aprés Theodoret que la prémiére langue, qui fut en uſage depuis la création du monde juſqu'à la conſtruction de la tour de Babel, fut éteinte lors de la confuſion qui arriva au ſujet de cet édifice, & que la langue Hébraïque elle-même fut une de celles qui s'y formérent.

---

[f] *Euſeb. præparat. evangel. lib. 10. c. 2.*

[g] *S. Hieronym. de interpr. nom. Hebraïc.*

Un ſeul nom Hébreu renfermoit quelquefois pluſieurs phraſes. Dieu dit à Iſaïe de donner à ſon fils un nom qui ſignifie, Preſſez-vous d'enlever les dépouilles : Ravagez ſans délai les terres des ennemis. Et dixit Dominus ad me : Voca nomen ejus, Accelera ſpolia detrahere : Feſtina prædari. *Iſaï. c. 8 v. 3. La plûpart des noms Grecs étoient auſſi ſignificatifs. Pythagore veut dire parlant comme un oracle. Les diſciples de Pythagore le citoient comme un oracle, & la raiſon de décider étoit, Il l'a dit. Demoſthéne ſignifie puiſſant ſur le peuple. Il y a beaucoup de ces noms propres qui conviennent ſi parfaitement à la réputation laiſſée par ceux qui les ont portés, qu'on ſeroit diſpoſé à croire qu'ils ne leur ont été donnés que dans un âge avancé, ſi l'hiſtoire pouvoit laiſſer ſur cela quelque doute.*

[h] *Agripp. de vanit. ſcientiar. c. 2.*

[i] S. Auguſtinus, Hieronymus, Proſper, Epiphanius numerant 72. gentes & linguas, in quas diviſi ſunt homines in diſperſione Babel : tot enim perſonæ puta 72. *c.* 10. Geneſeos nominatæ & enumeratæ reperiuntur. Verùm demendus Caïnan, demenda nomina patrum, nec enim patres diverſam à filiis fecêre familiam aut gentem. *Cornel. à Lapid. in c. 10. Geneſ.*

[k] *Huet. demonſtrat. evangel. prop. 4. c. 13.*

Le pére Pezron [l] prétend prouver que la langue Celtique ou l'ancien Gaulois a été la langue de Gomer & de la famille des Titans, dont étoient Saturne, Jupiter, & pluſieurs autres divinités du Paganiſme, & qu'elle eſt une des anciennes langues nées à la confuſion de la tour de Babel.

Goropius Becanus donne à la langue Tudeſque ou Allemande [m] l'avantage d'avoir été la prémiére langue du monde, la langue d'Adam & d'Eve; & il établit ce ſentiment ſur ce que la ſignification des anciens noms Hébreux eſt pure Tudeſque.

Les Egyptiens [n] avoient deux ſortes de lettres, les unes ſacrées & hiéroglyphiques, les autres populaires & communes. Les caractéres hiéroglyphiques peuvent ſervir pour toute ſorte de langues. Ammien Marcellin [o] rapporte que chaque lettre Egyptienne ſignifioit un mot, qu'un ſeul mot exprimoit toute une penſée. Par exemple, la repréſentation d'une abeille ſignifioit un roi, & toutes les qualités qui lui conviennent. Le Vautour déſignoit la nature, parce qu'on ne peut remarquer aucune différence de ſexe dans cet oiſeau.

La langue Turque a ſept ſortes d'écritures [p]: la prémiére réſervée pour l'alcoran; la ſeconde pour les affaires, & le barreau; la troiſiéme pour différente ſert aux juges & aux poëtes; la quatriéme eſt d'uſage pour les regiſtres; la cinquiéme pour les titres des livres & des patentes imperiales; la ſixiéme & la ſeptiéme s'emploient trés-rarement.

21. Projet d'une écriture commune à toutes les langues.

Wilkins évêque de Cheſter vers le milieu du dernier ſiécle forma le projet d'une écriture repréſentative des idées par elle-même, & publia un livre Anglois ſous le titre de langage philoſophique ou de charactére réel. Leibnitz a eu le même deſſein, & il y a beaucoup travaillé pendant les derniéres années de ſa vie. Ces caractéres ſeroient communs & généraux pour toutes les langues, exprimant la penſée immédiatement & indépendamment de la diverſité des mots, comme les mêmes chiffres & les mêmes ſignes algébriques ſont emploiés par ceux qui parlent diverſes langues.

22. Les Rabbins ſont les plus extravagants des auteurs.

Les Rabbins ſont de tous les auteurs. Leur ignorance eſt ridicule. Jean Albert Fabricius [q] a recueilli la plûpart des fables qu'ils ont débitées, concernant les patriarches & l'hiſtoire de l'ancien teſtament. Un d'eux a dit que le faux prophéte Mahomet étoit cardinal. Le Talmud porte que Dieu le lit pendant les quatre prémiéres heures du jour, & que Dieu eſt inconſolable de la déſtruction de Jéruſalem. On trouve dans le Talmud qu'il faut s'abſtenir de tirer de l'eau des puits, la veille du Sabbath, auſſi-tôt aprés le ſoleil couché; parce que les ames du purgatoire, qui n'ont que ce jour-là pour ſe rafraichir dans les puits, s'y rendent le plûtôt qu'elles peuvent. Le Talmud & les Rabbins enſeignent qu'on doit mau-

[l] *De l'antiq. de la nation & de la langue des Celtes, p.* 188.

[m] *Cornel. à Lapid. comment. in cap.* 11. *Geneſ.*

[n] *Herodot. Euterpe.*

[o] *Amm. Marcell. lib.* 17.

[p] *Journ. des ſçav. Mai* 1732.

[q] *Joann. Albert. Fabric. Godi pſeudepigr. veter. teſtam.*

dire les Chrétiens, & qu'il eſt défendu de ſecourir un Chrétien ou un Idolâtre qui eſt en danger. Le Talmud défend de ſaluer un Chrétien, ſi ce n'eſt en le maudiſſant intérieurement, ou de lui ſouhaiter un bon voïage, à moins qu'on n'ajoûte tout bas : Tel que celui de Pharaon dans la mer ou d'Aman au gibet.

Les Rabbins répondent gravement que pour qu'une femme ſe rende ſuſpecte, il ſuffit qu'elle ſoit avec un homme autant de temps, qu'il en faut pour faire cuire un œuf & l'avaler. On peut juger de leur impertinence par les choſes que le rabbin Akiba appelle les Secrets de la loi dans le paſſage Latin qui eſt ici [r] rapporté.

On a remarqué que le progrés des ſciences & des arts accompagne celui des armes [s], que les temps féconds en grands capitaines, l'ont été en auteurs célébres : & c'eſt une opinion qui ſemble fondée ſur l'hiſtoire [t], que la nature produit dans les mêmes ſiécles les hommes excellents en tout genre, comme ſi elle en faiſoit un triage, pour les faire paroître à la fois.

CHAPITRE QUATRIEME.

De l'eloquence.

SOMMAIRE.

1. L'éloquence conſiſte dans l'opinion. 2. De Démoſthéne & de Cicéron. 3. Du goût des anciens. 4. L'art doit être caché. 5. La perfection conſiſte dans les bienſéances. 6. Portrait de l'orateur. 7. Pouvoir de l'éloquence. 8. Eloges bizarres. 9. Précautions contre la ſéduction de l'éloquence. 10. De l'Areopage. 11. Les orateurs bannis de Rome. 12. L'éloquence fatale aux grands orateurs. 13. Les préceptes de la rhétorique peuvent être nuiſibles. 14. L'éloquence eſt l'image des mœurs. 15. De l'opinion que l'éloquence ne ſe forme que dans les républiques.

1. L'éloquence conſiſte dans l'opinion.

SUivant l'aveu du prince des orateurs [a], toute l'éloquence conſiſte bien plus dans l'opinion que

[r] Dixit Rabbi Akiba : ingreſſus ſum aliquandò poſt Rabbi Joſuam in ſedis ſecretæ locum, & tria ab eo didici. Didici primò quòd non verſus Orientem & Occidentem, ſed verſus ſeptentrionem & auſtrum convertere nos debeamus. 2.o Quòd non in pedes erectum, ſed jam confidentem ſe retegere liceat. Didici 3.o quòd poſſet non dextrâ ſed ſiniſtrâ manu abſtergendus ſit. Ad hæc objecit ibi Ben Haſas : uſque adeò verè perfricuiſti frontem ergà magiſtrum tuum, ut cacantem obſervares? reſpondit ille : legis arcana hæc ſunt, ad quæ diſcenda, id neceſſariò mihi agendum fuit. *Dict. crit. de Bayle, art.* Akiba.

[s] *Baillet, jugem. des ſçav. t. 1. p. 124.*

[t] *Velleïus Paterculus en rapporte pluſieurs exemples à la fin du prémier livre.* Cujuſque clari operis capacia ingenia in ſimilitudinem & temporum & profectuum ſemetipſa ab aliis ſeparaviſſe. *Vell. Paterc. lib. 1.*

[a] Oratoris autem omnis actio opinionibus continetur, non ſcientiâ. *Cic. de orator. lib. 2.*

dans des régles certaines. Cette ſcience de parler eſt tellement ſuperficielle, qu'un mauvais mot fait plus de tort qu'un raiſonnement défectueux, & que la multitude eſt plus frappée d'un ſon que d'une maxime.

La ſuite des raiſonnements, l'enchaînement des preuves, la fineſſe des tranſitions, le choix des mots donnent la force & l'agrément aux diſcours; mais le déſordre eſt néceſſaire aux paſſions vives; elles ne ſouffrent ni liaiſons ni expreſſions recherchées. L'émotion ne peut ſubſiſter avec l'arrangement, ni le trouble [b] avec la régularité; & l'orateur ne peut faire paſſer dans les eſprits de ceux qui l'écoutent, des mouvements dont lui-même n'eſt pas agité.

Ne ſera-t-on pas obligé de convenir que l'éloquence ne dépend que du caprice & du hazard, ſi l'on conſidére que ce qui perſuade & ce qui plaît dans un temps, eſt ſans effet, & mépriſé même dans un autre? L'homme eſt ſi inconſtant, que la bizarrerie du goût régle les affections de ſon cœur; & le même diſcours qui a fait verſer des larmes, exciteroit des éclats de rire, s'il étoit prononcé devant un autre peuple, dans une autre ſiécle, ou ſeulement dans d'autres conjonctures.

Sans ſortir de la même aſſemblée, quelle ſorte de pathétique peut embraſſer des eſprits & des caractéres entiérement oppoſés, convenir à des conditions & à des profeſſions différentes, réunir les ſentiments de ceux entre leſquels l'éducation & les interêts ont mis une ſi grande diverſité? Les orateurs eux-mêmes ont ſenti que l'art ne pouvoit être leur guide, lorſqu'ils ont ſuivi des routes contraires les unes aux autres; car les preceptes d'un art véritable ſont uniformes, & ne ſont point ſujets à varier ſuivant les temps & les lieux.

Démoſthéne [c] plaidant pour un homme accuſé d'un crime capital, & ne pouvant venir à bout de ſe faire écouter du peuple, il s'aviſa de faire ce conte: J'allois à Mégare ſur un âne que j'avois loué. Dans la route me trouvant incommodé de la chaleur, & n'appercevant aucun abri pour me mettre à couvert, je voulus me garantir pendant quelque temps de l'ardeur du ſoleil, par l'ombre de ma monture. Le conducteur s'y oppoſa en me ſoutenant qu'il m'avoit loué le corps de ſon âne, mais que l'ombre n'étoit pas du marché. La diſpute s'échauffa... Alors s'appercevant que les Athéniens prétoient ſilence, pour entendre la ſuite de l'avanture, Démoſthéne releva éloquemment la puérilité de ſes auditeurs, leur reprochant de donner à l'ombre d'un âne, l'attention qu'ils refuſoient au ſalut d'un homme.

2. De Démoſthéne & de Cicéron.

Démoſthéne eſt grand, dit Longin [d], en ce qu'il eſt ſerré & concis; & Cicéron au contraire, en ce qu'il eſt diffus & étendu. On peut comparer ce prémier, à cauſe de la véhémence, de la rapidité, de la force, & de la violence avec laquelle il ravage, pour ainſi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre: pour Cicéron on peut dire, à mon avis, que comme un grand embraſement, il conſume & dévore tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il

(b) Curâ verborum derogat affectibus fidem. *Quintil.*

(c) *Plutarch. in Demoſth. Adag. græc. cens. 6. Zenob. proverb. 28. Eraſm. apophth. lib. 8. apophth. 6.*

(d) *Long. tr. du ſubl. c. 12. traduct. de Deſpreaux.*

répand diverſement dans ſes ouvrages, & qui à meſure qu'il s'avance, prend toûjours de nouvelles forces.

Démoſthéne [e] a effacé tout ce qu'il y a eu d'orateurs célébres dans touts les ſiécles, les laiſſant comme abattus & éblouis, pour ainſi dire, de ſes tonnerres & de ſes éclairs. Car dans les parties où il excelle, il eſt tellement élevé au-deſſus d'eux qu'il répare entiérement par là celles qui lui manquent: & certainement il eſt plus aiſé d'enviſager fixement & les yeux ouverts les foudres qui tombent du ciel, que de n'être point ému des violentes paſſions qui régnent en foule dans ſes ouvrages.

Cicéron [f] ſe ſert de la même métaphore des foudres & des éclairs, pour exprimer le ſtyle de Démoſthéne.

Ces foudres & ces éclairs ont été traités par Sénéque de ſéchereſſe & de dureté de ſtyle [g]. Pytheas diſoit que les penſées de Démoſthéne ſentoient l'huile [h], comme travaillées longtemps à la lampe, & manquant de naturel. Démoſthéne eut beaucoup d'obſtacles à ſurmonter pour devenir orateur. Il alloit déclamer ſur le bord de la mer [i] au bruit des vagues, pour s'accoûtumer aux tumultes des aſſemblées populaires, & pour ſe fortifier la voix: & il ſe mettoit des cailloux ſous la langue, pour la délier, & rendre ſa prononciation plus libre. Il redoutoit l'aſcendant de Phocion, & le voïant un jour arriver à l'aſſemblée du peuple, il dit: Voilà la hâche de mes diſcours.

L'exemple de Démoſthéne ſemble juſtifier la maxime, que nous naiſſons poëtes, & que nous devenons orateurs. Mais dans l'éloquence, comme dans la poëſie, le travail perfectionne les talents naturels, & ne peut y ſuppléer.

Pline [k] dit que Cicéron a paſſé les bornes de l'eſprit humain: mais Cicéron n'a pas manqué de critiques, à qui il a paru enflé & trop diffus. Aſinius Gallus [l] publia une ſatire de ſes ouvrages. Calvus l'a trouvé foible & ſans nerfs; Brutus [m] l'appelloit rompu & éreinté.

Cicéron [n] ne peût jamais ſurmonter la timidité qu'il reſſentoit toutes les fois qu'il parloit en public. Dion [o] rapporte que Milon aïant lû dans le lieu de ſon exil le plaidoïer de ſa défenſe, que Cicéron dans le trouble où il étoit, avoit prononcé tout différemment; il lui fit cette raillerie par une lettre: que s'il avoit été défendu de la ſorte, il n'auroit pas le plaiſir de manger les beaux poiſſons que la côte de Marſeille lui fourniſſoit. Q. Fuſius Calenus reproche à Cicéron [p], que quand il commençoit à parler, il étoit auſſi tremblant & auſſi démonté qu'un homme qui ſe trouveroit dans un danger manifeſte de perdre la vie, & qu'il n'a prononcé aucune de ſes oraiſons, comme elles ſont écrites.

(e) *Ibid. c.* 28.

(f) Sed ſi recordabere Demoſthenis, fulmina tum intelliges, &c. *Cic. ad Attic. lib.* 15. *epiſt.* 2.

(g) Riget ejus oratio, nihil in eâ placidum, nihil lene. *Sen. controv.*

(h) *Eraſm. adag. chil.* 1. *cent.* 7. *proverb.* 71. *Lucien dans l'éloge de Démoſt. Cl. Ælian. variar. hiſtoriar. lib.* 7. *c.* 7.

(i) *Plutarch. in Demoſth. Lucian. in encom. Demoſth. Cic. de orator. lib.* 1. *Quintil. inſtit. lib.* 10. *c.* 3.

(k) M. Tullius extra omnem ingenii aream poſitus. *Plin. lib.* 1. *init.*

(l) Aſinius Gallus Ciceronis verba ſingula inſectatus, edito libro, cui titulus, Ciceromaſtix.

(m) Fractum & elumbem. *Quintil. dial. de oratorib.*

(n) *Plutarch. in Cicer. Eraſm. in encom. Moriæ.*

(o) *Dio. lib.* 40.

(p) *Idem, lib.* 46.

Cicéron dans une de ſes lettres mande à Atticus qu'il a un volume d'exordes tout prets pour les beſoins qu'il en peut avoir. Rien n'eſt ordinairement plus froid que des lambeaux ainſi couſus. Les exordes de Cicéron ne paroiſſent pas tirés d'un recueil de lieux communs.

3. Du goût des anciens.

Les anciens regardoient une ſimplicité pleine de force & de nobleſſe, comme ſeule capable de perſuader. Demetrius de Phalére parmi les Grecs [q] commença le prémier à altérer ce goût ſi pur en joignant l'eſprit aux ſentiments. Enſuite on a donné dans les pointes & dans l'affectation du ſtyle: & la famille des Annéens [r] introduiſit à Rome un nouveau genre d'éloquence. Alors on préféra le brillant du ſtyle au ſolide, l'eſprit au jugement, l'affectation à la nature. On a dit d'un auteur moderne [s], qu'il avoit de l'eſprit au huitiéme degré, de l'éloquence au cinquiéme, & du jugement ſeulement au ſecond degré. Cette critique eſt une imitation de Quintilien, qui dit [t] de Sénéque: Il ſeroit à ſouhaiter qu'en ſe ſervant de ſon eſprit, il eut emploïé le jugement d'un autre [u].

Horace [x] fait conſiſter la perfection d'un ouvrage à être ſi ſimple, & ſi net, que chacun ſe perſuade d'en pouvoir faire autant, quoiqu'il ſe conſumât en efforts inutiles, s'il avoit la hardieſſe de l'entreprendre; Quintilien [y] au contraire parle d'un maitre qui donnoit pour précepte à ſes diſciples de répandre ſur tout ce qu'ils compoſoient, l'obſcurité la plus impénétrable, & qui mettoit le comble de la louange à dire: Voilà qui eſt excellent, je n'y ai rien entendu moi-même.

4. L'art doit être caché.

Les habiles orateurs n'attendent leur ſuccès que du ſoin qu'ils prennent de cacher leur art. C'eſt une de leurs plus importantes leçons. Dans la chaire & au barreau, dans ſa propre carriére, ſi l'éloquence ſe montre, elle ne produit qu'un mauvais effet pour l'orateur. L'art découvert devient [z] ſuſpect, & répand une prévention qui lui eſt contraire. Les ornements diminuent la force & la dignité [a] du diſcours.

(q) Phalereus primus inclinaſſe eloquentiam dicitur. *Quintil. inſtit. lib. 9. c. 1.*

(r) Annæorum familia priſcam eloquentiam immutavit. *Tac. les Sénéques, Florus, & Lucain étoient de cette famille.*

(s) *De Caramuel. jugem. des ſçav. de Baillet, t. 2. p. 580.*

(t) Vellem ingenio ſuo dixiſſet, judicio alieno.

(u) *Rien ne fait mieux connoître les différents gouts d'éloquence, qui ont régné à Rome, que de comparer les oraiſons de Cicéron,* Pro lege Manilia, pro rege Dejotaro, pro Marcello, pro Ligario, *avec les Panégyriques faits par Pline, Pacat, Mamertin &c.*

[x] . . . ut ſibi quivis
Speret idem, ſudet multum fruſtraque laboret.
Auſus idem. *Hor. art. poët.*

[y] Qui diſcipulos obſcurare quæ dicerent, juberet: unde illa ſcilicet egregia laudatio; tanto melior, næ ego quidem intellexi. *Quintil. inſtit. lib. 8. c. 2.*

[z] Si latet ars, prodeſt; affert deprenſa pudorem. *Ovid.*
Ubicumque ars oſtentatur, veritas abeſſe videtur. *Quintil. inſtit. lib. 10. c. 4.*
. . . neſis in fronte diſertus. *Ovid.*

[a] Gravitas minuitur exornationibus frequenter collocatis, quod eſt in his lepos & feſtivitas, non dignitas neque pulchritudo. *Cic. ad Herenn. lib 4.*
. . . ambitioſa recidat.
Ornamenta. *Hor.*
Luxuriantia compeſcat. *Id.*
Cicéron, lorſque ſon goût fut entiérement formé, critiqua lui-même ſon oraiſon pour Roſcius Amarinus, comme trop chargée d'ornements.

Longin donne un précepte plus brillant que facile à ſuivre [b], lorſqu'il dit
» Que l'orateur doit cacher les figures
» dont il ſe ſert, par l'éclat même des pen-
» ſées : que l'art renfermé au milieu de
» quelque choſe de grand & d'éclatant,
» n'eſt plus ſuſpect d'aucune tromperie.
» Comme les moindres lumiéres s'éva-
» nouiſſent, quand le ſoleil vient à éclai-
» rer, de-même toutes les ſubtilités de
» rhétorique diſparoiſſent à la vûë de cet-
» te grandeur qui les environne de touts
» côtés.

Mais il eſt dangereux de prendre un trop grand eſſort. Il faut ſouvent pour perſuader & pour plaire, modérer ſes forces [c], & contenir ſon talent. Claudius Coſſus ſçavoit trembler à propos [d], & paroître interdit, & par là il s'inſinuoit dans les eſprits avec plus de force. Ulyſſe [e] baiſſoit les yeux, il paroiſſoit timide & immobile en commençant à parler, mais ſa parole avoit enſuite la véhémence d'une tempête.

Gracchus [f] avoit derriére lui un joueur d'inſtrument pour lui donner le ton en commençant. La maniére de finir ne demande pas moins de circonſpection, comme étant la partie du diſcours, dont dépend le plus l'impreſſion qui reſte dans les eſprits des auditeurs.

C'eſt un défaut qui choque la délicateſſe, d'épuiſer trop un ſujet, & de ne ſçavoir pas finir à propos. L'orateur doit imiter la peinture [g] de Timante, qui donnoit encore plus à penſer, qu'elle n'exprimoit. De là vient l'éloquence du ſilence préférable ſouvent à toutes ſortes de diſcours. Le ſilence d'Ajax [h], à la rencontre d'Ulyſſe dans les enfers, eſt plus expreſſif que tout ce qu'Homére eût pû lui faire dire. Cicéron [i] dit à Atticus : Alors j'ai emprunté l'éloquence que vous emploiés volontiers ; je me ſuis tu.

5. La perfection conſiſte dans les bienſéances.

On ne doit jamais perdre de vûë cette maxime la plus eſſentielle de toutes [k], que la perfection de l'art conſiſte dans les bienſéances : & c'eſt ce qui ne peut être réduit [l] en régle. Hortenſius manquoit à la bienſéance par des geſtes trop affectés : ce qui lui fit donner par L. Torquatus le ſurnom de la danſouſe Dionyſia.

Ariſtote renferme la rhétorique dans ces trois points, la conſidération de celui qui parle, la diſpoſition de ceux qui l'écoutent, & la maniére de s'exprimer. La bienſéance [m] eſt le diſcernement des caractéres & des conjonctures. La véritable éloquence ne peut donc être enſeignée : elle varie ſuivant les perſonnes [n]. Elle eſt l'effet

[b] *Longin. tr. du ſubl. ch.* 15.

[c] . . . parcentis viribus, atque
Extenuantis eas conſulto. *Hor.*

[d] Claudius Coſſus unus ex legatis, notæ facundiæ, ſed dicendi artem aptâ trepidatione occultans. eoque validior. *Tac. hiſtor. lib.* 1, 3.

[e] *Hom. Il.* 3, *v.* 216.

[f] *Cic. de orator. lib.* 3. *Plutarch. in Gracch. Aul. Gell. lib.* 1, *c.* 11. *Quintil. inſtit. lib.* 1, *c.* 10.

[g] Timanti plurimum adfuit ingenii, in omnibus ejus operibus intelligitur plus ſemper quàm pingitur : & cùm ars ſumma ſit, ingenium tamen ultrà artem eſt : *Plin. lib.* 35. *c.* 10.

[h] *Hom. Odyſſ. lib.* 11.

[i] Sumpſi aliquid de tuâ eloquentiâ, nam tacui. *Cic. ad Attic. lib.* 13.

[k] Caput artis decere : *Cic. de orator. lib.* 1.

[l] Quod tamen unum tradi arte non poteſt. *Cic. ib.*

[m] Decet quod aptum eſt perſonis, temporibus, ætatibus. *Cic. off. lib.* 1.

[n] *S. Aug. de doctr. Chriſtian. lib.* 4. *c.* 7. Præferens in dicendo nobilitatem ſuam, *Quintil.*

ſit du ſentiment & des circoſtances. Antoine [o] découvrit la poitrine d'Aquilius, pour lequel il plaidoit, & montra aux Juges les cicatrices des bleſſures qu'Aquilius avoit reçûës pour la patrie.

Le diſcours d'un prémier préſident qui ſoutient les droits du roi, eſt ſerré, grave, plein de vigueur & d'autorité. Un général s'exprime d'une maniere courte, remplie de feu, propre à inſpirer le courage & la confiance. Les régles & les ornements de la rhétorique, les périodes meſurées, les métaphores, les antithéſes, les apoſtrophes puiſées dans l'art, tout genre d'éloquence, qui peut être le fruit de l'étude, ſeroit froid & déplacé. Chaque caractere, chaque ſituation demande un genre d'éloquence particulier. Peut on donc réduire en un art véritable cette eſpéce de talent, dont les principes ſont ſi différents, & trés ſouvent oppoſés, ſuivant les perſonnes, les païs & les conjectures? Hannibal [p] avant la bataille du Ticin, dit à ſes ſoldats: La ſupériorité de la valeur doit être de notre côté, puiſque l'aggreſſeur eſt plus rempli de confiance, que celui qui ſe tient ſur la défenſive. Et il finit par ces mots: Il ne vous reſte aucune reſſource? vous êtes placés entre la victoire & la mort: jamais les dieux ne mirent les hommes dans des circonſtances plus favorables pour vaincre.

Avant la bataille [q] d'Ivri, Henri le Grand parcourant les rangs, & montrant aux ſoldats ſon caſque ſurmonté d'un panache blanc, leur diſoit avec un air de confiance, qui leur annonçoit la victoire: Enfants, ſi les cornétes vous manquent, voici le ſigne du ralliement, vous le trouverez toûjours au chemin de la victoire & de l'honneur: Dieu eſt pour nous.

Cicéron fait un portrait ſi accompli de l'orateur [r], qu'il ôte l'eſperance d'arriver à tant de perfection. L'orateur, ſelon lui, doit réunir un grand nombre de ſciences, exceller dans le choix & dans l'arrangement des expreſſions, connoître touts les mouvements dont le cœur humain eſt ſuſceptible, avoir de l'enjouement & de

[o] Cic. *in Verr. orat.* 5. *init.*

[p] *T. Liv. lib.* 21.

[q] *Le p. Daniel, regne d'Henri* VI. *anno* 1590.

[r] Eſt enim & ſcientia comprehendenda rerum plurimarum, ſine qua verborum volubilitas inanis atque irridenda eſt, & ipſa oratio conformanda non ſolùm electione, ſed etiam conſtructione verborum: & omnes animorum motus quos hominum generi natura tribuit, penitus pernoſcendi, quod omnis vis ratioque dicendi in eorum, qui audiunt, mentibus aut ſedandis aut excitandis exprimenda eſt. Accedat eodem oportet lepos quidam, facetiæque, & eruditio libero digna, celeritaſque & brevitas & reſpondendi & laceſſendi, ſubtili venuſtate atque urbanitate conjuncta. Tenenda præterea eſt omnis antiquitas, exemplorumque vis, neque legum aut juris civilis ſcientia negligenda eſt. Nam quid ego de actione ipſa plura dicam? quæ motu corporis, quæ geſtu, quæ vultu, quæ vocis conformatione ac varietate moderanda eſt: quæ ſola per ſe ipſa quanta ſit, hiſtrionum levis ars & ſcena declarat, in qua cum omnes in oris atque vocis moderatione elaborant, quis ignorat quàm pauci ſint fuerintque quos animo æquo ſpectare poſſimus? Quid dicam de theſauro rerum omnium memoria, quæ niſi cuſtos inventis cogitatiſque rebus & verbis adhibeatur, intelligimus omnia, etiam ſi præclariſſima fuerint, in oratore peritura. Quamobrem mirari deſinamus quæ cauſa ſit eloquentium paucitatis, cùm ex iis rebus univerſis eloquentia conſtet, quibus in ſingulis elaborare permagnum eſt. *Cic. de orator. lib.* 1.

la politeſſe, de la préſence d'eſprit, pour attaquer & pour répondre. Il faut qu'il poſſéde l'hiſtoire & les loix, & que toutes ces qualités ſoient ſoutenuës de graces de la taille & du viſage, des avantages du geſte & de la voix, & miſes en œuvre par une mémoire heureuſe & fidelle. Il paſſe enſuite aux louanges de l'éloquence [s]. Il ne trouve rien qui lui ſoit comparable, ſoit pour la gloire & la diſtinction qui lui ſont attachées, ſoit pour le plaiſir & la ſatisfaction qu'elle donne, ſoit pour le crédit & l'autorité qui l'accompagnent. Rien n'eſt ſi grand & ſi élévé que de commander aux affections des peuples, de diſpoſer des ſuffrages des juges, de conduire la gravité du Sénat, de ſecourir les malheureux, de repouſſer les dangers, de contenir les hommes dans le devoir. Rien de ſi néceſſaire que d'avoir des armes toujours prêtes pour attaquer les méchants, ou repouſſer les injures,

7 Pouvoir de l'éloquence.

Xénophon fait dire à Socrate que la perſuaſion a plus de force que la violence même. La condamnation d'Ariſtide accuſé par Thémiſtocle montra [t] que les diſcours artificieux l'emportent quelquefois ſur la juſtice:

L'éloquence de M. Antoine l'orateur [u] avoit arrêté & fléchi les meurtriers envoïés par Marius, la férocité de ces aſſaſſins étoit déſarmées, lorſqu'Annius leur chef [x], qui étoit reſté à la porte de la maiſon, entra dans la chambre où étoit Antoine, & lui coupa la tête de ſa propre main. Céſar avant le jugement de Ligarius, dit: Entendons Cicéron, la réſolution eſt priſe, il n'en ſera ni plus ni moins [y]. L'éloquence de Cicéron triompha de cette reſolution, & Céſar laiſſa tomber les papiers qu'il tenoit en ſa main.

Archidame roi de Lacédémone aïant demandé à Thucydide, lequel étoit le plus fort à la lutte, de lui ou de Périclés; cela ſeroit difficile à verifier, répondit Thucydide [z], car quand je l'ai abattu en luttant, il perſuade à ceux qui l'ont vû, qu'il n'eſt pas tombé.

Cicéron témoigne que Carnéade [a] n'a jamais ſoutenu d'opinion ſans l'établir, & qu'il n'en a jamais combattu ſans la détruire. Les Athéniens aïant envoïé à Rome une ambaſſade compoſée de Carnéade, de Critolaüs, & de Diogéne le Stoïcien, les Romains ſe plaignirent [b] de ce que le deſſein des Athéniens avoit été de dominer dans les déliberations, par des ambaſſadeurs

---

[s] Quid enim eſt aut tàm admirabile quam ex infinita multitudine hominum exiſtere unum, qui id quod omnibus à naturâ ſit datum, vel ſolus, vel cùm paucis facere poſſit? aut tàm jucundum cognitu, atque auditu, quàm ſapientibus ſententiis gravibuſque verbis ornata oratio & polita? aut tàm potens, tàmque magnificum quàm populi motus, judicum religiones, ſenatûs gravitatem unius oratione converti? quid porro tàm regium, tàm liberale, tàm munificum quàm opem ferre ſupplicibus, excitare afflictos, dare ſalutem, liberare periculis, retinere homines in civitate? quid autem tàm neceſſarium quàm tenere ſemper arma, quibus vel tectus ipſe eſſe poſſis, vel provocare improbos, vel te ulciſci laceſſitus? *Cic. de orator. lib.* 1.

[t] *Cornel. Nepos in Ariſtid.*

[u] *M. Antoine l'Orateur étoit le grand p. du Triumvir.*

[x] *Plutarq. vie de Marius.*

[y] *Plutarq. vie de Cicéron.*

[z] *Plutarq. vie de Périclés.*

[a] Nullam rem unquam defendiſſe, quam non probarit, nullam oppugnaſſe quam non everterit. *Cic. de orator. lib.* 2.

[b] *Cl. Ælian. variar. hiſtoriar. lib.* 3. *c.* 17.

& éloquents. Caton le censeur [e] opina qu'ils fussent promtement renvoïés, parce que Carnéade avoit l'art d'embrouiller la verité par ses propositions subtiles.

1. Eloges bizarres.

Paul V. disoit: Prions Dieu qu'il inspire le cardinal du Perron, car il nous persuadera [d] tout ce qu'il voudra. C'est la présomption de l'éloquence qui lui a fait entreprendre, par maniére de jeu à la vérité, mais cependant pour faire briller son pouvoir, de louer les choses les plus déteſtables, & d'élever les plus viles: comme quand Isocrate a fait l'éloge de Busiris, Alcidamus de la mort, Polycrate de Clytemnestre, Phavorin de Thersite, de la fiévre, & de l'injustice, Cardan de Néron, Lucien de la mouche & des parasites, Heinsius du poulx, Erasme de la folie, Synesius des têtes chauves, le Vayer de l'âne, Ménage la métamorphose du pédant en petroquet; &, pour ne pas oublier les poëtes, lorsqu'Homére a décrit la guerre des grenouilles & des rats, que Virgile a fait un poëme sur le moucheron, & que Passerat a composé l'éloge du rien.

2. Précautions contre la séduction de l'éloquence.

Les subtilités de l'éloquence lui ont attiré plus de soupçons que d'applaudissements. Les orateurs étoient proscrits de Créte & de Lacédémone, [e] Créſphon s'étant vanté de pouvoir parler tout un jour sur tel sujet qui lui seroit proposé [f], les Lacédémoniens le bannirent: & un autre orateur s'étant présenté pour faire le panegyrique d'Hercule, ils refusérent de l'entendre, en disant: Qui pourroit blâmer Hercule? Julius Pollux observe que l'Aréopage avoit défendu les exordes & les péroraisons. Aristote [g] & Quintilien [h] parlent de cette loi. Diodore de Sicile [i] rapporte que les Egyptiens ne souffroient point d'avocats parmi eux, de crainte que leur éloquence ne déguisat la vérité dans les jugements. Averroës remarque dans son commentaire sur la rhétorique d'Aristote, que parmi les Arabes il étoit ordonné aux avocats de parler sans geste & sans aucun air de déclamation. C'est à cause de la loi d'Athénes [k] que le commencement & la fin dans toutes les harangues de Démosthéne nous paroissent si simples & si dénués d'ornements. Toureil lisant dans l'académie quelques endroits de sa prémiére traduction de Démosthéne, où il s'éloignoit un peu du sens litteral, Racine s'écria: Ah! le bourreau, ne va-t-il pas donner de l'esprit à Démosthéne?

10. De l'Aréopage.

Les juges de l'Aréopage [l] n'écoutoient les avocats que dans les ténébres, soit pour avoir une attention plus recueillie, soit pour être moins susceptibles de la prévention que les talents extérieurs pouvoient faire naître.

Il nous reste un exemple du peu de pénétration de ce tribunal à démêler la subtilité des avocats. Protagoras [m] étoit convenu avec Evathle de lui en-

E 2

[c] Quod, Carneade argumentante, quid veri esset, haud facile discerni posset. *Plin. lib. 7. c. 30.*

[d] *Il s'en falloit bien cependant que l'éloquence de ce cardinal n'eût en France le même succés.*

[e] *Sext. Empiric. adverſ. Gramat. lib. 2. fo. 1.*

[f] *Agrip. de vanit. ſcientiar. c. 6.*

[g] *Ariſtot. rhetoricor. lib. 1. c. 1.*

[h] *Quintil. inſtit. lib. 6.*

[i] *Diod. Sic. lib. 1.*

[k] Epilogos illi mos civitatis abstulerat. *Quintil. inſtit. lib. 12. c. 1.*

[l] *Eraſm. adag. chil. 1. cent. 9. prov. verb. 41. & chil. 4. cent. 10. prov. 6.*

[m] *Aul. Gell. noct. Attic. lib. 5. c. 10. Apul. Florid. lib. 2.*

reigner la rhétorique, moyennant une somme qui lui seroit païée par son disciple, s'il gagnoit sa prémiére cause. Evathle instruit de touts les préceptes de l'art, refusa de païer Protagoras. Ce professeur le poursuivit en justice, & dit aux Juges. Tout jugement est décisif pour moi, quand il seroit dicté par mon adversaire. Car s'il m'est favorable, il porte la condamnation d'Evathle, s'il m'est contraire, il lui fait gagner sa prémiére cause, & le rend mon débiteur suivant notre convention. J'avouë, répondit Evathle, qu'on prononcera pour ou contre moi: l'un & l'autre m'acquitte également. Si les juges prononcent en ma faveur, l'Aréopage vous condamne; s'ils prononcent pour vous, je perds ma cause, & ne vous dois rien suivant notre convention. Les juges avouérent leur insuffisance pour décider une cause si difficile. Si ces juges avoient fait plus d'attention à la chose qu'aux paroles, ils auroient connu aisément qu'Evathle en avoit assez appris, pour devoir à son maître la récompense promise. Le même Aréopage ne sçachant que décider dans une autre affaire [n], ajourna les parties à comparoître dans cent ans.

A Athénes, où l'on se servoit d'horloges d'eau, l'accusateur & l'accusé, le demandeur & le défendeur avoient une certaine quantité de clepsydres, c'est-à-dire que l'eau étoit mésurée aux orateurs. On en suspendoit l'étoulement [o] pendant la lecture des piéces qui n'étoient pas du corps du discours; comme les dépositions des témoins, le texte d'une loi, la teneur d'un decret.

11. Les orateurs bannis de Rome.

Les Romains chasserent trois fois les orateurs; la prémiére sous le consulat de Fannius Strabo, & de Valerius Messala; la seconde sous la censure de Domitius Aenobardus & de Licinius Crassus, & la troisiéme sous l'empire de Domitien.

12. L'éloquence fatale aux grands orateurs.

L'éloquence de Démosthéne & de Cicéron [p] les fit périr l'un & l'autre & attira de grands malheurs à leurs parties. L'éloquence de Démosthéne ne servit qu'à allumer davantage le courroux de Philippe contre les Athéniens [q], & celle de Cicéron détruisit la liberté de Rome, en faisant [r] continuer à César le gouvernement des Gaules, & en élevant [s] Octavien pour l'opposer à Antoine. Brutus reprocha à Cicéron [t] de n'avoir pas

[n] *Il s'agissoit d'une femme qui avoit fait mourir son mari, & le fils de son mari coupables du meurtre d'un fils, qu'elle avoit eu d'un prémier mariage. Les Aréopagites ne purent se résoudre à la condamner à cause de la juste douleur qui avoit excité sa vengeance, ni à l'absoudre à cause de l'atrocité de ses crimes.* Val. Max. lib. 8. c. 1.

Ce jugement n'eût pas été fort difficile suivant notre jurisprudence qui défend toutes les vengeances particuliéres.

[o] *C'étoit ce qu'on appelloit* aquam sustinere. *Dissertat. de M. l'Abbé Sallier sur les horloges des anciens. Dans les mémoir. de l'Acad. des bell. lettr. t. 4. p. 158.*

[p] Eloquio sed uterque perit orator &c. *Juv. sat. 10.*

Juvenal dit que Cicéron n'eût eu rien à craindre des armes d'Antoine, s'il eût été aussi mauvais orateur que mauvais poëte.

O fortunatam natam, me Consule, Romam.
Antonî gladios potuit contemnere, si sic
Omnia dixisset. *Juvan. Ibid.*

[q] *Philippe dit dans Lucien: qu'on n'appelle plus le peuple d'Athénes mon adversaire: je n'en connois point d'autre que Démosthéne. C'est lui seul qui me fait la guerre, qui s'oppose à mes desseins, & qui traverse mes entreprises.*

[r] *Cic. de provinc. Consularib.*

[t] *Cic. in Philippicis.*

[s] Non Dominum fugisse, sed amiciorem Dominum quæsisse videris. *Brut. epist. ad Citer.*

travaillé pour la liberté, mais pour ſe donner un maître favorable. Il en coûta la vie [u] à Papinien, pour n'avoir pas voulu employer ſon éloquence à juſtifier le meurtre de Geta.

Cette ſcience ambitieuſe qui ſe vante de régner ſur les affections & ſur les volontés des hommes, auroit moins de vanité, ſi elle conſidéroit que ceux qui l'ont le plus cultivée, ont été livrés à cauſe d'elle aux plus grands malheurs, que pluſieurs villes l'ont bannie de leurs enceintes, & qu'elle eſt dans une dépendance perpétuelle de l'uſage & de l'opinion.

13. Les préceptes de la rhétorique peuvent être auſſi nuiſibles.

Les préceptes de rhétorique peuvent être auſſi nuiſibles qu'utiles. On peut s'en ſervir avantageuſement pour l'ordre & l'élégance du diſcours, mais il faut prendre garde qu'ils n'éteignent le feu naturel, & que par une méthode & une imitation languiſſante ils ne vous tirent hors de votre charactére [x], dans lequel ſeul vous pouvez plaire [y].

14. L'éloquence eſt l'image des mœurs.

Sénéque [z] fait une remarque fort juſte, que le goût eſt une image des mœurs: & que l'éloquence eſt ferme & vigoureuſe, ſans pointe & ſans affectation, quand la fermeté & le courage régnent dans les cœurs.

Solon [a] & Platon ont dit, que l'éloquence eſt l'image du charactére. L'éloquence du ſiécle paſſé a fait connoître que les gouvernements monarchiques peuvent produire d'auſſi parfaits orateurs que les populaires. Le Maître, Flechier, Boſſuet, & pluſieurs autres modernes ont égalé tout ce que l'antiquité peut fournir de plus éloquent. C'eſt une opinion trés mal fondée que l'éloquence ne peut ſe former que dans les républiques. „ Il ſemble, dit Montagne [b], que les polices qui dépendent d'un monarque, ont moins beſoin d'orateurs. La facilité d'une commune d'être maniée & contournée par les oreilles ne ſe trouve ſi aiſément en un ſeul. On n'a pas vû ſortir de Macédoine ni de Perſe aucun orateur de renom. „ Convenons avec Longin [c], que rien n'éleve davantage l'eſprit que la liberté: mais reconnoiſſons en même temps que les gouvernements républicains ou mixtes multiplient la ſervitude, que les révolutions auſquelles ils ſont expoſés, ſont de fréquents obſtacles au progrés de l'éloquence, & que la véritable liberté & la juſtice des récompenſes favoriſent davantage les ſciences & les arts ſous un gouvernement monarchique.

15. De l'opinion que l'éloquence ne ſe forme que dans les républiques.

[u] *Xiphil. ex Dion. libr. 77. Spartian. in Sever. Get. & Carac.*

[x] Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ. *Hor.*

Nihil decet, invitâ Minervâ, id eſt, repugnante naturâ: ſic ut decorum conſervare non poſſis, ſi aliorum naturam imiteris omittas, tuam, *Cic. de off. lib.* 1.

[y] *Quintilien ſe mocque de ces orateurs qui affectoient de terminer leurs périodes par ces mots*, eſſe videatur, *pour donner à leur ſtyle un air Cicéronien. Quintil. inſtit. lib.* 10. *c.* 2.

[z] Quemadmodum unius ejuſque actio dicenti ſimilis eſt, ſic genus dicendi imitatur publicos mores. *Sen. epiſt.* 114.

Cujuſcumque orationem videris ſollicitam & politam, ſcito animum quoque non minus eſſe puſillis occupatum. oratio vultus animi eſt. Si circumtonſa & fucata eſt, & manufacta, oſtendit illum quoque non eſſe ſincerum, & habere aliquid fracti. Non eſt ornamentum virile concinnitas. *Sen. epiſt.* 115.

[a] Solonis dictum vetus, ſermonem imaginem eſſe operum, τὸν λόγον εἰδωλον εἶναι τῶν ἔργων. Sic ait Plato, οἷος ὁ λόγος, τοιοῦτος ὁ τρόπος. Qualis oratio, talis vita. *Lipſ. in Sen. epiſt.* 114.

[b] *Eſſ. de Montagne, liv.* 1. *c.* 51.

[c] *Long. tr. du ſubl. c.* 35.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la Poësie.

SOMMAIRE.

1. La poësie, langage des dieux. 2. Les plus anciens auteurs ont écrit en vers. 3. Reproches faits à la poësie. 4. Défense de la poësie. 5. Honneurs rendus à Homére. 6. De la considération où étoient les poëtes Grecs. 7. Témoignages peu avantageux à la poësie. 8. De l'Iliade & de l'Odyssée. 9. Critique d'Homére par Perrault. 10. Critique de Virgile & d'Horace par le même. 11. Jugements des critiques contraires & bizarres. 12. L'antiquité la plus reculée paroit moins éloignée de nous, si l'on en juge par le gout des ouvrages, que les auteurs qui vivoient il y a 200. ans. 13. Des prémiéres piéces du théatre François. 14. Caprice des productions de l'esprit. 15. Pourquoi le poëme Epique réüssit difficilement. 16. Dispute littéraire au sujet des Odes des tragédies. 17. De la rime. 18. Entraves données à l'esprit. 19. Variations dans le gout. 20. Rien n'est plus insupportable qu'un poëte mediocre. 21. L'étude des anciens nécessaire pour perfectionner un beau naturel.

1. La poësie langage des dieux.

LA poësie, si l'on veut l'en croire, est le langage des dieux. Les héros lui sont redevables de la gloire de l'immortalité [a] dont les muses sont les souveraines dispensatrices. La poësie se vante d'être la mére de la theologie payenne, de la philosophie, & des loix. Hérodote assure [b] que les divinités de la Gréce étoient tirées d'Homére & d'Hésiode: M. l'abbé Banier est d'un sentiment différent [c]; il croit que les poëtes ne peuvent étre les auteurs de la théologie payenne, plus ancienne qu'Homére & qu'Hésiode de quinze cents ans, & qu'ils n'ont fait qu'en conserver la tradition. Les anciens poëtes, comme Orphée, Musée, Linus furent les prémiers philosophes parmi les Grecs: ils ont passé [d] pour les fondateurs des sociétés. Les loix furent d'abord écrites en vers. Ce qui honore la poësie infiniment davantage, c'est de trouver dans la sainte écriture plusieurs cantiques, les pseaumes de David, & le témoignage de la grande quantité de vers [e] qui avoient été composés par Salomon.

2. Les plus anciens auteurs ont écrit en vers.

Les plus anciens auteurs de la Gréce écrivirent en vers, avant que la prose y fût en usage. Apulée [f] observe que Pherécyde, quitta le prémier ce style mesuré, & suivant Strabon [g], Cadmus [h] Phérécyde, & Hécatée [i] furent

---

[a] Ἐκ Μουσᾶν ἀγαθὸν κλέος ἔρχεται ἀνθρώποισιν. *Theocr. Idyll.* 16.

[b] *Herodot. Euterpe.*

[c] *Explicat. historiq. des fabl. entret.* 4. p. 188.

[d] Sylvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus, & fœdo victu deterruit Orpheus. *Hor.*
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis.
Saxa movere sono testudinis, & prece blanda
Ducere quo vellet. *Id.*

[e] Loquutus est quoque Salomon tria millia parabolas: & fuerunt carmina ejus quinque & mille, *Reg. lib.* 3. *c.* 4. *v.* 32.

[f] *Apul. Florid. lib.* 2.

[g] *Strab. lib.* 1.

[h] *Il y a eu deux historiens natifs de Milet du nom de Cadmus. Suid. & Voss. de historic. Græc. lib.* 4. *c.* 1.

[i] De pluribus Hecatæis. *Voss. de historic. Græc. lib.* 4. *c.* 3.

Recherches sur Hecatée de Milet, par M. l'Abbé Sevin, dans les mémoires de l'Acad. des bell. lettr. t. 6. *p.* 472.

les prémiers qui écrivirent en prose. Il paroît d'abord assez surprenant qu'une maniére d'écrire génante & réguliére, telle que la poësie ait été en usage avant la prose, qui est bien moins asservie aux régles, mais la raison n'en sera pas difficile à découvir, si l'on considére que la prémiére intention qu'ont euë les hommes en écrivant, a été d'aider la mémoire, & que les vers se retiennent beaucoup mieux que la prose.

3. Reproches faits à la poësie.

Si l'on ne peut refuser à la poësie la gloire d'avoir produit les plus anciens des théologiens, des philosophes, & des législateurs de la Gréce, elle s'est attiré beaucoup de reproches par toutes les fables [k] monstrueuses qu'elle a mises au jour. Elle a répandu la superstition sur la terre, & placé le crime dans le ciel. La vertu a été souvent diffamée par la poësie, comme celle de Pénélope par Lycophron & par Ovide, [l] & celle de Didon par Ennius & par Virgile. La poësie a été une source de maximes pernicieuses, & ses charmes ont été [m] un poison dangereux pour les bonnes mœurs. Elle a fourni des armes à la vengeance [n] la plus furieuse. Ce langage des dieux n'a pas toujours été traité avec beaucoup d'estime. La poësie, dit S. Evrémond, demande un génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon sens. Tantôt c'est le langage des dieux, tantôt c'est le langage des fols, [o] rarement celui d'un honnéte homme. Elle se plaît dans les fictions, dans les figures, toûjours hors de la réalité des choses; & c'est la réalité seule qui peut satisfaire un entendement bien sain.

4. Défense de la poësie.

La poësie a une défense tres naturelle, qui est de dire qu'elle ne se sert de la fiction, que pour amener les hommes à la vérité.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
Il doit régner par tout, & même dans la fable.

C'est par une douce & utile séduction qu'elle a formé les prémiéres sociétes: ce qui a donné lieu aux fables d'Amphion qui bâtit les murs de Thébes au son de sa lyre, & d'Orphée qui par la douceur de son chant adoucit les bêtes féroces. Combien les bons poëtes ont-ils été utiles? [p] Or-

---

[k] .... pictoribus atque poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas. *Hor.*

[l] Penelope juvenum vires tentabat in arcu,
Qui latus argueret, corneus arcus erat. *Ovid.*

[m] Eloquar invitus, teneros ne tange poëtas. *Ovid. de remed. amor.*

[n] *Archilochus natif de Paros, pour se venger de Lycambe, qui lui avoit refusé sa fille, aprés la lui avoir promise en mariage, fit contre lui des vers si piquants, que Lycambe se pendit de désespoir. Archilochus inventa les vers Jambes.*

Archilochum proprio rabies armavit Jambo. *Hor.*

Archilochus, suivant Cicéron, vivoit du temps de Romulus. Eusebe & Scaliger font ce poëte un peu moins ancien, & le placent vers la 29. olympiade environ du temps de Manassés roi de Juda, & de Tullus Hostilius, roi de Rome.

[o] *Les poëtes ne peuvent pas s'offenser qu'on dise d'eux, ce qui a été dit de touts les grands esprits:* Sive Platoni credimus, frustra poëticas fores composui pepulit: sive Aristoteli, nullum magnum ingenium sine mixtura dementiæ fuit. *Sen. de tranquill. animi. Pétrone a dit:* Plus poëtice quam humané locutus es.

[p] Ὡς ὀφέλιμοι τῶν τοιητῶνοι γενναῖοι γεγένηνται.
Ὀρφεὺς μὲν γὰρ τελευτὰς θ' ἡμῖν κατέδειξε, φόνων τ' ἀπέχεσθαι.
Μουσαῖος δ' ἐξακεσεὶς τῶν νόσων καὶ χρησμοὺς Ἡσίοδος δὲ
Τῆς ἐργασίας καρπὼν αἴρας ἀρότους ὁ δὲ θεῖος Ὅμηρος
Ἀπὸ τοῦ τιμὴν καὶ κλέος ἔλε; πλὴν τοῦθ' ὅτι χρῆς ἐδίδαξε
Τάξεις, ἀρετὰς, ὁπλίσεις τ' ἀνδρῶν.
Aristoph. in ranis.

phée a enſeigné aux hommes les myſtéres & les ſacrifices, & à fuir les meurtres : Muſée leur a appris la guériſon des maladies, & à conſulter les oracles. Héſiode leur a montré à cultiver la terre, & leur a fait connoître le tems des ſemences & des moiſſons ; & le devin Homére par où croïez vous qu'il ait acquis tant de gloire & de réputation ? parce qu'il leur a enſeigné des choſes trés neceſſaires, à ranger des troupes, à les armer, & à être ferme & courageux.

On ne pourroit ſans une grande injuſtice imputer à la poëſie l'abus qui a été fait de ſes attraits innocents en eux mêmes, autrement il s'enſuivroit que c'eſt un crime que de penſer & de parler, n'y aïant rien dont on ait tant abuſé que de la penſée & de la parole. La poëſie elle-même a condamné [q] les ouvrages trop libres.

Nos Sappho modernes ont fait briller leurs talents, ſans ſortir de la modeſtie de leur ſexe. Une jeune éléve des Muſes [r] répand leurs dons dans ſes ouvrages, ſans y méler aucun des défauts imputés à la poëſie.

5. Honneurs rendus à Homére.

Ptolémée Philopator [s] fit bâtir un temple à l'honneur d'Homére ; qui y paroiſſoit ſur un throne environné des ſept villes qui ſe diſputoient l'honneur de ſa naiſſance [t]. Un peintre repréſenta Homére avec une ſource qui jailliſſoit de ſa bouche, où les autres poëtes alloient puiſer.

La tragédie doit ſa naiſſance à l'Iliade & à l'Odyſſée [u], comme la comédie doit la ſienne [x] au Margités d'Homére. Les ſciences & les arts ont rapporté leurs ſources à ce Prince des poëtes. Plutarque le fait auteur de toutes les ſectes des philoſophes ; les nations y ont cherché leur origines : les noms d'Achille & d'Hector ſont en uſage parmi la nobleſſe Chrétienne. Aprés pluſieurs milliers d'années, on a fait ſervir les fictions d'Homére à des déclarations de guerres & à des traités d'alliances. Les Romains pour entrer dans la guerre des Etoliens & des Acarnaniens, prirent prétexte de ce que ces derniers n'avoient pas été au ſiége de Troïe. Mahomet II avant que de faire la conquête de Conſtantinople, écrivit au pape Pie II. que les Turcs & les Italiens tiroient de Troïe une origine commune

[q] *Jean Fiera Mantouan a fait un poëme contre les poëtes laſcifs.*

[r] *Madle. Malcrais de la Vigne du Croiſic en Brétagne.*

[s] *Cl. Ælian. variar. hiſtoriar. lib. 13. c. 22.*

[t] *Suivant le p. Petau, Homére a été contemporain de Salomon : Boſſuet le rapproche juſqu'en l'année 3119. du monde, 885. avant Jéſus-Chriſt, du temps d'Athalie reine de Juda, & de Lycurgue Légiſlateur des Lacédémoniens. Hérodote, liv. 2. marque qu'Homére vivoit 400. ans avant lui, ce qui revient à 340. ans aprés la guerre de Troïe, car on place communément Hérodote 740. ans aprés la guerre de Troïe.*

On n'a rien de certain ſur les poëtes qui ont précédé Homére. C'eſt une queſtion indéciſe de Chronologie, lequel a été plus ancien d'Homére ou d'Héſiode. Ariſtote a cru qu'il n'y eut jamais d'Orphée. Ariſtot. ap. Cic. de nat. deor. lib. 1.

L'exiſtence de Muſée & de Linus n'a rien de plus aſſuré.

Mélampe d'Argos, fils d'Amythaon, vivoit environ deux cents ans avant la guerre de Troïe. Homére en a parlé : il avoit compoſé pluſieurs milliers de vers ſur l'enlévement de Proſerpine & autres ſujets.

[u] *Platon au 8. livre de la républ. dit : Il eſt temps d'examiner la tragédie, & Homére qui y a donné lieu.*

[x] *Le Margités étoit un poëme, ou Homére dépeignoit Margités, comme un homme fort vain, & qui n'étoit propre à rien.*

commune, & qu'ils avoient le même intérêt de ſe venger des Grecs.

Homére a reçu les hommages de toute l'antiquité. Ariſtote, Ciceron, Velleius Paterculus, Quintilien, & Longin l'ont comblé de louanges. Zoïle pour avoir voulu critiquer Homére, a rendu ſon nom auſſi odieux que celui de l'envie même. Caſaubon dit qu'on ne peut ſouhaiter rien de pire à ceux qui mépriſent Homére que de ne pas connoître leur abſurdité. L'Odyſſée (comme Longin le remarque) ſe ſent un peu de la vieilleſſe de ſon auteur. Mais Dacier ne peut ſouffrir qu'on trouve aucune imperfection dans les auteurs illuſtres de l'antiquité. Il déclare qu'il eſt plus tranſporté d'admiration pour l'Iliade, mais qu'il aime mieux l'Odyſſée. On a été juſqu'à dire (y) qu'Homére dans ſes poëſies a fait l'hiſtoire des héros de l'écriture ſainte ſous des noms ſuppoſés.

Il s'eſt élevé une émulation entre les ſçavants, qui trouvera plus de conformité entre la ſainte écriture & la mythologie. Huet dans ſa démonſtration évangelique rapporte à Moyſe toutes les divinités de la fable: Voſſius (z) à Noë. Bochart, Goropius Becanus, Lavaur, le P. Laffiteau, M. Ramſai ont épuiſé cette matiére. Pluſieurs auteurs anciens, comme l'hiſtorien Joſeph, Euſebe de Ceſarée, S. Clement d'Alexandrie, Théophile d'Antioche, Arnobe ont donné l'exemple de ce zéle. C'eſt un deſſein fort pieux, & qui renferme pluſieurs avantages de prouver que les plus anciens idolâtres ont puiſé leurs idées dans les livres de Moyſe, & même dans la tradition des Patriarches, mais le grand détail ſur cette matiére offre à l'eſprit un contraſte de vérités & de fables auquel il a peine à s'accoûtumer.

Aléxandre (a) appelloit les poëmes d'Homére le plus précieux ouvrage de l'entendement humain. Il envioit ſouvent à Achille le bonheur d'avoir eu un Homére pour célebrer ſes exploits, & il regarde l'Iliade, comme ce qu'il poſſedoit de plus digne d'être enfermé dans la magnifique caſſette de Darius. Alexandre diſoit (b) qu'il aimeroit mieux être le Therſite d'Homére que l'Achille d'un Chœrilus. Ce ſentiment eſt fort indigne d'Alexandre. C'eſt le Vayer qui le rapporte, ſans citer aucun garand.

6. De la conſideration où étoient les poëtes Grecs.

Aléxandre à la priſe de Thébes fit grace à la famille de Pindare (c), & conſerva la maiſon, qui avoit ſervi de demeure à ce poëte. Les Athéniens païérent des deniers publics une amende à laquelle les magiſtrats de Thébes avoient condamné Pindare, pour avoir appellé Athénes une ville magnifique & le ſoutien de la Gréce. La conſideration que les Siciliens avoient pour les ouvrages d'Euripide ſauva pluſieurs priſonniers d'Athénes (d), dans la malheureuſe expédition que les Athéniens firent en Sicile ſous le commandement de Nicias. Tous ceux qui pouvoient réciter quelques morceaux des tragédies d'Euripide, étoient traités favorablement.

On a dit qu'Ariſtophane (e) valoit ſeul une armée aux Athéniens.

(y) M. l'abbé Banier, explic. hiſtoriq. des fabl. t. 1. entrer. 3. pag. 66. Voyez le livre intitulé: Homére Hébraïſant, & le p. Thomaſſin, lecture des poëtes.

(z) Voſſ. de orig. & progr. idol. lib. 1. c. 18. & 19.

(a) Pretioſiſſimum humani animi opus. Plin. lib. 7. c. 29.

[b] Le Vayer, t. 2. letr. 143. p. 1069.

(c) Plutarq. vie d'Alexandre.

(d) Plutarq. vie de Nicias.

(e) Préface de la traduct. de deux comédies d'Ariſtoph. par Mad.e Dacier.

Aristote prétend que la poësie est plus utile que l'histoire, & la raison, qu'il en apporte n'est pas moins paradoxe, que la proposition elle-même; C'est, dit-il parce que la poësie convient à un plus grand nombre de personnes.

Charles IX. éléve la poësie au dessus de tout, dans ces vers qu'il adresse à Ronsard.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix, que celui de régner.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits, dont je n'ai que les corps.
Elle t'en rend le maitre, & te sçait introduire,
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Un monarque ne craint pas de compromettre sa couronne par la comparaison de la poësie. Ces vers sont d'un très bon goût pour le temps dans lequel ils ont été composés, & il ne nous en reste point de meilleurs de l'ancienne poësie françoise.

7. Témoignages peu avantageux à la poësie.

Les titres superbes de la poësie trouvent une compensation peu honorable dans beaucoup de témoignages qui lui sont désavantageux. Platon (f) chasse les poëtes de sa république. Les Lacédémoniens ne voulurent pas souffrir dans leur ville les ouvrages du poëte Archilochus (g), jugeant cette lecture plus propre à gâter les mœurs qu'à former l'esprit.

Xénophane a reproché à Homere & à Hésiode d'avoir attribué aux dieux tout ce qu'il y a de plus infâme parmi les hommes. Diogéne de Laërce (h), & Suidas (i) disent que Pythagore a vû dans les enfers l'ame d'Hésiode attachée à une colonne d'airain, & celle d'Homére suspenduë à un arbre, & environnée de serpents, & que ces deux ames y sont tourmentées à cause de toutes les fables, que ces deux poëtes ont débitées sur les dieux.

Les anciens poëtes Grecs nous sont représentés (k) comme de pauvres vieillards la plûpart aveugles, qui ont passé leur vie dans une misére très-méprisée (l), & qui alloient de village en village chanter leurs vers, pour mendier leur subsistance.

8. De l'Iliade & de l'Odyssée.

Les admirateurs d'Homére trouvent dans l'Iliade le dessein le plus politique & le plus utile à la Grece. Ils prétendent qu'Homere s'y est proposé pour objet de faire sentir aux Grecs par les sujets funestes de la colere d'Achille, que rien ne pouvoit leur être plus nuisible que la discorde. Ils disent que l'Odyssée a aussi ses vûës générales, & que toutes ses fictions tendent à l'utilité de la Gréce. Les Grecs & surtout les Ioniens se jettoient dans le commerce & entreprennoient à l'i-

(f) *Plat. de republ. lib. 3. & 10.*

(g) Lacædemonii libros Archilochi è civitate sua exportari jusserunt, quòd eorum parum verecundam ac pudicam lectionem arbitrabantur. Noluerunt enim eâ liberorum suorum animos imbui, ne plus moribus noceret, quàm ingeniis prodesset. *Val. Max. lib. 6. c. 3.*

(h) *Diog. Laërt. in Pythag.*

(i) *Suid. in voce* Ἡσίοδος.

(k) *Josephus Barberius, de miseriâ poëtarum Græcorum.*

(l) *Suivant les uns, Homére est mort de faim: suivant les autres il est mort de chagrin de n'avoir pu expliquer cette énigme proposée par des pescheurs:* Ὅσσ' ἕλομεν λιπόμεσθ' ὅσσ' οὐκ ἕλομεν, φερόμεσθα. *Anthol. l. 1. c. 67.*

Nous avons jetté tout ce que nous avons pris, & nous emportons tout ce que nous n'avons pu prendre. Le mot de l'énigme étoit la vermine des pescheurs.

mitation des Phéniciens des voïages de long cours: mais ils étoient encore très ignorants dans l'art de la navigation. Pour les détourner de ces entrepriſes hazardeuſes, Homére leur repréſenta les navigations d'Ulyſſe pleines de périls, & les malheurs cauſés dans la maiſon de ce prince par ſa trop longue abſence.

Pluſieurs critiques ont ſoutenu au contraire qu'il n'y avoit jamais eu d'Homére [m] que l'Iliade & l'Odyſſée étoient des recueils de chanſons détachées? que la prémiére conjecture pour appuïer leur ſentiment, ſe tire du nom de rapſodie [n] donné à ces poëmes: & la ſeconde [o] de ce qu'on n'a jamais pu convenir du païs d'Homére; que ſuppoſé qu'un ſeul auteur, nommé Homére, ait fait les quarante-huit livres qui compoſent l'Iliade & l'Odyſſée, il eſt preſque indubitable que ce n'eſt point ce même homme qui en a formé ces deux grands poëmes.

Elien [p] dit qu'Homére n'avoit jamais compoſé l'Iliade & l'Odyſſée que par morceaux, ſans unité de deſſein, & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverſes parties qu'il avoit produites ſans ordre & ſans arrangement, que les noms des matiéres dont il traitoit; qu'il avoit intitulé la colére d'Achille le chant qui a été depuis le prémier livre de l'Iliade; le dénombrement des vaiſſeaux celui qui eſt devenu le ſecond livre; le combat de Pâris & de Ménélas, celui dont on a fait le troiſiéme & ainſi de touts les autres. Il ajoute que ce fut Lycurgue de Lacédémone qui apporta de l'Ionie diverſes poëſies ſeparées les unes des autres, & que ce fut Piſiſtrate qui les arrangea, & en conſtruiſit les deux poëmes de l'Iliade & de l'Odyſſée, en la maniére que nous les avons aujourd'hui de vingt quatre livres chacun, en l'honneur des vingt quatre lettres de l'alphabet.

Cicéron [q] reprend Homére d'avoir plutôt donné aux dieux les foibleſſes des hommes, que d'avoir élevé les hommes aux qualités divines.

9. Critique d'Homére par Perrault.

Homére a rencontré dans Perrault un cenſeur plus dangereux que Zoile. Il ſemble, dit-il [r] qu'Homére veuille inſinuer par le charactére d'Achille qu'il ſuffit à un gran capitaine d'avoir du courage & les piés bien légers, & qu'il lui eſt permis d'être injuſte, brutal, impitoïable, ſans foi & ſans loi. On ne peut voir ſans indignation & ſans dégoût un des héros de l'Iliade le fameux Ulyſſe ſe coucher le ſoir avec les pourceaux, & ſe battre le lendemain à coups de poing contre un vilain gueux pour les reſtes de la cuiſine de Pénélope. [ſ] Qui pourroit lire ſans dégoût la comparaiſon d'Ulyſſe qui ſe tourne dans ſon lit ſans pouvoir ſommeiller, avec un boudin qui rotit ſur le gril. Homére dit que la cuiſſe de Ménélas qui eſt fort blanche, & ſur laquelle coule ſon ſang, reſſemble à de l'yvoire que l'on a teint en pourpre; que cet yvoire eſt taillé en boſſettes de bride de chevaux; que ces boſſettes ſont enfermées dans le cabinet d'une femme Carienne ou Méonienne; que pluſieurs chevaliers voudroient bien les avoir, mais qu'elles

(m) *Baillet, jugem. des ſç. av. 2. 4. par. 1. p. 75.*

(n) *Rapſodies en Grec ſignifient chanſons couſuës.*

(o) Apion prodidit ſe evocaſſe umbras ad percontandum Homerum quâ patriâ eſſet &c. *Plin. lib. 30. c. 2.*

(p) *Cl. Ælian. variar. hiſtoriar. lib. 13. c. 14.*

(q) Humana vitia ad deos tranſtulit, mallem divina tranſtuliſſet ad nos. *Cic.*

(r) *Perrault, parall. des anc. & des modernes.*

(ſ) *Ulyſſe affectoit alors de ſe cacher.*

ſont réſervées pour les rois, & qu'elles ſervent d'un grand ornement & au cheval & à celui qui le méne.

Dans le même livre de l'Iliade qui eſt le quatriéme, Homére dit encore que Lycaon prit ſon arc bien poli, fait des cornes d'une chévre ſauvage qui faiſoit de grands ſauts, & qu'il avoit autrefois atteinte ſous la poitrine, lorſqu'elle ſortoit d'un rocher où il l'attendoit. Or cette chévre tomba à la renverſe ſur une pierre, & ſes cornes qui étoient longues de ſeize palmes, furent accommodées par un ouvrier poliſſeur de cornes, qui leur mit des bouts dorés aprés avoir bien poli le tout.

La princeſſe Nauſicaa étant arrivée chez le roi ſon pére, ſes fréres ſemblables à des dieux dételérent les mules, & portérent les robbes (qu'elle venoit de laver [t] à la riviére) dans le palais dont les murs étoient d'airain, & la porte d'or, aïant à ſes côtés des chiens d'argent immortels & non ſujets à vieillir, que le ſage Vulcain avoit faits pour garder la maiſon du magnanime Alcinoüs. Voilà (ajoute Perrault,) une choſe bien remarquable que des chiens d'argent ne vieilliſſent pas. Mais peut-on concevoir qu'un roi dont le palais eſt d'airain, qui a des portes d'or & d'argent, n'ait pas des palefreniers pour dételer les mules de ſon chariot?

Quatre perſonnes, Ulyſſe, ſon fils, ſon porcher, & ſon bouvier tuënt cent huit gentilshommes, ſans uſer de ſurpriſe, & ſans agir avec promptitude. Ulyſſe aprés avoir tué d'un coup de flêche Antinoüs le plus apparent de la troupe, au lieu de continuer à tirer ſur les autres, leur fait un grand diſcours plein de reproches, auquel Eurymachus répond par un autre diſcours fort ample; Ulyſſe le tuë d'une ſeconde flêche, & en fait autant à Amphinomus: il reſtoit encore cent cinq amants de Pénélope qui reſtent dans l'inaction [u], & qui donnent le loiſir à Télémaque d'aller querir des armes dans une chambre haute, aprés en avoir demandé la permiſſion à ſon pére. Cependant Melanthius le chevrier [x] d'Ulyſſe qui le trahiſſoit étoit monté dans la même chambre aux armes, d'où il apporta douze boucliers, douze lances, & douze caſques, pour armer douze de ces amants. (Il eſt impoſſible qu'un ſeul homme puiſſe porter toutes ces armes.) Pendant que ces douze amants nouvellement armés préſentent la pointe de leurs lances à Ulyſſe & à Télémaque, ces deux héros & leur porcher font un fort long dialogue. Il faut, dit Ulyſſe à ſon fils, que ce ſoit quelqu'une des ſervantes de la maiſon qui ſoit cauſe de tout ceci. Mon pére, reprend Télémaque, c'eſt ma faute, j'ai laiſſé la porte de la chambre ouverte, & je crois que quelqu'un plus aviſé que moi s'en eſt apperçû. Mais je te prie, divin Eumée, va fermer cette porte, & prend garde ſi ce n'eſt point quelqu'une des ſervantes, ou Melanthius fils de Dolius qui ſoit cauſe de tout ceci. Là

(t) *Perrault devoit être dans un grand étonnement, s'il apprenoit par quelque relation que le Sultan des Turcs travaille de ſes propres mains, à un art des plus méchaniques, non à cauſe d'un ſimple uſage, mais pour obéir à un précepte de ſa loi: ou s'il liſoit dans Hérodote que la reine de Macédoine paitriſſoit le pain elle-même. Hérodot. Uranie.*

(u) *Perrault reproche à Homére de manquer de feu: & c'eſt par le feu le plus ſublime que ce poëte s'eſt fait admirer. Les beaux traits de ſes ouvrages ſont trop connus, pour qu'il ſoit beſoin de les oppoſer ici à la critique de Perrault.*

(x) *Les plus grandes richeſſes des anciens conſiſtoient en troupeaux. Doit-il paroître ſi extraordinaire que les prémiers hommes de l'état euſſent l'intendance de ces troupeaux?*

deſſus Eumée dit à Ulyſſe : Divin fils de Laërte, prudent Ulyſſe, c'eſt aſſurément le méchant homme que nous ſoupçonnons qui a fait ce coup là. Dites-moi donc diſtinctement ſi je le tuërai, en cas que je ſois le plus fort, ou ſi je vous l'emménerai ici afin que vous le puniſſiez de ces méchancetés. Allez, répond Ulyſſe, liez-lui les piés & les mains, & l'attachez à une haute colonne avec une chaîne qui ſe plie aiſément. Pendant tout ce temps-là pas un des amants ne ſe remuë, ſans qu'on voïe aucune raiſon de leur étonnante tranquilité. Voilà une eſpéce de merveilleux dont les modernes n'ont plus l'adreſſe de ſe ſervir.

Il y a des traductions malignes qui défigurent les meilleures choſes. Ces mots de porcher & de bouvier doivent être entendus dans le ſens du ſiécle d'Homére. Le mot de Connétable ſi relevé parmi nous ſe rend en latin par compagnon de l'êtable [y]; ſeroit-on bien fondé dans trois mille ans à regarder avec pitié un roi accompagné de ſon connétable ? La cataſtrophe des amants de Pénélope, eſt conduite par Minerve, & n'a pas beſoin de toute la vraiſemblance d'une action ordinaire. Au reſte le bon Homére s'endort quelquefois & ſur-tout dans l'Odyſſée ; mais des morceaux détachés pour les traveſtir en ridicule, n'ôteront pas à ce prince des poëtes la gloire dont il a joui pendant toute l'antiquité, & qu'il conſerve encore malgré les traits ſatiriques de ceux qui n'eſtiment que ce qui eſt conforme au goût de leur ſiécle.

Perrault n'épargne pas le ſtyle ſi vanté dans Homére. Ce poëte, continuë-t-il, a ſoin d'équiper tous ſes dieux & tous ſes héros de pluſieurs épithétes de différentes longueurs pour finir ſes vers pompeuſement & commodement, & cela non point ſelon le cas dont il s'agit, mais ſelon qu'il reſte plus ou moins de place à remplir pour achever le vers. Ces épithétes ſe trouvent répétées, preſque toutes les fois qu'il parle des mêmes perſonnes. Il ſe ſert ſuivant le beſoin de ſept ou huit particules qui ne ſignifient rien. Il emploie indifféremment toute ſorte de dialectes, ce qui lui fournit des ſyllabes longues ou bréves, ſelon l'exigence de la verſification. Seroit-ce une belle choſe de voir un poëme François [z] orné de mots Picards, Gaſcons, Normands, & Poitevins ?

J'oſe avancer, dit Bayle [a], qu'il ne faut que lire le diſcours de Phénix dans le neuviéme livre de l'Illia-

(y) Comes Stabuli *Le titre de Comte vient de ce mot Latin* Comes, *qui ſignifie compagnon, & il ſe donnoit à ceux qui approchoient le plus du Prince ; le titre de Duc eſt tiré du mot Latin* dux, *chef ou commandant ; celui de Marquis ſignifie dans l'origine le gouverneur d'une marche ou d'une frontiére.*

(z) *Cette comparaiſon n'eſt pas juſte. Les mots Picards & Gaſcons ne ſont pas du bon uſage. Un auteur qui écriroit d'un ſtyle tout Normand ou tout Poitevin ſans mélange ; n'écriroit pas correctement. Il n'y a dans le François qu'un ſeul langage qui ſoit bon & pur, c'eſt celui que toutes les perſonnes polies parlent non ſeulement à la Cour & dans la Capitale, mais dans toutes les Provinces. Au lieu que la langue Grecque étoit partagée en pluſieurs dialectes également emploïés par les meilleurs écrivains. Le dialecte Ionien n'étoit pas moins pur en ſoi que l'Attique & ainſi des autres. Une critique d'Homére ne doit pas être fondée ſur nos idées & ſur nos uſages.*

(a) *Dict. de Bayle, not. C. ſur Achille.*

de [b], pour admirer ceux qui admirent encore aujourd'hui ce poëme. Car ſont-ce là des diſcours dignes de la majeſté du poëme épique?

Perrault n'eſt pas moins hardi à cenſurer Virgile & Horace. Voici encore quelques traits de ſa critique. Je ne puis ſouffrir que l'Enéide finiſſe à la mort de Turnus: le lecteur n'eſt point ſatisfait de voir les affaires d'Enée demeurées en ſi beau chemin [c]. Il reſte un ſecret déplaiſir de ne lui voir pas épouſer Lavinie, & par ce moïen prendre poſſeſſion du roïaume des Latins. Cette qualité de pére que Virgile donne preſque partout à Enée, ne ſignifie rien du tout. Il le fait pleurer [d] à tout moment, & ce qui eſt abſolument inſupportable, c'eſt la crainte (e) qui le ſaiſit en toutes rencontres.

Dans l'Ode, *Mercuri namque te docilis magiſtro*, *&c.* Horace après une invocation à Mercure, ajoûte: Il faut que Lydé ſçache les peines que ſouffrent celles qui commettent de grands crimes; & là-deſſus il conte l'hiſtoire des Danaïdes, & comment une d'entr'elles ſauva ſon époux contre l'ordre que ſon pere leur avoit donné à toutes de tuer leurs maris. A quoi bon cette hiſtoire au ſujet de la lyre de Mercure & de la cruauté de Lydé (f)? Cette Lydé n'avoit égorgé ni ne vouloit égorger perſonne. C'eſt avoir bien envie de faire un conte.

Jugemens des critiques contraires & bizares.

Combien d'exemples des jugements oppoſés des critiques! Quintilien [g] ne donne à Virgile que le ſecond rang parmi les poëtes, en ſorte néanmoins qu'il approche plus d'Homére, que les autres n'approchent de Virgile.

Jules Scaliger [h] au contraire abaiſſe Homére, pour élever Virgile. Autant qu'une femme de qualité efface une petite bourgeoiſe, dit-il, autant le grand Homére eſt effacé par le divin Virgile. Les récits de l'un ſont tout d'or, ceux de l'autre ne ſont que de plomb en comparaiſon. Homére eſt une maſſe prodigieuſe, mais groſſiére & brute: tout eſt divin dans Virgile, tout y embellit la nature.

Le même [i] Scaliger préfére Juvenal à Horace. Il trouve les vers du prémier beaucoup meilleurs, les ſentences plus vives & plus fortes, & le ſtyle

---

(b) *C'eſt le défaut de tous les critiques d'Homére, d'appliquer continuellement le goût de leur ſiécle à certaines expreſſions qu'ils rencontrent dans ce poëte. Nous ne voulons voir la nature qu'embellie de tout ce que l'eſprit peut lui prêter de plus majeſtueux: du temps d'Homére il étoit permis de la peindre quelquefois avec les couleurs les plus naïves.*

(c) *Maphæus Vegius a ajouté un treiziéme livre à l'Enéide. Mais dés que tous les obſtacles ſont levés, comme dans le douziéme livre de ce poëme, l'action de l'époque eſt finie.*

(d) *On prétend que les larmes d'Enée ont rapport au caractére d'Auguſte qui s'attendriſſoit aiſément: & cette conjecture a d'autant plus de vraiſemblance, que tout le poëme de l'Enéide eſt rempli des louanges indirectes, & en même temps les plus délicates de cet empereur. Car il ne faut pas croire qu'un auteur de qui il eſt peut-être permis de dire que c'eſt le plus beau de tous les genies parmi les poëtes n'eût pas apperçu un défaut que les jeunes écoliers critiquent.*

(e) *La valeur ne conſiſte pas à être inſenſible à la crainte, mais à la ſurmonter.*

(f) *Tous les poëtes Lyriques ſont ſujets aux digreſſions à l'exemple de Pindare.*

(g) Secundus eſt Virgilius propior tamen primo quàm tertio. *Quintil. inſtit. lib.* 10.

(h) Quantum à plebeiâ mulierculâ matrona diſtat, tantum ſummus ille vir à divino noſtro ſuperatur. Narratio alterius aurea, alterius plumbea. Homerus moles quidem eſt, ſed rudis & indigeſta; Virgilius autem deus eſt, & melior natura.

(i) Verſus longè meliores quàm Horatiani, ſententiæ acriores, phraſis apertior.

plus clair. Les gens de lettres ne ſeront jamais d'accord entr'eux ſur ces deux déciſions.

L'Empereur Adrien préféroit l'hiſtorien Cecilius à Salluſte, l'eloquence de Caton à celle de Cicéron, Ennius à Virgile. Malherbe préféroit Stace à tous les poëtes Latins, & Corneille mettoit Lucain au deſſus de Virgile.

Un homme de lettres indigné de ce que Martial entroit en concurrence avec Catulle, brûloit tous les ans un Martial à l'honneur de Catulle.

Pluſieurs critiques modernes ſe ſont déchaînés contre le jugement qu'Horace [k] a porté de Plaute. „ Il faut être „ ennemi des muſes, dit Scaliger [l], „ pour n'être pas touché des plaiſante- „ ries de Plaute & de Laberius. Il n'y a „ pas le ſens commun à la déciſion „ d'Horace. " Lipſe [m] attaque Horace encore plus perſonellement: „ Ce n'eſt pas ſans raiſon, dit-il, que „ l'élégance & la politeſſe de Plaute paroiſſent ſi aimables, & cet homme „ de Venuſe excite en moi quelque in- „ dignation, toutes les fois que je lis „ le jugement qu'il en a porté.

Turnebe [n] pouſſe l'invective plus loin, en diſant: „ A l'égard de l'eſti- „ me que Plaute mérite, je me range „ bien plûtôt à l'avis des plus honnê- „ tes gens de l'ancienne Rome, que de „ cet homme de Venuſe fils d'un Af- „ franchi. " Il ſemble que ces critiques aïent oublié l'avertiſſement de Quintilien [o] qui dit qu'on doit parler avec modeſtie & circonſpection des hommes, dont le nom eſt devenu ſi célébre. Scaliger parle avec beaucoup de mépris de la ſeizieme Ode du cinquieme livre d'Horace: Heinſius au contraire eſtime qu'elle ſurpaſſe tout ce que l'antiquité a tenté en ce genre. *In epodis ſextam & decimam, quæ antiquitatis univerſa excedit cenſum, ineptam judicavit.* Cette Ode commence ainſi: *Altera jam teritur bellis civilibus ætas.*

C'eſt un ſentiment aſſez général que les poëtes Grecs ont de plus grandes beautés, & qu'ils ont auſſi de plus grands défauts que les Latins. Et comme chacun ſe fait honneur de ſuivre le jugement de Longin [p], que le ſublime avec des défauts eſt au deſſus du mediocre parfait, [car on croiroit donner une marque de petiteſſe d'eſprit, ſi l'on penſoit autrement] par ce principe les Grecs doivent avoir la préférence.

Les belles lettres à l'imitation de la philoſophie, ont entiérement ſecoué le joug de la prevention pour l'antiquité: mais ne peut-on pas dire qu'on a paſſé dans une autre extrémité plus vicieuſe, de mépriſer ce qui a été admiré pendant une longue ſuite de ſiécles par les plus beaux génies.

12. L'antiquité eſt moins éloignée du goût de notre ſiécle, que les auteurs qui vivoient, il y a 200. ans.

C'eſt la prévention que nous avons pour notre ſiécle, qui nous dicte ces jugements. Lorſque je compare les mœurs & le goût d'une antiquité éloignée de nous de près de 3000. ans,

---

(k) At noſtri proavi Plautinos & numeros & Laudavere ſales nimium patienter utrumque Ne dicam ſtultè mirati. *Hor.*

(l) Quis adeo averſus à muſis ut lepore ac ſalibus Plauti & Laberii non tangatur? Horatii judicium ſine judicio eſt.

(m) Neque præter rem amari elegantes & urbanos Plauti ſales, nec Venuſini illius aliter cenſentis verſus unquam ſine indignatione culpâ legere ſe poſſe.

(n) In huius Plauti ſalibus æſtimandis accedo potius ſententiæ veterum ingeniorum Romanorum, quàm Flacci Venuſini hominis, libertino patre nati.

(o) Modeſtè tamen & circumſpecto judicio de tantis viris judicandum eſt, ne, quod pleriſque accidit, damnemus quæ non intelligunt. *Quinct. inſtit. lib.* 12. c. 1.

(p) *Tr. de Subl.* c. 27.

avec les mœurs & le goût de notre siécle, je suis étonné de n'y pas trouver plus de différence; & Homére me paroît bien plus proche de nous, que les auteurs, qui vivoient, il y a deux cents ans. Voici un exemple qui servira de preuve à ma proposition.

§ 3. Des prémiéres piéces du théatre François.

Les piéces de théatre parmi nous ont commencé par jouer l'histoire de la vie & de la passion de N.S. cela s'appelloit jouer les mysteres, & lorsqu'on représentoit la vie de quelque saint, cela s'appelloit jouer le mystere d'un tel saint. Dans l'edition de la tragedie de la passion donnée au public l'an 1539. qui contient les additions faites par très-éloquent & scientifique docteur maître Jean Michel, on lit au titre ces paroles naïves: Lequel mystére fut joué à Angers moult triomphamment, & derniérement à Paris. Comme dans cet ouvrage il n'y a point d'acteur qui n'ait son nom particulier, les deux gardes du sepulchre s'appellent l'un Marchantonne, & l'autre Rubion. Voici en quels termes Marchantonne assure à Caïphe & aux autres Juifs, qu'il aura trés grand soin, que le corps du crucifié ne soit pas dérobé.

MESSEIGNEURS,
Nous promettons sur nos honneurs
De veiller si bien nuit & jour
Et d'y faire si bon séjour,
Que nous vous répondrons du corps,
Pourvu que soïons les plus forts,
Ou y en aura de torchés.

Rubion ajoûte,
Je sois pendu ou écorché,
S'il en approche chien ou chat,
Si je ne l'assomme tout plat
Du prémier coup, sans marchander,
Et puis m'en vienne demander
De ses nouvelles qui voudra.

Ces vers sont un peu éloignés du goût dramatique, qui a régné cent ans aprés dans les pieces de Corneille.

En 1420. lorsque le roi de France & le roi d'Angleterre entrérent dans Paris (q), fut fait en la ruë Kalende devant le palais un moult piteux mystére de la passion notre Seigneur au vif, selon qu'elle est figurée au tour du cueur de notre Dame de Paris, & duroient les échaffaulx environ cent pas de long, venant de la ruë de la Kalende, jusqu'aux murs du palais, & n'étoit homme qui veist le mystére, à qui le cueur ne apiteast.

En 1424. devant le Châtelet (r), avoit ung moult bel mystére du vieil testament & du nouvel, que les enfants de Paris firent, & fut fait, sans parler, ne sans signer, comme ce fussent ymages enlevées contre ung mur.

Alain Chartier (s) parlant de l'entrée de Charles VII. à Paris en 1437. dit: Tout au long de la grand ruë S. Denys, auprés d'un jet de pierre l'ung de l'autre, étoient faits échaffaulx bien & richement tendus, où étoient faits par personnages l'annonciation notre Dame, la nativité notre Seigneur, sa passion, sa réssurrection, la pentecôte, & le jugement qui séoit trés bien: car il se jouoit devant le Châtelet, où est la justice du roi. Et emmy la ville avoit plusieurs autres jeux de mysteres, qui seroient trop longs à raconter, & là venoient gens de toutes parts, criant, Noël, & les autres pleuroient de joie.

L'histoire de la ville de Lyon (t) fait mention

(q) *Journal de Paris, sous Charl. VI. & Charl. VII. imprimé à Paris en 1729. in-4. p. 72.*

(r) *Ib. p. 102.*

(s) *Alain Chartier, hist. de Charl. VII. p. 209.*

(t) *Hist. de la ville de Lyon par Rubis, liv. 3. c. 53.*

mention d'un théatre public dreſſé à
» Lyon en 1540. » Et là par l'eſpace de
» trois ou quatre ans, les jours de diman-
» che, & les fêtes après dîner furent re-
» préſentées la plûpart des hiſtoires du
» vieil & du nouveau teſtament, avec la
» farce au bout pour récréer les aſſiſtants.
* Il paroît par la bibliothéque de la Croix du Maine, que dés l'an 1540. quelques-unes de ces comédies ſaintes avoient été imprimées. Certaines proceſſions qui ſont encore uſitées en beaucoup d'endroits, ſont des reſtes des anciens jeux des myſtéres.

La prémiére ſociété de comédiens en France fut érigée en confrérie, ſous le titre de la paſſion de N. S. Ils obtinrent des lettres patentes du 4. Décembre 1402. pour leur établiſſement à Paris.

Chez nos dévots aïeux (*u*) le théatre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaiſir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe groſſiére
En public à Paris y monta la prémiére,

François prémier confirma cet établiſſement des confréres de la paſſion par lettres patentes du mois de Janvier 1518. Long-temps auparavant le cardinal Le Moyne avoit acheté l'hôtel de Bourgogne, & l'avoit donné à une troupe de comédiens, qui récitoient les actes de la paſſion de Jéſus-Chriſt, ou de quelques martyrs, à condition qu'ils ne repréſenteroient que des piéces pieuſes.

Un arrêt du parlement de 1541. défendit la repréſentation de ces ſortes de jeux, mais par un arrêt du 19. Novembre 1548. le parlement permit aux comédiens de s'établir dans l'ancien hôtel de Bourgogne, à condition de n'y jouer que des ſujets prophanes, licites, & honnêtes; & leur fit de très-expreſſes défenſes, de repréſenter aucun myſtére de la paſſion, ni autres myſtéres ſacrés.

14. Caprice des productions de l'eſprit.

Il y a beaucoup de caprice dans toutes les productions de l'eſprit, comme dans les autres ouvrages de la nature. Le poëme Dramatique parmi les anciens fut long-temps dans l'enfance, & l'eſſai du poëme Epique le plus difficile de touts a été un coup d'un grand maître: au lieu que parmi les modernes le poëme Dramatique atteint ou ſurpaſſe même tout ce que l'antiquité à fourni en ce genre, mais qu'il ne ſe voit rien qui égale les deux poëmes d'Homére & de Virgile.

15. Pourquoi le poëme épique réuſſit difficilement.

La plûpart de ceux qui en ont cherché la cauſe, & entr'autres le P. Rapin [*x*] l'ont attribuée à la monotonie de la rime, qui à la longue fatigue l'oreille, & rend un ouvrage languiſſant. Le P. Bougeant réfute cette opinion, & trouve la véritable raiſon du peu de réuſſite de nos poëmes Epiques dans le mêlange de la véritable religion avec l'intervention des divinités du Paganiſme, & avec ce merveilleux qui conſtituë la véritable eſſence du poëme Epique. Je raporterai les propres termes du P. Bougeant, comme très-propres à développer & à faire valoir ſa penſée.

Par quelle fatalité eſt-il arrivé que depuis la renaiſſance des lettres, ni les François ni les autres nations, après avoir égalé à peu prés les anciens dans tout le reſte, & les avoir même ſurpaſſés en pluſieurs choſes, n'ont pû encore produire aucun poëme Epique, qui ſoit véritablement eſtimable en genre de poëme Epique, quoiqu'on y

[*u*] *Des-Preaux, art poëtique, chant* 3.

[*x*] *Le p. Rapin, réflex. ſur la poëſie.*

trouve d'ailleurs beaucoup de beautés? ce ſeroit une injuſtice d'en attribuer la cauſe au défaut de génie dans les modernes. L'Arioſte, le Taſſe, Milton, ſans parler de pluſieurs autres, en ont eu ſuffiſamment pour réüſſir, ſi la choſe eût été poſſible. C'eſt encore une erreur parmi nous de s'en prendre à la rime, dont l'uniformité, dit-on; & les chûtes continuelles fatiguent l'eſprit & l'oreille. Elle a au contraire de la grace & de la force; elle fixe l'attention & la mémoire; elle entraîne l'eſprit, flatte l'oreille, embellit l'expreſſion, elle reléve les penſées les plus ſimples, & donne une nouvelle force aux plus ſublimes. Ne donne-t-elle pas un nouvel agrément au poëme du Lutrin? Ne lit-on pas tout de ſuite toutes les tragédies de Racine ſans être fatigué de la rime? Seroit-ce, comme quelques-uns s'imaginent, que nos auteurs ſe ſont attachés à des ſujets trop récents? La plûpart de nos modernes ont pris des ſujets fort anciens. Tels ſont la Jéruſalem délivrée, Clovis, Pharamond, Conſtantin, & encore plus le paradis perdu, qui eſt ſans contredit le plus ancien de touts les ſujets. Il n'y eut jamais de ſujet de poëme plus récent que celui de l'Iliade, lorſqu'Homére le publia, & cependant l'Iliade ne laiſſa pas d'attirer dès lors l'admiration de toute la Gréce. La véritable raiſon du peu de ſuccès de poëmes épiques de nos modernes, c'eſt qu'ils ont choiſi des ſujets qui ſuppoſent la véritable religion, & qui ont quelque liaiſon avec elle: or la véritable religion détruit ce merveilleux qui conſiſte dans l'intervention des divinités du Paganiſme, qui conſtituë la véritable eſſence du poëme épique. Auſſi voïons-nous que les avantures de Télémaque, aux quelles il ne manque que la rime pour être un poëme épique accompli, & auxquelles rien ne manque pour être un ouvrage achevé ont été généralement applaudies & admirées, au lieu que le mêlange des idées de la véritable religion avec les fables & les divinités du Paganiſme [y], n'a pû rien produire qui ait été gouté, malgré l'excellence des morceaux détachés, malgré l'agrément de la belle verſification, malgré les deſcriptions charmantes, & les plus beaux traits de morale qui y ſont inſérés.

Le poëme de la Henriade vient de nous prouver qu'aucun de ces obſtacles n'eſt inſurmontable; & que ni la monotonie de la rime, ni le choix d'un ſujet récent, ni le mélange de la vraie religion avec le merveilleux de la mythologie, n'empêchent de produire du beau & de l'excellent dans le genre du poëme épique.

Le merveilleux des fables eſt ſi eſſentiel au poëme épique, qu'on a conteſté à Lucain la qualité de poëte, parceque ſes narrations tiennent plus de l'hiſtoire que de la fiction. Palingénius ſe déclare contre ce ſentiment [z]. Il

[y] *L'Arioſte méle ſaint Jean avec les Parques, avec l'Hippogriphe, & autres fables Arioſt. Orland. furioſ. cant. 34. Stanz. 58.*

Alexandre Roſa dans un poëme intitulé: Virgilius Evangelizans. *décrit ainſi l'inſtitution du Saint Sacrement*:

Jamque dies cœlo conceſſerat, almaque Phœbe
Noctivago curru celſum pulſabat Olympum;
Cùm Chriſtus Cererem ſociis Bacchumque miniſtrat,
Quæ mortis monumenta ſuæ partitur in omnes,
Ut longum nobis Chriſti teſtentur amorem

[z] Credo aliquos tetricæ mentis naſique ſeveri
Qui ſolos ſe ſcire putant & noſcere verum,
Atque ſibi ſolis divûm bonitate tributum,

auroit honte, dit-il, de faire des vers, s'ils ne pouvoient pas être le langage de la vérité, & si le mensonge étoit essentiel à la poësie.

On ne doit, suivant Strabon [a], ni prendre pour vrai ni regarder comme entiérement fabuleux, ce qu'on trouve dans Homére & dans les autres poëtes.

Les avantures de Télémaque on été regardées comme un poëme parfait. L'abbé Fraguier s'est opposé à cette idée, & a composé une dissertation [b] pour prouver qu'il ne peut y avoir de poëme en prose.

16. Dispute littéraire au sujet des odes & des tragédies.

Il s'est élevé dans ces derniers temps une dispute qui a partagé quelques uns de ceux qui tenoient le premier rang [c] dans l'empire des lettres, sçavoir si les vers sont absolument nécessaires aux odes & aux tragédies. Montagne [d] pour exprimer l'effet de la poësie, se sert de cette comparaison: „ Comme „ la voix contrainte dans l'étroit canal „ d'une trompette sort plus aiguë & plus „ forte, ainsi la sentence pressée aux „ piés nombreux de la poësie s'élance „ plus brusquement, & frappe d'une „ plus vive secousse: „.

17. De la rime.

L'origine de la rime est contestée.

Caramuel prétend qu'avant Homére on écrivoit en Grec rimé: & il se fonde sur une comédie d'un ancien poëte nommé Trézeïs. Les uns attribuënt l'origine de la rime aux Provençaux: les autres soûtiennent que les Provençeaux l'ont empruntée des Arabes, & qu'une preuve de l'ancienneté de la rime chés les Arabes, se tire de l'Alcoran écrit en rimes arabesques. Il semble à d'autres que les vers Léonins [e] ont été la vraie source de la rime.

Etienne Jodelle & Jean-Antoine de Baïf [f] ont entrepris de supprimer

Omnia judicio perplexa expandere recto,
Dicturos nunquam me degustasse beatos.
Aoniæ fontes & sacras Phocidos undas,
Nec prorsus lauro dignum titulove poëtæ,
Quod non inflatas nugas mirandaque monstra
Scribimus, ac nullas fingendo illudimus aures.
Nam solas tribuunt fabellas vatibus, ac si
Vera loqui fœdumque foret vetitumve poëtis.
Horum ego judicium falsum ac damnabile duco,
Nilque mihi melius, nil dulcius esse videtur,
Quàm verum amplecti: vetulis puerisque relinquo.
Has nugas; alii eructent fera bella gigantum,
Harpyïasque truces, & Gorgonas & Cyclopes,
Et captos blando Sirenum carmine nautas...
Non mihi sit tanti Phœbeæ gloriâ lauri,
Atque Corymbiferis hederis ornare capillos,
Ut sic delirem! pudet ah! pudet esse poëtam,
Si nugis opus est puerilibus inservire,
Et jucunda sequi spreto mendacia recto.
Marcell. Paling. Zodiac. vitæ, lib. 6.

[a] *Strab. lib. 1.*

[b] *Mémoir. de l'Acad. des bell. lettr. t. 6.*

[c] *La Motte & M. de Voltaire ont été les chefs des deux partis qui ont soutenu les opinions opposées. L'épître de Clio sur ce différend est un morceau de littérature d'un goût exquis.*

[d] *Montagne, liv. 1. c. 25.*

[e] *Les vers Léonins ont été fort à la mode; ils furent ainsi appellés d'un chanoine régulier de saint Victor nommé Léon, qui vivoit sous les régnes de Louis le Jeune, & de Philippe Auguste.*

Dæmon languebat, monachus tunc esse volebat,
Ast ubi convaluit, mansit ut antè fuit.
Cùm sator rerum privasset semine clerum,
Ad satanæ votum successit turba nepotum;
Curia dat curas, ergò tu, si benè curas
Vivere securè, non sit tibi curia curæ.

[f] *Pasquier, recherches liv. 7, c. 12. Dans le même chapitre Pasquier donne plusieurs exemples de cette poësie mesurée sans rimes.*

la rime, & d'introduire des vers meſurés à la maniére des Grecs & des Romains, ce qui ne leur a pas réüſſi. Nicolas Rapin [g] fit la même tentative, en quoi le cardinal du Perron dit que Rapin fut plus heureux que Jean-Antoine de Baïf, qui avoit eſſaïé le même genre de poëſie.

28. Entraves données à l'eſprit.

On a donné à l'eſprit humain des entraves bien plus génantes encore que celles de la rime. Simmias, Simonide, & quelques autres poëtes Grecs ont imité par la meſure de leurs vers plus ou moins longs certaines figures comme d'un œuf, d'un autel, d'une hache, des aîles. Athénée [h] obſerve que Pindare compoſa une ode d'où la lettre S étoit excluë.

L'anthologie [i] fait mention de vers compoſés de maniére qu'ils pouvoient être retournés, & que touts les mêmes mots dans un ordre rétrograde faiſoient d'autres vers & un autre ſens.

L'hiſtoire des Cardinaux [k] rapporte des vers dont l'artifice étoit tel, qu'en les liſant dans l'ordre qu'ils préſentoient, ils contenoient un éloge, & qu'en renverſant touts les mots dans l'ordre rétrograde, on y trouvoit d'autres vers fort ſatiriques. On trouve dans cette même hiſtoire des Cardinaux [l] des vers Grecs à la louange de Pierre de Gondi, qui commencent par toutes les lettres qui rangées de ſuite forment ſon nom.

C'eſt ce qu'on appelle vers acroſtiches, lorſque les premiéres ou derniéres lettres de chaque vers font lire par leur arrangement un nom ou autre choſe intelligible. Cicéron [m] a parlé des vers acroſtiches des Sibylles. Saint Auguſtin [n] rapporte de ces ſortes de vers de la Sibylle Erythrée.

Ovide dans la métamorphoſe de la Nymphe Echo a donné un éxemple des ſyllabes répétées qui imitent les échos.

Mézerai [o] fait mention d'un poëme de trois cents vers à la louange de Charles le Chauve, dont touts les mots commençoient par la lettre C. On trouve dans les bigarrures de Des Accords [p]

---

[g] *Baillet, jugem. des ſçav. t. 5. p. 50.*

[h] *Ce poëme étoit nommé ἀστεριον. Athén. deipnoſ. liv. 10. c. 17.*

[i] *Anthol. lib. 6. c. 4.*

[k] Quidam vates Clementi VI. obtulit libellum ſupplicem alicujus doni obtinendi gratiâ, & in eum finem verſus panxit miro artificio elaboratos, qui in laudem pontificis legebantur, modò ſupplicationi fuiſſet ſatisfactum, alias eodem retrogrado ordine vir mercenarius & maledicus in pontificis dedecus compoſuerat.

Laus tua, non tua fraus, virtus, non copia rerum
Scandere te fecit hoc decus eximium.
Pauperibus tua das, nunquam ſtat janua clauſa
Fundere res quæris, nec tua multiplicas.
Conditio tua ſit ſtabilis, nec tempore parvo
Vivere te faciat hîc Deus omnipotens.

Senſu & ordine in verſis.

Omnipotens Deus hîc faciat te vivere parvo.
Tempore, nec ſtabilis ſit tua conditio,
Multiplicas tua, nec quæris res fundere, clauſa
Janua ſtat, nunquam das tua pauperibus.
Eximium decus hoc fecit te ſcandere rerum
Copia, non virtus; fraus tua, non tua laus.

Gall. purpur. p. 72.

[l] *Gall. purpur. p. 658.*

[m] *Cic. de divinat. lib. 2.*

[n] *Les vers de la Sibylle Erythrée cités par Saint Auguſtin, forment par leurs lettres initiales ces mots* : Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱὸς σωτήρ. *Jéſus-Chriſt fils de Dieu, Sauveur. S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 23.*

[o] *Mézerai, dans le régne de Charles le Chauve.*

[p] *Bigarr. de Des Acc. liv. 1. ch. 14.*

plusieurs vers d'un poëme en 350. vers, intitulé *Pugna porcorum* [q] dont touts les mots commencent par la lettre P. On voit au même endroit quelques vers d'un poëme d'environ 1200. vers, intitulé *Christus crucifixus*, dont touts les mots commencent par la lettre C.

Un poëte pour critiquer le Tasse, fit un poëme de la Jérusalem ruinée, où il s'assujettit au même nombre de vers & aux mêmes rimes, qui composent le poëme du Tasse de la Jérusalem délivrée. C'est un petit ouvrage fort connu que le Centon [r] nuptial d'Ausone, tiré de Virgile. L'Impératrice Eudocie a fait la vie de Jésus-Christ en centons d'Homére. Proba Falconia a composé un poëme qui comprend une partie du vieux & du nouveau testament, où il n'entre que des centons de Virgile. Lælius & Julius Capilupi ont excellé dans ce genre de poësies, où ils se sont éxercés sur plusieurs sujets. Etienne de Pleurre chanoine régulier de Saint Victor a traité quelques sujets de piété en centons de Virgile. Son ouvrage est approuvé de deux docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, qui disent dans leur approbation que cet auteur a fait des couronnes à Jésus-Christ & aux Martyrs de l'or de l'idole de Moloch. Suivant les régles qu'Ausone a préscrites sur les centons, on peut partager un vers en deux, ou l'emploïer tout entier, mais il n'est pas permis d'en emploïer deux de suite.

19. Variations dans le goût.

Le goût de la poësie a fort varié; les épithétes d'Homére sont fort simples & prises dans la nature, il appelle sans façon la nége blanche, le lait doux, le feu ardent. Ovide [s] a emploïé des épithétes brillantes, & qui sont autant de pensées. Les auteurs qui sont venus depuis, ont cherché des antithéses & des pointes.

Ce mauvais genre d'écrire a été poussé à l'excés. Benserade disoit sur le déluge.

Dieu lava bien la tête à son image.

Thysbé dans Théophile dit du poignard de Pyrame:

Ah! voici le poignard, qui du sang de son maître
S'est souillé lachement, il en rougit le traître.

Racan fit ces deux vers sur une bergére dans un bois.

Quel miracle de voir en ce lieu triste & sombre
Une déesse en terre, & le soleil à l'ombre!

C'est une piéce originale que le poëme de la Magdeleine [t]. Les yeux de la péchereſse pénitente y sont des chandelles fonduës: de moulins à vent ils deviennent des moulins à eau: ses

[q] *Ce poëme est d'un Allemand apellé* Petrus Porcius, *autrement* Petrus Placentius.

[r] Cento *signifie en latin un habit plein de piéces.*

[s] *On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans ce dystique de l'épitre de Didon à Enée.*

Exerces pretiosa odia & constantia magna,
Si dum me fugias, est tibi vile mori.

Votre haine est d'un prix inestimable, s'il vous en coute la vie, pour me fuir. Mais les anciens poëtes Grecs n'eussent jamais appellé une haine prétieuse. Quoique Velleïus Paterculus ne soit pas poëte, nous pouvons citer ici une épithéte de cet auteur, qui toute recherchée qu'elle est, présente une belle idée. C'est lorsque parlant de Domitius, il l'appelle un homme d'une éminente simplicité. Eminentissimæ simplicitatis virum.

[t] *Le p. Bouhours, maniére de bien penser, dial. 2.*

treſſes blondes, dont elle eſſuïe les piés de Jéſus-Chriſt, ſont un torchon doré: elle-même eſt une ſainte courtiſanne, qui n'eſt plus un chaudron ſale & tout noir: les larmes d'un Dieu ne ſont que d'eau de vie: Jéſus-Chriſt eſt un grand opérateur qui eut l'adreſſe d'ôter les cataractes des yeux de Magdeleine, & l'Hercule qui nettoïa l'étable de ſon cœur.

M. Muratori [u] ſoûtient que c'eſt de France que le cavalier Marin apporta en Italie le mauvais goût des pointes. M. le marquis Jean-Joſeph Orſi défend les auteurs de ſa nation [x] contre la critique du pére Bouhours: il obſerve que ce pére, dans la maniére de bien penſer, n'a nommé Pétrarque qu'une fois en paſſant, & qu'il cite ſouvent le cavalier Marin & pluſieurs autres poëtes Italiens encore moins eſtimés; que parmi les auteurs Italiens, qui ont écrit en proſe, il ne s'attache qu'à ceux qui n'ont aucune réputation. Il reléve une bévûë énorme d'avoir attribué à l'Arioſte, ces deux vers qui ſont du Bornia.

Così colui del colpo non accorto,
Andava combattendo, ed era morto.

Et d'avoir critiqué comme placée dans un poëme héroïque, une penſée fort convenable à un poëme burleſque. Deſpreaux [y] aſſûre au contraire que les pointes vinrent d'Italie:

Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées;
Le vulgaire ébloui de ce faux agrément
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnaſſe....
Un héros ſur la ſcéne eut ſoin de s'en parer.
Et ſans pointe un amant n'oſa plus ſoupirer.
On vit touts les bergers dans leurs plaintes nouvelles
Fidéles à la pointe encor plus qu'à leurs belles..
La raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux.

Le bon goût & la critique ſont venus à bout de bannir les pointes des ouvrages d'eſprit; mais parviendra-t-on jamais à détourner de faire des Vers, touts ceux à qui la nature n'a pas donné ce beau feu qui fait les poëtes? C'eſt un métier [z] dont chacun croit pouvoir ſe mêler, quoique rien ne ſoit plus [a] inſupportable qu'un poëte médiocre.

20. Rien n'eſt plus inſupportable qu'un poëte médiocre.

Catulle faiſant réponſe à Licinius Calvus célébre orateur qui lui avoit envoïé pendant la fête des Saturnales de trés-méchants vers d'auteurs inconnus, le menace [b] en raillant de chercher

---

[u] *Dans ſon traité*: Della perfetta poëſia Italiana ſpiegata e dimoſtrata con varie oſſervazioni.

[x] *Le livre de M. le Marquis Jean-Joſeph Orſi eſt intitulé*: Conſiderazioni ſopra un famoſo libro Franzeſe intitolato, *La maniére de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit.*

[y] *Deſpreaux, art poëtiq. chant. 2.*

[z] Navem agere ignarus navis timet: abrotonum ægro
Non audet, niſi qui didicit, dare: quod medicorum eſt,
Promittunt medici: tractant fabrilia fabri,
Scribimus indocti doctique poëmata paſſim. *Horat. lib. 2. epiſt. 1.*

[a] .... Mediocribus eſſe poëtis
Non dî, non homines, non conceſſere columnæ. *Hor.*
Sæcli incommoda peſſimi poëtæ. *Cat.*

[b] Nam ſi luxerit, ad librariorum
Curram ſcrinia. Cæſios, Aquinos,
Suffenum, omnia colligam venena,
Ac te his ſuppliciis remunerabor. *Cat.*

toûts les ouvrages de Cæſius, d'Aquinus, & de Suſſenus pour lui en faire préſent.

Soïez plûtôt maçon[c], ſi c'eſt votre talent,
Ouvrier eſtimé dans un art néceſſaire,
Qu'écrivain du commun, & poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre art des degrés différents,
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs.
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrés du médiocre au pire:
Qui dit froid écrivain, dit déteſtable auteur.

Il ne ſuffit pas pour être poëte, de ſçavoir tourner un vers[d]. Celui-là ſeul en mérite le nom qui a l'eſprit rempli d'un enthouſiaſme divin, & qui eſt capable de s'élever aux plus grandes choſes: celui dont la poëſie ne conſiſte pas dans la meſure & dans l'arrangement des mots[e], mais dont les vers intervertis, & mis en piéces feroient reconnoître en cet état des talents inſpirés par Apollon & par les Muſes.

2. L'étude des anciens né-ceſſaire pour perfectionner un beau naturel.

Un beau naturel ſe perfectionnera par l'étude des anciens. Autant qu'une imitation ſervile [f] eſt mépriſable, autant il eſt avantageux de ſe former ſur les grands modéles. Les plus illuſtres auteurs ont profité des exemples [g], & s'y ſont conformés. C'eſt principalement dans l'antiquité, qu'on peut trouver le ſimple joint au ſublime.

CHAPITRE SIXIE'ME.

De l'Hiſtoire.

SOMMAIRE.

1. *Peu de vérité à eſpérer de l'hiſtoire.* 2. *L'hiſtoire a ſuivi le génie des peuples.* 3. *De l'amour du merveilleux.* 4. *Devoirs de l'hiſtoire.* 5. *Sincerité de quelques hiſtoriens.* 6. *Hiſtoriens remplis de fables.* 7. *Des anciennes chroniques.* 8. *Pyrrhoniſme outré ſur l'hiſtoire.* 9. *Récits de batailles qui paroiſſent incroïables.* 10. *Du traité des paralléles de l'hiſtoire Grecque & Romaine.* 11. *Diverſité d'opinions ſur les faits les plus célébres.* 12. *De la bonne critique de l'hiſtoire.* 13. *Fruit de l'étude de l'hiſtoire.*

1. Peu de vérité à eſperer de l'hiſtoire.

C'Eſt une réflexion trés-ſenſée de Plutarque [a] dans la vie de Péri-

---

[c] *Deſper. art. poëtiq. chant.* 4.

[d] . . . . neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis: neque, ſi quis ſcribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe poëtam.
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum; des nominis hujus honorem. *Hor. lib.* 1. *Sat.* 4.

[e] . . . . . eripias ſi
Tempora certa, modoſque, & quod prius ordine verbum eſt,
Poſterius facias, præponens ultima primis;
Non, ut ſi ſolvas, poſtquam diſcordia tætra
Belli ferratos poſtes, portaſque refregit;
Invenias etiam diſjecti membra poëtæ. *Hor. lib.* 1. *Sat.* 4.

[f] O imitatores ſervum pecus, ut mihi ſæpé
Bilem, ſæpe jocum veſtri movere tumultus! *Hor.*

[g] *Virgile a emprunté beaucoup de beautés d'Homére & de Théocrite. Homére a décrit le Bouclier d'Achille. Hom. Il.* 17. *Héſiode a décrit le bouclier d'Hercule. Heſiod. in Aſpid. C'eſt à leur exemple que Virgile a fait la déſcription du Bouclier d'Enée; que le Taſſe a gravé les deſtinées de la maiſon d'Eſt ſur le bouclier de Renaud; & que dans les avantures de Télémaque, le bouclier de ce jeune héros préſente un tableau qui eſt une copie achevée du bouclier d'Achille dans Homére. Les deſcentes aux enfers d'Enée & de Télémaque ſont imitées de l'Odyſſée, &c.*

[a] *Théodore Gaza qui vivoit dans le*

clés, qu'il eſt fort difficile ou même impoſſible d'apprendre & de diſcerner le vrai par la lecture de l'hiſtoire. Car ſi elle eſt écrite aprés pluſieurs ſiécles, elle a contre elle l'antiquité des temps qui lui dérobe la connoiſſance des choſes paſſées ; & ſi elle eſt écrite du vivant de ceux dont elle parle, la haine [b], l'envie, ou la flaterie la portent elle-même à corrompre & à déguiſer la vérité.

N'eſt-il pas vrai-ſemblable que les hiſtoriens [c] ont flâté leur nation, qu'ils ont négligé ceux dont la poſtérité étoit éteinte, ou dans un état obſcur, & qu'ils ont au contraire élevé les noms de ceux dont ils pouvoient attendre des récompenſes ? combien de motifs d'altérer [d] la verité ? Tacite a beau proteſter qu'il n'a aucun ſujet de prévention favorable ou de haine : le lecteur défiant ajoûtera plus de foi à Strada qui dit, que pour être bon hiſtorien, il faudroit n'être d'aucune religion, d'aucun païs, d'aucune profeſſion, d'aucun parti, c'eſt-à-dire, n'être pas homme.

On ſeroit fort ſimple, dit S. Réal, [e] d'étudier l'hiſtoire avec l'eſperance d'y découvrir ce qui s'eſt paſſé : c'eſt bien aſſez qu'on ſçache ce qu'en croient tels & tels auteurs ; & ce n'eſt pas tant l'hiſtoire des faits qu'on doit chercher que l'hiſtoire des opinions des hommes. Clio celle des Muſes qui préſide à l'hiſtoire, a été nommée une courtiſanne [f] qui ſe livre ſans réſerve au prémier venu pour la plus vile récompenſe.

Velléius Paterculus rempli de flâterie pour Tibére & pour Séjan a plûtôt compoſé des panégyriques qu'une hiſtoire. Zozime ſe laiſſe emporter à ſa paſſion contre Conſtantin ; Euſébe flatte toujours cet Empereur. Tite-Live favoriſoit ouvertement le parti de Pompée [g]. Auguſte l'en plaiſantoit, & ne l'en aimoit pas moins. Dion étoit trop partial pour Céſar.

L'hiſtoire [h] eſt un préſent qu'on ne doit faire qu'à la poſterité. Boccalini [i] conſeille de n'écrire que ce qu'on a vû, & de ne le donner au public qu'aprés ſa mort. En ſuppoſant l'impartialité, qu'on ne doit pourtant pas eſpérer, chaque hiſtorien ajuſte l'hiſtoire à ſon charactére particulier : Salluſte eſt moral, Tacite eſt politique, Tite-Live eſt ſuperſtitieux & orateur. Touts nous veulent apprendre les cauſes des événements, ignorées non-ſeulement des contemporains, mais de ceux mêmes qui ont eu part aux affaires.

La Gréce étoit ſi fertile en hiſtoriens que plus de trois cents auteurs ſe rencontrérent dans la deſcription d'une ſeule bataille. Lucien [k] compare la paſſion des Grecs pour écrire l'hiſtoire, à la maladie épidémique des Abdéritains qui reſſembloit beaucoup à la folie.

Toute l'hiſtoire ancienne à été preſqu'en-

quinziéme ſiécle diſoit, que s'il ſe trouvoit dans la néceſſité de jetter tous les auteurs anciens dans la mer, à la réſerve d'un ſeul, il ſauveroit Plutarque.

[b] Tiberii, Caiique & Claudii ac Neronis res, florentibus ipſis : ob metum falſæ, poſt quam occiderant, recentibus odiis compoſitæ ſunt. *Tac.*

[c] Datur hæc venia antiquitati, ut miſcendo humana divinis, primordia urbis auguſtiora faciat. *Tit Liv.*

[d] Veritas pluribus modis infracta, libidine aſſentandi, aut odio adversùs dominantes *Tac.*

[e] *S. Réal, œuvr poſt.*

[f] Scortum triobolare.

[g] Titus Livius eloquentiæ ac fidei præclarus imprimis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut Pompeïanum eum Auguſtus appellaret : neque id amicitiæ eorum offecit, *Tac. annal. lib. 4.*

[h] *Lucien, comm. il faut écrire l'hiſt.*

[i] *Boccalin. ragguagl. di Parnaſſ.*

[k] *Lucien, comm. il faut écr. l'hiſt.*

qu'entiérement défigurée par les Poëtes, qui ont fait un mêlange continuel de leurs fictions avec la vérité, comme on peut voir (*l*) par l'hiſtoire de Jupiter & de toute la famille des Titans; par celle d'Iſis, de Médée, de Didon, d'Hercule; par l'expédition des Argonautes; par le ſiége de Troïe; & par une foule d'autres éxemples.

2. L'hiſtoire a ſuivi le génie des peuples.

Il eſt aiſé de s'appercevoir que l'hiſtoire a bien plus ſuivi (*m*) le génie des peuples que la vérité ou l'importance des événements. Toute cette ſcience de l'hiſtoire telle que nous l'avons, eſt le fruit du goût que les Grecs ont eu pour écrire & pour conter. L'hiſtoire de l'antiquité ne nous a tranſmis que ce qui a rapport aux Grecs, & aux Romains, qui les ont imités depuis. Car ſans parler des païs découverts depuis ces derniers ſiécles, des empires du Méxique, & du Pérou, ſi étendus, ſi peuplés, ſi magnifiques, ſi riches, dont nous ne connoiſſons pas l'hiſtoire, celle des autres peuples n'a été tirée de l'oubli qu'autant qu'elle a eu quelques liaiſons avec les hiſtoires Grecque & Romaine. L'hiſtoire prophane n'a preſque point parlé des Juifs, & on trouve des fautes groſſiéres dans le peu qu'elle en a rapporté. A peine ſeroit-il parlé des anciens Gaulois, qui avoient étendu leurs colonies & leurs conquêtes preſque dans tout le monde ancien, ſans le pillage de quelques temples de la Gréce, ſans la priſe de Rome, & les guerres qu'ils ont euës contre les Romains, ſoit en attaquant ſoit en défendant. Les quatre célébres empires des Aſſyriens, des Perſes, des Grecs, & des Romains ſont ſurpaſſés en étenduë de conquête & de durée par quatre autres puiſſances que nous ne connoiſſons preſque pas, qui ſont celles des Chinois, des Scythes, des Arabes, & des Turcs. Malgré l'obſcurité de l'hiſtoire à cet égard, je ne crains point d'avancer que le roïaume de la Chine l'emporte ſur celui d'Aſſyrie par la durée, par le nombre de ſes peuples, par la ſageſſe de ſon gouvernement, par l'étenduë même de ſes limites. Que les conquêtes d'Almanzor qui ont compris l'Arabie, l'Egypte, touts les païs ſeptentrionaux de l'Afrique juſqu'à l'Océan Occidental, & preſque toute l'Eſpagne, ont été pouſſées plus loin que celle de Cyrus: que les conquêtes d'Alexandre ne peuvent être comparées à celles de Tamerlan iſſu de la Scythie Orientale. Ce conquérant ſoûmit une partie de la Chine; s'ouvrit un paſſage par la Tartarie & la Moſcovie, pour délivrer l'Empereur de Conſtantinople; & triompher de Bajazeth; & s'en retournant il augmenta ſa domination de la Syrie, de la Perſe, & des Indes. Quelle Séchereſſe d'hiſtoire ſur ces nombreux eſſains de peuples trés-puiſſants & trés-courageux ſortis de la Scythie ſeptentrionale, qui ſous différents noms ont démembré tout l'empire Romain en Occident, pluſieurs ſiécles avant que les Turcs originaires de la Scythie Orientale & des côtes de la mer Caſpienne, appellés en Aſie ou par les empereurs de Conſtantinople ou par les rois de Perſe, (car les hiſtoriens ne conviennent pas de ce fait) aïent établi ſur les ruines de l'Empire Romain en Orient, & ſur celles de l'empire Arabe, une puiſſance plus formidable que ne fut jamais toute la puiſſance Romaine. L'hiſtoire de touts ces peuples ſi belliqueux & ſi redoutés eſt trés-peu connuë.

[*l*] *Paléphate. Hérodote. Elien. Athénée. M. l'Abbé Banier, &c.*

[*m*] *Réflex. ſur cet. Temple.*

avec les mœurs & le goût de notre siécle, je suis étonné de n'y pas trouver plus de différence; & Homére me paroît bien plus proche de nous, que les auteurs, qui vivoient, il y a deux cents ans. Voici un exemple qui servira de preuve à ma proposition.

§. 3. Des prémiéres piéces du théatre François.

Les piéces de théatre parmi nous ont commencé par jouer l'histoire de la vie & de la passion de N.S. cela s'appelloit jouer les mysteres, & lorsqu'on représentoit la vie de quelque saint, cela s'appelloit jouer le mystere d'un tel saint. Dans l'edition de la tragedie de la passion donnée au public l'an 1559. qui contient les additions faites par très-éloquent & scientifique docteur maître Jean Michel, on lit au titre ces paroles naïves: Lequel mystére fut joué à Angers moult triomphamment, & derniérement à Paris. Comme dans cet ouvrage il n'y a point d'acteur qui n'ait son nom particulier, les deux gardes du sepulchre s'appellent l'un Marchantonne, & l'autre Rubion. Voici en quels termes Marchantonne assure à Caïphe & aux autres Juifs, qu'il aura trés grand soin, que le corps du crucifié ne soit pas dérobé.

MESSEIGNEURS,
Nous promettons sur nos honneurs
De veiller si bien nuit & jour
Et d'y faire si bon séjour,
Que nous vous répondrons du corps,
Pourvu que soïons les plus forts,
Ou y en aura de torchés.

Rubion ajoûte,
Je sois pendu ou écorché,
S'il en approche chien ou chat,
Si je ne l'assomme tout plat
Du prémier coup, sans marchander,
Et puis m'en vienne demander
De ses nouvelles qui voudra.

Ces vers sont un peu éloignés du goût dramatique, qui a régné cent ans après dans les pieces de Corneille.

En 1420. lorsque le roi de France & le roi d'Angleterre entrérent dans Paris (q), fut fait en la ruë Kalende devant le palais un moult piteux mystére de la passion notre Seigneur au vif, selon qu'elle est figurée au tour du cueur de notre Dame de Paris, & duroient les échaffaulx environ cent pas de long, venant de la ruë de la Kalende, jusqu'aux murs du palais, & n'étoit homme qui veist le mystére, à qui le cueur ne apitoiast.

En 1424. devant le Châtelet (r), avoit ung moult bel mystére du vieil testament & du nouvel, que les enfants de Paris firent, & fut fait, sans parler, ne sans signer, comme ce fussent ymages enlevées contre ung mur.

Alain Chartier (s) parlant de l'entrée de Charles VII. à Paris en 1437. dit: Tout au long de la grand ruë S. Denys, auprés d'un jet de pierre l'ung de l'autre, étoient faits échaffaulx bien & richement tendus, où étoient faits par personnages l'annonciation notre Dame, la nativité notre Seigneur, sa passion, sa réssurrection, la pentecôte, & le jugement qui séoit trés bien: car il se jouoit devant le Châtelet, où est la justice du roi. Et emmy la ville avoit plusieurs autres jeux de mysteres, qui seroient trop longs à raconter, & là venoient gens de toutes parts, criant, Noël, & les autres pleuroient de joie.

L'histoire de la ville de Lyon (t) fait mention

(q) *Journal de Paris, sous Charl. VI. & Charl. VII. imprimé à Paris en 1729. in-4. p. 72.*

(r) *Ib. p. 102.*

(s) *Alain Chartier, hist. de Charl. VII. p. 209.*

(t) *Hist. de la ville de Lyon par Rubis, liv. 3. c. 53.*

mention d'un théatre public dreſſé à
» Lyon en 1540. » Et là par l'eſpace de
» trois ou quatre ans, les jours de diman-
» che, & les fêtes après dîner furent re-
» préſentées la plûpart des hiſtoires du
» vieil & du nouveau teſtament, avec la
» farce au bout pour récréer les aſſiſtants.

" Il paroît par la bibliothéque de la Croix du Maine, que dés l'an 1540. quelques-unes de ces comédies ſaintes avoient été imprimées. Certaines proceſſions qui ſont encore uſitées en beaucoup d'endroits, ſont des reſtes des anciens jeux des myſtéres.

La prémiére ſociété de comédiens en France fut érigée en confrérie, ſous le titre de la paſſion de N. S. Ils obtinrent des lettres patentes du 4. Décembre 1402. pour leur établiſſement à Paris.

Chez nos dévots aïeux (*u*) le théatre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaiſir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe groſſiére
En public à Paris y monta la prémiére,

François prémier confirma cet établiſſement des confréres de la paſſion par lettres patentes du mois de Janvier 1518. Long-temps auparavant le cardinal Le Moyne avoit acheté l'hôtel de Bourgogne, & l'avoit donné à une troupe de comédiens, qui récitoient les actes de la paſſion de Jéſus-Chriſt, ou de quelques martyrs, à condition qu'ils ne repréſenteroient que des piéces pieuſes.

Un arrêt du parlement de 1541. défendit la repréſentation de ces ſortes de jeux, mais par un arrêt du 19. Novembre 1548. le parlement permit aux comédiens de s'établir dans l'ancien hôtel de Bourgogne, à condition de n'y jouer que des ſujets prophanes, licites, & honnêtes; & leur fit de très-expreſſes défenſes, de repréſenter aucun myſtére de la paſſion, ni autres myſtéres ſacrés.

14. Caprice des productions de l'eſprit.

Il y a beaucoup de caprice dans toutes les productions de l'eſprit, comme dans les autres ouvrages de la nature. Le poëme Dramatique parmi les anciens fut long-temps dans l'enfance, & l'eſſai du poëme Epique le plus difficile de touts a été un coup d'un grand maître: au lieu que parmi les modernes le poëme Dramatique atteint ou ſurpaſſe même tout ce que l'antiquité à fourni en ce genre, mais qu'il ne ſe voit rien qui égale les deux poëmes d'Homére & de Virgile.

15. Pourquoi le poëme épique réuſſit difficilement.

La plûpart de ceux qui en ont cherché la cauſe, & entr'autres le P. Rapin [*x*] l'ont attribuée à la monotonie de la rime, qui à la longue fatigue l'oreille, & rend un ouvrage languiſſant. Le P. Bougeant réfute cette opinion, & trouve la véritable raiſon du peu de réuſſite de nos poëmes Epiques dans le mêlange de la véritable religion avec l'intervention des divinités du Paganiſme, & avec ce merveilleux qui conſtituë la véritable eſſence du poëme Epique. Je raporterai les propres termes du P. Bougeant, comme très-propres à développer & à faire valoir ſa penſée.

Par quelle fatalité eſt-il arrivé que depuis la renaiſſance des lettres, ni les François ni les autres nations, après avoir égalé à peu prés les anciens dans tout le reſte, & les avoir même ſurpaſſés en pluſieurs choſes, n'ont pû encore produire aucun poëme Epique, qui ſoit véritablement eſtimable en genre de poëme Epique, quoiqu'on y

[*u*] *Des-Preaux, art poëtique, chant* 3.

[*x*] *Le p. Rapin, réflex. ſur la poëſie.*

trouve d'ailleurs beaucoup de beautés? ce ſeroit une injuſtice d'en attribuer la cauſe au défaut de génie dans les modernes. L'Arioſte, le Taſſe, Milton, ſans parler de pluſieurs autres, en ont eu ſuffiſamment pour réüſſir, ſi la choſe eût été poſſible. C'eſt encore une erreur parmi nous de s'en prendre à la rime, dont l'uniformité, dit-on; & les chûtes continuelles fatiguent l'eſprit & l'oreille. Elle a au contraire de la grace & de la force; elle fixe l'attention & la mémoire; elle entraîne l'eſprit, flatte l'oreille, embellit l'expreſſion, elle reléve les penſées les plus ſimples, & donne une nouvelle force aux plus ſublimes. Ne donne-t-elle pas un nouvel agrément au poëme du Lutrin? Ne lit-on pas tout de ſuite toutes les tragédies de Racine ſans être fatigué de la rime? Seroit-ce, comme quelques-uns s'imaginent, que nos auteurs ſe ſont attachés à des ſujets trop récents? La plûpart de nos modernes ont pris des ſujets fort anciens. Tels ſont la Jéruſalem délivrée, Clovis, Pharamond, Conſtantin, & encore plus le paradis perdu, qui eſt ſans contredit le plus ancien de touts les ſujets. Il n'y eut jamais de ſujet de poëme plus récent que celui de l'Iliade, lorſqu'Homére le publia, & cependant l'Iliade ne laiſſa pas d'attirer dès lors l'admiration de toute la Gréce. La véritable raiſon du peu de ſuccès de poëmes épiques de nos modernes, c'eſt qu'ils ont choiſi des ſujets qui ſuppoſent la véritable religion, & qui ont quelque liaiſon avec elle: or la véritable religion détruit ce merveilleux qui conſiſte dans l'intervention des divinités du Paganiſme, qui conſtituë la véritable eſſence du poëme épique. Auſſi voïons-nous que les avantures de Télémaque, aux quelles il ne manque que la rime pour être un poëme épique accompli, & auxquelles rien ne manque pour être un ouvrage achevé ont été généralement applaudies & admirées, au lieu que le mêlange des idées de la véritable religion avec les fables & les divinités du Paganiſme [y], n'a pû rien produire qui ait été gouté, malgré l'excellence des morceaux détachés, malgré l'agrément de la belle verſification, malgré les deſcriptions charmantes, & les plus beaux traits de morale qui y ſont inſérés.

Le poëme de la Henriade vient de nous prouver qu'aucun de ces obſtacles n'eſt inſurmontable; & que ni la monotonie de la rime, ni le choix d'un ſujet récent, ni le mélange de la vraie religion avec le merveilleux de la mythologie, n'empêchent de produire du beau & de l'excellent dans le genre du poëme épique.

Le merveilleux des fables eſt ſi eſſentiel au poëme épique, qu'on a conteſté à Lucain la qualité de poëte, parceque ſes narrations tiennent plus de l'hiſtoire que de la fiction. Palingénius ſe déclare contre ce ſentiment [z]. Il

[y] *L'Arioſte mêle ſaint Jean avec les Parques, avec l'Hippogriphe, & autres fables Arioſt. Orland. furioſ. cant.* 34. *Stanz.* 58.

Alexandre Roſa dans un poëme intitulé: Virgilius Evangelizans. *décrit ainſi l'inſtitution du Saint Sacrement*:

Jamque dies cœlo conceſſerat, almaque Phœbe
Noctivago curru celſum pulſabat Olympum;
Cùm Chriſtus Cererem ſociis Bachumque miniſtrat,
Quæ mortis monumenta ſuæ partitur in omnes,
Ut longum nobis Chriſti teſtentur amorem

[z] Credo aliquos tetricæ mentis naſique ſeveri
Qui ſolos ſe ſcire putant & noſcere verum,
Atque ſibi ſolis divûm bonitate tributum,

auroit honte, dit-il, de faire des vers, s'ils ne pouvoient pas être le langage de la vérité, & si le mensonge étoit essentiel à la poësie.

On ne doit, suivant Strabon [a], ni prendre pour vrai ni regarder comme entiérement fabuleux, ce qu'on trouve dans Homére & dans les autres poëtes.

Les avantures de Télémaque on été regardées comme un poëme parfait. L'abbé Fraguier s'est opposé à cette idée, & a composé une dissertation [b] pour prouver qu'il ne peut y avoir de poëme en prose.

16. Dispute littéraire au sujet des odes & des tragedies.

Il s'est élevé dans ces derniers temps une dispute qui a partagé quelques uns de ceux qui tenoient le premier rang [c] dans l'empire des lettres, sçavoir si les vers sont absolument nécessaires aux odes & aux tragédies. Montagne [d] pour exprimer l'effet de la poësie, se sert de cette comparaison: „ Comme „ la voix contrainte dans l'étroit canal „ d'une trompette sort plus aiguë & plus „ forte, ainsi la sentence pressée aux „ piés nombreux de la poësie s'élance „ plus brusquement, & frappe d'une „ plus vive secousse: „.

17. De la rime.

L'origine de la rime est contestée.

Caramuel prétend qu'avant Homére on écrivoit en Grec rimé: & il se fonde sur une comédie d'un ancien poëte nommé Trézeïs. Les uns attribuënt l'origine de la rime aux Provençaux: les autres soûtiennent que les Provençeaux l'ont empruntée des Arabes, & qu'une preuve de l'ancienneté de la rime chés les Arabes, se tire de l'Alcoran écrit en rimes arabesques. Il semble à d'autres que les vers Léonins [e] ont été la vraie source de la rime.

Etienne Jodelle & Jean-Antoine de Baïf [f] ont entrepris de supprimer

Omnia judicio perplexa expandere recto,
Dicturos nunquam me degustasse beatos.
Aoniæ fontes & sacras Phocidos undas,
Nec prorsus lauro dignum titulove poëtæ,
Quod non inflatas nugas mirandaque monstra
Scribimus, ac nullas fingendo illudimus aures.
Nam solas tribuunt fabellas vatibus, ac si
Vera loqui fædumque foret vetitumve poëtis.
Horum ego judicium falsum ac damnabile duco,
Nilque mihi melius, nil dulcius esse videtur,
Quàm verum amplecti: vetulis puerisque relinquo.
Has nugas; alii eructent fera bella gigantum,
Harpyïasque truces, & Gorgonas & Cyclopes,
Et captos blando Sirenum carmine nautas...
Non mihi sit tanti Phœbeæ gloriâ lauri',
Atque Corymbiferis hederis ornare capillos,
Ut sic delirem! pudet ah! pudet esse poëtam,
Si nugis opus est puerilibus inservire,
Et jucunda sequi spreto mendacia recto.
Marcell. Paling. Zodiac. vita, lib. 6.

[a] *Strab. lib. 1.*

[b] *Mémoir. de l'Acad. des bell. lettr. t. 6.*

[c] *La Motte & M. de Voltaire ont été les chefs des deux partis qui ont soutenu les opinions opposées. L'épitre de Clio sur ce différend est un morceau de littérature d'un goût exquis.*

[d] *Montagne, liv. 1. c. 25.*

[e] *Les vers Léonins ont été fort à la mode; ils furent ainsi appellés d'un chanoine régulier de saint Victor nommé Léon, qui vivoit sous les régnes de Louis le Jeune, & de Philippe Auguste.*

Dæmon languebat, monachus tunc esse volebat,
Ast ubi convaluit, mansit ut antè fuit.
Cùm fator rerum privasset semine clerum,
Ad satanæ votum successit turba nepotum;
Curia dat curas, ergò tu, si benè curas
Vivere securè, non sit tibi curia curæ.

[f] *Pasquier, recherches liv. 7, c. 12. Dans le même chapitre Pasquier donne plusieurs exemples de cette poësie mesurée sans rimes.*

la rime, & d'introduire des vers mesurés à la maniére des Grecs & des Romains, ce qui ne leur a pas réüssi. Nicolas Rapin [g] fit la même tentative, en quoi le cardinal du Perron dit que Rapin fut plus heureux que Jean-Antoine de Baïf, qui avoit essaïé le même genre de poësie.

18. Entraves données à l'esprit.

On a donné à l'esprit humain des entraves bien plus génantes encore que celles de la rime. Simmias, Simonide, & quelques autres poëtes Grecs ont imité par la mesure de leurs vers plus ou moins longs certaines figures comme d'un œuf, d'un autel, d'une hache, des aîles. Athénée [h] observe que Pindare composa une ode d'où la lettre S étoit excluë.

L'anthologie [i] fait mention de vers composés de maniére qu'ils pouvoient être retournés, & que touts les mêmes mots dans un ordre rétrograde faisoient d'autres vers & un autre sens.

L'histoire des Cardinaux [k] rapporte des vers dont l'artifice étoit tel, qu'en les lisant dans l'ordre qu'ils présentoient, ils contenoient un éloge, & qu'en renversant touts les mots dans l'ordre rétrograde, on y trouvoit d'autres vers fort satiriques. On trouve dans cette même histoire des Cardinaux [l] des vers Grecs à la louange de Pierre de Gondi, qui commencent par toutes les lettres qui rangées de suite forment son nom.

C'est ce qu'on appelle vers acrostiches, lorsque les premiéres ou derniéres lettres de chaque vers font lire par leur arrangement un nom ou autre chose intelligible. Cicéron [m] a parlé des vers acrostiches des Sibylles. Saint Augustin [n] rapporte de ces sortes de vers de la Sibylle Erythrée.

Ovide dans la métamorphose de la Nymphe Echo a donné un éxemple des syllabes répétées qui imitent les échos.

Mézerai [o] fait mention d'un poëme de trois cents vers à la louange de Charles le Chauve, dont touts les mots commençoient par la lettre C. On trouve dans les bigarrures de Des Accords [p]

---

[g] *Baillet, jugem. des sçav. t. 5. p. 50.*

[h] *Ce poëme étoit nommé ἄσιτμον. Athén. déipnos. liv. 10. c. 17.*

[i] *Anthol. lib. 6. c. 4.*

[k] Quidam vates Clementi VI. obtulit libellum supplicem alicujus doni obtinendi gratiâ, & in eum finem versus panxit miro artificio elaboratos, qui in laudem pontificis legebantur, modò supplicationi fuisset satisfactum, alias eodem retrogrado ordine vir mercenarius & maledicus in pontificis dedecus composuerat.

Laus tua, non tua fraus, virtus, non copia rerum
Scandere te fecit hoc decus eximium.
Pauperibus tua das, nunquam stat janua clausa
Fundere res quæris, nec tua multiplicas.
Conditio tua sit stabilis, nec tempore parvo
Vivere te faciat hîc Deus omnipotens.

Sensu & ordine in versis.

Omnipotens Deus hîc faciat te vivere parvo.
Tempore, nec stabilis sit tua conditio,
Multiplicas tua, nec quæris res fundere, clausa
Janua stat, nunquam das tua pauperibus.
Eximium decus hoc fecit te scandere rerum
Copia, non virtus; fraus tua, non tua laus.
Gall. purpur. p. 72.

[l] *Gall. purpur. p. 658.*

[m] *Cic. de divinat. lib. 2.*

[n] *Les vers de la Sibylle Erythrée cités par Saint Augustin, forment par leurs lettres initiales ces mots :* Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱὸς σωτήρ. *Jésus-Christ fils de Dieu, Sauveur. S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 23.*

[o] *Mézerai, dans le régne de Charles le Chauve.*

[p] *Bigarr. de Des Acc. liv. 1. ch. 14.*

plusieurs vers d'un poëme en 350. vers, intitulé *Pugna porcorum* [q] dont touts les mots commencent par la lettre P. On voit au même endroit quelques vers d'un poëme d'environ 1200. vers, intitulé *Christus crucifixus*, dont touts les mots commencent par la lettre C.

Un poëte pour critiquer le Tasse, fit un poëme de la Jérusalem ruinée, où il s'assujettit au même nombre de vers & aux mêmes rimes, qui composent le poëme du Tasse de la Jérusalem délivrée. C'est un petit ouvrage fort connu que le Centon [r] nuptial d'Ausone, tiré de Virgile. L'Impératrice Eudocie a fait la vie de Jésus-Christ en centons d'Homére. Proba Falconia a composé un poëme qui comprend une partie du vieux & du nouveau testament, où il n'entre que des centons de Virgile. Lælius & Julius Capilupi ont excellé dans ce genre de poësies, où ils se sont éxercés sur plusieurs sujets. Etienne de Pleurre chanoine régulier de Saint Victor a traité quelques sujets de piété en centons de Virgile. Son ouvrage est approuvé de deux docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, qui disent dans leur approbation que cet auteur a fait des couronnes à Jésus-Christ & aux Martyrs de l'or de l'idole de Moloch. Suivant les régles qu'Ausone a préscrites sur les centons, on peut partager un vers en deux, ou l'emploïer tout entier, mais il n'est pas permis d'en emploïer deux de suite.

19. Variations dans le goût.

Le goût de la poësie a fort varié; les épithétes d'Homére sont fort simples & prises dans la nature, il appelle sans façon la nége blanche, le lait doux, le feu ardent. Ovide [s] a emploïé des épithétes brillantes, & qui sont autant de pensées. Les auteurs qui sont venus depuis, ont cherché des antithéses & des pointes.

Ce mauvais genre d'écrire a été poussé à l'excés. Benserade disoit sur le déluge.

Dieu lava bien la tête à son image.

Thysbé dans Théophile dit du poignard de Pyrame:

Ah! voici le poignard, qui du sang de son maître
S'est souillé lachement, il en rougit le traître.

Racan fit ces deux vers sur une bergére dans un bois.

Quel miracle de voir en ce lieu triste & sombre
Une déesse en terre, & le soleil à l'ombre!

C'est une piéce originale que le poëme de la Magdeleine [t]. Les yeux de la pécheresse pénitente y sont des chandelles fonduës: de moulins à vent ils deviennent des moulins à eau: ses

[q] *Ce poëme est d'un Allemand apellé* Petrus Porcius, *autrement* Petrus Placentius.

[r] Cento *signifie en latin un habit plein de piéces.*

[s] *On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans ce dystique de l'épitre de Didon à Enée.*

Exerces pretiosa odia & constantia magna,
Si dum me fugias, est tibi vile mori.

Votre haine est d'un prix inestimable, s'il vous en coute la vie, pour me fuir. Mais les anciens poëtes Grecs n'eussent jamais appellé une haine prétieuse. Quoique Velleïus Paterculus ne soit pas poëte, nous pouvons citer ici une épithéte de cet auteur, qui toute recherchée qu'elle est, présente une belle idée. C'est lorsque parlant de Domitius, il l'appelle un homme d'une éminente simplicité. Eminentissimæ simplicitatis virum.

[t] *Le p. Bouhours, maniére de bien penser, dial. 2.*

treſſes blondes, dont elle eſſuïe les piés de Jéſus-Chriſt, ſont un torchon doré: elle-même eſt une ſainte courtiſanne, qui n'eſt plus un chaudron ſale & tout noir: les larmes d'un Dieu ne ſont que d'eau de vie: Jéſus-Chriſt eſt un grand opérateur qui eut l'adreſſe d'ôter les cataractes des yeux de Magdeleine, & l'Hercule qui nettoïa l'étable de ſon cœur.

M. Muratori [*u*] ſoûtient que c'eſt de France que le cavalier Marin apporta en Italie le mauvais goût des pointes. M. le marquis Jean-Joſeph Orſi défend les auteurs de ſa nation [*x*] contre la critique du pére Bouhours: il obſerve que ce pére, dans la maniére de bien penſer, n'a nommé Pétrarque qu'une fois en paſſant, & qu'il cite ſouvent le cavalier Marin & pluſieurs autres poëtes Italiens encore moins eſtimés; que parmi les auteurs Italiens, qui ont écrit en proſe, il ne s'attache qu'à ceux qui n'ont aucune réputation. Il reléve une bévûë énorme d'avoir attribué à l'Arioſte, ces deux vers qui ſont du Bornia.

Così colui del colpo non accorto,
Andava combattendo, ed era morto.

Et d'avoir critiqué comme placée dans un poëme héroïque, une penſée fort convenable à un poëme burleſque. Deſpreaux [*y*] aſſûre au contraire que les pointes vinrent d'Italie:

Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées;
Le vulgaire ébloui de ce faux agrément
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnaſſe....
Un héros ſur la ſcéne eut ſoin de s'en parer.
Et ſans pointe un amant n'oſa plus ſoupirer.
On vit touts les bergers dans leurs plaintes nouvelles
Fidéles à la pointe encor plus qu'à leurs belles....
La raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux.

20. Rien n'eſt plus inſupportable qu'un poëte médiocre.

Le bon goût & la critique ſont venus à bout de bannir les pointes des ouvrages d'eſprit; mais parviendra-t-on jamais à détourner de faire des Vers, touts ceux à qui la nature n'a pas donné ce beau feu qui fait les poëtes? C'eſt un métier [*z*] dont chacun croit pouvoir ſe mêler, quoique rien ne ſoit plus [*a*] inſupportable qu'un poëte médiocre.

Catulle faiſant réponſe à Licinius Calvus célébre orateur qui lui avoit envoïé pendant la fête des Saturnales de trés-méchants vers d'auteurs inconnus, le menace [*b*] en raillant de chercher

---

[*u*] *Dans ſon traité*: Della perfetta poëſia Italiana ſpiegata e dimoſtrata con varie oſſervazioni.

[*x*] *Le livre de M. le Marquis Jean-Joſeph Orſi eſt intitulé*: Conſiderazioni ſopra un famoſo libro Franzeſe intitolato, *La maniére de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit*.

[*y*] *Deſpreaux, art poëtiq. chant.* 2.

[*z*] Navem agere ignarus navis timet: abrotonum ægro
Non audet, niſi qui didicit, dare: quod medicorum eſt,
Promittunt medici: tractant fabrilia fabri.
Scribimus indocti doctique poëmata paſſim. *Horat. lib.* 2. *epiſt.* 1.

[*a*] .... Mediocribus eſſe poëtis
Non dî, non homines, non conceſſere columnæ. *Hor.*
Sæcli incommoda peſſimi poëtæ. *Cat.*

[*b*] Nam ſi luxerit, ad librariorum
Curram ſcrinia. Cæſios, Aquinos,
Suffenum, omnia colligam venena,
Ac te his ſuppliciis remunerabor. *Cat.*

toûts les ouvrages de Cæſius, d'Aquinus, & de Suſſenus pour lui en faire préſent.

Soïez plûtôt maçon[c], ſi c'eſt votre talent,
Ouvrier eſtimé dans un art néceſſaire,
Qu'écrivain du commun, & poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre art des degrés différents,
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs.
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrés du médiocre au pire:
Qui dit froid écrivain, dit déteſtable auteur.

Il ne ſuffit pas pour être poëte, de ſçavoir tourner un vers[d]. Celui-là ſeul en mérite le nom qui a l'eſprit rempli d'un enthouſiaſme divin, & qui eſt capable de s'élever aux plus grandes choſes: celui dont la poëſie ne conſiſte pas dans la meſure & dans l'arrangement des mots [e], mais dont les vers intervertis, & mis en piéces feroient reconnoître en cet état des talents inſpirés par Apollon & par les Muſes.

2. L'étude des anciens né-ceſſaire pour perfectionner un beau naturel.

Un beau naturel ſe perfectionnera par l'étude des anciens. Autant qu'une imitation ſervile [f] eſt mépriſable, autant il eſt avantageux de ſe former ſur les grands modéles. Les plus illuſtres auteurs ont profité des exemples [g], & s'y ſont conformés. C'eſt principalement dans l'antiquité, qu'on peut trouver le ſimple joint au ſublime.

CHAPITRE SIXIE'ME.

De l'Hiſtoire.

SOMMAIRE.

1. *Peu de vérité à eſpérer de l'hiſtoire.* 2. *L'hiſtoire a ſuivi le génie des peuples.* 3. *De l'amour du merveilleux.* 4. *Devoirs de l'hiſtoire.* 5. *Sincerité de quelques hiſtoriens.* 6. *Hiſtoriens remplis de fables.* 7. *Des anciennes chroniques.* 8. *Pyrrhoniſme outré ſur l'hiſtoire.* 9. *Récits de batailles qui paroiſſent incroïables.* 10. *Du traité des paralléles de l'hiſtoire Grecque & Romaine.* 11. *Diverſité d'opinions ſur les faits les plus célébres.* 12. *De la bonne critique de l'hiſtoire.* 13. *Fruit de l'étude de l'hiſtoire.*

1. Peu de vérité à eſpérer de l'hiſtoire.

C'Eſt une réflexion trés-ſenſée de Plutarque [a] dans la vie de Péri-

---

[c] *Deſper. art. poëtiq. chant.* 4.

[d] . . . . neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis: neque, ſi quis ſcribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe poëtam.
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum; des nominis hujus honorem. *Hor. lib.* 1. *Sat.* 4.

[e] . . . . . eripias ſi
Tempora certa, modoſque, & quoi prius ordine verbum eſt,
Poſterius facias, præponens ultima primis;
Non, ut ſi ſolvas, poſtquam diſcordia tætra
Belli ferratos poſtes, portaſque refregit;
Invenias etiam diſjecti membra poëtæ. *Hor. lib.* 1. *Sat.* 4.

[f] O imitatores ſervum pecus, ut mihi ſæpé
Bilem, ſæpe jocum veſtri movere tumultus! *Hor.*

[g] *Virgile a emprunté beaucoup de beautés d'Homére & de Théocrite. Homére a décrit le Bouclier d'Achille. Hom. Il.* 17. *Héſiode a décrit le bouclier d'Hercule. Heſiod. in Aſpid. C'eſt à leur exemple que Virgile a fait la déſcription du Bouclier d'Enée; que le Taſſe a gravé les deſtinées de la maiſon d'Eſt ſur le bouclier de Renaud; & que dans les avantures de Télémaque, le bouclier de ce jeune héros préſente un tableau qui eſt une copie achevée du bouclier d'Achille dans Homére. Les deſcentes aux enfers d'Enée & de Télémaque ſont imitées de l'Odyſſée, &c.*

[a] *Théodore Gaza qui vivoit dans le*

clés, qu'il eſt fort difficile ou même impoſſible d'apprendre & de diſcerner le vrai par la lecture de l'hiſtoire. Car ſi elle eſt écrite aprés pluſieurs ſiécles, elle a contre elle l'antiquité des temps qui lui dérobe la connoiſſance des choſes paſſées ; & ſi elle eſt écrite du vivant de ceux dont elle parle, la haine [b], l'envie, ou la flaterie la portent elle-même à corrompre & à déguiſer la vérité.

N'eſt-il pas vrai-ſemblable que les hiſtoriens [c] ont flâté leur nation, qu'ils ont négligé ceux dont la poſtérité étoit éteinte, ou dans un état obſcur, & qu'ils ont au contraire élevé les noms de ceux dont ils pouvoient attendre des récompenſes? combien de motifs d'altérer [d] la verité? Tacite a beau proteſter qu'il n'a aucun ſujet de prévention favorable ou de haine : le lecteur défiant ajoûtera plus de foi à Strada qui dit, que pour être bon hiſtorien, il faudroit n'être d'aucune religion, d'aucun païs, d'aucune profeſſion, d'aucun parti, c'eſt-à-dire, n'être pas homme.

On ſeroit fort ſimple, dit S. Réal, [e] d'étudier l'hiſtoire avec l'eſperance d'y découvrir ce qui s'eſt paſſé : c'eſt bien aſſez qu'on ſçache ce qu'en croient tels & tels auteurs; & ce n'eſt pas tant l'hiſtoire des faits qu'on doit chercher que l'hiſtoire des opinions des hommes. Clio celle des Muſes qui préſide à l'hiſtoire, a été nommée une courtiſanne [f] qui ſe livre ſans réſerve au prémier venu pour la plus vile récompenſe.

Velléius Paterculus rempli de flâterie pour Tibére & pour Séjan a plûtôt compoſé des panégyriques qu'une hiſtoire. Zozime ſe laiſſe emporter à ſa paſſion contre Conſtantin; Euſébe flatte toujours cet Empereur. Tite-Live favoriſoit ouvertement le parti de Pompée [g]. Auguſte l'en plaiſantoit, & ne l'en aimoit pas moins. Dion étoit trop partial pour Céſar.

L'hiſtoire [b] eſt un préſent qu'on ne doit faire qu'à la poſterité. Boccalini [i] conſeille de n'écrire que ce qu'on a vû, & de ne le donner au public qu'aprés ſa mort. En ſuppoſant l'impartialité, qu'on ne doit pourtant pas eſpérer, chaque hiſtorien ajuſte l'hiſtoire à ſon charactére particulier : Salluſte eſt moral, Tacite eſt politique, Tite-Live eſt ſuperſtitieux & orateur. Touts nous veulent apprendre les cauſes des événements, ignorées non-ſeulement des contemporains, mais de ceux mêmes qui ont eu part aux affaires.

La Gréce étoit ſi fertile en hiſtoriens que plus de trois cents auteurs ſe rencontrérent dans la deſcription d'une ſeule bataille. Lucien [k] compare la paſſion des Grecs pour écrire l'hiſtoire, à la maladie épidémique des Abdéritains qui reſſembloit beaucoup à la folie.

Toute l'hiſtoire ancienne à été preſqu'en-

quinziéme ſiécle diſoit, que s'il ſe trouvoit dans la néceſſité de jetter touts les auteurs anciens dans la mer, à la réſerve d'un ſeul, il ſauveroit Plutarque.

[b] Tiberii, Caiique & Claudii ac Neronis res, florentibus ipſis : ob metum falſæ, poſt quam occiderant, recentibus odiis compoſitæ ſunt. *Tac.*

[c] Datur hæc venia antiquitati, ut miſcendo humana divinis, primordia urbis auguſtiora faciat. *Tit Liv.*

[d] Veritas pluribus modis infracta, libidine aſſentandi, aut odio adversùs dominantes *Tac.*

[e] *S. Réal, œuvr poſt.*

[f] Scortum triobolare.

[g] Titus Livius eloquentiæ ac fidei præclarus imprimis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut Pompeianum eum Auguſtus appellaret : neque id amicitiæ eorum offecit, *Tac. annal. lib. 4.*

[b] *Lucien, comm. il faut écrire l'hiſt.*

[i] *Boccalin. raggugl. di Parnaſſ.*

[k] *Lucien, comm. il faut écr. l'hiſt.*

qu'entiérement défigurée par les Poëtes, qui ont fait un mêlange continuel de leurs fictions avec la vérité, comme on peut voir (*l*) par l'hiſtoire de Jupiter & de toute la famille des Titans; par celle d'Iſis, de Médée, de Didon, d'Hercule; par l'expédition des Argonautes; par le ſiége de Troïe; & par une foule d'autres éxemples.

2. L'hiſtoire a ſuivi le génie des peuples.

Il eſt aiſé de s'appercevoir que l'hiſtoire a bien plus ſuivi (*m*) le génie des peuples que la vérité ou l'importance des événements. Toute cette ſcience de l'hiſtoire telle que nous l'avons, eſt le fruit du goût que les Grecs ont eu pour écrire & pour conter. L'hiſtoire de l'antiquité ne nous a tranſmis que ce qui a rapport aux Grecs, & aux Romains, qui les ont imités depuis. Car ſans parler des païs découverts depuis ces derniers ſiécles, des empires du Méxique, & du Pérou, ſi étendus, ſi peuplés, ſi magnifiques, ſi riches, dont nous ne connoiſſons pas l'hiſtoire, celle des autres peuples n'a été tirée de l'oubli qu'autant qu'elle a eu quelques liaiſons avec les hiſtoires Grecque & Romaine. L'hiſtoire prophane n'a preſque point parlé des Juifs, & on trouve des fautes groſſiéres dans le peu qu'elle en a rapporté. A peine ſeroit-il parlé des anciens Gaulois, qui avoient étendu leurs colonies & leurs conquêtes preſque dans tout le monde ancien, ſans le pillage de quelques temples de la Gréce, ſans la priſe de Rome, & les guerres qu'ils ont euës contre les Romains, ſoit en attaquant ſoit en défendant. Les quatre célébres empires des Aſſyriens, des Perſes, des Grecs, & des Romains ſont ſurpaſſés en étenduë de conquête & de durée par quatre autres puiſſances que nous ne connoiſſons preſque pas, qui ſont celles des Chinois, des Scythes, des Arabes, & des Turcs. Malgré l'obſcurité de l'hiſtoire à cet égard, je ne crains point d'avancer que le roïaume de la Chine l'emporte ſur celui d'Aſſyrie par la durée, par le nombre de ſes peuples, par la ſageſſe de ſon gouvernement, par l'étenduë même de ſes limites. Que les conquêtes d'Almanzor qui ont compris l'Arabie, l'Egypte, touts les païs ſeptentrionaux de l'Afrique juſqu'à l'Océan Occidental, & preſque toute l'Eſpagne, ont été pouſſées plus loin que celle de Cyrus: que les conquêtes d'Alexandre ne peuvent être comparées à celles de Tamerlan iſſu de la Scythie Orientale. Ce conquérant ſoûmit une partie de la Chine; s'ouvrit un paſſage par la Tartarie & la Moſcovie, pour délivrer l'Empereur de Conſtantinople; & triompher de Bajazeth; & s'en retournant il augmenta ſa domination de la Syrie, de la Perſe, & des Indes. Quelle Séchereſſe d'hiſtoire ſur ces nombreux eſſains de peuples trés-puiſſants & trés-courageux ſortis de la Scythie ſeptentrionale, qui ſous différents noms ont démembré tout l'empire Romain en Occident, pluſieurs ſiécles avant que les Turcs originaires de la Scythie Orientale & des côtes de la mer Caſpienne, appellés en Aſie ou par les empereurs de Conſtantinople ou par les rois de Perſe, (car les hiſtoriens ne conviennent pas de ce fait) aïent etabli ſur les ruines de l'Empire Romain en Orient, & ſur celles de l'empire Arabe, une puiſſance plus formidable que ne fut jamais toute la puiſſance Romaine. L'hiſtoire de touts ces peuples ſi belliqueux & ſi redoutés eſt trés-peu connuë.

[*l*] *Paléphate. Hérodote. Elien. Athénée. M. l'Abbé Banier, &c.*

[*m*] *Réflex. du chev. Temple.*

3. De l'amour du merveilleux.

L'amour du merveilleux (*n*) eſt un des écueils de l'hiſtoire. Quelques hiſtoriens (*o*) ſe plaiſent à conter des faits incroiables, comme s'ils partageoient avec les fauſſes merveilles qu'ils racontent, l'admiration qu'ils font naître dans l'eſprit d'un lecteur crédule.

C'eſt cet amour du merveilleux qui a fait inventer ou exagérer tant de faits extraordinaires. Juſtin raconte qu'aprés la déroute des Perſes à la journée de Marathon, Cynégire Athénien pourſuivant les Perſes qui ſe jettoient confuſément dans leurs vaiſſeaux, ſaiſit un de ces vaiſſeaux de ſes deux mains l'une aprés l'autre, & que les aïant eu toutes deux coupées, il le retint avec les dents.

Pyrrhus bleſſé à la tête dans un combat (*p*) contre les Mamertins fut obligé de quitter la mêlée. L'un d'eux remarquable par ſa taille avantageuſe & par l'éclat de ſes armes, s'avança bien loin devant ſes compagnons, & défia le roi avec une voix pleine de fierté & d'audace, criant qu'il ſe montrât, s'il étoit encore en vie. Pyrrhus irrité de ce défi retourna au combat malgré ſes gens, & plein de colére, tout couvert du ſang qui couloit de ſa plaïe, & le viſage affreux à voir il pouſſe au travers de ſes bataillons droit au Barbare, & le prévenant il lui décharge ſur le milieu de la tête un ſi grand coup de ſon cimiterre, que par la force du bras aidée de l'excellente trempe du cimiterre, le tranchant deſcendit juſqu'à la ſelle, & le fendit en deux, de ſorte que dans le moment les deux moitiés tombérent chacune de leur côté.

Procope [*q*] raconte que dans une famine deux femmes qui recevoient les paſſants mangérent dix-ſept hommes. On lit dans Maffée qu'un ſoldat Portugais n'aïant plus de balles, s'arrachoit les dents pour charger ſon mouſquet.

4. Devoirs de l'hiſtoire.

L'hiſtoire ne doit pas reſſembler à la peinture qui cherche à embellir le naturel. Un beau trait paſſe naturellement de l'imagination à la plume, comme le remarque le P. d'Orléans; le héros en profite, mais la verité en ſouffre, & c'eſt la vérité qui eſt le caractére eſſentiel de l'hiſtoire.

Qui ne ſçait, dit Cicéron (*r*) que la prémiére loi de l'hiſtoire eſt de n'avoir pas la témérité d'avancer un menſonge, ni la lâcheté de déguiſer une verité, & qu'elle doit éviter tout ſoupçon de faveur ou de haine? Po-

---

[*n*] Hoc erat antiquorum plurimum vitium, vel potius quædam ſine judicio ſimplicitas, ut in clarorum virorum geſtis ſcribendis, ſe minus exiſtimarent elegantes, niſi ad ornatum, ut putabant, ſermonis poëticas fictiones, vel aliquid ſimile admiſcerent, & conſequenter vera falſis committerent. *Petr. Pith. in ſcriptorib. Gallic. in Galfr. Monimet.*

[*o*] Quidam incredibilium relatu commendationem parant, & lectorem aliud acturum, ſi per quotidiana duceretur, miraculo excitant. Quidam credulì, quidam negligentes ſunt, quibuſdam mendacium obrepit, quibuſdam placet: illi non evitant, hi appetunt: & hoc in communi de totâ natione, que approbari opus ſuum & fieri populare non poſſe putat, niſi mendacio illud aſperſit. *Sen. quæſt. nat. lib. 7. c. 16.*

[*p*] *Plutarq. vie de Pyrrhus, traduct. de Dacier.*

[*q*] *Procop. de bell. Gothic. lib. 2. c. 20.*

[*r*] Quis neſcit primam hanc eſſe hiſtoriæ legem, ne quid falſi dicere audeat, deinceps ne quid veri non audeat, ne qua ſuſpicio gratiæ ſit in ſcribendo, ne qua ſimulatis. *Cic. de orator. lib. 2.*

Cicéron eſt le ſeul, qui ait écrit une hiſtoire dans un ordre rétrograde. Il compoſa ainſi celle de Rome, depuis ſon Conſulat en remontant juſqu'à Romulus, au rapport de Dion, lib. 46.

lybe avoit dit avant Cicéron, que ce n'eſt pas un moindre menſonge à l'hiſtorien de ſupprimer ce qui eſt, que de dire ce qui n'eſt pas.

5. Sincérité de quelques hiſtoriens.

Polybe a pratiqué ce précepte avec exactitude. Cet auteur eſt ſi éloigné de toute diſſimulation dans ſon hiſtoire, qu'il reléve les fautes commiſes par Lycortas ſon pére. Thucydide n'a rien diſſimulé de ce qui pouvoit être à l'avantage de Cléon & de Braſidas, par les intrigues deſquels il fut banni d'Athénes.

Tite-Live a parlé honorablement de Brutus, & de Caſſius les ennemis d'Auguſte, ſous l'empire du quel il écrivoit; & il a fait paſſer les meurtriers de Céſar pour des perſonnages vertueux.

Grotius dans ſon hiſtoire des Païs bas a ſuivi pour guide la ſincérité la plus eſtimable, aïant parlé de Maurice de Naſſau avec le même déſintéreſſement que s'il n'eût pas eſſuïé les plus rudes perſécutions de la part de ce prince.

On connoît par un paſſage de Plaute (*s*) qu'anciennement les auteurs ne ſe croioient pas aſſez inſtruits pour écrire l'hiſtoire, s'ils n'avoient voïagé eux-mêmes dans les païs dont ils devoient parler. Polybe voïagea dans tout le monde connu de ſon temps, pour ſe préparer à écrire ſon hiſtoire.

Salluſte (*t*) paſſa les mers, afin de connoître par lui-même le théâtre de la guerre de Jugurtha. Jean Chartier aſſure qu'ils s'eſt trouvé aux plus importantes expéditions de Charles VII. par ordre de ce roi, pour être témoin des faits qu'il devoit écrire.

Dans l'Ethiopie, dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans la Perſe, dans la Syrie le ſoin de l'hiſtoire & le dépôt des annales étoient confiés aux ſeuls prêtres. Numa (*u*) avoit chargé les ſouverains pontifes d'écrire l'hiſtoire dans des régiſtres publics. Ces régiſtres furent brûlés pour la plus grande partie à la priſe de Rome par les Gaulois. Dans le roïaume de la Chine l'intendance de l'hiſtoire étoit donnée aux magiſtrats. Tous ces régiſtres publics étoient pleins d'impoſtures, ſoit pour établir le culte des faux dieux, ſoit pour flâter les ſouverains ſoit pour s'accommoder au goût & à la vanité de la nation.

6. Hiſtoriens remplis de fables.

Hérodote (*x*) le pére de l'hiſtoire (*y*), a paſſé dans l'antiquité pour être rempli d'evénements (*z*) fabuleux. Strabon (*a*), Quintilien (*b*), Caſaubon (*c*) ne déférent pas davantage à l'autorité d'Hérodote & de Cteſias qu'à celle d'Homére, d'Héſiode, & des poëtes tragiques. Lucien dans ſon voïage aux enfers trouve Hérodote parmi

[*s*] .... quin nos hinc domum
Redimus niſi ſi hiſtoriam ſcripturi ſumus?

[*t*] Salluſtius manu tranſgreſſus dicitur, ut oculis ſuis crederet de conditionibus locorum. *Petrarch.*

[*u*] *Cic. de orator. lib. 2.*

(*x*) *Hérodote le plus ancien des hiſtoriens Grecs que nous aïons, étoit né l'an 481. avant Jéſus-Chriſt, du temps de Darius prédécéſſeur, roi des Perſes. Thucydide a été contemporain d'Hérodote, & plus jeune que lui ſeulement de 13. années. Cteſias poſtérieur à Hérodote d'environ 30. ans, a été contemporain de Xénophon.*

[*y*] Apud Herodotum patrem hiſtoriæ ſunt innumerabiles fabulæ. *Cic. de legib. lib. 1.*

[*z*] *Cteſias. Manethon, Joſeph contre Apion, Plutarq. de la malignité d'Hérodote, Suid. in voce Ἀναγραφεῖς, Diog. Laërt. in proœm.*

[*a*] *Strab. lib. 11.*

[*b*] *Quintil. inſtit. lib. 2. c. 4.*

[*c*] Ac mihi quidem perſæpe Herodotum cum olim lego, Homerum aliquem videor legere. *Caſaub. not. in Strab. lib. 1.*

trouve d'ailleurs beaucoup de beautés? ce ſeroit une injuſtice d'en attribuer la cauſe au défaut de génie dans les modernes. L'Arioſte, le Taſſe, Milton, ſans parler de pluſieurs autres, en ont eu ſuffiſamment pour réüſſir, ſi la choſe eût été poſſible. C'eſt encore une erreur parmi nous de s'en prendre à la rime, dont l'uniformité, dit-on; & les chûtes continuelles fatiguent l'eſprit & l'oreille. Elle a au contraire de la grace & de la force; elle fixe l'attention & la mémoire; elle entraîne l'eſprit, flatte l'oreille, embellit l'expreſſion, elle reléve les penſées les plus ſimples, & donne une nouvelle force aux plus ſublimes. Ne donne-t-elle pas un nouvel agrément au poëme du Lutrin? Ne lit-on pas tout de ſuite toutes les tragédies de Racine ſans être fatigué de la rime? Seroit-ce, comme quelques-uns s'imaginent, que nos auteurs ſe ſont attachés à des ſujets trop récents? La plûpart de nos modernes ont pris des ſujets fort anciens. Tels ſont la Jéruſalem délivrée, Clovis, Pharamond, Conſtantin, & encore plus le paradis perdu, qui eſt ſans contredit le plus ancien de touts les ſujets. Il n'y eut jamais de ſujet de poëme plus récent que celui de l'Iliade, lorſqu'Homére le publia, & cependant l'Iliade ne laiſſa pas d'attirer dès lors l'admiration de toute la Gréce. La véritable raiſon du peu de ſuccès de poëmes épiques de nos modernes, c'eſt qu'ils ont choiſi des ſujets qui ſuppoſent la véritable religion, & qui ont quelque liaiſon avec elle: or la véritable religion détruit ce merveilleux qui conſiſte dans l'intervention des divinités du Paganiſme, qui conſtituë la véritable eſſence du poëme épique. Auſſi voïons-nous que les avantures de Télémaque, aux quelles il ne manque que la rime pour être un poëme épique accompli, & auxquelles rien ne manque pour être un ouvrage achevé ont été généralement applaudies & admirées, au lieu que le mêlange des idées de la véritable religion avec les fables & les divinités du Paganiſme [y], n'a pû rien produire qui ait été gouté, malgré l'excellence des morceaux détachés, malgré l'agrément de la belle verſification, malgré les deſcriptions charmantes, & les plus beaux traits de morale qui y ſont inſérés.

Le poëme de la Henriade vient de nous prouver qu'aucun de ces obſtacles n'eſt inſurmontable; & que ni la monotonie de la rime, ni le choix d'un ſujet récent, ni le mélange de la vraie religion avec le merveilleux de la mythologie, n'empêchent de produire du beau & de l'excellent dans le genre du poëme épique.

Le merveilleux des fables eſt ſi eſſentiel au poëme épique, qu'on a conteſté à Lucain la qualité de poëte, parceque ſes narrations tiennent plus de l'hiſtoire que de la fiction. Palingénius ſe déclare contre ce ſentiment [z]. Il

---

[y] *L'Arioſte mêle ſaint Jean avec les Parques, avec l'Hippogriphe, & autres fables Arioſt. Orland. furioſ. cant. 34. Stanz. 58.*

Alexandre Roſa dans un poëme intitulé: Virgilius Evangelizans. *décrit ainſi l'inſtitution du Saint Sacrement:*

Jamque dies cœlo conceſſerat, almaque Phœbe
Noctivago curru celſum pulſabat Olympum;
Cùm Chriſtus Cererem ſociis Bachumque miniſtrat,
Quæ mortis monumenta ſuæ partitur in omnes,
Ut longum nobis Chriſti teſtentur amorem

[z] Credo aliquos tetricæ mentis naſique ſeveri
Qui ſolos ſe ſcire putant & noſcere verum,
Atque ſibi ſolis divûm bonitate tributum,

auroit honte, dit-il, de faire des vers, s'ils ne pouvoient pas être le langage de la vérité, & si le mensonge étoit essentiel à la poësie.

On ne doit, suivant Strabon [a], ni prendre pour vrai ni regarder comme entiérement fabuleux, ce qu'on trouve dans Homére & dans les autres poëtes.

Les avantures de Télémaque on été regardées comme un poëme parfait. L'abbé Fraguier s'est opposé à cette idée, & a composé une dissertation [b] pour prouver qu'il ne peut y avoir de poëme en prose.

16. Dispute littéraire au sujet des odes & des tragédies.

Il s'est élevé dans ces derniers temps une dispute qui a partagé quelques uns de ceux qui tenoient le premier rang [c] dans l'empire des lettres, sçavoir si les vers sont absolument nécessaires aux odes & aux tragédies. Montagne [d] pour exprimer l'effet de la poësie, se sert de cette comparaison: „ Comme „ la voix contrainte dans l'étroit canal „ d'une trompette sort plus aiguë & plus „ forte, ainsi la sentence pressée aux „ piés nombreux de la poësie s'élance „ plus brusquement, & frappe d'une „ plus vive secousse: „.

17. De la rime.

L'origine de la rime est contestée.

Caramuel prétend qu'avant Homére on écrivoit en Grec rimé: & il se fonde sur une comédie d'un ancien poëte nommé Trézeïs. Les uns attribuënt l'origine de la rime aux Provençaux: les autres soûtiennent que les Provençeaux l'ont empruntée des Arabes, & qu'une preuve de l'ancienneté de la rime chés les Arabes, se tire de l'Alcoran écrit en rimes arabesques. Il semble à d'autres que les vers Léonins [e] ont été la vraie source de la rime.

Etienne Jodelle & Jean-Antoine de Baïf [f] ont entrepris de supprimer

Omnia judicio perplexa expandere recto,
Dicturos nunquam me degustasse beatos.
Aoniæ fontes & sacras Phocidos undas,
Nec prorsus lauro dignum titulove poëtæ,
Quod non inflatas nugas mirandaque monstra
Scribimus, ac nullas fingendo illudimus aures.
Nam solas tribuunt fabellas vatibus, ac si
Vera loqui fædumque foret vetitumve poëtis.
Horum ego judicium falsum ac damnabile duco,
Nilque mihi melius, nil dulcius esse videtur,
Quàm verum amplecti: vetulis puerisque relinquo.
Has nugas; alii eructent fera bella gigantum,
Harpyïasque truces, & Gorgonas & Cyclopes,
Et captos blando Sirenum carmine nautas...
Non mihi sit tanti Phœbeæ gloriâ lauri',
Atque Corymbiferis hederis ornare capillos,
Ut sic delirem! pudet ah! pudet esse poëtam,
Si nugis opus est puerilibus inservire,
Et jucunda sequi spreto mendacia recto.
Martell. Paling. Zodiac. vita, lib. 6.

[a] *Strab. lib. 1.*

[b] *Mémoir. de l'Acad. des bell. lettr. t. 6.*

[c] *La Motte & M. de Voltaire ont été les chefs des deux partis qui ont soutenu les opinions opposées. L'épître de Clio sur ce différend est un morceau de littérature d'un goût exquis.*

[d] *Montagne, liv. 1. c. 25.*

[e] *Les vers Léonins ont été fort à la mode; ils furent ainsi appellés d'un chanoine régulier de saint Victor nommé Léon, qui vivoit sous les régnes de Louis le Jeune, & de Philippe Auguste.*

[f] *Pasquier, recherches liv. 7, c. 12. Dans le même chapitre Pasquier donne plusieurs exemples de cette poësie mesurée sans rimes.*

la rime, & d'introduire des vers mesurés à la maniére des Grecs & des Romains, ce qui ne leur a pas réüssi. Nicolas Rapin [g] fit la même tentative, en quoi le cardinal du Perron dit que Rapin fut plus heureux que Jean-Antoine de Baïf, qui avoit essaïé le même genre de poësie.

18. Entraves données à l'esprit.

On a donné à l'esprit humain des entraves bien plus génantes encore que celles de la rime. Simmias, Simonide, & quelques autres poëtes Grecs ont imité par la mesure de leurs vers plus ou moins longs certaines figures comme d'un œuf, d'un autel, d'une hache, des aîles. Athénée [h] observe que Pindare composa une ode d'où la lettre S étoit excluë.

L'anthologie [i] fait mention de vers composés de maniére qu'ils pouvoient être retournés, & que touts les mêmes mots dans un ordre rétrograde faisoient d'autres vers & un autre sens.

L'histoire des Cardinaux [k] rapporte des vers dont l'artifice étoit tel, qu'en les lisant dans l'ordre qu'ils présentoient, ils contenoient un éloge, & qu'en renversant touts les mots dans l'ordre rétrograde, on y trouvoit d'autres vers fort satiriques. On trouve dans cette même histoire des Cardinaux [l] des vers Grecs à la louange de Pierre de Gondi, qui commencent par toutes les lettres qui rangées de suite forment son nom.

C'est ce qu'on appelle vers acrostiches, lorsque les premiéres ou derniéres lettres de chaque vers font lire par leur arrangement un nom ou autre chose intelligible. Cicéron [m] a parlé des vers acrostiches des Sibylles. Saint Augustin [n] rapporte de ces sortes de vers de la Sibylle Erythrée.

Ovide dans la métamorphose de la Nymphe Echo a donné un éxemple des syllabes répétées qui imitent les échos.

Mézerai [o] fait mention d'un poëme de trois cents vers à la louange de Charles le Chauve, dont touts les mots commençoient par la lettre C. On trouve dans les bigarrures de Des Accords [p]

---

[g] *Baillet, jugem. des sçav. t. 5. p. 50.*

[h] *Ce poëme étoit nommé ἄσιτμον. Athén. déipnos. liv. 10. c. 17.*

[i] *Anthol. lib. 6. c. 4.*

[k] Quidam vates Clementi VI. obtulit libellum supplicem alicujus doni obtinendi gratiâ, & in eum finem versus panxit miro artificio elaboratos, qui in laudem pontificis legebantur, modò supplicationi fuisset satisfactum, alias eodem retrogrado ordine vir mercenarius & maledicus in pontificis dedecus composuerat.

Laus tua, non tua fraus, virtus, non copia rerum
Scandere te fecit hoc decus eximium.
Pauperibus tua das, nunquam stat janua clausa
Fundere res quæris, nec tua multiplicas.
Conditio tua sit stabilis, nec tempore parvo
Vivere te faciat hîc Deus omnipotens.

Sensu & ordine in versis.

Omnipotens Deus hîc faciat te vivere parvo.
Tempore, nec stabilis sit tua conditio,
Multiplicas tua, nec quæris res fundere, clausa
Janua stat, nunquam das tua pauperibus.
Eximium decus hoc fecit te scandere rerum
Copia, non virtus; fraus tua, non tua laus.

Gall. purpur. p. 72.

[l] *Gall. purpur. p. 658.*

[m] *Cic. de divinat. lib. 2.*

[n] *Les vers de la Sibylle Erythrée cités par Saint Augustin, forment par leurs lettres initiales ces mots :* Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ υἱὸς σωτήρ. *Jésus-Christ fils de Dieu, Sauveur. S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 23.*

[o] *Mézerai, dans le régne de Charles le Chauve.*

[p] *Bigarr. de Des Acc. liv. 1. ch. 14.*

plusieurs vers d'un poëme en 350. vers, intitulé *Pugna porcorum* [q] dont touts les mots commencent par la lettre P. On voit au même endroit quelques vers d'un poëme d'environ 1200. vers, intitulé *Christus crucifixus*, dont touts les mots commencent par la lettre C.

Un poëte pour critiquer le Tasse, fit un poëme de la Jérusalem ruinée, où il s'assujettit au même nombre de vers & aux mêmes rimes, qui composent le poëme du Tasse de la Jérusalem délivrée. C'est un petit ouvrage fort connu que le Centon [r] nuptial d'Ausone, tiré de Virgile. L'Impératrice Eudocie a fait la vie de Jésus-Christ en centons d'Homére. Proba Falconia a composé un poëme qui comprend une partie du vieux & du nouveau testament, où il n'entre que des centons de Virgile. Lælius & Julius Capilupi ont excellé dans ce genre de poësies, où ils se sont éxercés sur plusieurs sujets. Etienne de Pleurre chanoine régulier de Saint Victor a traité quelques sujets de piété en centons de Virgile. Son ouvrage est approuvé de deux docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, qui disent dans leur approbation que cet auteur a fait des couronnes à Jésus-Christ & aux Martyrs de l'or de l'idole de Moloch. Suivant les régles qu'Ausone a préscrites sur les centons, on peut partager un vers en deux, ou l'emploïer tout entier, mais il n'est pas permis d'en emploïer deux de suite.

19. Variations dans le goût.

Le goût de la poësie a fort varié; les épithétes d'Homére sont fort simples & prises dans la nature, il appelle sans façon la nége blanche, le lait doux, le feu ardent. Ovide [s] a emploïé des épithétes brillantes, & qui sont autant de pensées. Les auteurs qui sont venus depuis, ont cherché des antithéses & des pointes.

Ce mauvais genre d'écrire a été pousse à l'excés. Bensserade disoit sur le déluge.

Dieu lava bien la tête à son image.

Thysbé dans Théophile dit du poignard de Pyrame:

Ah! voici le poignard, qui du sang de son maître
S'est souillé lachement, il en rougit le traître.

Racan fit ces deux vers sur une bergére dans un bois.

Quel miracle de voir en ce lieu triste & sombre
Une déesse en terre, & le soleil à l'ombre!

C'est une piéce originale que le poëme de la Magdeleine [t]. Les yeux de la pécheresse pénitente y sont des chandelles fonduës: de moulins à vent ils deviennent des moulins à eau: ses

[q] *Ce poëme est d'un Allemand apellé* Petrus Porcius, *autrement* Petrus Placentius.

[r] Cento *signifie en latin un habit plein de piéces.*

[s] *On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans ce dystique de l'épitre de Didon à Enée.*

Exerces pretiosa odia & constantia magna,
Si dum me fugias, est tibi vile mori.

Votre haine est d'un prix inestimable, s'il vous en coute la vie, pour me fuir. Mais les anciens poëtes Grecs n'eussent jamais appellé une haine prétieuse. Quoique Velleïus Paterculus ne soit pas poëte, nous pouvons citer ici une épithéte de cet auteur, qui toute recherchée qu'elle est, présente une belle idée. C'est lorsque parlant de Domitius, il l'appelle un homme d'une éminente simplicité. Eminentissimæ simplicitatis virum.

[t] *Le p.* Bouhours, *maniére de bien penser, dial. 2.*

treſſes blondes, dont elle eſſuïe les piés de Jéſus-Chriſt, ſont un torchon doré: elle-même eſt une ſainte courtiſanne, qui n'eſt plus un chaudron ſale & tout noir : les larmes d'un Dieu ne ſont que d'eau de vie : Jéſus-Chriſt eſt un grand opérateur qui eut l'adreſſe d'ôter les cataractes des yeux de Magdeleine, & l'Hercule qui nettoïa l'étable de ſon cœur.

M. Muratori [u] ſoûtient que c'eſt de France que le cavalier Marin apporta en Italie le mauvais goût des pointes. M. le marquis Jean-Joſeph Orſi défend les auteurs de ſa nation [x] contre la critique du pére Bouhours : il obſerve que ce pére, dans la maniére de bien penſer, n'a nommé Pétrarque qu'une fois en paſſant, & qu'il cite ſouvent le cavalier Marin & pluſieurs autres poëtes Italiens encore moins eſtimés; que parmi les auteurs Italiens, qui ont écrit en proſe, il ne s'attache qu'à ceux qui n'ont aucune réputation. Il reléve une bévûë énorme d'avoir attribué à l'Arioſte, ces deux vers qui ſont du Bornia.

Così colui del colpo non accorto,
Andava combattendo, ed era morto.

Et d'avoir critiqué comme placée dans un poëme héroïque, une penſée fort convenable à un poëme burleſque. Deſpreaux [y] aſſûre au contraire que les pointes vinrent d'Italie :

Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées;
Le vulgaire ébloui de ce faux agrément
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnaſſe....
Un héros ſur la ſcéne eut ſoin de s'en parer.
Et ſans pointe un amant n'oſa plus ſoupirer.
On vit touts les bergers dans leurs plaintes nouvelles
Fidéles à la pointe encor plus qu'à leurs belles....
La raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux.

20. Rien n'eſt plus inſupportable qu'un poëte médiocre.

Le bon goût & la critique ſont venus à bout de bannir les pointes des ouvrages d'eſprit; mais parviendra-t-on jamais à détourner de faire des Vers, touts ceux à qui la nature n'a pas donné ce beau feu qui fait les poëtes? C'eſt un métier [z] dont chacun croit pouvoir ſe mêler, quoique rien ne ſoit plus [a] inſupportable qu'un poëte médiocre.

Catulle faiſant réponſe à Licinius Calvus célébre orateur qui lui avoit envoïé pendant la fête des Saturnales de trés-méchants vers d'auteurs inconnus, le menace [b] en raillant de chercher

---

[u] *Dans ſon traité* : Della perfetta poëſia Italiana ſpiegata e dimoſtrata con varie oſſervazioni.

[x] *Le livre de M. le Marquis Jean-Joſeph Orſi eſt intitulé* : Conſiderazioni ſopra un famoſo libro Franceſe intitolato, *La maniére de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit.*

[y] *Deſpreaux, art poëtiq. chant. 2.*

[z] Navem agere ignarus navis timet : abrotonum ægro
Non audet, niſi qui didicit, dare: quod medicorum eſt,
Promittunt medici : tractant fabrilia fabri.
Scribimus indocti doctique poëmata paſſim. *Horat. lib. 2. epiſt. 1.*

[a] .... Mediocribus eſſe poëtis
Non dî, non homines, non conceſſere columnæ. *Hor.*
Sæcli incommoda peſſimi poëtæ. *Cat.*

[b] Nam ſi luxerit, ad librariorum
Curram ſcrinia. Cæſios, Aquinos,
Suffenum, omnia colligam venena,
Ac te his ſuppliciis remunerabor. *Cat.*

toûts les ouvrages de Cæſius, d'Aquinus, & de Suſſenus pour lui en faire préſent.

Soïez plûtôt maçon[c], ſi c'eſt votre talent,
Ouvrier eſtimé dans un art néceſſaire,
Qu'écrivain du commun, & poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre art des degrés différents,
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs.
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrés du médiocre au pire:
Qui dit froid écrivain, dit déteſtable auteur.

Il ne ſuffit pas pour être poëte, de ſçavoir tourner un vers[d]. Celui-là ſeul en mérite le nom qui a l'eſprit rempli d'un enthouſiaſme divin, & qui eſt capable de s'élever aux plus grandes choſes: celui dont la poëſie ne conſiſte pas dans la meſure & dans l'arrangement des mots[e], mais dont les vers intervertis, & mis en piéces ſeroient reconnoître en cet état des talents inſpirés par Apollon & par les Muſes.

2. L'étude des anciens né-

Un beau naturel ſe perfectionnera par l'étude des anciens. Autant qu'une imitation ſervile [f] eſt mépriſable, autant il eſt avantageux de ſe former ſur les grands modéles. Les plus illuſtres auteurs ont profité des exemples [g], & s'y ſont conformés. C'eſt principalement dans l'antiquité, qu'on peut trouver le ſimple joint au ſublime.

ceſſaire pour perfectionner un beau naturel.

CHAPITRE SIXIE'ME.

De l'Hiſtoire.

SOMMAIRE.

1. *Peu de vérité à eſpérer de l'hiſtoire.* 2. *L'hiſtoire a ſuivi le génie des peuples.* 3. *De l'amour du merveilleux.* 4. *Devoirs de l'hiſtoire.* 5. *Sincerité de quelques hiſtoriens.* 6. *Hiſtoriens remplis de fables.* 7. *Des anciennes chroniques.* 8. *Pyrrhoniſme outré ſur l'hiſtoire.* 9. *Récits de batailles qui paroiſſent incroïables.* 10. *Du traité des paralléles de l'hiſtoire Grecque & Romaine.* 11. *Diverſité d'opinions ſur les faits les plus célébres.* 12. *De la bonne critique de l'hiſtoire.* 13. *Fruit de l'étude de l'hiſtoire.*

C'Eſt une réflexion trés-ſenſée de Plutarque [a] dans la vie de Péri-

1. Peu de vérité à eſperer de l'hiſtoire.

[c] *Deſper. art. poëtiq. chans.* 4.

[d] ..... neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis: neque, ſi quis ſcribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe poëtam.
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum; des nominis hujus honorem. *Hor. lib.* 1. *Sat.* 4.

[e] ..... eripias ſi
Tempora certa, modoſque, & quo prius ordine verbum eſt,
Poſterius facias, præponens ultima primis;
Non, ut ſi ſolvas, poſtquam diſcordia tætra
Belli ferratos poſtes, portaſque refregit;
Invenias etiam diſjecti membra poëtæ. *Hor. lib.* 1. *Sat.* 4.

[f] O imitatores ſervum pecus, ut mihi ſæpé
Bilem, ſæpe jocum veſtri movere tumultus! *Hor.*

[g] *Virgile a emprunté beaucoup de beautés d'Homére & de Théocrite. Homére a décrit le Bouclier d'Achille. Hom. Il.* 17. *Héſiode a décrit le bouclier d'Hercule. Heſiod. in Aſpid. C'eſt à leur exemple que Virgile a fait la déſcription du Bouclier d'Enée; que le Taſſe a gravé les deſtinées de la maiſon d'Eſt ſur le bouclier de Renaud; & que dans les avantures de Télémaque, le bouclier de ce jeune héros préſente un tableau qui eſt une copie achevée du bouclier d'Achille dans Homére. Les deſcentes aux enfers d'Enée & de Télémaque ſont imitées de l'Odyſſée, &c.*

[a] *Théodore Gaza qui vivoit dans le*

clés, qu'il eſt fort difficile ou même impoſſible d'apprendre & de diſcerner le vrai par la lecture de l'hiſtoire. Car ſi elle eſt écrite aprés pluſieurs ſiécles, elle a contre elle l'antiquité des temps qui lui dérobe la connoiſſance des choſes paſſées ; & ſi elle eſt écrite du vivant de ceux dont elle parle, la haine [b], l'envie, ou la flaterie la portent elle-même à corrompre & à déguiſer la vérité.

N'eſt-il pas vrai-ſemblable que les hiſtoriens [c] ont flâté leur nation, qu'ils ont négligé ceux dont la poſtérité étoit éteinte, ou dans un état obſcur, & qu'ils ont au contraire élevé les noms de ceux dont ils pouvoient attendre des récompenſes? combien de motifs d'altérer [d] la verité? Tacite a beau proteſter qu'il n'a aucun ſujet de prévention favorable ou de haine : le lecteur défiant ajoûtera plus de foi à Strada qui dit, que pour être bon hiſtorien, il faudroit n'être d'aucune religion, d'aucun païs, d'aucune profeſſion, d'aucun parti, c'eſt-à-dire, n'être pas homme.

On ſeroit fort ſimple, dit S. Réal, [e] d'étudier l'hiſtoire avec l'eſperance d'y découvrir ce qui s'eſt paſſé : c'eſt bien aſſez qu'on ſçache ce qu'en croient tels & tels auteurs; & ce n'eſt pas tant l'hiſtoire des faits qu'on doit chercher que l'hiſtoire des opinions des hommes. Clio celle des Muſes qui préſide à l'hiſtoire, a été nommée une courtiſanne [f] qui ſe livre ſans réſerve au prémier venu pour la plus vile récompenſe.

Velléus Paterculus rempli de flâterie pour Tibére & pour Séjan a plûtôt compoſé des panégyriques qu'une hiſtoire. Zozime ſe laiſſe emporter à ſa paſſion contre Conſtantin. Euſébe flate toujours cet Empereur. Tite-Live favoriſoit ouvertement le parti de Pompée [g]. Auguſte l'en plaiſantoit, & ne l'en aimoit pas moins. Dion étoit trop partial pour Céſar.

L'hiſtoire [b] eſt un préſent qu'on ne doit faire qu'à la poſterité. Boccalini [i] conſeille de n'écrire que ce qu'on a vû, & de ne le donner au public qu'aprés ſa mort. En ſuppoſant l'impartialité, qu'on ne doit pourtant pas eſperer, chaque hiſtorien ajuſte l'hiſtoire à ſon charactére particulier : Salluſte eſt moral, Tacite eſt politique, Tite-Live eſt ſuperſtitieux & orateur. Touts nous veulent apprendre les cauſes des événements, ignorées non-ſeulement des contemporains, mais de ceux mêmes qui ont eu part aux affaires.

La Gréce étoit ſi fertile en hiſtoriens que plus de trois cents auteurs ſe rencontrérent dans la deſcription d'une ſeule bataille. Lucien [k] compare la paſſion des Grecs pour écrire l'hiſtoire, à la maladie épidémique des Abdéritains qui reſſembloit beaucoup à la folie.

Toute l'hiſtoire ancienne à été preſqu'en-

---

quinziéme ſiécle diſoit, que s'il ſe trouvoit dans la néceſſité de jetter touts les auteurs anciens dans la mer, à la réſerve d'un ſeul, il ſauveroit Plutarque.

[b] Tiberii, Caiique & Claudii ac Neronis res, florentibus ipſis : ob metum falſæ, poſt quam occiderant, recentibus odiis compoſitæ ſunt. *Tac.*

[c] Datur hæc venia antiquitati, ut miſcendo humana divinis, primordia urbis auguſtiora faciat. *Tit Liv.*

[d] Veritas pluribus modis infracta, libidine aſſentandi, aut odio adversùs dominantes *Tac.*

[e] *S. Réal, œuvr poſt.*

[f] Scortum triobolare.

[g] Titus Livius eloquentiæ ac fidei præclarus imprimis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut Pompeïanum eum Auguſtus appellaret : neque id amicitiæ eorum offecit, *Tac. annal. lib. 4.*

[b] *Lucien, comm. il faut écrire l'hiſt.*

[i] *Boccalin. raggiuagl. di Parnaſſ.*

[k] *Lucien, comm. il faut écr. l'hiſt.*

qu'entiérement défigurée par les Poëtes, qui ont fait un mêlange continuel de leurs fictions avec la vérité, comme on peut voir (*l*) par l'hiſtoire de Jupiter & de toute la famille des Titans; par celle d'Iſis, de Médée, de Didon, d'Hercule; par l'expédition des Argonautes; par le ſiége de Troïe; & par une foule d'autres éxemples.

a. L'hiſtoire a ſuivi le génie des peuples.

Il eſt aiſé de s'appercevoir que l'hiſtoire a bien plus ſuivi (*m*) le génie des peuples que la vérité ou l'importance des événements. Toute cette ſcience de l'hiſtoire telle que nous l'avons, eſt le fruit du goût que les Grecs ont eu pour écrire & pour conter. L'hiſtoire de l'antiquité ne nous a tranſmis que ce qui a rapport aux Grecs, & aux Romains, qui les ont imités depuis. Car ſans parler des païs découverts depuis ces derniers ſiécles, des empires du Méxique, & du Pérou, ſi étendus, ſi peuplés, ſi magnifiques, ſi riches, dont nous ne connoiſſons pas l'hiſtoire, celle des autres peuples n'a été tirée de l'oubli qu'autant qu'elle a eu quelques liaiſons avec les hiſtoires Grecque & Romaine. L'hiſtoire prophane n'a preſque point parlé des Juifs, & on trouve des fautes groſſiéres dans le peu qu'elle en a rapporté. A peine ſeroit-il parlé des anciens Gaulois, qui avoient étendu leurs colonies & leurs conquêtes preſque dans tout le monde ancien, ſans le pillage de quelques temples de la Gréce, ſans la priſe de Rome, & les guerres qu'ils ont euës contre les Romains, ſoit en attaquant ſoit en défendant. Les quatre célébres empires des Aſſyriens, des Perſes, des Grecs, & des Romains ſont ſurpaſſés en étenduë de conquête & de durée par quatre autres puiſſances que nous ne connoiſſons preſque pas, qui ſont celles des Chinois, des Scythes, des Arabes, & des Turcs. Malgré l'obſcurité de l'hiſtoire à cet égard, je ne crains point d'avancer que le roïaume de la Chine l'emporte ſur celui d'Aſſyrie par la durée, par le nombre de ſes peuples, par la ſageſſe de ſon gouvernement, par l'étenduë même de ſes limites. Que les conquêtes d'Almanzor qui ont compris l'Arabie, l'Egypte, touts les païs ſeptentrionaux de l'Afrique juſqu'à l'Océan Occidental, & preſque toute l'Eſpagne, ont été pouſſées plus loin que celle de Cyrus: que les conquêtes d'Alexandre ne peuvent être comparées à celles de Tamerlan iſſu de la Scythie Orientale. Ce conquérant ſoûmit une partie de la Chine; s'ouvrit un paſſage par la Tartarie & la Moſcovie, pour délivrer l'Empereur de Conſtantinople; & triompher de Bajazeth; & s'en retournant il augmenta ſa domination de la Syrie, de la Perſe, & des Indes. Quelle Séchereſſe d'hiſtoire ſur ces nombreux eſſains de peuples trés-puiſſants & trés-courageux ſortis de la Scythie ſeptentrionale, qui ſous différents noms ont démembré tout l'empire Romain en Occident, pluſieurs ſiécles avant que les Turcs originaires de la Scythie Orientale & des côtes de la mer Caſpienne, appellés en Aſie ou par les empereurs de Conſtantinople ou par les rois de Perſe, (car les hiſtoriens ne conviennent pas de ce fait) aïent établi ſur les ruines de l'Empire Romain en Orient, & ſur celles de l'empire Arabe, une puiſſance plus formidable que ne fut jamais toute la puiſſance Romaine. L'hiſtoire de touts ces peuples ſi belliqueux & ſi redoutés eſt trés-peu connuë.

[*l*] *Paléphate, Hérodote, Elien, Athénée, M. l'Abbé Banier, &c.*

[*m*] *Réflex. du chev. Temple.*

3. De l'amour du merveilleux.

L'amour du merveilleux (*n*) eſt un des écueils de l'hiſtoire. Quelques hiſtoriens (*o*) ſe plaiſent à conter des faits incroïables, comme s'ils partageoient avec les fauſſes merveilles qu'ils racontent, l'admiration qu'ils font naître dans l'eſprit d'un lecteur crédule.

C'eſt cet amour du merveilleux qui a fait inventer ou exagérer tant de faits extraordinaires. Juſtin raconte qu'aprés la déroute des Perſes à la journée de Marathon, Cynégire Athénien pourſuivant les Perſes qui ſe jettoient confuſément dans leurs vaiſſeaux, ſaiſit un de ces vaiſſeaux de ſes deux mains l'une aprés l'autre, & que les aïant eu toutes deux coupées, il le retint avec les dents.

Pyrrhus bleſſé à la tête dans un combat (*p*) contre les Mamertins fut obligé de quitter la mêlée. L'un d'eux remarquable par ſa taille avantageuſe & par l'éclat de ſes armes, s'avança bien loin devant ſes compagnons, & défia le roi avec une voix pleine de fierté & d'audace, criant qu'il ſe montrât, s'il étoit encore en vie. Pyrrhus irrité de ce défi retourna au combat malgré ſes gens, & plein de colére, tout couvert du ſang qui couloit de ſa plaïe, & le viſage affreux à voir il pouſſe au travers de ſes bataillons droit au Barbare, & le prévenant il lui décharge ſur le milieu de la tête un ſi grand coup de ſon cimiterre, que par la force du bras aidée de l'excellente trempe du cimiterre, le tranchant deſcendit juſqu'à la ſelle, & le fendit en deux, de ſorte que dans le moment les deux moitiés tombérent chacune de leur côté.

Procope [*q*] raconte que dans une famine deux femmes qui recevoient les paſſants mangérent dix-ſept hommes. On lit dans Maffée qu'un ſoldat Portugais n'aïant plus de balles, s'arrachoit les dents pour charger ſon mouſquet.

4. Devoirs de l'hiſtoire.

L'hiſtoire ne doit pas reſſembler à la peinture qui cherche à embellir le naturel. Un beau trait paſſe naturellement de l'imagination à la plume, comme le remarque le P. d'Orléans; le héros en profite, mais la verité en ſouffre, & c'eſt la vérité qui eſt le caractére eſſentiel de l'hiſtoire.

Qui ne ſçait, dit Cicéron (*r*) que la prémiére loi de l'hiſtoire eſt de n'avoir pas la témérité d'avancer un menſonge, ni la lâcheté de déguiſer une verité, & qu'elle doit éviter tout ſoupçon de faveur ou de haine? Po-

---

[*n*] Hoc erat antiquorum plurimum vitium, vel potius quædam ſine judicio ſimplicitas, ut in clarorum virorum geſtis ſcribendis, ſe minus exiſtimarent elegantes, niſi ad ornatum, ut putabant, ſermonis poëticas fictiones, vel aliquid ſimile admiſcerent, & conſequenter vera falſis committerent. *Petr. Pith. in ſcriptorib. Gallic. in Galfr. Monimet.*

[*o*] Quidam incredibilium relatu commendationem parant, & lectorem aliud acturum, ſi per quotidiana duceretur, miraculo excitant. Quidam credulo, quidam negligentes ſunt, quibuſdam mendacium obrepit, quibuſdam placet: illi non evitant, hi appetunt: & hoc in communi de totâ natione, que approbari opus ſuum & fieri populare non poſſe putat, niſi mendacio illud aſperſit. *Sen. quæſt. nat. lib. 7. c. 16.*

[*p*] *Plutarq. vie de Pyrrhus, traduct. de Dacier.*

[*q*] *Procop. de bell. Gothic. lib. 2. c. 20.*

[*r*] Quis neſcit primam hanc eſſe hiſtoriæ legem, ne quid falſi dicere audeat, deinceps ne quid veri non audeat, ne qua ſuſpicio gratiæ ſit in ſcribendo, ne qua ſimulatis. *Cic. de orator. lib. 2.*

Cicéron eſt le ſeul, qui ait écrit une hiſtoire dans un ordre rétrograde. Il compoſa ainſi celle de Rome, depuis ſon Conſulat en remontant juſqu'à Romulus, au rapport de Dion. lib. 46.

lybe avoit dit avant Cicéron, que ce n'eſt pas un moindre menſonge à l'hiſtorien de ſupprimer ce qui eſt, que de dire ce qui n'eſt pas.

5. Sincérité de quelques hiſtoriens.

Polybe a pratiqué ce précepte avec exactitude. Cet auteur eſt ſi éloigné de toute diſſimulation dans ſon hiſtoire, qu'il reléve les fautes commiſes par Lycortas ſon pére. Thucydide n'a rien diſſimulé de ce qui pouvoit être à l'avantage de Cléon & de Braſidas, par les intrigues deſquels il fut banni d'Athénes.

Tite-Live a parlé honorablement de Brutus, & de Caſſius les ennemis d'Auguſte, ſous l'empire du quel il écrivoit; & il a fait paſſer les meurtriers de Céſar pour des perſonnages vertueux.

Grotius dans ſon hiſtoire des Païs bas a ſuivi pour guide la ſincérité la plus eſtimable, aïant parlé de Maurice de Naſſau avec le même déſintéreſſement que s'il n'eût pas eſſuïé les plus rudes perſécutions de la part de ce prince.

On connoît par un paſſage de Plaute (s) qu'anciennement les auteurs ne ſe croioient pas aſſez inſtruits pour écrire l'hiſtoire, s'ils n'avoient voïagé eux-mêmes dans les païs dont ils devoient parler. Polybe voïagea dans tout le monde connu de ſon temps, pour ſe préparer à écrire ſon hiſtoire.

Salluſte (t) paſſa les mers, afin de connoître par lui-même le théâtre de la guerre de Jugurtha. Jean Chartier aſſure qu'ils s'eſt trouvé aux plus importantes expéditions de Charles VII. par ordre de ce roi, pour être témoin des faits qu'il devoit écrire.

Dans l'Ethiopie, dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans la Perſe, dans la Syrie le ſoin de l'hiſtoire & le dépôt des annales étoient confiés aux ſeuls prêtres. Numa (u) avoit chargé les ſouverains pontifes d'écrire l'hiſtoire dans des régiſtres publics. Ces régiſtres furent brûlés pour la plus grande partie à la priſe de Rome par les Gaulois. Dans le roïaume de la Chine l'intendance de l'hiſtoire étoit donnée aux magiſtrats. Tous ces régiſtres publics étoient pleins d'impoſtures, ſoit pour établir le culte des faux dieux, ſoit pour flâter les ſouverains ſoit pour s'accommoder au goût & à la vanité de la nation.

6. Hiſtoriens remplis de fables.

Hérodote (x) le pére de l'hiſtoire (y), a paſſé dans l'antiquité pour être rempli d'evénements (z) fabuleux. Strabon (a), Quintilien (b), Caſaubon (c) ne déférent pas davantage à l'autorité d'Hérodote & de Ctéſias qu'à celle d'Homére, d'Héſiode, & des poëtes tragiques. Lucien dans ſon voïage aux enfers trouve Hérodote parmi

[s] .... quin nos hinc domum
Redimus niſi ſi hiſtoriam ſcripturi ſumus?

[t] Salluſtius multa tranſgreſſus dicitur, ut oculis ſuis crederet de conditionibus locorum. *Petrarch.*

[u] *Cic. de orator. lib. 2.*

(x) *Hérodote le plus ancien des hiſtoriens Grecs que nous aïons, étoit né l'an 481. avant Jéſus-Chriſt, du temps de Darius prémier, roi des Perſes. Thucydide a été contemporain d'Hérodote, & plus jeune que lui ſeulement de 13. années. Ctéſias poſtérieur à Hérodote d'environ 30. ans, a été contemporain de Xénophon.*

[y] Apud Herodotum patrem hiſtoriæ ſunt innumerabiles fabulæ. *Cic. de legib. lib. 1.*

[z] *Cteſias. Manethon, Joſeph contre Apion, Plutarq. de la malignité d'Hérodote, Suid. in voce Ἀκουσίλαος, Diog. Laërt. in procem.*

[a] *Strab. lib. 11.*

[b] *Quintil. inſtit. lib. 2. c. 4.*

[c] Ac mihi quidem perſæpe Herodotum cùm lego, Homerum aliquem videor legere. *Caſaub. not. in Strab. lib. 1.*

trouve d'ailleurs beaucoup de beautés? ce ſeroit une injuſtice d'en attribuer la cauſe au défaut de génie dans les modernes. L'Arioſte, le Taſſe, Milton, ſans parler de pluſieurs autres, en ont eu ſuffiſamment pour réüſſir, ſi la choſe eût été poſſible. C'eſt encore une erreur parmi nous de s'en prendre à la rime, dont l'uniformité, dit-on; & les chûtes continuelles fatiguent l'eſprit & l'oreille. Elle a au contraire de la grace & de la force; elle fixe l'attention & la mémoire; elle entraîne l'eſprit, flatte l'oreille, embellit l'expreſſion, elle reléve les penſées les plus ſimples, & donne une nouvelle force aux plus ſublimes. Ne donne-t-elle pas un nouvel agrément au poëme du Lutrin? Ne lit-on pas tout de ſuite toutes les tragédies de Racine ſans être fatigué de la rime? Seroit-ce, comme quelques-uns s'imaginent, que nos auteurs ſe ſont attachés à des ſujets trop récents? La plûpart de nos modernes ont pris des ſujets fort anciens. Tels ſont la Jéruſalem délivrée, Clovis, Pharamond, Conſtantin, & encore plus le paradis perdu, qui eſt ſans contredit le plus ancien de touts les ſujets. Il n'y eut jamais de ſujet de poëme plus récent que celui de l'Iliade, lorſqu'Homére le publia, & cependant l'Iliade ne laiſſa pas d'attirer dès lors l'admiration de toute la Gréce. La véritable raiſon du peu de ſuccès de poëmes épiques de nos modernes, c'eſt qu'ils ont choiſi des ſujets qui ſuppoſent la véritable religion, & qui ont quelque liaiſon avec elle: or la véritable religion détruit ce merveilleux qui conſiſte dans l'intervention des divinités du Paganiſme, qui conſtituë la véritable eſſence du poëme épique. Auſſi voïons-nous que les avantures de Télémaque, aux quelles il ne manque que la rime pour être un poëme épique accompli, & auxquelles rien ne manque pour être un ouvrage achevé ont été généralement applaudies & admirées, au lieu que le mêlange des idées de la véritable religion avec les fables & les divinités du Paganiſme [y], n'a pû rien produire qui ait été gouté, malgré l'excellence des morceaux détachés, malgré l'agrément de la belle verſification, malgré les deſcriptions charmantes, & les plus beaux traits de morale qui y ſont inſérés.

Le poëme de la Henriade vient de nous prouver qu'aucun de ces obſtacles n'eſt inſurmontable; & que ni la monotonie de la rime, ni le choix d'un ſujet récent, ni le mélange de la vraie religion avec le merveilleux de la mythologie, n'empêchent de produire du beau & de l'excellent dans le genre du poëme épique.

Le merveilleux des fables eſt ſi eſſentiel au poëme épique, qu'on a conteſté à Lucain la qualité de poëte, parceque ſes narrations tiennent plus de l'hiſtoire que de la fiction. Palingénius ſe déclare contre ce ſentiment [z]. Il

[y] *L'Arioſte mêle ſaint Jean avec les Parques, avec l'Hippogriphe, & autres fables Arioſt. Orland. furioſ. cant. 34. Stanz. 58.*

Alexandre Roſa dans un poëme intitulé: Virgilius Evangelizans. *décrit ainſi l'inſtitution du Saint Sacrement*:

Jamque dies cœlo conceſſerat, almaque Phœbe
Noctivago curru celſum pulſabat Olympum;
Cùm Chriſtus Cererem ſociis Bachumque miniſtrat,
Quæ mortis monumenta ſuæ partitur in omnes,
Ut longum nobis Chriſti teſtentur amorem

[z] Credo aliquos tetricæ mentis naſique ſeveri
Qui ſolos ſe ſcire putant & noſcere verum,
Atque ſibi ſolis divûm bonitate tributum,

auroit honte, dit-il, de faire des vers, s'ils ne pouvoient pas être le langage de la vérité, & si le mensonge étoit essentiel à la poësie.

On ne doit, suivant Strabon [a], ni prendre pour vrai ni regarder comme entiérement fabuleux, ce qu'on trouve dans Homére & dans les autres poëtes.

Les avantures de Télémaque on été regardées comme un poëme parfait. L'abbé Fraguier s'est opposé à cette idée, & a composé une dissertation [b] pour prouver qu'il ne peut y avoir de poëme en prose.

16. Dispute littéraire au sujet des odes & des tragedies.

Il s'est élevé dans ces derniers temps une dispute qui a partagé quelques uns de ceux qui tenoient le premier rang [c] dans l'empire des lettres, sçavoir si les vers sont absolument nécessaires aux odes & aux tragédies. Montagne [d] pour exprimer l'effet de la poësie, se sert de cette comparaison: „ Comme „ la voix contrainte dans l'étroit canal „ d'une trompette sort plus aiguë & plus „ forte, ainsi la sentence pressée aux „ piés nombreux de la poësie s'élance „ plus brusquement, & frappe d'une „ plus vive secousse: „.

17. De la rime.

L'origine de la rime est contestée.

Caramuel prétend qu'avant Homére on écrivoit en Grec rimé: & il se fonde sur une comédie d'un ancien poëte nommé Trézeïs. Les uns attribuënt l'origine de la rime aux Provençaux: les autres soûtiennent que les Provençeaux l'ont empruntée des Arabes, & qu'une preuve de l'ancienneté de la rime chés les Arabes, se tire de l'Alcoran écrit en rimes arabesques. Il semble à d'autres que les vers Léonins [e] ont été la vraie source de la rime.

Etienne Jodelle & Jean-Antoine de Baïf [f] ont entrepris de supprimer

Omnia judicio perplexa expandere recto,
Dicturos nunquam me degustasse beatos.
Aoniæ fontes & sacras Phocidos undas,
Nec prorsus lauro dignum titulove poëtæ,
Quod non inflatas nugas mirandaque monstra
Scribimus, ac nullas fingendo illudimus aures.
Nam solas tribuunt fabellas vatibus, ac si
Vera loqui fædumque foret vetitumve poëtis.
Horum ego judicium falsum ac damnabile duco,
Nilque mihi melius, nil dulcius esse videtur,
Quàm verum amplecti: vetulis puerisque relinquo.
Has nugas; alii eructent fera bella gigantum,
Harpyïasque truces, & Gorgonas & Cyclopes,
Et captos blando Sirenum carmine nautas...
Non mihi sit tanti Phœbeæ gloriâ lauri',
Atque Corymbiferis hederis ornare capillos,
Ut sic delirem! pudet ah! pudet esse poëtam,
Si nugis opus est puerilibus inservire,
Et jucunda sequi spreto mendacia recto.
Marcell. Paling. Zodiac. vitæ, lib. 6.

[a] *Strab. lib. 1.*

[b] *Mémoir. de l'Acad. des bell. lettr. t. 6.*

[c] *La Motte & M. de Voltaire ont été les chefs des deux partis qui ont soutenu les opinions opposées. L'épitre de Clio sur ce différend est un morceau de littérature d'un goût exquis.*

[d] *Montagne, liv. 1. c. 25.*

[e] *Les vers Léonins ont été fort à la mode: ils furent ainsi appellés d'un chanoine régulier de saint Victor nommé Léon, qui vivoit sous les régnes de Louis le Jeune, & de Philippe Auguste.*

Dæmon languebat, monachus tunc esse volebat,
Ast ubi convaluit, mansit ut antè fuit.
Cùm fator rerum privasset semine clerum,
Ad satanæ votum successit turba nepotum;
Curia dat curas, ergò tu, si benè curas
Vivere securè, non sit tibi curia curæ.

[f] *Pasquier, recherches liv. 7, c. 12. Dans le même chapitre Pasquier donne plusieurs exemples de cette poësie mesurée sans rimes.*

trouve d'ailleurs beaucoup de beautés? ce ſeroit une injuſtice d'en attribuer la cauſe au défaut de génie dans les modernes. L'Arioſte, le Taſſe, Milton, ſans parler de pluſieurs autres, en ont eu ſuffiſamment pour réüſſir, ſi la choſe eût été poſſible. C'eſt encore une erreur parmi nous de s'en prendre à la rime, dont l'uniformité, dit-on; & les chûtes continuelles fatiguent l'eſprit & l'oreille. Elle a au contraire de la grace & de la force; elle fixe l'attention & la mémoire; elle entraîne l'eſprit, flatte l'oreille, embellit l'expreſſion, elle reléve les penſées les plus ſimples, & donne une nouvelle force aux plus ſublimes. Ne donne-t-elle pas un nouvel agrément au poëme du Lutrin? Ne lit-on pas tout de ſuite toutes les tragédies de Racine ſans être fatigué de la rime? Seroit-ce, comme quelques-uns s'imaginent, que nos auteurs ſe ſont attachés à des ſujets trop récents? La plûpart de nos modernes ont pris des ſujets fort anciens. Tels ſont la Jéruſalem délivrée, Clovis, Pharamond, Conſtantin, & encore plus le paradis perdu, qui eſt ſans contredit le plus ancien de touts les ſujets. Il n'y eut jamais de ſujet de poëme plus récent que celui de l'Iliade, lorſqu'Homére le publia, & cependant l'Iliade ne laiſſa pas d'attirer dès lors l'admiration de toute la Gréce. La véritable raiſon du peu de ſuccès de poëmes épiques de nos modernes, c'eſt qu'ils ont choiſi des ſujets qui ſuppoſent la véritable religion, & qui ont quelque liaiſon avec elle: or la véritable religion détruit ce merveilleux qui conſiſte dans l'intervention des divinités du Paganiſme, qui conſtituë la véritable eſſence du poëme épique. Auſſi voïons-nous que les avantures de Télémaque, aux quelles il ne manque que la rime pour être un poëme épique accompli, & auxquelles rien ne manque pour être un ouvrage achevé ont été généralement applaudies & admirées, au lieu que le mêlange des idées de la véritable religion avec les fables & les divinités du Paganiſme [y], n'a pû rien produire qui ait été gouté, malgré l'excellence des morceaux détachés, malgré l'agrément de la belle verſification, malgré les deſcriptions charmantes, & les plus beaux traits de morale qui y ſont inſérés.

Le poëme de la Henriade vient de nous prouver qu'aucun de ces obſtacles n'eſt inſurmontable; & que ni la monotonie de la rime, ni le choix d'un ſujet récent, ni le mélange de la vraie religion avec le merveilleux de la mythologie, n'empêchent de produire du beau & de l'excellent dans le genre du poëme épique.

Le merveilleux des fables eſt ſi eſſentiel au poëme épique, qu'on a conteſté à Lucain la qualité de poëte, parceque ſes narrations tiennent plus de l'hiſtoire que de la fiction. Palingénius ſe déclare contre ce ſentiment [z]. Il

---

[y] *L'Arioſte mêle ſaint Jean avec les Parques, avec l'Hippogriphe, & autres fables Arioſt. Orland. furioſ. cant. 34. Stanz. 58.*

Alexandre Roſa dans un poëme intitulé: Virgilius Evangelizans. *décrit ainſi l'inſtitution du Saint Sacrement:*

Jamque dies cœlo conceſſerat, almaque Phœbe
Noctivago curru celſum pulſabat Olympum;
Cùm Chriſtus Cererem ſociis Bachumque miniſtrat,
Quæ mortis monumenta ſuæ partitur in omnes,
Ut longum nobis Chriſti teſtentur amorem

[z] Credo aliquos tetricæ mentis naſique ſeveri
Qui ſolos ſe ſcire putant & noſcere verum,
Atque ſibi ſolis divûm bonitate tributum,

auroit honte, dit-il, de faire des vers, s'ils ne pouvoient pas être le langage de la vérité, & si le mensonge étoit essentiel à la poësie.

On ne doit, suivant Strabon [a], ni prendre pour vrai ni regarder comme entiérement fabuleux, ce qu'on trouve dans Homére & dans les autres poëtes.

Les avantures de Télémaque on été regardées comme un poëme parfait. L'abbé Fraguier s'est opposé à cette idée, & a composé une dissertation [b] pour prouver qu'il ne peut y avoir de poëme en prose.

16. Dispute littéraire au sujet des odes & des tragédies.

Il s'est élevé dans ces derniers temps une dispute qui a partagé quelques uns de ceux qui tenoient le premier rang [c] dans l'empire des lettres, sçavoir si les vers sont absolument nécessaires aux odes & aux tragédies. Montagne [d] pour exprimer l'effet de la poësie, se sert de cette comparaison: „ Comme „ la voix contrainte dans l'étroit canal „ d'une trompette sort plus aiguë & plus „ forte, ainsi la sentence pressée aux „ piés nombreux de la poësie s'élance „ plus brusquement, & frappe d'une „ plus vive secousse. „

17. De la rime.

L'origine de la rime est contestée.

Caramuel prétend qu'avant Homére on écrivoit en Grec rimé: & il se fonde sur une comédie d'un ancien poëte nommé Trézeïs. Les uns attribuënt l'origine de la rime aux Provençaux: les autres soûtiennent que les Provençeaux l'ont empruntée des Arabes, & qu'une preuve de l'ancienneté de la rime chés les Arabes, se tire de l'Alcoran écrit en rimes arabesques. Il semble à d'autres que les vers Léonins [e] ont été la vraie source de la rime.

Etienne Jodelle & Jean-Antoine de Baïf [f] ont entrepris de supprimer

Omnia judicio perplexa expandere recto,
Dicturos nunquam me degustasse beatos.
Aoniæ fontes & sacras Phocidos undas,
Nec prorsus lauro dignum titulove poëtæ,
Quod non inflatas nugas mirandaque monstra
Scribimus, ac nullas fingendo illudimus aures.
Nam solas tribuunt fabellas vatibus, ac si
Vera loqui fædumque foret vetitumve poëtis.
Horum ego judicium falsum ac damnabile duco,
Nilque mihi melius, nil dulcius esse videtur,
Quàm verum amplecti: vetulis puerisque relinquo.
Has nugas; alii eructent fera bella gigantum,
Harpyïasque truces, & Gorgonas & Cyclopes,
Et captos blando Sirenum carmine nautas...
Non mihi sit tanti Phœbeæ gloriâ lauri',
Atque Corymbiferis hederis ornare capillos,
Ut sic delirem! pudet ah! pudet esse poëtam,
Si nugis opus est puerilibus inservire,
Et jucunda sequi spreto mendacia recto.
Marcell. Paling. Zodiac. vitæ, lib. 6.

[a] *Strab. lib. 1.*

[b] *Mémoir. de l'Acad. des bell. letr. t. 6.*

[c] *La Motte & M. de Voltaire ont été les chefs des deux partis qui ont soutenu les opinions opposées. L'épitre de Clio sur ce différend est un morceau de littérature d'un goût exquis.*

[d] *Montagne, liv. 1. c. 25.*

[e] *Les vers Léonins ont été fort à la mode; ils furent ainsi appellés d'un chanoine régulier de saint Victor nommé Léon, qui vivoit sous les régnes de Louis le Jeune, & de Philippe Auguste.*

Dæmon languebat, monachus tunc esse volebat,
Ast ubi convaluit, mansit ut antè fuit.
Cùm fator rerum privasset semine clerum,
Ad satanæ votum successit turba nepotum;
Curia dat curas, ergò tu, si benè curas
Vivere securè, non sit tibi curia curæ.

[f] *Pasquier, recherches liv. 7, c. 12. Dans le même chapitre Pasquier donne plusieurs exemples de cette poësie mesurée sans rimes.*

la rime, & d'introduire des vers meſurés à la maniére des Grecs & des Romains, ce qui ne leur a pas réüſſi. Nicolas Rapin [g] fit la même tentative, en quoi le cardinal du Perron dit que Rapin fut plus heureux que Jean-Antoine de Baïf, qui avoit eſſaïé le même genre de poëſie.

28. Entraves données à l'eſprit.

On a donné à l'eſprit humain des entraves bien plus génantes encore que celles de la rime. Simmias, Simonide, & quelques autres poëtes Grecs ont imité par la meſure de leurs vers plus ou moins longs certaines figures comme d'un œuf, d'un autel, d'une hache, des aîles. Athénée [b] obſerve que Pindare compoſa une ode d'où la lettre S étoit excluë.

L'anthologie [i] fait mention de vers compoſés de maniére qu'ils pouvoient être retournés, & que touts les mêmes mots dans un ordre rétrograde faiſoient d'autres vers & un autre ſens.

L'hiſtoire des Cardinaux [k] rapporte des vers dont l'artifice étoit tel, qu'en les liſant dans l'ordre qu'ils préſentoient, ils contenoient un éloge, & qu'en renverſant touts les mots dans l'ordre rétrograde, on y trouvoit d'autres vers fort ſatiriques. On trouve dans cette même hiſtoire des Cardinaux [l] des vers Grecs à la louange de Pierre de Gondi, qui commencent par toutes les lettres qui rangées de ſuite forment ſon nom.

C'eſt ce qu'on appelle vers acroſtiches, lorſque les premiéres ou derniéres lettres de chaque vers font lire par leur arrangement un nom ou autre choſe intelligible. Cicéron [m] a parlé des vers acroſtiches des Sibylles. Saint Auguſtin [n] rapporte de ces ſortes de vers de la Sibylle Erythrée.

Ovide dans la métamorphoſe de la Nymphe Echo a donné un éxemple des ſyllabes répétées qui imitent les échos.

Mézerai [o] fait mention d'un poëme de trois cents vers à la louange de Charles le Chauve, dont touts les mots commençoient par la lettre C. On trouve dans les bigarrures de Des Accords [p]

---

[g] *Baillet, jugem. des ſçav. t. 5. p. 50.*

[b] *Ce poëme étoit nommé ἀσιτμον. Athén. deipnoſ. liv. 10. c. 17.*

[i] *Anthol. lib. 6. c. 4.*

[k] Quidam vates Clementi VI. obtulit libellum ſupplicem alicujus doni obtinendi gratiâ, & in eum finem verſus panxit miro artificio elaboratos, qui in laudem pontificis legebantur, modò ſupplicationi fuiſſet ſatisfactum, alias eodem retrogrado ordine vir mercenarius & maledicus in pontificis dedecus compoſuerat.

Laus tua, non tua fraus, virtus, non copia rerum
Scandere te fecit hoc decus eximium.
Pauperibus tua das, nunquam ſtat janua clauſa
Fundere res quæris, nec tua multiplicas.
Conditio tua ſit ſtabilis, nec tempore parvo
Vivere te faciat hîc Deus omnipotens.

Senſu & ordine in verſis.

Omnipotens Deus hîc faciat te vivere parvo.
Tempore, nec ſtabilis ſit tua conditio.
Multiplicas tua, nec quæris res fundere, clauſa
Janua ſtat, nunquam das tua pauperibus.
Eximium decus hoc fecit te ſcandere rerum
Copia, non virtus; fraus tua, non tua laus.

Gall. purpur. p. 72.

[l] *Gall. purpur. p. 658.*

[m] *Cic. de divinat. lib. 2.*

[n] *Les vers de la Sibylle Erythrée cités par Saint Auguſtin, forment par leurs lettres initiales ces mots : Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱὸς σωτήρ. Jéſus-Chriſt fils de Dieu, Sauveur. S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 23.*

[o] *Mézerai, dans le régne de Charles le Chauve.*

[p] *Bigarr. de Des Acc. liv. 1. ch. 14.*

plusieurs vers d'un poëme en 350. vers, intitulé *Pugna porcorum* [q] dont touts les mots commencent par la lettre P. On voit au même endroit quelques vers d'un poëme d'environ 1200. vers, intitulé *Christus crucifixus*, dont touts les mots commencent par la lettre C.

Un poëte pour critiquer le Tasse, fit un poëme de la Jérusalem ruinée, où il s'assujettit au même nombre de vers & aux mêmes rimes, qui composent le poëme du Tasse de la Jérusalem délivrée. C'est un petit ouvrage fort connu que le Centon [r] nuptial d'Ausone, tiré de Virgile. L'Impératrice Eudocie a fait la vie de Jésus-Christ en centons d'Homére. Proba Falconia a composé un poëme qui comprend une partie du vieux & du nouveau testament, où il n'entre que des centons de Virgile. Lælius & Julius Capilupi ont excellé dans ce genre de poësies, où ils se sont éxercés sur plusieurs sujets. Etienne de Pleurre chanoine régulier de Saint Victor a traité quelques sujets de piété en centons de Virgile. Son ouvrage est approuvé de deux docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, qui disent dans leur approbation que cet auteur a fait des couronnes à Jésus-Christ & aux Martyrs de l'or de l'idole de Moloch. Suivant les régles qu'Ausone a préscrites sur les centons, on peut partager un vers en deux, ou l'emploïer tout entier, mais il n'est pas permis d'en emploïer deux de suite.

Le goût de la poësie a fort varié; les épithétes d'Homére sont fort simples & prises dans la nature, il appelle sans façon la nége blanche, le lait doux, le feu ardent. Ovide [s] a emploïé des épithétes brillantes, & qui sont autant de pensées. Les auteurs qui sont venus depuis, ont cherché des antithéses & des pointes. 19. Variations dans le goût.

Ce mauvais genre d'écrire a été poussé à l'excés. Benserade disoit sur le déluge.

Dieu lava bien la tête à son image.

Thysbé dans Théophile dit du poignard de Pyrame:

Ah! voici le poignard, qui du sang de son maître
S'est souillé lachement, il en rougit le traître.

Racan fit ces deux vers sur une bergére dans un bois.

Quel miracle de voir en ce lieu triste & sombre
Une déesse en terre, & le soleil à l'ombre!

C'est une piéce originale que le poëme de la Magdeleine [t]. Les yeux de la pécheresse pénitente y sont des chandelles fonduës: de moulins à vent ils deviennent des moulins à eau: ses

[q] *Ce poëme est d'un Allemand apellé* Petrus Porcius, *autrement* Petrus Placentius.

[r] Cento *signifie en latin un habit plein de piéces.*

[s] *On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'esprit dans ce dystique de l'épitre de Didon à Enée.*

Exerces pretiosa odia & constantia magna,
Si dum me fugias, est tibi vile mori.

Votre haine est d'un prix inestimable, s'il vous en coute la vie, pour me fuir. Mais les anciens poëtes Grecs n'eussent jamais appellé une haine prétieuse. Quoique Velleïus Paterculus ne soit pas poëte, nous pouvons citer ici une épithéte de cet auteur, qui toute recherchée qu'elle est, présente une belle idée. C'est lorsque parlant de Domitius, il l'appelle un homme d'une éminente simplicité. Eminentissimæ simplicitatis virum.

[t] *Le p. Bouhours, maniére de bien penser, dial. 2.*

treſſes blondes, dont elle eſſuïe les piés de Jéſus-Chriſt, ſont un torchon doré: elle-même eſt une ſainte courtiſanne, qui n'eſt plus un chaudron ſale & tout noir: les larmes d'un Dieu ne ſont que d'eau de vie: Jéſus-Chriſt eſt un grand opérateur qui eut l'adreſſe d'ôter les cataractes des yeux de Magdeleine, & l'Hercule qui nettoïa l'étable de ſon cœur.

M. Muratori [u] ſoûtient que c'eſt de France que le cavalier Marin apporta en Italie le mauvais goût des pointes. M. le marquis Jean-Joſeph Orſi défend les auteurs de ſa nation [x] contre la critique du pére Bouhours: il obſerve que ce pére, dans la maniére de bien penſer, n'a nommé Pétrarque qu'une fois en paſſant, & qu'il cite ſouvent le cavalier Marin & pluſieurs autres poëtes Italiens encore moins eſtimés; que parmi les auteurs Italiens, qui ont écrit en proſe, il ne s'attache qu'à ceux qui n'ont aucune réputation. Il reléve une bévûë énorme d'avoir attribué à l'Arioſte, ces deux vers qui ſont du Bornia.

Così colui del colpo non accorto,
Andava combattendo, ed era morto.

Et d'avoir critiqué comme placée dans un poëme héroïque, une penſée fort convenable à un poëme burleſque. Deſpreaux [y] aſſûre au contraire que les pointes vinrent d'Italie:

Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées;
Le vulgaire ébloui de ce faux agrément
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnaſſe....
Un héros ſur la ſcéne eut ſoin de s'en parer.
Et ſans pointe un amant n'oſa plus ſoupirer.
On vit tous les bergers dans leurs plaintes nouvelles
Fidéles à la pointe encor plus qu'à leurs belles...
La raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux.

20. Rien n'eſt plus inſupportable qu'un poëte médiocre.

Le bon goût & la critique ſont venus à bout de bannir les pointes des ouvrages d'eſprit; mais parviendra-t-on jamais à détourner de faire des Vers, tous ceux à qui la nature n'a pas donné ce beau feu qui fait les poëtes? C'eſt un métier [z] dont chacun croit pouvoir ſe mêler, quoique rien ne ſoit plus [a] inſupportable qu'un poëte médiocre.

Catulle faiſant réponſe à Licinius Calvus célébre orateur qui lui avoit envoïé pendant la fête des Saturnales de trés-méchants vers d'auteurs inconnus, le menace [b] en raillant de chercher

---

[u] *Dans ſon traité*: Della perfetta poëſia Italiana ſpiegata e dimoſtrata con varie oſſervazioni.

[x] *Le livre de M. le Marquis Jean-Joſeph Orſi eſt intitulé*: Conſiderazioni ſopra un famoſo libro Franzeſe intitolato, *La maniére de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit*.

[y] *Deſpreaux, art poëtiq. chant. 2.*

[z] Navem agere ignarus navis timet: abrotonum ægro
Non audet, niſi qui didicit, dare: quod medicorum eſt,
Promittunt medici: tractant fabrilia fabri,
Scribimus indocti doctique poëmata paſſim. *Horat. lib. 2. epiſt. 1.*

[a] .... Mediocribus eſſe poëtis
Non dî, non homines, non conceſſere columnæ. *Hor.*
Sæcli incommoda peſſimi poëtæ. *Cat.*

[b] Nam ſi luxerit, ad librariorum
Curram ſcrinia. Cæſios, Aquinos,
Suffenum, omnia colligam venena,
Ac te his ſuppliciis remunerabor. *Cat.*

tous les ouvrages de Cæſius, d'Aquinus, & de Suſſenus pour lui en faire préſent.

Soïez plûtôt maçon[c], ſi c'eſt votre talent,
Ouvrier eſtimé dans un art néceſſaire,
Qu'écrivain du commun, & poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre art des degrés différents,
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs.
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrés du médiocre au pire:
Qui dit froid écrivain, dit déteſtable auteur.

Il ne ſuffit pas pour être poëte, de ſçavoir tourner un vers[d]. Celui-là ſeul en mérite le nom qui a l'eſprit rempli d'un enthouſiaſme divin, & qui eſt capable de s'élever aux plus grandes choſes: celui dont la poëſie ne conſiſte pas dans la meſure & dans l'arrangement des mots[e], mais dont les vers intervertis, & mis en piéces feroient reconnoître en cet état des talents inſpirés par Apollon & par les Muſes.

2. L'étude des anciens néceſſaire pour perfectionner un beau naturel.

Un beau naturel ſe perfectionnera par l'étude des anciens. Autant qu'une imitation ſervile [f] eſt mépriſable, autant il eſt avantageux de ſe former ſur les grands modéles. Les plus illuſtres auteurs ont profité des exemples [g], & s'y ſont conformés. C'eſt principalement dans l'antiquité, qu'on peut trouver le ſimple joint au ſublime.

CHAPITRE SIXIE'ME.

De l'Hiſtoire.

SOMMAIRE.

1. *Peu de vérité à eſpérer de l'hiſtoire.* 2. *L'hiſtoire a ſuivi le génie des peuples.* 3. *De l'amour du merveilleux.* 4. *Devoirs de l'hiſtoire.* 5. *Sincerité de quelques hiſtoriens.* 6. *Hiſtoriens remplis de fables.* 7. *Des anciennes chroniques.* 8. *Pyrrhoniſme outré ſur l'hiſtoire.* 9. *Récits de batailles qui paroiſſent incroïables.* 10. *Du traité des paralléles de l'hiſtoire Grecque & Romaine.* 11. *Diverſité d'opinions ſur les faits les plus célébres.* 12. *De la bonne critique de l'hiſtoire.* 13. *Fruit de l'étude de l'hiſtoire.*

1. Peu de vérité à eſperer de l'hiſtoire.

C'Eſt une réflexion trés-ſenſée de Plutarque [a] dans la vie de Péri-

[c] *Deſper. art. poëtiq. chant.* 4.

[d] . . . . neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis: neque, ſi quis ſcribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe poëtam.
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum; des nominis hujus honorem. *Hor. lib.* 1. *Sat.* 4.

[e] . . . . . eripias ſi
Tempora certa, modoſque, & quod prius ordine verbum eſt,
Poſterius facias, præponens ultima primis;
Non, ut ſi ſolvas, poſtquam diſcordia tætra
Belli ferratos poſtes, portaſque refregit;
Invenias etiam diſjecti membra poëtæ. *Hor. lib.* 1. *Sat.* 4.

[f] O imitatores ſervum pecus, ut mihi ſæpé
Bilem, ſæpe jocum veſtri movere tumultus! *Hor.*

[g] *Virgile a emprunté beaucoup de beautés d'Homére & de Théocrite. Homére a décrit le Bouclier d'Achille. Hom. Il.* 17. *Héſiode a décrit le bouclier d'Hercule. Heſiod. in Aſpid. C'eſt à leur exemple que Virgile a fait la déſcription du Bouclier d'Enée; que le Taſſe a gravé les deſtinées de la maiſon d'Eſt ſur le bouclier de Renaud; & que dans les avantures de Télémaque, le bouclier de ce jeune héros préſente un tableau qui eſt une copie achevée du bouclier d'Achille dans Homére. Les deſcentes aux enfers d'Enée & de Télémaque ſont imitées de l'Odyſſée, &c.*

[a] *Théodore Gaza qui vivoit dans le*

clés, qu'il eſt fort difficile ou même impoſſible d'apprendre & de diſcerner le vrai par la lecture de l'hiſtoire. Car ſi elle eſt écrite aprés pluſieurs ſiécles, elle a contre elle l'antiquité des temps qui lui dérobe la connoiſſance des choſes paſſées ; & ſi elle eſt écrite du vivant de ceux dont elle parle, la haine [b], l'envie, ou la flaterie la portent elle-même à corrompre & à déguiſer la vérité.

N'eſt-il pas vrai-ſemblable que les hiſtoriens [c] ont flâté leur nation, qu'ils ont négligé ceux dont la poſtérité étoit éteinte, ou dans un état obſcur, & qu'ils ont au contraire élevé les noms de ceux dont ils pouvoient attendre des récompenſes? combien de motifs d'altérer [d] la verité? Tacite a beau proteſter qu'il n'a aucun ſujet de prévention favorable ou de haine : le lecteur défiant ajoûtera plus de foi à Strada qui dit, que pour être bon hiſtorien, il faudroit n'être d'aucune religion, d'aucun païs, d'aucune profeſſion, d'aucun parti, c'eſt-à-dire, n'être pas homme.

On ſeroit fort ſimple, dit S. Réal, [e] d'étudier l'hiſtoire avec l'eſperance d'y découvrir ce qui s'eſt paſſé : c'eſt bien aſſez qu'on ſçache ce qu'en croient tels & tels auteurs; & ce n'eſt pas tant l'hiſtoire des faits qu'on doit chercher que l'hiſtoire des opinions des hommes. Clio celle des Muſes qui préſide à l'hiſtoire, a été nommée une courtiſanne [f] qui ſe livre ſans réſerve au prémier venu pour la plus vile récompenſe.

Velléius Paterculus rempli de flâterie pour Tibére & pour Séjan a plûtôt compoſé des panégyriques qu'une hiſtoire. Zozime ſe laiſſe emporter à ſa paſſion contre Conſtantin; Euſébe flatte toujours cet Empereur. Tite-Live favoriſoit ouvertement le parti de Pompée [g]. Auguſte l'en plaiſantoit, & ne l'en aimoit pas moins. Dion étoit trop partial pour Céſar.

L'hiſtoire [h] eſt un préſent qu'on ne doit faire qu'à la poſterité. Boccalini [i] conſeille de n'écrire que ce qu'on a vû, & de ne le donner au public qu'aprés ſa mort. En ſuppoſant l'impartialité, qu'on ne doit pourtant pas eſpérer, chaque hiſtorien ajuſte l'hiſtoire à ſon charactére particulier : Salluſte eſt moral, Tacite eſt politique, Tite-Live eſt ſuperſtitieux & orateur. Touts nous veulent apprendre les cauſes des événements, ignorées non-ſeulement des contemporains, mais de ceux mêmes qui ont eu part aux affaires.

La Gréce étoit ſi fertile en hiſtoriens que plus de trois cents auteurs ſe rencontrérent dans la deſcription d'une ſeule bataille. Lucien [k] compare la paſſion des Grecs pour écrire l'hiſtoire, à la maladie épidémique des Abdéritains qui reſſembloit beaucoup à la folie.

Toute l'hiſtoire ancienne à été preſqu'en-

quinziéme ſiécle diſoit, que s'il ſe trouvoit dans la néceſſité de jetter touts les auteurs anciens dans la mer, à la réſerve d'un ſeul, il ſauveroit Plutarque.

[b] Tiberii, Caiique & Claudii ac Neronis res, florentibus ipſis : ob metum falſæ, poſt quam occiderant, recentibus odiis compoſitæ ſunt. *Tac.*

[c] Datur hæc venia antiquitati, ut miſcendo humana divinis, primordia urbis auguſtiora faciat. *Tit Liv.*

[d] Veritas pluribus modis infracta, libidine aſſentandi, aut odio adverſùs dominantes *Tac.*

[e] *S. Réal, œuvr poſt.*

[f] Scortum triobolare.

[g] Titus Livius eloquentiæ ac fidei præclarus imprimis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut Pompeïanum eum Auguſtus appellaret : neque id amicitiæ eorum offecit, *Tac. annal. lib. 4.*

[h] *Lucien, comm. il faut écrire l'hiſt.*

[i] *Boccalin. raggnagl. di Parnaſſ.*

[k] *Lucien, comm. il faut écr. l'hiſt.*

qu'entiérement défigurée par les Poëtes, qui ont fait un mêlange continuel de leurs fictions avec la vérité, comme on peut voir (*l*) par l'hiſtoire de Jupiter & de toute la famille des Titans; par celle d'Iſis, de Médée, de Didon, d'Hercule; par l'expédition des Argonautes; par le ſiége de Troïe; & par une foule d'autres éxemples.

a. L'hiſtoire a ſuivi le génie des peuples.

Il eſt aiſé de s'appercevoir que l'hiſtoire a bien plus ſuivi (*m*) le génie des peuples que la vérité ou l'importance des événements. Toute cette ſcience de l'hiſtoire telle que nous l'avons, eſt le fruit du goût que les Grecs ont eu pour écrire & pour conter. L'hiſtoire de l'antiquité ne nous a tranſmis que ce qui a rapport aux Grecs, & aux Romains, qui les ont imités depuis. Car ſans parler des païs découverts depuis ces derniers ſiécles, des empires du Méxique, & du Pérou, ſi étendus, ſi peuplés, ſi magnifiques, ſi riches, dont nous ne connoiſſons pas l'hiſtoire, celle des autres peuples n'a été tirée de l'oubli qu'autant qu'elle a eu quelques liaiſons avec les hiſtoires Grecque & Romaine. L'hiſtoire prophane n'a preſque point parlé des Juifs, & on trouve des fautes groſſiéres dans le peu qu'elle en a rapporté. A peine ſeroit-il parlé des anciens Gaulois, qui avoient étendu leurs colonies & leurs conquêtes preſque dans tout le monde ancien, ſans le pillage de quelques temples de la Gréce, ſans la priſe de Rome, & les guerres qu'ils ont euës contre les Romains, ſoit en attaquant ſoit en défendant. Les quatre célébres empires des Aſſyriens, des Perſes, des Grecs, & des Romains ſont ſurpaſſés en étenduë de conquête & de durée par quatre autres puiſſances que nous ne connoiſſons preſque pas, qui ſont celles des Chinois, des Scythes, des Arabes, & des Turcs. Malgré l'obſcurité de l'hiſtoire à cet égard, je ne crains point d'avancer que le roïaume de la Chine l'emporte ſur celui d'Aſſyrie par la durée, par le nombre de ſes peuples, par la ſageſſe de ſon gouvernement, par l'étenduë même de ſes limites. Que les conquêtes d'Almanzor qui ont compris l'Arabie, l'Egypte, touts les païs ſeptentrionaux de l'Afrique juſqu'à l'Océan Occidental, & preſque toute l'Eſpagne, ont été pouſſées plus loin que celle de Cyrus: que les conquêtes d'Alexandre ne peuvent être comparées à celles de Tamerlan iſſu de la Scythie Orientale. Ce conquérant ſoûmit une partie de la Chine; s'ouvrit un paſſage par la Tartarie & la Moſcovie, pour délivrer l'Empereur de Conſtantinople; & triompher de Bajazeth; & s'en retournant il augmenta ſa domination de la Syrie, de la Perſe, & des Indes. Quelle Séchereſſe d'hiſtoire ſur ces nombreux eſſains de peuples trés-puiſſants & trés-courageux ſortis de la Scythie ſeptentrionale, qui ſous différents noms ont démembré tout l'empire Romain en Occident, pluſieurs ſiécles avant que les Turcs originaires de la Scythie Orientale & des côtes de la mer Caſpienne, appellés en Aſie ou par les empereurs de Conſtantinople ou par les rois de Perſe, (car les hiſtoriens ne conviennent pas de ce fait) aïent etabli ſur les ruines de l'Empire Romain en Orient, & ſur celles de l'empire Arabe, une puiſſance plus formidable que ne fut jamais toute la puiſſance Romaine. L'hiſtoire de touts ces peuples ſi belliqueux & ſi redoutés eſt trés-peu connuë.

[*l*] *Paléphate, Hérodote, Elien, Athénée, M. l'Abbé Banier, &c.*

[*m*] *Réflex. du chev. Temple.*

3. De l'amour du merveilleux.

L'amour du merveilleux (*n*) eſt un des écueils de l'hiſtoire. Quelques hiſtoriens (*o*) ſe plaiſent à conter des faits incroiables, comme s'ils partageoient avec les fauſſes merveilles qu'ils racontent, l'admiration qu'ils font naître dans l'eſprit d'un lecteur crédule.

C'eſt cet amour du merveilleux qui a fait inventer ou exagérer tant de faits extraordinaires. Juſtin raconte qu'aprés la déroute des Perſes à la journée de Marathon, Cynégire Athénien pourſuivant les Perſes qui ſe jettoient confuſément dans leurs vaiſſeaux, ſaiſit un de ces vaiſſeaux de ſes deux mains l'une aprés l'autre, & que les aïant eu toutes deux coupées, il le retint avec les dents.

Pyrrhus bleſſé à la tête dans un combat (*p*) contre les Mamertins fut obligé de quitter la mêlée. L'un d'eux remarquable par ſa taille avantageuſe & par l'éclat de ſes armes, s'avança bien loin devant ſes compagnons, & défia le roi avec une voix pleine de fierté & d'audace, criant qu'il ſe montrât, s'il étoit encore en vie. Pyrrhus irrité de ce défi retourna au combat malgré ſes gens, & plein de colére, tout couvert du ſang qui couloit de ſa plaïe, & le viſage affreux à voir il pouſſe au travers de ſes bataillons droit au Barbare, & le prévenant il lui décharge ſur le milieu de la tête un ſi grand coup de ſon cimiterre, que par la force du bras aidée de l'excellente trempe du cimiterre, le tranchant deſcendit juſqu'à la ſelle, & le fendit en deux, de ſorte que dans le moment les deux moitiés tombérent chacune de leur côté.

Procope [*q*] raconte que dans une famine deux femmes qui recevoient les paſſants mangérent dix-ſept hommes. On lit dans Maffée qu'un ſoldat Portugais n'aïant plus de balles, s'arrachoit les dents pour charger ſon mouſquet.

4. Devoirs de l'hiſtoire.

L'hiſtoire ne doit pas reſſembler à la peinture qui cherche à embellir le naturel. Un beau trait paſſe naturellement de l'imagination à la plume, comme le remarque le P. d'Orléans; le héros en profite, mais la verité en ſouffre, & c'eſt la vérité qui eſt le caractére eſſentiel de l'hiſtoire.

Qui ne ſçait, dit Cicéron (*r*) que la prémiére loi de l'hiſtoire eſt de n'avoir pas la témérité d'avancer un menſonge, ni la lâcheté de déguiſer une verité, & qu'elle doit éviter tout ſoupçon de faveur ou de haine? Po-

---

[*n*] Hoc erat antiquorum plurimum vitium, vel potius quædam ſine judicio ſimplicitas, ut in clarorum virorum geſtis ſcribendis, ſe minus exiſtimarent elegantes, niſi ad ornatum, ut putabant, ſermonis poëticas fictiones, vel aliquid ſimile admiſcerent, & conſequenter vera falſis committerent. *Petr. Pith. in ſcriptorib. Gallic. in Galfr. Monimet.*

[*o*] Quidam incredibilium relatu commendationem parant, & lectorem aliud acturum, ſi per quotidiana duceretur, miraculo excitant. Quidam credituli, quidam negligentes ſunt, quibuſdam mendacium obrepit, quibuſdam placet: illi non evitant, hi appetunt: & hoc in communi de totâ natione, que approbari opus ſuum & fieri populare non poſſe putat, niſi mendacio illud aſperſit. *Sen. quæſt. nat. lib. 7. c. 16.*

[*p*] *Plutarq. vie de Pyrrhus, traduct. de Dacier.*

[*q*] *Procop. de bell. Gothic. lib. 2. c. 20.*

[*r*] Quis neſcit primam hanc eſſe hiſtoriæ legem, ne quid falſi dicere audeat, deinceps ne quid veri non audeat, ne qua ſuſpicio gratiæ ſit in ſcribendo, ne qua ſimulatis. *Cic. de orator. lib. 2.*

Cicéron eſt le ſeul, qui ait écrit une hiſtoire dans un ordre rétrograde. Il compoſa ainſi celle de Rome, depuis ſon Conſulat en remontant juſqu'à Romulus, au rapport de Dion. lib. 46.

lybe avoit dit avant Cicéron, que ce n'eſt pas un moindre menſonge à l'hiſtorien de ſupprimer ce qui eſt, que de dire ce qui n'eſt pas.

5. Sincérité de quelques hiſtoriens.

Polybe a pratiqué ce précepte avec exactitude. Cet auteur eſt ſi éloigné de toute diſſimulation dans ſon hiſtoire, qu'il relève les fautes commiſes par Lycortas ſon pére. Thucydide n'a rien diſſimulé de ce qui pouvoit être à l'avantage de Cléon & de Braſidas, par les intrigues deſquels il fut banni d'Athénes.

Tite-Live a parlé honorablement de Brutus, & de Caſſius les ennemis d'Auguſte, ſous l'empire du quel il écrivoit; & il a fait paſſer les meurtriers de Céſar pour des perſonnages vertueux.

Grotius dans ſon hiſtoire des Païs bas a ſuivi pour guide la ſincérité la plus eſtimable, aïant parlé de Maurice de Naſſau avec le même déſintéreſſement que s'il n'eût pas eſſuié les plus rudes perſécutions de la part de ce prince.

On connoît par un paſſage de Plaute (*s*) qu'anciennement les auteurs ne ſe croioient pas aſſez inſtruits pour écrire l'hiſtoire, s'ils n'avoient voïagé eux-mêmes dans les païs dont ils devoient parler. Polybe voïagea dans tout le monde connu de ſon temps, pour ſe préparer à écrire ſon hiſtoire.

Salluſte (*t*) paſſa les mers, afin de connoître par lui-même le théâtre de la guerre de Jugurtha. Jean Chartier aſſure qu'ils s'eſt trouvé aux plus importantes expéditions de Charles VII. par ordre de ce roi, pour être témoin des faits qu'il devoit écrire.

Dans l'Ethiopie, dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans la Perſe, dans la Syrie le ſoin de l'hiſtoire & le dépôt des annales étoient confiés aux ſeuls prêtres. Numa (*u*) avoit chargé les ſouverains pontifes d'écrire l'hiſtoire dans des régiſtres publics. Ces régiſtres furent brûlés pour la plus grande partie à la priſe de Rome par les Gaulois. Dans le roïaume de la Chine l'intendance de l'hiſtoire étoit donnée aux magiſtrats. Tous ces régiſtres publics étoient pleins d'impoſtures, ſoit pour établir le culte des faux dieux, ſoit pour flâter les ſouverains ſoit pour s'accommoder au goût & à la vanité de la nation.

6. Hiſtoriens remplis de fables.

Hérodote (*x*) le pére de l'hiſtoire (*y*), a paſſé dans l'antiquité pour être rempli d'evénements (*z*) fabuleux. Strabon (*a*), Quintilien (*b*), Caſaubon (*c*) ne déférent pas davantage à l'autorité d'Hérodote & de Cteſias qu'à celle d'Homére, d'Héſiode, & des poëtes tragiques. Lucien dans ſon voïage aux enfers trouve Hérodote parmi

[*s*] .... quin nos hinc domum
Redimus niſi ſi hiſtoriam ſcripturi ſumus?

[*t*] Salluſtius manu tranſgreſſus dicitur, ut oculis ſuis crederet de conditionibus locorum. *Petrarch.*

[*u*] *Cic. de orator. lib.* 2.

(*x*) *Hérodote le plus ancien des hiſtoriens Grecs que nous aïons, étoit né l'an* 481. *avant Jéſus-Chriſt, du temps de Darius prémier, roi des Perſes. Thucydide a été contemporain d'Hérodote, & plus jeune que lui ſeulement de* 13. *années. Cteſias poſtérieur à Hérodote d'environ* 30. *ans, a été contemporain de Xénophon.*

[*y*] Apud Herodotum patrem hiſtoriæ ſunt innumerabiles fabulæ. *Cic. de legib. lib.* 1.

[*z*] *Cteſias. Manethon, Joſeph contre Apion, Plutarq. de la malignité d'Hérodote, Suid. in voce Ἀναγραφεῖς, Diog. Laërt. in proœm.*

[*a*] *Strab. lib.* 11.

[*b*] *Quintil. inſtit. lib.* 2. *c.* 4.

[*c*] Ac mihi quidem perſæpe Herodotum cum lego, Homerum aliquem videor legere. *Caſaub. not. in Strab. lib.* 1.

ceux, qui étoient punis pour en avoir imposé à la postérité.

Pline (d) avance que Diodore est le premier historien Grec qui ait écrit sérieusement, & qui se soit abstenu de conter des fables. Vivès en porte un jugement fort différent, & il soûtient qu'il n'y a rien de plus frivole & de moins solide que tout ce qu'a écrit Diodore. Diodore lui-même traite d'écrivains fabuleux tous ceux (e) qui l'avoient précédé.

Les sçavants ont été fort partagés sur la Cyropédie de Xénophon. Plusieurs ont suivi le sentiment de Cicéron [f] qui a regardé cet ouvrage, non comme une histoire, mais comme un portrait fait d'imagination pour représenter un prince accompli. Maintenant l'opinion opposée qui soûtient [g] que la Cyropédie est une histoire véritable, semble prévaloir.

Pollio Asinius [h] traitoit les commentaires de César de négligés & de peu sincéres; & Vossius fait mention de l'entêtement d'un homme qui lui dit, qu'aprés de longues & de fortes méditations, il avoit composé un livre, où il montroit par des preuves invincibles que jamais César n'a passé les Alpes, & que tout ce qui est contenu dans ses commentaires de la guerre des Gaules, est faux. Procope dans son histoire a donné beaucoup de louanges à l'Empereur Justinien, à l'imperatrice Théodore sa femme, à Bélisaire & à sa femme Antonine: & dans ses anecdotes il les a déchirés d'une façon excessive. L'Arétin se vantoit d'être l'arbitre de la réputation [i] des princes, leur dispensant les louanges & le blâme, suivant qu'il en étoit bien ou mal païé; & Charles Quint aprés l'expedition de Tunis lui aïant envoïé une chaîne d'or: Voilà, dit l'Arétin, un présent bien médiocre pour une si grande entreprise, si mal concertée.

Les monuments mêmes ne sont pas des garands assûrés de la vérité des faits: & le marbre & l'airain mentent quelquefois. Dans l'arc de triomphe de Tite, l'inscription pour relever la conquête de Jérusalem, témoigne qu'avant Tite personne n'avoit pris cette ville, ni même osé l'assiéger: quoique, sans parler de la sainte écriture qui pouvoit être peu connuë des Romains, Cicéron [k] dans ses lettres à Atticus appelle Pompée notre Jérosolimitain, parceque personne n'ignoroit à Rome que la prise de Jérusalem étoit une des conquêtes de Pompée.

Si les historiens du prémier ordre & les monuments sont suspects, quel jugement porterons nous de nos anciennes chroniques. Elles sont de pitoïables romans farcis de fables suivant le sentiment d'un célébre académicien. Le nom de romans se donnoit autrefois aux histoires, il s'appliqua depuis

---

[d] Apud Græcos nugari debuit Diodorus. *Plin. in præf. lib. 1.*

[e] Hellanicus & Cadmus, Hecatæus quoque, & id genus prisci omnes ad fabulosas assertiones declinarunt. *Diod. Sic. lib. 1.*

[f] Non ad historiæ fidem, sed ad effigiem veri imperii. *Cic.*

[g] *Hist. de l'Acad. des bell. lettr. t. 2. 4. & 6.*

[h] Pollio Asinius parum diligenter parumque integrâ veritate compositos (Cæsaris commentarios) putat. *Suet. in Jul. c. 56.*

[i] *Joseph Scaliger dit de Paul Jove:* Paulus Jovius, me puero, in aulâ Henrici secundi obscurissimo cuique claritatem generis mercede pollicebatur, maledicentiâ ulturus, si quis nundinationi suæ adversaretur. Quod quidem expertus est Annas Momorantius, &c.

[k] *Cic. ad Attic. lib. 11. epist. 10.*

aux fictions; ce qui conduit à croire que les unes & les autres ont eu les mêmes sources. Aprés que les nations farouches du Nord eurent porté partout leur ignorance & leur barbarie, les historiens dégénérérent en Romanciers. Les faits incroïables & les avantures merveilleuses passérent pour le sublime de l'histoire: Thélésin qu'on dit avoir vécu dans le milieu du VI. siécle sous le régne d'Artus, & Melkin qui fut un peu moins ancien, écrivirent l'histoire de la grande Bretagne leur patrie, du roi Artus, & de la table ronde, & la défigurérent de mille fables: il faut dire la même chose d'Hunibaldus Francus que quelques-uns ont cru contemporain de Clovis, & qui dans la vérité a été beaucoup plus récent, & dont l'histoire n'est presque qu'un amas de mensonges grossiérement imaginés. Telle est encore l'histoire qui a paru sous le nom de Gildas moine du païs de Galles, qui raconte tant de merveilles du roi Artus, de Perceval, de Lancelot, & un grand nombre d'autres. La critique judicieuse, qui régne maintenant, transmettra à la postérité le dépôt de l'histoire ancienne, rectifié par un grand nombre d'observations tres utiles, & une histoire de notre temps plus châtiée, & plus correcte; mais quoique nos historiens aïent beaucoup plus de retenuë & d'éxactitude, que les auteurs de nos anciennes chroniques, nous ne pouvons connoître les charactéres des hommes, & les motifs des événements, que par les mémoires de ceux qui ont la principale part aux affaires.

8. Pyrrhonisme outré sur l'histoire.

Carlovicius qui avoit eu part aux principales affaires de son temps, lisant l'histoire de Sléidan, & y trouvant la vérité des événements si défigurée, dit: Les écrits de Sléidan sont que j'ai de la peine à croire aucun des historiens ni anciens ni modernes. L'auteur de la religion du médecin [l] parle ainsi de l'histoire: Je n'ajoûte pas beaucoup plus de foi au rapport des choses passées, qu'aux prédictions des choses futures. C'est ainsi que la plûpart des hommes sont toujours disposés à outrer la crédulité ou le Pyrrhonisme. „On accommode l'histoire à peu prés comme les viandes dans une cuisine, dit Bayle [m], chaque nation les apprête à sa maniére; de sorte que la même chose est mise en autant de ragoûts différents, qu'il y a de païs au monde: & presque toujours on trouve plus agréables ceux qui sont conformes à sa coûtume. Voilà ou peu s'en faut, le sort de l'histoire. Chaque nation, chaque religion, chaque secte prend les mêmes faits tout cruds où ils se peuvent trouver, les accommode, & les assaisonne suivant son goût, & puis ils semblent à chaque lecteur vrais ou faux, selon qu'ils conviennent ou qu'ils répugnent à ses préjugés. On peut encore pousser plus loin la comparaison [c'est toujours Bayle qui parle] car comme il y a certains mets absolument inconnus en quelques païs, & dont on ne voudroit aucunement à quelque fausse qu'ils fussent, ainsi il y a des faits qui ne sont reçûs que d'un certain peuple ou d'une certaine secte, touts les autres les traitent de calomnies & d'impostures."

Plusieurs historiens [n] par différents motifs transmettent à la postérité

(l) Thomas Brown, religion du médecin, 29.

(m) Bayle, républ. des lettr. Mars 1686. art. 4

(n) Æneas Sylvius Pitolomini qui fut depuis pape sous le nom de Pie II. dit dans son histoire de Bohême: Plura scribo, quàm credo.

des faits auſquels ils n'ajoûtent eux-mêmes aucune croïance.

9. Récits de batailles, qui paroiſſent incroïables.

Les recits de pluſieurs batailles contiennent des circonſtances qui paroiſſent incroïables. Plutarque [o] raconte que M. Valerius gagna une bataille contre les Sabins, dans laquelle il leur tua treize mille hommes, ſans perdre un ſeul des ſiens.

Dans une bataille entre les Lacédémoniens & les Arcadiens [p], il y eut dix-mille Arcadiens tués, ſans qu'il mourut un ſeul Lacédémonien pour accomplir l'oracle qui avoit prédit que cette guerre ne couteroit pas à Sparte une ſeule larme.

Dans la victoire, que le Conſul Fabius Maximus remporta ſur les Allobroges & les Auvergnacs [q] il n'y eut que quinze hommes tués du côté des Romains, & cent vingt mille Gaulois y reſtérent ſur le champ de bataille, & quatre-vingt mille furent faits priſonniers, ou ſe noïerent dans le Rhône.

A la bataille de Chéronée où Sylla battit Archelaüs lieutenant de Mithridate [r], les Romains tuèrent cent dix mille hommes, & ne perdirent que douze des leurs, ſuivant que Sylla [s] l'avoit écrit dans ſes mémoires, avec cette circonſtance qu'il en revint deux des quatorze qu'on croïoit y être demeurés. Sylla avoit encore écrit dans ſes mémoires qu'il ne perdit que vingt-trois hommes dans le combat qu'il livra au jeune Marius, & qu'il tua aux ennemis vingt mille hommes, & fit huit mille priſonniers.

A la journée de Tigranocerta, il périt du côté de Tigranés plus de cent mille hommes de pié, & preſque toute la cavalerie de ce roi fut paſſée au fil de l'épée [t], Lucullus dans ſa petite armée n'eut que cinq morts & cent bleſſés.

Pompée ne perdit que vingt ſoldats [u] dans une bataille contre Mithridate, où il y eut plus de quarante mille hommes tués du côté du roi de Pont.

Dans la bataille de Châlon [x] entre Aëtius & Théodoric roi des Viſigoths d'une part, & Attila roi des Huns de l'autre, où Théodoric fut tué, quelques auteurs font monter le nombre des morts des deux armées [y] à trois cents mille. Les hiſtoriens conviennent du moins de cent ſoixante mille, ſans compter quinze mille tant François que Gépides, qui s'étant rencontrés la nuit qui précédoit le combat, ſe battirent dans l'obſcurité avec tant de fureur, qu'ils s'entretuèrent touts ſans qu'il en échapât un ſeul.

Quelques auteurs font monter la perte des Saraſins à la bataille de Poitiers [z] à trois cents ſoixante quinze mille, ſur la foi de Paul Diacre & d'Anaſtaſe le Bibliothécaire: Ce qui paroît fabuleux, diſent les judicieux auteurs [a] de l'hiſtoire du Languedoc. Pour rendre cette circonſtance vraiſemblable, quelques-uns ont prétendu qu'on devoit comprendre parmi ce grand nombre de morts les femmes, les enfants, & les eſclaves. Mais Va-

---

(o) *Plutarq. vie de Publicola.*
[p] *Diod. Sic. lib. 15.*
[q] *Appian. in Celtic.*
[r] *Appian. de bell. Mithrid.*
[s] *Plutarq. vie de Sylla.*
[t] *Plutarq. vie de Lucullus.*
[u] *Alex. ab Alex. genial. dier. lib. 6, c. 23.*
[x] In campis Catalaunicis.
[y] *Hiſt. de Langued. t. 1. liv. 4. p. 190.*
[z] *Ce fut en 732. que les Saraſins furent défaits par Charles Martel. La bataille ſe donna entre Poitiers & Tours.*
[a] *Hiſt. de Langued. t. 1, liv. 8, p. 398.*

lois a fait voir que dans cette irruption, il n'y eut que les ſoldats qui paſſérent les Pyrénées. Mézerai dit que l'armée des Saraſins n'étoit compoſée en tout que de quatre-vingt à cent mille hommes.

En 891. l'empereur Arnoul remporta ſur les Normands une victoire ſi complette, que de cent mille Normands, aucun ne ſe ſauva [b], & que du côté de l'empereur *il n'y eut pas un ſeul homme de tué*.

A la bataille des trois rois, de Navarre, d'Arragon, & de Caſtille contre les Maures, Mariana écrit après toutes les chroniques, que deux cents mille Maures furent tués, & qu'il ne périt que vingt-cinq Chrétiens. A la bataille de Tariffe l'an 1340. il y eut encore deux cents mille Maures tués, & ſeulement vingt Chrétiens.

Il n'y a aucune vraiſemblance dans ce que les hiſtoriens rapportent des victoires des princes Normands en Sicile; qu'il ne reſta pas un ſeul homme de trois cents mille Saraſins défaits par Roger; que les fils de Tancréde avec cinq cents hommes de pié & ſept cents chevaux battirent l'armée de l'empereur de Conſtantinople compoſée de ſoixante mille hommes. Mais tout cela n'eſt rien en comparaiſon de ce qui eſt raconté par Nicétas dans l'hiſtoire de l'empereur Alexis, qu'au ſiége de Conſtantinople un ſeul Franc mit en fuite toute une armée des Grecs.

Lucien [c] traite d'incroïables & de ridicules toutes les circonſtances d'un nombre de morts auſſi diſproportionnées. On peut appliquer à beaucoup de traits d'hiſtoire ces paroles de Tite Live, ſur une particularité ſurprenante, qu'on diſoit être arrivée à la priſe de la ville de Veïes. Ces incidents, [d] dit-il, plus propres à la ſcéne qui aime le merveilleux qu'à l'hiſtoire, je ne veux ni les aſſurer, ni les réfuter. Il ſuffit de ſçavoir ce que la renommée en a publié.

On trouve parmi les œuvres de Plutarque un traité fort ſingulier, qui eſt attribué à cet auteur, mais qui paroît ſuppoſé. Il eſt intitulé: Des paralléles de l'hiſtoire Grecque & Romaine. Ce traité des paralléles, auſſi bien que les œuvres de Stobée citent pluſieurs auteurs, à la vérité fort obſcurs, qui rapportent à l'hiſtoire Grecque des faits ſi reſſemblants aux événements les plus remarquables de l'hiſtoire Romaine, & dont les circonſtances ſont ſi préciſément les mêmes, qu'il n'y a que les noms de changés, & que les uns ſont évidemment copiés ſur les autres. Du traité des paralléles de l'hiſtoire Grecque & Romaine.

Zopyre Byſantin [e] a écrit que Philonomé fille de Nictimus eut du dieu Mars deux jumeaux qui furent jettés dans le Fleuve Erymanthe. L'eau porta ces enfants dans le creux d'un arbre, où une louve les allaita. Un berger prit ſoin de les élever, & ils devinrent rois d'Arcadie. C'eſt mot pour mot l'hiſtoire de la naiſſance & de l'éducation de Romulus & de Remus.

La mort de Piſiſtrate roi d'Orchoméne eſt parfaitement ſemblable à celle de Romulus. Les ſénateurs aſſaſſinent Piſiſtrate, & Téſimacus l'un d'eux, pour prévenir une émotion populaire, feint qu'il a vû Piſiſtrate monter au ſommet du mont Piſée ſous la forme d'un dieu, de même que Proculus aſſura qu'il avoit vû Romulus enlevé au ciel.

---

[b] *Hiſt. du monde de Chevreau, liv. 5.*

[c] *Lucien, comment il faut écrire l'hiſt.*

[d] Hæc ad oſtentationem ſcenæ gaudentis miraculis aptiora quàm ad fidem, neque affirmare, neque refellere operæ pretium eſt: famâ rerum ſtandum eſt. *Tit. Liv. lib. 5.*

[e] *Plutarch. in parallel.*

Brennus roi des Gaulois aſſiégeant la ville d'Ephéſe [f], Démonice promit de lui livrer une porte, à condition qu'on lui donneroit pour récompenſe de ſa perfidie toutes les richeſſes qui ſeroient trouvées dans le temple. Aprés le pillage de la ville & du temple, Brennus fit jetter ſur elle une ſi grande quantité d'or & d'autres choſes prétieuſes qu'elle en fut écraſée. N'eſt-il pas clair que c'eſt la même hiſtoire que celle de la Romaine Tarpeïa [g] qui convint avec les Samnites qu'ils lui donneroient pour prix de ſa trahiſon ce qu'ils portoient au bras, entendant leurs braſſelets: mais ils l'accablérent ſous le poids de leurs boucliers, qu'ils jettérent ſur elle.

Les Tégéates & les Phénéates étant en guerre [h], & les deux armées rangées en bataille & prêtes à combatre, on convint de part & d'autre de décider la querelle par le combat de trois fréres jumeaux qui étoient dans l'une des deux armées contre trois autres fréres jumeaux, qui ſe rencontroient auſſi dans l'autre armée. Les Tégéates remirent le ſort de leurs armes aux trois fils de Rhéximaque, & les Phénéates aux trois fils de Démoſtrate. Ces ſix guerriers étant aux priſes, deux des fils de Rhéximaque tombérent morts, & les trois fils de Démoſtrate furent bleſſés. Le troiſiéme des fils de Rhéximaque nommé Critolaüs feignit de fuir, & ſéparant ainſi ſes adverſaires par l'inégalité de leurs pourſuites à proportion de leurs bleſſures, il les tua l'un aprés l'autre. Critolaüs étant retourné parmi les ſiens, fut félicité univerſellement de ſa victoire, il n'y eut que ſa ſœur qui verſa des larmes, parce que Demodicus ſon amant avoit péri dans ce combat de la main de ſon frére. Ce vainqueur farouche indigné d'une triſteſſe ſi mal placée au milieu du triomphe & de la joie de la patrie, tua inhumainement ſa ſœur. Il fut accuſé de ce meurtre par ſa mére, & abſous par le peuple. C'eſt l'hiſtoire des trois Horaces & des trois Curiaces dans toutes ſes circonſtances. Tite-live [i] obſerve ſur ce combat, qu'il étoit douteux de quel côté les Horaces & les Curiaces avoient combattu, pluſieurs mettant les Curiaces du côté de Rome, & les Horaces du côté d'Albe; qu'il en trouve cependant un plus grand nombre qui font combatre les Horaces pour Rome; & que ſon penchant le détermine à ſuivre ce dernier ſentiment. C'eſt donc le penchant de Tite-Live qui a fixé ce trait d'hiſtoire, environ ſix cents ans aprés qu'il eſt arrivé:

Agéſilas frére de Thémiſtocle aïant tué [k] Mardonius dans le camp de Xerxés, au lieu de tuer ce roi, il ſe brula le bras droit [l] dans un feu allumé pour un ſacrifice. Xerxés paroiſſant effraïé de cette fureur, Scaches, lui dit Agéſilas, que tout Athénien a la même réſolution, & ſi tu en doutes, je vais

[f] *Stob. Sermon. 10, de iniuſtit.*

[g] *Plutarch. in Romul. Tit. Liv. lib. 1.*

[h] *Plutarch. in parallel. Stob. Sermon. 39. de patriâ.*

[i] Horatios Curiatioſque fuiſſe ſatis conſtat; nec fermè res antiqua alia eſt nobilior. Cùm tamen in re tam clarâ nominum error manet, utrius populi Horatii, utrius Curiatii fuerint. Autores utroque trahunt: plures tamen invenio qui Romanos Horatios vocant. Hos ut ſequar inclinat animus. *Tit. Liv. lib. 1.*

[k] *On trouve dans Hérodote que Mardonius fut tué à la bataille de Platées. Herodot. Calliop. Ce fait même étoit ſi célébre que les marbres de Paros en ont fait une époque.*

[l] *Stob. Sermon. 7. de fortitudine, & Plutarch. in parallel.*

vais bruler le bras gauche. On ne peut méconnoître ici l'action de Mucius [m] Scævola.

Valére [n] Maxime rapporte que Pompée ambaſſadeur auprés de Gentius roi d'Illirie, ſe brula le doigt en préſence de ce roi, pour lui faire connoître qu'il étoit incapable de trahir le ſecret du ſénat, & pour lui donner une haute idée de la fermeté des Romains. Le fait eſt fort ſuſpect par bien des raiſons. Ce fut l'an de Rome 585. & 167. ans avant Jéſus-Chriſt que cette ambaſſade fut envoïée au roi Gentius. La famille des Pompées n'étoit pas encore connuë à Rome. On trouve que les deux ambaſſadeurs qui furent envoïés en Illirie, ſe nommoient M. Perpenna & L. Petilius; & il n'eſt point dit qu'ils ſe ſoient brulé le doigt.

L'oracle conſulté ſur un gouffre qui s'étoit ouvert dans Céléne ville de Phrygie [o], répondit qu'il falloit y jetter ce qu'il y avoit de plus prétieux. Aprés qu'on eut tenté inutilement d'y jetter toute ſorte de richeſſes, Egyſthée fils de Midas, ou ſelon d'autres, Anchurus prince Phrygien ſauta dans le gouffre à cheval & armé comme pour aller au combat. Les dieux infernaux furent appaiſés, & le gouffre ſe referma. Cette hiſtoire eſt la même [p], que celle du chevalier Romain [q] Q. Curtius.

La flatterie Grecque a-t-elle fourni ces faits à l'hiſtoire Romaine, pour lui ſervir d'ornement, & pour remplir les vuides de ſes quatre prémiers ſiécles? ou l'hiſtoire Grecque n'a-t-elle été que l'écho de la Romaine? c'eſt le ſujet des diſſertations trés intéreſſantes de deux célébres Académiciens qui ont ſoutenu [r] les deux opinions contraires. M. de Poilli prétend que les quatre prémiers ſiécles de l'hiſtoire Romaine ſont fabuleux ou au moins fort ſuſpects. M. l'abbé Sallier allégue tout ce qui peut établir la verité & même la certitude de cette hiſtoire.

Les événements les plus importants & les plus connus ſont ordinairement ceux ſur leſquels les hiſtoriens s'accordent le moins.

11. Diverſité d'opinions ſur les faits les plus célébres.

Quelle diverſité d'opinions ſur la guerre de Troïe! Les uns en ont fait une des plus illuſtres époques de l'hiſtoire, comme d'un événement trés réel, les autres l'ont regardé comme entiérement fabuleux.

Dion Chryſoſtome [s] a ſoutenu ſur la foi des prêtres Egyptiens, qu'Héléne recherchée par les plus grands princes de l'Aſie & de la Gréce fut mariée par ſon pére Tyndare à Alexandre fils de Priam; que ces rivaux firent la guerre aux Troïens; que les Grecs affoiblis par la peſte, par la famine, & par les diſſentions qui ſe mirent entr'eux, demandérent la paix aux Troïens, & que pour perpétuer la mémoire de ce traité, il fut fait un che-

[m] *Denys d'Halicarnaſſe, hiſtorien trés-exact n'a point parlé de l'action de Mucius Scævola, que pluſieurs traitent de fabuleuſe.*

[n] *Val. Max. lib. 3. c. 3.*

[o] *Strab. p. 93. Plutarch. in parallel.*

[p] *Tit. Liv. lib. 7.*

[q] *Plutarque vie de Romulus rapporte que Curtius à la tête des Sabins tomba dans une fondriére, où ſon cheval s'enfonça. Il fit ce qu'il put de la voix & de la main pour le dégager, & voïant que ſes efforts étoient inutiles, il le laiſſa-là, & ſe ſauva. Le lieu eſt encore appellé de ſon nom, ajoute Plutarque, le lac Curtius. Il y a bien de l'apparence que l'avanture du Sabin Curtius a donné lieu à inventer l'hiſtoire du chevalier Romain Q. Curtius.*

[r] *Mémoir. de l'Acad. des bell. lettr. t. 6.*

[s] *Dio Chryſoſt. orat. 11. de Troja non capta.*

val de bois, ſur lequel on grava la paix qui venoit d'être concluë. Les Troïens abattirent un pan de muraille pour faire entrer dans leur ville ce cheval qu'on ne pouvoit faire paſſer par les portes. Pauſanias [t] dit au contraire qu'il a vû dans la citadelle d'Athénes le cheval d'airain fait par Epeüs pour battre les murailles de Troïe, comme on s'eſt ſervi depuis du bélier.

Pluſieurs ont écrit [u] qu'Héléne ne fut jamais à Troïe : que Pâris & Héléne furent pouſſés par la tempête à une des embouchures du Nil, nommée Canope, & de là conduits à Memphis. Protée qui y régnoit reprocha à Pâris ſa perfidie, l'obligea de ſortir de ſes états, & retint Héléne avec toutes ſes richeſſes. Pâris continua ſa route [x], & arriva à Troïe. L'armée des Grecs l'y ſuivit de prés; les Troïens ſommés de rendre Héléne & toutes les richeſſes qui avoient été emportées avec elle, répondirent que ni cette princeſſe ni ſes biens n'étoient dans leur ville. Quelle apparence en effet, remarque [y] Hérodote, que Priam ce vieillard ſi ſage eût mieux aimé voir périr ſous ſes yeux ſes enfants & ſa patrie, que de donner aux Grecs une ſatisfaction auſſi juſte que celle qu'ils lui demandoient? Les Grecs perſiſtérent opiniâtrément à ne les point croire. La divinité ajoute encore le même hiſtorien, voulant que les Troïens par la deſtruction entiére de leur empire, appriſſent à l'univers que les dieux vengent les grands crimes d'une maniére éclatante.

Ménélas [z] à ſon retour paſſa en Egypte chez le roi Protée, qui lui rendit Héléne avec toutes ſes richeſſes.

Suivant quelques auteurs, Enée trahit ſa patrie, & livra une porte de Troïe aux Grecs. Le voïage d'Enée en Italie eſt révoqué en doute par Denys d'Halicarnaſſe; & parmi les modernes, par Juſte Lipſe, Philippe Cluvier, Samuel Bochart & pluſieurs autres.

C'étoit une opinion ancienne qu'Enée avoit ſon tombeau à Berecynthia, en Phrygie [a], prés du fleuve Nolos; & que c'étoit un certain Romus de ſa race, qui étoit venu en Italie, & qui avoit bâti Rome.

Métrodore de Lampſaque n'héſite point à dire [b] que tous les héros d'Homére, Agamemnon, Achille, Hector, Pâris, Enée n'ont jamais exiſté.

Il y a une grande variété d'opinions toutes également incertaines ſur la fondation de Rome [c]. Les uns diſent que les Pélaſges aprés avoir couru la plus grande partie de la terre, & ſubjugué beaucoup de nations s'arrêtérent dans la campagne de Rome, & qu'ils donnérent ce nom à la ville qu'ils y fondérent pour marquer leur puiſſance & la force [d] de leurs armes. Les autres racontent que le jour de la priſe de Troïe, quelques Troïens s'étant embarqués ſur des vaiſſeaux, qu'ils trouvérent heureuſement dans le port, & aïant été jettés par les vents ſur les côtes de la Toſcane, deſcendirent prés de la riviére du Tibre; que parmi leurs femmes qui étoient toutes tres fatiguées, & qui ne pouvoient plus ſupporter le

[t] *Pauſan. in Attic.*
[u] *Philoſtr. in Apollon. lib. 4. c. 5.*
[x] *M. Rolin. hiſt. anc. des Egyptiens. &c.*
[y] *Herodot. Euterp.*
[z] *Euripid. in Helen. & Steſichor. ap. Plat. de republ. lib. 9.*
[a] *Agathocles ap. Feſtum.*
[b] *Dans une oraiſon de Tatien, qui eſt dans le ſecond tome de la biblioth. des péres.*
[c] *Plutarq. vie de Romulus, trad. de Dac.*
[d] *Rome ſignifie force en Grec.*

travail de la mer, il y en eut une nommée Rome qui conſeilla à ſes compagnes de bruler leurs vaiſſeaux : ce qui aïant été éxécuté, leurs maris furent d'abord dans une grande colére, mais peu de temps aprés connoiſſant la fertilité du païs, ils ſçurent trés bon gré à leurs femmes de les avoir contraints de s'y fixer, & ils appellérent la ville qu'ils bâtirent du nom de celle qui avoit donné le conſeil de bruler leurs vaiſſeaux. Il y en a qui diſent que Rome fut fille d'Italus & de Leucaria, ou de Telephus fils d'Hercule; qu'elle fut mariée à Enée ou à ſon fils Aſcanius, & qu'elle donna ſon nom à la ville. D'autres prétendent que Rome fut bâtie par un fils d'Ulyſſe & de Circé, appellé Romanus. On en trouve auſſi qui écrivent qu'elle doit ſon origine à un certain Romus fils d'Emathion qui fut envoïé en ce païs là par Diomède. Selon d'autres, elle fut bâtie par un Romus roi des Latins, lequel chaſſa les Tyrrhéniens. Antiochus de Syracuſe auteur trés ancien, qui vivoit cent ans avant Ariſtote, s'éloigne encore plus de tous ces ſentiments, & a écrit que longtemps avant la guerre de Troïe, il y avoit en Italie une ville appellée Rome. Parmi ceux mêmes qui en attribuent la fondation à Romulus, il y a autant de contradictions [e] ſur l'origine, la naiſſance, & l'éducation de ce fondateur.

Gronovius prétend que Romulus étoit étranger, & aprés avoir porté ſon conjectures ſur différents païs, il trouve plus vraiſemblable, que ce fondateur de Rome étoit Syrien.

Quelques auteurs aſſûrent qu'il n'y eut que trente Sabines enlevées [f]; Valérius Antias & Denys d'Halicarnaſſe en font monter le nombre à cinq cents vingt-ſept; Juba à ſix cents quatre-vingt-trois.

Tite-Live [g], Florus [h], Plutarque [i], Aurélius Victor [k] avancent que le dictateur Camille défit & chaſſa les Gaulois qui avoient pris Rome : Polybe, Juſtin [l], Suétone [m] rapportent que les Vénétes aïant fait une irruption dans le païs des Gaulois, ces derniers acceptérent les ſommes qui leur furent offertes par les Romains pour faire la paix, & s'en retournérent avec tout leur butin, pour défendre leur propre païs.

Plutarque commence ainſi la vie de Lycurgue : On ne peut rien dire du légiſlateur Lycurgue, qui ne ſoit rapporté différemment par les hiſtoriens : car il y a diverſes traditions ſur ſon origine, ſur ſes voïages, ſur ſa mort, & encore plus ſur ſes loix, & ſur la forme du gouvernement qu'il établit : mais l'on s'accorde encore moins ſur le temps où il a vécu.

Hérodote, Diodore, Trogue Pompée, Juſtin, Pauſanias, Plutarque, Quinte-Curce, & pluſieurs autres auteurs ont parlé de la nation [n] des Amazones. Strabon [o] nie que cette

[e] Quidquid de Romulo ac Remo (quem Græci primi hujus vocabuli fictores omnes pariter appellant Romum) ſive Romani ſeu Græci prodiderunt, mera eſt fabula per ſe ſatis abſurda & inepta; in quâ neque de patre puerorum, neque de matris nomine, neque de expoſitore, nec de ſublatore, nec de nutrice quidquam certi conſtat. *Philipp. Clauverius, Ital. antiq. lib. 3. c. 2.*

[f] *Plutarq. vie de Romul.*

[g] *Tit. Liv. lib. 5.*

[h] *Flor. lib. 1.*

[i] *Plutarq. vie de Camille.*

[k] *Aurel. Vict. c. 23.*

[l] *Juſtin. lib. 38.*

[m] *Suet. in Tib. c. 3.*

[n] *Il eſt auſſi fait mention des Amazones dans les poëſies d'Homére & de Calinus.*

[o] *Strab. lib. 11.*

nation ait jamais exiſté. Palæphatus eſt de même avis que Strabon. Arrien [p] regarde comme fort ſuſpect tout ce qu'on a écrit des Amazones. D'autres ont entendu par les Amazones des armées d'hommes commandées par des femmes guerriéres, & ils montrent que ces éxemples ne ſont pas rares dans l'antiquité; que les Médes & les Sabéens obéïſſoient à des reines; que Sémiramis avoit commandé aux Aſſyriens; Thomyris aux Scythes, Cléopatre aux Egyptiens, Baudicée aux Anglois, Zénobie aux Palmyréniens.

Appien [q] croit que les Amazones n'étoient pas une nation particuliére, mais qu'on appelloit ainſi toutes les femmes qui alloient à la guerre, de quelque nation qu'elles fuſſent. Quelques-uns ont avancé que les prétendues Amazones ont été des peuples barbares, qui étoient vêtus de longues robes, qui raſoient leurs barbes; & avoient un habillement & des ornements de tête ſemblables à ceux qui étoient en uſage parmi les femmes de Thrace. Selon Diodore [r] de Sicile, Hercule fils d'Alcméne à qui il avoit été enjoint par Euryſthée de rapporter le baudrier d'Hippolyte reine des Amazones, alla les combattre ſur les bords du Thermodon, & détruiſit cette nation guerriére.

Cependant les traits les plus célébres de leur hiſtoire ſont plus récents que l'Hercule Grec ou fils d'Alcméne. Car l'enlévement d'Antiope par Théſée excita les Amazones à entreprendre la guerre dans laquelle elles conquirent toute l'Attique, & campérent dans la place même de l'Aréopage. Pentéſilée reine des Amazones alla au ſecours de Troïe [s] & y fut tuée par Achille: & long-temps aprés Thaleſtris [t] autre reine des Amazones, accompagnée de trois cents de ſes guerriéres, vint trouver Aléxandre en Hircanie, & paſſa avec lui treize nuits pour en tirer de la race.

Dion Chryſoſtome raconte [u] qu'Hérodote demanda aux Corinthiens quelque récompenſe des hiſtoires Grecques qu'il avoit écrites: mais qu'aïant eu d'eux cette réponſe qu'ils ne vouloient pas acheter de l'honneur à prix d'argent, il changea tout le récit de la bataille navale de Salamine, chargeant Adimanthius général des Corinthiens d'avoir fui dés le commencement de la bataille avec toute l'eſcadre qu'il commandoit.

Thymoléon délivra Corinthe ſa patrie de la tyrannie de Timophane ſon frére. Voici comment Plutarque raconte cette action. Thymoléon prit avec lui deux de ſes amis remplis de zéle pour la liberté, ils allérent enſemble chez Timophane. Ils le conjurérent avec les plus fortes inſtances de ſe démettre de la tyrannie de ſon païs; mais n'en aïant pû rien obtenir, Thymoléon ſe retira un peu, ſe couvrit la tête fondant en larmes, & dans ce moment ſes deux amis ſe jettérent ſur Timophane & le tuérent. Diodore de Sicile conte la choſe tout autrement, & dit que Thymoléon tua lui-même ſon frére dans la place publique. Le prémier de ces hiſtoriens pour concilier la nature avec l'amour de la liberté [x], adoucit le plus qu'il peut l'atrocité de cette action; le ſecond l'exaggére dans le deſſein de relever davantage le zéle pour la patrie [y]. Au milieu de tant

[p] *Arrian. lib. 7.*
[q] *Appian. de bell. Mithrid.*
[r] *Diod. Sic. lib. 2.*
[s] *Cainct. lib. 1.*
[t] *Juſt. lib. 12.*
[u] *Dio Chryſoſt. orat. 37.*
[x] *Dacier, not. ſur Plutarq. vie de Thymoléon.*
[y] *Cornelius Nepos ne s'accorde ni avec Plutarque, ni avec Diodore: il raconte que*

d'écueils du caractére, des motifs, des passions des historiens, la vérité fait naufrage, & ne passe point à la postérité.

Cyrus meurt tranquillement dans son lit, suivant Xénophon [z]. Onésicrite, Arrien [a], Hérodote, Justin, Valére Maxime rapportent que Thomyris reine des Messagétes l'aïant vaincu & fait prisonnier, le fit mourir, & fit plonger *sa tête dans un vaisseau plein* de sang, afin qu'il se désaltérât de sang humain, dont il avoit eu toute sa vie une soif si ardente. Ctésias écrit que Cyrus fut tué par un Indien d'un coup de fléche. Diodore [b] raconte que Cyrus fut fait prisonnier & attaché à une croix par l'ordre d'une reine des Scythes. Suivant Lucien [c], il mourut de douleur de ce que Cambyse son fils avoit fait tuer sous le prétexte d'un faux ordre la plûpart de ceux que Cyrus aimoit. C'est un des traits des plus célébres de l'histoire Romaine que la défaite des Fabiens à la journée de Crémére. Cette armée composée d'une seule famille, & que Florus appelle une armée Patricienne, fut toute taillée en piéces [d], & de trois cents six Fabiens il ne resta qu'un jeune homme de quatorze ans qui s'étoit trouvé trop jeune pour porter les armes. Il y a peu de faits attestés plus unanimement & par un plus grand nombre d'auteurs. Tite-Live, Ovide, Aurélius Victor, Silius, Festus, Valére Maxime rapportent cet événement d'une maniére conforme. Denys d'Halicarnasse le rejette comme entiérement fabuleux.

Tite-Live [e] place les morts & les dévouëments des deux Décies dans la guerre contre les Latins & dans celle contre les Samnites : Cicéron [f] dans la guerre contre les Etrusques & contre Pyrrhus.

Le silence de Polybe est un préjugé de plusieurs sçavants contre tout ce qu'on a dit de Régulus [g] depuis sa captivité.

Aurélius Victor [h] rapporte que l'empereur Claude II. aïant appris que les livres des Sibylles promettoient beaucoup de victoires & de prospérités à l'empire, si celui qui étoit à la tête du Sénat; s'immoloit par une mort volontaire, il ne voulut point céder cette gloire au prémier Sénateur qui s'y offroit généreusement, & il soûtint que la qualité d'empereur lui donnoit celle de chef de cette compagnie. Le même auteur ajoûte que cette action magnanime fut la cause pour laquelle on érigea une statuë d'or de cet empereur dans le temple de Jupiter, & son buste d'or dans le Sénat; & que le Sénateur qui offrit de donner sa vie pour accomplir la prédiction des Sibylles, se nommoit Pomponius Bassus. Trébellius Pollio ni Eutrope n'ont rien dit de tout cela, & ils ont écrit que cet empereur mourut de maladie.

Le trait de fermeté de se couper la langue avec les dents à la question, a été attribué à Timycha Pythagoricienne

Thymoléon dans le temps qu'on assassinoit son frére, suivant les ordres qu'il en avoit donnés, étoit occupé dans la citadelle à empêcher que les gens de guerre ne secourussent Timophane. Cornel. Nep. in Thymol.

[z] *Xenoph. Cyrop. lib. 8.*

[a] *Arrian. lib. 6.*

[b] *Diod. Sic. lib. 2.*

[c] *Lucien dans les Macrobies.*

[d] Una dies Fabios ad bellum miserat omnes;
Ad bellum missos perdidit una dies.
&c. *Ovid. Faster. lib. 2.*

[e] *Tit. Liv. lib. 8. & 10.*

[f] *Cic. Acad. quæst. lib. 1.*

[g] Hoc caverat mens provida Reguli, &c. *Hor. lib. 3. Od. 5.*

[h] *Aurel. Vict. in Claud.*

par Jamblique [j]; à la courtisanne Léæna par Tertullien [k]; à Anaxarque par Valére Maxime, par Pline, Diogéne de Laërce, & Philon Juif; à un martyr par saint Jérôme [l] dans la vie de saint Paul hermite.

Les uns racontent que Placidie fit signer à l'empereur Honorius son frére une requête par laquelle il accordoit cette princesse en mariage à un de ses plus bas officiers, & que comme elle en eut porté ses plaintes à Honorius, cet empereur n'en pouvant demeurer d'accord, elle lui fit voir sa signature, & lui fit des remontrances sur le danger de son extrême facilité. Les autres rapportent ce trait d'histoire à Pulchérie qui fit signer à son frére Théodose II. une requête par laquelle il donnoit son consentement à la vente de sa femme l'impératrice Eudoxie.

C'est la prévention des historiens qui a donné lieu à raconter si diversement la mort de l'empereur Julien l'apostat. Les uns ont écrit que ce prince étant frappé d'un trait en la bataille qu'il livra aux Perses, & se sentant expirer, jetta du sang vers le ciel, & s'écria plein de désespoir, Nazaréen, tu as vaincu. Ammien Marcellin & Eutrope témoins oculaires de cette expédition, n'ont point parlé de ce désespoir, quoiqu'ils aïent écrit toutes les circonstances de sa mort. Les autres ont rapporté qu'il essaïa d'arracher le trait dont il étoit percé, mais que l'aïant trouvé tranchant, il se coupa la main, & qu'il ne pût le tirer de la plaïe. Il demanda d'être porté en cet état dans la mêlée pour encourager ses soldats, & il dit en mourant, qu'il remercioit les dieux de lui avoir envoïé une mort digne de son courage, dans la fleur de son âge & dans le cours de ses victoires, avant que sa gloire ni ses prospérités fussent ternies par aucun revers, & il ajoûta que long-temps auparavant les dieux l'avoient averti de cette mort.

Les malheurs & la mendicité de Bellisaire sont au nombre des problémes douteux de l'histoire.

Frédegaire & Aimoin ont imputé à la reine Brunehaud des vices & des cruautés horribles, dont saint Grégoire de Tours n'aïant point parlé, & au contraire le pape saint Grégoire le grand l'aïant comblée d'éloges, quelques historiens [m] ont entrepris de justifier cette reine.

C'est un trait d'histoire fort suspect & fort incertain que le supplice de cette même reine, qui fut, dit-on, jugée par Clotaire II. & condamnée pour la mort de dix rois à être attachée & traînée à la queuë d'un cheval, & mise en piéces.

Mariana qui traite cette histoire de pure tragédie, & de fable [n] dit que les historiens François avoient un grand penchant à croire & à raconter des événements extraordinaires, & il ne sçait si l'on doit les taxer de simplicité ou d'impudence. Pasquier réfute en détail toutes les accusations dont on a chargé cette reine.

---

[j] *Jamblich. in Pythag.*

[k] *Tertull. Serm. ad martyr.*

[l] Alius inter flores molliter vinctus, cùm ad eum impudentissimum scortum venisset, ut in libidinem concitaret, præcisam morsu linguam in blandientis faciem respuit.

[m] *Boccace, de claris mulierib. c. 104. Paul Emyle, liv. 2. Jean du Tillet, évêque de Meaux en sa chronique & Papyre Masson annal. liv. Le Fermat, évêque de Poitiers louë la modestie, la beauté, l'esprit, les attraits, & la noblesse de cette reine:*

Pulchra, modesta, decens, solers & grata, benigna,
Ingenio, vultu, nobilitate potens.

[n] Adeò ad portenta scribenda scriptores Galli proclives fuerunt, pudendâ securitate, si secus, impudentiâ mirabili meram tragœdiam autores idonei confirmant, nullo judicio ex populi rumoribus conflictam.

Le pére le Cointe ſoûtient qu'il n'y a point eu en France de rois fainéants; que pluſieurs qui ont porté ce titre, ont fait de belles actions, & que ſi les autres n'ont rien fait, c'eſt qu'ils ont peu régné, ou qu'ils ſont décédés fort jeunes. Il avance auſſi que les François n'ont point conſulté le pape Zacharie ſur la dépoſition de Childéric III. & ſur l'élection de Pépin.

Les hiſtoriens ſont fort partagés ſur la cauſe du changement de nom des papes. Fra-Paolo [o] l'attribuë aux Alemands qui ont été élevés au pontificat, dont les noms étoient rudes & mal ſonants aux oreilles Italiennes. Coûtume, ajoûte-t-il, que les papes ont depuis gardée, pour marque qu'ils changeoient leurs affections privées en penſées publiques & divines. Platine prétend que Sergius II. a le prémier changé de nom, parce qu'il s'appelloit Grouin de porc. Baronius [p] ſe mocque de cette raiſon, & attribuë ce changement à Sergius III. qui ſe nommant Pierre, ne voulut pas par humilité porter le nom du prince des Apôtres. Onuphre croit que Jean XII. donna cet exemple pour ne pas porter le nom d'Octavien qu'il trouva tenir trop du Gentiliſme [q] Pluſieurs ſont d'avis que ce changement de nom eſt une imitation de ſaint Pierre qui ſe nommoit Simon, avant que notre Seigneur l'eût appellé Céphas.

Quoique la fable de la papeſſe Jeanne ait été réfutée par les Proteſtants mêmes, & entr'autres par David Blondel, il s'eſt trouvé des ſçavants de réputation qui ont voulu établir la vérité d'un fait ſi inſoûtenable.

L'inſtitution des Electeurs eſt fort conteſtée [r]. Quelques-uns l'attribuënt à Charlemagne [ſ]; Blondus, Nauclerus, & Platine la rapportent à Grégoire V. Maimbourg [t], & Paſquier [u] à un concile tenu ſous ce même pape. Pluſieurs prétendent que Grégoire V. l'empereur Othon III. & les princes d'Alemagne concoururent enſemble pour accorder ce droit aux Electeurs privativement aux autres princes. Selon Machiavel [x], Grégoire V. chaſſé par le peuple de Rome, & rétabli par l'empereur Othon III. pour ſe venger des Romains transféra le droit qu'ils avoient d'élire l'empereur, aux archevêques de Maïence, de Tréves & de Cologne, & aux trois princes ſéculiers, le comte Palatin, le duc de Saxe, & le marquis de Brandebourg.

Les ſeuls Alemands [y] avoient droit d'élire l'empereur. Albert abbé de Staden auteur contemporain de l'empereur Frédéric II. dit en termes formels que Grégoire IX. qui avoit excommunié Frédéric II. en 1239. aïant écrit aux princes Alemands pour qu'ils procédaſſent à l'élection d'un autre empereur, ils lui firent réponſe que ce n'étoit point au pape à décider de l'élection de l'empereur, & que le droit de l'élire n'ap-

[o] *Fra-Paolo, hiſt. du concil. de Trente, liv. 5.*

[p] *Baron. annal. t. 10. ad ann. 844.*

[q] *Selon quelques hiſtoriens Jean XII. fut porté à changer de nom par la flatterie de ſes courtiſans, qui lui appliquoient les paroles de l'évangéliſte ſur ſaint Jean-Baptiſte.* Non ſurrexit inter natos mulierum major Joanne Baptiſtâ. *Matth. c. 11. v. 11.*

[r] *Mémoir. d'Amelot de la Houſſaïe. t. 2. p. 292.*

[ſ] *C'eſt l'opinion de Jornandés dans ſa chronique. & ce ſentiment ſemble appuié ſur l'autorité d'Innocent III. dans le chapitre* Venerabilem: *mais il ne peut ſe concilier avec les témoignages de l'hiſtoire.*

[t] *Maimb. de la décad. de l'empire, p. 107.*

[u] *Paſq. recherch. liv. 3. c. 4.*

[x] *Machiav. iſtor. Fior. lib. 1.*

[y] *Ainſi qu'il paroît par le chapitre* Venerabilem de electione, *tiré de l'épitre d'Innocent III. à Berthold, duc de Zérbughen, après l'élection de l'empereur Othon IV. en 1208.*

partenoit qu'à eux ſeuls. Albert abbé de Staden ajoûte enſuite qu'en vertu d'un décret que ces princes avoient fait auparavant d'un commun conſentement, ceux qui éliſent l'empereur ſont les archevêques de Maïence, de Tréves & de Cologne, le comte Palatin, le duc de Saxe, le marquis de Brandebourg, & le roi de Bohéme. Longtemps auparavant il étoit [z] d'uſage de préſenter celui qui avoit les ſuffrages de la diéte, aux ſept grands officiers de l'empire. Suivant Aventin dans ſes annales, & Onuphre dans le traité des diétes impériales, le droit d'élire l'empereur a été reſtreint aux ſept Electeurs par Grégoire X. Dans une ſi grande diverſité d'opinions, ce qui paroît de plus aſſuré, c'eſt que l'inſtitution des Electeurs [a] ne peut remonter plus haut qu'au treiziéme ſiécle après Frédéric II. Juſques-là touts les auteurs contemporains témoignent que c'étoient encore les princes, les prélats, & les ſeigneurs Alemands qui éliſoient l'empereur. Lampadius juriſconſulte Alemand commence l'inſtitution du collége Electoral au temps de l'empereur Frédéric II. & Othon de Friſingue dit que Frédéric I. ſurnommé Barberouſſe, fut élû par touts les princes de l'empire. Trithéme dans ſa chronique rapporte le commencement des ſuffrages des Electeurs à l'élection de Guillaume comte de Hollande en 1247. Suivant Frédéric Bockelman le ſeptemvirat électoral n'a commencé qu'à l'election du comte Adolphe de Naſſau; par les trois archevêques, & les trois princes ſéculiers déja nommés, & par une procuration du roi de Bohéme. Louis de Baviére fut élû par les archevêques de Tréves & de Maïence, par le roi de Bohéme, & par une procuration du marquis de Brandebourg. L'archevêque de Cologne, le comte Palatin, & le duc de Saxe élurent de leur côté Frédéric d'Autriche. Cette diviſion des Electeurs conſtate d'une maniére très-aſſûrée qu'ils étoient alors au nombre de ſept. L'ordre électoral n'a eu une forme ſtable & permanente, que par la bulle d'or de l'empereur Charles IV. de Luxembourg.

Guillaume du Bellai de Langei, & du Haillan ont écrit que la pucelle d'Orléans n'a point été brûlée. Le pére Vignier ajoûte qu'elle a épouſé Gilles d'Armoiſe, depuis qu'elle eut été priſe par les Anglois, & qu'elle a laiſſé des enfants. L'auteur du poëme latin de la pucelle dit [b] que ſa mémoire fut réhabilitée par arrêt, après qu'elle eut ſouffert le ſupplice du feu, auquel les Anglois l'avoient condamnée. Suivant Boulainvilliers, dans ſon abregé chronologique, quoique l'exécution de la pucelle eût été faite à la vûë de plus de dix mille perſonnes, il parut peu à prés en lorraine une fille guerriére & adroite aux armes, qui ſe dit être la pucelle, & qui ſe maria à Mets, où ſa poſtérité ſubſiſte encore.

Les hiſtoriens contemporains [c] ne ſont point d'accord ſur l'aſſaſſinat du duc de Bourgogne à Montereau-Faut-Yonne

[z] *Paul Vindekius, traité des Electeurs, c. 4. & 5.*

[a] *Mémoir, d'Amelot de la Houſſ.*

[b] Tandem collatis Patres ultroque citroque
Articulis, flammas ſub iniquo judice paſſam
Darcida, concordi conclamant ore, modumque
Angligenas violaſſe fori, juriſque tenorem.
Valerandus Varanius, de virgine Aurelianenſi.

[c] *Chalon, hiſt. de France.*

Yonne. En 1419. les uns ont dit que le duc de Bourgogne en abordant le Dauphin, ſe mit à genoux pour le ſaluer, & qu'alors le Dauphin fit ſigne à Tanegui Duchatel, qui déchargea ſur le viſage du duc un coup de hache, dont il lui abbatit le menton, & que le duc percé en même temps de pluſieurs coups tomba mort. D'autres ont raconté que le duc de Bourgogne voulut enlever le Dauphin, & que ceux qui accompagnoient le Dauphin, ſe jettérent ſur le duc & le tuérent. D'autres ont écrit que trois gentilshommes du feu duc d'Orléans étoient venus à cette entrevûë, dans la réſolution de faire ce coup, pour venger la mort de leur maître; ce qu'ils éxécutérent ſi promptement qu'il fut impoſſible de l'empêcher.

Aléxis Piémontois en parlant d'un élixir propre à faire revenir la vûë aux aveugles, dit [d] „ que cette eau fut ordonnée par une conſultation & aſſemblée des plus ſçavants médecins d'Italie pour faire retourner la vûë de „ l'empereur de Conſtantinople l'an „ 1438, lorſqu'il étoit au concile à Ferrare avec le pape Eugéne VI. & la „ vûë lui retourna auſſi belle que jamais, par le moïen de cette eau.„ Le pere le Brun obſerve que s'étant chargé de vérifier ce fait, il a conſulté avec ſoin les hiſtoriens contemporains qui ont parlé de l'empereur Jean Paléologue, & de ce qui ſe paſſa à Ferrare en 1438. que ni Blondus, ni Ducas, ni Calcondyle n'ont écrit que Jean Paléologue eût perdu & recouvré la vûë à Ferrare; que Sylveſtre Scyropule, loin de faire entendre que l'empereur d'Orient pendant ſon ſéjour à Ferrare & à Florence ait été aveugle, ou même qu'il ait eu le moindre mal d'yeux, dit au-contraire qu'il négligeoit les affaires du concile, parce qu'il étoit continuellement à la chaſſe, ce qui ne convient guéres ni à une vûë perduë, ni même à une vûë affoiblie.

Varillas dans ſes anecdotes de Florence, rapporte que Pierre de Médicis voïant ſon pére mort jetta de colére [e] ſon médecin Léoni dans un puits où il ſe noïa. Ange Politien qui étoit préſent, témoigne dans une de ſes lettres, où il rapporte toutes les circonſtances de la mort de Laurent de Médicis pére de Pierre, que Léoni de déplaiſir de n'avoir pas pu guérir ce ſeigneur, comme il ſe l'étoit promis, ſe noïa [f] lui-même. A qui ajoûterons-nous foi, à Ange Politien ou à Varillas? peut-être que les ennemis de Pierre de Médicis, pour noircir ſa réputation, lui ont attribué cette brutalité d'avoir noïé le médecin Léoni; peut-être auſſi qu'Ange Politien attaché à la maiſon de Médicis a voulu épargner à Pierre la honte de ce crime. Voilà où nous en ſommes en liſant l'hiſtoire; nous ne ſçavons à qui nous fier, toujours en danger d'être les dupes ou de la flatterie des écrivains ou de leurs calomnies.

Quelques hiſtoriens ont dit que Philippe II. fit étrangler D. Carlos ſon fils. Paul Pialecki évêque & ſenateur Polonois dit [g] que Philippe II. fit mourir D. Carlos, mais il en parle ambiguëment, ſans décider ſi ce jeune prince mourut de poiſon ou de la douleur

[d] *Hiſt. de pratiq. ſuperſtit par le p. le Brun, t 1. liv 1. c. 6. p. 95*

[e] *Mélang. de t. 1. p 99. Vigneul-Marville.*

[f] *Petr. Caſtellan. in vita illuſtr. medicor in Petr. Leonio,*

[g] *Mémoir d'Amelot de la Houſſ. t 1. p. 203.*

d'être en priſon. Saint Evremond dit que l'Eſpagnol qui étrangloit D. Carlos, lui crioit: Paix, monſeigneur, tout ce que l'on fait, eſt pour votre bien. Rien a-t-il plus l'air d'un conte fait à plaiſir que cette ironie cruelle & barbare? Le ſénateur Vénitien André Moroſini raconte dans ſon hiſtoire de Veniſe que D. Carlos n'aïant point d'armes pour ſe tuer, réſolut de ne plus manger; mais comme il étoit gardé de trop prés pour exécuter ce deſſein, il s'aviſa d'avaler le diamant de ſa bague. Cette pierre lui étant reſtée dans le corps, ſans lui cauſer aucun mal, las de vivre & réſolu de mourir, il ſe mit à manger & boire avec excés, & la diſſenterie ſuccédant à l'indigeſtion, il mourut au bout de quelques jours. Cabréra s'accorde avec l'hiſtorien de Veniſe. Le plus grand nombre des hiſtoriens prétend que ſa mort ne fut pas volontaire, mais ordonnée par Philippe II. à qui l'on fait dire à ce ſujet, que quand il avoit de mauvais ſang, il ſe le faiſoit tirer. Le trait d'hiſtoire n'eſt pas aſſez ancien, pour devoir être enveloppé de tant d'obſcurité. D. Carlos mourut le 24. Juillet 1568 à quatre heures du matin, âgé de vingt-trois ans & quinze jours.

Elizabeth de France, ſurnommée Elizabeth de la paix, en mémoire de celle de 1559. qui accompagna ſon mariage avec Philippe II. mourut le 3. d'Octobre 1568. deux mois & dix jours aprés D. Carlos. Les hiſtoriens Eſpagnols diſent que ce fut par la faute des médecins qui la firent ſaigner étant groſſe, les nôtres attribuent ſa mort à ſon mari. „ Nous marquerons, dit „ Mézerai [*h*], comme la plus monſ- „ trueuſe avanture qui ſe puiſſe ima- „ giner, que Philippe ſecond aïant ap- „ pris que D. Charles ſon fils unique „ avoit correſpondance avec les ſeig- „ neurs confédérés des Païs-bas, qui „ tachoient de l'attirer en Flandre, le fit „ arrêter priſonnier, & lui ôta la vie, „ ſoit par un poiſon lent; ſoit en le „ faiſant étouffer entre deux coëttes; „ & que peu aprés, ſur quelque jalou- „ ſie il empoiſonna Elizabeth ſa fem- „ me, & la fit périr avec le fruit dont „ elle étoit groſſe, ainſi que la reine „ Catherine ſa mere le vérifia par des „ informations ſecrétes qu'elle fit fai- „ re, & par les dépoſitions des domeſ- „ tiques de cette princeſſe, lorſqu'ils „ furent de retour en France. „ „

Rien n'eſt ſi outré que les couleurs noires dont Buchanan charge le portrait de l'infortunée Marie Stuart, que d'autres hiſtoriens nous ont repréſentée, comme une princeſſe accomplie.

Voici le jugement que Montagne [*i*] porte d'une hiſtoire écrite par Guillaume du Bellai, & des mémoires de Martin du Bellai ſon frére. „ Il ne ſe peut nier „ qu'il ne ſe découvre évidemment en „ ces deux ſeigneurs ici un grand dé- „ chet de la franchiſe & liberté d'écri- „ re, qui reluit és anciens de leur fot- „ te: comme au ſire de Joinville do- „ meſtique de ſaint Louis, Eginard „ chancelier de Charlemagne, & de „ plus fraîche mémoire en Philippe de „ Comines. C'eſt ici plûtôt un plai- „ doïer pour le roi François contre „ l'empereur Charles Quint, qu'une „ hiſtoire. Je ne veux pas croire qu'ils „ aïent rien changé, quant au gros du „ fait, mais de retourner le jugement „ des événements ſouvent contre rai- „ ſon à notre avantage, & d'omettre „ tout ce qu'il y a de chatouilleux en „

[*h*] *Mézer dans. Charl.* IX.

[*i*] *Eſſ. de Montagn. liv.* 2. *c.* 10.

» la vie de leur maître, ils en font mé-
» tier: témoins les reculements de meſ-
» ſieurs Montmorenci & de Brion, qui
» y ſont oubliés: voire le ſeul nom
» de madame d'Eſtampes ne s'y trouve
» point. On peut couvrir les actions
» ſecrétes, mais de taire ce que tout
» le monde ſçait, & les choſes qui ont
» tiré des effets publics & de telle con-
» ſéquence, c'eſt *un défaut* inexcuſa-
» ble. Somme pour avoir entiére con-
» noiſſance du roi François & des cho-
» ſes advenues de ſon temps, qu'on
» s'adreſſe ailleurs ſi on m'en croit.

12. De la bonne critique de l'hiſtoire.

Il eſt temps de quitter un ſujet auſſi inépuiſable en lui-même, que celui des contradictions qui ſe trouvent entre les hiſtoriens. Pour démêler quel jugement le critique doit porter ſur les hiſtoires ſuſpectes, il doit remonter à la prémiére, & peut-être à l'unique ſource qu'elles ont; comme par exemple à Marianus Scotus pour le conte de la papeſſe Jeanne, à Gaguin pour la prétenduë érection du roiaume d'Yvetot. Il faut enſuite conſidérer diligemment dans quel temps écrivoit celui qui a le prémier débité le fait incertain, quelle étoit ſa profeſſion, quel parti il ſuivoit, & ſurtout quel attachement il a eu pour la vérité, & quelle a été ſon éxactitude dans touts ſes ouvrages. On doit auſſi compter & péſer les témoignages uniformes, s'il s'en trouve. Ces précautions peuvent démêler à peu prés la verité des faits hiſtoriques.

13. Fruit de l'étude de l'hiſtoire.

La principale étude, en liſant l'hiſtoire, doit être celle des hommes & des caractéres. Qu'il n'imprime pas tant à ſon diſciple, dit Montagne [k], la date de la ruine de Carthage, que les mœurs d'Hannibal & de Scipion, ni tant où mourut Marcellus [l], que pourquoi il fut indigne de ſon devoir qu'il mourut là. Etudier l'hiſtoire, c'eſt étudier les opinions, les motifs, les paſſions des hommes [m]: & le fruit en doit être d'apprendre à ſe connoître ſoi-même, en connoiſſant les autres, de ſe corriger par les exemples [n], & d'acquerir de l'expérience ſans danger.

Le devoir de l'hiſtoire eſt de faire connoître les hommes par l'éxacte vérité des événements: car s'il ne s'agiſſoit que de peindre des ſentiments & des mœurs, les romans & les piéces de théâtre y ſeroient également propres. L'auteur de l'hiſtoire de Sethos, qui a inſéré dans cet ouvrage une morale ſublime, a raiſon de dire dans ſa préface, que les ſituations inventées à plaiſir ſont plus propres à donner de grands exemples; mais cette étude des caractéres & des exemples fait incomparablement plus d'impreſſion, lorſqu'elle eſt jointe, ſinon à une perſuaſion entiére, au moins à une opinion probable de la vérité des faits.

[k] *Eſſ. de Mont. liv. 1. c. 25.*

[l] *Marcellus en allant reconnoître un poſte, prodigua mal-à-propos une vie, qui étoit un des plus fermes ſoutiens de la république Romaine.*

[m] Sæcula, & perſonæ intereunt; cauſæ, & eventa eadem recurrunt. *Strad.*

[n] Hoc præcipue ſalubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illuſtri poſita intueri: ut inde tibi tuæque reipublicæ quod imitere, capias, inde fœdum incœptu, fœdum exitu quod vites. *Tit. Liv. lib. 1.*

CHAPITRE SEPTIÉME.

De la Chronologie.

SOMMAIRE.

1. *Les chronologiſtes n'épargnent pas la vérité, pour ajuſter les faits à leurs ſyſtêmes.* 2. *Antiquités imaginaires.* 3. *Opinions diverſes ſur l'ancienneté du monde.* 4. *Des cycles.* 5. *Des périodes idéales.* 6. *Différentes manières de régler les années.* 7. *Réformation Julienne.* 8. *Année des Juifs.* 9. *Réformation Grégorienne.* 10. *Des épactes.* 11. *La ſcience du temps fondée ſur l'aſtronomie.* 12. *Autres exemples d'années différemment réglées,* 13. *Différens commencemens d'années.* 14. *Variété de dates.* 15. *Eres principales.* 16. *Du roïaume des Aſſyriens.* 17. *Autres difficultés de chronologie.* 18. *Opinion de Newton.* 19. *Des marbres d'Arondel.* 20. *Différens ſentimens ſur l'année de la naiſſance de Jéſus-Chriſt.*

1. Les chronologiſtes n'épargnent pas la vérité de l'hiſtoire pour l'ajuſter à leurs ſyſtêmes.

L'Objet de ce chapitre eſt de conſidérer l'incertitude des opinions chronologiques, mais ſans entreprendre de pénétrer cet abîme ténébreux de la littérature.

Il ſemble que les auteurs modernes par l'émulation qui régne entr'eux de mettre au jour de nouveaux ſyſtêmes, aïent entrepris de compoſer de nouveau, &, pour ainſi dire, de refondre toute l'hiſtoire ancienne: rien ne leur coûte pour ajuſter les ſiécles à leurs nouvelles idées.

Les interprétations forcées, les époques reculées ou rapprochées, les régnes ajoûtés ou ſupprimés, les temps prolongés ou accourcis, tout leur eſt propre, pourvû qu'il favoriſe les découvertes qu'ils propoſent. Vous diriez qu'ils travaillent ſur les faits, comme un architecte ſur les pierres: ils en retranchent tout ce qui ne quadre pas à leur deſſein, ils les taillent, & les figurent à leur gré.

2. Antiquités imaginaires.

La vanité de certaines nations leur a fait inventer des temps d'une ancienneté imaginaire. La chronologie des Chaldéens [a] remontoit à quatre cents ſoixante & douze mille ans.

Les Egyptiens regardoient toute les antiquités Grecques, quoique ſouvent fort exaggérées, comme l'enfance de l'hiſtoire. Dans le dialogue de Timée de Platon, un prêtre Egyptien dit à Solon: O Solon, vous autres Grecs, vous êtes toujours enfants, & vous ne parvenez jamais à un âge mur. Votre eſprit eſt toujours jeune, & n'a aucune vraie connoiſſance de l'antiquité. Il eſt arrivé pluſieurs inondations & conflagrations ſur la terre cauſées par le changement des mouvements céleſtes. Votre hiſtoire de Phaëton qui paroît une fable, n'eſt pourtant pas ſans quelque fondement véritable. Nous autres Egyptiens nous avons con-

[a] Contemnamus etiam Babylonios, condemnemus, inquam, eos aut ſtultitiæ, aut vanitatis, aut impudentiæ; qui quadringinta & ſeptuaginta duo millia annorum, ut ipſi dicunt, monumentis comprehenſa continent. *Cic. de divinat. lib.* 1.

Les chronologies Chaldaïque & Egyptienne ſont encore fort éloignées de l'ancienneté fabuleuſe de la chronologie Japonoiſe. hiſt. natur. civil. & eccléſ. de l'empire du Japon. par Engelbert Kampfer. liv. 2.

ſervé la mémoire de ces faits dans nos monuments & dans nos temples; mais ce n'eſt que depuis peu que les Grecs ont connu les lettres, les Muſes, & les ſciences.

Paſſons de ces antiquités chimériques à quelque choſe de plus réel: nous ne parlerons que des difficultés les plus célébres & des opinions les plus conteſtées.

1. Opinions diverſes ſur l'ancienneté du monde.

Les fidéles du temps des Apôtres donnoient ſix mille ans de durée au monde, avant la venuë de Jéſus-Chriſt. Il y a eu depuis de grandes variations dans le calcul de ces années. L'hiſtorien Joſeph par ſon détail met plus de ſix mille ans depuis la création juſqu'à Jéſus-Chriſt; Jules Africain compte cinq mille cinq cents ans; Euſébe cinq mille deux cents ans; Uſſerius ſuivi par le plus grand nombre quatre mille quatre ans; Scaliger trois mille neuf cents cinquante ans; le pére Pétau trois mille neuf cents quatre-vingt-quatre ans; le pére Labbe quatre mille cinquante trois ans; Voſſius cinq mille cinq cents quatre-vingt-dix ans; les tables Alphonſines dont le calcul eſt le plus étendu, ſix mille neuf cents quatre-vingt-quatre ans. Chevreau dans ſon hiſtoire du monde donne une liſte de plus de cinquante calculs différents dont le moindre fait naître notre Seigneur l'an du monde trois mil ſept cents quarante, & le plus étendu met entre la création du monde & la naiſſance du Meſſie ſix mille neuf cents quatre-vingt-quatre ans. Fabricius[b] a raſſemblé plus de cent quarante opinions ſur la durée du monde depuis ſa création juſqu'à Jéſus-Chriſt.

L'opinion qui ne met que quatre mille ans entre la création & le Meſſie, quadre à merveille avec une ancienne tradition qui portoit que le monde dureroit ſix mille ans, par proportion aux ſix journées de la création auſquelles on applique ces paroles [c]: A vos yeux mille ans ſont comme le jour d'hier qui eſt paſſé. Ce ſyſtéme partage tout le temps de la durée du monde en trois temps égaux, deux mille ans avant la loi, deux mille ans ſous la loi, & deux mille ans ſous le régne du Meſſie. Mais la chronologie ne ſe régle pas par des proportions & des ſymmétries comme l'architecture.

Les grandes difficultés qui ſe trouvent à calculer les ſiécles & les années depuis la création du monde juſqu'à Jéſus-Chriſt, naiſſent de la contrariété qui eſt entre le texte Hébreu de la Genéſe [d], le Pentateuque Samaritain, & la verſion des Septante.

Le texte Hébreu compte 1656. ans, [e] depuis la création du monde, juſqu'au déluge; le Pentateuque Samaritain n'y met que 1307. ans; le calcul des Septante monte à 2242. ans; celui de l'hiſtorien Joſeph à 2256. ans. Depuis le déluge juſqu'à la ſortie de l'Egypte, le texte Hébreu ne compte que 797. ans, ou, ſelon d'autres 857. Le Pentateuque Samaritain compte 1447. ans,

[b] *Fabricii bibliograph. antiquar.*

[c] Quoniam mille anni ante oculos tuos, tanquam dies heſterna quæ præteriit. *Pſalm.* 89 *v.* 4.

[d] Annorum numerus, qui ad æram Chriſtianam à mundo condito fluxerunt, nullâ certâ ratione ſed verisimili conjecturâ colligitur. Hinc illa in mundi annis putandis varietas autorum, ut nemo fere ſit, qui in hoc capite eum alterius opinione concordet. Hujus diverſitatis una hæc eſt præcipuaque cauſa, quod annorum illorum calculus non aliundè quàm ex ſacrorum librorum hiſtoriâ deducitur. Ea porro minus liquidam & explicatam temporum ſubductionem continet. *Petav. rationar. temper. part.* 2. *lib.* 2. *c.* 1.

[e] *Mêlh. pour étud. l'hiſt. t.* 1. *c.* 6. A.

les Septante 1577. ans, Joseph en compte 1697.

L'église a jugé ces questions si indifférentes, qu'aprés avoir suivi avec saint Jérôme la supputation de l'Hébreu dans la vulgate, elle a laissé celle des Septante dans son martyrologe.

C'est sur Akiba qu'est tombé le soupçon d'avoir altéré le texte Hébreu de la Genése [f]. Cette altération se rapporte à l'âge qu'avoient les Patriarches, lorsqu'il leur naissoit des enfants. Il est notoire que les Patriarches à la naissance de leurs enfants étoient plus vieux selon la bible des Septante que selon la bible Hébraïque. Le plus grand nombre préfére le texte Hébreu au texte Grec : des sçavants d'élite soutiennent l'autre sentiment. Le pére D. Paul Pezron qui suit cette derniére opinion [g], croit que les Juifs ont altéré le texte Hébreu dans le temps qui s'est écoulé depuis la ruine de Jérusalem sous Tite, jusqu'à la douziéme année de l'empereur Adrien, que c'est dans la version des Septante qu'on doit chercher la vraie chronologie, & non dans le texte Hébreu qui a été corrompu, ainsi que cet auteur [h] prétend le prouver.

Les Chrétiens pressoient les Juifs par les traditions des Juifs mêmes, qui portoient que le Christ viendroit aprés six mille ans : cela les embarassoit beaucoup, & c'est pourquoi il est dit dans le Talmud qu'Akiba & Sumsai supputoient les années, dont on tiroit contr'eux de si forts argumens. Pour éluder cette objection, ils prirent le parti vraisemblablement d'altérer le texte Hébreu de l'écriture dans le calcul de l'âge des Patriarches, & de retrancher par cette fausseté environ quinze siécles [i], pour prouver que le temps du Messie n'étoit pas encore arrivé.

Le pére Tournemine [k] avoue qu'il est difficile de concilier un espace de temps aussi court que celui qui résulte du texte Hébreu avec la dispersion des peuples sur la terre, & l'établissement des anciens roiaumes qui subsistoient au temps de la sortie des Israëlites de l'Egypte, & il propose une conjecture qui donneroit à cet intervalle de temps, qui s'est écoulé depuis le déluge jusqu'à la sortie de l'Egypte, l'étendue qui paroît nécessaire, & qui conserveroit le texte Hébreu en entier. Il croit que dans le chapitre onziéme de la Genése, il faut sousentendre au texte Hébreu le nombre cent, lorsqu'il est parlé de l'âge auquel les Patriarches ont eu leurs enfants ; que ce nombre exprimé au prémier article de Sem n'avoit pas besoin d'être répété aux articles d'Arphaxad, & des Patriarches suivants, de même que si un historien écrivoit qu'Henri IV. eut Louis XIII. en 1601. que ce dernier eut Louis XIV. en 638. & Philippe de France en 640. le nombre mille qui est capital, se pourroit sousentendre aisément.

Cette conjecture ne léve pas toutes les difficultés ; mais elle augmente l'étenduë de cet intervalle.

4. Des Cycles

Avant que d'entrer dans aucune dissertation de l'arrangement des temps, il faut se faire une idée claire du cycle [l] du Soleil, du nombre d'or, & de l'indiction.

Le cycle solaire ou des lettres do-

[f] Dict. crit. de Bayle, art. sur Akiba.
[g] De l'antiquité des temps, c. 16.
[h] Le p. Pezron, de l'ans. des temps rétablie 3.
[i] Ibidem, c. 4.
[k] Le p. Tournemine, dissertat. chronolog. à la fin de son édition des notes de Menochius sur l'écriture.
[l] Un cycle est une suite de nombres.

minicales, étoit une révolution de vingt-huit années, aprés leſquelles les jours de chaque ſemaine ſe trouvoient marqués dans le même ordre & par les mêmes lettres: & l'année civile avoit le même commencement, que l'année du même quantiéme qui lui répondoit dans les autres cycles: c'eſt-à-dire, que la prémiere année d'un cycle commençoit par le même jour & étoit marquée de la même lettre, que toutes les prémiéres années des autres cycles, & ainſi de toutes les années ſuivantes. Tout le myſtére conſiſte donc en ce que l'année ordinaire eſt compoſée de 365. jours qui ſont cinquante-deux ſemaines & un jour, ainſi le dernier jour de l'année eſt le même jour de la ſemaine que le prémier, & l'année d'aprés commence par le jour ſuivant. En ſuppoſant donc qu'une année non biſſextile a commencé par le Dimanche, l'année d'aprés commence par le Lundi. Sans les biſſextes le cycle ſolaire s'acheveroit en ſept ans, mais les biſſextes ajoûtant un jour à l'année de quatre en quatre ans, il falloit faire le cycle de vingt-huit années, pour revenir au même commencement & retrouver la même ſuite de jours & de lettres.

Le cycle lunaire ou le nombre d'or donna plus de peine à régler. La nouvelle lune naturelle eſt le jour où elle paroît nouvelle, en ſortant de la conjonction avec le ſoleil qui la faiſoit diſparoître par l'éclat de ſes rayons. La nouvelle lune civile eſt le jour marqué pour tel dans le Calendrier, & qui étoit indiqué par le nombre d'or ainſi nommé parcequ'il étoit ordinairement diſtingué par des lettres dorées.

L'année des Grecs étoit diviſée à l'exemple de tout cercle, en 360. degrés, & partagée anciennement en 360. jours. Leurs mois étoient de trente jours. Leurs fêtes & la célébration des jeux Olympiques fixée au temps de la prémiere lune aprés le ſolſtice d'été, [m] les obligérent à faire des intercalations, qu'ils appelloient les myſtéres des Olympiades.

Leurs aſtronomes travaillérent à trouver un cycle qui ajuſtât le mouvement des deux luminaires, c'eſt-à-dire, aprés lequel le ſoleil & la lune revinſſent au même point, par l'intercalation ou inſertion d'un ou de pluſieurs mois lunaires. Car il eſt néceſſaire d'obſerver qu'il y a prés d'onze jours de différence entre l'année ſolaire & l'année lunaire, c'eſt-à-dire, que le ſoleil met 365. jours 5. heures & 49. minutes à parcourir le Zodiaque, au lieu que la lune n'employe que 354. jours & environ huit heures à fournir douze de ſes révolutions, & à ſe trouver douze fois en conjonction & en oppoſition avec le ſoleil.

La prémiére tentative fut celle du cycle de deux ans, où l'on faiſoit une intercalation d'un mois: ce qui n'étoit pas juſte. Car en deux ans les années ſolaires ne paſſent les lunaires que de vingt-deux jours, & le mois lunaire qu'on ajoûtoit, étoit de vingt-neuf jours & demi.

On ſe ſervit enſuite du cycle de quatre ans, mais on n'y trouva pas aſſez de juſteſſe, car quatre années ſolaires paſſent environ de quarante-trois jours & demi autant d'années lunaires;

qui ſe ſuccédent ſans interruption & de ſuite depuis le premier juſqu'au dernier, d'où retournant immédiatement au prémier, ils gardent toujours entr'eux le même ordre par une circulation continuelle.

[m] *Scalig. de emendat. temp. lib. 1. Petav. de doctrinâ tempor. in paralip. & ration. tempor. part. 2. lib. 2. c. 2.*

& l'addition d'un mois lunaire, ou de vingt-neuf jours & demi ne ſuffiſoit pas à quatorze jours prés. Pour y remédier on fit un nouveau cycle de huit ans, nommé du mot grec Octaëtéride, dans lequel on intercala trois mois. Ce cycle étoit beaucoup plus juſte, car la différence n'étoit plus que d'environ un jour & demi dans les huit années. Auſſi ce cycle dura-t-il long-temps; mais à la longue l'erreur devint ſenſible, & Méton Athénien publia ſon cycle de dix-neuf ans ou Ennéadécatéride l'année 432. avant Jéſus-Chriſt, qui précéda celle où commença la guerre du Péloponnéſe.

Ce cycle étoit compoſé de dix-neuf années lunaires avec ſept mois [n] d'intercalation. Chaque année, où ſe faiſoit l'intercalation avoit treize mois, les autres années du cycle n'en avoient que douze. Il ne s'en falloit que d'environ une heure & demie, que ce cycle ne ramenât les deux luminaires au même terme, en ſorte qu'à cette différence prés, on avoit la nouvelle & la pleine lune dans quelque année que ce fut du cycle, au même point qu'à pareille année du cycle précédent, ou dix-neuf ans auparavant. Méton avoit compoſé ſon cycle de ſix mille neuf cents quarante jours complets; Callippe [o] releva cette irrégularité, & aïant calculé dix-neuf années ſolaires ſur le pié de 6939. jours & 18. heures, pour ajuſter ces deux eſpaces, il imagina ſon cycle ou ſa période de 76. ans, qui étant compoſée de quatre cycles de Méton retranchoit un jour à la fin de ces quatre cycles, & n'étoit plus que de vingt-ſept mille ſept cents cinquante-neuf jours, au-lieu que les quatre cycles de Méton renfermoient 27760. jours.

Cette période de Callippe approchoit fort de la préciſion la plus éxacte, quoiqu'il reſtât encore ſur le total une différence de prés de ſix heures dans le retour au même point, & la rencontre des deux luminaires. Le cycle de Méton de dix-neuf ans, ou le nombre d'or fut adopté par les prémiers Chrétiens. Je paſſe à une explication ſommaire de ce qu'on doit entendre par indiction.

Quelques auteurs font remonter l'origine des indictions à Jules Céſar; d'autres la rapportent à Auguſte: le plus grand nombre en fait Conſtantin l'inſtituteur aprés la défaite du tyran Maxence. L'indiction étoit un cycle ou une révolution de quinze années, aprés leſquelles on recommençoit à compter par un: ainſi aprés avoir marqué une année par la quinziéme de l'indiction, on charactériſoit l'année ſuivante par la prémiére de l'indiction.

Les chronologiſtes diſtinguent trois ſortes d'indictions; la Conſtantinopolitaine, qui commence avec l'année vulgaire des Grecs au prémier Septembre; l'Impériale ou Céſarienne, qui commence au vingt-quatre Septembre, jour de la défaite de Maxence; & la Romaine ou Pontificale dont on ſe ſert dans les bulles de Rome, qui commence au prémier Janvier avec l'année Julienne. Mais d'autres [p] croïent que d'abord elle commença à Noël.

L'année,

[n] *Les années où ſe faiſoient les additions des mois, étoient ſelon le pére Petau, les troiſiéme, ſixiéme, huitiéme, onziéme, quatorziéme, dix-ſeptiéme, & dix-neuviéme: ſelon Dodwel, les troiſiéme, cinquiéme, huitiéme, onziéme, treiziéme, ſeiziéme, & dix-neuviéme.*

[o] *Callipe étoit de Cyzique en Myſie. Il publia ſon cycle, l'an 330. avant Jéſus-Chriſt, & le fit commencer au ſolſtice de cette année, qui fut celle de la bataille d'Arbelle où Alexandre vainquit Darius.*

[p] *Hiſt. de l'Acad. des bell. lettr. t. 1.*

L'année 313. de l'ére Chrétienne paſſe communément pour la prémiére des indictions. Le nom ſignifie l'impoſition d'un tribut. Il eſt aſſez vraiſemblable que c'étoit l'impoſition des ſommes que les provinces devoient fournir aux troupes pour leur ſubſiſtance; que cette impoſition ſe renouvelloit tous les ans un peu avant l'hyver, comme la taille parmi nous, & que l'on en comptoit quinze de ſuite, parce que les ſoldats Romains étoient obligés de ſervir quinze campagnes. C'eſt l'opinion commune que Conſtantin ſubſtitua les indictions aux Olympiades, par leſquelles on ceſſa de compter vers ces temps-là.

5. Des périodes idéales.

La période Julienne inventée par Joſeph Scaliger en 1582. eſt une époque idéale & imaginaire, mais fixe pour éviter toute diſpute de chronologie. Scaliger l'a compoſée des trois cycles, du cycle ſolaire, ou des lettres dominicales, de 28. années; du cycle lunaire, ou du nombre d'or de 19. années; & de l'indiction de quinze années. Ainſi en multipliant 28. par 19. & le produit qui eſt 532. par 15. il a compoſé ſa période de 7980. années Juliennes, de 365. jours & ſix heures juſtes, telles que Céſar les régla, lorſqu'il réforma le Calendrier Romain.

Scaliger prit les trois caractériſmes connus de la prémiére année qui lui vint dans l'eſprit, & faiſant un calcul rétrograde juſqu'à une année qui comptât un de cycle ſolaire, un de nombre d'or, & un d'indiction, il y fixa le commencement de ſa période, au bout de laquelle il doit revenir perpétuellement un même nombre d'années, qui ſe ſuivront avec le même ordre des trois caractériſmes. Cette période conſtituë une époque invariable qui remonte au-delà de la création du monde, qui eſt indépendante de toute diſpute chronologique, & propre à être reçûë par ceux qui ſont de différents ſentiments ſur l'époque de la création du monde, ou ſur les époques attachées aux événements réels & marqués dans l'hiſtoire. Lorſqu'un chronologiſte marque par exemple l'an du monde 3001. on ne peut comprendre ce qu'il entend, à moins que l'on en ſçache combien il compte d'années depuis la création juſqu'à l'ére vulgaire: au-lieu que s'il marque l'an 3710. de la période Julienne, on conçoit clairement de quel temps il parle, parce que cette période ne varie point, & qu'elle eſt uniforme pour touts les chronologiſtes.

Si vous trouvez donc [q] qu'un fait eſt arrivé, par exemple, l'an de la période Julienne 3700. il n'y aura qu'à ſouſtraire ce nombre de l'année 4714. de cette période, qui répond à la prémiére année de l'ére chrétienne: & vous connoîtrez que l'an 3700. de la période Julienne eſt un eſpace de 1014. ans avant l'ére vulgaire.

Mais la période Julienne ne peut être d'aucun uſage dans tous les ſyſtémes, qui comptent plus de quatre mille ſept-cents quatorze ans, depuis la création du monde, juſqu'à la venuë du Meſſie. La période Julienne eſt trop courte pour ces ſyſtémes, elle n'atteint pas juſqu'à l'époque de la création du monde. Car le commencement de l'ére vulgaire dans la période Julienne eſt fixé à l'année 4714. parce que la prémiére année de l'ére vulgaire avoit dix de cycle ſolaire avec la lettre dominicale B, deux de nombre d'or, & quatre d'indiction. Or dans les 7980. années dont la période Julienne eſt com-

[q] Petav. de doctrin. témpor.

poſée, tous ces caractériſmes réünis ne peuvent convenir qu'à l'année 4714. de cette période.

Une période nouvellement inventée a remédié à ce défaut eſſentiel. C'eſt la période Louiſe [r] inventée par le pére Jean-Louis d'Amiens capucin, à laquelle il a donné le nom de Louis le grand en 1683. comme Joſeph Scaliger a donné le nom de Jules Céſar à la ſienne. Cette période multiplie les cycles ſolaire & lunaire par le nombre de trente des épactes, au-lieu de les multiplier par le nombre de quinze des indictions : ce qui produit 15960. l'ére vulgaire ſe rencontre dans cette période à l'an 7373. elle devance par conſéquent la période Julienne de 2659. ans, & elle renferme toutes les ſupputations des différents ſyſtémes, dont les plus étenduës ne vont pas à 7000. ans. Il y a la même facilité à expliquer les dates de la période Louiſe, que celles de la période Julienne. Si vous trouvez, par exemple, un fait daté, l'an de la période Louiſe 6359. il n'y aura qu'à ſouſtraire ce nombre de l'année 7373. qui répond au commencement de l'ére chrétienne, & vous connoîtrez que l'an 6359. de la période Louiſe eſt l'an 1014. avant Jéſus-Chriſt. Il ne manque [s] à cette période qu'un nouveau Scaliger pour lui donner cours. Car ce qui eſt préſenté avec humilité & modeſtie, & qui n'eſt point revêtu de l'éclat de l'autorité, ou de la réputation, n'a guéres plus de ſuccés dans l'empire des lettres, que dans celui de la fortune ; & l'opinion à cet égard domine preſqu'autant ſur les ſçavants que ſur le peuple.

Si l'on trouvoit une date de la période Julienne qui excédât 4714. ans ; ou une date de la période Louiſe d'un nombre qui ſurpaſſât 7373. ans, il n'y auroit qu'à ſouſtraire l'un de ces deux nombres, de celui de la date, & le nombre qui reſteroit ſeroit l'année de l'ére vulgaire. Ainſi pour connoître dans la période Louiſe, par exemple, la date de l'an huit mille trois cents ſoixante & treize, je ſouſtrais à ce nombre celui de 7373. qui répond au commencement de l'ére chrétienne, & le nombre de mille qui reſte, marque l'an mil de l'ére vulgaire. Mais ces périodes ſont inutiles pour dater les années depuis la venuë de Jéſus-Chriſt, parce que l'ére vulgaire eſt une date fixe, & commune à tous les Chronologiſtes. Dans le fond ces périodes idéales ne ſont pas plus néceſſaires pour les temps qui ont précédé la naiſſance du Sauveur. L'époque fixe & commune de l'ére Chrétienne peut ſuffire à tous les temps. Celui qui date un fait mille ans avant l'ére vulgaire, n'a pas beſoin d'expliquer s'il ſuit le calcul d'Uſſérius ou celui des tables Alphonſines : il ſe fait entendre en général & dans touts les ſyſtémes, auſſi-bien que celui qui date l'an 3714. de la période Julienne ; ou l'an 6373. de la période Louiſe. L'ére chrétienne eſt une échelle chronologique, d'où l'on peut remonter auſſi aiſément aux temps anterieurs, que deſcendre aux temps poſtérieurs juſqu'à nous. Mais il faut connoître les périodes imaginaires des chronologiſtes pour entendre leur langage : & c'eſt une réflexion qui ſe préſente naturellement à ce ſujet, que preſque toutes les ſciences ont été renduës plus épineuſes par le ſtyle de ceux qui en ont traité.

[r] *Atlas des temps du p. Jean Louis d'Amiens.*

[s] *Meth. pour étud. l'hiſt. de M. l'abbé Lenglet du Freſnoi, t. 1. c. 4.*

[t] *Diod. Sic. lib. 1. Plutarch. in Num. Varro, ap Lactant. lib. 2. c. 13.*

6. Différentes manières de régler les années.

L'année Egyptienne [t] dans les prémiers temps n'étoit que d'un mois: & ce fut la cauſe de ce que cette ancienne chronologie [u] multiplioit les milliers d'années. Les Arcadiens [x] faiſoient leur année de trois mois, les Acarnaniens de ſix. Les Egyptiens ſe ſervirent enſuite de l'année ſolaire de 360. puis de 365. jours ſans intercalation [y] de ſorte qu'environ en 730. ans un même mois de cette année vague paſſoit par les deux ſoliſtices d'été & d'hyver. C'eſt à ces années ſolaires ſans intercalation, & ſurtout aux années de 360. jours, que doit être rapportée la variation de leurs fêtes, qui faiſoit croire à ces peuples [z], que le ſoleil avoit changé quatre fois ſa courſe. Les Egyptiens avoient deux grands cycles ſolaires [a], le premier qu'ils appelloient la grande année caniculaire, contenoit 365. années, autant que l'année ſolaire a de jours: le ſecond ou le très grand cycle, ou l'année heliaque, dont parle Cenſorin [b] étoit compoſé de quatre fois autant d'années, que l'année ſolaire a de jours, c'eſt-à-dire, de quatorze cents ſoixante ans, aprés leſquels ils croïoient que le ſoleil revenoit au même point. A l'égard de la grande année des Grecs, qu'ils appelloient Platonique, après laquelle ils croïoient que les planétes & les étoiles fixes revenoient au même lieu & dans le même ordre, elle ne regarde pas la chronologie: Il en ſera traité dans le chapitre de l'aſtronomie.

Suivant Varron, Tite-Live, Ovide, Cenſorin, l'année de Romulus n'étoit que de 304. jours diſtribués en dix mois. Solin [c], & Macrobe [d] nous apprennent que Romulus [e] conſacra le prémier mois à Mars ſon pére, le ſecond à Vénus, le troſiéme au Sénat, le quatriéme à la jeuneſſe, & qu'il donna aux ſix autres des noms conformes à l'ordre dans lequel ils étoient placés. Feneſtella & Licinius Macer ont réfuté cette opinion, que l'année de Romulus ne fut que de dix mois. Ils ont ſoûtenu que l'ancienne année en Italie avant la fondation de Rome étoit de 354. ou 355. jours, & par conſéquent de douze mois, puiſque les mois étoient lunaires, comme le prouve l'ancienne maniére de compter par Ka-

[u] Quæ omnia inſcitiâ temporum acciderunt; annum enim alii æſtate unum determinabant, & alterum hyeme: alii quadripartitis temporibus, ut Arcades, quorum anni trimeſtres fuere: quidam lunæ ſenio, ut Ægyptii. *Plin. lib. 7. c. 48.*

[x] *Stob. eclog. phyſic. lib. 1. c. 11.*

[y] *Ptolem. Almag. lib. 6.*

[z] *Herodot. Euterp.*

[a] *Voſſ. de orig. & progr. idolol. lib. 1. a 28.*

[b] Ægyptiorum annum magnum; Græce Κυνικὸν latine canicularem vocamus. Eorum annus civilis ſolos habet dies 365. ſine ullo intercalari, eoque fit ut anno 1461. ad idem revolvatur principium. *Cenſorin de die natali.*

[c] *Solin. c. 1.*

[d] *Macrob. ſaturnal. lib. 1. c. 12.*

[e] *C'eſt ce qu'Ovide exprime ainſi dans ſes faſtes, dont on a dit qu'ils renfermoient plus d'erudition qu'aucun ouvrage de l'antiquité.*

Tempora digereret cum conditor urbis in anno
Conſtituit menſes quinque bis eſſe ſuo.
Silicet arma magis quam tempora, Romule, noras,
Curaque finitimos vincere major erat.
Martis erat primus menſis, Veneriſque ſecundus
Hæc generis princeps, ipſius ille pater.
Tertius à ſenibus, juvenum de nomine quartus,
Quæ ſequitur numero turba, vocata ſuo. *Ovid. faſt. lib. 1.*

lendes [f], Nones, & Ides, qui eſt plus ancienne que Romulus, car c'eſt celle des anciens Latins.

Numa ajouta deux mois [g] l'un conſacré à Janus, l'autre deſtiné aux ſacrifices qui ſe faiſoient pour les défunts: & voulant égaler ſon année à la révolution du ſoleil, il ajouta par un calcul peu juſte 90. jours en 8. ans & il les intercaloit à la fois dans chaque huitiéme année, qui fut nommée hyperbolique, à cauſe de ſa longueur. D'autres diſent que de deux ans en deux ans Numa intercala [h] un mois.

L'ignorance des Pontifes, & des augures embrouilla encore cette année. L'ordre des fêtes étoit interverti. La diſtinction des années étoit marquée groſſiérement par les cloux [i] que les préteurs fichoient dans une muraille. Cette cérémonie étoit régardée ſi ſolemnelle que les Romains créoient quelque fois un dictateur [k] à cette occaſion.

Les Pontifes ajoutoient à leur fantaiſie le mois intercalaire, & en réglant leurs calendriers, ils conſultoient bien plus leurs intérêts d'alonger ou d'abreger les magiſtratures, & d'avancer ou de reculer les élections, qu'ils ne ſe mettoient en peine de faire quadrer l'année lunaire au cours du ſoleil.

Cette confuſion dura, juſqu'à ce que Céſar en qualité de ſouverain pontife entreprît la réformation du calendrier, à la quelle ce héros travailla lui-même, ſe faiſant aider de Soſigéne & de Flavius.

Jules Céſar abolit l'année lunaire de Numa [l] & établit une nouvelle année qui répondit au cours du ſoleil par le nombre de 365. jours. Céſar ordonna que l'année 708. de Rome, dans laquelle il ſe trouvoit alors [m], fût compoſée de 445. jours, ajoutant à l'année lunaire (que Numa avoit faite de 355. jours par ſuperſtition pour les nombres impairs) le mois intercalaire Mercedinus de 23. jours, & 2. autres mois de 67. jours: cette année eut quinze mois, & fut appellée l'année de la confuſion.

7. Réformation Julienne.

Comme outre les 365. jours de l'année civile il reſtoit encore près de ſix heures pour ſe conformer à la révolution ſolaire, Céſar intercala un jour de quatre en quatre ans, & lui aſſigna ſa place au ſixieme avant les Kalendes de Mars. Ainſi dans chaque quatriéme année, Février devoit avoir trente jours, en comptant deux fois le ſixiéme jour avant les Kalendes, ce qui fit nommer cette année [n] biſſextile. Janvier, Mars,

---

[f] *Les Nundines, ſuivant Macrobe, revenoient de huit en huit jours, ſuivant Denys d'Halicarnaſſe de neuf en neuf jours. Varron dit que tous les neuf jours les habitants des champs venoient à la ville: Varr. prafat. ad lib. 2. de re ruſtic. Les Kalendes étoient le prémier jour du mois. Les Nones le 5. excepté dans ces quatre mois, Mars, Mai, Juillet, Octobre, dans leſquels les Nones étoient le 6. après les Kalendes, ou le 7. de notre mois. Les Ides étoient le 13. excepté dans les quatre mois ci-deſſus, où elles ſe rencontrerent le 15. Les Kalendes étoient conſacrées à Junon, les Ides à Jupiter.*

[g] At Numa nec Janum, nec avitas præterit umbras,
Menſibus antiquis addidit ille duos,
Ovid. faſt. lib. 1.

[h] *Les Romains appelloient ce mois intercalaire Mercedinus.*

[i] Calvum, quia raræ per ea tempora litteræ erant notam numeri annorum fuiſſe ferunt. *Tit. Liv. lib 7.*

[k] *Tit. Liv. lib. 7.*

[l] *Solin. c. 1. Macrob. Saturnal. . . . 1. c. 14.*

[m] *Cette année de la réformation du Calendrier par Jules Céſar fut celle de ſon troiſiéme conſulat avec M. Æmylius Lepidus.*

[n] *Biſſexte vient du latin* bis ſexto Calendas, *par ce que dans l'année biſſextile on comptoit deux fois le ſixiéme jour avant les Kalendes de Mars.*

Mai, Quintile, Octobre, & Décembre étoient de 31. jours; Avril, Juin, Sextile, Septembre, & Novembre de 30. jours & Février de 29. dans les années ordinaires; mais Marc Antoine l'un des conſuls de l'année, dans laquelle Céſar fut aſſaſſiné, aïant fait publier un decret du ſénat qui changeoit le nom du mois Quintilis en celui de Julius [o], pour faire honneur à la mémoire de Jules Céſar, les Romains voulurent enſuite déférer le même honneur à l'empereur Auguſte, lorſqu'il eut pris ce nom au lieu de celui d'Octavien [p], & il fut rendu un arrêt du ſénat qui donnoit le nom d'Auguſtus [q] au mois Sextilius & parce que ce mois n'avoit que 30. jours, & qu'ils ne voulurent pas qu'il fût inférieur à celui de Juillet, on prit un jour ſur le mois de Février, pour l'ajouter au mois d'Août: ainſi Février n'eut plus que 28. jours dans les années ordinaires, & 29. dans les biſſextiles, & la durée des mois a toujours été la même depuis.

Il ſe gliſſa une erreur dans le calendrier romain après la réforme de Jules Céſar. L'intercalation [r] du biſſexte qui ne devoit ſe faire qu'au bout de quatre ans, fut ajoûtée au commencement de la quatriéme année, enſorte que le biſſexte revenoit tous les trois ans. Cette erreur dura 36. ans, & fut corrigée par Auguſte, qui pour la réparer, ordonna qu'il y eût douze années ſans intercalations biſſextiles.

9. Année des juifs.

L'ancienne année [s] des Juifs étoit compoſée de douze mois lunaires, qui étoient alternativement de vingt neuf & de trente jours. Mais comme ces douze mois lunaires ont près d'onze jours de moins que l'année ſolaire, en 33. ans la même fête auroit parcouru toutes les ſaiſons en rétrogradant, & en 33. années lunaires il n'y en auroit eu que 32. ſolaires. Les fêtes des Juifs ne peuvent être célébrées régulièrement que dans certaines ſaiſons, à cauſe des offrandes qui étoient preſcrites [t] des prémices de certains fruits de la terre, ils intercaloient un mois entier, toutes les fois que le quinze de leur mois de Niſan, qui étoit le prémier jour des pains ſans levain & de la Pâque, arrivoit avant l'équinoxe du printems. Depuis la tranſmigration de Babylone, ils eurent recours aux calculs aſtronomiques & aux cycles. Le prémier qu'ils emploïerent, fut celui de 84. ans. Les prémiers Chrétiens l'empruntérent d'eux; mais ce cycle s'étant trouvé défectueux, après le concile de Nicée qui chargea l'egliſe d'Alexandrie de fixer le temps de la Pâque, les Chrétiens ſe ſervirent du cycle de Méton de 19. ans, & les Juifs l'adoptérent à leur exemple. Ils réglérent leurs années, telles qu'ils les comptent encore aujourd'hui. Dans ce cycle de dix neuf ans, ils ont ſept années intercalées [u] d'un mois chacune, & les douze autres années communes ſont de douze mois.

[o] *C'eſt notre mois de Juillet.*

[p] *Octavius à la mort de Céſar, prit le nom de* Cæſar Octavianus, *& deux ans après la bataille d'Actium, il fut ſurnommé Auguſte.*

[q] Ex his menſibus, qui Quintilis fuit, Julius cognominatus eſt, qui autem ſextilis fuerat, in honorem Auguſti dictus eſt Auguſtus. *Cenſorin de die natali.*

[r] *Macrob. Saturnal. lib. 1. c. 14.*

[s] *Prideaux préf. de l'hiſt. des Juifs.*

[t] Obſerva menſem novarum frugum, & veri primum temporis, ut facias Phaſe Domino Deo tuo: quoniam in iſto menſe eduxit te Dominus Deus tuus de Ægypto nocte. *Deuter. c. 16. v. 1.*

[u] *Les années intercalées ſont les trei-*

La loi fixoit la célébration de la Pâque [x], au quatorziéme de la lune la plus proche de l'équinoxe du printemps. L'Orient dans les prémiers siécles de l'égliſe ſe régloit ſur cet uſage des Juifs. La paſſion y étoit célébrée le 14. de cette même lune, quelque jour de la ſemaine qu'il arriva ; & la réſurrection deux jours après. L'Occident célébroit la paſſion le prémier vendredi de la pleine lune après l'équinoxe du printemps [y], & la réſurrection le Dimanche ſuivant. Conſtantin chargea les péres du Concile de Nicée d'établir l'uniformité ſur la célébration de la Pâque. Ils décidérent en faveur de l'égliſe Latine. Quelques Chrétiens entêtés de leur ancien uſage, ne voulurent pas ſe conformer à cette déciſion, ils furent nommés Quarto-décimains.

Il ne ſuffiſoit pas d'avoir fixé la célébration de la Pâque au prémier Dimanche de la pleine lune après l'équinoxe du printemps, il falloit établir pour toutes les égliſes une maniére générale & uniforme de marquer dans les calendriers le retour des nouvelles & pleines lunes, & le jour de la célébration de la Pâque.

Victorius prêtre de Limoges qui vivoit l'an 460. fut emploïé à ce travail par le pape Hilaire. Il fit la période qui de ſon nom fut appellée Victorienne, en multipliant le cycle lunaire de dix-neuf ans, par le cycle de 28. ans des lettres dominicales, dont le produit donne le nombre de 532. ans. Il comptoit qu'au bout de cette période tout reviendroit dans le même ordre qu'auparavant, les mêmes nouvelles & pleines lunes, les mêmes lettres dominicales, & les mêmes jours de Pâque dans le même ordre que dans le cycle précedent, & qu'ainſi l'affaire étoit réglée pour toûjours. En effet tout y ſeroit revenu dans le même ordre, ſi le cycle lunaire dont il ſe ſervoit eût été parfaitement exact : mais les dix-neuf années lunaires qui compoſent ce cycle avec ſept mois d'intercalation n'égalant pas tout-à-fait dix-neuf années Juliennes ; une heure vingt-ſept minutes, & quarante-deux ſecondes qui y manquoient, faiſoient rétrograder d'autant dans le cycle ſuivant les temps des nouvelles & des pleines lunes. Car au lieu que dix-neuf années Juliennes ſont ſix mille neuf cents trente neuf jours & dix-huit heures, dix neuf années lunaires avec leurs ſept mois intercalés, ne ſont que 235. mois lunaires, qui valent 6939. jours ſeize heures & 32. minutes : d'où il s'enſuit que ce cycle lunaire de dix neuf ans eſt moindre que dix-neuf années Juliennes de près d'une heure & demie. En 1582. il ſe trouva qu'en l'eſpace de 1257. ans depuis le concile de Nicée, cette heure & demie négligée avoit cauſé une anticipation de quatre jours, & que la nouvelle lune étoit marquée par le nombre d'or quatre jours trop tard.

9. Réformation Grégorienne.

Il s'introduiſoit un dérangement plus conſidérable par la différence de l'année naturelle ou ſolaire, & de l'année civile ou Julienne. L'année ſolaire

---

ſiéme, ſixiéme, huitiéme, onziéme, quatorziéme, dix-ſeptiéme, & dix-neuviéme, après quoi un nouveau cycle recommençant réglé leurs nouvelles lunes, leurs mois & leurs fêtes.

[x] Faciant filii Iſraël Phaſe in tempore ſuo, quartâ decimâ die menſis hujus ac veſperam. *Num. c. 9. v. 2. & 3.*

[y] *Euſeb. in vitâ Conſtantini, liv. 3. c. 5. Sozom. lib. 1. c. 16.*

eſt l'eſpace du temps que le ſoleil [z] met à parcourir le zodiaque, c'eſt-à-dire ſa revolution depuis un point de l'équateur, par exemple, du prémier degré du belier, juſqu'au même point, ou depuis ſon éloignement d'un tropique juſqu'à ſon retour au même tropique. Cette année contient 365. jours cinq heures & 49. minutes. L'année Julienne, ainſi nommée, parce que Jules Céſar en régla la durée, contient 365. jours & ſix heures juſtes. Cette différence d'onze minutes chaque année, fait en 131. ans un jour entier & une minute. Pour n'y avoir pas eu égard, il ſe trouva en 1582. que l'équinoxe du printemps, qui tomboit ſur le 21. Mars au temps du Concile de Nicée célébré en 325. avoit rétrogradé de dix jours pendant l'eſpace de 1257. ans, ce qui commençoit à déranger l'ordre des Fêtes, & eût à la longue changé les ſaiſons dans leſquelles elles doivent arriver.

C'eſt ce qui donna lieu à la réformation appellée Grégorienne. Grégoire XIII. qui fut élu pape en 1572. fit travailler au calendrier. Il fut réglé, que pour empêcher le progrés à l'avenir de cette différence d'onze minutes, on retrancheroit dans le cours de quatre ſiécles, le biſſexte de la derniére année des trois prémiers ſiécles, & qu'il n'y auroit que la derniére année du quatriéme ſiécle qui auroit ſon biſſexte. Le cycle ſolaire eſt donc maintenant de quatre cents ans, & ce n'eſt qu'après quatre ſiécles, qu'il s'achéve une révolution ſolaire périodique, qui raméne les mêmes ſuites d'années dans leſquelles les jours de la ſemaine ſoient rangés dans le même ordre, & marqués par les mêmes lettres. Ce cycle de 400. ans a commencé l'an 1601. & ſe terminera l'an deux mille, & pendant ce temps-là les biſſextes ſont retranchés aux années dix-ſept cents, dix-huit cents, & dix-neuf cents.

Il y a encore quelque petit défaut de préciſion dans ce calcul. Les quatre ſiécles ne répondent pas exactement au nombre de 131. années multipliées par 3. la petite différence de la minute qui excéde un jour en 131. ans, reſte encore; mais comme il faudroit bien des milliers d'années pour que ces irrégularités devinſſent ſenſibles, & qu'elles puſſent compoſer un ſeul jour de rétrogradation, on ne s'y arrêta pas.

Grégoire XIII. pour remettre le calendrier dans l'état ancien, retrancha dix jours du mois d'Octobre. Le lendemain de la Fête de S. François qui étoit le quatre Octobre, on compta le quinze au lieu du cinq. La plûpart des païs ſéparés de la communion Romaine n'ont pas voulu ſuivre la réformation grégorienne, ce qui fait aujourd'hui la différence des dates du nouveau & de l'ancien ſtyle.

La réformation grégorienne fut publiée par la Bulle de Grégoire XIII. du 24. Février 1581. & reçûë en France par édit du 3. Novembre de la même année. En retranchant les dix jours de cette année, le cycle ſolaire fut interrompu d'un pareil eſpace, les lettres dominicales furent changées, l'erreur du calendrier par rapport au retour des nouvelles lunes fut corrigée, & à la place du nombre d'or, on dreſſa un cycle des épactes, dans une méthode plus exacte & plus commode.

[z] *Nous n'entrons pas ici dans la queſtion aſtronomique, ſi c'eſt la terre ou le ſoleil qui tourne. Nous ſuppoſons en ſuivant la prévention des ſens, & pour nous rendre plus intelligibles, que c'eſt le ſoleil qui tourne.*

10. Des épactes.

L'épacte [a] eſt cet eſpace d'onze jours que l'année ſolaire contient à peu de choſe près plus que l'année lunaire. La lune avance donc touts les ans de près d'onze jours, & on ajoute touts les ans onze d'épactes pour les années ordinaires & douze pour les années biſſextiles. Pour trouver le jour de la lune, il faut prendre le nombre de l'épacte courante, le nombre des mois écoulés depuis Mars inclusivement, & le nombre des jours du mois où l'on ſe trouve. Si ces nombres ajoutés paſſent 30, il faut rejetter trente pour le mois intercalaire, & ce qui reſte eſt le quantiéme de la lune. Si les nombres tombent ſur trente, il ne faut pas compter trente; mais un. On peut ſe tromper d'un jour ou de deux en ſuivant cette méthode; & ſi l'on cherche plus de préciſion & de juſteſſe, il faut avoir recours aux éphémérides, quoique ſujettes elles mêmes à être fautives.

11. La ſcience des temps fondée ſur l'aſtronomie.

C'eſt ſur l'aſtronomie qu'eſt fondée la ſcience des temps, dont on a eu bien de la peine à regler la durée ſur le cours des aſtres. Les nuées dans Ariſtophane [b] diſent qu'elles ſaluënt les Athéniens de la part de la lune; qu'elle eſt pourtant un peu picquée contr'eux, de ce que, malgré touts les biens dont elle les comble, ne fût-ce que d'épargner leurs flambeaux, elle n'éprouve de leur part que de l'ingratitude, parce que toutes les Fêtes ſont dans une horrible confuſion, & qu'on s'en prend à elle. Que les dieux par exemple, s'attendent à des ſacrifices, qui ne viennent point au jour marqué; qu'on voit des jeûnes au lieu de feſtins & des procés au lieu de vacations.

12. Autres exemples d'années différemment réglées.

L'année des Mahométans [c] eſt lunaire compoſée de 354. jours, huit heures & quarante huit minutes: & comme ces huit heures & 48. minutes font en trente ans onze jours juſtes, ils ajoutent un jour dans onze années [d] d'un cycle de trente ans: de maniére que les années auxquelles ce jour eſt ajoûté, ont 355. jours, & que les années ſans intercalation n'en ont que 354. L'année des Mahométans eſt donc plus courte de prés d'onze jours que l'année ſolaire. Elle commence toûjours près d'onze jours plutôt que l'année précédente: & dans l'eſpace de 33. ans, le commencement de l'année de l'Hégyre parcourt les quatre différentes ſaiſons, & ſe trouve dans l'hyver, le printemps, l'été, & l'automne.

L'année des Arabes de 354. jours étoit compoſée de 12. mois alternativement de trente & de vingt-neuf jours [e]. Les Perſes faiſoient leur année de 365. jours. Leurs mois étoient égaux de 30. jours chacun, & entre le huitiéme & le neuviéme mois, ils intercaloient cinq jours. L'année des Méxicains étoit de dix-huit mois qui étoient compoſés chacun de vingt jours, avec une intercalation de cinq jours.

Les différents commencements d'années ont achevé de brouiller toute la chronologie ancienne. Les Chaldéens, les Egyptiens, les Perſes, les Syriens, & les Phéniciens començoient la leur à

[a] *Epacte vient du mot Grec* ἐπάγω, *induco.*

[b] *Ariſtoph. comed. des nuées, trad. du p. Brumoi dans le théatre des Grecs, t. 3. p. 68.*

[c] *Prideaux, hiſt. des Juifs, préf.*

[d] *Les années auxquelles un jour eſt intercalé dans le cycle Mahométan, ſont la ſeconde, la ſeptiéme, la dixiéme, la treiziéme, la quinziéme, la dix-huitiéme, la vingt quatriéme, la vingt-ſixiéme, & la vingt-neuviéme.*

[e] *Alfragan. element. aſtronomic. in init.*

à l'équinoxe d'Automne ; Les Grecs avant Méton au ſolſtice d'hyver, depuis Méton au ſolſtice d'été. L'année civile des Juifs commençoit au mois de Tiſri, qui répond à nos mois de Septembre & d'Octobre. Ils étoient perſuadés que comme Adam a été crée dans un âge parfait, les fruits étoient dans leur maturité, & qu'ainſi le monde avoit commencé par la ſaiſon de l'automne, dans cette partie du monde où le prémier homme avoit été placé. Toutes les affaires civiles, comme les actes, les contrats, les Jubilés même & les années ſabbathiques retinrent l'ancienne forme qui faiſoit commencer l'année au mois de Tiſri. Mais leur délivrance miraculeuſe d'Egypte étant arrivée au mois de Niſan qui répond à nos mois de Mars & d'Avril, il leur fut ordonné [f] pour en célébrer la mémoire, de commencer leur année légale par la nouvelle lune la plus proche de l'équinoxe du printemps. Les jeûnes, les fêtes, & tout ce qui regardoit la régloit par cette année légale.

Les anciens Romains commençoient leur année au prémier de Mars, ils l'ont depuis commencée au prémier de Janvier. Parmi nous le commencement de l'année a fort varié, tantôt au prémier de Mars, à Noël du temps de Charlémagne, quelquefois au prémier de Janvier, tantôt au 25. de Mars, aſſez longtemps à la fête de Pâque, en ſorte que dans l'intervalle qui eſt entre le 22. Mars, & le 25. Avril dans lequel la fête de Pâque eſt mobile, on ajoûtoit devant ou aprés Pâque, pour marquer la fin ou le commencement de l'année. Enfin Charles IX. au mois de Janvier de l'année que l'on comptoit encore 1563. ordonna qu'à l'avenir l'année commenceroit au prémier de Janvier, & cette année 1564. fut appellée [g] la courte année. Le parlement ne ſe conforma à ce réglement que trois ans aprés.

La forme groſſiére des anciennes années des Juifs & des Romains, les variations continuelles des calendriers de la Gréce & des autres nations, doivent faire avouer aux ſçavants de bonne foi, qu'il eſt preſque impoſſible de trouver les dates préciſes des événements. On manque de guides pour les chroniques particuliéres des peuples les plus célébres. Quelles difficultés à plus forte raiſon ne trouve-t-on point lorſqu'on veut rapporter & combiner les temps marqués dans les hiſtoires des différentes nations, dont les calendriers n'ont aucune relation les uns avec les autres.

Les Japonois [b] ont une façon ſinguliére de compter leurs années. Chaque nouveau régne en interrompt la ſuite, & commence une nouvelle année : enſorte que l'année qui eſt commencée à la mort d'un empereur, appartient toute entiére à ſon régne. Et que cette intervalle de temps, quelque court qu'il ſoit eſt compté, pour une année.

Les ſçavants ne peuvent convenir entr'eux du rapport des mois Grecs aux nôtres. Ces queſtions étoient hériſſées de difficultés dés le temps de Plutarque. Voici comment cet auteur en parle, quoiqu'il fût Grec lui-même, & fort verſé dans les deux hiſtoires Grecque & Romaine. Aujourd'hui les mois des Romains répondent ſi mal aux mois des Grecs, qu'il eſt trés difficile de marquer préciſément le jour de la fête Palilla, qui

[f] Menſis iſte, vobis principium menſium : primus erit in menſibus anni. *Exod. ci 12. v. 2.*

[g] *Thuan. lib. 36. Mézerai dans Charles IX.*

[b] *Hiſt. natur. Civil. & eccleſ. du Japon, par Engelbert Kaempfer, liv. 2.*

fut le jour natal ou de la fondation de Rome.

Les différentes longueurs des années & des mois, les intercalations des années & des jours rompent toute correſpondance des temps, & répandent ſur la chronologie des nuages impénétrables à ceux mêmes qui pourroient s'aſſurer de l'exactitude des dates, & du rapport unanime qu'on eſt bien éloigné de trouver entre les hiſtoriens.

14. Variété de dates.

Cenſorin nous fait connoître quelle variété de dates étoit uſitée de ſon temps. Je vais, dit-il [i], donner à cette année les caractériſmes les plus clairs qu'il ſoit poſſible. Il faut obſerver que cette année qu'il déſigne par toutes les dates qui étoient alors connues, étoit la deux cent trente-huitiéme de notre ére vulgaire, & la prémiére de l'empire du jeune Gordien. Les deux conſuls étoient M. Ulpius Crinitus, & Proculus Pontianus [k]. Il appelle le conſulat annuel, l'indice & le titre de chaque année. C'étoit l'an ſecond de la 214. Olympiade, où l'an mil quatorziéme des Olympiades, à commencer la prémiere en été aux jours que l'on célébre les jeux olympiques. Cette maniére de compter par années depuis la prémiere année des olympiades eſt bien plus nette, que celle de dater par olympiades ou quatrains d'années, ſuivant l'uſage ancien & commun. C'étoit la neuf cent quatre-vingt-onziéme de la fondation [l] de Rome, à commencer par les Parilies. Les Parilies ſe rapportent au 21. d'Avril. Cenſorin déclare qu'il ſuit Varron. Dans l'uſage commun on commence les années de la fondation de Rome, au premier de Janvier. C'étoit l'an 986. de Nabonnaſſar, à commencer du prémier jour de ſon regne. Les ans de Nabonnaſſar ou aſtronomiques en uſage chez les Egyptiens & parmi les aſtronomes ont leur commencement errant [m] parce qu'ils ſont ſans intercalation. C'étoit l'an 562. de la mort d'Alexandre, ou des ans qu'on appelle de Philippe, c'eſt-à-dire de Philippe Aridée frére d'Alexandre, ou des ans des Ptolémées d'Egypte, qui commencent proprement à la mort d'Alexandre. Il eſt, ajoute Cenſorin, le centiéme de la grande année de quatorze cents ſoixante ans, qui s'appelle l'an ſolaire ou caniculaire. L'an de Cenſorin eſt l'an 283. des Juliens, à commencer du prémier jour de Janvier, comme a fait Jules Céſar. C'étoit l'an 265. des ans qu'on appelle des Auguſtes, & qui commencent auſſi au prémier jour de Janvier, quoique ce fût ſeulement le 17. de ce mois là, que ſuivant l'avis de L. Munatius Plancus le nom d'Auguſte fut donné par le Sénat & le peuple Romain à l'empereur Céſar Auguſte en ſon ſeptiéme conſulat, qui étoit le troiſiéme de M. Vipſanius Agrippa. Mais c'étoit l'an 267.

[i] *Hiſt de l'Acad. des bell. lettr. T. I. p. 187.*

[k] *Le Conſulat a ceſſé ſous Juſtinien, après l'an 541. Juſtin II. qui lui ſuccéda, & qui régna 12. ans, depuis 566. juſqu'en 578. prit le titre de Conſul la prémiére année de ſon régne, mais ſans le communiquer à aucun collégue, & il ne prit pas ce titre une ſeconde fois.*

[l] *L'époque de la fondation de Rome eſt fort conteſtée. Le ſentiment le plus commun la place l'an 753. avant Jéſus-Chriſt. La troiſiéme année de la ſixiéme Olympiade, ou 23. Ans aprés le commencement des Olympiades.*

[m] *L'année de Nabonnaſſar étoit une année vague, compoſée de 365. jours diſtribués en douze mois de 30. jours, auxquels on ajoutoit cinq jours appellés Epagoménes. On n'avoit point d'égard aux ſix heures moins onze minutes, dont le cours annuel du ſoleil où ſa révolution dans le zodiaque excéde 365. jours & cette année étoit ſans biſſexte, de ſorte que tous les quatre ans le prémier mois rétrogradoit d'un jour moins 44. minutes. L'ére de Nabonnaſſar a commencé l'an 747. avant Jéſus-Chriſt. de la période Juliénne, le 6626. de la période Louiſe.*

des Auguſtes, ſelon les Egyptiens [n], parce qu'ils avoient été ſubjugués deux ans avant qu'Auguſte portât ce nom. Il paroît ſurprenant que l'an des Auguſtes ait commencé en Egypte deux ans, avant que le nom d'Auguſte fût donné à cet empereur; mais le ſens eſt qu'à Rome on a eu égard au nom, & en Egypte à la choſe. C'étoit l'année de la trente-neuviéme repréſentation des jeux [o] Capitolins établis [p] par Domitien en ſon douziéme conſulat, où il eut pour collégue Ser. Cornelius Dolabella.

La cour de Rome pour empêcher les fauſſetés qui pourroient ſe commettre dans les proviſions des bénéfices, en y changeant les dates, a trouvé le ſecret de multiplier ces dates, d'en ajouter de petites aux grandes, & d'y rappeller cinq ou ſix fois la même date en pluſieurs maniéres. Les grandes dates ſont l'année courante de l'ére chrétienne, & celle du pape régnant. Les petites dates ſont les années courantes des trois cycles, c'eſt-à-dire de l'indiction, du nombre d'or, & du cycle ſolaire. Cette précaution eſt très bonne; car ſi le fauſſaire ne change qu'une partie des dates, il ſera réfuté & contredit par toutes les autres, & s'il les altére toutes, il ſera impoſſible qu'il n'y paroiſſe.

15. Eres principales.

Outres les époques, dont il a été parlé ci-deſſus, les éres principales ſont celle des Séleucides, celle d'Eſpagne, celle de Dioclétien & l'Hégyre.

L'ére des Séleucides emploïée dans les livres des Machabées, a commencé douze ans après la mort d'Alexandre, l'an 312. avant [q] Jéſus-Chriſt. L'ére des Séleucides eſt nommée autrement l'ére des Grecs, ou l'ére des contrats. L'ére d'Eſpagne célébre dans les conciles commence 38. ans avant l'ére Chrétienne, après que Domitius Calvinus eut ſoumis l'Eſpagne à la république Romaine. Les Chrétiens d'Egypte comptoient par l'ére Dioclétienne ou des Martyrs, à cauſe du grand nombre de fidéles que l'empereur Dioclétien fit mourir. Les uns en rapportent le commencement à l'an de Jéſus-Chriſt 284, les autres à l'an 302. L'Hégyre eſt l'époque mahométane.

16. Du roiaume des Aſſyriens.

Combien de différents ſyſtémes imaginés ſur l'ancien roïaume des Aſſyriens, des ruines duquel ſont ſortis [r] les roïaumes des Médes, de Babylone, & de Ninive? Hérodote ne donne que 500. ans de durée au roïaume d'Aſſyrie: Apion Juif 520. ans, mais Ctéſias lui en donne 1360. Caſtor 1280. Velleïus Paterculus 1070. Ctéſias comptoit 40. rois Aſſyriens, Caſtor ſuivi par Euſébe 36. Velleïus Paterculus 35. Combien de noms différents donnés à un même prince! Les chronologiſtes ſont réduits à multiplier les Sardanapales juſqu'à trois, à donner au même prince les noms de Sardanapale, de Sarac, de Tonos Concoléros. Le Balthazar de l'écriture eſt le Labynite d'Hérodote. Le Nabonide de Bérofe & du canon de Ptolémée, & le Nabonandel de l'hiſ-

[n] *La même ére s'appelloit encore l'ére Actiaque, ou de la bataille d'Actium, ou de la mort d'Antoine & de Cléopatre.*

[o] Hic annus, cujus velut index & titulus quidam eſt Ulpii & Pontiani Conſulatus, ab Olympiade primâ milleſimus & quartus decimus ex diebus duntaxat æſtivis, &c. *Cenſorin. de die natali, c. 21.*

[p] *Ces jeux revenoient tous les quatre ans, comme les jeux Olympiques.*

[q] *L'an 3692. du monde, ſuivant le calcul d'Uſſerius, l'an 4402. de la période Julienne, l'an 7061. de la période Louiſe.*

[r] *Boſſuet, hiſt. univerſ. ſeptiéme époque.*

torien Joſeph. Le troiſiéme roi des Médes eſt nommé Cyaxare par Hérodote, Aſtyage par Xénophon, Aſſuerus dans le livre de Tobie, Aſtybarés par Alexandre Polyhiſtor, Artibarnés par Ctéſias, Pharnacés par Velleïus. Les chronologiſtes diſent que ces différents noms étoient des éloges & des titres qui ſe donnoient au même prince en différentes langues Orientales; qu'ils ſignifioient empereur, chef des guerriers, grand capitaine, &c.

17. Autres difficultés de la chronologie.

On ne ſçait pas dans quel temps ont vécu Ménés le plus ancien roi d'Egypte, ni Séſoſtris ſon héros, qui a fait de ſi vaſtes conquêtes. Les ſucceſſions de ces rois ſont ſi embrouillées que pluſieurs ſçavants les ont traitées de fabuleuſes [s]. La ſource de cet embarras vient à ce qu'ont prétendu les chronologiſtes modernes, de ce que les anciens hiſtoriens d'Egypte ont repréſenté les dynaſties de leurs rois comme ſucceſſives, au lieu que la plûpart ont été collatérales: & de ce qu'ils ont placé comme à la ſuite les uns des autres, les rois contemporains qui regnoient en même temps dans différentes contrées d'Egypte.

Les chronologiſtes ne s'accordent pas ſur l'époque de la fondation de Rome, ſur laquelle roule toute la chronologie Romaine. On n'eſt pas plus d'accord ſur la date de l'inſtitution des jeux olympiques, qui eſt la plus célébre des époques; & celle qui ſert de fondement à toute la chronologie prophane. Joſeph Scaliger adreſſe ce compliment aux olympiades: Je vous ſalue, vénérables olympiades [t], dépôt des temps, appui de la vérité de l'hiſtoire, frein de la licence des chronologiſtes. Suivant Uſſerius & Boſſuet, le rétabliſſement des jeux olympiques, ou la premiére olympiade marquée par la victoire de Corébe, tombe ſur l'an du monde 3228. & avant Jéſus-Chriſt 776. ces 776. années ſont appellées les années d'Iphitus. Ce fut lui qui renouvella les olympiades, qui avoient été inſtituées [u] par l'Hercule Crétois, moins ancien que l'Hercule Egyptien, mais plus ancien que l'Hercule Grec ou fils d'Alcméne. Varron qui a diſtingué trois temps [x], les temps inconnus les temps fabuleux, & les temps hiſtoriques, ne commence ces derniers qu'aux olympiades.

18. Opinion de Newton.

Newton dans ſa chronologie des anciens roïaumes corrigée, a prétendu que les anciens hiſtoriens ſe ſont trompés, en ce qu'ils ont égalé la durée des régnes à celle des générations, & qu'ils ont évalué trois régnes, de même que trois générations à cent ans & à cent vingt ans; que ſur le fondement de ce

---

[s] *M. l'Abbé Lenglet du Freſnoi, dans la méthod. d'étud. l'hiſt. t.* 1. *c.* 10.

[t] Salve, veneranda Olympias, cuſtos temporum, vindex veritatis hiſtoriæ, frenatrix fanaticæ chronologorum licentiæ, &c. *Joſeph. Scalig. animadv. in Euſeb. chronic.*

[u] *Diod. Sic. lib.* 5.

[x] Varro tria diſcrimina temporum eſſe tradit, primum ab hominum principio ad cataclyſimum priorem: quod propter ignorantiam vocantur ἄδηλον. Secundum à cataclyſino priore ad Olympiadem primam, quod, quia in eo multa fabuloſa referuntur, *μυθικὸν* vocatur. Tertium à primâ Olympiade ad nos, quod dicitur *ἱστορικὸν*, quia res in eo geſtæ variis hiſtoriis continentur. Primum tempus, ſive habuit initium, ſive ſemper fuit, certè quot annorum ſit, non poteſt comprehendi. Secundum non plane quidem ſcitur, ſed tamen ad mille circiter & ſexcentos annos eſſe creditur. *Cenſorin. de die natali, c.* 17.

calcul défectueux, ils ont donné aux antiquités Grecques trois ou quatre cents ans plus qu'il ne falloit. Il consent à évaluer trois générations sur le pié d'un siécle, mais il soutient que suivant l'ordre naturel, on doit donner une bien moindre étenduë aux régnes ou aux successions. Il parcourt la plûpart des anciens roïaumes, & recueillant la somme totale de touts les régnes, il trouve que dans tel roïaume on a fait régner chaque roi l'un portant l'autre 45. ans, & il n'évaluë la durée des régnes & successions, le fort portant le foible, qu'aux environs de vingt ans. Sur ce principe il rapproche de trois cents ans l'expédition des Argonautes.

19. Des marbres d'Arondel.

Un monument célébre de la chronologie Grecque nous a été transmis par les marbres de Paros ou d'Arondel. Ils contenoient une ancienne chronique d'Athénes, gravée dans l'isle de Paros, l'une des Cyclades, 263. ans avant Jésus-Christ. Thomas comte d'Arondel, fit apporter ces marbres du Levant à grands frais. Ces restes curieux de l'antiquité [y] ont été tellement négligés, que la plûpart de ces marbres ont été emploïés à réparer des cheminées.

20. Différents sentiments sur l'année de la naissance de Jésus-Christ.

Quoique l'ére Chrétienne vulgaire soit une date à laquelle touts les chronologistes se conforment dans l'usage, les opinions sur l'année de la naissance de Jésus-Christ sont fort partagées & elles s'étendent depuis l'an de Rome 748. jusqu'à l'an 755. cinq ans avant & deux ans aprés l'ére vulgaire. Tantôt on a compté de l'incarnation de N. S. tantôt de sa naissance, & tantôt de sa passion. Il y a quelques vieux titres, qui joignent les deux dates [z] de l'incarnation & de la passion. J'en ai assez dit, pour prouver que la chronologie est pleine d'incertitudes, & enveloppée de ténébres, que les efforts des plus laborieux modernes n'ont pû dissiper.

[y] *Mélanges de Vigneul-Marville, t. 2. p. 311.*

[z] *On lit dans de vieux titres de l'onziéme siécle* : Actum anno ab incarnatione Domini 1060. à passione 1028.

LIVRE SECOND.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Philoſophie avant qu'elle eut commencé chez les Grecs.

SOMMAIRE.

1. *Avantages procurés par la philoſophie.* 2. *La philoſophie ſource de contradictions.* 3. *La philoſophie décriée comme impie dans les fauſſes religions, n'eſt pas inutile dans la religion véritable.* 4. *L'hiſtoire des ſectes des philoſophes eſt une partie conſidérable de celle de l'eſprit humain.* 5. *La philoſophie eſt auſſi ancienne que le monde.* 6. *Philoſophie des patriarches.* 7. *Prétentions des Egyptiens.* 8. *Différentes opinions ſur Mercure Triſmégiſte.* 9. *Philoſophie des Chaldéens.* 10. *Des Phéniciens,* 11. *Des Perſes.* 12. *Differentes opinions ſur Zoroaſtre.* 13. *Deſcription par Béde des mages qui vinrent à Bethléem.* 14. *Des Gymnoſophiſtes.* 15. *Des philoſophes Libyens.* 16. *Des Thraces.* 17. *Des Druides.* 18. *Des ſages de la Gréce.*

LA Philoſophie a procuré aux hommes de trés-grands avantages [a]. Elle leur a inſpiré l'amour des vertus, & la haine des vices : elle a lié les ſociétés, produit les mariages, inventé les loix, adouci les mœurs. 1. Avantag procurés par la philoſophie.

C'eſt elle qui a corrigé la crédulité, par cette maxime, que le commencement [b] de la ſageſſe eſt de ne pas croire légérement. Quand on parloit [c] à Ariſtippe de ceux qui s'attachent à d'autres ſciences, qu'à la philoſophie, il diſoit que ces gens-là reſſembloient à ces amants de Pénélope, qui n'eſpérant pas de réüſſir auprés de la maîtreſſe, tachoient de gagner les bonnes graces de Melanthe ou de Polydore ſes ſuivantes.

Cette même philoſophie a été une ſource d'erreurs & de contradictions. On ſe mocqua autrefois du deſſein du Proconſul Gellius [d], qui aſſembla touts les philoſophes d'Athénes, pour tacher de mettre fin à leurs diſputes, les exhortant à vouloir ſe concilier entr'eux, & à La philoſophie ſource de contradictions.

[a] O vitæ philoſophia dux, o virtutis indagatrix, expultrix que vitiorum, quid non modo nos, ſed omnino vita hominum ſine te eſſe potuiſſet? Tu urbes peperiſti, tu diſſipatos homines in ſocietatem vitæ convocaſti. Tu eos inter ſe primò domiciliis, deinde conjugiis, tum litterarum & vocum communione junxiſti tu inventrix legum. Tu magiſtra morum & diſciplinæ fuiſti. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 5.

[b] Ἀρχὴ τῆς σοφίας ἀπιςία. *Ariſtot.* Sobrius eſto, atque illud tenero nervos atque artus eſſe ſapientiæ non temere credere. *Cic.*

[d] *Diog. Laërt. in Ariſtip.*

[d] In Athenis audire memini Gellium familiarem tuum, cùm Proconſul ex Prætura in Græciam veniſſet, Athenis philoſophos qui tum erant, in locum unum convocaſſe, ipſiſque magnopere autorem fuiſſe ut aliquando controverſiarum aliquem facerent modum. Quòd ſi eſſent eo animo

terminer tous leurs differends ſous ſon autorité. Cette eſpéce de gens ne s'accommode jamais, parce que c'eſt la vanité, & la paſſion, qui ſont les fondements de leurs diſputes, ſans aucun égard pour la vérité.

Lucien dit [e] qu'aïant voulu conſulter les différents philoſophes, il devint ſemblable à ces perſonnes, qui ſommeillent, & qui donnent de la tête, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ſans pouvoir trouver d'aſſiéte ferme & aſſurée. Il fait ailleurs [f] une ſatire fort ingénieuſe de leurs incertitudes, & de leur orgueil. La philoſophie peut être comparée à l'homme lui-même, qui eſt un compoſé de lumiéres & de ténébres, de grandeur & de miſére. On ne peut rien avancer de ſi abſurde, dit Cicéron [g], qu'on ne rencontre l'opinion de quelque philoſophe. Il n'y a point, ſuivant Varron [h], de ſonge de malade ſi extravagant, qui ne ſoit conforme au ſentiment de quelque philoſophe.

Il ſemble que dans l'harmonie des entendements humains, il y ait une conſonance par des cordes montées ſur le même ton : en ſorte que toutes les fois qu'une de ces cordes vient à rendre un ſon, quelque bizarre qu'il puiſſe être, tous les eſprits qui ſont à l'uniſſon éprouvent les mêmes vibrations, dans les cordes qui répondent à celle qui a été remuée. C'eſt pourquoi Ariſtote [i] donne pour précepte de ſe ſervir d'arguments apparents, autant que de ſolides, parce qu'il y a des eſprits, qui ſont plus frapés des apparences que de la réalité.

I. La philoſophie decriée comme impie dans les fauſſes religions, n'eſt pas inutile dans la religion véritable.

La philoſophie étant tres propre à diſſiper le nuage ſuperſtitieux d'une religion pleine d'extravagances & de crimes, les philoſophes anciens [k] furent décriés, comme aïant des ſentiments oppoſés à ceux du vulgaire ſur la religion. Cicéron [l] expliquant les conſequences probables, que l'orateur peut faire valoir, & qu'il peut tirer de ſon ſujet, dit: Si c'eſt une mére, elle aime ſon fils; ſi c'eſt un avare, il eſt peu religieux ſur ſon ſerment; ſi c'eſt un philoſophe, il penſe mal des dieux. Mais aujourd'hui, la philoſophie eſt de toutes les ſciences celle qui s'accorde le mieux avec notre ſainte religion, & rien n'eſt plus capable d'élever l'homme au ſouverain être [m] que de contempler la nature. Origéne obligé de ſe juſtifier de l'attachement [n] qu'il avoit à la lecture des philoſophes, emploïa une comparaiſon, que ſaint Clément d'Alexandrie, qui fut ſon maître, avoit faite avant lui, diſant qu'il ſembloit [o], que Dieu eût voulu apprendre à faire triompher la philoſophie, lorſqu'il ordonna au peuple d'Iſraël, de ſe ſervir des richeſſes, & des dépouilles de l'Egypte, pour contribuer à l'ornement de la véritable religion.

II. L'hiſtoire des ſectes

Pour entendre les differentes opinions des philoſophes, il eſt néceſſaire

---

ut nollent ætatem in litibus conterere, poſſe rem convenire, & ſimul operam ſuam ſe illis pollicitum, ſi poſſet inter eos aliquid convenire. *Cic. de legibus, lib.* 1.

[e] *Lucien dans le dial. init.* La Nécromancie.

[f] *Lucien dans le dial. init.* Icaromenippe.

[g] Neſcio quo modo nihil tam abſurde dici poteſt, quod non dicatur ab aliquo philoſophorum. *Cic. de divinat. lib.* 2.

[h] Poſtremò nemo agnocus quicquam ſomniat tam infandum, quod non aliquis dicat philoſophus. *Fragm. Varron.*

[i] *Ariſtot. ethic. Eudem. lib.* 1. *c.* 6.

[k] *Apul. apolog.*

[l] Probabile eſt hujuſmodi: ſi mater eſt, diligit filium: ſi avarus eſt, negligit jusjurandum. In eo autem, quod in opinione poſitum eſt, hujuſmodi ſunt probabilia: impiis apud inferos poenas eſſe praeparatas, eos qui philoſophiæ dent operam, non arbitrari Deos eſſe. *Cic. de inventione. lib.* 1.

[m] *Id. Doctrina theol. phyſiq. & aſtronom.*

[n] *Euſeb. hiſt. lib.* 6. *c.* 17.

[o] *Orig. Philocal.* 13.

des philosophes, est une partie considérable, de celle de l'esprit humain.

de conoître chaque secte en particulier. Varron en a compté 288. Thémistius en a distingué jusqu'à 300. Je ne m'arrêterai qu'aux principales, dont l'histoire est une partie trés considérable de celle de l'esprit humain.

5. La philosophie est aussi ancienne que le monde.

On ne peut douter que la philosophie n'ait commencé avec le monde. Adam eut une philosophie infuse: & par les noms [p] qu'il donna aux animaux, & aux plantes, il montra la connoissance, qu'il avoit de leurs propriétés. Il semble, que Platon [q] eût appris de la sainte écriture, combien le prémier homme excelloit dans la science de la nature, lorsqu'il dit que les noms primitifs exprimoient les vertus des choses, & qu'ils avoient été inspirés de Dieu même.

La philosophie, en naissant, fut dans un état bien plus parfait, qu'elle n'a pû être rétablie depuis. La métafisique d'Adam étoit incomparable: sorti des mains du créateur, il avoit puisé à la source même les notions des substances spirituelles, & il avoit reçû immédiatement de Dieu les préceptes de sa morale. Le péché originel répandit bientot d'épaisses ténebres dans l'esprit humain: les Patriarches, en conservant la saine tradition, transmirent à un peuple choisi de Dieu, quelques principes de cette philosophie émanée du ciel; & en écartant toutes les fables de l'antiquité, on peut se persuader avec beaucoup de vraisemblance, que la philosophie a commencé par les Patriarches. Un passage de Bérose [r] porte, qu'à la dixiéme géneration aprés le déluge, il y avoit, chez les Chaldéens, un homme juste, & versé dans l'astronomie. L'historien Joseph, qui cite ce passage de Bérose, en fait l'application à Abraham, qui étoit le dixiéme descendant de Noé. Le témoignage d'Eupoléme [s] dans Eusébe, attribuë à Abraham l'invention de l'astrologie, & de la science des Chaldéens. Joseph dit [t], qu'Abraham, dans le voïage qu'il fit en Egypte, enseigna l'arithmétique & l'astronomie aux Egyptiens, qui n'avoient aucune notion des sciences, avant l'arrivée d'Abraham; que ce fut par lui, qu'elles furent transmises de Chaldée en Egypte, d'où elles passerent ensuite chez les Grecs: & saint Augustin observe [n], que la philosophie beaucoup plus ancienne chez les Egyptiens, que chez les Grecs, n'avoit commencé en Egypte, qu'aux temps des Patriarches Abraham, Isaac, & Jacob.

6. Philosophie des patriarches.

Abraham [x] étant parti de la ville d'Ur en Chaldée, porta ses connoissances dans la terre de Chanaam, & entr'autres peuples de ces contrées, chez les Phéniciens. Dans les voïages, qu'il fit en Egypte [y], il communiqua ses lumiéres aux Egyptiens. Ainsi l'histoire de ce seul Patriarche semble concilier les disputes de ces trois nations; la Chaldéenne, la Phénicienne, & l'Egyptienne, sur la gloire d'avoir donné la naissance à la philosophie.

La providence divine aïant rendu Joseph toutpuissant en Egypte, ce Patriarche, & ses fréres renouvellérent, & étendirent les connoissances portées

[p] Omne enim quod vocavit Adam, animæ viventis, ipsum est nomen ejus. Appellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia, & universa volatilia cœli, & omnes bestias terræ. *Gen. c. 2. v. 19. & 20.*

[q] *Plat. in Cratyl.*

[r] Μετὰ δὲ τὸν κατακλυσμὸν δεκάτη γενεᾶ παρὰ Χαλδαίοις τὶς ἦν δίκαιος ἀνὴρ μέγας, καὶ τὰ οὐράνια ἔμπειρος. *Beros. ap. Joseph. antiq. lib. 1. c. 7.*

[s] Καὶ τὴν ἀστρολογίαν, καὶ Χαλδαϊκὴν εὑρεῖν. *Eupol. ap. Euseb. de Abraham.*

[t] Τῶν τε ἀριθμητικὴν αὐτοῖς χαρίζεται, καὶ τὰ περὶ τὴν ἀστρονομίαν παραδιδωσὶ πρὸ γὰρ τῆς Ἀβράμου παρουσίας εἰς Αἴγυπτον ὁ Αἰγύπτιοι εἶχον ἀμαθῶς ἐκ Χαλδαίων γὰρ ταῦτ' ἐπεφοίτησεν εἰς Αἴγυπτον, ὅτεν ἀνῆλθεν καὶ εἰς τοὺς Ἕλληνας. *Joseph. antiq. lib. 1. c. 8.*

[u] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 39.*

[x] *Gen. c. 11.* [y] *Genes. c. 12.*

portées en ce païs par Abraham. L'hiſtorien Joſeph rapporte formellement, que ce fut Joſeph le Patriarche, qui apprit la géométrie aux Egyptiens. Il n'y a aucun doute, que Moïſe ne joignît aux autres dons du ciel, une connoiſſance trés étenduë de la nature: & lorſqu'il eſt dit, qu'il fut élevé dans la ſcience des Egyptiens, cette ſcience ne peut s'entendre de leurs illuſions, & de leur magie, qu'il confondit dans la ſuite avec éclat: il eſt donc vraiſemblable, qu'il fut inſtruit de ces diſciplines [z], ou de cette philoſophie, qui tiroient leur origine de ſa nation, & qui avoient paſſé en Egypte en prémier lieu avec Abraham, & depuis avec Joſeph, & ſes fréres.

Nous liſons dans l'écriture ſainte, que Salomon traita de toutes les plantes, depuis le Cédre, juſqu'à l'Hyſſope. Les prophétes, & les autres docteurs des Juifs furent trop occupés des choſes divines, pour cultiver avec ſoin l'étude prophane de la philoſophie: & les livres mêmes de Salomon [a], qui contenoient une phyſique ſi utile & ſi curieuſe, furent brûlés par Ezéchias, de peur qu'ils ne détournaſſent le peuple de ſon attention à ſes ſaintes écritures, & à ſa loi.

7. Prétentions des Egyptiens.

La négligénce des Hébreux pour la philoſophie, donna lieu à pluſieurs anciens peuples, de s'en attribuer l'origine & l'invention. Les Egyptiens ſe piquoient, d'avoir tranſmis toutes les diſciplines aux autres peuples. Ils ſe donnoient pour les péres du genre humain, & pour les auteurs de toutes les ſciences, diſant: que le monde n'avoit rien de bon, dont l'origine ne dût être rapportée à l'Egypte. Mais ce qu'il racontoient d'eux-mêmes, a l'air ſi fabuleux, & leurs prétentions étoient enveloppées de ſi épaiſſes ténébres, qu'on ne peut ſe laiſſer perſuader, en ſe rapportant à leur propre témoignage. Ils attribuoient l'origine de leur philoſophie [b] à Iſis, Oſiris, Vulcain, Mercure, & Hercule. Ils diſoient que Vulcain fils de Nilus avoit enſeigné [c] les ſciences dans l'Egypte, quarante-huit mille huit cents ſoixante & trois ans, avant le régne d'Alexandre, qui a détruit la monarchie des Preſes.

Ils ont débité un grand nombre de fables, ſur leurs deux Mercures, dont le prémier fut nommé Thot, & le ſecond eut le ſurnom de Triſmégiſte. Quelques ouvrages de Mercure Triſmégiſte, avoient été conſervés juſqu'à ſaint Auguſtin [d], qui en cite des paſſages. Ce pére de l'égliſe ajoûte, qu'Atlas frére de Prométhée fut contemporain de Moyſe; qu'il étoit l'aïeul maternel [e] de l'ancien Mercure, dont le petit-fils a été Mercure Triſmégiſte [f]. Selon quelques chronologiſtes modernes, les deux Mercures ſont beaucoup plus anciens. Le prémier eſt placé peu de temps aprés le déluge, & le ſecond étoit contemporain d'Abraham. Ils prétendent qu'Abraham, Oſiris roi d'Egypte, & Mercure Triſmégiſte vivoient dans le même temps, environ 2000. ans avant Jéſus-Chriſt, vers l'an 2004. de la création du monde, ſuivant Uſſerius; vers l'an 2714.

[z] Καὶ ἐπαιδεύθη Μωϋσῆς ἐν πάσῃ σοφίᾳ Αἰγυπτίων. *Act. apoſt. c. 7. v. 22.*

[a] *Cedren. hiſt. Compend.*

[b] *Diod. Sic. lib. 1.*

[c] *Sotion ap. Diog. Laërt. in proœm.*

[d] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 23.*

[e] Mercuri, facunde nepos Atlantis. *Hor.*

[f] Eo quippe tempore, quo Moyſes mortuus eſt, fuiſſe reperitur Atlas ille magnus aſtrologus, Promethei frater, maternus avus Mercurii majoris, cujus nepos fuit Triſmegiſtus iſte Mercurius. *S. Aug. de civis. Dei, lib. 18. c. 39.*

de la période Juliénne, & l'an 5373. de la période Louiſe.

8. Différentes opinions ſur Mercure Triſmégiſte.

Il eſt impoſſible de concilier, ce que les auteurs ont dit de Mercure Triſmégiſte. Quelques-uns ont écrit, qu'il a régné en Egypte, & qu'il eſt le même que Siphoas, ſurnommé fils de Vulcain, & qui a été fils, & ſucceſſeur de Mœris. Le pére Kircher [g] dit qu'il étoit conſeiller & ſecrétaire d'état du roi Meſraïm, & il lui attribuë l'invention [h] des lettres hiéroglyphiques. Le pére Kircher ajoûte aprés Suidas [i] que Mercure a été ſurnommé Triſmégiſte, parce qu'il a connu & enſeigné le myſtére de la ſainte Trinité. On trouve preſque autant de ſentiments différents ſur Mercure Triſmégiſte, qu'il y a d'auteurs, qui en ont parlé.

Une ancienne tradition porte, que la géométrie a été inventée par les Egyptiens [k], pour reconnoître les limites de leurs terres, aprés les inondations du Nil. Il reſte pluſieurs monuments de ces hiéroglyphes myſtérieux des prêtres d'Egypte, qui ont été ſi célébres dans l'antiquité. Les philoſophes Egyptiens diſtinguoient quatre éléments: on croit qu'ils expliquoient les cauſes phyſiques des éclipſes: & qu'ils avoient connoiſſance du ſyſtéme aſtronomique, ſuivant lequel la terre tourne autour du ſoleil. Ils ſoûtenoient l'immortalité de l'ame, & la métempſycoſe: ils adoroient le ſoleil ſous le nom d'Oſiris, & la lune ſous le nom d'Iſis.

Les Grecs étoient perſuadés, que le voïage d'Egypte, & les conférences avec les prêtres Egyptiens, étoient les meilleures préparations, qu'on pût apporter à l'étude de la philoſophie. Solon voïagea en Egypte [l], pour entendre leurs leçons. Thalés [m] fit le même voïage, pour conférer avec eux. Il conſeilla à Pythagore de ſuivre cette route, & Pythagore ne borna pas ſes voïages à l'Egypte, il pénétra juſques dans les Indes [n], pour entendre les Gymnoſophiſtes. Démocrite, & Platon [o] allérent auſſi s'inſtruire en Egypte, en ſorte qu'on ne peut refuſer aux ſçavants Egyptiens, la gloire d'avoir formé les plus illuſtres philoſophes de la Gréce. Les prêtres Egyptiens tombérent depuis dans l'ignorance, & Strabon [p] rapporte, qu'étant en Egypte, on ne put lui montrer aucun prêtre verſé dans ces diſciplines, dont les anciens Egyptiens étoient inſtruits, & que toutes les connoiſſances de ces gens-là ſe bornoient a quelques cérémonies de leur religion.

9. Philoſophie des Chaldéns.

L'hiſtoire des Aſſyriens n'eſt pas moins ténébreuſe, que celle d'Egypte, ſur la connoiſſance de la philoſophie. Parmi les peuples qui compoſoient le puiſſant roïaume d'Aſſyrie, les Chaldéens étoient regardés comme un peuple de ſages. Cicéron les appelle les plus anciens ſçavants [q] du monde.

10. Des Phéniciens.

Quelques auteurs ont ſoûtenu, que l'origine de la philoſophie Grecque devoit être rapportée aux Phéniciens. Ces peuples deſcendoient de Sidon fils de

---

[g] *Athan. Kircher. Oedip. Ægyptiac. t. 1. Syntagm. 1. de regib. Mgypt. p. 86.*

[h] *Ib. t. 2. par t. 2. claſſi 10 c. 2.*

[i] *Suid. in voc.* Ἑρμῆς ὁ τρισμεγ. *& Athan. Kircher. in Obeliſco Pamphilio. lib. 3. c. 3. p. 404.*

[k] *Herodot. Euterp.*

[l] *Plat. in Crit. & in Tim. Plutarch. de Iſid. & Oſirid.*

[m] *Diog. Laërt. in Thal.*

[n] *Jamblich. in Pythag.*

[o] *Diog. Laërt. in Democr. & in Plat.*

[p] *Strab. lib. 17.*

[q] Suntque Chaldæi antiquiſſimum doctorum genus. *Cic. de divinat. lib. 1.*

Chanaan, qui étoit fils de Cham, un des trois fils de Noé. Le ſentiment, qui place en Phénicie la ſource de la philoſophie Grecque, eſt appuié ſur de fortes raiſons. Cadmus ſouverain de Thébes en Egypte, mais fils d'Agénor Phénicien, aiant paſſé en Gréce, pour chercher ſa ſœur Europe, qui avoit été enlevée par Jupiter, fonda Thébes de Béotie, & porta aux Grecs les ſciences des Phéniciens. C'eſt lui qui donna aux Grecs les prémiéres notions des lettres, & de l'art d'écrire.

C'eſt de lui [r] que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole, & de parler aux yeux:
Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Le pére Pétau place Cadmus, dans le vingt-ſixiéme ſiécle de la création du monde, vers le temps de Joſué. Aprés un intervalle de huit à neuf ſiécles, Phérécyde qui fut le maître de Pythagore, puiſa ſon ſçavoir dans les écrits [s] des Phéniciens. Thalés chef de la ſecte Ionienne, & le fondateur de l'école de Milet, la plus ancienne chez les Grecs, étoit Phénicien, ſoit qu'il fût né en Phénicie, & qu'il eût quitté ſa patrie, pour s'établir à Milet avec ſon pére Nélée, ſoit qu'il fût né à Milet, mais d'une famille originaire de Phénicie.

12. Des Perſes.

Ariſtote prétendoit [t], que les Mages Perſans l'emportoient, par l'ancienneté, ſur les ſçavants de toutes les autres nations. Les Mages admettoient deux principes, Oromaſe auteur du bien, & Arimanius auteur du mal. Ils étoient perſuadés, qu'il y auroit une oppoſition éternelle entre ces deux principes, juſqu'à la fin du monde: qu'alors le bon auroit le deſſus ſur le mauvais, & qu'aprés cela chacun d'eux auroit ſon monde ſéparé en propre, ſçavoir le bon principe ſon monde, & touts les gens de bien avec lui, & le mauvais auſſi ſon monde, & touts les méchants avec lui. Ils croïoient que la lumiére étoit le véritable ſymbole du bon principe, & les ténébres du mauvais; & c'eſt pour cela, qu'ils adoroient toûjours le prémier devant le feu, & particuliérement devant le ſoleil, comme étant la plus pure lumiére. Ils enſeignoient la réſurrection, ils défendoient de bâtir des temples aux dieux, & de les repréſenter par des images. Ils joignoient une vie auſtére à leurs préceptes: ils étoient vêtus de blanc, couchoient ſur la dure, & ſe nourriſſoient de légumes, & de fromage. Prideaux [u] prétend que l'origine, & l'étymologie du nom de Mage, vient de l'impoſteur Smerdis, qui s'empara du roïaume de Perſe, en paſſant pour Smerdis fils de Cyrus, & qui fut aſſaſſiné aprés avoir été reconnu par une de ſes femmes, au défaut de ſes oreilles, qui lui avoient été coupées pour quelque crime; que dans la langue, qui étoit alors en uſage dans la Perſe, le nom de Mage ſignifioit un homme qui a les oreilles coupées, & que ce nom fut donné depuis aux docteurs, & aux philoſophes, du nombre deſquels étoit l'impoſteur.

[r] Phœnices primi, famæ ſi creditur, auſi
Manſuram rudibus vocem formare figuris. *Lucan.*

[s] Δι' ἀλλ' ἴσως δεῖται αὐτὸ Πυθαγόρου λόγος, αὐτὸν δὲ τὸν ἐρανιέναι, κατηγητὴν, ἀλλ' ἑαυτὸν ἀσκῆσαι, κτησάμενον τὰ Φοινίκων ἀπόκρυφα βιβλία. *Suid. in voc. Φερεκ.*

[t] *Ariſt. ap. Diog. Laërt. in proœm.*

[u] *Prid. hiſt. des Juifs, part. 1. liv. 3 p. 318.*

12. Differentes opinions ſur Zoroaſtre.

Zoroaſtre a été le chef des Mages : il a paſſé chez quelques-uns [x] pour l'inventeur de la magie, & de l'aſtrologie. Il ne ſe peut rien de plus frivole, que tout ce qui a été débité touchant ce merveilleux perſonnage. On raconte, qu'il vivoit dans le feu. Il a été l'auteur de l'ancienne religion des Perſes, dont le culte extérieur ſe raportoit à cet élément. Il vivoit, ſelon Xanthus le Lydien [y], ſix cents ans avant l'expédition de Xerxés en Gréce ; ſelon Suidas [z], cinq cents ans avant la guerre de Troïe ; ſelon Plutarque [a], Hermippus [b], & Hermodore le Platonicien, cinq mille ans avant la priſe de Troïe ; ſelon Eudoxe [c], & Ariſtote, ſix mille ans avant Platon. Grégoire de Tours [d] prétend que Zoroaſtre eſt le même que Cham fils de Noé ; & il obſerve que le nom de Zoroaſtre ſignifie étoile vivante. Monſieur l'abbé Banier [e] croit que Zoroaſtre eſt le même que Meſraïm fils de Cham. Juſtin au commencement de ſon abrégé de Trogue Pompée, rapporte que Zoroaſtre étoit roi de la Bactriane, & qu'il fut tué dans une bataille contre Ninus roi des Aſſyriens. Pluſieurs auteurs [f] tiennent, qu'il y a eu deux Zoroaſtres, à ſix cents ans de diſtance ; que le prémier vivoit vers l'an du monde deux mille neuf cents, & le ſecond entre le commencement du régne de Cyrus, & la fin de celui de Darius fils d'Hyſtaſpe.

Prideaux [g] eſt d'un ſentiment fort oppoſé à ceux de tous ces auteurs. Il avance qu'il n'y a eu qu'un Zoroaſtre, & il le place ſous Darius I. fils d'Hyſtaſpe. Il lui donne une origine Juive, & le fait domeſtique du Prophéte Daniel. Il entre dans un grand détail de la conformité de ſa doctrine, avec la loi de Moïſe. Thomas Hyde [h] profeſſeur en Hébreu, & en Arabe à Oxford, qui entendoit l'ancien Perſan & le moderne, s'étoit offert de donner une édition des œuvres de Zoroaſtre, dans ſa langue originale, avec une verſion Latine, ſi l'on vouloit l'aider dans les frais de l'impreſſion. Euſébe [i] nous a tranſmis quelques prineipes de la doctrine de Zoroaſtre. Prideaux raconte ainſi ſa mort. Zoroaſtre aïant entrepris de faire embraſſer ſa religion à un roi Scythe, & aïant emploïé à cet effet l'autorité de Darius, le prince Scythe indigné, qu'on voulût lui faire la loi, dans une affaire de cette nature, ſe jetta dans la Bactriane avec une armée, battit les troupes de Darius, & tua Zoroaſtre, avec tous les prêtres de ſa ſecte qui l'accompagnoient, & qui étoient au nombre de 80.

13. Deſcription des mages qui vinrent à Bethléem par Béde.

Béde a écrit le prémier les noms des trois Mages, qui vinrent adorer notre Seigneur à ſa nativité. Il les nomme Balthazar, Gaſpar, Melchior. Il décrit leur viſages, leurs tailles, la figure de leurs barbes, l'arrangement de leurs cheveux, & la forme de leur chauſſure.

Il ſemble que Porphyre faſſe le partage de la philoſophie, comme un arbitre, entre les nations qui ſe diſputoient l'honneur de ſon invention, &

---

[x] *Apulée nomme Zoroaſtre*, omnis divini arcani antiſtes. *Apul. Florid. lib. 2.*

[y] *Xanth. ap. Diog. Laërt. in proœm.*

[z] *Suid. in voc. Ζωροάστρης.*

[a] *Plutarch. de Iſid. & Oſirid.*

[b] *Hermipp. ap. Plin. lib. 30. c. 1.*

[c] *Eudox. & Ariſtot. ap. Plin. loc. citat.*

[d] *Gregor. Turon. lib. 1. c. 5.*

[e] *M. l'abbé Banier, explicat. hiſtoriq. des fabl. entret. 4. p. 124.*

[f] *Plin. lib. 30. c. 1.*

[g] *Prid. hiſt. des Juifs, part. 1. liv. 4.*

[h] *Th. Hyd. de relig. veter. Perſar. c. 21.*

[i] *Euſeb. præp. evang. lib. 1. c. 7.*

de ſon origine, en diſant que Pythagore apprit l'arithmétique des Phéniciens, la géométrie des Egyptiens, l'aſtrologie des Chaldéens, & la morale des Perſes.

14. Des Gymnoſophiſtes.

Cléarque a écrit que les Gymnoſophiſtes philoſophes Indiens furent les diſciples des Mages. Ces philoſophes des Indes & de l'Ethiopie, qui ont auſſi porté le nom de Brachmanes, étoient en ſi grande réputation de ſageſſe & de doctrine, que Pythagore, Démocrite, Anaxarque, Pyrrhon, & autres philoſophes pénétrérent juſqu'aux Indes pour les aller entendre [k], & ſe ranger au nombre de leurs diſciples. Les Gymnoſophiſtes paſſoient trente-ſept ans dans l'étude, & dans la retraite. Ils adoroient une ſouveraine intelligence répandue dans tout l'univers. Ils enſeignoient la métempſychoſe; ils mépriſoient la mort, le plaiſir, & la douleur. Ils faiſoient profeſſion de la plus éxacte juſtice, & de la temperance la plus auſtére. Les maladies paſſoient chez eux pour honteuſes, parce qu'ils les regardoient comme la ſuite de la débauche. Pline dit de ces Gymnoſophiſtes [l], que depuis l'aurore juſqu'au coucher du ſoléil, ils contemploient cet aſtre avec des yeux fixes & immobiles, & que dans les plus grandes chaleurs de l'année, ils ſe tenoient pendant tout un jour, tantôt ſur un pié, tantôt ſur l'autre au milieu des ſables brûlants.

15. Des philoſophes Libyens.

L'Afrique, ou la Libye a eu auſſi des philoſophes trés-anciens. S. Auguſtin [m] en parle ſous le nom de philoſophes Libyens, ou Atlantiques. Ils portérent ce dernier ſurnom, parce qu'ils reconnoiſſoient Atlas pour leur chef. Pluſieurs [n] lui ont attribué l'invention de l'aſtronomie. Il s'adonna principalement [o] à la contemplation des aſtres, d'où vint la fable débitée par les poëtes, qu'Atlas ſoutenoit le ciel de ſes épaules. Son nom fut donné à une montagne fort élevée.

16. Des Thraces.

Parmi les nations de l'Europe, les Thraces vantoient l'ancienneté de leurs philoſophes. Orphée, qui le prémier adoucit les mœurs farouches des hommes, par les doux ſons de ſa lyre, & encore plus par l'humanité de ſes préceptes, étoit natif de Thrace. Ces philoſophes reconnoiſſoient Zamolxis pour leur chef, il fut auſſi le légiſlateur des Thraces: & les Gétes lui offrirent des ſacrifices, comme à un dieu. Diogéne de Laërce [p] dit, que Zamolxis fut eſclave de Pythagore, & il cite Hérodote. On trouve à la vérité dans cet hiſtorien [q], que Zamolxis paſſoit pour avoir été eſclave de Pythagore, mais il ajoûte peu aprés, qu'il le croit beaucoup plus ancien que Pythagore: & c'eſt ce que Diogéne de Laërce a ſupprimé, comme contraire au ſentiment, qu'il ſoûtient que la philoſophie a commencé chez les Grecs, avant que d'être connuë des autres nations.

[k] *Cl. Ælian. variar. hiſtoriar. lib 4. c. 20. Suid. in Democr. Diog. Laërt. in Democr. & in Pyrrhon. Jamblich. in Pythag.*

[l] Philoſophos eorum, quos Gymnoſophiſtas vocant, ab exortu ad occaſum perſtare contuentes ſolem immobilibus oculis; ferventibus arenis, toto die alternis pedibus inſiſtere. *Plin. lib. 7. c. 2.*

[m] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 9.*

[n] *Plin. lib. 7. c. 56.*

[o] .... Cytharâ crinitus Iopas
Perſonat auratâ, docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, ſolisque labores. *Virg. Æneïd. lib. 1.*

[p] *Diog. Laërt. lib. 8.*

[q] *Herodot. Melpom.*

17. Des Druides.

Dans l'antiquité la plus reculée, il n'y a point eu de philosophes plus célébres que les Druides [r]. Cicéron [s], & César [t] comprennent touts les sages des Gaules, sous ce nom. Strabon [u], & Ammien Marcellin [x] les divisent en trois espéces, des Bardes ou des poëtes, des prêtres uniquement occupés des choses de la religion, & de ceux qui faisoient toute leur étude de la nature & de la morale. Le président des Druides portoit au col l'image de la vérité. Si l'on ajoûte quelque foi à l'histoire de Bérose, ouvrage supposé par Annius de Viterbe, Dis ou Semnothés le prémier roi des Gaulois, & Druïus leur quatriéme roi, duquel les Druides ont tiré leur nom, ont précédé, d'un grand nombre de siécles, la connoissance de toute discipline chez les Grecs. Cette ancienneté de la philosophie Gauloise est confirmée par un passage d'un ouvrage perdu d'Aristote, cité par Diogéne [y] de Laërce. Aristote dit que les Gaulois ont été instruits anciennement par des sages, appellés Semnothéens, ou Druides. Ramus [z] soûtient que la philosophie a commencé chez les Gaulois, & que les plus anciens des philosophes, ont été les Druides. Il nous reste de leur philosophie, qu'ils enseignoient la piété envers les dieux, le zéle pour la patrie, la valeur, la fermeté, & le mépris de la mort. Ils regardoient les lettres, comme ennemies de la mémoire, préférant la tradition à l'écriture, & ne laissant aucuns écrits, afin que leurs préceptes demeurassent gravés plus profondément dans les esprits de leurs disciples. Ils enseignoient l'immortalité de l'ame, & la métempsychose : & cette opinion, suivant César [a], rendoit les Gaulois fort courageux. Les Druides habitoient dans le fond des forêts, pour lesquelles ils avoient une vénération superstitieuse : ils étoient les juges de la nation. Leur assemblée la plus célébre étoit au païs [b] Chartrain. Les Bardes [c] habitoient principalement dans l'Auvergne, & dans la Bourgogne. Leur profession étoit d'écrire en vers les actions des [d] grands hommes, & de les chanter au son d'un instrument, qui ressembloit assez à la lyre. On trouve encore des vestiges des Druides, dans Tacite, sous l'empire de Vitellius, & il y a même apparence, qu'ils subsistoient sous le pontificat de saint Grégoire, puisque ce pape écrivant à la reine Brunehaut, la prie de faire cesser les sacrifices, que quelques-uns de ses sujets offroient aux idoles, & le culte qu'ils rendoient aux arbres.

On découvrit en 1598. prés de Dijon, le tombeau de Chyndonax chef des Druides, avec cette inscription, qui est un des plus curieux monuments [e] de l'antiquité. Dans le bocage de

---

[r] *Pline tire l'étymologie de Druide du mot Grec δρῦς qui signifie chêne. Plin. lib. 16. c. 44.*

[s] *Cic. de divinat. lib. 1.*

[t] *Cæsar. de bell. Gall. lib. 6.*

[u] *Strab. lib. 4.*

[x] *Amm. Marcell. lib. 15.*

[y] *Diog. Laërt. in proœm.*

[z] *Ram. de morib. veter. Gallor.*

[a] Atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto. *Cæs. de bell. Gall. lib. 6.*

[b] In finibus Carnutum considunt in luco consecrato. *Cæsar de bell. Gall. lib. 6.*

[c] *Strab. lib. 4.*

[d] Vos quoque qui fortes animas belloque peremptas.

Laudibus in longum vates demittitis ævum.

Plurima securi fudistis carmina, Bardæ. *Lucan. lib. 1.*

[e] Μίθρας ἐν ὀργάδ σχῶμα τὸ σῶμα καλῶ.

Mithra, cet tombeau couvre le corps de Chyndonax grand-prêtre : Retire-toi, impie, les dieux libérateurs gardent mes cendres.

18. Des ſages de la Gréce.

Les ſages de la Gréce peuvent être regardés comme les précurſeurs de la philoſophie chez les Grecs. On n'en compte que ſept : Pittacus, Bias, Solon, Thalés, Cléobule, Chilon, Périandre. Tous s'accordent à mettre au nombre des ſages les quattre prémiers, mais à la place des trois derniers, quelques uns mettent Phérécyde, ou le Scythe Anacharſis, ou Miſon, ou Epiménide, ou Piſiſtrate. Phérécyde, & Thalés ont été les fondateurs de la philoſophie chez les Grecs. Il en ſera parlé dans le chapitre ſuivant ; à l'égard des autres ſages, voici quelques traits de leur hiſtoire échappés de l'oubli, & des ténébres d'une antiquité ſi reculée.

Pittacus commanda [f] l'armée de Mityléne ſa patrie, contre les Athéniens, dont il fut vainqueur, aïant tué dans un combat ſingulier Phrynon leur général. Pittacus uſa de ſtratagême dans ce combat ; il porta un filet caché ſous ſon bouclier, & enveloppa tout d'un coup de ce filet la tête de Phrynon, qui ne s'attendoit pas à ce genre de combat. Il gouverna pendant dix ans, avec une autorité abſoluë, & remit enſuite la ſouveraineté au peuple. Pittacus mourut à l'âge de 78. ans, ſous la 52. Olympiade, vers l'an 579. avant Jéſus-Chriſt.

Bias étoit citoïen de Priéne, ville de la dépendance de Thébes. Diogéne de Laërce rapporte [g] que Priéne étant aſſiégée par Halyattés roi de Lydie, pére de Crœſus, & les aſſiégés étant prêts à ſe rendre faute de vivres, Bias fit engraiſſer deux mulets, qui furent mis enſuite hors des portes de la ville : Halyattés aïant jugé, par l'état où il vit ces animaux, de l'abondance qui étoit dans Priéne, il en leva le ſiége. Valére Maxime raconte au contraire, que les citoïens les plus riches de Priéne en étant ſortis par la crainte du ſiége, & aïant emporté leurs effets les plus prétieux, Bias en ſortit auſſi, mais qu'il n'emporta aucun de ſes effets ; & comme pluſieurs s'en étonnoient, il leur fit cette réponſe, qui eſt depuis devenuë ſi célébre : Je porte tous mes biens avec moi. Bias floriſſoit ſous la 42. Olympiade, vers l'an ſix cents dix avant Jéſus-Chriſt. Il mourut dans le barreau, étant fort âgé : après avoir défendu avec beaucoup de véhémence, la cauſe d'un de ſes amis accuſé d'un crime capital, il expira aïant la tête appuïée ſur les genoux de ſa fille.

Selon nâquit à Athénes, la ſeconde année de la trente-cinquieme Olympiade, ſix cents trente-neuf ans avant Jéſus-Chriſt. Il a été le légiſlateur des Athéniens. Ses loix ſont fort célébres dans l'antiquité. Il les publia étant Archonte, la 3. année de la 46. Olympiade, ſuivant le témoignage de Soſicrate. Il contrefit l'inſenſé, pour perſuader aux Athéniens la guerre de Salamine, dont un décret du peuple avoit défendu ſous peine de mort de faire la propoſition. Il libéra les débiteurs, par l'augmentation de la valeur des monnoïes : il s'oppoſa à la tyrannie de Piſiſtrate, & n'aïant pû lui ôter le gou-

---

τητα Χυνδόναξος ἱερέων ἀρχιερεὺς ὁ Δύσπαβις, ἀστὴν, λύσιοι κουροῦσι.

[f] *Suid. in voc.* Πιττακος, *Diog. Laër. in Pittac. Strab. lib.* 13. *Euſeb. in Chronic.*

[g] *Diog. Laërt. in Bione.*

vernement d'Athénes, il s'en éxila volontairement, quelqu'inſtance que Piſiſtrate lui fît pour l'y retenir. Il mourut âgé de quatre-vingts ans, la ſeconde, année de la domination de Piſiſtrate, ſous l'Archontat d'Hégeſtrate, ſuivant Phanias d'Eréſe.

Piſiſtrate s'étoit emparé du gouvernement d'Athénes, par des ſtratagêmes, qui prouvent la ſimplicité des anciens peuples. Il plaça ſur un char élevé une courtiſanne belle & bien faite: il la revêtit d'un égide, & d'un caſque, & la promenant par toute la ville d'Athénes, comme ſi ç'eût été Minerve elle-même la déeſſe tutelaire des Athéniens, il leur fit commander par elle, de déférer à Piſiſtrate la principale autorité. Quelque temps aprés, il ſe montra couvert de ſang, quoiqu'il n'eût aucune bleſſure, il expoſa au peuple, que ſes envieux l'avoient percé de coups, & ſe fit donner des gardes, avec le ſecours deſquels il s'empara de la citadelle, & envahit la pleine puiſſance, dont il uſa avec modération & juſtice.

Cléobule étoit de la race des Héraclides, qui régnoit ſur le plus grand nombre des états de la Gréce. Il excelloit dans le talent de compoſer des énigmes en vers. L'antiquité faiſoit beaucoup de cas des énigmes, ainſi qu'il paroît par le dialogue du banquet de Plutarque, & par la ſainte écriture même. Diogéne de Laërce rapporte cette énigme de Cléobule; pour décrire l'année, ſes douze mois, & les trente jours, & les trente nuits, dont le mois eſt compoſé, il diſoit: Qu'un pére avoit douze fils, chacun deſquels avoit ſoixante filles, dont la moitié avoit le teint blanc, & l'autre moitié l'avoit noir. Cléobule mourut dans la 55. Olympiade, vers l'an 560. avant Jéſus-Chriſt.

Périandre étoit auſſi de la race des Héraclides, iſſuë d'Hercule, fils d'Alcméne. Il s'empara du gouvernement de Corinthe ſa patrie, par des voies violentes. Sa tyrannie commença en la 38. Olympiade, l'an 628. avant Jéſus-Chriſt. Son hiſtoire eſt un exemple, que les Grecs faiſoient plus conſiſter la ſageſſe dans les lumiéres de l'eſprit, & dans l'étenduë des connoiſſances, que dans les ſentiments du cœur, & dans la pratique de la vertu; puiſque Périandre, que pluſieurs ont mis au nombre des ſept ſages, fut un tyran noirci de beaucoup de crimes.

Chilon Lacédémonien eut part au gouvernement de ſa patrie, en qualité d'Ephore, ſous la 56. Olympiade environ l'an 556. avant Jéſus-Chriſt. On lui attribuë ces deux belles maximes, dans leſquelles il faiſoit conſiſter la ſageſſe, de ſe connoître ſoi-même, & de ne rien déſirer de trop.

Miſon, qui étoit auſſi de Lacédémone, vivoit ſous la 48. Olympiade, vers l'an 587. avant Jéſus-Chriſt. Il donnoit au labourage de la terre tout le temps, qu'il n'emploïoit pas à l'étude. Uniquement occupé d'exercer ſon eſprit, & ſon corps, il cultivoit ſon champ paternel de ſes propres mains. Il fut d'une humeur ſemblable à celle de Timon, & d'Apémas, & il témoigna qu'il avoit pour les hommes toute la haine, dont il les jugeoit dignes. La philoſophie approuvoit cette haine des hommes: mais la religion bien differente de la ſageſſe humaine, met dans la charité le fondement de toutes les vertus, & nous ordonne d'aimer nos ennemis. Hipponax rapporte que l'oracle d'Apollon déclara Miſon le plus ſage des hommes, & il eut l'honneur de porter ce titre plus de cent vingt ans avant Socrate.

Anacharſis

Anacharſis acquit une telle ſageſſe, par les conférences qu'il eut à Athénes avec Solon, qu'il a été mis, quoique Scythe, au nombre des ſages de la Gréce. Il diſoit, que la vigne portoit trois ſortes de fruits, la volupté, l'yvreſſe, & le repentir. A ſon retour en Scythie, aïant voulu ſacrifier à Cybéle, pour s'acquitter d'un vœu, il fut tué par ſes compatriotes (*h*), comme voulant introduire une religion étrangére. Si l'on s'en rapporte à Suidas, & à Diogéne de Laërce, on trouve, qu'Anacharſis vivoit encore dans la 58. Olympiade, environ 550. ans avant Jéſus-Chriſt, lorſque Crœſus fut vaincu par Cyrus.

La fable a plus de part que l'hiſtoire, à ce qui nous reſte d'Epiménide. Il étoit contemporain de Solon. Il floriſſoit ſous la 46. Olympiade, ſuivant Diogéne de Laërce [*i*]: quelques-uns l'on fait plus ancien, & l'ont reculé juſqu'à la 24. Olympiade. On a écrit de lui que s'étant endormi dans une caverne, ce ſommeil dura vingt-ſept ans. Epiménide conſulté par les Athéniens, ſur une peſte qui faiſoit beaucoup de ravage, conduiſit des brebis blanches & noires dans l'Aréopage, & ordonna qu'on les laiſſât aller, de quel côté elles voudroient, & que les hommes qui les ſuivroient, les immolaſſent aux divinités [*k*] convenables, dans les endroits où elles s'arrêteroient. C'eſt l'origine des autels dédiés aux divinités annonymes, que les Athéniens conſervérent depuis, & qui donnérent occaſion à ſaint Paul de dire aux Athéniens [*l*]: J'ai trouvé dans vos temples un autel dédié à la divinité inconnuë, c'eſt que vous ignorez, que je viens vous annoncer. Diogéne de Laërce, qui vivoit plus de huit cents ans après Epiménide, dit [*m*] que ces autels ſubſiſtoient encore de ſon temps. Suivant ſaint Clément [*n*] d'Alexandrie, c'eſt Epiménide, qui a été déſigné par ſaint Paul [*o*], ſous le nom de prophéte Grec. Les uns ont prolongé la vie d'Epiménide [*p*], juſqu'à 157. ans, les autres juſqu'à 299. ans.

Quoiqu'Eſope n'ait pas été mis au nombre des ſept ſages de la Gréce, il doit trouver ſa place ici, puiſque ſes fables ingénieuſes enveloppent les inſtructions les plus morales. Il nâquit en Phrygie, dans la 51. Olympiade, environ l'an 576. avant Jéſus-Chriſt. Quelques-uns croient, qu'Eſope eſt le même, qui ſous le nom de Locman, eſt devenu célébre chez les Orientaux. Eſope fut d'abord eſclave: Crœſus le fit venir à ſa cour, pour ſe ſervir de ſes conſeils. Les habitants de Delphes firent mourir Eſope, ſoit parce qu'il avoit détourné Crœſus, d'envoïer de grandes largeſſes à leur temple, ſoit parce qu'il avoit fait des railleries de leur oracle dans ſes fables.

[*h*] *Hérodot. liv. 4.*
[*i*] *Diog. Laërt. in Epimen.*
[*k*] Τῷ προσήκοντι Θεῷ.
[*l*] Inveni & aram, in quâ ſcriptum erat, ignoto Deo. Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis. *Act. Apoſtolor. c. 17. v. 23.*
[*m*] Βωμοὶ ἀνώνυμοι.
[*n*] *S. Clem. Alex. Strom. lib. 1.*
[*o*] *Epiſt. ad Titum, c. 1. v. 12.*
[*p*] *Diog. Laërt. in Epimen.*

CHAPITRE SECOND.

De la ſecte Ionique.

SOMMAIRE.

1. *Les Grecs ſe prétendoient inventeurs de la philoſophie.* 2. *Deux branches principales de la philoſophie, les ſectes Ionique & Italique.* 3. *De Thalés.* 4. *de Phérécyde.* 5. *Des ſucceſſeurs de Thalés.* 6. *L'échole transférée de Milet à Athènes.*

1. Les Grecs ſe prétendoient auteurs de la philoſophie.

NOus venons de voir que la philoſophie a été longtemps floriſſante [*a*], chez les Barbares, avantqu'elle ait commencé chez les Grecs. Diodore de Sicile [*b*] témoigne que la Gréce avoit emprunté preſque toutes ſes connoiſſances des Barbares: ce qui eſt confirmé par [*c*] Euſébe. Les anciens ont nommé Barbares, tout ce qui n'étoit ni Grec ni Romain. Les nations étrangéres à la Gréce & à l'Italie, en parlant d'elles-mêmes, ſe donnoient le nom de Barbares; & dans la ſuite des temps, vers la décadence de l'empire Romain, le nom de Barbare devint trés-honorable, tandis que ceux de Grec & de Romain étoient tombés dans le mépris: les révolutions de la fortune s'étendant juſqu'aux noms mêmes.

Les Grecs appellant donc toutes les autres nations Barbares, ne pouvoient ſouffrir, qu'elles leur conteſtaſſent l'invention de la philoſophie. Le nom même de philoſophie [*d*] étoit, ſelon eux [*e*], une preuve qu'elle devoit ſon origine aux Grecs. Preuve peu concluante, puiſque ce terme étoit inconnu du temps des ſept ſages de la Gréce, & qu'il fut inventé par Pythagore, qui voïagea juſqu'aux extrémités de la terre, pour conſulter les ſages, dont les ſectes étoient établies depuis longtemps chez les autres nations.

La vanité des Grecs, la diſpoſition naturelle de leurs génies, & l'exemple des autres peuples, les portérent à débiter auſſi leurs fables, ſur l'origine de la philoſophie. Peu aprés que l'Attique eut produit ſes habitants, diſoient-ils, avant qu'aucun peuple fût répandu ſur la terre, Muſée fils d'Eumolpe, avoit déja enſeigné la génération des dieux, & la ſphére. Linus fils de Mercure, & de la muſe Uranie, avoit écrit de la formation du monde, du cours des aſtres, de la production des animaux, & des fruits: & Orphée fils de la muſe Calliope, quoiqu'étranger, & natif de Thrace, avoit puiſé, chez les Grecs, toutes les connoiſſances, par leſquelles il devint ſi cher aux dieux qu'il lui fut permis de deſcendre aux enfers, pour en ramener ſa femme Eurydice. Mais quittons les temps fabuleux, & venons à ce que l'hiſtoire nous apprend de la philoſophie, dont l'origine & la ſuite non interrompuë doit être rapportée à Thalés, qui fut le chef de l'école Ionienne ou Grecque, à peu prés dans le même tems, que Pythagore fut fondateur de l'échole Italique.

Ce fut alors que la philoſophie devint célébre dans toute la Gréce. Ces

---

[*a*] Φιλοσοφία τοίνυν πανταχοῦ μὲν ἦν τὸ κρῖμα πάλαι μέν ἦπειρον παρὰ βαρβάροις, κατὰ πόδας δὲ διαλάμψασα, ὕστερον δὲ εἰς ἑλλάδα κατῆλθεν. *S. Clem. Alex. Strom. lib. 1.*

[*b*] *Diod. Sic. lib. 1.*

[*c*] *Euſeb. præpar. evang. lib. 10. c. 1.*

[*d*] *Philoſophie en Grec ſignifie l'amour de la ſageſſe.*

[*e*] *Diog. Laërt. in proœm.*

peuples lui eurent de grandes obligations. Elle répandit parmi eux l'eſprit du bien public, & l'amour de la patrie. La philoſophie ſe diviſa en deux branches principales, la ſecte Ionienne, qui a reconnu Thalés pour ſon prémier maître, & la ſecte Italique inſtituée, comme il vient d'être dit, par Pythagore. Ceux qui ont eu dans leurs opinions le plus de conformité avec Pythagore, ſont compris dans l'échole Italique, quoique fort étrangers à l'Italie, comme Démocrite, & Epicure, le prémier d'Abdére, & le ſecond d'Athénes: & par la même raiſon, ceux qui ont adhéré à quelqu'une des ſectes, qui partagérent l'échole Ionienne ou Grecque, ſont rapportés à cette échole, quoique nés en Italie, comme Cicéron, qui étoit Académicien, Caton, & Brutus qui étoient Stoïciens. Je ſuivrai les principales ſectes de la philoſophie Ionienne ou Grecque, avant que de remonter à la philoſophie Italique.

2. Deux branches principales l'Ionienne & l'Italique.

La philoſophie Ionienne commença par Thalés, fondateur de l'échole de Milet, ville de l'Ionie. Quelques auteurs ont reculé la naiſſance de Thalés, juſqu'à la 35. & même à la 51. [f] Olympiade. Pline [g] a écrit, que Thalés floriſſoit du tems d'Halyattés, roi de Lydie; & Cicéron [h] le fait contemporain d'Aſtyage, roi des Médes: ce qui ſe rapporte parfaitement, ces deux rois s'étant fait la guerre.

1. De Thalés.

Thalés étoit originaire de Phénicie, & de la plus illuſtre naiſſance, deſcendant de Cadmus, & d'Agénor, ſuivant le témoignage de Platon. Il fut ſurnommé Miléſien, ſoit parce qu'il nâquit à Milet, ſoit parce qu'il s'y établit. S. Juſtin prétend, qu'il tira une grande partie de ſes connoiſſances des poëſies d'Homére. Il enſeigna [i] aux Grecs la géométrie, & l'aſtronomie, & leur expliqua la formation du tonnerre, & des autres météores. Il obſerva les ſolſtices, & les équinoxes: il perfectionna la navigation des Phéniciens, en leur découvrant le cours de la petite ourſe autour du pole. Eudemus, dans l'hiſtoire de l'aſtronomie [k], rapportoit, que Thalés annonçoit d'avance les éclipſes de ſoleil, & de lune. Il prédit l'éclipſe de ſoleil, qui arriva ſous le roi Halyattés, la quatriéme année de la quarante-huitiéme Olympiade, l'an de la fondation de [l] Rome 170. Il rapportoit l'origine de tout [m] à l'eau, comme à l'unique élément. Pour prouver l'excellence de la philoſophie à ceux qui n'eſtiment que les richeſſes, il fit un grand amas d'olives [n], dont il prévoïoit la rareté, & gagna des ſommes immenſes.

De jeunes gens de Milet, aïant trouvé des pêcheurs ſur le bord de la mer, achetérent le coup de filet, avant qu'il fut jetté. Mais s'étant trouvé dans le filet retiré de la mer un trépié d'or, il s'éleva une grande conteſtation, ſur laquelle l'oracle conſulté ordonna que le trépié fût porté au plus ſage de la Gréce. Il fut porté d'abord à Thalés, qui l'envoïa à Solon: & aprés que ce trépié eut fait la ronde des ſages de la Gréce, dont aucun n'eût la préſomption de ſe l'approprier, il revint à Thalés, qui le conſacra à Apollon, dans le temple de Delphes. Les circonſtances de cette hiſtoire ſont à la verité racon-

[f] *Apollod. ap. Diog. Laërt. in Thal.*
[g] *Plin. lib 2. c. 12.*
[h] *Cic. de divinat. lib. 1.*
[i] *Apul. Florid. lib. 4.*
[k] *Eudem. ap. Diog. Laërt. in Thal.*
[l] *Plin. lib. 2. c. 12.*
[m] *Stanleius in Thal.*
[n] *Ariſtot. polit. lib. 1. c. 11.*

tées fort diverſement. Thalés un jour occupé de la contemplation des aſtres, tomba dans une foſſé, & il eſſuïa cette raillerie d'une vieille ſervante: Vous entreprenez, Thalés, de parcourir les cieux, & vous ne voïez pas ce qui eſt à vos piés. Il diſoit, que rien n'eſt ſi fort que la néceſſité, à qui tout céde; rien ſi rapide que l'eſprit, qui parcourt les eſpaces immenſes plus promptement, que la lumiére; rien ſi difficile, que de ſe connoître ſoi-même. Etant jeune, il répondit à ſa mére, qui le preſſoit de ſe marier, qu'il n'en étoit pas encore tems, & étant plus avancé en âge, il répondit qu'il n'en étoit plus tems. Il mourut fort vieux, ſous la 58. olympiade, vers l'an 545. avant Jéſus-Chriſt.

4. De Phérécyde.

Phérécyde plus jeune que Thalés, a été ſon contemporain. Il nâquit en Syrie, ou plûtôt dans l'iſle de Scyros, l'une des Cyclades. Il a été mis, par quelques-uns, au nombre des ſept ſages de la Gréce. Il vivoit encore, dans la 55. olympiade; environ 560. ans avant Jéſus-Chriſt. Il ne doit pas être confondu avec Phérécyde l'Athénien, qui avoit écrit dix livres des antiquités de l'Attique, intitulés les Autochtones. Phérécyde le philoſophe, fut auteur d'un traité du principe univerſel de la nature. Il paſſa pour avoir fait de grands progrés dans la phiſique. On conte de lui [o], que ſur l'inſpection de l'eau tirée d'un puits, il annonça un tremblement de terre. Pythagore fut diſciple [p] de Phérécyde, qui légua en mourant [q] ſes ouvrages à Thalés.

5. Des ſucceſſeurs Thalés.

Anaximandre de Milet fut diſciple & ſucceſſeur de Thalés. Pline attribuë à Anaximandre l'invention de la ſphére, & Strabon le fait auteur des prémiérés Cartes géographiques. Il s'écarta en pluſieurs articles, de la doctrine de ſon maître: il établit pluſieurs mondes [r], & pluſieurs élements. Il enſeigna, que les dieux naiſſoient, & mouroient aprés de longs intervalles. Il étoit âgé de 64. ans, la deuxiéme année de la 58. olympiade, 547. ans avant Jéſus-Chriſt.

Anaximéne tint l'échole de Milet aprés Anaximandre. Pline rapporte qu'Anaximéne fit le prémier cadran ſolaire, & qu'il fut tracé à Lacédémone. Mais on trouve dans les livres ſaints, qu'il y avoit un cadran ſolaire à Jéruſalem, dans le palais d'Ezéchias roi de Juda, que le roi Achaz ſon pére y avoit fait mettre. Ce cadran étoit donc plus ancien, qu'Anaximéne de plus de deux ſiécles. Iſaïe fit reculer l'ombre du ſoleil de dix degrés [s] ſur ce cadran de Jéruſalem, pour ſigne de la guériſon du roi Ezéchias, & des quinze années ajoutées à ſa vie. S. Auguſtin fait mention [t] du ſentiment d'Anaximéne, que l'air étoit le principe général de toutes choſes, & que les dieux mêmes en tiroient leur origine.

Anaxagore ſuccéda à Anaximéne. Anaxagore enſeigna que la lune eſt habitée, que les animaux avoient été produits par la chaleur du ſoleil, & par l'humidité de la terre. Lucien [u] fait dire à Jupiter, au ſujet de ce philoſophe: „ J'ai briſé deux pointes de mon

---

[o] *Cic. de divinat. lib.* 1.

[p] *Cic. Tuſcul. queſt. lib.* 1. *Apul. Florid. lib.* 2.

[q] *Diog. Laërt. in Pherecyd.*

[r] *Stanl. in Anaximandr.*

[s] Reduxit umbram per lineas quibus jam deſcenderat in horologio Achaz, retrorſum decem gradibus. *Reg. lib* 4. *c.* 20. *v.* 11.

[t] *S. Aug. de civit. Dei, lib.* 8. *c.* 2.

[u] *Lucien. dial. de Timon.*

» foudre, en le lançant trop brusque-
» ment, contre le philosophe Anaxa-
» gore, qui vouloit persuader à ses
» disciples, que nous autres dieux n'é-
» tions que des chansons. Mais il se mit
» à couvert, sous l'autorité de Périclés,
» & cependant j'allai mettre en poudre
» le temple de Castor & de Pollux qui
» ne m'avoit fait ni bien ni mal ». Anaxagore [x] fut accusé d'impiété, pour avoir dit que le soleil étoit une masse enflammée. Les uns rapportent, qu'il fut condamné à une amende de cinq talents, & à l'exil; d'autres qu'il fut mis en prison, & condamné à mort, mais que Périclés obtint la commutation de cette peine, en un bannissement: d'autres ont écrit qu'il toucha ses juges, par l'abattement, & la maigreur, dans laquelle il parut. S. Augustin [y] s'étonne qu'Anaxagore ait été accusé, & poursuivi en justice à Athénes, pour avoir dit, que le soleil n'étoit pas un dieu, puisqu'on y souffrit les Epicuriens, qui nioient ouvertement la providence divine, & les Cyrenaïques qui faisoient consister le souverain bien dans la volupté des sens. Il est vraisemblable, que depuis Anaxagore, le peuple d'Athénes s'accoutuma aux opinions, & aux disputes des philosophes, & qu'il devint moins zélé pour ses fausses divinités: peut être aussi que le regret, qu'il eut d'avoir fait mourir Socrate, le rendit plus indulgent pour les philosophes, du tems d'Aristippe, & d'Epicure.

6. L'échole transférée à Athénes.

Anaxagore transféra l'échole de Milet, à Athénes: il eut pour disciples, l'illustre Périclés, qui gouverna pendant 40. ans la république d'Athénes, le poëte Euripide surnommé le philosophe du théatre, & Socrate que l'oracle de Delphes déclara le plus sage de touts les hommes. Anaxagore étoit de Clazoméne: il mourut dans la 88. olympiade, environ 428. ans avant Jésus-Christ.

CHAPITRE TROISIÉME.

Des cinq Académies.

SOMMAIRE.

1. *De Socrate.* 2. *De Xénophon.* 3. *Cinq sectes formées par les disciples de Socrate.* 4. *De Platon.* 5. *Des successeurs de Platon.* 6. *D'Arcésilas, chef de la seconde académie.* 7. *De la troisiéme académie.* 8. *Des quatriéme & cinquiéme académies.* 9. *La philosophie Platonicienne est en vogue parmi les prémiers Chrétiens.* 10. *Elle a été décriée depuis par plusieurs péres de l'église.* 11. *Dispute sur la préférence de Platon & d'Aristote.* 12. *Excés de quelques Platoniciens sur les lumiéres attribuées à Platon.*

1. De Socrate.

ARchelaüs Athénien fut le successeur d'Anaxagore, dans l'échole transférée de Milet à Athénes. Archelaüs est regardé [a], comme le véritable maître de Socrate; qui ne fut disciple d'Anaxagore, que pendant sa prémiére jeunesse. Socrate fils du sculpteur Sophronisque, & de Phænaréte sage-femme, nâquit à Athénes la quatriéme année de la 77. Olympiade, l'an 469. avant Jésus-Christ.

[x] *Diog. Laërt. in Anaxag. & Suid. in voc.* Ἀναξαγ.

[y] *S. Aug. de civit. Dei, lib.* 18. *c* 41.

[a] *S. Aug. de civ. Dei, lib.* 8. *c.* 2.

Il exerça le métier de ſon pére pendant ſes prémiéres années. Diogéne de Laërce, qui a écrit ſes dix livres de la vie des philoſophes, ſous l'empire d'Alexandre Sévére, dit qu'on voïoit encore de ſon temps dans la citadelle d'Athénes, les ſtatuës des Graces, travaillées de la main de Socrate. Il fit paroître beaucoup de valeur, en portant les armes pour la patrie, & il ſauva la vie à Xénophon, dans un combat. Il ſupportoit les injures, avec une modération, & une patience, qui montroient, combien il ſçavoit ſe rendre maître de lui même. Il trouva dans les caprices, & dans les emportements de ſa femme Xantippe, une épreuve continuelle de ſa vertu. Il l'avoit épouſée, connoiſſant toute ſa mauvaiſe humeur; afin, dit-il à Antiſthene [b], de s'aguerrir contre les orages du dehors, par le vacarme domeſtique, & pour imiter les meilleurs écuïers, qui cherchent dans les manéges les chevaux les plus difficiles.

La philoſophie étoit encore bornée à quelques principes de phyſique, & de dialectique, lorſque Socrate [c] s'appliqua principalement à l'étude de la morale, dont Pythagore avoit déja donné quelques préceptes, ſous les myſtéres de ſes ſymboles; mais Socrate eſt regardé comme la ſource [d] de cette partie de la philoſophie, la plus utile de toutes. Il eut une ſi grande réputation, que les différentes ſectes rapportoient leurs doctrines à ce centre commun, & que touts les philoſophes ſuivant le témoignage de Cicéron [e], ſe diſoient diſciples de Socrate, & vouloient paſſer pour tels.

Socrate proteſtoit hautement que la ſeule choſe qu'il ſçavoit, étoit qu'il ne ſçavoit rien; mais il n'appliquoit ce principe qu'à confondre la curioſité des Phyſiciens, ou la vanité des Sophiſtes, & il étoit tellement perſuadé des vérités morales, qu'il ſacrifia ſa vie pour elles. C'eſt donc avec juſtice que Cicéron [f] l'exempte du reproche d'être l'auteur de l'opinion outrée de ces académiciens, qui prétendirent depuis que l'eſprit de l'homme eſt incapable de diſcerner aucune ſorte de vérité.

Socrate juroit par le chien, l'oye, le platane. Saint Auguſtin [g] interprete ces ſerments d'une maniére avantageuſe, comme ſi Socrate eût voulu faire entendre par-là aux Athéniens que les bêtes, & les plantes étant des ouvrages de Dieu, étoient préférables à toutes les idoles, par leſquelles il étoit en uſage de jurer. Lucien, dans le dialogue des ſectes à l'encan, fait parler ainſi Socrate: Rien n'eſt plus vrai, j'en jure par le chien, & par le platane. Voilà, dit le marchand, de plaiſantes divinités. Eh! quoi, répond Socrate, n'eſt-ce

---

[b] *Diog. Laërt. in Socr. Xenoph. in Sympoſ.*

[c] Socrates mihi videtur (quod conſtat inter omnes) primus à rebus occultis & ab ipſâ naturâ involutis avocaviſſe philoſophiam, ut de virtutibus & vitiis quæreret. *Cic. Tuſcul. queſt. lib.* 1.

[d] A quo omnis quæ eſt de vitâ & moribus philoſophia manavit. *Cic. Tuſcul. queſt. lib.* 3.

Socrates primus philoſophiæ moralis autor fuit. *Cic. academ. quæſt. lib.* 4.

[e] *Cic. de orat. lib.* 3.

[f] *Cic. Academ. queſt. lib.* 4.

[g] *S. Aug. de verâ relig. in init.*

donc pas un dieu conſidérable que le chien? ignorez-vous ce que c'eſt qu'Anubis en Egypte, la Canicule dans le ciel, & Cerbére dans les enfers? Vous avez raiſon, replique le marchand, je n'y penſois pas.

Diogéne de Laërce [*b*] rapporte, que Socrate a travaillé aux tragédies d'Euripide. Il avoit une éloquence forte & véhémente, dont les trente tyrans d'Athénes [*i*] prirent ombrage, & lui défendirent d'enſeigner la rhétorique. Socrate faiſant alluſion au métier de ſa mére, feignoit que ſon démon familier lui avoit défendu de produire lui-même des penſées [*k*], ne devant ſervir qu'à faire accoucher les autres de leurs ſentiments, & de leurs opinions. C'eſt auſſi la méthode, que Platon lui fait tenir dans touts ſes dialogues. Socrate ne ſoutient pas la vérité, mais par ſes détours, & ſes queſtions [*l*], il améne celui contre qui il diſpute, à la découvrir lui-même; ce qui produit une conviction bien plus efficace: Socrate lui perſuade qu'il rappelle ſeulement dans ſa mémoire, ce qu'il ſçavoit déja.

Ariſtophane, dans la comédie des nuées, le décrie comme ſçachant emploïer un tour apparent & ſubtile, pour faire valoir de mauvaiſes raiſons. Cette comédie eſt pleine de traits ſatiriques contre Socrate. Elien rapporte [*m*] qu'elle fut compoſée à la ſuggeſtion d'Anytus, & de Melitus accuſateurs de Socrate, & il trouve vraiſemblable que le poëte ſe laiſſa corrompre par argent, pour diſpoſer le peuple par cette piéce, à la condamnation de Socrate. Mais ce philoſophe ne fut accuſé, & condamné, que plus de vingt-trois ans, aprés la repréſentation de cette comédie, qui fut jouée ſous l'archontat d'Iſarchus, la neuviéme année de la guerre du Péloponnéſe, & la prémiere année de la 89. Olympiade. Elien [*n*] raconte encore qu'à la repréſentation de la comédie des nuées, Socrate ſe plaça en vûë de touts les ſpectateurs, & ſe tint de bout pendant toute la piéce. Plutarque [*o*], dans la traduction d'Amiot, lui fait dire ces paroles: „ Comme quelqu'un „ des aſſiſtants à l'heure qu'on le farçoit, & gaudiſſoit ainſi, lui demanda, Ne te courrouces tu point, „ Socrate, de te voir publiquement „ blaſonner? Non certainement, répondit-il, car il m'eſt avis, que je „ ſuis en ce théatre, ne plus ne „ moins qu'en un grand feſtin, où „ l'on ſe gaudit joïeuſement de moi. „ Eupolis poëte comique avoit fait auſſi beaucoup de railleries de Socrate.

Le véritable motif de ſa condamnation fut l'envie de ſa ſageſſe. Les plus puiſſants citoïens d'Athénes voulurent le perdre, offenſés de ce con-

---

[*b*] Ἔδοξε συμποσίῳ Εὐριπίδου. *Diog. Laërt. in Socr.*

[*i*] *Les Lacédémoniens vainqueurs d'Athénes lui impoſérent le joug de trente gouverneurs, qui ſont nommés les 30. tyrans dans l'hiſtoire Grecque.*

[*k*] *Plat. in Theæt. Plutarch. in Platonic. quæſtion.*

[*l*] Ita diſputat Socrates, ut nihil affirmet, refellat alios. *Cic. Acad. quæſt. lib. 1.* Socrates ipſe ſibi detrahens in diſputatione plus tribuebat iis, quos volebat refellere. *Cic. Acad. quæſt. lib. 4.* Socrates percontando interrogandoque, elicere ſolebat eorum opiniones, quibuſcum diſſerebat. *Cic. de finib. lib. 1.*

[*m*] *Cl. Ælian. variar. hiſtoriar. lib. 2. c. 13.*

[*n*] *Ælian. ib.*

[*o*] *Plutarch. de l'édition.*

traſte de modeſtie, qui choquoit leur orgueil. Le prétexte fut qu'il changeoit l'ancienne religion par ſes opinions ſur les dieux, & ſur les démons, & qu'il corrompoit la jeuneſſe par la doctrine qu'il enſeignoit. Ce fut le ſommaire de l'accuſation de Melitus. Socrate avoit prévu ſon ſort, & il avoit dit ſouvent aux Athéniens, qu'il devoit s'attendre à être traité par eux, comme un médecin qui ſeroit accuſé par un pâtiſſier, devant une troupe d'enfants. Sa mort fut un grand exemple de conſtance & de généroſité. Il pouſſa le ſcrupule, juſqu'à refuſer les moïens, qui lui furent offerts, de s'enfuir de la priſon [p] pour n'être pas rebelle aux ordres du gouvernement; & il avala avec beaucoup de tranquillité, le breuvage de jus de ciguë, que le bourreau lui porta: en la prémiére année de la 95. Olympiade, étant âgé de ſoixante & dix ans, ſuivant Diogéne de Laërce. Mais quelle apparence d'en faire un ſaint, & un martyr? Eraſme [q] témoigne, qu'il a peine à retenir le tranſport, qui le porte à s'écrier, Saint Socrate, priez pour nous. Comment concilier cette prétenduë ſainteté, avec ſes derniéres paroles, qu'il devoit un coq à Eſculape? Elles font connoître que Socrate n'avoit pas même ſuivi ces grandes vérités, que la nature ſeule indépendamment de la révélation offre à l'eſprit, touchant la divinité. Ceux qui ont bonne opinion de ſon ſalut, l'excuſent, en diſant qu'il emploïoit alors l'ironie, qui lui avoit toujours été trés-familiére: mais étoit-il temps de tenir un diſcours ironique en mourant? Environné d'un petit nombre d'amis fidéles, ne devoit-il pas leur inſpirer dans ces derniers moments, l'attachement aux vérités, pour leſquelles on ſuppoſe qu'il mouroit?

Les Athéniens témoignérent bientôt aprés par un deuil public, le regret qu'ils avoient de ſa condamnation: ils firent mourir Melitus le principal de ſes accuſateurs, ils exilérent les autres, & ils érigérent une ſtatuë à Socrate. Il n'a laiſſé aucuns écrits: Xénophon, & Platon ſes diſciples, ont tranſmis à la poſtérité ſes ſentiments & ſa doctrine.

2. De Xénophon.

La grande réputation de Xénophon, en qualité de capitaine & d'hiſtorien, n'a point obſcurci celle qu'il a méritée en qualité de philoſophe, & par le zéle qu'il a témoigné, pour la mémoire de Socrate ſon maître, dont il a recueilli les traits les plus mémorables. Xénophon prévenoit en ſa faveur, par les avantages extérieurs d'une aimable figure: rien n'étoit plus inſinuant que ſon chractére, ni plus doux que ſon ſtyle. Il fut ſurnommé l'abeille Attique. Il devint le favori de Cyrus, qui diſputa le roïaume de Perſe à ſon frére Artaxerxés: & ce jeune prince en plaçant ſi bien ſes bonnes graces, confirma la haute idée, que les peuples avoient de ſes grandes qualités. Cyrus aïant été tué, Xénophon ramena de l'extrémité de l'Aſie, les dix mille Grecs qu'il commandoit, & acquit par cette belle retraite une gloire immortelle. Il fut exilé par les Athéniens, pour avoir paru trop attaché aux interêts d'Agéſilas, roi de Lacédémone. Xénophon né la prémiére année de la 81. Olympiade,

[p] *Plat. in Criton.*

[q] Vix mihi tempero, quin dicam, Sancte Socrates, ora pro nobis. *Eraſm. in convi. religioſ.*

de, mourut la prémiére année de la 105. âgé de 91. ans.

3. Cinq ſectes formées par les diſciples de Socrate.

Parmi les diſciples de Socrate, il y en eut cinq qui formérent des ſectes différentes: Platon, celle des Académiciens; Ariſtippe, celle des Cyrénaïques; Phédon, la ſecte Eliaque; Euclide, celle de Mégare; & Antiſthéne, celle des Cyniques. Commençons par la ſecte Académicienne.

4. De Platon.

Platon diſciple de Socrate & chef des Académiciens, nâquit à Athénes, en la quatriéme année de la 87. Olympiade. Il deſcendoit par ſon pére Ariſton, de Codrus roi d'Athénes, & par ſa mére Perictyone, il deſcendoit de Solon, légiſlateur des Athéniens. L'une & l'autre famille rapportoit ſon origine à Neptune. Speuſippus, & Cléarque ont écrit qu'Apollon fut ſon pére; ce fut bien moins l'opinion de cette origine, que l'éloquence de ſes écrits, qui lui acquit le ſurnom de divin. Son prémier nom fut celui d'Ariſtoclés, qu'il quitta pour prendre celui de Platon, ſoit à cauſe de la largueur de ſes épaules, ou de ſon front, ſoit à cauſe du ſtyle ample & diffus de ſes écrits. Il s'appliqua dans ſa jeuneſſe aux exercices des athlétes, à la poëſie, & à la peinture; mais il les quitta bientôt pour ſe donner tout entier à la philoſophie, & s'attacher uniquement à Socrate.

On peut juger de la galanterie de Platon, par cette épigramme qu'il compoſa à l'honneur d'une vieille courtiſanne, nommée Archaïnaſſe[r]. Je poſſéde Archaïnaſſe de Kolophon, dans les rides de laquelle les amours ſont logés. O vous, qui avez été à portée d'admirer les attraits de ſa plus charmante jeuneſſe, à quelles flammes ne fûtes-vous point expoſés!

Platon voïagea en Italie, pour y avoir des conférences, avec les diſciples de Pythagore, il alla en Egypte, pour y apprendre la théologie des prêtres [s], il ſe tranſporta en Perſe, pour y conſulter les mages, & ſon deſſein étoit de pénétrer juſq'aux Indes, pour y entendre les Gymnoſophiſtes; mais les guerres, qui ſurvinrent en Aſie, mirent obſtacle à ce dernier voïage, & l'obligérent de retourner à Athénes. Il y établit ſon échole dans un jardin appartenant à un citoïen nommé [t] Academus, dont le nom a été immortaliſé, pour avoir cédé ce terrain à Platon, & à ſes diſciples, qui prirent de-là le nom d'Académiciens.

Platon compoſa ſa philoſophie de celles d'Héraclite, de Pythagore, & de Socrate. Il ſuivit Héraclite, dans la phyſique, il ſe conforma dans la métaphyſique à Pythagore, & il emprunta ſa morale de Socrate. Il s'attira une facheuſe affaire en Sicile, aïant offenſé Denys tyran de Syracuſe par la liberté, avec laquelle il parla du gouvernement. Vos diſcours, lui dit le tyran, ſentent le veillard oiſif; & les vôtres, répondit Platon, ſentent le tyran. Denys vouloit le faire mourir, mais fléchi par Dion & Ariſtoméne, il le mit entre les mains d'un envoïé de Lacé-

[r] Ἀρχαϊνάσσην ἔλαχε τὴν ἐκ Κολοφῶνος ἑταίραν,
Ἣ ς καὶ ἐπ' ἠρίδιον ἵζετο δημεύς ἑ ἀρ.
Ἀ δ' ἐκλέι πόντος ἀπαντήσαντες ἑκείνης.
Πραστωλέα, σὶ ὅσις ἤλθετε πυ,ηχείης!

[s] *S. Clément d'Alexandrie aſſure que Platon étudia en Egypte ſous un ſçavant d'Héliopolis nommé Sechnuphis. S. Clem. Alex. Strom. lib. 1.*

[t] *Il y a des auteurs qui prétendent que cet Academus avoit été contemporain de Théſée, & que ſon nom étoit demeuré au jardin où Platon établit ſon échole.*

de Lacédémone, qui le vendit, comme eſclave, à un marchand de Cyréne. Ce marchand, aïant reconnu Platon, le renvoïa à Athénes, & les Athéniens, pour témoigner leur joie du retour de Platon, & leur reconnoiſſance envers le marchand, firent toucher à ce dernier une groſſe ſomme tirée du thréſor public. Platon mourut ſubitement, dans un feſtin, le jour de ſa naiſſance, étant âgé de 81. ans, dans la prémiére année de la 108. olympiade.

Toute ſa doctrine eſt répanduë, dans ſes dialogues, ſans ſuite, & ſans liaiſon. Il eſt même difficile de fixer un objet principal à chaque dialogue particulier. Il ſe contredit [w] en pluſieurs endroits de ſes ouvrages. Les expreſſions de géométrie, & les allégories fort fréquentes, le rendent tres-obſcur, & ſouvent inintelligibile, ſurtout dans ſa métaphyſique & dans ſa phyſique.

Diogéne le Cynique avoit demandé à Platon deux ou trois bouteilles de vin; Platon lui en envoïa trois douzaines: Diogéne le rencontrant le lendemain, lui dit: Quand on vous demande, Platon, combien ſont deux fois deux, au lieu de répondre quatre, vous répondez vingt, ſe mocquant ainſi de ſon ſtyle diffus, & ſouvent peu juſte. Platon avoit défini l'homme un animal à deux piés, n'aïant point de plumes. Diogéne prit un coq, le pluma, & l'apportant dans l'échole de Platon, dit à ſes diſciples: Voilà l'homme de votre maître. Platon paroit peu ſçavant dans l'anatomie, lorſqu'il fait la deſcription du corps humain dans le Timée, en termes éloquents & magnifiques.

5. Des ſucceſſeurs de Platon.

Speuſippus, ſucceſſeur de Platon, fit tort à la réputation de l'Académie, par l'avarice, qui lui faiſoit exiger de groſſes ſommes de ſes diſciples. Xénocrate de Calcédoine tint l'école aprés Speuſippus, & méla, dans la doctrine de Platon, quelques ſentiments d'Ariſtote. Il mourut la prémiére année de la 116. Olympiade, âgé de 82. ans Polémon, Cratés, & Crantor, qui ſe ſuccédérent, ne firent aucun changement à la philoſophie de Platon: mais Arcéſilas, que Pomponius Mela [x] appelle l'illuſtre prince de l'Académie, pouſſa les doutes, & l'incertitude bien plus loin que Socrate, & que Platon Il avoit été diſciple de Crantor· par ſa nouvelle doctrine il fonda la ſeconde Académie. Il ſoutint que tout [y] étoit incompréhenſible; que l'eſprit humain n'avoit aucune régle, pour diſcerner la vérité; que nous ne ſçavions même pas, ſi nous ne [z] ſçavions rien; qu'aucune choſe n'étoit ni vraie, ni vraiſemblable; qu'il faloit toujours ſuſpendre ſon conſentement. Ainſi bien loin de déclarer jamais ſon ſentiment, il ne vouloit même pas, qu'on eût de ſentiment.

6. D'Arcéſilas chef de la ſeconde académie.

Pour autoriſer des propoſitions ſi inſoutenables, il les rapportoit à Héraclite, à Parméníde, à Socrate, & à Platon; mais elles lui avoient été inſpirées par Pyrrhon, auquel il s'é-

---

[w] Jam de Platonis inconſtantiâ logum eſt dicere. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

[x] Nihil affirmantis Academiæ clariſſimum antiſtitem. *Pomp. Mel. lib.* 1.

[y] Πάντα ἀκατάλητα.

[z] Itaque Arceſilas negabat eſſe quidquam quod ſciri poſſet; næ illud quidem ipſum quod ſibi Socrates reliquiſſet. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 1.

toit attaché, aprés avoir quitté Théophraſte, Crantor, Diodore, & Ménédéme. Il fut donc véritablement Pyrrhonien, quoiqu'il enſeignât dans l'académie, & qu'il fît profeſſion de reconnoître Socrate, & Platon pour ſes maîtres. C'eſt pourquoi Cicéron le traite de ſéditieux, & dit [a], que comme Tiberius Gracchus troubla le repos public, dans un gouvernement tranquille, de même Arcéſilas renverſa touts les principes d'une philoſophie trés-ſolide.

Ariſton lui appliquoit plaiſamment le vers d'Homére, qui ſignifie, que la chimére étoit lion par devant, dragon par derriere, & chévre par le milieu: Arcéſilas étant, ſelon lui, Platon par devant, Pyrrhon par derriére, & Diodore par le milieu; car ſa philoſophie étoit un Pyrrhoniſme orné de l'éloquence de Platon, & fortifié de la dialectique de Diodore.

Arcéſilas varioit continuellement dans ſes diſcours, & dans ſes enſeignements, il n'avoit aucune opinion arrêtée, & ne [b] ſoutenoit jamais la même deux fois: il eſtimoit, que le pour & le contre pouvoit être défendu par des raiſons êgalement bonnes, & il regardoit comme un jeu d'eſprit, de diſputer tantôt pour un ſentiment, tantôt pour un autre.

Quelqu'un aïant raillé Arcéſilas, de ce que pluſieurs de ſes diſciples quittoient ſon échole [c], pour ſuivre celle d'Epicure, au lieu qu'on ne voïoit aucun Epicurien ſe ranger au nombre de ſes diſciples: Cela ne peut être autrement, répondit-il; vous ferez bien un chapon d'un coq, mais vous ne ferez pas un coq d'un chapon. Arcéſilas né la prémiére année de la 116. Olympiade, mourut âgé de 75. ans, la quatriéme année de la 134. Olympiade.

Quelques efforts que faſſent les ſectateurs modernes d'Arcéſilas & de Pyrrhon [d], pour prouver que de toutes les diſpoſitions de l'eſprit, la meilleure pour la religion, eſt celle de ſuſpendre ſon conſentement à toutes les vérités naturelles, qu'un eſprit vuide de toute opinion eſt plus humble, & plus propre à recevoir les lumiéres de la foi; qu'un entendement libre de toute prévention eſt plus docile, qu'il eſt rempli d'une ſalutaire défiance de ſoi-même: il eſt clair que les doutes outrés, & cette incertitude générale, qui n'admet aucune vérité naturelle, ferment aux verités ſurnaturelles touts les paſſages pour arriver à notre entendement, puiſque toutes les vérités, même révélées, ſont fondées ſur la certitude de quelques faits, & ſur l'évidence de quelques raiſonnements.

S. Auguſtin dit [e] que par la grace, & la miſéricorde de Dieu, il eſt venu à bout d'ôter de ſon eſprit ces doutes académiques, ſuivant leſquels toutes choſes paroiſſent également obſcures & incertaines. Tertullien [f] fait ces reproches à ces philoſophes: Que fais-tu téméraire académicien? tu renverſes tout l'ordre de la vie, tu troubles toute l'œconomie de la nature; tu dépeins

[a] Ut in optimâ republicâ Tiberius Gracchus qui otium perturbaret, ſic Arceſilas qui conſtitutam philoſophiam everteret. *Cic. Acad. quæſt. lib. 4.*

[b] Nunquam fuit in Arceſilâ, ut unum bis diceret, neque putabat ingenioſi eſſe viri in iiſdem permanere. *Cic.*

[c] *Diog. Laërt. in Arceſil.*

[d] *Oeuvres de la Mothe le Vayer. Traité de la foibleſſe de l'eſprit humain. Eſſais de Montagne.*

[e] *S. Aug. retract. lib. 1. c. 1.*

[f] *Tertull. de animâ c. 17.*

comme aveugle la providence de Dieu, qui, ſelon toi, pour rendre ſes ouvrages intelligibles, habitables, pour nous les diſpenſer, & nous en faire jouir, les a fait dépendre des ſens entiérement trompeurs, & de leurs rapports pleins de menſonges. Il ajoute qu'il ne nous eſt pas permis de douter de la fidelité des ſens, de peur que l'on n'en doute auſſi en ce qui regarde le Chriſt, & que l'on ne diſe peut-être, qu'il aura vû fauſſement Satan précipité du ciel, ou qu'il aura entendu fauſſement la voix du ciel, qui lui rendoit témoignage.

7. De la troiſiéme académie.

Suivant Diogéne de Laërce, Lacydés a fondé la troiſiéme académie: Cicéron, & S. Clément d'Aléxandrie rapportent ſon commencement à Carnéade: Sextus Empiricus joint Clitomaque à Carnéade dans ſon inſtitution. La différence de la ſeconde & de la troiſiéme Académie étoit que la troiſiéme avouoit qu'il y avoit des choſes vraies, & fauſſes en elles-mêmes, mais que nous n'avions pas des régles ſûres, pour les diſcerner, au lieu que la ſeconde n'admettoit rien de vrai. Carnéade eſtimoit auſſi, que quoique nous ne connuſſions pas le vrai, nous pouvions au moins déméler quelque vraiſemblance, au lieu qu'Arcéſilas rejettoit toute vraiſemblance, auſſi-bien que toute vérité. Cette troiſiéme académie adouciſſoit donc un peu le pyrrhoniſme de la ſeconde.

Mais elles s'accordoient, en ce qu'elles rejettoient également toute ſorte d'évidence: ils alleguoient [toujours par maniére de doute) que l'évidence ne pouvoit être une regle de verité, puiſque touts ceux, qui portent de faux jugements ſont ſéduits par elle. C'eſt l'évidence, qui guide les inſenſés, qui prête ſa clarté à l'yvreſſe, au délire, aux ſonges. Il eſt même à rémarquer, que ceux qui ont l'eſprit enveloppé des ténébres de quelqu'un de ces accidents, ſont ceux qui ſe perſuadent, que l'évidence les éclaire davantage. Qu'ainſi le véritable philoſophe doit toujours être dans une juſte défiance, & dans une ſuſpenſion continuelle, de même que Zeuxis trompé par le rideau peint dans le tableau de Parrhaſius, aprés avoir reconnu ſon erreur, eût douté en voïant un rideau véritable, ſi ce n'étoit point une peinture.

Carnéade [g] nâquit la prémiére année de la 162. Olympiade, & mourut âgé de 85. ans dans la 184. Olympiade. Cicéron lui donne 90. ans de vie.

8. Des quatriéme & cinquiéme académies.

Sextus Empiricus a encore diſtingué une quatriéme, & une cinquiéme académie. La quatriéme fut fondée par Philon, & Charmidés ſucceſſeurs de Clitomaque. Cette quatriéme académie ſe rapprochoit de plus en plus de l'ancienne ou des ſentiments de Socrate, car elle permettoit au philoſophe de ſe déterminer quelquefois par la vraiſemblance, à une opinion plûtôt, qu'à une autre; de prendre parti pour ou contre; & d'avoir plus de penchant pour certains ſentiments, que pour les ſentiments oppoſés. Elle admettoit un petit nombre de choſes compréhenſibles.

Enfin Numenius rapporte, qu'Antiochus, qui fut le troiſiéme ſucceſſeur de Carnéade, fit de grands changements dans l'échole de l'académie, en y introduiſant la doctrine de pluſieurs ſectes étrangéres. Cet Antiochus fut le chef de la cinquiéme académie. Il ne paroît pas avoir jamais eu de ſyſtéme bien lié: comme il étoit véhément, ſubtile, & éloquent dans la diſpute, il attira dans ſon échole un grand nom-

[g] *Stanl. hiſt. philoſ. in Carnead.*

bre de diſciples. Il fit toujours profeſſion d'adhérer aux ſentiments de Socrate, & de Platon, mais il mêla avec la doctrine de l'ancienne académie, & avec ſa méthode irreſoluë de diſputer pluſieurs opinions des dogmatiques, & entr'autres pluſieurs déciſions des Stoïciens. Non content de faire paſſer ces dogmes dans l'académie, il les attribuoit à Platon, ſoutenant que la doctrine des Stoïciens étoit émanée de l'ancienne académie. Antiochus eut l'avantage de voir parmi ſes auditeurs, les plus illuſtres Romains, dont la mode étoit alors de voïager en Gréce, & de ſéjourner à Athénes, pour s'y former le goût par l'étude de la philoſophie & de l'éloquence. Ce qui fit beaucoup d'honneur à l'échole d'Antiochus, fut d'y avoir inſtruit, en même temps, Varron le plus ſavant des Romains, Lucullus le plus magnifique, & Cicéron le plus éloquent.

Ce dernier [b] avoit une déférence ſi parfaite pour Platon, qu'il avouë, que la ſeule autorité de ce philoſophe ſuffiroit, ſans apporter aucune raiſon, pour entraîner ſon ſentiment. Il l'appelle [i] le Dieu de la philoſophie. Quintilien [k] préfére Platon à tous les philoſophes, pour la ſubtilité, & pour l'éloquence. Cicéron n'eſt pourtant pas ſi prévenu en faveur de Platon, qu'il ne reconnoiſſe [l] que ce philoſophe ſe perd ſouvent dans ſes idées, au ſujet de la géométrie, de la muſique, des aſtres, & des nombres.

Toutes les variations ſurvenuës dans l'académie, déterminérent les diſciples de Platon, à prendre le nom de Platoniciens: celui d'Académicien reſta aux ſectateurs d'Arcéſilas & de Carnéade, aux diſciples de la ſeconde & de la troiſiéme académie. Les plus illuſtres des Platoniciens ont été Apulée, qui fut accuſé de magie; Calcidius, qui a fait un commentaire ſur le Timée; Alcinoüs, auteur d'un abregé de la philoſophie platonicienne, traduit par Marcile Ficin; Maxime de Tyr [m], qui, ſuivant quelques uns, à été précepteur de l'empereur Marc Auréle; Galien, dont le nom eſt révéré dans la médecine; Philon Juif; Ammonius philoſophe Chrétien, qui enſeigna à Alexandrie, & tacha de concilier les ſentiments oppoſés de Platon & d'Ariſtote. Il eut pour diſciples Origéne, & Plotin qui fut le maître du célébre Amelius. L'empereur Gallien, & l'impératrice Saloninе ſa femme, donnérent à Plotin une ville en Italie, pour y établir un gouvernement conforme aux livres de Platon de la république & des loix, ce qui demeura ſans effet. Plotin mourut l'an de Jéſus-Chriſt 270 âgé de 66. ans.

Porphyre philoſophe platonicien, & diſciple d'Amelius, fut fort attaché à la doctrine de Plotin, il a vécu juſqu'au regne de Dioclétien, & peut être au delà. Jamblique diſciple de Porphyre a vécu ſous Dioclétien, & ſes ſucceſſeurs, juſqu'au régne de Valens. Proclus, qui écrivit contre la religion

[b] Ut enim rationem. Plato nullam afferret (vide quid homini tribuam) ipſâ autoritate me frangeret, *Cic. Tuſcul. quæſt. lib. 1. deor. lib. 2.*

[i] Plato quidam quaſi Deus philoſophorum *Cic. de nat.*

[k] Philoſophorum quis dubitat Platonem fuiſſe præcipuum, ſive acumine dicendi, ſive eloquentiæ facultate divinâ. *Quintil. lib. 10. c. 1.*

Rabelais appelle Platon l'animal de tous le plus philoſophe.

[l] Plato in geometriâ, muſicâ, aſtris & numeris ſe contrivit. *Cic. de finib. lib. 1.*

[m] *Daniel Heinſius a commenté les ouvrages du Maxime de Tyr.*

chrétienne, tint l'échole d'Aléxandrie, vers l'an 500. Quoique d'autres le faſſent bien plus ancien, & le reculent même juſqu'au temps de Marc Auréle. Apollonius, dont Photius fait mention dans ſa bibliothéque, compoſa l'hiſtoire des dames Platoniciennes, parmi leſquelles une des plus illuſtres fut Hypatia, que l'évêque Syneſius appelle ſa maîtreſſe en philoſophie. Non ſeulement elle fut ſçavante dans la philoſophie de Platon, mais elle en fit des leçons publiques dans Alexandrie, aïant ſuccedé à Plotin. Elle ſurpaſſa touts les philoſophes ſes contemporains. On accouroit de toutes parts pour l'entendre; & les envieux de ſa gloire prenant pour prétexte [n], qu'elle entretenoit la diſcorde, entre l'archevêque Cyrille, & Oreſte gouverneur d'Alexandrie, ſe jettérent ſur elle, & la mirent en pieces.

Les principaux commentateurs de Platon ont été Maxime de Tyr ſous l'empereur Marc Auréle dans le deuxiéme ſiécle; Plotin dans le troiſiéme, Porphyre diſciple de Plotin; Jamblique diſciple de Porphyre dans le quatriéme ſiécle, & Proclus dans le ſixiéme.

9. La philoſophie Platonicienne en vogue parmi les prémiers Chrétiens.

Les prémiers philoſophes, parmi les Chrétiens, furent [o] preſque touts Platoniciens, à l'exemple de S. Juſtin, de Tatien, d'Origéne. S. Auguſtin dit, en pluſieurs endroits de ſes ouvrages que de touts les auteurs prophanes, il n'en trouve aucun, avec lequel on puiſſe entrer en quelque ſorte d'accommodement ſur la religion, plus aiſément, qu'avec Platon: & il donne aux Platoniciens [p] le prémier rang parmi les philoſophes. Le même pére dit qu'il s'eſt ſervi de pluſieurs livres des Platoniciens [q], pour ſe faciliter l'intelligence de beaucoup de vérités chrétiennes.

Amelius Platonicien étant conduit par curioſité dans une égliſe, & entendant le commencement de l'évangile de S. Jean dit: Ce barbare a beaucoup de conformité avec mon maître Platon. S. Clement [r] d'Alexandrie approuve le mot de Numenius [s], qui appelloit Platon le Moyſe Athénien. S. Ambroiſe a cru que Platon avoit été inſtruit en Egypte par le prophéte Jérémie: opinion que S. Auguſtin [t], avoit ſuivie, & dont il a reconnu l'erreur, parce que les temps de Jérémie & de Platon ne ſe rapportent pas. Euſébe [u] place les prophéties de Jérémie, en l'Olympiade 37. & 38. & la naiſſance de Platon, en la quatriéme année de la 87. Olympiade. En donnant à Jérémie plus de 40. ans de vie, depuis qu'il commença à prophétiſer, il y auroit de ſa mort à la naiſſance de Platon environ cent ſoixante ans. Platon eſt mort ſoixante ans avant la verſion des Septante [x]; mais il peut avoir eu quelque notion de la ſainte écriture, par les entretiens qu'il eut avec les Juifs répandus en Egypte. S. Irenée a ſouvent allégué l'autorité de Platon, contre les hérétiques [y] auſquels il le préfere. Le cardinal Beſſarion [z] montre combien ſaint Denys &

---

[n] *Socrat. hiſtor. eccleſ. lib. 7. c. 15.*
[o] *Rapin, compar. de Plat. & d'Ariſtot. & réflex. ſur la philoſ.*
[p] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 6.*
[q] *S. Aug. confeſſ. lib. 7. c. 9.*
[r] *S. Clém. Alex. ſtrom. lib. 1.*
[s] Μωσῆς Ἀττικίζων.
[t] *S. Aug. de civit. Dei, l. 8. c. 11.*
[u] *Euſeb. in Chronic.*
[x] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 11.*
[y] *S. Iren. adv. hareſ. lib. 3. c. 45.*
[z] *Beſſar. in calumniat. Plat. lib. 2.*

autres théologiens l'ont eſtimé emploïant ſes paſſages aux myſteres de la foi.

19. La philoſophie Platonicienne décrié par pluſieurs péres de l'égliſe.

Il ſe trouve d'un autre côté, pluſieurs péres de l'égliſe fort contraires à la philoſophie de Platon. Tertullien [a] le décrie, pour avoir fourni des armes aux hérétiques; Lactance & Arnobe le cenſurent avec véhémence; ſaint Chryſoſtome dans la préface des homélies ſur ſaint Matthieu le traite de viſionnaire; ſaint Epiphane prétend que ſon échole a été une échole d'héréſies; ſaint Cyrille l'appelle la ſource de l'ignorance & de l'impieté. S. Grégoire de Nazianze traite ſes ouvrages, de chimeres & d'illuſions. Saint Auguſtin [b] ſe repent; dans ſes retractations, des louanges qu'il lui a données. Il ajoute [c] que s'il n'eût cherché la voie du Seigneur, la lecture de Platon ne le conduiſoit pas à la ſcience mais à ſa perte.

La philoſophie de Platon fut peu eſtimée, ſous les ſucceſſeurs de l'empereur Julien, parce que ces empereurs Chrétiens ſe conformérent aux ſentiments des péres de l'égliſe. La perſécution de l'empereur Léon III, acheva de ruiner entiérement, & de détruire l'étude & l'eſprit de la philoſophie, & les ſiécles d'ignorance, qui ſuccédérent, la firent oublier. Dans le douziéme ſiecle, ſaint Bernard [d] a repris Abélard de ce qu'en voulant trop faire paroître Platon Chrétien, il ſe montroit lui-même preſque payen.

11. Diſpute ſur la préférence de Platon & d'Ariſtote.

Vers le milieu du quinziéme ſiécle [e], peu avant la priſe de Conſtantinople par les Turcs, il s'éleva une diſpute fort vive entre les philoſophes, au ſujet de la préférence de Platon, ou d'Ariſtote. Gémiſthe Pléton en donna le ſignal, par un écrit intitulé, Sentiments d'Ariſtote différents de ceux de Platon. Dans tout cet ouvrage, la philoſophie de Platon eſt préférée à celle d'Ariſtote, & l'auteur fait voir que Platon a toujours tenu le prémier rang parmi les philoſophes juſqu'à Averroëz. George Scholarius, qui fut depuis patriarche de Conſtantinople, & connu ſous le nom de Gennadius, Théodore Gaza, & George de Trebyzonde, qui eſt auſſi appellé Trapezonce, défendirent avec chaleur la doctrine d'Ariſtote.

Gémiſthe Pléton, aïant fait un traité des loix, & de la meilleure forme de gouvernement, où il faiſoit paroître un zéle exceſſif pour les opinions de Platon ſur la religion, & pour les projets chimériques de ſes livres de la république, il fut accuſé de vouloir établir ſes propres ſentiments, ſous prétexte de développer la doctrine de Platon. Le patriarche Gennadius cenſura ce livre de Pléton, & le condamna au feu. Cette exécution rigoureuſe flétrit tellement la mémoire de Pléton, qui étoit mort peu auparavant dans le Péloponnéſe, que les Platoniciens même abandonnérent ſa défenſe. Le cardinal Beſſarion, quoiqu'il ſe montrât tout Platonicien, porta les eſprits à ſe concilier, ou du moins à bannir l'aigreur de leurs diſputes [f], & il écrivit une lettre, qui contribua beaucoup à ramener le calme & la paix.

---

[a] Philoſophi patriarchæ, ut ita dicam, hæreticorum. *Tertull. de anim. c. 3.*

[b] *S. Aug. retract. lib. 1. c. 1.*

[c] *S. Aug. confeſſ. lib. 7. c. 20.*

[d] Dum multum ſudat quomodo Platonem faciat Chriſtianum, ſe probat Ethnicum. *S. Bern. epiſt. ad Innocent. 190.*

[e] *Mémoir. de l'Acad. des bell. lettr. t. 2. p. 775.*

[f] *Hiſt. de l'Acad. des bell. lett. t. 1, p. 302.*

Dans le ſiécle ſuivant, Bernardin Donat de Vérone ſembla vouloir renouveller la querelle, par un dialogue latin intitulé [g], de la différence de la philoſophie de Platon & d'Ariſtote; les ſçavants d'alors ſe trouvérent dans la diſpoſition d'imiter le cardinal Beſſarion; ils s'appliquérent à éteindre le feu de la diſcorde, & il parut pluſieurs traités, pour accommoder les deux partis, ou donner aux principaux points de la diſpute, des explications dont l'un & l'autre parti puſſent être ſatisfaits.

12. Excés de quelques Platoniciens ſur les lumiéres de Platon.

Marcile Ficin a le plus contribué à faire revivre la philoſophie de Platon, en traduiſant ſes ouvrages, & ceux des Platoniciens les plus renommés, comme Plotin, Alcinoüs, Jamblique. Mais il a fait plus de tort que d'honneur à cette philoſophie, par les excés dans leſquels il eſt tombé, en diſant, que le dialogue de Criton eſt le ſommaire de la morale chrétienne, que la doctrine de Platon renferme le myſtére de la ſainte Trinité, & que c'eſt un decret de la providence divine, que les eſprits les plus incrédules, & rebelles à l'autorité de l'écriture ſainte, ſoient obligés de céder aux raiſons de Platon.

Ficin n'eſt pas le ſeul, qui ait donné à Platon ces louanges exceſſives. On a prétendu trouver [h] le ſacrement de pénitence dans le dialogue de Phædon, & le myſtére de la ſainte Trinité [i] dans le dialogue de Gorgias, & dans l'épitre à Denys. Saint Juſtin [k], & ſaint Clément [l] d'Alexandrie accordent eux-mêmes à ce philoſophe quelque notion de ce myſtére. Euſébe [m] fait un détail de la conformité de la doctrine Platonicienne, avec la ſainte écriture. On a fait l'application au Sauveur, du portrait que Platon fait de l'homme juſte [n], lorſqu'il introduit Socrate cherchant l'idée de la perfection & de la plus haute vertu, & lui fait tenir ce diſcours; Que comme de touts les méchants, celui-là ſeroit le plus méchant, qui ſçauroit ſi bien couvrir ſa malice, qu'il paſſeroit pour homme de bien, & jouiroit par ce moïen de tout le crédit que peut donner la vertu; de même le plus vertueux devoit être ſans difficulté celui, à qui ſa vertu attire par ſa perfection la jalouſie de touts les hommes, en ſorte qu'il n'ait pour lui que ſa conſcience, & qu'il ſe voïe expoſé à toute ſorte d'injures, juſqu'à être fouetté & attaché à une croix.

Sur ce que Platon a dit que le triangle équilatéral eſt de toutes les figures la plus approchante de la divinité, les prémiers Chrétiens lui ont attribué une idée quoiqu'imparfaite de la ſainte Trinité. Mais il n'y a rien que de trés-naturel, & même de fort borné dans cette explication de la divinité par le triangle équilatéral, dont le prémier côté ſignifie, ſuivant Plutarque [o], l'exemplaire ou le pére, le ſecond la matiére ou la mére, & le troiſiéme l'enfant ou la production du monde: Platon a donné à Dieu la figure d'un triangle, avec ce même eſprit de ténébres & d'erreur, qui portoit Zénon, & Xénophane à faire la divinité de figure ronde.

Dacier, dans la vie de Platon attribuë

---

[g] *Imprimé à Paris en* 1541.
[h] *Huet. quæſt. Alnet. lib.* 2. *c.* 20.
[i] *Huet. quæſt. Alnet. lib.* 2. *c.* 3.
[k] *S. Juſtin apolog. lib.* 2.
[l] *S. Clem. Alex. ſtrom. lib.* 5.
[m] *Euſeb. præparat. evangel. lib.* 11. *c.* 10.
[n] *Plat. de republ. lib.* 2.
[o] *Plutarq. d'Iſis & d'Oſiris.*

bué à ce ſublime philoſophe quelque connoiſſance de l'incarnation & de la Paſſion du Sauveur ; mais tous ſes lecteurs ne l'admirent pas autant que Dacier. On le trouve obſcur, confus, rempli de fables, & de viſions. Le hazard ſeul a produit les termes, qu'on veut appliquer aux vérités chrétiennes. Il n'eſt pas étonnant, qu'un philoſophe auſſi diffus ait ſouvent emploïé le terme de diſcours [p], ou de verbe, ou de raiſonnement, ſans y entendre aucun myſtére. Ce qu'il dit de la perſécution de la vertu la plus pure, eſt un ſentiment qui devoit néceſſairement être gravé dans l'eſprit de Platon, témoin de la mort de ſon maître Socrate, & de toutes les injuſtices des Athéniens, peuple accoutumé à ne pouvoir ſouffrir la vertu de ſes citoïens, & à la regretter, dés qu'ils ne l'avoient plus devant les yeux.

Le cardinal Bellarmin [q] détourna le pape Paul V. d'ordonner qu'on, enſeignât à Rome la philoſophie de Platon, au-lieu de celle d'Ariſtote. Les ſectateurs de Platon ne ſont pas aujourd'hui en grand nombre, & ils ſont beaucoup moins zélés, que ceux du quinziéme ſiécle, qui embraſſérent les intérêts de ce philoſophe avec tant de chaleur. L'ancienne philoſophie ne ſe ſoûtient plus, que par la réputation qu'Ariſtote a conſervée dans les écholes.

CHAPITRE QUATRIE'ME.

Des Péripatéticiens, où il eſt traité en même temps de la logique.

SOMMAIRE.

1. Ingratitude reprochée à Ariſtote. 2. Etymologie de Péripatéticien. 3. Ariſtote accuſé d'avoir été complice de la mort d'Alexandre. 4. Différentes opinions ſur la mort d'Ariſtote. 5. Louanges exceſſives données à Ariſtote. 6. Ariſtote peu eſtimé de pluſieurs ſçavants. 7. Fautes relevées dans Ariſtote. 8. De la logique d'Ariſtote. 9. De Théophraſte. 10. Deſtinée des écrits d'Ariſtote. 11. Révolutions de la philoſophie d'Ariſtote. 12. Querelles ſanglantes des Nominaux & des Réaliſtes.

1. Ingratitude reprochée à Ariſtote.

ARISTOTE diſciple de Platon, a été accuſé d'ingratitude envers ſon maître. Diogéne de Laërce [a] rapporte que Platon s'en plaignoit, en diſant : Il a rué contre nous, comme les poulains font contre leurs méres. Elien [b] pour expliquer cette penſée, obſerve que les poulains donnent des coups de pié à leurs méres, lorſqu'ils ſe ſentent fortifiés, & raſſaſiés de leur lait. Il ajoûte qu'Ariſtote éleva une échole dans Athénes, pour contrequarrer celle de Platon. Elien raconte ailleurs [c] qu'Ariſtote avoit

[p] Λογός.
[q] *Le p. Daniel dans le voïage du monde de des Cartes ; part. 2.*
[a] *Diog. Laërt. in Ariſtot.*
[b] *Cl. Ælian. variar. hiſtoriar. lib. 4. cap. 9.*
[c] *Ib. lib. 3. c. 19.*

déplu à Platon, par ſon luxe & par ſes railleries, & que Platon l'en avoit repris publiquement.

L'auteur ancien de la vie d'Ariſtote ſoûtient, que ce fondateur de la ſecte Péripatéticienne n'érigea l'échole du Lycée, non ſeulement qu'aprés la mort de Platon, mais même, qu'aprés la mort de Speuſippe ſucceſſeur de Platon. Ariſtote avoit demeuré huit ans en Macédoine auprés d'Alexandre, en qualité de ſon précepteur. Ce ne fut qu'aprés ſon retour, qu'il enſeigna dans le Lycée, qui lui fut donné par les magiſtrats d'Athénes, pour y aſſembler ſes diſciples. Le Lycée étoit un terrain; que Périclés avoit fait ſervir [d] aux exercices militaires.

2. Etymologie de Péripatéticien.

Les diſciples d'Ariſtote furent nommés Péripatéticiens, du mot Grec, qui ſignifie ſe promener, parce que la coutume d'Ariſtote, étoit de leur donner ſes leçons, en ſe promenant avec eux. Ce philoſophe donnoit deux ſortes de leçons, les intérieures, ou les plus ſçavantes [e], réſervées aux diſciples choiſis (ces leçons ſe faiſoient le matin;) & les extérieures, qui étoient plus à la portée du commun de ſes diſciples: il faiſoit ces leçons l'aprés-dînée.

Ariſtote étoit né à Stagyre, la prémiére année de la quatre-vingt-dix-neuviéme Olympiade [f], 384. ans avant Jéſus-Chriſt. Cette patrie d'Ariſtote étoit anciennement une ville de Thrace, mais il doit être regardé, comme Macédonien, parce que lorſqu'il eſt né à Stagyre, cette ville faiſoit partie du roiaume de Macédoine. Il deſcendoit de Machaon fils d'Eſculape. Nicomachus pére d'Ariſtote fut prémier médecin d'Amyntas roi de Macédoine, pére de Philippe, & aïeul d'Alexandre. Ariſtote eſt traité par Athénée [g], d'homme fort adonné à la bonne chére & aux plaiſirs de la table. Aïant diſſipé ſon bien par ſes débauches, il fit pour ſubſiſter un petit trafic de poudres de ſenteur, & de remédes qu'il débitoit à Athénes.

S'étant depuis appliqué à la philoſophie, & y aïant acquis une grande réputation, Philippe le fit venir à Pella, capitale de la Macédoine, pour être précepteur d'Alexandre, en la quatriéme année de la cent huitiéme Olympiade [h], & il en continua les fonctions, juſqu'à ce qu'Alexandre ſuccédât à ſon pere, la prémiére année de la cent onziéme Olympiade.

Ariſtote étoit un peu bégue: il étoit ſi appliqué à l'étude, que la nuit il tenoit à la main une boule d'argent, au-deſſus d'un baſſin d'airain, pour ſe réveiller au bruit, que cette boule faiſoit en tombant, lorſqu'il ſe laiſſoit aller au ſommeil. Alexandre le grand ſon diſciple imita cette ardeur pour le travail, & mit en pratique [i] cette méthode de réſiſter au ſommeil, qu'il avoit appriſe d'Ariſtote.

Dans la ſuite, Ariſtote fut ſoupçonné, quoiqu'abſent, d'avoir eu part à la conjuration d'Hermolaüs; & de Cal-

3. Ariſtote accuſé d'avoir été complice de la mort d'Alexandre.

[d] *Suid. in voc.* Λύκειον.

[e] Ἀκροαματικὰ, περίπατος ὠδικός: ἐξωτερικὰ, ἀπέραντος δ' ἐλευθ.

[f] *Apollod. ap. Diog. Laërt. in Ariſtot.*

[g] *Athén. déipnoſ. liv. 8. c. 6.*

[h] *Diog. Laërt. in Ariſtot.*

[i] Alexander æneâ conchâ ſuppoſitâ, brachio extra cubile porrecto, pilam tenebat argenteam, ut cùm nervorum vigorem ſopor laxaſſet infuſus, tinnitus ſomnum abrumperet. *Amm. Marcell. lib. 16.*

listhéne, & il fut disgracié. Pline [k], & Xiphilin [l] témoignent qu'il passa, pour avoir été complice de la mort d'Alexandre. Pline le charge même, d'avoir indiqué la corne de mule, comme la seule matiére capable de contenir, & de transporter l'eau de la fontaine du Styx, envoiée par Antipater à son fils Cassandre, pour empoisonner ce monarque. C'étoit en punition de ce crime, que l'empereur Caracalla vouloit faire supprimer & brûler touts les ouvrages d'Aristote. Plutarque [m] traite ces soupçons de faux bruits, & il justifie Aristote, sur ce qu'il ne se trouva aucune marque de poison dans le corps d'Alexandre. L'humeur extravagante de Caracalla n'ajoûte rien au poids du préjugé, & ne rend pas cette accusation plus grave, d'autant plus qu'il est fort incertain [n] qu'Alexandre ait été empoisonné, & que plusieurs [o] ont attribué sa mort à l'excés d'une débauche de table.

4. Différentes opinions sur la mort d'Aristote.

Aristote fut accusé d'une espéce d'idolâtrie singuliére. Sa passion pour sa femme Pythias le porta, dit-on, à en faire une divinité, & à lui rendre le même culte aprés sa mort, que les Athéniens rendoient à Cérés. Quelques auteurs ont écrit qu'étant poursuivi à ce sujet, par Eurymedon Prêtre de Cérés, la crainte des Athéniens [p] le porta à s'empoisonner, d'autres rapportent qu'il s'enfuit à Calcis ville d'Eubée, & qu'il répondit à ceux qui lui demandoient la cause de sa retraite [q], qu'il avoit voulu épargner aux Athéniens un second crime contre la philosophie, faisant entendre la condamnation de Socrate, & le danger que lui-même avoit couru. Héſychius, dans la vie d'Aristote, assure que non seulment il y eut arrêt de mort contre lui, mais que l'arrêt fut même exécuté, & qu'Aristote avala de l'aconit, dont il mourut.

Saint Justin, & saint Grégoire de Nazianze ont cru, qu'Aristote étoit mort de déplaisir, de n'avoir pu comprendre la cause du flux, & du reflux de l'Euripe; sur quoi quelques modernes ont inventé cette fable, qu'Aristote se précipita dans l'Euripe, en disant: Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis le comprendre. On doit être fort réservé à ajoûter foi à ces sortes d'histoires, à cause du penchant que les hommes ont toûjours eu à attribuer une fin extraordinaire à ceux qui ont laissé un nom fort illustre.

[k] Ungulas tamen mularum repertas, neque aliam ullam materiam quæ non præroderetur à veneno Stygis aquæ, cùm id dandum Alexandro magno Antipater mitteret, memoriâ dignum est magnâ Aristotelis infamiâ excogitatum. *Plin. lib. 30. c. 16.*

[l] *Xiphil. è Dion. lib 77.*

[m] *Plutarq. vie d'Alex.*

[n] *Q. Curt lib. 10.*

[o] Herculaneus Scyphus Alexandrum condidit. *Sen. epist. 83.*

Philo Heracleota libro de miraculis in Scythiâ tradit asinos cornibus præditos reperiri, quæ hanc aquam (Stygii fontis) ferant, ac tale cornu Alexandro Macedoni à Sopatro datum fuisse, idque etiam Delphis cum hoc epigrammate positum:

Σὸι τόδ' Ἀλέξανδρος Μακεδὼν πόρε, ἔνθεν ἑκηβό-
λος, Παιάν,
Κάνθωνος Σκυθικὸ κρῆμα τι δαιμόνιον
Ὃν Στυγὸς ἀλφάστου λοπίδος ἐκ δέμας ἄδμη
Ῥῶμαι, βαίγαζον δ' ὕδατος ἡνορέην.

Il est fort vraisemblable que cette offrande faite par Alexandre au temple de Delphes, fut le fondement de l'opinion qui s'est répandue que ce roi avoit été empoisonné par une eau qui ne pouvoit être contenuë que dans de la corne de pié de mule.

[p] *Eumel ap. Diog. Laert. in Aristot.*

[q] *Cl. Ælian. variar. historiar. lib. 3. c. 36.*

comme aveugle la providence de Dieu, qui, ſelon toi, pour rendre ſes ouvrages intelligibles, habitables, pour nous les diſpenſer, & nous en faire jouir, les a fait dépendre des ſens entiérement trompeurs, & de leurs rapports pleins de menſonges. Il ajoute qu'il ne nous eſt pas permis de douter de la fidelité des ſens, de peur que l'on n'en doute auſſi en ce qui regarde le Chriſt, & que l'on ne diſe peut-être, qu'il aura vû fauſſement Satan précipité du ciel, ou qu'il aura entendu fauſſement la voix du ciel, qui lui rendoit témoignage.

7. De la troiſiéme académie.

Suivant Diogéne de Laërce, Lacydés a fondé la troiſiéme académie: Cicéron, & S. Clément d'Aléxandrie rapportent ſon commencement à Carnéade: Sextus Empiricus joint Clitomaque à Carnéade dans ſon inſtitution. La différence de la ſeconde & de la troiſiéme Académie étoit que la troiſiéme avouoit qu'il y avoit des choſes vraies, & fauſſes en elles-mêmes, mais que nous n'avions pas des régles ſûres, pour les diſcerner, au lieu que la ſeconde n'admettoit rien de vrai. Carnéade eſtimoit auſſi, que quoique nous ne connuſſions pas le vrai, nous pouvions au moins déméler quelque vraiſemblance, au lieu qu'Arcéſilas rejettoit toute vraiſemblance, auſſi-bien que toute vérité. Cette troiſiéme académie adouciſſoit donc un peu le pyrrhoniſme de la ſeconde.

Mais elles s'accordoient, en ce qu'elles rejettoient également toute ſorte d'évidence: ils alleguoient [toujours par maniére de doute) que l'évidence ne pouvoit être une regle de verité, puiſque touts ceux, qui portent de faux jugements ſont ſéduits par elle. C'eſt l'évidence, qui guide les inſenſés, qui prête ſa clarté à l'yvreſſe, au délire, aux ſonges. Il eſt même à rémarquer, que ceux qui ont l'eſprit enveloppé des ténébres de quelqu'un de ces accidents, ſont ceux qui ſe perſuadent, que l'évidence les éclaire davantage. Qu'ainſi le véritable philoſophe doit toujours être dans une juſte défiance, & dans une ſuſpenſion continuelle, de même que Zeuxis trompé par le rideau peint dans le tableau de Parrhaſius, aprés avoir reconnu ſon erreur, eût douté en voïant un rideau véritable, ſi ce n'étoit point une peinture.

Carnéade [g] nâquit la prémiére année de la 162. Olympiade, & mourut âgé de 85. ans dans la 184. Olympiade. Cicéron lui donne 90. ans de vie.

8. Des quatre & cinquiéme académies.

Sextus Empiricus a encore diſtingué une quatriéme, & une cinquiéme académie. La quatriéme fut fondée par Philon, & Charmidés ſucceſſeurs de Clitomaque. Cette quatriéme académie ſe rapprochoit de plus en plus de l'ancienne ou des ſentiments de Socrate, car elle permettoit au philoſophe de ſe déterminer quelquefois par la vraiſemblance, à une opinion plûtôt, qu'à une autre; de prendre parti pour ou contre; & d'avoir plus de penchant pour certains ſentiments, que pour les ſentiments oppoſés. Elle admettoit un petit nombre de choſes compréhenſibles.

Enfin Numenius rapporte, qu'Antiochus, qui fut le troiſiéme ſucceſſeur de Carnéade, fit de grands changements dans l'échole de l'académie, en y introduiſant la doctrine de pluſieurs ſectes étrangéres. Cet Antiochus fut le chef de la cinquiéme académie. Il ne paroît pas avoir jamais eu de ſyſtéme bien lié: comme il étoit véhément, ſubtile, & éloquent dans la diſpute, il attira dans ſon échole un grand nom-

[g] *Stanl. hiſt. philoſ. in Carnead.*

bre de diſciples. Il fit toujours profeſſion d'adhérer aux ſentiments de Socrate, & de Platon, mais il mêla avec la doctrine de l'ancienne académie, & avec ſa méthode irreſoluë de diſputer pluſieurs opinions des dogmatiques, & entr'autres pluſieurs déciſions des Stoïciens. Non content de faire paſſer ces dogmes dans l'académie, il les attribuoit à Platon, ſoutenant que la doctrine des Stoïciens étoit émanée de l'ancienne académie. Antiochus eut l'avantage de voir parmi ſes auditeurs, les plus illuſtres Romains, dont la mode étoit alors de voïager en Gréce, & de ſéjourner à Athénes, pour s'y former le goût par l'étude de la philoſophie & de l'éloquence. Ce qui fit beaucoup d'honneur à l'échole d'Antiochus, fut d'y avoir inſtruit, en même temps, Varron le plus ſavant des Romains, Lucullus le plus magnifique, & Cicéron le plus éloquent.

Ce dernier [b] avoit une déférence ſi parfaite pour Platon, qu'il avouë, que la ſeule autorité de ce philoſophe ſuffiroit, ſans apporter aucune raiſon, pour entraîner ſon ſentiment. Il l'appelle [i] le Dieu de la philoſophie. Quintilien [k] préfére Platon à touts les philoſophes, pour la ſubtilité, & pour l'éloquence. Cicéron n'eſt pourtant pas ſi prévenu en faveur de Platon, qu'il ne reconnoiſſe [l] que ce philoſophe ſe perd ſouvent dans ſes idées, au ſujet de la géométrie, de la muſique, des aſtres, & des nombres.

Toutes les variations ſurvenuës dans l'académie, déterminérent les diſciples de Platon, à prendre le nom de Platoniciens: celui d'Académicien reſta aux ſectateurs d'Arcéſilas & de Carnéade, aux diſciples de la ſeconde & de la troiſiéme académie. Les plus illuſtres des Platoniciens ont été Apulée, qui fut accuſé de magie; Calcidius, qui a fait un commentaire ſur le Timée; Alcinoüs, auteur d'un abregé de la philoſophie platonicienne, traduit par Marcile Ficin; Maxime de Tyr [m], qui, ſuivant quelques uns, à été précepteur de l'empereur Marc Auréle; Galien, dont le nom eſt révéré dans la médecine; Philon Juif; Ammonius philoſophe Chrétien, qui enſeigna à Alexandrie, & tacha de concilier les ſentiments oppoſés de Platon & d'Ariſtote. Il eut pour diſciples Origéne, & Plotin qui fut le maître du célébre Amelius. L'empereur Gallien, & l'impératrice Saloninе ſa femme, donnérent à Plotin une ville en Italie, pour y établir un gouvernement conforme aux livres de Platon de la république & des loix, ce qui demeura ſans effet. Plotin mourut l'an de Jéſus-Chriſt 270 âgé de 66. ans.

Porphyre philoſophe platonicien, & diſciple d'Amelius, fut fort attaché à la doctrine de Plotin, il a vécu juſqu'au regne de Dioclétien, & peut être au delà. Jamblique diſciple de Porphyre a vécu ſous Dioclétien, & ſes ſucceſſeurs, juſqu'au régne de Valens. Proclus, qui écrivit contre la religion

[b] Ut enim rationem. Plato nullam afferret (vide quid homini tribuam) ipſâ autoritate me frangeret, *Cic. Tuſcul. quæſt. lib. 1. deor. lib. 2.*

[i] Plato quidam quaſi Deus philoſophorum *Cic. de nat.*

[k] Philoſophorum quis dubitat Platonem fuiſſe præcipuum, ſive acumine dicendi, ſive eloquentiæ facultate divinâ. *Quintil. lib. 10. c. 1.*

Rabelais appelle Platon l'animal de tous le plus philoſophe.

[l] Plato in geometriâ, muſicâ, aſtris & numeris ſe contrivit. *Cic. de finib. lib. 1.*

[m] *Daniel Heinſius a commencé les ouvrages du Maxime de Tyr.*

comme aveugle la providence de Dieu, qui, ſelon toi, pour rendre ſes ouvrages intelligibles, habitables, pour nous les diſpenſer, & nous en faire jouir, les a fait dépendre des ſens entiérement trompeurs, & de leurs rapports pleins de menſonges. Il ajoute qu'il ne nous eſt pas permis de douter de la fidelité des ſens, de peur que l'on n'en doute auſſi en ce qui regarde le Chriſt, & que l'on ne diſe peut-être, qu'il aura vû fauſſement Satan précipité du ciel, ou qu'il aura entendu fauſſement la voix du ciel, qui lui rendoit témoignage.

7. De la troiſiéme academie.

Suivant Diogéne de Laërce, Lacydés a fondé la troiſiéme académie: Cicéron, & S. Clément d'Alexandrie rapportent ſon commencement à Carnéade: Sextus Empiricus joint Clitomaque à Carnéade dans ſon inſtitution. La différence de la ſeconde & de la troiſiéme Académie étoit que la troiſiéme avouoit qu'il y avoit des choſes vraies, & fauſſes en elles-mêmes, mais que nous n'avions pas des régles ſûres, pour les diſcerner, au lieu que la ſeconde n'admettoit rien de vrai. Carnéade eſtimoit auſſi, que quoique nous ne connuſſions pas le vrai, nous pouvions au moins déméler quelque vraiſemblance, au lieu qu'Arcéſilas rejettoit toute vraiſemblance, auſſi-bien que toute vérité. Cette troiſiéme académie adouciſſoit donc un peu le pyrrhoniſme de la ſeconde.

Mais elles s'accordoient, en ce qu'elles rejettoient également toute ſorte d'évidence: ils alleguoient [toujours par maniére de doute) que l'évidence ne pouvoit être une regle de verité, puiſque touts ceux, qui portent de faux jugements ſont ſéduits par elle. C'eſt l'évidence, qui guide les inſenſés, qui prête ſa clarté à l'yvreſſe, au délire, aux ſonges. Il eſt même à rémarquer, que ceux qui ont l'eſprit enveloppé des ténébres de quelqu'un de ces accidents, ſont ceux qui ſe perſuadent, que l'évidence les éclaire davantage. Qu'ainſi le véritable philoſophe doit toujours être dans une juſte défiance, & dans une ſuſpenſion continuelle, de même que Zeuxis trompé par le rideau peint dans le tableau de Parrhaſius, aprés avoir reconnu ſon erreur, eût douté en voïant un rideau véritable, ſi ce n'étoit point une peinture.

Carnéade [g] naquit la prémiére année de la 162. Olympiade, & mourut âgé de 85. ans dans la 184. Olympiade. Cicéron lui donne 90. ans de vie.

8. Des quatre & cinquiéme academies.

Sextus Empiricus a encore diſtingué une quatriéme, & une cinquiéme académie. La quatriéme fut fondée par Philon, & Charmidés ſucceſſeurs de Clitomaque. Cette quatriéme académie ſe rapprochoit de plus en plus de l'ancienne ou des ſentiments de Socrate, car elle permettoit au philoſophe de ſe déterminer quelquefois par la vraiſemblance, à une opinion plûtôt, qu'à une autre; de prendre parti pour ou contre; & d'avoir plus de penchant pour certains ſentiments, que pour les ſentiments oppoſés. Elle admettoit un petit nombre de choſes compréhenſibles.

Enfin Numenius rapporte, qu'Antiochus, qui fut le troiſiéme ſucceſſeur de Carnéade, fit de grands changements dans l'échole de l'académie, en y introduiſant la doctrine de pluſieurs ſectes étrangéres. Cet Antiochus fut le chef de la cinquiéme académie. Il ne paroît pas avoir jamais eu de ſyſtéme bien lié: comme il étoit véhément, ſubtile, & éloquent dans la diſpute, il attira dans ſon échole un grand nom-

[g] *Stanl. hiſt. philoſ. in Carnead.*

bre de diſciples. Il fit toujours profeſſion d'adhérer aux ſentimens de Socrate, & de Platon, mais il mêla avec la doctrine de l'ancienne académie, & avec ſa méthode irreſoluë de diſputer pluſieurs opinions des dogmatiques, & entr'autres pluſieurs déciſions des Stoïciens. Non content de faire paſſer ces dogmes dans l'académie, il les attribuoit à Platon, ſoutenant que la doctrine des Stoïciens étoit émanée de l'ancienne académie. Antiochus eut l'avantage de voir parmi ſes auditeurs, les plus illuſtres Romains, dont la mode étoit alors de voïager en Gréce, & de ſéjourner à Athénes, pour s'y former le goût par l'étude de la philoſophie & de l'éloquence. Ce qui fit beaucoup d'honneur à l'échole d'Antiochus, fut d'y avoir inſtruit, en même temps, Varron le plus ſavant des Romains, Lucullus le plus magnifique, & Cicéron le plus éloquent.

Ce dernier [b] avoit une déférence ſi parfaite pour Platon, qu'il avouë, que la ſeule autorité de ce philoſophe ſuffiroit, ſans apporter aucune raiſon, pour entraîner ſon ſentiment. Il l'appelle [i] le Dieu de la philoſophie. Quintilien [k] préfére Platon à touts les philoſophes, pour la ſubtilité, & pour l'éloquence. Cicéron n'eſt pourtant pas ſi prévenu en faveur de Platon, qu'il ne reconnoiſſe [l] que ce philoſophe ſe perd ſouvent dans ſes idées, au ſujet de la géométrie, de la muſique, des aſtres, & des nombres.

Toutes les variations ſurvenuës dans l'académie, déterminérent les diſciples de Platon, à prendre le nom de Platoniciens: celui d'Académicien reſta aux ſectateurs d'Arcéſilas & de Carnéade, aux diſciples de la ſeconde & de la troiſiéme académie. Les plus illuſtres des Platoniciens ont été Apulée, qui fut accuſé de magie; Calcidius, qui a fait un commentaire ſur le Timée; Alcinoüs, auteur d'un abregé de la philoſophie platonicienne, traduit par Marcile Ficin; Maxime de Tyr [m], qui, ſuivant quelques uns, à été précepteur de l'empereur Marc Auréle; Galien, dont le nom eſt révéré dans la médecine; Philon Juif; Ammonius philoſophe Chrétien, qui enſeigna à Alexandrie, & tacha de concilier les ſentiments oppoſés de Platon & d'Ariſtote. Il eut pour diſciples Origéne, & Plotin qui fut le maître du célébre Amelius. L'empereur Gallien, & l'impératrice Saloninе ſa femme, donnérent à Plotin une ville en Italie, pour y établir un gouvernement conforme aux livres de Platon de la république & des loix, ce qui demeura ſans effet. Plotin mourut l'an de Jéſus-Chriſt 270 âgé de 66. ans.

Porphyre philoſophe platonicien, & diſciple d'Amelius, fut fort attaché à la doctrine de Plotin, il a vécu juſqu'au regne de Dioclétien, & peut être au delà. Jamblique diſciple de Porphyre a vécu ſous Dioclétien, & ſes ſucceſſeurs, juſqu'au régne de Valens. Proclus, qui écrivit contre la religion

[b] Ut enim rationem. Plato nullam afferret (vide quid homini tribuam) ipſâ autoritate me frangeret, *Cic. Tuſcul. quæſt. lib. 1. deor. lib. 2.*

[i] Plato quidam quaſi Deus philoſophorum *Cic. de nat.*

[k] Philoſophorum quis dubitat Platonem fuiſſe præcipuum, ſive acumine dicendi, ſive eloquentiæ facultate divinâ. *Quintil. lib. 10. c. 1.*

Rabelais appelle Platon l'animal de touts le plus philoſophe.

[l] Plato in geometriâ, muſicâ, aſtris & numeris ſe contrivit. *Cic. de finib. lib. 1.*

[m] *Daniel Heinſius a commencé les ouvrages du Maxime de Tyr.*

chrétienne, tint l'échole d'Alexandrie, vers l'an 500. Quoique d'autres le faſſent bien plus ancien, & le reculent même juſqu'au temps de Marc Auréle. Apollonius, dont Photius fait mention dans ſa bibliothéque, compoſa l'hiſtoire des dames Platoniciennes, parmi leſquelles une des plus illuſtres fut Hypatia, que l'évêque Syneſius appelle ſa maîtreſſe en philoſophie. Non ſeulement elle fut ſçavante dans la philoſophie de Platon, mais elle en fit des leçons publiques dans Alexandrie, aïant ſuccedé à Plotin. Elle ſurpaſſa touts les philoſophes ſes contemporains. On accouroit de toutes parts pour l'entendre; & les envieux de ſa gloire prenant pour prétexte [n], qu'elle entretenoit la diſcorde, entre l'archevêque Cyrille, & Oreſte gouverneur d'Alexandrie, ſe jettérent ſur elle, & la mirent en pieces.

Les principaux commentateurs de Platon ont été Maxime de Tyr ſous l'empereur Marc Auréle dans le deuxiéme ſiécle; Plotin dans le troiſiéme, Porphyre diſciple de Plotin; Jamblique diſciple de Porphyre dans le quatriéme ſiécle, & Proclus dans le ſixiéme.

9. La philoſophie Platonicienne en vogue parmi les prémiers Chrétiens.

Les prémiers philoſophes, parmi les Chrétiens, furent [o] preſque touts Platoniciens, à l'exemple de S. Juſtin, de Tatien, d'Origéne. S. Auguſtin dit, en pluſieurs endroits de ſes ouvrages que de touts les auteurs prophanes, il n'en trouve aucun, avec lequel on puiſſe entrer en quelque ſorte d'accommodement ſur la religion, plus aiſément, qu'avec Platon: & il donne aux Platoniciens [p] le prémier rang parmi les philoſophes. Le même pére dit qu'il s'eſt ſervi de pluſieurs livres des Platoniciens [q], pour ſe faciliter l'intelligence de beaucoup de vérités chrétiennes.

Amelius Platonicien étant conduit par curioſité dans une égliſe, & entendant le commencement de l'évangile de S. Jean dit: Ce barbare a beaucoup de conformité avec mon maître Platon. S. Clement [r] d'Alexandrie approuve le mot de Numenius [s], qui appelloit Platon le Moyſe Athénien. S. Ambroiſe a cru que Platon avoit été inſtruit en Egypte par le prophéte Jérémie: opinion que S. Auguſtin [t], avoit ſuivie, & dont il a reconnu l'erreur, parce que les temps de Jérémie & de Platon ne ſe rapportent pas. Euſébe [u] place les prophéties de Jérémie, en l'Olympiade 37. & 38. & la naiſſance de Platon, en la quatriéme année de la 87. Olympiade. En donnant à Jérémie plus de 40. ans de vie, depuis qu'il commença à prophétiſer, il y auroit de ſa mort à la naiſſance de Platon environ cent ſoixante ans. Platon eſt mort ſoixante ans avant la verſion des Septante [x]; mais il peut avoir eu quelque notion de la ſainte écriture, par les entretiens qu'il eut avec les Juifs répandus en Egypte. S. Irenée a ſouvent allégué l'autorité de Platon, contre les hérétiques [y] auſquels il le préfere. Le cardinal Beſſarion [z] montre combien ſaint Denys &

---

[n] *Socrat. hiſtor. eccleſ. lib. 7. c. 15.*
[o] *Rapin, compar. de Plat. & d'Ariſtot. & réflex. ſur la philoſ.*
[p] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 6.*
[q] *S. Aug. confeſſ. lib. 7. c. 9.*
[r] *S. Clém. Alex. ſtrom. lib. 1.*
[s] Μωσῆς Ἀττικίζων.
[t] *S. Aug. de civit. Dei, l. 8. c. 11.*
[u] *Euſeb. in Chronic.*
[x] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 11.*
[y] *S. Iren. adv. hareſ. lib. 3. c. 45.*
[z] *Beſſar. in calumniat. Plat. lib. 2.*

autres théologiens l'ont eſtimé emploïant ſes paſſages aux myſteres de la foi.

19. La philoſophie Platonicienne décrée par pluſieurs péres de l'égliſe.

Il ſe trouve d'un autre côté, pluſieurs péres de l'égliſe fort contraires à la philoſophie de Platon. Tertullien [a] le décrie, pour avoir fourni des armes aux hérétiques; Lactance & Arnobe le cenſurent avec véhémence; ſaint Chryſoſtome dans la préface des homélies ſur ſaint Matthieu le traite de viſionnaire; ſaint Epiphane prétend que ſon échole a été une échole d'héréſies; ſaint Cyrille l'appelle la ſource de l'ignorance & de l'impieté. S. Grégoire de Nazianze traite ſes ouvrages, de chiméres & d'illuſions. Saint Auguſtin [b] ſe repent, dans ſes retractations, des louanges qu'il lui a données. Il ajoute [c] que s'il n'eût cherché la voie du Seigneur, la lecture de Platon ne le conduiſoit pas à la ſcience mais à ſa perte.

La philoſophie de Platon fut peu eſtimée, ſous les ſucceſſeurs de l'empereur Julien, parce que ces empereurs Chrétiens ſe conformérent aux ſentiments des péres de l'égliſe. La perſécution de l'empereur Léon III, acheva de ruiner entiérement, & de détruire l'étude & l'eſprit de la philoſophie, & les ſiécles d'ignorance, qui ſuccédérent, la firent oublier. Dans le douziéme ſiecle, ſaint Bernard [d] a repris Abélard de ce qu'en voulant trop faire paroître Platon Chrétien, il ſe montroit lui-même preſque payen.

11. Diſpute ſur la préférence de Platon & d'Ariſtote.

Vers le milieu du quinziéme ſiécle [e], peu avant la priſe de Conſtantinople par les Turcs, il s'éleva une diſpute fort vive entre les philoſophes, au ſujet de la préférence de Platon, ou d'Ariſtote. Gémiſthe Pléton en donna le ſignal, par un écrit intitulé, Sentiments d'Ariſtote différents de ceux de Platon. Dans tout cet ouvrage, la philoſophie de Platon eſt préférée à celle d'Ariſtote, & l'auteur fait voir que Platon a toujours tenu le prémier rang parmi les philoſophes juſqu'à Averroëz. George Scholarius, qui fut depuis patriarche de Conſtantinople, & connu ſous le nom de Gennadius, Théodore Gaza, & George de Trebyzonde, qui eſt auſſi appellé Trapezonce, défendirent avec chaleur la doctrine d'Ariſtote.

Gémiſthe Pléton, aïant fait un traité des loix, & de la meilleure forme de gouvernement, où il faiſoit paroître un zéle exceſſif pour les opinions de Platon ſur la religion, & pour les projets chimériques de ſes livres de la république, il fut accuſé de vouloir établir ſes propres ſentiments, ſous prétexte de développer la doctrine de Platon. Le patriarche Gennadius cenſura ce livre de Pléton, & le condamna au feu. Cette exécution rigoureuſe flétrit tellement la mémoire de Pléton, qui étoit mort peu auparavant dans le Péloponnéſe, que les Platoniciens même abandonnérent ſa défenſe. Le cardinal Beſſarion, quoiqu'il ſe montrât tout Platonicien, porta les eſprits à ſe concilier, ou du moins à bannir l'aigreur de leurs diſputes [f], & il écrivit une lettre, qui contribua beaucoup à ramener le calme & la paix.

---

[a] Philoſophi patriarchæ, ut ita dicam, hæreticorum. *Tertull. de anim. c. 3.*

[b] *S. Aug. retract. lib. 1. c. 1.*

[c] *S. Aug. confeſſ. lib. 7. c. 20.*

[d] Dum multum ſudat quomodo Platonem faciat Chriſtianum, ſe probat Ethnicum. *S. Bern. epiſt. ad Innocent. 190.*

[e] *Mémoir. de l'Acad. des bell. lettr. t. 2. p. 775.*

[f] *Hiſt. de l'Acad. des bell. lett. t. 3. p. 302.*

Dans le ſiécle ſuivant, Bernardin Donat de Vérone ſembla vouloir renouveller la querelle, par un dialogue latin intitulé [g], de la différence de la philoſophie de Platon & d'Ariſtote; les ſçavants d'alors ſe trouvérent dans la diſpoſition d'imiter le cardinal Beſſarion; ils s'appliquérent à éteindre le feu de la diſcorde, & il parut pluſieurs traités, pour accommoder les deux partis, ou donner aux principaux points de la diſpute, des explications dont l'un & l'autre parti puſſent être ſatisfaits.

12. Excés de quelques Platoniciens ſur les lumiéres de Platon.

Marcile Ficin a le plus contribué à faire revivre la philoſophie de Platon, en traduiſant ſes ouvrages, & ceux des Platoniciens les plus renommés, comme Plotin, Alcinoüs, Jamblique. Mais il a fait plus de tort que d'honneur à cette philoſophie, par les excés dans leſquels il eſt tombé, en diſant, que le dialogue de Criton eſt le ſommaire de la morale chrétienne, que la doctrine de Platon renferme le myſtére de la ſainte Trinité, & que c'eſt un decret de la providence divine, que les eſprits les plus incrédules, & rebelles à l'autorité de l'écriture ſainte, ſoient obligés de céder aux raiſons de Platon.

Ficin n'eſt pas le ſeul, qui ait donné à Platon ces louanges exceſſives. On a prétendu trouver [h] le ſacrement de pénitence dans le dialogue de Phædon, & le myſtére de la ſainte Trinité [i] dans le dialogue de Gorgias, & dans l'épitre à Denys. Saint Juſtin [k], & ſaint Clément [l] d'Alexandrie accordent eux-mêmes à ce philoſophe quelque notion de ce myſtére. Euſébe [m] fait un détail de la conformité de la doctrine Platonicienne, avec la ſainte écriture. On a fait l'application au Sauveur, du portrait que Platon fait de l'homme juſte [n], lorſqu'il introduit Socrate cherchant l'idée de la perfection & de la plus haute vertu, & lui fait tenir ce diſcours; Que comme de touts les méchants, celui-là ſeroit le plus méchant, qui ſçauroit ſi bien couvrir ſa malice, qu'il paſſeroit pour homme de bien, & jouiroit par ce moïen de tout le crédit que peut donner la vertu; de même le plus vertueux devoit être ſans difficulté celui, à qui ſa vertu attire par ſa perfection la jalouſie de touts les hommes, en ſorte qu'il n'ait pour lui que ſa conſcience, & qu'il ſe voïe expoſé à toute ſorte d'injures, juſqu'à être fouetté & attaché à une croix.

Sur ce que Platon a dit que le triangle équilatéral eſt de toutes les figures la plus approchante de la divinité, les prémiers Chrétiens lui ont attribué une idée quoiqu'imparfaite de la ſainte Trinité. Mais il n'y a rien que de trés-naturel, & même de fort borné dans cette explication de la divinité par le triangle équilatéral, dont le prémier côté ſignifie, ſuivant Plutarque [o], l'exemplaire ou le pére, le ſecond la matiére ou la mére, & le troiſiéme l'enfant ou la production du monde: Platon a donné à Dieu la figure d'un triangle, avec ce même eſprit de ténébres & d'erreur, qui portoit Zénon, & Xénophane à faire la divinité de figure ronde.

Dacier, dans la vie de Platon attribuë

[g] *Imprimé à Paris en* 1541.
[h] *Huet. queſt. Alnet. lib.* 2. *c.* 20.
[i] *Huet. queſt. Alnet. lib.* 2. *c.* 3.
[k] *S. Juſtin apolog. lib.* 2.
[l] *S. Clem. Alex. ſtrom. lib.* 5.
[m] *Euſeb. præparat. evangel. lib.* 11. *c.* 10.
[n] *Plat. de republ. lib.* 2.
[o] *Plutarq. d'Iſis & d'Oſiris.*

bué à ce ſublime philoſophe quelque connoiſſance de l'Incarnation & de la Paſſion du Sauveur ; mais tous ſes ſectateurs ne l'admirent pas autant que Dacier. On le trouve obſcur, confus, rempli de fables, & de viſions. Le hazard ſeul a produit les termes, qu'on veut appliquer aux vérités chrétiennes. Il n'eſt pas étonnant, qu'un philoſophe auſſi diffus ait ſouvent emploïé le terme de diſcours [p], ou de verbe, ou de raiſonnement, ſans y entendre aucun myſtére. Ce qu'il dit de la perſécution de la vertu la plus pure, eſt un ſentiment qui devoit néceſſairement être gravé dans l'eſprit de Platon, témoin de la mort de ſon maître Socrate, & de toutes les injuſtices des Athéniens, peuple accoutumé à ne pouvoir ſouffrir la vertu de ſes citoïens, & à la regretter, dés qu'ils ne l'avoient plus devant les yeux.

Le cardinal Bellarmin [q] détourna le pape Paul V. d'ordonner qu'on enſeignât à Rome la philoſophie de Platon, au-lieu de celle d'Ariſtote. Les ſectateurs de Platon ne ſont pas aujourd'hui en grand nombre, & ils ſont beaucoup moins zélés, que ceux du quinziéme ſiécle, qui embraſſérent les intérêts de ce philoſophe avec tant de chaleur. L'ancienne philoſophie ne ſe ſoûtient plus, que par la réputation qu'Ariſtote a conſervée dans les écholes.

CHAPITRE QUATRIE'ME.

Des Péripatéticiens, où il eſt traité en même temps de la logique.

SOMMAIRE.

1. Ingratitude reprochée à Ariſtote. 2. Etymologie de Péripatéticien. 3. Ariſtote accuſé d'avoir été complice de la mort d'Alexandre. 4. Différentes opinions ſur la mort d'Ariſtote. 5. Louanges exceſſives données à Ariſtote. 6. Ariſtote peu eſtimé de pluſieurs ſçavants. 7. Fautes relevées dans Ariſtote. 8. De la logique d'Ariſtote. 9. De Théophraſte. 10. Deſtinée des écrits d'Ariſtote. 11. Révolutions de la philoſophie d'Ariſtote. 12. Querelles ſanglantes des Nominaux & des Réaliſtes.

1. Ingratitude reprochée à Ariſtote.

ARISTOTE diſciple de Platon, a été accuſé d'ingratitude envers ſon maître. Diogéne de Laërce [a] rapporte que Platon s'en plaignoit, en diſant : Il a ruë contre nous, comme les poulains font contre leurs méres. Elien [b] pour expliquer cette penſée, obſerve que les poulains donnent des coups de pié à leurs méres, lorſqu'ils ſe ſentent fortifiés, & raſſaſiés de leur lait. Il ajoûte qu'Ariſtote éleva une échole dans Athénes, pour contrequarrer celle de Platon. Elien raconte ailleurs [c] qu'Ariſtote avoit

[p] Λογος.

[q] *Le p. Daniel dans le voïage du monde de des Cartes ; part. 2.*

[a] *Diog. Laërt. in Ariſtot.*

[b] *Cl. Elian. variar. hiſtoriar. lib. 4. cap. 9.*

[c] *Ib. lib. 3. c. 19.*

Pluſieurs auteurs[r] rapportent ſimplement qu'Ariſtote mourut de ſa mort naturelle ; & d'une douleur de cholique à laquelle il étoit ſujet, dans une de ſes années climactériques, étant âgé de 63. ans, la troiſiéme année de la 114. Olympiade, deux ans aprés la mort d'Alexandre, & la même année que mourut Démoſthéne l'orateur,

5. Louanges exceſſives données à Ariſtote.

Jamais on n'a donné à aucun auteur des louanges ſi exceſſives. Suivant Averroës [s], c'eſt un miracle de Dieu d'avoir accumulé tant de lumiéres en un ſeul ſujet. Loüons Dieu, ajoûte-t-il, qui a ſéparé cet homme de touts les autres, pour rendre propre à lui ſeul le comble de l'humaine perfection. Sa doctrine eſt la vérité même ; ſon entendement a été l'ouvrage le plus achevé de la nature, & la derniére limite de l'intelligence humaine : il a été créé pour enſeigner tout ce qu'il eſt poſſible de ſçavoir. Les théologiens de Cologne [t] l'ont nommé le précurſeur de Jeſus-Chriſt, dans les choſes naturelles, comme ſaint Jean-Baptiſte, dans les myſtéres de la grace : Henri d'Aſſia [u] le fait auſſi ſçavant que notre prémier pére Adam. Le célébre commentateur de l'écriture ſainte [x], Corneille de la Pierre dit, qu'il y a lieu de douter, ſi dans ſes ouvrages de morale Ariſtote tient plus du juriſconſulte que du prêtre, du prêtre que du prophéte, plus du prophéte que de Dieu. George de Trébyzonde avoit fait un livre entier des conformités de la philoſophie d'Ariſtote, avec l'écriture ſainte. Baronius [y] rapporte que lé Carpocratiens rendoient aux images de Jéſus-Chriſt, de Pythagore, de Platon & d'Ariſtote, le même culte, que les Payens rendoient aux idoles. Macrobe [z] dit qu'il ne peut pas être d'un ſentiment différent de celui d'un philoſophe, que la nature approuve en tout. Quelques auteurs ont écrit, qu'il y avoit des égliſes en Allemagne, où on liſoit la morale d'Ariſtote, au lieu de l'évangile. Mais ce fait paroît fort ſuſpect, aïant été avancé par des Calviniſtes, qui ont voulu faire honneur à la réformation, d'avoir corrigé cet abus.

---

[r] *Apollod. ap. Diog. Laërt. in Ariſtot.*

[s] Ariſtoteles fuit regula & exemplar, quod natura invenit ad demonſtrandam ultimam perfectionem in materiis *Averr. in lib. Ariſtot. 3. de animâ.*

Ariſtoteles tres ſcientias invenit logicam, naturalem, & divinam. Et nullus error inventus eſt uſque ad hoc tempus, quod eſt mille & quingentorum annorum; & talem virtutem eſſe in uno individuo potius eſt miraculoſum quàm humanum. *Id. in proœm. phyſic.*

Laudemus Deum qui ſeparavit hunc virum de aliis in perfectione, appropriaviteque ei ultimam dignitatem quam non omnis homo poteſt in quâcunque ætate attingere. *Id. in lib. 1. de generat. animal.*

Ariſtotelis doctrina eſt ſumma veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani intellectûs: quare benè dicitur de illo, quod ipſe fuit creatus & datus nobis divinâ providentiâ, ut non ignoremus poſſibilia fieri. *Id. in lib. deſtruct. diſputat. 3. in ſolut. dubitat. 13. & ap. Petr. Caſtellan. de vitis illuſtr. medicor. in Ariſtot.*

[t] Præcurſorem Chriſti in naturalibus, ut Joannes Baptiſta fuit in gratuitis. *Agripp. de vanit ſcientiar. c. 54.*

[u] *Rapin. compar. de Platon & d'Ariſtote.*

[x] *Cornel. à Lapid. præfat. in Eccleſ.*

[y] *Baron. annal. eccl. ad ann. 120.*

[z] Non poſſum non aſſentiri viro, cujus inventis nec ipſa natura diſſentit. *Macrob Saturnal. l. 7. c. 6.*

Le docteur Sépulvéda a ſoûtenu publiquement & par écrit l'opinion, qui place Ariſtote parmi les bienheureux. Le P. Gretſerus eſt de même ſentiment, quoiqu'il reprenne la façon de s'exprimer de Sépulvéda, comme trop affirmative. Cœlius Rhodiginus donne à Ariſtote [a] quelque notion du Meſſie, & du myſtére de l'Incarnation, & une parfaite contrition à l'article de la mort, avec des larmes pleines de douleur & d'eſpérance, qu'il offrit au ſouverain être, en implorant ſa miſericorde. Mais cette contrition & cette priére paroiſſent peu vraiſemblables. Son teſtament prouve, qu'il n'avoit pas l'eſprit dégagé des erreurs de l'idolâtrie, aïant ordonné qu'on l'acquittât d'un vœu fait à Jupiter pour la ſanté de Nicanor, & qu'on fît quatre animaux de pierre de quatre coudées chacun, pour être placés dans les temples de Jupiter & de Minerve, dans la ville de Stagyre. Il n'a rétracté aucune de ſes erreurs, dont les principales ſont injurieuſes à la divinité [b]. Dans ſa métaphyſique, il repréſente Dieu comme aſſujetti aux loix de la nature, & ſans prévoïance des choſes d'ici-bas: il ajoûte que la providence divine ne s'étend pas aux choſes ſublunaires, c'eſt-à dire, à tout le monde habité, & à cette partie de l'univers, qui eſt compriſe entre le centre de la terre, & la région de la lune. La mortalité de l'ame réſulte des principes qu'il établit, quoiqu'il la déclare immortelle dans ſes livres de l'ame. Il a ſoûtenu l'impoſſibilité de la création du monde, fondé ſur cet axiome, Qu'on ne fait rien de rien, d'où il conclud que le monde eſt éternel.

6. Ariſtote peu eſtimé de pluſieurs ſçavants.

Caſaubon remarque dans ſes notes ſur Diogéne de Laërce, qu'il ny a jamais eu que des ſophiſtes & de petits ſçavants, qui aïent mal parlé d'Ariſtote. Cependant cet illuſtre philoſophe a été peu eſtimé de Jean-François comte de la Mirandole, dans ſon traité de la vanité de la doctrine des Gentils; par François Patricius, dans ſes diſcuſſions Péripatétiques; par Vivés, dans les cauſes de la corruption des arts; par Bodin, dans ſa république; par Bacon, Galilée, & Gaſſendi, dans leurs traités de philoſophie; & par le plus grand nombre des philoſophes modernes.

7. Fautes relevées dans Ariſtote.

Le comte de la Mirandole, Gaſſendi & d'autres auteurs ont relevé des fautes d'Ariſtote dans la géographie, l'aſtronomie, l'anatomie, dans l'explication des météores, dans l'hiſtoire des animaux. Galien le reprend d'avoir avancé, que le cœur eſt le principe des nerfs: Ariſtote s'eſt trompé en répandant dans ſes ouvrages qu'il n'y a point d'artére dans le foie; que le Danube prend ſa ſource dans les Pyrénées; que la terre eſt plus élevée vers le Septentrion. Sa phyſique eſt remplie d'explications vuides de ſens, & d'un langage qui ne ſignifie rien, comme lorſqu'il dit que la matiére a un déſir & un empreſſement naturels de ſe perfectionner par la forme, & que les formes ſont des ſubſtances qui ſubſiſtent par elles mêmes; ou lorſqu'il prétend expliquer les opérations de la nature, par des qualités occultes, & des vertus ſpécifiques. Galien avance qu'Ariſtote a tiré d'Hippocrate, tout ce qu'il y a de bon dans ſa phyſique. Ariſtote dans le troiſiéme livre du ciel, éta-

[a] *Cal. Rhodig. lib.* 17. *c.* 34.

[b] Ariſtoteles tàm callide mundi ortum, & animæ præmia, & Deos, & dæmones ſuſtulit, ut hæc omnia aperté quidem diceret, argui tamen non poſſet. *Cardan. de ſapient. lib.* 3.

blit ſans aucun fondement une ſphére du feu élémentaire au-deſſus de la lune. Il dit au ſecond livre des météores, que la terre eſt inhabitable ſous l'équateur. Il approuve dans ſes politiques, que les enfants mal conſtitués ſoient mis à mort, & il conſeille de faire avorter les femmes, pour éviter la trop grande multiplication des citoïens. Son obſcurité la fait comparer [c] à la Seiche, qui répand [d] autour de ſoi une liqueur noire pour ſe cacher.

Avicenne, ſuivant quelques auteurs, fut aſſez patient, pour lire quarante fois les livres de métaphyſique d'Ariſtote, ſans les entendre, juſqu'à ce qu'un commentaire Arabe, qui lui tomba heureuſement entre les mains, lui en expliquât le ſens.

8. De la logique d'Ariſtote.

Ariſtote à la vérité eſt plus méthodique & plus régulier que Platon: il s'eſt ſervi de diviſions & de définitions: il a diſtingué les trois opérations de l'eſprit; la prémiére de concevoir, la ſeconde de juger, la troiſieme de raiſonner. L'opération de concevoir, eſt la ſimple idée, comme lorſque je me repréſente l'idée de Dieu. Juger, c'eſt affirmer ou nier quelque choſe de l'objet que l'on a conçu, comme lorſque je penſe que Dieu eſt bon. Raiſonner, c'eſt tirer une conſéquence d'un ou de pluſieurs jugements, comme lorſque je dis, Dieu eſt bon, donc il faut l'aimer.

Pour régler la prémiére de ces trois opérations, Ariſtote a fait le traité des Catégories, qui enſeigne dans quel ordre doivent être rangées toutes les choſes que nous pouvons concevoir. Pour conduire la ſeconde, il a compoſé le traité de l'interprétation, dans lequel il explique la force des expreſſions. Et pour diriger la troiſiéme, il a compoſé les livres des Analytiques, des Topiques, & des Sophiſmes, où il fait voir les diverſes eſpéces de propoſitions univerſelles, affirmatives, conditionnelles, contradictoires, & autres, & il enſeigne les régles des ſyllogiſmes, & la maniére de les conſtruire par l'arrangement des trois termes. Aléxandre d'Aphrodiſée témoigne qu'Ariſtote a inventé les modes & les figures des ſyllogiſmes. Sa logique paſſa cependant pour fort inférieure à celle de Zénon Eléate, de Chryſippe (e), & des Stoïciens.

Mais à quoi ſervent toutes ces ſubtilités? mon eſprit en eſt-il plus éclairé, & ma raiſon mieux réglée, lorſque je connois les cinq univerſaux, genre, eſpéce, difference, propriété, & accident? lorſque je ſçai que l'animal eſt le genre; que l'homme & le lion ſont les eſpéces; qu'être ſpirituel ou être matériel, c'eſt une différence; qu'une propriété de l'ame eſt d'être ſpirituelle; & que c'eſt un accident à l'homme d'être blond? lorſque j'ais mis dans ma mémoire les dix Catégories, qui renferment tout ce qui peut ſe concevoir, dont la prémiére eſt la ſubſtan-

---

[c] Atramentum ſepiæ more inſperſit.

[d] *Oppian. de piſcat. lib. 3. v. 156.*

[e] *Chryſippe avoit compoſé trois cents onze volumes ſur la ſeule logique. Lipſ. in Sen. de benef. lib. 1. c. 4.*

Sénéque & Juſte Lipſe ont témoigné peu d'eſtime pour cette logique de Chryſippe.

Cujus (Chryſippi) acumen nimis tenue retunditur, & in ſe ſæpe replicatur: etiam cùm agere aliquid videtur, pungit non perforat. *Sen. de benef. lib. 1. c. 4.*

Curioſâ ſubtilitate virilem & maſculam illam ſectam (Stoïcorum dico) enervavit. *Lipſ. in Sen. de benef. lib. 1. c. 4.*

ce, & les neuf autres ſes modalités: en ſorte que lorſque je dis, Mon frére eſt aſſis, en tant qu'homme, il eſt dans la prémiére catégorie; en tant que frére, il eſt dans la quatriéme, ou dans la Catégorie des relations; & en tant qu'aſſis, dans la cinquiéme, ou dans la Catégorie des ſituations? Mon raiſonnement eſt-il fortifié, lorſque je ſçai les figures & les noms des différents ſyllogiſmes, dont les uns ſont compoſés de trois propoſitions univerſelles & affirmatives, comme celui-ci: Tout homme eſt animal; tout animal reſpire, donc tout homme reſpire[f]; ou d'une propoſition univerſelle négative pour majeure, d'une univerſelle affirmative pour mineure, & d'une univerſelle négative pour conſequence, comme celui-ci: Nul homme n'eſt immortel, tout François eſt homme, donc nul François n'eſt immortel (g), Je ne ſuis pas garant de l'erreur, pour ſçavoir à combien de formes différentes, ces ſyllogiſmes peuvent être reduits.

Lorſque j'ai voulu former mon raiſonnement, je ne m'étois pas propoſé d'apprendre quelles ſont les opérations d'un eſprit qui raiſonne. C'eſt comme ſi l'on diſoit à un homme, qui veut apprendre à danſer, que celui qui danſe, a la volonté de remuer les piés, qu'en conſequence de cette volonté il les remue effectivement, & que par ce mouvement il les porte d'un lieu à un autre. Cette ſcience peut être appellée la vraie réminiſcence de Platon, qui ne nous apprend que ce que nous ſçavions déja.

Quel homme s'eſt aviſé jamais, lorſqu'il a eu un ſujet à traiter ſérieuſement, de chercher dans quelle Catégorie d'Ariſtote étoient placées les parties, qui compoſent ce ſujet? Il eſt trés-avantageux d'accoutumer l'eſprit à raiſonner juſte, de lui faire contracter l'habitude de l'ordre & de la préciſion: mais ne ſeroit-ce pas le mettre à une gêne capable d'éteindre tout ſon feu, que de l'aſtreindre dans l'uſage, à ſuivre les régles [h] de la dialectique?

Les inventions de l'ancienne logique ſont peu de choſe en comparaiſon des ſubtilités d'une logique plus moderne. Les Scholaſtiques ont bien amené d'autres monſtres, & en plus grand nombre: des termes barbares[i], des diſtinctions incompréhenſibles, des propoſitions réduplicatives, des modalités, des heccéités, des ampliations, des reſtrictions, des différences de médiat & d'immédiat, de complet & de non complet, de concret & d'abſtrait, d'univerſel éxiſtant ou intelligible; in-

[f] *Cette forme eſt en* Barbara.

[g] *Cette forme eſt en* Celarent.

Toutes ces formes des Syllogiſmes ſont renfermés dans des vers qui ont toute la rudeſſe du ſtyle de l'école:

Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton &c.

Leur explication conſiſte en ce que les propoſitions univerſelles affirmatives ſont marquée par A, *les univerſelles negatives, par* E; *les particuliéres affirmatives par* I; *les particuliéres negatives par* O.

[h] Comminuitur & debilitatur generoſa indoles in iſtas anguſtias conjecta. *Sen.*

[i] *Caramuel dans ſon ouvrage intitulé* Rationalis, *c'eſt-adire le trés-ſubtil, ou* nova dialectica metaphyſica, *prétend expliquer clairement & rendre diſtincts les conceptions obſcures des Métaphyſiciens & des Scholaſtiques: & il invente à ce ſujet un grand nombre de mots barbares, dont il veut qu'on ſe ſerve, comme ſont* amaveruns, untis; amaveratus, ti; amaviſſens, entis; amaviſſetus ti; *& autres participes de pareille fabrique dérivés d'*amavi, *d'*amaveram *&c. Baillet jugem. des ſçav. t. 2. p. 379.*

ventions plus propres à diſputer, qu'à découvrir la vérité, le charactére de ces Sophiſtes étant bien plus, de nourrir une guerre perpétuelle entr'eux, que de chercher de bonne foi à s'inſtruire.

La philoſophie ſcolaſtique ne s'eſt preſque occupée, que d'opérations de l'entendement, de concepts, de préciſions. La ſubtilité des raiſonements a été épuiſée ſur les queſtions les plus frivoles. Le bel eſprit d'Abélard [k] étoit fort infecté de cette contagion dialectique. C'eſt lui qui a introduit les petits logicaux. Vivés a heureuſement terraſſé toutes ces vaines ſubtilités pédanteſques & ſcholaſtiques.

Quant à la nouvelle dialectique de Raymond Lulle, on a dit aprés lui-même [l], qu'elle ſeroit fort bonne du temps de l'Antechriſt, pour répondre en termes amphibologiques, aux queſtions qui ſeroient faites par cet impoſteur ou de ſa part. Comme ſi l'on demandoit: Quelle eſt votre croïance? en Dieu. Pourquoi? parceque j'en juge ainſi. Pourquoi en portez-vous ce jugement? parce qu'il eſt Dieu. Qu'eſt-ce que Dieu? c'eſt ce qui eſt déifié. Pourquoi eſt-il déifié? parce que c'eſt ſon eſſence. La logique de Raymond Lulle n'eſt qu'un jargon, un arrangement de mots, dans un ordre arbitraire [m] & qui n'a rien de réel.

La logique doit tendre à la juſteſſe & à la clarté du diſcours. Sa méthode de diviſer & de définir eſt bonne: mais quelquefois la ſubtilité de ſes diviſions fait perdre de vûë l'objet du raiſonnement; ſouvent ſes définitions ſont inutiles, obſcures, & pleines de confuſion: il arrive que l'attention du lecteur eſt épuiſée par des préliminaires de définitions & de diviſions, & par des explications ſuperfluës, avant que d'entrer en matiére. Les livres philoſophiques de Cicéron ſont ſujets à ce défaut.

On ne peut définir les idées ſimples, ni expliquer les notions naturelles, ſans leur faire perdre beaucoup de leur clarté. On prétend me faire connoître la choſe définie, par ſon genre & par ſes differences: ſi je connois le genre, & les différences d'une choſe, je connois encore mieux la choſe même, au lieu qu'il arrive ſouvent que je connois une choſe, ſans connoitre ſon genre & ſes differences. Définir, c'eſt ſouvent multiplier les difficultés. Car ſi vous définiſſez l'homme un animal raiſonnable, je demande ce que c'eſt qu'animal, & que raiſon. Si vous me définiſſez l'animal une ſubſtance qui a du mouvement & du ſentiment, je demande, ce que c'eſt que ſubſtance, que mouvement & que ſentiment. Chaque définition aïant un genre, & une ou pluſieurs différences, le genre & les différences auront toujours beſoin de définitions nouvelles, & ainſi le progrés de la difficulté ira à l'infini. C'eſt une généalogie, qui n'a que deux quartiers au prémier dégré, & qui eſt chargée de cent vingt-huit quartiers dés le ſeptiéme degré.

Pour

[k] Eſt ſatis in titulo Petrus jacet hic Abelardus,
Cui ſoli patuit ſcibile quidquid erat.
Ses erreurs en théologie furent condamnées dans le concile de Sens, auquel Louis le jeune aſſiſta en 1140.

[l] *Naudé, apolog. c. 14.*

[m] *Pierre Montuus prétend que cette méthode peu ſenſée a été copiée d'un philoſophe Arabe nommé Abezebron, qui la propoſoit comme un moïen propre à embaraſſer l'Anthechriſt, quand il viendroit au monde. Petr. Montuus de unius legis veritate, c. 55.*

Pour juger de l'obſcurité & de la confuſion qui réſulte des définitions, il n'y auroit qu'à ſubſtituer les termes de la définition aux choſes définies, en exprimant les penſées les plus ſimples: par exemple, pour demander à un paſſant s'il a rencontré un homme monté ſur un cheval, ſi je m'expliquois ainſi: O animal mortel & raiſonable, as-tu rencontré un animal riſible, aïant les ongles larges, capable de ſcience & de politique, dont la ſubſtance conſiſtant en longueur, largeur & profondeur, & qui a du mouvement & du ſentiment, ſût portée par un animal à quatre piés, aïant la faculté de hennir: ne ſeroit-il pas ridicule de réduire cet homme par ce galimatias, à ne ſçavoir que répondre à une queſtion ſi claire en elle-même? Le goût de ces ſubtilités a inſpiré beaucoup de vanité aux dialecticiens de profeſſion, comme ſi la faculté de raiſonner qui diſtingue l'homme de la bête [n] excelloit en eux.

Les raiſonnements de la plûpart des hommes ſeroient fort éloignés de toute erreur, ſi la dialectique d'Ariſtote avoit apporté autant d'utilité, qu'elle a fait des progrés. La plûpart des erreurs ne conſiſtent pas à tirer des mauvaiſes conſéquences, mais à porter de faux jugements, dont s'enſuivent les mauvaiſes conſéquences. C'eſt à quoi l'ancienne logique a peu cherché de remédes.

Le grand principe de la logique de Deſcartes, eſt l'analyſe, qu'il emploie à décompoſer, pour ainſi dire, les objets du raiſonnement, afin de les mieux connoître. Sa méthode conſiſte à conduire les penſées par ordre, allant des plus ſimples, aux plus compoſées.

Puiſque les hommes ſont bien plus trompés par les faux principes, que par les fauſſes conſéquences, la véritable logique [o] eſt de nous montrer les ſources de nos erreurs; de déraciner les préjugés introduits, ou par l'éducation, ou par les paſſions; de nous tenir en garde contre les ſéductions de l'amour propre; de nous affranchir de l'autorité des opinions vulgaires; de nous apprendre à éviter la précipitation de nos jugements, & à meſurer les degrés de notre conviction par les degrés de l'évidence: car quoiqu'une choſe ne puiſſe pas être en ſoi plus vraie l'une que l'autre, il eſt certain que la force plus ou moins grande des preuves ou des préſomptions, doit nous déterminer à y ajoûter plus ou moins de croïance. La véritable logique doit bannir l'opiniâtreté, & nous faire éviter la reſſemblance de ces pédants pointilleux, que Cicéron appelle des hommes [p] livrés à l'opinion, & qui, ſelon Quintilien [q], regardent comme un crime de changer de ſentiment, comme s'ils y étoient attachés par les liens d'un ſerment, ou par les entraves de la ſuperſtition.

Le ſucceſſeur d'Ariſtote dans le Ly- 9. De Théophraſte.

[n] *On attribuë à ſaint Bruno deux vers, par leſquels il ſemble qu'il mette au rang des grenouilles & des corbeaux, tous ceux qui ſont ignorants en logique. Ces deux vers rimés & léonins ſont marqués au coin des ſiécles les plus groſſiérs & les plus barbares.*

Linquó Coach ranis, Cras corvis vanaque vanis:
Ad logicam pergo, quæ mortis non timet ergò.

[o] *Logiq. du Portroial.*

[p] Opinioſiſſimi homines. *Cic. Acad. quæſt. lib. 4.*

[q] Quique velut Sacramento rogati, vel etiam ſuperſtitione conſtricti, nefas ducunt à ſuſceptâ ſemel perſuaſione diſcedere, *Quintil. inſtit. oratoriar. lib. 12, c. 2.*

cée a été Théophraſte d'Eréſe, ville de l'iſle de Lesbos. C'eſt celui, dont il nous reſte des charactéres traduits par la Bruyére, à la tête des charactéres de ce ſiécle. Il ſe nommoit Tyrtame, mais ſon éloquence lui fit donner [r] le nom de Théophraſte [s]. Il paſſa ſa vie à Athénes, & Cicéron, dans le livre des orateurs illuſtres, fait mention de la douceur de ſon ſtyle. Il lui arriva cependant une avanture un peu mortifiante. Après avoir vieilli à Athénes, il demanda le prix de quelque légume, à une vendeuſe d'herbes dans le marché: O étranger [t], lui répondit cette femme, qui s'apperçut qu'il lui manquoit je ne ſçai quoi d'Attique. Théophraſte connut ainſi, que la plus longue application ne pouvoit acquérir, ce que la nature donnoit aux perſonnes mêmes les plus viles, parmi ce peuple poli.

Théophraſte avoit plus de deux mille diſciples dans le Lycée. Les plus renommés furent Straton de Lampſaque, & Démétrius de Phalére. L'Archonte Sophocle [u], fils d'Amphiclide, ſous prétexte d'une éxacte police, & d'empêcher les aſſemblées tumultueuſes, défendit à peine de mort, à aucun philoſophe d'enſeigner dans les écholes. Mais l'année ſuivante, Philon aïant ſuccédé à Sophocle, le peuple abrogea cette loi odieuſe, condamna Sophocle à une amende de cinq talents, & rétablit Théophraſte & les autres philoſophes, dans la liberté d'enſeigner.

Ce diſciple d'Ariſtote plus heureux que ſon maître & que pluſieurs autres philoſophes, qui l'avoient précédé, aïant été accuſé d'impiété, Agnonide ſon accuſateur courut riſque d'être puni lui-même de la témérité, qu'il avoit euë de ſuſciter cette accuſation: & le même peuple, qui avoit fait mourir Socrate, qui avoit condamné pluſieurs autres philoſophes, & dont Ariſtote n'évita la rigueur que par la fuite, bien loin d'être ſuſceptible d'aucun ſoupçon contre Théophraſte, ne lui marqua au ſujet de cette accuſation, que de l'affection & de l'eſtime. Il fut chéri de Caſſandre, qui régna en Macédoine aprés Aridée frére d'Alexandre le grand; il eut auſſi part aux bonnes graces du roi d'Egypte Ptolémée, fils de Lagus.

Cicéron [x] rapporte que Théophraſte en mourant, ſe plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux cornoilles & aux cerfs une vie ſi longue & ſi inutile, au-lieu qu'elle avoit borné les hommes à une vie trés-courte, dont le peu de durée leur ôtoit les facultés d'atteindre à la perfection des ſciences & des arts. Diogéne de Laërce fait l'énumération de plus de deux cents traités différents compoſés par Théophraſte.

Ariſtote, avant que de mourir, avoit confié ſes écrits à Théophraſte, avec défenſe de les rendre publics: car on n'enſeignoit que par tradition dans le Lycée. Théophraſte tranſmit les ouvrages d'Ariſtote à Nélée, avec la même condition de les tenir ſecrets. Athénée [x] rapporte que Ptolémée Philadelphe acheta de Nélée les ouvrages d'Ariſtote, mais Nélée ne vendit à ce roi que des écrits ſuppoſés, & les vérita-

10. Sort des écrits d'Ariſtote.

[r] *Strab. lib.* 13. *Diog. Laërt. in Theophr. Suſcyl. de philoſophis.*

[s] *Théophraſte en Grec ſignifie parleur divin.*

[t] *Cic. de claris oratorib.*

[u] *Sophocle fils d'Amphiclide ne doit pas être confondu avec Sophocle le poëte tragique qui eſt plus ancien.*

[x] *Cic. Tuſcul. quaſt. lib.* 3.

[x] *Athén. déipnoſ. liv.* 1.

bles demeurérent cachés dans un caveau, en proie aux mittes & aux vers. Long-temps après, les ouvrages d'Ariſtote furent vendus à un Athénien[x], nommé Apellicon, & Sylla s'étant rendu maître d'Athénes, environ deux cents cinquante ans après la mort d'Ariſtote, il s'empara de la bibliothéque [a] d'Apellicon, & fit tranſporter à Rome les écrits d'Ariſtote, avec ceux des autres philoſophes qu'Apellicon avoit raſſemblés. Aprés la mort de Sylla [b], les écrits d'Ariſtote tombérent entre les mains d'un grammairien, nommé Tyrannion, qui les avoit connus par la liaiſon, qu'il avoit euë avec le bibliothécaire de Sylla; & Andronicus Rhodien, qui avoit été élevé dans le Lycée, étant venu à Rome, acheta ces écrits, & s'appliqua à les tirer de la confuſion & du déſordre, & à rétablir pluſieurs endroits corrompus & effacés, du temps de Cicéron qui dit à Trébatius, au commencement de ſes Topiques, que parmi les philoſophes même, il y en avoit très-peu qui connuſſent Ariſtote. Cicéron témoigne une grande eſtime[c], pour cette philoſophie Péripatéticienne qui embraſſe, dit-il, toute la nature.

On ne reconnoît plus les ouvrages d'Ariſtote, à la deſcription que Cicéron & Diogéne de Laërce nous en ont laiſſée. Cicéron dans ſes lettres à ſon frére Quintus, à Lentulus, & à Atticus, dit qu'il compoſe ſes traités en forme de dialogue à la manière d'Ariſtote, & qu'il imite encore ce philoſophe en mettant, comme lui, des préfaces à la tête de ſes ouvrages. On ne retrouve plus aujourd'hui dans Ariſtote, ni cette forme de dialogues, ni ces préfaces.

Curion ancien auteur a cru qu'il n'y avoit de véritables ouvrages d'Ariſtote que l'hiſtoire des animaux, le livre du ciel, & la réthorique: mais pluſieurs critiques modernes rejettent le livre du ciel, comme contraire aux principes d'Ariſtote, & ils attribuënt la rhétorique à Anaximéne de Lampſaque, qui fut auſſi précepteur d'Alexandre; au-lieu que le livre de l'interprétation, les analytiques, la phyſique, les livres ſur l'ame leur paroiſſent pleins de ce génie d'Ariſtote, que les ſçavants y reconnoiſſent. Jean-François Pic comte de la Mirandole a ſoûtenu [d] qu'il étoit très-incertain, qu'Ariſtote eût compoſé aucun des livres, que nous avons ſous ſon nom. François Patritius, noble Vénitien [e] aprés une profonde recherche & une grande diſcuſſion, conclut qu'il n'y a que quatre traités hors de doute & de ſoupçon; ſçavoir celui des méchaniques, & les trois contre Zénon, Gorgias, & Xénophane. Ammonius dans ſon commentaire ſur les Catégories obſerve qu'on voioit dans la ſomptueuſe bibliothéque des Ptolémées à Alexandrie, quarante différents traités d'Ana-

[x] *Strabon les appelle* κατάκλειστα βιβλία *parce qu'ils demeurérent long-temps enfermés ſous la clef. Salmaſ. in Tertull. de pallio.*

[a] *Strab. lib.* 13.

[a] *Plutarch. in Syllâ.*

[b] *Rapin. compar. de Platon & d'Ariſtot. & réflex. ſur la philoſ.*

[c] Naturam à Peripateticis ſic inveſtigatam, ut nulla pars cœlo, terrâ, marique prætermiſſa ſit. *Cic. de finib. lib.* 5. Sed quis omnium doctior? quis acutior? quis in rebus vel inveniendis, vel judicandis acrior Ariſtotele fuit? *Cic.* Cùm omnis ratio diligens differendi duas habeat partes, unam inveniendi, alteram judicandi, utriuſque princeps, ut mihi quidem videtur, Ariſtoteles fuit. *Cic.*

[d] *Joann. Franciſc. Mirandul. de exam. vanit. doctr. gent. lib.* 4. *c.* 5.

[e] *Franciſc. Patrit. diſcuſſ. Peripatet. t.* 1. *lib.* 3.

lytiques, qui touts portoient le nom d'Ariſtote, quoiqu'il n'en eût compoſé que quatre. Pluſieurs ſçavants croient que nous n'avons aucun des ouvrages originaux d'Ariſtote, mais qu'aïant été traduits en Arabe, avant que les originaux Grecs fuſſent perdus, ils ont été remis en Grec, ſur la traduction Arabe.

Le plus célébre des commentateurs d'Ariſtote parmi les Grecs, a été Alexandre d'Aphrodiſée; & parmi les Arabes, Averroës qui a été nommé ſimplement le commentateur par excellence.

S. Thomas [f] témoigne beaucoup de mépris pour ſes ouvrages. Vivés, conformément à l'opinion de ſaint Thomas, traite le commentateur comme un ignorant, qui a entiérement défiguré & corrompu la philoſophie d'Ariſtote. Alexandre d'Aphrodiſée vivoit vers le commencement du troiſiéme ſiécle, Averroës vers le millieu du douziéme. Les autres commentateurs d'Ariſtote, les plus renommés ont été Themiſtius, ſurnommé Euphradés, à cauſe de l'élégance de ſon ſtyle, qui a vécu du temps des empereurs Jovien, Valens, & Valentinien; Olympiodore philoſophe d'Alexandrie, qui a vécu vers l'an 480. ſous les empereurs Leon & Zenon; Proclus de Lycie diſciple d'Olympiodore; Philoponus contemporain de Proclus; Ammonius, diſciple de Proclus; & Simplicius [g] qui a vécu peu aprés ſous l'empire de Juſtinien.

Patritius compte plus de douze mille volumes compoſés ſur la ſeule philoſophie d'Ariſtote. Les ſiécles de groſſiéreté & d'ignorance en Europe, furent des ſiécles d'érudition, pour l'Arabie & pour l'Egypte. La philoſophie y fut conſervée, & ces philoſophes Arabes s'appliquoient ſurtout à la logique, à la médecine, & à l'aſtronomie. Il s'y forma une foule de commentateurs d'Ariſtote, Alfarabe, Algazel, Albumazar, Maimonide, Alkind, Avicenne. Jean François comte de la Mirandole aſſure que les Arabes aïant connu Ariſtote, abandonnérent touts les autres auteurs.

II. Revolutions de la philoſophie d'Ariſtote.

La ſecte d'Ariſtote a paſſé par bien des révolutions. Les Chrétiens des trois prémiers ſiécles furent moins favorables à Ariſtote, qu'à Platon. Origéne, dans ſon traité contre Celſe, décria Ariſtote parmi les Chrétiens. La plupart des péres de l'égliſe [b] entrérent dans les mêmes ſentiments. Ariſtote paroiſſoit donner trop au raiſonnement, & éloigner ſes diſciples de la ſoumiſſion que la foi demande. Le charactére pointilleux de ſa dialectique étoit rédouté; les hérétiques s'en ſervoient pour ſoutenir leurs erreurs. S. Ambroiſe, dans le prémier livre des offices, dit que le Lycée eſt plus à craindre, que les jardins d'Epicure.

Pluſieurs ſaints & illuſtres docteurs trouvérent cependant cette philoſophie ſolide, & utile à la religion. Anatolius, qui fut depuis évêque de Laodicée, enſeigna la doctrine d'A-

---

[f] Averroës non tam fuit Peripateticus, quàm philoſophiæ Peripateticæ depravator. *S. Thom. opuſcul. 16. contr. Averroiſt.*

[g] *Suid. in voc.* Σιμπλίκιος.

[b] *S. Juſtin. dialog. contre Tryphon, S. Clém. d'Alex. dans l'exhortat. aux Gentils; S Irénée contre les héréſies; Euſébe dans ſa préparation évangélique; S. Athanaſe contre Macédonien; S. Baſile & S. Grégoire de Nyſſe contre Eunomius; S. Grégoire de Nazianze dans ſes oraiſons 26. & 31. S. Epiphane au liv. 2. des héréſies; Fauſtin contre les Arieus; S. Chryſoſtome ſur l'épitre aux Romains; S. Cyrille contre l'empereur Julien.*

riſtote, dans Alexandrie, ſous l'empire de Dioclétien. S. Auguſtin blame Creſcentius, de vouloir ôter à l'égliſe l'uſage de la dialectique. Themiſtius précepteur de l'empereur Arcadius, releva la philoſophie d'Ariſtote. Théodoret donna de grands éloges, à cet admirable aveugle Didyme d'Alexandrie, un des plus ſçavants hommes de ſon temps, parcequ'il avoit bien entendu Ariſtote: Severin Boëce, qui fut trois fois Conſul, & qui excella dans la philoſophie & dans les belles lettres, étudia pendant dix-huit ans à Athénes la philoſophie d'Ariſtote, & fit connoître plus généralement ce philoſophe dans l'égliſe Latine, par ſes traductions. S. Jean Damaſcéne, ſous Conſtantin Copronyme, fit un abregé de la logique & de la morale d'Ariſtote. Peu aprés l'ignorance & la ſtupidité furent ſi grandes, qu'on prenoit pour des Nécromanciens ceux qui avoient quelque ſçavoir, ainſi qu'il arriva au pape Sylveſtre II. ſuivant le témoignage du cardinal Bellarmin.

12. Querelles ſinglantes des Nominaux & des Réaliſtes.

Dés le commencement du douziéme ſiécle, les Péripatéticiens ſe diviſérent en Nominaux, & en Réaliſtes. Les Nominaux ſoutenoient que les natures univerſelles n'étoient que des noms, & les Réaliſtes ſoutenoient qu'elles étoient réelles. Occam [*i*] cordelier Anglois, diſciple de Scot, fut chef des Nominaux dans le quatorziéme ſiécle; Jean Duns [*k*], ſurnommé Scot, étoit le chef des Réaliſtes. Ces derniers ſuivoient Ariſtote plus à la lettre; les Nominaux rejettoient toutes les entités ſuperfluës, s'attachant à ce principe, qu'ils tiroient auſſi d'Ariſtote, que la nature ne fait rien en vain. Cette maxime a été appellée le raſoir d'Occam, & des Nominaux. Ils conſervoient cependant les noms de l'échole, ce qui les fit appeller Nominaux: ils ont été regardés comme les précurſeurs des Cartéſiens.

Les ſectes des Nominaux & des Réaliſtes ſe firent en Allemagne une guerre qui alla juſqu'à l'extravagance & à la fureur. Ce n'étoit plus des diſputes, c'étoit de véritables batailles: on ne ſoutenoit ſon opinion que par des violences. Ces terribles Dialecticiens étoient bien éloignés des diſpoſitions que Cicéron demande dans la diſpute [*l*], où il veut qu'il n'entre ni opiniâtreté ni colére. Pour faire ceſſer les déſordres en France, les livres des Nominaux [*m*] furent enchaînés dans les bibliothéques, avec défenſe de les ouvrir, par ordonnance de Louis XI.

Quel triomphe pour un parti vainqueur! ſi les livres des Nominaux euſſent été condamnés au feu, on en auroit ſauvé en ſecret le plus grand nom-

[*i*] *Guillaume Occam fut ſurnommé le docteur invincible: il écrivit pour l'empereur Louis de Baviére, contre le pape Jean XXII. Trithéme rapporte que ce cordelier diſoit au prince: Seigneur, prêtez-moi votre épée pour me défendre, & ma plume ſera toujours prête à vous ſervir.*

[*k*] *Jean Duns ſurnommé Scot, parce qu'il étoit Ecoſſois, fut ſurnommé le docteur ſubtil. Il mourut à Cologne le 8. Novemb. 1308. âgé de 33. ans. Il affecta de ſuivre des opinions oppoſées à celles de S. Thomas: ce qui a produit dans l'échole de théologie les deux ſectes des Thomiſtes & des Scotiſtes.*

[*l*] Nos & refellere ſine pertinaciâ, & refelli ſine iracundiâ poſſumus *Cic. Acad. quæſt. lib. 2.*

[*m*] *Le p. Daniel dans le voïage du monde de Deſcart. part. 2. p. 182. l'ordonnance eſt datée de Senlis du premier Mars 1473.*

bre, & l'effet de la vengeance ſe fût évanoüi avec la fumée de l'incendie. Mais cet enchaînement dans les bibliothéques étoit une invention admirable, pour jouir de ſa victoire. Les Scotiſtes libres, feuilletés, comblés d'honneur, voïoient à côté d'eux, leurs ennemis honteuſement enchaînés. Cette guerre des Réaliſtes & des Nominaux n'eſt pas le ſeul exemple des fureurs excitées par les diſputes les plus vaines. La queſtion appellée le pain des Cordeliers conſiſtoit à ſçavoir, ſi le domaine des choſes qui ſe conſument par l'uſage, comme le pain & le vin, leur appartenoit, ou s'ils n'en avoient qu'un ſimple uſage, ſans domaine, & ſans propriété. Un ſujet ſi frivole diviſa les plus fameuſes univerſités, cauſa preſqu'un ſchiſme, & fit paſſer le plus grand nombre des Cordeliers dans le parti de l'empereur Louis de Baviére, contre le pape Jean XXII. leur animoſité les rendant Gibelins [n], de Guelphes qu'ils étoient auparavant.

Les vers ſuivants de l'abbé Regnier contiennent une hiſtoire naïve de preſque toutes les diſputes.

J'ai vû deux partis diſputer
De la vérité ſans l'entendre;
Le public, ſans y rien comprendre,
Pour l'un ou l'autre s'entêter:
Et de leur diſpute authentique,
Qui moins s'entend plus on l'explique
J'ai vû qu'aprés un long débat,
Aprés replique ſur replique,
La haine des partis étoit le réſultat.

Ariſtote ſe trouva défiguré par les vaines ſubtilités, qui s'introduiſirent dans la philoſophie. La paſſion déréglée, que chacun avoit pour le tirer de ſon côté & l'avoir dans ſon parti, ne fut pas une de ſes moindres perſécutions. Les livres d'Ariſtote avoient été apportés en France, dés le commencement du treiziéme ſiécle, par les François qui avoient pris Conſtantinople. Amauri, qui prétendoit ſoutenir ſes erreurs par les principes d'Ariſtote, aïant été condamné comme hérétique par le concile de Paris l'an 1209. ce concile défendit la lecture d'Ariſtote, & condamna ſes ouvrages au feu. En 1215. les mêmes défenſes furent renouvellées, par le légat qui vint en France [o]; mais à l'égard de la métaphyſique, & de la phyſique ſeulement, & ſa dialectique fut admiſe dans les écholes. En 1231. une bulle de Grégoire IX. adoucit un peu la rigueur de la ſentence prononcée par le concile de Paris, en ce qu'elle défendit la lecture des ouvrages d'Ariſtote, juſqu'à ce que le danger des erreurs en eût été retranché. En 1366. les Cardinaux Jean de S. Marc, & Gilles de S. Martin, délégués par Urbain V. pour réformer l'univerſité de Paris [p], permirent la lecture de pluſieurs ouvrages d'Ariſtote, & reſtreignirent les anciennes défenſes à la ſeule phyſique. Le cardinal d'Eſtoute-

[n] *Dans les ſanglantes querelles des papes & des empereurs, qui ont cauſé d'affreux déſordres dans l'Allemagne & dans l'Italie, les partiſans des empereurs portoient le nom de Gibelins, & ceux des papes le nom de Guelphes.*

[o] *Launoius de varia Ariſtot. fortuna in acad. Paris.*

[p] *Quelques auteurs rapportent à Charlemagne, l'inſtitution de l'univerſité de Paris. Cette opinion ne paroit fondée, que ſur les ſoins que cet empereur ſçavant ſe donna pour faire*

ville, faiſant pluſieurs réglements en 1452. de l'autorité de Charles VII. concernant l'univerſité de Paris, ordonna que les écholiers, & bacheliers ſeroient examinés principalement ſur pluſieurs chapitres de la métaphyſique, & de la morale d'Ariſtote qu'il indique & qu'il ſpécifie, & il ne parle point de ſa phyſique.

Ramus aïant attaqué la doctrine d'Ariſtote, François I. par lettres patentes du 10. Mai 1543. lui fait trés-expreſſes défenſes d'uſer de médiſances, & d'invectives contre Ariſtote, condamne, ſupprime, & abolit les livres de Ramus. Dans la ſuite Ramus aïant été aſſaſſiné à la S. Barthélemi, cet exemple fit mourir de peur Denys Lambin, qui n'avoit guéres eu plus de ménagement pour les Péripatéticiens de ſon temps. Cette ſecte avoit, pour ainſi dire, englouti toutes les autres, & le comte de Vérulam dit [q] qu'Ariſtote, ſuivant la politique des Ottomans, ne croïoit pas pouvoir régner en ſureté, s'il ne faiſoit mourir touts ſes fréres. Par le réglement fait pour l'univerſité de Paris en 1601. la lecture des ouvrages d'Ariſtote eſt enjointe, même de ſes livres de phyſique. Toutes les écholes retentirent alors de la ſeule philoſophie Péripatéticienne. Fra Paolo, dans ſon hiſtoire du concile de Trente, dit que nous aurions moins d'articles de foi, ſi Ariſtote avoit moins écrit. Cette raillerie n'eſt pas exempte d'impiété, quoiqu'elle puiſſe être entenduë dans un ſens véritable, ſçavoir que les diſputes de la philoſophie ſcholaſtique ont donné lieu à un plus grand nombre de déciſions de l'égliſe.

La doctrine d'Ariſtote aïant été attaquée par des théſes en 1624. la faculté de théologie, & le parlement ſe joignirent, & emploïérent leur autorité en faveur d'Ariſtote, la Sorbonne par un decret qui cenſura ces théſes, & le parlement par un arrêt du 4. Septembre 1624. qui ordonne que ces théſes ſeront déchirées, bannit du reſſort ceux qui les avoient ſoutenuës, & défend ſous peine de la vie de tenir & d'enſeigner aucune maxime contre les auteurs anciens & approuvés. Les remontrances de la Sorbonne au parlement, ſur leſquelles intervint arrêt contre des chimiſtes en 1629. portoient qu'on ne pouvoit choquer les principes de la philoſophie d'Ariſtote, ſans donner atteinte à ceux de la théologie ſcholaſtique reçûë dans l'égliſe.

Nonobſtant touts les réglements, la ſévérité des arrêts du parlement, la puiſſance de l'univerſité & le grand crédit de la philoſophie d'Ariſtote, Gaſſendi ſe déclara & écrivit contre elle, & Deſcartes ſe fit chef d'une nouvelle ſecte, vers le milieu du dix-ſeptiéme ſiécle. Depuis eux, la philoſophie d'Ariſtote a beaucoup perdu de

---

fleurir les ſciences. On n'a aucun monument, qui prouve que Charlemagne ait inſtitué l'univerſité. Les prémiers ſtatuts ſont de l'an 1215. Philippe Auguſte lui a accordé des priviléges. Les papes Innocens III. Honoré III. Innocens IV. & Alexandre IV. lui en ont auſſi donné. Comme les bulles addreſſées par ces papes aux maitres, & aux écholiers commençoient par ces mots: Noverit univerſitas veſtra, *ou* univerſitas magiſtrorum & ſcholarium, *le nom d'univerſité leur demeura.*

[q] Ariſtoteles, more Ottomanorum, regnare ſe haud tutò poſſe putabat, niſi fratres ſuos omnes contrucidaſſet. *Verulam, de augm. ſcientiar. lib. 3. c. 4.*

ſa réputation ; elle ne conſerve encore quelque autorité, que dans les univerſités & dans les écholes. Galilée de Florence, contemporain de Gaſſendi, & de Deſcartes, ſuivit le ſyſtéme de Copernic, comme le plus grand nombre des modernes. Quoiqu'Ariſtote n'ait pas embraſſé, dans ſa phyſique, l'arrangement général des parties de l'univers, & que le ſyſtéme de Ptolémée n'ait été compoſé que plus de 500. ans aprés Ariſtote, le ſyſtéme de Copernic a fort ébranlé toute la phyſique Péripatéticienne.

CHAPITRE CINQUIÉME.

Des Cyrénaïques.

1. D'Ariſtippe. 2. De ſa doctrine ſur la volupté. 3. Cette ſecte a été une ſource d'impiétés.

1. D'Ariſtippe.

LE ſecond des diſciples de Socrate, qui fonda une ſecte particuliére, fut Ariſtippe natif de Cyréne, d'où ſes diſciples prirent le nom de Cyrénaïques. Ariſtippe aïant envoïé à Socrate une groſſe ſomme d'argent, qui faiſoit partie de celles, qu'il tiroit de ſes écholiers, Socrate la lui renvoïa, & blâma ſon avarice.

Horace rapporte cependant [a] un trait d'Ariſtippe, qui marque beaucoup d'indifférence pour les richeſſes. Ce philoſophe, voïageant dans les ſables ardents de la Libye, & voïant ſes eſclaves fatigués du poids de l'or qu'ils portoient, leur ordonna de le jetter au milieu des déſerts. Denys tyran de Syracuſe aïant dit à Ariſtippe, que les biens de la fortune étoient préférables à la philoſophie, puiſqu'on voïoit les philoſophes chez les riches, & non pas les riches chez les philoſophes? C'eſt, répondit Ariſtippe, comme on voit les médecins chez les malades. Denys, dans une autre occaſion, lui demanda ce qu'un philoſophe comme lui venoit faire à ſa cour; Ariſtippe répondit: J'ai été trouver Socrate, lorſque j'ai voulu faire proviſion des biens de la ſageſſe, maintenant aïant beſoin de ceux de la fortune, je viens à la cour des rois.

Diogéne le Cynique lui dit un jour [b]: Si Ariſtippe ſçavoit ſe contenter de légumes, il ne voudroit avoir aucun commerce avec les rois. Ariſtippe repliqua. Si celui qui me reprend, ſçavoit vivre avec les rois, il mépriſeroit

---

[a] .... quid ſimile iſti
Græcus Ariſtippus, qui ſervos projicere aurum
In medià juſſit Libyâ, quia tardius irent
Propter onus ſegnes. *Hor. lib. 1. epiſt. 17.*

[b] Si prandere olus patienter, regibus uti
Nollet Ariſtippus. Si ſciret regibus uti,
Faſtidiret olus, qui me notat. *Hor. lib. 1. epiſt. 17.*

roit les légumes. Lucien [c] le traite d'homme troublé par la débauche.

Toute ſorte de vie & d'état accommodoit Ariſtippe; ſon caractére ſe conformoit aux conjonctures [d] où il ſe trouvoit, & aux perſonnes avec leſquelles il avoit à vivre.

Les Cyrénaïques mépriſoient la phyſique, comme une ſcience remplie d'incertitude & d'obſcurité, & inutile à l'uſage de la vie. Ils ne s'appliquoient qu'à la morale, qu'ils dépravoient étrangement par des opinions, qui les rendoient indignes du nom de philoſophes.

2. Doctrine ſur la volupté.

Arriſtippe, quoique ſorti de l'école de Socrate, ne ſuivit en rien ſa doctrine & ſes préceptes. Il fit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté: il expliqua cette volupté, par les ſatisfactions des ſens, & rapporta le bonheur à la volupté du corps par cette raiſon, qu'elle fait ſur l'eſprit la plus forte de toutes les impreſſions, de même que rien n'afflige & ne tourmente l'eſprit autant que la douleur corporelle.

Le ſeul contrepoiſon qu'il donnoit à une doctrine ſi dangereuſe, c'eſt que le ſage, pour ſon propre bonheur, ne ſe laiſſe pas dominer par quelques attraits particuliers de la volupté, mais qu'il s'en rend le maître au contraire, & qu'il s'éléve au-deſſus d'eux. C'eſt ſur ce principe qu'eſt fondée cette célebre réponſe d'Ariſtippe [e]: Il eſt vrai que j'aime Laïs, mais je la poſſéde, & elle ne me poſſéde pas.

Cette ſecte ne fut pas plus eſtimée, qu'elle méritoit de l'être, & il paroît par un paſſage d'Horace, qu'il étoit peu honorable d'en faire profeſſion [f]. Je retombe en cachette, dit-il, dans les préceptes d'Ariſtippe, & je tache de m'aſſujétir les plaiſirs, ſans devenir leur eſclave.

La fille d'Ariſtippe, nommée Aréte, lui ſuccéda. La ſecte Cyrénaïque fut diviſée en trois branches, des Hégéſiaques, des Anniceriens, & des Théodoriens. La ſecte des Hégeſiaques fut formée par Hégéſias de Cyréne, qui vivoit ſous la 91. Olympiade, vers l'an 416. avant Jéſus-Chriſt.

3. Cette ſecte fut une ſource d'impiétés.

Il fut ſurnommé l'orateur de la mort [g], parcequ'il enſeignoit à ſes diſciples à ſe tuer, pour le moindre degoût qu'ils reſſentoient de la vie: & comme les Hégeſiaques mettoient ſouvent en pratique une doctrine ſi pernicieuſe, Ptolémée fils de Lagus craignant qu'elle ne dépeuplât ſes états, défendit à Hégéſias d'enſeigner.

Les Annicériens furent ainſi nommés d'Anniceris leur chef, qui fit quelques changements peu importants à la doctrine d'Ariſtippe.

Théodore, ſurnommé l'Athée, donna ſon nom aux Théodoriens. Hégéſias, & Théodore enſeignoient que le ſage n'eſt fait que pour lui-même, & qu'il ne doit rien à ſa patrie ni à la ſociété.

[e] Ἔχω Λαΐδων ἴχομαι.

[f] Nunc in Ariſtippi furtim præcepta relabor:
Et mihi res, non me rebus ſubmittere conor. *Hor. lib. 1. epiſt. 1.*

[g] Πεισθάνατος.

Amphicrate rapporte que Théodore fut condamné à mort par les Athéniens, & qu'il s'empoisonna lui-même. Il n'eſt pas étonnant que la plus ſenſuelle de toutes les écholes ait produit les ſectes les plus monſtrueuſes, qui deshonorérent la philoſophie, en enſeignant que le ſage pouvoit commettre toute ſorte de crimes & renoncer à toute pudeur, dans les occaſions favorables à ſes intérêts. Toute cette morale abominable dérivoit de la ſource impure des Cyrénaïques : ce qui a fait dire à Cicéron [*b*] que la ſecte d'Ariſtippe avoit enfanté l'impiété, & celle de Zénon une ſévérité de mœurs outrée & ſauvage.

CHAPITRE SIXIÈME.

Des ſectes Erétrique & de Mégare.

SOMMAIRE.

1. *De Phédon.* 2. *D'Euclide de Mégare.* 3. *Des Sophiſmes de la ſecte Mégarique.*

1. De Phedon. LA troiſiéme ſecte ſortie de l'échole de Socrate, a été la ſecte Erétricienne, dont Phédon a été auteur. Platon a intitulé de ſon nom, le dialogue de l'immortalité de l'ame.

Phédon natif d'Elée étoit un eſclave, que Socrate fit acheter par Alcibiade, qui peu de temps après lui donna la liberté. Il écrivit les choſes les plus mémorables de la doctrine & de la vie de Socrate, à l'exemple de Platon & de Xénophon.

Il s'attacha fort religieuſement à la doctrine de Socrate ſon maître, & il ne fut le chef d'une ſecte particuliére, que parce qu'au-lieu de ſuivre Platon dans l'académie, il inſtitua une échole dans la ville d'Elée ſa patrie.

Pliſthanes qui étoit auſſi Elien, ſuccéda à Phédon, & fut relevé par Ménédéme Erétricien, qui vivoit ſous la cent vingtiéme Olympiade, vers l'an trois cents avant Jéſus-Chriſt. Ménédéme aïant tranſporté l'échole d'Elée à Erétries ville d'Eubée, donna lieu au nom d'Erétrique porté par cette ſecte, qui eſt toûjours demeurée aſſez obſcure, & dont je n'ai fait mention que pour n'omettre aucune des branches principales ſorties immédiatement de l'échole de Socrate.

2. D'Euclide. Euclide a été le quatriéme diſciple de Socrate, qui a fondé une ſecte particuliére : il étoit de Mégare, ce qui fit nommer ſa ſecte Mégarique. Dans ſa jeuneſſe, il eut une ſi grande ardeur pour la philoſophie, & pour la doctrine de Socrate, que les Atheniens aïant défendu, par un édit portant peine de mort, à touts ceux de Mégare, de mettre le pié dans Athénes, Euclide [*a*] arrivoit touts les ſoirs déguiſé en femme, & s'en retournoit touts les matins avec le même déguiſement à Mégare éloignée d'Athénes de plus

[*b*] Aſotos ex Ariſtippi, acerbos é Zenonis ſchola prodire. *Cic. de nat. deor. lib.* 3.

[*a*] *Aul. Gell. lib.* 6. *c.* 10.

de vingt milles, ou environ ſept lieuës.

Euclide diſciple de Socrate ne doit pas être confondu avec Euclide le Mathématicien, dont nous avons les élémens de géométrie. Ce dernier plus moderne étoit d'Alexandrie, où il enſeignoit du temps de Ptolémée fils de Lagus, ſous la cent vingtiéme Olympiade, l'an trois cents avant Jéſus-Chriſt.

Ces philoſophes de Mégare furent grands dialecticiens, & donnérent beaucoup dans les ſubtilités de ſophiſmes, faiſant leur principale étude des raiſonnements captieux, & dont la ſolution paroiſſoit difficile : en quoi ils parurent dégénerer de l'eſprit, & de la doctrine de Socrate. Cette ſecte fut ſurnommée la contentieuſe : Eubulide ſucceſſeur d'Euclide ſe ſignala par l'invention de pluſieurs ſophiſmes.

Les anciens ont fait une affaire ſérieuſe de la ſolution du ſophiſme [b] appellé le menteur. Il conſiſtoit en certains termes, qui ſembloient ſe détruire eux-mêmes, comme quand un homme en ſe parjurant, jure qu'il fait un faux ſerment : car tout à la fois il jure la vérité, & ainſi il ne ſe parjure pas; mais il affirme avec ſerment une choſe fauſſe, & par conſéquent il ſe parjure. Ou bien, ſi vous dites que vous mentez, & qu'en le diſant vous préfériez quelque vérité, vous mentez : cependant le choſe que vous dites eſt vraie, donc vous mentez en diſant la vérité.

Un autre argument captieux [c] conſiſtoit à tirer une conſéquence générale de quelques rapports particuliers. Par exemple, avoir deux mille livres, c'eſt être peu riche ; en avoir trois, c'eſt être peu riche ; en avoir quatre, c'eſt être peu riche ; donc avoir deux, trois, ou quatre mille livres, c'eſt la même choſe.

Les Stoïciens avoient beaucoup de penchant pour ces fauſſes ſubtilités de l'échole de Mégare. Ariſtote déclare fort ſérieuſement [d] que le ſophiſme, nommé le menteur, le jette dans une extréme perpléxité. Sénéque ſe mocque [e] des livres compoſés ſur ce ſophiſme.

Il y avoit une autre eſpéce de ſophiſme [f] ſemblable au menteur. On ſuppoſe qu'un homme a ſongé qu'il ne faut point croire aux ſonges, & ſur cela voici comment on raiſonne. Si cet homme croit à ce ſonge, il croira en même temps, & ne croira point aux ſonges. Il ne croira point aux ſonges puiſqu'il ajoûte foi à celui qui défend de croire aux ſonges ; & il croira aux ſonges, puiſqu'il ſuit le précepte d'un ſonge, qui l'avertit de ne point croire aux ſonges. Que ſi cet homme rejette l'avertiſſement de ce ſonge, il croira encore en même temps, & ne croira point aux ſonges : il croira aux ſonges, puiſqu'il rejette l'avertiſſement de ne

[b] Ψευδόμενον, *mentiens*. Cic.

[c] *Ce argument ſe nommoit* Sorites, *ou* Acervalis.

[d] *Ariſtot. ethic. Nicomach. lib. 7. c. 3.*

[e] Quid me detines in eo quem tu ipſe pſeudomenum appellas, de quo tantum librorum compoſitum eſt? Ecce tota mihi vita mentitur; hanc coargue, hanc ad verum, ſi acutus es, dirige. *Sen. epiſt. 45.*

[f] *Ce argument ſe nommoit* Aſyſtate *c'eſt-à-dire, qui ne peut ſubſiſter.*

point croire aux ſongés ; & il ne croira point aux ſonges, puiſqu'il eſt perſuadé que l'avertiſſement, qui lui eſt donné par ce ſonge, ne doit point être ſuivi. Ces propoſitions ſemblent ſe contredire, & ſe détruire les unes par les autres ; mais la ſolution en eſt facile, en ce que ce ſonge, en faiſant ceſſer la croïance aux autres ſonges, ſe l'ôte à lui-même. Le ſongeur ne refuſera donc pas de croire aux ſonges, parce qu'il croit à celui-là, mais étant averti ſeulement par celui-là, ſans le prendre pour motif de ſa perſuaſion, il tiendra touts les ſonges pour faux, & celui-là comme les autres, leur fauſſeté ne conſiſtant pas à dire le contraire de la vérité, mais à ne pouvoir nous apprendre la vérité.

Diogéne de Laërce, dans la vie de Chryſippe, rapporte quelques exemples de ces ſophiſmes. Lucien s'en mocque en parlant de deux arguments appellés l'un l'Electre, & l'autre le maſqué [g]. „ *Le Marchand*. Quelle eſt „ cette Electre [b] ? *Chriſyppe*. La fille „ d'Agamemnon ſi célébre, qui ſçait en „ même temps une choſe, & ne la „ ſçait pas : car elle ſçait qu'Oreſte „ eſt ſon frére ; mais elle ne ſçait pas „ que celui qui eſt préſent, eſt Oreſ„ te. Pour le maſqué, il eſt tout-à„ fait incompréhenſible. Réponds-moi, „ connois-tu ton pére ? *Le Marchand*. „ Qui en doute ? *Chriſippe*. Si je te le pré„ ſentois maſqué, que répondrois-tu ? *Le* „ *Marchand*. Que je ne le connois point. „ *Chryſippe*. Tu connois donc ton pére, „ & tu ne le connois pas.

On peut mettre dans le nombre de ces vaines ſubtilités, l'argument du Crocodile [i], qui a pris un enfant, & qui a promis de le rendre, ſi l'on peut lui dire ce qu'il a réſolu d'en faire.

CHAPITRE SEPTIÉME.

Des Cyniques.

SOMMAIRE.

1. *D'Antiſthéne.* 2. *Etymologie de Cynique.* 3. *De Diogéne.* 4. *De Cratés & d'Hipparchia.* 5. *De Pérégrin.*

LE cinquiéme diſciple de Socrate, qui a établi une ſecte particuliére, a été Antiſthéne Athénien, chef des Cyniques. Il étoit né d'un pére Athénien, & d'une mere Phrygienne, & vivoit dans la 94. Olympiade, vers l'an 404. avant Jéſus-Chriſt. 1. D'Antiſthéne.

Il quitta l'étude de la rhétorique, pour s'attacher à Socrate, vendit tout ſon patrimoine, & le diſtribua à ſes citoïens, pour embraſſer l'état d'une pauvreté libre & indépendante. Jamais aucune ſecte ne s'eſt élevée avec tant de hardieſſe contre les préjugés. Elle bravoit les opinions & les mépris des hommes, & ſon eſprit étoit de donner tête baiſſée dans les extrémités oppoſées aux erreurs, qu'elle ſe pro-

[g] Ἠλεκτρα καὶ ξυμμικτος.
[b] *Lucien, dial. des ſectes à l'encan. traduct. de d'Ablancourt.*
[i] *Lucien, dial. d'Hermotime.*

poſoit de combattre, afin de ramener les hommes dans des bornes raiſonnables.

2. Etymologie de Cynique. Héſychius tire l'étymologie du nom de Cynique, de ce qu'Antiſthéne établit ſon échole dans un lieu conſacré à Hercule, & qu'on nommoit Cynoſarge, ou la chapelle du chien blanc, parce que pendant un ſacrifice qu'on y faiſoit à ce dieu, un chien blanc vint enlever une cuiſſe de la victime, ſans qu'aucun des aſſiſtants pût lui faire lacher priſe, ni empêcher qu'il ne l'emportât. Sextus Empiricus [a] rapporte l'origine de ce nom de Cynique, à la hardieſſe avec laquelle ces philoſophes aboïoient, pour la défenſe des bons, & contre les vices des méchants. Leurs ennemis prétendoient par ce nom déſigner leur impudence: ainſi cette dénomination ne pouvoit pas manquer de devenir générale, puiſqu'eux-mêmes ſe la donnoient, comme honorable, & que leurs ennemis la regardoient comme une ſatire, & comme une injure.

Les Cyniques ſoûtenoient que tout ce qui eſt naturel, eſt bon en ſoi; que ce qui eſt bon, ne doit inſpirer aucune honte, & qu'ainſi toute action conforme à la nature, pouvoit être commiſe indifféremment en public. Ils faiſoient conſiſter la ſageſſe à ſe mettre au-deſſus des opinions des hommes, & les richeſſes à retrancher les beſoins & les déſirs.

3. De Diogl. &c. Diogéne diſciple d'Antiſthéne a ſurpaſſé de bien loin la gloire de ſon maître. Il nâquit à Synope, la troiſiéme année de la 91. Olympiade, 412. ans avant Jéſus-Chriſt. Convaincu d'avoir fait de la fauſſe monnoïe, il s'enfuit de ſa patrie, & ſe réfugia à Athénes, où il eut aſſez de peine à être reçu parmi les diſciples d'Antiſthéne.

Il n'avoit qu'une beſace, un bâton, & une écuelle de bois, & il jetta ce dernier meuble comme ſuperflu, aïant remarqué un jeune garçon, qui bûvoit dans le creux de ſa main. Sa maiſon étoit un tonneau, où il demeuroit expoſé aux raïons du ſoleil. Aïant paru en plein jour dans le marché avec une lanterne à la main, il dit que parmi touts ceux qu'il rencontroit, il cherchoit un homme. Il fut trouvé demandant l'aumône à des ſtatuës, & il répondit à ceux qui lui marquoient leur étonnement: Je ſçai bien que ces ſtatuës ne m'entendent point; mais j'apprends à ſupporter la dureté des hommes, qui ne ſont pas moins inſenſibles qu'elles. Lucien dans le dialogue des ſectes à l'encan fait dire à Diogéne, que celui qui l'achetera, trouvera en lui un maître au-lieu d'un eſclave. Le vulgaire s'en mocquoit, mais Alexandre [b] l'admiroit; l'aïant preſſé un jour de lui demander quelque grace, Diogéne le pria de ſe détourner un peu, afin de le laiſſer jouir des raïons du ſoleil: & ce monarque dit que s'il n'étoit pas Alexandre [c], il voudroit être Diogéne. Saint Jean

[a] *Sex. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib. 1. c. 14.*

[b] Senſit Alexander, teſtâ cum vidit in illâ.
Magnum habitatorem; quanto felicior hic, qui
Nil cuperet, quam qui magnum ſibi poſceret orbem. *Juven.*

[c] *Diog. Laërt. in Diog. Cyn. Plutarch. in Alex. Val. Max. lib. 4. c. 3.*

Chrysostome [d] a proposé Diogéne, comme un modéle de vertus. Saint Jérôme [e] l'a nommé plus grand & plus puissant qu'Alexandre, & le vainqueur de la nature humaine. Diogéne étoit dans Corinthe [f], lorsque Philippe assiégea cette place : touts les habitants travailloient avec empressement, à fortifier ou à défendre la place. Diogéne ne voulant pas être le seul à ne rien faire, se mit à rouler son tonneau par toute la ville. Il mourut âgé de 90. ans, la prémiére année de la cent quatorziéme Olympiade, 322. ans avant J. C.

Il ordonna, en mourant, qu'on jettât son corps aux chiens, Voulant, disoit-il [g], faire un legs à ses fréres. Cicéron conte la chose autrement, & rapporte que les amis de Diogéne lui aïant demandé, s'il n'ordonnoit rien touchant sa sépulture, il leur avoit recommandé de mettre un bâton prés de lui, pour se garantir des bêtes féroces, & qu'un d'eux lui aïant représenté qu'un bâton seroit inutile, auprés d'un corps dépourvû de sentiment, Qu'importe donc, dit-il, de quelle maniere se fassent mes funérailles, puisque je dois être dépourvû de sentiment?

Sa mort fut causée, selon quelques-uns, par une indigestion, qu'il eut pour avoir mangé un pié de bœuf tout crud, &, selon d'autres, par la morsure d'un chien.

4. De Cratés, & d'Hipparchia.

Hipparchia fut éprise [h] d'une passion si violente, pour le philosophe Cratés, l'un des plus illustres Cyniques, qu'elle se résolut à l'épouser, & à le suivre partout, malgré la résistance de sa famille, & de Cratés lui-même. Elle préféra la besace Cynique à tout le luxe & à toute la parure; & s'étant livrée à la secte de son mari, elle en pratiqua avec zéle les préceptes, qui enseignoient à fouler aux piés les régles de la pudeur, & de la bienséance. Grotius a traduit en vers latins [i], une ancienne épigramme Grecque, dont le sens est, qu'Hipparchia a triomphé de la delicatesse des sens, qu'elle a préféré la philosophie au luxe, & qu'elle a surpassé la gloire de son séxe. Cratés & Hipparchia vivoient dans la cent treiziéme Olympiade.

5. Du Cynique Pérégrin.

Le Cynique Pérégrin, qui avoit long-temps trompé les Chrétiens, & avoit amassé beaucoup d'argent des aumônes qui lui avoient été faites, sous l'apparence de la persécution, se voïant vieux & méprisé, voulut se rendre célébre par une mort extraordinaire : A l'assemblée des jeux Olympiques, il promit qu'à l'Olympiade suivante,

---

[d] *Contre ceux qui méprisent la vie monastique, liv. 2.*

[e] *Contre Jovinien, liv. 2.*

[f] *Lucien, de la maniére d'écrire l'histoire.*

[g] *Diog. Laërt. in Diog. Cyn.*

[h] *Menag. hist. mulier. philosophicar. in Cynicis.*

[i] *L'épigramme qui est d'un poëte Grec, nommé Antipater, commence par ces mots :* Οὐχὶ βαθυζώνων ἔρα. *Voici la traduction latine de Grotius.*

Non ego fœminei mores Hipparchia sexûs,
Sed mare sum fortes corde secuta canes.
Nec placuit pallam substringens fibula, nec pes
Vinctus, & unguentis oblita vittamihi.
Sed baculus, nudique pedes, quæque artubus hæret Diploïs, inque locum dura cubilis humus.
Mœnaliæ tantum potior mea vita puellæ,

qui étoit la deux cents trente-sixiéme, il se brûleroit. Il tint effectivement parole. Les jeux de cette année (qui répondoit à la cent soixante & huitiéme de l'ére Chrétienne) étant finis [k], il fit dresser un grand bucher, & pendant la nuit il vint y mettre le feu, suivi de plusieurs Cyniques, il quitta sa besace, son manteau & son bâton, jetta de l'encens dans le feu, & dit tourné vers le midi: Démons de mon pére & de ma mére, recevez-moi favorablement. Aussitôt il sauta dans le feu, & ne parut plus, aïant été environné & englouti par les flammes.

Saint Augustin [l] observe que de son temps, il y avoit encore des Cyniques, mais qu'ils n'auroient pas osé impunément offenser les yeux du public, par leur impudence.

CHAPITRE HUITIÉME.

Des Stoïciens,

SOMMAIRE.

1. *Même orgueil dans les Cyniques & dans les Stoïciens.* 2. *De Zénon.* 3. *De Cléanthés* 4. *De Chrysippe.* 5. *Des lettres de Sénéque à Saint Paul.* 6. *De la doctrine Stoïque.*

1. Même orgueil dans les Cyniques & dans les Stoïciens.

LA secte Stoïcienne, quoi que fort différente de la Cynique, convenoit cependant avec elle dans les principaux dogmes, & elle peut passer pour fille de la secte Cynique. Il y eut toujours beaucoup d'union entre les Cyniques & les Stoïciens. La fierté des uns, & l'idée de leur sage; l'effronterie des autres, & leur mépris pour les opinions des hommes, avoient pour principe le même fond d'orgueil.

2. De Zénon.

Zénon de Cittie, ville de l'isle de Chypre, aïant perdu tout son bien sur mer, se livra entiérement à la philosophie, & il dit [a] que jamais il n'avoit fait de navigation si heureuse, que lorsqu'il avoit fait naufrage. Il fut d'abord disciple de Polémon [b], philosophe de l'ancienne Académie, en même temps qu'Arcésilas qui fut chef de la seconde.

La secte Stoïcienne toute dogmatique, & remplie de l'esprit de décision, fut trés-opposée à la seconde & à la troisiéme Académie, au Pyrrhonisme, & même à cette maniére irréfoluë de philosopher, dont Socrate avoit donné l'exemple. Carnéade partisan de l'indécision regardoit Zénon, comme un redoutable adversaire [c]; & lorsqu'il se disposoit à disputer contre lui, il se purgeoit avec de l'ellébore, pour se fortifier le cerveau.

Zénon s'attacha à Cratés le Thébain, ou le Cynique; il eut depuis plusieurs autres maîtres, & il fonda sa secte peu de temps aprés la mort d'Aristote. Il enseignoit dans un portique d'Athénes orné des peintures du célébre Po-

---

Quanto venari quàm lapuisse minus.

L'épigramme Grecque d'Antipater est rapportée dans l'Anthologie. l. 3. tit. Εἰς γυναῖκας.

[k] *Euseb. Chron. Lucien, de la mort de Pérégr.*

[l] *S. Aug. de civit. Dei, l. 14. c. 20.*

[a] Νῦν εὐπλοῶ, ὅτε ναυαγῶ.

[b] *Cic. acad. quæst. lib. 1.*

[c] *Aul. Gell. lib. 17. cap. 15. Suivant Valére Maxime, c'étoit pour disputer contre Chrysippe. Val. Max. lib. 8. c. 7.*

lygnote : & le mot Grec [d], qui signifie portique, fit nommer les disciples de Zénon Stoïciens :

Antigonus roi de Macédoine écrivit à Zénon une lettre pleine d'estime, Diogéne de Laërce [e] nous l'a transmise avec la réponse : Le roi Antigonus, au philosophe Zénon. Si la fortune & la gloire m'ont mis au-dessus de vous, je reconnois que vous me surpassez en science & en félicité : c'est pourquoi je vous invite à venir à ma cour, pour me communiquer les biens dont vous jouissez. Faites réflexion que vos enseignements ne seront pas seulement utiles à un grand roi, mais à toute la nation des Macédoniens, car celui qui forme le roi à la vertu, rend toute une nation vertueuse, puisque vous n'ignorez pas quelle est la force de l'exemple du monarque.

Zénon lui fit cette réponse. Zénon, au roi Antigonus. J'applaudis à cette ardeur, qui vous porte à préférer une science vraie, utile, & nécessaire, telle qu'est la philosophie à une politique fausse & artificieuse, étude que la plûpart des rois jugent seule digne d'eux, & qui est si souvent fatale aux peuples. Celui qui suit la philosophie, & qui s'éloigne de la volupté, joint bientôt les doux fruits de la vertu, aux heureuses dispositions que la nature a mises en lui, & qu'on peut appeller la véritable noblesse. Un travail modéré, & de bons enseignements, le conduisent bientôt à la perfection. Mon âge de quatre-vingts ans passés, & la foiblesse de ma santé, sont des obstacles insurmontables au désir, que j'ai de me rendre prés de vous ; mais je vous envoie deux de mes disciples, ausquels il ne manque rien du côté des biens de l'ame, & qui me surpassent beaucoup par les avantages du corps. Si vous leur donnez une sérieuse attention, ils vous mettront dans le chemin de la sagesse & du véritable bonheur.

Il envoïa Persée & Philonidas, à Antigonus. Ptolémée roi d'Egypte députa un ambassadeur à Zénon, comme à un souverain. Les Athéniens firent un decret, pour lui déférer une couronne d'or, lui construire un tombeau, aux frais du public, & élever deux colonnes, sur lesquelles ce decret fut gravé.

Zénon mourut dans la cent vingt-neuviéme Olympiade [f], âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. Les uns disent que ce fut d'une mort naturelle, les autres, d'une mort volontaire, occasionnée par le chagrin qu'il conçut de s'être rompu un doigt en tombant. Plusieurs personnages illustres ont fait honneur à cette secte, comme Cléanthés, Chrysippe, Stilpon, Panætius, Caton, Brutus, Sénéque, Thraseas Pœtus, Helvidius Priscus, Epictéte, l'empereur Marc-Aurèle Antonin. Les dames Romaines au milieu du luxe & de la molléſſe [g], se piquoient de morale Stoïque.

3. De Cléanthés.

Cléanthés vainqueur de la pauvreté, tiroit & portoit de l'eau, [h], pendant la plus grande partie du jour, pour gagner sa vie, & emploïoit la nuit à l'étude de la philosophie. Il a vécu [i] quatre-vingts ans.

Chrysippe

[d] Στοά.

[e] *Diog. Laërt. in Zen. Cit.*

[f] *Lucien, de ceux qui ont long-temps vécu.*

[g] Quid, quod libelli Stoïci inter sericos Jacere pulvillos amant? *Hor. Epod.* 8.

[h] Cleanthes φρεάτλης, id est, puteos exhaurientis cognomen tulit. *Diog. Laërt. in Cleanth.*

[i] *Diog. Laërt in Cleanth. Lucian. in Longav.*

4. De Chryſippe.

Chryſippe natif de Solos ville de Cilicie, & ſelon d'autres, natif de Tarſe, fut diſciple de Cléanthés qui ſuccéda à Zénon. Valére Maxime rapporte [k] que Chryſippe, à l'âge de quatre-vingts ans, acheva ſon trente-neuviéme traité de logique. Diogéne de Laërce [l] fait monter le nombre des traités de dialectique, compoſés par Chryſippe, à trois cents onze. Cette logique de Chryſippe, & des Stoïciens, paſſoit pour être fort ſupérieure à celle d'Ariſtote, & des Péripatéticiens, qui régne encore aujourd'hui dans les écholes. Chryſippe, ſelon quelques auteurs [m], mourut à force de rire, de ce qu'aïant vû un âne, qui mangeoit des figues dans un plat, il avoit dit à ſa ſervante de ſervir du vin à cet animal dans une coupe.

Les Stoïciens enſeignoient à rechercher la vertu pour elle-même, ſans aucun motif d'eſpérance, ou de crainte, diſant qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu, ni d'autre mal que le vice. Saint Auguſtin touché de la belle morale d'Epictéte, a fait des vœux pour ſon ſalut. Saint Jérôme trouvoit beaucoup de rapport [n] de la philoſophie Stoïque à la religion Chrétienne. Il met Sénéque au rang des écrivains Eccléſiaſtiques [o], obligé, dit-il, de l'y inſérer, à cauſe des lettres de Sénéque à ſaint Paul, & de ſaint Paul à Sénéque. Ces lettres ſont rejettées [p] par touts les critiques. Leur ſuppoſition doit être fort ancienne, puiſque le pape ſaint Lin, ſaint Jérôme, & ſaint Auguſtin les ont regardées comme véritables. Il eſt auſſi fait mention, dans les actes de ſaint Lin [q], de l'amitié qui étoit entre ſaint Paul & Sénéque.

3. Des lettres de Sénéque à ſaint Paul.

Le témoignage attribué à ſaint Lin n'eſt d'aucune conſidération, parceque ſon livre des actes de ſaint Pierre d'où il eſt tiré, eſt faux au jugement de Bellarmin & de Baronius. Quant à ſaint Jérôme & à ſaint Auguſtin, on peut dire, ou qu'ils n'ont pas eu le loiſir de bien examiner ces lettres, ou qu'il y en avoit de véritables de leur temps, auſquelles on en a ſubſtitué de fauſſes, ou que ſaint Jérôme & ſaint Auguſtin n'ont pas jugé à propos de s'oppoſer à une croïance, qui étoit répanduë.

Sénéque a parlé fort clairement [r] de la ſainte Trinité, ce qui ne peut être rapporté qu'à ce qu'il vivoit dans un temps, où le Chriſtianiſme étoit fort connu.

Néron envoïa prononcer à Sénéque l'arrêt de ſa condamnation, parce qu'il étoit ſoupçonné d'être complice de la conjuration de Piſon [s]. Sénéque reçut cet ordre, & ſe fit ouvrir les veines avec beaucoup de fermeté.

On a reproché aux Stoïciens, d'avoir égalé leur ſage [t] à Jupiter, d'a-

6. De la doctrine Stoïque.

[k] *Val. Max. lib.* 8. *c.* 7.

[l] *Diog. Laërt. in Chryſipp.*

[m] *Petr. Caſtellan' de vitis illuſtr. medicor. in Chryſipp.*

[n] Stoïci cùm noſtro dogmate in pleriſque concordant. *S. Hieronym. in Iſaï. c.* 10.

[o] *S. Hieronym. de ſcriptorib. eccleſ.*

[p] *Tillemont, hiſt. eccléſ. t.* 1. *p.* 303.

[q] *Baron. t.* 1. *ad ann.* 66.

[r] Quiſquis formator univerſi fuit, ſive ille Deus eſt potens omnium, ſive incorporalis ratio ingentium operum artifex, ſive divinus ſpiritus per omnia maxima, minima, æquali intentione diffuſus. *Sen. conſol. ad Helv.*

[s] *Tac. annal. lib.* 15.

[t] Sapiens vicinus proximuſque diis conſiſtit, exceptâ immortalitate ſimilis Deo. *Sen. de conſtant. ſapient. c.* 8.

Jupiter quo antecedit bonum virum?

voir enſeigné que l'ame étoit une partie de la divinité, & que les hommes pouvoient diſpoſer de leurs vies, & ſe donner la mort. Les Stoïciens ont ſoûtenu l'égalité des vertus & des vices: voici les raiſons ſur leſquelles ils ſe fondoient. Il n'y a pas différents degrés de vérité, il n'y en a pas non plus, dans ce qui eſt honnête ou honteux. Comme un pilote, qui par l'ignorance de ſon art fait échouer un vaiſſeau chargé de paille, n'eſt pas moins indigne d'être emploïé que celui, qui fait perdre un vaiſſeau chargé d'or: de même celui qui bat, ſans raiſon un eſclave, péche autant que celui qui tue ſon pére.

Les Stoïciens rapportoient cette opinion à Socrate [*u*], quoique toute l'Académie fût dans des principes [*x*] fort différents. Ceux qui veulent, dit Horace, que toutes les fautes ſoient égales [*y*], ſe trouvent en peine, quand on remonte à la ſource de la vérité: car le ſens commun & les mœurs y répugnent: l'utilité même s'y oppoſe, l'utilité, dis-je, qui eſt la mére de la juſtice & de l'équité.

La raiſon ne permettra jamais [*z*] qu'un homme, qui n'aura dérobé que des choux dans un jardin, ait fait un auſſi grand crime, que celui qui aura pillé un temple. Les Stoïciens outroient la morale. Cicéron, dans la critique ingénieuſe qu'il fait de Caton, & de la ſecte Stoïque, en plaidant pour Murena, dit que ces philoſophes [*a*] étendent les devoirs au delà des bornes qui leur ſont preſcrites par la nature.

Stilpon aïant perdu ſa patrie, ſa femme, & ſes enfants, nioit [*b*] qu'il eût perdu aucun bien véritable. Sénéque avance gravement [*c*] que les remparts des villes peuvent être ébranlés par le bélier, que les tours peuvent être renverſées par des mines, mais que la vertu eſt hors de toute atteinte. L'abregé de Xiphilin [*d*] reproche à ce même Sénéque d'avoir

---

diutiùs bonus eſt. Sapiens nihilo ſe minoris æſtimat, quòd virtutes ejus ſpatio breviore claudantur. Quemadmodùm ex duobus ſapientibus qui ſenior deceſſit, non eſt beatior eo, cujus intra pauciores annos terminata virtus eſt: ſic Deus non vincit ſapientem felicitate, etiamſi vincit ætate. *Sen. epiſt.* 73.

Hoc mihi philoſophia promittit, ut me Deo parem faciat. *Sen. epiſt.* 48.

[*u*] Idem eſſe Socrates dicebat veritatem & virtutem: quomodo illa non creſcit, ſic nec virtus quidem. *Sen. epiſt.* 71.

[*x*] Illa paradoxa primâ ſpecie admirationem, re explicatâ riſum movent. *Cic. academ. queſt. lib.* 4.

Cicéron a tourné les Stoïciens en ridicule dans les paradoxes, & dans l'oraiſon pour Murena.

[*y*] Queis paria eſſe feré placuit peccata, laborant,

Cùm ventum ad verum eſt, ſenſus, moreſque repugnant,

Atque ipſa utilitas juſti propè mater, & æqui. *Hor. lib.* 1. *Sat.* 3.

[*z*] Nec vincet ratio hoc; tantumdem ut peccet, idemque,

Qui teneros caules alieni fregerit horti,

Et qui nocturnus divûm ſacra legerit. *Hor. ibid.*

[*a*] Stoïcos fines officiorum paulo longius, quam natura vellet, protuliſſe. *Cic. orat. pro Murœn.*

[*b*] *Sen. epiſt.* 9.

[*c*] Adſum hoc vobis probaturus: ſub iſto tot civitatum everſore munimenta incurſu arietis labefieri, & turrium altitudinem cuniculis ac latentibus foſſis repentè conſidere, & æquaturum editiſſimas arces aggerem creſcere. At nulla machinamenta poſſe reperiri quæ benè fundatum animum agitent. *Sen. quod in ſapient. non cad. injur. c.* 6.

[*d*] *Xiphil. e Dion. lib.* 61. & 62.

méné une vie trés-contraire à ses écrits, d'avoir corrompu Julie & Agrippine, & d'avoir ensuite trempé dans la mort de la derniére, d'être monté sur le théâtre avec Néron, par une flaterie basse & indigne de la gravité qu'il affectoit. Son avarice & son luxe sont exaggérés à tel point par le même auteur, que Sénéque est représénté, comme la cause des révoltes de l'Angleterre; qui ne pouvoit plus souffrir ses usures. Il paroît cependant que les Romains du temps de ce philosophe, avoient une haute idée de sa vertu, puisque Juvénal en parle [e], comme d'un contraste qu'il oppose aux monstrueux débordements de Néron.

Horace est plein de traits de raillerie de la secte Stoïque. Le sage, dit-il, [f] ne voit que Jupiter au dessus de lui; il est riche, libre, comblé d'honneurs, beau & bienfait; & pour sa santé, elle est merveilleuse, à moins qu'il ne soit incommodé de la pituite.

Si le sage est riche [g], s'il est bon cordonnier, s'il est seul beau & seul roi, pourquoi souhaitez-vous ce que vous avez? Oh! vous n'avez pas bien compris: ce que notre bon pére Chrysippe a voulu dire. Le sage ne se fait jamais ni souliers ni pantoufles; le sage est pourtant bon cordonnier. Comment cela? par exemple, comme Hermogéne; quand il ne dit mot, ne laisse pas d'être un excellent musicien, qui chante & compose parfaitement; comme Alfenus encore, cet habile jurisconsulte, étoit toûjours fort bon cordonnier, quoiqu'il eût fermé boutique & renoncé au métier; il en est de même du sage; il est seul bon artisan en toute sorte d'ouvrages. Il est roi, quoiqu'il n'ait point de roïaume. Oüi, mais dés que vous sortez dans la ruë, les enfants courent aprés vous pour vous arracher la barbe; & si vous ne vous servez de votre bâton, pour écarter cette troupe folêtre, dans un moment vous en étes accablé, & tout grand roi que vous étes, vous vous tuez à force de crier.

Plutarque [h] a porté les coups les plus mortels à la secte Stoïque. Il représente le Lapithe Stoïcien, formé d'un acier impénétrable aux passions & à la douleur, & bien plus merveilleux que le Cœnée de Pindare; qui étoit

[e] Libera si dentur populo suffragia, quis tam
Perditus, ut dubitet Senecam præferre Neroni?

[f] Ad summam, sapiens uno minor est Jove; dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum;
Præcipuè sanus, nisi cùm pituita molesta est. *Hor. lib. 1. epist. 1.*

[g] Et sutor bonus, & solus formosus, & est rex;
Cur optas quod habes? non nostri quid pater, inquis,
Chrysippus dicat: Sapiens crepidas sibi nunquam,
Nec soleas fecit, sutor tamen est sapiens: quo?
Ut, quamvis tacet Hermogenes, cantor tamen, atque
Optimus est modulator; ut Alfenus vafer, omni
Abjecto instrumento artis, clausâque tabernâ
Sutor erat: sapiens operis sic optimus omnis
Est opifex, sic rex solus: vellunt tibi barbam
Lascivi pueri, quos tu nisi fuste coërce,
Urgeris turbâ circum te stante: miserque
Rumperis, & latras magnorum maxime regum. *Hor. l. 1. Sat. 3. traduct. de Dacier.*

[h] *Plutarch. de Stoïcor. repugn. & comment. que estend. Stoïcos quàm poë. absurdior. dicer.*

invulnérable: car ce héros Stoïcien étant priſonnier, eſt libre; étant précipité, il n'eſt pas endommagé; étant tourmenté par les plus cruels ſupplices, il eſt ſans douleur; étant brûlé ou pilé, il ne ſent point de mal; étant terraſſé, il n'eſt point abattu; étant vendu, il ne peut être livré; étant eſclave, il commande; étant expoſé aux mépris des hommes, il regne; dans un corps accablé d'années & d'infirmités, il a toutes les graces de la beauté, ſouffrant toutes les incommodités de la vie & demandant l'aumône, il eſt riche. Minerve ôte a Ulyſſe les rides & la laideur de la vieilleſſe; mais le ſage eſt beau, même en conſervant ces rides: Hercule trouve dans ſa vertu des reſſources contre les épreuves de la plus rigoureuſe fortune; mais le ſage ne peut être expoſé aux coups de la fortune.

Plutarque ailleurs [i] porte un jugement fort équitable de cette ſecte: Si la doctrine des Stoïciens, dit-il, rencontre un eſprit élevé, fier, & dur, elle eſt fort dangereuſe; mais ſi elle tombe en un eſprit profond & doux, il n'eſt pas douteux qu'elle ne lui ſoit d'un grand ſecours, pour le guider dans le chemin du bonheur & de la vertu. Epictéter abattit beaucoup de l'orgueil Stoïcien [k], & orna cette ſecte d'une morale ſublime, par le commerce qu'il eut avec les Chrétiens.

CHAPITRE NEUVIÉME.

Des Pyrrhoniens.

SOMMAIRE.

1. *De Pyrrhon.* 2. *De la philoſophie Pyrrhoniéne.* 3. *De la différence de la ſeconde académie & du Pyrrhoniſme.* 4. *Nul Pyrrhonien de bonne foi.* 5. *Des Pyrrhoniens modernes.*

1. De Pyrrhon.

PYrrhon natif d'Elée a été contemporain d'Arcéſilas, de Zénon, de Théophraſte, d'Epicure. Il vivoit vers la cent dixiéme Olympiade, trois cents quarante ans avant Jéſus-Chriſt. Il fut diſciple de Dryſon, & enſuite d'Anaxarque d'Abdére. Il pouſſa plus loin qu'aucun philoſophe [a] l'irréſolution & l'incertitude; mais il mettoit de la différence entre la recherche de la vérité, & les uſages communs de la vie, entre philoſopher, & ſe conduire à l'ordinaire. Il ſe laiſſoit entraîner par les loix & les coutumes, ſans former aucun jugement, ni adhérer à aucune opinion. Il fut bien éloigné d'être tel, qu'on l'a voulu repréſenter, n'évitant aucun péril, ne ſe détournant pas de ſon chemin à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, ne chaſſant pas les chiens qui le vouloient mordre, fuïant la compagnie des hommes, errant, ſolitaire, ou demeurant immobile dans

---

[i] *Plutarq. vie de Cléoméne.*
[k] *Rapin. r. 2. réfléx. ſur la morale.* §. 8.
[a] *Lucien, dial. des ſect. à l'enchan.*

le même état. Une pareille conduite lui a été attribuée, pour le tourner en ridicule, par des perſonnes peu ſincéres ou mal informées: & une preuve du contraire eſt que ſes citoïens lui déférérent une des plus importantes magiſtratures de la ville; qu'ils accordérent en ſa faveur l'exémption des charges publiques aux philoſophes; que les Athéniens lui donnérent droit de bourgeoiſie; & qu'il reçut des préſents d'une grande valeur de la part d'Aléxandre.

Pyrrhon a vécu 90. ans, & cette longue vie porte encore à croire qu'il n'étoit pas ſi inſenſé dans ſes actions, que dans ſa doctrine. On racoute cependant qu'aïant trouvé ſon maître Anaxarque dans un foſſé, il paſſa outre, ſans lui offrir aucun ſecours; & Anaxarque lui-même avoua que cette indifférence étoit un fort beau trait de philoſophie.

Pyrrhon étoit regardé comme un homme affranchi de toute paſſion, & ſupérieur à l'humanité. Il lui arriva un jour, dit-on, de ſe défendre contre un chien, & il en eut honte. Il corrigea une action naturelle par une paſſion blâmable, & il montra par cet exemple, que l'excés n'eſt jamais d'accord avec ſoi-même. Euryloque un de ſes diſciples, ſoutint mal cette incapacité d'être ému, que les Grecs nomment en un ſeul mot ataraxie; car étant tranſporté de colére contre un cuiſinier, qui lui avoit fait un mauvais ragout, il le pourſuivit, une broche à la main, juſques dans le marché d'Elée.

Pyrrhon dans une tempête, voïant touts les hommes fort effraïés, apperçut un pourceau, qui ſans connoître le danger, ou ſans en tenir compte, n'avoit rien perdu de ſon appétit ordinaire. Pyrrhon en témoigna beaucoup d'admiration, & dit que c'étoit-là le vrai modéle du ſage.

Ses diſciples furent appellés de ſon nom Pyrrhoniens. Ils portérent auſſi le nom de Sceptiques [b], ſous lequel ils ſont fort connus, parce qu'ils conſidéroient le pour & le contre; celui de Zététiques [c] comme cherchant continuellement la vérité; & celui d'Aporétiques [d], comme doutant de tout.

Sextus Empiricus [e] a diviſé la philoſophie en trois branches, prémiérement de ceux qui ſe vantent d'avoir trouvé la vérité: il les appelle les dogmatiques; tels ſont les ſectateurs d'Ariſtote, de Zénon, d'Epicure. Secondement de ceux qui eſtiment que la vérité eſt introuvable, comme Clitomaque, Carnéade, & le plus grand nombre des Académiciens. Troiſiémement de ceux qui la cherchent, ſans ſçavoir s'il eſt poſſible de la trouver ou non: ces derniers ſont les Sceptiques, ou Pyrrhoniens.

Pyrrhon n'a rien écrit; ſes diſciples ont laiſſé des ouvrages, qui ont été combattus, non ſeulement par l'extravagance de leurs principes, mais encore par leurs perpétuelles contradictions avec ces principes.

Les Pyrrhoniens ſe gardoient de tomber dans aucune aſſertion, même négative. S'ils étoient preſſés par les

a: De la philoſophie Pyrrhonienne.

[b] Sceptique de σκέπτεσθαι, conſidérer.
[c] Ζητεῖν, chercher.
[d] Ἀπορεῖν, douter.
[e] Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib. 1. c. 1.

objections du ſentiment de voir, de penſer, d'exiſter, ils répondoient qu'ils ne ſçavoient ce que c'étoit que la lumiére, ni la penſée, ni l'être, ou le néant. Ils n'admettoient aucune régle de diſcerner la vérité, & ils regardoient toute ſorte de raiſonnements, comme également frivoles [f]; quelques raiſons qu'on leur oppoſât, ils en alléguoient de contraires [g]; pour favoriſer une opinion oppoſée, les hommes, ſelon eux, ne devant rien affirmer, rien définir, rien juger. Ils n'avançoient cette derniére propoſition, que par maniére de doute, & ils la comparoient à une médecine, qui ne chaſſe pas ſeulement [b] de notre corps les mauvaiſes humeurs, mais qui ſe chaſſe elle-même, avec les humeurs qu'elle a rencontrées.

Les Pyrrhoniens auroient donc beſoin d'un langage nouveau; car les façons de parler ordinaires ſont formées de propoſitions affirmatives, qui ne leur conviennent pas: ainſi quand ils diſent: Je doute, ils veulent faire entendre, qu'ils ſont même incertains s'ils doutent. Ils n'admettoient rien de vrai, ni de faux; car comme, ſelon eux, les préjugés, les coutumes, les fantaiſies des hommes font regarder par les uns comme vrai, ce que les autres eſtiment faux, il faudroit que toutes choſes fuſſent vraies, & fauſſes en même temps.

Le but de la Sceptique, eſt de rendre l'eſprit parfaitement tranquille, & de déraciner les paſſions: ceux qui admettent des biens, & des maux, ſont continuellement agités du déſir, qui les entraîne vers les uns, & de la crainte qui leur fait éviter les autres; mais celui qui doute, s'il y a dans la nature aucun bien, ou aucun mal, n'eſt pas ſuſceptible de trouble.

L'homme n'eſt pas exempt par la philoſophie, des impreſſions que les ſens reçoivent, comme celles du froid, & du chaud, mais le Pyrrhonien n'ajoute pas à ces impreſſions [i] le jugement que le froid, & le chaud ſoit un bien, ou un mal. Le Sceptique a la perception, & l'intelligence à la maniére des autres hommes, mais il en demeure là, il n'admet aucune conviction, il ne porte même aucun jugement, & n'a aucune opinion. Il examine toutes les déciſions [k] des dogmatiques, mais en ſuſpendant toujours ſon jugement, & en cherchant continuellement la verité. Pour entretenir cette continuelle ſuſpenſion ou indétermination, il oppoſe les apparences aux apparences, les raiſonnements aux raiſonnements, ou les raiſonnements aux apparences.

Les Pyrrhoniens rejettoient les témoignages des ſens, & les opérations de l'entendement, doutant même ſi les ſens & l'entendement exiſtent, ils prétendoient tirer de grands avanta-

---

[f] Συντάσσει δὲ τῆς Σκεπτικῆς ἴσην εἶναι μάλιστα τὸ παντὶ λόγῳ λόγον ἴσον ἀντιτίθεσθαι. *Sext. Empir. Pyrrhon. hypot. lib. 1. c. 6.*

[g] Sic Protagoras ait de omni re in utramque partem diſputari poſſe ex æquo, & de hâc ipſâ, an omnis res in utramque partem diſputabilis ſit: *Sen. epiſt. 88.*

[h] Καθάπερ, τὸ καθαρτικὸν τῶν φαρμάκων οὐ μόνον τὰς χυμὰς ὑπεξαιρεῖ τοῦ σώματος, ἀλλὰ καὶ ἑαυτὸ τοῖς χυμοῖς συνεξάγει. *Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib. 1. c. 28.*

[i] *Sext. Empir. ib. lib. 1. c. 12.*

[k] *Sext. Empir. lib. 2. c. 1.*

gés des contradictions des Dogmatiques. Les opinions, diſoient-ils, qu'on eſtime aujourd'hui des vérités, & qui ont ſuccedé à d'autres opinions contraires, ſeront peut-être détruites à l'avenir par de nouvelles découvertes.

Parmi les Dogmatiques, Dicéarque a ſoutenu qu'il n'y a point d'entendement; Gorgias a affirmé que rien n'exiſte. En ſuppoſant que l'entendement exiſte, qui pourroit connoître ſa nature? Qui pourroit expliquer quelle eſt ſa ſubſtance, & en quel lieu il réſide? Les hommes ne peuvent fonder aucune croïance ſur un moïen auſſi éloigné de leur connoiſſance. Cet entendement non ſeulement eſt guidé par des ſens trompeurs, mais il ajoute encore aux erreurs des ſens, celles qui lui ſont particuliéres, comme lorſque de ce principe, que le miel paroît doux aux uns, & amer aux autres, Démocrite en tire cette concluſion, que le miel n'eſt ni doux ni amer, & qu'Héraclite en infére, que le miel eſt doux & amer en même temps. „ Pour juger des apparences que nous recevons des ſujets, dit Montagne [*l*], il nous faudroit un inſtrument judicatoire; pour vérifier cet inſtrument, il y faut de la démonſtration, pour vérifier la démonſtration un inſtrument: nous voilà au rouët.

Les Pyrrhoniens ajoutoient qu'il ne peut pas y avoir plus de vraiſemblance que de [*m*] vérité. Car la vraiſemblance eſt la reſſemblance de la vérité: s'il n'y a point de vérité, il n'y a donc point de vraiſemblance, puiſque pour juger de la reſſemblance du portrait de Socrate, il faut connoître la figure de Socrate.

3. De la différence de la ſeconde Académie & du Pyrrhoniſme.

C'eſt une ancienne queſtion & fort débattuë par pluſieurs auteurs Grecs, de ſçavoir, en quoi conſiſte la différence de la ſeconde académie, & du Pyrrhoniſme. Plutarque avoit fait un traité ſur ce ſujet qui eſt développé avec beaucoup de ſubtilité dans Sextus Empiricus, & dans le traité moderne de la foibleſſe de l'eſprit humain.

Les Académiciens diſoient que les apparences du bon ſe rencontroient dans certaines choſes, & les apparences du mauvais dans d'autres; les Sceptiques regardoient toutes ſortes d'apparences, comme indifférentes, pour faire naître même aucune opinion de la bonté ou de la convenance d'une choſe préférablement à une autre, le choix des apparences n'étant qu'une conformité aux uſages. Les Académiciens propoſoient une indétermination générale, & une ſuſpenſion de tout jugement, comme la meilleure maniére de philoſopher; les Pyrrhoniens étoient indéterminés, ſans donner aucune préférence à l'irréſolution ſur l'affirmation. Les Académiciens diſoient, par maniére de propoſition affirmative, qu'ils ne ſçavoient rien, & qu'ils ne ſçavoient même pas, s'il eſt poſſible ou non de rien ſçavoir; les Pyrrhoniens diſoient les mêmes choſes, par forme de doute. Les Académiciens admettoient quelque ſorte de probabilité dans les uſages de la vie; les Pyrrhoniens s'y conformoient, ſans y connoître aucune probabilité. Les Académiciens avoient du penchant vers quelques objets; les Sceptiques ſe laiſſoient en-

[*l*] *Eſſ. de Montagn. liv. 2. c. 12.*

[*m*] *Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib. 2. c. 7.*

traîner par les exemples & par les coutumes, ſans écouter aucun penchant. Les Académiciens, en excluant toute vraiſemblance de jugements ou d'opinions, trouvoient quelque ſorte de vraiſemblance dans les idées, & dans la maniére de concevoir, les Sceptiques n'eſtimoient pas les idées plus vraiſemblables les unes que les autres, toute idée leur paroiſſant également incompréhenſible.

Il faut avouer cependant que la ſeconde Académie d'Arcéſilas, & la philoſophie ſceptique de Pyrrhon n'étoient qu'une même ſecte, & que ce qui a donné lieu à leurs noms différents, a été que les ſectateurs de Pyrrhon tenoient une échole particuliére, où ils reconnoiſſoient Pyrrhon pour chef; au lieu que les ſectateurs d'Arcéſilas reſtoient dans l'Académie, & vouloient paſſer pour diſciples de Socrate & de Platon.

Lorſqu'on objectoit aux Pyrrhoniens que la ſceptique n'étoit pas une ſecte, ils répondoient que ſi l'on entendoit par une ſecte, un choix, une préférence, un enchaînement d'opinions, la ſceptique n'étoit point une ſecte; mais que ſi par le terme de ſecte, on entendoit ſimplement une inſtitution ſuivant laquelle, quoiqu'on ſe conformât à des apparences de loix & d'uſages, & qu'on ſe ſervît même pour l'ordinaire des façons de parler communes, l'eſprit cependant n'acquieſçât à aucune vérité, à aucun dogme, ni à aucune opinion, & ne portât aucun jugement, ſur les conſéquences de ce qui apparoiſſoit, ni ſur les apparences mêmes, en ce cas la ſceptique étoit une ſecte.

Toutes ces ſubtilités de raiſonnements ſortent des bornes de la nature & de la raiſon, & on peut trancher la difficulté, en diſant qu'il faut être inſenſé pour douter ſincérement des vérités primitives, pour ne pas être perſuadés des principes, dont nous ſentons une conviction intérieure; & pour deſavouer les notions, dont la lumiére luit naturellement à l'eſprit. Paſchal [n] nie avec raiſon qu'il puiſſe y avoir un Pyrrhonien de bonne foi. Deſcartes [o] ſoutient que nous ne pouvons pas douter que nous n'exiſtions.

4. Nul Pyrrhonien de bonne foi.

Jean-François Pic comte de la Mirandole, qui ne ſuccéda pas moins à la ſcience, qu'à la ſouveraineté de ſon oncle, renouvella dans le ſeiziéme ſiécle la philoſophie ſceptique. Montagne dans le même ſiécle, & la Mothe-le-Vayer conſeiller d'état & précepteur de Gaſton duc d'Orléans, dans le dernier ſiécle, ont donné beaucoup de luſtre à cette philoſophie par leurs écrits.

5. Des Pyrrhoniens modernes.

La Mothe-le-Vayer, & l'auteur du traité de la foibleſſe de l'eſprit humain, ont ſoutenu (comme nous l'avons déja obſervé au ſujet de la ſeconde Académie) qu'il n'y avoit point de meilleure diſpoſition pour récevoir les lumiéres de la foi, que cette philoſophie ſceptique, ou cette ſuſpenſion générale, qui chaſſe de l'entendement toutes les opinions naturelles, pour ne le remplir que des vérités de la foi.

Mais

---

[n] *Paſchal, dans ſes penſées, c.* 21.

[o] Non poſſe à nobis dubitari quin exiſtamus. *Carteſ. princip. philoſ part.* 1.

Mais à moins que le Pyrrhonien ne renonce à ſes principes, comment pourra-t-il recevoir les lumiéres de la révélation, & s'il perſiſte à ſoutenir qu'on ne peut faire aucun uſage de la lumiére naturelle, comment diſtinguera-t-il la révélation de l'impoſture, & la vérité de l'erreur?

La lumiére naturelle doit ſe ſoumettre à la révélation, avec toute la docilité qu'elle trouve aiſément dans l'expérience de ſa propre foibleſſe: mais ſi quelqu'un venoit à propoſer cette inſtance, il faut captiver notre entendement par l'obéiſſance de la foi, juſqu'à ne pas ſe ſervir de la régle de juger, que la nature nous a donnée, le pére Valérien Magni Capucin [p] dit qu'il répondroit, que c'eſt renverſer la foi, étant abſolument impoſſible de croire, ſans l'aide d'un raiſonnement, qui conclut que celui en qui nous croïons ne ſe trompe ni ne nous trompe. Or ce raiſonnement, ſur lequel toute la religion eſt appuïée, ne peut avoir aucune force, ſi l'on détruit la régle naturelle de juger que Dieu nous a donnée.

Ce n'eſt qu'en faiſant uſage de ma raiſon, que je puis m'aſſurer des vérités révelées. Et la raiſon ſuivant S. Auguſtin, ne ſe ſoumettroit jamais, ſi elle ne jugeoit qu'il y a des occaſions où elle doit ſe ſoumettre.

CHAPITRE DIXIÈME.

Des Pythagoriciens.

SOMMAIRE.

1. *De Phythagore.* 2. *Etymologie du nom de Pythagore.* 3. *Le titre de philoſophe inventé par Pythagore.* 4. *De l'abſtinence des fèves.* 5. *Des ſymboles de Pythagore.* 6. *De la métempſychoſe.* 7. *Du miroir de Pythagore.* 8. *Union & morale des Pythagoriciens.*

NOus avons diviſé la philoſophie en deux branches principales, l'Ionienne & l'Italique; & aprés l'abrégé ſommaire des principales ſectes émanées de la prémiére, il eſt dans l'ordre de remonter à la ſeconde. L'échole Italique eſt de quelques années ſeulement plus moderne, que l'Ionienne: car Pythagore que l'échole d'Italie a reconnu pour chef étant jeune, connut Thalés fondateur de l'échole Ionienne, qui étoit déja vieux, & qui lui conſeilla de voïager en Egypte, pour cultiver les diſpoſitions qu'il avoit à la philoſophie.

Suivant [a] Cicéron & Lactance, Pythagore perſuadé de l'immortalité de l'ame par les leçons de ſon maître Phérécyde; quitta le métier d'athléte, pour ſe donner tout entier à la philoſophie.

[p] *Valerianus Magni, de Catholicorum credendi regulâ.*

[a] *Cic. Tuſcul. quæſt. lib. 1. Lactant. 7. cap. 8.*

1. De Pythagore.

Il y a pluſieurs opinions différentes, ſur la patrie de Phythagore [b], & ſur le nom de ſon pére : le ſentiment le plus général eſt que Pythagoré, fils d'un ſtatuaire nommé Mnéſarque, étoit né à Samos vers la 47. Olympiade, environ 590. ans avant Jéſus-Chriſt, du temps des prophétes Jérémie, Ezechiel, & Daniel, du temps de la tranſmigration des Juifs à Babylone, & de l'expulſion des Tarquins de Rome [c]. Le roi Numa, que quelques-uns ont fait diſciple de Pythagore, a donc été beaucoup plus ancien que ce philoſophe.

S. Auguſtin [d] ſe fût aiſément conformé à l'opinion qui fait Numa diſciple de Pythagore, car il a mis Thalés du temps de Romulus. Or Thalés fut contemporain & même diſciple, ſelon quelques-uns, de ce même Phérécyde [e], qui fut le maître de Pythagore. Phérécyde laiſſa en mourant [f] ſes ouvrages à Thalés. Ainſi en plaçant Thalés du temps de Romulus, Pythagore ſe trouve du temps de Numa.

Cicéron [g] & Apulée [h] ont dit que Pythagore fut diſciple de Phérécyde, & le plus grand nombre des auteurs [i], qui ont écrit touchant Pythagore, veulent qu'il ait été auſſi diſciple du fameux Zoroaſtre à Babylone. Il voïagea premiérement en Egypte, où il s'arrêta pendant l'eſpace de vingt-deux ans, appliqué à l'étude & fréquentant divers colléges des prêtres qui étoient à Memphis, à Thébes, & à Héliopolis. Il ſe fit initier dans tous leurs myſtéres, il paſſa à Babylone douze ans, qu'il employa à recevoir les inſtructions des Mages, & aïant pouſſé ſes voïages juſqu'en Ethiopie, en Arabie, & dans les Indes, il revint par l'iſle de Créte & par Delphes. Il profita des lumiéres des ſçavans de tous ces différents païs, & il viſita les oracles les plus célébres. Suivant Hermippus [k], il s'attacha principalement aux opinions des Juifs, & des Thraces. Origéne [l] rapporte que Pythagore puiſa une grande partie de ſa doctrine dans celle des Juifs, & Porphyre [m] nous apprend que non ſeulement Pythagore avoit conſulté les Egyptiens, mais qu'il avoit eu auſſi des conférences avec les Arabes, les Hébreux, & les Chaldéens. Au retour de ces longs voïages, il s'établit à Crotone ville d'Italie, dans le voiſinage de Tarente.

---

[b] *Stanl. hiſt. philoſ. part. 8. in Pythag. c. 1. p. 658.*

[c] Pythagoras fuit in Italiâ temporibus iiſdem, quibus L. Brutus patriam liberavit. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib. 4.*

Pythagoras, cùm regnante Tarquinio ſuperbo, in Italiam veniſſet, tenuit magnam illam Græciam cùm honore & diſciplinâ, tùm etiam autoritate. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib. 1.*

[d] Eodem Romulo regnante, Thales Mileſius fuiſſe perhibetur unus è ſeptem ſapientibus. *S. Aug. de civit. Dei, lib. 18 c. 24.*

[e] *Tzetz. ap. Menag. in Diog. Laërt. c. 1.*

[f] *Diog. Laërt. in Pherecyd.*

[g] *Cic. Tuſcul quæſt. lib. 1.*

[h] *Apul. floridor. lib. 2.*

[i] *Jamblich. in Pythag. Apul. floridor. lib. 2.*

[k] *Hermipp. ap. Joſeph. lib. 1. adverſus Apion.*

[l] *Orig. lib. 1. adverſ. Celſ.*

[m] *Porphyr. in Pythag.*

2. Etymologie du nom de Pythagore.

Les uns prétendant que le nom de Pythagore lui fut donné, parceque sa naissance avoit été prédite par l'oracle d'Apollon; les autres [n], parce qu'il n'y avoit pas moins de certitude & de sagesse dans ses discours, que dans les réponses de la Pythie: mais pour que cette seconde opinion fût soutenable, il faudroit que ce nom lui eût été donné fort tard, & qu'il en eût porté un autre dans sa jeunesse. Il paroît que ses disciples regardoient ses paroles comme des oracles: & la meilleure raison qu'ils pussent apporter entr'eux, c'étoit ces trois mots [o], Il l'a dit.

3. Le titre de Philosophe inventé par Pythagore.

Pythagore changea le nom de sage en celui de philosophe [p], titre plus modeste, & qui exprime seulement en Grec le désir de la sagesse. La mort de Pythagore est rapportée par Eusébe [q] à la dernière année de la 70. Olympiade. Cette mort a été racontée [r] fort diversement. Les uns ont écrit que Pythagore & ses disciples vivant d'une maniére fort retirée [s], & se séparant du reste des citoiens, pour passer les journées entiéres dans les assemblées mystérieuses qu'ils faisoient entr'eux, ils furent soupçonnés de conjuration contre la patrie: & que les Crotoniates mirent le feu à la maison, où Pythagore s'étoit enfermé avec ses disciples, dont il périt un grand nombre par les flammes; que Pythagore se sauva & s'enfuit hors de la ville, mais que s'étant trouvé sur le bord d'un champ de féves [t], il s'arrêta & aima mieux se laisser tuer par ceux qui le poursuivoient, que de traverser ce champ & de gater les féves. Dacier [u] rapporte une autre cause de cette émeute de Crotone, & prétend qu'elle fut excitée par Cylon jeune Crotoniate, que Pythagore avoit refusé de recevoir au nombre de ses disciples; qu'il prit le chemin de Locres, mais que les Locriens envoïérent au-devant de lui leurs principaux magistrats, pour le prier de se retirer ailleurs, & lui offrir tous les secours dont il auroit besoin, pour continuer son voïage; qu'il passa à Tarente, d'où une nouvelle persécution l'aïant obligé de sortir, il se retira à Métapont; mais que la sédition de Crotone aïant été comme le signal d'un embrasement général, les écholes de Pythagore furent détruites, & que lui-même âgé de 80. ou 90. ans fut tué à Métapont.

Selon Dicéarque, il se réfugia dans le temple des Muses, & y mourut aprés avoir résisté à la faim [x], pen-

[n] *Dacier vie de Pythagore.*

[o] Αὐτὸς ἔφα.

[p] *Cic. Tuscul. quæst. lib* 5.

[q] *Eusseb. chronic.*

[r] *Stanl. hist. philos. part.* 8. *c.* 19. *p.* 688. *Porphyr. & Jamblich. in Pythag.*

[s] Trecenti è juvenibus, cum sodalitii jure, sacramento quodam nexi separatam à cæteris civibus vitam exercerent, quasi cœtum clandestinæ conjurationis haberent, civitatem in se converterunt, quæ eos, cum in unam domum convenissent, cremare voluit. In quo tumultu sexaginta fere perire: cæteri in exilium profecti. *Justin. lib.* 8.

Pythagoras Samius suspicione dominationis injustâ vivus concrematus in fano est. *Arnob. lib.* 1.

Ausone avertit à cette occasion d'éviter l'humeur farouche & trop solitaire:

Vive, & amicitias semper cole: crimen ob istud
Pythagoreorum periit schola tota Sophorum. *Auson. Idyll.* 15.

[t] *Diog. Laërt in Pythag.*

[u] *Dacier, vie de Pythag.*

[x] *Tzetz. Chil.* 11. *histor.* 366.

dant quarante jours. D'autres auteurs racontent qu'au retour d'un voïage qu'il avoit fait à l'Iſle de Délos, il termina ſa vie par une mort volontaire, en s'abſtenant de toute nourriture. Enfin ſuivant quelques autres, il mena toutes ſes diſciples au ſecours des Agrigentins, contre ceux de Syracuſe [y], & cette petite armée Pythagoricienne aïant été défaite, il fut tué prés d'un champ de féves, autour duquel il fuïoit.

Juſtin rapporte [z] que la mémoire de Pythagore fut en ſi grande vénération, que l'on fit un temple de la maiſon dans laquelle ce philoſophe mourut à Métapont, & qu'il y fut adoré comme un dieu.

On lit dans Pline [a] que l'oracle aïant ordonné aux Romains, pendant la guerre des Samnites, d'élever deux ſtatuës, l'une au plus grand capitaine, l'autre au plus illuſtre philoſophe de la Gréce, ils dreſſérent ces deux ſtatuës en l'honneur d'Alcibiade & de Pythagore. La raiſon de préférer Pythagore à Socrate fut apparemment, que ces anciens Romains connoiſſoient beaucoup davantage la réputation de Pythagore, qui avoit établi ſon échole dans cette partie de l'Italie, qui étoit appellée la grande Gréce. Ovide fait cet éloge magnifique de Pythagore [b]: que ſon eſprit s'éleva juſqu'aux cieux, & que ce philoſophe pénétra par ſes lumiéres de l'entendement les choſes les plus cachées, que la nature a dérobées aux regards des hommes.

Joſeph [c] trouve une grande conformité entre les Eſſéens, & les Pythagoriciens: S. Clément d'Alexandrie témoigne [d] que Pythagore ſe conforma à Moïſe: quelques ſçavants ont pris Pythagore [e] pour le prophéte Ezéchiel: S. Ambroiſe [f] croit que Pythagore étoit Juif: Théodoret [g] & S. Clément d'Alexandrie [h] avancent même, qu'il fut circoncis. Il a paru une théſe ſoutenuë par quelques Carmes, dans un chapitre général tenu à Beziers vers la fin du dernier ſiécle [i], dans laquelle ils avançoient que Pythagore avoit été Carme, & qu'en qualité de prieur des Carmes, il avoit gouverné leurs convents de Samos & de Crotone.

Plutarque [k] ſe trompe, en diſant que Pythagore n'a laiſſé aucuns ouvrages, & qu'il ne vouloit pas que ſes préceptes fuſſent écrits. Cette autorité ne peut balancer les témoignages nombreux, qui prouvent que Pythagore avoit compoſé pluſieurs ouvrages. Le petit poëme, qui eſt venu juſqu'à nous, ſous le titre de vers dorés de Pythagore, eſt un ouvrage de Lyſis philoſophe Pythagoricien, qui fut précepteur d'Epaminondas.

Pythagore laiſſa ſes écrits à Damo

---

[y] *Diog. Laërt. in Pythag.*

[z] Cùm annos viginti Crotonæ egiſſet, Metapontum migravit, ibique deceſſit. Cujus admiratio tanta fuit, ut ex domo ejus templum facerent, eumque pro Deo colerent. *Juſtin. lib.* 20.

[a] *Plin. hiſt. nat. lib.* 34. *c.* 6.

[b] Mente Deos adiit, & quæ natura negavit
Viſibus humanis, oculisque pectoris hauſit. *Ovid. metam lib.* 15.

[c] *Joſeph de la guerre contre les Romains, liv.* 2. *c.* 12.

[d] *S. Clem. Alex. Strom. lib.* 5.

[e] *S. Clem. Alex. Strom. lib.* 1.

[f] *S. Ambroſ. ap. Cornel. à Lapid. in præm. comment. in Ezechiel.*

[g] *Theodoret. Sermon.* 1. *de fide, & ap. Cornel à Lapid. in præm. comment. in Ezechiel.*

[h] *S. Clem. Alex. Stromat. lib.* 1.

[i] *Faydit. dans les Sophemories.*

[k] *Plutarch. in Num.*

sa fille, avec défense de les publier. Damo obéït si exactement, que, quoique réduite à une extrême pauvreté, elle refusa une grosse somme, qui lui fut offerte de ces ouvrages. Diogéne de Laërce [l] rapporte qu'il n'étoit pas permis d'expliquer les dogmes de Pythagore, jusqu'à Philolaüs qui développa le prémier le sens de ses symboles, & de ses expressions énigmatiques. Platon aïant appris qu'il s'étoit trouvé un exemplaire des ouvrages de Pythagore en Sicile, l'acheta trois cents mines, ou cinq talents qui reviennent à quinze mille francs de notre monnoie.

4. De l'abstinence des féves.

Si l'on en croit Jamblique [m], Timicha célébre Pythagoricienne se coupa la langue, avec les dents, à la question, pour ne point révéler le secret de sa secte. Il ne s'agissoit que de découvrir à Denys tyran de Syracuse, ce que Pythagore entendoit par le précepte de l'abstinence des féves. Théano femme de Pythagore avoit été mise à mort, & avoit eu la langue coupée, avant qu'on la fît mourir, parcequ'elle refusoit de donner l'explication de ce même précepte. De touts les symboles Pythagoriques, aucun n'a tant exercé les sçavants, que celui par lequel l'usage des féves étoit défendu.

Les uns ont prétendu que le motif de cette défense étoit de peur que leur suc grossier n'appesantît le cerveau, & ne le rendît moins propre à l'étude. S. Clément d'Aléxandrie [n] cite un vers d'un Pythagoricien, dont le sens est qu'il y a autant de mal à manger des féves, qu'à manger les têtes de ses parents. Sextus Empiricus se sert [o] de la même comparaison. Hérodote témoigne [p] que les Egyptiens s'abstenoient des féves, qu'ils n'en semoient point, & qu'ils avoient même de la répugnance à regarder ces légumes: ce qui a donné lieu de penser que Pythagore avoit pris chez les Egyptiens cette aversion que Lucien [q] attribuë, à ce que les féves cuites & exposées à la lune pendant un certain nombre de nuits, se convertissent en sang. C'est peut-être sur l'opinion de ce changement des féves en sang, que Pythagore fondoit une parenté mysterieuse [r], avec ces légumes. Cicéron [s] est d'avis que les féves avoient été défenduës par Pythagore, parcequ'elles étoient contraires à la vérité des songes. D'autres [t] prétendent que le précepte de l'abstinence des féves doit être entendu figurément, soit que ce philosophe enseignât à ses disciples, par ce symbole, l'abstinence des magistratures & de toute administration publique, parce qu'aux élections & aux jugements, on donnoit les suffrages avec des féves noires & blanches; soit que par les féves il désignât l'impureté, & qu'il recommandât la continence. Toute cette dispute sera terminée, si l'on ajoute foi à ce qui a été écrit [u] par Aristoxene disciple d'Aristote, que Pythagore faisoit sa nourriture la plus

[l] *Diog. Laërt. in Pythag.*

[m] *Jamblich. in Pythag. Menag. hist. mulier. Philosophicar. in Timych.*

[n] Ἴσόν τοι κυάμους τρώγειν, κεφαλάς τε τοκήων. *S. Clem. Alex. Strom. lib.* 3.

[o] Τᾶττον ἂν τὰς κεφαλὰς φαγεῖν φασὶ τῶν πατέρων, ἢ κυάμους. *Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib.* 3. *c.* 25.

[p] *Herodot. Euterp.*

[q] *Lucien, dial. des sectes à l'encan.*

[r] Faba Pythagoræ cognata. *Hor.*

[s] *Cic. de divinat. lib.* 1.

[t] *Erasm. adag. Dacier, vie de Pythag.*

[u] Πυθαγόρας δ' ἐτῶν ὀσπρίων μάλιστα τὸν κυάμον ἐδοκίμασε λίαν. κινητικόν τε γὰρ εἶναι καὶ διαφορητικόν. Διὸ καὶ μάλιστα κέλρηται αὐτῷ. Id est, Pythagoras in leguminibus fabam præcipue approbavit; mo-

ordinaire des fèves, les estimant trés saines.

5. Des symboles de Pythagore.

Les symboles de Pythagore ont été recueillis par plusieurs sçavants. On peut les voir dans les adages d'Erasme au commencement, ou dans la traduction que Dacier en a faite. Ces symboles contenoient des instructions morales, que les commentateurs ont taché de deviner. Comme lorsque Pythagore ordonne de chausser le pié droit le prémier, & de laver le pié gauche avant le pié droit, il a fait entendre, dit-on, de faire les affaires utiles les prémieres, & de ne donner que le second rang aux occupations agréables. La défense de manger de la main gauche a été expliquée de la prohibition de tout gain illicite: quand il commande de se gratter le devant de la tête en sortant, & le derriére de la tête en rentrant, il enseigne à songer attentivement le matin à ce que l'on doit faire, & le soir à se rendre un compte exact de ce qu'on à fait pendant la journée. La défense de s'asseoir à table, si le sel n'y a été mis auparavant, est un précepte d'observer la justice en toutes nos actions; & l'avertissement de ne souffrir aucune hirondelle sous le toit est un avis de bannir les amis intéressés. Le symbole de ne pas manger son cœur est une exhortation de ne pas se laisser accabler par le chagrin; celui de ne pas porter un anneau étroit s'entend aisément de la conservation de la liberté; & celui de ne pas remuer le feu avec l'épée, signifie de ne pas irriter la colére par des injures.

6. De la Métempsychose.

Reuchlin & Dacier mettent [x] l'opinion de la métempsychose au rang des symboles, & ils prétendent que Pythagore ne l'a jamais enseignée que par allégorie, & pour inspirer l'horreur des vices, en feignant que l'ame qui s'étoit laissé dominer par la colére, passoit dans le corps d'un ours; que celle qui étoit souillée par les débauches, étoit envoïée dans le corps d'un porc, la paresseuse, dans un poisson, l'inconstante, dans un oiseau; se servant d'autres pareilles descriptions capables de faire impression sur les entendements grossiers.

Pythagore n'avoit pas défendu de se nourrir de la chair des animaux, à cause de l'opinion de la métempsychose, mais par un motif d'humanité [y], & pour accoutumer ses disciples à une nourriture plus aisée à préparer, plus saine & plus propre à rendre l'esprit subtil & délié.

Le sentiment le plus général attribué à Pythagore, le dogme de la métempsychose, comme une opinion, qu'il enseignoit réellement & sans figure, & qu'il avoit tirée des Egyptiens, chez lesquels elle avoit commencé, suivant le témoignage [z] d'Hérodote. Pour autoriser sa doctrine sur la métempsychose, il disoit qu'il se souvenoit fort bien [a] d'avoir été Ethalide, & Euphorbe ensuite, à telles enseignes qu'il avoit été tué par Ménélas, d'avoir passé

---

tum enim maxime excitat, & alvum ciet. Quamobrem ei maxime usus est. *Aristoxen. ap Aul. Gell. lib. 4. c. 11.*

[x] *Reuchl. de art. Cabalist. lib. 2. Dacier, vie de Pythagore.*

[y] *Diog. Laërt. in Pyth. Ovid. met. lib. 15.*

[z] *Herodot. Euterp.*

[a] Morte carentem animam, semperque priore relicta
Sede novis domibus vivunt habitantque receptæ.
Ipse ego (nam memini) Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram, cui pectore quondam
Sedit in adverso gravis hasta minoris atridæ;
Cognovi clypeum lævæ gestamina nostræ:

depuis la guerre de Troïe par le corps d'Hermotime, & enfin par celui d'un pêcheur de l'isle de Délos, nommé Pyrrhus. Pour convaincre quelques incrédules, il les mena avec lui dans le temple de Junon à Argos, & leur montrant un bouclier [b] suspendu parmi plusieurs autres, il leur dit: Voilà le bouclier dont je me servois, lorsque j'étois Euphorbe [c], & ce bouclier aïant été détaché, on trouva le nom d'Euphorbe écrit en dedans.

C'est à ce sujet que Lactance [d] fait cette invective contre Pythagore: S'il eût eu bonne opinion des hommes, auxquels il parloit, s'il les eût regardés comme des personnes raisonnables, eut-il osé proférer des mensonges si impudents, & étaler à leurs yeux une vanité si ridicule? Lucien [e] dans la conversation de Mycillus avec son coq, fait dire à cet oiseau qu'il se souvient d'avoir été Pythagore, & ensuite Aspasie femme de Périclés.

Hermippus [f] rapporte que Pythagore s'étant caché quelque temps dans une demeure souterraine, & en étant sorti fort maigre & fort pâle, voulut persuader qu'il revenoit des enfers. Il feignoit d'entendre la musique produite par le mouvement réglé des planétes & des cieux, & il enseignoit que la vertu & la santé n'étoient que des harmonies: que l'homme étoit formé du rapport de certains nombres, établissant l'unité pour principe de la génération, & la pluralité pour principe de la corruption. Ceux qui veulent justifier sa doctrine, prétendent qu'il n'employoit les nombres, que comme les signes, & non comme les principes des choses. Aristote [g] & Cicéron [h] attribuent aux Pythagoriciens, & non à Pythagore, d'avoir rapporté l'origine de tout ce qui existe aux nombres. Pythagore a eu la réputation d'être magicien. On a raconté de lui [i]; qu'il avoit apprivoisé une aigle avec laquelle il conversoit; qu'il fit sortir un bœuf d'un champ de féves, en prononçant quelques paroles; qu'il montra une de ses cuisses [k] qui étoit d'or, dans l'assemblée des jeux Olympiques; qu'il prédisoit les choses futures; & qu'il se fit voir le même jour & à la même heure, en la ville de Crotone & en celle de Métapont.

Cœlius Rhodiginus [l], l'ancien commentateur d'Aristophane en la comédie des nuées, & Stanlei [m] témoignent que Pythagore traçoit des lignes avec du sang sur un miroir convexe d'une telle composition, qu'en l'exposant à la face de la lune, lorsqu'elle étoit pleine, on appercevoit dans le rond de cet astre les mêmes traits, qui étoient marqués sur la glace du miroir. Campanella soutient [n]

Nuper Abanteis templo Junonis in Argis.
Ovid. metam. lib. 15.

[b] ..... clypeo Trojana refixo
Tempora testatus. *Hor.*

[c] *Diog. Laert. in Pythag.*

[d] Quod si benè sensisset de his quibus hæc locutus est, si homines eos existimasset, nunquam sibi tam petulanter mentiendi licentiam vindicasset: sed deridenda hominis levissimi vanitas. *Lactant. instit. lib. 3. c. 18.*

[e] *Lucian. dial. intitulé* le songe.

[f] *Hermipp. ap. Diog. Laert. in Pythag.*

[g] *Aristot. metaphys. lib. 12. c. 3.*

[h] *Cic. academ. quæst. lib. 2.*

[i] *Cœl. Rhodigin. lib. 19. c. 7.*

[k] *Origen. contr. Celsi. lib. 6.*

[l] *Cœl. Rhodig. lib. 9. c. 23.*

[m] *Stanleius, hist. philos. part. 8. c. 18. p. 687.*

[n] *Campanell. de sensu rerum, lib. 4. c. 16.*

que cette opération du prétendu miroir de Pythagore eſt impoſſibile, & il le prouve par des raiſons trés-ſolides, mais ſuperfluës en une queſtion ſi claire.

Quand Agrippa, dit Naudé [o], s'eſt vanté [p] d'avoir le ſecret du miroir de Pythagore, & que Noël Deſcomtes [q] a écrit que du temps de François I. & de Charles-Quint, on ſçavoit à Paris la nuit, tout ce qui s'étoit paſſé le jour, au château de Milan; le prémier ne le diſoit, que pour ſe vanter & mettre en vogue; & la relation du dernier eſt une pure fable & bourde controuvée par ceux, qui ont voulu joindre la magie aux armes de ces deux grands princes, comme l'on dit que firent autrefois Ninus & Zoroaſtre, Pyrrhus, Crœſus, Nectanebus, & Philippe de Macédoine.

Pythagore enſeignoit de commencer la journée par la muſique, la méditation, & la priére, & de la finir par l'examen de toutes les actions de la journée. Ariſtote [r] dit que Pythagore eſt le prémier, qui ait traité de la morale. Il fut redevable de ſes plus beaux préceptes [ſ] à ſa ſœur Teoclée.

A l'égard de ſa phyſique, il a connu la forme ronde du globe terreſtre & les Antipodes. Il a été le prémier qui ait découvert l'obliquité du zodiaque, & qui ſe ſoit fait une idée nette du cercle, & de la route que le ſoleil ou la terre décrit en un an. Il a fait voir que la lune reçoit ſa lumiére du ſoleil, que l'arc en ciel n'eſt que la réfraction d'une lumiére refléchie que l'étoile du ſoir, nommée Venus & Veſper, eſt la même que l'étoile du matin, appellée Lucifer & Phoſphore. C'eſt ſur ces prémiéres découvertes, que toute l'aſtronomie & la phyſique ſe ſont élevées depuis.

Pythagore ſe vantoit d'entendre l'harmonie produite par le concert céleſte, ou par les mouvements réguliers des révolutions des cieux & des planétes. Il ſera traité plus au long de cette opinion, dans le chapitre de l'aſtronomie.

Diogéne de Laërce & Plutarque rapportent [t] que Pythagore fit le ſacrifice de l'hécatombe ou de cent bœufs, pour remercier les dieux d'avoir trouvé la démonſtration [u] de ce problême, que le quarré de l'hypothénuſe, dans le triangle rectangle, eſt égal à la ſomme des quarrés des deux autres côtés. Suivant Cicéron, il n'immola qu'un bœuf en cette occaſion.

Pythagore faiſoit paſſer ſes diſciples par beaucoup d'épreuves, il obſervoit leurs diſcours, leur ris, leur démarche. Il les aſſujétiſſoit à un ſilence de cinq ans. Pendant ce noviciat, ils étoient appellés Auditeurs, & s'ils étoient admis, on les nommoit Initiés. D'autres, comme Porphyre [x], ont

Prétendu

[o] *Naudé, apologie, c. 10.*

[p] *C'eſt dans le prémier livre de la philoſophie occulte, c. 6. qu'Agrippa ſe vante de ſçavoir la compoſition du miroir de Pythagore.*

[q] *Cet auteur eſt plus connu ſous ſon nom latin de Natalis Comes.*

[r] *Ariſtot. magnor. moral. lib. 1. c. 1.*

[ſ] *Suid. in voce* Πυθαγ

[t] *Diog. Laërt. in Pythag. Plutarq. réfut. d'Epicur.*

[u] *C'eſt la 47. propoſition du prémier livre des élémens d'Euclide.*

[x] *Porphir. in Pythag.*

prétendu que ces deux classes étoient deux états fixes, suivant les dispositions & les talents, que Pythagore trouvoit en ses disciples. Les Pythagoriciens, aprés avoir achevé leur noviciat, portoient touts leurs biens en commun. Si quelqu'un quittoit la secte, touts les autres le regardoient comme mort, célébroient ses obséques [y], & lui élevoient un tombeau. Un certain Hipparque aïant révélé quelqu'un des mystéres, fut chassé de l'échole [z], & ses confréres lui firent dresser un monument comme à un défunt. Il y avoit entr'eux une parfaite union, & une obligation indispensable, de se secourir mutuellement.

9. Union & morale des Pythagoriciens.

Jamblique [a] rapporte à ce sujet qu'un Pythagoricien tomba malade dans une hôtellerie; aïant épuisé tout son argent, l'hôte lui fournit les secours nécessaires. Le malade se sentant prés de mourir, écrivit en peu de mots son histoire, mit au bas un symbole de Pythagore, pour marquer qu'il étoit Pythagoricien, & recomanda à l'hôte d'afficher ce placard. L'hôte qui comptoit peu sur le placard, ne laissa pas de l'afficher. Un disciple de Pythagore passa, lut cette affiche, vit par le symbole qu'elle étoit d'un confrére, païa à l'hôte touts ses frais, & le récompensa encore de son humanité.

Les Pythagoriciens regardoient le serment, comme une prophanation de la divinité: Syllus & Clinias aimérent mieux païer ce qu'ils ne devoient pas, que de jurer qu'ils ne devoient rien. Il s'abstenoient de chair & de poisson, & généralement de tout ce qui avoit été animé. Ils se nourrissoient de fruits, de pain, & de légumes: ils n'usoient même de ces aliments, qu'avec une grande sobriété. Empédocle d'Agrigente [b] aïant remporté la victoire aux jeux Olympiques, & ne pouvant, comme Pythagoricien, régaler le peuple, suivant la coutume, ni en viande ni en poisson, il fit faire la représentation d'un bœuf, composée avec une pâte de myrrhe, d'encens, & de toute sorte d'aromates, & le distribua par morceaux à ceux qui se présentérent: Empédocle fut un des plus illustres Pythagoriciens; il florissoit vers la 84. Olympiade. Suidas [c] nous apprend qu'il fut disciple de Parménide, & ensuite de Télaugés fils & successeur de Pythagore.

Empédocle disoit qu'il avoit été fille, plante, oiseau, poisson. Il refusa de régner [d] dans Agrigente sa patrie, pour se donner tout entier à la philosophie. Quant à l'histoire qui rapporte qu'Empédocle se précipita [e] dans les flammes du mont Gibel, afin de passer pour un dieu, & de persuader, en disparoissant, qu'il avoit été enlevé aux cieux, Pausanias & Timée la maintiennent fausse [f], dans Diogéne de Laërce qui est de leur sentiment: & il y a lieu de croire que s'il tombât dans ces flammes, ce fut par un me-

[y] *Orig. contr. Celf. lib.* 2.
[z] *S. Clem. Alex. Strom. lib.* 5.
[a] *Jamblich. in Pythag. Dacier. vie de Pythag.*
[b] *Athén. déipnof. liv.* 1. *c.* 3.
[c] *Suid. in voce* Εμπεδοκλ.
[d] *Diog. Laërt. in Empedocl.*
[e] .... Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. *Hor.*
[f] *Diog. Laërt. in Empedocl.*

tif & par un malheur ſemblable à celui de Pline qui fut englouti par l'embraſement du mont Véſuve, pour avoir voulu en examiner la cauſe de trop prés.

Une preuve de l'excellence de la morale Pythagoricienne, c'eſt que Rufin, qui traduiſit en Grec le recueil des maximes d'un Pythagoricien, nommé Sextus, l'attribua au pape S. Sixte. Pélage cita cet ouvrage, & S. Auguſtin [g] tacha de donner un ſens orthodoxe au paſſage allégué par Pélage S. Auguſtin reconnut depuis [h] que Pélage l'avoit trompé, & il avertit que l'ouvrage traduit par Rufin étoit d'un philoſophe, & non pas d'un Chrétien. S. Jérôme s'éleve [i] contre cette fourberie de Rufin, qui avoit oſé attribuer à un pape l'ouvrage d'un Pythagoricien. Baronius [k] a conjecturé avec beaucoup de vraiſemblance, que Rufin avoit ajouté à l'ouvrage de Sextus pluſieurs traits tirés de l'écriture ſainte, afin de mieux perſuader que c'étoit l'ouvrage d'un Chrétien.

Dans le ſeiziéme ſiécle, Reuchlin eſſeïa de reſſuſciter la philoſophie de Pythagore en Allemagne, comme Marſile Ficin avoit rétabli la philoſophie de Platon en Italie : mais cette entrepriſe de Reuchlin eut peu de ſuccés, & la philoſophie de Pythagore eſt reſtée en poſſeſſion de ſon ancienne renommée, ſans acquerir rien de nouveau.

CHAPITRE ONZIEME.

De la ſecte Eléate.

SOMMAIRE.

1. *De Xénophane.* 2. *De Parménide.* 3. *De Leucippe.* 4. *De Democrite.* 5. *D'Héraclite.* 6. *De Protagoras.*

LA ſecte Eléate [a] a eu pour chef Xénophane de Colophon : qui fut contemporain d'Hiéron roi de Sicile, & du poëte Epicharme, ſuivant ſaint Clément d'Alexandrie, ou du philoſophe Anaximandre, ſuivant Diogéne de Laërce : ce qui revient au même, c'eſt-à-dire qu'il floriſſoit vers la ſoixantiéme olympiade, environ 540. ans avant Jéſus-Chriſt. Xénophane a vécu [b] quatre-vingt douze ans. Il ne ſuivit ni la ſecte Italique, ni l'Ionienne. Il témoigna cependant beaucoup plus de penchant pour la philoſophie de Pythagore, quoiqu'il s'en écartât en

1. De Xénophane.

[g] *S. Aug. de nat. & grat.*

[h] *S. Aug. retract. lib. 2.*

[i] *S. Hieronym. ad Cteſiph. adverſ. Pelagian.*

[k] *Baron. annal t. 5. ad ann. 410.*

[a] Nobilis diſciplinæ hujus, ut ſcriptum video, princeps Xenophanes, quem modò nominavi : deinde eum ſecuti Parmenides & Zeno. Itaque ab his Eleatici philoſophi nominabantur. Nomen ab Eleâ ſive Veliâ Lucanorum oppido. *Cic. acad. queſt. lib. 4.*

[b] *Stanl. hiſt. philoſ. in Xenophan.*

[c] *Diog. Laërt. in Xenophan.*

pluſieurs rencontres. Touts ceux qui étant guidés du même eſprit, & ſans être entiérement Pythagoriciens, ont donné la préférence à la philoſophie de Pythagore, doivent être rangés ſous la ſecte Eléate, fort ſemblable à la ſecte Eclectique que nous expliquerons bientôt.

Les deux principaux diſciples de Xénophane, Parménide & Zénon (qu'il ne faut pas confondre avec Zénon de Cyttie chef des Stoïciens) étoient d'Elée, ville des Lucaniens en Italie, & firent donner à cette ſecte le nom d'Eléate. Suivant les uns Xénophane n'eut aucun maître; d'autres ont écrit qu'il fut diſciple [c] d'Archélaüs: mais il faudroit que ce fût un Archélaüs différent du maître de Socrate, Xénophane aïant été plus ancien que Socrate environ d'un ſiécle.

Xénophane ſoutint la pluralité des mondes, réduiſit les éléments au nombre de quatre, traita des météores, & donna une forme ronde à la divinité. Il fut poëte en même temps que philoſophe, & il compoſa un poëme de deux mille vers ſur Colophon ſa patrie. Parménide d'Elée, diſciple de Xénophane, a auſſi été, ſuivant quelques auteurs, diſciple d'Anaximandre. Platon a intitulé ſon dialogue des idées du nom de Parménide. Zénon d'Elée autre diſciple de Xenophane a paſſé pour l'inventeur de la logique. Il étoit en réputation, ſous la ſoixante & neuviéme olympiade vers l'an 504. avant Jéſus-Chriſt. Le tyran Néarque l'aïant fait appliquer à la queſtion, afin de le contraindre à découvrir les complices d'une conjuration, il nomma touts les amis & les ſerviteurs affidés du tyran, qui furent conduits au ſupplice; & enfin le peuple animé par la conſtance de Zénon lapida le tyran lui-même.

2. De Parménide.

Leucippe fut diſciple de Zénon d'Elée. Leucippe a été l'auteur du ſyſtéme des atomes rendu célébre par Epicure. Quelle eſt l'origine des corpuſcules [d] dit Lactance? ils n'en ont point d'autre que l'imagination déréglée de Leucippe dont le diſciple Démocrite a fait Epicure héritier de ſa folie. Poſſidonius rapportoit l'invention des atomes [e] à Moſchus Phénicien, qui vivoit avant la guerre de Troïe.

3. De Leucippe.

Démocrite étoit né à Milet la troiſiéme année de la ſoixante-dix-ſeptiéme olympiade: il étoit donc plus âgé d'un an que Socrate. Appollodore [f] ne place la naiſſance de Démocrite, que ſous la quatre-vingtiéme olympiade. Démocrite a été ſurnommé Abdéritain, parce qu'il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Abdére ville de Thrace. Il étudia ſous Leucippe, mais il ne s'en tint pas à ce maître, il alla chercher la ſageſſe & les connoiſſances les plus étenduës en Egypte, chez les Mages chez les Chaldéens, & juſques chez les Gymnoſophiſtes des Indes & de l'Ethiopie imitant les voïages de Pythagore, pour la doctrine duquel, il témoigna toujours beaucoup d'eſtime. Aulu-Gel-

4. De Démocrite.

[d] Ubi ſunt aut unde iſta corpuſcula? Cur illa nemo præter unum Leucippum ſomniavit? à quo Democritus eruditus hereditatem ſtultitiæ reliquit Epicuro. *Lactant. inſtit. lib. 3. c. 17.*

Ἀτόμους κόσμους ἀπέφηνε Δημόκριτος ὑπερπόνως. *Diog. Laërt in Leucipp.*

[e] *Sext. Empiric. adverſ. mathematic. Strab. lib. 16.*

[f] *Apolled. ap. Diog. Laërt. in Democr.*

le donne à Démocrite [g] le titre du plus illuſtre des philoſophes.

Démocrite eut une ardeur extrême pour l'étude, il s'enfermoit dans les tombeaux, afin de mieux méditer. Quelques jeunes gens étant venus déguiſés en ſpectres pour lui faire peur [h] il leur dit, ſans lever les yeux de deſſus ſon livre; Ne ceſſerez vous point de faire les fols? Le philoſophe Laberius rapporte que Démocrite s'aveugla par la réverbération d'un miroir ardent [i] pour ne pas voir la proſperité des méchants: mais quelle apparence que Démocrite qui rioit de toutes choſes, ait conçû un ſi violent dépit de la proſpérité des méchants? il n'eſt pas plus vraiſemblable que pour ſe délivrer des déſirs & de l'inquiétude [k] que lui cauſoit la vûë des femmes, ou afin d'étudier [l] ſans aucune diſtraction, il ſe ſoit privé de l'uſage de la vûë, qui lui étoit ſi neceſſaire pour avancer ſes progrés dans la philoſophie. Auſſi ce trait de l'hiſtoire de Démocrite eſt traité de fable par Plutarque [m], & eſt regardé comme fort incertain par Cicéron [n]; mais il paſſe pour conſtant que Démocrite abandonna le ſoin de ſon patrimoine [o], pour ne s'occuper que de la philoſophie.

Il céda à ſes fréres la part qui lui revenoit [p] dans la ſucceſſion de leur pére, dont les richeſſes devoient être fort grandes, puiſqu'il reçut chez lui Xerxés, lorſque ce Roi des Perſes paſſa en Gréce. Valére Maxime ajoute même [q] que le pére de Démocrite régala les troupes immenſes de Xerxés, & que ſes grandes richeſſes le mirent en état de faire une ſi prodigieuſe dépenſe ſans s'incommoder.

Quelques auteurs rapportent que Démocrite vit Socrate à Athénes, mais qu'il ne voulut pas s'en faire connoître. Les Abdéritains érigérent une ſtatuë à Démocrite, à l'occaſion de ſon livre intitulé le Diacoſme, dans lequel il réduiſit en un ſyſtéme, la deſcription & l'arrangement de l'univers. Ils changérent depuis de ſentiments à ſon égard; & prennant ſes ris continuels [r] pour une marque de démence, ils firent venir Hippocrate de l'iſle de Cos ſa patrie, pour traiter Démocrite. Aprés quelques entretiens qu'Hippocrate eut avec ce philoſophe, il déclara au peuple d'Abdére, que non-ſeulement Démocrite n'étoit pas inſenſé, mais qu'aucun homme n'étoit auſſi capable

---

[g] Nobiliſſimus philoſophorum Democritus. *Aul. Gell. lib.* 10. *c.* 12.

[h] *Lucien, dans le dial. intit.* l'incrédule.

[i] ..... malis bene
Eſſe ne videret civibus.

[k] *Tertull. apolog. c.* 46.

[l] *Aul. Gell. lib.* 10. *c.* 17.

[m] *Plutarch. de curioſit.*

[n] Democritus dicitur oculis ſe privaſſe; certe ut quam minime animus à cogitationibus abduceretur, patrimonium neglexit, agros deſeruit incultos. *Cic. de finib. lib.* 5.

[o] ... Democriti pecus edit agellos,
Cultaque, dum peregre eſt animus ſine corpore velox. *Hor.*

[p] *Diog. Laërt in Democr. Suid. in voce Δημοκρ. Cl. Ælian. variar. hiſtor. l.* 4. *c.* 20.

[q] *Val. Max. lib.* 8. *c.* 7.

[r] Tunc quoque materiam riſûs invenit ad omnes
Occurſus hominum, cujus prudentia monſtrat
Magnos poſſe viros & magna exempla daturos
Vervecum in patriâ craſſoque ſub aëre naſci
Ridebat curas hominum, nec non & gaudia vulgi,
Interdùm & lacrymas, cùm fortunæ ipſe minaci
Mandaret laqueum, mediumque oſtenderet unguem. *Juven.*

que lui de guérir la folie des hommes.

Démocrite s'étoit ſi peu crevé les yeux, qu'Hippocrate, dans une lettre à Damagetus dit qu'étant appellé par les Abdéritains pour remédier à la folie de Démocrite, il le trouva appliqué à la lecture & à l'anatomie, qui ſont deux occupations qui demandent l'uſage de la vûë. Ce fut auſſi dans cette occaſion [s] que Démocrite aïant ſalué à titre de fille une jeune perſonne qui accompagnoit Hippocrate, il la ſalua le lendemain à titre de femme, connoiſſant à ſes yeux qu'elle étoit devenuë femme pendant la nuit : ſagacité capable de rendre la philoſophie odieuſe à la moitié du genre humain, ſuivant la réflexion de l'auteur de la vie de Démocrite.

Son genie avoit beaucoup de force & d'étenduë, il réünit la morale, les mathématiques, la phyſique, l'aſtronomie, en un mot l'enyclopédie des ſciences. Il établit pour premiers principes, les atomes & le vuide, & pour ſouverain bien la tranquilité de l'ame.

Ariſtoxéne témoigne que Platon eut deſſein de ſupprimer les ouvrages de Démocrite, pour ſe faire honneur des découvertes de ce grand philoſophe, mais que ſes amis l'en détournérent, lui aïant repréſenté, qu'il y en avoit des exemplaires répandus en trop grand nombre, pour qu'il pût venir à bout de ſon deſſein. On lit dans l'échole de Salerne que Démocrite, à l'âge de cent neuf ans, finit ſes jours par une abſtinence volontaire de toute nourriture, & qu'en conſidération de ſa ſœur, qui ſouhaitoit de n'être pas privée de la célébration de certaine fête par un deuil domeſtique, il prolongea ſa vie de trois jours, par l'odeur des pains chauds. Diogéne de Laërce [t] ne lui donne que cent quatre ans de vie, & Diodore de Sicile ne lui en donne que quatre-vingt-dix. L'empereur Marc Auréle Antonin a écrit que Démocrite mourut mangé des poulx.

On place ordinairement Héraclite à côté de Démocrite, à cauſe du contraſte des pleurs de l'un & des ris de l'autre, quoiqu'Héraclite ſoit de quelque temps plus ancien, que Démocrite; car Héraclite vivoit ſous la ſoixante & neuviéme olympiade, environ cinq cents ans avant l'ére chrétienne. Il fut ſurnommé le ténébreux [u], à cauſe de ſa grande obſcurité. Platon même ne pouvoit entendre ſes écrits, à l'exception cependant d'une partie de ſa phyſique, que Platon inſéra dans ſes ouvrages. Quelques auteurs font Héraclite diſciple de Xénophane, d'autres ont écrit qu'il n'eut point de maître, & qu'il devint philoſophe, par de profondes & continuelles méditations. Il étoit né à Ephéſe. Il établit le feu pour principe général de toutes choſes, & il annonça que le monde finiroit par un embraſement. Les uns ont attribué à cette réflexion la cauſe de ſes larmes, d'autres eſtiment qu'il gémiſſoit & pleuroit continuellement de la folie des hommes. 5. D'Heraclite.

La philoſophie lui inſpira un tel détachement des grandeurs, qu'il réſigna à ſon frere la principauté d'Ephéſe. Darius fils d'Hyſtaſpe roi de Perſe recher-

[s] Puellam Hippocratis comitem virginem primo, ſequenti verò die fœminam ſalutavit, quod nocturnæ defloration is veſtigia in ejus oculis perciperet, inviſâ generis humani dimidio ſagacitate. *Joann. Chryſoſt. Magnenus in vitâ Democriti Suid. in voce* Δημοκρ.

[t] *Diog. Laert. in Democr.*

[u] *Lucien, dial des ſectes à l'encan.* Clarus ob o bſcuram linguam. *Lucret.*

cha ſon amitié. Héraclite étant attaqué de l'hydropiſie, demanda aux médecins s'ils pourroient bien changer la pluïe en un temps ſec & ſerain [x], mais voïant qu'ils ne ſçavoient que répondre à cette énigme, il ne voulut pas les conſulter davantage, & de ſon ordonnance, il ſe mit dans du fumier, pour faire tranſpirer ſes humeurs. Ce reméde ne lui réüſſit pas, & il mourut peu aprés, âgé de ſoixante ans.

6. De Protagoras.

Parmi les philoſophes de la ſecte Eléate, on trouve un Protagoras d'Abdére, qui aïant avancé que les connoiſſances humaines étoient trop bornées, pour ſçavoir ce qu'on devoit penſer des dieux, fut chaſſé par les Athéniens de leur ville, & ſes ouvrages furent condamnés au feu. Il fut le chef de l'art des Sophiſtes, que Platon combat dans pluſieurs de ſes dialogues.

CHAPITRE DOUZIÉME.

Des Epicuriens.

SOMMAIRE.

1. *D'Epicure.* 2. *Louanges de ſes vertus.* 3. *Epicure a été le plus laborieux des philoſophes.* 4. *De la philoſophie Epicurienne.*

1. D'Epicure.

EPICURE [a] nâquit la troiſiéme année de la cent neuviéme Olympiade, trois cents quarante-deux ans avant l'ére Chrétienne, dans un bourg du territoire [b] d'Athénes. Sa famille étoit illuſtre parmi celles de l'Attique. Il préféra la philoſophie de Pythagore à celles de Platon & d'Ariſtote. Cicéron [c] dit qu'Epicure arroſa ſes jardins des eaux puiſées dans les ſources de Démocrite. Cicéron [d] un peu auparavant avoit blâmé l'ingratitude d'Epicure envers Démocrite. Ce fut peu de temps aprés la mort d'Aléxandre, vers la fin de la vie d'Ariſtote, qu'Epicure ſe fit chef de la ſecte, qui a porté ſon nom. Aucune ſecte n'a eu autant de vogue, & ne s'eſt ſoûtenuë avec autant d'éclat que l'Epicurienne. C'eſt à cette grande réputation qu'on doit attibuer le déchaînement de toutes les ſectes, pour leſquelles celle d'Epicure a toujours été un objet d'averſion & de jalouſie. Nous ne liſons pas les mêmes reproches contre Ariſtippe & les Cyrénaïques, qui les méritoient bien davantage, que contre Epicure & ſes ſectateurs, parce que la ſecte Cyrénaïque n'a jamais eu une vogue fort étenduë, au lieu que l'Epicurienne a été la plus floriſſante de toutes. Cette philoſophie fut ſurtout celle des perſonnes les plus qualifiées de la Gréce & de Rome; & du temps de Diogéne de Laërce, ſous l'empereur Sévére, la ſecte Epicurienne attirant à elle preſque touts les diſciples, les profeſſeurs des écholes abandonnées ſe vengeoient en décriant les Epicuriens.

---

[x] *Diog. Laërt. in Heracl. Suid in voce* Ἡράκλειτ.

[a] *Sur ce que le nom d'Epicure ſignifie ſecourable en Grec, Eraſme dit*: Nemo magis promeretur nomen Epicuri quàm Chriſtus.

[b] *Lucréce fait cet éloge d'Athénes à cauſe de la naiſſance d'Epicure*:

Et primæ dederunt ſolatia dulcia vitæ,
Cùm genuere virum tali cum corde repertum,
Omnia veridico qui quondàm ex ore profudit. *Lucret. lib 6. in init.*

[c] Democritus vir magnus imprimis, cujus fontibus Epicurus hortulos ſuos irrigavit. *Cic. de nat. deor. lib. 1.*

[d] In Democritum ipſum, quem ſecutus eſt, fuit ingratus. *Cic. de nat. deor. lib. 1.*

Epicure a été fort dédommagé par les louanges qu'il a reçûës. Il a joui de ſa réputation de ſon vivant; les plus illuſtres des Grecs recherchérent ſon amitié, & ſa patrie lui érigea des ſtatuës. Ses diſciples célébroient ſa fête par des ſacrifices, & portoient ſon image gravée ſur des anneaux, comme une cauſe infaillible de bonheur. Lucréce n'héſite point à décider que le génie d'Epicure [e] a autant ſurpaſſé & effacé les autres eſprits, que le ſoleil par ſa lumiére efface celle des étoiles.

2. Louanges de la vertu d'Epicure.

Saint Jérôme loue beaucoup [f] la tempérance d'Epicure: Sénéque nonobſtant l'antipathie de la ſecte Stoïcienne, avouë [g] que les préceptes d'Epicure étoient accompagnés de ſainteté & d'auſtérité, qu'il n'étoit pas moins rigide ſur ſa volupté, que les Stoïciens ſur leur vertu. Epicure avoit écrit ſur la porte de ſon jardin [h]: Vous ſerez reçû ici avec de la bouillie & de l'eau en abondance. Diogéne de Laërce en a parlé avantageuſement, & l'apologie que Gaſſendi [i], dans la vie d'Epicure, a publiée des mœurs & de la morale de ce philoſophe, a entiérement effacé toutes les anciennes impreſſions défavorables au nom Epicurien ſur les mœurs de cette ſecte.

Diogéne de Laërce & Jamblique le louent d'avoir témoigné beaucoup de piété envers les dieux, au-lieu que les plus célébres philoſophes des autres ſectes ont été accuſés d'impiété, & que pluſieurs ont été condamnés à mort ou au banniſſement pour ce crime. Cicéron au contraire le regarde comme l'ennemi de la divinité, & il dit [k] que ſi Epicure n'a pas renverſé les temples & les autels, comme Xerxés, avec violence, il les a détruits, autant qu'il a pu, par ſes raiſonnements. Suivant Tertullien [l], c'eſt annuller la divinité, que de nier la providence à la maniére des Epicuriens.

3. Epicure le plus laborieux des philoſophes.

Epicure a été le plus laborieux de touts les philoſophes, & celui qui a laiſſé un plus grand nombre d'écrits. Chryſippe a voulu imiter la fécondité de la plume d'Epicure, mais Carnéade appelle Chryſippe un plagiaire, qui inſéroit dans ſes volumes des ouvrages entiers des autres auteurs, qui compoſoit avec précipitation, & qui ſembloit n'écrire que pour avoir la réputation d'avoir beaucoup écrit. Epicure fit un abregé de ſa philoſophie également utile, diſoit-il, & à ceux qui ne pouvoient lire touts ſes ouvrages, & à ceux qui les avoient lûs.

4. Philoſopie d'Epicure.

Il ne nous reſte de touts ſes écrits, que trois lettres inſérées dans ſa vie, par Diogéne de Laërce. La prémiére

---

[e] Qui genus humanum ingenio ſuperavit, & omnes
Reſtinxit ſtellas exortus uti æthereus ſol. *Lucret. lib.* 3.

[f] *S. Hieronym. adverſ. Jovinian. l.* 2.

[g] *Sen. de vitâ beat. c.* 13.

[h] Te polentâ excipiet, & aquam large adminiſtrabit. *Tr. hiſtor. de l'abſtin. par le p. D. Grég. Berthelet.*

[i] Quod ad mores attinet, Epicurum maximè & ſobrium & continentem extitiſſe, ac ſectam nullam philoſophorum illius ſectâ fuiſſe ſanctiorem. *Gaſſend. de vitâ Epicur.*

[k] Nec enim manibus, ut Xerxes, ſed rationibus Deorum immortalium templa & aras evertit. *Cic.*

[l] Epicurei otioſum & inexercitum, & ut ita dixerim, neminem Deum admittunt. *Tertull. ad nation. lib.* 2. *c.* 2.

eſt un abrégé de ſa phyſique, dans la ſeconde il traite des météores, la troiſiéme contient les principales maximes de ſa morale. Il faiſoit peu de cas de la rhétorique, & il mépriſoit la dialectique, à la place de laquelle il recommandoit l'ordre, & la netteté, travaillant lui même à ſe rendre intelligible, avec autant de ſoin que pluſieurs autres philoſophes en avoient eu de ſe rendre obſcurs. Il donnoit à la pénétration de l'eſprit la préférence ſur toutes les autres qualités de l'entendement.

Le ſage, ſuivant Epicure, commande à ſes paſſions, il eſt juſte, ſincére, reconnoiſſant, modéré, & ſi conſtant, qu'il ne ſe dément pas [*m*] même en ſonge. Il eſt capable de s'expoſer à la mort pour ſes amis, & à plus forte raiſon pour la patrie. Epicure faiſoit l'éloge de la frugalité, comme de l'aſſaiſonnement exquis des choſes les plus ſimples & les plus communes, qui entretient la ſanté & la vigueur, & qui maintient l'homme dans la diſpoſition la plus avantageuſe pour toutes les opérations de l'eſprit & du corps. Il mettoit le ſouverain bien dans la volupté, mais non pas dans la débauche ou dans la volupté des ſens; il entendoit par la volupté, le plus doux uſage de la raiſon & de l'eſprit, la ſatisfaction intérieure d'une bonne conſcience, la tranquillité d'une ame exemte de trouble & de crainte, enfin [*n*] une volupté qui ne peut être que le fruit de la vertu.

Il avoit pour maxime que tout eſt commun entre amis; mais il ne voulut pas aſtreindre ſes diſciples, à l'exemple des Pythagoriciens, à mettre leurs biens dans un dépôt commun, regardant cette obligation comme un effet de la défiance. Il rejettoit également l'empire du deſtin & du hazard; il faiſoit conſiſter l'un & l'autre dans le concours fortuit des atomes, & il exhortoit les hommes à ſe conduire par les régles de la prudence. Il avoit tiré le ſyſtéme des atomes de la philoſophie de Leucippe & de Démocrite. Il y ajoûtoit un mouvement de déclinaiſon d'une partie des atomes, tandis que les autres ſe mouvoient en ligne directe; afin de pouvoir expliquer leur accrochement & leur liaiſon, ſur laquelle il fondoit la formation de l'univers. Cicéron ſe mocque [*o*] de ces différents mouvements introduits dans les atomes, ſans une cauſe prémiére qui leur imprime ces mouvements.

Epicure enſeignoit que Dieu eſt un être immortel, ſouverainement parfait & heureux: il admettoit auſſi des divinités inférieures; il diſoit que l'impie n'eſt pas celui qui rejette la multitude des dieux, mais celui qui attribuë aux dieux des choſes indignes de la divinité. Il ſuppoſoit dans Dieu & dans les

[*m*] *Diog. Laërt. in Epicur.*

[*n*] Negat Epicurus jucunde vivi poſſe, niſi cum virtute vivatur. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 3.

Clamat Epicurus, is quem vos nimis voluptatibus eſſe deditum dicitis, non poſſe jucundè vivi, niſi ſapienter, honeſtè, juſteque vivatur, nec ſapienter, honeſtè, juſtè, niſi jucundè: neque enim civitas in ſeditione beata eſſe poteſt, nec in diſcordia dominorum, domus: quo minus animus à ſe diſſidens, ſecumque diſcordans guſtare ullam partem liquidæ voluptatis ac liberæ poteſt. *Cic. de finib. bonor. & malor. lib.* 2.

[*o*] *Cic. de finib. bonor. & malor. lib.* 1.

les divinités inférieures [p] une égale indifférence pour tout ce qui ſe paſſe parmi les hommes, aïant pouſſé l'aveuglement juſqu'à nier la providence.

Il donnoit une entiére croïance, & rapportoit toute régle de juger, au témoignage des ſens, ſoutenant même [q] que le ſoleil, & la lune n'étoient pas plus grands, qu'ils paroiſſent à nos yeux. Il diſoit que le ſoleil s'allume touts les matins de nouveaux feux, & s'éteint touts les ſoirs dans les eaux de l'Océan: il poſoit pour principe que le ſoleil, la lune, les étoiles, les planétes, la terre, la mer, enfin touts les corps céleſtes & terreſtres avoient été produits par le mouvement & l'acrochement des atomes, dont ils ſont partie. Il a ſoutenu le vuide, & que ſans le vuide il ne pourroit y avoir de mouvement; que l'univers étoit infini, ſans quoi il ne pourroit éviter de ſe diſſoudre dans les eſpaces, par leſquels il ſeroit terminé; que les atomes étoient immubles, éternels, indiviſibles; que leurs différentes poſitions faiſoient les couleurs; que l'atome de lui-même n'avoit aucune couleur, & étoit imperceptible aux ſens; que l'ame étoit matérielle, ſans quoi elle ne pourroit avoir ni action ni ſentiment.

Il joignoit quelquefois à la phyſique des explications empruntées de la géométrie, comme lorſqu'il diſoit que la glace eſt formée par le briſement des parties, qui compoſent l'eau, & par l'accrochement des triangles aigus & ſcalénes. Epicure mourut a l'âge de 72. ans, la 2. année de la 127. Olympiade, 270. ans avant Jéſus-Chriſt. Sa mort fut cauſée par les douleurs les plus vives d'une rétention d'urine, au milieu deſquelles, il ſe diſoit heureux par le ſouvenir de ſa vie paſſée [r], tenant à ſes diſciples des propos dignes d'admiration, au jugement même, [s] de Sénéque ennemi, comme Stoïcien,

[p] Omnis enim divûm per ſe natura neceſſe eſt
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur,
Semota ab noſtris rebus, ſejunctaque longè:
Nam privata dolore omni, privata periclis
Ipſa ſuis pollens opibus, nil indiga noſtri,
Nec benè pro meritis capitur, nec tangitur irâ *Lucret lib. 1.*

[q] Nec nimio ſolis major rota, nec minor ardor
Eſſe poteſt, noſtris quam ſenſibus eſſe videtur. *Lucret. lib. 1,*
Lunaque ſive notho fertur loca lumine luſtrans,
Sive ſuam proprio jactat de corpore lucem,
Quidquid id eſt, nihilo fertur majore figurâ
Quàm noſtris oculis, cùm cernimus, eſſe videmus.
Lucret. lib. 5.

[r] Epicurus Hermacho ſalutem: cùm ageremus vitæ beatum eumdemque ſupremum diem, ſcribebamus hæc. Tanti autem morbi aderant veſicæ & viſcerum, ut nihil ad eorum magnitudinem poſſet accedere. Compenſabatur tamen cum his omnibus animi lætitia quam capiebam memoriâ rationum inventorumque noſtrorum. Sed tu ut dignum eſt tuâ erga me & erga philoſophiam voluntate ab adoleſcentiâ ſuſceptâ, fac ut Metrodori tueare liberos. *Cic. de finib. bonor. & malor. lib. 2. & Tuſcul. quæſt. lib. 5.*

[s] *Sen. epiſt. 14. 79. & paſſim.*

de la ſecte Epicurienne. Cicéron trouve que cette fermeté, avec laquelle Epicure mourut, ne s'accorde pas avec ſa doctrine.

La courtiſanne Leontium, qui fut aimée d'Epicure, & fort zélée pour la ſecte de ſon amant [*t*], écrivit contre Théophraſte le Péripatéticien. Pline [*u*] exprime fortement l'indignité qu'il trouvoit dans la hardieſſe de cette courtiſanne, en diſant qu'elle donna lieu au proverbe, dont le ſens étoit qu'il ne reſtoit plus qu'à s'aller pendre, puiſque les ſçavants étoient expoſés à de tels affronts.

CHAPITRE TREZIÈME.

De la ſecte Eclectique.

SOMMAIRE.

1. *De Potamon.* 2. *La ſecte Eclectique a été celle des plus grands philoſophes.*

1. De Potamon. POTAMON d'Alexandrie [*a*], qui vivoit ſous l'empire d'Auguſte, eſt reconnu pour chef de la ſecte Eclectique, qu'il a plûtôt formée par ſon exemple que par ſes préceptes, puiſque ce n'eſt pas, à proprement parler, une ſecte nouvelle, mais un compoſé de toutes les autres. Elle ne s'attache à aucun maître, & choiſit dans toutes les autres ſectes les opinions les mieux prouvées, ou au moins les plus vraiſemblables. Diogéne de Laërce témoigne que la ſecte Eclectique étoit récente de ſon temps [*b*], il y a cependant cent ſoixante & dix-neuf ans depuis la mort d'Auguſte, ſous lequel Potamon a vécu, juſqu'à l'empereur Sévére, ſous lequel on place communément Diogéne de Laërce.

On peut aſſurer que la Philoſophie Eclectique eſt la meilleure de toutes, car chaque ſecte a atteint par quelqu'endroit à la vérité, & il n'y en a aucune qui n'ait avancé des erreurs. Origéne [*c*] avoit coutume de parcourir les ſectes des philoſophes, & de choiſir entre leurs différents ſentiments. Il ſuivoit en cela la méthode de ſaint Clément d'Aléxandrie [*d*] ſon maître, qui jugeoit que la ſeule ſecte qui méritoit le nom de philoſophie étoit celle, non qui reclame Platon

---

[*t*] Non modò Epicurus & Metrodorus & Hermachus contra Pythagoram, Platonem, Empedoclemque dixerunt; ſed meretricula etiam Leontium contra Theophraſtum ſcribere auſa eſt, ſcito quidem illa ſermone & Attico, &c. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

[*u*] Ceu vero neſciam adverſus Theophraſtum hominem in eloquentiâ tantum, ut nomen divinum inde invenerit, ſcripſiſſe etiam fœminam, & proverbium inde natum, ſuſpendio arborem eligendi. *Plin. in præm. hiſt. natur.*

[*a*] *Potamon d'Alexandrie le philoſophe doit être diſtingué de Potamon de Mytyléne l'orateur, qui étoit en telle recommandation auprés de Tibére, que lorſqu'il retourna en ſa patrie, cet empereur lui donna des lettres conçuës en ces termes: Si quelqu'un fait quelque tort à Potamon, qu'il ſçache que c'eſt s'adreſſer à moi-même. Suid. in voce* Ποτάμων.

[*b*] Πρὸ ὀλίγου.

[*c*] *Huet. Origenian. lib.* 2. *c.* 1. §. 4.

[*d*] *S. Clem. Alex. Strom. lib.* 1.

pour ſon auteur, ou Ariſtote, ou Zénon, ou Epicure, mais celle qui prend dans chacune de ces ſectes ce qu'il y a de meilleur. Lactance [e] déclare qu'il eſt de l'avis de ceux, qui ramaſſant de côté & d'autre la vérité répanduë parmi les différents philoſophes, la rédigent en un ſeul ſyſtéme.

L'eſprit de la ſecte Eclectique a commencé long-temps avant Potamon, & il eſt preſque auſſi ancien que la philoſophie elle-même. Platon diſoit : Aimons Socrate, mais aimons encore davantage la vérité : maxime dont Ariſtote ſe ſervit contre ſon maître. Platon dit dans le Criton [f], qu'il ne ſuit point d'autre autorité que celle de la raiſon. Ariſtote déclare la vérité [g] préférable à toutes les autorités. Platon [h] & Cicéron [i] avoient pour principe qu'il ne faut pas conſidérer, par qui une opinion a été ſoûtenuë, mais ſur quelles raiſons elle eſt appuïée.

2. La ſecte Eclectique a été celle des plus grands philoſophes.

Platon avoit tiré de Pythagore la maniére d'appliquer la vertu des nombres & les démonſtrations géométriques aux choſes naturelles. Il avoit emprunté d'Héraclite, une partie de ſa phyſique ; d'Epicharme, la doctrine des idées ; de Socrate, ſa morale, ſa politique & ſon [k] œconomique : & il avoit pris des Egyptiens, la méthode d'expliquer ſes opinions, par des fictions & des allégories.

Quoique Cicéron ſe donne pour académicien, il choiſit cependant dans les écholes des autres philoſophes, & s'approprie tout ce qui eſt à ſon goût. Il ſuit quelquefois les Stoïciens, & quelquefois ſes ſentiments particuliers. Horace [l] n'eſt pas ſi fidéle à Ariſtippe & à Epicure, qu'il ne devienne [m] de temps en temps Péripatéticien & Stoïcien, ſans ſe lier à aucune ſecte. Sénéque a quelquefois abandonné la doctrine du Portique, & il déclare [n] que ſi quelqu'un s'attache tellement aux opinions d'un autre, qu'il ne s'en départe jamais, il montre plûtôt en cela le ſentiment d'un homme factieux, que d'une perſonne raiſonnable. Il témoigne [o] ouvertement qu'il ne ſuit aucun maître, & qu'il ne veut porter le nom d'aucune ſecte ; qu'il n'eſt point eſclave de ceux qui l'ont devancé, mais qu'il leur prête ſon conſentement, en ſe réſervant la liberté de le retirer, quand il le juge à propos. Qu'il faut faire dans la philoſophie [p], comme

[e] Docemus nullam ſectam fuiſſe tam deviam, nec philoſophorum quemquam tam inanem, qui non videret aliquid ex vero ..... quod ſi extitiſſet aliquis, qui veritatem ſparſam per ſingulos, per ſectaſque diffuſam colligeret in unum, ac redigeret in corpus, is profecto non diſſentiret à nobis. *Lactant. inſtit. lib. 7. c. 7.*

[f] *Plat. in Crit. t. 1. p. 46. edit. Henric. Steph.*

[g] *Ariſtot. ethic. lib. 1. c. 4.*

[h] Πάντως δ' ἄτοπον συνηρτῆσθαι, ὅστις ἀνῃρεῖ τὰς ἰδέας, ἀλλὰ πάντως ἀναιρεῖ ἄλλας φύσεις ἢ οὔ. *Plat. in Charmid. t. 2. edit. Henric. Steph. p. 161.*

[i] Non tàm autores in diſputando quàm rationis momenta quærenda ſunt. *Cic. de nat. deor. lib. 1.*

[k] *L'œconomique eſt la ſcience de gouverner la maiſon particuliére, comme la politique eſt la ſcience de gouverner la ville. Ces mots viennent des mots Grecs* οἶκος, domus, *&* πόλις urbs.

[l] Nullius addictus jurare in verba magiſtri. *Hor.*

[m] *Hor. Carm. lib. 1. Od. 34. & epiſt. lib. 1. epiſt. 1.*

[n] *Sen. epiſt. 113. & 117. & de vitâ beatâ, c. 3. & de otio ſapientis in init.*

[o] *Sen. epiſt. 12. 21. & 33.*

[p] Quod fieri in ſenatu ſolet, faciendum ego in philoſophiâ quoque exiſtimo. Cùm cenſuit aliquis, quod

dans le Sénat où lorſque quelqu'un propoſe un avis dont une partie plaît, & l'autre n'agrée pas; on diviſe l'avis, & on n'en prend que ce qu'on veut.

Si la philoſophie Eclectique eſt la meilleure de toutes, c'eſt auſſi la plus difficile; elle demande bien plus d'étenduë de connoiſſances, & de juſteſſe de diſcernement, pour choiſir ce que chaque ſecte a de meilleur. Profitons de cette belle exhortation de Cicéron, dont ſaint Auguſtin [q] avoue qu'il a été touché, de ſuivre non pas une ſecte particuliére, mais la ſageſſe même, en quelque lieu qu'elle ſe trouve.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

De la philoſophie moderne.

SOMMAIRE.

1. *Perſécutions de la philoſophie.* 2. *Les ſciences ont paſſé trois fois d'Orient en Occident.* 3. *Epoque pour ſéparer les anciens & les modernes* 4. *Des philoſophes, qui ont reſſuſcité les lettres en Occident.* 5. *Le plus ſçavant de tous les ſiécles a été le ſeiziéme.* 6. *Contradiction dans le ſyſtéme de Deſcartes.*

1. Perſécutions de la philoſophie.

LA philoſophie a eſſuié de fréquentes & de longues perſécutions. Elles furent commencées par Caligula ennemi des lettres. Néron plein de courroux & de dépit de n'avoir tiré aucune ſatisfaction des ſommes immenſes qu'il avoit dépenſées pour des recherches magiques, & dans leſquelles il s'étoit engagé ſur les promeſſes trompeuſes des philoſophes, les chaſſa de Rome. Domitien les proſcrivit non ſeulement de Rome, mais de toute l'Italie. Il fit même mourir quelques Romains ſous ce prétexte de philoſophie. Il haïſſoit les philoſophes, comme gens dangereux & propres à ſoulever les peuples. Apollonius de Thyane, qui trouvoit dans la philoſophie un obſtacle à la réputation & au crédit de ſes preſtiges, excita ſecretement, dit-on, la colére du tyran, qui étoit déja fort irrité de ce que ſa mort prochaine avoit été prédite par les aſtrologues.

La philoſophie proſcrite par Caligula, Nèron, & Domitien, commença à refleurir ſous Adrien, & ſes ſucceſſeurs: & elle vit ſes plus beaux jours ſous le régne de Marc Auréle Antonin. Pline, Dion Chryſoſtome, Plutarque furent des prémiers, qui remirent la philoſophie en honneur; Epictéte, Arrien ſon diſciple, Galien, Diogéne de Laërce, Aulu-Gelle, Maxime de Tyr, Taurus de Bérite, Athénée, Alexandre d'Aphrodiſée, Philoſtrate, Plotin, Apulée, Porphyre, & quelques autres rétablirent ſon ancien éclat. Bientôt après, les irruptions des Barbares, qui renverſérent l'empire d'Occident, enveloppérent la philoſophie ſous ſes ruines; & l'ignorance générale qui ſe répandit dans les ſiécles ſuivants l'empêcha long-temps de ſe relever. Elle ne commença d'être tirée de l'oubli,

---

ex parte mihi placet, jubeo illum dividere ſententiam, & ſequor. *Sen. epiſt.* 21.

[q] S. *Aug. confeſſ. lib.* 3. *c.* 4.

que chez les Arabes, par Avicenne, Alkind, Algazel, Averroës, Alpharabe, & quelques autres. Vivés témoigne beaucoup de mépris [a] pour toute cette philoſophie Africaine.

Les François aprés la priſe de Conſtantinople, rapportérent les livres d'Ariſtote, commentés par les Arabes. Il s'introduiſit alors une philoſophie tirée d'Avicenne, & autres commentateurs Africains; & le mauvais goût Arabeſque gâta les écholes, comme l'architecture, & les autres arts avoient été corrompus par le goût Gothique. Des ſubtilités vaines & barbares, prirent la place de l'ancienne philoſophie, & s'emparérent de la logique & de la métaphyſique, qui étoient preſque les ſeuls objets des philoſophes d'alors. Abélard, Albert le grand, ſaint Thomas, Duns qui eut les ſurnoms de Scot & de docteur ſubtil, ſe livrérent eux-mêmes à un genre d'étude ſi peu digne d'eux. Depuis ces chefs de la philoſophie Scholaſtique, la diſpute s'échauffa, juſqu'à la fureur, pour ſes ſubtilités, toutes mépriſables qu'elles étoient, & comme nous l'avons déja remarqué, il y eut du ſang répandu en Allemagne à l'occaſion des conteſtations qui s'élevérent entre les Nominaux & les Réaliſtes, dont les prémiers ſoûtenoient que les formalités, les natures univerſelles, & les diverſes relations expliquées par les Catégories, étoient ſeulement des différences intellectuelles, & diverſes maniéres de concevoir les objets matériels; au-lieu que les Réaliſtes établiſſoient pour principes qu'elles étoient des êtres réels diſtincts & ſéparés de la matiére. Marque déplorable de l'égarement, & de l'opiniâtreté de l'eſprit humain! Une queſtion, qui n'avoit aucun objet utile ni même réel, excita des querelles ſanglantes, quoique les deux partis ne puſſent penſer que la même choſe au fond, & qu'il n'y eût de différence que dans les expreſſions.

Cette philoſophie Scholaſtique fut preſque la ſeule ſcience qui fut connuë, juſqu'à ce que la priſe de Conſtantinople par les Turcs fut l'occaſion du rétabliſſement d'une philoſophie plus ſaine dans l'Occident, en même temps que des lettres. Nous apprenons donc de l'hiſtoire que les ſciences ont paſſé trois fois de la Gréce dans l'Occident; la prémiére, lorſque les Romains les puiſérent en Gréce; la ſeconde, lorſque les François, aprés avoir pris Conſtantinople, rapportérent du Levant les écrits d'Ariſtote, avec les commentaires des Arabes; & la troiſiéme, lorſqu'aprés la deſtruction de l'empire d'Orient par les Turcs, les ſçavans de la Gréce cherchérent une retraite en Italie.

x. Les ſciences ont paſſé trois fois de la Gréce dans l'Occident.

Nous nous ſervirons de cette époque du rétabliſſement des lettres, aprés la priſe de Conſtantinople par les Turcs, dans le milieu du quinziéme ſiécle, comme d'un terme fixe, propre à ſéparer les anciens des modernes; donnant la qualité d'anciens à tous ceux, qui ont précédé cette époque, & celle de modernes à ceux qui ont paru depuis.

y. Epoque pour diſtinguer les modernes des anciens.

Les plus célébres des Grecs, qui paſſérent en Occident, furent Jean

[a] Averroïs doctrina & metaphiſica Avicennæ, omnia denique illa Arabica mihi videntur reſpirare deliramenta Alcorani: nihil ſterit poteſt illis inſulſius frigidiuſque. *Viv. de cauſis corrupt. art.*

Argyrophile [b] Théodore de Gaze [c], George de Trébyzonde [d], Baſſarion, patriarche de Conſtantinople [e], & depuis cardinal. Gémiſthe Pléthon, qui avoit excité beaucoup de diſputes au ſujet de la philoſophie Platonicienne, étoit mort peu de temps auparavant dans le Péloponéſe. Aprés s'être trouvé au concile de Florence, ſous le pape Eugéne IV. en 1438. il avoit été engagé par les Médicis à ſéjourner dans cette cour, pendant pluſieurs années. Emmanuel Chryſolore natif de Conſtantinople eſt plus ancien; il avoit été comme le précurſeur du rétabliſſement des lettres. Il décéda à Conſtance en 1415. Il avoit eu pour auditeurs, pluſieurs ſçavants, Philelphe, Léonard d'Arezzo, le Pogge Florentin, & quelques autres.

4. Des philoſophes qui ont réſſuſcité les lettres en Occident.

L'émulation & l'ardeur, avec laquelle les ſciences furent renouvellées, formérent bientôt en Occident un grand nombre de philoſophes: Pomponace, Niphus, Marſile Ficin, Politien, les deux comtes de la Mirandole, Fracaſtor, Cardan, & autres.

Pomponace né à Mantouë en 1462. fut profeſſeur à Padouë & à Boulogne: il traita quelques matiéres phyſiques, avec toute la barbarie de l'échole; & il devint fort célébre par les traités dans leſquels il ſoûtint qu'Ariſtote avoit cru l'ame mortelle, & que l'eſprit ne pouvoit être convaincu de ſon immortalité, que par la foi. Niphus, dont le ſtyle eſt fort élégant, a été ſon principal adverſaire.

Le cardinal Bembe pris, pour arbitre de cette querelle, décida, que le livre de Pomponace ne contenoit rien de contraire à la foi. On dit pourtant, que Pomponace fut condamné à jetter lui-même ſon livre au feu. Auguſtin Niphus a laiſſé des ouvrages de philoſophie, & de politique; il fut profeſſeur en quelques univerſités d'Italie, & mourut en 1537.

Marſile Ficin étoit fils du prémier Médecin de Coſme de Médicis duc de Florence. Il a été le plus outré des Platoniciens. L'obſcurité de ſes écrits eſt impénétrable en pluſieurs endroits, à l'exemple de ceux de Platon.

Politien fut précepteur de Jean de Médicis, qui fut depuis le pape Leon X. Le nom de Politien étoit Ange Baſſi,

---

[b] *Jean Argyrophile fut choiſi par Coſme de Médicis, pour être le précepteur de Pierre ſon fils, & de Jean ſon neveu. Il fut auſſi profeſſeur de la langue Grecque à Rome.*

[c] *Théodore de Gaze né à Theſſalonique s'étant réfugié en Italie après la priſe de Conſtantinople par Mahomet II. il fut redevable à la protection du cardinal Baſſarion d'un bénéfice qu'il obtint en Calabre. Il a fait pluſieurs traductions, il préſenta ſes ouvrages au pape Sixte IV: & ne trouvant pas le préſent qu'il en reçut aſſez magnifique, il le jetta avec dépit dans le Tibre.*

[d] *George de Trebyzonde étoit natif de Candie, mais d'une famille originaire de Trebyzonde: c'eſt le même qu'on trouve ſouvent nommé George Trapezonce. Son nom eſt devenu célébre par la guerre littéraire qu'il ſoutint pour Ariſtote, contre Platon dont il parloit avec beaucoup de mépris.*

[e] *Baſſarion fut archevêque de Nicée, patriarche de Conſtantinople, & cardinal. Etant légat en France, il viſita le duc de Bourgogne avant Louis XI. ce monarque lui donnant audience, porta la main à la grande barbe du légat par un geſte de mépris, & dit:*

Barbara Græca genus retinent quod habere ſolebant.

Lui reprochant par l'application de ce vers la faute qu'il avoit commiſe. Le cardinal Baſſarion eut, dit-on, aſſez de voix pour être élevé au pontificat; mais ſon élection n'eut pas de lieu à cauſe des remontrances de quelques cardinaux ſur ſa patrie. Il fut le protecteur de tous les ſçavants. Il laiſſa ſa bibliothéque au ſénat de Veniſe, qui la conſerve précieuſement.

il fut furnommé Politien, parce qu'il étoit né à Monte-Pulciano, petite ville de Toſcane, nommée en latin, *Mons-Politianus*. Il mourut en 1494. de chagrin de l'exil des Médicis, ſes protecteurs: d'autres diſent, de chagrin de n'avoir pû plaire à une dame, qu'il aimoit.

Le fameux Jean Pic comte de la Mirandole commentoit le droit à dix ans, à 18. ans, il ſçavoit vingt deux langues. Il ſoûtint à 24. ans, neuf cents propoſitions de dialectique, théologie, mathématique, magie, cabale, phyſique, tirées des auteurs Grecs, Latins, Hébreux, Chaldéens, &c. Ces théſes furent fort critiquées: Innocent VIII. les fit examiner: treize propoſitions parurent trés-ſuſpectes. Ce jeune prince les défendit; par une apologie, qu'il fit en dix-ſept nuits, & qu'on trouve à la tête de ſes ouvrages, avec le bref d'approbation d'Alexandre VI. Il mourut à Florence, âgé de trent-trois ans, le 17. Novembre 1494. le même jour que Charles VIII. y fit ſon entrée.

Jean-François Pic ſon neveu, en ſuccédant aux états de ſon oncle, ſoûtint ſa réputation, parmi les ſçavants, & a laiſſé comme lui pluſieurs ouvrages. Sa vie fut fort traverſée, & fort malheureuſe. Il fut chaſſé de ſa principauté, par Louis Pic ſon frére puîné. Aprés avoir été rétabli en 1510, il fut encore chaſſé par les François, & enfin cruellement maſſacré par Galeotti Pic, fils de Louis ſon frére.

Rodolphe Agricola, éléve de Théodore de Gaze, renouvella les lettres en Allemagne, & dans les Païs-bas, & précéda de quelques années le célébre Eraſme.

Jérôme Fracaſtor étoit de Vérone; il fut philoſophe, médecin, poëte, & aſtronome. Il mourut d'apoplexie à Padouë [f], le ſix Août 1553. dans ſa ſoixante & onziéme année.

Jérôme Cardan vint au monde malgré ſa mére, qui l'aïant conçu hors du mariage, tenta de perdre ſon fruit par toutes ſortes de breuvages. Il fut bizarre, inconſtant, entêté de ſes prédictions. Il ſe vanta d'avoir un démon familier comme Socrate.

Le ſeiziéme ſiécle, auquel on peut, ce me ſemble, donner le titre du plus ſçavant de tous les ſiécles, a retiré l'ancienne philoſophie des ténébres, où elle étoit plongée: le dernier ſiécle a été plus loin. Il a critiqué cette ancienne philoſophie, & en a produit une, qui peut paſſer pour nouvelle, quoique le plus grand nombre de ſes découvertes ait ſa ſource dans les écrits des anciens: par exemple, la fameuſe hypothéſe des tourbillons de Deſcartes a été [g] connuë à Léucippe, à Platon, à Epicure. On trouve dans Léucippe l'axiome de méchanique emploïé par Deſcartes, comme le fondement de tout ſon ſyſtéme, que la matiére a un mouvement naturel direct; l'ancien philoſophe avoit enſeigné [h] que les atomes les plus ſubtiles tendent à monter comme en s'élançant.

5. Le ſiécle le plus ſçavant a été le ſeiziéme.

C'eſt le mouvement que Deſcartes auroit donné à ſa matiére ſubtile, s'il eût ſuivi ſes propres principes, mais par une contradiction des plus ſurprenantes, il place au centre des tourbillons cette matiére ſubtile, qui doit avoir le plus de mouvement & de force centrifuge, & il envoie à la circonférence les corps les plus maſſifs. Ce

6. Contradiction de Deſcartes.

[f] *Thuan. hiſt. lib. 4. Baillet jugem. des ſçav.*

[g] *Diog. Laërt. in Leucipp. Democr. Epicur. & Archel. Plat. ap. Paling. Zodiac. lib. 11.*

[h] *Diog. Laërt. in Leucipp.*

qui eſt non-ſeulement contraire à ſes principes, mais encore à la mechanique qu'il emploie pour l'arrangement & la conſtruction des planétes & de l'athmoſphére qui les environne, où il aſſigne une place différente à ſes trois éléments, expliquant la peſanteur par la force centrifuge des corps les plus légers, qui aïant plus de mouvement pour s'eloigner du centre, répercutent les corps plus maſſifs, & les repouſſent vers le centre. C'eſt ce que nous expliquerons plus au long dans le chapitre de la phyſique.

Galilée Florentin forma le prémier le deſſein d'une phyſique moderne, dont on peut le regarder comme le fondateur. Il étoit fils naturel de Vicenzo Galileï noble Florentin, il fut profeſſeur à Padouë, & depuis à Piſe, & mourut en 1642. âgé de 78. ans.

Gaſſendi, en levant le maſque contre Ariſtote, ne contribua pas peu à exciter Deſcartes par ſon exemple, quoique leur philoſophie ſoit contraire en beaucoup de choſes. Gaſſendi nâquit en Provence, dans le diocéſe de Digne en 1592. il fut chanoine, & prévôt de l'égliſe Cathédrale de Digne, & enſuite profeſſeur de philoſophie, & de mathématique à Aix, puis à Paris. Il eſt mort à 64. ans, dans la réputation d'un des plus ſçavants hommes, & des plus pénétrants philoſophes qui aïent jamais paru.

René Deſcartes [1] nâquit à la Haïe en Touraine, en 1597. d'une famille noble, dont il y a des branches en Bretagne, & en Poitou; il commença par porter les armes en Allemagne, & en Hongrie. Son inclination pour la philoſophie, le détermina bientôt à la retraite, & pour n'être point interrompu dans ſes méditations, il ſe retira prés d'Egmond, petite ville de Hollande, ſur le Zuyderzée, où il paſſa 25. ans, à étudier la nature. Cette longue ſolitude peut être comparée au ſommeil d'Epiménide. La reine Chriſtine l'attira en Suéde, où il mourut en 1650. quatre mois aprés y être arrivé; il étoit dans ſa cinquante-quatriéme année.

Les plus célébres philoſophes du dernier ſiécle, outre les trois, que je viens de nommer, ont été Bacon, Paſcal, Hobbes, & Boyle. François Bacon chancelier d'Angleterre, & comte de Vérulam, étoit fils de Nicolas Bacon, auſſi chancelier d'Angleterre. François mourut ſi pauvre, qu'à peine laiſſa-t-il de quoi être enterré. Sa liberalité fut la cauſe de ſon indigence. Il écrivit à Jacques I. quelque temps avant que de mourir, pour demander à ce prince quelque grace qui le mît en état de ſubſiſter, Afin, diſoit-il, que n'aïant ſouhaité de vivre, que pour étudier, il ne fût pas obligé à la fin de ſes jours d'étudier pour vivre.

Blaiſe Paſcal nâquit à Clermont en Auvergne, en l'année 1623. ſon pére, a été préſident de la cour des aides d'Auvergne, & intendant de la généralité de Rouen. On a dit de Blaiſe Paſcal, qu'il avoit appris avant l'âge de douze ans les principes de la géométrie, ſans maître & ſans livres, & qu'il avoit ſi bien conduit ſes idées & ſes raiſonnements, qu'à un âge ſi tendre & ſans aucun ſecours, il étoit arrivé par la ſeule force de ſon génie à la 32. propoſition du prémier livre des éléments d'Euclide. Paſcal a paſſé pour auteur d'un traité des ſections coniques à ſeize ans, quoique Deſcartes dans ſes lettres au pére Merſenne, montre beaucoup d'incrédulité ſur ce prodige. Paſcal

[1] *La vie de Deſcartes a été écrite par Adrien Baillet.*

cal à 19. ans inventa & donna au public le triangle arithmétique. Son traité de la peſanteur de l'air, & celui de l'équilibre des liqueurs ont été les fondements de pluſieurs découvertes phyſiques, conſtructions de machines, & expériences très-inſtructives. Paſchal mourut en 1662.

Thomas Hobbes Anglois a compoſé des ouvrages de politique, & de philoſophie, & entr'autres un traité du faſte des géométres, où ſans attaquer la géométrie, il critique les géométres, & reléve pluſieurs de leurs fautes. Il eut une penſion de Charles II. roi d'Angleterre. Il mourut le 4. Décembre 1679. âgé de 91. ans.

Robert Boyle, fils de Richard Boyle, comte de Cork en Irlande, a enrichi la phyſique d'un grand nombre d'expériences. Il eſt mort le 30. Décembre 1691.

Je ne paſſerai pas les bornes du dernier ſiécle. J'ai traité fort ſuccinctement ce qui concerne les philoſophes modernes, qui ſont bien plus généralement connus de nous, & par la proximité du temps, & par le progrés de leurs opinions, que j'expliquerai amplement, quand l'occaſion s'en préſentera.

On doit à la philoſophie moderne, cette juſtice, que l'eſprit méthodique, & la clarté y régnent beaucoup plus, que dans la philoſophie ancienne.

Le ſtyle de la philoſophie a paſſé pluſieurs fois d'une extrémité à l'autre. L'éloquence de Platon lui prêta autrefois beaucoup de brillant: on ne peut rien lire de plus barbare que ce qui a été écrit par les Arabes & les Scholaſtiques: quelques-uns de nos philoſophes modernes ont joint toute ſorte d'agréments à la plus exacte préciſion; & l'on peut leur appliquer à juſte titre, ce qu'Eratoſthéne diſoit anciennement [k] de Bion, qu'il avoit habillé la philoſophie d'une robbe ornée de fleurs.

Cette philoſophie moderne a eſſuié de grandes contradictions, avant que de pouvoir s'établir. La phiſique de Deſcartes a été proſcrite par les univerſités de Caën, & d'Angers. L'aſſemblée générale de l'Oratoire fit un decret en 1678. par lequel [l] elle déclare, qu'elle n'embraſſe aucun parti; qu'elle veut demeurer en liberté de pouvoir tenir toute bonne & ſaine doctrine; qu'elle ne défend d'enſeigner, que celles qui ſont condamnées par l'égliſe, ou qui pourroient être ſuſpectes des ſentiments de Janſenius, & de Baius, pour la théologie, & des opinions de Deſcartes, pour la philoſophie.

Enfin la philoſophie moderne a ſurmonté les obſtacles, elle s'eſt attiré l'élite des ſectateurs, & elle a pénétré dans les écholes mêmes, où les partiſans d'Ariſtote ne ſont pas aujourd'hui les plus nombreux, mais depuis peu une phyſique nouvelle, qui ne s'explique guéres que par des calculs d'algébre, commence à s'établir. Les principes en ſont entiérement oppoſés à ceux de Des-Cartes. L'attraction & le Vuide y ſervent de fondement aux hyppotéſes; peu s'en faut que la philoſophie Carteſienne ne devienne ſurannée, & que les Newtoniens ne regardent aujourdhuy Des-Cartes comme les Carteſiens dans le dernier ſiécle regardoient Ariſtote. Pluſieurs phyſiciens réſiſtent au rétabliſſement de l'attraction; & pendant que les uns vantent ce Syſtéme, comme la perfection d'une phyſique moderne qui léve toutes les difficultés, les autres regardent cette même attraction, comme un terme qui n'explique rien, & qui replonge la philoſophie dans ces qualités occultes qui ſembloient, proſcrittes ſans retour pour le Carteſianiſme.

[k] *Diog. Laërt. in Bione.*

[l] *Le p. Dan. voiag. du mond. & Deſcart. part. 3. p. 269. & 278.*

CHAPITRE QUINZIÉME.

Hiſtoire de l'Aſtronomie.

SOMMAIRE.

1. *Colonnes des enfants de Seth.* 2. *Ancienneté des obſervations Chaldéennes.* 3. *De la fable d'Atlas.* 4. *Les Egyptiens ſe vantoient de l'invention de l'Aſtronomie.* 5. *Les Grecs s'en vantoient auſſi.* 6. *Ancienneté de la diviſion de la Sphère.* 7. *Démocrite le prémier a formé un ſiſtéme.* 8. *Des anciens Aſtronomes.* 9. *D'Archiméde.* 10. *D'Eratoſthéne.* 11. *D'Hipparque.* 12. *Noms des ſignes du Zodiaque tirés de la prophétie de Jacob.* 13. *De Ptolémée.* 14. *Du rétabliſſement de l'Aſtronomie.* 15. *Des aſtronomes modernes.* 16. *Cenſure du ſiſtéme de Coppernic, & rétractation de Galilée.* 17. *Des lunettes, & téleſcopes.*

1. Colonnes des enfants de Seth.

L'Hiſtoire de la philoſophie comprend celle de l'aſtronomie. Cette hiſtoire remonteroit bien haut, ſi l'on prétendoit la commencer, depuis que les enfants de Seth élevérent deux colonnes [*a*], l'une de pierre, l'autre de briques pour tranſmettre à leur poſtérité les connoiſſances aſtronomiques, qui y étoient gravées. Joſeph dit qu'on aſſuroit de ſon temps, que la colonne de pierre ſe voïoit encore en Syrie. Il croit qu'un des motifs de Dieu [*b*] pour laiſſer les Patriarches très-long-temps ſur la terre, a été de favoriſer les progrès de l'aſtronomie.

2. Ancienneté des obſervations Chaldéennes.

Il paroît qu'aucun ancien peuple ne peut diſputer la gloire de l'ancienneté & de l'excellence de l'aſtronomie à la Chaldée. Les Chaldéens ſe vantoient d'avoir des obſervations aſtronomiques, ſuivies [*c*], depuis quatre cents ſoixante & douze mille ans: vanité ridicule & abſurde! Ariſtote s'adreſſa à Challiſthéne, qui étoit à la ſuite d'Alexandre (*d*), pour avoir par ſon moïen tout ce que les Chaldéens avoient écrit ſur l'aſtronomie. Calliſthéne lui envoïa les obſervations de dix-neuf cents trois ans. Babylone fut priſe par Alexandre, trois cents trente-un ans avant Jéſus-Chriſt. En réuniſſant ces deux nombres, on trouve que les obſervations aſtronomiques des Chaldéens ont devancé l'ére chrétienne de deux mille deux cents trente-quatre ans: d'un autre côté, en ſuivant le texte hébreu, & le calcul d'Uſſerius, on trouve que ces obſervations Chaldéennes de 1903. ans au temps d'Alexandre, remontoient environ à l'an 115. après le déluge univerſel, quinze ans après la conſtruction de la tour de Babel, que Bochard avance être la même, que la fameuſe tour du temple de Bel, qui ſervoit d'obſervatoire dans Babylone. Les avantages d'un obſervatoire pareil, & la vaſte étenduë des plaines, au milieu deſquelles Babylone étoit ſituée, ne contribuérent pas peu à rendre les Chaldéens, les plus grands obſervateurs des aſtres, qui fuſſent au monde.

Ils firent de cette ſpéculation, un art de prédire l'avenir, à peu près dans le même temps, que les Phéniciens, retirant un fruit plus ſolide de la connoiſſance des étoilles, s'en ſervirent pour régler leurs navigations, & por-

[*a*] *Joſeph antiq. liv. 1. c. 2.*
[*b*] *Joſeph antiq. liv. 1. c. 3.*
[*c*] *Cic. lib. 1. de divinat.*
[*d*] *Simplic. comment. in Ariſtot. de Cœl. lib. 2.*

ter leur commerce & leurs colonies dans la plus grande partie de la terre. On peut regarder ces navigations des Phéniciens, comme un monument des plus assurés de l'ancienneté de l'astronomie, dont Pline attribuë l'invention [e] aux Phéniciens.

3. De la fable d'Atlas.

Atlas de Libye fils de Japet fut frére de Prométhée, & si ancien que les auteurs le font aïeul du prémier Mercure par sa fille Maïa; il est appellé grand astronome [f] par S. Augustin. On a distingué trois Atlas, celui-ci qui a donné son nom au mont Atlas, qui eut en partage les Mauritanies, & dont la fable a dit qu'il soutenoit le ciel de ses épaules, à cause de ses connoissances astronomiques; à un second Atlas roi d'Italie, & un troisiéme qui a régné en Arcadie.

4. Les Egyptiens se vantoient de l'invention de l'astronomie.

Les Egyptiens se vantoient que l'astronomie avoit pris naissance chez eux & qu'ils l'avoient enseignée aux Chaldéens [g], qu'ils regardoient comme une colonie sortie de l'Egypte. Ce sont les Egyptiens qui ont donné à [h] chaque jour de la semaine le nom d'une planéte. Les noms de Pétosiris, & de Necepsos deux anciens astronomes Egyptiens, sont parvenus jusqu'à nous, & ils ont passé pour les auteurs des prémiéres tables astronomiques.

Lucien [i] attribuë l'origine de l'astronomie aux Ethiopiens, dont le ciel est sans nuage.

5. Les Grecs s'en vantoient aussi.

Les Grecs jaloux de l'honneur de la découverte de toutes les sciences, ont prétendu qu'ils étoient les inventeurs de l'astronomie. On apprend par un passage de Diodore de Sicile que les Rhodiens se vantoient d'avoir porté l'astronomie en Egypte. Les prémiéres observations astronomiques ont été attribuées à Orphée par Eudemus & par Diogéne de Laërce. Quelques auteurs les ont rapportées à Palaméde, ou à Atrée, & suivant l'histoire ancienne de la Gréce, la réputation que cette science donna à Atrée [k] l'éleva à la roïauté d'Argos. Mais plusieurs auteurs Grecs ont avoué la nouveauté de cette science parmi eux: suivant Platon [l] Thalés a été le prémier des Grecs versé dans l'astronomie: Aristote témoigne [m] que les Grecs l'ont apprise des Egyptiens; & Thalés, dans sa lettre à Pherécyde, dit que le motif de son voïage en Egypte a été d'y entretenir les sçavants astronomes.

Cédréne [n] met Zoroastre chef des Mages au rang des plus fameux astronomes de l'antiquité: & Suidas [o] lui donne l'honneur d'avoir surpassé touts les autres sçavants dans les connoissances astronomiques. Les recherches de la chronologie moderne ont tiré Zoroastre de cette antiquité obscure, où il avoit demeuré si long-temps, & elles l'ont rapproché jusqu'aux temps de Darius fils d'Hystaspe.

C'est environ dans le même temps qu'on attribuë à Pythagore [p], d'avoir découvert l'obliquité du zodiaque, quoique l'honneur de cette in-

[e] *Plin. hist. natur. lib. 5 c. 13.*
[f] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 39.*
[g] *Diod. Sic. lib. 1.*
[h] Τὸ δὲ δὴ ἐς τοὺς ἀστέρας τοὺς ἐπιγαίους πλανήτας ὠνομασμένους, τὰς ἡμέρας ἀνακεῖσθαι κατεστὰ ὑπὸ Αἰγυπτίων. *Diog. lib. 36 Dio Caff. libr. 36.*
[i] *Lucien, de l'astrologie.*
[k] *Strab. lib. 2.*
[l] *Plat. in Epinom.*
[m] *Aristot. de cœl. lib. 2.*
[n] *Cedren. histor. compend.*
[o] *Suid. in vocib.* Μαγοί, Ἀστρονομία, Ζωροάστρης
[p] *Plutarch. de placit. philosophor l. 2. c. 12.*

vention soit revendiqué par Anaximandre [q], suivant Pline, & suivant quelques auteurs, par Oenopides de Chio.

6. Ancienneté de la division de la Sphére.

L'astronomie avoit déja fait beaucoup de progrès dans la Gréce, puisque dès le temps de Thalés contemporain de Pythagore, mais beaucoup plus âgé, la sphére étoit divisée en ses cinq cercles, l'équateur, les deux tropiques, & les deux cercles polaires. Thalés [r] observa les astres, & prédit les éclipses du soleil. Pline [s] rapporte que Thalés annonça l'éclipse du soleil, qui arriva la quatriéme année de la quarante-huitiéme Olympiade, sous le régne d'Halyattés, pére de Crœsus. Eusébe [t] parle aussi de cette prédiction.

7. Démocrite forme le prémier un systéme.

Démocrite acquit une grande réputation, en réduisant la description de l'univers en un systéme, dans le traité qu'il intitula le Diacosme. Il avoit écrit plusieurs autres livres d'astronomie, dont il ne nous reste que le titre.

8. Des anciens Astronomes.

Bion disciple de Démocrite fut assez versé dans la connoissance de la sphére, pour avancer qu'il devoit y avoir des régions, où le jour & la nuit étoient chacun de six mois. Il y a un traité de la sphére, qui porte le nom d'Empédocle, mais qui est d'un auteur récent. Philolaüs Pythagoricien, contemporain de Platon, fut le prémier [u] qui expliqua les apparences célestes, par le mouvement de la terre: il est le véritable auteur du systéme [x] renouvellé par le cardinal Cusa, & développé par Copernic.

Eudoxe disciple d'Archytas, & de Platon, voïagea en Egypte, pour y apprendre des prêtres, & des astronomes du païs, ce qu'ils sçavoient de plus recherché touchant l'astronomie, & suivant le témoignage de Cicéron, il excella dans cette science. Autolycus, dont on a deux livres astronomiques, l'un de la sphére, l'autre du lever, & du coucher des planétes, vivoit du temps d'Aristote, qui écrivit aussi un traité d'astronomie, & qui fit, comme nous avons vû, de grandes recherches des observations Chaldéennes. Aristote en témoigna peu de satisfaction, & marqua pour elles peu d'estime, soit que ces observations envoïées par Callisthéne à Aristote, ne répondissent pas à la réputation qu'elles avoient, soit qu'elles fussent peu conformes aux idées, qu'Aristote s'étoit faites de la construction & de l'arrangement des cieux. Quoi qu'il en soit, il n'est rien resté de cette ancienne astronomie Chaldéenne la plus célébre de toutes.

Pythéas de Marseille fut contemporain d'Alexandre le grand, & d'Aristote. Il fut plus géographe qu'astronome. Strabon [y] le traite de grand menteur. Pythéas a composé un traité du tour de la terre.

Théophraste, successeur d'Aristote dans le Lycée, écrivit un livre de l'astronomie de Démocrite, & il fit l'histoire de l'astronomie.

---

[q] Anaximander traditur primus signiferi obliquitatem intellexisse, hoc est rerum fores aperuisse. *Plin. lib. 2. c. 8.*

[r] *Eudem. ap. Diog. Laërt. in Thal.*

[s] *Plin. lib. 2. c. 12.*

[t] *Euseb. in chronic.*

[u] Καὶ τὴν γῆν κινεῖσθαι κατὰ κύκλον πρῶτον εἰπεῖν. *Diog. Laërt. in Philol.*

[x] *Bouillaud, astronomie Philolaïque. C'est ce qui sera expliqué plus à fond dans le chapitre de l'astronomie.*

[y] Πυθέας ἀνὴρ ψευδέστατος ἐξήτασται. *Strab. lib. 1.*

Environ dans le même temps, Timocharés, & Ariſtyllus obſervérent la déclinaiſon des étoilles fixes, ſuivant que Ptolémée [z] l'a écrit. Dans la 127. Olympiade, Aratus compoſa les Phénoménes, qui portent ſon nom, par ordre d'Antigonus Gonatas, fils de Demetrius Poliorcéte. Aratus ſuivit, dans cet ouvrage, les obſervations aſtronomiques d'Eudoxe. Cet ouvrage d'Aratus a eu un grand nombre de commentateurs.

Conon, qui vivoit ſous les Ptolémées Philadelphe, & Evergéte, fit pluſieurs obſervations ſur les éclipſes de ſoleil, & de lune, & il découvrit la conſtellation, appellée la chevelure de Bérénice. Conon étoit contemporain d'Archiméde, qui parle de lui, dans ſa préface du livre de la ſphére & du cylindre.

Ariſtarque Samien eut beaucoup de réputation pour la ſcience aſtronomique, vers la 140. Olympiade. Il ſuivit l'hypothéſe de Philolaüs, touchant l'immobilité du ſoleil, & le mouvement de la terre: mais il outra ce ſyſtéme, ſoutenant que la terre ſeule, dans l'univers, étoit en mouvement, & que toutes les autres planétes étoient immobiles, comme le ſoleil. Il reſte quelques fragments de lui, touchant les grandeurs & les diſtances du ſoleil & de la lune.

9. D'Archiméde. Archiméde vivoit dans le même temps, que Conon & qu'Ariſtarque. Cicéron [a] fait cet éloge de ſa ſphére: Archiméde, en renfermant dans ſa ſphére le cours du ſoleil, de la lune, & des cinq planétes, a imité l'ouvrage de Dieu, décrit dans le Timée de Platon, puiſqu'il a compris dans une ſeule machine, des mouvements ſi différents par leur viteſſe & leur lenteur.

10. D'Eratoſthéne. Eratoſthéne de Cyréne, garde de la fameuſe bibliothéque d'Alexandrie, ſous quatre rois, les Ptolémées Evergéte, Philopator, Epiphane, & Philométor, poſſéda cet emploi pendant quarante-cinq ans. Il fut excellent aſtronome, géométre, & critique. Il compoſa, entr'autres ouvrages, un traité de la meſure de la terre, dont il reſte quelques fragments, qui font connoître qu'il avoit déterminé cette meſure avec tant de juſteſſe, & de précision, qu'il n'y a que quelques ſtades de différence, entre les eſpaces définis par Eratoſthéne anciennement, & ceux qui l'ont été depuis peu par l'académie roïale des ſciences.

11. D'Hipparque. Hipparque, dont Pline [b] fait un grand éloge, étoit de Nicée, ſuivant Strabon, ou de Rhodes, ſelon Ptolémée. Il floriſſoit environ deux cents ans après Alexandre, depuis la 153. Olympiade, juſqu'à la 163. ou depuis l'an 168. avant l'ére Chrétienne juſqu'à l'an 129. il découvrit une nouvelle étoile, compta toutes celles qui tombent ſous la vûë, & marqua

[z] *Ptolem. Almag. lib. 7. c. 2. & 3.*

[a] Archimedes cùm lunæ, ſolis, quinque errantium motus in ſphæram inligavit, effecit idem quod ille qui in Timæo mundum ædificavit Deus; ut tarditate & celeritate diſſimillimos motus una regeret converſio. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib. 5.*

[b] Hipparchus numquam ſatis laudatus, novam ſtellam ævo ſuo genitam deprehendit; ejuſque motu, quo die fulſit, ad dubitationem eſt adductus, an moverentur eæ, quas putamus adfixas. Idemque auſus rem etiam Deo improbam, annumerare poſteris ſtellas, ſideraque ad normam expangere, organis excogitatis, per quæ ſingulorum loca & magnitudines ſignaret, cœlo in hæreditate cunctis relicto. *Plin. lib. 2. c. 26.*

la grandeur, & la ſituation de chacune, aïant inventé des inſtruments propres pour ces obſervations : mais au moïen des nouveaux téleſcopes, on a découvert plus d'étoiles dans la ſeule conſtellation d'Orion, que les anciens n'en avoient apperçu, dans toute l'étenduë des cieux. Ptolémée a conſervé pluſieurs obſervations d'Hipparque ſur les équinoxes. Hipparque commenta les Phénoménes d'Aratus, & montra en quoi Aratus s'étoit trompé en ſuivant Eudoxe.

Parmi les aſtronomes qui ſont venus depuis, on remarque Geminus de Rhodes, dans la 178. Olympiade, Soſigéne, dont Jules Céſar ſe ſervit pour la réformation du Calendrier, Agrippa Bithynien, dont parle [c] Ptolémée, Andromachus de Créte, Menelaüs ſous Trajan, & Théon de Smyrne. Théon fut le chef d'une ſecte d'aſtronomes, dont l'opinion étoit, pour ainſi dire, la contrepartie de l'opinion d'Hipparque, & de ſes ſectateurs. Voici de quoi il s'agiſſoit : les aſtronomes ont marqué, ſur la face convexe du globe, ce qu'ils avoient vû dans la face concave du ciel. Ainſi la face du globe artificiel étoit proprement l'envers & le rebours de la face du ciel. Delà il s'enſuivoit un dérangement général ; car ce qui étoit à la gauche ſur le globe, de même que dans les miroirs. Théon, pour remédier à ce déſordre, vouloit que l'on peignît les conſtellations, aïant le derriére de leurs corps tournés vers nous ; Hipparque les avoit fait repréſenter, ſur la ſurface du globe, telles qu'elles paroiſſent dans le ciel à nos yeux, & comme on les voit de la terre. Ce dernier ſentiment a prévalu.

Pappus, contemporain de Théon, floriſſoit dans le quatriéme ſiécle, ſous le régne de Théodoſe le grand. Il étoit d'Alexandrie, & compoſa deux ouvrages importants qui ſe rapportent plus à la géographie qu'à l'aſtronomie, l'un une deſcription de toute la terre, l'autre une deſcription des riviéres d'Afrique.

Les anciens Romains n'avoient eu que des connoiſſances très-groſſiéres de l'aſtronomie. Les défauts des Calendriers de Romulus, & de Numa, & le peu d'ordre qu'il y eut juſqu'à la réformation faite par Céſar, marquent l'incapacité en cette ſcience, des pontifes à qui il appartenoit de régler les années. L'an 580. de Rome, Sulpitius Gallus [d] commandant de la ſeconde légion, dans la guerre contre Perſée roi de Macédoine, avertit les ſoldats que la nuit ſuivante il y auroit une éclipſe de lune, qui dureroit deux heures : & leur en expliqua les cauſes.

Jules Céſar s'appliqua beaucoup [e] à l'aſtronomie & au milieu de ſes expéditions militaires, il donna toujours une partie de ſon temps à l'étude de cette ſcience.

Pline [f] diſtingue quatre ſortes de ſectes aſtronomiques la Chaldéenne, l'Egyptienne, la Greceque, & la quatriéme ajoûtée par Jules Céſar, qui régla l'année ſur le cours du ſoleil, avec le ſecours de Soſigéne.

Manilius, qui vivoit ſous Auguſte,

[c] *Ptolem. Almag. lib. 7. c. 3.*

[d] *Tit. Liv. lib. 44.*

[e] . . . . media inter prælia ſemper Stellarum cœlique plagis, ſuperiſque vacavi. *Lucan. lib. 10.*

[f] Tres autem fuerunt ſectæ ; Chaldæa, Ægyptia, Græca : his addidit quartam apud nos Cæſar Dictator, annos ad ſolis curſum rodigens ſingulos, Soſigene perito ſcientiæ ejus adhibito. *Plin. lib. 18. c. 25.*

plus travaillé à l'astrologie judiciaire, qu'à la connoissance du ciel. Hygin, dans son astronomie poëtique, n'a presque été occupé, que de la fable. Il raconte, par exemple, que Cécrops prémier roi d'Athénes [g] fut metamorphosé au signe du verseau: qu'Erichton inventeur des chars le fut en la constellation du cocher; Erigone en celle de la vierge; & il ne traite des cieux, que par rapport aux fictions des poëtes.

12. Noms de 9 signes du zodiaque tirés de la prophétie de Jacob.

Le sentiment d'un auteur moderne [b] est que les signes du zodiaque ont été nommés par les enfants de Jacob. Cet auteur montre le rapport de leurs noms, & de la prophetie du patriarche mourant, avec les noms des constellations. Il trouve aisément le verseau dans Ruben [i], Tu t'es précipité, comme l'eau: les jumeaux, dans Simeon, & Levi: le lion, dans Juda [k], Juda est un faon de lion: les poissons, dans Zabulon [l], Zabulon habitera dans les rivages des mers, & les ports des riviéres: le taureau, dans Issachar [m], Issachar est couché entre les barres de l'étable: le sagittaire, dans Joseph [n], son arc est demeuré dans sa force; la vierge dans Dina fille de Jacob.

Les autres explications sont plus tirées; comme lorsqu'il prétend, que de Benjamin on a fait le cancer, parce que la prophétie de Jacob dit de lui (o), qu'il dévorera la proie le matin, & que le soir il partagera le butin: ce qui est renverser l'ordre des choses, & marcher à reculon comme l'écrevisse, puisqu'il est naturel de partager le butin, avant que de le manger.

L'ancienne astronomie fut une source de fictions poëtiques. Lucien (p) rapporte que Phaëton fut un sçavant astronome, qui par sa mort laissa cette science imparfaite, & qu'Endymion y fit de grands progrès. On lit dans Diodore de Sicile (q), qu'Hercule aiant délivré les Hespérides de leurs ravisseurs, Atlas pere de ces nymphes fit présent à Hercule d'une sphére: & que de là les poëtes prirent occasion d'imaginer qu'Hercule avoit relevé Atlas dans l'emploi pénible de soutenir le ciel sur ses épaules. La fable de Promethée a aussi son fondement allégorique, sur ce que ce prince étoit un trés-sçavant astronome qu'il faisoit les observations au haut du mont Caucase, & qu'une ardeur insatiable d'apprendre lui rongeoit le cœur. Le plus célébre des anciens astronomes, a été Claude Ptolémée, natif de Pélusе, en Egypte, qui vivoit dans le second siécle de l'ére Chrétienne, sous l'empire de Marc Aurele. Ses ouvrages, jusqu'au dernier siécle, ont été la source tant de l'astronomie, que de l'astrologie judiciaire, non seulement parmi les Grecs, & les Latins, mais parmi les Syriens, Arabes, Perses & autres Orientaux. Saint Isidore (r) s'est trompé grossiérement, en prenant Ptolémée l'astronome pour un roi d'Egypte.

13. De Ptolémée.

Les auteurs, qui ont traité de l'astronomie, depuis Constantin jusqu'à Charlemagne, réduisoient toute leur étude au calendrier. On connoît néanmoins, que leur capacité n'étoit pas médiocre, particuliérement celle de Bé-

[g] *Hygin. poët. Astron. lib.* 2.
[h] *Acad. des bell. lettr. t.* 5. *p.* 31.
[i] Effusus es sicut aqua. *Gen. c.* 49. *v.* 4.
[k] Catulus leonis Juda. *Gen. c.* 49. *v.* 9.
[l] Zabulon in littore maris habitabit, & in stationem navium. *Gen. c.* 49. *v.* 13.
[m] Issachar asinus fortis accubans inter terminos. *Gen. c.* 49. *v.* 14.
[n] Sedit in forti arcus ejus. *Gen. c.* 49. *v.* 24.
[o] Mane comedet prædam, & vespere dividet spolia. *Gen. c.* 49. *v.* 27.
[p] *Lucien de l'astrologie.*
[q] *Diod. Sic. lib.* 4.
[r] *S. Isidor. orig. lib.* 3. *c.* 25.

de, & d'Alcuin, précepteur de Charlemagne. Ce grand monarque, ſuivant le témoignage d'Eginhard, & des autres hiſtoriens, fut lui-même ſçavant dans l'aſtronomie. Les Arabes, & les Perſes ont beaucoup travaillé à perfectionner cette ſcience, mais ce n'a été, qu'en faiſant des obſervations aſſez exactes, ſur le ſyſtéme de Ptolémée, ſans y rien ajouter.

Le Calife Almamon, ſeptiéme de la famille des Abaſſides, & dont le regne commença en 813. fit traduire en Arabe, les meilleurs livres Grecs, & dépenſa beaucoup, pour la compoſition de ſes tables aſtronomiques. Il étoit fils du Calife Aaron, qui envoia une célébre ambaſſade à Charlemagne.

Albatégni aſtronome Arabe de Méſopotamie a laiſſé des obſervations, ſur le ſoleil, la lune, les étoilles fixes, & l'obliquité du zodiaque. Il fit ces obſervations vers l'an 912. de l'ére Chrétienne, & 300. de l'Hegyre.

Alfragan originaire de la Sogdiane (*s*), a été contemporain du Calife Almamon, qui décéda en 833. Alfragan a écrit avec beaucoup de netteté, un abrégé des éléments aſtronomiques, qui contient la deſcription de la ſphére, & les opinions des anciens, ſur les proportions des cercles excentriques, & des épicycles, & les diſtances, & groſſeurs des globes céleſtes.

Olugbeg, prince de la maiſon des Chams Tartares Mogols, a pouſſé fort loin l'étude de l'aſtronomie, il fit bâtir un Collége à Samarkand, avec un obſervatoire, & il fit faire des inſtruments d'une grandeur extraordinaire, pour rendre les obſervations plus juſtes.

Cette ſcience n'a pas ceſſé d'être cultivée, parmi les Orientaux, Jean Gravius, ſçavant Anglois, qui joignoit à une profonde connoiſſance des mathématiques, l'intelligence des langues Orientales, a témoigné qu'il avoit trouvé en Orient des aſtronomes très habiles. Les relations de la Chine nous apprennent que dans ce grand roïaume, aucune ſcience n'eſt tant en honneur que l'aſtronomie.

Il eſt cependant certain [*t*] que juſqu'à l'arrivée des miſſionaires Européans à la Chine, les aſtronomes y étoient fort ignorants. Ils croïoient que les actions bonnes ou mauvaiſes des rois changeoient ſouvent les mouvements des aſtres, ſur-tout par rapport aux éclipſes du ſoleil. Ce principe leur ſervoit à juſtifier leurs erreurs & leurs calculs défectueux, ils l'emploïoient auſſi à flatter leurs princes. Les Chinois malgré leur vanité & leur mépris pour les étrangers, ont abandonné leur aſtronomie pour ſe conformer à la nôtre, & ils rendent à l'Europe en ce point un hommage qu'ils lui refuſent en tout le reſte.

Mais pour revenir à ce qui nous eſt plus connu, Jean de Sacrobоſco Mathurin, qu'on croit avoir été Anglois, a compoſé un traité de la ſphére, qui a eu pluſieurs commentateurs. Il mourut en 1256.

Alphonſe X. roi de Caſtille, ſurnommé le Sage, après avoir été élu empereur, perdit l'empire par ſa négligence, fut dépouillé de ſes états par ſon fils Sanche, implora vainement l'aſſiſtance du roi de Maroc, & ſe retira à Seville, où après avoir maudit ſon fils ingrat, il mourut de chagrin deux ans après, l'an

[*s*] *Golius, not. in Alfrag. in init.*

[*t*] *Le p. Souciet. obſervat. Mathémat. Aſtronomiq. &c. tirées des livres Chinois, t. 2.*

l'an 1282. C'eſt à quoi Mariana [*u*] fait alluſion, lorſqu'il dit qu'Alphonſe perdit la terre à force de contempler le ciel.

Alphonſe fit dreſſer en 1270. les tables nommées Alphonſines, pour leſquelles il fit de grandes dépenſes.

Roger Bacon, cordelier Anglois, célébre par la ſcience des mathématiques, vivoit en même temps. Pierre d'Apon de Padouë, floriſſoit peu après, dans le commencement du quatorziéme ſiécle. Il a excellé dans l'aſtronomie, & dans la médecine. Les connoiſſances rares de ces deux ſçavants, les ont fait regarder comme des magiciens dans des temps de groſſiéreté & d'ignorance. Touts deux ont été juſtifiés de cette accuſation [*x*] par Naudé.

14. Du rétabliſſement de l'aſtronomie.

Les cardinaux Pierre d'Ailli François, & Nicolas Cuſa Alemand, ont relevé l'aſtronomie. George Purbach eſt un de ceux qui ont le plus contribué à la rétablir. Il s'appliqua à la lecture des ouvrages de Ptolémée dans l'original grec, au lieu qu'auparavant ces ouvrages n'étoient guéres connus, que par des traductions latines trés imparfaites, qui avoient été faites, non ſur l'original grec de l'auteur, mais ſur d'autres traductions Arabes.

Purbach eut pour diſciple George Muller, connu ſous le nom de Regiomontan [*y*], parce qu'il étoit né à Konigſberg en Pruſſe. Régiomontan fut le prémier, qui compoſa des Ephémérides, pour pluſieurs années.

15. Des aſtronomes modernes.

Le plus célébre des aſtronomes modernes, a été Nicolas Coppernic [*z*], natif de Thorn en Pruſſe, & chanoine de Warmie, né le 19. Février 1473. décédé en 1543. Il avoit dédié ſon ſyſtéme au pape Paul III. en 1540.

Tycho-Brahé, de l'illuſtre maiſon de Brahé, en Danemarc, nâquit le 19 Décembre 1546. il perdit le nez dans un duel, & s'en fit un ſi artiſtement, compoſé d'or, d'argent, & de cire, qu'il paroiſſoit naturel. Il mourut le 24. Octobre 1601. d'une retention d'urine, que le reſpect lui avoit fait ſouffrir dans le caroſſe de l'empereur.

Chrétien Longomontan Danois paſſa huit années prés de Tycho-Brahé: il a compoſé un quattriéme ſyſtéme de l'univers mêlé des trois de Ptolémée, de Coppernic, & de Tycho-Brahé. J'en donnerai une explication ſuccincte, dans le chapitre où il ſera traité de l'aſtronomie ancienne & moderne.

Jean Képler nâquit au païs de Virtemberg le 27. Décembre 1571. L'empereur Rodolphe le chargea de mettre la derniére main aux tables de Tycho-Brahé, qui devoient être nommées Rodolphines. Képler mourut à Ratisbonne, au mois de Novembre 1630.

Au commencement du dix-ſeptiéme ou dernier ſiécle, Galileo Galilei, dont il a été parlé dans le chapitre de la philoſophie moderne, obſerva les mouvements des ſatellites de Jupiter; il découvrit pluſieurs nouvelles étoil-

[*u*] Erat Alphonſo ſublime ingenium ſed incautum, ſuperbæ aures, lingua petulans, litteris potiùs quàm civilibus actibus inſtructus: dumque cœlum conſiderat, obſervatque aſtra, terram amiſit. *Mariana, de reb. Hiſpanic. lib.* 13. *c.* 20.

[*x*] *Naudé, Apolog.*

[*y*] *Le mot Allemand Konigsberg revient au mot latin Regiomontanus, & au mot françois Roiaumont.*

[*z*] *Gaſſendi a écrit les vies de Coppernic & de Tycho-Brahé.*

les; & il remarqua des taches dans le ſoleil, & des montagnes & des vallées dans la lune.

16. Cenſure du ſyſtéme de Coppernic, & retractation de Galilée.

Galilée ſe déclara hautement pour le ſyſtéme de Coppernic, & il donna lieu à la congrégation du ſaint office, d'en cenſurer les deux propoſitions capitales [a]. Voici la traduction de cette cenſure. Dire que le ſoleil eſt au centre, & abſolument immobile, & ſans mouvement local, eſt une propoſition abſurde, & fauſſe en bonne philoſophie, & même hérétique, en tant qu'elle eſt expreſſément contraire à la ſainte écriture. Dire, que la terre n'eſt pas le centre du monde, ni immobile, mais qu'elle ſe meut d'un mouvement, même journalier, eſt auſſi une propoſition abſurde, & fauſſe en bonne philoſophie; & conſidérée théologiquement, elle eſt au moins erronée dans la foi. Joignons l'abjuration ſolemnelle que Galilée en fit en ces termes: Moi Galilée, à la ſoixante-dixiéme année de mon âge, conſtitué perſonnellement en juſtice, étant à genoux, & aïant devant les yeux les ſaints évangiles, que je touche de mes propres mains, d'un cœur & d'une foi ſincére, j'abjure, je maudis, & je déteſte les ſuſdites erreurs & héréſies &c. La congrégation du ſaint office avoit fait publier en 1620. une eſpéce d'avertiſſement ſur l'ouvrage de Coppernic, des révolutions du monde, où elle marque en particulier touts les endroits, qu'elle veut qu'on corrige, & elle y permet de ſoutenir le ſyſtéme de Coppernic, par maniére d'hypothéſe ſeulement. Il eſt donc libre, ſuivant cette déciſion, de donner la préférance au ſyſtéme de Coppernic, tout ſyſtéme aſtronomique n'étant au fond qu'une hypothéſe.

19. Des lunettes & téleſcopes.

Galilée a perfectionné les téleſcopes, ou lunettes de longue vûë. Le pére Mabillon [b] a rapporté dans ſon voïage d'Allemagne, qu'il avoit vû à l'abbaïe de Scheir, diocéſe de Freiſinge, une hiſtoire eccléſiaſtique de Petrus Comeſtor, à la tête de laquelle étoient les figures des arts libéraux & que pour ſignifier l'aſtronomie, Ptolémée y étoit repréſenté obſervant les étoilles, avec une lunette ſemblable à nos lunettes d'approche. Celui qui a écrit ce manuſcrit, nommé Chonradus, étoit mort au commencement du XIII. ſiécle, comme le ſçavant Bénédictin l'a prouvé par la chronique de ce monaſtére, que Chonrad avoit continuée juſqu'à ce temps-là. Cette date eſt d'autant plus remarquable, que les ſimples lunettes qui ſemblent devoir être inventées les prémiéres, ne l'ont été que plus de cent ans aprés. On n'a trouvé aucune trace d'uſage de téleſcopes, chez les anciens. Quoique les lunettes paſſent pour une invention, qui n'a pas plus de quatre ſiécles d'ancienneté, on peut juger, qu'elles n'ont pas été inconnuës aux anciens, par un paſſage de Plaute [c], qui dit: Produiſez-moi un homme, j'aurois beſoin de lunettes pour en appercevoir un. A la vérité, on ignore quelle for-

---

[a] *Mémoir. de Trév. Décemb.* 1631. *Mercure François ann.* 1633. *p.* 696. *Cette ſentence de l'inquiſition & l'abjuration de Galilée ſont du* 22. *Juin* 1633.

[b] *Mémoir. de l'acad. des bell. lettr. t.* 1. *p.* 25.

[c] Virum cedo, neceſſe eſt conſpicilio uti.

me avoient ces lunettes, du temps de Plaute.

Si l'on ajoutoit foi [d] aux récits de Roger Bacon, & de Jean-Baptiſte Porta, on ſe perſuaderoit que les anciens ſçavoient la compoſition de certains miroirs, qui faiſoient bien plus d'effet que nos lunettes d'approche, pour rapprocher, & groſſir les objets. Mais ces récits ſont incroïables, & on peut aſſurer, que ces deux auteurs ſe ſont trompés. Le prémier avance qu'on peut faire des miroirs, qui rapprochent les objets les plus éloignés, & qui faſſent paroître les plus proches comme éloignés. Que ces miroirs font lire les charactéres les plus menus, & diſtinguer les plus petits objets, à des diſtances extraordinaires. C'eſt ainſi, ajoute Bacon, que l'on croit, que Jules Céſar, ſans quitter les Gaules, découvroit la ſituation des villes d'Angleterre, & y reconnoiſſoit les campements. Jean-Baptiſte Porta exaggére [e] encore davantage, lorſqu'il rapporte, que Ptolémée roi d'Egypte avoit un miroir, ou plûtôt une lunette, qui lui faiſoit appercevoir & diſtinguer des vaiſſeaux éloignés de ſix cents milles, ou d'environ deux cents lieuës.

L'aſtronomie a fait plus de progrés depuis cent ans, qu'elle n'en avoit fait, depuis le commencement du monde. On a obſervé dans ces derniers temps, le cours des aſtres, avec tant de juſteſſe, qu'on a découvert dans les corps céleſtes, des irrégularités, qui ſont aujourd'hui trés connuës. Il eſt permis de dire, ſans prévention, & ſans flaterie, que l'académie roïale des ſciences établie à Paris, a pouſſé les découvertes aſtronomiques, au-delà de tout ce qui s'étoit fait, dans touts les ſiécles paſſés. Mais je me renferme dans la loi que je me ſuis preſcrite de ne point parler des philoſophes qui ont atteint le ſiécle où nous vivons.

Heureuſes, dit Ovide [f], ces ames nobles & pures, qui ont pénétré dans la connoiſſance des régions céleſtes: il eſt vraiſemblable que leur cœur s'eſt autant élevé au-deſſus des paſſions, que leur eſprit s'eſt élevé au-deſſus de la terre. Suivant la penſée de Sénéque [g], les palais les plus magnifiques perdent leur éclat, aux yeux de celui qui eſt accoutumé à parcourir les cieux. Tout l'or que la terre contient, ne peut lui paroître que vil & mépriſable.

Le philoſophe Chrétien a un objet

[d] Poſſunt enim figurari perſpicua, ut longiſſimè poſita appareant propinquiſſima, & è contrario. Ita quod incredibili diſtantiâ legeremus litteras minutiſſimas, & videremus res quantumcunque parvas. Sic enim exiſtimant quod Julius Cæſar per littus maris in Galliis deprehendiſſet per ingentia ſpecula diſpoſitionem & ſitum caſtrorum & civitatum Britanniæ. *Rog. Bacon. de mirabili poteſtate artis & naturæ.*

[e] Diximus de Ptolemæi ſpeculo, ſive ſpecillo potius, quo per ſexcenta millia pervenientes naves conſpiciebat. *Joann. Bapt. Port. magiæ natural. lib. 17. c. 11.*

[f] Felices animæ, quibus hæc cognoſcere primis,
In quę domos ſuperas ſcandere cura fuit.
Credibile eſt illos pariter vitiiſque jociſque.
Altius humanis exeruiſſe caput.
Non Venus & vinum ſublimia pectora fregit,
Officiumve fori, militiæve labor.
Nec levis ambitio, perfuſaque gloria fuco,
Magnarumque fames ſollicitavit opum.

infiniment plus ſublime. Le fruit de l'aſtronomie doit être, conformément aux paroles de S. Léon [*h*], d'élever notre eſprit, par la contemplation des objets viſibles, à la méditation des vérités, qui ſont au-deſſus de la portée de nos ſens, & de fixer nos déſirs, où notre foible vûë ne peut arriver. C'eſt où la vigueur & les efforts de l'eſprit doivent tendre, c'eſt le centre qui doit réunir toutes les lumiéres de notre entendement.

CHAPITRE SEIZIÉME.

Hiſtoire de la Médecine.

SOMMAIRE.

1. De l'invention de la médecine. 2. De Mélampe. 3. De pluſieurs héros anciens ſçavans dans la médecine. 4. Des livres de Mercure Trimégiſte. 5. Des livres du roi Hoam-ti. 6. Des fils d'Eſculape. 7. Les Aſclépiades ſeuls médecins pendant pluſieurs ſiécles. 8. D'Hippocrate. 9. Du ſerment qu'Hippocrate prenoit de ſes diſciples. 10. Orgueil de Ménécrate. 11. Les bêtes guides de l'homme dans l'invention de la médecine. 12. De la vertu des plantes. 13. d'Eraſiſtrate. 14. L'exercice de la médecine permis aux femmes par l'Aréopage. 15. De l'ancienne anatomie. 16. Commencements de la médecine à Rome. 17. Du roi Mithridate. 18. D'Aſclépiade. 19. De pluſieurs anciens médecins de Rome. 20. De Celſe. 21. De Galien. 22. Railleries de la médecine. 23. Médecins punis. 24. La médecine reſſuſcitée par les Arabes. 25. Papes médecins. 26. De l'école de Salerne. 27. Amour de la ducheſſe Sibylle. 28. De Pierre d'Apon. 29. D'Arnauld de Villeneuve. 30. De pluſieurs médecins modernes. 31. De Jean Fernel.

IL n'y a pas un grand danger de nous mécompter, à la hauteur du ſoleil, ou dans quelque ſupputation aſtronomique, mais la médecine, qui décide de la vie ou de la mort, eſt un objet d'une autre importance pour nous : & de toutes les parties de la phyſique, il n'y en a aucune, dont l'hiſtoire ſoit auſſi intéreſſante.

1. De l'invention de la médecine.

Eſchyle [*a*] a attribué l'invention de la médecine à Prométhée ; Pline [*b*], & Euſthate [*c*], au Centaure Chiron ? S. Clément d'Alexandrie [*d*], à Apis Egyptien ; Virgile [*e*], à Eſcu-

---

Admovere oculis diſtantia ſidera noſtris,
Ætheraque ingenio ſuppoſuere ſuo.
Ovid. faſtor. lib. 1.

[*g*] Tunc juvat inter ſidera ipſa vagantem, divitum pavimenta ridere, & totam cum auro ſuo terram. *Sen. natur. quæſt. in proœm.*

[*h*] Magnarum hic vigor eſt mentium, & valde fidelium lumen eſt animarum, incunctanter credere, quæ corporeo non videntur intuitu : & ibi figere deſiderium ubi nequeas inferre conſpectum.

[*a*] *Æſchyl. in Prometh. vinct.*
[*b*] *Plin. lib. 7. c. 56.*
[*c*] *Euſtath. in lib. 1. Iliad.*
[*d*] *S. Clem Alex. Stromat. lib. 1.*
[*e*] *Virg. Æneid. lib. 7.*

lape; Diodore de Sicile [f], à Isis; les poëtes [g] ont célébré Apollon, comme le dieu de la médecine; Apollon, & Horus [h], fils d'Isis, étoient sous différents noms un même dieu; Esculape & Sérapis [i] n'étoient aussi qu'une même divinité, qui présidoit à la médecine. Les Tyriens donnoient l'honneur de l'invention de la médecine [k] à Agénor.

Ces commencements fabuleux de l'histoire de la médecine servent à nous faire connoître, combien l'antiquité a eu de vénération [l] pour elle, & que son invention ne doit pas être rapportée à un seul païs, ni à une seule personne: car l'ancienne mythologie a un fond historique [m]; & quoiqu'il soit fort défiguré par les fables, c'est tout ce que nous pouvons connoître de ces temps si reculés.

Cicéron [n] distingue trois Apollons, & trois Esculapes. Suivant Marsham [o], l'Esculape Egyptien plus ancien de mille ans, que l'Esculape Grec, vivoit peu aprés le déluge, & régnoit à Memphis en même temps, que l'ancien Mercure son frére régnoit à Thébes. Quant à l'Esculape Grec, il étoit de l'expédition des Argonautes [p], environ 50. ans avant le siége de Troïe. Il étoit fils d'Apollon, & une ancienne épigramme Grecque porte [q] qu'Apollon engendra Esculape pour la santé du corps, comme il engendra Platon pour la santé de l'ame.

Esculape fut frappé de la foudre [r] par Jupiter; & la fable ajoute qu'Apollon, pour venger la mort de son fils, immola à son ressentiment les Cyclopes, qui avoient fabriqué la foudre. En punition de cet attentat, Apollon fut réduit à la condition de berger [s], & garda les troupeaux d'Adméte, roi de Phére en Thessalie. Esculape fut tué par le tonnerre, suivant Diodore de Sicile [t], parceque Pluton se plaignit de ce qu'Esculape privoit les enfers de leurs droits; suivant Stésichore, parce qu'il avoit ressuscité plusieurs guerriers tués au siége de Troïe; suivant Pline [u], parce qu'il avoit rendu la vie au fils de Tyndare; suivant Virgile [x], parce qu'il avoit arraché Hippolyte à la mort, aprés que son char eut été brisé, & son corps mis en piéces. Selon d'autres auteurs, parce qu'il rendit la vûë

(f) *Diod. Sic. lib.* 1.

(g) Inventum medicina meum est opiferque per orbem
Dicor & herbarum subjecta potentia nobis. *Ovid. metam. lib.* 1.

(h) *Diod. Sic. lib.* 1.

(i) *Tac. histor. lib.* 1.

(k) *Plutarch. Sympostac. lib.* 3. *quæst.* 1.

(l) Medicina diis primùm inventores suos assignavit, & cœlo dicavit. *Plin. lib.* 29. *c.* 1.

(m) *Strab. lib.* 1. *M l'abbé Banier, explicat. historiq. des fables.*

(n) *Cicer. de nat. deor. lib.* 3.

(o) *Joann. Marsam. Can. Chron. in sæculo I.*

(p) *Appollonius ap. S. Clem. Alex. Strom. lib.* 1.

(q) Ϝᾶβος ἔφυσε β. τροῖς Ἀσκληπιὸν, ἠδὲ Πλάτωνα
Τὸν μὲν ἵνα ψυχὴν, τὸν δ' ἵνα σῶμα σάοι
Antholog. lib. 3. *c.* 33.

(r) Ipse repertorem medicinæ talis & artis
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas. *Virg. Æneid. lib.* 7.

(s) *Euripid. in Alcest.*

(t) *Diod. Sic. lib.* 4.

(u) *Plin. lib.* 29. *c.* 1.

(x) Namque ferunt famâ Hippolytum, postquam arte Novercæ
Occiderit, patriasque explerit sanguine pœnas
Turbatis distractus equis, ad sidera rursùs
Ætherea, & superas cœli venisse sub auras,
Pœoniis revocatum herbis. *Virg. Æneid. lib.* 7.

aux fils de Phinée, pour plaire à Cleopatre leur mére, fille d'Erechtée; ou parce qu'il avoit entrepris de reſſuſciter Orion. Pindare [y], & Tertullien [z] rapportent que cette mort d'Eſculape fut la punition de ſon avarice.

2. De Mélampe.

Mélampe, fils d'Amythaon [a] vivoit environ 150. ans, avant l'Eſculape Grec: il étoit en même temps devin & poëte. Les filles de Prætus étant devenuës folles, par la colére de Junon, Mélampe les guérit [b] en les purgeant, avec de l'ellébore, ou avec du lait de chévres, qui avoient mangé de l'ellébore. Ces anciens médecins faiſoient étonnamment les renchéris. Mélampe demanda d'abord la moitié du roïaume d'Argos [c] pour traiter les filles de Prætus: Les Argiens aïant fait quelque difficulté, Mélampe ajouta à ſa prémiére demande, celle du tiers du roïaume pour ſon frére Bias, & comme toutes les Argiennes devenoient folles, on fut obligé de lui accorder l'un & l'autre. Servius [d] conte la choſe un peu autrement. Il dit que Mélampe mit dans ſon marché qu'on lui donneroit en mariage Cyrianaſſe, avec une partie du roïaume.

Ce qu'Euripide [e] raconte qu'Hercule combattit la mort, & lui arracha Alceſte, ſignifie, ſuivant [f] Muret, qu'Alceſte étant ſi mal, qu'on déſeſperoit de ſa gueriſon, Hercule lui rendit la ſanté par ſes remédes.

3. Pluſieurs héros anciens ſçavants dans la médecine.

Touts les diſciples [g] du Centaure [h] Chiron, Hercule & Théſée, Télamon & Ajax ſon fils, Teucer, Jaſon [i], & Pélée & Achile ont paſſé [k] pour ſçavants dans la médecine;

4. Des livres de Mercure Triſmégiſte.

S. Clément d'Alexandrie [l] fait mention de ſix livres compoſés par Mercure Triſmégiſte ſur la médecine; dont le prémier traitoit de la conſtruction du corps, le ſecond des maladies, le troiſiéme des inſtruments néceſſaires, le quatriéme des médicaments, le cinquiéme des maux des yeux, le ſixiéme des maladies des femmes. Mais il y a lieu d'appliquer ici l'opinion de Jamblique, que les écrivains Egyptiens, dans la penſée où ils étoient que Mercure Triſmégiſte avoit tout inventé, lui faiſoient ordinairement honneur de leurs productions, ou plûtôt honoroient leurs propres ouvrages, en mettant le nom de Mercure Triſmégiſte à la tête. Galien [m] dit que les livres de médecine, qui portoient de ſon temps le nom de Mercure Triſmégiſte, étoient ſuppoſés.

Strabon [n] témoigne que les anciens Gymnoſophiſtes exerçoient la médecine, & qu'ils ſe vantoient de procu-

---

(y) *Pindar Pyth. Od. 3.*

(z) *Tertullian. apologet. c. 14.*

(a) *C'eſt de Mélampe que Virgile a dit:*

.....ceſſere magiſtri,

Phillyrides Chiron, Amythaoniuſque Melampus. *Virg. Georg. lib. 3.*

(b) *Dioſcorid. lib. 4. c. 151. Galen. de aſtrâ. bile, c. 7. Plin. lib. 25. c. 5.*

(c) *Herodot. lib. 9.*

(d) *Serv. commenr. in Eclog. Virgil. 6. Petr. Ceſtelan. de viris illuſtr. medicor. in Democed.*

(e) *Euripi. in Alc.*

(f) *Muret. variar. lection. lib. 8. c. 23.*

(g) *Le Centaure Chiron étoit le precepteur annal des temps héroïques. M. l'abbé Banier, explicat. hiſtoriq. des fabl. entret. 23. t. 3. p. 316.*

(h) *Saturne ſe métamorphoſa en cheval pour cacher à ſa femme Rhea ſes amours avec la nymphe Phillyra, dont il eut le Centaure Chiron; d'autres l'ont fait paſſer pour le fils d'Ixion & d'une nuée ſous la forme de Junon.*

(i) *Jaſon chef des Argonautes ſe nomma d'abord Diomède; mais aïant appris la médecine du Centaure Chiron, il eut le nom de Jaſon, qui eſt dérivé du Grec ἰάομαι, medeor.*

(k) *Philoſtr. in heroïc.*

(l) *S. Clem. Alex. Stromat. lib. 6.*

(m) *Galen. de ſimplic. medic. facult. lib. 6.*

(n) *Strab. lib. 15.*

rer par leurs remédes, tel nombre d'enfants, & de tel ſexe qu'on ſouhaitoit.

Les Babyloniens [o] n'avoient point de médecins parmi eux; ils portoient les malades dans les places publiques, pour y recevoir les conſeils des paſſants. Strabon (p) rapporte le même uſage des Portugais & des Egyptiens.

5. Des livres de Hoam-ti.

Un ancien roi de la Chine, appellé Hoam-ti, a écrit pluſieurs livres de médecine, que les Chinois conſervent encore aujourd'hui, & qui contiennent particuliérement des obſervations fort étenduës, ſur les conjectures qu'on peut tirer du poulx.

Les médecins Chinois ſe piquent encore aujourd'hui, de connoître parfaitement les maladies par le poulx. Ils s'en inſtruiſent, tant qu'ils peuvent ſe retirer, pour aider leurs conjectures. Ils feignent même, pour ſe faire de la réputation, de prédire un genre de maladie (q), qu'ils tachent quelquefois d'attirer dans la ſuite, pour vérifier leurs prédictions.

Ces notions du poulx ſont plus anciennes à la Chine, qu'en Gréce. Hippocrate, qui eſt né pluſieurs ſiécles après Hoam-ti touchoit, [r] le front, & le côté des malades, au lieu de leur tâter le poulx. Galien [s] a dit qu'Hippocrate n'avoit pas parlé du poulx, ſoit qu'il n'en eût aucune connoiſſance, ſoit qu'il en fît peu de cas. Ce ne fut que du temps [t] d'Hérophile médecin Grec, qui exerçoit la médecine en Egypte, que l'on commença à s'appliquer à la connoiſſance du poulx. A la vérité, Hérophile ſemble avoir paſſé le but, par les minucies, où il s'eſt jetté. Il vouloit, qu'on fût muſicien, & géométre [u], pour ſe connoître parfaitement au poulx & pour en entendre la cadence, & en ſçavoir la meſure, ſelon les âges, & les maladies.

6. Des fils d'Eſculape.

Machaon, & Podalire les deux fils de l'Eſculape Grec, vivoient du temps du ſiége de Troïe, où Machaon fut tué. Ces deux médecins ont été célébrés, par les vers d'Homére. Podalire, au retour de cette guerre, aïant fait naufrage, ſur les côtes de Carie [x], fut conduit au roi Damœthus, dont la fille étoit tombée d'un lieu fort élevé. Podalire la guérit, en la faiſant ſaigner des deux bras: & le roi de Carie la lui donna en mariage, avec la Cherſoneſe pour dot.

7. Les Aſclépiades, ſeuls médecins pendant pluſieurs ſiécles.

Les deſcendants d'Eſculape reſtérent ſeuls, en poſſeſſion d'exercer la médecine, dans la Gréce. Galien fait mention [y] de trois écholes de médecine, établies par les Aſclépiades, où deſcendants d'Eſculape; celle de Rhodes, celle de Cnide, & celle de Cos. La prémiére ſubſiſta peu, les deux autres floriſſoient en même temps, que l'écholle d'Italie, qui a été célébre par Pythagore. Empédocle, & autres philoſophes médecins. Hérodote [z] parle

(o) *Herodot. Clio.*

(p) *Strab. lib.* 3. & 16.

(q) *Mémoir. de la Chine du p. le Comte, lettr.* 8.

(r) *Tiraquell. de nobilit. c.* 31.

(s) *Galen. de criſib. lib.* 3. *c.* 11.

(t) *Daniel le Clerc, hiſt. de la médecine, part.* 1. *liv.* 1. *c.* 8.

(u) In muſicos pedes venarum pulſu deſcripto per ætatum gradus. *Plin. lib.* 29. *c.* 1. Arteriarum pulſus in cacumine maximè membrorum evidens, morborum index in modulos certos legeſque metricas, per ætates ſtabilis, aut citatus, deſcriptus ab Herophilo medicinæ vate, mirandâ arte, niniam propter ſubtilitatem deſertus. *Plin. lib.* 11. *c.* 38.

(x) *Stephanus Byzantius in voce* Σύρνα.

(y) *Galen. method. medend. lib.* 1.

(z) *Herodot. Thal.*

de deux autres écholes de médecine, l'une à Cyréne, & l'autre à Crotone, & qui étoient toutes deux fort eſtimées.

Démocéde de Crotone plus ancien qu'Hippocrate, avoit une penſion de deux talents, ou de deux mille écus, de Polycrate tyran de Samos, quelque temps après, aïant été fait priſonnier par les Perſes, il guérit Darius d'une entorſe, & la reine Atoſſe mére de Xerxés d'un mal au ſein: ce qui le mit en tel crédit à la cour de Perſe, qu'il mangeoit à la table du roi, quoique les plus grands de l'état n'euſſent pas la liberté de le voir & d'en approcher. Le déſir qu'il eut de revoir ſa patrie, & d'y paroître avec tout l'éclat de ſa faveur, le porta, ſuivant quelques auteurs, à faire conſeiller à Darius par la reine Atoſſe de porter la guerre en Gréce. Il fut envoïé [a] à la tête d'une troupe d'élite, pour reconnoître le païs, mais il trompa les Perſes, & ſe réfugia chez ſes compatriotes.

Hérodicus de Thrace [b] qu'a eu pour diſciple le célébre Hippocrate, fut auteur de la gymnaſtique médecinale, ou de l'art d'exercer le corps pour la ſanté. Le ſentiment de Celſe [c], & de Pline [d], eſt que l'ancienne médecine ne conſiſtoit qu'à traiter les bleſſures, & non les maladies intérieures. Galien a dit [e] qu'avant Hippocrate, on n'avoit rien écrit de conſidérable touchant la médecine. Toute cette hiſtoire eſt demeurée couverte de ténébres très épaiſſes, juſqu'au temps d'Hippocrate [f]. Pline trouve un vuide de plus de ſix cents ans, depuis Eſculape & ſes enfans juſqu'à Hippocrate, qui nâquit dans l'iſle de Cos l'une de Cyclades, & conſacrée à Eſculape. L'année de ſa naiſſance fut la prémiére de la quatre-vingtiéme Olympiade, ou l'an 460. avant l'ére Chrétienne. Son pére, nommé Aſclépius, deſcendoit d'Eſculape, & ſa mére Praxithée deſcendoit d'Hercule. Hippocrate [g] par ſon pére étoit le vingtiéme deſcendant d'Eſculape, & par ſa mére il étoit le dix-neuviéme deſcendant d'Hercule: e. D'Hippocrate.

Hippocrate fut médecin de Perdiccas roi de Macédoine. A la tête des œuvres [h] d'Hippocrate & de Galien, on trouve un decret du peuple d'Athénes, qui accorde à Hippocrate une couronne d'or, droit de bourgeoiſie, & l'éducation gratuite pour les jeunes gens de l'iſle de Cos, qui ſeroient envoïés à Athénes, comme pour les enfants des Athéniens mêmes. Pline [i] rapporte qu'Hippocrate prédit une peſte, & que la Gréce lui décerna les mêmes honneurs qu'à Hercule.

Artaxerxés offrit à Hippocrate de grandes richeſſes [k], pour l'attirer à ſon ſervice. Hippocrate fit réponſe que ſon ſçavoir ne devoit point être emploïé à l'avantage des Barbares ennemis de

(a) *Herodot. Thal. Petr. Caſtellan. de vitis illuſtr. medicor. in Democed.*

(b) *Daniel le Clerc, hiſt. de la médec. part. 1. liv 2. c. 8.*

[c] *Celſ. præfat. lib. 1. de re medicâ.*

[d] *Plin. lib. 29. c. 1.*

[e] *Galen. in proœm. definit. medicar.*

[f] Sequentia ejus (medicinæ) à Trojanis temporibus, mirum dictu, in nocte denſiſſimâ latuere, uſque ad Peloponneſiacum bellum: tunc eam in lucem revocavit Hippocrates. *Plin. lib. 29. c. 1.*

[g] *Serranus, in vitâ Hippocr.*

[h] *Edition de Paris de 1679.*

[i] *Plin. lib. 7. c. 37.*

[k] *La lettre d'Hyſtanés gouverneur de l'Helleſpont, au nom d'Artaxerxés, celle d'Artaxerxés lui même, & la réponſe d'Hippocrate ſe trouvent à la tête des œuvres d'Hippocrate, & de Galien.*

de la Gréce. Artaxerxés fut si offensé de cette réponse, qu'il menaça la ville de Cos de la détruire entiérement, si elle ne lui livroit Hippocrate: mais ses habitants parurent dans la résolution de s'exposer à toute sorte d'extrémités, plûtôt que de livrer leur citoïen; & la colére d'Artaxerxés n'eut aucune suite.

Les médecins anciennement préparoient eux-mêmes les rémédes, qu'ils avoient ordonnés aux malades: ils travailloient aussi de la main, & faisoient les opérations de chirurgie; & le même homme étoit à la fois [l] médecin, chirurgien, & apothicaire. Ces professions, suivant le témoignage de Vossius [m], n'ont été séparées, que vers la cent dix-septiéme Olympiade, du temps des médecins Hérophile & Erasistrate. Mais l'opération de la taille étant regardée comme plus difficile; & demandant une plus grande expérience, Hippocrate ordonna qu'elle seroit réservée à ceux, qui en faisoient leur unique occupation. Ammonius d'Alexandrie fut surnommé Lithotome [n], parce qu'il s'avisa le prémier de couper, ou de rompre dans la vessie les pierres trop grosses, pour sortir par l'ouverture, que le chirurgien y a faite. L'usage de l'opération de la taille étant tombé dans l'oubli; elle fut essaïée comme nouvelle [o] sur un criminel condamné à mort, vers la fin du quinziéme siécle.

9. Serment qu'Hippocrate prenoit de ses disciples.

Hippocrate exigeoit de ses disciples un serment solemnel, dont voici les principaux articles: qu'un médecin sera obligé de regarder comme son propre pére, celui dont il aura appris la médecine; qu'autant qu'il sera en son pouvoir, il ne le laissera jamais manquer des choses nécessaires à la vie; qu'il regardera les enfants de son maître comme ses propres fréres, & qu'il leur enseignera à son tour la même profession, s'ils ont dessein de l'apprendre; qu'il ne se laissera jamais corrompre, pour donner rien de nuisible à ses malades, qu'il ne fera avorter aucune femme, qu'il exercera sa profession en homme de bien; qu'il ne taillera point ceux qui ont la pierre, mais qu'il laissera faire cette opération à ceux qui s'y destinent; que dans les maisons où il entrera, ce sera uniquement à dessein de travailler au bien du malade, & qu'il se conduira en sorte qu'on n'ait jamais aucun sujet de soupçon contre lui, ou qu'on le puisse accuser d'avoir fait le moindre tort à qui que ce soit; qu'il usera d'une grande retenuë envers les femmes & les filles; qu'il tiendra secret, tout ce qu'il aura vû ou entendu, soit en exerçant sa profession soit autrement. Celui qui faisoit ce serment, juroit par Apollon, Esculape, Hygiæa [p], Panacea [q], & par touts les autres dieux & déesses.

Hippocrate, qui avoit trouvé la médecine renfermée dans sa famille seule, fit part de ses connoissances à touts ceux qui voulurent s'appliquer à la médecine, & elle cessa d'être bornée à la seule famille des Asclépiades.

Hippocrate composa ses livres de médecine, de ce qu'il avoit appris par la tradition des Asclépiades, & des mémoires [r] qu'il trouva dans le tem-

[l] *Daniel le Clerc, hist. de la médec. part. 1. liv 3. c. 24. & 28.*

[m] *Voss. de philos c. 11. §. 33.*

[n] *Cels. lib. 7. c. 26.*

[o] *Chronic. scandal.*

[p] *Hygiæa signifie la santé.*

[q] *Panacea signifie la médecine universelle.*

[r] Φασὶ δ' Ἱπποκράτην μάλιστα ἐκ τῶν ἀνακειμένων δεραπειῶν ἐνδοῦτα γυμνάσασθαι τὰ

ple d'Eſculape; car il étoit d'uſage à Cos [s], que tous les convaleſcents, en apportant leurs offrandes dans ce temple, y fiſſent enrégiſtrer le remède qui les avoit guéris, afin qu'il pût ſervir à d'autres dans une maladie ſemblable.

Hippocrate mourut à Lariſſe ville de Theſſalie: les uns lui ont donné 90. ans de vie, les autres 104. [t], d'autres juſqu'a [u] 109. Il laiſſa deux fils, Theſſalus & Draco, & une fille mariée à un de ſes diſciples, nommé Polybe. Draco eut un fils, qui porta le nom d'Hippocrate ſon grand pére, & qui fut médecin de Roxane femme d'Alexandre le Grand. Il ne faut pas confondre les fils d'Hippocrate le médecin, avec ceux d'un certain Hippocrate Athénien homme de néant, & qui furent ſi malhonnêtes gens, que pour exprimer des perſonnes d'un caractére vicieux [x], le proverbe Grec les appelloit les enfants d'Hippocrate.

Ctéſias, qui a écrit l'hiſtoire d'Aſſyrie & de Perſe, dont l'extrait nous a été tranſmis dans la bibliothéque de Photius, étoit contemporain d'Hippocrate [y], & médecin d'Artaxerxés roi de Perſe.

On peut juger de la conſidération, où étoient les anciens médecins, par ce qui eſt rapporté [z] dans Suidas, que Dexippus, diſciple d'Hippocrate; aïant été appellé par Hécatomnus roi de Carie, ce médecin ne voulut y aller, qu'à condition qu'Hécatomnus ceſſeroit de faire la guerre a ſa patrie. Dexippus écrivit un livre intitulé de la médecine, & deux autres des prognoſtics.

Ménécrate [a] floriſſoit dans la cent cinquiéme Olympiade, du temps d'Artaxerxés Ochus. Il pouſſa le faſte, juſqu'à mener à ſa ſuite tous ceux qu'il avoit guéris. Il leur faiſoit porter les ornements, qui caractériſoient différentes divinités, l'un repréſentant [b] Hercule, un autre Apollon, ou Mercure, ou Eſculape. Pour lui, il portoit une couronne d'or, une robbe de pourpre, & un ſceptre, & prenoit le ſurnom de Jupiter. Il écrivit [c] à Philippe roi de Macédoine: Ménécrate Jupiter, au Roi Philippe, ſalut. Ce monarque lui fit réponſe: Le roi Philippe à Ménécrate, bon ſens. Le même roi l'aïant fait venir dans ſon palais [d], ne lui fit ſervir qu'une caſſolette fumante d'encens. 10. Orgueil de Ménécrate.

Pluſieurs auteurs font mention du médecin Philippe, qui étoit à la ſuite d'Alexandre le grand. Ce fut lui qu'Alexandre regarda fixement [e], en bûvant la médecine, que Philippe lui avoit préſentée, en même temps qu'Alexandre donnoit à lire à ce médecin

---

περὶ τὰς διαίτας. *Strab. lib.* 4.

[s] Is cùm ſuiſſet mos, liberatos morbis ſcribere in templo ejus Dei, quid auxiliatum eſſet, ut poſtea ſimilitudo profiteret, exſcripſiſſe ea traditur. *Plin. lib.* 29. *c.* 1.

[t] *Suid. in voce* Ἱπποκράτης.

[u] *Soranus, in vitâ Hippocr. Petr. Caſtellan. in Hippocr.*

[x] *Ariſtoph. in nubib. Galen. quod animi mores ſequantur temperamentum corporis.*

[y] *Strab. lib.* 14.

[z] *Suid. in voce* Δεξίππος

[a] *Ce Ménécrate ne doit pas être confondu avec un autre Ménécrate médecin de Rome, & plus moderne, qui vivoit ſous Tibére. Ce dernier, Ménécrate eſt auteur de la compoſition de l'onguent appellé diachylon, ou compoſé de Suc.*

[b] *Athén. déip noſ. liv.* 7.

[c] *Cl. Ælian. variar hiſtoriar. lib.* 12. *c.* 51.

[d] *Cl. Ælian loc. citat. Athen. lib.* 7.

[e] *Arrian. lib.* 2. *Plutarch. in Alex. Juſtin. lib.* 11. *Val. Max. lib.* 3. *c.* 8. *Q. Curt. lib.* 3.

la lettre, par laquelle Olympias, ou Parménion le rendoient ſuſpect d'une intelligence avec Darius.

Théophraſte, diſciple d'Ariſtote, fut un excellent botaniſte, & a écrit des livres fort curieux ſur les plantes. Les hommes n'ont connu [f] que par des recherches laborieuſes, & par de longues expériences, ce que la nature a appris à la plûpart des animaux. Pline eſtime [g] que les hommes ont eu les bêtes pour guides dans l'invention de la médecine. Il prétend [h] que l'hippopotame ou cheval marin nous a donné l'exemple de la ſaignée. Cet animal étant devenu trop replet à force de manger, ſe ſert d'un roſeau pointu pour s'ouvrir une veine de la jambe: & après en avoir laiſſé couler une quantité ſuffiſante de ſang, il bouche la plaie avec de la boue.

11. Les bêtes guides de l'homme dans l'invention de la médecine.

Nous voïons les chiens connoître, & chercher d'eux-mêmes les ſimples, & les herbes qui leur ſont propres. On lit dans Elien [i] que le lion ſe purge en mangeant un ſinge. Les animaux, dit Montagne [k], ont enſeigné la médecine aux hommes. La cigogne aïant mangé des ſerpens, trouve le contrepoiſon dans l'origan. On a même obſervé du temps d'Ariſtote, ſuivant Albert le grand [l], que la tortuë ne mange des ſerpents, que dans les lieux où il croît de l'origan. Le crapaud bleſſé va chercher la ruë, ou la ſauge: les hirondelles ont fait connoître que l'herbe Chélidoine eſt bonne pour les yeux: les pies, les perdrix, les merles ſe ſervent pour médecine, de feuilles de laurier. La huppe ſe guérit avec l'adianthe, ou les cheveux de Venus. Les cerfs nous ont appris que le dictamne eſt propre aux bleſſures; les truyes piquées par des ſerpents ſe guériſſent, en mangeant des écreviſſes: les éléphants ſe ſervent pour remède, de l'olivier; les ours, des fourmies; les pigeons, les tourterelles, & les poules, de l'herbe pariétaire; les gruës, de jonc, les ſangliers, de lierre; les biches, d'artichaux. Toutes ces connoiſſances, & bien d'autres que nous ignorons, ſont naturelles aux bêtes [m], & ont été refuſées aux hommes.

Il eſt vraiſemblable que le péché originel, en introduiſant parmi nous les maladies & la mort, nous a fait perdre les notions naturelles de la vertu des plantes. Hérophile croïoit que tout étoit poſſible dans la médecine, par leur vertu; & que leur propriété pouvoit ſe faire ſentir, ſeulement [n] en les foulant aux piés par hazard.

12. Vertu des plantes.

Le ſaint roi Ezéchias, par un motif de piété a fait un tort irréparable au genre humain [o], s'il eſt vrai, comme le rapporte Suidas, qu'il ait ſupprimé les livres de Salomon, qui trai-

[f] Pudendumque rurſus omnia animalia, quæ ſint ſalutaria ipſis, noſſe præter hominem. *Plin. lib.* 27. *c.* 3.

[g] *Plin. lib.* 25. *c.* 7.

[h] *Plin. lib.* 8. *c.* 26.

[i] *Cl. Ælian. variar. hiſtoriar. lib.* 1. *c.* 9.

[k] *Eſſ. de Montag. liv.* 1. *c.* 17.

[l] *Albert. Magn. lib.* 8. *de animalib. tractat.* 2. *c.* 2.

[m] *Les opinions des naturaliſtes, au ſujet de ces facultés, & de ces connoiſſances des bêtes, paroiſſent fort incertaines, & fort exagérées, comme ſur bien d'autres articles.*

[n] E numero fuit eorum, qui exiſtimarunt, nihil non herbarum vi effici poſſe, ſed plurimarum vires eſſe incognitas; & ab eo ferunt dictum; quaſdam fortaſſis etiam calcatas prodeſſe. *Petr. Caſtellan. de vir. illuſtr. medicor. in Herophil.*

[o] *Suid. in voce* Ἐζεκίας.

toient des plantes, de peur que les Juifs, y trouvant des remédes, pour toute ſorte de maux, ne négligeaſſent de recourir à Dieu, pour lui demander la ſanté.

Aprés cette digreſſion ſur les plantes, reprenons l'hiſtoire de la médecine. Chryſippe de Cnide fut le prémier novateur dans la médecine. Sa ſubtilité apporta pluſieurs changements à l'ancienne doctrine des Aſclépiades. C'étoit un grand diſcoureur, d'une vivacité extréme dans la diſpute [p], & qui ſe vantoit de pouvoir renverſer, ou établir toute ſorte de doctrine. Ce portrait reſſemble aſſez à celui de Chryſippe le Stoïcien; ils furent auſſi contemporains, puiſque Chryſippe de Cnide fut le maître d'Eraſiſtrate, qui par ſa mére fut petit fils d'Ariſtote.

13. D'Eraſiſtrate.

Eraſiſtrate un des plus célébres médecins de l'antiquité, vivoit dans la 117. Olympiade. L'hiſtoire en rapporte un trait de ſagacité, qui eſt fort connu [q]. Antiochus, qui fut depuis ſurnommé Soter, n'oſant découvrir ſa paſſion, pour Stratonice ſa belle-mére, femme de Seleucus Nicanor, tomba dangereuſement malade. Eraſiſtrate ſon médecin s'apperçut, que la vûë de Stratonice lui cauſoit des changements extraordinaires, au lieu qu'il ne paroiſſoit aucune impreſſion dans la perſonne de ce jeune prince, lorſque quelque autre dame, ou toute autre perſonne entroit dans ſa chambre. Il découvrit ainſi la cauſe de la maladie d'Antiochus, & prit un détour adroit pour l'annoncer à Seleucus. Eraſiſtrate lui dit que la maladie de ſon fils étoit incurable, parcequ'elle étoit cauſée par une paſſion violente pour une femme; qu'il ne pourroit jamais poſſéder. Comment incurable? s'écria le roi: Vous en ſerez bientôt perſuadé, dit Eraſiſtrate, quand vous ſçaurez que le prince aime ma femme, & que je ſuis réſolu de ne la lui pas céder. A cette nouvelle, Seleucus embraſſa Eraſiſtrate, & lui dit, Me refuſerez vous ce qui peut ſauver un fils, que j'aime ſi tendrement, Seigneur, lui dit le médecin, mettez-vous en ma place, cederiez vous Stratonice, ſi le prince en étoit amoureux? Ah! plût aux dieux, s'écria Seleucus, que la guériſon de mon fils en dépendît. Je lui cederois de tout mon cœur Stratonice, & une partie de mon empire. Eh bien, dit Eraſiſtrate, il n'y a que vous, Seigneur qui puiſſiez guérir Antiochus, & il n'y a point d'autre moïen de lui ſauver la vie, que de lui céder Stratonice. Seleucus déclara auſſi-tôt ſon fils roi des provinces de la haute Aſie, & lui donna Stratonice en mariage.

Soranus, & Caſtellan ont rapporté [r] qu'Hippocrate avoit guéri Perdiccas, qui fut depuis roi de Macédoine, aprés avoir obſervé que ce jeune prince changeoit de couleur, en regardant Phila maîtreſſe du roi Alexandre ſon pére: & Galien [s] a raconté de lui-même, qu'il découvrit, de la même maniére, l'amour d'une dame Romaine pour un Comédien nommé Pylade.

14. L'exercice de la médecine permis aux femmes par l'Aréopage.

Agnodice Athénienne ſe déguiſa en homme, pour exercer la médecine. Elle acquit bientôt une grande réputation, par le ſuccés de ſes remédes: les médecins d'Athénes, envieux de ſa réputation, l'accuſerent de s'introdui-

[p] *Petr. Caſtellan. in Chryſipp.*

[q] *Plutarch. in Demetr. Val. Max. lib. 5. 6. 7. Appian. in Syriac. Suid. in voce* Ἐρασίστρατος *Julian. in Miſopog. Lucian. de deâ Syriâ. M. de Fontenelle, dialog. des morts.*

[r] *Soran & Caſtellan. in Hippocr.*

[s] *Galen. in lib. præcognit. ad Poſthum. c. 6.*

re chez les femmes, pour les corrompre [t]. Alors Agnodice avoua son sexe. Les femmes Athéniennes intervinrent en corps, & se rendirent parties dans ce procés : aprés plusieurs audiences, les juges de l'Aréopage permirent aux femmes d'exercer la médecine.

15. De l'ancienne anatomie.

L'ignorance de l'anatomie retarda les progrés de la médecine. Dans le temps, dit Galien, que la médecine étoit renfermée dans la famille des Asclépiades, les péres enseignoient l'anatomie à leur enfants, & les accoutumoient dés l'enfance, à disséquer des animaux. On trouve cependant [u], dans un ancien commentateur de Platon, qu'Alcmæon de Crotone, disciple de Pythagore, fut le prémier qui fit des anatomies d'animaux.

L'ancienne anatomie étoit si grossiére, qu'Hippocrate, & Platon ont écrit, qu'une partie de la liqueur qu'on boit, tombe dans le poulmon. Le scrupule des anciens les empêchoit de disséquer les corps des défunts. Aristote, qui vivoit plus de quatre-vingts ans aprés Hippocrate, fait connoître qu'on n'avoit point encore anatomisé de cadavres humains, lorsqu'il dit [x] que les parties internes du corps de l'homme sont inconnuës, ou qu'on n'a rien de bien certain là-dessus, mais qu'il faut en juger par la ressemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux, qui ont du rapport avec chacune d'elles.

On passa bientôt dans l'extrémité opposée. Suivant le témoignage de Celse, Hérophile & Erasistrate disséquoient touts vivants [y] les criminels condamnés à mort. Erasistrate trouva [z] que le cerveau est le principe de touts les mouvements, qui se font dans le corps: au lieu qu'Aristote avoit mis l'origine des nerfs dans le cœur, ainsi que Galien [a] le lui a reproché. C'étoit à Alexandrie qu'Hérophile faisoit ses dissections: l'échole d'Alexandrie devint si célébre, qu'il suffisoit à un médecin, pour s'attirer la confiance [b], de dire qu'il avoit étudié à Alexandrie.

Hérophile tint le prémier rang entre les anatomistes. Tertullien a horreur de sa cruauté, & marque peu d'estime pour sa science. Il en parle ainsi [c]: Hérophile ce médecin, ou ce boucher, qui a disséqué un grand nombre d'hommes, pour sonder la nature, qui a fait la guerre à l'espéce humaine, pour la connoître, n'en a pas mieux pénétré pour cela l'intérieur: la mort apportant un extrême changement à toutes les parties, qui ne doivent plus être les mêmes, lorsqu'elles n'ont plus de vie; surtout ne s'agissant pas d'une mort simple, mais d'une mort causée par les divers tourments, auxquels la recherche exacte de l'anatomiste a exposé des malheureux.

Cicéron avoit fait raisonner les Em-

[t] *Hygin. in fab.* 274.

[u] *Chalcidius, in Platon. Tim.*

[x] *Aristot. histor. animal. lib.* 2. *cap.* 6.

[y] *Agripp. van. des scienc. c.* 86. *Ess. de Montagn. liv.* 2. *c.* 23.

[z] *Galen. de Hippocr. & Platon decret. lib.* 7. *c.* 3.

[a] *Galen. de usu partium lib.* 8, *& de Hippocr. & Platon decret. lib.* 7. *c.* 8.

[b] *Amm. Marcell. lib.* 22.

[c] Herophilus ille medicus aut lanius, qui sexcentos homines exsecuit, ut naturam scrutaretur, qui hominem odit ut nosset, nescio an omnia interna ejus liquido explorarit; ipsâ morte mutante quæ vixerant, & morte non simplici, sed ipsa inter artificia exsectionis. *Tertull. de anim.* 4. 10.

piriques de la même maniére [d]: & en effet, ni la molleſſe, ou la dureté, ni l'extenſion, ou la contraction, ni la couleur, ni la chaleur, ni le mouvement ne ſont les mêmes dans un homme mourant, ou déja mort que l'on diſſéque; & toute l'inhumanité de l'anatomiſte peut le conduire plûtôt à des erreurs qu'à de véritables connoiſſances.

Hippocrate a reconnu lui-même qu'il s'étoit trompé, en ſondant une plaie a la tête, aïant pris les jointures du crane, pour une fracture de l'os. Celſe [e], & Quintilien [f] le louënt de cette ſincérité. Galien [g] ne fait aucune difficulté d'avouer que la ſtructure du corps ſurpaſſe l'intelligence humaine. Si vous voulez, dit-il, pénétrer dans la connoiſſance du corps humain, vous donnez une marque bien ſenſible de l'ignorance où vous êtes de votre propre foibleſſe, & de la puiſſance de l'ouvrier divin.

16. Commencements de la médecine à Rome.

Non ſeulement la ſcience de la médecine paſſa de la Gréce à Rome, mais cette profeſſion y fut reſervée pendant long-temps aux ſeuls médecins Grecs. Pline [h] nous apprend que la médecine étoit le ſeul des arts de la Gréce, que la gravité Romaine n'eut point encore exercé, nonobſtant le grand profit qu'on y faiſoit. Que le petit nombre des Romains [i], qui s'étoient appliqués à la médecine, avoient d'abord paſſé chez les Grecs, c'eſt à dire, avoient écrit en Grec, s'étant apperçus que ceux qui traitoient la médecine autrement qu'à la Grecque, n'étoient pas à beaucoup prés autant eſtimés que les autres, le peuple aïant moins de foi aux conſeils qu'on lui donne pour ſa ſanté, lorſqu'il les entend. Pline fait mention [k] de trois auteurs, qui ont traité de la médecine, parmi les Romains: Marc Caton, dit-il, en a écrit peu de choſes, & il n'a pas négligé la maniére de traiter les bœufs. C. Valgius avoit dédié à Auguſte un ouvrage, qui eſt reſté imparfait, & avant lui, Pompeius Lenæus, affranchi de Pompée le grand, avoit compoſé des livres de médecine dans le temps, que cette ſcience commença à fleurir à Rome.

Caſſius Hemina a écrit qu'Archagatus, fils de Lyſanias du Péloponéſe, fut le prémier médecin, qui vint à Rome, ſous le Conſulat de L. Æmylius & de M. Livius, l'an 535. de la

---

[d] Corpora noſtra non novimus, qui ſint ſitus partium, quam vim quæque pars habeat, ignoramus: itaque medici ipſi, quorum interérat ea noſſe, aperuerunt, ut viderentur, nec eo tamen aïunt Empirici notiora eſſe illa, quia fieri poſſit, ut patefacta & detecta mutentur. *Cic. acad. quæſt. lib.* 4.

[e] De futuris ſe deceptum eſſe Hippocrates memoriæ prodidit, more magnorum virorum & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia quia nihil habent, nihil ſibi detrahunt: magno ingenio multaque nihilominus habituro convenit etiam veri erroris ſimplex confeſſio, præcipueque in eo miniſterio, quod utilitatis causâ poſteris traditur, *Celſ. lib.* 8. *c.* 4.

[f] Nam & Hippocrates clarus arte medicinæ videtur honeſtiſſimè feciſſe, qui quoſdam errores ſuos, ne poſteri errarent, confeſſus eſt. *Quintil. inſtit. lib.* 3. *c.* 6.

[g] *Galen. de uſu partium. lib.* 15. *c.* 1.

[h] Solam hanc artium Græcarum nondum exercet Romana gravitas in tanto fructu. *Plin. lib.* 29. *c.* 1.

[i] Pauciſſimi Quiritium attigere, & ipſi ſtatim ad Græcos transfugæ, imò verò autoritas aliter quàm Græce eam tractantibus, etiam apud imperitos experteſque linguæ non eſt: ac minus credunt quæ ad ſalutem ſuam pertinent, ſi intelligunt. *Plin. lib.* 29. *c.* 1.

[k] *Plin. lib.* 25. *c.* 2.

fondation de Rome, ajoutant qu'on lui avoit donné le droit de bourgeoisie, & que le public lui avoit acheté à ſes dépens, un logement dans le carrefour d'Acilius; qu'au commencement on lui avoit donné le ſurnom de médecin des bleſſures, & que ſon arrivée fut trés-agréable aux Romains; mais que peu de temps après, la pratique de couper & de brûler dont il ſe ſervoit, aïant paru cruelle, on changea ſon prémier nom en celui de bourreau, & l'on prit dés lors une grande averſion, pour la médecine & les médecins.

Pline rapporte [l] une lettre de Caton l'ancien à ſon fils, écrite environ 70 ans aprés Archagatus. Cette lettre porte: Soïez aſſuré, comme ſi un devin vous l'avoit dit, qu'auſſitôt que la nation Grecque nous aura communiqué ſes arts, elle nous apportera une corruption générale, qui s'introduira encore plus aiſément, ſi cette nation nous envoïe ſes médecins. Ils ont juré entr'eux d'exterminer les Barbares par le moïen de leur médecine, & encore exigent-ils un ſalaire pour cela de ceux qu'ils traitent, afin d'attirer mieux leur confiance, & de les faire périr plus ſurement.

Pline [m] remarque ailleurs que Caton faiſoit un grand uſage des choux, & [n] que dans leur uſage conſiſta toute la médecine des Romains pendant ſix cents ans.

Si l'on s'en rapporte à Denys d'Halicarnaſſe, la médecine a été beaucoup plus ancienne à Rome: car on lit dans cet auteur [o] qu'une furieuſe peſte s'étant allumée à Rome, en la 82. Olympiade, elle emporta preſque tous les eſclaves, & la moitié des citoïens: & que les médecins ne pouvoient ſuffire au nombre des malades.

Agrippa [p], & Montagne [q] ont avancé ſans fondement, que les médecins furent chaſſés de Rome, du temps de Caton l'ancien.

Attalus roi de Pergame, & Mithridate roi de Pont eſſaioient des contrepoiſons, ſur des criminels [r] condamnés à mort. Attalus travailloit auſſi à la compoſition des médicaments. Mithridate roi de Pont fut trés-ſçavant [s], & ſur-tout en médecine. Ce roi n'eſt guéres moins connu par l'antidote qui porte ſon nom, que par les longues guerres, qu'il ſoutint contre la république Romaine, quoiqu'il ſe trouve des auteurs, qui ont prétendu [t] que ce préſervatif étoit fort ſimple, & différent du contrepoiſon qui porte aujourd'hui le nom de Mithridatica ſertur

Conſoclata modis; ſed Magnus ſcrinia regis

Cum raperet victor, vilem deprehendit in illis.

Syntheſin, & vulgata ſatis medicamina riſit.

Bis denum rutæ folium, & ſalis breve grantum

Juglandeſque duas, totidem cum corpore ficus

Hæc oriente die, pauco conſperſa lyæo

Sumebat, metuens dederat quæ pocula mater.

Q. *Serenus Sammonicus*.

17. De Mithridate roi de Pont.

[l] *Plin. lib. 29. c. 1.*

[m] *Plin. lib. 20. c. 9.*

[n] Cato tradit populum Romanum ſexcentis ferè annis medicinâ brafficæ uſum. *Plin. Valerian. paraph. in Plin. lib. 20. c. 9. Harduin. not. in Plin. loc. citat.*

[o] *Den. d'Halic. liv. 10.*

[p] *Agripp. de vanit. ſcientiar. c. 83.*

[q] *Eſſ. de Montag. liv. 2. c. 36.*

[r] *Galen. de ſimplic. medicamentor. facult. lib. 10. & de compoſit. medicamentor. per genera. lib. 1. c. 13. & de antidot. lib. 1. c. 1.*

[s] *Aul. Gell. lib. 17. c. 17. Appian. de bell. Mithridatic. Plutarq. de la différence de l'ami & du flateur.*

[t] Antidotus verò multis Mi-

date, que Pompée s'étant emparé de ſon palais, & y aïant trouvé la recette de ce contrepoiſon, fut fort ſurpris de ce qu'il n'étoit compoſé, que de vingt feuilles de ruë, d'un grain de ſel, de deux noix, & de deux figues ſéches: c'étoit là tout le reméde, par deſſus lequel il falloit prendre un peu de vin pur.

Mais Pompée trouva pluſieurs livres écrits en diverſes langues, qui contenoient les plus rares ſecrets de la médecine, & que Mithridate avoit recueillis de toute part. Pompée chargea Lenæus ſon affranchi, de les traduire en latin; & Pline [u] dit que cette victoire fut non ſeulement avantageuſe à la république, par l'aggrandiſſement de ſes états, mais par l'utilité que les Romains en tirérent pour leur ſanté.

12. D'Aſclépiade.

Dans le même temps, floriſſoit Aſclépiade originaire de Bithynie. Nous avons obſervé que les deſcendants d'Eſculape s'appelloient Aſclépiades. Ils portoient ce nom, comme iſſus d'Aſclépius, qui eſt le nom Grec d'Eſculape. Aſclépiade, originaire de Bithynie, n'eut rien de commun avec cette famille, que ſa profeſſion & ſon nom. Il vint s'établir à Rome, il promettoit de guérir [x] ſurement, promptement, & agréablement: C'eſt ce qui ſeroit à ſouhaiter, dit Celſe [y], mais il y a ordinairement du danger à vouloir guérir trop vîte, & à ne ſe ſervir que de remédes agréables. Aſclépiade rejettoit toute la doctrine d'Hippocrate, qu'il appelloit [z] une méditation de mort. Il ſe faiſoit un principe d'accommoder ſes ordonnances aux déſirs de ſes malades: il profita de l'exemple d'Archagatus, qui s'étoit rendu odieux environ cent ans auparavant, par une méthode rigoureuſe. Il ſuivit une route entiérement oppoſée [a]. Il n'ordonnoit que des choſes faciles & communes, comme la diéte, l'abſtinence du vin, le frotement du corps, l'exercice: il mit en uſage la boiſſon rafraichie, & ſe faiſoit honneur d'un titre, qui ſignifie [b] le médecin de la fraicheur. Il inventa des lits ſuſpendus, où il faiſoit bercer les malades [c], pour les exciter au ſommeil. Il faiſoit auſſi ſuſpendre les bains, pour les rendre plus ſalutaires & plus agréables par le mouvement. Il évitoit ſoigneuſement les remédes, pour leſquels la nature a quelque averſion; & au lieu que le commun des médecins traitoit la nature, avec la ſévérité d'un écuïer, qui châtie un cheval qui bronche, Aſclépiade, en la flattant continuellement, l'invitoit à reprendre ſon cours.

Aïant un jour rencontré un convoi [d], il découvrit que le corps, que l'on portoit au bucher, avoit un reſte de vie, & il parut reſſuſciter plutôt un mort, que guérir un malade. Une médecine ſi douce enléva tous les ſuffrages: Aſclépiade fut regardé comme un homme envoïé par les dieux. Il conſentoit, diſoit-il, à paſſer pour un ignorant [e]; s'il devenoit jamais malade.

Il

[u] *Plin. lib. 25. c. 2.*

[x] Tutò, celeriter & jucundè.

[y] Id votum eſt ſed ferè periculoſa eſſe nimia & feſtinatio & voluptas ſolet. *Celſ. lib. 3. c. 4.*

[z] Θανάτου μελέτην. *Galen. de vena ſection. adverſ. Erafiſtr. c. 5.*

[a] *Plin. lib. 26. c. 3.*

[b] Δεσιψοφορος.

[c] Faventibus cunctis, ut eſſent vera, quæ facillima erant, univerſum propè humanum genus circumegit, non alio modo quam ſi cœlo emiſſus adveniſſet.... alia quoque blandimenta excogitabat, jam ſuſpendendo lectulos, &c. *Plin. lib. 7. 3.*

[d] *Celſ. lib. 2. c. 6. Apul. Florid. lib. 4.*

[e] Sponſione cum fortunâ factâ

Il parvint à une extrême vieilleſſe ſans aucune incommodité, & mourut d'une chute, ſuivant le témoignage de Pline. Suidas rapporte différemment ſa mort [f], & dit qu'Aſclépiade mourut d'une inflammation de poitrine, la médecine lui aïant manqué au beſoin, la prémiére fois qu'il avoit eu recours à elle.

Dioſcoride, médecin d'Antoine & de Cléopatre, étoit de Cilicie : il eſt plus célébre par la connoiſſance des plantes [g], que par la ſcience de la médecine.

10. De pluſieurs anciens médecins de Rome.

Thémiſon, diſciple d'Aſclépiade, a été chef d'une troiſiéme [h] ſecte différente, de celles d'Hippocrate & d'Aſclépiade. Les médecins dogmatiques [i], qui fondoient la médecine ſur le raiſonnement ſe partagérent en deux branches, dont l'une ſuivit Hippocrate, & l'autre s'attacha aux maximes d'Aſclépiade. Thémiſon de Laodicée [k] fut auteur de la ſecte appellée Méthodique, aïant prétendu établir une méthode plus aiſée & plus ſimple, que toutes celles des médecins qui l'avoient précédé. On dit que Thémiſon [l] aïant été mordu par un chien enragé, eut la rage, & qu'il en guérit. La ſecte méthodique fut proprement une troiſiéme branche de la dogmatique : on diſtinguoit de tous ceux-là les [m] Empiriques, qui n'ajoutant aucune foi aux raiſonnements de la doctrine dogmatique, ſe fondoient uniquement ſur l'expérience.

Celſe [n] fait Sérapion d'Alexandrie le chef de la médecine Empirique : Galien [o] en rapporte l'inſtitution à Philinus de Cos, diſciple d'Hérophile : Pline, & les Empiriques eux-mêmes remontant plus haut, ont regardé Acron d'Agrigente [p] plus ancien qu'Hippocrate, comme le fondateur de cette ſecte. Outre ces ſectes des Dogmatiques, des Méthodiques, & des Empiriques, il y avoit parmi les médecins, comme parmi les philoſophes, une ſecte d'Eclectiques, qui ne s'attachant à aucune ſecte en particu-

ne medicus crederetur, ſi unquam invalidus fuiſſet ipſe ; victor & in ſuprema ſenectâ, lapſu ſcalarum exanimatus eſt. *Plin. lib. 7. c. 37.*

[f] *Suid. in voce* Ἀσκληπιάδης.

[g] *Il en ſera parlé dans le chapitre des Naturaliſtes.*

[h] Alia eſt Hippocratis ſecta, alia Aſclepiadis, alia Themiſonis. *Sen. epiſt. 95. Plin. lib. 29. c. 1. Celſ. in proœm.*

[i] *Nous aurons occaſion de parler plus amplement de ces ſectes dans le chap. de la médecine ancienne & nouvelle.*

[k] *Thémiſon de Laodicée auteur de la ſecte Méthodique eſt beaucoup plus ancien que le temps de l'empereur Domitien & du poëte Juvenal. Ainſi le vers ſatirique de Juvenal qui parle de Thémiſon, doit s'entendre de quelque ſectateur de Thémiſon, ou d'un autre médecin de même nom.*

Promptiùs expediam quot amaverit Hippia mœchos,
Quot Themiſon ægros autumno occiderit uno. *Juven. Sat. 10.*

[l] *Dioſcorid. lib. 6. Petr. Caſtellan. in Themiſon.*

[m] *Empirique d'*Ἐμπειρία, *expérience.*

[n] Serapion primus omnium nihil hanc rationalem diſciplinam pertinere ad medicinam profeſſus, in uſu & experimentis eam poſuit. *Celſ. in proœm.*

[o] *Galen. introduct.*

[p] *Empédocle contemporain d'Acron compoſa ſur lui cette épigramme qui eſt rapportée par Diogéne de Laërce, & que Suidas appelle une véritable raillerie.*

Ἐπίγραμμα τοιόνδε.
Ἄκρον ἰητρὸν Ἄκρων Ἀκραγάντινον, πατρὸς ἄκρου,
Κρύπτει χρημνὸς ἄκρος παγείδος ἀκροπάτης.

Acron Agrigentin le plus éminent des médecins, fils d'un pére éminent, giſt ſous ce roc éminent, à l'endroit le plus éminent de ſon éminente patrie.

L'alluſion eſt fondée ſur ce que le mot Grec ἄκρος *ſignifie éminent.*

lier, prenoient dans toutes ce qu'ils jugeoient de meilleur.

Arctorius médecin d'Auguſte lui ſauva la vie, le jour de la bataille de Philippes, non pas à la vérité par ſes remédes [q], mais par l'avis qu'il lui donna, en conſéquence d'un ſonge, de ſe faire porter ſur le champ de bataille, tout malade qu'il étoit, & de ne pas reſter dans ſon camp. L'aile de l'armée, qu'Auguſte commandoit, aïant été battuë, ſon camp fut pris, & il eût infailliblement été tué s'il y fût demeuré.

La guériſon d'Auguſte par Antoine Muſa [r] fit accorder à touts les médecins la qualité de chevaliers Romains, & le privilége de porter l'anneau d'or: & le Sénat fit élever à Muſa [s] une ſtatuë d'airain qui fut placée à côté de celle d'Eſculape.

20. De Celſe. Cornelius Celſus, qui a écrit huit livres de médecine, & qui a été nommé l'Hippocrate d'Italie, vivoit ſous l'empire de Tibére. Il eſt beaucoup plus ancien, que Celſe l'ennemi de la religion Chrétienne, contre lequel Origéne a écrit. Tibére étoit fort incrédule [t] ſur l'article de la médecine, & il avoit coutume de railler ceux [u] qui aïant paſſé 30. ans, étoient obligés de demander conſeil ſur les choſes convenables ou nuiſibles à leur ſanté. C'étoit auſſi le ſentiment de Démocrite, qui dit à Hippocrate [x], que touts les hommes devoient ſçavoir la médecine, c'eſt-à-dire, que chacun devoit être ſon médecin à ſoi-même.

C'eſt ne guéres connoître les hommes, que de les croire capables en général des réflexions, auſquelles ils ont l'intérêt le plus ſenſible. Les prédicateurs leur reprochent d'être fort indifférents ſur les choſes de l'autre vie, & d'être fort occupés des choſes de ce monde. Le reproche ſur l'indifférence de l'autre vie eſt trés-bien fondé: mais le plus grand nombre des hommes n'eſt guéres moins indolent, ſur les intérêts de ce monde. A moins qu'un objet préſent ne les frappe, la pareſſe naturelle de l'eſprit fait oublier, & négliger tout ce qui leur eſt le plus important. Les hommes n'ont rien de plus précieux, que la ſanté: combien y en a-t-il, qui s'appliquent à connoître leurs tempéraments, pour éviter ce qui leur eſt nuiſible? Ils font plus de cas des richeſſes qu'ils ne devroient, & cependant il y en a bien peu qui s'inſtruiſent aſſez des loix, pour ſçavoir régir & défendre leurs biens. Cette nonchalance eſt peut-être un avantage, car les demi-ſçavants ſont plus capables de ſe nuire par leur opiniâtreté, que de tirer du profit de leurs connoiſſances.

Vectius Valens, médecin ſous l'empire de Claude, eut beaucoup de part aux intrigues de cette cour fort orageuſe; & ce qu'on en ſçait de plus particulier, c'eſt qu'il fut aimé de l'impératrice Meſſaline, & qu'il ſe prévalut de ſon crédit [y], pour faire des

[q] *Val. Max. lib. 1. c. 7. Vell. Paterc. lib. 2.*

[r] *Dio. Caſſ. lib. 53.*

[s] *Suet. in Aug. c. 59. & 81.*

[t] *Suet. in Tib. c. 68.*

[u] Solituſque eludere medicorum artes, atque eos qui poſt annum ætatis triceſimum ad internoſcenda corpori ſuo utilia vel noxia conſilii alieni indigerent. *Tac.*

[x] Χρὴ πάντας ἀνθρώπους ἰητρικὴν ἐπίστασθαι. *Petr. Caſtellan. de vitis illuſtr. medicor. in Democr.*

[y] Vectius Valens adulterio Meſſalinæ Claudii Cæſaris nobilitatus, pariterque eloquentiæ aſſectator. Is eam potentiam nactus, novam inſtituit ſectam. *Plin. lib. 29. c. 1.*

changements dans la médecine. Sous le même empire de Claude floriſſoit Xénophon, originaire de l'iſle de Cos, & iſſu de l'ancienne famille des Aſclépiades. L'empereur Claude [z], dont il étoit médecin, après avoir fait en plein Sénat l'éloge d'Eſculape & de ſes deſcendants dont il cita les plus célébres, dit que le ſçavoir & la naiſſance de Xénophon méritoient, que les habitants de l'iſle de Cos fuſſent en ſa conſidération exempts de touts impôts; ce qui leur fut accordé. On doit [a] placer ſous ce régne Scribonius Largus, dont les ouvrages ſont venus juſqu'à nous. Cœlius [b] Aurelianus, dont nous avons auſſi les ouvrages vivoit ſous les prémiers empereurs, ſans qu'on ſçache préciſément ſous quel régne.

Theſſalus de Lydie [c] affecta, ſous le régne de Néron, de blamer [d] avec beaucoup d'aigreur touts les médecins, qui l'avoient précédé. Il n'étoit pas du ſentiment d'Hippocrate, qui dit [e] que l'art de la médecine eſt long. Il promettoit de l'enſeigner en ſix mois, ce qui lui attiroit un grand nombre de diſciples. Il prit le titre [f] de vainqueur des médecins qu'il fit graver ſur ſon tombeau: il avoit l'air d'un bateleur, lorſqu'il paroiſſoit en public. Theſſalus fit pluſieurs changements dans les maximes d'Aſclépiade & de Thémiſon.

Andromachus médecin de Néron compoſa la thériaque, dont on ſe ſert encore aujourd'hui, & qui eſt une imitation de l'antidote de Mithridate, tel qu'il eſt décrit par Celſe. La ſeule différence eſſentielle conſiſtant en l'addition des vipéres. Vers le même temps Critias de Marſeille rapporta toute la médecine à l'aſtrologie. Il gagna des richeſſes immenſes: peu après Charmis de la même ville de Marſeille fit de grandes innovations dans tout ce qui avoit été pratiqué juſqu'alors; & au lieu des bains chaud [g] qui étoient en uſage, il mit ſi fort à la mode les bains froids, qu'on voïoit dans le plus fort de l'hyver les vieillards Conſulaires ſortir du bain tout roides de froid.

Antoine Caſtor ſçavant botaniſte a été contemporain de Pline l'ancien, mais plus âgé. Il a fait honneur à la médecine par ſa belle vieilleſſe. Nous voïons, dit Pline [h], ce vieillard âgé de plus de cent ans, qui n'avoit aucune incommodité, qui avoit conſervé toute ſa mémoire, & qui cultivoit ſon jardin des plantes, avec une vigueur qui n'étoit point affoiblie par un âge ſi avancé.

Quelques modernes ont ſoutenu qu'il n'y avoit que des eſclaves qui exerçaſſent la médecine à Rome dans le temps des prémiers empereurs, & même long-temps depuis. On rappor-

[z] *Tac. annal. lib. 12.*

[a] *Daniel. Vink amœnit. philologicomedic. §. 3. c. 4.*

[b] *Tiraquell. de nobilit. c. 31. p. 250.*

[c] Eadem ætas Neronis principatu ad Theſſalum tranſiliyit, dolentem cuncta majorum placita, & rabie quâdam in omnis ævi medicos perorantem. *Plin. l. 29. c. 1.*

[d] *Galen. méthod. medend. lib. 1, c. 2.*

[e] *Hippocr. aphor. in init.*

[f] Quali prudentiâ ingenioque æſtimari vel uno argumento poteſt, cùm monumento ſuo (quod eſt via Appiâ) Iatronicen ſe inſcripſerit. *Plin. l. 29. c. 1.*

[g] Frigidâque etiam hybernis algoribus lavari perſuaſit, merſit ægros in lacus; videbamuſque ſenes Conſulares uſque in oſtentationem rigentes. *Plin. lib. 29. c. 1.*

[h] *Plin. lib. 25. c. 2.*

te un grand nombre de paſſages pour appuïer ce ſentiment : toutes ces autorités prouvent qu'il y a eu des eſclaves médecins, mais aucun des paſſages cités, ne dit qu'il n'y eut pas de médecins d'une autre condition. C'eſt une opinion, qui vient d'être ſolidement réfutée [*i*] par M. Vink.

21. De Galien.

Claude Galien, regardé aprés Hippocrate comme le ſecond fondateur de la médecine, étoit de Pergame, ville de l'Aſie mineure, fameuſe à divers égards, & particuliérement par ſon temple d'Eſculape. Le prénom de Claude ne doit pas nous porter à croire que Galien ait été Chrétien. Il prit apparemment ce prénom, parcequ'il s'étoit mis ſous la protection de la maiſon Claudia; car il étoit d'uſage que les clients, ou les affranchis portaſſent les noms de leurs patrons, ou de leurs anciens maîtres. Galien étoit né vers l'an 131. de l'ére Chrétienne, environ la 12. année du régne d'Adrien. Il étoit fils de Nicon célébre architecte de Pergame. Il s'attacha à l'étude de la médecine, dés l'âge de dix-ſept ans, déterminé par un ſonge de ſon pére. Il floriſſoit ſous les régnes de Marc Auréle Antonin le philoſophe, de Commode ſon fils, & de leurs ſucceſſeurs. Suidas donne à Galien 70. ans de vie; Tzetzés le fait vivre un peu davantage; Cœlius Rhodiginus [*l*], & Caſtellam [*m*] rapportent les opinions de ceux, qui ont prolongé la vie de Galien juſqu'à cent quarante ans ſans infirmités.

Les anciens médecins ſe faiſoient accompagner de leurs diſciples, dans les viſites qu'ils rendoient aux malades. C'eſt ce que Martial [*n*] nous apprend dans une épigramme, où il ſe plaint de ce que ſon médecin lui a fait venir la fiévre, en lui faiſant tâter le poulx par les cent mains glacées de ſes diſciples.

22. Railleries de la médecine.

Il y a long-temps que la médecine eſt expoſée aux railleries. Lucile, dans une épigramme Grecque [*o*], dit que Diophante, aïant vû en ſonge le médecin Hermogéne, ne s'éveilla jamais, malgré la vertu d'un préſervatif qu'il portoit ſur lui. On trouve dans Martial [*p*] une épigramme à peu prés ſemblable.

Le procés des médecins & des juriſconſultes, à l'occaſion du rang, fut jugé [*q*] ſur les interrogatoires & réponſes des parties. Le juge leur demanda quelle étoit la coutume, en menant

[*i*] *Danielis Vink amœnitates philologico-medicæ.*

[*k*] *Suid. in voce* Γαληνὸς.

[*l*] *Cœl. Rhodig. lib.* 30. *c.* 12.

[*m*] *Petr. Caſtellan. in Galen.*

[*n*] Languebam, ſed tu comitatus protinùs ad me
Veniſti centum, Symmache, diſcipulis.
Centum me tetigere manus Aquilone gelatæ;
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo. *Martial. lib* 5. *epigr.* 9.

[*o*] Ἑρμογένην τὸν ἰατρὸν ἰδὼν Διόφαντος ἐν ὕπνοις,
Οὐκέτ' ἀνηγέρθη καὶ πεῖραμα φέρων.

[*p*] Lotus nobiſcum eſt hilaris, cœnavit & idem
Inventus mane eſt mortuus Andragoras.
Tàm ſubitæ cauſam mortis, Fauſtine, requiris?
In ſomnis medicum viderat Hermogenem. *Mart. lib.* 6. *epig.* 53.

Auſone a traduit ainſi une épigramme Grecque du même poëte Lucile.

Alcon heſterno ſignum Jovis attigit. Ille
Quamvis marmoreus vim patitur medici.
Ecce hodie juſſus transferri ex æde vetuſtâ
Effertur: quamvis ſit Deus, atque lapis.

La penſée roule ſur l'équivoque du mot efertur, *qui ſignifie en même temps, être tranſporté d'un lieu à un autre, & être porté en terre.*

[*q*] *Agripp. de vanit. ſcientiar. c.* 82.

les condamnés au ſupplice, & en quel ordre marchoient le larron & le bourreau. Eux répondant que le larron alloit devant, & que le bourreau ſuivoit, le juge fonda là-deſſus ſa ſentence, & dit: Que les légiſtes donc précédent, & les médecins ſuivent; faiſant entendre les grands larcins des uns, & les téméraires homicides des autres.

Socrate dit d'un peintre, qui s'étoit fait médecin, qu'il en avoit uſé finement, puiſque ſes fautes, qui avoient été expoſées au grand jour, ſeroient à l'avenir couvertes par la terre.

C'eſt un beau privilége de cet art, d'être également récompenſé, quelque funeſte que ſoit l'événement. On a quelquefois dérogé à ce privilége. En Egypte, le traitement des malades, & l'événement des remédes, étoient au riſque & péril des malades juſqu'au troiſiéme jour; mais ſi le médecin continuoit de traiter le malade plus de trois jours, l'événement étoit imputé au médecin, & il en devenoit reſponſable. Les médecins Egyptiens étoient obligés [r] de ſe régler ſur un livre qu'on appelloit ſacré, où étoient enrégiſtrées toutes les maniéres de traiter les différentes maladies: en ſorte que s'ils s'en écartoient, & que le malade vînt à mourir, ils étoient condamnés à mort comme meurtriers. Alexandre, après la mort d'Héphæſtion [ſ], fit détruire le temple d'Eſculape, & mourir en croix ſon médecin Glaucias.

23. Médecins punis.

Gontrand roi d'Orleans [t] fit couper la tête à deux médecins, à cauſe de la mort de ſa femme la reine Auſtrigilde, ſuivant le ſerment qu'il avoit fait à la défunte de venger ſa mort.

Parmi les Viſigoths, les médecins convenoient d'une ſomme pour la gueriſon d'un malade [u], & ſi le malade mouroit, le médecin n'étoit pas païé, S'il eſtropioit quelqu'un en le ſaignant, il païoit une amende. Si le malade mouroit auſſi-tôt après la ſaignée, la médecin étoit livré aux parents du mort, pour le punir à leur gré, lorſque le défunt étoit une perſonne libre: ſi le malade, qui étoit mort auſſi tôt aprés la ſaignée, étoit un ſerf, le médecin en étoit quitte pour donner un autre ſerf à la place.

Dans le droit Romain [x], l'ignorance étoit imputée au médecin par la loi Aquilia; & Cujas, dans ſon commentaire ſur le juriſconſulte Paul, marque expreſſément [y] que ſi celui, qui avoit fait mourir un homme par un remède, étoit d'une condition honnête, il étoit exilé; & que ſi c'étoit une perſonne vile, il étoit puni de mort. Achevons l'hiſtoire des médecins.

Les deux médecins du nom de Serenus Sammonicus, qui ont été le pére & le fils [z], ont été confondus par pluſieurs auteurs. Le pére floriſoit [a] du temps de l'empereur Sévére, & fut tué par Caracalla [b], étant à table avec ce prince. Il laiſſa à ſon fils une excel-

[r] *Diod. Sic. lib.* 1.
[ſ] *Arrian. lib.* 7. *Q. Curt. lib.* 10. *c.* 4.
[t] *Gregor. Turon. hiſt. lib.* 5. *c.* 35.
[u] *Hiſt. de Langued. t.* 1. *liv.* 7. *p.* 383.]
[x] Imperitia medici culpæ adnumeratur *Inſtit. lib.* 4. *tit.* 3.
[y] Si ex eo medicamine quod ad ſalutem hominis vel ad remedium datum erat, homo perierit, is qui dederit, ſi honeſtior fuerit, in inſulam deportatur; humilior autem capite punitur. *Jacob. Cujac. interpret. in Julii Pauli receptarum ſententiarum libros* 5. *ad leg. Corneliam.*
[z] *Daniel. Vink amœnit.* §. 3. *c.* 4.
[a] *Macrob. Saturnal. lib.* 2. *c.* 12.
[b] *Ælian. Spartian. in Anton. Carac. c.* 4.

lente bibliothéque, composée de soixante-deux mille volumes, que Serenus Sammonicus le fils légua par son testament à l'empereur Gordien le jeune [c], dont il avoit été précepteur. Nous avons un poëme en vers héroïques sur la médecine [d], qui porte le nom de Q. Serenus Sammonicus. Il est écrit d'un style rampant. On doute s'il est du pére ou du fils.

Il y eut des médecins établis à Rome & à Constantinople, par les empereurs [e], pour servir gratuitement les pauvres. Le quatriéme siécle a fourni encore des médecins célébres, Oribase, Aëtius, Alexandre Trallien, Paul Eginéte. Oribase fut favori de l'empereur Julien l'apostat. Il tomba dans la disgrace des empereurs qui succéderent à Julien, & il fut relégué dans des païs sauvages. Il soutint avec beaucoup de courage ce revers de fortune. Eunapius a fait son éloge. Nous ne connoissons Aëtius que par ses ouvrages [f]. Il a composé un abrégé de Galien, & plusieurs autres livres de médecine. Les ouvrages d'Alexandre Trallien ont été mis au jour par Pierre Castellan évêque de Macon, qui les tira de la bibliothéque du roi pour les donner au public. Paul Eginéte [g] a reduit en abrégés les ouvrages d'Hipocrate, de Galien, & d'Oribase.

Peu de temps après, la médecine fut envelopée de ces ténébres générales, qui obscurcirent toutes les sciences: non que l'on doive croire que dans les siécles les plus grossiers, il n'y ait pas eu des hommes, qui se soient donnés pour médecins, l'histoire même nous apprend qu'il y en a eu; mais ils sont si obscurs, qu'il ne nous en est rien resté, qui mérite d'entrer dans l'histoire de la médicine.

24. La médicine ressuscitée par les Arabes.

Les Arabes ont ressuscité la médecine, & ont eu la réputation d'y exceller. Les plus anciens médecins parmi eux, ont été Isac Israëlite, fils adoptif de Salomon roi d'Arabie, qui vivoit dans le septiéme siécle; Sérapion qui a fleuri dans le huitieme, & Avenzoar que les uns ont placé dans le neuviéme siécle, & les autres dans l'onziéme. Ce médecin, Arabe d'origine, étoit né à Seville. On lui a donné cent trente-cinq ans de vie [h] sans aucune incommodité.

Les autres médecins Arabes qui sont venus ensuite, sont Rhasis, qui a vécu dans le dixiéme siécle; Avicenne [i] roi de Cordouë dans l'onziéme [k]; Rabbi Moyse, dans le douziéme; Mésué, de la race roïale des souverains de Damas, qui a aussi vécu dans le douziéme siécle, & plusieurs autres.

25. Papes médecins.

Nous ne devons pas oublier l'honneur, que quelques papes médecins ont fait à cet art. S. Eusébe pape fils d'un médecin a été médecin lui-même: Jean XXII. grand sectateur de la doctrine des Arabes, avoit été médecin de la faculté de Montpellier; il a composé plusieurs livres de médecine [l], & entr'autres

[c] *Jul. Capitol. in Gordian. c. 18.*

[d] *Q. Sereni Sammonici de medicinâ præcepta saluberrima.*

[e] *Gothofred. not. in Cod. Theod. lib. 6. tit. 16. de Comitibus & Archiatris. Ces médecins sont nommés* Archiatri populares.

[f] *Petr. Castellan. in Aëtio.*

[g] *Petr. Castellan. in Paul Æginet.*

[h] *M. Freind. hist. de la médec. depuis Gal. traduct. de l'Anglois, p. 157. Petr. Castellan. in Avenzoar:*

[i] *Avicenne étoit fils d'un Chinois, son nom en Arabe signifie fils d'un Chinois. Perroniana, art.* Avicenne.

[k] *Tiraquell. de nobilit. c. 31.*

[l] *Daniel Vink, amœnit. §. 3. c. 4.*

celui qui eſt intitulé: Le threſor des pauvres. Paul II. après avoir été élevé au pontificat [m], alloit voir lui-même les malades, & leur diſtribuoit les remédes qu'il avoit ordonnés. Nicolas cinquiéme eſt auſſi mis au nombre des médecins par le ſçavant Tiraqueau [n], qui joint à ces quatre ſouverains pontifes, la liſte de pluſieurs ſaints canoniſés, de pluſieurs empereurs Romains, & de pluſieurs rois, qui ont été médecins.

26. De l'échole de Salerne.

L'échole de médecine de Salerne fut fondée par Charlemagne, l'an 802. Dans le commencement du douziéme ſiécle, cette échole compila l'ouvrage qui porte ſon nom, & qui a été depuis commenté par Arnauld de Villeneuve. Il eſt dédié à Rombert duc de Normandie, fils de Guillaume le conquérant. Cet ouvrage eſt compoſé en vers Léonins, ſorte de poëſie fort eſtimée dans ce temps-là. C'eſt ce Robert duc de Normandie, à qui les médecins déclarérent qu'une bleſſure qu'il avoit reçûë d'une fléche empoiſonnée, étoit incurable, à moins qu'il ne la fit ſucer [o]. Ce bon prince ne voulant point emploïer un remède, qui mettroit en grand danger de mourir celui qui s'y expoſeroit, Sibylle ſa femme prit le temps de ſon ſommeil, ſuça cette plaïe empoiſonnée, & perdit la vie, en la ſauvant à ſon époux.

28. De Pierre d'Apon.

Pierre d'Apon natif de Padouë [p], a été célébre dans la philoſophie, & dans la médecine. Il fut profeſſeur à Boulogne, il faiſoit païer fort cher ſes ordonnances aux malades. A 80. ans il fut accuſé de magie, & étant mort en 1305. avant le jugement du procés, il fut brûlé en effigie aprés ſa mort.

29. D'Arnauld de Villeneuve.

Arnauld de Villeneuve célébre médecin, & chimiſte, né en 1300. fut en grande faveur [q], auprés de Frédéric roi de Sicile, & il fut médecin du pape Clément V. Pierre Caſtellan dans l'abrégé de ſa vie donne la liſte de ſes ouvrages.

30. De pluſieurs médecins modernes.

Depuis le renouvellement des ſciences, pluſieurs médecins ont fait honneur à leurs ſiécles par leur profond ſçavoir. On remarque parmi eux, Jérôme Savonarole, Marſile Ficin, André Veſalius, & Gabriel Fallope célébre par la ſcience de l'anatomie, Jérôme Fracaſtor, Jérôme Cardan, Jérôme Mercurialis, Jean Argenterius grand novateur & chimiſte, Goropius Becanus, qui a mérité de porter le titre de Varron de ſon ſiécle, Adam Fumée prémier médecin de Charles VII. & de Louis XI, maître des requêtes en 1474. & garde des ſceaux en 1494. les trois Mirons, dont le prémier aïant été appellé pour être prémier médecin des Charles VIII. mourut en chemin, le ſecond fut prémier médecin de la reine Anne de Bretagne, & de Claude de France reine de France, femme de François I. & le troiſiéme qui fut prémier médecin de Charles IX. Les deux Riolans célébres par les ouvrages de médecine qu'ils ont compoſés; & les deux de Lorme, qui ont ſçu prolonger leurs propres jours,

---

[m] *Platin. in Paul. II.*

[n] *Tiraquell. de nobilit. c. 31.*

[o] *M. Freind. hiſt. de la médec. depuis Galien.*

[p] *Petr. Caſtellan in Petr. Apono. V. le c. de la magie, t. 2. liv. 3. p. 379.*

[q] *Petr. Caſtell. in Arnaldo Villanovano. V. le c. de la chimie, t. 3. liv. 4. p. 536.*

le pére prémier médecin de la reine Louiſe de Lorraine, femme d'Henri III. & de la reine Marie de Médicis, femme d'Henri IV. étant décédé en 1637. à l'âge de 90. ans, & le fils prémier médecin de Gaſton de France due d'Orléans, étant mort en 1678. à 91. ans.

31. De Jean Fernel.

Parmi les médecins François, aucun n'a égalé la réputation de Jean Fernel natif d'Amiens, prémier médecin d'Henri II. & à qui la reine Catherine de Médicis diſoit qu'elle étoit redevable de ſa fécondité. Il a embraſſé toute la médecine [r] dans des écrits également doctes & polis, & il s'eſt acquis une telle réputation dans toute l'Europe, que l'univerſité de Paris ſe fera honneur dans touts les ſiécles à venir d'un tel éléve. Il laiſſa une fille unique mariée à Philippe Barjot, maître des requêtes, & préſident au grand conſeil. Il mourut en 1558. âgé, ſuivant de Thou, de 52. ans, & ſuivant Caſtellan [s], de 49. ſeulement.

Le dix-ſeptiéme ſiécle à été fort occupé de la diſpute, au ſujet de l'émétique; j'en parlerai dans le chapitre de la médecine ancienne & moderne, où je ferai mention des découvertes attribuées à la médecine moderne. Je remets auſſi à traiter de la médecine chimique, dans le chapitre de la chimie.

[r] *Thuan. hiſt. lib. 21.*

[s] *Petr. Caſtell. in Fernel.*

LIVRE TROISIEME.

HISTOIRE, DE LA METAPHISIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Divinité.

Sommaire du Chapitre premier.

1. *Objet de la Métaphyſique.* 2. *La Métaphyſique eſt la partie de la Philoſophie la plus intereſſante.* 3. *Diſpoſition de l'eſprit humain par rapport à la verité.* 4. *Les Hommes ont adoré tout ce qu'il y a de plus vil & de plus déteſtable.* 5. *Nombre des Dieux dans l'ancienne Rome.* 6. *Chaſſe des Cauniens pour ſe délivrer de leurs Dieux.* 7. *L'Idolatrie flatoit les paſſions.* 8. *Des divinités qui préſidoient aux crimes.* 9. *Crimes des Dieux eux-mêmes.* 10. *Opinions inſenſées & ridicules des Philoſophes ſur la Divinité.* 11. *Tolérance des Athéniens pour les Poëtes, & ſéverité ſur les Philoſophes.* 12. *Des railleries que les Payens faiſoient de leurs Dieux.* 13. *Différentes Opinions ſur les Temples & les Statuës.* 14. *Des deux eſpéces les plus anciennes de l'Idolatrie.* 15. *Exemples des Apothéoſes.* 16. *Apothéoſes des Empereurs.* 17. *Dieux punis par les Hommes.* 18. *Culte des fauſſes Divinités.* 19. *Opinion outrée de Porphyre ſur la Spiritualité du culte.* 20. *Mortifications pratiquées dans les fauſſes Religions.* 21. *Lequel eſt plus injurieux à Dieu de la Superſtition ou de l'Athéiſme.* 22 *Une Société ne peut ſubſiſter ſans Religion.* 23. *Les Perſuaſions de l'eſprit influent peu ſur la conduite des Hommes.* 24. *Il ne peut y avoir d'Athées de conviction.* 25. *Différentes ſortes d'Athées.* 26. *Les Athées de cœur ſont en grand nombre.* 27. *Foibleſſe des eſprits forts.* 28. *Sentimens ſublimes des Payens ſur la Divinité.* 29. *Les Payens reconnoiſſoient un ſeul Dieu ſuprême.* 30. *Preuve de la Divinité dans Platon.* 31. *Du conſentement unanime des Hommes à reconnoître la Divinité.* 32. *Preuve de la Divinité par Des-Cartes qui eſt dans le fond un Paralogiſme.* 33. *De la penſée de Puſchal du riſque de ne point croire.* 34. *Preuves de notre ſainte Religion.*

MON deſſein n'eſt pas de donner ici un Traité de Métaphyſique, mais de retracer à l'eſprit ſa propre hiſtoire, dans les opinions qui concernent cette ſcience. Je n'aurai pas la complaiſance de le ménager, encore moins de le flater. La repreſentation de ſes déſordres, eſt le motif le plus fort pour l'engager à ſecoüer le joug tyrannique de l'Opinion, en ſe ſoumettant à l'empire légitime de la raiſon. Parmi les objets de la Religion, qui ſont du reſſort de l'entendement, l'examen des ex-

excès de l'Idolatrie [a], & de quelques erreurs des Métaphyſiciens, n'eſt pas à négliger; l'eſprit y connoîtra de quoi il eſt capable lorſqu'il s'abandonne à ſes égaremens: & les illuſions des ſciences occultes auront l'avantage de lui inſpirer une ſage défiance, propre à corriger la crédulité.

1. Objet de la Métaphyſique.

1. L'objet de la Métaphyſique, eſt la connoiſſance des choſes purement intellectuelles, & qui ne tombent pas ſous les ſens. Les plus célébres Philoſophes en ont fait leur principale étude. Le ſentiment de Pline [b] a été au contraire, que l'Homme n'eſt ni intéreſſé dans ces recherches, ni capable de ces découvertes.

2. La Métaphyſique eſt la partie de la Philoſophie la plus intereſſante.

2. Cette partie de la Philoſophie eſt, malgré le ſentiment de Pline, la plus intéreſſante de toutes, puiſqu'elle ſe propoſe de connoître la Divinité dont nous dépendons, & l'ame qui eſt la portion la plus noble de nous-mêmes.

Les ouvrages de Dieu, [c] qui nous élévent à la connoiſſance de l'Etre ſuprême, Créateur de l'Univers, ſont repréſentés par cette chaîne fatale d'Homére, qui partant du Ciel, & s'étendant juſqu'à la terre, exprime la correſpondance entre Dieu & les Hommes.

3. Diſpoſition de l'eſprit humain par rapport à la vérité.

Mais notre eſprit eſt rarement d'accord avec lui-même: il eſt rempli naturellement de l'ardeur la plus inquiéte pour la vérité, & il ferme les yeux le plus ſouvent à ſes rayons, comme à ceux d'un Soleil, que la foibleſſe de ſes regards ne peut ſoutenir: ou s'il prétend [d] ſonder la Majeſté Divine, ſon éclat l'accable.

Alors, dans les ténébres où il s'eſt plongé lui-même, ſéduit par des inclinations perverſes, & par un intérieur corrompu, il ne conçoit & ne produit que des erreurs proportionnées à une ſource auſſi déteſtable. Il ſe rend auſſitôt l'eſclave de ces erreurs, & vérifie cette réflexion ſi ſenſée, [e] que la nature entiére ne renferme rien de ſi foible & de ſi miſérable que l'Homme, qui s'aſſervit aux chiméres que lui-même a produites.

4. Les hommes ont adoré tout ce qu'il y a de plus vil ou de plus déteſtable.

L'eſprit & le cœur ont eu part à la naiſſance de l'Idolatrie; de ces deux ſources empoiſonnées l'une par l'autre, eſt ſorti ce torrent d'impiétés, qui a inondé la terre. Les Nations les plus polies, n'ont pas été exemptes des égaremens les plus affreux. Les Lacédémoniens ont élevé des Autels à la mort & à la crainte; les Athéniens [f] ont conſacré des Temples à l'impudence, aux tempêtes, à la proſtitution; les Romains [g] à la terreur, à la fiévre, à la mauvaiſe fortune.

Les Egyptiens [h], cette Nation ſi diſtinguée par la ſageſſe, les ſciences & les arts, prenoient pour objet de leur culte, les Choux & les Oignons de leurs Jardins. On a vû cette Nation adorer les Crocodiles, [i] les Ibis, les Singes.

---

[a] S. Aug. paſſim de civitate Dei.

[b] Mundi extera indagare, nec intereſt nominis, nec capit humanæ conjectura mentis. *Plin. lib. 2. c. 1.*

[c] Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. In Sole poſuit tabernaculum ſuum. *Pſalm. 18.*

[d] Qui ſcrutator eſt majeſtatis, opprimetur a gloria.

[e] Quaſi quidquam ſit infeliciùs homine, cui ſua figmenta dominantur. *Plin.*

[f] *S. Clem. Alex. in admonit. ad Gent.*

[g] *Alex. ab Alex. genial. dier. lib. 1. c. 13. Plin. lib. 2. c. 7.*

[h] Porrum & cæpe nefas violare & frangere morſu:
O ſanctas gentes, quibus hæc naſcuntur in hortis
Numina! *Juven. ſat. 15.*

[i] Crocodilon adorat
Pars hæc, illa pavet ſaturam ſerpentibus ibim,
Effigies ſacri hîc nitet aurea cercopitheci *Juven. ibid.*

Quand le feu prenoit à leurs maiſons, ils s'appliquoient moins à l'éteindre [k] qu'à ſauver leurs Chats. N'oſant toucher aux animaux ſacrés dans une famine [l], ils mangeoient de la chair humaine, & en nourriſſoient même ces animaux.

Un Soldat Romain [m] ayant tué un Chat par hazard & ſans deſſein dans une fête ſolemnelle, célébrée à l'occaſion du titre de Roi & d'allié de la République donné à Ptolémée Auletés par le Sénat & le peuple Romain, ce Soldat fut mis en piéces, ſans que la crainte du nom Romain ni les priéres du Roi puſſent le ſauver.

Les Mouches [n] ont été adorées, & il y avoit un Dieu [o] Pet. Céſar, & Pline décrivent avec quelle Religion nos anciens Druides alloient cueillir le gland nouveau. Les Paleſtins Amorrhéens adoroient les Moutons, qu'ils appelloient Eſthérot, & qu'ils mangeoient pourtant. En quoi s'eſt abuſé Cicéron [p] qui a écrit, qu'aucune Nation n'avoit pouſſé la ſtupidité au point de ſe nourrir de ce qu'elle a déifié. Les Syriens alloient chercher leurs Dieux parmi les poiſſons [q], en l'honneur de Dercéto, mere de Sémiramis, parce que Dercéto, ſelon eux, avoit été moitié femme, & moitié poiſſon.

Charron [r] remarque, qu'il n'y a rien dans la nature, qui n'ait été déifié. Xaca, Philoſophe célébre parmi les Orientaux, a attribué la Divinité au néant même. Sous l'Empire du grand Mogol, la Vache eſt l'objet de l'adoration publique. Les Samogitiens ont une Vache d'Or, qui leur eſt ce qu'étoit le Veau d'Or aux Iſraëlites Idolâtres, & le Veau d'Or lui-même étoit une imitation du Dieu Apis des Egyptiens.

A Bengale, l'Eléphant blanc eſt en poſſeſſion des honneurs de la Divinité; & certains Tartares adreſſent leur culte à la prémiére bête qu'ils rencontrent dans la journée. Pigafetta raconte, que pluſieurs Indiens Orientaux déifient, pour le reſte de la journée, la prémiére choſe qu'ils trouvent en leur chemin. Marc Paul, & autres voïageurs témoignent la même abſurdité des peuples de la grande Giava, & des noirs de la côte de Guinée.

Un Temple de Calicut, dédié à un Singe [s], eſt orné de ſept cens Piliers de marbre. Rien n'eſt plus célébre dans les Relations des Indes Orientales, qu'une dent de Singe, dont les Idolâtres offrirent une prodigieuſe quantité d'Or pour la racheter des Portugais ce que l'Archévêque de Goa ne voulut pas permettre.

Quelques peuples d'Afrique [t] adorent encore aujourd'hui les Raves & les Oignons. Dans le Pégu [u], on croit que celui qui devient la Proïe d'un Crocodile, eſt ſanctifié. Dans le Congo, on adore les Serpens, les Chévres, les Tigres, les Oiſeaux, & pluſieurs Plantes. Les Habitans de l'Ile Formoſa obſervent le culte du Diable bien plus religieuſement que celui de Dieu: car Dieu, diſent-ils, qui eſt bon de ſa nature, ne peut nous faire aucun mal, au lieu qu'il eſt de la derniére importance d'appaiſer par des Sacrifices, le Diable qui eſt porté à mal faire. Tant d'extravagances

[k] *Herodot. Euterp.*

[l] *Diod. Sic. lib. 1. Juſt. lipſ. exempl. & monit. politic. lib. 1. c. 3.*

[m] *Juſt. lipſ. monit. & exempl. polit. lib. 1. c. 3.* & *Diod. Sic. lib. 2.*

[n] *Beelzebuth eſt dérivé de Baal-Zebub, Seigneur des mouches.*

[o] Deus crepitus, *Chevræana, t. 2.*

[p] Nulla gens eſt tam ſtupida, quæ id quod veſcatur, Deum eſſe putet. *Cic. de nat. Deor. l. 3.*

[q] *Diod. Sic. lib. 2.*

[r] *Charron. de la Sageſſe.*

[s] *Chevreau, Hiſt. du Monde, t. 7 p. 275.*

[t] *Atl. Hiſtoriq. t. 6. Diſſert. ſur l'Afrique.*

[u] *Cérémon. & cout. Rel. des Peupl. idol. t. 4.*

méritent-elles l'indignation [x], ou la pitié ? Jean Léon rapporte [y], qu'une Secte du Mahométisme soutient, qu'on ne peut errer dans aucune Religion, toutes aïant l'intention & la volonté d'adorer ce qui le mérite le mieux. Cette Opinion, également absurde & impie, compte pour rien d'offenser la Majesté Divine par les plus indignes profanations.

5. Nombre des Dieux dans l'ancienne Rome.

Suivant la supputation de Varron, le nombre des Dieux passoit trente mille: parmi lesquels il y avoit [z] trois cents Jupiters, & quarante trois Hercules, quoique Cicéron [a] n'en compte que six. Rome [b] ajoutoit à ses Divinités, toutes celles des Nations vaincuës. Le nombre des Dieux étoit monté à un tel excés, que quelques Auteurs [c] ont dit, qu'il y en avoit plus que d'Hommes. Varron entre dans le détail des différents emplois des Divinités, en ce qui concerne l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il marque touts ceux à qui l'on doit avoir recours pour touts les besoins de la vie, mais il n'en indique aucun, dit S. Augustin [d], à qui les priéres doivent être adressées pour obtenir la vie éternelle, qui est le seul objet des Chrétiens.

Il y avoit des Divinités supérieures, moïennes, & inférieures. Les douze Divinités appellées majeures étoient Jupiter [e], Junon, Minerve, Neptune, Apollon, Mars, Mercure, Vulcain, Cérés, Diane, Venus, & Vesta. D'autres Dieux étoient les Conseillers d'Etat [f] de Jupiter. L'Evénement étoit [g] un de ces Dieux : on ne pouvoit assurément choisir un meilleur Conseiller, & plus nécessaire à toutes les délibérations.

Il en est, dit Montagne [h], de ces Dieux si chétifs & populaires, qu'il en faut entasser bien cinq ou six, à produire un épy de blé, & en prennent leurs noms divers : trois à une porte, celui de l'ais, celui du gond, celui du seuil ; quatre à un enfant, Protecteurs de son maillot, de son boire, de son mangor, de son teter. La Déesse Segetia [i] n'eut-elle pas

[x] O Proceres, Censore opus est an Haruspice nobis ? *Juven. sat.* 2.

[y] *Jean Léon, de l'Afrique, liv.* 3.

[z] *M. l'Abbé Banier, explicat. historiq. des fables, entret.* 5.

[a] *Cic. de nat. Deor. lib.* 3.

[b] Roma triumphantis quoties Dueis inclyta currum
Plausibus excepit, toties altaria Divûm
Addidit, & spoliis sibimet nova Numina fecit. *Prudent. in Symmach. l.* 2.

[c] Quamobrem major Cœlitum populus etiam quàm hominum intelligi potest. *Plin. lib.* 2. *c.* 7.

Utique regio nostra tam præsentibus plena est Numinibus, ut faciliùs possis Deum quàm hominem invenire. *Petron. fragm.*

[d] Denique & ipse Varro commemorare & enumerare Deos cœpit à conceptione hominis, quorum numerum exorsus est à Jano; eamque seriem perduxit, usque ad decrepiti hominis mortem, & Deos ad ipsum hominem pertinentes clausit ad Næniam Deam, quæ in funeribus senum cantatur. Deinde cœpit Deos alios ostendere, qui pertinerent non ad ipsum hominem, sed ad ea quæ sunt hominis, sicuti est victus, vestitus, & quæcunque alia, quæ huic vitæ sunt necessaria. Ostendens in omnibus, quod sit cujusque munus, & propter quid cuique debeat supplicari. In quâ universâ diligentiâ, nullos demonstravit vel denominavit Deos, à quibus vita æterna poscenda sit, propter quam unam propriè nos Christiani sumus. *S. Aug. de civit. Dei, lib.* 6. *c.* 9.

[e] *Ennius a renfermé dans ces deux vers les noms des douze grandes Divinités :*

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Marcurius, Jovi, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

[f] Dii consentes.

[g] *Sous le titre de* bonus eventus :

[h] *Ess. de montaigne liv.* 2. *ch* 12.

[i] Cui non sufficere videretur illa Segetia, quamdiu seges ab initiis herbidis usque ad aristas aridas proveniret ? non tamen satis fuit hominibus Deorum multitudinem amantibus, ut ad

du ſuffire à la protection des grains, depuis qu'ils ſont hors de terre, juſqu'à ce qu'ils ſont en épy ? cependant on leur a donné pluſieurs autres Divinités Tutélaires à chaque changement qui leur arrive par le progrés de la maturité.

Si une mere donnoit deux Gouvernantes à ſon enfant [k], dont l'une ſeroit chargée uniquement de le faire manger, & l'autre de le faire boire, comme les Payens ont établi deux Divinités différentes pour ces deux emplois, la Déeſſe Educa & la Déeſſe Potina, ne traiteroit-on pas de folie une pareille affectation ?

On célébroit la fête de la Déeſſe Fornicaria, qui préſidoit aux fours, afin que le pain fût bien cuit. Il y avoit un Dieu, dont le département ne s'étendoit qu'au fumier [l] dont on engraiſſoit les terres.

Les Romains avoient une vénération particuliére pour les Dieux Pénates ou Domeſtiques, autrement appellés Lares. On voit dans une Comédie de Plaute [m] une de ces Divinités, qui ſe loue beaucoup de la piété de la Fille de la maiſon. De là ces Exhortations de combattre juſqu'à la mort, pour les Autels & les foyers. Ces Dieux Pénates devoient être particuliers à chaque maiſon. Sans cela, comment eut-on pû ſe fier à la protection de ſes Dieux domeſtiques ? y a-t'il rien de plus fréquent dans la vie, que l'incompatibilité des interêts de pluſieurs Familles ? Les Dieux Tutélaires du parti de Marius, ne pouvoient être les mêmes que ceux du parti de Sylla. Quelle

ma miſera dæmoniorum turbæ proſtitueretur, unius Dei veri caſtum dedignata complexum. Præfecerunt ergo Proſerpinam frumentis germinantibus; geniculis nodiſque culmorum Deum Nodotum; volumentis ſolliculorum Deam Volutinam; cùm ſolliculi pateſcunt ut ſpina exeat, Deam Patelenam; cùm ſegetes novis ariſtis æquantur, quia veteres æquare hoſtire dixerunt, Deam Hoſtilinam; florentibus frumentis Deam Floram; lacteſcentibus Deam Lacturciam; matureſcentibus Deam Maturam; cùm runcantur, id eſt, à terra auferuntur, Deam Runcinam. Nec omnia commemoro, quia me piget quod illos non pudet. S. *Aug. de civit. Dei, lib. 4. c. 8.*

[k] Si duas quiſpiam nutrices adhiberet infanti, quarum una nihil niſi eſcam, altera nihil niſi potum daret, ſicut iſti ad hoc duas adhibuerunt Deas, Educam & Potinam, nempe deſipere, & aliquid mimo ſimile in ſua domo agere videretur. *S. Aug. de civit. Dei, lib. 6. c. 9.*

S. Auguſtin s'éleve enſuite contre les impuretés & les infamies de la Religion Payenne.

Cùm mas & fœmina conjunguntur, adhibetur Deus Jugatinus: fit hoc ferendum. Sed domum eſt ducenda quæ nubit, adhibetur & Deus Domiducus. Ut maneat cum viro, adhibetur Dea Manturna... Nunquid Venus ſola parum eſſet, quæ ob hoc etiam dicitur nuncupata quod ſine ejus vi fœmina virgo eſſe non deſinat ? Si ulla eſt frons in hominibus quæ non eſt in Numinibus, cùm credunt conjuncti tot Deos utriuſque ſexûs eſſe præſentes, ita pudore afficiuntur, ut ille minus moveatur, & illa plus reluctetur. Et certè ſi adeſt Virginienſis Dea, ut Virgini Zona ſolvatur; ſi adeſt Deus Subigus, ut viro ſubigatur; ſi adeſt Dea Prema, ut ſubacta ne ſe commoveat, comprimatur; Dea Pertunda ibi quid faciet ? Erubeſcat, eat foras; agat aliquid & maritus. Valdè inhoneſtum eſt, quod vocatur illa, impleat quiſquam niſi ille. Nam ſi maſculus crederetur, & Pertundus vocaretur, magis contra eum pro uxoris pudicitia poſceret maritus auxilium, quam ſeta contra Sylvanum. Sed quid hoc dicam, cùm ibi ſit & Priapus, nimius maſculus, cujus ſuper immaniſſimum & turpiſſimum faſcinum ſedere nova nupta jubeatur more honeſtiſſimo & religioſiſſimo matronarum. *S. Aug. loc. citat.*

[l] *Ce Dieu ſe nommoit Sterquilinus.*

[m] Huic filia eſt, ea mihi quotidie,

multiplicité de Dieux naiſſoit de cette Opinion !

6. Chaſſe des Cauniens pour ſe délivrer des Dieux.

Les Cauniens [n] ſurchargés du nombre exceſſif de Divinités, dont le culte les fatiguoit, firent une célebre Chaſſe, où ils batirent l'air de leurs Javelots, pourſuivant ces Dieux importuns juſques ſur les Frontiéres, pour les obliger de ſortir de leur Païs.

Les Ethiopiens repréſentoient les Dieux noirs & camus, les Thraces les peignoient roux & les yeux bleus : chacun, ſuivant la remarque de Xénophane [o], donnant à la Divinité ſa propre reſſemblance. Le Roi de Thrace avoit une Religion particuliére [p] : le Culte de Mercure étoit réſervé a lui ſeul ; il dédaignoit les Dieux de ſes ſujets, Mars, Diane & Bacchus.

7. L'Idolâtrie flattoit les Paſſions.

L'Idolâtrie tendoit uniquement à flater les paſſions. Tout manifeſtoit en elle l'impureté de ſa ſource. [q] Des Dieux vindicatifs & débauchés étoient au gré d'une nature corrompuë. Vos Dieux, dit S. Auguſtin, [r] au lieu de punir les crimes, enſeignent par leurs exemples à les commettre. Comment donnez-vous pour des Dieux, dit Arnobe, [s] ceux avec leſquels aucun de vous ne voudroit que ſes proches, ou ſes amis, euſſent la moindre reſſemblance ?

Les Payens ont ſenti eux mêmes l'abomination d'un pareil Culte. Ménippe ne ſçait quel parti prendre entre les Loix & les exemples de Dieux. Ovide n'emploïe rien de plus ſéduiſant pour bannir la pudeur, que l'exemple de Jupiter, qui a rendu pieux tout ce qui eſt agréable, [t] tout étant devenu permis ſous un Dieu époux de ſa ſœur. Quelle invention plus propre à allumer le feu des paſſions, ſuivant la penſée de Senéque, [u] que de les autoriſer des exemples des Dieux ?

Tibére ſur les Relations qui lui venoient de Judée propoſa au Sénat de déférer à JESUS-CHRIST les honneurs Divins, & de le mettre au nombre des Dieux de l'Empire. [x] Dieu ne voulut pas permettre que ſon Culte fût mêlé avec toutes les abominations de l'Idolâtrie.

Pline [y] traite comme la plus mépriſable de toutes les puérilités, une Religion qui adore les bêtes, & tout ce qu'il y a de plus vil dans la nature : qui enſeigne que les Dieux ſe ma-

---

Aut thure, aut vino, aut aliqui ſemper ſupplicat,

Dat mihi coronam. *Plaut. in Aulular.*

[n] *Herodot. Clio.*

[o] *Xenophan ap. S. Clem. Alex. Stromat. lib. 7.*

[p] *Eſſ. de Montagn. liv. 1. ch. 42.*

[q] Deum eſſe amorem, turpiter vitio favens.

Finxit libido; quoque liberior foret,

Titulum furori numinis falſi addidit. *Sen. in Hippol. v. 194.*

[r] Autores enim doctoreſque peccatorum eſſe adſolent, non ultores. *S. Aug. de civit. Dei, lib. 3. c. 3.*

[s] Hoſcine nobis Deos importatis, infligitis, quorum ſimiles vos eſſe, nec alium velitis quemquam ſanguinis vobis gradu vel jure familiaritatis adjunctum ? *Arnob. adverſ. Gent. lib. 5.*

[t] Jupiter eſſe pium ſtatuit quodcunque juvaret;

Et fas omne facit fratre marita ſoror.

[u] Quid eſt aliud vitia noſtra incendere, quam autores illis adſcribere Deos. *Senec. de brevit vita c. 16.*

[x] *Tertull. Apologet. c. 5. Euſeb. hiſt. Eccleſ lib. 2. c. 2.*

[y] Gentes verò quædam animalia & aliqua etiam obſcœna pro Diis habent, ac multa dictu magis pudenda, per fœtidos cibos & alia ſimilia jurantes. Matrimonia quidem inter Deos credi, tantoque ævo ex his neminem naſci, & alios eſſe grandævos, ſemperque canos, alios juvenes atque pueros, atri coloris, aligeros, claudos, ovo editos, & alternis diebus viventes morienteſque puerilium prope deliramentorum eſt. Sed ſuper omnem impudentiam adulteria inter ipſos fingi, mox jurgia & odia, atque etiam furtorum eſſe & ſcelerum nomina. *Plin. lib. 2. c. 7.*

tient, que les uns ſont tout blancs de vieilleſſe, les autres toujours jeunes, que d'autres reſtent perpétuellement dans l'enfance, qu'il y en a d'ailés, de boiteux, que certains meurent & renaiſſent alternativement. Mais n'eſt ce pas le comble de l'impudence, ajoute-t'il, de leur attribuer des adultéres, des querelles, des haines, des larcins, & toutes ſortes de crimes?

8. Divinités qui préſidoient aux crimes.

Mercure etoit le Dieu des voleurs, [z] & ſe piquoit lui-même de beaucoup d'adreſſe dans le vol. La Déeſſe Laverne préſidoit aux Larcins. Horace [a] rapporte la priére que les voleurs lui adreſſoient: Belle Déeſſe, accordez moi la grace de voler impunément, en paroiſſant homme de bien: & couvrez d'une nuée épaiſſe mes larcins & mes fraudes. Plaute [b] marque auſſi qu'on l'invoquoit de cette maniére: Déeſſe augmentez la ſubtilité, & la viteſſe de mes mains dans les vols.

Il y avoit pluſieurs autres Divinités qui préſidoient aux crimes, & entr'autres les Euménides. O Céſar, s'écrie Lucain, [c] quelles Divinités favorables aux crimes as-tu invoquées? quelles Euménides as-tu engagées dans ton parti?

9. Crimes des Dieux.

Les perſécutions d'Enée ont leur cauſe dans la rancune que Junon conſerve du Jugement de Pâris, [d] qui avoit préféré la beauté de Venus à la ſienne. C'eſt la jalouſie implacable de la même Déeſſe, qui expoſe Hercule, fils d'une Rivale, à des dangers continuels, dont il ne peut ſe délivrer que par ſes douze travaux. Toute la Jeuneſſe Romaine eſt paſſée au fil de l'épée à la bataille de Cannes, parce que Junon eſt animée d'une furieuſe colére, [e] de ce que le Conſul Terentius Varron avoit eu l'imprudence, de mettre un beau garçon en ſentinelle dans le Temple de Jupiter. Sans les reſſources de fermeté qui ſauverent les Romains, c'étoit fait d'une République d'ailleurs ſi favoriſée des Dieux.

Arnobe [f] fait l'énumération de tous les crimes de Jupiter, & des autres Divinités. S. Juſtin [g] s'engage à prouver que les opinions des Philoſophes ſur la nature de Dieu, ſont encore plus ridicules que les fictions des Poëtes.

10. Opinions ridicules & inſenſées des Philoſophes ſur la divinité.

Les uns ont fait les Dieux mâles ou femelles: les autres, comme Mercure Triſmégiſte & Orphée, ont enſeigné que les Dieux étoient Androgynes, c'eſt à-dire, participants des deux ſexes. Zénon [h] & Xénophane on fait Dieu de figure ronde; Platon de figure triangulaire; Epicure a donné à Dieu une forme humaine; opinion renouvellée par les Hérétiques, appellés Anthropomorphites.

Les Pythagoriciens enſeignoient que Dieu eſt un nombre, & une harmonie; Thalés & les Platoniciens rempliſſoient l'air de Démons, l'eau de Tritons, de Néréïdes & de Naïades. Il n'y avoit ſi petit ruiſſeau, qui n'eût ſa Divinité particuliére.

Anaximandre [i] & Pline [k] ne

---

[z] Te boves olim niſi reddidiſſes
Per dolum amotas puerum minaci
Voce dum terret, vacuus pharetrâ
Riſit Apollo. *Hor.*

[a] Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da juſto ſanctoque videri,
Nubem peccatis & fraudibus objice noctem. *Horat.*

[b] Mihi Laverna, in furtis celeraſti manus. *Plaut. in frag.*

[c] At tu quos ſcelerum Superos, quas ritè vocaſti Eumenidas, Cæſar? *Lucan. lib. 8. v. 868.*

[d] Manet altâ mente repoſtum
Judicium Paridis, ſpretæque injuria formæ. *Virg.*

[e] *Val. Max. lib. 1. c. 1.*

[f] *Arnob. adverſus Gent.*

[g] *S. Juſtin. cohortat. ad Græc.*

[h] Stoïci rotundam Deo dederunt formam. *Sen. epiſt. 94.*

[i] Is infinitatem naturæ dixit eſſe è quâ omnia gignerentur. *Cic. Acad. quæſt. lib. 4.*

[k] Per quæ haud dubiè declaratur na-

diſtinguoient point Dieu de la nature. Anaximéne [*l*] enſeignoit que l'air étoit Dieu. Spinoſa, dans le dernier ſiécle, a renouvellé une hypothéſe monſtrueuſe, ſuivant laquelle tout l'univers n'eſt qu'une ſeule ſubſtance, & cette ſubſtance eſt Dieu, en ſorte que toutes les parcelles de la matiére ſont des portions de la divinité : Cette penſée abſurde [*m*] ſe trouve dans pluſieurs anciens : c'eſt le dernier effort de la folie. S'il n'y a qu'une ſubſtance, & que cette ſubſtance ſoit Dieu, elle eſt à la fois penſante & matérielle ; libre & contrainte ; agiſſante & paſſive ; heureuſe & livrée à la douleur : le ſujet enfin des modalités les plus diverſes & les plus contradictoires. Elle réünit en ſoi les perfections & les défauts ; le bien & le mal ; les vices & les vertus ; les connoiſſances & l'ignorance ; la reſtriction & l'infinité ; la puiſſance & la ſervitude ; toutes les incompatibilités, toutes les répugnances les plus formelles. Si le Paganiſme faiſoit combattre les Dieux contre les Dieux, ou contre les Titans, ou contre les hommes, c'étoient au moins des êtres divers ; ici c'eſt le même être, qui reſtant parfait, concilie dans ſa ſubſtance les oppoſitions, les contrariétés, les diſcordes.

11. Tolérance des Athéniens pour les Poëtes, & ſévérité ſur les Philoſophes.

On a peine à concilier la tolerance des Athéniens, à l'égard des Poëtes, en matiére de religion, avec leur extrême ſévérité envers les Philoſophes. [*n*] Ariſtophane rempliſſoit ſes Comédies, des traits les plus ſatiriques ſur les Dieux, ſans être inquiété à ce ſujet, en même temps que Socrate, & pluſieurs autres Philoſophes étoient condamnés à mort, ſur quelques ſoupçons de déſaprouver les ſuperſtitions du peuple.

Stilpon aïant dit [*o*] que la Minerve de Phidias étoit Fille de Phidias le Sculpteur & non de Jupiter, & que ce n'étoit point une Divinité, il fut accuſé devant l'Aréopage. Sa défenſe fut, qu'il avoit dit à la verité que Minerve n'étoit pas un Dieu, croïant avec les Athéniens, qu'elle étoit une Déeſſe. Cette défaite n'empêcha pas l'Aréopage de le bannir. Sur quoi Théodore dit, que l'Arrêt étoit juſte, & que l'habillement de Minerve étant de Marbre, on ne pouvoit juſtifier la témérité de Stilpon, qui n'avoit pas pû connoître le ſéxe de Minerve.

12. Railleries que les Païens faiſoient des Dieux.

St. Auguſtin reproche aux Payens, [*p*] que les Dieux qu'on jouë ſur les théâtres, ſont les mêmes qu'on adore dans les temples. Qu'y a-t-il de plus inſenſé que cette confuſion de culte & de railleries? quelle abſurdité dans des contradictions ſi honteuſes à la raiſon. Horace fait dire [*q*] à une Statuë de Priape. J'étois autrefois un tronc de figuier, inutile à toute ſorte d'uſages, lorſqu'un Charpentier ne ſçachant d'abord s'il feroit de moi un banc ou un Dieu, ſe détermina à m'ériger en Divinité.

Denys

turæ potentiam id quoque eſſe quod Deum vocamus. *Plin.*

[*l*] Poſt Anaximenes aëra Deum ſtatuit. *Cic de nat. Deor. lib.* 1.

[*m*] Juppiter eſt quodcunque vides, quocunque moveris. *Lucan. lib* 9.

Totum hoc quo continemur, & unum eſt, & Deus; & ſocii ejus ſumus & membra. *Sen. epiſt.* 92.

[*n*] *La Comédie Grecque parloit des Dieux avec une telle licence qu'elle a donné lieu au Proverbe*, tanquam de plauſtro loqui, *pour exprimer l'impieté.*

[*o*] *Dieg. Laërt. in Stilp.*

[*p*] Nec alii ridentur in theatris, quàm qui adorantur in templis; nec aliis ludos exhibetis, quàm quibus victimas immolatis. *S. Aug. de civit. Dei lib.* 6 *c.* 6.

[*q*] Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum
Cùm faber incertus ſcamnum, faceretne Priapum,
Maluit eſſe Deum. *Hor.*

Denys [r] ajoutoit les railleries qu'il faiſoit des dieux, aux pillages de leurs temples. Il fit ôter une robe d'or maſſif à Jupiter, comme trop peſante pour l'été, & trop froide pour l'hiver, & il le fit couvrir d'une robe de laine. Il enleva une barbe d'or d'Eſculape, ſous prétexte, qu'il n'étoit pas de la bienſéance, que le fils portât une barbe, tandis qu'Apollon ſon Pere n'en avoit point. S'il étoit parlé ſur quelque offrande de la bonté des dieux, ou ſi quelque ſtatuë avançoit la main, alors il ſe diſoit autoriſé à tout emporter, parce qu'il y auroit de la bêtiſe à faire des demandes aux dieux, & à ne pas accepter ce qu'ils nous offrent d'eux-mêmes.

13. Sentimens partagés ſur les temples & les ſtatuës.

Les Payens croïoient que les Divinités venoient habiter elles-mêmes dans les ſtatuës, qui les repréſentoient. Pythagore, & Cicéron [s] eſtimoient que la vûë des temples & des ſtatuës contribuoit à la piété; les Perſes, les Indiens, & les Gétes [t] regardoient au contraire, comme une impiété, de renfermer dans des temples la divinité dont l'univers entier eſt le temple, & le domicile.

Les Mages [u] avoient beaucoup d'averſion pour les temples, & pour toutes les repréſentations des dieux. Touts les temples, qui ſe trouvérent ſur le chemin de Xerxés pendant ſon expédition en Gréce, furent détruits, [x] ſuivant la déciſion, & par le commandement d'Oſtanés, chef des Mages, qui étoit à la ſuite de ce monarque,

14. Les deux eſpéces les plus anciennes de l'idolâtrie.

Les deux eſpéces de l'idolâtrie les plus anciennes ſont le culte des aſtres, & les apothéoſes des hommes qui avoient fait du bien au genre humain. Il ſeroit difficile de décider quelle a été la premiére. Il eſt même incertain quand l'idolâtrie a commencé. Le ſentiment de Tertullien [y] eſt que l'idolâtrie s'eſt répanduë dans le monde avant le déluge; S. Cyrille eſt d'avis [z] qu'elle ne fut établie que du tems de Bélus. Il eſt vrai-ſemblable que la tradition de la vérité s'étant affoiblie, dans la mémoire des hommes corrompus, le prémier objet de l'idolâtrie fut d'adorer les aſtres, dont la ſplendeur frappoit leurs yeux & leurs eſprits avant que la reconnoiſſance ou la flatterie les portaſſent à déïfier leurs ſemblables.

[r] Cùm Dionyſius ad Peloponneſum claſſem appuliſſet, & in fanum veniſſet Jovis Olympii, aureum ei detraxit amiculum grandi pondere, quo Jovem ornârat ex manubiis Carthagin. tyrannus Gelo: atque in eo etiam cavillatus eſt æſtate grave eſſe aureum amiculum, hyeme frigidum: eique laneum pallium injecit, cùm id eſſe aptum ad omne anni tempus diceret. Idemque Eſculapii Epidauri barbam auream demi juſſit: neque enim convenire barbatum eſſe filium, cùm in omnibus fanis pater imberbis eſſet. Jam menſas argenteas de omnibus delubris juſſit auferri: in quibus quod more Græciæ inſcriptum eſſet, Bonorum deorum, uti ſe eorum bonitate velle dicebat. Idem victoriolas aureas, & patenas coronaſque, quæ ſimulacrorum porrectibus manibus ſuſtinebantur, ſine dubitatione tollebat, eaque ſe accipere non auferre dicebat; eſſe enim ſtultitiam, à quibus bona precaremur, ab iis porrigentibus & dantibus nolle ſumere. *Cic. de nat. Deor. lib.* 3.

[s] *Cic. de legib. lib.* 2.

[t] Parietibus includere deos, quibus omnia deberent eſſe patentia ac libera, quorumque hic mundus omnis templum eſſet & domus. *Cic. de legib. lib.* 2.

[u] S *Cl. Al. in protreptic. Diog. Laër in proœ.*

[x] *Strab. lib.* 14. *Cic. de legib. lib.* 2.

S. Hieronym. in Iſai. c. 7. *Æſchyl. in Perſ. Herodot. Clio & Uranie.*

[y] *Tertull. de idolatr.*

[z] *S. Cyrill. contra Julian. lib.* 1. *&* 3.

Macrobe [a] rapporte au Soleil toutes les divinités du Paganiſme: c'eſt auſſi l'opinion [b] de Voſſius. Le même abus, qui avoit jetté les hommes dans l'adoration des choſes inanimées, dont ils tiroient de grands avantages, comme du Soleil, [c] de la Lune, du feu, les engagea à mettre au nombre des dieux [d] les hommes qui leur avoient fait du bien. Sanchoniaton [e] obſerve, que c'étoit la coutume des Phéniciens & des Egyptiens de déïfier les inventeurs des choſes néceſſaires à la vie.

15. Exemples des apothéoſes.

La premiére apothéoſe [f], que l'on connoiſſe, eſt celle d'Oſiris, ſuivie peu aprés de celle de Bélus. Toutes les divinités des Grecs, Saturne, Jupiter, tous les autres princes de la famille des Titans ſont beaucoup plus modernes.

Dans les temples [g] d'Iſis & de Sérapis, une ſtatuë mettoit le doigt ſur les lévres pour recommander le ſilence, ſuivant Varron, & ordonner, qu'on eût à ſe taire ſur l'origine mortelle, & purement humaine de ces divinités.

Il y a eu des apothéoſes, qui ont peu couté à acquérir. Anna Perenna [h] étoit une bonne femme, qui fournit quelques vivres au peuple Romain, pendant ſa retraite ſur le mont Aventin, lorſque la république Romaine étoit agitée des diſcordes civiles. Ce bienfait lui valut une place de déeſſe. On célébroit ſa fête au mois de Mars, & on lui faiſoit des ſacrifices.

Cicéron [i] fait mention des apothéoſes d'Erechtée, & de ſes filles; Plutarque [k] & Diodore [l] de celle de Théſée; Tite-Live de celle de Romulus; S. Auguſtin, de celle [m] de Codrus; Origéne [n] de celle d'Hercule Thébain, fils d'Alcméne, & de celle d'Amphiaraüs. Les Carthaginois anciennement érigérent en divinités deux fréres, appellés Philénes, qui avoient été immolés à la patrie. Cyréne & Carthage étant en diſpute [o] ſur des limites, on convint de part & d'autre, que deux jeunes hommes partiroient en même temps, de chacune des deux villes, & que l'endroit, où ils ſe rencontreroient, ſervitoit de limites. Les Carthaginois firent plus de diligence, & avancérent fort avant dans les terres de cet état voiſin: ceux de Cyréne ſoutinrent, que les Carthaginois avoient uſé de ſupercherie, & étoient partis plus matin, qu'ils ne devoient. La diſpute s'échauffa, on parla de nouvelles conventions. Les Cyrénéens propoſérent de reconnoître le droit des Carthaginois, s'ils conſentoient d'être enterrés vifs ſur la place, offrant de ſubir le même ſort, ſi

[a] *Macrob. Saturnal. lib.* 1. *c.* 18. *& ſeq.*

[b] *Voſſ. de idolol. lib.* 2.

[c] Deorum numero eos ſolos ducunt, quorum opibus apertè juvantur, Solem, Vulcanum & Lunam *Caſ. de bello Gall. lib* 6.

[d] Non ſolùm hæc ætas, ſed & tota poſteritas reperti alimenti gratiâ, repertores ut deos omnium clariſſimos honoravit. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

Hic eſt vetuſtiſſimus referendi bene merentibus gratiam mos, ut tales numinibus adſcribant. *Plin. lib.* 2. *c.* 7.

[e] *Sanchoniat. ap. Euſeb. præparat. evangel. lib.* 1 *c.* 6.

[f] *M. l'Abbé Banier, explicat. hiſtor. des fab.*

[g] Quoniam verò in omnibus templis, ubi colebatur Iſis & Serapis, erat etiam ſimulacrum, quod, digito labiis impreſſo, admonere videbatur, ut ſilentia fierent; hoc ſignificat ut homines eos fuiſſe tacereteur. *S. Aug. de civit. Dei. lib.* 18. *c.* 1.

[h] *Ovide croit qu'Anna Perenna étoit la ſœur de Didon.* Ovid. faſt. lib. 3.

[i] *Cic. de nat. deor. lib.* 3.

[k] *Plutarch. in Theſeo.*

[l] *Diod lib* 4.

[m] *S. Aug. de civ. Dei, lib.* 18. *c.* 19.

[n] *Orig. contra Celſ. lib.* 3.

[o] *Salluſt de bello Jugurth. Val. Max. lib.* 5. *c.* 6.

les frontiéres étoient reculées juſqu'où ils le prétendoient. Les Philénes acceptérent ces conditions, & furent enterrés vifs ſur le champ. Les honneurs divins leur furent décernés, & on leur éleva des autels, qui furent appellés les Autels des Philénes.

La fête [p] d'Ariſtote étoit célébrée comme celle d'une divinité à Stagyre, ville de ſa naiſſance, qu'Alexandre avoit fait rebâtir en ſon honneur. Ce même conquérant fit [q] Hephæſtion dieu, & jouit lui-même [r] pendant ſa vie, des honneurs de la divinité.

Euthyme de Locres, excellent Athléte pour le pugilat, reçût auſſi de ſon vivant les honneurs de la divinité. On remarqua, comme un prodige extraordinaire [s] que deux ſtatuës érigées en ſon honneur, l'une à Olympie, l'autre à Locres, furent frappées du tonnerre le même jour.

Pſaphon [t] ſe déïfia lui-même par ſon perroquet: il l'inſtruiſit à prononcer, Pſaphon eſt un dieu. Il le lacha enſuite dans une forêt remplie de ces oiſeaux, qui tous aïant appris à répéter ces mêmes paroles, perſuadérent aux peuples la divinité de Pſaphon.

16. Apothéoſes des empereurs

Le temple de Tullia, conſacré par Cicéron à ſa fille, prépara la voie aux apothéoſes, qui peu après ſuivirent à Rome en grand nombre. La divinité des empereurs fut une inſtitution d'Auguſte. C'eſt à ce ſujet, que l'empereur Julien, dans la ſatire des Céſars, appelle Auguſte [u] faiſeur de poupées: parce que, comme les enfants font des poupées, Auguſte avoit introduit l'uſage des poupées céleſtes, ou des nouveaux ſimulachres de la divinité.

Dion Caſſius [x] décrit la pompe des funérailles d'Auguſte, ſon lit de parade, ſon effigie de cire, ſon oraiſon funébre récitée par Tibére: de quelle façon ſon corps fut brûlé, comment Livie recueillit, & mit ſes os à part, & avec quelle adreſſe on fit partir l'aigle du haut du bucher, d'où il ſembloit, que cet oiſeau de Jupiter portoit au ciel l'ame de l'empereur.

Hérodien [y] rapporte tous les honneurs funébres, rendus aux cendres de l'empereur Sévére, tranſportées d'Angleterre à Rome. L'effigie de cire étoit placée dans un lit d'yvoire, élevé fort haut. Durant ſept jours, les ſénateurs vêtus de noir, & les dames vêtuës de blanc, prenoient ſéance à la droite, & à la gauche de ce lit. Les médecins viſitoient réguliérement cette figure, expoſée ſur le lit de parade, & déclaroient tout haut que le mal empiroit. Divers chœurs de jeunes hommes, & de jeunes filles chantoient des hymnes. Enſuite le lit & l'effigie étoient poſés au champ de Mars, dans un tabernacle de face quarrée: les chevaliers Romains faiſoient caracoller leurs chevaux par des mouvemens réglés, qu'on appelloit Pyrrhiques; un certain nombre de chariots, chargés de perſonnes qui repréſentoient les grands de l'état, tournoient autour de l'édifice juſqu'à ce que le ſucceſſeur à l'Empire allumoit lui-même le bucher, & on voïoit en même temps partir de ſon plus haut étage l'aigle, que la ſuperſtition faiſoit ſervir de véhicule à l'ame de l'empereur.

Le même honneur de l'apothéoſe fut déféré aux impératrices. Suétone [z] & Dion Caſſius [a] le rapportent de Li-

[p] *Ammonius, in vit. Ariſtotel.*
[q] *Plutarch. in Alex. Juſtin. lib.* 12.
[r] *Q. Curtius & Arrian. paſſim.*
[s] *Plin. lib.* 7. *c.* 47.
[t] *Cal. Rhodig. lib.* 3. *c.* 5.
[u] ποιητὴν κόρων.
[x] *Dio Caſſ. lib.* 56.
[y] *Herodian. lib.* 4.
[z] *Suet. in Claud. c.* 11.
[a] *Dio Caſſ. lib.* 60.

vie. Drusille sœur & concubine de Caligula, qui fut mariée en prémiéres nôces à Cassius Longinus, & en secondes à Æmilius Lépidus, reçût tous les honneurs divins. Le sénateur Livius Geminus jura, qu'il l'avoit vû monter au ciel, en la même forme, que Proculus l'avoit autrefois affirmé de Romulus, & Numérius Atticus, d'Auguste.

Ces apothéoses devinrent un sujet de railleries. Sénéque fit une satire sur celle de Claude. Néron appelloit les champignons les morceaux des dieux, à cause de l'empoisonnement de cet empereur, que sa stupidité avoit fait fort mépriser pendant sa vie, & qui ne fut pas plus révéré après sa mort, malgré son titre de dieu.

Vespasien tombant en défaillance, dit: Je pense, que je deviens dieu, ou peu s'en faut. Pline parle ainsi de ces apothéoses dans son panegyrique de Trajan: [b] Tibére consacra Auguste, pour augmenter la majesté de l'Empire; Néron fit rendre le même honneur à Claude par dérision; Tite plaça dans le nombre des dieux Vespasien son pére, & Domitien déifia son frére Tite, l'un & l'autre pour s'honorer eux-mêmes dans les apothéoses d'un pére, & d'un frére: Pour vous; Trajan, vous avez élevé votre pére Nerva au rang des immortels, par le pur motif d'exalter la vertu.

Constantin fut mis au nombre des dieux [c] par les Payens, & d'un autre côté, les Chrétiens le mettoient au nombre des Saints. Jamais la mémoire d'un défunt ne fut si fêtée que la sienne.

Les apothéoses diminuérent le respect des peuples pour les faux dieux. Ces nouvelles divinités qui avoient paru peu auparavant sur la terre, & qui avoient été souvent des personnes infâmes par toute sorte de vices, comme un Antinoüs déifié par Adrien, n'inspiroient aux peuples que du mépris. On trouve des dieux menacés, maltraités, punis. Est ce à moi de craindre les dieux [d], disoit Néron, puisque j'ai le pouvoir de les faire? Caligula appelloit Jupiter en duel [e], & jettant des pierres vers les nuës, il s'écrioit: Ote-moi du monde, ou je t'en ôterai.

17 Dieux punis par les hommes.

Alexandre à la mort d'Hephæstion [f] fit brûler le temple d'Esculape. Auguste aïant perdu sa flotte par une tempête, [g] défendit de porter en procession l'image du dieu Neptune, avec celles des autres dieux. A la mort de Germanicus les statuës des dieux furent lapidées, les autels renversés, les dieux Pénates jettés par les fenêtres. Le pere le Comte dans ses mémoires de la Chine, décrit plaisamment le courroux des Chinois contre leurs idoles. „ Comment, chien d'esprit, lui „ disent-ils quelquefois, nous te lo- „ geons dans un temple magnifique: „ tu es bien doré, bien nourri, bien „ encensé; & après tous ces soins que „ nous prenons de toi, tu es assez in- „ grat pour nous refuser ce qui nous est „ nécessaire? Ensuite on le lie avec des „ cordes & on le traîne par les ruës, „ chargé de bouës & de toute sorte „ d'immondices, pour lui faire païer les „ pastilles dont on l'avoit auparavant „ parfumé. Que si durant ce tems là, „ ils obtiennent par hazard ce qu'ils

[b] Dicavit cœlo Tiberius Augustum, sed ut majestati numen induceret; Claudium Nero, sed ut irrideret; Vespasianum Titus, Titum Domitianus, sed ille ut dei filius, hic ut frater haberetur: tu sideribus patrem intulisti Nervam, &c. *Plin. in panegyr. Trajan.*

[c] *Eutrop. lib.* 10.

[d] Stulte verebor, ipse cùm faciam deos? *Sen. in Octav.*

[e] *Suet. in Calig.*

[f] *Arrian. lib.* 7.

[g] *Suet. in Aug. c.* 16.

» ſouhaitent, alors ils rapportent l'idole en
» cérémonie dans ſa niche, après l'avoir
» bien lavée & bien eſſuïée, ils ſe proſter-
» nent même en ſa préſence & lui font di-
» verſes excuſes. A la vérité lui diſent-ils,
» nous nous ſommes un peu, trop preſſés;
» mais au fond, n'avez-vous pas tort d'être
» ſi difficile? Pourquoi vous faire battre à
» plaiſir? Vous en couteroit-il davantage
» d'accorder les choſes de bonne grace? ce-
» pendant ce qui eſt fait eſt fait; n'y ſon-
» geons plus, on vous redorera, pourvû
» que vous oubliez tout le paſſé. Un Chi-
» nois aïant perdu ſa fille unique malgré
» les priéres & les offrandes qu'il avoit fai-
» tes à une idole, dont les Bonzes lui a-
» voient vanté le pouvoir, forma ſa plain-
» te devant le juge du lieu, & conclut,
» vû la foibleſſe ou la malice de cette ido-
» le, à ce que ſon temple fut raſé, ſes Mini-
» ſtres honteuſement chaſſés, & elle-mê-
» me punie en ſa propre & privée perſon-
» ne. L'affaire parut au juge de conſé-
» quence, il la renvoïa au gouverneur, le-
» quel ne voulant rien avoir à démêler
» avec les gens de l'autre monde, pria le
» vice-roi de l'examiner. Celui-ci, après
» avoir écouté les Bonzes, qui paroiſſoient
» fort allarmés, appella leur partie, & lui
» conſeilla de ſe déſiſter de ſes pourſuites.
» Vous n'êtes pas ſage, lui dit-il, de vous
» brouiller avec ces ſortes d'eſprits; ils
» ſont naturellement malins, & je crains
» qu'il ne vous jouent un mauvais tour.
» Cet homme proteſta toujours qu'il péri-
» roit plutôt que de rien relacher de ſes
» droits. Le vice-roi ne pouvant plus re-
» culer, fit inſtruire le procès, & en donna
» cependant avis au conſeil ſouverain de
» Pékin, qui évoqua l'affaire à lui, & cita
» inceſſamment les parties. Elles compa-
» rurent peu de temps après. Après plu-
» ſieurs inſtances l'accuſateur gagna
» hautement ſon procès; l'idole fut con-
» damnée, comme inutile dans le roïau-
» me, à un éxil perpétuel, ſon temple
» raſé & les Bonzes qui repréſentoient
» ſa perſonne furent rigoureuſement cha-
» tiés, ſauf à ſe pourvoir contre les
» autres eſprits de la province, pour ſe fai-
» re dédommager du chatiment qu'ils
» avoient reçû pour l'amour de celui. »

Rien n'eſt plus honteux à la nature humaine que le culte cruel des fauſſes divinités. La ſtatuë de Moloch avoit ſept retranchemens, pour ſignifier les ſept planétes.[b] Dans le prémier on ſacrifioit les fruits; dans le ſecond, les tourterelles; dans le troiſiéme, les brebis; dans le quatriéme, les boucs; dans le cinquiéme, les veaux; dans le ſixiéme, les bœufs; dans le ſeptiéme, les enfants. Ce dernier retranchement étoit conſacré au Soleil, & ils croïoient qu'au plus grand des dieux il falloit offrir la plus noble des victimes. 18. Culte cruel des fauſſes divinités.

Ameſtris, femme de Xerxés[i], ſacrifia aux divinités infernales treize jeunes garçons des meilleures maiſons de Perſe; les Pélaſgiens aïant voué la dixme de leurs fruits, ſe crurent obligés de ſacrifier la dixme de leurs enfants.

Les Thraces [k] de cinq ans en cinq ans dépêchoient quelqu'un d'entr'eux vers leur dieu Zamolxis. Ce député étoit choiſi au ſort. Après lui avoir donné ſes inſtructions, ils le jettoient en l'air, en ſorte qu'il retombât ſur des javelines qu'ils tenoient droites, & la pointe en haut. S'il s'enferroit bien à plomb, & qu'il mourut promptement, c'étoit pour eux une preuve de la faveur divine.

Céſar [l] & Strabon [m] rapportent que les Gaulois faiſoient un coloſſe d'o-

[b] *Voſſ. de idolol. lib. 2. c. 5.*
[i] *Hérodot. liv. 7. Polymn.*
[k] *Hérodot. liv. 4. Melpomen.*
[l] *Caſ. de bello Gall. lib. 6.*
[m] *Strab. lib. 4. Lucain dit que les*

ſier d'une grandeur énorme, qu'ils le rempliſſoient d'hommes vivants qui étoient brûles en l'honneur des dieux.

Les Carthaginois [n] immoloient leurs enfants à Saturne. Lorſqu'ils furent aſſiégés par Agathoclés [o]; ils imputérent leurs malheurs au changement de la coutume d'immoler à Saturne leurs propres enfants, tirés au ſort, en celle d'immoler des enfants, achetés ou nourris ſecrétement pour cet horrible uſage: & dans le deſſein d'appaiſer leurs dieux, ils immolérent à la fois deux cents jeunes garçons des plus nobles, tirés au ſort.

Pendant qu'Hannibal faiſoit trembler l'Italie, le ſort deſtina ſon fils à cette barbare immolation. Le ſénat de Carthage, partagé entre la crainte des dieux & celle d'Hannibal, dépécha vers ce général pour apprendre ſa volonté. Hannibal ne voulut pas que ſon fils mourût, & dit qu'il valoit mieux le conſerver pour le ſervice de la patrie; que pour lui, il alloit faire périr tant de Romains [p], que les dieux n'auroient pas ſujet de ſe plaindre qu'on leur eût ſouſtrait une victime.

Cette abominable coutume étoit encore pratiquée en ſecret du temps de Tertullien [q], quoique Tibére, pour l'abolir, ſe fût ſervi d'un moïen fort efficace, qui fut de faire attacher en croix les prêtres, qui immoloient ces innocentes victimes.

On lit dans la ſainte écriture [r] que le roi de Moab ſacrifia ſon fils aîné.

Ariſtoméne Meſſénien égorgea en l'honneur de Jupiter [s] Ithométe, trois cents hommes. Théopompe roi de Lacédémone étoit la principale victime.

On peut mettre au nombre des ſacrifices humains, les dévouemens volontaires de Codrus, de Curtius, & des Décies. A chaque journée de triomphe lorſque la marche étoit arrivée au Capitole, les Romains immoloient ſolemnellement les priſonniers à Jupiter. Tite-Live rapporte, qu'après la bataille de Cannes, on enterra à Rome quelques victimes vivantes.

Les Locriens [t] dans une guerre dangereuſe, firent vœu de proſtituer toutes leurs filles dans une fête de Venus.

Héliogabale [u] ſacrifioit à ſes dieux les plus beaux enfants qu'il pouvoit trouver, & pendant que ſes magiciens immoloient ces jeunes victimes, il examinoit lui-même leurs entrailles. Les démons demandoient [x] le ſang le plus illuſtre, comme on peut en juger par les exemples d'Iphigénie, de

---

Gaulois ſacrifioient des victimes humaines à Mercure & à Mars.

Et quibus immitis placatur ſanguine cæſo
Theutates, horrenſque feris altaribus Heſus. *Lucan. lib.* 1.

[n] *Plutarq. de la ſuperſtition. Tertull. apologet. Minut. Felic. Octav.*

[o] *Den. d'Halic. liv.* 1.

[p] Vos quoque dî patrii, quorum delubra piantur
Cædibus, atque coli gaudent formidine matrum,
Huc lætos vultus, totaſque advertite mentes, &c. *Sil. Italic. lib.* 4.

[q] *Tertull. Apologet.*

[r] *Reg. lib.* IV. *c.* 3. *v.* 27.

[s] *S. Clem. Alex. in protreptic.*

[t] Cùm Rheginorum tyranni Leophronis bello premerentur Locrenſes, voverunt, ſi victores forent, ut die feſto Veneris, virgines ſuas proſtituerent. *Juſt. l.* 21.

[u] *Lamprid. in Heliogab.*

[x] *Les ſacrifices des victimes humaines ſont atteſtés par Caſ. de bello Gallic. lib.* 6. *Denys d'Halic. liv.* 1. *Lucain. liv.* 1. *Pompon. Mel. liv.* 3. *Juſtin. liv.* 18. *Strab. liv.* 4. *Plutarch. in Themiſtocl. Pelopid. & Marcell. Tertullian. apologet. Hérodot. Euterp. Diod. Sic. lib.* 5. *Athén. deïpnoſoph. liv.* 13. *Porphyr. de abſtinens. lib.* 2. *Pauſan. in Laconic. Euſeb. præparat. evang. &c.*

Polyxéne, & de pluſieurs autres.

Euſebe [y] montre combien ces déteſtables ſacrifices avoient été répandus & qu'ils avoient été introduits par les oracles. Il obſerve en même tems [z] que la publication de l'évangile a fait ceſſer cette horrible coutume.

On en trouve cependant encore quelques exemples récents chez les Nations les plus féroces. „Amurath [a], en » la priſe de l'Iſthme, immola ſix cents jeu- » nes hommes Grecs à l'ame de ſon pere, » afin que ce ſang ſervit de propitiation à » l'expiation des pechés du trépaſſé. Et » en ces nouvelles terres découvertes, en » notre âge, pures encore & vierges au » prix des nôtres, l'uſage en eſt aucune- » ment reçu partout. Toutes leurs idoles » s'abbreuvent de ſang humain, non ſans » divers exemples d'horribles cruautés..... » Ces pauvres gens ſacrifiables, vieillards, » femmes, & enfants vont quelques jours » avant, quêtant eux-mêmes les aumônes » pour l'offrande de leurs ſacrifices, & ſe » préſentent à la boucherie, chantant & » danſant avec les aſſiſtants. Les ambaſſa- » deurs du roi de Mexico faiſant entendre » à Fernand Cortez la grandeur de leur » maître, après lui avoir dit qu'il avoit » trente vaſſaux, deſquels chacun pouvoit » aſſembler cent mille combattans, & qu'il » ſe tenoit en la plus belle & forte ville qui » fût ſous le ciel, lui ajoûtérent qu'il avoit » à ſacrifier aux dieux cinquante mille » hommes par an. Ils dirent qu'il nourriſſoit » la guerre avec certain grand peuple voi- » ſin, non ſeulement pour l'exercice de la » jeuneſſe du païs, mais principalement pour avoir de quoi fournir à ſes ſacrifices par des priſonniers de guerre. Ailleurs en certain bourg, pour la bien-venuë dudit Cortez, ils ſacrifiérent cinquante hommes tout à la fois. Je dirai encore ce conte: Aucuns de ces peuples aïant été battus par lui, envoïérent le reconnoître & rechercher d'amitié. Les meſſagers lui preſentérent trois ſortes de préſens en cette maniére: Seigneur, voilà cinq eſclaves; ſi tu es un dieu fier, qui te paiſſes de chair & de ſang, mange les, & nous t'en amenerons davantage: ſi tu es un dieu débonnaire: voilà de l'encens & des plumes: ſi tu es homme, prends les oiſeaux & les fruits que voici. „

Au Japon, [b] celui qui veut ſe noïer religieuſement en l'honneur d'Amida, qui eſt une divinité des plus puiſſantes, ſe met dans un bateau doré & orné de pavillons de ſoie; il ſe fait ſuivre d'un nombreux cortége d'amis, de parens, & de Bonzes; & après avoir ſauté & danſé au ſon des inſtruments de muſique, il s'attache des pierres aux jambes, au milieu du corps, & au col, & ſe jette la tête en bas dans la riviere.

Les Payens croïoient que leurs dieux [c] ſe nourriſſoient de l'odeur des victimes. Jupiter eſt repréſenté dans Homére [d] comme allant faire un bon repas en Ethiopie: c'eſt dans cette opinion [e] que l'empereur Julien prodiguoit ſi fort le ſang des beſtiaux dans les ſacrifices, qu'on croïoit qu'il en eût détruit l'eſpece, s'il fût revenu de ſon expédition de Perſe.

Porphyre [f] donne dans une autre

19. Opinions

[y] *Euſeb. præparat. evang. lib. 4. c. 8.*
[z] *Ibid. lib. 5. c. 17.*
[a] *Eſſ. de Montagn. liv. 1. ch. 29.*
[b] *Cérémon. & cout. relig. des peupl. idol. to. 4.*
[c] Iſis odos demiſſis pedibus in cœlum volat,
Eum in odorem cœnat Jupiter quotidie.
Plaut. Pſeudom. act. 3.
[d] *Hom. Iliad. a.*
[e] Julianus ſuperſtitioſus magis quàm ſacrorum legitimus obſervator, innumeras ſine parcimonia pecudes mactans, ut æſtimaretur, ſi revertiſſet de Parthis, boves jam defuturos. *Amm. Marcell. lib. 25.*
[f] *Porphyr. de abſtinentiâ lib. 2.*

autrée de Porphyre, sur la pureté du culte dû à Dieu.

extrémité. Il dit que tout ce qui est matériel est impur, & ne doit être offert qu'à des divinités subalternes; que l'on ne doit pas même emploïer la parole au culte de Dieu, parce que la voix est matérielle qu'il ne faut adorer l'être suprême que par la seule pensée, tout autre culte étant indigne d'une majesté si haute.

20 Mortifications pratiquées dans les fausses Religions.

„ A quel usage, dit Montagne, [g] les déchirements & démembrements des Corybantes, des Ménades, & en notre tems des Mahométans, qui se balafrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophéte?

Les religieux pénitens dans le Mogol [h] sont obligés de demeurer toute leur vie dans la posture qu'ils ont choisie. Les pélerins de Naugracut se coupent un morceau de la langue. Parmi les Faquirs Indiens, les uns par mortification tiennent leurs mains toujours jointes sur la tête, [i] ou derriere le dos; les autres ont une main toujours étenduë en l'air: d'autres, la tête toujours panchée en devant, ou sur l'épaule; d'autres gardent continuellement mille autres postures extravagantes. Ils tuënt ou blessent tous les Chrétiens qu'ils rencontrent: on les tuë aussi comme des chiens enragés, & les gouverneurs en sçavent très-bon gré. Leurs compagnons les enterrent alors comme martyrs.

Les faux Prophétes de Baal [k] se faisoient de profondes incisions avec des couteaux & des lancettes, & se couvroient de leur propre sang.

Ricault rapporte que les Dervis de la secte, que l'on nomme Mévélévi, tournent avec beaucoup d'adresse & de rapidité au son de la flute, & qu'ils font de cet exercice très pénible un acte d'une grande dévotion, à l'exemple de leur patron, nommé Mévéléva, qui tournoit continuellement, disent-ils, & sans prendre aucune nourriture pendant quinze jours, pendant lesquels son ami Haraze jouoit aussi de la flute sans discontinuer, & au bout de ce tems-là Mévéléva entroit en extase.

21. Lequel est plus injurieux à Dieu de la superstition ou de l'Athéïsme?

Plutarque [l] estime la superstition plus injurieuse à Dieu que l'Athéïsme. Tirésias, dit-il, étoit véritablement malheureux de ne voir ni ses amis, ni ses enfants, à cause de son aveuglement; mais il faut avouer qu'Athamas & Agavé étoient plus misérables de prendre les leurs pour des tigres & pour des lions, & Hercule encore plus de déchirer les siens, que son imagination blessée lui représentoit comme ses ennemis.

C'est une égale impieté, suivant Seneque, [m] de nier les dieux, ou d'en avoir des opinions infâmes. Bâcon, chancelier d'Angleterre, croit que l'Athéïsme peut laisser à l'homme la philosophie, la justice naturelle, les loix, le soin de la réputation, & plusieurs autres bons motifs [n]; au lieu que la superstition détruit toutes ces choses, & s'érige en une tyrannie absoluë. C'est aussi la pensée d'Epicure, lorsqu'il soutenoit [o] que ce n'est pas une impieté de nier les dieux de la multitude; mais d'appliquer les opinions de la multitude aux dieux. Lucréce décrit les maux causés dans le monde [p] par la superstition.

Bayle

[g] *Ess. de Montagn. liv. 2. chap. 12.*

[h] *Hist. du monde de Cheureau, t. 7. p. 255.*

[i] *Géogr. de Robbe t. 2. liv. 3. ch. 4.*

[k] Et incidebant se juxta ritum suum cultris & lanceolis, donec perfunderentur sanguine. *Reg. lib. III. c. 18. v. 28.*

[l] *Plutarq. de la superstit.*

[m] *Sen. Epist. 123.* Quid enim interest utrum deos neges an infames?

[n] *Si l'Athéisme peut laisser à l'homme toutes ces choses, il est impossible qu'il lui laisse le bon sens & la raison.*

[o] *Diog. Laërt. in Epicur.*

[p] Religio peperit scelerosa atque impia facta

Bayle s'eſt fort étendu [q] ſur cette comparaiſon de la ſuperſtition & de l'Athéïſme. Il croit que ce dernier monſtre ne troubla jamais les Etats, au lieu que la ſuperſtition a été une ſource de troubles & de déſordres. Une ſociété d'Athées, ſelon le même auteur [r], ne ſeroit pas incapable de ſe préſcrire des loix de bienſéance & d'honneur.

22. Une ſociété ne peut ſubſiſter ſans religion.

Cicéron [s] eſt d'un avis oppoſé. Il eſt perſuadé qu'il ne peut ſe trouver ni bonne foi, ni ſociété, ni juſtice où la piété envers les dieux ne ſe trouve pas. Un paſſage de Plutarque eſt plus fort [t]. Une ville ſe ſoutiendroit plûtôt en l'air, dit-il, qu'une ſociété ne pourroit ſubſiſtér ſans religion.

Il faut avouer cependant que bien loin que la Religion Payenne pût ſervir de frein à la corruption des mœurs, il falloit que la pudeur, la raiſon, les idées naturelles de l'honnêteté & de la juſtice, le ſoin de la réputation, les maximes de l'honneur, la force des exemples, la ſatisfaction d'une bonne conſcience, la crainte de la juſtice humaine, pluſieurs intérêts de l'amour propre, & les obſtacles dont les paſſions ſe traverſent réciproquement, ſerviſſent de frein à la Religion même. Peut-on concevoir que des ſociétés, qui ont obſervé une Religion où tous les crimes étoient conſacrés par quelque divinité, non ſeulement ont ſubſiſté, mais que toutes les vertus morales y ont été plus généralement & plus auſtérement pratiquées, que dans aucune ſociété Chrétienne? Il ſeroit moins étrange de voir un Athée vivant moralement bien, qu'il ne ſeroit contraire à toute ſorte de raiſonements & de principes, de voir (ce qui néanmoins eſt ſi commun) un Chrétien vivant mal.

23. Les perſuaſions de l'eſprit influent peu ſur la conduite des hommes.

C'eſt une preuve très ſenſible que les perſuaſions générales de l'eſprit ſont bien éloignées d'être les reſſorts, qui font agir les hommes. La volonté dominée par les ſens ſe détermine preſque toujours ſuivant les impreſſions particuliéres des objets [u]. Il y a une diſproportion énorme entre ce que l'on croit & ce que l'on fait.

Saint Louis voïant un roi Tartare nouvellement converti, dans le deſſein d'aller ſe proſterner aux piés du Pape, qui étoit alors à Lyon, le ſaint monarque l'en détourna, de peur que la diſſolution des mœurs des Chrétiens ne diminuât dans ſon eſprit l'idée de la ſainteté de notre Religion.

Le contraire arriva à un voïageur, qui voïant à Rome la corruption du peuple, en fortifia beaucoup ſa foi, conſidérant qu'il n'y avoit qu'une Religion émanée de Dieu & ſoutenuë de ſa toute-puiſſance, qui pût ſubſiſter au milieu de tant de déſordres, ſi contraires à ſa pureté.

24. Il ne peut y avoir d'Athées de conviction.

Comparer la ſuperſtition avec l'Athéïſme, c'eſt faire la comparaiſon du plus abominable de touts les monſtres avec un être de raiſon: car bien loin que ce ſoit une hypothéſe poſſible qu'une ſociété d'Athées, il ne peut y avoir un ſeul Athée de conviction. Un véritable Athée [x] ſeroit un homme qui faiſant

Aulide quo pacto, &c.
Tantum religio potuit ſuadere malorum! *Lucret. lib.* 1.

[q] *Bayle penſées ſur la Comét. & continuat. de ces penſées.*

[r] *Bayle penſées ſur la Comét.* §. 172.

[s] Atque haud ſcio an pietate adverſùs deos ſublatâ fides etiam & ſocietas humani generis, atque una excellentiſſima virtus juſtitia tollatur. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

[t] Ἀλλὰ πόλις ἂν μοι δοκῇ μᾶλλον ἐδάφους χωρὶς, ἢ πολιτείᾳ, τῆς περὶ θεῶν δόξης ἀναιρεθείσης, παντάπασι συστῆναι λαβεῖν, ἢ λαβοῦσα τηρῆσαι, *Plutarch. adverſ. Colot.*

[u] . . . . video meliora proboque.
Deteriora ſequor. *Ovid.*

[x] *Le pére Tournemine, réflex. ſur l'Atheïſme.*

usage de sa raison, jugeroit & se persuaderoit qu'il n'y a point de Dieu. Or, cette supposition renfermant les deux contradictoires, est impossible.

25. Différentes sortes d'Athées.

Bayle [y] distingue deux sortes d'Athées: les uns, qui commencent par douter; les autres, qui finissent par douter. L'auteur qui a continué les nouvelles [z] de la république des Lettres, appelle les prémiers Athées d'esprit, & les derniers Athées de cœur. Il ajoute une troisiéme espece d'Athées sans réflexion. Platon [a] distingue trois sortes d'Athées: ceux qui nient les dieux; ceux qui admettant les dieux, nient leur providence; & ceux qui enseignent que les dieux sont si bons & si faciles, qu'on les appaise sans peine par quelque priere ou quelque sacrifice. Il condamne à mort ceux qui oseront soutenir une de ces trois impiétés. Vossius [b] distingue quatre sortes d'Athées: ceux qui nient l'existence de Dieu: ceux qui nient sa providence: ceux qui enseignent que les divinités supérieures ont chargé les inférieures de l'administration & du détail; enfin ceux qui croient que les récompenses & les peines ne s'étendent pas au-de là de cette vie.

C'est la prémiére espéce d'Athées qui est impossible. On peut citer dans l'antiquité quelques hommes impies qui ont porté le surnom d'Athées, & qui se sont déclarés publiquement pour l'Athéïsme, comme Diagoras, Evémére, Théodore, & Denys le tyran. Ils nioient les dieux adorés dans leurs patries & inventés par les poëtes. Leur Athéïsme ne tomboit pas sur l'existence d'un Dieu. Diagoras Mélien composa des livres au rapport d'Hesychius, dans lesquels il entreprennoit de renverser la superstition, & qu'il avoit intitulés, [c] la Destruction de tours. Il y rendoit raison de ce qu'il avoit quitté l'opinion des dieux, pour avoir considéré l'impunité d'un homme qui l'avoit trompé en se parjurant. On voit par cet exemple que ces Athées attaquoient la superstition de leur païs; mais il ne se trouve point parmi eux d'Athées de conviction.

Quelques furieux, comme Vanini, qui fut brulé à Toulouse l'an 1619. ont porté leur opiniâtreté jusqu'au milieu des flammes: la folie & le désespoir, & non la persuasion de leur esprit, les y a précipités.

26. Les Athées de cœur en grand nombre.

S'il ne peut y avoir d'Athées de conviction, les Athées de cœur sont en grand nombre. L'impie a dit en son cœur: il n'y a point [d] de Dieu; mais le cœur ne réussit pas toujours à convaincre l'esprit: ainsi l'impie qui dit dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu, ne peut le dire dans son entendement. Le grand pontife Cotta au contraire, qui avoit grand intérêt à se persuader [e] la vérité de sa Religion, avouoit qu'il ne pouvoit s'en convaincre. Les efforts de ces Athées de cœur sont semblables à ceux de la sibylle de Cumes [f]; elle ne peut soutenir la force du Dieu qui s'empare d'elle; ses

[y] *Bayl. pens. sur la Comét.* §. 177.

[z] *Jacq. Bernard. républ. des lettr. Novemb.* 170.

[a] *Platon. des loix liv.* 10.

[b] *Voss. de idolol. lib.* 1. *c.* 3.

[c] Λόγους ἀποσπυργίζοντας.

Diagoras fut condamné à mort pour Athéïsme par jugement de l'Aréopage, la XV 1. *année de la guerre du Péloponnése, ou la* II. *année de la* XCI. *Olympiade. Il s'enfuit par mer & évitant le supplice il perit par le naufrage.*

[d] Dixit insipiens in corde suo; Non est Deus. *Psalm.* 13.

[e] *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

[f] At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum; tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo. *Virg. Æneid. lib.* 6.

efforts pour le chasser de son sein sont inutiles: plus elle résiste, plus le Dieu dompte cette rebelle.

L'Athéïsme de conviction n'est pas plus croïable que ce qui a été rapporté par Jurieu dans son traité des droits des deux souverains. Les Cannibales, dit-il, il ne commettent rien contre la conscience; car ils croient que tout est permis. Un sentiment si monstrueux n'est jamais entré dans l'esprit d'un seul homme; à plus forte raison on ne peut l'attribuer à tout un peuple, comme Jurieu l'attribuë à toute la Nation des Cannibales. Quelques sophistes, pour exercer leur subtilité, ont pû soutenir ces maximes, comme nous le lisons dans Platon & dans Cicéron; mais il est impossible qu'aucun homme ait été persuadé de la vérité de cette proposition contraire à toutes les idées naturelles.

Il s'est trouvé des hommes [g] qui ont avancé qu'ils doutoient de leur propre existence. Cette opinion est aussi absurde que celle de douter de l'existence de Dieu. Quelqu'un se persuadera-t-il qu'une opinion si opposée au sentiment intérieur ait été un sentiment de conviction.

27. Foiblesse des esprits forts.

Ces Athées de cœur sont remplis de foiblesse à la moindre apparence de péril. Le proverbe latin [h] dit d'eux que la morsure d'une puce les fait recourir aux dieux. Eschyle [i] représente un homme, qui étant sans Religion lorsqu'il étoit sans crainte, invoquoit le ciel & la terre dans le danger. Tullus Hostillius, roi de Rome [k], qui avoit toujours négligé le culte des dieux, se sentant frappé d'une maladie dangereuse, devint superstitieux à l'excès.

Celui qui est surpris de quelque danger imprévu, éprouve que son prémier mouvement est d'avoir recours à l'aide du Seigneur. Les égaremens de l'esprit ne peuvent effacer les sentiments naturels.

28. Sentiments sublimes des Payens sur la divinité.

Au milieu de tant d'opinions insensées de l'Idolâtrie, on trouve des idées sublimes de la divinité produites par la nature seule: & on lit chez les Payens plusieurs traits qui sont, suivant l'expression de Tertullien (l), le témoignage d'une ame naturellement Chrétienne.

Cette inscription étoit gravée sur une statuë d'Isis dans la haute Egypte: Je suis tout ce qui a été (m), ce qui est, & ce qui sera, il n'y a point encore eu d'homme mortel qui ait levé le voile qui me cache. Sur un autel consacré à la même déesse, il étoit écrit: (n) Nous vous offrons à vous-même, Divinité unique & universelle.

Un mot gravé sur le frontispice du temple d'Apollon à Delphe (o), étoit

[g] *Tous les Sectateurs d'Arcésilas & de Pyrrhon disoient qu'ils ne sçavoient s'ils existoient.*

[h] In pulicis morsu deos invocat. *Erasm. adag. chil. 3. centur. 4. proverb. 4.*

[i] ... θεοὺς δέ τις Τὸ πρὶν νομίζων οὐδαμοῦ, τότ' οὐχέτι
Αἰτᾶισι, γαῖαν οὐρανόν τε προσκυνῶν. *Æschyl. in Pers. v. 467.*

[k] Ipse quoque longinquo morbo est implicitus. Tunc adeo fracti sunt simul cum corpore spiritus illi feroces, ut qui nihil antè ratus esset minus regium quàm sacris dedere animum, repente omnibus magnis parvisque superstitionibus obnoxius degeret, religionibusque etiam populum impleret. *Tit. liv. lib. 1.*

[l] Testimonium animæ naturaliter Christianæ. *Tertull. de test. anim.*

[m] *Plutarq. d'Isis & d'Osiris.*

Ego sum quidquid fuit, est, & erit. Nec meum peplum mortalium ullus detexit. *Athan. Kircher. in Obelisc. Pamphil. lib. 5. c. 3. p. 405. Cette inscription se rapporte au verset du pseaume 17 où le saint Roi Prophéte dit de Dieu:* posuit tenebras latibulum suum.

[n] Te tibi, una quæ es omnia, dea Isis. *Achan Kircher. in Oedip. Ægyptiac. t. 1. p. 188.*

[o] *Ce mot étoit la syllabe εἶ qui signifie tu es Plutarq. de la syllabe εἶ.*

un aveu que tous ceux qui entroient dans le temple venoient faire, que la Divinité eſt le ſeul être vrai, éternel, & immuable. Platon (*p*) appelle Dieu ce qui eſt, ce qui exiſte, faiſant entendre que Dieu ſeul exiſte véritablement, & mérite le nom d'être.

Le ſentiment d'une divinité ſuprême eſt répandu dans tous les ouvrages de Platon: il répéte en pluſieurs endroits que tout eſt plein de la Divinité. Il la fait ainſi parler (*q*): Nul ne peut me connoître, s'il ne veut me reſſembler ..... Les dieux ſe font ſentir au cœur, & ſe cachent à ceux qui ne les cherchent que de l'eſprit ſeul. Il repréſente la terre entiére (*r*) comme le temple de la divinité, & il enſeigne (*s*) que la juſtice accompagne Dieu éternellement: qu'elle eſt la vengereſſe de ceux qui abandonnent ſa loi. Il dit dans le Timée, qu'il eſt difficile de trouver l'auteur de l'univers, & que, quand on l'a trouvé, il n'eſt pas permis de le découvrir au peuple, ni de divulguer ce qu'on en penſe. La crainte d'une deſtinée ſemblable à celle de ſon maître Socrate, fait qu'il mêle dans tous ſes ouvrages les fables des faux dieux.

Ariſtote dans le ſeptiéme livre de ſa Métaphyſique s'éléve à la connoiſſance d'un prémier être. Dans le douziéme livre il en parle comme de la prémiére cauſe, de la cauſe univerſelle, & il ne laiſſe aucun lieu de douter qu'il ne ſoit perſuadé de ſon unité. Dans le livre quatorziéme, il poſe pour principe qu'il n'y a qu'un ſeul prémier moteur & pluſieurs dieux ſubalternes; qu'il faut réduire tout à une ſeule ſubſtance primitive & à pluſieurs ſubſtances ſubordonnées qui gouvernent ſous elle: que Dieu eſt une intelligence ſouveraine, qui agit avec ordre, proportion & deſſein; & qu'il eſt la ſource du bon, du beau & du juſte.

Ariſtote écrivit à Alexandre [*t*]: Ce que le capitaine eſt dans le vaiſſeau, la loi dans la Ville, dans le char celui qui le conduit, le monarque dans l'état, le général dans l'armée, Dieu l'eſt dans l'univers.

Pythagore [*u*] enſeignoit que Dieu a pour corps la lumiere, & pour ame la vérité.

Euripide diſoit que Dieu voit tout (*x*), & eſt inviſible. Thalés (*y*) interrogé, ſi les hommes pouvoient cacher leurs actions à Dieu, répondit que Dieu connoiſſoit juſqu'à leurs penſées.

Que ſert-il, dit Sénéque, (*z*) de tromper les hommes? on ne peut tromper Dieu: il pénétre dans nos cœurs, & découvre nos plus ſecrétes penſées.

Les Mages Perſans définiſſoient le grand dieu Oromaſe [*a*], le principe de lumiere, qui a tout operé & tout produit.

Mercure Triſmégiſte [*b*] a enſeigné que Dieu n'a point eu de commencement, & qu'aiant produit toutes choſes, qu'il n'a pû être produit.

[*p*] Τὸ ὄ. *Expreſſion qui revient à celle de l'écriture ſainte, dans laquelle Dieu dit:* Ego ſum, qui ſum.

[*q*] *Plat. in Epinom.*

[*r*] *Plat. de legib. lib.* 10.

[*s*] *Plat. de legib. lib.* 4.

[*t*] *Ariſtot. ap. Stob. eclog. phyſic.*

[*u*] *Cette penſée de Pythagore a quelque conformité avec ces expreſſions des pſeaumes.* amictus lumine, ſicut veſtimento. *Pſalm.* 103. Emitte lucem tuam & veritatem tuam. *Pſalm.* 42.

[*x*] Τὸν πάνθ' ὁρῶντα, καὶ ἀκοῦσαι καὶ ὁρᾶσθαι μόνον.

[*y*] *Diog. Laert. in Thalet. Val. Max. lib.* 7. *c.* 2.

[*z*] Quid enim prodeſt aliquid ab homine eſſe ſecretum? nihil Deo clauſum eſt; intereſt animis noſtris & cogitationibus mediis intervenit. *Sen. epiſt.* 83.

Præclarus, eximius, omnia intuens, omnia etiam exaudiens. *Plin. lib.* 2. *c.* 6.

[*a*] *Plutarq. d'Iſis & d'Oſiris.*

[*b*] *Lactant. inſtit. lib.* 1. *c.* 7.

Eusebe [c] nous a conservé cette belle définition de la Divinité par Zoroastre. *Dieu est le prémier des incorruptibles, éternel, non engendré : il n'est point composé de parties ; il n'y a rien de semblable ni d'égal à lui. Il est auteur de tous biens, le plus excellent des êtres, & la plus sage des intelligences ; le pére de la justice & des bonnes loix, instruit par lui seul, suffisant à lui-même, & prémier producteur de la nature.* Mais comme la raison n'a par elle-même qu'une clarté mêlée de beaucoup de ténébres, Zoroastre commence ce passage par dire que Dieu a la tête d'un épervier.

Varron [d] a fort approché d'une véritable connoissance de la Divinité, lorsqu'il a reconnu que Dieu est une ame universelle, qui gouverne l'univers.

Cicéron [e] donne une définition semblable de la Divinité.

Nous voïons clairement, dit saint Cyrille [f], que Pythagore soutenoit qu'il n'y a qu'un seul Dieu, principe & cause de tout, qui éclaire tout, qui anime tout, de qui tout émane, qui a donné l'être à tout, & qui est l'origine du mouvement.

Zénon [g] a enseigné qu'il n'y a qu'un seul Dieu éternel, & qui a construit l'univers.

Grotius a conservé un fragment de Sophocle qui est admirable sur l'Idolâtrie [h]. Dans la verité, il n'y a qu'un Dieu seul, Seigneur du Ciel & de la terre. La splendeur des astres, la fertilité de la terre, les vastes seins des mers, le soufle impétueux des vents sont ses ouvrages. Les foibles mortels, suivant les égaremens de leur cœurs, ont cherché des consolations dans leurs maux en se faisant des dieux d'airain, de pierre, d'or, ou d'yvoire; & leur superstition leur a persuadé qu'ils trouveroient du soulagement dans les sacrifices qu'ils adressoient à ces fausses divinités.

Les dieux habitent avec moins de plaisir dans le ciel, dit Hiéroclés [i], que dans l'ame des justes, qui est leur vrai temple.

Saint Paul insinuë dans sa prédication à Athénes, dit Saint Clement Alexandrin [k], que les Grecs connoissoient le vrai Dieu. Il suppose que ces peuples adorent le même Dieu que nous, quoique ce ne soit pas de la même maniére. Il ne nous défend pas d'adorer le même Dieu que les Grecs; mais il nous défend de l'adorer de la même façon. Il nous ordonne de changer la maniére de notre culte, & nullement l'objet.

Proclus [l] cite ce passage de la théologie d'Orphée; L'univers a été produit par Jupiter: l'empyrée, le profond tartare, la terre & l'Océan, les dieux immortels & les déesses, tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, étoit contenu originairement dans le sein fécond de Jupiter & en est sorti. Jupiter est le prémier & le dernier, le commencement & la fin; tous les êtres

[c] *Euseb. præparat. evang. lib. 1. c. 7.*

[d] *Varr. ap. S. Aug. de civit. Dei lib. 4. c. 31.*

[e] Mentem solutam quamdam ac liberam, segregatam ab omni concretione mortali, omnia sentientem & moventem, ipsumque præditam motu sempiterno. *Cic. Tuscul. quæst. lib. 1.*

[f] *S. Cyrill. contra Julian. lib. 1.*

[g] *Zen. ap Diog Laërt. in Zen.*

[h] Εἷς ταῖς ἀληθείαισιν εἷς ἐστίνθεός,
Ὃς οὐρανόν τ' ἔτευξε καὶ γαῖαν μακρὰν,
Πόντου τε χαροπὸν δίδμα, κ' ἀνέμων βίας,
Θνητοὶ δὲ πολλοὶ καρδίαν πλανώμενοι
Γδρυσάμεσθα σημάτων παραψυχάς
Θεῶν ἀγάλματ' ἐκ λίθων ἢ χαλκέων
Ἢ χρυσοτεύκτων, ἢ λεφαντίνων τύπους.
Θυσίας τε τούτοις καὶ καλὰς πανηγύρεις
Τεύχοντες, οὕτως εὖσε βεῖν νομίζομεν.
Sophocl. in excerptis Grotii

[i] *Hierocl.* aurea carmina.

[k] *S. Clem. Alex. stromat. lib. 1.*

[l] *Procl. in Tim.*

émanent de lui : il est le pére primitif, & la Vierge immortelle : il est la vie, la cause & la force de toutes choses : il n'y a qu'une seule puissance, un seul Dieu, & un seul roi universel de tout.

Nous lisons dans Origéne [m] qu'en Egypte les philosophes avoient des notions sublimes sur la divinité, & qu'ils ne les communiquoient au peuple que sous l'enveloppe des fables & des allégories. Toutes les nations Orientales, ajoute-t-il, cachent le sens énigmatique de leur Religion sous les fables mystérieuses qu'ils débitent.

29. Les Payens reconnoissoient un seul Dieu suprême.

Arnobe [n] introduit les Payens se plaignant de l'injustice des Chrétiens. C'est une calomnie, disent-ils, de nous imputer le crime de nier un Dieu suprême : nous l'appellons Jupiter, le très-grand & le très-bon ; nous lui dédions nos plus superbes édifices & nos Capitoles, pour marquer que nous l'exaltons au dessus de toutes les autres divinités. Les Payens, dit Lactance [o], qui admettent plusieurs dieux, croient cependant que ces divinités subalternes président tellement à toutes les parties de l'univers, qu'il n'y a qu'un seul recteur & gouverneur suprême : de là il suit que toutes les autres puissances invisibles ne sont pas des dieux, mais des ministres, ou des députés de ce Dieu unique, très grand & tout-puissant, qui les a constitués pour exécuteurs de ses volontés. Eusébe ajoute [p], que les Payens reconnoissoient un seul Dieu qui remplit tout, qui préside à tout, qui pénétre tout ; & ils croïoient [q] qu'étant présent d'une maniére invisible, c'est avec raison qu'on l'adore dans ses ouvrages visibles & corporels.

S. Augustin [r] réduit aussi le Polythéisme des Payens à l'unité d'un seul principe. Jupiter, dit-il, est selon les philosophes, l'ame du monde, qui prend des noms différents suivant les effets qu'il produit. Dans les espaces étherées, on l'appelle Jupiter ; dans l'air, Junon ; dans la mer, Neptune ; dans la terre, Pluton ; dans les enfers, Proserpine ; dans l'élément du feu, Vulcain ; dans le soleil, Phœbus ; dans les devins, Apollon ; dans la guerre, Mars ; dans la vigne, Bacchus ; dans les moissons, Cérés ; dans les bois, Diane ; dans les sciences, Minerve. Toute cette foule de dieux & de déesses ne sont que le même Jupiter, dont on exprime les différentes vertus par des noms différents.

Aristote [s] enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu, à qui ses différents attributs ont fait donner plusieurs noms. On trouve le même sentiment répété dans Sénéque [t] & dans Pli-

[m] *Orig. contra Cels. lib* 1.

[n] *Arnob. adversùs gentes. lib.* 1.

[o] *Lactant. instit. lib* 1. *c.* 5.

[p] *Euseb. præparat. evangel. l.* 3. *c.* 3.

[q] Nam & sic plerique disponunt divinitatem ut imperium summæ dominationis esse penes unum, officia ejus penes multos velint *Tertull. apologet.*

[r] *S. Aug. de civit. Dei lib.* 4. *c.* 11. *Le sentiment des Payens de ne reconnoître qu'une seule divinité suprême est encore expliqué, dans une lettre de Maxime à S. Augustin, & dans la rép. de S. Augustin. epist. Maxim. Madaur. ad Aug. & Aug. ad Maxim. Madaur. epist.* 16. *&* 17. *edit. Benedict.*

[s] Εἷς δὲ ὢν, πολυώνυμός ἐστι κατανομαζόμενος τοῖς πάθεσι πᾶσιν. *Aristot. de mundo. c.* 7.

[t] Illos verò altissimos viros error iste non tenuit..... sed eumdem quem nos Jovem intelligunt, custodem rectoremque universi, animum ac spiritum, mundani hujus operis dominum & artificem, cui nomen omne convenit. Vis illum fatum vocare ? non errabis : hic est ex quo suspensa sunt omnia, causa causarum. Vis illum providentiam dicere ? recte dices : est enim, cujus consilio huic mundo providetur, ut inconcussus eat, & suos actus explicet. Vis illum naturam vocare ? non peccabis : est enim ex quo nata sunt omnia, cujus spiritu vivimus. Vis illum vocare

nē [w]. La théologie Egyptienne eſt expliquée de la même maniére par Plutarque [x]. Les Philoſophes, dit-il, honorent l'image de Dieu, quelque part qu'elle ſe montre, même dans les êtres dépourvûs de ſentiment, & à plus forte raiſon dans ceux qui ſont animés. On doit donc approuver, non ceux qui adorent ces créatures, mais ceux qui par elles remontent juſqu'à la divinité. Quoiqu'il n'y ait qu'une divinité & une providence, ajoute-t-il enſuite, on lui donne différents noms, & on lui rend différents honneurs, ſelon les loix & les coutumes de chaque païs.

Mais S. Auguſtin [y] prouve que cette excuſe des Payens ne peut juſtifier leur idolâtrie.

30. Preuve de la divinité dans Platon.

Platon, pour prouver l'exiſtence de Dieu, ſe ſert de ce raiſonnement, adopté depuis par le plus grand nombre des Philoſophes, qu'aucun être ne pouvant ſe donner le mouvement à lui-même, c'eſt une néceſſité de reconnoître un prémier moteur.

31. Du conſentement unanime des hommes à reconnoître la divinité.

Gaſſendi, dans le grand nombre de preuves qu'on peut rapporter de l'exiſtence de Dieu, s'arrête à deux: ſçavoir, l'harmonie de l'univers, & le conſentement general des peuples. Les philoſophes payens ont connu & emploïé ces deux preuves. Le conſentement unanime de tous les hommes à reconnoître la divinité, eſt la preuve de ſon exiſtence, ſuivant Platon dans le dixiéme livre des loix. La nature, dit Cicéron [z], conduit touts les hommes à connoître qu'il y a des dieux.

Il eſt auſſi abſurde qu'impie, de dire que la crainte des foudres [a] a fait imaginer les dieux, puiſqu'au contraire c'eſt la connoiſſance innée de Dieu qui a fait redouter les foudres, comme des menaces de la colere divine, quoique ces météores ne ſoient que l'effet des loix générales, & de l'ordre univerſel de la nature:

On ne peut regarder ce vers qu'un poëte moderne a mis dans la bouche d'un impie:

La crainte a fait les dieux, l'audace a fait les rois.

que comme un renverſement de l'ordre naturel. C'eſt le ſentiment de la divinité, commun à tous les hommes, qui a fait la crainte des dieux & du tonnerre: c'eſt la nature elle-même qui a fait les rois, par l'exemple de l'empire paternel; & l'audace, qui peut être devenuë depuis légitime, a ſecoué leur joug, lorſque les peuples ont paſſé ſous des formes de gouvernement moins anciennes & moins naturelles.

La preuve d'une verité, ſuivant Sénéque [b] & Cicéron [c], à laquelle

---

mundum? non falleris: ipſe enim eſt totum quod vides, totus ſuis partibus inditus, & ſe ſuſtinens vi ſuâ. *Sen. natur. queſt. lib.* 2 *c.* 45.

Tot appellationes ejus poſſunt eſſe, quot munera. Hunc & Liberum patrem, & Herculem ac Mercurium, &c. *Sen. de benef. lib.* 4. *c.* 7. & 8.

Omnem iſtam ignobilem deorum turbam, quam longo ævo longa ſuperſtitio congeſſit, ſic adorabimus, ut meminerimus cultum ejus magis ad morem quàm ad rem pertinere. *Sen.*

[w] *Plin. lib.* 2. *c.* 7.

[x] *Plutarch. de Iſid. & Oſirid.*

[y] *S. Aug. de civit. Dei, lib.* 4. *c.* 11.

[z] Omnes duce naturâ eo vehimur, ut deos eſſe dicamus. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

[a] Primus in orbe deos fecit timor;
ardua cœlo
Fulmina cùm caderent. *Petron.*

[b] Veritatis argumentum eſt aliquid omnibus videri, tanquam deos eſſe, quod omnibus de diis opinio inſita ſit; nec ulla gens uſquam eſt adeò leges extra moreſque poſita, ut non aliquos deos credat. *Sen. epiſt.* 117.

[c] Cùm enim non inſtituto aliquo, aut more, aut lege ſit opinio conſtituta maneat. que ad unum omnium firma conſenſio; intelligi neceſſe eſt eſſe deos, quoniam inſitas eorum, vel potiùs innatas cognitiones ha-

il eſt impoſſible de réſiſter, c'eſt le conſentement unanime de toute la nature, comme ſur l'exiſtence de la Divinité. Cette connoiſſance n'a point été enſeignée, elle eſt innée: & il n'y a aucune nation aſſez féroce & aſſez barbare, pour être dépourvûë de ce ſentiment.

Cette preuve qui réſulte du conſentement général des hommes, & qui conſiſte en faits, a été conteſtée. Cicéron fait dire à Cotta [d], qu'il croit que pluſieurs nations n'ont aucune idée de la Divinité. Strabon [e] écrit des peuples de Galice & des Ethiopiens, qu'on ne voit aucune divinité adorée parmi eux. Jean Leon rapporte qu'au roïaume de Bornéo, il n'y a ni loix, ni veſtige de religion. Acoſta obſerve que les Indiens Occidentaux ſe ſervent du mot eſpagnol *dios*, n'aïant en leur langue aucun terme pour exprimer la divinité. Champlain aſſûre que les peuples de la nouvelle France n'adoroient aucun dieu; & tous ceux qui ont écrit du Bréſil en parlent de même. Acoſta nous repréſente les Mandarins qui gouvernent la Chine ſous l'autorité de leur roi, & qui contiennent les peuples dans l'obſervation de la religion du païs; comme n'aïant eux-mêmes point de religion, ne croïant point d'autres dieux que la nature, point d'autre vie que celle-ci, point d'autre enfer que la priſon, ni d'autre paradis qu'un office de Mandarin. Huet [f] dit qu'il eſt bien rare de trouver des nations qui n'aïent pas quelque connoiſſance de la Divinité: cela eſt bien rare, ajoute-t-il; mais ceux-là ſe trompent, qui diſent qu'il ne s'en trouve aucune.

On peut bien aſſurer au contraire que ceux-là ſe trompent qui croient que ce ſentiment n'eſt pas général, & ſans exception, je ne dis pas d'aucun peuple; mais même d'un ſeul homme. Lorſque Cotta dans Cicéron, & Strabon diſent qu'il y a des peuples qui n'adorent aucune Divinité, cela doit s'entendre au ſens de ces deux auteurs, qu'il ſe trouve des nations, parmi leſquelles on ne voit aucunes ſtatuës. Toutes les relations modernes ne prouvent autre choſe, ſinon qu'en pluſieurs païs, on ne trouve aucun culte public de la Divinité. Il n'y a rien d'étonnant qu'on ne trouve pas un culte & une Religion établie, où l'on ne trouve pas de ſociétés formées. Ce ſont des hommes barbares, vivant ſans loix, & qui ne ſe communiquent pas leurs ſentiments. Ils ne peuvent avoir de culte & de Religion en commun, puiſqu'ils vivent ſéparément & épars dans les forêts. Il ſe pourroit faire même, que des peuples qui vivroient en commun n'auroient aucun culte public & général de la Divinité; car l'idée innée de Dieu entraîne bien avec ſoi l'obligation de l'adorer & d'élever ſon cœur vers lui; mais la néceſſité d'un culte public & général damande des réflexions que les barbares plongés dans l'extréme ſtupidité peuvent n'avoir jamais faites.

Que l'on s'informe de ces voïageurs ſi dans leurs relations ils ont eux-mêmes prétendu que le témoignage intérieur de la Divinité, gravé dans tout entendement

---

bemus. De quo autem omnium natura conſentit, id verum eſſe neceſſe eſt; eſſe igitur deos confitendum eſt. *Cic. de nat. deor. l.* 1.

[d] Equidem arbitror multas eſſe gentes ſic immanitate efferatas, ut apud eas nulla deorum ſuſpicio ſit. *Cic. de nat. deor. lib.* 2.

[e] *Strab. l.* 2. & 17.

[f] Sed quid ſingula perſequor? cùm perpaucæ reperiri poſſint gentes, quorum animos non aliqua imbuerit Dei notitia. Perpaucas dixi, nam falluntur qui nullas dicunt. *Huet. Alnetic. quæſt. p.* 101.

entendement humain ait été refusé à quelque espéce de sauvages. Ils répondront touts que non, & il ne restera aucune relation à opposer à la preuve qui résulte du consentement général des hommes sur cette vérité.

Mais supposé que quelqu'un d'eux ait parlé en ce sens de l'Athéisme des sauvages, croirons-nous qu'il ait assez pénétré dans leurs pensées? Ces barbares lui ont-ils dit qu'ils n'avoient aucune idée de Dieu? Ne seroit-ce pas une contradiction manifeste de nier ce dont on n'a aucune idée, car il faut concevoir une chose avant que de pouvoir l'affirmer ou la nier? Ces voïageurs disent-ils qu'ils ont fait les perquisitions nécessaires? ont-ils interrogé ces sauvages? leur ont-ils parlé les prémiers de l'idée de Dieu, pour découvrir s'ils ne la trouveroient point dans leurs esprits? Les relations disent simplement, & comme en passant, que des nations ont paru n'avoir aucune Religion. Croirons-nous si légérement sur un article de cette importance, des relations auxquelles souvent on ajoute si peu de foi en ce qui concerne les choses les plus indifférentes? Un récit incertain & superficiel balancera-t'il le témoignage qui est au dedans de nous?

A la vérité, cette preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'idée innée [g] & du consentement général des hommes, n'est point du tout nécessaire pour convaincre l'esprit de cette grande & importante vérité, de cette vérité éternelle & primordiale, à laquelle l'esprit humain ne peut se refuser; & il n'y a ni aveuglement de passions, ni prévention d'erreur, ni ténébres de stupidité; qui puissent resister à la force de toutes les autres preuves & à la voix de toute la nature. Mais quoiqu'elle ne soit pas nécessaire, on ne doit pas abandonner aisément une preuve, qui a été emploïée par les plus grands génies.

Aristote [h] avance comme un axiome indubitable, que tous les hommes ont un sentiment de la Divinité. Il n'est pas difficile, dit Lactance [i], de convaincre l'Athéisme par le témoignage général des hommes, qui ne sont d'accord entr'eux que sur le sentiment de la Divinité.

Maxime de Tyr [k] philosophe Platonicien, s'explique éloquemment sur ce consentement général à reconnoître une Divinité. Convoquez l'assemblée du peuple, dit-il, prenez les suffrages des plus grossiers; ordonnez à toutes les communautés de s'y trouver; interrogez-les touchant la Divinité. Pensez-vous que la réponse des statuaires sera différente de celle des peintres, ou que les poëtes répondront autrement que les philosophes? Les sentiments du Scythe, du Grec, du Perse, de l'Hyperboréen se réüniront en ceci. Les hommes sont partagés sur les autres sujets en différentes opinions. Ce qui paroît bon ou mauvais, honnête ou malhonnête aux uns, ne le paroit pas de même aux autres. A l'égard de la justice & des loix, non-seulement un peuple ne s'accorde pas avec un autre peuple; mais il y a même de la contrariété entre une ville & une ville, entre une famille & une famille, en-

[g] *Il faut entendre ici par idée innée, une idée gravée nécessairement dans l'esprit, soit que l'homme l'apporte en naissant, soit que des réflexions communes à tous les hommes, la produisent, soit que toutes les idées passent par les sens, dans l'entendement; & celle de Dieu comme toutes les autres.*

[h] Πάντες ἄνθρωποι ἔχουσι περὶ θεῶν ὑπόληψιν *Aristot. de cœl. lib. 1.*

[i] Nec difficile sanè fuit paucorum hominum pravè sententium redarguere mendacia, testimonio populorum atque gentium in hâc unâ re non dissidentium. *Lactant.* [k] *Maxim. Tyr. orat. 1.*

tre un particulier & un particulier. Enfin l'homme ne s'accorde pas avec lui-même, & il change ſouvent du ſoir au matin. Dans cette guerre, dans cette ſédition, dans cette diſcordance d'opinions, vous ne trouverez qu'un ſentiment répandu dans tout l'univers, qu'il y a un Dieu, roi & pére de toutes choſes [*l*] & pluſieurs autres dieux, qui ſont ſes enfants & ſes collégues dans l'empire. En cela le Grec s'accorde avec le Barbare, l'habitant de terre-ferme avec l'inſulaire, le philoſophe avec l'ignorant. Parcourez les rivages les plus éloignés de l'Océan, vous y trouverez des dieux dont l'empire commence, & finit à certaines limites peu éloignées les unes des autres.

Je reviens à Cicéron [*m*] pour rapporter ici ces belles paroles. Une des plus fortes preuves de l'exiſtence des dieux eſt, qu'il n'y a aucune nation aſſez barbare & aſſez dépourvûë de tout ſentiment d'humanité, pour que cette opinion de la Divinité ne s'y trouve pas gravée par la nature. Pluſieurs peuples ont des idées peu juſtes de la Divinité, ce qui n'eſt que trop commun, mais tous ſont perſuadés qu'il exiſte une nature & une puiſſance Divine.

Arnobe [*n*] parle ainſi de l'idée innée de Dieu : Y a-t'il un homme qui ſoit venu au monde ſans la notion de ce premier principe, dans lequel cette idée ne ſoit pas innée, gravée, empreinte, pour ainſi dire, dès le ſein de la mére ; de reconnoître un roi, un maître, ſouverain arbitre de tout l'univers ? Si les bêtes pouvoient articuler des paroles, ſi les arbres, la terre, les rochers pouvoient être animés & exprimer leurs penſées, tous ces êtres différents ne ſeroient-ils pas guidés par la nature, & conduits par elle à concevoir & à publier une Divinité ?

72. Préuvé de l'exiſtence de Dieu par Deſcartes, qui eſt dans le fond un paralogiſme.

Deſcartes dans ſes méditations donne le raiſonnement qui ſuit, pour une démonſtration de la Divinité. C'eſt le prémier de tous les axiomes, & le fondement de toutes les connoiſſances claires & évidentes, que l'on peut aſſurer d'une choſe, ce que l'on conçoit clairement être enfermé dans l'idée qui la repréſente : or l'exiſtence néceſſaire eſt renfermée dans l'idée qui repréſente un être infiniment parfait ; & par conſéquent, il eſt démontré que l'être infiniment parfait exiſte. Ou bien : Une attribut que l'on voit diſtinctement être contenu dans l'idée d'une choſe, peut être affirmé avec vérité de cette choſe : or dans l'idée de Dieu, c'eſt-à-dire, de l'être ſouverainement parfait, je vois évidemment que l'exiſtence néceſſaire eſt contenuë (puiſque l'exiſtence néceſſaire eſt une perfection :) donc je puis affirmer l'exiſten-

---

[*l*] *Maxime ajoute ce qui regarde la pluralité des dieux, en philoſophe payen prévenu de l'erreur, qui de ſon temps étoit fort commune.*

[*m*] Ut porrò ſimiſſimum hoc aſſerri videtur, cur deos eſſe credamus, quod nulla gens tam fera, nemo omnium tam immanis, cujus mentem non imbuerit deorum opinio. Multi de diis prava ſentiunt; id enim vitioſo more effici ſolet ; omnes tamen eſſe vim & naturam divinam arbitrantur. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 1.

[*n*] Quiſquam ne eſt hominum, qui non cum iſtius principii notione diem primæ nativitatis intraverit ? cui non ſit ingenitum, non affixum, immo ipſi penè ingenitalibus matris non impreſſum, non inſitum, eſſe regem ac dominum, cunctorum quæcunque ſunt moderatorem ? ipſa denique hiſcere ſi animalia muta potis eſſent, ſi in linguarum noſtrarum facilitatem ſolvi, immo ſi arbores, glebæ, ſaxa ſenſu animata vitali, vocis ſonum quirent, & verborum articulos integrare, ita non duce naturâ & magiſtrâ, non incorruptâ ſimplicitatis fide, & intelligerent eſſe deum, & cunctorum dominum ſolum eſſe clamarent ? *Arnob.*

ce de l'être ſouverainement parfait.

Le pére Mallebranche paroît auſſi convaincu que Deſcartes, de la force de cette démonſtration. Pour moi, j'avouë que cet argument me paroît un paralogiſme. Prémiérement, il eſt fondé ſur l'évidence, & l'évidence ne s'y trouve point; c'eſt une fauſſe lueur qui éblouit au lieu d'éclairer. En ſecond lieu, la prémiére propoſition n'eſt vraie qu'en ſuppoſant que l'idée ſoit réelle, & que l'eſprit qui ſe forme cette idée connoiſſe évidemment qu'elle eſt réelle. Troiſiémement l'Athée, que l'on ſuppoſe, diſtinguera la ſeconde propoſition de cet argument, & dira que l'idée de l'être infiniment parfait, renfermeroit l'exiſtence néceſſaire ſi cette idée étoit véritable; mais il ſoutiendra que l'homme n'a point une pareille idée, comme l'idée d'une vérité. L'idée de Dieu ne nous eſt point évidemment réelle [o] avant les démonſtrations ordinaires: & un homme qui n'auroit fait nulle réflexion ſur les choſes qui prouvent l'exiſtence de Dieu ne ſeroit point ſurpris qu'on en fît un problême. Si l'idée de Dieu nous eſt devenuë réelle par notre examen & par le témoignage de tout ce qui nous environne, la démonſtration de Deſcartes [p] eſt inefficace par elle même. Quatriémement, c'eſt apporter pour preuve ce qui eſt en queſtion. On pourroit de la même maniére prouver l'exiſtence d'une créature infiniment parfaite. On doit attribuer à une choſe ce que l'on conçoit clairement être renfermé dans l'idée qui la repréſente: or l'exiſtence eſt néceſſairement renfermée dans l'idée d'une créature infiniment parfaite: car il eſt inconteſtable que le fondement de toute perfection eſt d'exiſter; donc une créature infiniment parfaite exiſte. N'auroit-on pas raiſon de répondre à cet argument qu'à la vérité, en ſuppoſant une créature infiniment parfaite, elle exiſteroit néceſſairement; mais que l'homme n'a cette idée d'une créature infiniment parfaite, que comme une idée impoſſible.

33. De la penſée de Paſcal du riſque de ne point croire.

La fameuſe penſée de Paſcal du peu de riſque qu'il y a à croire, & du danger affreux qu'il y a à ne point croire, eſt un motif, & de tous les motifs ſans comparaiſon le plus preſſant; mais ce n'eſt pas une preuve. Cette penſée eſt tirée du Phédon de Platon; elle eſt dans le ſecond livre d'Arnobe; on la trouve dans les caractéres de ce ſiécle [q], & dans l'eſſai philoſophique [r] de Locke.

34. Preuves de notre ſainte Religion.

Après avoir montré quel eſt l'empire de l'opinion ſur l'entendement humain, dans les choſes mêmes qui concernent la Divinité, diſſipons ces idées par des traits de clarté & d'évidence, comme on voit après l'orage, le ciel paroître plus beau & plus ſerain. Je finirai donc ce Chapitre en rapportant quelques preuves fort ſuccinctes de la Divinité; perſuadé que le ſtyle qui a le moins de ſublimité & de force, eſt ſuffiſant pour traiter avec la derniére évidence une vérité ſi éclatante.

Je penſe & j'ai commencé, donc Dieu exiſte. Il y a cinquante ans que je n'étois pas; c'eſt donc un principe, une cauſe qui eſt hors de moi, qui m'a donné l'être. La cauſe du prémier homme n'a pû être matérielle, & dépourvûë d'intelligence. Car ce qui eſt ſans in-

[o] *Le p. Daniel, voiage du monde de Deſcartes. part. 2. p. 229.*

[p] *Huet réfute cette même prétendue démonſtration de Deſcartes. Huet. cenſur. philoſ. Carteſian, c. 3. §. 9.*

[q] *Les caractéres de ce ſiécle par la Bruyére, ch. des eſprits forts.*

[r] *Eſſai philoſophiq. de Locke. liv. 2. ch. 21. §. 70.*

telligence ne peut être le principe de la penſée que je trouve, & que je forme en moi. La matiére ne peut m'avoir fourni de ſon propre fond, l'idée immatérielle de l'eſprit ; la matiére ne peut être le principe de ce qui la nie & l'exclut formellement: elle ne peut avoir mis dans l'homme qui penſe, une conviction que la penſée n'eſt point une production de la matiére.

Si l'homme a eu une cauſe immatérielle & intelligente, cette cauſe ne peut avoir eu de commencement: car ſi l'homme, ſi une ſubſtance qui penſe ne peut être une production de la matiére, à plus forte raiſon, la cauſe de cette ſubſtance penſante n'a pû elle-même être produite par la matiére. Cette cauſe eſt donc en même temps ſpirituelle & éternelle ; & cette cauſe ſpirituelle & éternelle c'eſt Dieu.

Je ne puis ouvrir les yeux, & conſiderer aucune partie de ce vaſte univers, que tous les objets qui m'environnent, ne me rendent un témoignage unanime de la ſageſſe infinie & de la toute puiſſance de ce principe. Tout ce qui ſe paſſe au dedans de moi, & tout ce que j'apperçois au dehors, concourt donc également à me découvrir l'Etre infiniment parfait, & à porter dans mon eſprit cette lumiere, qui éclaire tout homme qui vient au monde.

Si je paſſe de la nature à la révélation, je trouve un Dieu qui ne peut me tromper: je trouve une ſuite invariable de doctrine ſuivant ſa promeſſe ; une force invincible de preuves, un enchaînement inconteſtable de vérités. Un ſeul article de foi eſt la démonſtration de tous les autres. L'incrédulité la plus opiniatre ; pourvû qu'elle ſe rende ſérieuſement attentive, ne peut réſiſter. Quelle certitude dans les ſaintes écritures ; La nation Juive, ſuivant la remarque de S. Auguſtin [s], eſt errante par toute la terre, & porte dans toutes les parties du monde les livres de la ſainte écriture, & les prophéties qui ont annoncé le Meſſie & l'Egliſe, afin que les ennemis de la vérité lui rendent le témoignage le plus fort, en perſiſtant dans leur incrédulité qui a été prédite.

Les anciens docteurs Juifs ont pouſſé l'exactitude ſcrupuleuſe ; juſqu'à compter les verſets, les mots & les lettres de la ſainte écriture, dans le deſſein de préſerver ce texte de toute altération & de tout changement. Cet ouvrage, connu ſous le nom de la Maſſore, eſt qualifié par les Juifs la haie de la foi. Les héréſies formées dés le commencement de l'égliſe ont rendu les livres Canoniques de la nouvelle loi également inconteſtables. Dieu s'eſt ſervi dès ennemis de la Religion, pour donner aux livres ſaints une authenticité ſinguliére, qui ne ſe trouve dans aucun autre livre, & qui ne permet pas d'y ſoupçonner l'altération d'un ſeul mot.

Si les myſtéres de la révélation ſurpaſſent mon intelligence, ma foi n'en eſt pas moins vive, puiſque ces myſtéres ſont d'un ordre ſupérieur aux choſes qui ſont à la portée de mon entendement, & que d'ailleurs ce foible entendement ne peut ſuffire aux ſciences humaines, aux objets purement naturels, & dont l'uſage m'eſt le plus familier.

La raiſon, toute foible qu'elle eſt,

[s] Gens Judæorum reproba per infidelitatem, à ſedibus extirpata per mundum uſque quaque diſpergitur, ut ubique portet codices ſanctos: ac ſic prophetiæ teſtimonium, quâ Chriſtus & eccleſia prænuntiata eſt, ne ad tempus à nobis fictum exiſtimaretur, ab ipſis adverſariis proferatur ubi etiam prædictum eſt ipſos non fuiſſe credituros. *S. Aug. epiſt. ad Voluſian. 157. edit. Benedict.*

conduit les hommes au diſcernement de la véritable Religion ; je dis au diſcernement, car pour la foi, il faut que Dieu nous incline à croire. L'eſſence de la Religion eſt d'être compoſée de myſtéres incompréhenſibles, mais liés avec des preuves invincibles. S'il faut captiver ſon entendement, & faire le ſacrifice de ſa raiſon, c'eſt un ſacrifice qui eſt exigé par la raiſon même.

Quelle clarté dans les prophéties ! quelle conſtance dans les martyrs ! L'erreur empruntant le maſque de la vérité, a pû quelquefois ſéduire les hommes ; mais les ſéductions ſont vaines & paſſagéres. Toutes les fauſſes religions ont été des inventions humaines : les moins clairvoïants en découvrent la ſource : on ſçait l'époque de leur commencement, on pénétre même les motifs de leur origine. Quel ſujet d'aſſurance pour celui qui profeſſe la véritable Religion, de voir qu'elle n'a d'autre commencement que le monde, & qu'elle ne peut avoir d'autre auteur que Dieu même ! Quelle conviction de la vérité, ſuivant la penſée d'un grand évêque [*t*], quand on conſidére la Religion en poſſeſſion de touts les ſiécles, quand on penſe que de Clément XII. aſſis ſur la chaire de ſaint Pierre, on remonte ſans interruption juſqu'à ce prince des apôtres, établi par Jéſus-Chriſt ; d'où, en prenant la ſuite des pontifes qui ont ſervi ſous la loi, on va juſqu'à Aaron & juſqu'à Moyſe, de là juſqu'aux patriarches, & juſqu'à l'origine du monde, où l'on trouve notre ſainte Religion émanée de Dieu même. L'évidence de ces preuves fait la condamnation de touts ceux, dont l'eſprit refuſe de s'y ſoumettre.

CHAPITRE SECOND.

Des Démons.

SOMMAIRE.

1. *Le nom de démon étoit honorable.* 2. *Les hommes ſous la conduite des génies.* 3. *Quatre ſortes de ſubſtances ſpirituelles, ſuivant les Platoniciens.* 4. *L'air plein de démons ſuivant pluſieurs philoſophes.* 5. *Opinion des Egyptiens ſur les démons.* 6. *Quelques philoſophes n'admettoient aucune ſubſtance ſpirituelle.* 7. *Pluſieurs ont tenu les démons corporels.* 8. *Les démons n'ont qu'une connoiſſance conjecturale de l'avenir.* 9. *Des démons familiers.* 10. *Apparitions de génies.* 11. *Du démon de Socrate.* 12. *Apparitions de ſpectres.* 13. *Les apparitions d'eſprits ſont inconteſtables ſuivant la ſainte écriture.* 14. *Sources des prétendus miracles du Paganiſme.* 15. *Accouplements des démons avec les femmes.* 16. *Autres exemples de récits miraculeux.* 17. *Origine de l'art de la mémoire locale.* 18. *Origine du thé.* 19. *Autres exemples de prétendus miracles.* 20. *Quelles marques devoit avoir le bœuf Apis.* 21. *Continuation des hiſtoires miraculeuſes.* 22. *Les démons ſuivant la doctrine des Chrétiens habitoient dans les ſtatuës.* 23. *Miracles d'Apollonius de Thyane.* 24. *Faux miracles oppoſés aux véritables.* 25. *La malice des démons a contrefait les vrais miracles.* 26. *Pluſieurs réſurrections racontées par les Payens.* 27.

[*t*] *Jacques Bénigne Boſſuet, évêque de Meaux.*

Impoſtures de pluſieurs feintes poſſeſſions. 28. Prétenduës guériſons miraculeuſes. 29. Des ſept cieux de Mahomet. 30. Légéreté & viteſſe des démons.

IL y a peu de queſtions dans la métaphyſique, qui aïent été débattuës par les philoſophes, avec autant de contrariétés d'opinions, que celles qui concernent les démons. Ce nom étoit ho-
1. Le nom de démon étoit honorable. norable & glorieux [a] chez les anciens: ils exprimoient par le terme de démoniaque [b], tout ce qui eſt ſurnaturel & divin. Platon dans touts ſes ouvrages, & ſur-tout dans le Timée, donne aux dieux le nom de démons.

2. Les hommes ſous la conduite des génies. Les péres de l'Egliſe, la plûpart des Philoſophes, & principalement Pythagore & les Platoniciens ſe ſont accordés en ce point [c], que chaque homme eſt ſous la conduite d'un démon ou d'un ange. Pluſieurs même d'entr'eux [d] ont mis en la compagnie de chaque homme un bon & un mauvais génie.

Platon enſeigne [e] que comme la garde des troupeaux n'eſt pas donnée aux bêtes, mais aux hommes, auſſi la garde des hommes a été donnée aux démons. Après les dieux céleſtes, dit le même auteur [f], l'homme ſage ſacrifiera aux démons, & après les démons aux héros.

Le ſentiment de Platon, ſuivant Apulée [g], eſt qu'un démon a été adjoint à chaque homme, pour être le témoin inviſible de toutes ſes actions, & même de ſes penſées les plus ſecrétes; qu'auſſi-tôt après la mort de l'homme, le démon entraîne l'ame devant ſon juge; qu'il eſt ſon accuſateur ou ſon défenſeur, & que le juge prononce ſuivant le témoignage du démon.

Héſiode & les Platoniciens, outre le prémier être, admettoient quatre ſortes de ſubſtances ſpirituelles [h]; les dieux celeſtes, les démons qui leur ſont inférieurs, les héros, & les ames des hommes. Thalés, Pythagore, Platon, & avant eux les prêtres Egyptiens, & Héſiode [i] ont enſeigné que l'air [k] eſt plein de ſubſtances ſpirituelles & imperceptibles à nos ſens: & ſuivant la doctrine Platonicienne, c'étoit par le miniſtére de ces démons, que les hommes & les autres animaux avoient été créés.

3. Quatre ſortes de ſubſtances ſpirituelles, ſuivant les Platoniciens.

4. L'air eſt plein de démons, ſuivant pluſieurs philoſophes.

Le ſentimens de Varron [l] étoit, que tout l'athmoſphére au deſſous de la lune, eſt rempli de ſubſtances animées aériennes, & que toutes les au-

---

[a] Dæmonas autem grammatici dictos ajunt, quaſi δαΐμονας id eſt peritos ac rerum ſcios. Hos autem putant deos eſſe. *Lactant. lib. 2. c. 15.*

[b] *Cœl. Rhodig. lib. 2. c. 2.*

[c] *Cœl. Rhodig. lib. 2. c. 10.*

Ἄνθρωπος ὁ δαίμων ἀνδρὶ συμπαρίσταται
Εὐδαίμονι γενομένῳ, μοῖρα γοῦν τοῦ βίου. *Menandr.*

[d] *Petr. Lombard. magiſtr. ſententiar. lib. 2. diſtinct. 11.*

[e] *Plat. de legib. lib. 4.*

[f] *Plat. ibid.*

[g] Plato autumat ſingulis hominibus teſtem & cuſtodem additum, qui nemini conſpicuus ſemper adſit, teſtis etiam cogitationum. Ac ubi, vitâ editâ, remeandum eſt, eumdem illum raptare illico & trahere veluti cuſtodiam ſuam ad judicium, atque illic in cauſâ dicendâ aſſiſtere, prorſus illius teſtimonio ferri ſententiam. *Apul. de Deo Socrat.*

[h] *Jamblic. de myſter. Ægypt.*

[i] *Stanl. hiſt. philoſ. in Thal. c. 6.*

[k] Quodque patet terras inter cœlique meatus,
Semideis manes habitant: *Lucan. lib. 9.*

[l] Omnes partes mundi animarum eſſe plenas, intra lunæ gyrum animas eſſe aërias. *Varr. ap. S. Auguſt. de civit. Dei, lib. 7. c. 6.*

tres parties de l'univers contiennent des ſubſtances animées de différentes eſpéces. Marcel Palingenius [m] eſtime que, puiſque les parties les plus groſſiéres du monde, les airs, la terre & les mers ont des habitans, à plus forte raiſon les cieux, & les autres régions plus pures & plus étenduës ne doivent pas être déſertes; & que penſer autrement, c'eſt avoir des idées peu dignes de la magnificence du Créateur. Les imaginations des philoſophes ſe ſont donné une libre carriére ſur le nombre immenſe d'habitants, dont ils ont peuplé non ſeulement les planétes de notre tourbillon, mais la quantité prodigieuſe de tourbillons, qu'ils ont imaginés, & qu'ils ont garnis chacun de leurs planétes; comme le nôtre. Des opinions ſi vaines ont été ſoutenuës par quelques uns comme des réalités, & par un grand nombre comme des hypothéſes vraiſemblables. Nous en parlerons plus au long dans le chapitre de la Phiſique ancienne & moderne.

Moyſe, dit Philon [n], a coutume d'appeller anges ceux que les philoſophes nomment démons. Ce ſont des ſubſtances qui habitent les airs; & perſonne ne doit croire que ce ſoit une fable. L'air eſt plein d'animaux, mais ils ſont inviſibles à nos yeux, puiſque l'air même n'eſt pas viſible.

Apulée [o] ne ſçait à quoi ſe déter-

[m] Quid tellus, pontuſque ſimul? punctum prope dicas
Si mundi ſpatium immenſum ac mirabile acuto
Perpendas animo: quin ipſis quodlibet aſtrum
Eſt majus, veluti perhibent qui talia norunt.
Ergò tam exiguus locus & tam vilis habebit
Tot piſces, homines, pecudes, volucreſque feraſque
Cætera erunt vacua, & proprio culture carebunt,
Atque aër deſertus erit, deſertus Olimpus?
Delirat quiſquis putat hoc, hebetiſque cerebri eſt:
Immo illic longe plura & longe meliora
Vivere credendum eſt, longeque beatius atque hic.
Denique ſi verum volumus ſine fraude fateri,
Eſt hominum ſedes brutorumque infima tellus:
Aſt aër ultra nubes, cœlumque beatum,
Pax ubi perpetua, & nitidi lux clara diei
Aſſidue regnant, domus eſt & regia divûm,
Quos licet haud poſſit mortalis cernere viſus
[Eſt etenim tenuis nimium natura deorum]
Sunt tamen innumeri, bibulæ quot corpora arenæ
Littoribus cunctis, cunctis quot gramina campis:
. . . . . .
Nempe ſuos aër, cœlumque, ac ſidera cives
Indigenaſque tenent, quod qui negat ille beatis
Invidat, atque Dei majeſtatem inſipienter
Blaſphemat. Nunquid non eſt blaſphemia, cœlum
Dicere deſertum, & nullis gaudere colonis,
Atque Deum nobis tantum brutiſque præeſſe
Tam paucis & tam miſeris animalibus, & tam
Ridiculis? certè ſcivit, potuit, voluitque
Omnipotens genitor, nobis meliora creare
Quæ vivant meliore loco: ut ſua gloria major,
Majus & imperium foret, & perfectior orbis:
Nam quo plura facit, quo nobiliora, relucet
Hoc magis & mundi decus, & divina poteſtas.

Marcell. Paling. Zodiac. in libr. 8. canta 7.

[n] *Phil. Jud. de gigantib.*

[o] Sed dubius ſententiæ ſum, dicam ne fieri poſſe, aut negem. Quamquam Platoni credam inter deos atque homines naturâ

miner au ſujet de la magie, quoiqu'il ſoit plus porté à croire, ſuivant l'opinion Platonicienne, qu'il y a des ſubſtances mitoïennes par leur nature & par leur ſéjour, entre les dieux & les hommes; & qu'elles gouvernent les oracles & toutes les autres eſpéces de divinations.

5. Opinion des Egyptiens ſur les démons.

Suivant l'ancienne doctrine des Egyptiens [p], il y a trente-ſix démons dans l'air, qui ont partagé entr'eux la domination du corps de l'homme diviſé en autant de parties.

Quelques Rabbins [q] ont crû que parmi les anges il y avoit différence de ſéxe, les uns étant mâles, & les autres femelles.

Les philoſophes donnoient l'air pour demeure aux démons [r], ne croïant pas qu'ils euſſent le mérite néceſſaire pour être dieux du ciel; mais les regardant auſſi comme des ſubſtances d'une condition trop relevée, pour n'être que de ſimples habitants de la terre.

La philoſophie Platonicienne [s] avoit ſi fort multiplié les génies, qu'elle en aſſignoit aux maiſons, aux portes, aux bains, à chaque meuble en particulier, à touts les quartiers de la ville; en ſorte qu'il n'y avoit pas un coin qui ne fût ſous la protection d'un démon tutélaire.

6. Quelques philoſophes n'admetoient aucune ſubſtance ſpirituelle.

Les Saducéens & les Epicuriens nioient au contraire [t] qu'il y eût aucune ſubſtance ſpirituelle, & ils n'admettoient rien que de corporel dans la nature; de même qu'Aléxandre d'Aphrodiſée, Averroës, & pluſieurs autres Péripatéticiens. Ariſtote n'admettoit point d'eſprits aëriens, mais des divinités inférieures, à qui il donnoit l'emploi de préſider chacune en particulier, au mouvement & à la conduite des planétes, & de commander dans les poſtes les plus importants de l'univers. Démocrite traitoit les démons de fable & de chimére. Lucréce dit [u] que les remords & le témoignage de la conſcience, ſont les génies qui accompagnent les hommes. Que doit-on penſer, ſuivant Cardan [x], de ces génies qui ont apparu à Sylla, à Brutus, à Ciceron, à Caſſius, ſi ce n'eſt que c'étoient les reproches de leurs conſciences?

7. Pluſieurs ont tenu les démons corporels.

Les anciens philoſophes, & preſque touts les péres de l'Egliſe tenoient les anges & les démons [y] corporels, mais

& loco medias quaſdam divorum poteſtates interſitas, eaſque divinationes cunctas & magorum oracula gubernare. *Apul. apolog. lib. 1.*

[p] *Origen. contra Celſ. lib. 8.*

[q] *Le pére Calmet. diſſert. ſur les bons & les mauvais anges à la téte du comment. ſur S. Luc. t. 7. p. 390.*

[r] Semones dici voluerunt deos, quos neque cœlo dignos adſcriberent, ob meriti paupertatem; neque terrenos deputarent pro gratiæ veneratione *S. Fulgent. de priſc. ſerm.*

[s] Cum portis, domibus, thermis, tabulis ſoleatis
Aſſignare ſuos genios, perque omnia membra
Urbis, perque locos, geniorum millia multa
Fingere, nec proprià vacet angulus ullus ab umbrâ.
S. Prudent. contra Symmach. lib. 2.

[t] .. nihilo quæ ſunt metuenda magis, quàm
Quæ pueri in tenebris fugitant, finguntque futura. *Lucret. lib. 5.*

[u] .. at mens ſibi conſcia facti
Præmetuens adhibet ſtimulos, terretque flagellis. *Lucret. lib. 3.*

[x] Quid illa terribilis geniorum facies ante oculos Caſſii, Bruti, Ciceroniſque, tum Syllæ ante mortem obſervata? niſi ſcelerum graviſſimorum & impietatis imago? *Cardan. de utilit. ex adverſ. capiend. lib. 1.*

[y] Cœlicolis etiam tenuiſſima corpora cunctis
Ille autor mundi dedit, atque leviſſima; quare
Ipſis non opus eſt foribus, patuliſve feneſtris;
Per medios intrant muros, & marmora tranant,
Uſque adeò eſt illis tenuis natura, potenſque.
Marcell. Paling. Zodiac. in aquario. lib. 11. v. 537.

mais compoſés d'une matiére incomparablement plus légére que les raïons du ſoleil, & ſi déliée qu'elle ne peut tomber ſous les ſens. S. Grégoire [z] dit qu'en comparaiſon de nos corps, les anges ſont des eſprits, mais qu'en comparaiſon de l'Etre ſupréme, ils ſont des corps. Tertullien [a] donne auſſi une ſubſtance matérielle aux anges: c'eſt l'opinion d'Origéne, de Lactance, & de S. Auguſtin. S. Bernard [b] dit qu'il n'y a que Dieu d'incorporel. Ce ſentiment a été ſuivi parmi les modernes par [c] Auguſtinus Niphus. Le cardinal Cajétan a auſſi renouvellé l'opinion de la matérialité des Anges, quoique le concile de Latran tenu ſous Innocent III. ait défini leur nature ſpirituelle. Platon [d] avoit défini les démons, une ſubſtance mitoïenne entre Dieu & les hommes.

Suivant quelques auteurs, les démons ſe plaiſent à prendre la nourriture qui leur eſt offerte: Origéne [e] a prétendu que leur dépit contre la Religion chrétienne venoit de ce qu'elle a fait ceſſer les ſacrifices, dont la fumée leur ſervoit de nourriture.

Les démons, dans l'opinion Platonicienne, ſont ſujets à la douleur, & craignent les épées. Virgile qui étoit de cette ſecte, fait dire [f] à Enée par la ſibylle de Cumes: Entrez hardiment dans ces chemins obſcurs, & tirez votre épée du fourreau.

8. Les démons n'ont qu'une connoiſſance conjecturale de l'avenir.

Les démons n'ont qu'une connoiſſance [g] conjecturale de l'avenir: les anges mêmes ne connoiſſent pas l'avenir ni la volonté de Dieu. L'ange protecteur des Perſes réſiſta pendant vingt & un jours [h] à l'ange Gabriel, qui travailloit à délivrer les Juifs de la captivité de Babylone, & l'ange Michel vint au ſecours de Gabriel.

L'épître de S. Jude [i] fait mention de la diſpute que l'archange Michel eut avec le diable, au ſujet du corps de Moyſe.

Les démons, ſuivant S. Thomas [k], ont quelque connoiſſance de l'avenir de trois maniéres, ou par la ſubtilité de leur nature, ou par la révélation, ou par leur longue expérience. Tertullien [l] dit, que les anges & les démons parcourent en un moment toute la terre, & qu'étant inſtruits de tout ce qui ſe paſſe par une ſi prodigieuſe légéreté, ils paroiſſent pénétrer dans l'avenir à ceux qui ignorent quelle eſt la nature de leur ſubſtance.

Lactance [m] attribuë aux démons des connoiſſances fort étenduës, mais non pas univerſelles: ce qui fait que ne pouvant découvrir les deſſeins de Dieu, ils trompent les hommes par des [n] réponſes ambiguës.

[z] *Gregor. ap. Bedam, de elementis philoſoph. lib.* 1.

[a] *Tertull. de carne Chriſti, c.* 6.

[b] *S. Bernard. in cantic. ſermon.* 5.

[c] *Auguſtin. Niph. tractatu* 3. *de dæmonib.*

[d] Πᾶν τὸ δαιμόνιον μεταξὺ θνητοῦ τε, καὶ θεοῦ. *Plat. in ſympoſ.*

[e] *Origen. contra Celſ. lib.* 3. *&* 8.

[f] Tuque invade viam, vaginâque eripe ferrum. *Virgil. Æneid. lib.* 6.

[g] *Pſellus de operat. dæmon.*

[h] Princeps autem regni Perſarum reſtitit mihi viginti & uno diebus: & ecce Michaël unus de principibus primis venit in adjutorium meum. *Daniel. c.* 10. *v.* 13.

[i] *Epiſt S. Jud. v.* 9.

[k] *S. Thom. ſumm. 1. quæſt.* 64. *art.* 1. *& 2. quæſt.* 172. *art.* 6.

(l) Omnis ſpiritus ales; hoc & angeli, & dæmones. Igitur momento ubique ſunt, totus orbis illis locus unus eſt, ubi quid geratur, tam facilè ſciunt, quàm enuntiant. Velocitas, divinitas creditur, quia ſubſtantia ignoratur. *Tertull. apologet.*

(m) Sciunt illi quidem futura multa, ſed non omnia; quippe quibus penitùs conſilium Dei ſcire non licet; & ideò volent reſponſa in ambiguos eventus temperare. *Lactant. Inſtit lib.* 2. *c.* 14.

(n) *L'ambiguité des oracles avoit fait donner à Apollon le ſurnom de Λοξίας.*

9. Des démons familiers.

Cardan [o] raconte pluſieurs traits ſurprenants du démon familier de ſon pére & du ſien propre: mais c'eſt le cas d'appliquer ce que de Thou [p] a dit de cet auteur : que quelquefois il paroît être au-deſſus de l'homme, & quelquefois au-deſſous d'un enfant.

10. Apparitions de génies.

Ammian Marcellin [q] fait mention de la ſeconde apparition du génie de l'empereur Julien, peu de temps avant que cet empereur fut tué dans la guerre contre les Perſes; & l'hiſtorien ajoute que c'étoit le même génie que Julien avoit vû lorſqu'il fut élevé à l'empire.

Dion [r] vit ſon mauvais génie ſous la figure hideuſe d'une furie de très-grande taille, qui balaïoit ſa maiſon. Peu de jours après ſon fils tomba d'une fenêtre & ſe tua; & Dion fut aſſaſſiné par des conjurés. Brutus recevant la prémiére viſite [s] de ſon mauvais génie, eut l'aſſurance de lui demander: Qui es-tu, & que veux tu? Le génie lui répondit : Nous nous reverrons dans les plaines de Philippes. La nuit qui précéda cette bataille, le génie tint parole, & reparut. Cette apparition n'empêcha pas Brutus de combattre avec beaucoup de courage; il défit entiérement l'aîle où étoient les troupes de Céſar Octavien, qui fut depuis Auguſte; & ſi Caſſius qui avoit affaire à Antoine, eût été auſſi heureux de ſon côté, le parti des républicains eût été victorieux.

Un autre Caſſius, ſurnommé Parmenſis [t], qui étoit reſté le dernier des meurtriers de Jules Céſar, vit à Athénes un ſpectre ſemblable à celui que Brutus avoit vû à Philippes. Peu après les ſoldats détachés par Auguſte s'en ſaiſirent, & il fut tué. Des ſoixante aſſaſſins de Céſar [u], aucun ne mourut d'une mort naturelle; tous finent une fin violente & funeſte.

L'empereur Pertinax [x] deux jours avant que d'être maſſacré, vit un ſpectre qui le menaçoit l'épée au poing.

Q. Curtius Rufus (qui avoit été gladiateur, & que quelques-uns prétendent être l'hiſtorien qui a écrit la vie d'Alexandre) vit une grande femme, qui lui dit qu'elle étoit l'Afrique [y], qu'il recevroit de grands honneurs à Rome, & qu'il reverroit l'Afrique, non en ſimple particulier, mais en qualité de gouverneur. Le même ſpectre revint l'avertir de ſa mort. Plotin, ſi l'on en croit Porphire [z], étoit ſous la protection d'un génie ſupérieur à ceux des autres hommes, & qui étoit de l'ordre des dieux.

Jean Bodin, auteur célébre, prétendoit avoir un génie qui le détournoit ſeulement par des marques ſenſibles, comme celui de Socrate, ſans jamais l'exciter à rien. Le préſident Fauchet propoſant un jour à Bodin d'aller en quelque endroit, une eſcabelle ſe remua, & Bodin dit: C'eſt mon génie qui m'avertit de n'y pas aller.

Cardan croïoit [a] que ſon eſprit familier étoit mêlé de Saturne & de Mercure, & qu'il ne ſe communiquoit à lui que par les ſonges. Campanella [b] a aſſuré de lui-même, que lorſqu'il étoit menacé de quelque acci-

(o) *Cardan. de rer. varier. lib.* 16.

(p) Cardanus in quibuſdam plus homine, in pluribus minus pueris intelligere viſus. *Thuan. lib.* 62.

(q) *Amm. Marcell. lib.* 25.

(r) *Plutarch. in Dion.*

(s) *Juſt. Lipſ. monit. & exempl. polit. lib.* 1. *c.* 5.

(t) *Plutarch. in Brut. & in Caſ.*

(u) *Plutarch. in Caſ. Suet. in Jul c.* 80. *Eutrop. lib.* 6.

(x) *Jul. Capitol. in Pertin.*

(y) *Plin. epiſt. lib.* 7. *epiſt. ad Suram.*

(z) *Porphyr. de divin. arq. dæmonib.*

(a) *Cardan. in dialog. Tetim.*

(b) *Campanell. de ſenſu rerum, lib.* 3. *c.* 10

dent, il entendoit une voix qui l'appelloit par son nom, & qui ajoutoit quelquefois des paroles très distinctes.

11. Du Démon de Socrate.

De tous les esprits familiers, aucun n'a été si célébre que celui de Socrate. Ses avertissements n'excitoient jamais ce philosophe à aucune entreprise [c], ils consistoient seulement à le détourner [d]. C'étoit un esprit purement négatif. Apulée [e] a prétendu que c'étoit un dieu; Lactance [f], & Tertullien [g], que c'étoit un mauvais ange; Apulée a crû qu'il étoit visible; Platon [h] témoigne qu'il étoit invisible. Plutarque [i] est d'avis que c'étoit un présage par l'éternuëment; Maxime de Tyr [k], que c'étoit le remords de sa conscience, qui s'opposoit à la promptitude de son tempérament; Pomponace [l], que c'étoit l'astre qui dominoit en sa nativité; Montagne [m], que c'étoit une certaine impulsion de volonté, qui se présentoit à lui; Naudé [n], que c'étoit la sagesse formée par l'expérience qu'il avoit des choses, & par l'assemblage de ses vertus: de sorte qu'on a crû de lui [o] ce qu'Homére a dit poëtiquement de ses héros, qu'ils étoient accompagnés de certaines divinités, dans les périls où leur valeur les exposoit.

Socrate, après la défaite de l'armée commandée par le préteur Lachés [p] suivant avec ce général Athénien, & étant arrivé dans un lieu où aboutissoient plusieurs chemins différents, il ne voulut pas suivre la même route que les autres; & lorsqu'on lui en demanda la raison, il répondit que son démon l'en détournoit. L'avis fut bientôt justifié; tous ceux qui prirent un autre chemin que Socrate, furent tués ou faits prisonniers par la cavalerie des ennemis.

12. Apparition des spectres.

Damascius, philosophe payen, qui vivoit sous l'empire de Justinien, a composé des livres pleins d'apparitions de spectres & de génies. C'étoit une opinion répanduë parmi les Grecs & les Romains, que dans les lieux où il avoit été commis quelque meurtre, il revenoit des esprits & des spectres.

Suétone [q] a écrit, qu'après la mort de Caligula, les concierges du palais où il avoit été massacré, furent épouvantés toutes les nuits par des spectres, & saisis de terreur, jusqu'à ce que ses sœurs revenuës d'exil, lui eussent fait faire une pompe funébre. Pline le jeune [r] raconte une histoire fort singuliére. Le philosophe Athénodore de Tarse, attiré par la modicité du prix, acheta une maison d'Athénes, décriée pour les apparitions d'esprits. Etant venu s'y établir, & étant occupé à l'étude, pendant la nuit il entendit un grand bruit de chaînes,

(c) *S. Clem. Alex. stromat. lib.* 1.
(d) Divinum quoddam, quod Socrates dæmonium appellat, cui semper ipse paruerit, nunquam impellenti, sæpe revocanti. *Cic. de divinat. lib.* 2.
(e) *Apul. de deo Socrat.*
(f) *Lactant. instit. lib.* 2. *c.* 14.
(g) *Tertull. apologet.*
(h) *Plat. in Theage.*
(i) *Plutarq. du dém. de Socr.*
(k) *Max. Tyr. sermonib.* 26. *&* 27.
(l) *Pomponat. de incantationib. c.* 11. *&* 12.
(m) *Ess. de Montagn. liv.* 1. *ch.* 11.
(n) *Naudé apolog. ch.* 13.
(o) Quæ res Homerum impulit, ut principibus heroum Ulyssi, Agamemnoni Achilli certos deos periculorum comites adjungeret. *Cic. de nat. deor. lib.* 2.
[p] Socrates cùm apud Delium male pugnatum esset, Lachete prætore, fugeretque cum ipso Lachete, ut ventum est in trivium, eâdem, quâ cæteri fugere noluit. Quærentibus cur non eâdem viâ pergeret, deterreri se à Deo dixit. Tum quidem ii, qui aliâ viâ fugerant in hostium equitatum inciderunt. *Cic. de divinat. lib.* 1.
[q] *Suet. in Calig.*
[r] *Plin. epist. lib.* 7. *epist. ad Surram.*

& vit un vieillard affreux, chargé de fers, qui lui fit signe de le suivre. Le philosophe le suivit jusques dans la cour, où le phantôme disparut. Il remarqua le lieu, & avertit les magistrats, qui firent fouïr la terre en cet endroit; on y trouva un cadavre enchaîné. On fit à cette ombre plaintive des funérailles solemnelles, après quoi la maison fut tranquille, & Athénodore profita du bon marché.

Ovide [s] rapporte que les guerres continuelles aïant fait négliger la fête [t] qu'on avoit coutume de célébrer pour les mânes des défunts, Rome fut désolée par la peste : les morts sortirent des tombeaux, & se promenérent par la ville, en faisant des hurlements affreux. On ne trouva point d'autre reméde à un mal si effraïant, que de rétablir les cérémonies qui avoient été interrompuës. Cette fête, dont Ovide rapporte l'origine à Enée, & l'institution à Numa, revenoit tous les ans sur la fin de Février, & étoit différente des Lémurales, qui se célébroient dans le mois de Mai, & qui furent d'abord établies pour appaiser les mânes de Remus. Il y avoit aussi à Athénes, & dans plusieurs autres villes de la Gréce, des fêtes solemnelles des morts, qui se célébroient [u] pendant le mois Antestérion, qui répond en partie au mois de Février.

Aléxandre [x] jurisconsulte Napolitain du seiziéme siécle, auteur de beaucoup d'érudition, & qui ne manque pas de jugement, assûre qu'il a vû lui-même des spectres, dont il fait une description épouvantable, qui rendoient plusieurs maisons de Rome désertes.

On trouve dans les antiquités de Paris, que la Chartreuse de Paris étoit un palais, apellé le palais de Vauvert; qu'il étoit inhabitable par les apparitions des spectres, & qu'il fut donné par S. Louis aux Chartreux, qui en chasserent les démons; c'est de là qu'est venu le proverbe, du diable de Vauvert.

Les uns ont regardé les apparitions des esprits, comme des réalités, les autres les ont rapportées aux illusions de l'imagination.

13. Apparitions d'esprits, incontestables suivant la sainte écriture.

Un témoignage qui ne peut être révoqué en doute, est celui de la sainte Ecriture, qui fait mention du serpent, sous la forme duquel le diable séduisit Eve; de l'ange qui frappa les prémiers nés d'Egypte, de celui qui fut le conducteur du peuple d'Israel au travers de la mer Rouge, & dans le désert; des anges qui apparurent à Loth; de l'ange qui montra une fontaine à Agar; de l'ange qui s'opposa à Balaam; de celui qui frappa de peste soixante & dix mille hommes en trois jours; de celui qui fit mourir cent quatre vingt-cinq mille hommes dans le camp des Assyriens; de l'ange qui délivra les trois jeunes hommes de la fournaise; de celui qui roula la pierre qui étoit sur le sépulchre du Seigneur; de ceux qui délivrérent S. Pierre & S. Jean de leurs prisons; de celui qui frappa Hérode Agrippa, ensorte que ce roi mourut; de plusieurs démons qui tourmentoient visiblement les hommes, & qui furent chassés par les miracles de J. C. & de ses apôtres; du démon qui affligea le saint homme Job en sa personne, & par la perte de ses biens; de l'esprit malin qui s'empara de Saül; de la tentation de N. S. dans le désert, & de plusieurs autres appa-

[s] *Ovid. fast. lib.* 2.

[t] *Cette fête étoit appellée* feralia.

[u] *Ces fêtes se nominent* νεκυσία: *ou* θανατουσία

[x] *Alex. ab Alex genial. dier. lib.* 5. *c.* 23.

vitions des bons & des mauvais esprits,

14. Sources des prétendus miracles du Paganisme.

Dans le grand nombre de faits merveilleux racontés par l'histoire prophane, & qui y sont traités de miracles, il est aisé de connoître que le plus grand nombre doit son origine à la politique des hommes d'état, à la flaterie des courtisans, aux artifices des prêtres des faux dieux, à la crédulité des historiens, à la superstition des peuples; mais il est aussi très-vraisemblable que les esprits de ténébres, occupés sans cesse à tromper les hommes, & à leur tendre des piéges, ont suscité de temps en temps quelques illusions. Tout ce que les anciens auteurs ont débité en ce genre, peut être rapporté à ces différentes causes. Je me contenterai d'assembler ici les plus célébres de ces faits, laissant au lecteur le choix des conjectures.

Pendant la nuit qui précéda la victoire que Posthumius remporta sur les Sabins [y], les javelots des Romains jettoient la même clarté que des flambeaux. Le continuateur des commentaires de César [z] rapporte que la même chose arriva à la cinquiéme légion en Afrique dans le camp de César. Suivant Procope [a] le ciel favorisa du même prodige le fameux Bélisaire dans la guerre contre les Vandales. On lit dans Tite-Live [b] que Lucius Atreïs aïant acheté un javelot pour son fils, qui venoit d'être enrôlé parmi les soldats, cette arme parut embrasée, & jetta des flammes pendant plus de deux heures sans être consumée par le feu.

Dans une fête de Bacchus [c], appellée Thyia, on mettoit les scellés sur des cruches vuides qui se trouvoient pleines de vin lorsqu'on levoit les scellés.

La lune se plaisoit à être adorée sous un nom masculin. Ceux qui lui adressoient leur culte comme à une déesse, étoient assujétis à leurs femmes [d]; mais ceux qui l'honoroient comme un dieu, étoient les maîtres dans leurs maisons, & leurs femmes leurs étoient soumises.

S. Augustin [e] dit qu'il y a de la témérité à nier les accouplements des démons avec les femmes. La naissance de plusieurs grands hommes leur a été attribuée. Frédegaire, un des anciens auteurs de l'histoire de France, rapporte que Mérouée naquit de l'union de la femme de Clodion avec un monstre marin.

15. Accouplements des démons avec les femmes.

Thésée, Romulus, Servius Tullius, Aléxandre, Platon, Scipion, & plusieurs autres ont passé pour avoir été engendrés par des divinités. Un spectre apparut à la mére d'Apollonius de Thyane pendant sa grossesse [f]: elle lui demanda sans s'effraïer de quoi elle accoucheroit: De moi, qui suis Protée, lui répondit le spectre. Suivant Tite-Live [g], la renommée publioit qu'on avoit vû souvent un serpent dans le lit de la mére de Scipion l'Africain, comme autrefois dans le lit d'Olympias, mére d'Aléxandre. Des opinions semblables de naissances miraculeuses, ont eu cours parmi les Chrétiens, & on croïoit dans les derniers siécles, qu'une dame nommée Mellusine qui étoit entrée dans la maison de Luzignan, & dont cette maison étoit descendue & plusieurs autres par alliances, étoit une Nymphe, moitié fem-

[y] *Sen. quæst. nat. lib. 1. c. 1.*
[z] *Hirt. comment. de bell. African.*
[a] *Procop. de bell. Vandal. lib. 2. c. 2.*
[b] *Tit. Liv. lib. 43.*
[c] *Aristot. mirabil. auscult. Pausan. lib. 6. Eliac 2. Huet Alnet. quæst. lib. 2. c. 18.*
[d] *Spartian. in Caracal.*
[e] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 15. c. 23.*
[f] *Philostr. in Apollon. lib. 1. c. 6.*
[g] *Tit. Liv. lib. 26.*

me & moitié poiſſon ; & que la maiſon de Cléves tiroit ſon origine d'un démon incube. L'hiſtoire a publié que le roi Habis avoit été nourri par une biche ; Cyrus par une chienne ; Romulus & Remus par une louve ; Midas par des fourmies ; Hiéron & Platon par des abeilles ; Pythagore par le ſuc diſtillant d'un peuplier ; Eſculape [h] par une chévre, & que le chien du berger quitta le troupeau pour veiller à la garde de ce divin enfant. On peut appliquer à ces faits [i] les paroles de Tite-Live qui dit, que de pareilles hiſtoires ne méritent, ni d'être affirmées, ni d'être réfutées ; mais qu'il eſt à propos de ne pas ignorer ce qui en a été publié par la renommée.

26. Autres exemples de récits miraculeux.

Le temple de Delphes étant menacé du pillage par l'armée des Gaulois, la prêtreſſe fit dire aux Grecs, que le dieu n'abandonneroit point la défenſe de ſon temple, & qu'il ſe chargeroit de ce ſoin [k] avec les vierges blanches, par où Apollon entendoit les neiges qu'il avoit réſolu de faire tomber ſur les Gaulois [l]. Le terrein qu'ils occupoient fut agité de violents tremblements de terre : ils furent effraïés par un tonnerre & des éclairs continuels ; pluſieurs furent frappés de la foudre ; on vit paroître en l'air des héros de l'ancien temps qui animoient les Grecs, & combattoient eux-mêmes contre les Barbares. Les Gaulois furent ſaiſis d'un froid mortel, qui devint encore plus puiſant par la quantité de neiges qui tomba ; & au lever du Soleil les Grecs en tuérent un grand nombre à coups de flêches, ſans qu'ils puſſent ſeulement ſe défendre.

De ſemblables prodiges [m] garantirent ce temple, lorſqu'il fut en danger d'être détruit par les troupes de Xerxés.

Sous Conſtantin, le temple de Delphes fut pillé par les Chrétiens. Son dieu tutélaire avoit alors perdu ſon pouvoir ; Julien l'apoſtat l'aïant rétabli [n], il a été détruit peu après par le tonnerre ; & il n'eſt reſté aucun veſtige, ni de la ſtatuë d'Apollon, ni de l'entrée de la caverne.

Les Amazones [o] aïant voulu piller le temple d'Achille, leur chevaux les renverſérent par terre, les dévorérent, & ſe précipitérent enſuite dans la mer.

Les commentateurs de l'Alcoran [p] racontent que pour préſerver le temple de la Mecque du pillage, Dieu envoïa contre les Ethiopiens de grandes armées d'oiſeaux qui portoient chacun trois pierres, une au bec & une à chaque pié, & que ſur chacune de ces pierres étoit écrit le nom de celui qui devoit en avoir la tête caſſée.

Le baton augural de Romulus fut conſervé miraculeuſement [q] au milieu d'un incendie. Tarquin, l'ancien roi de Rome, voulant éprouver l'augure Nævius, lui demanda s'il étoit poſſible d'exécuter ce qu'il avoit dans la penſées, au moment qu'il lui faiſoit

---

[h] *Pauſan. in Laconic.*

[i] Hæc neque affirmare, neque refellere operæ pretium eſt ; famâ rerum ſtandum eſt. *Tit. Liv.*

[k] Ἐμοὶ μελήσει ταῦτα, καὶ λευκαῖς πόραις.

[l] *Juſtin. l. 24. Pauſan. in Attic. & in Phoc.*

[m] *Hérodot. Uran.*

[n] *Pencer. de or. novel.*

[o] *Philoſtr. heroïc. in Neoptol.*

[p] *Prideaux, vie de Mahomet.*

[q] Quid lituus iſte veſter, quod eſt clariſſimum inſigne auguratûs, unde vobis traditus eſt ? nempe eo Romulus regiones direxit, tum cùm urbem condidit. Qui quidem Romuli lituus, cùm ſitus eſſet in curiâ, quæ eſt in palatio, eaque deflagraſſet inventus eſt integer. *Cic. de invent. lib. 1. Plutarch. in Romul. & in Camill.*

cette question. Nævius répondit au roi, que la volonté des dieux étoit de le rendre possible. Il s'agit, dit Tarquin, de couper cette roche avec un rasoir. Nævius prenant un rasoir, sépara la roche en deux en présence du roi. Cicéron fort incrédule sur ces miracles [r] traite celui-ci de fable, & il met au même rang [s] la présence de Castor & de Pollux au combat du lac Rhégille; les entretiens de Numa avec la nymphe Egérie; la durée du figuier sous lequel Romulus avoit été allaité, & les avertissements de la marche des Gaulois par des voix aériennes.

Elien [t] parle d'un aspic sacré, qui n'attaquoit que les méchants, & ne faisoit aucun mal aux gens de bien. S. Isidore [u] avance que les fontaines minérales de Sardaigne guérissent les maux d'yeux, mais qu'elles rendent les voleurs aveugles, & découvrent ainsi leurs crimes.

Abaris [x] par la vertu de sa fléche, traversoit les plus larges rivières, & les montagnes les plus inaccessibles calmoit les tempêtes, & commandoit à toute la nature.

Périclés [y], pour encourager ses troupes au moment du combat, fit sortir d'un bois sombre un homme d'une grandeur extraordinaire, élevé sur un char attelé de chevaux blancs, aïant un manteau de pourpre, de riches brodequins, & une chevelure éclatante, qui appella à haute voix Périclés, & lui promit la victoire.

Marius menoit avec lui une femme Scythe, & feignoit qu'il apprenoit d'elle quel devoit être le succès de toutes ses entreprises. Sertorius avoit une biche, dressée à s'approcher de son oreille. Néron [z] portoit une petite statuë, voulant persuader qu'elle lui prédisoit l'avenir: & le dictateur Sylla [a] avoit toujours sur lui un petit Apollon, à qui il adressoit des prières en public, comme si cette divinité ne pouvoit lui manquer au besoin.

Epaminondas [b] aïant fait enlever toutes les armes suspenduës dans un temple, persuada aux Thébains que les divinités de Thébes s'y étoient armées pour combattre avec eux contre leurs ennemis.

Henri II. s'étant informé du duc d'Albe, sur quel fondement on avoit publié que le soleil s'étoit arrêté, & avoit retardé son cours, pour favoriser la victoire de Charles-Quint au passage de l'Elbe, ce seigneur répondit au roi, qu'à la vérité c'étoit un bruit généralement répandu; que pour lui, il étoit alors si occupé des choses qui se passoient sur la terre, qu'il n'avoit pas eu le loisir d'observer ce qui arrivoit dans le ciel.

Pyrrhus [c] guérissoit les maux de rate, en sacrifiant un coq blanc, & en pressant doucement de son pié droit ce viscére des malades couchés sur le dos.

Vespasien [d] étant à Alexandrie, guérit un aveugle en lui mettant de sa salive sur les yeux; & il rendit la vigueur à la main d'un paralytique, en marchant dessus, après que l'aveugle

---

[r] Omitte igitur lituum Romuli, quem in maximo incendio negas potuisse comburi; omitte cotem Attii Nævii. Nihil debet esse in philosophiâ commentitiis fabellis loci. *Cic. de divinat. lib.* 2.

[s] *Cic. de divinat. lib.* 1.

[t] *Cl Ælian. variar. historiar. lib.* 10. *c.* 31.

[u] *S. Isid. orig. lib.* 13. *c.* 13.

[x] *Orig. contra Celf. lib.* 3. *Dict. crit. de Bayle, art.* Abaris.

[y] *Plutarch. in Pericl.*

[z] *Suet. in Ner.*

[a] *Plutarch. in Syll.*

[b] *Strateg. Frontin. lib.* 1. *c.* 11.

[c] *Plutarch. in Pyrrh.*

[d] *Xiphil. è Dion. lib.* 66. *Tacit. historiar. lib.* 4. *Suet. in Vesp. c.* 7.

& le paralytique eurent été avertis en ſonge que l'empereur opéreroit en eux ces merveilles. Ceux qui ont vû l'un & l'autre de ces événements, ajoûte Tacite [e], les racontent encore aujourd'hui, quoique le menſonge ne puiſſe plus leur être d'aucune utilité. Mais ne connoît-on pas le plaiſir que quelques perſonnes trouvent à débiter le merveilleux comme vrai? Pluſieurs autres ſoutiennent par opiniâtreté, ce qu'ils ont avancé par d'autres motifs. Enfin, quoique Veſpaſien fût mort, on pouvoit s'imaginer de faire ſa cour à ſes ſucceſſeurs par ce récit.

Une femme [f] vint dire à l'empereur Adrien, qu'elle avoit été avertie en ſonge de lui repréſenter que puiſqu'il devoit guérir, il ſe gardât bien de s'ôter la vie: qu'elle étoit devenuë aveugle, pour n'avoir pas exécuté aſſez promptement ce qui lui avoit été ordonné en ſonge; qu'elle avoit reçu un ſecond ordre de lui venir dire les mêmes choſes, avec promeſſe qu'elle recouvreroit la vûe, ſi elle lui baiſoit les genoux. Cette femme aïant exécuté ſa commiſſion, baiſé les genoux de l'empereur, & lavé ſes yeux avec de l'eau d'un temple, elle vit comme auparavant.

Un homme né aveugle [g] vint du fond de la Pannonie, & toucha Adrien qui avoit la fiévre: cela fait, cet homme ne fut plus aveugle, & Adrien n'eut plus la fiévre. Spartien a eu la prudence d'ajouter que, ſelon le témoignage de Marius Maximus, il n'y avoit eu que feinte dans tout cela. Nous le devinerions bien, quand même nous ne ſçaurions pas ce que Marius Maximus en a dit; il eſt aiſé de connoître qu'Antonin, fils adoptif d'Adrien, ſe ſervit de cette ruſe pour lui donner quelque eſpérance, & pour chaſſer la mélancholie qui l'opprimoit.

Numa [h] aïant reçu les principaux citoïens de Rome dans une maiſon pauvrement meublée, il les pria à ſouper pour le ſoir. Lorſqu'ils y revinrent, ils furent fort ſurpris de trouver les meubles les plus magnifiques, la plus riche vaiſſelle, & le plus ſomptueux repas. Ils reconnurent à ces marques le commerce de Numa avec la nymphe Egérie.

La huitiéme année du régne de Numa, une maladie contagieuſe aïant ravagé l'Italie, & dépeuplé Rome, un bouclier d'airain tomba du ciel, fit ceſſer la peſte, & fut regardé comme un gage aſſuré de la protection des dieux à l'avenir. De peur qu'il ne fût volé; Numa en fit faire onze autres entiérement ſemblables, & ces douze boucliers, appellés les anciles, furent donnés en garde aux prêtres Saliens, que Numa inſtitua à cette occaſion.

Le bucher [i] ſur lequel Crœſus devoit être livré aux flammes, fut éteint par une pluïe miraculeuſe, qui tomba dans un temps fort ſerein.

Aurelius Victor rapporte qu'une peſte étant ſurvenuë à Rome l'an 350. de ſa fondation, les Romains, par le conſeil de l'oracle, envoïérent à Epidaure dix députés, dont le principal étoit Q. Ogulnius, pour amener le dieu Eſculape à Rome. Ces députés étant arrivés à Epidaure, on vit ſortir de ſon gîte un ſerpent qui imprimoit plus de vénération que de terreur, & qui

[e] Statim converſa ad uſum manus, ac cæco reluxit dies. Utrumque, qui interfuere, nunc quoque memorant, poſtquam nullum mendacio præmium. *Tac. hiſt. lib. 4. in fine.*

[f] *Huet. Alnet. quæſt. lib. 2. c. 18.*

[g] *Spartian. in Adrian. Diſt. crit. de Bayl. not. M. ſur* Hadrien.

[h] *Denys d'Halic. liv. 2. Plutarch. in Num.*

[i] *Herodot. Clio.*

qui paſſant au travers de la foule, ſe rendit au vaiſſeau des Romains, & s'alla placer dans la chambre d'Ogulnius.

Pauſanias [k] remarque que les ſerpents d'Epidaure, qui ſont d'une eſpéce particuliére, & d'une couleur brune, ſont fort aiſés à apprivoiſer, & qu'ils ſont conſacrés à Eſculape. C'eſt d'un ſerpent du territoire d'Epidaure, que l'impoſteur Alexandre [l] ſe ſert dans Lucien, pour faire croire au peuple qu'il a des entretiens avec Eſculape.

17. Origine de l'art de la mémoire locale.

Simonide [m] aïant célébré la victoire remportée par Scopas, à l'exercice du pugilat, dans les jeux Panathénaïques, il y mêla les louanges de Caſtor & de Pollux: ce qui ſervit de prétexte à Scopas pour retenir injuſtement la moitié de la récompenſe qu'il avoit promiſe à Simonide, diſant que c'étoit à ces dieux à lui païer le reſte de la ſomme. Quelques jours après, ce poëte étant à ſouper chez Scopas, un valet vint l'avertir que deux jeunes hommes couverts de pouſſière, & fort échaufés, demandoient à lui parler. Dés que Simonide ſe fut levé de table, & eut mis le pié hors de la ſalle, le platfond tomba ſur Scopas, & ſur les conviés, & les écraſa touts de ſes ruines.

Leurs parents cherchant leurs corps pour leur faire des funérailles, Simonide indiquoit la place où on les trouveroit, en rapellant dans ſa mémoire dans quel ordre chaque convié avoit été aſſis à table; ce fut l'origine de la mémoire locale, ou artificielle.

18. Origine du thé.

Darma [n] fils d'un roi Indien, vint à la Chine environ l'an 519. de l'ére Chrétienne pour y prêcher ſa religion, ce qu'il fit en menant une vie des plus auſtéres, ne ſe nourriſſant que d'herbes, & paſſant les jours & les nuits dans la contemplation de l'Etre divin, conformément au vœu qu'il avoit fait de ne point dormir. Après des veilles continuées pendant pluſieurs années, le ſommeil l'accabla de telle ſorte, qu'il y ſuccomba; mais le lendemain matin à ſon réveil plein de repentir d'avoir rompu ſon vœu, & dans la vûë de prévenir un pareil inconvénient, il ſe coupa les paupiéres comme les inſtruments de ſon crime, & les jetta à terre. Il les trouva le jour ſuivant métamorphoſées en deux de ces arbriſſeaux, connus aujourd'hui ſous le nom de thé. Darma en aïant mangé des feuilles, ſe ſentit beaucoup plus gai qu'à l'ordinaire, & plus en état de continuer ſes méditations, par la vigueur nouvelle que ces feuilles avoient communiquée à ſon eſprit; il eut ſoin d'en apprendre les excellentes vertus à ſes diſciples, & l'uſage s'en répandit dans touts les païs.

19. Autres exemples de prétendus miracles.

Le vaiſſeau qui apportoit de peſſinunte à Rome la ſtatue de Cibéle, étant engravé [o], & touts les efforts des matelots ne pouvant le dégager, Claudia le tira à bord avec ſa ceinture; Æmylia veſtale [p] aïant laiſſé éteindre le feu ſacré par ſa négligence, elle le ralluma miraculeuſement après une fervente priére, en jettant ſon voile ſur les charbons éteints. La veſtale Tuccia [q] pour prouver ſa chaſteté, porta de l'eau dans un crible: Toutes fables inventées par des prêtres corrompus, & reçûës par une multitude ſuperſtitieuſe, mais dont pluſieurs auteurs très graves ont fait

[k] *Pauſan. in Corinth.*

[l] *Lucien dans le faux prophéte.*

[m] *Cic. de orat. lib. 2. Phædr. fabul. lib 4. Val. Max. lib. 1. c. 8.*

[n] *Journ. des ſçav. Août. 1731.*

[o] *Minut Felic. Octav. Lactant. lib. 2. c. 7. S. Aug. de civit. Dei, lib. 10. c. 16. Diod. Sic. lib. 4. Ovid. faſt. lib 4. Sil. Italic. lib. 17. Tertull. apologet. c. 22.*

[p] *Val Max. lib. 1. c. 1. exempl. 9.*

[q] *Val. Max. lib. 8. c. 1.*

mention. Continuons le récit des prétendus miracles du Paganiſme.

Le ſucceſſeur de Séſoſtris, nommé Phéron par Hérodote [r], Séſoſtris ſecond par Diodore [s], & Nuncoréüs par Pline [t], lança une flêche dans les flots du Nil, pour punir ce fleuve d'avoir trop inondé l'Egypte, ſes flots s'étant débordés plus qu'à l'ordinaire. Le dieu ne ſe trouva pas d'humeur à ſouffrir la correction, le roi d'Egypte devint auſſitôt aveugle, & demeura dix ans en cet état. Il lui vint enfin un oracle de la ville de Butis, qui lui marqua qu'il recouvreroit la vûë en ſe lavant les yeux avec l'urine d'une femme, qui n'eût jamais connu d'autre homme que ſon mari. D'abord il fit l'eſſai ſur l'urine de la reine ſa femme: mais cela ne lui réüſſit pas; enſuite il uſa de celle de pluſieurs autres femmes avec auſſi peu de ſuccés. Enfin en aïant trouvé une qui le guérit, (c'étoit la femme d'un jardinier), il fit enfermer toutes les autres dans une ville, & y fit mettre le feu qui les brûla.

Les Crocodiles par reſpect pour la déeſſe Iſis qui s'étoit ſervie autrefois d'une barque, faite de l'écorce de la plante appellée Papyrus, ne faiſoient aucun mal à ceux qui naviguoient ſur le Nil, dans des barques faites de cette plante. Les Crocodiles [u] ne faiſoient non plus aucun mal pendant les ſept jours, que duroit la fête du dieu Apis.

20. Quelles marques devoit avoir le bœuf Apis.

Ce dieu ou le bœuf Apis devoit être noir par tout le corps, & avoir une marque blanche ſur le front. Il devoit avoir ſur le dos la figure d'une aigle, & ſur la langue celle d'un eſcarbot. La geniſſe qui l'avoit porté, devoit l'avoir conçu d'un coup de tonnerre. Saint Auguſtin a penſé que les démons préſentant aux vaches dans le temps de leur conception les marques expliqués ci-deſſus, elles s'imprimoient ſur les veaux. M. l'abbé Banier [x] eſt plus porté à croire que les prêtres imprimoient ces marques à quelques jeunes veaux qu'ils faiſoient élever ſecrétement. Le jour de la fête d'Oſiris, les prêtres conduiſoient le bœuf Apis ſur le bord du Nil, où ils le noïoient avec cérémonie. Alors le deuil d'Oſiris repréſenté par le bœuf Apis, duroit juſqu'à ce qu'on eût fait paroître un autre bœuf ſemblable: ce que les prêtres faiſoient quelquefois attendre long-temps pour mieux cacher leur ſupercherie.

Cambyſe perça la cuiſſe du dieu Apis d'un coup d'épée & le tua [y], s'étant imaginé que la joie que les peuples d'Egypte témoignoient, de ce que ce dieu étoit retrouvé, étoit cauſée par quelque échec que ſes troupes avoient reçû. Lorſque Cambyſe monta à cheval pour retourner en Perſe, ſon épée étant tombée du fourreau, lui fit à la cuiſſe une bleſſure dont il mourut.

21. Continuation des hiſtoires miraculeuſes.

Les Egyptiens regardérent cet accident ſi marqué, comme une vengeance de Dieu, en quoi ils ne ſe trompérent peut être pas: car comme il arrive rarement, dit Prideaux [z], que dans les injures qui ſont faites à une maniére de culte, quelque erroné qu'il puiſſe être, la religion en général n'en reçoive quelque atteinte; il y a auſſi dans l'hiſtoire un grand nombre d'exemples de punitions ſignalées, que Dieu a faites de la profanations de la religion, dans les temps les

[r] *Hérodot. Euterp.*
[s] *Diod. Sic. lib. 1.*
[t] *Plin. lib. 36. c. 1.*
[u] *Solin. c. 32. Jurieu des dogm. & des cultes, p. 510.*
[x] *M. l'abbé Banier, explicat. hiſtoriq des fabl. t. 1. entret. 6 p. 356.*
[y] *Hérodot. Thalie.*
[z] *Prideaux, hiſt. des Juifs, part 1 liv. 3. p. 312.*

plus corrompus, & ſous l'idolâtrie la plus groſſiére des Gentils.

Xerxés [a] ouvrit le tombeau de Belus, il y trouva les reſtes d'un cadavre nageant dans de l'huile, il s'en falloit de la hauteur d'une palme, que l'huile ne remplît l'urne; il étoit écrit ſur une colomne à côté, que celui qui ouvriroit le tombeau, & qui ne rempliroit pas l'urne d'huile, s'en trouveroit mal. Xerxés y fit verſer de l'huile à pluſieurs reprîſes, mais il ne put jamais venir à bout de la remplir. Ce ſigne de la colére des dieux, lui cauſa beaucoup de fraïeur & de triſteſſe, & peu après il eſſuïa de grandes calamités.

L'envoïé des Latins, qui avoit parlé avec mépris de Jupiter Capitolin, mourut ſubitement; ſur quoi Tite-Live dit [b], que ces choſes peuvent être ou vétitables ou inventées pour inſpirer la crainte des dieux.

Le faux meſſie Barcochébas [c] jettoit des flammes par la bouche. Ennus eſclave d'un Sicilien [d], avoit pratiqué la même ruſe pour éxciter à la révolte les eſclaves, à la tête deſquels il fit la guerre à la république Romaine. Il ſe donnoit les apparences d'un homme inſpiré des dieux par les agitations du corps, & les contorſions du viſage; il ſe mettoit dans la bouche une noix qu'il avoit vuidée & percée aux deux extrémités, & où il avoit mis du ſoufre & des étoupes enflammées; ainſi à chacune de ſes paroles, on voïoit ſortir du feu d'entre ſes lévres.

Les vents faiſant beaucoup de ravage, dans le païs d'Empédocle [e], il fit des outres de peau d'âne, où il les enferma.

Les pyramides d'Egypte [f] ne rendoient aucune ombre: cette opinion cependant ne devoit pas être bien établie, puiſque Thalés étoit célébre pour avoir méſuré la hauteur des pyramides par leur ombre.

On diſoit [g] que ceux qui entroient malgré les défenſes dans le temple de Jupiter en Arcadie, eſſuïoient une punition bien ſinguliére: ſçavoir, que leurs corps ne rendoient plus d'ombre.

Sur le Lycée [h], montagne d'Arcadie, il y avoit une place conſacrée à Jupiter, laquelle devoit être inacceſſible aux hommes; celui qui entroit dans cette enceinte, mouroit dans l'année. Les corps expoſés aux raïons du ſoleil, n'y faiſoient point d'ombre.

Polybe [i] atteſte que le bruit commun étoit qu'il ne tomboit jamais de pluïe ni de neige ſur la ſtatuë de Diane, ni ſur celle de Veſta, dans la ville de Jaſſe en Aſie, quoique ces ſtatuës fuſſent expoſées à l'air.

Les mouches ni les chiens [k] n'entroient point dans le temple d'Hercule, à Rome. Solin dit fort ſérieuſement que ce témoignage authentique de la ma-

[a] *Cl. Ælian. variar. hiſtor. l. 13. c. 3.*

[b] Nam & vera eſſe, & aptè ad repræſentandam iram deûm ficta poſſunt. *Tit. Liv. l. 8.*

[c] *S. Hieronym. apolog. 2. contra Ruffin.*

[d] *Flor. l. 3. c. 19.*

[e] *Diog. Laërt. id Empedocl.*

[f] *Lucian in Toxar.*

[g] *Theopomp. ap. Polyb. l. 16.*

[h] *Pauſan. in Arcad.*

[i] *Polyb. loc. citat.*

[k] Romæ in ædem Herculis in foro boario nec muſcæ nec canes intrant. *Plin. l. 10. c. 29. Varr. ap. Plutarch. quæſt. Rom. Pauſan. in Arcad. Gyrald. Syntagm. 1. Scalig. adverſus Cardan. deſubtilit. exercit. 246. §. 3.*

Hoc ſacellum Herculi in foro boario eſt, in quo argumenta & convivii & majeſtatis ejus remanent. Nam divinitus illo neque canibus neque muſcis ingreſſus eſt. Etenim cùm viſcerationem ſacricolis daret, Myiagrum deum dicitur imprecatus; clavam verò in aditu reliquiſſe, cujus olfactu refugerunt canes. Id uſque nunc durat. *Solin. c. 1.*

jesté d'Hercule, & qui s'observoit encore de son temps, étoit l'effet à l'égard des mouches d'une priére qu'Hercule avoit faite anciennement au dieu Myïagre (qui signifie en grec, chasse-mouches), & à l'égard des chiens, qu'ils étoient éloignés par l'odeur de la massuë d'Hercule.

Les Cyréniens faisoient des sacrifices [l] au dieu Achor pour être délivrés des mouches, & elles mouroient aussitôt après ces sacrifices.

Les oiseaux n'entroient point [m] dans le temple d'Achille, près du Boryssthéne. Il y avoit une place [n] dans l'Arcadie, qui étoit un azile aux bêtes poursuivies par d'autres animaux. Le loup ou l'épervier poursuivant leurs proies, étoient obligés de s'y arrêter. Ce lieu étoit autrefois un temple du dieu Pan.

L'interpréte de Lycophron atteste que les corneilles n'osoient approcher du temple de minerve; & si l'on ajoute foi à Cœlius Rhodiginus [o], on ne voïoit aucune mouche dans le lieu où l'on célébroit les jeux Olympiques.

Les Perdrix de l'Attique [p] ne passoient point les limites qui séparoient ce païs de la Bœotie, & aucun oiseau ne voloit audessus du temple d'Achille qui étoit dans l'isle de Pont, où ce Héros avoit sa sépulture.

La prêtresse de Dianne [q] qui portoit cette divinité en procession dans Lacédémone, assuroit qu'elle la sentoit s'appesantir extraordinairement, si l'on épargnoit les jeunes garçons qui devoient être fouettés en son honneur.

L'isle de Délos parut tout d'un coup sur la mer pour favoriser les couches de Latone, & elle cessa de flotter après qu'Apollon & Diane y furent nés; les Egyptiens publioient au contraire [r], que l'isle de Chemnis étoit devenuë flottante après que Latone y eut caché Apollon & Diane.

Les Amphictions [s] aïant condamné les peuples de la Phocide à une grosse amende, pour avoir ravagé la campagne de Cirrha, qui étoit consacrée à Apollon, & ces peuples ne pouvant la païer, tout leur païs alloit être adjugé à ce dieu. Un des principaux habitants de la Phocide nommé Philoméle, se mit à la tête des Phocéens, s'empara du tréfor de Delphes, & commença une guerre appellée la guerre sacrée, qui dura dix ans, depuis la derniére année de la 105. olympiade, jusqu'à la prémiére de la 108. De touts ces sacriléges, il n'y en eut presque point qui ne mourût d'une mort violente. Les généraux des Phocéens périrent d'une maniére funeste. Leurs femmes qui avoient mis sur elles les ornements, que leurs maris avoient pillés dans le temple, moururent malheureusement.

A la prise de Milet par Alexandre, [t] les soldats qui entrérent dans le temple de Cérés, furent aveuglés par une flamme qui garantit le temple du pillage.

Les troupes d'Auguste aïant pillé un temple de Diane, on disoit que celui qui avoit mis le prémier la main sur la statuë de la déesse, avoit perdu la vûë subitement, & étoit devenu

---

[l] Quæ protinus intereunt, postquam libatum est illi deo. *Plin. l.* 10. *c.* 29.

[m] *Alex. ab Alex. genial. dier. l.* 2. *c.* 24.

[n] *Cœl. Rhodig. l.* 23. *c.* 30.

[o] *Cœl. Rhodig. loc. citat.*

[p] Perdices non transvolant Bœotiæ fines in Attica, nec ulla avis in Ponto insulâ quâ sepultus est Achilles sacratam ei ædem. *Plin. l.* 10. *c.* 29.

[q] *Pausan. in Laconic.*

[r] *M. l'abbé Banier, explicat. histor. des fables entret.* 6. *t.* 1. *p.* 293.

[s] *Diod. Sic. l.* 16. *Pausan. in Phocaïc.*

[t] *Val. Max. l.* 1. *c.* 1.

paralytique. Auguſte [u] aïant voulu éclaircir le fait, apprit d'un vieil officier qui avoit fait le coup, que non ſeulement il s'étoit bien porté depuis, mais que cette action l'avoit mis à ſon aiſe pour le reſte de ſes jours. Lorſque Corbulon fit brûler la ville d'Artaxata [x], elle fut couverte tout d'un coup d'un nuage épais, d'où partoit un grand nombre d'éclairs au lieu que le Soleil luiſoit, & que le temps étoit fort ſerein juſqu'à l'enceinte des murailles.

Les compagnons de Diomède aïant été changés en des oiſeaux ſemblables a des poules d'eau, on voïoit ces oiſeaux [y] effraïer les barbares de leurs cris, & careſſer les Grecs.

Les dieux de Lavinium [z] aïant été tranſportés à Albe, ils retournérent d'eux-mêmes dans leur ancien temple, où ils furent retrouvés au grand étonnement des deux peuples. Le Jupiter Terminalis [a] ne put être remué de ſa place lors de la conſtruction du capitole. Les ſorts de Préneſte ne ſe trouvérent point dans le coffre [b] où Tibére les avoit fait enfermer pour les tranſporter à Rome, & ils ſe trouvérent dans ce même coffre rapporté à Préneſte. Les fortunes d'Antium [c] ſe remuoient d'elles-mêmes pour répondre à ceux qui les conſultoient.

22. Les démons, ſuivant la doctrine des Chrétiens, habitoient dans les ſtatuës.

Il paroît que ces hiſtoires ne doivent pas être entiérement rejettées, & qu'elles ne ſont pas deſtituées de toute vraiſemblance, puiſque ſuivant la doctrine des prémiers Chrétiens [d], les démons habitoient ſouvent dans les ſtatuës des fauſſes divinités, & dans les autres objets de ce culte idolâtre.

23. Miracles d'Apollonius de Thyane.

Apollonius [e] rencontra le convoi d'une jeune fille : elle étoit de famille conſulaire : on la portoit au bucher ſur un lit, le viſage découvert ſuivant la coutume. Cette fille avoit été à la veille de ſe marier. Son fiancé ſuivoit en ſe lamentant. Arrêtez, dit Apollonius, je ferai ceſſer vos larmes. Il demanda le nom de la fille, & dit tout bas quelques paroles : Enſuite il toucha cette fille. Alors elle s'éveilla & retourna à la maiſon de ſon pére. Les parents offrirent à Apollonius une groſſe ſomme d'argent ; mais il dit qu'il la donnoit en dot à la fille. Ceux mêmes qui étoient préſents n'oſoient aſſurer qu'elle fut morte ; il ſortoit encore quelque vapeur de ſon viſage, & il tomba de la roſée qui put bien la faire revenir de ſa pâmoiſon. C'eſt ainſi que les propres admirateurs d'Apollonius contoient ce prétendu miracle.

S. Juſtin dit [f] qu'Apollonius connoiſſant les forces de la nature, & l'union ou la contrariété des choſes naturelles, a fait des prodiges ſurprenants par le moïen de cette ſcience, & non par aucune vertu divine : que c'eſt pourquoi il avoit beſoin d'emploïer quelque matiére convenable pour opérer ſes preſtiges.

[u] *Bayle, penſ. ſur la comét.*

[x] *Tac. annal. lib.* 13.

[y] Advenas barbaros clangore infeſtant, Græcis tantùm adulantur miro diſcrimine, velut generi Diomedis hoc tribuentes. *Plin. lib.* 10. *c.* 44. *Solin. c.* 2.

[z] *Denys d'Halic. liv.* 1.

[a] *Mémoires de l'Acad. des bell. Lett. t.* 4 *p.* 411

[b] *Suet. in Tib. c.* 63.

[c] *Macrob. Saturnal. lib.* 1. *c.* 23.

[d] Iſti impuri ſpiritus, ſub ſtatuis, & imaginibus conſecratis deliteſcunt. *Minut. Felic. Octav.*

Hi ergo ſpiritus ſub ſtatuis, & imaginibus conſecratis deliteſcunt. Hi afflatu ſuo vatum pectora inſpirant, extorum fibras animant, avium volatus gubernant, ſortes regunt, oracula efficiunt, falſa veris ſemper involvunt. *S. Cyprian. de idolor. vanit.*

In ſimulachris præſto ſunt, atque habitant dii ſui. *Arnob. lib.* 6.

[e] *Philoſtr. in Apollonio, lib.* 4. *c.* 16. *Fleury, hiſt. eccleſ. t.* 1. *p.* 215.

[f] *S. Juſtin. quæſt.* 24.

Philoſtrate a raconté pluſieurs autres miracles d'Apollonius; comme d'avoir rendu à un borgne [g] l'œil qu'il avoit perdu; & à un paralytique l'uſage de ſa main; d'avoir montré aux Ephéſiens [h] un démon, qui cauſoit la peſte dans leur ville ſous la figure d'un gueux qu'il fit pourſuivre à coups de pierre; d'avoir été ſalué [i] par un arbre; d'avoir diſparu de l'endroit [k] où il étoit accuſé, & où ſon procès s'inſtruiſoit.

Apollonius [l] vint à Rome pendant que Néron faiſoit la guerre à la philoſophie. Cet empereur avoit fait mettre Muſonius aux fers. La plûpart des diſciples d'Apollonius l'abandonnérent: pour lui, il ne changea point de deſſein, pour montrer, diſoit-il, qu'un vrai philoſophe ne craint rien. Tigellin l'accuſa d'avoir manqué de reſpect à l'empereur; mais quand il voulut lire le libelle d'accuſation, le papier ſe trouva tout blanc. Tigellin entretint en ſecret Apollonius, qui nia qu'il fut devin, & il parla du reſte avec tant de fermeté qu'il fut renvoïé libre.

Lactance témoigne [m] l'opinion qui étoit répanduë de ſon temps, que Domitien aïant fait amener Apollonius en ſa préſence pour le faire punir, ce magicien diſparut tout d'un coup.

Apollonius vit un jour un oiſeau [n], qui voloit vers une troupe d'autres oiſeaux perchés dans un bois, & qui crioit comme s'il leur eût apporté quelque nouvelle. Alors ils commencérent tous enſemble à crier, & s'envolérent avec lui. Apollonius s'arrêta & dit: Un garçon qui portoit du blé a fait un faux pas, & en a répandu une partie dans une telle rue. Cet oiſeau s'y eſt trouvé, & eſt venu avertir les autres de cette bonne fortune. On crut ainſi, qu'il entendoit le langage des oiſeaux; mais il eſt aiſé de juger qu'il avoit remarqué en paſſant ce blé répandu, & qu'il avoit inventé tout le reſte. Le Cardinal Bennon & Dupleſſis Mornai ont renouvellé cette hiſtoire pour l'attribuer au Pape Grégoire VII.

Dion [o] rapporte qu'Apollonius étant à Epheſe & parlant au peuple, il s'écria tout d'un coup: Frappe le tyran, frappe: & dit enſuite que Domitien venoit d'être aſſaſſiné à Rome, ce qui ſe trouva véritable. Apollonius aïant les fers aux piés [p], tira ſes jambes des chaînes en préſence de Damis, & les y remit enſuite.

S. Juſtin [q] paroît perſuadé de la magie d'Apollonius, lorſqu'il dit que les ouvrages de cet impoſteur ont réſiſté à la violence de la mer, à la force des vents, & aux aſſauts des rats & des bêtes ſauvages.

Jean François Pie comte de la Mirandole rapporte auſſi les miracles d'Apollonius à la magie; Euſébe prend un meilleur parti de les nier totalement. Philoſtrate les a écrits pour faire ſa cour à l'impératrice Julie, femme de Septime Sévére, comme on écrit les romans pour l'amuſement des princes & des princeſſes. Il ſe ſervit des mémoires de Damis, compagnon d'Apollonius, & ce Damis mentoit avec tant d'effronterie qu'il diſoit qu'il avoit vû les chaînes avec leſquelles Prométhée fut lié ſur le mont Caucaſe, & qu'elles y étoient encore crampon-

[g] *Philoſtrat. in Apollon. lib.* 3. *c.* 12.
[h] *Id. lib.* 4. *c.* 3.
[i] *Id. lib.* 6. *c.* 5.
[k] *Id. lib.* 8. *c.* 5.
[l] *Idem, lib.* 4. *c.* 14. *&* 15. *Fleuri, hiſt. eccleſ. t.* 1.
[m] *Lactant. inſtit. lib.* 5.
[n] *Fleuri, hiſt. eccleſ. t.* 1. *p.* 120.
[o] *Xiphil. è Dion. lib.* 6. *Fleuri, hiſt. eccleſ t.* 1. *p.* 315. *Suet. in Domitian. c.* 16 *Philoſtr. in Apoll. lib.* 8. *c.* 10.
[p] *Philoſtr. in Apoll. lib.* 7. *c* 16. *Huet. Alnet. quæſt. lib.* 2. *c* 18.
[q] *S. Juſtin quæſt.* 4.

nées dans les pierres quand il y passa.

24. Faux miracles opposés aux véritables.

Philostrate eut un autre dessein en écrivant la vie d'Apollonius de Thyane, & ce dessein étoit d'opposer cette vie fabuleuse [r] à la vie miraculeuse de Jesus-Christ. On voit dans S. Jerôme, que Porphyre [s] objectoit aux Chrétiens les miracles d'Apollonius, & d'Apulée. Eunapius sous l'empire de Théodose forgea plusieurs miracles à sa phantaisie, qu'il attribua à Plotin, à Sosipatre, à Maxime, à Porphyre, à Jamblique & autres Platoniciens, pour les comparer à ceux que les Païens voïoient opérer très-fréquemment par les Martyrs & par les autres Chrétiens de la primitive église. Vopiscus entreprit la même chose à l'imitation d'Eunapius, & un semblable ouvrage d'Hiéroclés est fort connu par les réfutations que Lactance & Eusèbe en ont faites.

25. La malice des démons a contrefait les vrais miracles.

De tout temps la malice des démons [t] s'est efforcée pour séduire les hommes, de contrefaire les merveilles du tout puissant. Servius [u] témoigne, que parmi les anciens on n'allumoit pas le feu des sacrifices; mais que la victime étant sur l'autel, les assistants faisoient descendre le feu du ciel par leurs priéres. Plutarque [x] rapporte que Paul Emyle sacrifiant dans la ville d'Amphipolis, le bois & la victime furent embrasés par un feu céleste.

Pausanias [y] parle d'un temple de Lydie près de la ville d'Hiérocésarée, dans lequel le feu des sacrifices s'allumoit de lui-même, après que le prêtre avoit proféré certaines paroles. Pausanias assure qu'il en a été témoin. Tacite [z] atteste un pareil prodige de l'isle de Paphos.

Les prêtres de Vulcain à Agrigente en Sicile ne mettoient sur l'autel, suivant le récit de Solin [a], que du bois verd & humide & faisoient leurs priéres. Si le sacrifice étoit agréable à la divinité, le feu s'allumoit de lui-même.

Horace [b] dans la satire où il décrit le voïage de Brindes, raille les prêtres d'Egnatia, qui vouloient persuader que dans leur temple l'encens brûloit sur l'autel, sans qu'on y mit le feu.

On lit dans Ctésias [c] que Crœsus renfermé dans un temple par ordre de Cyrus, fut mis en liberté par une puissance inconnuë, quoique les portes du temple restassent fermées.

Dans l'histoire rapportée par Hérodote [d], d'une multitude prodigieuse de rats qui rongérent les cordes des arcs, & les courroies des bou-

---

[r] Apollonium suum nobis & Apuleïum aliosque magicæ artis homines in medium proferunt, quorum majora contendunt extitisse miracula. *S. Aug. epist.* 136. *edit. Benedict.*

Quis risu non dignum putet, quòd Apollonium, Apuleïum, cæterosque magicarum artium peritissimos conferre Christo conantur. *S. Aug. epist.* 138.

[s] Non est grande facere signa; nam fecere signa in Ægypto magi contra Mosem; fecit Apollonius, fecit & Apuleïus. *Porphyr. ap. S. Hieronym. in psalm.* 81.

[t] Diabolum, cujus sunt partes intervertendæ veritatis, ipsas quoque res sacramentorum in idolorum mysteriis imitari. *Tertull. de præscript. c.* 40. Præsunt Deus Dominus, & diabolus æmulus. *Tertull. de animâ, c.* 20.

[u] *Serv. comment. in Æneid. lib.* 12.

[x] *Plutarch. in Paul. Æmyl.*

[y] *Pausan. lib.* 5. *Eliac.* 2

[z] Igne puro altaria adolentur, nec ullis imbribus, quamquam in aperto madescunt. *Tac. hist. lib.* 2. *c.* 3.

[a] *Solin. c.* 5.

[b] ... dehinc Gnatia Nymphis
Iratis extructa dedit risusque, jocosque,
Dum flammâ sine, thura liquescere limine sacro,
Persuadere cupit. *Hor. lib.* 1. *sat.* 5.

[c] *Ctesias in Persic. ap. Phot. biblioth. cod.* 72.

[d] *Herodot. Euterp.*

cliers, dans le camp de Sennachérib; en ſorte que les Aſſyriens s'enfuirent en deſordre, & levérent le ſiége de Péluſe: on découvre aiſément que c'eſt une altération du miracle rapporté [e] dans la ſainte écriture, où il eſt dit qu'en une nuit l'ange exterminateur tua par le fer & le feu cent quatrevingt-cinq mille hommes dans le camp du même Sennachérib, qui aſſiégeoit Jéruſalem. Hérodote ajoute, que pour monument de cette délivrance miraculeuſe, on voïoit dans le temple de Vulcain une ſtatuë de Séthon, roi d'Egypte, & prêtre de Vulcain, & que ce roi étoit repréſenté tenant un rat à la main, avec cette inſcription: Qui que tu ſois; qui me regarde, apprens à craindre les dieux.

Suivant le même auteur, les Scythes [f] ayant pillé le temple de Vénus à Aſcalon, furent punis par les mêmes maux, que l'arche [g] porta chez les Philiſtins,

Alexandre [h] profita du reflux de la mer de Pamphylie, pour faire paſſer ſon armée. Il n'y eut rien dans cette action que de fort naturel; ainſi qu'il le reconnut lui-même dans une lettre citée par Plutarque [i]; cependant les poëtes, & même les hiſtoriens [k] ont parlé de ce paſſage, comme d'une faveur particuliére de Jupiter. Calliſthéne [l] dit même, que la mer aïant élevé ſes flots, les proſterna devant ce héros pour l'adorer. Le prémier des Scipions, qui porta le ſurnom d'Africain, profitant auſſi du temps du reflux [m], pendant le ſiége de la nouvelle Carthage, dit à ſes ſoldats: Voilà le dieu Neptune lui même, qui vous ouvre ſon ſein, & qui vous trace un chemin pour vous conduire à la victoire.

Les Payens ont donné pour des événements miraculeux, les éclipſes naturelles qui ſont arrivées à la mort [n] d'Auguſte, & à celle [o] de Nerva.

Plutarque [p] raconte que le voile, où l'on voïoit en broderie les images d'Antigonus & de Demetrius, avec celles de Jupiter & de Minerve, ſe déchira de lui-même, comme ſi les dieux euſſent été idignés de cette flatterie des Athéniens.

26. Pluſieurs réſurrections racontées par les Payens.

L'antiquité crédule a publié qu'Eſculape & Ariſtée reſſuſcitérent [q], & furent vûs de pluſieurs perſonnes après leur mort; Hérodote rapporte [r], qu'en conſéquence des apparitions d'Ariſtée, Apollon ordonna aux Métapontins de le mettre au nombre des dieux.

Platon [s] & S. Clément d'Alexandrie [t] ont écrit qu'Er, fils de Zoroaſtre, paſſoit pour être reſſuſcité douze jours après que ſon corps avoit été porté au bucher. On a attribué à Eſculape pluſieurs miracles, entr'autres d'avoir rendu la vie à Hippolyte, fils de Théſée; à Capanée tué à l'aſſaut de Thébes; à Glaucus fils de Minos; & à Admète, roi de Phére en Theſſalie. Elien [u] atteſte qu'Eſculape rejoignit la tête d'une femme à ſon cadavre, & qu'il lui rendit la vie & la ſanté.

Pline

[e] *Reg. lib. IV. c. 17.*
[f] *Hérodot. liv. I.*
[g] *Reg. lib. I c. 5.*
[h] *Strab. lib. 14.*
[i] *Plutarch. in Alex.*
[k] *Joſeph, antiquités, liv. 2. chap. dernier. Arrian. lib. 1. Appian de bell. civil. lib 2.*
[l] *Calliſthen. ap. Euſtath. in Il. 9.*
[m] *Plutarch. in Scipion.*
[n] *Dio. lib. 56. Euſeb. Chronic.*
[o] *Aurel. Vict. in Nerv.*
[p] *Plutarch. in Demet. Grot. in Matth. c. 27. Huet. Alnet. quæſt. lib. 2. c. 19.*
[q] *Origen. contra Celſ. lib. 3.*
[r] *Hérodot Melpomen.*
[s] *Plat. de republ. lib. 19.*
[t] *S. Clem. Alex. ſtromat. lib. 5.*
[u] *Cl. Ælian. de Animalib. lib. 9. c. 33.*

Pline[x] a rapporté la réſurrection de Gabienus. S. Clément & Hégéſippe font mention de pluſieurs réſurrections opérées par Simon le magicien. Quelques auteurs ont écrit qu'une fille, nommée Philinion, revint pluſieurs fois après ſa mort trouver ſon amant [y], juſqu'à ce qu'elle fut ſurpriſe avec lui; qu'un ſoldat Syrien de l'armée d'Antiochus, après avoir été tué aux Thermopyles[z], parut en plein jour dans le champ des Romains, où il parla à pluſieurs perſonnes; que Theſpeſius [a] tombé d'un toit, reſſuſcita le troiſiéme jour après qu'il fut mort de ſa chûte.

Plutarque fait un autre conte fort extraordinaire [b], qu'Enarque étant mort, reſſuſcita peu après; qu'il aſſura depuis, qu'il étoit véritablement mort; que les démons qui emmenoient ſon ame, reçurent une réprimande fort ſéche de leur commandant, qui leur dit qu'ils s'étoient mal acquittés de leur commiſſion, & qu'ils allaſſent chercher Nicandas, lequel effectivement fut ſaiſi de la fiévre, & mourut dans la journée; qu'Enarque, pour confirmer ce qu'il diſoit, prédit à Plutarque qu'une maladie, dont Plutarque étoit attaqué aſſez dangereuſement, ſeroit bientôt guérie; ce qui arriva.

Si l'on en croit Apulée [c], Aſclépiade rencontrant un convoi, reſſuſcita le corps que l'on portoit au bucher. Héraclide [d] rapporte qu'Empédocle reſſuſcita une femme.

Le pére Delrio [e] obſerve que ces prétendues réſurrections ſont des illuſions des démons; qui ſubſtituënt des corps aëriens à la place des défunts, ou qui ſe ſervent des cadavres mêmes, qu'ils font paroître animés pendant quelque temps. Ces ennemis du genre humain, ſuivant Lactance [f], s'inſinuënt dans les corps vivants, pour troubler les eſprits, cauſer des maladies, exciter des ſonges. De là viennent les poſſeſſions, dont les ſaints évangiles contiennent pluſieurs exemples. Il y a ſouvent beaucoup d'impoſtures dans ces prétendues poſſeſſions.

27. Impoſtures de pluſieurs feintes poſſeſſions.

Celle de Marthe Broſſier, fille d'un tiſſerand de Romorantin, fit grand bruit [g]. Charles Miron, évêque d'Orléans, découvrit la fraude, en lui faiſant boire de l'eau benite comme de l'eau commune; en lui faiſant préſenter une clef enveloppée d'un taffetas

[x] Objiciuntur multæ Gentilium narrationes, non poëtarum modò de ſuſcitatis ope Æſculapii Tyndareo, Glauco, Admeto, & ſimilibus, ſed & graviorum ſcriptorum. De Ere Armeno *Plat. lib.* 10. *de rep.* De Gabrieno & aliis, *Plin. lib.* 7. *c.* 52. De Zaclâ Ægyptio *Apuleius in Mileſiâ (ſeu de aſino aureo) lib.* 2. De ſuſcitatis ab Apollonio, *Philoſtratus de vitâ Apollonii, lib* 6 De ſuſcitatis à Simone mago *Clemens in itinerario, & Hegeſippus lib.* 3. *de excidio Hieroſol. c.* 2. De Enarcho *Plutarc. li. de animâ. Huet qu. Alnet. li.* 2. *c.* 12 *&* 19. *Vide & Delrium diſquiſit. magicar. lib.* 2. *quæſt.* 29. §. 2.

[y] *Phlegon, de mirab. c.* 1. *Leloyer des Spectres.*

[z] *Phlegon. mirabil. c.* 3.

[a] *Plutarch de ſerâ numinis vindictâ.*

[b] *Plutarch. de animâ; ap. Euſeb præparat. evang. lib.* 11. *c.* 18. *& ap. Huet. quæſt. Alnet. lib.* 2. *c.* 19.

[c] *Apul. Florid. lib.* 2.

[d] *Heraclid. ap. Diog. Laërtin Emped.*

[e] *Delrius, diſquiſit. mag. lib.* 2. *quæſt.* 29. §. 2.

[f] Qui quoniam ſunt ſpiritus tenues & incomprehenſibles, inſinuant ſe corporibus hominum, & occultè in viſceribus operti valetudinem viciant, morbos citant, ſomniis animos terrent, mentes furoribus quatiunt, ut homines his malis cogant ad eorum auxilia decurrere. Quarum omnium fallaciarum ratio expertibus varietatis obſcura eſt. Prodeſſe enim eos putant, cùm nocere deſinunt, qui nihil aliud poſſunt, quàm nocere. *Lactant. inſtit. lib.* 2. *c.* 14.

[g] *Jean de Serres ſur l'année* 1599. *Thuan. hiſt. lib* 123. *Mézer. ſur Henri* IV.

rouge, à la vûë de laquelle Marthe Broſſier fit la forcenée, comme ſi ç'eût été un morceau de la vraie croix; & en récitant des vers de Virgile, que le démon de Marthe Broſſier prit pour les mots deſtinés aux exorciſmes. Henri de Gondi cardinal, évêque de Paris, la fit examiner par cinq médecins de la faculté. Trois furent d'avis qu'il y avoit beaucoup d'impoſture, & un peu de maladie; un quatriéme dit qu'il etoit à propos d'attendre trois mois pour ſe déterminer; un cinquiéme trouva en elle les véritables marques de la poſſeſſion. Le parlement prit connoiſſance de l'affaire, & nomma onze médecins, qui rapportérent unanimement qu'il n'y avoit rien de démoniaque en cette affaire. Cette fille fut renvoïée à Romorantin, d'où on la tira enſuite pour la conduire à Rome; elle y attira peu d'attention, & on ceſſa bientôt d'en parler.

Environ trente ans après, la prétenduë poſſeſſion des Religieuſes de Loudun eut une fin bien plus tragique; & le ſupplice de Grandier a été attribué à la plus horrible vengeance.

28. Prétenduës guériſons miraculeuſes.

Strabon [b] témoigne que Sérapis guériſſoit les malades qui l'invoquoient; & que dans le temple de ce dieu, on tenoit des regiſtres des guériſons & des miracles qu'il avoit operés. On lit [i] dans Gruterus une inſcription Grecque, gravée ſur une table de marbre, qui eſt conſervée dans le palais Maffée. En voici la traduction.

L'oracle d'Eſculape dit à un aveugle appellé Caius, de s'approcher de l'autel, de s'y mettre à genoux, de paſſer du côté droit au côté gauche, de mettre ſa main ſur l'autel, & de la porter enſuite ſur ſes yeux; & la vûë lui fut renduë en préſence du peuple, qui témoigna ſa joie de ce qu'il ſe faiſoit de ſi grands prodiges ſous notre empereur Antonin. A Lucius attaqué d'une pleuréſie, & déſeſpéré de touts les médecins, l'oracle dit de s'approcher, de prendre des cendres ſur l'autel, de les mêler avec du vin, & de les appliquer ſur ſon côté; après quoi il fut guéri. Il rendit publiquement graces au dieu du rétabliſſement de ſa ſanté, & le peuple s'en réjouit avec lui.

Tertullien [k] reconnoît qu'Eſculape a rendu la ſanté à trois perſonnes qu'il nomme, & il ajoute qu'un Chrétien eſt en état de faire avouer à ce prétendu Eſculape, & autres faiſeurs de prodiges, qu'ils ne ſont que des démons. S. Prudence [l] a décrit dans ſes vers la puiſſance des exorciſmes ſur les malins eſprits.

Le penchant à débiter du merveil-

---

[b] *Strab. lib.* 15.

[i] *Gruter. inſcript. p.* 71.

[k] Iſta ipſa virgo cœleſtis pluviarum pollicitatrix, iſte ipſe Æſculapius medicinarum demonſtrator, aliâ die morituris Socordio, & Thanatio, & Aſclepiodoto vitæ ſubminiſtrator, niſi ſe dæmones confeſſi fuerint, &c. *Tertull. Apologet.*

[l] .... torquetur Apollo
Nomine percuſſus Chriſti, nec fulmina verbi
Ferre poteſt: agitant miſerum tot verbera linguæ,
Quot laudata Dei reſonant miracula Chriſti.
Intonat antiſtes Domini, Fuge callide ſerpens,
Exue te membris, & ſpiras ſolve latentes:
Mancipium Chriſti, fur corruptiſſime, vexas:
Define, Chriſtus adeſt humani corporis ultor;
Non licet ut ſpolium rapias; cui Chriſtus inhæſit;
Pulſus abi, ventoſe liquor, Chriſtus jubet, exi.
Has inter voces medias Cyllenius ardens
Exulat; & notos ſuſpirat Juppiter ignes.
S. Prudent. apotheoſ. adverſus Judæos.

leux, & à raconter des miracles, eſt ſi grand, que quoique Mahomet diſe en pluſieurs endroit de l'alcoran, qu'il ne fait aucun miracle, les écrivains fabuleux Mahométans lui en attribuënt pluſieurs en quoi ils ſont déſavoués par les plus ſçavants docteurs de leur loi. Ces miracles ſont [m] que Mahomet fendit la lune en deux, que les arbres allerent ſouvent à ſa rencontre, qu'il jailliſſoit des fontaines de ſes doigts, que les pierres le ſaluoient, qu'il raſſaſia une multitude nombreuſe avec peu de vivres, qu'un chameau lui parla, qu'une épaule de mouton l'avertit qu'elle étoit empoiſonnée.

29. Des ſept cieux de Mahomet.

Le raviſſement de Mahomet dans les cieux, de la maniére dont cet impoſteur l'a raconté, tient lieu d'un grand miracle parmi ſes ſectateurs, & il ſert de fondement à toute la religion Mahométane.

Mahomet dit que l'ange Gabriel lui amena à la Mecque l'Alborak monture des prophétes, tenant du cheval & du chameau, qui étoit d'une blancheur éclatante, & d'une viteſſe incroïable, qu'étant monté deſſus, l'ange Gabriel le conduiſit par la bride à Jéruſalem; qu'il y trouva, au ſortir du temple, une échelle de lumiere par laquelle ils montérent au prémier ciel. Il y rencontra Adam avec pluſieurs anges, & ce prémier ciel étoit d'argent. Il y vit un coq auſſi blanc que la neige, & ſi grand que, ſes piés étant ſur le prémier ciel, il touchoit de la tête au ſecond ciel, quoique tous les cieux ſoient éloignés l'un de l'autre d'une journée de 500 ans, à proportion du chemin que nous avons coûtume de faire en voïageant ſur la terre. D'autres interprétes donnent à ce coq une bien plus grande étenduë, l'élevant juſqu'au ſeptiéme ciel, qui eſt le trône de Dieu. Touts les matins, Dieu chantant un hymne, ce coq y joint ſa voix [n]; ce qui fait que touts les coqs de la terre chantent auſſi à la même heure. Mahomet paſſa au ſecond des cieux, qui eſt de pur or; il y rencontra Noë, & deux fois autant d'anges que dans le prémier. Dans le troiſiéme ciel, qui eſt de pierres prétieuſes, il trouva Abraham avec un plus grand nombre d'anges encore. Un de ces anges entr'autres, étoit ſi grand, que la diſtance de ſes deux yeux, ſuivant la proportion de nos voïages d'ici bas, ſeroit un voïage de ſoixante & dix mille journées. L'eſpace qui eſt entre les deux yeux étant à proportion de la hauteur d'un homme, comme un à ſoixante & douze, la hauteur de cet ange devoit être l'eſpace d'un voïage de quatorze mille ans; ce qui eſt quatre fois autant d'étenduë que Mahomet en donne aux ſept cieux enſemble ainſi par une abſurdité évidente, il fait cet ange trop grand pour y être contenu. C'étoit l'ange de la mort, qui écrit les noms de touts ceux qui naiſſent, calcule leurs jours; & lorſqu'il trouve ces jours remplis, il efface les noms de ceux qui meurent. Mahomet fut enſuite tranſporté au quatriéme ciel, qui eſt d'émeraudes; il y trouva Joſeph fils de Jacob, avec une quantité d'anges innombrable; & un entr'autres qui pleure continuellement les péchés des hommes. Mahomet élevé au cinquiéme ciel, qui eſt de diamant, y rencontra Moyſe, & un nombre d'anges encore augmenté. Dans le ſixiéme ciel, qui eſt d'eſcarboucle, Mahomet trouva Jean-Baptiſte, & le nombre d'anges plus grand que dans aucun des cieux précédents. Le ſéptiéme ciel eſt tout de lumiére divine. Mahomet y vit Jéſus-Chriſt. Là Gabriel l'attendit, ne lui étant pas permis de l'accompagner plus loin.

[m] *Prideaux, vie de Mahomet.*

[n] *Le conte du coq eſt emprunté du Talmud Babylonien: on peut voir ce que les Talmudiſtes en ont dit dans la Syn. Jud. de Buxtorf, ch. 50.*

Mais le prophéte monta juſqu'au trône de Dieu, dont il approcha à deux portées de fléches; & après qu'il eut reçu ſes inſtructions de Dieu même, l'ange Gabriel le ramena par le même chemin. Tout cela ſe paſſa dans la dixiéme partie d'une nuit.

3°. Légéreté & viteſſe des démons.

Tertullien [o] dit que les anges & les démons parcourent en un moment toute la terre. Doit-on attribuer à cette prodigieuſe légéreté des démons, ou aux vûës pénétrantes de la politique, ce qui a été atteſté par tant d'auteurs, de la promptitude avec laquelle les nouvelles de certains grands événements ont été appriſes?

L'armée navale des Grecs, commandée par Léotychide roi de Lacédémone [p], remporta une mémorable victoire ſur les Perſes à Mycale, le même jour que Mardonius général de l'armée de terre des Perſes fut défait à Platées, par Pauſanias l'autre roi de Lacédémone, & par Ariſtide chef des Athéniens. La bataille de Platées fut donnée le matin; & celle de Mycale, l'après-midi; & on ſçut à Mycale, avant le commencement de la bataille, que les Grecs avoient remporté le matin une victoire complète à Platées, quoiqu'il y eût entre deux toute la mer Egée, qu'on ne pouvoit traverſer qu'en pluſieurs jours de navigation. Diodore de Sicile explique ce myſtére, en nous apprenant que les Grecs qui étoient à Mycale en Aſie, étant fort inquiets du ſort de leurs camarades qui avoient à ſoutenir en Europe toutes les forces de Mardonius, Léotychide pour relever leur courage fit répandre que Mardonius avoit été défait, quoiqu'il n'en eût aucune connoiſſance. C'eſt peut-être par quelque fiction politique, & à peu près ſemblable, que la victoire de Paul Emyle ſur Perſée roi de Macédoine, fut appriſe à Rome, avant que la nouvelle pût en être apportée [q]. Quatre jours après que Perſée eut été défait, comme le peuple Romain étoit aſſemblé dans le cirque à voir les courſes des chevaux, tout d'un coup il ſe répandit un bruit dans les prémiers degrés du théâtre, que Paule Emyle avoit vaincu Perſée, & ſubjugué toute la Macédoine. Ce bruit devint public dans un moment, & auſſi-tôt il fut accompagné de grands cris de victoire, & de battements de mains. Cependant les courriers envoïés par Paul Emyle, ne purent arriver à Rome, que le vingtiéme jour après la bataille. Ces courriers furent Fabius Maximus [r] fils du général, L. Lentulus, & Q. Métellus.

La nouvelle du grand combat [s], où les Locriens & ceux de Rhéges, n'étant qu'au nombre de dix mille, défirent cent trente mille Crotoniates, fut ſçûë le même jour dans tout le Péloponnéſe.

Dabord après la bataille du lac Rhégille, que les Romains gagnérent contre les Tarquins & touts les peuples du Latium, on vit à Rome deux jeunes hommes fort beaux, & d'une taille très avantageuſe. On ne douta point qu'ils ne fuſſent Caſtor & Pollux, qui arrivoient de l'armée, & qui détail-

[o] *Tertull. Apologet.*

[p] *Hérodot. Calliop Juſtin. lib. 2. Diod. Sic. lib. 11.*

[q] *Plutarch. in Paul. Æmyl. Minut. Felic. Octav. Cic. de nat deor. lib. 2. Tit. liv. lib. 45. Fl. l. Lact. inſtit. lib. 2. c. 7. Val. Max. lib. 1. c. 8.*

[r] *La fils aîné de Paul Emyle s'appelloit Fabius Maximus, parcequ'il avoit paſſé par adoption dans la famille des Fabiens. Dacier ſur Plutarq. vie de Paul Emyle.*

[s] *Cic. de nat. deor. lib. 3. Juſtin. lib. 20. Strab. lib. 6.*

ſoient toutes les circonſtances de la bataille. Le prémier qui les rencontra près d'une fontaine, où ils faiſoient rafraichir leurs chevaux couverts d'écume, & tout fumants de ſueur, leur aïant témoigné la ſurpriſe où il étoit, laiſſa entrevoir que cette diligence extraordinaire lui rendoit la nouvelle ſuſpecte. Alors ces deux jeunes hommes en riant, lui empoignérent doucement la barbe, qui ſur l'heure même devenuë dorée, de noire qu'elle étoit, confirma leur relation par ce miracle.

Plutarque [t] rapporte encore que c'étoit un fait de notoriété publique de ſon temps, que lorſque L. Antonius ſe révolta contre Domitien, & que Rome allarmée s'attendoit à voir toute la Germanie en armes exciter une furieuſe guerre; le peuple tout à coup, & de ſon propre mouvement, ſe mit à publier qu'Antoine avoit été tué, & ſon armée entiérement défaite. Cette nouvelle paſſa pour ſi conſtante & ſi vraie, que la plûpart des magiſtrats firent publiquement des ſacrifices pour remercier les dieux. Quelque tems après, Domitien reçut des lettres qui lui apprenoient cette victoire, & on trouva qu'elle avoit été remportée le jour même que le bruit en avoit couru, quoique le champ de bataille fût éloigné de Rome de plus de vingt mille ſtades, ou de huit cents lieuës.

Voilà parmi quelques vérités, bien des fables accumulées dans ce chapitre. Elles nous conduiſent à cette réflexion, que tant d'opinions ſuperſtitieuſes, dont les démons ont inondé la terre, ſont autant de funeſtes preuves que ces eſprits tentateurs [u] ſont continuellement occupés à ſéduire les hommes. Mais comme le pouvoir des malins eſprits eſt fort borné, l'opinion va beaucoup plus loin que leurs preſtiges, ainſi que nous aurons encore occaſion de la faire connoître dans le chapitre de la magie, dans celui des oracles, & dans quelques autres.

CHAPITRE TROISIÉME.

Du Monde

SOMMAIRE.

1. *Mondes imaginaires des philoſophes.* 2. *Explication des idées de Platon.* 3. *Diverſes opinions ſur la durée du monde.* 4. *Diſputes métaphyſiques ſur le temps.* 5. *De la diviſibilité à l'infini du temps.* 6. *Opinions inſenſées ſur l'origine des prémiers hommes.* 7. *Opinion des Préadamites.* 8. *Abſurdités du Spinoſiſme.* 9. *Opinion des Millénaires.* 10. *Du ſiſtême des atomes.* 11. *Rien ne conduit mieux à la connoiſſance de Dieu, que l'examen de la nature.* 12. *Différentes opinions ſur la queſtion, Si le monde a été créé pour l'homme.* 13. *Réponſes aux objections contre la providence.* 14. *Sentiments ſublimes des Payens ſur la providence.*

1. Mondes imaginaires des philoſophes.

LA métaphyſique conſidére le monde par rapport à ſa création, à ſa durée, à la providence qui le gouverne, & autres objets immatériels.

Plutarque [a] attribuë à Homére, & à Platon d'avoir diviſé l'univers en

[t] *Plutarch. in Paul. Æmyl.*

[u] Vigilate: quia adverſarius veſter diabolus, tamquam leo rugiens circuit quærens quem devoret. *S. Petri epiſt. 1. c. 5. v. 8.*

[a] *Plutarq. de la ceſſation des oracles.*

cinq mondes. Il décrit l'opinion myſtérieuſe d'un philoſophe qui enſeignoit qu'il y a cent quatre-vingt trois mondes rangés en forme de triangle équilatéral ; que chaque côté contient ſoixante mondes, outre leſquels il y en a un dehors à chaque angle; que la plaine qui eſt au dedans & dans l'aire du triangle, eſt l'autel commun de touts les mondes, que c'eſt le champ ou la plaine de la vérité ; que là ſont les idées, les exemplaires & les modéles de toutes les choſes qui furent, qui ſont & qui ſeront ; qu'alentour de ces idées eſt l'éternité d'où le temps ſort comme un ruiſſeau pour couler dans les mondes.

3. Explication des idées de Platon.

Rien n'eſt plus embrouillé que toute la doctrine de Platon [b] des idées. Ce qu'on ne peut démêler, c'eſt que Dieu aïant conçû les idées des choſes avant qu'elles fuſſent crées, ces idées ſont quelque choſe de réel & d'éternel en Dieu, & néanmoins diſtinct de la nature divine & qu'elles ont été les prémiéres cauſes de tout ce qui a été fait. Ainſi le cheval, dont l'eſpéce eſt diviſée en autant d'individus qu'il y a de chevaux, a ſon idée univerſelle unique & réelle en Dieu; cette idée eſt la cauſe prémiére du cheval, parce que les individus de cette eſpéce n'auroient point exiſté ſi Dieu n'en avoit conçû l'idée. Rien ne s'eſt fait par hazard, touts les êtres ont une exiſtence conforme aux idées qui ſont en Dieu. Ces idées ſont quelque choſe de réel, puiſqu'elles ſubſiſtent indépendamment des choſes dont elle ſont les modéles; elles ſont diſtinctes de la nature divine, puiſque Dieu n'a pas été dans la néceſſité de les avoir, & qu'il lui a été libre de les former. Elles ont une nature immortelle; ce ſont des exemplaires éternels dans leſquels ont été puiſées les formes de toutes choſes, & par la vertu & la force deſquelles toutes choſes ont été formées comme par leurs cauſes efficaces.

L'Arioſte [c] a auſſi ſa doctrine des idées, lorſque ſe livrant à l'enthouſiaſme poëtique, il décrit une vallée dans la lune qui contient les idées & les images de toutes les choſes qui ſont ſur la terre. Il raconte comment Roland, aïant perdu l'eſprit par l'amour d'Angélique, fut conduit miraculeuſement dans cette vallée où il trouva ſon eſprit enfermé dans une phiole, d'où il le fit rentrer dans ſon cerveau par la reſpiration. Et le poëte prenant de là occaſion d'apoſtropher ſa maitreſſe: Qui montera, dit-il, ô ma belle déeſſe, dans la lune pour me rapporter l'eſprit que vos charmes m'ont fait perdre ?

Un autre poëte décrit fort ſérieuſement le monde Archétype ou exemplaire. C'eſt Marcel Palingenius dans ſon zodiaque. Ses vers [d] que je rapporte ici, contiennent toute la philoſophie Platonicienne des idées.

---

[b] *Platon, dans le Parménide.*

[c] *Arioſt. Orland. furioſ. cant* 34.

[d] Illic eſt verus mundus, vera entia, veræ
Divitæ, veri mores, & gaudia vera.
Aſt hic ſunt umbræ tantùm, ſimulachraque rerum.
Frivola, quæ parvo momento, ut cera, & liquieſcunt.
Illius mundi quædam eſt hic noſter imago;
Quantum pictus ab hoc, tantum hic quoque diſtat ab illo.
Extra ipſum vero cœlum, & ſupra omnia corpora,
Eſſe alium mundum meliorem incorporeumque,
Qui non percipitur ſenſu, ſed mente videtur,
Nonnulli credunt, nec res eſt diſſona vero
Nam ſi nobilior ſenſu, & præſtantior eſt mens,

Mercure Triſmégiſte [e] a diſtingué quatre mondes, l'archétype, le ſpirituel, l'aſtral, & l'élémentaire.

Agrippa dans ſa philoſophie occulte, en diſtingue ſix; l'archétype qui contient les modéles de touts les êtres & leurs idées qui ſont en Dieu; l'intellectuel ou l'ame du monde; le céleſte qui contient les aſtres; le monde élémentaire que nous habitons; le petit monde qui eſt l'homme; & le monde infernal. L'imagination des Métaphyſiciens à été plus féconde que celle des poëtes pour multiplier les mondes chimériques.

3. Diverſes opinions ſur la durée du monde.

Pythagore, Archytas, Xénophane, Ariſtote, Théophraſte, & pluſieurs autres ont cru le monde éternel. Platon dans le livre ſeptiéme des loix, dit que le monde a ſubſiſté éternellement & qu'il n'aura point de fin; il dit au contraire dans le Timée que le monde eſt l'ouvrage de Dieu. On trouve auſſi la même contradiction dans Ariſtote. Il ſoutient dans le prémier livre du ciel [f] que le monde a exiſté de toute ancienneté, & il reconnoit dans le prémier de ſes livres métaphyſiques [g] qu'une ſubſtance ſpirituelle eſt la cauſe du monde. Parmi les Chrétiens mêmes, les Albigeois croïoient que le monde n'avoit point eu de commencement & qu'il dureroit toujours.

Empédocle, Démocrite, Epicure, & un grand nombre d'autres philoſophes ont enſeigné que le monde a eu un commencement, & qu'il aura une fin. Le ſentiment d'Anaximandre, de Leucippe, de Diogéne, de Zénon, & de touts les Stoïciens [h] étoit que le monde finiroit par un embraſement. Il falloit qu'Héraclite en fût bien vivement touché, puiſque les

---

Cur habeat proprium mundum, propria entia ſenſus,
Quæ vera exiſtant, quæ percipiantur ab ipſo?
At mens ſola manens, proprio non gaudeat orbe,
Nilque habeat per ſe exiſtens? ſed omnia tantùm
Apprendat tenueſque umbras, & inania ſpectra,
Quæ non exiſtant per ſe, vera entia non ſint?
Aut igitur mens eſt nihil, aut natura creavit
Menti conſimilem mundum, qui continet in ſe
Res veras, ſtabiles, puras, immateriales,
Quæ per ſe exiſtunt melius quam ſenſibiles res.
Hinc ille archetypus mundus perfectior iſto
Senſibili, quantum ſenſu perfectior eſt mens;
In quo ſol Deus eſt ſummus, dîque aſtra minores.
Ergo plura etiam, cùm ſit perfectior, in ſe
Continet, ac diverſa magis quàm materialis
Corporeuſque orbis; ſed nil corrumpitur illic,
Nil motum nil tempus habet: ſunt omnia fixa,
Æterna abſque loco, & nullis obnoxia damnis.
Illîc ſunt cauſæ, & cunctarum ſemina rerum:
Senſibilis mundus mundo defluxit ab illo
Mentali archetypo, & quædam eſt illius imago.
Omnia ſed perfecta illic, atque undique tota:
Hîc ſunt particulæ rerum, quæ multiplicantur
Naturæ vitio: ſic plures efficiuntur
Cervi: namque illîc virtus eſt una creatrix
Cervorum: vulpes facit hæc, facit illa leones.
Sic de aliis dico, quæ noſter continet orbis
Quæ numero plura, at ſpecie claudantur in unâ;
Omnia proveniunt, ſuntque à virtutibus illis.

Marcell. Paling. Zodiac. cant. 7. de libra.

[e] *Ath. Kirch. Oedip. Ægyp. t. 2. p. 2. cl. 10. c. 2.*

[f] *Ariſtot. de cœl. lib. 1. c. 10.*

[g] *Ariſtot. metaphyſ. lib. 1. c. 2. & 3.*

[h] *Diog. Laërt. in Zen. Cirt. Euſe. dem. ev. lib. 3. c. 3. Stob. ecl. phyſ. c. 24.*

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur affore tempus.
Quo mare, quo tellus, corruptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret. *Ovid.*

larmes qui couloient continuellement de ſes yeux étoient, dit-on, cauſées par la douleur qu'il reſſentoit de prévoir l'embraſement général du monde.

Les Epicuriens croïoient que les mondes mouroient & renaiſſoient de temps en temps comme des plantes ou des animaux. Macrobe[i] eſtime que le monde eſt éternel, mais que tout ce qui eſt contenu dans le monde eſt ſujet à être détruit, & à renaître par des révolutions continuelles.

Les preuves que Lucréce apporte [k] pour prouver que le monde a commencé, ſont prémiérement le changement remarquable arrivé à pluſieurs parties du monde; or ce qui eſt ſujet au changement doit avoir un commencement & une fin; ſecondement l'hiſtoire, troiſiémement la nouveauté des arts.

Ariſtote répondoit [l] à ces objections beaucoup plus anciennes que Lucréce, que les révolutions générales arrivées au dedans du monde, mais ſans le détruire, ou que les révolutions particuliéres arrivées en certains païs, avoient produit les changements qu'on remarquoit, & avoient cauſé la perte & le renouvellement des arts. Il fonde ſon opinion de l'éternité du monde ſur ce que de mémoire d'hommes, la mer a toujours été également ſalée.

Ocellus Lucanus fameux Pythagoricien [m] prouve l'éternité du monde, parce que ſa figure & ſon mouvement ſont circulaires, & que le cercle n'a ni commencement ni fin.

D'autres [n] ont douté de ſon éternité ſur ce ridicule fondement qu'on ne peut aſſurer qui a précédé de l'œuf ou de la poule.

Tous les philoſophes Payens s'accordoient aſſez ſur l'éternité de la matiére, ſe fondant [o] ſur cet axiome que rien ne peut être fait de rien. Ils faiſoient encore trop d'honneur à leurs eſpéces de dieux de les croire capables d'agir ſuivant les régles d'une méchanique ordinaire.

Pour monter juſqu'où ſe porte la témérité de l'eſprit humain, examinons les raiſonnements par leſquels Palingenius prétend établir qu'à ne conſulter que la raiſon, le monde doit être éternel.

Si la raiſon, dit il [p], ne trouvoit

ras

[i] *Macr. in ſomn. Scip. lib.* 2 *c.* 10.
[k] *Lu. l.* 5. *v.* 236. *& ſ.v.* 325 *& ſ.v.* 333. *& ſ.*
[l] *Ariſtot. ap. Cardan. de ſubtil. l.* 2.
[m] *Ocell Lucan. de univerſi naturâ.*
[n] *Macr. Sat. l.* 7. *c.* 16. *Pl. des prop. de. to, l. v.* 3.
[o] Nullam rem ex nihilo gigni divinitus unquam. *Lucret. lib.* 1. *v.* 151.
Nil igitur fieri de nilo poſſe fatendum eſt,
Semine quando opus eſt rebus *L. l.* 1. *v.* 207.
[p] Ipſe quidem, niſi religio prohibetet, & omnes
Chriſtologi obſtarent tutantes dogmata Moſis,
Credere non aliud poſſem, quàm ſemper ab ævo,
Ut nunc eſt, mundum mundique elementa fuiſſe,
Principiique expertem eſſe ac ſine fine futurum.
Nam cur non ſemper mundus fuit? an quia ſemper
Non potuit Deus, aut neſcivit condere? ſed poſt
Doctior evadens didicit, demumque peregit!
An ſemper ſcivit, potuitque at noluit? unde hoc?
Cur potius voluit poſt, quam prius? aut ratio quæ
Mutavit mentem illius? ſi non erat æquum
Utileque hunc mundum fieri, cur conditus unquam eſt?
At ſi conveniens erat illum atque utile condi,
Quare tam ſerò fecit Deus? aut quare ætas
Tam brevis eſt mundi? nam ſi fas credere cuncta
Chriſtologis nondum annorum bis quattuor implet
Millia, ab antiquo bene ſi numeremur Adamo.
Præterea quæ cauſa fuit, qua condere vellet
Hunc mundum Deus? an quia mundi ipſe hujus egebat?

pas un obſtacle dans la religion Chrétienne & dans les livres de Moyſe, que pourroit-elle nous perſuader autre choſe, ſi non que le monde eſt éternel? Car pourquoi auroit-il commencé? on ne dira pas que Dieu n'a pas pu le créer plûtôt. C'eſt donc une néceſſité de dire que Dieu ne l'a pas voulu? Mais pourquoi l'a-t'il voulu dans un temps plûtôt que dans un autre: Comment ſuppoſer des changements de volonté en Dieu? S'il n'étoit ni juſte ni utile que le monde exiſtât, pourquoi en tout a-t'il été créé? mais s'il étoit utile qu'il fût créé, pourquoi Dieu a-t'il attendu ſi tard? Pourquoi la durée de ce monde eſt-elle ſi courte puiſqu'on ne compte pas huit mille ans depuis Adam? D'ailleurs, quelle raiſon a déterminé Dieu à la création? Avoit-il beſoin du monde? il ne devoit donc pas reſter ſi long-temps dans l'indigence. On ne peut pas dire que Dieu ait créé le monde en vain; car la ſageſſe divine ne fait rien en vain. Dieu a donc eu un motif de créer le monde, & ce motif a été ſans doute de manifeſter ſa bonté & ſa puiſſance infinie; & puiſque la bonté & la puiſſance de Dieu ſont éternelles, la raiſon nous dicte que le monde doit être éternel comme ces attributs de Dieu.

C'eſt demander compte à Dieu & de ſes ouvrages, & des motifs qu'il a eus en les produiſant, & des temps que ſes décrets ont fixés. Mais à n'écouter que cette même raiſon dont Palingenius abuſe-ſt évidemment, il eſt immpoſſible qu'un monde créé ſoit éternel, puiſque l'effet ne peut être égal en ancienneté à ſon principe. A l'égard des objections frivoles de ce poëte ſur ce que Dieu a différé ſi long-temps la création du monde, Palingenius ne devoit pas ignorer qu'il n'y a en Dieu aucune diſtinction de temps paſſé, préſent ou avenir, & que le temps a commencé avec le monde.

Le temps a été une ſource de diſputes métaphyſiques. Les uns l'ont fait conſiſter dans les révolutions des planétes; les autres comme Platon & Ariſtote ont entendu par le temps, les nombres qui expriment le progrés du mouvement; Epicure & Demetrius de Lacédémone l'ont défini un accident qui ſuit les jours, les nuits, les affections, le mouvement & le repos. Car ſuivant les ſituations de l'eſprit & du corps, le temps paſſe plus ou moins vite. Zénon, Chryſippe & Poſſidonius expliquoient le temps par la meſure de la viteſſe & de la lenteur; Eratoſthéne par l'eſpace que le Soleil parcourt; Straton l'a appellé la meſure du mouvement & du repos; Enéſidéme & Héraclide regardoient le temps comme une ſubſtance corporelle, Pythagore le repréſentoit comme la ſphére du ciel qui embraſſe tout l'univers.

Les uns ont ſoutenu qu'il n'y avoit

Si ſic, debebat prius ipſum condere, ne ſe
Torqueret talis tam longo tempore egeſtas.
Si non, cur fecit? fruſtrane? at non decet ipſum
Fruſtra aliquid facere; hic etenim inſipientibus eſt mos.
Cauſa aliqua ergo fuit. Sed quæ? nempe illius ingens
Haud dubiè bonitas, nec non immenſa poteſtas,
Ne fruſtra intra ſe ſemper concluſa maneret
Utraque, ſed potiùs cunctis effuſa pateret.
Fruſtra etenim bonus atque potens is dicitur, à quo
Nil unquam fieri magnum egregiumque videtur.
Si Deus ergo fuit ſemper bonus atque potens, cur
Non voluit ſemper tam pulchrum condere mundum?
Cur in tam ſeros tantam rem diſtulit annos?
Nulla quidem ratio eſſe poteſt, niſi fingere quiſquam
Aſtutus velit, & nugas poſt ponere vero.
Quare ſi humanæ rationi credere par eſt

que le temps préſent, puiſque le paſſé n'exiſte plus & que le futur n'exiſte pas encore; d'autres ont ſupprimé le temps préſent, & ont prétendu que cet inſtant qu'on appelle préſent, appartient au paſſé pour une partie, & que l'autre eſt confondue dans l'avénir. Sur ce fondement ils n'ont diviſé le temps qu'en paſſé & en futur. Il s'en eſt trouvé qui ont nié que le temps exiſtât, à cauſe de la difficulté de connoître ſa nature. Gaſſendi ſe mocque de ceux qui diſent que le temps n'eſt rien, parce que le paſſé n'eſt plus, que le futur n'eſt pas encore, & que le préſent eſt dans un flux perpétuel qui l'empêche d'exiſter. C'eſt de même que ſi l'on diſoit que le feu n'eſt rien, parce que ce qui eſt conſumé n'eſt plus; ce qui ſe conſumera n'eſt pas encore du feu, & que ce qui eſt feu, ſe conſume actuellement.

Le temps eſt indépendamment des choſes qui ſubſiſtent en lui. Le cours du Soleil & de la lune eſt la meſure du temps, mais il n'eſt pas le temps lui-même.

Platon dans le Timée dit [q] que Dieu voïant l'univers qu'il avoit formé ſe mouvoir & être très beau, il en fut fort ſatisfait & voulut le rendre encore plus conforme à ſon idée éternelle: mais comme il étoit impoſſible que l'éternité fût communiquée à un être fini, Dieu produiſit une image mouvante de l'éternité, c'eſt-à-dire, le temps qui ne ſubſiſtoit pas avant le monde.

5. De la diviſibilité à l'infini du temps,

De même que l'eſpace eſt une étenduë fixe & permanente, le temps eſt une étenduë ſucceſſive que pluſieurs philoſophes ont ſoutenuë diviſible à l'infini, auſſi bien que l'étenduë matérielle. Ariſtote [r] & Chryſippe [s] ont été de ce ſentiment; Zénon & le plus grand nombre ont régardé le temps, comme étant compoſé de moments indiviſibles, & ont rejetté ſa diviſibilité à l'infini, n'y aïant pas les mêmes raiſons ou plûtôt la même néceſſité pour l'admettre dans le temps que pour l'admettre dans la matiére, & les mêmes conſéquences inconcevables s'y rencontrant, puiſque ſi le temps étoit diviſible à l'infini, l'inſtant le plus court renfermeroit une éternité. A l'égard de la maniére dont la durée du temps a été réglée, il en eſt traité dans les chapitres de la chronologie & de l'aſtronomie.

6. Opinions inſenſées ſur l'origine des prémiers hommes.

Examinons les raiſonnements des philoſophes ſur l'origine du genre humain. Si ces beaux génies, qui ont fait l'honneur de la raiſon & de l'intelligence humaine, ont débité à ce ſujet les opinions les plus pitoïables, nous y trouverons une preuve que la raiſon abandonnée à elle-même, & deſtituée de la véritable lumiére, eſt plongée dans de profondes ténébres.

Les uns au rapport de Juvénal [t], faiſoient ſortir les prémiers hommes du limon de la terre, les autres du creux des chênes de Dodone.

D'autres avoient imaginé qu'il étoit éclos de la terre une infinité de mauvaiſes conformations [u] & auſquelles les principaux membres manquoient, juſqu'à ce qu'il s'étoit produit à force

---

Æternus certè mundus dicetur, & omni Principio prorſus, prorſus quoque fine carere.

Marcell. Paling. Zodiac. cant. 11. in Aquario.

[q] *Cette réflexion de Dieu ſur la bonté de ſon ouvrage, ſemble empruntée par Platon du commencement de la Genéſe, où il eſt dit que Dieu conſidera ſes ouvrages, & qu'il trouva qu'ils étoient très-bons.*

Vidit que Deus cuncta quæ fecerat: & erant valde bona. *Gen. c. 1. v. ult.*

[r] *Ariſtot. phyſic. l. 6 c. 9.*

[s] *Chryſip ap. Stob. eclog. phſ. c. 11.*

[t] ... qui rupto roborea nati, Compoſitive luto, nullos habuere parentes.

Juven. ſat. 6.

[u] Creſcebant ætri terræ radicibus apti.

Lucret. l. 5.

de manquemens & de masses imparfaites, des figures d'animaux rectifiées & capables de se perpétuer par la génération.

Quelques-uns ont enseigné, suivant Plutarque [x], qu'un limon humide en dedans & encroûté dans sa superficie par la chaleur, avoit formé & renfermé les prémiers animaux, & que ces écorces après s'être desséchées de plus en plus, s'étant entr'ouvertes, les animaux couvés au dedans d'elles par les raïons du Soleil, en étoient sortis comme un oiseau sort d'un œuf. C'est aussi l'opinion attribuée aux Egyptiens par Diodore de Sicile [y], & par Cœlius Rhodiginus [z]. Cette nation si célébre par sa sagesse, pour prouver que le genre humain avoit pris naissance en Egypte, alléguoit l'exemple des grenouilles & des rats, qui naissoient dans ses marais arrosés des eaux du Nil. D'autres ont dit que les prémiers hommes furent engendrés dans les ventres des poissons.

Anaximandre [a], suivant Plutarque & Eusébe, étoit d'avis que l'enfance de l'homme aïant besoin de toute sorte de secours, il n'avoit pu être formé immédiatement du limon de la terre, & être conservé sans que personne en prît soin, mais qu'il avoit été produit par les accouplemens des animaux, qui se joignant à des bêtes de differentes espéces avoient peu à peu formé de espéces plus parfaites que les leurs, lesquelles se raffinant toujours au moïen de ce que le mélange des conjonctions y mettoit de plus délié & de meilleur, avoient enfin produit l'homme qu'il faisoit, pour ainsi dire, l'extrait des animaux; & que de cette maniére les prémiers enfants avoient eu des méres pour les allaiter & pour les élever. Cette hypothése qui ne fait pas descendre tous les hommes d'une même origine, a quelque chose de bien riant pour l'orgueil de la noblesse, qui est apparemment issuë de l'accouplement des oiseaux de proie avec des lionnes, tandis que le peuple descend de la conjonction de quelque misérable bête de charge avec la berbis.

Platon [b] représente les prémiers hommes sous une figure Androgyne, c'est à dire, composée d'un corps masculin & d'un corps féminin, & il prétend que les hommes & les femmes ne sont plus que les moitiés des prémiers hommes; que l'amour & le penchant d'un séxe vers l'autre, vient de ce que chaque moitié cherche à se réunir à sa moitié.

Quelques philosophes [c] de mauvaise humeur contre le genre humain, ont soutenu que le chaos avoit été débrouillé, & la matiére animée par les intelligences malfaisantes.

Gorgias embarrassé de trouver une prémiére cause [d], tachoit de prouver par ses sophismes, que rien n'existe dans la nature. Si quelque chose pouvoit exister, disoit-il, ce seroit ou une chose éternelle, ou une chose qui auroit été produite. Or ce qui existeroit ne pourroit être éternel parce que tout ce qui est éternel est infini, & ce qui est infini ne peut être nulle part, puisque s'il étoit en quelque lieu, il y seroit contenu, ce qui est contraire à l'idée

[x] *Plutarch. de placit. philosopher. l.5. c.19.*
[y] *Diod. Sic. l.1.*
[z] *Cœl. Rhodig. l.2. c.19.*
[a] Anaximander, referente Plutarcho & Eusebio, hominem ex animalibus diversarum specierum ortum affirmavit. *Joan. Francisc. Picus Mirandula, in exam. vanitat. doctr. gent. l.1. c.13.*
[b] *Plat. in conviv.*
[c] *Proclus in Timæum Platonis.*
[d] *Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. l.2. c.6.*

de l'infini. Ce qui exiſteroit ne pourroit pas être une choſe produite, car il faudroit qu'elle eût été produite par une cauſe éternelle, ou par une cauſe qui eût elle même été produite. Elle ne peut pas avoir été produite par une cauſe éternelle, puiſqu'il vient d'être prouvé que ce qui exiſte ne peut être éternel; elle ne peut pas non plus avoir été produite par une cauſe qui eût elle-même été produite, parce qu'il ſeroit impoſſible de trouver une prémiere cauſe, & qu'il faudroit remonter à l'infini. Cet argument de Gorgias, par lequel il prétendoit détruire l'exiſtence de touts les êtres, & notre propre exiſtence dont nous ne pouvons pas douter, fournit une excellente preuve de la divinité, puiſqu'il en réſulte cette vérité évidente, qu'il eſt impoſſible qu'aucun être exiſte, à moins qu'il n'y ait une être infini & éternel; qui rempliſſe touts les lieux de ſon immenſité, & qui ſoit la cauſe univerſelle de touts les êtres.

7. Opinion des Préadamites.

L'opinion hérétique [e] d'Iſac de la Péreyre auteur du ſyſtême des Préadamites a été, que la création du monde dont il eſt parlé dans le ſecond chapitre de la genéſe eſt différente de celle dont il eſt parlé dans le prémier. Que Moyſe dans le prémier chapitre a parlé de la création des hommes en général dans toutes les parties du monde, & que dans le ſecond il n'a parlé que de la création particuliére d'Adam & d'Eve. Il ſuppoſe qu'entre ces deux créations, il y a peut être un grand nombre de ſiécles; que Moyſe a diſtingué Adam des autres hommes; pour cette raiſon ſeulement qu'il a été la tige de la nation Juive; que le déluge ne fut pas univerſel; mais particulier à la Judée, & que touts les hommes ne deſcendent pas de Noë; que les Gentils créés dans les différentes contrées de la terre habitable long temps avant Adam mouroient non pour avoir péché, mais parce qu'ils étoient compoſés d'une matiére ſujéte à corruption.

Les Orientaux ont auſſi leurs viſions ſur la création du monde. Thémédi [f] rapporte que Dieu prit pluſieurs ſortes de terres pour former le corps d'Adam, qu'elles étoient différentes en couleurs & en qualités; que c'eſt la cauſe pour laquelle il y a des hommes blancs & noirs, jaunes ou rouges; & que c'eſt auſſi par cette raiſon que les humeurs & les complexions des hommes ſont ſi différentes. Ebn Abbas dit que lors de la création, il fut paſſé un contrat entre Dieu & les hommes, par lequel tout le genre humain s'obligea de reconnoître Dieu pour ſon ſouverain Seigneur, que c'eſt le pacte dont il eſt parlé dans l'Alcoran au chapitre intitulé Aaraf. Voici de quelle maniére cet aveu fut rendu: Dieu tira des reins d'Adam toute ſa poſtérité ſous des figures moindres que celle des fourmis. Il adreſſa la parole à touts les hommes, leur diſant, Ne ſuis-je pas votre Seigneur? Les petits hommes doués d'une intelligence momentanée pour faire leur hommage; répondirent, Oüi, & reconnurent Dieu pour Seigneur. Les uns ont écrit que ces états généraux du genre humain furent tenus dans la vallée de Nooman près du mont Arafat; mais les autres ſoutiennent que ce fut dans la plaine de Dahia aux Indes. Dieu renvoïa enſuite les hommes dans les reins de leur

[e] *La Péreyre publia en* 1655. *ſon livre intitulé* Præadamitæ, *& il l'accompagna d'un autre intitulé* : Syſtema theologicum ex Præadamitarum hypoteſi. *Ces deux livres contenoient toutes ſes erreurs qu'il a retractés.*

[f] *Biblioth. Orient. d'Herbelot ſur Adam*, p. 54.

prémier pére pour germer ſucceſſivement, & dans les temps qui leur étoient marqués juſqu'à la fin du monde.

Bernier [g] rapporte une opinion, de quelques philoſophes Perſans, qui prétendent que Dieu a tiré de ſa propre ſubſtance toutes les ames, & même tout ce qu'il y a de matériel dans l'univers, de la même maniére qu'une araignée produit une toile qu'elle tire de ſon nombril, & qu'elle reprend quelquefois. La création, ſuivant cette extravagante hypothéſe, n'eſt autre choſe qu'une extraction & une extenſion que Dieu fait de ſa propre ſubſtance & de ces rets qu'il tire comme de ſes entrailles: de même que la deſtruction n'eſt autre choſe qu'une repriſe que Dieu fait de ſa ſubſtance, de ces divins rets qu'il fait rentrer: de ſorte que dans le dernier jour du monde lorſque tout ſera détruit, cette deſtruction ſera une repriſe générale que Dieu fera de touts les rets qu'il avoit tirés hors de lui-même. Des penſées ſi abſurdes ſont préciſément les mêmes que celles d'un philoſophe des plus célébres de l'antiquité; & Diogéne de Laërce [h] explique ce ſentiment ridicule comme aïant été celui de Zénon chef des Stoïciens. Toute la ſecte Stoïque croïoit que Dieu eſt l'ame du monde, & que le monde eſt le corps de Dieu; qu'ainſi le monde eſt animé, & qu'il n'y a qu'une ame univerſelle.

Platon dit [i] que Dieu en créant l'ame de l'univers a obſervé la proportion des nombres; doublant les uns, triplant les autres, multipliant quelques uns par ſept & d'autres par vingt-ſept.

Zénon ſe ſervoit de cet argument pour prouver que le monde eſt raiſonnable. Ce qui eſt doué de raiſon eſt meilleur que ce qui en eſt privé: le monde eſt ce qu'il y a de meilleur; donc le monde eſt raiſonnable. Cicéron [k] ſe mocque de cet argument. Il n'y a rien dit-il, de meilleur dans la nature que le monde; auſſi n'y a-t'il rien de meilleur dans le monde que la ville de Rome. Dirons nous pour cela qu'elle a en partage la raiſon & la penſée? ou parce qu'elle eſt privée de ſentiment, ſerons-nous obligés d'avouer qu'une fourmie lui eſt préférable? Suivant le même argument de Zénon, il faut conclure que le monde eſt lettré: car ce qui eſt orné des belles lettres, eſt préférable à ce qui n'en a aucune teinture: or il n'y a rien de meilleur que le monde, donc le monde eſt orné des belles lettres. Sur le même principe, nous attribuerons au monde l'éloquence, la connoiſſance des mathématiques, la muſique, toute ſorte de ſciences, & enfin la philoſophie.

L'ame générale & univerſelle du monde ſe trouve chez les poëtes [l], auſſi bien que chez les philoſophes; mais nous aurions beau parcourir touts les

[g] *Voïage de Bernier*, t. 2.

[h] Ἀναλίσκων εἰς ἑαυτὸ τὴν ἅπασαν οὐσίαν, ἐκπάλιν εἰς ἑαυτὴν γενῶν. *Diog. Laërt. in Zenon. Citt.*

[i] *Plat. in Tim.*

[k] Nihil eſt mundo melius in rerum naturâ: næ in terris quidem urbe noſtrâ. Num igitur idcirco in urbe eſſe rationem, cogitationem, mentem putas? aut quonſam non ſit, num idcirco exiſtimas formicam anteponendam eſſe huic pulcherrimæ urbi, quod in urbe ſenſus nullus ſit, in formicâ non modò ſenſus, ſed etiam mens, ratio, memoria? ... jam efficies ut mundus optimè legere librum videatur. Zenonis enim veſtigiis hoc modo poteris concludere. Quod litterarum eſt, id melius quàm quod non litterarum. Nihil autem mundo melius, litteratus ergo eſt mundus. Iſto modo etiam diſertus, & quidem mathematicus, muſicus, omni denique doctrinâ eruditus, poſtremò philoſophus erit mundus. *Cic. de nat. deor. lib.* 3.

[l] Principio cœlum ac terras, cam-

8. Abſurdités du Spinoſiſme.

pais ; toutes les ſectes, touts les auteurs nous ne trouverons rien de plus inſenſé que le Spinoſiſme dont l'opinion fondamentale eſt que le monde exiſte par lui-même, & que le monde eſt Dieu, n'y aïant qu'une ſeule & même ſubſtance. C'eſt l'aſſemblage de pluſieurs abſurdités des anciens. Xénophane chef de la ſecte Eléate avoit enſeigné autrefois qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance. Platon [m] a pouſſé ſi loin l'éloge du monde qu'il l'a appellé un Dieu très-bon & très-grand. Cléanthe [n] & Pline [o] ont auſſi tenu que le monde eſt Dieu.

Lactance [p] & S. Auguſtin [q] ont réfuté le Spinoſiſme, environ treize ſiécles avant que Spinoſa lui donnât ſon nom. Si tout ce que nous voïons, dit Lactance, eſt Dieu, la divinité eſt un compoſé de parties corruptibles & périſſables. Les membres de Dieu ſont expoſés à une cruelle violence ; car lorſque nous coupons les montagnes, ou que nous fouillons dans les entrailles de la terre ; lorſque ſeulement nous labourons, c'eſt mettre en piéces les membres de Dieu.

L'opinion des Millénaires a été fort en vogue dans les prémiers ſiécles de l'Egliſe : ils ſe fondoient ſur un paſſage [r] du dernier chapitre d'Iſaïe, & ſur un du vingtiéme chapitre [s] de l'Apocalypſe mal entendus. Papias, S. Irénée, Nepos évêque d'Egypte, S. Juſtin, Tertullien, Victorin, Lactance, & pluſieurs autres ſaints & ſçavants docteurs de l'Egliſe ſuivirent ce ſentiment. Il a été renouvellé dans ces derniers temps par Jurieu, qui l'accompagne de pluſieurs prophéties qu'il interprete conformément à ſes vûës. Les Millénaires croïoient [t] que Jéſus-Chriſt viendroit régner mille ans ſur la terre, entre la réſurrection & le jugement dernier ; que pendant cet eſpace de temps, les juſtes s'aſſembleroient à Jeruſalem, & jouiroient de toute ſorte de délices de l'eſprit & du corps.

9. Opinion des Millénaires.

Les Chrétiens de la primitive Egliſe n'ont pas laiſſé de faire des conjectures ſur la durée du monde, quoiqu'il ſoit dit dans l'évangile [u], que le jour & l'heure de la fin du monde ſont ignorés des anges mêmes, & ne ſont connus que de

---

poſque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque aſtra
Spiritus intus alit : totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum, &c.
Virg. Æneid. lib. 6.
... Deum namque ire per omnes
Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas :
Scilicet huc reddi deinde ac reſoluta referri
Omnia. *Virg. Georg. lib. 4.*

[m] *Plat. in Tim.*

[n] Cleanthes autem ipſum mundum deum dicit eſſe, *Cic. de nat. deor. lib. 1.*

[o] Mundum numen eſſe credi par eſt ; æternum, immenſum, neque genitum, neque interiturum unquam. *Plin. l. 2 c. 1.*

[p] *Lactant. inſtit. lib. 7.*

[q] *S. Aug. de civ. Dei, lib. 4. c. 12. & 13.*

[r] *Iſaï. c. ult. v. 22.*

[s] Et apprehendit draconem, ſerpentem antiquum, qui eſt diabolus & ſatanas, & ligavit eum per annos mille : & miſit eum in abyſſum, & clauſit, & ſignavit ſuper illum, ut non ſeducat amplius gentes, donec conſumentur mille anni..... Beatus, & ſanctus qui habet partem in reſurrectione primâ : in his ſecunda mors non habet poteſtatem, ſed erunt ſacerdotes Dei & Chriſti, & regnabunt cum illo mille annis. *Apocal. c. 20. v. 2. 3. & 6.*

[t] *Euſeb. lib. 7. c. 24. S. Aug. de hæreſib. S. Hieron. in Iſaï. c. ult. Baron. annal. ad ann. 264. & 373.*

[u] De die autem illâ & horâ, nemo ſcit, neque angeli cœlorum, niſi ſolus Pater. *Matth. c. 24. v. 36.*

Dieu ſeul. Pluſieurs anciens auteurs ont écrit que chaque jour de la création ſignifie un millier d'années, & que le jugement dernier ſera dans le ſeptiéme. Selon le calcul des Septante, le terme eſt paſſé; car en ſuivant leur ſupputation, le monde eſt dans le huitiéme millier d'années.

10. Syſtême d'atomes.

Perſonne n'ignore que beaucoup de Philoſophes ont attribué la formation de l'univers au concours fortuit des atomes. C'eſt ſur ce principe traité par les Payens eux-mêmes d'inſenſé, que Democrite & Epicure avoient fondé leurs ſyſtêmes. Cicéron réfute [x] ainſi cette opinion: Qui ne ſeroit étonné de trouver quelqu'un qui puiſſe ſe perſuader que des corpuſcules ſolides & indiviſibles, en ſe choquant par leur force & leur peſanteur, aient pû produire ce magnifique arrangement de l'univers, & que toutes les beautés qu'il renferme, viennent d'un concours fortuit de ces atômes? Celui qui peut trouver quelque vraiſemblance dans un tel ſentiment, ne doit-il pas s'immaginer auſſi que les ouvrages des poëtes n'ont aucun auteur, & que les annales d'Ennius, par exemple, ont été produites par le concours fortuit des lettres de l'alphabet jettées au hazard: quoiqu'à dire vrai, je ne puiſſe pas comprendre que ce concours fortuit de lettres pût jamais produire un ſeul vers.

Lucréce, qui eſt entiérement Epicurien, rapporte tout au hazard, comme ſi le hazard étoit quelque choſe de réel par lui-même, & qui pût être une cauſe efficace. Ce poëte renverſe toutes les idées naturelles, & prétend que les parties du corps humain n'ont pas été diſpoſées [y] pour les uſages que l'homme en fait, mais que ces uſages ſont venus de la diſpoſition & de la figure que les hommes ont trouvées dans les différentes parties de leur corps: qu'ainſi nos membres & nos organes n'ont pas été faits pour notre ſervice; mais que leur conſtruction faite au hazard, a donné occaſion au ſervice que nous en avons tiré.

Galien [z] réfute cette penſée, en diſant que chaque animal ſent d'avance, & ſans qu'il ſoit beſoin de l'en inſtruire, ſes facultés, & les uſages auſquels les parties de ſon corps ne ſont pas encore formées; qu'ainſi l'on voit ſouvent un veau faire ſes efforts pour frapper de ſes cornes avant que d'en avoir.

---

[x] Hic ego non mirer eſſe quemquam, qui ſibi perſuadeat corpora quædam ſolida atque individua vi & gravitate ferri, mundumque effici ornatiſſimum & pulcherrimum, ex eorum corporum concurſione fortuitâ? hoc qui exiſtimat fieri poſſe, non intelligo cur non idem putet, ſi innumerabiles unius & viginti formæ litterarum vel aureæ vel qualeslibet aliquò conjiciantur, poſſe ex his in terram excuſſis, annales Enniì ut deinceps legi poſſent effici: quod neſcio anne in uno quidem verſu poſſit tantum valere fortuna. *Cic. de nat. Deor. lib. 2.*

[y] Lumina ne facias oculorum clara creata,
Proſpicere ut poſſimus; & ut proferre viai
Proceros paſſus, ideo faſtigia poſſe
Surarum ac feminum pedibus fundata plicari;
Brachia tum vero validis exapta lacertis
Eſſe, manuſque datas, utràque ex parte miniſtras,
Ut facere ad vitam poſſimus, quæ foret uſus.
Cætera de genere hoc inter quæcunque putantur.
Omnia perverſa præpoſtera ſunt ratione:
Nil ideò natum eſt in noſtro corpore, ut uti
Poſſimus, ſed quod natum eſt, id procreat uſum.

Lucret. lib. 4. v. 822.

[z] *Galen. de uſu partium, lib. 1. c. 3.*

11. Rien ne conduit mieux à la connoiſſance de Dieu que l'examen de la nature.

Ce même auteur [d], en examinant la ſtructure du corps humain, fait ces belles réflexions, qui prouvent que rien ne conduit mieux à la connoiſſance de Dieu, que l'examen de la nature. En même temps que j'écris ces livres, dit-il je compoſe un véritable hymne à celui, qui nous a créés, & j'eſtime que la ſolide piété ne conſiſte pas tant à lui offrir pluſieurs centaines de taureaux, ni à lui préſenter les parfums les plus exquis, qu'à reconnoître, & à faire enſuite remarquer aux autres hommes quelle eſt ſa ſageſſe, ſa puiſſance & ſa bonté. Car enfin, d'avoir mis toutes choſes dans l'ordre & dans la diſpoſition la plus convenable pour les faire ſubſiſter, & d'avoir voulu que tout ſe reſſentît de ſes bienfaits, c'eſt une grande preuve de ſa bonté, que nous ne pouvons aſſez célébrer par nos louanges; d'avoir emploïé touts les moïens néceſſaires pour établir cette belle diſpoſition, marque ſa ſageſſe; comme d'avoir fait tout ce qu'il lui a plû, marque ſa toute puiſſance:

Galien dit ailleurs [b]: Nous admirons Polyclète, à cauſe de la beauté & des juſtes proportions qu'il a ſçû donner à toutes les parties d'une ſtatuë; refuſerons-nous, je ne dis pas les louanges duës à la nature, mais même d'y reconnoître aucun art, pendant qu'elle obſerve les mêmes juſteſſes, non ſeulement dans les parties extérieures de notre corps, à la maniére des ſtatuaires, mais auſſi dans les interieures & les plus cachées?

Un illuſtre archevêque [c] a donné plus d'étenduë à cette comparaiſon de Galien. Qui trouveroit, dit-il, dans une iſle déſerte & inconnuë à touts les hommes, une belle ſtatuë de marbre, diroit auſſi-tôt ſans doute, il y a eu ici des hommes. Je reconnois la main de quelque habile ſculpteur; j'admire avec quelle délicateſſe il a ſçû proportionner les membres de ce corps, pour leur donner tant de beauté, de grace, de majeſté, de vie, de tendreſſe, de mouvement & d'action. Que répondroit un homme, ſi quelqu'un s'aviſoit de lui dire: Non, un ſculpteur ne fit jamais cette ſtatuë: elle eſt faite, il eſt vrai, ſelon le goût le plus exquis, & dans les régles de la perfection, mais c'eſt le hazard tout ſeul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a un qui s'eſt formé ainſi de lui-même: les pluïes & les vents l'ont détaché de la montagne; un orage très violent l'a jetté tout droit ſur ce pié-d'eſtal, qui s'étoit préparé lui-même dans cette place. C'eſt un Apollon parfait, comme celui du Belvédére; c'eſt une Venus qui égale celle de Médicis; c'eſt un Hercule qui reſſemble à celui de Farnéſe. Vous croiriez, il eſt vrai, que cette figure marche, qu'elle vit, qu'elle va parler: mais elle ne doit rien à l'art, & c'eſt un coup aveugle du hazard, qui l'a ſi bien finie & placée.

Toutes ces comparaiſons ne peuvent exprimer entiérement l'abſurdité du ſyſtême des atomes. Car quelque impoſſibilité que nous concevions à attribuer cette ſtatuë à la pluïe, aux vents, & à un bloc de marbre informe, au moins ces cauſes exiſtent dans la nature. Mais un mouvement des atomes en partie direct, & en partie tranſverſal ſans cauſe, & l'accrochement qui en réſulte, ſont des choſes plus ridicules encore, s'il ſe peut, que l'effet qui leur eſt attribué par les eſprits forts, d'avoir produit fortuitement ces planétes dont le cours eſt ſi régulier,

[a] *Galen de uſu partium, lib. 3. c. 10.*
[b] *Galen. de uſu partium, lib. 17. c. 1.*
[c] *Fénelon Archev. de Cambrai, de l'exiſtence de Dieu.*

régulier, & ces organes du corps humain, dont la ſtructure paroît ſi admirable.

12. Sentiments partagés ſur la queſtion, ſi le monde a été créé pour l'homme.

Le ſentiment de Pline [d] eſt que la nature a produit touts ſes ouvrages, en conſidération de l'homme ſeul; mais qu'elle lui a fait païer bien cher cette faveur, & qu'il y a lieu de douter ſi c'eſt une bonne mére, ou une marâtre cruelle.

Cette prérogative de l'homme, d'avoir été l'objet des ouvrages de la nature, eſt niée par pluſieurs philoſophes. Sénéque [e] dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, ſoutient que le monde n'a pas été formé pour les hommes; que les dieux ont eu une intention plus haute, & des objets plus relevés; que cependant les avantages de l'homme ſont entrés pour beaucoup, dans la conſidération de leurs ouvrages.

Suivant le raiſonnement de Velleïus dans Cicéron [f], les dieux n'ont fait le monde, ni pour eux-mêmes, ni pour les hommes. Ils ne l'ont pas fait pour eux-mêmes, puiſqu'ils s'en étoient bien paſſé pendant une infinité de ſiécles: ils ne l'ont pas fait pour les hommes, car ce ſeroit ou pour les ſages qu'ils auroient travaillé, ou pour les fols: les ſages ſont en ſi petit nombre, que ce n'étoit pas la peine d'entreprendre pour eux un tel édifice; les fols ne meritoient pas une faveur, qui par leur folie ne ſert qu'à les rendre malheureux.

Lucréce fait tous ſes efforts pour prouver que le monde n'a pas été fait pour les hommes, en décrivant les peines dont les hommes ſont accablés, les accidents auſquels ils ſont expoſés, la foibleſſe du corps humain, en comparaiſon de ceux des bêtes. Un enfant qui vient de naître, dit-il [g], ſe trouve dans une indigence ſemblable à celle qui ſeroit cauſée par le plus affreux naufrage. Il fait retentir l'air de ſes gémiſſements, comme s'il prévoïoit touts les maux auſquels il eſt deſtiné: au lieu que les autres animaux croiſſent & ſe fortifient ſans reſſentir un ſi grand nombre de beſoins, la nature paroiſſant en prendre un ſoin particulier.

Pline [h] fait une peinture auſſi triſte de cet enfant qui vient au monde, qui a les piés & les poings liés dans un maillot, & qui commence la vie par des pleurs & par des ſupplices qu'il endure pour le ſeul crime d'être né.

[d] Cujus (hominis) cauſâ videtur cuncta alia genuiſſe natura, magnâ ſævâ mercede contra tanta ſua munera non ſit ut ſatis æſtimare, parens melior homini, an triſtior noverca fuerit. *Plin. lib. 7. c. 1.*

[e] *Senec. de benef. lib. 6. c. 23. de ira lib. 2. c. 27. & natural. quæſt. lib. 6. c. 3.*

[f] *Cic de nat. Deor. lib. 1.*

[g] Tum porrò puer, ut ſævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans, indigus omni
Vitaï auxilio, cùm primùm in lumina auras
Nixibus ex alvo matris natura profudit:
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum eſt,
Cui tantum in vitâ reſtet tranſire malorum.
At variæ creſcunt pecudes, armenta feræque;
Nec crepitacula eis opus ſunt, nec cuiquam adhibenda eſt
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela:
Nec varias quærunt veſtes pro tempore cœli:
Denique non armis opus eſt, non mœnibus altis,
Queis ſua tuentur, quando omnibus omnia largè
Tellus ipſa parit, naturaque dædala rerum. *Lucret. lib. 5.*

[h] Jacet manibus pedibuſque devinctis, flens animal, cæteris imperaturum, & à ſuppliciis vitam auſpicatur, unam tantum ob culpam, quia natum eſt. *Plin. præfat. lib. 7.*

Eraſme [i] donne de grands éloges au coq de Lucien [k]. Cet Oiſeau aïant paſſé au moïen de la métempſychoſe, par toutes les conditions les plus relevées & les plus abjectes; après avoir été philoſophe, femme, roi, poiſſon, cheval, grenouille, éponge même, aïant à peine une ame ſenſitive, il jugea que le pire de touts les états eſt celui de l'homme, parce que chaque eſpéce eſt contente des bornes que la nature lui a preſcrites, & que l'homme ſeul ſe tourmente pour les franchir.

Gryllus, un des compagnons d'Ulyſſe, qui avoient été changés en pourceaux par Circé, ſoutient [l] à Ulyſſe, que la condition des bêtes eſt préférable à celle des hommes.

Les bêtes manquent à la verité de prévoïance; il ne leur arrive donc jamais que des maux imprévûs & inopinés. Quel avantage ſur les hommes, qui ſont plus tourmentés des maux qu'ils craignent, que de ceux qu'ils éprouvent! Les poëtes ont feint que Prométhée [m], dont le nom ſignifie prévoïance avoit été livré par les dieux jaloux à des maux rigoureux, pour avoir procuré au genre humain de trop grands avantages; ils devoient plutôt mettre Prométhée à la tête des génies malfaiſants, comme aïant attiré aux hommes les calamités les plus funeſtes.

Sur quoi eſt fondée la vanité de l'homme? Chaque eſpéce de bête peut ſe croire la plus favoriſée de la nature. Pourquoi un oiſon ne dira-t'il pas, Toutes les parties de l'univers ſont faites pour moi? La terre me ſert à marcher, le ſoleil à m'éclairer, les étoiles à m'envoïer leurs influences. Les eaux ſont deſtinées à m'abbreuver, à me baigner, à me rafraîchir. Il n'eſt rien que la voûte du ciel regarde avec tant de complaiſance que moi. Je ſuis le mignon de la nature; l'homme, cet animal ſi fier me loge, me nourrit, me ſert. C'eſt pour moi qu'il travaille; les ſemailles & les moiſſons préparent mes aliments. Si l'homme me mange, ne mange-t'il pas auſſi ſon ſemblable? & je mange bien moi les vers, qui tuent & mangent l'homme. Une gruë ſeroit encore mieux fondée à vanter l'excellence de ſa condition, pour la liberté de ſon vol, & la poſſeſſion de la belle & haute région de l'air. La brebis ne doit-elle pas regarder en pitié un animal nud, & ſouffrant toutes les injures de l'air, privé des vêtements qu'elle a reçus de la nature? Le lion ne doit-il pas mépriſer l'homme, animal foible, déſarmé, & expoſé à toute ſorte d'injures? C'eſt ainſi que la nature [n] flateuſe eſt habile à inſpirer l'amour propre à tout ce qu'elle produit.

Mais nous pouvons nous aſſurer que l'homme n'eſt point déraiſonnable, ſur cette prétention que l'univers a été créé pour lui, parce qu'il a été créé lui-même pour Dieu. Toute cette accuſation de la nature eſt d'une extrême injuſtice. Il a été plus utile à l'homme [o], pourvû d'induſtrie pour choi-

---

[i] Proinde nunquam ſatis laudarim gallum illum Pythagoram, qui cùm unus omnia fuiſſet, philoſophus, mulier, rex, privatus, piſcis, equus, rana, ut opinor, etiam & ſpongia, tamen nullum animal judicavit calamitoſius homine, propterea quod cætera omnia naturæ finibus eſſent contenta, ſolus homo ſortis ſuæ limites egredi conaretur. *Eraſm. in encom. Moriæ.*

[k] *Lucien dial. du coq. ou du ſonge.*

[l] *Plutarch.* Bruta animalia ratione uti.

[m] Προμήθεια, *prévoïance.*

[n] Tam blanda conciliatrix & tamquam ſui læna eſt ipſa natura. *Cic.*

[o] *Théolog. phyſiq. de M. Derham liv. 4. ch. 12.*

ſir ſes vêtements, de ne les pas recevoir de la nature, à la maniére des autres animaux. Si l'homme étoit né avec des armes naturelles [p], il n'auroit eu que celles-là en ſa diſpoſition: s'il avoit reçû un ſeul art de la nature, il auroit été privé de touts les autres; mais comme il lui étoit plus avantageux de ſe ſervir de touts les arts, la nature ne l'a attaché à aucun en particulier.

L'abus qu'il fait de ſes lumiéres, n'en diminuë pas l'excellence; & cette inquiétude qui l'agite, ſe change en une paix intérieure, lorſque ceſſant de ſe tourmenter pour des biens terreſtres & périſſables, il n'eſt occupé que de remplir d'une maniére vertueuſe les devoirs de ſon état, & qu'il travaille à mériter les biens céleſtes & éternels, pour leſquels ſeuls il a été créé.

L'homme eſt appellé [q] l'image & la reſſemblance de Dieu. Il eſt vrai qu'il eſt déchû de ce prémier état par le péché d'Adam; mais la nouvelle alliance qui s'eſt faite entre Dieu & l'homme, par la médiation du divin Sauveur, a réparé la perte que l'homme avoit faite, & l'a comblé des biens encore plus précieux, que ceux qui étoient attachés à ſa prémiére condition: & ſuivant que S. Paul [r] nous l'apprend, les anges mêmes ſont créés pour le ſervice des élus.

15. Réponſes aux objections contre la providence.

Il eſt aiſé de répondre aux objections contre la providence fondées ſur quelques prétenduës [s] défectuoſités de la nature, & ſur les ſouffrances [t] des gens de bien, & la proſpérité des méchants. Voici les principales de ces objections.

Cicéron a dit que les méchants qui proſpérent, portent témoignage contre les dieux; & Sénéque [u] a appellé le bonheur de Sylla le crime des dieux.

Epicure [x], Ennius [y], Lucréce & Pline [z], en reconnoiſſant l'exiſtence des dieux, nioient leur providence. Funeſte aveuglement! Nier la providence, c'eſt dépouiller Dieu de ſon eſſence, c'eſt lui ôter les attributs de ſageſſe, de toute puiſſance, de bonté, de juſtice, de miſéricorde, qui ſont Dieu même.

Il s'eſt élévé des opinions également abſurdes & impies ſur le mal. Les uns,

[p] *Galen. de uſu partium, lib. 1. c. 4.*

[q] *Geneſ. c. 1.*

[r] Nonne omnes ſunt adminiſtratorii ſpiritus, in miniſterium miſſi propter eos, qui hereditatem capient ſalutis? *S. Paul. epiſt. ad Hebr. c. 1. v. 14.*

[s] Quod ſi jam ignorem rerum primordia quæ ſint,
Hoc tamen ex ipſis cœli rationibus auſim
Confirmare, aliiſque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitus eſſe paratam
Naturam rerum, tantâ quæ prædita culpâ. *Lucret. lib. 5.*

[t] *Eurip. in Hecub. Propert. lib. 3: eleg. 5. Lucret. paſſim. Senec. de provident. Martial. lib. 4. epigr. 21. Lactant. inſtit. lib. 1. c. 9. & lib. 3. c. 17. Boëth. de conſol. lib. 1. Plutarch. in Niciâ. Salvian. de provident. Baſil. magn. in pſalm. 1. Cic. de nat. deor. lib. 3. Claudian. in Ruſin. S. Ambroſ. in epiſt. Paul ad Corinth. 1. Minut. Felic. Octav. &c.*

[u] Crimen Deorum Sylla tam felix. *Sen.*
Abſtulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Abſolvitque deos. *Claudian.*
Nullos eſſe deos inane cœlum
Affirmat Celius, probatque, quod ſe
Factum, dum negat hæc, videt beatum. *Mart.*
Cum ſanum Locris expilaſſet Dionyſius, navigabat Syracuſas; cùmque ſecundiſſimum curſum teneret, videtis, inquit, amici, quàm bona à diis immortalibus navigatio ſacrilegis detur. *Cic. de nat. deorum lib. 3.*

[x] *Diog. Laërt. in Epic.*

[y] Ego deûm genus ſemper eſſe dixi
& dicam cœlitum,
Sed eos non curare arbitror, quid agat humanum genus. *Ennius.*

[z] *Plin. lib. 2. c. 7.*

comme les Manichéens, les Marcionites, les albigeois ont ſoutenu qu'il y avoit deux principes [a], indépendants l'un de l'autre, & également éternels: les Perſes avoient auſſi leur Oromaſe & leur Arimanius; d'autres, en détruiſant la liberté, comme les Calviniſtes [b], ont attribué par une conſéquence néceſſaire, la cauſe du mal à la ſource de tout bien.

La liberté de l'homme eſt un des biens des plus précieux & des plus eſſentiels qu'il tienne de ſon créateur; mais lorſque l'homme en a abuſé, il a fait du principe du bien, la ſource du mal même. La nature corrompuë s'eſt révoltée contre Dieu, dont l'eſſence eſt de n'être pas moins juſte que miſéricordieux. Les péchés de l'homme lui ont fait perdre la grace de ſon créateur; & le mal ne peut non plus être attribué à Dieu, que les ténébres au ſoleil [c], lorſqu'il va éclairer l'autre hémiſphére.

Leibnits a eu une idée très ſinguliére ſur le mal. Le ſyſtéme de ſa Théodicée eſt qu'il y a pluſieurs mondes poſſibles; que Dieu compara le bien & le mal contenus dans chaque monde, & la proportion de bien & de mal qui ſe trouve entre eux touts; que le monde actuellement exiſtant a été préféré, comme renfermant plus de bien & moins de mal, ce qui l'a fait paſſer de l'état de poſſibilité à l'état d'exiſtence. On auroit peine à trouver dans toute l'antiquité une idée métaphiſique plus creuſe, que cette penſée d'un philoſophe de nos jours.

En vain la critique des impies attaque-t-elle le grand ouvrage de l'univers; ce qui paroît défectueux à notre eſprit borné, eſt une portion du deſſein général que nous ne ſommes pas capables de conſidérer avec des vûës aſſez étenduës & aſſez ſimples, pour juger de la perfection de tout. Quand nous verrons en Dieu, à la fin des ſiécles, le total de ſes ouvrages dans leur vrai point de vûë, & leurs proportions par rapport aux deſſeins de la majeſté divine, nous connoîtrons avec bien plus d'étenduë la ſageſſe infinie & la providence de l'être ſupréme: perſuadés maintenant de la foibleſſe & des bornes étroites de nos lumiéres, contentons-nous de dire (d): Qui peut ſçavoir les deſſeins de Dieu? qui peut pénétrer dans ſes volontés?

Les choſes mêmes qui nous paroiſſent les plus défectueuſes, renferment pluſieurs utilités ſenſibles à ceux qui les examinent à fond. On tire d'excellents remédes des ſerpents; les araignées purifient l'air; les vers ſervent à humilier l'homme. D'ailleurs on peut bien conclure des caractéres de ſageſſe, que nous remarquons dans le monde, qu'il y a un Dieu, parce qu'alors nous raiſonnons ſur ce qui nous eſt connu; mais nous ne pouvons pas inférer de l'ignorance, qui nous empêche de reconnoître ces mêmes caractéres de ſageſſe en d'autres parties de l'univers, qu'il n'y ait point de providence: parce que ce qui eſt connu, ne peut jamais ſervir de principe dans un raiſonnement.

Le livre de Job, ſuivant quelques [e] commentateurs, eſt un poëme qui a

[a] *Dict. de Bayle, art.* Manés *art.* Marcion.

[b] *Calvin inſtit.*

[c] Quare peſſimè agunt, qui verbis turpibus audent
Irritare Deum ſummum, qui cauſa bonorum
Cunctorum eſt, à quo per ſe proprieque mali nil
Eſſe poteſt uſquam, niſi contingentex, uti ſoli
Producit tenebras, quoties deſcendit ad imos:
Antipodas, friguſque abſente creatur abigni.
Non tamen obſcurus ſol eſt, neque frigidus ignis. *Marcell. Pulleng. Zodiac. cant. 8. in Sterp.*

[d] Quis enim hominum poteſt ſcire conſilium Dei? aut quis poterit cogitare quid velit Deus? *Sapient. c. 9. v. 13.*

[e] *Préf. de D. Calmet ſur Job.*

pour objet de défendre la providence contre les objections des impies, qui prenoient occaſion de diſputer contre elle, de ce qu'il arrive touts les jours qu'un grand nombre de méchants ſemble être fort heureux en cette vie, tandis que les hommes de bien traînent ſouvent leur vie dans la miſére & dans l'affliction.

Quelques méchants proſpérent, la vertu eſt quelquefois opprimée, & le vice impuni. Pour en conclure que c'eſt une injuſtice, il faudroit prouver que les méchants goûtent un véritable bonheur, que le crime n'eſt pas à ſoi-même un bourreau implacable, que la vertu s'eſtime malheureuſe, que non ſeulement l'exemple eſt quelquefois différé, mais que le crime échappe entiérement à la vengeance; il faudroit prouver que ce que nous appellons proſpérité & fortune, n'eſt pas une apparence fauſſe & une ombre vaine, qui s'évanouit; il faudroit prouver que cette terre, ce lieu d'exil, où la vertu & le crime ne rencontrent pas toujours ce qui leur eſt dû eſt le ſeul endroit où ſe doivent recevoir les récompenſes & les punitions; enfin il faudroit prouver que notre eſprit eſt capable de juger des vûës infinies & générales de la providence.

La foibleſſe des objections met la vérité dans un plus grand jour. La proſpérité des méchants, & les ſouffrances des gens de bien ſont des preuves très convaincantes d'une autre vie deſtinée à remplir l'ordre troublé maintenant par la malice des hommes. Nous trouvons donc dans les événements mêmes qui nous paroiſſent irréguliers, la preuve de la providence. Reconnoiſſons avec S. Auguſtin [*f*], qu'elle s'étend non ſeulement aux anges & aux hommes, mais aux animaux les plus petits & les plus mépriſables, & que rien dans la nature n'eſt abandonné par elle.

14. Sentiments ſublimes des Payens ſur la providence.

Il n'eſt pas étonnant d'entendre parler ainſi un grand docteur de l'égliſe; mais cette même vérité a éclairé quelques eſprits dans les ténébres épaiſſes du Paganiſme. Cicéron [*g*] déclare que les dieux ſont les maîtres & les modérateurs de toutes choſes; que rien n'arrive que par leurs ordres; que la providence divine a ſoin non ſeulement du genre humain, mais de chaque particulier. On ne peut lire ſans admiration ces deſcriptions éloquentes que Platon [*h*] & Cicéron [*i*] ont faites de la conſtruction de l'univers & du corps de l'homme, pour prouver la ſageſſe de l'ouvrier par la beauté & la régularité de l'ouvrage.

Xénophon [*k*] fait tenir ce diſcours à Socrate, après avoir dabord fait obſerver à Ariſtodéme touts les charactéres de deſſein, d'art & de ſageſſe répandus dans l'univers, & ſurtout dans la conſtruction du corps humain. Croïez-vous, ô Ariſtodéme, croïez-vous que vous ſoïez le ſeul être intelligent; Vous ſçavez que vous ne poſſédez qu'une petite parcelle de cette matiére qui compoſe le monde, une petite portion de l'eau qui l'arroſe, une étincelle de cette flamme qui l'anime: L'intelligence vous appartient.

[*f*] Deus non ſolùm angelum & hominem, ſed nec exigui & contemptibilis animantis viſcera, nec avis pennulam, nec herbæ floſculum, nec arboris ſolium, ſine ſuarum partium convenientiâ dereliquit. *S. Aug. de civit. Dei lib. 5. c. 11.*

[*g*] Dominos eſſe omnium rerum & moderatores deos, eaque quæ gerantur, eorum geri judicio & numine; neque univerſo generi hominum ſolùm, ſed etiam ſingulis à diis immortalibus conſuli & provideri. *Cic. de nat. deor. lib. 2.*

[*h*] *Plat. in Tim.*

[*i*] *Cic. de nat. deor. lib. 2.*

[*k*] *Xenoph. memorabil. Socrat. lib. 1.*

elle en propre? l'avez-vous tellement retirée & renfermée en vous-même, qu'elle ne ſe trouve nulle part ailleurs? Le hazard fait-il tout ſans qu'il y ait aucune ſageſſe hors de vous? Ariſtodéme aïant repliqué qu'il ne voïoit point ce ſage architecte de l'univers, Socrate lui répond: Vous ne voïez pas non plus l'ame qui gouverne votre corps & qui régle touts ſes mouvements. Vous pourriez auſſi bien conclure que vous ne faites rien avec deſſein & raiſon, que ſoutenir que tout ſe fait par hazard dans l'univers. Ariſtodéme aïant reconnu un être ſouverain, doute cependant de la providence, parce qu'il ne comprend pas comment elle peut tout voir à la fois. Socrate lui replique: Si l'eſprit qui réſide dans votre corps, le meut, & le diſpoſe ſelon ſa volonté, pourquoi la ſageſſe ſouveraine qui préſide à l'univers, ne peut-elle pas auſſi régler tout comme il lui plaît? Si votre œil peut voir les objets à la diſtance de pluſieurs ſtades, pourquoi l'œil de Dieu ne peut-il pas tout voir à la fois? Si votre ame peut penſer en même temps à ce qui eſt en Egypte, à Athénes, & en Sicile, pourquoi la ſageſſe divine ne peut-elle pas avoir ſoin de tout, étant préſente partout à ſon ouvrage? Socrate ſentant enfin que l'incrédulité d'Ariſtodéme venoit plutôt de ſon cœur que de ſon eſprit, conclut par ces paroles: ô Ariſtodéme, appliquez-vous ſincérement à adorer Dieu, il vous éclairera, & touts vos doutes ſe diſſiperont bientôt,

Nous nous accoutumons, dit Cicéron [*i*], à regarder avec indifférence le magnifique ſpectacle de l'univers, comme ſi la nouveauté des objets, plutôt que leur grandeur, devoit élever nos eſprits à rechercher leur cauſe & à méditer leur principe.

Le même auteur fait cette hypothéſe [*m*] après Ariſtote: Suppoſons que quelques hommes euſſent toujours demeuré ſous terre, dans des maiſons ornées de ſtatuës & de peintures, & embellies de tout ce que l'art peut fournir de plus ſomptueux, mais privées ſeulement de la lumiére céleſte; que là ils euſſent oüi dire que ſur la ſurface de la terre les preuves de la divinité s'offrent de toutes parts aux regards des hommes; ſi après un long ſéjour dans ces demeures ſoûterraines, la terre venoit à s'entr'ouvrir tout d'un coup, & qu'ils découvriſſent la beauté des campagnes, & l'étenduë des mers; qu'élevant leurs regards ils

---

[*l*] Sed aſſiduitate quotidianâ, & conſuetudine oculorum aſſueſcunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum, quas ſemper vident; perinde quaſi novitas nos magis, quàm magnitudo rerum debeat ad exquirendas cauſas excitare. *Cic. de nat. deor. lib.* 2.

[*m*] Præclarè ergo Ariſtoteles: Si eſſent, inquit, qui ſub terrâ ſemper habitaviſſent, bonis & illuſtribus domiciliis, quæ eſſent ornata ſignis atque picturis, inſtructaque rebus iis omnibus, quibus abundant ii qui beati putantur, nec tamen exiſſent unquam ſupra terram: accepiſſent autem famâ & auditione, eſſe quoddam numen & vim deorum: unde aliquo tempore, patefactis terræ faucibus, ex illis abditis ſedibus, evadere in hæc loca quæ nos incolimus, atque exire potuiſſent: cùm repentè terram & maria, cælumque vidiſſent, nubium magnitudinem, ventorumque vim cognoviſſent, aſpexiſſentque ſolem, ejuſque tum magnitudinem pulchritudinemque, tum etiam efficientiam cognoviſſent, quod is diem efficeret, toto cœlo luce diffuſâ: cùm autem terras nox opacaſſet, tum cœlum totum cernerent aſtris diſtinctum & ornatum, lunæque luminum varietatem tum creſcentis, tum ſeneſcentis, eorumque omnium ortus & occaſus, atque in omni æternitate ratos immutabileſque curſus; hæc cùm viderent, profectò & eſſe deos, & hæc tanta opera deorum eſſe arbitrarentur. *Cic. de nat. deor. lib.* 2.

contemplaſſent les cieux & le ſoleil; & qu'une belle nuit venant à ſuccéder à l'éclat de la lumiére, ils conſidéraſſent auſſi pour la prémiére fois la lune, & le firmament paré de ſes étoiles, avec quelle ferveur & quels tranſports s'écrieroient-ils: Ah! ce magnifique & raviſſant ſpectacle ne nous laiſſe aucun doute que la terre & les cieux ne ſoient les ouvrages de la Divinité.

CHAPITRE QUATRIÉME.

Des Ames.

SOMMAIRE.

1. *Rien n'eſt plus humiliant pour l'eſprit de l'homme, que de ne pouvoir ſe connoître.* 2. *Les lumiéres naturelles ſont très-bornées ſur la connoiſſance de l'ame.* 3. *Explication de Deſcartes, de la maniére dont les objets corporels agiſſent ſur l'ame.* 4. *On ne peut concevoir l'action de la matiére ſur l'eſprit.* 5. *Raiſons pour l'hypothéſe du ſiége de l'ame dans la glande pinéale.* 6. *Objections de quelques Anatomiſtes ſur la glande pinéale.* 7. *Diverſes opinions ſur la réſidence de l'ame.* 8. *Philoſophes partagés ſur l'immortalité de l'ame.* 9. *Opinion de Platon qui diſtinguoit trois ames, réfutée par Albert le Grand.* 10. *Preuves de Platon & de Cicéron de l'immortalité de l'ame.* 11. *Autres preuves naturelles de l'immortalité de l'ame.* 12. *Queſtion du ſentiment d'Ariſtote ſur l'immortalité de l'ame, débattue avec beaucoup de chaleur.* 13. *L'opinion des Saducéens de la mortalité de l'ame étoit nouvelle parmi les Juifs.* 14. *Preuves de l'immortalité de l'ame, par les livres de l'ancien Teſtament.* 15. *Diverſes opinions ſur l'égalité ou l'inégalité des ames.* 16. *Différentes définitions de l'ame.* 17. *Différentes opinions ſur la nature de l'ame.* 18. *De la Métempſycoſe.* 19. *Difficultés métaphyſiques ſur les ſubſtances ſpirituelles.* 20. *De la grandeur des ſubſtances ſpirituelles.* 21. *Comment on doit entendre ce que les péres ont dit de la matérialité des ſubſtances ſpirituelles.* 22. *Les péres de l'Egliſe, en combattant quelque erreur, ſembloient ne pas craindre l'extrémité contraire.* 23. *Notions fort obſcures des prémiers Chrétiens ſur les ames.* 24. *Allégorie de Platon du char de l'ame.* 25. *Théologie Païenne ſur les purifications des ames.* 26. *De quelques ames, dont on a dit qu'elles s'abſentoient de leurs corps.* 27. *Diſtinction de pluſieurs ames dans l'homme, ſuivant quelques philoſophes.* 28. *Affinage des ames par trois changements.*

1. Rien n'eſt plus humiliant pour l'eſprit de l'homme, que de ne pouvoir ſe connoître.

RIEN n'eſt plus humiliant pour l'eſprit de l'homme, que de ne pouvoir ſe connoître lui-même, de ne pouvoir comprendre quelle eſt ſa propre nature, comment il exerce ſes facultés, quelle peut être ſon union avec un corps, de quelle eſpéce ſont les liens qui l'attachent à une portion de matiére, de quelle façon une ſubſtance ſpirituelle peut agir ſur les objets ſenſibles & matériels, & recevoir des impreſſions de ces mêmes objets, qui

n'ont avec elle aucune ſorte d'analogie ni de rapport.

Ces ames qui agiſſent ſur leur propre corps, & par les opérations de ce corps ſur toute ſorte d'objets corporels, n'ont au contraire aucune action ſur les autres ſubſtances ſpirituelles qui leur ſont ſemblables : car on ne trouve pas qu'aucune ame opére la moindre choſe ſur une autre ame, ſi non par l'intervention de deux corps.

2. Lumiéres naturelles très bornées ſur la connoiſſance de l'ame.

L'Ecriture ſainte fait connoître que les lumiéres purement naturelles ſont très bornées ſur la connoiſſance de l'ame, qui a toujours été un écueil pour les plus grands génies guidés par la raiſon ſeule. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ces paroles de l'Eccléſiaſte : „ Et j'ai dit [a] en mon cœur : Dieu jugera le juſte & l'injuſte, & alors ce „ ſera le temps de toutes choſes. J'ai „ dit en mon cœur, touchant les enfants des hommes, que Dieu les „ éprouve, & qu'ils ſont ſemblables „ aux bêtes. C'eſt pourquoi les hommes meurent comme les bêtes, & „ leur ſort eſt égal. Comme l'homme „ meurt, les bêtes meurent auſſi. Les „ uns & les autres reſpirent de même, „ & l'homme n'a rien de plus que la bête ? tout eſt ſoumis à la vanité, & „ tout tend en un même lieu ; ils ont „ touts été tirés de la terre, & ils re- „ tournent touts dans la terre. Qui „ connoît ſi l'ame des enfants des hom- „ mes monte en haut, ou ſi l'ame des „ bêtes deſcend en bas ? & j'ai reconnu „ qu'il n'y a rien de meilleur à l'hom- „ me, que de ſe réjouir dans ſes œu- „ vres, & que c'eſt là ſon partage ; car „ qui le pourra mettre en état de con- „ noître ce qui doit arriver après lui ? „

Salomon fait entendre par là [b], „ que l'homme par la ſeule raiſon peut à peine appercevoir la différence qui eſt entre ſon ame & celle des bêtes. On voit en effet que pluſieurs grands eſprits parmi les Païens, ont douté de l'immortalité de l'ame.

La liaiſon des eſprits & des corps, dit S. Auguſtin [c], eſt quelque choſe d'incompréhenſible à l'homme ; & c'eſt néanmoins dans cette liaiſon que tout l'homme conſiſte.

3. Explication de Deſcartes de la maniére dont les objets corporels agiſſent ſur l'ame.

Deſcartes eſt allé plus loin qu'aucun philoſophe dans l'explication de la maniére dont les objets corporels agiſſent ſur l'ame. Il établit ſans aucune preuve la glande pinéale, qui eſt une petite glande ſuſpenduë au milieu

---

[a] Et dixi in corde meo : Juſtum & impium judicabit Deus, & tempus omnis rei tunc erit. Dixi in corde meo de filiis hominum, ut probaret eos Deus, & oſtenderet ſimiles eſſe beſtiis. Idcirco unus interitus eſt hominis & jumentorum, & æqua utriuſque conditio : ſicut moritur homo, ſic & illa moriuntur : ſimiliter ſpirant omnia, & nihil habet homo jumento amplius : cuncta ſubjacent vanitati, & omnia pergunt ad unum locum : de terrâ facta ſunt, & in terram pariter revertuntur. Quis novit ſi ſpiritus filiorum Adam aſcendat ſurſum, & ſi ſpiritus jumentorum deſcendat deorſum ? Et deprehendi nihil eſſe melius quàm lætari hominem in opere ſuo, & hanc eſſe partem illius. Quis enim adducet, ut poſt ſe futura cognoſcat ? *Eccleſ. c. 3. v. 17. & ſeqq.*

[b] *Bible de Saci, in folio.*

[c] Modus quo corporibus adhærent ſpiritus, omninò mirus eſt, nec compreprehendi ab homine poteſt ; & hoc ipſe homo eſt, *S. Aug. de civit. Dei., lib. 21. c 10.*

milieu des cavités du cerveau, pour le siége où l'ame réside, & où elle exerce principalement & immédiatement ses fonctions.

Suivant la philosophie Cartésienne, l'objet sensible frappe l'extrémité du nerf, dans lequel réside le sens particulier; les esprits animaux qui coulent au travers de ce nerf, font leur rapport au sens commun qui répond aux cinq sensations; c'est-à-dire, que les esprits animaux émus par l'objet, vont frapper une partie intérieure du cerveau; d'autres esprits plus déliés tracent dans le cerveau une image de l'objet sensible, & cette image touche un point de la glande pinéale, dans laquelle l'ame réside.

4. On ne peut concevoir l'action de la matiére sur l'esprit.

Mais de quoi nous sert d'approcher de plus en plus de l'endroit que l'ame habite principalement? Nous n'en sommes pas plus avancés, pour arriver par nos efforts, pour ainsi dire, jusqu'à son dernier retranchement. Là notre curiosité est repoussée, sans pouvoir faire aucun progrés. Nous avons beau imaginer tout ce qu'il y a de plus raffiné dans la matiére, concevoir des esprits animaux, la partie la plus déliée du sang, qui agissent de la maniére la plus prompte & la plus imperceptible sur la plus subtile & la plus délicate de toutes les substances corporelles, qui est une glande suspenduë dans les cavités du cerveau: après avoir établi tout cela sans preuves, ou plutôt après avoir fait bien des raisonnements que nous ne concevons pas parfaitement nous-mêmes, après être parvenus jusqu'aux extrémités, de la subtilité de la matiére, nous y trouvons une barriére insurmontable, qui est le passage de cette extrémité à la substance spirituelle, & la maniére dont le corps matériel, quelque délié qu'il soit, peut agir sur l'esprit.

La philosophie moderne vous donne à choisir de trois hypothéses. La prémiére attribuë à l'ame un pouvoir physique de remuer le corps, faculté qu'on peut seulement supposer sans l'entendre dans deux substances hétérogénes.

Dans la seconde hypothése inventée par Leibnits, & qu'il appelle l'harmonie préétablie, il n'y a aucune influence des deux substances l'une sur l'autre; il n'y a qu'une rencontre momentanée des deux méchanismes spirituel & corporel. Leur correspondance ne consiste que dans l'identité du temps, Dieu aïant tellement combiné l'un avec l'autre, que lorsque l'ame est affectée d'une telle modification, le corps éprouve de son côté celle qui lui répond. Ce systéme qui retranche toute communication des deux substances, est une contradiction formelle du sentiment vif & perpétuel que chacun porte au dedans de soi.

Dans le troisiéme systéme des causes occasionnelles, qui est celui de Descartes & du P. Mallebranche, Dieu est le lien & le méditateur de l'union de l'ame, & du corps. Les rapports réciproques établis par l'auteur de la nature, dans l'union de l'ame & du corps, font que l'ame a des affections à l'occasion de certains mouvements du corps, & que le corps exécute des mouvements à l'occasion de certaines affections de l'ame. Nous ne pouvons rien imaginer au delà. L'étude la plus profonde de la nature, & la connoissance la plus parfaite de l'anatomie, peuvent bien faire quelque progrés dans la découverte des effets que cette liaison mutuelle produit au dedans de nous, & des ressorts qui sont remués par elle; mais l'esprit humain ne concevra jamais comment se fait cette communication des impressions dans deux natures différentes, &

en quoi consiste sa propre union, l'union d'une substance spirituelle avec un corps.

5 Raisons de soutenir l'hypothése du siége de l'ame dans la glande pinéale.

Quoique j'aïe dit que Descartes avance sans preuves, que la glande pinéale est le siége principal de l'ame, il faut avouer qu'il en donne une raison vraisemblable & ingénieuse; sçavoir, que les autres parties de notre cerveau sont doubles, de même que nous avons deux yeux, deux mains, deux oreilles, & que comme nous n'avons qu'une seule pensée d'une même chose en même temps, il faut qu'il y ait quelque lieu où les deux images transmises par les deux yeux, où les deux autres impressions qui viennent d'un seul objet, par les organes doubles des sens extérieurs, se puissent assembler, & ne former qu'un espéce avant qu'elles parviennent à l'ame, afin que l'ame n'apperçoive pas deux objets au lieu d'un.

C'est une hypothése très soutenable, que les images & autres impressions reçûës par les organes extérieurs de sens, se réünissent en cette glande par l'entremise des esprits, qui rempliſſent les cavités du cerveau; & il n'y a aucun autre endroit dans le corps où elles puissent être ainsi unies. Cette petite glande est tellement suspenduë entre les cavités du cerveau qui contiennent les esprits animaux qu'elle peut être mûë par eux en plusieurs différentes façons, & qu'elle peut aussi obeïr facilement aux impressions qu'elle reçoit de l'ame. Les différents mouvements de la glande pinéale poussent les esprits qui l'environnent vers les fibres du cerveau, qui les conduisent par les nerfs dans les muscles, au moïen desquels ils remuent les membres. L'altération qui est produite dans le cœur, par le mouvement des passions, n'est sentie comme dans le cœur, que par l'entremise d'un petit nerf qui descend du cerveau vers lui, ainsi que la douleur est sentie dans le pié par l'entremise des nerfs qui communiquent du pié au cerveau. Le sentiment que l'ame rapporte au cœur, ne prouve donc en aucune maniére qu'il soit le siége des passions.

La glande pinéale a toutes les qualités convenables au siége de l'ame. Il doit être une partie unique, afin que l'action du même objet sur deux organes, comme deux yeux, deux oreilles, ne produise sur l'ame qu'une seule impression: secondement cette partie doit être fort proche de la source des esprits animaux, pour pouvoir aisément remuer les membres: troisiémement, elle détermine le cours des esprits animaux, d'une maniére conforme à la volonté. La glande pinéale réünit toutes ces propriétés.

6. Objections de quelques anatomistes au sujet de la glande pinéale.

On objecte à l'hypothése Cartésienne sur cette glande pinéale, que les anatomistes ne trouvent aucuns nerfs qui y aboutissent, & qu'elle est même souvent imperceptible. La réponse est, que la communication des nerfs à la glande pinéale se fait par l'entremise des fibres du cerveau, qui sont si déliées, qu'elles ressemblent à une espéce de moële, au milieu de laquelle la glande est suspenduë.

Sténon, célébre anatomiste, soutient [d] que la glande pinéale n'est point capable des mouvements que Descartes lui attribuë; que les vaisseaux dont elle est entourée ne sont point des artéres qui puissent lui fournir la matiére d'esprits animaux, mais seulement des veines. Ce qui est de certain, c'est que la glande est environnée d'une substance si délicate, qu'il est bien dif-

[d] *Le p. Daniel, dans le voïage du monde de Descartes. p. 75.*

ficile de déterminer au juste ce que c'est, quelle est sa qualité, & si ce sont des artéres ou des veines qui l'environnent.

7. Diverses opinions sur le siége de l'ame.

Hérophile a logé l'ame à peu près comme Descartes, dans le centre du cerveau; Hippocrate dans le ventricule gauche du cœur; Démocrite & Aristote dans tout le corps [e], de même que la bonne santé est répanduë dans toute la personne; Epicure [f] dans l'estomac, car la peur & l'effroi tressaillent en cette partie, & la joie nous flatte à l'entour d'elle. Les Stoïciens placent la principale résidence de l'ame dans le cœur; Erasistrate dans la membrane qui enveloppe le cerveau: Empédocle dans le sang, ce qui est conforme au sentiment de Moyse [g], qui défend par cette raison de manger le sang des bêtes. Galien a pensé que chaque partie du corps a son ame; Straton lui assigne sa place entre les deux sourcils. Platon la divise en trois parties, plaçant la raison dans le cerveau, la colére dans la poitrine, & les desirs qui tendent à la volupté dans les entrailles. Que quelque Dieu juge [h] laquelle de ces opinions est véritable.

8. Philosophes partagés sur l'immortalité de l'ame.

La principale question, & la plus importante au sujet de l'ame, est celle de son immortalité. Simonide, Homére [i], Hippocrate, Galien [k], Alexandre [l] d'Aphrodisée, Pline [m], les deux [n] Sénéques; les Epicuriens, les Saducéens ont crû l'ame mortelle. Pline appelle le sentiment de l'immortalité de l'ame, les illusions d'une nature qui désire ardemment de ne jamais finir. Sénéque dit: J'aurois souhaité de me persuader l'immortalité de l'ame; je me rangeois aisément à l'opinion des plus grands hommes, qui donnent plutôt l'espérance, que la certitude d'une doctrine si agréable; & je me livrois à cette espérance si sublime, mais ces idées se sont évanouies comme un beau songe.

Les Stoïciens donnoient à l'ame une durée très longue, mais non pas éternelle. Cicéron les raille [o] à l'occa-

[e] Ut bona sæpè valetudo cùm dicitur esse
Corporis, & non est tamen hæc pars ulla valentis. *Lucret lib.* 3.

[f] Hîc exultat enim pavor ac metus; hæc loca circùm
Lætitiæ mulcent. *Lucret. lib.* 3.

[g] Sanguinem universæ carnis non comedetis, quia anima carnis in sanguine est: & quicunque comederit illum, interibit. *Levitic. c.* 17.

[h] Harum sententiarum quæ vera sit, deus aliquis viderit. *Cic.*

[i] ... ἀμφὶ δέοι θάνατος χύτο τυμοραῖς ἐς *Il.* 1.

La mort qui détruit l'ame répandit autour de lui ses épaisses ténébres.

[k] *Galien attribuë la pensée à la matiére.* σώματος νοῦντος *Galen. de usu partium, lib.* 8. *c.* 13. *& de usu respirat. c.* 5.

[l] *D. Alberti Magni de naturâ & origine animæ, tractat.* 2. *c.* 5.

[m] Avidæ nunquam desinere mortalitatis commenta. *Plin. lib.* 7. *c.* 55.

[n] Juvabat de æternitate animarum quærere, imò me hercule credere. Credebam enim facilè opinionibus magnorum virorum rem gratissimam promittentium magis, quàm probantium. Dabam me spei tantæ, cùm subito experrectus sum; & tam bellum somnium perdidi. *Senec. epist.* 102.

... ut calidis fumus ab ignibus
Vanescit spatium per breve sordidus,
Ut nubes gravidas, quas modo vidimus,
Arctoï Boreæ dissipat impetus,
Sic hic, quo regimur, spiritus effluet.
Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil,
Velocis spatii meta novissima.
Spem ponant avidi, solliciti metum;
Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quo non nata jacent. *Senec. Troad. act.* 1.

[o] Stoïci autem usuram nobis largiuntur tamquam cornicibus: diu mansuros animos aïunt, semper negant. *Cic. Tuscul. quæst. lib.* 1.

sion de ce sentiment, de ce qu'ils traitent les ames comme les corneilles.

Phérécydes [p], Thalés, Pythagore [q], Anaxagore, Diogéne, Platon [r], Cicéron, ont tenu que l'ame est immortelle. Xénocrate [s], & Speusippus ont attribué l'immortalité aux ames sensitives, Orphée à celles des [t] bêtes, Numenius & Plotin, même aux ames végétatives.

Tatien, & ses disciples appellés Encratites, ont crû que l'ame mourroit, & qu'elle ressuscireroit avec le corps. L'opinion des Stoïciens & d'Averroës étoit [u], qu'il n'y avoit qu'une seule & même ame générale dans touts les hommes.

9. Opinion de Platon qui distinguoit trois ames dans l'homme, réfutée par Albert le Grand.

Albert le Grand réfute [x] le sentiment de Platon, que l'homme a trois ames séparées, la végétative, la sensitive & la raisonnable. Il réfute [y] pareillement l'Opinion d'Orphée, que les ames des bêtes subsistent aprés la destruction de leurs corps. Enfin, il réfute l'erreur d'Averroës [z], que l'ame aprés la séparation du corps, se rejoint à l'ame générale du monde.

10. Preuves de Platon, & de Cicéron de l'immortalité de l'ame.

Les preuves apportées par Platon [a], pour prouver l'immortalité de l'ame, sont principalement fondées sur ce que toutes choses naissent de leurs contraires, & que par conséquent la mort doit reproduire la vie, comme la vie produit la mort: doctrine qui n'a aucun fondement réel, & qui conduit à l'opinion de la métempsychose. Il allégue la réminiscence qui est dans l'esprit de touts les hommes, & qui fait qu'étant bien interrogés, ils trouvent d'eux-mêmes les réponses convenables, parce qu'ils apportent en naissant la connoissance des relations qui sont entre les objets: ainsi apprendre selon lui, n'est autre chose, que se souvenir de ce qu'on avoit sçû avant que l'ame fût unie au corps: or si l'ame existoit avant que d'être unie au corps, pourquoi cesseroit-elle d'être aprés la séparation de son corps [b]? Cette preuve très frivole supposeroit faussement que l'ame a toujours existé.

---

[p] Pherecides Syrus primus dixit animos hominum esse sempiternos. *Cic. loc. citat.*

[q] *Pythagore est le prémier qui ait enseigné le dogme de l'immortalité de l'ame, suivant Maxime de Tyr, Dissertat.* 28.

[r] *Platon dans le dialog. de Gorgias parle d'un Juge qui fera une destinée à chacun après cette vie, selon son mérite & dans le dixiéme livre de la république, il traite fort amplement des récompenses & des punitions des ames après la mort.*

[s] Plato animæ distinctionem commentus, partem ejus quæ rationalis dicitur, exemit à corruptione, & superstitem corpori fecit, reliquas interire sivit. Proclus & Porphirius solam partem animæ rationalem voluerunt esse immortalem, cæteras corruptibiles. Xenocrates verò, & Speusippus sensitivam quoque immortalem esse contenderunt. Numenius autem & Plotinus vegetativam pariter immortalem asseveraverunt. Anaxagoras & Diogenes immortalem esse humanam animam simpliciter existimarunt. Adversam huic semitam, & sensibus corporis mancipati, & Democritus & Epicurus postea tenuit. *Joan. Francisc. Picus Mirandula, in exam. vanit. doctr. gent. lib.* 1. *c.* 14.

[t] *Div. Albert. Magn. de naturâ & orig. animæ, tractat.* 2. *c.* 12.

[u] *Pomponat. de incantat. c.* 10.

[x] *Div. Albert. Magn. Isagoge in libr. Aristot. de animâ c.* 4.

[y] *Id. de nat. & orig. anim. tract.* 2. *c.* 12. *& lib. de animâ lib.* 16. *tract.* 1. *c.* 11. *&* 12.

[z] *Id de unitate intellectûs cont. averr.*

[a] *Plat. in Phædon. & in menon.*

[b] *Platon dit dans le Phédre que l'ame est éternelle parce qu'elle n'a pas été engendrée; & il dit dans le Timée que l'ame a été créée avant le corps, & qu'elle a été engendrée par la meilleure des causes intellectuelles & éternelles. Dans le Phédre il a égard à l'idée de l'ame comme éternelle en Dieu; dans le Timée il parle de l'existence de l'ame, dont il rapporte le principe à la création que Dieu en a faite.*

Platon ajoute qu'une ſubſtance qui tire ſon mouvement d'elle-même, ne peut être ſujéte à la mort; que l'ame étant un être fort ſimple, ſans compoſition & ſans mêlange, il eſt impoſſible qu'elle ſoit ſujéte à la corruption & à la diſſolution. (C'eſt la preuve que Cicéron [c] fait valoir.) Enfin Platon donne pour derniére preuve, que puiſqu'on voit le plus ſouvent en ce monde les bons dans l'adverſité, & les méchants dans la proſpérité, il faut qu'il y ait une autre vie, où les bons ſoient récompenſés, & les méchants punis. Il conclut que notre ame étant immortelle, la vie la plus longue comparée à l'éternité, n'eſt qu'un point, ou plutôt n'eſt rien. Il fait dire [d] à un mort reſſuſcité, qu'il s'eſt trouvé avec un grand nombre de morts, dont la ſéparation fut faite, que les bons furent mis à la droite, les méchants à la gauche, en préſence des juges divins, qui prononcérent un jugement, ſuivant lequel les bons furent élevés dans le ciel, & les méchants précipités dans l'abime.

Cicéron [e] joint aux preuves de Platon, le conſentement général des nations, à rendre aux morts les derniers devoirs, & à obſerver avec beaucoup d'attention & de ſcrupule, les cérémonies qui ſe pratiquent au trépas; cette inquiétude qui eſt née avec nous pour l'avenir; l'ardeur d'immortaliſer ſon nom, & l'origine de l'ame, qui ne peut être rapportée qu'à Dieu, puiſqu'il n'y a rien dans aucune ſubſtance materielle, dont l'ame puiſſe avoir été produite.

11. Autres preuves naturelles de l'immortalité de l'ame.

Ajoutons à ces preuves des anciens philoſophes, une réflexion qui paroît bien claire & bien convaincante. Si l'ame eſt mortelle, il faut qu'elle ſoit matérielle; car la ſeule matiére compoſée de parties, eſt ſujéte à la diſſolution, qui fait la mort. Si notre ame eſt matérielle, il s'enſuit qu'elle n'eſt qu'un arrangement, un compoſé de pluſieurs petites parties matérielles trés déliées, beaucoup plus ſubtiles, ſi l'on veut, que des étincelles, ou qu'une fumée: que ces corpuſcules par leur mouvement, leur diſpoſition, ou leur configuration produiſent tout ce qu'il y a de noble & d'excellent dans la penſée. De cette ſuppoſition il ſuivroit néceſſairement que la vérité des prémiers principes ne ſubſiſte que par l'arrangement de quelques petits corps matériels, que ſi ces parcelles ſe mouvoient dans un autre ſens, ou ſi elles avoient un arrangement contraire à celui qu'elles ont, nous aurions des notions toutes contraires, notre régle de juger ſeroit renverſée, & qu'ainſi les prémiers principes, ces vérités éternelles qui frappent l'eſprit de leur évidence, & à la certitude deſquelles nous ne pouvons pas refuſer notre conſentement, ne ſeroient pas des axiomes aſſurés. Quelle abſurdité de conſéquences naîtroit donc du doute de l'immortalité de l'ame? Cette preuve de ſon immortalité a une certitude égale à celle de ces axiomes: Que deux & deux ſont quatre, que le tout eſt plus grand que ſa partie, &c.

Après tout; eſt-ce une choſe bien difficile à connoître, que la différence

[c] In animi autem cognitione dubitare non poſſumus, niſi in phyſicis planè plumbei ſumus, quin nihil ſit animis admixtum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex. Quod cùm ità ſit, certè nec ſecerni, nec dividi, nec diſcerpi, nec diſtrahi poteſt, nec interire igitur. *Cic. Tuſcul. queſt. lib. 1. Cicéron fait le même raiſonnement dans le livre de la vieilleſſe.*

[d] *Plat. de la républ. liv 10.*

[e] *Cic. Tuſcul. queſt. lib. 1.*

qui est entre l'ame & le corps, entre ce qui pense & ce qui est étendu? Faut-il une grande pénétration d'esprit, pour comprendre qu'une pensée n'est rien de rond ni de quarré? que l'étenduë n'est capable que de différentes configurations & de différents mouvements, & non pas de pensée & de raisonnement? & qu'ainsi ce qui pense & ce qui est étendu, sont deux êtres tout-à-fait opposés? Cependant cela seul suffit pour prouver indépendamment de la révélation, que l'ame est immortelle. Car si l'esprit n'est pas étendu, il n'est pas divisible; & s'il n'est pas divisible, il n'est pas sujet à la destruction. Comment pourroit-on s'imaginer que l'esprit fût étendu & divisible? On peut par une ou plusieurs lignes couper toute sorte de figures? mais par quelles lignes peut-on concevoir qu'un sentiment de plaisir, qu'une douleur, qu'un désir, qu'une pensée puissent être coupés? quelle figure résulteroit de cette division; Ce que la forme est au corps, la pensée l'est à l'esprit. Si le corps est capable d'un nombre inconcevable de configurations, l'esprit est aussi capable d'un nombre immense de différentes idées & de differentes modifications. Comme aprés notre mort, la substance de notre chair se résoudra en d'autres configurations sans s'anéantir, de même notre ame, après sa séparation du corps, aura des sentiments bien différents de ceux qu'elle a pendant cette vie.

La séparation des parties matérielles, quoiqu'elles ne soient pas anéanties, est la mort du corps; mais l'ame n'a point de parties qui puissent être divisées. Il est étonnant que tous les philosophes Païens ne se soient pas réünis dans un sentiment qui est évident par lui-même, à ne consulter que la raison; & qu'ils ne se soient pas rendus à cette preuve emploïée par Platon & par Cicéron, que l'ame ne peut être matérielle, & que par conséquent elle est indissoluble & immortelle.

L'immortalité de l'ame n'a pas été débattuë avec plus de chaleur par les philosophes, que le sentiment [f] particulier d'Aristote sur cette question. 12. Question du sentiment d'Aristote sur l'immortalité de l'ame débattuë avec beaucoup de chaleur.

Aristote dans les livres de l'ame, dit qu'il y a point de connoissance si difficile à acquérir que celle de l'ame; il réfute les sentiments des Philosophes qui l'ont précédé, dont les principaux étoient, que l'ame est un feu; qu'elle n'est qu'une harmonie qui résulte de la bonne disposition des parties & des organes du corps; qu'elle est d'une matiére corporelle très subtile. Il donne ensuite deux définitions de l'ame, l'une que l'ame est le prémier acte du corps organisé, aïant la vie en puissance (c'est à dire, pouvant faire les fonctions vitales); l'autre, que l'ame est le prémier principe, par lequel nous voïons, nous sentons, & nous raisonnons. Aristote appelle l'ame des bêtes [g], une substance corruptible; & il donne clairement à entendre par un contraste nécessaire, qu'il tient l'esprit de l'homme, un esprit incorruptible, & par conséquent immortel. Il me paroît qu'il s'explique très formellement, & qu'il ne laisse aucun doute de son sentiment de l'immortalité de l'ame, lorsqu'il l'appelle un être simple [h], & sans au-

[f] *On dit même qu'Hermolaüs Barbarus patriarche d'Aquilée évoqua le démon pour apprendre la veritable signification du terme* ἐντελέχεια, *dont Aristote se sert souvent en parlant de l'ame. Le sens de ce mot est proprément une perfection d'harmonie.*

[g] Νοῦς φθαρτός.

[h] απαθῆ καὶ ἀμιγῆ εἶναι.

Τὸ μὲν αἰσθητικὸν οὐκ ἄνευ σώματος, ὁ δὲ νοῦς χωριστός.

Καὶ τοῦτο μόνον ἀΐδιον, καὶ ἀθάνατον.

un mélange, lorſqu'il dit que le ſentiment eſt quelque choſe de corporel, au lieu que l'eſprit eſt entiérement diſtinct du corps, & que l'eſprit ſeul eſt éternel & affranchi des loix de la mort. Il diſtingue trois ames dans l'homme, conformément à la doctrine de Platon; la végétante, la ſenſitive & l'intellectuelle, ajoutant qu'il n'y a que cette derniére qui ſoit immatérielle & immortelle. Dans le douziéme livre de ſa métaphyſique, il ne s'explique pas moins formellement, ſi ce n'eſt que ce qu'il en dit, n'eſt qu'en forme de propoſition, & non de réſolution. La queſtion qu'il fait dans le prémier livre de ſa morale à Nicomachus, Si les défunts ont quelque ſentiment de la bonne ou de la mauvaiſe fortune de leurs amis vivants, ſur laquelle il conclut qu'ils en ſont touchés ſi légérement, que cela ne peut altérer leur bonheur, ſuppoſe néceſſairement l'immortalité de l'ame.

J'avoue qu'après des paſſages qui paroiſſent ſi déciſifs, il eſt étonnant qu'Alexandre d'Aphrodiſée, qui eſt celui de touts les commentateurs d'Ariſtote, qui l'a le mieux entendu, attribuë à Ariſtote le ſentiment que l'ame eſt mortelle. Alexandre d'Aphrodiſée a été ſuivi de pluſieurs Péripatéticiens, qui ont penſé que ce qu'Ariſtote a dit de l'immortalité de l'ame, doit s'entendre de l'ame générale du monde, ou qu'il ne s'en eſt expliqué ainſi que par politique, & par la crainte de la ciguë de Socrate, puiſque touts ſes principes phyſiques & métaphyſiques ſont incompatibles avec l'immortalité de l'ame. Sa définition de l'ame, qu'elle eſt l'acte d'un corps organique, ſeroit tout-à-fait défectueuſe, en ſuppoſant ſon immortalité. Selon les principes de ſa phyſique, rien ne peut être éternel dans ſa durée, qui ne le ſoit auſſi dans ſon origine. Il ſe mocque de Solon, qui a remis la félicité de l'homme après la mort, auquel temps Ariſtote aſſure qu'il n'y a plus ni bien ni mal à eſpérer. Quelques-uns lui ont attribué l'opinion de la métempſychoſe d'homme à homme: il a rejetté très expreſſément celle de Pythagore & de Platon, qui faiſoit paſſer les ames des hommes dans les corps des bêtes.

On connoît par un paſſage [i] de la Cerda ſur Tertullien, que non ſeulement les ſçavants ſe ſont mis fort en peine de ſçavoir ce qu'Ariſtote a crû de l'immortalité de l'ame, mais qu'ils ont même regardé comme une queſtion très importante, de ſçavoir ſi Tertullien, Plutarque, ou d'autres, ont penſé ou non, que le ſentiment d'Ariſtote fût, que l'ame étoit immortelle.

Pomponace dans ſon traité de l'immortalité de l'ame, rapporte quantité de raiſonnements d'Ariſtote & d'Averroës, deſquels il réſulte que l'ame eſt immortelle ſimplement, & mortelle ſelon quelque choſe. Il en rapporte enſuite d'autres entiérement oppoſés, tirés auſſi d'Ariſtote, dont il réſulte au contraire, que l'ame eſt mortelle ſimplement, & immortelle ſelon quelque choſe. Il conclut qu'Ariſtote a crû que l'ame étoit mortelle, & il déclare ſon propre ſentiment, qu'on ne peut prouver l'immortalité de l'ame par des raiſons tirées de la nature; qu'il n'appartient qu'à Dieu d'apprendre aux hommes une vérité dont il n'y a point de preuve naturelle. Il finit ſon ouvrage, en diſant: Je me ſoumets en cela, comme en toute autre choſe au ſaint ſiége Apoſtolique.

Ce traité fit beaucoup de bruit; toute l'échole dans laquelle Ariſtote régnoit abſolument, s'éleva contre

[i] *La Cerda in Tertullian. de reſurrect. carn. c. 2.*

Pomponace ; pluſieurs ſçavants s'offenſérent, non ſeulement du tort qu'il faiſoit à la réputation d'Ariſtote, mais encore de ce que Pomponace nioit les preuves naturelles de l'immortalité de l'ame. Les prédicateurs déclamérent contre Pomponace; le patriarche de Veniſe défendit la lecture de ce traité, & le ſénat défendit de le débiter.

Pomponace [k] compoſa trois livres d'apologie pour répondre à ſes adverſaires. Il y ſoutint de nouveau, qu'Ariſtote n'a pas crû l'immortalité de l'ame, & qu'on ne peut la prouver par des raiſons naturelles; que pour lui, il croïoit l'ame immortelle, & qu'il étoit prêt de mourir pour ſoutenir cette vérité, parce que Dieu l'a révélée aux hommes. Enſuite la chaleur de la diſpute lui faiſant franchir les bornes de la raiſon, il s'efforce de prouver que l'immortalité eſt contraire aux principes naturels; que c'eſt prophaner la foi, que de mêler les raiſons naturelles avec ce qu'elle nous enſeigne, & qu'il eſt indigne d'un Chrétien de ſe mettre en peine de prouver l'immortalité de l'ame, par des preuves tirées de la nature, & par des raiſonnements humains.

13. L'opinion des Sacucéens de la mortalité de l'ame nouvelle parmi les Juifs.

Puiſque j'ai parlé de l'opinion des Saducéens, de la mortalité de l'ame, il eſt à propos d'obſerver que ce ſentiment n'étoit pas ancien parmi les Juifs. Il commença du temps d'Antigone, préſident du Sanhédrin après Simon le Juſte. Antigone [l] aïant enſeigné qu'il ne falloit pas obéir à Dieu, & pratiquer la loi en vûë des récompenſes ou des peines, ſes diſciples prirent occaſion de dire qu'il n'y avoit après cette vie, ni peines ni récompenſes. On lit dans le Talmud, que le nom de Saducéen fut tiré de Sadoc diſciple d'Antigone. Le ſentiment de cette ſecte ſur la mortalité de l'ame, étoit contraire aux livres de Moyſe [m] qui dit que Dieu forma l'homme du limon de la terre, & qu'il lui inſpira un ſouffle de vie, & que l'homme fut animé d'un ſouffle de vie: par où il eſt clair que l'ame a une origine bien différente du corps. De plus, il eſt dit [n] que Dieu a fait l'homme à ſon image. Jacob dit: Je dormirai avec mes péres, expreſſion qui marque clairement l'attente d'un réveil & d'une réſurrection. Si les ames, ſuivant Moyſe, n'étoient pas immortelles, le Dieu des vivants ne ſe nommeroit pas le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. Balaam [o] ſouhaite de mourir de la mort des Juſtes: & leur mort aïant été le plus ſouvent malheureuſe & violente, le ſouhait de Balaam ne peut ſe rapporter qu'au bonheur d'une autre vie. Ces paſſages ne ſont tirés que des livres de Moyſe, reconnus pour ſeuls canoniques par les Saducéens. Les livres [p] de Job, de [q] Salomon, des [r] prophétes & des Machabées [s] s'expriment

14. Preuves de l'immortalité de l'ame par les livres de l'ancien Teſtament.

---

[k] *Le traité intitulé* Tractatus contradictoris; *la reponſe à Auguſtinus Niphus, intitulée* Defenſorium, *& des propoſitions intitulées* Solutiones rerum.

[l] *Antigone mourut l'an 23 du regne de Ptolémée Philadelphe 262. ans avant J. C. Prideaux hiſt. des Juifs, t. 3. part. 2. liv. 2. p. 108.*

[m] Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ & inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum vitæ, & factus eſt homo in animam viventem. *Gen. c. 2. v. 7.*

[n] *Gen. c. 1. v. 26.*

[o] *Num. c. 23. v. 10.*

[p] Credo quod redemptor meus vivit, & in noviſſimâ die reſurrecturus ſum, &c. *Job.*

[q] Juſtum & pium judicabit Deus, & tempus omnis rei tunc erit. *Eccleſ. c. 3.*

[r] Aſcendent gentes in vallem Joſaphat, quia ibi ſedebo, ut judicem omnes gentes. *Joël.*

[s] Pia & ſalubris cogitatio orare pro defunctis, *Machab. lib. 2. c. 12.*

ment ſur l'immortalité de l'ame, & ſur la réſurrection des corps, dans les termes les plus formels & les plus clairs.

15. Diverſes opinions ſur l'égalité ou inégalité des ames.

La plus grande partie des philoſophes a ſoutenu que Dieu a créé les ames égales, & que leurs opérations plus ou moins parfaites dépendent des organes des corps qu'elles animent. Platon & Deſcartes ſont du ſentiment oppoſé, que Dieu en créant les ames, a mis de la différence entr'elles; ce que Platon [t] exprime par leur formation des differents métaux d'or, d'argent & de fer.

Brantome [u] ne peut ſe perſuader que l'ame d'un héros & d'une femme accomplie ſoit de même nature que celle d'un faquin ou d'une femme mauſſade.

Plutarque dit qu'il ne trouve point ſi grande diſtance de bête à bête, que d'homme à homme; & Montagne [x] ajoute: „ A la vérité je trouve ſi loin „ d'Epaminondas, comme je l'imagine, „ juſques à tel que je connois, je dis capable de ſens commun, que j'enchérirois „ volontiers ſur Plutarque, & dirois qu'il „ y a plus de diſtance de tel homme à „ tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle bête „. Charron a emprunté cette même réflexion de Montagne.

S. Auguſtin [y] blâme le ſentiment de ceux qui ont écrit que les femmes ne participeront à la réſurrection, qu'en changeant de ſexe.

16. Différentes définitions de l'ame.

Plutarque [z] rapporte les définitions de l'ame par pluſieurs philoſophes. Thalés l'a définie, une nature ſe mouvante toujours & de ſoi-même: Pythagore, un nombre ſe mouvant ſoi-même: Platon, une ſubſtance ſpirituelle ſe mouvante par ſon eſſence & par nombre harmonique: Ariſtote, l'acte prémier d'un corps organiſé, aïant la vie en puiſſance: Dicéarque, l'harmonie & la concordance des quatre éléments: Aſclépiade, un exercice commun de touts les ſentiments enſemble. On trouve auſſi dans Macrobe [a] différentes définitions de l'ame, données par les philoſophes anciens.

17. Opinions diverſes ſur la nature de l'ame.

L'ame, ſuivant Anaxagore, Anaximéne, Anaximandre, Archélaüs [b], eſt un compoſé des parties les plus déliées de l'air; ſelon Empédocle [c], c'eſt un ſang répandu autour du cœur, ſelon Démocrite [d], un compoſé

[t] *Plat. de republ. l* 3.

[u] *Brantom. hom. illuſtr. t.* 1. *art. de* M. de Monpezat.

[x] *Eſſ. de Montagn. liv.* 1. *ch.* 43. *Charron de la ſageſſe, liv.* 1. *ch.* 37. *édition de Bourdeaux, ou liv.* 1. *ch.* 41. *édition de Paris.*

[y] *S. Aug. de civit. Dei, l.* 22. *c.* 17.

[z] *Plutarch. de placit. philoſophor. l* 4. *c.* 2.

[a] plato dixit animam eſſentiam ſe moventem; Xenocrates numerum ſe moventem; Ariſtoteles ἐντελέχειαν; Pythagoras & Philolaüs harmoniam; Poſſidonius ideam; Aſclepiades quinque ſenſuum exercitium ſibi conſonum; Hippocrates ſpiritum tenuem per corpus omne diſperſum; Heraclides Ponticus lucem; Heraclitus Phyſicus ſcintillam ſtellaris eſſentiæ; Zeno concretum corpori ſpiritum; Democritus ſpiritum inſertum atomis, hâc facilitate motûs, ut corpus illi omne ſit pervium: Critolaüs Peripateticus conſtare eam de quintâ eſſentiâ; Hipparchus ignem; Anaximenes aëra; Empedocles & Critias ſanguinem; Parmenides ex terrâ & igne; Xenophanes ex terrâ & aquâ; Boëthos ex aëre & igne; Epicurus ſpeciem ex aëre & igne & ſpiritu mixtam. *Macrob. in ſomn. Scipion. lib.* 1. *c.* 14.

[b] Ἀναξιμένης ἀὴρ ἄπειρος, *Diog. Laërt l.* 8. Τὰ ἐν τῷ ἀέρι ξύσματα. *Ariſtot. de animâ, lib.* 1. *c.* 2.

[c] Empedocles autem animum eſſe cenſet cordi ſuffuſum ſanguinem. *Cic. Tuſc. quæſt. l.* 1.

[d] Democritum autem magnum illum quidem virum, ſed levibus & rotundis corpuſculis efficientem animum concurſu quodam fortuito omittamus. *Cic. loc. citat.*

d'atomes légers & ronds; suivant Protagoras d'Abdére, disciple de Démocrite, l'ame n'est autre chose que les cinq sens; selon Héraclite, c'est [e] une évaporation des humeurs; Macrobe a attribué une autre opinion à Héraclite, & il lui fait dire que l'ame est une étincelle [f] de l'essence des étoiles. Epicharme tiroit du soleil la substance des ames. Zénon [g] & les Stoïciens enseignoient que l'ame est un feu. Epicure, dit Plutarque, croit que l'ame est un mêlange de quatre choses, de feu, d'air, de vent, & d'un quatriéme principe qui n'a point de nom, & qu'il explique par une force sensitive. Héraclide de Pont, croïoit que l'ame étoit une portion de la lumiére; Marc Antonin, qu'elle étoit quelque chose de semblable au vent [h] & une exhalaison du sang. Il dit ailleurs [i] que l'ame est une portion de la divinité qui habite au dedans de nous: ce que Sénéque exprime [k] par ces paroles: Dieu est près de toi, il est avec toi, il est au dedans de toi-même. L'ame, selon Hippocrate, est un esprit délié, répandu par tout le corps; selon Critolaüs, c'est une cinquiéme essence, tirée du plus subtile des quatre éléments; suivant Pythagore; & Philolaüs, c'est une harmonie, une perfection des organes du corps. Dicéarque soutenoit qu'il n'y avoit point d'ames [l], que cette faculté d'agir & de sentir étoit également répanduë dans touts les corps vivants, qu'elle en étoit inséparable, & que ce n'étoit rien autre chose, que le corps lui-même figuré, & tempéré de maniére qu'il pût agir & avoir du sentiment.

Platon [m] & Macrobe [n] disent que Dieu a composé l'ame de l'univers, de l'arrangement & de la vertu des nombres.

Tertullien a crû que toutes les ames [o] avoient été créées en Adam, & qu'elles venoient toutes du prémier homme. Origéne, & plusieurs autres après lui, ont soutenu la préexistence des ames. Les Platoniciens s'efforçoient de prouver [p] que l'ame ne peut avoir eu de commencement, parce qu'elle se meut elle-même, & qu'elle est le principe du mouvement; Aristote soutenoit au contraire, que l'ame bien loin d'être le principe du mouvement, n'est capable d'aucune sorte de mouvement.

On ignore, dit Lucréce [q], la nature de notre ame; si elle est née

[e] Εἴπερ τὴν ἀναθυμίασιν *Aristot. de animâ l.1.c.2.*

[f] Scintillam stellaris essentiæ. *Macrob. loc. citat.*

[g] Zenoni stoïco animus ignis videtur. *Cic. loc. citat.*

[h] Anima, quasi ἄνεμος, ventus.

[i] *Réflex. de M. Anton. l.v 3.*

[k] Propè est à te Deus tecùm est, intus est. *Sen. epist. 41.*

[l] Nihil esse omninò animum, & hoc nomen totum inane, frustraque & animalia & animantes appellari, neque in homine esse animum vel animam, nec in bestiâ; vimque illam omnem quâ agamus aliquid, vel sentiamus in omnibus corporibus vivis æqualiter esse fusam, nec separabilem à corpore esse, quippe quæ nulla sit, nec sit quidquam nisi corpus unum & simplex ita figuratum, ut temperatione naturæ vigeat & sentiat. *Cic. Tuscul. quæst. lib.1.*

[m] *Plat. in Tim.*

[n] *Macrob. in somn. Scip. lib.2.c.2.*

[o] Anima velut surculus quidam ex matrice Adam .... igitur ex uno semine tota hæc animarum redundantia agitur. *Tertull. de animâ.*

[p] *Macrob. in somn. Scipion. lib.2. c.12. & 13.*

[q] Ignoratur enim quæ sit natura animaï;
Nata sit, an contrà nascentibus insinuetur;
Et simul intereat nobiscum morte dirempta;
An tenebras Orci visat, vastasque lacunas;
An pecudes alias divinitus insinuet se.
Lucret. lib.1.

avec l'homme, ou ſi étant formée d'ailleurs, elle s'inſinuë dans les corps tendres & récemment formés: ſi elle périt avec le corps, étant diſſipée par la mort: ou ſi elle va habiter les eſpaces vaſtes & ténébreux des enfers: ou ſi elle eſt envoïée par une divine puiſſance dans les corps des autres animaux.

N'eſt ce pas une choſe ridicule, ajoute ce poëte[r], que les ames ſe tiennent toujours prêtes, pour ſe rendre obéiſſantes aux exploits de Venus? & qu'elles ſoient alertes, pour ſe diſputer à qui s'inſinuëra la prémiére dans un corps?

Examinons les raiſonnements de Lucréce ſur la mortalité de l'ame. Pourquoi, dit-il [s], la férocité des lions, la fineſſe des renards, la viteſſe des cerfs eſt-elle tranſmiſe par la génération? ſi ce n'eſt que la ſemence contient les qualités de l'ame. Ne la voions-nous pas croître[t], & vieillir avec le corps? être affoiblie par des maladies [u], & rétablie par le ſecours de la médecine? Or ſi elle eſt attaquée par des atteintes matérielles [x], elle ne peut éviter les coups de la mort.

Touts ces raiſonnements portent ſur un prineipe faux, en ce que ce poëte attribuë à l'ame ce qui ſe paſſe uniquement dans les organes du corps. Si les qualités des péres ſe tranſmettent dans la génération, c'eſt par la reſſemblance des tempéraments matériels. Si l'ame paroît croître & vieillir avec le corps, c'eſt que les organes qui ſervent à toutes ſes facultés, ſe développent ou s'uſent: & il eſt évident de la même maniére, que la maladie n'affoiblit; & que la ſanté ne rétablit que le corps. Si l'on donnoit à un vieillard l'œil d'un jeune homme, il verroit auſſi clair qu'autrefois. L'affoibliſſement de la maladie ou de la vieilleſſe ne vient pas de ce que l'ame a ſouffert dans ſa propre ſubſtance, mais de l'altération des organes dont elle ſe ſert. La dépendance mutuelle que nous éprouvons entre l'ame & le corps ne nous conduit nullement à croire une identité de ſubſtance. Dieu a pû établir l'une d'elles, comme la cauſe occaſionnelle des modifications de l'autre, ſans qu'elles aïent d'ailleurs aucun rapport. Nous obſervons même que la prudence accompagne ordinairement la vieilleſſe, preuve que l'ame ne ſe ſent pas toujours des infirmités du corps, puiſque celle-là gagne ſi ſouvent, où celui ci perd beaucoup.

28. Da la métempſychoſe.

Parmi les différentes opinions qui concernent les ames, comment un ſentiment auſſi abſurde que celui de la métempſychoſe, a-t'il pû ſe répandre parmi tant de nations, entre leſquelles les temps, & les lieux ont mis une ſi grande diſtance, & qui ſont ſi différentes par les mœurs, par l'éducation, & par le génie? De-

[r] Denique connubia ad Veneris partuſque ferarum
Eſſe animas præſtò deridiculum eſſe videtur,
Et ſpectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter ſe, quæ prima potiſſimaque inſinuetur. *Lucret. lib.* 3.

[s] Denique cur acrum violentia triſte leonum
Seminium ſequitur, dolus vulpibus & fuga cervis
A patribus datur, & patrius pavor incitat artus?
Si non certa ſuo quia ſemine ſeminioque
Vis animi pariter creſcit cùm corpore toto. *Lucret. lib.* 3.

[t] ...gigni pariter cùm corpore & unà
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem. *Ib. lib.* 3.

[u] ... mentem ſanari, corpus ut ægrum
Cernimus, & flecti medicinâ poſſe videmus. *ib.*

[x] .. corpoream naturam animi eſſe neceſſe eſt,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat. *Ib.*

cier [y] tâche de juſtifier Pythagore, de l'opinion de la métempſychoſe, & d'établir que ce philoſophe n'en a jamais parlé comme d'un dogme, mais comme d'une parabole morale, pour inſpirer à l'ame l'averſion de ſes défauts; & qu'on doit entendre allégoriquement ce que Pythagore enſeignoit, que les ames qui ont été violentes & farouches [x], ſont envoïées dans des corps d'ours; celles qui ſont coupables de rapines & de brigandages, dans des corps de loups; les ames trompeuſes & de mauvaiſe foi, dans des corps de renards; juſqu'à ce qu'après une longue ſuite d'années, & pluſieurs paſſages dans des corps d'animaux, elles boivent [a] de l'eau du fleuve d'oubli, & ſont rétablies dans leur prémiére condition d'ames humaines;

L'opinion de la métempſychoſe tirée des Egyptiens, a été enſeignée par Orphée, & autres poëtes, beaucoup plus anciens, que Pythagore. Hérodote [b] dit que les Egyptiens croïoient la métempſychoſe, & que Pythagore puiſa chez eux cette opinion. L'empereur Julien rapporte [c] que Zamolxis l'enſeigna aux Gétes: Céſar attribuë la [d] même opinion aux Druides Gaulois: Appien, aux [e] Allemands: ſaint Auguſtin [f], aux Manichéens, & il s'eſt trouvé, parmi les Chrétiens, d'autres hérétiques qui enſeignoient la métempſychoſe: les Albigeois ont ſoutenu les tranſmigrations ſucceſſives des ames dans des corps humains, & même dans les animaux. Les Phariſiens [g], ſuivant Joſeph, ſoutenoient la métempſychoſe, & le tétrarque Hérode [h] croïoit que l'ame de Jean-Baptiſte avoit paſſé dans le corps de Jéſus-Chriſt. Les Brachmanes des Indes [i] s'eſtiment heureux de mourir, en tenant une queuë de vache, eſtimant que cette poſture peut beaucoup contribuer à faire recevoir leurs ames dans les corps des vaches, & que c'eſt l'état le plus tranquille, & la meilleure ſituation des ames, en attendant qu'elles retournent dans un corps humain.

Dans le neuviéme ſiécle, Ratramne réfuta, par ordre d'Odon évêque de Beauvais, les erreurs d'un moine de l'abbaïe de Corbie, qui avoit écrit que touts les hommes étoient d'une même ſubſtance, & n'avoient qu'une même ame. Ce ſentiment reveroit aſſez à celui des Stoïciens.

Matthieu Palmieri, poëte Florentin du quinziéme ſiécle, avance dans ſon poëme de la cité de la vie, que nos ames ſont des anges, qui dans la révolte de Lucifer ſe tinrent neutres, & ne voulurent prendre aucun parti; que Dieu par punition relégua ces anges dans des corps, afin qu'ils puſſent être ſauvés ou damnés, ſuivant la conduite vertueuſe ou criminelle,

[y] *Dacier vie de Pythagore.*

[x] ..... muta ferarum
Cogit vincla pati, truculentos ingerit urſis,
Prædonesque lupis, fallaces vulpibus addit.
Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, Lethæo purgatos flumine tandem
Rurſus ad humanæ revocat primordia vitæ. *Claudian. in Ruſin lib. 2.*

[a] Has omnes ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno:
Scilicet immemores ſupera ut convexa reviſant
Rurſus, & incipiant in corpora velle reverti *Virg. Æneid. lib. 6.*

[b] *Herodot. Euterp.*

[c] *Julian. in Cæſarib.*

[d] *Cæſar, comment. de bell. Gall. l. 6.*

[e] *Appian. in Celtic.*

[f] *S. Aug. lib. de hæreſib. c. 46.*

[g] *Joſeph antiq. liv. 18. ch. 2. & de la guerre contre les Rom. liv. 2. ch. 12.*

[h] *Matth. c. 14. v. 2.*

[i] *Lep. Laffiteau, mœurs des ſauvag. Amér. t. 1. p. 411. in 4°.*

qu'ils auroient tenuë en ce monde : cette invention poëtique reſſemble fort à l'opinion, qui avoit été enſeignée par Pythagore[k], que nos ames ſont des démons déchus par le péché de leur état, & relégués par punition dans des corps : ce que Platon a imité dans le Cratyle, où il appelle le corps la priſon de l'ame.

Le pére Bouchet Jéſuite [l], rapporte ainſi une converſation, qu'il eut avec un Brame Indien. „ J'eus autrefois un long entretien, avec un Brame Indien, qui ſe ſervoit de cette comparaiſon : Repréſentez-vous pluſieurs milliers de vaſes, grands, petits, médiocres, tous remplis d'eau. Imaginez-vous, que le ſoleil donne à plomb ſur ces vaſes : n'eſt-il pas vrai, que dans chacun d'eux il grave ſon image ? que l'on y voit un petit ſoleil, ou plûtôt un amas de raïons, qui ſortent immédiatement du corps brillant de cet aſtre ? C'eſt me, diſoit-il, ce qui ſe paſſe dans le monde : les vaſes ſont les differents corps ; l'ame émane de Dieu, de même que les raïons émanent du ſoleil. Je lui demandai s'il penſoit, que dans la diſſolution des corps, les ames étoient détruites, de même que les images du ſoleil ne ſubſiſtoient plus, dès que le vaſe étoit briſé. Il me répondit que comme ces mêmes raïons, qui avoient formé ces images dans les vaſes briſés, ſervoient à former d'autres images dans d'autres vaſes pleins d'eau, de même les ames obligées de quitter les corps qui périſſent, vont animer d'autres corps, qui ſont frais & vigoureux. Mais pourſuivis-je, pourquoi cette portion de la divinité, qui anime les hommes, commet-elle de ſi grands crimes ? N'eſt-il pas ridicule d'attribuer à une partie de Dieu même, des péchés auſſi honteux, que ceux que nous voïons tous les jours commettre aux hommes ? Il m'avoua qu'il avoit de la peine à comprendre, comment cette partie de Dieu, qui animoit pour la prémiére fois le corps de l'homme, pouvoit donner dans de ſi grands excès ; mais ſuppoſé qu'elle ſe fût renduë coupable de quelque crime, il falloit bien qu'elle ſe purifiât par diverſes tranſmigrations, avant que de ſe réünir à la divinité. "

Les Caraïbes ont embraſſé [m] une opinion fort étrange touchant l'ame ; chacun croit avoir autant d'ame qu'il a de battements de cœur ; mais que cependant l'ame principale eſt le cœur lui-même.

29. Difficultés metaphyſiques ſur les ſubſtances ſpirituelles.

La Chambre, dans ſon ſyſteme de l'ame, reléve pluſieurs difficultés, au ſujet des ſubſtances ſpirituelles. „ Toute ſubſtance créée eſt bornée (dit cet auteur) ; tout ce qui eſt borné, doit avoir une extenſion ; car qui dit une choſe bornée, dit qu'elle a des extrémités ; & on ne peut concevoir une extrémité, qu'il n'y ait une extenſion terminée par elles. Son extenſion eſt d'une autre eſpéce, que la corporelle ; mais c'eſt toujours une extenſion, de même que ſa ſubſtance différente de celle des corps, eſt une vraie

[k] Pythagoræ quoque circumfertur ſententia, animam incorpoream eſſe dæmonem cœlo delapſum, & pœnæ causâ in corpora relegatum ; quam opinionem, ut puto, imitatus in Cratylo Plato, quod nos corpus dicimus, σῶμα Græci, σῆμα nuncupavit hoc eſt ſepulchrum, in quo videlicet animus collocaretur. *Joann. Franciſc. Picus Mirandula, in examine vanitatis doctrinæ gentium, lib. 1. c. 13.*

[l] *Lettres édifiantes 13. recueil.*

[m] *Montanus cité dans le monde enchanté de Bekker, lib. 1. ch 10.*

» & formelle ſubſtance. " Ces principes ſont contraires à l'axiome général de Deſcartes, que matiere & étenduë ſont une même choſe, & que l'une » ne peut être conçuë ſans l'autre. » » L'extention de l'ame eſt ſpirituelle & » indiviſible, comme l'ame elle-même : ſon extenſion eſt une quantité » qui meſure la ſubſtance, & qui » ſouffre la pénétration. Les ſubſtances ſpirituelles, telles que les anges & les ames, paſſent au travers » de toutes choſes". Le nombre eſt un autre exemple d'une extention ſpirituelle.

Il eſt conſtant en métaphiſique, & en théologie, que les eſprits ſe meuvent, qu'ils ſont en certains lieux, & ne ſont pas dans d'autres: » Il » faut donc (continuë la Chambre) » qu'ils aïent quelque extenſion. Puiſ» que l'ame a une véritable extenſion, il eſt néceſſaire auſſi qu'elle » ait des parties. Car tout de même, » qu'on ne peut concevoir une choſe » bornée, qu'elle n'ait quelque ex» tenſion, on ne peut auſſi conce» voir une extenſion, qu'elle n'ait » des parties, ſinon actuelles, du » moins aſſignables & virtuelles. En » effet ſi l'ame a une extenſion, ſon » extenſion a des extrémités, & ces » extrémités ſont éloignées l'une de » l'autre, autrement il n'y auroit » point d'extenſion. Or ces extrémi» tés bornent la ſubſtance de l'ame; » il eſt impoſſible que la ſubſtance, » qui eſt bornée par une de ces ex» trémités, ſoit la même qui eſt bor» née par l'autre extrémité: & cela » ſuffit pour dire, que l'ame a des » parties différentes, puiſqu'il eſt vrai » de dire que comme une extrémité » n'eſt pas l'autre, la ſubſtance qui » eſt terminée par celle-là, eſt diffé» rente de celle qui eſt terminée par celle-ci. S'il en étoit autrement, » toutes les ſituations que l'extenſion » porte néceſſairement avec ſoi, ſero» ient confonduës: ce qui eſt en haut » ſeroit en bas; ce qui eſt à droite » ſeroit à gauche; ce qui eſt vers » l'Orient ſeroit vers l'Occident. Car » ſi une ame occupe un eſpace, il » eſt certain qu'elle a des bornes, qui » répondent à toutes ces différentes ſi» tuations; & ſi elle n'a aucunes » parties qui les déterminent, elles » ſeront confonduës. Il y a donc des » parties dans les ſubſtances ſpirituel» les; mais elles ne ſont qu'aſſigna» bles, & virtuelles: c'eſt pourquoi, » comme elles ne ſe peuvent diviſer » actuellement, l'ame toute étenduë » qu'elle eſt, demeure indiviſible, par» ce qu'il n'y a point de cauſe phyſique » qui la puiſſe diviſer ».

Quelques philoſophes ont dit que les corps occupent l'eſpace, d'une maniére circonſcripte; les eſprits d'une maniére définitive; & Dieu, d'une maniére réplétive. Mais cette diſtinction (ainſi qu'il eſt ordinaire au langage de l'échole) répand l'obſcurité ſur les choſes, qu'elle devroit éclaircir.

Je réponds à ces objections de la métaphyſique la plus abſtraite, que toute ſubſtance ſpirituelle n'occupe proprement aucun eſpace. Elle n'eſt pas pour cela infinie. Ses bornes ſont, non pas celles du lieu où elle eſt, mais les bornes de ſon action: à la différence de Dieu qui eſt également préſent par tout, non par l'étenduë de ſon être (car ſi cela étoit, ce ſeroit corporellement); mais par une action, ou une opération univerſelle. L'ame eſt où elle agit; & ſa puiſſance étant limitée, elle ne peut agir qu'en un lieu à la fois, mais elle change ce lieu avec la prodigieuſe

viteſſe de la penſée, qui paſſe rapidement d'une extrémité de l'univers à l'autre. C'eſt ainſi que nous devons imaginer le lieu d'un ange, & de toutes les ſubſtances ſpirituelles. Si l'on pouvoit ſuppoſer que toutes les intelligences euſſent dans le même inſtant la même penſée, il ſeroit vrai de dire que les anges, & les démons, & toutes les ames des hommes ſeroient dans cet inſtant, en un même lieu, & ce lieu pourroit être la portion de la matiére la plus déliée, ou quelque choſe qui ſeroit entiérement imperceptible, ou même une ſubſtance purement ſpirituelle, comme ſi toutes les intelligences penſoient à Dieu en même temps. Les bornes du lieu qu'occupe une ſubſtance ſpirituelle ne ſont donc autres que les bornes de ſon action, ſans qu'il ſoit beſoin d'avoir recours à des contractions, des pénétrations, ou des extenſions. Cette explication s'accommode aux deux propriétés eſſentielles, qui diſtinguent les deux ſubſtances ſpirituelles & corporelles, ſçavoir la penſée & la dimenſion.

La Chambre, en aſſignant une étenduë, & des parties au moins virtuelles aux intelligences, n'a pas bien entendu cette partie de la métaphyſique, qui eſt d'une indifférence totale, pour ce qui concerne la foi, puiſque nous ne ſommes pas obligés de ſçavoir, de quelle maniére les ſubſtances ſpirituelles occupent les lieux où elles ſont; mais ſeulement, d'être bien perſuadés de tout ce que l'écriture contient au ſujet des eſprits, de leur exiſtence, de la chute où l'orgueil en a entraîné une partie, & de l'immortalité de nos ames.

20. De la grandeur des ſubſtances ſpirituelles.

Ce ſubtile métaphyſicien [n] parle ainſi, de la grandeur des ſubſtances ſpirituelles. „ Qui peut dire l'eſpace, que „ l'ame occupe, lorſqu'elle eſt ſéparée du „ corps? quel philoſophe a tenté une ſi „ difficile entrepriſe? On ne peut pas dire „ quelle n'a d'autre extenſion, que celle „ du corps qu'elle anime: car l'ame d'un „ enfant ou du fœtus a bien plus d'étenduë „ que ſon corps. Si toutes les ames ſont „ égales, ſe trouvant des hommes de plus „ grande & plus petite ſtature, il faut „ qu'elle ſoit reſſerrée dans les petits, & „ qu'elle n'y ait pas toute l'étenduë qu'elle peut avoir. Il eſt vrai ſemblable que „ l'ame humaine eſt plus grande que tous „ les corps qui ſont animés; mais il faut „ pour meſurer la grandeur de l'ame, „ prendre autre choſe que les corps; il „ faut la comparer aux ſubſtances angéliques, qui ſont de même nature. „

Occam, le chef des Nominaux, ne donne pas aux anges, plus d'extenſion, qu'en pourroit avoir le plus grand corps, qu'ils animeroient, s'ils pouvoient en être la forme. Mais comme cette condition eſt impoſſible, étant contraire à la nature angélique, il confeſſe lui même que cette meſure n'eſt pas juſte, & conclut enfin ſa recherche par l'aveu ingénu de ſon ignorance.

Il y en a qui ont été plus hardis, car ils ont ſoutenu que chaque ange eſt auſſi grand que le monde. Ils appuïent cette opinion, ſur ce que cette grande extenſion eſt digne de la magnificence du créateur, & de l'excellence de ces créatures; que par cette grande extenſion ils agiſſent en un moment ſur les choſes d'ici bas. Si l'on objecte que les anges ſe pénétreroient, ils répondent qu'il n'y a aucun inconvénient, & que la même choſe arrive à la clarté des aſtres.

Pour la Chambre, il ſe fonde ſur touts les raports, que l'on découvre dans l'écri-

[n] *La Chambre dans le ſyſtéme de l'ame.*

ture ſainte, entre les anges & les aſtres; & il eſt d'avis que les anges ont une grandeur ſemblable à celle des aſtres. Les anges ont été créés par la même parole, qui créa la lumiére: l'apocalypſe donne aux anges le nom d'étoiles, & dit que les ſept étoiles ſont les ſept anges. Comme ce qui eſt dans le monde ſenſible eſt l'image de ce qui eſt dans le monde intelligible, de même que l'un & l'autre eſt l'image du monde Archétype, il eſt vraiſemblable, que les anges ſont dans l'empyrée ce que les aſtres ſont dans les cieux; & qu'étant ſemblables par tant de rapports, ils le doivent être auſſi en grandeur.

La Chambre continuë de s'expliquer ainſi ſur les ames: „ La lumiére ſenſible étant l'image de l'intellectuelle, & „ la ſubſtance des ames étant moins parfaite, que celle des anges, il eſt vraiſemblable que comme le rapport & l'analogie des anges ſe trouve dans les „ étoiles, la proportion de la grandeur „ des ames ſe trouve dans les planétes, „ qui ſont d'un ordre inférieur aux étoiles. Cette grande extenſion des anges „ & des ames ſera moins de peine, ſi l'on „ conſidére qu'un grain de poudre à canon, venant à s'enflammer, occupe „ un eſpace deux cents vingt cinq mille fois plus grand qu'il n'avoit. Si l'odeur ſe répand ſi loin & ſi long-temps, „ ſans diminuer le poids & le volume du „ corps qui la produit, juſqu'où ne pourra pas s'étendre un eſprit, dont la ſubſtance eſt ſans comparaiſon plus ſubtile? Il eſt vraiſemblable que ni l'ame „ ſéparée du corps, ni l'ange ne ſe tiennent pas toûjours étendus, juſqu'aux „ derniéres bornes où ils peuvent porter „ leur extenſion, & qu'ils demeurent „ dans une conſiſtance médiocre, qu'ils „ peuvent néanmoins étendre ou reſſerer, „ ſelon le deſſein qu'ils ont „.

Mais on tranche toutes ces difficultés, en ſoutenant qu'en bonne métaphyſique, les anges, les ames des hommes, ni les démons n'ont point de figure, & par conſéquent ni extenſion ni grandeur, & que les ſubſtances ſpirituelles, comme il a été dit ci-deſſus, n'occupent un eſpace défini & borné, que par leur action.

21. Comment on doit entendre ce que les péres ont dit de la materialité des ſubſtances ſpirituelles.

Ces difficultés tirées du ſiſtéme de l'ame de la Chambre, & qui roulent ſur la plus ſubtile métaphyſique, conduiſent à entendre, dans quel ſens pluſieurs péres de l'égliſe ont tenu que les ames n'étoient pas des ſubſtances purement ſpirituelles; c'eſt-à-dire, ſpirituelles comme l'eſſence divine, & qu'ils ont réſervé la ſpiritualité à Dieu ſeul, à la ſeule ſubſtance infinie. C'eſt le ſentiment de ſaint Irénée [o] qui dit que l'ame eſt incorruptible, par comparaiſon aux corps mortels; Tertullien [p], ſaint Hilaire [q], Caſſien [r] n'attribuënt pas à l'ame une pure ſpiritualité; Tatien [s] aſſigne à l'ame une multiplicité de parties; ſaint Ambroiſe

[o] Sed incorruptibiles animæ, quantum ad comparationem mortalium corporum, *S. Iranæus, lib. 5.*

[p] *Tertull. de anima, c. 7.*

[q] Animarum ſpecies ſive obtinentium corpora, ſive corporibus exulantium, corpoream tamen naturæ ſuæ ſubſtantiam ſortiuntur. *S. Hilar. Pictav. in Matth.*

[r] Licèt enim pronunciemus non nullas eſſe ſpirituales naturas, ut ſunt angeli, archangeli, cæteræque virtutes, ipſa quoque anima noſtra vel certè per ſe ſubtilis, tamen incorporeæ nullatenus æſtimandæ ſunt: habent enim ſecundum ſe corpus, quo ſubſiſtunt, licet multò tenuius quam nos. *Caſſian. collat. 7. c. 13.*

[s] Ψυχὴ μερὲς ἡ τῶν ἀνθρώπων πολυ-

broise [t] ne reconnoît de spirituel, que la sainte Trinité.

Sophronius, patriarche de Jérusalem, dans sa lettre approuvée par le sixiéme concile [u], décide que l'ame est immortelle par la seule grace de Dieu, & non par sa propre nature. On répond que cela doit s'entendre, dans le même sens que saint Paul a dit de Dieu [x], qu'il a seul l'immortalité: c'est à dire [y], que Dieu seul a par son essence l'immortalité pleine, entiére, & parfaite, en sorte que toute perfection vient de Dieu comme de sa source.

Il n'y a que Dieu, dit Origéne [z], dont le propre est de subsister sans aucune matiére & sans aucun mêlange de corps. C'est aussi le sentiment de Tertullien [a], & de saint [b] Hilaire Claudien Mamert [c], saint Pierre Chrysologue, Cassien, saint Fulgence, Gennade, l'abbé Rupert établissent comme un principe, que Dieu est le seul être qui soit purement spirituel.

C'est ainsi que Dieu est reconnu pour l'être seul à l'exclusion de tout autre; ce qui ne signifie pas que rien n'éxiste que Dieu, mais que rien n'éxiste à la maniére de Dieu.

Outre la différence qui est entre la substance spirituelle infinie, & les substances spirituelles finies, il faut considérer dans quels excès tomboient les Stoïciens, & les Platoniciens, dont les sectes étoient fort en vogue, dans les temps de la primitive église. Platon [d], de ce que l'ame est spirituelle, indivisible, immortelle, concluoit qu'elle est semblable à la divinité. Les Stoïciens soutenoient que l'ame est une portion de la divinité même.

C'est pour préserver les Chrétiens de ces erreurs, que les péres ont dit que les substances des anges & des ames étoient très-éloignées de la substance divine, & que cette substance des anges & des ames étoit matérielle en comparaison de la divinité, & spirituelle en comparaison de nos corps.

22. Les Péres de l'Eglise en combattant quelque erreur, sembloient ne pas craindre l'extrémité contraire.

Comme celui qui veut redresser un arbre, le plie vers le côté opposé à sa pente, de même lorsque les péres combattoient quelque erreur dangereuse, ils sembloient ne pas craindre l'extrémité contraire. C'est ainsi que saint Augustin combattant l'erreur de Pélage, qui nioit la necessité de la grace pour faire de bonnes œuvres, semble quelquefois s'exprimer d'une maniére un peu dure au sujet de la liberté; & que saint Jérôme, voulant conserver la dignité du sacerdoce, l'éléve presque à l'épiscopat.

23. Notions fort obscures des prémiers siécles de l'Eglise sur les ames.

Il faut aussi convenir que les Chrétiens des prémiers siécles avoient des notions fort obscures de l'état des ames après cette vie, en tout ce qui ne concerne point essentiellement les

μερής ἐστι καὶ ἀμονομερής. *Tatian. orat. ad vers. Græc.*

[t] *S. Ambros. de Abraham. lib. 2. c. 8.*

[u] Intellectualia atque invisibilia nullatenus quidem moriuntur, neque corrumpuntur; non tamen sunt immortalia per naturam; sed gratiam eis largitus est (Deus) à corruptione ea & à morte coërcentem. Sic hominum animæ permanent incorruptæ, sic immortales perseverant.

[x] Qui solus habet immortalitatem.

[y] *Memoires de Trev. Juillet* 1731.

[z] *Origenes, princip. l. 1. c. 6.*

[a] *Tertull. de carne Christi.*

[b] *S. Hilar. in Matth.*

[c] *Le P. Calmet. dissert. sur les bons & sur les mauvais anges, t. 7. de son comment. sur l'écrit à la tête de l'évang. de S. Luc.*

[d] *Plat. dans le Phédon.*

dogmes de la foi. Le concile d'Elvire a fait un canon, pour empêcher qu'on n'allumât des cierges dans les cimetiéres durant le jour, de peur que cela n'inquiétât les ames des saints.

24. Allégorie de Platon de char de l'ame.

Parmi les opinions débitées sur l'ame, la célébre allégorie de Platon ne doit pas être oubliée. Il représente l'ame dans un chariot, qui a deux ailes, deux chevaux, & un cocher. Quand elle est unie au corps, elle perd les deux ailes, ou elle n'en perd qu'une, ou elles les conserve toutes deux. Les deux chevaux deviennent mauvais, ou l'un des deux seulement devient mauvais, ou les deux restent bons. Si l'ame à sçû conserver ses ailes, elle vole librement & sans obstacle: selon que les chevaux sont bons, le cocher conduit bien ou mal le chariot. Les interprétes de Platon, par le cocher entendent la raison; par les ailes du chariot, les inclinations qui portent l'homme au bien; par les chevaux, les facultés de l'ame.

25. Théologie Payenne sur les purifications des ames.

Les Egyptiens, & les anciens Grecs distinguoient dans l'ame aprés la mort, l'entendement & l'ombre ou l'image, que Pythagore & Platon ont appellée le char de l'ame. Si l'ame avoit bien vécu, l'entendement se réünissoit au soleil, & l'ombre alloit aux champs Elysées: si elle avoit mal vécu, les deux parties, c'est à-dire, l'entendement & l'ombre restoient dans le goufre appellé Hécaté, où elles étoient purifiées [e] par les châtimens qu'elles avoient mérités. Homére a expliqué cette ancienne théologie, en faisant dire à Ulysse [f], J'apperçûs dans les enfers le divin Hercule, c'est à dire, son image; car pour lui il est parmi les dieux immortels, & il assiste à leurs festins: & Virgile fait dire à Didon [g]: Mon image va descendre aux enfers, dans l'état de grandeur qui lui convient.

Les Manichéens disoient que les ames des justes alloient aussi-tôt aprés leur mort, dans le globe de la lune [h]; & que quand il y avoit une voiture suffisante, ce qui paroissoit lorsque la lune étoit pleine, elle les alloit décharger dans le soleil, pour y jouir d'une éternelle félicité; ensuite de quoi la lune devenoit nouvelle, attribuant à ce manége le cours & décours de cette planéte. Ce qui est à mon avis, quelque allégorie qu'on y attache, un des plus ridicules égarements où les hommes soient jamais tombés.

26. De quelques ames dont on a dit qu'elles quittoient leurs corps.

On a dit, de l'ame d'Aristés [i], qu'elle quittoit son corps quand elle vouloit. Que cette ame, au retour de ses voïages, fut fort surprise un jour, de trou-

[e] Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos: aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.
Quisque suos patimur manes. Exinde per amplum
Mittimur Elysium & pauci lætæ arva tenemus;
Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, purumque reliquit
Æthereum sensum, atque auraï simplicis ignem. *Virg. Æneï l. 6. v. 739. & s.*

[f] Τόν δέ μέτ' εἰσενόησα βίην Ἡρακληείην,
Εἴδωλον· αὐτὸς δὲ μετ' ἀθανάτοισι θάλοισι
Τέρπεται ἐν δαλίῃ. *Odyss. lib. 11.*

[g] Et nunc magna mei sub terras ibit imago. *Virg. Æneïd. lib. 4.*
Lucréce s'en explique encore plus clairement:
. . . . . esse Acherusia templa,
Quo neque permaneant animæ, neque corpora nostra,
Sed quædam simulachra modis pallentia miris. *Lucret lib. 1.*

[h] *M. l'Abbé Banier, explicat. historiq. des fables. entret. 9. t. 2. p. 72.*

[i] *Herodot. Mel. pom. Max. Tyr. dissert. 22. & 28. Orig. contr. Celf. lib. 1. Tzetz. chil. 2. histor 50.*

ver que son corps avoit été brûlé. Epiménide se vantoit [k] que son ame avoit la même faculté de voiager. Plusieurs auteurs ont rapporté que l'ame d'Hermotime de Clazoméne [l], quittoit son corps, & y revenoit aussi quand elle jugeoit à propos. Diogéne de Laërce attribue à Empédocle [m] le même pouvoir; de séparer son ame de son corps, qui restoit quelquefois trente jours, sans sentiment & sans nourriture. Et Suidas ajoûte qu'Empédocle [n] enseigna même à Pausanias une composition, qui donnoit cette faculté.

27. Distinction de plusieurs ames dans l'homme, suivant quelques philosophes.

Parmi les anciens, plusieurs établissoient deux sortes d'ames dans l'homme [o], l'une sensitive, périssable, & commune avec les bêtes; l'autre spirituelle & immortelle. Nous avons vû même plus haut, que Platon distinguoit dans l'homme trois ames, la végétante, la sensitive, & l'intellectuelle.

L'empereur Antonin [p] distingue l'esprit de l'ame. Tout ce que je suis, dit-il, c'est un peu de chair, un peu d'esprit, & une ame. Quitte donc les livres, ne te travaille plus tant, tu n'en as pas le loisir. Mais reconnoissant que tu commences déja à mourir, n'aies que du mépris pour cette chair, qui n'est qu'un peu de sang mêlé avec de la poussiére, des os, une peau, & un tissu de veines & d'artéres. Considére ensuite ce que c'est que tes esprits; un vent qui n'est pas toûjours le même, & que tu attires & rejettes incessamment par la respiration. Il ne reste que la troisiéme partie, qui est l'ame. Fais donc ces réflexions; tu es vieux, ne souffre plus qu'elle soit esclave, ne souffre plus qu'elle soit emportée par des mouvements contraires à sa nature, comme une marionette est remuée par des ressorts étrangers. Ne souffre plus qu'elle se fache de ce que les destinées lui ont envoïé, ni qu'elle veuille éviter ce qu'elles lui préparent.

Il y a trois choses [q] dont tu es composé, le corps, l'esprit, & l'ame. Les deux prémiéres ne t'appartiennent que jusqu'à un certain point, & en tant que tu dois en avoir soin; mais la troisiéme est la seule qui soit proprement à toi, c'est toi-même.

28. Affinage des ames par trois changements.

Nous avons observé dans le chapitre des démons, que les Platoniciens, & Hésiode avoient distingué quatre sortes de substances spirituelles; les ames qui animent les corps humains; les héros; les démons ou génies; & les dieux. De-là quelques philosophes ont imaginé une gradation, & pour ainsi dire un affinage des ames. Suivant ces philosophes, après la mort elles deviennent héros; de héros, après certaines révolutions, elles deviennent démons ou genies; & si elles ont vécu très saintement pendant qu'elles ont habité leurs corps, elles deviennent de véritables dieux après qu'elles ont achevé de se purifier. C'est la doctrine, que Plutarque explique à la fin de la vie de Romulus.

[k] *Huet. Alnet. quæst. lib. 2. c. 19.*

[l] *Orig. contr. Celf lib. 3. Lucian. in encom. muſca Plin. l. 7. c. 52.*

[m] *Horatl. ap. Diog. Laërt. in Emped.*

[n] *Suid. in voce Παυσ.*

[o] Principio indulſit communis conditor illis
Tantùm animas, nobis animum quoque. *Juven. ſat. 15.*
Et cùm non aliter poſſent mortalia fingi,
Adjunxit geminas: illæ cum corpore lapſæ
Intereunt; hæc ſola manet, buſtoque ſuperſtes
Evolat. *Claudian de 4. Conſul. Honor.*

[p] *Réflex. de M. Anton. liv. 2. art. 2. traduct. de Dacier.*

[q] *Réflex. de M. Anton. liv. 12. art. 3.*

CHAPITRE CINQUIÉME.

Des Bêtes.

SOMMAIRE.

1. *Les philoſophes réuſſiſſent aſſez à dire ce que les bêtes ne ſont pas, mais ils ne peuvent expliquer ce qu'elles ſont.* 2. *La ſainte écriture eſt contraire à l'opinion Carteſienne.* 3. *L'ame de la bête eſt une ſubſtance mitoïenne entre l'eſprit & le corps.* 4. *Un Carteſien peut dire que les autres hommes ſont des automates.* 5. *Opinions outrées de l'intelligence & du raiſonnement des bêtes.* 6. *Exemples de fidélité, d'induſtrie, & d'autres bonnes qualités des bêtes.* 7. *Honneurs ſignalés reçus par les bêtes.* 8. *Amours de pluſieurs animaux pour des garçons & des filles.* 9. *Suite des récits concernant les bêtes.* 10. *Leur docilité.* 11. *Pluſieurs traits au ſujet des bêtes rapportés par Montagne.* 12. *Réponſe à l'objection des impies ſur l'ame des bêtes.*

1. Les philoſophes réuſſiſſent aſſez à dire ce que les bêtes ne ſont pas, mais ils ne peuvent expliquer ce qu'elles ſont.

LEs philoſophes ſe ſont épuiſés en raiſonnements ſur la nature des bêtes. Ils réuſſiſſent aſſez à dire, ce qu'elle n'eſt pas, mais ils ne peuvent expliquer ce qu'elle eſt. Quelque parti qu'on prenne ſur une queſtion ſi obſcure, l'eſprit n'eſt point ſatisfait. Que les uns traitent les bêtes de ſimples automates dépourvûs de ſentiments, que les autres leur donnent des eſprits d'un ordre inférieur au nôtre, & que Dieu anéantit par la ceſſation de ſon concours; que les autres alléguent un inſtinct qu'ils ne peuvent expliquer, & qu'ils ne comprennent pas eux mêmes; que les autres s'imaginent que Dieu, par une action de ſa toute puiſſance, éléve la matiére, juſqu'à la mettre en état d'exercer des actes qui ſont au-deſſus de ſa portée; que les autres inventent des métempſychoſes; tous s'ils étoient de bonne foi, avoueroient que le ſentiment qu'ils ſoutiennent, loin de les convaincre, n'a même rien qui préſente une idée claire, & qui ſe faſſe concevoir diſtinctement.

Il faut avouer cependant que le ſentiment de Deſcartes, qui fait les bêtes des machines, a l'avantage de ne renfermer aucune idée qui ne ſoit à la portée des ſens; mais cette opinion eſt ſi fortement déſavouée par les ſens mêmes, qu'elle eſt peut être la moins vraiſemblable. Pluſieurs paſſages de l'écriture lui ſont contraires. Il eſt dit, dans le livre de Job [a], que le cheval s'anime par la voix des gueriers, & dans le prophéte Iſaïe [b], que le bœuf & l'âne connoiſſent l'étable de leurs maîtres. La fille de mon pére, dit Jérémie [c], eſt devenuë cruelle, comme les autruches dans le déſert. Suivant l'expreſſion de la Geneſe [d], le ſerpent étoit le plus fin de tous les animaux. Job parle ainſi de l'autruche: Elle ſe montre [e] cruelle à ſes petits, comme s'ils n'étoient pas à elle, & ſon travail eſt vain, ſans qu'elle ſoit en fraïeur pour eux; car Dieu l'a privée de la ſageſſe, & ne lui a pas donné l'intelligence. L'évangile [f] nous exhorte a être prudents comme les ſerpents. Si les bêtes étoient des machines; elles ne pourroient pas être appellées des êtres vivants, ainſi que Dieu [g]

2. La ſainte écriture contraire à l'opinion Carteſienne.

[a] *Job. c.* 39. *v.* 28.
[b] *Iſai. c.* 1. *v.* 3.
[c] *Jerem. lament. c.* 4. *v.* 3.
[d] *Gen. c.* 3. *v.* 1.
[e] *Job. c.* 39. *v.* 19.
[f] *Matth. c.* 10.
[g] Producat terra animam viventem in genere ſuo, jumenta, & reptilia, & be-

les nomme dans la Genéſe.

3. L'ame de la bête eſt une ſubſtance moïenne entre l'eſprit & le corps.

Les bêtes ont des ſens comme nous, & qui paroiſſent ſemblables à nos ſens. Mais il eſt évident qu'elles ne ſont pas capables de raiſonnement. Si elles raiſonnoient elles ſe feroient mieux entendre, & leurs connoiſſances ne ſeroient pas ſi bornées. On voit quelques bêtes en particulier à qui l'on fait contracter, ou perdre certaines habitudes; mais on n'a jamais vû une eſpéce de bêtes ſe raffiner, mettre à profit l'expérience, faire des progrès d'induſtrie: en touts temps, & en touts lieux, la même eſpéce eſt également renfermée dans les facultés reçuës de la nature, ſans que l'art y ait rien ajoûté.

La matiére [*h*] qui dans ſon état naturel n'eſt qu'une ſubſtance étenduë & impénétrable, n'étant ſuſceptible que de repos, de mouvement & de figure, ne peut ſentir, connoître, déſirer, craindre, ſouffrir. N'eſt-il pas plus vraiſemblable que l'ame des bêtes eſt une ſubſtance, qui n'eſt réellement ni eſprit ni corps? Une troiſiéme eſpéce de ſubſtance, uniquement capable de paſſions & de connoiſſances ſenſibles, ou de ſenſations; mais de ſenſations exquiſes, leſquelles dans la pratique valent quelquefois des raiſonnements; une ſubſtance dépendante des organes du corps, inutile ſans le corps, ſans réflexion ſur ſes connoiſſances, ſans délibération, ſans choix, ſans liberté, ſans mérite, & par conſéquent deſtinée à périr avec le corps.

Le P. Mellebranche dit que l'homme ne peut pas aſſûrer qu'il n'y ait point de ſubſtance mitoïenne entre les eſprits & les corps. Bayle ſoutient au contraire qu'il eſt impoſſible que tout ce qui exiſte, ne ſoit pas eſprit ou matiére, puiſque s'il a de l'étenduë il eſt matiére; & s'il n'en a pas, il eſt eſprit. Ce ſentiment de Bayle ne prouve autre choſe, ſi non que l'eſprit humain entreprend de décider ce qu'il ne connoît pas.

Les Cartéſiens demandent ſi l'ame de la bête eſt matiére ou eſprit; Les Péripatéticiens répondent qu'elle n'eſt ni l'un ni l'autre: que c'eſt une eſpéce d'être à qui l'on a donné le nom de matériel, non que ce ſoit de la matiére, mais parce que ce n'eſt point un eſprit. C'eſt un être mitoïen entre les deux, qui ne ſera pas capable de raiſonnement ni de penſée, mais ſeulement de perception & de ſenſation; c'eſt-à-dire, d'une impreſſion des objets corporels, pareille à celle que nous expérimentons, lorſque tout à coup l'on nous pique ou l'on nous brûle. L'eſprit, diſent les Cartéſiens, eſt une ſubſtance qui penſe, qui raiſonne; l'ame de la bête, diront les Péripatéticiens, eſt une ſubſtance qui a des ſenſations ou des connoiſſances ſenſitives, ſans penſer & ſans raiſonner. Mais, dira-t-on, la ſenſation ou la connoiſſance ſenſitive eſt une penſée: Je demande par quel endroit? Voir du feu, ſentir du feu, & penſer à du feu, ſont des choſes très-différentes, & par conſéquent très ſéparables.

Un Cartéſien peut dire que les autres hommes ſont des automates.

Un Cartéſien [*i*] peut dire auſſi ſérieuſement des autres hommes, que ce ſont des Automates, qu'il le dit des bêtes. Dieu ne pourroit-il pas faire une machine ſemblable à un homme, qui fît par les loix ſeules de la méchanique, tout ce que nous voïons faire touts les jours aux hommes? Y a-t-il plus de myſtére dans les diſcours ſuivis des hommes, que dans une

ſtias terræ ſecundùm ſpecies ſuas. Factumque eſt ità. *Gen. c. 1. v. 24.*

[*h*] *Le P. Berruier, préf. de l'hiſt. du peuple de Dieu.*

[*i*] *Le P. Daniel dans le voïage du monde de Deſcartes.*

infinité d'actions très-ſuivies des bêtes? Parmi les abeilles, les unes vont à la campagne faire les proviſions néceſſaires ſur les fleurs; les autres apportent de l'eau; d'autres ſont à la porte de la ruche, pour recevoir ce que celles-ci apportent du dehors; il y en a pour le porter dans l'intérieur du laboratoire, où d'autres demeurent pour travailler, & où chacune a ſa tâche. Avant que d'en venir là, il a fallu ſe loger, il leur a fallu bâtir leurs maiſons avec une régularité ſurprenante, faire leurs retranchements & leurs enduits contre les autres mouches, contre les araignées, & contre une infinité d'autres petits animaux avides de cette excellente liqueur. Il faudroit dans le ſyſtême Carteſien que cette multiplicité d'emplois, cette ſuite d'actions, cette machine d'une abeille en particulier, euſſent rapport à la diſpoſition des reſſorts de deux mille autres abeilles, qui travaillent en même temps au même ouvrage, & que les reſſorts de ces deux mille abeilles ſe trouvaſſent auſſi diſpoſés de toutes les façons différentes qui concourent à la fin générale, pour laquelle chacune de ces abeilles travaille en particulier.

Une brebis, ou certains chiens s'enfuient [k] aux approches du loup. C'eſt, dites-vous, que la préſence de cet objet ouvre le paſſage aux eſprits animaux, pour entrer dans les muſcles qui ſont le mouvement des jambes, qu'on appelle courir. Mais il ne s'agit pas de courſe, il s'agit de fuite. Si la brebis a la tête tournée vers le loup, ces eſprits animaux coulant ſimplement dans les muſcles des jambes, la feront courir vers le loup, au lieu de le lui faire fuir. Ainſi il faut que les corpuſcules qui s'exhalent du loup, & qui lui imprimeroient un mouvement droit, s'il étoit derriére elle, lui faſſe dans cette autre ſituation décrire un demi cercle, & enfin la pouſſent en ligne droite pour la faire courir devant le loup: cette ſeule demie volte bien expliquée me contenteroit.

La bonne philoſophie n'admet point les ſyſtémes qui ſont contraires aux expériences journaliéres. Nous voïons les bêtes ſuſceptibles de preſque toutes les paſſions. Nous remarquons en elles des ſignes d'amour, de haine, de colére, de crainte, d'envie, de jalouſie. Elles ne ſont point paroître d'ambition, à moins qu'on n'appelle ambition, certains déſirs de diſtinction, & de préférence, comme dans les chevaux l'ardeur de devancer leurs ſemblables à la courſe, & dans les chiens la jalouſie des careſſes. On trouve en elles l'avarice & le ſoin d'amaſſer. Elles ſe reſſouviennent, ſe corrigent, ſupplient, apprennent, entrent, pour ainſi dire, en converſation avec les hommes qui ſe mettent à leur portée. Elles guettent, diſſimulent, prennent les moïens les plus propres pour parvenir à la réuſſite de ce qu'elles déſirent.

L'opinion Carteſienne ſur les bêtes n'eſt pas nouvelle. On lit dans S. Auguſtin [l] que de ſon temps on doutoit que les bêtes euſſent une ame. On a prétendu [m] que du temps des prémiers Céſars, trois cents ans avant S. Auguſtin, les Stoïciens avoient ſoutenu ce ſentiment; & Plutarque rapporte [n] que plus de trois cents ans

---

[k] *Le P. Daniel dans le voïage du monde de Deſcartes.*

[l] Quod autem tibi viſum eſt non eſſe animam in corpore viventis animalis, quamquam videatur abſurdum, non tamen doctiſſimi homines, quibus id placuit, defuerunt neque nunc arbitror deeſſe. *S. Aug. de quantitate anima, c.* 30.

[m] *Bayle. rep. des lettr. Octob. 1684. art.* 15.

[n] *Plutarch. de placitis philoſ. lib.* 5 *c.* 20.

avant ces Stoïciens de Rome, un philoſophe Cynique diſoit que les bêtes, à cauſe de la groſſiéreté de leur tempérament, & de l'abondance de leur humidité, n'ont ni connoiſſance ni ſentiment. Le P. Pardies [o] attribuë la connoiſſance de cette hypothèſe à Ariſtote. Gomeſius Péreira, Médecin Eſpagnol publia [p] en 1554, un livre où il expoſa le ſentiment renouvellé depuis par Deſcartes, que les bêtes ſont des Automates.

M. Racine, dans deux épîtres adreſſées à madame la ducheſſe de Noailles, ſe propoſe de montrer que le ſentiment de Deſcartes ſur l'inſenſibilité des bêtes, eſt conforme à la raiſon & à la foi. Voici quelques vers de ſa prémiére epître.

Libre des préjugés, triſte fruit de l'enfance,
Quand j'impoſe à mes ſens un rigoureux ſilence,
De la ſeule raiſon n'écoutant que la voix,
Je ſoutiens que ſemblable à ce morceau de bois
(Dût ma comparaiſon vous paroître inſenſée)
Jamais un animal ne forme une penſée;
Que le ſeul cours du ſang pouſſe, agite ſon corps,
Sans qu'une ame préſide au jeu de ſes reſſorts.
Ce chien qui doux pour moi m'accompagne & me flatte,
A mes ordres docile en vain me tend la patte,
Et terrible au voleur qui chez moi veut entrer
Lui préſente une dent préte à le déchirer;
Malgré touts ſes ſecours, ma raiſon inflexible
Sans pitié le déclare automate inſenſible,
Machine inanimée, aveugle dans ſes pas,
Feignant des paſſions qu'elle n'éprouve pas,
Déchirant ſans colére, & criant ſans ſe plaindre,
Me flattant ſans m'aimer, me fuïant ſans me craindre,
Entrainée à l'objet qu'elle ſuit ſans le voir,
Faiſant mes volontés ſans jamais les ſçavoir
. . . . . .
Car n'allons point contents d'un être imaginaire
Recourir à l'inſtinct refuge du vulgaire;
Je rejette cet Etre abſurde à la raiſon,
Et n'en connois que deux, ſeuls dignes de ce nom,
Le corps pure matiére, inſenſible ſubſtance,
Et l'ame pur eſprit, qui connoît & qui penſe,
. . . . . .
Celui qui d'une montre ignoreroit l'ouvrage,
Iroit-il animer cette aiguille ſi ſage,
D'un pas toujours égal qui diviſe le temps,
Partage la journée, & regle nos moments?
Donneroit-il une ame à ce marteau docile
Qui pouſſé par ſon doigt répéte un bruit utile?
Après tant de ſecours que nous rend un acier
Façonné par la main d'un artiſan groſſier,
Un ſang toujours bouillant que le feu ſubtiliſe
Doit-il par ſes effets cauſer notre ſurpriſe?

M. Racine dit dans la ſeconde lettre.

M'appuïant aujourd'hui ſur ce ſaint argument,
J'emprunte d'Auguſtin ce grand raiſonnement.
Sous l'empire d'un Dieu toutpuiſſant, équitable,
La peine ſuit l'offenſe, & qui ſouffre eſt coupable.
L'innocence jamais ne connoît le malheur;
Le crime a ſur la terre amené la douleur, &c.

---

[o] *Le P. Pardies, de la connoiſſance des bêtes, n.* 69.

[p] *Ce livre étoit intitulé* Antoniana Margarita. *Bayle, dict. crit. art.* Pereira.

5. Opinions outrées de l'intelligence & du raisonnement des bêtes.

L'extrémité opposée a eu plusieurs sectateurs. Philon a fait un livre pour soutenir [q] que les bêtes raisonnent. Plutarque a composé sur le même sujet, un traité [r] qui se trouve parmi ses ouvrages. Straton & Enésidéme disoient que le sentiment & l'intelligence étoient la même chose [s]; & ils attribuoient l'un & l'autre aux bêtes. Parménide, Empédocle, Démocrite, & Anaxagore enseignoient que les bêtes [t] sont douées d'intelligence. Pythagore & Platon ont crû que les ames des bêtes [u] étoient raisonnables, mais que le défaut des organes les empêchoit d'exercer leurs fonctions.

Virgile [x] a attribué aux abeilles une portion de l'ame générale, émanée de la divinité.

L'homme seul, dit Lactance [y], a une Religion; c'est la principale, ou plutôt la seule différence qui soit entre lui & les bêtes; car pour les autres facultés qui sont dans l'homme, si les bêtes n'en ont pas de si parfaites, elles en ont de fort approchantes ..... Qu'y a-t-il de si propre à l'homme, que la raison & la prévoïance? N'y a-t-il pas des animaux qui font plusieurs issuës à leurs tanniéres, pour pouvoir fuir d'un côté, si le péril les menace de l'autre? Seroient-elles capables de pourvoir ainsi à leur sûreté, sans la pensée & l'intelligence? Ne remarquons-nous pas dans plusieurs bêtes de la prévoïance pour l'avenir?

Je voudrois sçavoir, dit Arnobe [z], en quoi consiste cette raison qui nous distingue de touts les autres animaux. Est-ce parce que nous avons construit des domiciles pour nous mettre à couvert des injures de l'air? Les autres animaux n'ont-ils pas la même industrie?

S. Augustin [a] donne non seulement du sentiment, mais même une ame spirituelle aux bêtes.

L'éléphant

---

[q] Περὶ τῦ λόγον ἔχειν τὰ ἄλογα ζῶα. *Euseb. hist. lib.* 2.

[r] *Plutarch bruta animalia ratione uti.*

[s] *Sext. Empir. adverſ. mathematic. c. de homine.*

[t] *Ariſtot. de animâ lib.* 1. *c.* 2. *Stob. Eclog. phyſic. Voſſ. de orig. & propr. idol. lib.* 3. *c.* 41.

[u] Et Pythagoras atque etiam Plato, si Plutarchum audire velimus, rationales esse animalium quæ irrationalia vocantur, animas affirmavit, non tamen rationaliter agere propter inhabile corporum temperamentum. *Joann. Franciſc. Pic. Mirandul. exam. vanit. doctr. gent. lib.* 1. *c.* 13. *Plutarch. lib.* 5. *de placitis philoſophor. c.* 20.

[x] His quidam signis, atque hæc exempla sequuti.
Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere.
Virg. Georg. lib. 4. *v.* 261. *& ſeq.*

[y] Solus homo sapientiâ instructus est, ut religionem intelligat, & hæc est hominis atque mutorum vel præcipua vel sola distantia, nam cætera quæ videntur hominis esse propria, etsi non sint talia in multis, tamen similia videri possunt .... quid tam proprium homini quam ratio & providentia futuri? atqui sunt animalia, quæ latibulis, suis diversos & plures exitus pandant, ut, si quod periculum inciderit, fuga pateat obsessis: quod non facerent, nisi inesset illis intelligentia & cogitatio, alia provident in futurum. *Lactant. de irâ Dei. c.* 7.

[z] Vellem tamen scire, quænam sit hæc ratio, per quam sumus potiores animalium generibus cunctis: quia nobis domicilia fecimus, quibus possimus hyemalia frigora & æstatis flagrantias evitare? quid? animantia cætera hujus rei providentiam non habent? *Arnob. adverſ. gent. lib.* 2.

[a] *S. Aug. de animâ & ejus origine, lib.* 4. *c.* 23.

L'éléphant, dit Pline [b], eſt l'animal qui approche le plus de l'intelligence de l'homme. On trouve en lui la connoiſſance de la langue de ſon païs, de la docilité pour ce qui lui eſt ordonné, une mémoire fidéle pour ce qui lui eſt enſeigné, du penchant pour l'amour & pour la gloire; pluſieurs bonnes qualités, même rares dans les hommes, la probité, la prudence, l'équité; enfin une religion, ſuivant laquelle il adore les aſtres, & rend un culte au ſoleil & à la lune.

Dion Caſſius [c] attribuë auſſi une religion aux éléphants, & décrit leurs cérémonies religieuſes. S. Clément d'Alexandrie [d] rapporte le ſentiment de Xénocrate, que les bêtes ne ſont pas privées de quelque connoiſſance de Dieu; & il ajoute que ce même ſentiment ſuit des principes de Démocrite.

Campanelle [e] a inventé des atomes de ſenſation en faveur des bêtes; & ſelon lui, toute la matiére eſt compoſée de parties qui ont du ſentiment.

L'opinion de Cardan n'eſt pas moins extraordinaire. Il croit que l'entendement humain trouvant dans le corps auquel il eſt uni, des organes propres à le recevoir, il y entre, & l'éclaire en dedans; au lieu que l'ame des bêtes rencontrant dans la diſpoſition de leurs corps une matiére qui la repouſſe, & lui refuſe l'entrée, cette ame ne fait que raïonner autour des bêtes, & ne les éclaire que par dehors.

Jean Scot Erigéne [f] a ſoutenu que les ames des bêtes ne ſont pas anéanties par la mort du ſujet qu'elles animoient; & que comme la matiére corporelle en périt pas, auſſi l'ame de la bête n'eſt pas détruite, mais qu'elle ſe réſout dans ſes principes.

Sennert [g] tenoit l'ame de la bête auſſi immortelle de ſa nature, que l'ame de l'homme, mais que la volonté de Dieu mettoit entr'elles la difference de la vie & de la mort. Il croïoit auſſi que le principe végétatif des plantes & des inſectes, ou cette forme qui anime les plantes & les inſectes, ne s'anéantit point par la diſſolution de la matiére.

Un nouveau ſyſtéme attribuë aux bêtes une ame immatérielle, mais eſſentiellement différente de l'ame humaine. Le plus ou le moins d'idée dont l'ame eſt ſuſceptible, fait dans ce ſyſtéme les différences ſpécifiques des deux ſortes d'ames. Celle des bêtes n'eſt qu'un principe actif & ſenſitif, mais privé de la faculté qui s'étend aux idées claires, à la réflection, au jugement, au raiſonnement, au choix libre. Les bêtes n'ont que des idées particuliéres, & des perceptions confuſes. L'auteur de cette hypothéſe ſoutient que le dogme de l'immortalité de nos ames n'en eſt point obſcurci; qu'il conſerve toute la certitude qu'il a du côté de la révélation, & toute la probabilité qu'il a du côté de la raiſon; que tous les préjugés du raiſonnement ſubſiſtent en faveur de l'immortalité d'une ame douée d'intelligence & de

[b] Maximum eſt elephas proximumque ſenſibus humanis: quippe intellectus illi ſermonis patrii, & imperiorum obedientia, officiorumque quæ didicere memoria, amoris & gloriæ voluptas; imò verò (quæ etiam in homine rara) probitas, prudentia, æquitas: religio quoque ſiderum, ſoliſque ac lunæ veneratio. *Plin. l. 8. c. 1.*

[c] *Dio Caſſ lib. 39.*

[d] *S. Clem Alex. ſtromat. lib. 5.*

[e] *Campanell. de ſenſu rerum, lib. 1. c. 3.*

[f] *Joann Scoti Erigenæ, de diviſione naturæ, lib. 3.*

[g] *Sennert. inſtit. medicin. lib. 1. c. 10. & in hypomnem phyſic. hypomnem. 4. & 5.*

la connoissance de Dieu ; susceptible d'un bonheur infini, & qui trouve en elle-même un désir sans bornes de l'avenir; que cette hypothèse n'affoiblit point la preuve fondée sur la justice divine, & sur la nécessité qu'il y ait un autre monde, où l'ame trouve des récompenses ou des punitions proportionnées à ce qu'elle a mérité ; qu'à l'égard de ce principe immatériel, mais purement sensitif, qui anime le corps d'une bête, il n'y a pas beaucoup de difficulté à croire qu'il passe dans d'autres corps semblables, après la destruction du premier: ou que cet esprit imparfait, créé pour ne durer qu'autant de temps que le corps auquel il est uni, retombe dans le néant, aussitôt que les organes de ce corps sont incapables de retenir la substance immatérielle qui les animoit.

Maimonide, le plus renommé des rabbins, pour justifier la providence sur les souffrances des bêtes innocentes, va jusqu'à établir pour elles un paradis. Mahomet admet quelques animaux dans le sien. Les Sociniens disent [b] que les bêtes se rendent en quelque façon dignes de récompense ou de punition.

Les Cafres croient [i] l'immortalité des ames des bêtes, & établissent un enfer particulier pour elles.

Bayle observe [k] qu'Aristote & Cicéron à l'âge d'un an, n'avoient point eu de pensées plus sublimes que celles d'un chien, & que s'ils eussent vécu dans l'enfance trente ou quarante ans, toutes leurs pensées n'eussent été que des sensations, & de petites passions de jeux & de gourmandise. Cet auteur qui à force de vouloir épuiser les matières qu'il traite, franchit quelquefois les bornes du vrai, & même du vraisemblable, ajoute que c'est par accident que les ames d'Aristote & de Cicéron ont surpassé les ames des bêtes, parce que leurs organes ont acquis telle ou telle modification, à laquelle les organes des bêtes ne parviennent pas; que l'ame d'un chien, dans les organes d'Aristote, ou de Cicéron, n'eût pas manqué d'acquérir les lumières de ces deux grands hommes.

6. Exemples de fidelité, d'industrie & d'autres bonnes qualités des bêtes.

Quittons des opinions si outrées ou si obscures, pour passer aux traits de la fidélité, de l'industrie, & des autres bonnes qualités des bêtes. Il n'est pas douteux que l'antiquité crédule à l'excès, n'ait débité sur ce sujet comme sur tous les autres, bien des histoires fabuleuses. Sous le consulat d'Appius Junius, & de P. Silius [l], on ne pût jamais séparer un chien de son maître condamné à mort. Il l'avoit suivi en prison, il l'accompagna au supplice, faisant des heurlements affreux. Lorsqu'on lui eut donné à manger, il portoit les morceaux à la bouche de son maître mort, & ce cadavre aïant été jetté dans le Tibre, le chien en nageant s'efforçoit de le soutenir.

Elien [m] rapporte que le chien d'Eupolis, poëte comique, se laissa mourir de faim & de regret sur son tombeau. La chienne d'Icarius, suivant Hygin, découvrit à Erigone, par ses heurlemens, l'endroit où l'on avoit caché le cadavre de son maître. Sa fidélité l'a fait placer dans la constellation de la Canicule.

Cédréne [n] conte aussi, qu'un chien fit découvrir le meurtrier de son maître. Le chien d'Auseri de Montdidier en

[h] *Crellius ethic. Christian. lib. 2. c. 1.*
[i] *Bayle républ. des lettr.* Octob. 1685. p. 1161.
[k] *Bayle dict. crit. art.* Rorarius, *note E.*
[l] *Silius. c. 12.*
[m] *Cl. Ælian. de animalib. lib. 10. c. 42.*
[n] *Cedren histor. compend. in Constantino Pogonat.*

1371. convainquit le meurtrier qui l'avoit aſſaſſiné dans la forêt de Bondi. Cet aſſaſſin, nommé Macaire, étoit un archer des gardes du corps de Charles V. roi de France. Le chien s'étant mis aux trouſſes de cet homicide, & ne ceſſant de le pourſuivre, & d'aboïer contre lui, le fit ſoupçonner du meurtre. Le chien fut l'accuſateur, & Macaire l'accuſé: on les fit combattre en champs clos, en préſence du roi & de toute la cour. Macaire étoit armé d'un bâton, le chien avoit pour retraite un tonneau percé. Il ſauta au col de Macaire, & le tint ſi fortement à la gorge, que Macaire ne pouvant s'en débarraſſer, fut déclaré vaincu, & livré comme coupable à la juſtice. Cette hiſtoire eſt gravée ſur le manteau d'une cheminée du château de Montargis. Elle a été racontée par Jules Scaliger [o], & par la Colombière [p], & la deſcription s'en trouve dans une eſtampe faite ſur le monument du château de Montargis, & inſérée dans les [q] monuments de la monarchie Françoiſe, par le pere de Montfaucon.

Le chien de Sabinus, ſous Tibère, ſe précipita dans le Tibre [r], pour ne pas abandonner le corps de ſon maître. Le berger Daphnis avoit cinq chiens de chaſſe, qui ne purent ſurvivre à leur maître, & qui depuis ſa mort ne voulurent prendre aucune nourriture. Elien [s] nous a conſervé leur nom; ils ſe nommoient, le courant, l'éclair, le rapide, le flatteur, & le robuſte.

Le chien de Xantippus [t] pere de Périclès le ſuivit à la nage depuis le port de Pirée, juſqu'à l'iſle de Salamine, où étant mort en arrivant, il fut honoré d'une ſépulture digne de ſon zéle.

Pline [u] rapporte d'autres exemples de la fidélité des chiens; & d'une aigle qui ſe jetta dans le bucher de ſa maîtreſſe. La valeur des hommes a été excitée par les exemples de celle des bêtes. Solon [x] ordonna aux jeunes gens d'aſſiſter aux combats de coqs & de cailles. Les Perſes faiſoient combattre les cailles. Auguſte fit mourir [y] Eros gouverneur d'Egypte, pour avoir mangé une caille, qui avoit été victorieuſe dans tous les combats.

7. Honneurs ſignalés reçus par les bêtes.

Pluſieurs animaux ont reçû des honneurs ſignalés. Alexandre fit bâtir une ville à l'honneur de ſon chien Peritas mort dans les Indes, & il l'égala ainſi à ſon cheval, à la mémoire duquel il bâtit la ville de Bucéphalie. L'empereur Caligula [z] faiſoit ſervir de l'avoine & du vin dans des coupes d'or à ſon cheval Incitatus; il le faiſoit manger à ſa table, & lui avoit promis le conſulat qu'il étoit réſolu de lui conférer. Le faux prophéte Mahomet [a] étant obligé d'aller au temple, aima mieux couper ſa manche, qu'éveiller ſon chat qui étoit endormi deſſus.

Théophylacte, patriarche de Conſtantinople, officiant pontificalement un jeudi ſaint, on vint lui annoncer à l'autel qu'une jument Arabe qu'il aimoit beaucoup, venoit de faire un peu-

[o] *Jul. Scalig. adverſ. Cardan. de ſubtil. exercitat.* 202. §. 6.

[p] *La Colombiére, théatre d'honneur & de chevalerie, t. 2. ch* 23. *p.* 300.

[q] *Les monum. de la monarch. Franç. par le p. de Montfaucon, t.* 3. *Jous Charl.* V. *p.* 70. *planche* 28.

[r] *Dio Caſſ. lib.* 58.

[s] *Cl. Ælian. de animalib. lib.* 12. *c.* 33.

[t] *Plutarch. in Themiſtocl.*

[u] *Plin. lib.* 8. *c.* 40. *lib.* 10. *c.* 5.

[x] *Uyſſ. Aldrov. in Ornith. lib.* 13. *c.* 12.

[y] *Plutarch. in apophthegm.*

[z] *Dio Caſſ. lib.* 59.

[a] *Busbeq. in epiſt. legation. Turcicâ, epiſt.* 3.

lain ; il quitta auſſitôt l'autel, courut à l'écurie voir la jument & le poulain, & revint enſuite achever l'office.

Mais ce ſeroit faire injure aux bêtes que de fonder leur éloge ſur les folies des hommes, & non ſur les bonnes qualités qui leur ſont propres, dont elles ont donné pluſieurs preuves, & qui ne ſe démentent jamais en elles.

Elien remarque que Mithridate ſe confioit principalement de la garde de ſa perſonne à un taureau, à un cheval & à un cerf, au milieu deſquels il dormoit. Cinquante chiens gardoient la forteresſe de Corinthe. Dans la guerre des Eſpagnols contre les ſauvages de l'iſle de S. Domingue, le chien nommé Bérézillo [b] rendit plus de ſervice qu'aucun ſoldat, & avoit plus groſſe paie.

Pline fait mention d'une aſpic, qui, aïant été long-temps nourrie à la table d'un Egyptien, & aïant vû qu'un de ſes petits avoit tué un enfant de l'Egyptien, donna elle même la mort à ſon petit, & ne revint plus dans la maiſon.

Les aigles, les lions, les dauphins nourriſſent [c] leurs parents devenus vieux. Les hérons & les pélicans ont [d] la même reconnoiſſance. Les cicognes couvrent [e] de leurs aîles, réchauffent, & nourriſſent leurs péres dans leur vieilleſſe.

Le lion [f] donne des marques de généroſité & de clémence en pluſieurs occaſions ; il ſemble pardonner à ceux qui ſe couchent à terre ; il ne touche jamais aux cadavres ; il proportionne la vengeance à l'injure qu'il a reçûë. Quelque furieux qu'il ſoit, il ne fait jamais de mal aux femmes, paroiſſant non ſeulement en aimer quelques-unes, mais tout le ſexe en général.

8. Amours de pluſieurs animaux pour des garçons & des filles.

Elien dans ſon hiſtoire des animaux [g], rapporte les amours d'un bélier pour une muſicienne ; d'un geai & d'un aigle pour deux jeunes garçons ; d'un éléphant pour une fille qui vendoit des bouquets à Antioche ; d'un dragon pour un berger de Theſſalie ; d'un aſpic pour un Indien ; & il ajoute que la femelle de l'aſpic en devint jalouſe ; il fait mention des amours de deux dauphins pour deux garçons ; & d'un veau marin pour un peſcheur d'éponges qui étoit fort laid & avoit fort mauvaiſe grace.

On lit que le cheval du beau Soclés conçut une grande paſſion pour ſon maître. Athénée [h] cite les exemples de pluſieurs bêtes qui ont eu de l'amour pour des garçons ou des filles. Un paon a aimé une fille, dit-il ; un coq, une oye & un dauphin ont aimé des garçons. Un éléphant fut épris d'une paſſion ſi vive pour un enfant, qu'il ne mangeoit jamais hors de ſa préſence, & qu'il étoit continuellement occupé à chaſſer les mouches à l'entour de lui, & à éloigner tout ce qui pouvoit troubler ſon repos.

Pline [i], raconte les amours d'un oiſon, pour un enfant d'Argos, & pour une joueuſe de guitarre appellée Glancé, qui avoit en même temps un bélier pour autre amant.

---

[b] *Hiſt. de l'iſle Eſpagnole ou de S. Domingue, par le P. Charlevoix, liv. 4.*
[c] *Joann. Tzetza Chiliad. 4. hiſt. 123.*
[d] *Cl. Ælian. de animalib. l. 3. c. 23.*
[e] *Joann. Scot. Erig. de diviſion. rer. lib. 3.*
[f] *Solin. c. 27.*
Clementiam exercer in ſupplices ... ſi vindictam ſumpſerit, tantum infert, quantum accipit. *Joann. Jonſton. thaumatogr. ph. claſſi 7. c. 22.*
[g] *Cl. Ælian. de animalib. lib. 1 c. 6. lib 6. c. 15. lib. 7. c. 43.*
[h] *Athen. déipnoſoph. liv. 13. c. 30.*
[i] *Plin. lib. 10. c. 22.*

Un dauphin [k], au rapport de Solin, aïant porté au travers des flots un jeune homme nommé Hermias, qui vint à se noïer par la violence des vagues, ce dauphin pour se punir d'avoir exposé Hermias à ce danger, se laissa mourir de regret & de douleur.

Oppien [l] décrit fort élegamment les amours de deux dauphins pour deux jeunes garçons, & il ajoûte qu'un de ces dauphins aïant perdu son maître, fut inconsolable & disparut.

L'avanture d'Arion [m] est célébre. Un dauphin attiré par sa lyre le porta à bord, & sauva ses jours de la cruelle avarice de ceux qui en vouloient à ses richesses. Hérodote [n] ajoûte que Périandre fit garder étroitement Arion jusqu'à ce qu'il eut vérifié cette histoire.

Enalus [o] étant prêt de périr dans un naufrage, pour avoir voulu se charger de sa maîtresse, deux dauphins les portérent à bord l'un & l'autre.

9. Suite des récits concernant les bêtes.

Si l'on en croit Aristote [p], Pline [q], Elien [r], Varron [s], & Oppien [t], on a vû des chevaux plus sévéres à eux-mêmes que ne fut Oedipe, se précipiter de désespoir, parce qu'ils s'étoient apperçus qu'on avoit usé de supercherie & de surprise envers eux, pour leur faire saillir leurs méres. Et suivant Elien [u], un chameau tua son gouverneur, pour se venger d'une semblable tromperie. Aristote ne fait point difficulté de se contredire ailleurs, en disant que les chevaux couvrent indifféremment les cavalles dont ils sont nés ou qu'ils ont engendrées.

Plutarque [x] & Dion Chrysostome ont fait une observation singuliére, au sujet des juments dont on vouloit avoir des mulets. On leur coupoit tous les crins & on les menoit ensuite à quelque fontaine, afin que se voïant tondues & enlaidies, elles se laissassent couvrir par des ânes.

Il n'y a point de preuves plus fortes contre l'opinion Cartésienne, que les traits d'industrie des bêtes qu'on trouve dispersés dans un grand nombre d'auteurs.

Les fourmis soulagent leurs compagnes quand elles les voient accablées sous le faix [y]: & lorsqu'elles serrent des grains elles en rongent le germe, afin que n'étant plus sujets à pousser, ils se puissent conserver toute une année pour leur servir de nourriture.

Si un éléphant [z] est tombé dans un fossé, & qu'un autre élephant l'apperçoive ou l'entende, il va chercher plusieurs autres éléphants, pour l'en tirer:

Plutarque [a] raconte que Pyrrhus étant entré dans Argos par surprise, il y eut au-dedans de la ville un furieux combat. Un des éléphants de Pyrrhus nommé Nicon, cherchant à relever son maître, qui avoit été renversé par terre, donna de front contre ceux qui reculoient sur lui, & renversa pêle-mêle amis & ennemis,

[k] *Solin. c.18.*
[l] *Oppian. de piscat. lib. 5. v. 453.*
[m] *Oppian. loc. citat. v. 448.*
[n] *Herodot. Clio.*
[o] *Plutarch. in sympos. septem sapient. circa fin.*
[p] *Aristot. histor. animant. l. 9. c. 47. & de mirabil. auscultat. c. 2.*
[q] *Plin. l. 8. c. 42.*
[r] *Cl. Ælian. l. 4. c. 7. de animalib.*
[s] *Varr. de re rustica, lib. 2. c. 7.*
[t] *Oppian. de venat. l. 1. v. 236.*
[u] *Cl. Ælian. de animalib. l. 3. c. 47.*
[x] *Plutarch. in amator. Dio Chrysost. orat. 35.*
[y] *Origen. contr. Celsi. l. 4.*
[z] *S. Clem. Alex. stromat. l. 1.*
[a] *Plutarch. in Pyrrh.*

juſqu'à ce qu'il eut trouvé le corps de ſon maître. Il le releva avec ſa trompe, & le portant ſur ſes deux dents, il retourna en arriére vers la porte, comme forcené, culbutant & foulant aux piés tous ceux qui ſe rencontroient devant lui.

Un éléphant de l'armée d'Antiochus, n'aïant pas voulu paſſer le Nil à la nage le prémier, fut privé de ſon rang, & de l'honneur de marcher à la tête des autres éléphants : & de douleur il ſe fit mourir. C'eſt dommage que Campanella qui rapporte [b] ce trait d'hiſtoire, ne diſe pas de quel genre de mort cet éléphant ſe fit mourir.

Elien [c] témoigne qu'on a vû des éléphants inſtruits des lettres Grecques, & qui avoient l'induſtrie d'écrire en Grec.

Photius [d] a écrit que l'âne d'Ammonius avoit un goût merveilleux pour la poëſie ; & qu'il aimoit mieux ne point toucher à la nourriture qu'il avoit devant lui, qu'interrompre ſon attention, lorſque ſon maître liſoit un poëme.

De gros ſinges en Egypte, au rapport d'Elien, étoient inſtruits des lettres [e], ſçavoient danſer, jouer de la flutte ; ils compoſoient une troupe de comédiens, faiſoient payer à l'entrée, & avoient une bourſe pendue à leur côté pour recevoir l'argent.

Les Indiens faiſoient faire la recolte du poivre par leurs ſinges, au rapport [f] de Philoſtrate. Les ſinges de Guinée marchent [g] ſur les piés de derriére, ſervent comme des valets, pilent dans les mortiers, vont querir de l'eau dans les cruches, qu'ils rapportent pleines ſur leurs têtes ; mais ſi l'on ne leur prend bientôt les cruches, il les laiſſent tomber, & quand ils voient l'eau répanduë & la cruche briſée, ils ſe mettent à pleurer & à crier.

Le pére le Comte, dans ſes mémoires de la Chine [h], parle d'un homme ſauvage qui ſe voit en l'iſle de Borneo, lequel, quoiqu'il marche ſur deux piés ſeulement, eſt ſi vîte à la courſe, qu'on a bien de la peine à le prendre. On le court en ce païs là, comme on court ici le cerf. Il a la peau veluë, les yeux enfoncés, l'air féroce, le viſage brûlé, les traits aſſez réguliers, quoique groſſis par le ſoleil.

On a quelquefois obſervé qu'un poiſſon fort reſſemblant à l'homme, ſort de l'eau la nuit, bat la pierre, allume du feu, & prend les autres poiſſons à la lueur du feu.

Le crocodile a la ruſe de crier comme un enfant [i], pour attirer les paſſants qu'il veut dévorer.

Pline [k] rapporte de l'hyéne, qu'elle contrefait la voix humaine au milieu des bergeries, & qu'elle apprend même le nom de quelque paſteur qu'elle a entendu prononcer, afin de le faire ſortir en l'appellant, & d'en faire ſa proie par cette ſurpriſe. Le renard [l]

---

[b] *Campanell. de ſenſu rerum, l.2.c.23.*
[c] *Cl. Ælian. de animalib. l.2.c.11.*
[d] *Phot. biblioth. Cod. 242.*
[e] *Cl. Ælian. de animalib. l.6.c.10.*
[f] *Philoſtrat. in Apollon. l.3.c.1.*
[g] *Jarric. liv.5. c.44.*
[h] *Lep. le Comte, mémoires de la Chine, tome 1.*
[i] *De là eſt venu le proverbe Latin* Crocodili lacrymæ. *Eraſmi adag. chiliad. 2. centur. 4. proverb. 60.*
[k] Sermonem humanum inter paſtorum ſtabula aſſimilare, nomenque alicujus hominis addiſcere, quem evocatum foras laceret. *Plin. l.8. c.30.*
[l] *S. Epiphan. phyſiolog. c.13. & Iſidor. origin. l.12. c.2.*

pour attraper les oiſeaux, s'étend par terre & contrefait le mort, & s'élance tout d'un coup ſur les oiſeaux qu'il voit auprès de lui. Il abboie quelquefois comme un chien pour pouvoir s'approcher des maiſons.

Les chiens [*m*] ne boivent de l'eau du Nil qu'en courant; de peur que les crocodiles ne les attrapent.

Lorſque la perdrix couve [*n*], ſi elle voit approcher un homme de ſon nid, elle court devant lui comme ſi elle étoit eſtropiée, & qu'il fut facile de l'attraper; & après qu'elle s'eſt éloignée ſuffiſamment de ſon nid, & quand elle croit ſes petits hors de danger, elle prend ſon vol & s'enfuit.

La biche, dit-on, jette loin d'elle ſon faon [*o*] dans quelque lieu caché, de peur que les chiens ne puiſſent le découvrir par la ſenteur de ſa piſte. Le héron met ſa tête ſous ſon aîle, pour cacher dans ſes plumes ſon bec, dont il veut percer l'eſtomac de l'oiſeau de proie qui fond ſur lui.

On lit dans Albert le grand, que l'ibis [*p*] ſe roule dans la boue, & enſuite dans la pouſſiére, pour ſe faire une cuiraſſe avant que de combattre contre les ſerpents aîlés.

Elien a obſervé, que quand les grenouilles d'Egypte [*q*] apperçoivent une hydre, elles prennent dans leur gueule un morceau de roſeau, & le portent en travers, en ſorte que l'hydre ne peut les dévorer.

L'ichneumon n'eſt donc pas le ſeul des animaux, comme quelques naturaliſtes l'ont prétendu, qui ſe faſſe des armes défenſives. Cet animal eſt une eſpéce de rat, de la groſſeur d'un petit chien; qui tuë le crocodile [*r*], en ſe jettant dans ſa gueule, après s'être enduit d'une couche épaiſſe de limon, qu'il laiſſe deſſécher pour lui ſervir de cuiraſſe.

Les cancres [*s*], pour pouvoir attraper les huîtres, & s'en nourrir, épient l'occaſion qu'elles ouvrent leurs coquilles, & y jettent de petites pierres qui les empêchent de ſe refermer.

Le polype ne touche à l'hameçon que de ſes piés, avec leſquels il s'y attache pour ronger la proie qui eſt autour.

Lorſque les grues [*t*] traverſent les mers pour gagner les païs chauds; toute la troupe forme un triangle équilatéral. L'angle de devant fend l'air, & les aîles de ces oiſeaux étenduës des deux côtés, font le même effet que les rames dans la navigation. La baſe du triangle eſt pouſſée par les vents comme la poupe d'un vaiſſeau. Celles qui ſont à cette baſe, ſe repoſent en appuïant leurs têtes & leurs cols ſur celles qui ſont devant elles. Ce qui étant impoſſible à celle qui eſt à la pointe de l'an-

---

[*m*] *Solin. c.* 12.

[*n*] *Solin. c.* 7. *Phile de animalium proprietatib. art.* 11.

[*o*] *Fénelon archev. de Cambrai, de l'exiſtence de Dieu, §.* 36. *p.* 93.

[*p*] *D. Albert. Magn. de animalib. lib.* 8. *tract.* 2. *c.* 2.

[*q*] *Cl. Ælian variar. hiſtoriar. lib.* 1. *c.* 3.

[*r*] *Hiſt. de Sethos, liv.* 2. *p.* 107.

[*s*] *Oppian. de piſcat lib.* 2. *v.* 169. *S. Iſidor orig. lib.* 12. *c.* 6.

[*t*] Grues cum loca calidiora petentes maria tranſmittunt, trianguli formam efficere: ejus autem ſummo angulo aër ab iis adverſus pellitur; deindè ſenſim ab utroque latere tamquam remis, ita pennis curſus avium levatur. Baſis autem trianguli quam grues efficiunt ea tamquam à puppi ventis adjuvatur hæque in tergo prævolantium colla & capita reponunt. Quod quia ipſe dux facere non poteſt, quia non habet ubi nitatur, revolat ut ipſe quoque quieſcat. In ejus locum ſuccedit ex iis quæ acquieverunt; eaque viciſſitudo in omni curſu obſervatur. *Cic. de nat. deor lib.* 2.

Grues unam ſequuntur ordine litterato. *S. Hieronym. epiſt. ad Ruſt. c.*

gle de devant, lorſqu'elle eſt laſſe elle revient à une des places de la baſe, pour ſe repoſer à ſon tour, & une de celles qui ſe ſont repoſées, prend la pointe de l'angle avancé : & cet ordre s'obſerve pendant tout leur trajet.

Gaffarel remarque [*u*] cependant qu'elles changent leur ordre ſuivant la diverſité des vents.

Quand elles ſont arrivées, une d'entr'elles fait la garde [*x*], & elles ſe relévent tour à tour. La ſentinelle a une pierre dans une de ſes pattes levée, de peur que le ſommeil ne la ſurprenne.

Les Thraces [*y*] lâchent un renard devant eux, quand ils veulent paſſer par deſſus la glace de quelque riviére. On voit cet animal ſur le bord de l'eau, approcher ſon oreille bien près de la glace, pour entendre le bruit de l'eau qui coule au deſſous ; & juger par la diſtance de ce bruit de l'épaiſſeur de la glace.

Démocrite jugeoit que les hommes avoient appris la plûpart des arts par l'imitation des bêtes, comme des araignées à ourdir la toile ; des hirondelles à bâtir ; du roſſignol & du cygne la muſique, & de pluſieurs animaux la médecine. Les bêtes [*z*] connoiſſent les plantes, & les remédes qui leur ſont propres.

Oppien [*a*] dit que les éléphans prévoient le temps de leur mort, & qu'ils la célébrent entr'eux par leurs chants. Le même auteur [*b*] attribuë aux dauphins & aux cygnes, une connoiſſance anticipée du temps de leur mort. Cicéron [*c*], & pluſieurs auteurs, ont fait mention des chants des cygnes mourants, & rien n'eſt plus célébre parmi les poëtes. Pline aſſure [*d*] que les oyes ſe font quelquefois mourir volontairement, en retenant leur reſpiration.

Pluſieurs eſpéces d'animaux [*e*], les dauphins, les éléphants, les hirondelles, les abeilles, les fourmis, les rats, & les mouches font des funérailles aux morts de leurs eſpéces.

Lucien [*f*] fait mention de dragons apprivoiſés, qui étoient nourris par des femmes, & qui couchoient avec des enfants.

Strabon [*g*] parle d'un crocodile qui ſe laiſſoit ouvrir la gueule ; & Plutarque [*b*] d'un crocodile qui couchoit avec une femme.

On a dreſſé des crocodiles [*i*] à nager ſous des hommes, qui leur faiſoient faire toute ſorte d'évolutions, ou à ſe laiſſer conduire ſur terre par une chaîne, ou à ſuivre la voix de leurs maîtres. 12. Docilité des bêtes.

On a vû des éléphants [*k*] danſer ſur la corde en cadence.

Cédréne & le pére Schot ont rapporté [*l*] que du temps de l'empereur Juſtinien I, il y avoit à Conſtantinople

---

[*u*] *Gaffarel. curioſités inouies, ch.* 12.
[*x*] *S. Iſidor. origin. lib.* 12. *c.* 7.
[*y*] *Plin. l.* 8. *c.* 28. *Plutarch. de primo frigido.*
[*z*] *Cl. Ælian. de animaſh. lib.* 5. *c.* 46.
[*a*] *Oppian. de venat. l.* 2. *v.* 489. *&* 540.
[*b*] *Oppian. deſcat. lib.* 2. *v.* 628. *& de venat. lib.* 2. *v.* 547.

[*c*] Providentes quid in morte boni ſit, cùm cantu & voluptate moriuntur. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 1.

[*d*] Contumaciâ ſpiritu revocato. *Plin. lib.* 10. *c.* 23.

[*e*] *Joann. Tzetz. chiliad* 4. *hiſtor.* 127.
[*f*] *Lucian. in Alex. pſeudom.*
[*g*] *Strab. lib.* 17.
[*b*] *Plutarch. terreſtriane an aquatilia animalia ſint callidiora.*
[*i*] *Plutarch. loc. citat.*
[*k*] *Sen. epiſt.* 85. *Plin. lib.* 8. *c.* 2. *&* 3. *Plutarq.* Πότερα τῶν ζώων φρονιμώτερα. *Suet. in Ner. c.* 12. *Xiphil. in Ner hb.* 61.
[*l*] *Cedren. hiſt. compend. in Juſtinian. Schot. lib.* 8. *mirabil. animad. terreſtr. c.* 9. § 4.

ſtantinople un charlatan, qui aïant aſſemblé beaucoup de monde autour de lui, dit à ceux qui l'environnoient qu'ils pouvoient jetter dans la place les anneaux de leurs doiges, & que ſon chien rapporteroit à chacun ſon anneau ſans ſe tromper. Un phyſicien moderne [m] explique cette induſtrie ſinguliére du chien, en diſant qu'il demeuroit à chaque anneau des corpuſcules de chaque perſonne, leſquels dirigeoient le chien vers celui où il trouvoit un athmoſphére de corpuſcules ſemblables. Car il eſt certain, ajoute-t'il, que tout ce qui entre dans un volume de matiére tranſpirée, en eſt imprégné ou mouillé, ſi l'on veut, comme une piéce d'or qu'on a enfoncée dans l'eau, avec cette différence que les corpuſcules de la tranſpiration inſenſible, étant infiniment plus ſubtiles que les particules de l'eau, ils pénétrent plus avant dans ce qu'ils inondent, & ne s'en détachent qu'avec plus de temps & de difficulté.

On a vu à la derniére foire ſaint Germain un petit cheval bai-brun, fort bien fait, agé de ſix ans, qui en entrant dans l'aſſemblée d'un œil gai, careſſoit tout le monde. Il répondoit fort à propos par des ſignes de tête, à tout ce que ſon maître lui demandoit. Il buvoit à la ſanté du roi, en prenant un gobelet dans ſa bouche, il tiroit un coup de piſtolet auſſi avec la bouche. Il contrefaiſoit le boiteux & le mort pour ne point aller à la guerre. Quelque perſonne de l'aſſemblée tiroit une carte, & après qu'on l'avoit approchée de l'œil du cheval, il frappoit autant de coups de pié qu'il y avoit de points. Il frappoit encore autant de coups de pié qu'une montre marquoit d'heures, exprimant les quarts par de petits coups redoublés, comme une montre à répétition. On lui demandoit s'il ſçavoit l'arithmétique, il faiſoit ſigne qu'oüi; alors quiconque vouloit lui faiſoit une queſtion, & lui demandoit par exemple, combien font huit & ſix, il frappoit du pié quatorze coups. Son maître prenoit pluſieurs piéces de monnoïe de différentes perſonnes de l'aſſemblée, & après les avoir mêlées enſemble, il les jettoit l'une après l'autre dans un mouchoir au cheval, qui le prenant dans ſa bouche, portoit à chaque perſonne la piéce qui venoit d'elle. Il n'y a point en tout ceci d'exaggération, & touts ces tours ont été vûs par un grand concours de ſpectateurs. On ne peut pas douter que ce cheval ne fût guidé par les ſignes ou la voix de ſon maître, mais il eſt étonnant que ce cheval obéït ſi bien à des ſignes imperceptibles aux aſſiſtants.

Lorſqu'Auguſte [n] rentra victorieux dans Rome, après la bataille d'Actium, pluſieurs perroquets le ſaluoient des fenêtres, en criant, Honneur & victoire à Céſar. Il fit acheter quelques-uns de ces oiſeaux aſſez cher. Des envieux lui rapportérent, que chez les mêmes citoïens, il y avoit d'autres oiſeaux auxquels on avoit appris à prononcer le même compliment pour Antoine, en cas de l'événement contraire. Cette réflexion rendit Auguſte aſſez indifférent à cette ſorte de flatterie; & quelques jours après un chevalier Romain lui aïant préſenté un perroquet, qui prononçoit pluſieurs mots à la louange d'Auguſte, cet empereur répondit froidement: J'ai aſſez de ces

(m) *Vallemont, phyſic. occulte, c. 8.*

(n) *Macrob. Saturnal. lib. 2. c. 4.*

courtiſans ailés. Le perroquet ſe mit auſſitôt à dire fort diſtinctement, Ha! malheureux j'ai perdu mes ſoins & mes peines: paroles que ſon maître lui avoit apriſes à tout hazard. Cette rencontre charma l'empereur, qui donna de l'oiſeau une groſſe ſomme.

Le chevalier Temple, dans la ſeconde partie de ſes mémoires, parle d'un perroquet fort ſurprenant. Lorſque le prince Maurice de Naſſau vint me voir à la Haïe, dit-il, la penſée me vint de lui faire une queſtion: car j'avois envie d'apprendre de ſa propre bouche, ce que tant d'autres m'avoient ſi ſouvent raconté, d'un perroquet qu'il avoit vû au Breſil, qui répondoit auſſi juſte qu'une créature raiſonnable à toutes les queſtions. Ce qui faiſoit que les domeſtiques du prince croïoient qu'il y avoit de la poſſeſſion ou de la magie, & qu'un de ſes miniſtres ne voulut plus voir de perroquets, diſant qu'ils étoient des diables. Le prince Maurice expliqua au chevalier Temple qu'il s'étoit fait apporter ce perroquet de fort loin: que l'oiſeau étoit fort gros & fort vieux: qu'il dit de lui-même. Quelle compagnie d'hommes blancs eſt-ce là? On lui demanda en lui montrant le prince, qui il penſoit que fût cet homme; il répondit, C'eſt quelque général. Le prince Maurice lui demanda, D'où viens-tu? la bête répondit, De Marinan. Le prince. Que fais tu là? le perroquet. Je garde les poulets: & le prince s'étant mis à rire de cette réponſe, l'oiſeau ajouta: Je puis bien les faire venir & contrefit quatre ou cinq fois le cri de ceux qui appellent les poulets. Le chevalier Temple demanda au prince Maurice en quelle langue l'oiſeau parloit? le prince lui répondit, que c'étoit en Breſilien; qu'il n'entendoit pas cette langue, mais qu'il avoit deux interprétes, l'un Hollandois, l'autre du Breſil; qu'il les avoit interrogés en particulier, & qu'ils s'accordoient très-bien ſur les réponſes du perroquet. Le récit du chevalier Temple ſe contredit, en ce que le prince Maurice eſt excité à rire ſur le champ par une réponſe du perroquet, & que ce prince interroge ſéparément deux interprétes, ſur les réponſes de l'oiſeau, dont il n'entendoit pas la langue.

L'empereur Baſile [o] aïant exilé Léon ſon fils, pour le ſoupçon d'une conjuration, ce prince tomba dans l'oubli. Quelques courtiſans, qui s'intéreſſoient à ſon ſort, inſtruiſirent un perroquet à prononcer ſes paroles, Ah! mon cher maître Léon. Baſile l'aïant entendu, ils en prirent occaſion de demander la grace de Léon à l'empereur, qui l'accorda.

De pigeons ſont devenus célébres dans l'hiſtoire, en portant & rapportant [p] des lettres dans les villes aſſiégées. Ce ſtratagéme a été pratiqué pendant le ſiége de Modéne, ſoutenu par Decimus Brutus contre Marc Antoine après la mort de Jules Céſar, & pendant les ſiéges de Harlem & de Leyde par les Eſpagnols. Après la levée du ſiége de Leyde il fut ordonné [q] que les pigeons qui avoient porté les lettres, ſeroient nourris aux dépens du public, embaumés après leur mort, pour être gardés dans l'hôtel de ville. Les marchands d'A-

(o) *Zonara lib.* 16.

(p) *Strad. decad.* 1. *lib.* 7. *Thuan. lib.* 55. *Il. Taſſ. la Hieroſol. liberat. cant.* 18. *Stanz.* 49. *Hiſt. d'Angles. de Larrey. t.* 2. *p.* 284.

Obſeſſis tellure viis, it nuntia cœlo
Sub pennis nexas ultrò citròque tabellas
Telorum ſecura ferens. *Jacob Vanier. prad. ruſtic. lib.* 13.

(q) *Hiſt. d'Anglet par Larrey, t.* 2. *p.* 288.

lep, & d'Alexandrette, ſe ſervent encore aujourd'hui de ces couriers ailés, pour s'avertir avec une extréme diligence, de tout ce qui peut intéreſſer leur commerce.

On fait un conte que je ne prétends point du tout garantir, d'une guenon qui après avoir reçu un ſoufflet de ſon maître, dans le moment que jouant aux échecs avec lui, elle lui donna échec & mat, ſe couvrit la jouë d'un couſſin qu'elle trouva ſous ſa patte, lorſque rejouant avec lui, elle le fit échec & mat une ſeconde fois.

11. Pluſieurs traits concernant les bêtes rapportés par Montagne.

Montagne [r] s'eſt fort étendu ſur ce ſujet de l'induſtrie des animaux. Son témoignage leur eſt ſi avantageux que je vais en inférer ici une partie, laiſſant à cet auteur les graces qui ſe trouvent dans ſon ſtyle Gaulois.

» Chriſippus bien qu'en toutes choſes autant dédaigneux juge de la condition des animaux que nul autre philoſophe, conſidérant les mouvements du chien, qui ſe rencontrant en un carrefour à trois chemins, où à la quête de ſon maître qu'il a égaré, ou à la pourſuite de quelque proie qui fuit devant lui, va eſſaiant un chemin après l'autre, & après s'être aſſurédes deux, & n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'élance dans le troiſiéme ſans marchander; il eſt contraint de conſeſſer qu'en ce chien là un tel diſcours ſe paſſe: J'ai ſuivi juſqu'à ce carrefour mon maître à la trace; il faut néceſſairement qu' il paſſe par l'un de ces trois chemins, & n'eſt paſſé ni par celui-ci ni par celui-là, il faut donc infailliblement qu' il paſſe par cet autre: & que s'aſſurant par cette concluſion & ces diſcours, il ne ſe ſert plus de ſon ſentiment au troiſiéme chemin, ni ne le ſonde plus, ains s'y laiſſe emporter par la force de la raiſon. Ce trait purement dialecticien, & cet uſage de propoſitions diviſées & conjointes, & de la ſuffiſante énumération des parties vaut-il pas autant que le chien le ſçache de ſoi que de Trapezonce? ..... Je remarque avec plus d'amiration cet effet, qui eſt toutefois aſſez vulgaire, des chiens de quoi ſe ſervent les aveugles & aux champs & aux villes: je me ſuis pris garde comme ils s'arrêtent à certaines portes, d'où ils ont accoutumé de tirer l'aumône, comme ils évitent le choc des choches & des charettes, lors même que pour leur regard ils ont aſſez de place pour leur paſſage. J'en ai vû le long d'un foſſé de ville laiſſer un chemin plein & uni, & en prendre un pire pour éloigner ſon maître du foſſé. Comment pouvoit-on avoir fait concevoir à ce chien, que c'étoit ſa charge de regarder ſeulement à la ſureté de ſon maître, & mépriſer ſes propres commodités pour le ſervir? Et comment avoit-il la connoiſſance que tel chemin lui étoit bien aſſez large, qui ne le ſeroit pas pour un aveugle? tout cela peut-il comprendre ſans ratiocination? Aux ſpectacles de Rome, il ſe voïoit ordinairement des éléphants dreſſés à ſe mouvoir & danſer au ſon de la voix, des danſes à pluſieurs entrelaſſures, coupures, & diverſes cadences très difficiles à apprendre. Il s'en eſt vû qui en leur privé rememoroient leurs le-

(r) *Eſſ. de Montagn. liv. 2, ch. 12.*

» çons, & s'éxerçoient par ſoin & par étude, pour n'être tancés & battus de leurs maîtres. Mais cette autre hiſtoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque même pour garand eſt étrange: elle étoit en la boutique d'un barbier à Rome, & faiſoit merveilles de contrefaire avec la voix tout ce qu'elle oioit. Un jour il advint que certaines trompettes s'arrêtérent long-tems à ſonner devant cette boutique; depuis cela & tout le lendemain voilà cette pie penſive, muette, & mélancholique; dequoi tout le monde étoit émerveillé, & penſoit-on que le ſon des trompettes l'eût ainſi étourdie & étonnée, & qu'avec l'oüie, la voix ſe fût quant & quant éteinte. Mais on trouva enfin que c'étoit une étude profonde & une retraite en ſoi-même, ſon eſprit s'éxercitant & préparant ſa voix à repréſenter le ſon de ces trompettes: de maniére que ſa prémiére voix ce fut celle-là d'exprimer parfaitement leurs repriſes, leurs poſes, & leurs muances, aïant quitté pour ce nouvel apprentiſſage & pris à dédain tout ce qu'elle ſçavoit dire auparavant. Je ne veux pas omettre d'alléguer auſſi cet autre exemple d'un chien, que ce même Plutarque dit avoir vû, lui étant dans un navire: ce chien en peine d'avoir l'huile qui étoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'étroite embouchure du vaiſſeau, alla querir des cailloux, & en mit dans cette cruche juſqu'à ce qu'il eut fait hauſſer l'huile plus près du bord, où il la pût atteindre. Cela qu'eſt-ce, ſi ce n'eſt l'effet d'un eſprit bien ſubtil? On dit que les corbeaux de Barbarie en font de même, quand l'eau qu'ils veulent boire, eſt trop baſſe. Cette action eſt aucunement voiſine de ce que récitoit des éléphants un roi de leur nation Juba; que quand par la fineſſe de ceux qui les chaſſent, l'un d'entr'eux ſe trouve pris dans certaines foſſes profondes qu'on leur prépare, & les recouvre-t'on de menuës brouſſailles pour les tromper, ſes compagnons y apportent en diligence force pierres & piéces de bois, afin que cela l'aide à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte en tant d'autres effets à l'humaine ſuffiſance, que ſi je voulois ſuivre par le menu ce que l'expérience en a apprís, je gagnerois aiſément ce que je maintiens ordinairement, qu'il ſe trouve plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un éléphant en une maiſon privée de Syrie, déroboit à touts les repas la moitié de la penſion qu'on lui avoit ordonnée: un jour le maître voulut lui-même le panſer, verſa dans ſa mangeoire la juſte meſure d'orge qu'il lui avoit preſcrite pour ſa nourriture: l'éléphant regardant de mauvais oeil ce gouverneur, ſépara avec ſa trompe, & en mit à part la moitié, déclarant par là le tort qu'on lui faiſoit; & un autre aïant un gouverneur qui mêloit dans ſa mangeoire des pierres pour en croître la meſure, s'approcha du pot où il faiſoit cuire ſa chair pour ſon dîner, & le lui remplit de cendres ..... Il falloit bien qu'on ſe répondît à bon eſcient de la créance de ces bêtes & de leur diſcours, leur abandonnant la tête d'une bataille, où le moindre arrêt qu'elles euſſent ſçû faire, pour la grandeur & la peſanteur de leurs corps, le moindre effroi qui leur eût fait tourner la tête ſur leurs gens, étoit ſuffiſant pour tout perdre: & s'eſt vû peu d'exemples où cela ſoit advenu, qu'ils ſe rejettaſſent ſur leurs troupes, au lieu que nous mêmes nous rejettons

» les uns ſur les autres, & nous rompons...
» Le philoſophe Cléanthés remarqua
» des fourmies qui partoient de leur four-
» milliére, portant le corps d'une four-
» mie morte vers une autre fourmilliére,
» de laquelle pluſieurs autres fourmies
» leur vinrent au devant comme pour
» parler à eux; & après avoir été enſemble
» quelque temps, celles ci s'en retournè-
» rent pour conſulter, penſez, avec leurs
» concitoïens, & firent ainſi deux ou trois
» voïages pour la difficulté de la capitu-
» lation: enfin ces derniéres venuës ap-
» portérent aux prémiéres un ver de leur
» tanniére, comme pour la rançon du
» mort; lequel ver les prémiéres chargé-
» rent ſur leur dos, & emportérent chez
» elles, laiſſant aux autres le corps du tré-
» paſſé. Voilà l'interprétation que Clean-
» tés y donna, témoignant par là que celles
» qui n'ont point de voix, ne laiſſent pas
» d'avoir pratique & communication
» mutuelle, de laquelle c'eſt notre défaut
» que nous ne ſoïons participants & nous
» mêlons à cette cauſe ſottement d'en
» opiner .... Un citoïen de Cyzique
» acquit jadis réputation de bon mathé-
» maticien, pour avoir appris la condi-
» tion du hériſſon. Il a ſa tanniére ouver-
» te à divers endroits & à divers vents;
» & prévoïant le vent à venir, il va bou-
» cher le trou du côté de ce vent-là: ce que
» remarquant ce citoïen, apportoit en ſa
» ville certaines prédictions du vent qui
» avoit à tirer. Le chaméléon prend la
» couleur du lieu où il eſt aſſis: mais le
» poulpe ſe donne lui-même la couleur
» qu'il lui plaît, ſelon les occaſions, pour
» ſe cacher de ce qu'il craint, & attraper
» ce qu'il cherche: au chaméléon, c'eſt
» changement de paſſion, mais au poulpe
» c'eſt changement d'action .... De ſubti-
» lité malicieuſe en eſt-il une plus expreſ-
» ſe que celle du mulet du philoſophe
» Thalés? lequel paſſant au travers d'une
riviére chargé de ſel, & de fortune y
étant bronché, ſi que les ſacs qu'il portoit
en furent tout mouillés, s'étant apperçû que le ſel fondu per ce moïen, lui
avoit rendu ſa charge plus légére, ne
failloit jamais, auſſitôt qu'il rencontroit
quelque ruiſſeau, de ſe plonger de dans
avec ſa charge, juſqu'à ce que ſon maître découvrant ſa malice, ordonna
qu'on le chargeât de laine, à quoi ſe
trouvant mécompté, il ceſſa de plus
uſer de cette fineſſe.... Les fourmies
étendent au dehors de l'aire leurs grains
& ſemences, pour les éventer, rafraîchir & ſécher, quand ils voient qu'ils
commencent à ſe moiſir & à ſentir le
rance, de peur qu'ils ne ſe corrompent
& pourriſſent. Mais la caution & prévention dont ils uſent à ronger le grain
de froment, ſurpaſſe toute imagination
de prudence humaine: parce que le froment ne demeure pas toujours ſec ni ſain,
ains s'amolit, ſe réſout & détrempe comme en lait, s'acheminant à germer & produire; de peur qu'il ne devienne ſemence,
& perde ſa nature & propriété de magaſin pour leur nourriture, ils rongent
le bout, par où le germe a coutume de
ſortir... Quant à la gratitude (car il me
ſemble que nous avons beſoin de mettre
le mot en crédit) ce ſeul exemple y ſuffira, qu'Apion récite comme en aïant été
lui-même ſpectateur. Un jour qu'on
donnoit à Rome au peuple le plaiſir du
combat de pluſieurs bêtes étranges, &
principalement de lions de grandeur
inuſitée, il y en avoit un entr'autres,
qui pour ſon port furieux, par la force
& groſſeur de ſes membres, & par un
rugiſſement hautain & épouvantable
attiroit à ſoi la vûë de toute l'aſſiſtance.
Entre les autres eſclaves qui furent préſentés au peuple en ce combat des bêtes,
fut un Androdus de Dace qui étoit à un
ſeigneur Romain de qualité conſulaire

» Ce lion l'aïant apperçu de loin, s'arrêta » prémiérement tout court, comme étant » entré en admiration, & puis s'approcha » doucement d'une façon molle & paisible, » comme pour entrer en reconnoissance » avec lui. Cela fait, & s'étant assuré de » ce qu'il cherchoit, il commença à battre » de la queüe à la mode des chiens qui fleu- » rent leurs maîtres, & à baiser & lescher » les mains & les cuisses de ce misérable » tout transi d'effroi & hors de soi. Andro- » dus aïant repris ses esprits par la bénigni- » té de ce lion, & rassuré sa vûë pour le » considérer & le reconnoître, c'étoit un » singulier plaisir de voir les caresses & les » fêtes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. » De quoi le peuple aïant élevé des cris de » joie, l'empereur fit appeller cet esclave, » pour entendre de lui le moïen d'un si » étrange événement. Il lui récita une » histoire nouvelle & admirable. Mon » maître, dit-il, étant proconsul en » Afrique, je fus contraint par la cruau- » té & rigueur qu'il me tenoit, me faisant » journellement battre, de me dérober » de lui & m'enfuir. Et pour me cacher » sûrement d'un personnage, aïant grande » autorité en la province, je trouvai mon » plus court de gagner les solitudes & les » contrées sabloneuses & inhabitables de » ce païs là: résolu, si le moïen de me nour- » rir venoit à me faillir, de trouver quel- » que façon de me tuer moi-même. Le so- » leil étant extrémement âpre sur le midi, » & les chaleurs insupportables, je me » rencontrai sur une caverne cachée & » inaccessible, & me jettai dedans. Bientôt » après y survint ce lion, aïant une patte » sanglante & blessée, tout plaintif & » gémissant des douleurs qu'il y souffroit: » à son arrivée j'eus beaucoup de fraïeur; » mais lui me voïant musse dans un coin » de sa loge, s'approcha tout doucement » de moi, me présentant sa patte offensée, » & me la montrant comme pour de man- « der du secours. Je lui ôtai alors un grand « escot qu'il y avoit; & m'étant un peu « apprivoisé à lui pressant sa plaïe, en fis « sortir l'ordure qui s'y amassoit l'essuïai, « & nettoïai le plus promptement que je « pus. Lui se sentant allégé de son mal, « & soulagé de cette douleur, se prit à « reposer & à dormir, aïant toujours sa « patte entre mes mains. De là en hors, « lui & moi véquîmes ensemble en cette « caverne trois ans entiers de mêmes vian- « des, car des bêtes qu'il tuoit à sa chas- « se, il m'en apportoit les meilleurs en- « droits, que je faisois cuire au soleil à « faute de feu, & m'en nourrissois. A la « longue, m'étant ennuïé de cette vie « brutale & sauvage, comme ce lion « étoit allé un jour à sa quête accoutumée, « je partis de là; & à ma troisiéme journée « fus surpris par des soldats qui me mé- « nérent d'Afrique en cette ville à mon « maître, lequel soudain me condamna à « mort, & à être abandonné aux bêtes. « Or à ce que je vois, ce lion fut aussi pris « bientôt après, qui m'a à cette heure « voulu recompenser du bienfait & gué- « rison qu'il avoit reçû de moi. Voilà l'hi- « stoire qu'Androdus récita à l'empereur, « laquelle il fit aussi entendre de main en « main au peuple. Par quoi à la requête de « touts il fut mis en liberté & absous de « cette condamnation, & par ordonnance « du peuple, lui fut fait présent de ce lion. « Nous voïons depuis, dit Apion, An- « drodus conduisant ce lion à tout une « petite lesse, & se promenant par les « tavernes à Rome, recevoir l'argent « qu'on lui donnoit, le lion se laisser « couronner des fleurs qu'on lui jettoit, & « chacun dire en les rencontrant: Voilà le « lion hôte de l'homme, voilà l'homme « médecin du lion..... Ce que l'expé- « rience apprend à ceux qui voïagent sur « mer, & notamment en la mer de Si- « cile, de la condition des halcyons surpas- «

„ ſe toute humaine cogitation. De quelle eſpéce d'animaux a jamais nature tant „ honoré les couches, la naiſſance & l'enfantement? Car les poëtes diſent bien „ qu'une ſeule iſle de Délos étant auparavant vagante, fut affermie pour le ſervice de l'enfantement de Latone; mais „ Dieu a voulu que toute la mer fût arrêtée, affermie & applanie ſans vagues, ſans „ vents, & ſans pluïe, cependant que l'halcyon fait ſes petits, qui eſt juſtement „ environ le ſolſtice, le plus court jour „ de l'an: & par ſon privilége nous avons „ ſept jours & ſept nuits au fin cœur de „ l'hyver, que nous pouvons naviguer ſans „ danger. Leurs femelles ne reconnoiſſent „ autres mâles que le leur propre, l'aſſiſtant toute leur vie, ſans jamais l'abandonner. S'il vient à être débile „ & caſſé, elles le chargent ſur leurs „ épaules, le portent partout, & le „ ſervent juſques à la mort. Mais aucune ſuffiſance n'a encore pû atteindre à la connoiſſance de cette merveilleuſe fabrique, de quoi l'halcyon „ compoſe le nid pour ſes petits, ni en „ deviner la matiére „

Les opinions ſur les bêtes ſont des exemples très ſenſibles, que les hommes gardent bien peu de meſures dans leur eſtime ou leur mépris, & que preſque dans touts leurs ſentiments, ils ſe portent à des extrémités, qui ſont des ſources d'erreurs. Il s'en faut bien cependant que je ne compare ce que j'appelle l'extrémité Cartéſienne, avec l'opinion de ceux qui prétendent trouver du raiſonnement dans les bêtes. Le ſentiment de Deſcartes choque ſeulement les apparences, mais l'extrémité oppoſée attaque les principes les plus eſſentiels & les plus évidents.

12. Réponſe à l'objection des impies ſur les ames des bêtes

Les impies & les incrédules ne peuvent ſe prévaloir de la comparaiſon des ames des bêtes avec les ames des hommes: car c'eſt chercher à s'aveugler ſoi-même, que d'oppoſer aux preuves les plus claires de l'immortalité de l'ame, tirées de la nature & de la révélation, une objection fondée ſur la plus inconnuë de toutes les ſubſtances, & de prendre pour principe d'une comparaiſon, & de la connoiſſance de l'ame humaine, la choſe du monde la plus généralement ignorée, qui eſt l'état intérieur des bêtes.

juſqu'à ce qu'il eut trouvé le corps de ſon maître. Il le releva avec ſa trompe, & le portant ſur ſes deux dents, il retourna en arriére vers la porte, comme forcené, culbutant & foulant aux piés tous ceux qui ſe rencontroient devant lui.

Un éléphant de l'armée d'Antiochus, n'aïant pas voulu paſſer le Nil à la nage le prémier, fut privé de ſon rang, & de l'honneur de marcher à la tête des autres éléphants : & de douleur il ſe fit mourir. C'eſt dommage que Campanella qui rapporte [b] ce trait d'hiſtoire, ne diſe pas de quel genre de mort cet éléphant ſe fit mourir.

Elien [c] témoigne qu'on a vû des éléphants inſtruits des lettres Grecques, & qui avoient l'induſtrie d'écrire en Grec.

Photius [d] a écrit que l'âme d'Ammonius avoit un goût merveilleux pour la poëſie ; & qu'il aimoit mieux ne point toucher à la nourriture qu'il avoit devant lui, qu'interrompre ſon attention, lorſque ſon maître liſoit un poëme.

De gros ſinges en Egypte, au rapport d'Elien, étoient inſtruits des lettres [e], ſçavoient danſer, jouer de la flutte ; ils compoſoient une troupe de comédiens, faiſoient païer à l'entrée, & avoient une bourſe pendue à leur côté pour recevoir l'argent.

Les Indiens faiſoient faire la recolte du poivre par leurs ſinges, au rapport [f] de Philoſtrate. Les ſinges de Guinée marchent [g] ſur les piés de derriére, ſervent comme des valets, pilent dans les mortiers, vont querir de l'eau dans les cruches, qu'ils rapportent pleines ſur leurs têtes ; mais ſi l'on ne leur prend bientôt les cruches, il les laiſſent tomber, & quand ils voient l'eau répanduë & la cruche briſée, ils ſe mettent à pleurer & à crier.

Le pére le Comte, dans ſes mémoires de la Chine [h], parle d'un homme ſauvage qui ſe voit en l'iſle de Borneo, lequel, quoiqu'il marche ſur deux piés ſeulement, eſt ſi vîte à la courſe, qu'on a bien de la peine à le prendre. On le court en ce païs là, comme on court ici le cerf. Il a la peau veluë, les yeux enfoncés, l'air féroce, le viſage brûlé, les traits aſſez réguliers, quoique groſſis par le ſoleil.

On a quelquefois obſervé qu'un poiſſon fort reſſemblant à l'homme, ſort de l'eau la nuit, bat la pierre, allume du feu, & prend les autres poiſſons à la lueur du feu.

Le crocodile a la ruſe de crier comme un enfant [i], pour attirer les paſſants qu'il veut dévorer.

Pline [k] rapporte de l'hyéne, qu'elle contrefait la voix humaine au milieu des bergeries, & qu'elle apprend même le nom de quelque paſteur qu'elle a entendu prononcer, afin de le faire ſortir en l'appellant, & d'en faire ſa proie par cette ſurpriſe. Le renard [l]

---

[b] *Campanell. de ſenſu rerum*, l. 2. c. 23.
[c] *Cl. Ælian. de animalib.* l. 2. c. 11.
[d] *Phot. biblioth. Cod.* 242.
[e] *Cl. Ælian. de animalib.* l. 6. c. 10.
[f] *Philoſtrat. in Apollon.* l. 3. c. 1.
[g] *Jarric. liv. 5. c. 44.*
[h] *Lep. le Comte, mémoires de la Chine, lettre* 14.
[i] *De là eſt venu le proverbe Latin*: Crocodili lacrymæ. *Eraſmi adag. chiliad.* 2. *centur.* 4. *proverb.* 60.
[k] Sermonem humanum inter paſtorum ſtabula aſſimilare, nomenque alicujus hominis addiſcere, quem evocatum foras lacèret. *Plin. l.* 8. *c.* 30.
[l] *S. Epiphan. phyſiolog. c.* 13. *& Iſidor. origin. l.* 12. *c.* 2.

pour attraper les oiſeaux, s'étend par terre & contrefait le mort, & s'élance tout d'un coup ſur les oiſeaux qu'il voit auprès de lui. Il abboie quelquefois comme un chien pour pouvoir s'approcher des maiſons.

Les chiens [m] ne boivent de l'eau du Nil qu'en courant; de peur que les crocodiles ne les attrapent.

Lorſque la perdrix couve [n], ſi elle voit approcher un homme de ſon nid, elle court devant lui comme ſi elle étoit eſtropiée, & qu'il fut facile de l'attraper; & après qu'elle s'eſt éloignée ſuffiſamment de ſon nid, & quand elle croit ſes petits hors de danger, elle prend ſon vol & s'enfuit.

La biche, dit-on, jette loin d'elle ſon faon [o] dans quelque lieu caché, de peur que les chiens ne puiſſent le découvrir par la ſenteur de ſa piſte. Le héron met ſa tête ſous ſon aîle, pour cacher dans ſes plumes ſon bec, dont il veut percer l'eſtomac de l'oiſeau de proie qui fond ſur lui.

On lit dans Albert le grand, que l'ibis [p] ſe roule dans la boue, & enſuite dans la pouſſiére, pour ſe faire une cuiraſſe avant que de combattre contre les ſerpents aîlés.

Elien a obſervé, que quand les grenouilles d'Egypte [q] apperçoivent une hydre, elles prennent dans leur gueule un morceau de roſeau, & le portent en travers, en ſorte que l'hydre ne peut les dévorer.

L'ichneumon n'eſt donc pas le ſeul des animaux, comme quelques naturaliſtes l'ont prétendu, qui ſe faſſe des armes défenſives. Cet animal eſt une eſpéce de rat, de la groſſeur d'un petit chien; qui tuë le crocodile [r], en ſe jettant dans ſa gueule, après s'être enduit d'une couche épaiſſe de limon, qu'il laiſſe deſſécher pour lui ſervir de cuiraſſe.

Les cancres [s], pour pouvoir attraper les huîtres, & s'en nourrir, épient l'occaſion qu'elles ouvrent leurs coquilles, & y jettent de petites pierres qui les empêchent de ſe refermer.

Le polype ne touche à l'hameçon que de ſes piés, avec leſquels il s'y attache pour ronger la proie qui eſt autour.

Lorſque les grues [t] traverſent les mers pour gagner les païs chauds; toute la troupe forme un triangle équilatéral. L'angle de devant fend l'air, & les aîles de ces oiſeaux étenduës des deux côtés, font le même effet que les rames dans la navigation. La baſe du triangle eſt pouſſée par les vents comme la poupe d'un vaiſſeau. Celles qui ſont à cette baſe, ſe repoſent en appuïant leurs têtes & leurs cols ſur celles qui ſont devant elles. Ce qui étant impoſſible à celle qui eſt à la pointe de l'an-

[m] *Solin. c.* 12.

[n] *Solin. c.* 7. *Phile de animalium proprietatib. art.* 11.

[o] *Fénelon archev. de Cambrai, de l'exiſtence de Dieu, §.* 36. *p.* 93.

[p] *D. Albert. Magn. de animalib. lib.* 8. *tract. Ethic.* 2. *c.* 2.

[q] *Cl. Ælian variar. hiſtoriar. lib.* 1. *c.* 3.

[r] *Hiſt. de Sébos, liv.* 2. *p.* 107.

[s] *Oppian. de piſcat lib.* 2. *v.* 169. *S. Iſidor orig. lib.* 12. *c.* 6.

[t] Grues cum loca calidiora petentes maria tranſmittunt, trianguli formam efficere: ejus autem ſummo angulo aër abiis adverſus pellitur; deindè ſenſim ab utroque latere tamquam remis, ita pennis curſus avium levatur. Baſis autem trianguli quam grues efficiunt ea tamquam à puppi ventis adjuvatur hæque in tergo prævolantium colla & capita reponunt. Quod quia ipſe dux facere non poteſt, quia non habet ubi nitatur, revolat ut ipſe quoque quieſcat. In ejus locum ſuccedit ex iis quæ acquieverunt; eaque viciſſitudo in omni curſu obſervatur. *Cic. de nat. deor lib.* 2.

Grues unam ſequuntur ordine litterato. *S. Hieronym. epiſt. ad Ruſt. c.*

gle de devant, lorſqu'elle eſt laſſe elle revient à une des places de la baſe, pour ſe repoſer à ſon tour, & une de celles qui ſe ſont repoſées, prend la pointe de l'angle avancé : & cet ordre s'obſerve pendant tout leur trajet.

Gaffarel remarque [*u*] cependant qu'elles changent leur ordre ſuivant la diverſité des vents.

Quand elles ſont arrivées, une d'entr'elles fait la garde [*x*], & elles ſe relévent tour à tour. La ſentinelle a une pierre dans une de ſes pattes levée, de peur que le ſommeil ne la ſurprenne.

Les Thraces [*y*] lâchent un renard devant eux, quand ils veulent paſſer par deſſus la glace de quelque riviére. On voit cet animal ſur le bord de l'eau, approcher ſon oreille bien près de la glace, pour entendre le bruit de l'eau qui coule au deſſous, & juger par la diſtance de ce bruit de l'épaiſſeur de la glace.

Démocrite jugeoit que les hommes avoient appris la plûpart des arts par l'imitation des bêtes, comme des araignées à ourdir la toile, des hirondelles à bâtir, du roſſignol & du cygne la muſique, & de pluſieurs animaux la médecine. Les bêtes [*z*] connoiſſent les plantes, & les remédes qui leur ſont propres.

Oppien [*a*] dit que les éléphans prévoient le temps de leur mort, & qu'ils la célébrent entr'eux par leurs chants. Le même auteur [*b*] attribuë aux dauphins & aux cygnes, une connoiſſance anticipée du temps de leur mort. Cicéron [*c*], & pluſieurs auteurs, ont fait mention des chants des cygnes mourants, & rien n'eſt plus célébre parmi les poëtes. Pline aſſure [*d*] que les oyes ſe font quelquefois mourir volontairement, en retenant leur reſpiration.

Pluſieurs eſpéces d'animaux [*e*], les dauphins, les éléphants, les hirondelles, les abeilles, les fourmis, les rats, & les mouches font des funérailles aux morts de leurs eſpéces.

Lucien [*f*] fait mention de dragons apprivoiſés, qui étoient nourris par des femmes, & qui couchoient avec des enfants.

Strabon [*g*] parle d'un crocodile qui ſe laiſſoit ouvrir la gueule; & Plutarque [*h*] d'un crocodile qui couchoit avec une femme.

On a dreſſé des crocodiles [*i*] à nager ſous des hommes, qui leur faiſoient faire toute ſorte d'évolutions, ou à ſe laiſſer conduire ſur terre par une chaîne, ou a ſuivre la voix de leurs maîtres. 10. Docilité des bêtes.

On a vû des éléphants [*k*] danſer ſur la corde en cadence.

Cédréne & le pére Schot ont rapporté [*l*] que du temps de l'empereur Juſtinien I, il y avoit à Conſtantinople

---

[*u*] *Gaffarel. curioſités inouies, ch.* 12.

[*x*] *S. Iſidor. origin. lib.* 12. *c.* 7.

[*y*] *Plin. l.* 8. *c.* 28. *Plutarch. de primo frigido.*

[*z*] *Cl. Ælian. de animalib. lib.* 5. *c.* 46.

[*a*] *Oppian. de venat. l.* 2. *v.* 489. *&* 540.

[*b*] *Oppian. depiſcat. lib.* 2. *v.* 628. *& de venat. lib.* 2. *v.* 547.

[*c*] Providentes quid in morte boni ſit, cùm cantu & voluptate moriuntur. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 1.

[*d*] Contumaciâ ſpiritu revocato. *Plin. lib.* 10. *c.* 22.

[*e*] *Joann. Tzetz. chiliad* 4. *hiſtor.* 127.

[*f*] *Lucian. in Alex. pſeudom.*

[*g*] *Strab. lib.* 17.

[*h*] *Plutarch. terreſtriane an aquatilia animalia ſint callidiora.*

[*i*] *Plutarch. loc. citat.*

[*k*] *Sen. epiſt.* 85. *Plin. lib.* 8. *c.* 2. *&* 3. *Plutarq. περὶ τῶν ζώων φρονήσεως. Suet. in Ner. c.* 12. *Xiphil. in Ner lib.* 61.

[*l*] *Cedren. hiſt. compend. in Juſtinian. Schot. lib.* 8. *mirabil. animal. terreſtr. c.* 9. § 4.

ſtantinople un charlatan, qui aïant aſſemblé beaucoup de monde autour de lui, dit à ceux qui l'environnoient qu'ils pouvoient jetter dans la place les anneaux de leurs doigts, & que ſon chien rapporteroit à chacun ſon anneau ſans ſe tromper. Un phyſicien moderne [m] explique cette induſtrie ſinguliére du chien, en diſant qu'il demeuroit à chaque anneau des corpuſcules de chaque perſonne, leſquels dirigeoient le chien vers celui où il trouvoit un athmoſphére de corpuſcules ſemblables. Car il eſt certain, ajoute-t'il, que tout ce qui entre dans un volume de matiére tranſpirée, en eſt imprégné ou mouillé, ſi l'on veut, comme une piéce d'or qu'on a enfoncée dans l'eau, avec cette différence que les corpuſcules de la tranſpiration inſenſible, étant infiniment plus ſubtiles que les particules de l'eau, ils pénétrent plus avant dans ce qu'ils inondent, & ne s'en détachent qu'avec plus de temps & de difficulté.

On a vu à la derniére foire ſaint Germain un petit cheval bai-brun, fort bien fait, agé de ſix ans, qui en entrant dans l'aſſemblée d'un œil gai, careſſoit tout le monde. Il répondoit fort à propos par des ſignes de tête, à tout ce que ſon maître lui demandoit. Il buvoit à la ſanté du roi, en prenant un gobelet dans ſa bouche, il tiroit un coup de piſtolet auſſi avec la bouche. Il contrefaiſoit le boiteux & le mort pour ne point aller à la guerre. Quelque perſonne de l'aſſemblée tiroit une carte, & après qu'on l'avoit approchée de l'œil du cheval, il frappoit autant de coups de pié qu'il y avoit de points. Il frappoit encore autant de coups de pié qu'une montre marquoit d'heures, exprimant les quarts par de petits coups redoublés, comme une montre à répétition. On lui demandoit s'il ſçavoit l'arithmétique, il faiſoit ſigne qu'oüi; alors quiconque vouloit lui faiſoit une queſtion, & lui demandoit par exemple, combien font huit & ſix, il frappoit du pié quatorze coups. Son maître prenoit pluſieurs piéces de monnoïe de différentes perſonnes de l'aſſemblée, & après les avoir mêlées enſemble, il les jettoit l'une après l'autre dans un mouchoir au cheval, qui le prenant dans ſa bouche, portoit à chaque perſonne la piéce qui vennoit d'elle. Il n'y a point en tout ceci d'exaggération, & touts ces tours ont été vûs par un grand concours de ſpectateurs. On ne peut pas douter que ce cheval ne fût guidé par les ſignes ou la voix de ſon maître, mais il eſt étonnant que ce cheval obéït ſi bien à des ſignes imperceptibles aux aſſiſtants.

Lorſqu'Auguſte [n] rentra victorieux dans Rome, après la bataille d'Actium, pluſieurs perroquets le ſaluoient des fenêtres, en criant, Honneur & victoire à Céſar. Il fit acheter quelques-uns de ces oiſeaux aſſez cher. Des envieux lui rapportérent, que chez les mêmes citoïens, il y avoit d'autres oiſeaux auxquels on avoit appris à prononcer le même compliment pour Antoine, en cas de l'événement contraire. Cette réflexion rendit Auguſte aſſez indifférent à cette ſorte de flatterie; & quelques jours après un chevalier Romain lui aïant préſenté un perroquet, qui prononçoit pluſieurs mots à la louange d'Auguſte, cet empereur répondit froidement: J'ai aſſez de ces

(m) *Vallemont, phyſic. occulte, c. 8.*

(n) *Macrob, Saturnal, lib. 2. c. 4.*

courtiſans ailés. Le perroquet ſe mit auſſitôt à dire fort diſtinctement, Ha! malheureux j'ai perdu mes ſoins & mes peines: paroles que ſon maître lui avoit apriſes à tout hazard. Cette rencontre charma l'empereur, qui donna de l'oiſeau une groſſe ſomme.

Le chevalier Temple, dans la ſeconde partie de ſes mémoires, parle d'un perroquet fort ſurprenant. Lorſque le prince Maurice de Naſſau vint me voir à la Haïe, dit-il, la penſée me vint de lui faire une queſtion: car j'avois envie d'apprendre de ſa propre bouche, ce que tant d'autres m'avoient ſi ſouvent raconté, d'un perroquet qu'il avoit vû au Breſil, qui répondoit auſſi juſte qu'une créature raiſonnable à toutes les queſtions. Ce qui faiſoit que les domeſtiques du prince croïoient qu'il y avoit de la poſſeſſion ou de la magie, & qu'un de ſes miniſtres ne voulut plus voir de perroquets, diſant qu'ils étoient des diables. Le prince Maurice expliqua au chevalier Temple qu'il s'étoit fait apporter ce perroquet de fort loin: que l'oiſeau étoit fort gros & fort vieux: qu'il dit de lui-même. Quelle compagnie d'hommes blancs eſt-ce là? On lui demanda en lui montrant le prince, qui il penſoit que fût cet homme; il répondit, C'eſt quelque général. Le prince Maurice lui demanda, D'où viens-tu? la bête répondit, De Marinan. Le prince. Que fais tu là? le perroquet. Je garde les poulets: & le prince s'étant mis à rire de cette réponſe, l'oiſeau ajouta: Je puis bien les faire venir & contrefit quatre ou cinq fois le cri de ceux qui appellent les poulets. Le chevalier Temple demanda au prince Maurice en quelle langue l'oiſeau parloit? le prince lui répondit, que c'étoit en Breſilien; qu'il n'entendoit pas cette langue, mais qu'il avoit deux interprétes, l'un Hollandois, l'autre du Breſil; qu'il les avoit interrogés en particulier, & qu'ils s'accordoient très-bien ſur les réponſes du perroquet. Le récit du chevalier Temple ſe contredit, en ce que le prince Maurice eſt excité à rire ſur le champ par une réponſe du perroquet, & que ce prince interroge ſéparément deux interprétes, ſur les réponſes de l'oiſeau, dont il n'entendoit pas la langue.

L'empereur Baſile [o] aïant exilé Léon ſon fils, pour le ſoupçon d'une conjuration, ce prince tomba dans l'oubli. Quelques courtiſans, qui s'intéreſſoient à ſon ſort, inſtruiſirent un perroquet à prononcer ſes paroles, Ah! mon cher maître Léon. Baſile l'aïant entendu, ils en prirent occaſion de demander la grace de Léon à l'empereur, qui l'accorda.

De pigeons ſont devenus célébres dans l'hiſtoire, en portant & rapportant [p] des lettres dans les villes aſſiégées. Ce ſtratagéme à été pratiqué pendant le ſiége de Modéne, ſoutenu par Decimus Brutus contre Marc Antoine après la mort de Jules Céſar, & pendant les ſiéges de Harlem & de Leyde par les Eſpagnols. Après la levée du ſiége de Leyde il fut ordonné [q] que les pigeons qui avoient porté les lettres, ſeroient nourris aux dépens du public, embaumés après leur mort, pour être gardés dans l'hôtel de ville. Les marchands d'A-

(o) *Zonara lib.* 16.

(p) *Strad. decad.* 1. *lib.* 7. *Thuan. lib.* 55. *Il. Taſſ. la Hieroſol. liberat. cant.* 18. *Stanc.* 49. *Hiſt. d'Angles. de Larrey, t.* 2. *p.* 284.

Obſeſſis tellure viis, it nuntia cœlo
Sub pennis nexas ultrò citròque tabellas
Telorum ſecura ferens. *Jacob Vanier. prad. ruſtic. lib.* 13.

(q) *Hiſt. d'Angles par Larrey, t.* 2. *p.* 288.

lep, & d'Alexandrette, ſe ſervent encore aujourd'hui de ces couriers ailés, pour s'avertir avec une extréme diligence, de tout ce qui peut intéreſſer leur commerce.

On fait un conte que je ne prétends point du tout garantir, d'une guenon qui après avoir reçu un ſoufflet de ſon maître, dans le moment que jouant aux échecs avec lui, elle lui donna échec & mat, ſe couvrit la jouë d'un couſſin qu'elle trouva ſous ſa patte, lorſque rejouant avec lui, elle le fit échec & mat une ſeconde fois.

11. Pluſieurs traits concernant les bêtes rapportés par Montagne.

Montagne [r] s'eſt fort étendu ſur ce ſujet de l'induſtrie des animaux. Son témoignage leur eſt ſi avantageux que je vais en inférer ici une partie, laiſſant à cet auteur les graces qui ſe trouvent dans ſon ſtyle Gaulois.

» Chriſippus bien qu'en toutes choſes autant dédaigneux juge de la condition des animaux que nul autre philoſophe, conſidérant les mouvements du chien, qui ſe rencontrant en un carrefour à trois chemins, où à la quête de ſon maître qu'il a égaré, ou à la pourſuite de quelque proie qui fuit devant lui, va eſſaiant un chemin après l'autre, & après s'être aſſurédes deux, & n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'élance dans le troiſiéme ſans marchander; il eſt contraint de conſeſſer qu'en ce chien là un tel diſcours ſe paſſe: J'ai ſuivi juſqu'à ce carrefour mon maître à la trace; il faut néceſſairement qu' il paſſe par l'un de ces trois chemins, & n'eſt paſſé ni par cettui-ci ni par celui-là, il faut donc infailliblement qu' il paſſe par cet autre: & que s'aſſurant par cette concluſion & ces diſcours, il ne ſe ſert plus de ſon ſentiment au troiſiéme chemin, ni ne le ſonde plus, ains s'y laiſſe emporter par la force de la raiſon. Ce trait purement dialecticien, & cet uſage de propoſitions diviſées & conjointes, & de la ſuffiſante énumération des parties vaut-il pas autant que le chien le ſçache de ſoi que de Trapezonce? ..... Je remarque avec plus d'amiration cet effet, qui eſt toutefois aſſez vulgaire, des chiens de quoi ſe ſervent les aveugles & aux champs & aux villes: je me ſuis pris garde comme ils s'arrêtent à certaines portes, d'où ils ont accoutumé de tirer l'aumône, comme ils évitent le choc des choches & des charettes, lors même que pour leur regard ils ont aſſez de place pour leur paſſage. J'en ai vû le long d'un foſſé de ville laiſſer un chemin plein & uni, & en prendre un pire pour éloigner ſon maître du foſſé. Comment pouvoit-on avoir fait concevoir à ce chien, que c'étoit ſa charge de regarder ſeulement à la ſureté de ſon maître, & mépriſer ſes propres commodités pour le ſervir? Et comment avoit-il la connoiſſance que tel chemin lui étoit bien aſſez large, qui ne le ſeroit pas pour un aveugle? tout cela peut-il comprendre ſans ratiocination? Aux ſpectacles de Rome, il ſe voïoit ordinairement des éléphants dreſſés à ſe mouvoir & danſer au ſon de la voix, des danſes à pluſieurs entrelaſſures, coupures, & diverſes cadences très difficiles à apprendre. Il s'en eſt vû qui en leur privé rememoroient leurs le-

(r) *Eſſ. de Montagn. liv. 2. ch. 12.*

» çons, & s'éxerçoient par ſoin & par étude, pour n'être tancés & battus de leurs maîtres. Mais cette autre hiſtoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque même pour garand eſt étrange: elle étoit en la boutique d'un barbier à Rome, & faiſoit merveilles de contrefaire avec la voix tout ce qu'elle oioit. Un jour il advint que certaines trompettes s'arrêtérent long-tems à ſonner devant cette boutique; depuis cela & tout le lendemain voilà cette pie penſive, muette, & mélancholique; dequoi tout le monde étoit émerveillé, & penſoit-on que le ſon des trompettes l'eût ainſi étourdie & étonnée, & qu'avec l'oüie, la voix ſe fût quant & quant éteinte. Mais on trouva enfin que c'étoit une étude profonde & une retraite en ſoi-même, ſon eſprit s'éxercitant & préparant ſa voix à repréſenter le ſon de ces trompettes: de maniére que ſa prémiére voix ce fut celle-là d'exprimer parfaitement leurs repriſes, leurs poſes, & leurs muances, aïant quitté pour ce nouvel apprentiſſage & pris à dédain tout ce qu'elle ſçavoit dire auparavant. Je ne veux pas omettre d'alléguer auſſi cet autre exemple d'un chien, que ce même Plutarque dit avoir vû, lui étant dans un navire: ce chien en peine d'avoir l'huile qui étoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'étroite embouchure du vaiſſeau, alla querir des cailloux, & en mit dans cette cruche juſqu'à ce qu'il eut fait hauſſer l'huile plus près du bord, où il la pût atteindre. Cela qu'eſt-ce, ſi ce n'eſt l'effet d'un eſprit bien ſubtil? On dit que les corbeaux de Barbarie en font de même, quand l'eau qu'ils veulent boire, eſt trop baſſe. Cette action eſt aucunement voiſine de ce que récitoit des éléphants un roi de leur nation Juba; que quand par la fineſſe de ceux qui les chaſſent, l'un d'entr'eux ſe trouve pris dans certaines foſſes profondes qu'on leur prépare, & les recouvre-t'on de menuës brouſſailles pour les tromper, ſes compagnons y apportent en diligence force pierres & piéces de bois, afin que cela l'aide à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte en tant d'autres effets à l'humaine ſuffiſance, que ſi je voulois ſuivre par le menu ce que l'expérience en a appris, je gagnerois aiſément ce que je maintiens ordinairement, qu'il ſe trouve plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un éléphant en une maiſon privée de Syrie, déroboit à touts les repas la moitié de la penſion qu'on lui avoit ordonnée: un jour le maître voulut lui-même le panſer, verſa dans ſa mangeoire la juſte meſure d'orge qu'il lui avoit preſcrite pour ſa nourriture: l'éléphant regardant de mauvais oeil ce gouverneur, ſépara avec ſa trompe, & en mit à part la moitié, déclarant par là le tort qu'on lui faiſoit; & un autre aïant un gouverneur qui mêloit dans ſa mangeoire des pierres pour en croître la meſure, s'approcha du pot où il faiſoit cuire ſa chair pour ſon dîner, & le lui remplit de cendres ..... Il falloit bien qu'on ſe répondît à bon eſcient de la créance de ces bêtes & de leur diſcours, leur abandonnant la tête d'une bataille, où le moindre arrêt qu'elles euſſent ſçû faire, pour la grandeur & la peſanteur de leurs corps, le moindre effroi qui leur eût fait tourner la tête ſur leurs gens, étoit ſuffiſant pour tout perdre: & s'eſt vû peu d'exemples où cela ſoit advenu, qu'ils ſe rejettaſſent ſur leurs troupes, au lieu que nous mêmes nous rejettons

» les uns sur les autres, & nous rompons...
» Le philosophe Cléanthés remarqua
» des fourmies qui partoient de leur four-
» milliére, portant le corps d'une four-
» mie morte vers une autre fourmilliére,
» de laquelle plusieurs autres fourmies
» leur vinrent au devant comme pour
» parler à eux; & après avoir été ensemble
» quelque temps, celles ci s'en retournè-
» rent pour consulter, pensez, avec leurs
» concitoïens, & firent ainsi deux ou trois
» voïages pour la difficulté de la capitu-
» lation: enfin ces derniéres venuës ap-
» portérent aux prémiéres un ver de leur
» tanniére, comme pour la rançon du
» mort; lequel ver les prémiéres chargé-
» rent sur leur dos, & emportérent chez
» elles, laissant aux autres le corps du tré-
» passé. Voilà l'interprétation que Clean-
» tés y donna, témoignant par là que celles
» qui n'ont point de voix, ne laissent pas
» d'avoir pratique & communication
» mutuelle, de laquelle c'est notre défaut
» que nous ne soïons participants & nous
» mêlons à cette cause sottement d'en
» opiner .... Un citoïen de Cyzique
» acquit jadis réputation de bon mathé-
» maticien, pour avoir appris la condi-
» tion du hérisson. Il a sa tanniére ouver-
» te à divers endroits & à divers vents;
» & prévoïant le vent à venir, il va bou-
» cher le trou du côté de ce vent-là: ce que
» remarquant ce citoïen, apportoit en sa
» ville certaines prédictions du vent qui
» avoit à tirer. Le chaméléon prend la
» couleur du lieu où il est assis: mais le
» poulpe se donne lui-même la couleur
» qu'il lui plaît, selon les occasions, pour
» se cacher de ce qu'il craint, & attraper
» ce qu'il cherche: au chaméléon, c'est
» changement de passion, mais au poulpe
» c'est changement d'action.... De subti-
» lité malicieuse en est-il une plus expres-
» se que celle du mulet du philosophe
» Thalés? lequel passant au travers d'une
rivière chargé de sel, & de fortune y
étant bronché, si que les sacs qu'il portoit
en furent tout mouillés, s'étant apper-
çû que le sel fondu per ce moïen, lui
avoit rendu sa charge plus légére, ne
failloit jamais, aussitôt qu'il rencontroit
quelque ruisseau, de se plonger de dans
avec sa charge, jusqu'à ce que son maî-
tre découvrant sa malice, ordonna
qu'on le chargeât de laine, à quoi se
trouvant mécompté, il cessa de plus
user de cette finesse.... Les fourmies
étendent au dehors de l'aire leurs grains
& semences, pour les éventer, rafraî-
chir & sécher, quand ils voient qu'ils
commencent à se moisir & à sentir le
rance, de peur qu'ils ne se corrompent
& pourrissent. Mais la caution & pré-
vention dont ils usent à ronger le grain
de froment, surpasse toute imagination
de prudence humaine: parce que le fro-
ment ne demeure pas toujours sec ni sain,
ains s'amolit, se résout & détrempe com-
me en lait, s'acheminant à germer & pro-
duire; de peur qu'il ne devienne semence,
& perde sa nature & propriété de ma-
gasin pour leur nourriture, ils rongent
le bout, par où le germe a coutume de
sortir... Quant à la gratitude (car il me
semble que nous avons besoin de mettre
le mot en crédit) ce seul exemple y suffi-
ra, qu'Apion récite comme en aïant été
lui-même spectateur. Un jour qu'on
donnoit à Rome au peuple le plaisir du
combat de plusieurs bêtes étranges, &
principalement de lions de grandeur
inusitée, il y en avoit un entr'autres,
qui pour son port furieux, par la force
& grosseur de ses membres, & par un
rugissement hautain & épouvantable
attiroit à soi la vûë de toute l'assistance.
Entre les autres esclaves qui furent pré-
sentés au peuple en ce combat des bêtes,
fut un Androdus de Dace qui étoit à un
seigneur Romain de qualité consulaire

» Ce lion l'aïant apperçu de loin, s'arrêta prémiérement tout court, comme étant entré en admiration, & puis s'approcha doucement d'une façon molle & paisible, comme pour entrer en reconnoissance avec lui. Cela fait, & s'étant assuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queüe à la mode des chiens qui fleurent leurs maîtres, & à baiser & lescher les mains & les cuisses de ce misérable tout transi d'effroi & hors de soi. Androdus aïant repris ses esprits par la bénignité de ce lion, & rassuré sa vûë pour le considérer & le reconnoître, c'étoit un singulier plaisir de voir les caresses & les fêtes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. De quoi le peuple aïant élevé des cris de joie, l'empereur fit appeller cet esclave, pour entendre de lui le moïen d'un si étrange événement. Il lui récita une histoire nouvelle & admirable. Mon maître, dit-il, étant proconsul en Afrique, je fus contraint par la cruauté & rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, de me dérober de lui & m'enfuir. Et pour me cacher sûrement d'un personnage, aïant grande autorité en la province, je trouvai mon plus court de gagner les solitudes & les contrées sabloneuses & inhabitables de ce païs là: résolu, si le moïen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moi-même. Le soleil étant extrémement âpre sur le midi, & les chaleurs insupportables, je me rencontrai sur une caverne cachée & inaccessible, & me jettai dedans. Bientôt après y survint ce lion, aïant une patte sanglante & blessée, tout plaintif & gémissant des douleurs qu'il y souffroit: à son arrivée j'eus beaucoup de fraïeur; mais lui me voïant musse dans un coin de sa loge, s'approcha tout doucement de moi, me présentant sa patte offensée, & me la montrant comme pour demander du secours. Je lui ôtai alors un grand escot qu'il y avoit; & m'étant un peu apprivoisé à lui pressant sa plaïe, en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit l'essuïai, & nettoïai le plus promptement que je pus. Lui se sentant allégé de son mal, & soulagé de cette douleur, se prit à reposer & à dormir, aïant toujours sa patte entre mes mains. De là en hors, lui & moi véquîmes ensemble en cette caverne trois ans entiers de mêmes viandes, car des bêtes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroits, que je faisois cuire au soleil à faute de feu, & m'en nourrissois. A la longue, m'étant ennuïé de cette vie brutale & sauvage, comme ce lion étoit allé un jour à sa quête accoutumée, je partis de là; & à ma troisiéme journée fut surpris par des soldats qui me ménérent d'Afrique en cette ville à mon maître, lequel soudain me condamna à mort, & à être abandonné aux bêtes. Or à ce que je vois, ce lion fut aussi pris bientôt après, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfait & guérison qu'il avoit reçû de moi. Voilà l'histoire qu'Androdus récita à l'empereur, laquelle il fit aussi entendre de main en main au peuple. Par quoi à la requête de tous il fut mis en liberté & absous de cette condamnation, & par ordonnance du peuple, lui fut fait présent de ce lion. Nous voïons depuis, dit Apion, Androdus conduisant ce lion à tout une petite lesse, & se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on lui donnoit, le lion se laisser couronner des fleurs qu'on lui jettoit, & chacun dire en les rencontrant: Voilà le lion hôte de l'homme, voilà l'homme médecin du lion..... Ce que l'expérience apprend à ceux qui voïagent sur mer, & notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons surpas-

„ ſe toute humaine cogitation. De quelle eſpéce d'animaux a jamais nature tant honoré les couches, la naiſſance & l'enfantement? Car les poëtes diſent bien „ qu'une ſeule iſle de Délos étant auparavant vagante, fut affermie pour le ſervice de l'enfantement de Latone; mais Dieu a voulu que toute la mer fût arrêtée, affermie & applanie ſans vagues, ſans „ vents, & ſans pluïe, cependant que l'halcyon fait ſes petits, qui eſt juſtement environ le ſolſtice, le plus court jour „ de l'an: & par ſon privilége nous avons ſept jours & ſept nuits au fin cœur de „ l'hyver, que nous pouvons naviguer ſans „ danger. Leurs femelles ne reconnoiſſent „ autres mâles que le leur propre, l'aſſiſtant toute leur vie, ſans jamais l'abandonner. S'il vient à être débile „ & caſſé, elles le chargent ſur leurs „ épaules, le portent partout, & le „ ſervent juſques à la mort. Mais aucune ſuffiſance n'a encore pû atteindre à la connoiſſance de cette merveilleuſe fabrique, de quoi l'halcyon „ compoſe le nid pour ſes petits, ni en „ deviner la matiére „.

Les opinions ſur les bêtes ſont des exemples très ſenſibles, que les hommes gardent bien peu de meſures dans leur eſtime ou leur mépris, & que preſque dans touts leurs ſentiments, ils ſe portent à des extrémités, qui ſont des ſources d'erreurs. Il s'en faut bien cependant que je ne compare ce que j'appelle l'extrémité Cartéſienne, avec l'opinion de ceux qui prétendent trouver du raiſonnement dans les bêtes. Le ſentiment de Deſcartes choque ſeulement les apparences, mais l'extrémité oppoſée attaque les principes les plus eſſentiels & les plus évidents.

12. Réponſe à l'objection des impies ſur les ames des bêtes

Les impies & les incrédules ne peuvent ſe prévaloir de la comparaiſon des ames des bêtes avec les ames des hommes: car c'eſt chercher à s'aveugler ſoi-même, que d'oppoſer aux preuves les plus claires de l'immortalité de l'ame, tirées de la nature & de la révélation, une objection fondée ſur la plus inconnuë de toutes les ſubſtances, & de prendre pour principe d'une comparaiſon, & de la connoiſſance de l'ame humaine, la choſe du monde la plus généralement ignorée, qui eſt l'état intérieur des bêtes.

CHAPITRE SIXIÉME.

De la Magie.

SOMMAIRE.

1. *La magie écueil des eſprits forts & des eſprits crédules.* 2. *Quatre eſpéces de magie.* 3. *Opinion de Pomponace réfutée.* 4. *De la magie Egyptienne.* 5. *Miracles de N. S. attribués à cette magie.* 6. *Pluſieurs opinions frivoles touchant les vertus magiques.* 7. *De la magie naturelle.* 8. *De la magie artificielle ou mathématique.* 9. *Des Statuës parlantes.* 10. *De la magie empoiſonneuſe.* 11. *Des tranſformations magiques.* 12. *Des philtres.* 13. *De l'hippomane.* 14. *Des vertus magiques des paroles.* 15. *Toute magie ſuperſtitieuſe condamnée par les loix divines & humaines.* 16. *Le parlement de Paris condamne les Sorciers au feu, lorſqu'il y a maléfice.* 17. *Opinion du P. Mallebranche ſur les ſorciers.* 18. *De la magie cérémoniale.* 19. *La magie démoniaque vûe par pluſieurs philoſophes.* 20. *Livres de magie fauſſement attribués aux plus ſaints & ſçavants perſonnages.* 21. *Pluſieurs faits de magie rapportés par les hiſtoriens.* 22. *Chûte de Simon le magicien.* 23. *Statuë de marbre érigée à Simon le magicien à Rome.* 24. *Prédiction de l'avénement de Théodoſe à l'empire.* 25. *Autres faits hiſtoriques concernant la magie.* 26. *Hiſtoire ſuſpecte de la médaille de Catherine de Médicis.* 27. *Les démons trompent ceux qui les conſultent.* 28. *Les démons ne peuvent procurer ni richeſſes ni honneurs.* 29. *Fables débitées ſur la magie.* 30. *Agrippa rend les opérations de magie impoſſibles, par le grand nombre de circonſtances qu'il preſcrit d'obſerver.* 31. *Hiſtoire d'Agrippa.* 32. *jugement de la magie par Agrippa.* 33. *Triple lien de la magie.* 34. *Réalité de la magie.* 35. *Bekker croit le ſentiment de la réalité de la magie contraire aux principes de la foi.* 36. *Différentes eſpéces de magie.* 37. *De la confrérie de la Roſe-Croix.*

LA magie eſt en même-temps l'écueil des eſprits forts, & des eſprits crédules : des eſprits forts, lorſqu'ils nient entiérement les effets magiques ; & des eſprits crédules, lorſqu'ils étendent trop loin les opérations de la magie, & qu'ils font injure à la toutepuiſſance & à la bonté de Dieu [*a*], en faiſant intervenir des diables dans tout ce qu'ils ne comprennent point : ce qui leur arrive d'autant plus ſouvent, que leurs connoiſſances ſont plus bornées. C'eſt une impiété [*b*] de nier qu'il puiſſe y avoir des ſorciers, c'eſt une

1. La magie écueil des eſprits forts, & des eſprits crédules.

[*a*] *Les démons ne peuvent faire aucun mal par eux mêmes & ſans la permiſſion de Dieu.* Non quod idola vel dæmones aſſidentes idolis mala ſæpè non fecerint : ſed quod, niſi conceſſa eis fuerit poteſtas, hoc facere non poſſint : denique in evangelio deprecantur ut habeant poteſtatem in porcorum gregem. Et in Job. legimus abſque domini juſſione eos viri ſancti, næ jumenta quidem aut poſſeſſiones valuiſſe deperdere. *S. Hieronym. comment. in Iſai. c. 41.*

[*b*] Quibus mens eſt longè alia, non poſſunt in animum inducere ulla eſſe ſpiritûs commercia cum homine. Ac ſæpe ſæpius mihi cum tali-

une bêtiſe de placer partout.

2. Quatre eſpéces de magie.

Agrippa diſtingue pluſieurs eſpéces de magie; la naturelle, qui n'eſt qu'une connoiſſance plus rare & plus parfaite des propriétés & des vertus inconnuës au vulgaire, que la nature a miſes en pluſieurs choſes: par le moïen deſquelles cette eſpéce de magie peut opérer des effets ſurprenants & merveilleux, comme produire des fleurs & des fruits hors des ſaiſons, exciter des nuages, engendrer des animaux, & autres prodiges. Ces effets de la magie naturelle ſont exaggérés par Agrippa, & portés au delà des bornes raiſonnables. Le pére Kircher [c] définit la magie naturelle plus ſenſément, une connoiſſance de la ſympathie, & de l'antipathie des choſes. Dans cette eſpéce de magie ont été illuſtres Zamolxis, Hermés Triſmégiſte, Zoroaſtre. Les Indiens, Chaldéens, Ethiopiens, & Perſes paſſent pour y avoir excellé. C'eſt dans cette ſcience, que Platon [d] dit qu'on élevoit les fils des rois de Perſe.

La ſeconde eſpéce de magie eſt la mathématique, laquelle joignant les ſubtilités de l'art, avec les influences céleſtes, ſe vante de produire des effets qui paroiſſent miraculeux, comme des machines qui ont du mouvement, & des ſtatuës qui parlent. Archytas, Albert le grand, Boëce ont eu beaucoup de réputation dans cette partie de la magie.

Agrippa appelle la troiſiéme eſpéce de magie empoiſonneuſe. C'eſt celle qui opére les métamorphoſes effraïantes, par les compoſitions & les breuvages; qui produit l'amour & la haine par les philtres, & renferme pluſieurs ſortes de maléfices.

La quatriéme eſpéce eſt la magie cérémoniale, diviſée en goëtie, qui s'exerce par le commerce avec les eſprits immondes, & théürgie qui conſiſte dans le commerce avec les anges bienheureux.

3. Opinion de pomponace refutée.

Pomponace traite toute la magie de naturelle. Il attribuë les effets magiques, non aux enchantements, mais aux enchanteurs. Il prétend que comme certaines pierres, & certaines herbes ont des vertus ſuprenantes, de même quelques hommes, par les influences céleſtes, ont le pouvoir de faire des choſes extraordinaires. Mais ces vertus naturelles ſont attachées à toute l'eſpéce de ces plantes, & de ces pierres, au lieu que les effets magiques, étant produits ſeulement par un petit nombre d'hommes, il faut qu'ils ſoient opérés par une puiſſance étrangére à la nature humaine.

4. De la magie Egyptienne.

Il y a beaucoup d'apparence, que cette magie Egyptienne ſi célébre ne conſiſtoit, qu'en des connoiſſances mathématiques, aſtrologiques, naturelles, & purement philoſophiques, puiſque tous les philoſophes Grecs, qui voïageoient en Egypte, pour y apprendre la ſcience des Egyptiens, en puiſant à la ſource même, comme Pythagore, Empédocle, Démocrite, Platon, non ſeulement n'ent ont rapporté, que des connoiſſances purement naturelles, mais n'ont pas même témoigné qu'il y en eut d'autres

bus ſermo fuit. Sed deprehendi eos vel admodum negligenter legiſſe ſacras litteras, vel utcunque diſſimularent, ſcripturarum autoritatem parvi facere, toto animo tales abominabor. *Gerard. Joann. Voſſ. epiſt. ad Joann. Beverovicium de Pythoniſſâ Saülis.*

[c] *Athanaſ. Kircher. Oedip. Ægyptiac.* t. 3 *ſyntagm.* 1 *p.* 154.

[d] *Plat. in Alcib.* 1.

dans le païs. Ariſtote [e] qui a recueilli tout ce qu'il avoit pu apprendre de merveilleux, & ſurpaſſant les cauſes ordinaires de la nature, ne fait aucune mention de la magie Egyptienne. Dans l'hiſtorien Joſeph [f], Moyſe traite la magie Egyptienne de naturelle. Lorſque Dieu [g] a permis que les mages de Pharaon fiſſent paroître des enchantements magiques, ſoit réels, ſoit illuſoires, ça été une occaſion extraordinaire, dans laquelle Dieu a voulu qu'ils fuſſent vaincus avec plus d'éclat, par la vertu divine qui opéroit dans Moyſe. C'eſt ainſi qu'il fut permis [h] aux mages de Pharaon, de convertir leurs baguettes en ſerpents, afin que les ſerpents provenus de ces baguettes fuſſent dévores par le ſerpent produit de la baguette d'Aaron. C'eſt ainſi qu'il leur fut permis d'imiter ſeulement les deux prémiéres plaïes d'Egypte, afin que leur impuiſſance & celle des malins eſprits dont ils étoient les miniſtres, fût mieux reconnuë, ſoit en ce qu'ils ne pouvoient procurer aucun ſoulagement à Pharaon ni à ſon peuple; ſoit en ce qu'il ne leur fut pas poſſible d'imiter les autres plaïes dont le Seigneur frappa l'Egypte.

5. Miracles de J.C. attribués à la magie Egyptienne.

Les Payens ne pouvant attaquer la certitude des miracles de Jéſus-Chriſt, les attribuoient [i] à la magie Egyptienne: objection qui ne ſert qu'à établir la vérité des faits, ſans répandre aucun doute ſur la divinité de la cauſe; puiſque quelque vertu qu'on attribuë à la magie, ſes effets ne peuvent commencer avant l'exiſtence du magicien, ni durer après ſa mort; & que les prophéties qui ont annoncé notre Seigneur, & ſa divine réſurrection, confondent tous les artifices du menſonge.

La plûpart des effets qui paroiſſent magiques, doivent être rapportés à une magie illuſoire qui n'a rien de réel, & qui ne produit que des phantomes, & de vaines apparences, au moïen des vapeurs, parfums, lumiéres, breuvages, miroirs, & autres drogues, ou inſtruments qu'elle emploie.

Apulée eſt d'avis que ceux qui forment des accuſations de magie, n'y ajoutent eux-mêmes aucune foi, parce que ſi un homme étoit bien perſuadé qu'un autre fut magicien, il appréhenderoit de l'irriter, en l'accuſant de magie.

6. Pluſieurs opinions ſans fondement de vertus magiques.

Juſqu'à ce que la cauſe des éclipſes de lune ait été connuë, on croïoit que ces éclipſes étoient cauſées par la magie qui forçoit la lune à deſcendre du ciel. De là venoit la coutume [k] de ſecourir la lune, par le bruit confus de toute ſorte d'inſtruments pour l'empêcher d'entendre les vers magiques [l], & les autres ſortes de conjurations & d'enchantements.

Mercure dans Homére indique à Ulyſſe [m] la plante nommée Mo-

---

[e] *Ariſtot. de mirabilib. auſcultat.*

[f] *Joſeph. antiq. liv. 2. ch. 5.*

[g] Magi Pharaonis facere quædam mira permiſſi ſunt, ut mirabilius vincerentur. *S. Aug. de civit. Dei. lib. 10. c. 8.*

[h] *Exod. c. 7. & 8.*

[i] Magus fuit. Clandeſtinis artibus omnia illa perfecit. Ægyptiorum ex adytis angelorum potentiorum nomina & remotas furatus eſt diſciplinas. *Arn. adv. Gent. l. 1.*

[k] Crepitu diſſono auxiliabantur. *Plin. lib. 2. c. 11.*

Campanorum imbellem multitudinem cum æris crepitu, qualis in defectu lunæ, ſilenti nocte fieri ſolet, clamorem edidiſſe. *T. liv. lib 26.*

[l] Carmina vel cœlo poſſunt deducere lunam *Virg.*

[m] *Hom. Odyſſ. liv. 10. Ovid. met am. lib. 14.*

ly, pour ſe garantir des enchantements de Circé.

Démocrite [n] dit qu'il y a des plantes douées d'une telle force & vertu, qu'elles ſervent à l'évocation des dieux, & à faire avouer aux coupables, ce que la queſtion la plus rigoureuſe ne leur feroit pas confeſſer.

Suivant Agrippa [o], le foie du chaméléon brulé par les extrémités, excite les pluies & les tonnerres; la pierre Héliotrope rend [p] inviſible; pluſieurs autres pierres aux quelles Agrippa donne des noms barbares & peu connus, apprivoiſent les bêtes en un moment, & leur ôtent leur férocité; évoquent les diables des enfers; font paroître les eſprits; donnent la faculté de connoître l'avenir par les ſouges.

Suivant le temoignage de Pline [q], qui rapporte ces opinions pour s'en mocquer, l'herbe appellée Ethiopis a paſſé pour deſſécher les rivières & les étangs, où elle eſt jettée; & pour ouvrir tout ce qu'elle touche. On a cru que celle qui a été nommée Achéménis étant répandue au milieu d'une armée, inſpiroit la terreur aux bataillons entiers, & les mettoit en fuite: que les rois de Perſe donnoient à leurs généraux d'armée la plante appellée Latacé; au moien de laquelle ils étoient dans l'abondance de toutes choſes, en quelques lieux qu'ils ſe trouvaſſent. Juba [r] a écrit qu'un homme avoit été reſſuſcité par une plante d'Arabie.

Pline [s] décrit les vertus magiques de l'hyéne; & Agrippa [t] (qui n'eſt pas voulu apparemment en faire l'expérience) aſſure qu'une peau de cet animal rend invulnérable au milieu d'une armée ennemie. Pline parle d'une recette pour la chaſteté [u] des femmes, en ſe ſervant d'une grenouille, de la façon qu'il preſcrit: mais il ſemble y ajouter peu de foi, diſant, que ſi cet effet s'enſuivoit, les grenouilles ſeroient plus utiles que les loix.

Un cœur de taupe [x] mangé tout crud & encore palpitant donne le don de prophétie & la faculté d'opérer des prodiges.

La pierre Alectorienne ainſi nommée, parce qu'elle ſe trouve dans les coqs, fait remporter la victoire aux combattants, ſuivant Solin [y]; & ſuivant Jonſton [z], elle attire les ſuffrages & les vœux en faveur de ceux qui la portent ſur eux.

Lampridius [a] parle de certains avocats qui pour réuſſir dans le barreau, & gagner les cauſes qu'ils plaidoient, achetoient la membrane que les enfants apportent quelquefois ſur la

[n] *Démocr. ap. Plin. liv. 24. c. 17.*

[o] *Agrip philoſ. occult. liv. 1. ch. 23.*

[p] *Sur cette vertu de la pierre Héliotrope, Agrippa cite Albert le Grand & Guillaume de Paris. Agripp. philoſ. occult. liv. 1. c. 23. Huet. parle auſſi de cette vertu magique de la pierre Héliotrope. Huet. Alnet. quæſt. lib. 2. c. 19. §. 9.*

[q] *Plin. lib. 26. c. 8.*

[r] *Juba ap. Plin. lib. 25. c. 5.*

[s] *Plin. lib. 28. c. 8.*

[t] *Agripp. philoſ. occult. liv. 1. ch. 28.*

[u] Addunt etiamnum alia magi, quæ ſivera ſint, multo utiliores vitæ exiſtimentur ranæ quam leges. Namque harundine transfixâ naturâ per eas, ſi furculas in menſtruis defigatur a marito, adulteriorum tædium fieri. *Plin. lib. 32. c. 5.*

[x] *Plin. lib. 30. c. 3.*

[y] Sane alectorius traditur lapis, qui chryſtallinâ ſpecie, in modum fabæ in gallinaceorum ventriculis reperitur, raptus, ut dicunt, præliantibus. *Solin. c. 1.*

[z] Conciliat viris favorem *Joann. Jonſton. thaumatograph. natural. claſſ. 4. c. 25. art. 1.*

[a] *Lamprid. in Diadum. Delrius diſquiſit. magicas. lib. 4. c. 2. quæſt. 7.*

tête en venant au monde.

Pline [b], & ſaint Iſidore [c] ont écrit qu'une petite pierre, qui ſe trouve dans la tête des tortuës des Indes, donne la faculté de deviner l'avenir, à ceux qui la portent ſous la langue. Marbodée évêque de Rennes dans l'onziéme ſiécle, a expliqué dans ſes vers [d], que ſuivant le croiſſant, la pleine lune, ou le déclin, cette pierre fait deviner juſqu'à midi, ou tout le jour, ou ſeulement la nuit, & avant le lever du ſoleil.

Porphyre [e] dit qu'Apollonius de Thyane, Melampus, Tirésias, & Thalés ont entendu le langage des oiſeaux. Apollodore [f] attribuë cette faculté de Melampus, à ce que des ſerpents lui léchérent les oreilles, pendant qu'il dormoit; & Pline [g] ajoute que Démocrite a marqué le nom de certains oiſeaux, dont le ſang mêlé produit un ſerpent, qui donne à celui qui le mange l'intelligence de ce que les oiſeaux s'entrediſent.

Euſébe rapporte [h] que les Arabes acquéroient la même intelligence, en mangeant le cœur, ou le foie de certains dragons; & qu'ils faiſoient leur principale occupation de la chaſſe de ces dragons à cauſe d'une propriété ſi rare. Il ſuppoſe, comme un fait conſtant, qu'Apollonius avoit fait uſage de cette recette pour ſe procurer la même connoiſſance: ce qu'il lui reproche comme une infidélité à la philoſophie de Pythagore, dont Apollonius faiſoit profeſſion, & qui aſſujétiſſoit ſes diſciples à une abſtinence entiére de toute ſorte de créatures animées.

Agrippa [i] abuſe de la crédulité des perſonnes ſimples, juſqu'à écrire, comme Juba roi de Mauritanie, qu'il y a des herbes qui ont la vertu de reſſuſciter les morts.

Dioſcoride [k] témoigne qu'on ſe ſervoit de la pierre Ætite pour découvrir les voleurs. On la broïoit, & mêlant la poudre dans du pain fait exprès [l]; on en faiſoit manger à tous ceux qui étoient ſoupçonnés, & on aſſure que le voleur ne pouvoit avaler le morceau.

7. De la magie naturelle.

Pour expliquer ces vertus ſecrettes, dit Agrippa [m], il eſt beſoin d'une profonde ſpéculation. Aléxandre d'Aphrodiſée les attribuë aux qualités des élémens, les Platoniciens aux idées, Avicenne aux intelligences, Hermés aux étoiles, Albert aux formes ſpécifiques.

Celſe [n] raconte que ceux qui avoient étudié en Egypte, étaloient

---

[b] *Plin. lib.* 37. *c.* 10.

[c] *Iſidor. origin. lib* 16. *c.* 14.

[d] Indica teſtudo mittit lapidem chelonitem,
Gratum purpureo, varioque colore nitentem;
Quam ſi ſub linguâ loto quis geſſerit oro,
Poſſe magi credunt tunc divinare futura,
Orto mane die, ſextam duntaxat ad horam,
Tempore quo lunæ ſuccreſcens cernitur orbis:
Sed lunâ primâ lapidis prædicta poteſtas
Totius fertur ſpatio durare diei:
Quintæ poſt decimam concordant tempora primæ:
At decrementi lunaris tempore toto
Ante diem lapidi tantum manet illa poteſtas.

Harduin. comment. in Plin. lib. 37 *c.* 10.

[e] *Porphyr. de abſtinent. lib.* 3.

[f] *Apollodori Athenienſis bibliotheces lib.* 1.

[g] *Plin. lib.* 10. *c.* 49.

[h] *Euſeb. in Hierocles.*

[i] *Agrip. philoſ. occult. liv.* 1. *ch.* 38.

[k] *Dioſcorid. lib.* 5. *c.* 161.

[l] *Cette recette expliquée par Dioſcoride ſemble ſe rapporter à une ſuperſtition dont il eſt parlé dans un concile d'Auxerre*: Qui ſortes de ligno aut pane faciunt.

[m] *Agripp. philoſ. occult. liv.* 1. *ch.* 13.

[n] *Traité d'Orig. contre Celſ. liv.* 1.

pour quelques oboles, toutes les merveilles de leur ſcience, au milieu des places publiques, chaſſant les démons hors du corps des hommes, guériſſant des malades en ſoufflant deſſus, évoquant les ames, dreſſant des tables qui paroiſſent couvertes de mets exquis, quoique réellement il n'y eût rien deſſus, & faiſant mouvoir, comme ſi ç'eût été des animaux, certaines figures qui n'en avoient que l'apparence. Il paroît par ce paſſage, que Celſe ſuppoſoit que les démoniaques, & les malades qui étoient guéris, n'étoient que des phantomes.

Anaxilaüs [o] faiſoit paroître une pâleur mortelle ſur les viſages des aſſiſtants, en excitant quelque vapeur ſulphurée.

Si vous faites bruler dans une lampe, dit [p] Anaxilaüs, de la graiſſe de ſerpent fonduë au lieu d'huile, les brins de paille paroîtront convertis en ſerpents.

On trouve dans les auteurs [q] pluſieurs illuſions ſemblables, comme de faire paroître une chambre toute en feu, de faire mouvoir les figures d'une tapiſſerie, de donner à touts les aſſiſtants de têtes de cheval ou d'âne.

Pline rapporte que Julius Creſinus aïant été accuſé de magie, parce que ſes terres rapportoient toujours beaucoup plus que celles de ſes voiſins, il produiſit à l'audience des enfants & des valets laborieux, des troupeaux nombreux & en bon état, des outils bien faits & bien entretenus, & qu'il ajouta: Meſſieurs, vous auriez devant les yeux toutes mes piéces juſtificatives, ſi je pouvois rendre mes travaux & mes ſueurs viſibles, dans le moment de ma défenſe.

Olympias, aïant voulu voir [r] une courtiſanne qui avoit, diſoit-on, enchanté Philippe, & l'aïant trouvée belle & ſpirituelle: Je connois maintenant, lui dit-elle, en quoi conſiſte votre magie, qui eſt purement naturelle.

Agrippa [s], qui cherche à ſe faire valoir par des ſecrets qu'il n'a point, dit qu'il peut par la magie naturelle faire enſorte qu'un homme communique ſa penſée à un autre, quelque éloignés qu'ils ſoient, en moins de vingt-quatre heures, quoiqu'il ne puiſſe préciſément fixer le tèmps, & que ce ſecret a été connu de l'abbé Trithéme.

Amontons [t] de l'académie des ſciences inventa à la fin du dernier ſiécle un moïen très ingénieux & fort

[o] Anaxilaüs ſulphure in calicem injecto, pallorem mortuorum inducebat vultibus. *Joſ. Scalig. animadverſ. in Euſeb. p. 153. Plin lib 35 c. 25.*

Anaxilaüs de Lariſſe en Theſſalie étoit un philoſophe Pythagoricien qui paſſoit pour magicien, & qui en cette qualité fut chaſſé d'Italie par Auguſte, comme on l'apprend de S. Jerôme. Il avoit écrit un livre intitulé Παίγνια, *comme qui diroit des jeux ou récréations magiques. Ce livre eſt cité par S. Epiphane & par S. Irénée.*

[p] *Pline rapporte cet autre ſecret enſeigné par Anaxilaüs.*

Equarum virus à coitu in ellychniis accenſum Anaxilaüs prodidit equinorum capitum viſus repræſentare monſtrificè, ſimiliter ex aſinis. *Plin. lib. 28. c. 11.*

[q] *Des théſes ſoutenuës au collége des Jéſuites au Pont à-Mouſſon en 1622. contenoient ces propoſitions.* Dato quolibet objecto, quodlibet repræſentare per ſpecula, montem ex atomo, ſuillum aut aſininum caput ex humano, elephantem à capillo. *Les effets dont il eſt parlé dans ces théſes étant produits par des miroirs, & non par des ſimples, ils appartiennent plus à la magie mathématique qu'à la naturelle.*

[r] *Cœl. Rhodig. lib. 16. c. 6.*

[s] *Agripp. philoſ. occult. liv. 1. ch. 6.*

[t] *Eloge d'Amontons par M. de Fontenelle.*

différent de la charlatanerie d'Agrippa, pour faire ſçavoir tout ce qu'on voudroit à une très grande diſtance, par exemple de Paris à Rome en très-peu de temps, comme en trois ou quatre heures, & même ſans que la nouvelle fut ſçûë dans l'eſpace d'entre deux. Cette propoſition ſi paradoxe & ſi chimérique en apparence fut éxécutée dans une petite étenduë de païs, une fois en préſence de Monſeigneur, & une autre en préſence de Madame. Le ſecret conſiſtoit à diſpoſer dans pluſieurs poſtes conſécutifs des gens, qui par des lunettes des longue vûë aïant apperçu certains ſignaux du poſte précédent, les tranſmiſſent au ſuivant, & toujours ainſi de ſuite; & ces différents ſignaux étoient autant de lettres d'un alphabet dont on n'avoit le chiffre qu'à Paris & à Rome. La grande portée des lunettes faiſoit la diſtance des poſtes, dont le nombre devoit être le moindre qu'il fut poſſible; & comme le ſecond poſte faiſoit les ſignaux au troiſiéme à meſure qu'il les voïoit faire au prémier, la nouvelle ſe trouvoit portée de Paris à Rome preſqu'en auſſi peu de temps qu'il en falloit pour faire les ſignaux à Paris.

Agrippa ſe vante auſſi de ſçavoir [n] une compoſition, par laquelle il s'engendre dans un œuf de poule, une figure ſemblable à celle d'un homme, qu'elle a des vertus admirables, & qu'elle eſt la vraie mandragore.

8. De la magie artificielle ou mathématique.

La magie artificielle, ou mathématique ſeroit fort innocente, auſſi bien que la naturelle, ſi l'une & l'autre étoient libres & exemtes de toute ſuperſtition. Cette magie eſt plus ſouvent illuſoire que réelle: emploïant les regles de l'opitique, & la compoſition de certains miroirs, qui font paroître des ſpectres, des monſtres, & toutes ſortes de phantomes. On peut raporter à cette eſpéce de magie les tours étonnants de ces hommes, qui portent des poids énormes, qui vomiſſent des flammes, qui ſe lavent les mains dans du plomb fondu. A la vérité l'artifice de ces derniers paroît plutôt un effet de la magie naturelle, puiſqu'on prétend qu'ils ſe garantiſſent de la violence du plomb fondu, par la compoſition de certaines drogues. Mais ces deux eſpéces de magie ont tant de rapport l'une à l'autre, qu'il arrive ſouvent de les confondre.

9. Des ſtatuës parlantes.

Le Rabbin Eliézer (x) a cru que les Teraphim, dont il eſt parlé dans la ſainte écriture, étoient des ſtatuës, qui aïant été fabriquées ſous certaines conſtellations, pouvoient parler & répondre à certaines heures.

Aben Eſra obſerve que c'étoit des images avec des viſages d'hommes, propres à recevoir les influences des corps céleſtes; Kimchi eſtime que c'étoit des figures que les Aſtrologues faiſoient en maniére d'horloges, & dont ils ſe ſervoient pour prédire l'avenir; Voſſius, que c'étoit ſimplement des inſtruments de cuivre, qui marquoient la différence des temps & des heures; Bekker [y] raporte une opinion bien plus myſtérieuſe, ſuivant laquelle ceux qui pratiquoient l'abominable ſuperſtition des Téraphim, faiſoient mourir le prémier né d'un homme, lui fendoient la tête, & la frotoient avec du ſel & de l'huile; enſuite ils écrivoient ſur une lame d'or le nom d'un eſprit impur, & la mettoient ſous la langue de cette tête.

---

[n] *Agripp. philoſ. occult. liv. 1. ch. 36.*

[x] Rabbi Eliezer, Teraphim ſtatuas fuiſſe exiſtimat, quæ ad certas conſtellationes formatæ certis horis reſponſa dederе. *Joann. Jonſton. thaumatograph. natural. claſſi 1. c. 4.*

[y] *Bekker dans le monde enchanté liv. 3. ch. 7.*

Après cela, l'aïant appliquée contre le mur avec des cierges allumés, ils lui adreſſoient leurs priéres & en recevoient les réponſes. On a entendu plus généralement par les Téraphim, de petites idoles des faux dieux du païs. C'eſt l'explication que Joſeph [z] en donne. Il paroît évidemment par le prophéte [a] Ezéchiel, que les idolâtres conſultoient les Téraphim. Et le prophéte [b] Zacharie témoigne, que les Téraphim ne diſoient que des fauſſetés.

Guillaume de Paris, Medina [c], Raguſeïus [d], & pluſieurs autres ont écrit qu'Albert le grand travailla pendant trente années à faire une ſtatuë humaine, obſervant les divers aſpects des conſtellations, forgeant les yeux, par exemple, ſous l'influence la plus directe du ſoleil, & ainſi la tête, le col, les epaules, les jambes & les cuiſſes, ſous les conſtellations dont ces différentes parties ſont dominées, & que cet homme ainſi conſtruit, révéloit à Albert le grand la ſolution de toutes ſes difficultés.

Et pour rendre l'hiſtoire complette, on ajoute que cette tête aïant parlé à l'improviſte, & détourné S. Thomas d'Aquin, lorſqu'il étoit fort appliqué à l'étude, il la mit en piéces. Sur quoi Albert lui fit cette réprimande ironique: Vous nous avez donné une preuve d'un grand pouvoir, en détruiſant dans un moment l'ouvrage de trente années.

Roger Bacon, célébre Cordelier Anglois du treiziéme ſiécle, paſſa, dit-on, ſept ans à fabriquer une tête d'airain parlante, pour ſçavoir d'elle s'il n'y auroit pas quelque moïen d'entourer & de fortifier toute l'Angleterre d'un mur ou de quelque autre rempart: mais cette tête rendit une réponſe qu'il ne put pas bien entendre, parce que ne croïant pas la recevoir ſitôt, il étoit occupé à autre choſe. Cette tête d'airain a donné lieu à l'accuſation du crime de magie, dont la réputation & la mémoire de ce ſçavant religieux ont été chargées, & dont il a été pleinement juſtifié par Naudé [e] & par [f] Selden.

Jean François Pic, comte de la Mirandole [g], dit qu'il a lû dans Roger Bacon, qu'un homme pourroit devenir prophéte, & prédire les choſes futures, par le moïen d'un miroir compoſé ſuivant les régles de la perſpective, pourvû qu'il s'en ſervît ſous une conſtellation favorable, & qu'il eût auparavant donné à ſon corps la temperature néceſſaire par la chimie.

10. De la magie empoiſonneuſe.

La troiſiéme eſpéce de magie, eſt celle qu'Agrippa appelle empoiſonneuſe, qui a été décrite par [h] Théocrite, par Virgile, & [i] par Horace. Mœris lui même, dit Virgile [k], m'a donné ces herbes cueillies dans le

[z] *Joſeph. antiq. liv. 1. c. 19.*

[a] *Ezéchiel. c. 21.*

[b] *Zachar. c. 10. v. 2.*

[c] *Apud Delrium, diſquiſit. magicar. lib. 1. c. 4. §. 1.*

[d] *Raguſeïus de divinat. lib. 2. epiſt. 6. Naudé, ap. ch. 18.*

[e] *Naudé, ap. ch. 17.*

[f] Iſtius modi caput ex ære conflatum ab eruditiſſimo Rogero Bacone, eſt in ore noſtratis vulgi, ſed non ſine injuriâ in illius matheſin, quam ſummam & a dæmonum præſtigiis puram monſtrant ſatis illius opera, quotquot nos legiſſe contigit. *Selden de diis Syriis, ſyntagm. 1. c. 2.*

[g] *Joann. Franciſc. Pic Mirand. de prænot. lib. 2. c. 1. & lib. 7. c. 7.*

[h] *Théocrite & Virgile dans les Eclog. intitulées* Pharmaceutries.

[i] *Hor. de Canidiâ. epod. Od. 5. & 17. & ſat. 8. lib. 1.*

[k] Has herbas, atque hæc Ponto mihi lecta venena
Ipſe dedit Mœris, naſcuntur plurima Ponto.
His ego ſæpè lupum fieri, & ſe condere ſylvis
Vidi, &c. *Virg. Eclog. 8.*

Pont, païs fertile en venins. Je l'ai vû ſouvent par la vertu de ces plantes, ſe métamorphoſer en loup, & s'enfoncer dans les forêts, faire ſortir les morts de leurs tombeaux, & tranſporter les moiſſons d'un champ dans un autre.

Hérodote [l] parle de ces Lycanthropies ou changements en loup.

11. Des transformations magiques.

Lucius de Patras avoit fait un recueil de métamorphoſes magiques. Lucien, pour s'en mocquer, a compoſé le traité intitulé, l'Ane ou Lucius. L'âne d'or d'Apulée eſt auſſi une ſatire de la crédulité qui étoit répanduë de ſon temps au ſujet des transformations opérées par les magiciens.

Nous avons cependant le témoignage très reſpectable [m] de S. Auguſtin, qui aſſûre que certaines femmes en Italie convertiſſoient les hommes en chevaux par une ſorte de poiſon, & qu'après s'en être ſervies à porter leurs fardeaux, elles leur rendoient leur prémiére forme; que le pere d'un prêtre nommé Præſtantius, aïant été changé en mulet, portoit le bagage: non que les corps des hommes puiſſent être changés par les diables, mais ils font apparoître des corps phantaſtiques, qui reſſemblent au vrai corps tandis qu'il repoſe endormi en quelque endroit.

12. Des philtres.

L'Aréopage [n] ne condamna à aucune peine une fille qui avoit empoiſonné ſon amant, en lui donnant un breuvage pour le rendre fidéle. Un philtre rendit furieux le poëte Lucréce [o] qui ſe tua lui-même. Lucullus & Properce perdirent [p] la vie par de ſemblables breuvages, qu'on leur fit prendre à leur inſçu pour les rendre amoureux: & Céſonie ne contribua pas peu [q] aux extravagances de Caligula, en lui faiſant avaler un philtre [r] compoſé de l'hippomane. Ferdinand le Catholique fut empoiſonné par un philtre [s] qui lui fut donné par Germaine de Foix ſa ſeconde femme, dans le déſir d'en avoir un garçon.

Les deux poiſſons appellés la remore & la ſéche, ſont mis par Ariſtote [t] au nombre des philtres: mais le plus renommé de touts a été l'hippomane, l'objet des recherches [u] de pluſieurs ſçavants.

13. De l'Hippomane.

Le

---

[l] *Hérodot. liv. 4. Melpomen.*

[m] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 18.*

[n] *Ariſtot, magnor. moral lib. 1. c. 17.*

[o] *S. Hieronym in Rufin. Politian. in nutrit.*

[p] *Cornel. Nep. in Lucull. Plutarch. in Lucull. Plin. lib. 25. c. 3.*

[q] *Joſeph. ant. l. 19. c. 3. Tiraq. in leg. con. 14.*

[r] . . . . ut avunculus ille Neronis,
Cui totam tremuli frontem Cæſonia pulli
Infudit. *Juvena. ſat. 6.*

[s] *Cette matiére des philtres a été traitée par le P. Delrio, diſquiſit magicar. lib. 3 quaſt. 3. par Tiraqueau; ad leg. connub. 14. par Pomponace de incantat. c. 8 par Apulée, apolog. lib 1. par Cœlius Calcagninus de amatoriâ magiâ, &c.*

[t] *Ariſtot. hiſt. animant. l. 2. c 14. & l. 9. c. 17.*

[u] *Solin. c. 45. Salmaſ. in Plinian. exercitat. ad Solin t. 2 p. 397. & ſeq. Ariſtot. hiſt. animant. lib. 6. c. 18. & 22. Bayle à la fin du dict. crit. &c.*

Hippomanes ſic dicitur ἀπὸ τῆς ἵππου μανίας.

Hinc demum Hippomanes, vero quod nomine dicunt
Paſtores, lentum deſtillat ab inguine virus;
Hyppomanes, quod ſæpè malæ legere novercæ. *Virg Georg. lib. 3.*
Quæritur & naſcentis equi de fronte revulſus,
Et matri præreptus amor *Virg. Æneï. l. 4.*
Et quod, ubi indomitis gregibus Venus afflat amores,
Hippomanes cupidæ ſtillat ab inguine equæ. *Tibull. l. 2. eleg. 4.*
... Quid valeat virus amantis equæ. *Ovid. lib 1. eleg 8.*
Conſuluit ſtriges noſtro de ſanguine, & in me
Hippomanes fetæ ſemina legit equæ. *Propert. lib. 4.*

Hippomanes tantas in veneficio vires habet, ut affuſum æris mixturæ in effigiem

Le P. Delrio [x] compte trois ſortes d'hippomanes: Saumaiſe n'en veut reconnoître que deux ſortes, refuſant d'admettre une plante d'Arcadie pour la troiſiéme.

L'hippomane eſt un des exemples les plus ſenſibles du grand nombre d'auteurs qui concourent ſouvent à accréditer des fables.

Léonard Vaire [y] donne le foie du caméléon pour un reméde des philtres.

14. Des vertus magiques de paroles.

Paracelſe [z] avance que les paroles ont quelquefois des vertus magiques ſemblables à celles des plantes, & qu'elles leur ſont communiquées par la force de la nature. Cette opinion [a] n'eſt pas nouvelle: puiſqu'on lit dans [b] Homére, que le ſang d'Ulyſſe bleſſé fut arrêté par des paroles.

Q. Serenus Sammonicus, précepteur du jeune Gordien, ordonne pour la fiévre de pendre au col le nom ſuperſtitieux, Abracadabra, enveloppé d'une toile de lin, d'en ôter chaque jour une lettre, en commençant par la fin. Abracadabr, Abracadab, Abracada, Abracad, &c. Baſilides avoit [c] tiré d'Abracadabra ſa divinité myſtérieuſe Abraxas, qui ſe rapportoit au ſoleil; comme le nombre [d] des lettres qui compoſent le nom d'Abraxas, ſe rapporte aux trois cents ſoixante cinq jours que le ſoleil emploie à fournir ſa carriére.

15. Toute magie ſuperſtitieuſe condamnée par les loix divines & humaines.

Toute eſpéce de magie ſuperſtitieuſe eſt très ſévérement défenduë par les loix divines & humaines. On lit dans le Deutéronome [e] ces paroles: Que perſonne parmi vous ne conſulte ceux qui prédiſent l'avenir, n'obſerve les ſonges & les augures, n'exerce aucun maléfice ni enchantement, n'ait recours aux Pythons ni aux devins, & n'évoque les morts pour leur faire des queſtions: car Dieu a en abomination toutes ces impiétés, & détruira ceux qui en ſont coupables.

La peine eſt prononcée par [f] le Lévitique: Que l'homme ou la femme dans leſquels il y aura un eſprit de Py-

equæ Olympiæ mares equos ad rabiem coïtûs agat. *Plin. l.* 28. *c.* 11.

Et ſanè equis amoris innaſci veneficium Hippomanes appellatum, in fronte, caricæ magnitudine, colore nigro: quod ſtatim edito partu, devorat feta, aut partum ad ubera non admittit. Si quis præreptum habeat, olfactu in rabiem id genus agitur. *Plin. l.* 8. *c.* 42.

[x] Hippomanis tria genera: plantula Arcadiæ; virus ſtillans ex inguine equæ cupidæ; & pellicula revulſa à fronte pulli equini. *Delrius, diſquiſit. magicar. l.* 3 *part.* 1. *quæſt.* 3.

[y] *Leonardus Vaire de faſcino, lib.* 1. *c.* 14.

[z] Natura vires ſuas in verba imponit, ſicut in herbas & radices. *Paracelſ. in philoſoph. ſagac. lib.* 1.

[a] Veteres quidem medici etiam carmina remedia vulnerum norunt: ut omnis vetuſtatis certiſſimus autor Homerus dixit, qui fecit Ulyſſi de vulnere ſanguinem profluentem ſiſti carmine. *Apul. apolog. l.* 1.

[b] Ω'τειλὴ δ' Ὀδυσῆος ἀμύμονος ἀν ἔβλαστε
Δῖναι ἐπιζαμένης, ἐπαοιδῇ δ' αἷμα κε-
λαινὴ
Ἔσχεθον. *Hom. Odyſſ.* π.

[c] *Baron. annal. ad ann.* 120.

[d]
a	1.
b	2.
r	100.
a	1.
x	60.
a	1.
s	200.
	365.

[e] Nec inveniatur in te ..... qui ariolos ſciſcitetur, & obſervet ſomnia atque auguria, nec ſit maleficus, nec incantator, nec qui pythones conſulat, nec divinos, aut quærat à mortuis veritatem. Omnia enim hæc abominatur Dominus, & propter iſtiuſmodi ſcelera delebit eos in introïtu tuo. *Deuter. c.* 18.

[f] Vir, ſive mulier, in quibus pythonicus, vel divinationis fuerit ſpiritus, morte moriantur: lapidibus obruent eos; ſanguis eorum ſit ſuper illos. *Levitic c.* 20.

thon ou de divination, ſoient punis de mort, qu'ils ſoient lapidés.

La loi des douze tables [g] portoit des défenſes d'enchanter les champs & les moiſſons.

Dion [h] rapporte que l'année 720 de la fondation de Rome, Auguſte chaſſa les aſtrologues & les magiciens.

L'empereur Claude [i] condamna à mort un chevalier Romain qui portoit dans ſon ſein un œuf de ſerpent pour enchanter ſes juges.

La magie fut miſe en vogue à Rome ſous les prémiers empereurs, par Anaxilaüs & Nigidius Figulus, Philoſophes Pythagoriciens qu'Auguſte exila, & par les magiciens que Néron fit venir d'Arabie.

Pline [k] donne pour exemple de la vanité de la magie, l'inutilité de toutes les recherches de Néron, & des grandes ſommes qu'il dépenſa pour faire quelque découverte dans un art ſi déteſtable. Les ſéductions de la magie eurent plus de ſuccès ſous Domitien, par les impoſtures d'Apollonius de Thyane.

L'empereur Conſtantin [l] en 321, étant déja Chrétien, fit une loi, par laquelle il condamnoit les ſuperſtitions qui nuiſoient à la ſanté des hommes, ou qui les portoient à l'impureté: mais par cette loi il excuſoit toutes les Pratiques qu'on emploïoit pour la ſanté, ou pour détourner les orages. Cette loi de Conſtantin inſérée dans le code Théodoſien, fut abrogée par l'empereur Leon [m] dans la nouvelle LXV.

Conſtantius faiſoit mourir ceux qui avoient recours aux enchantements, pour la guériſon de quelque maladie. Valentinien fit punir de mort [n] une vieille femme qui promettoit de guérir par des paroles les fiévres intermittentes: & il fit couper la tête [o] à un jeune homme, qui pour guérir un mal d'eſtomac, portoit alternativement les deux mains à un marbre & à ſon eſtomac, en calculant les ſept voïelles de l'alphabet Grec.

Les anciennes loix Romaines ſont d'une extréme ſévérité [p] condamnant au feu les magiciens, puniſſant de mort leur complices, & condamnant au banniſſement perpetuel dans les iſles ceux qui gardoient des livres de magie, & même à mort ſi c'étoient des perſonnes viles.

Gilles de Laval, baron de Rêtz [q],

---

[g] Ne pelliciunto alienas ſegetes, ne incantanto, ne agrum defraudanto.

[h] Τὺς ἀσρολόγους τύς τε γόητας. *Dio Caſſ. lib.* 49.

[i] *Plin. lib.* 29. *c.* 3.

[k] *Plin. lib.* 30. *c.* 2.

[l] Conſtantinus, *leg.* 4. *Cod. de maleficiis*, poſtquam eos graviter puniri juſſit, qui magicis artibus contra ſalutem hominum aliquid moliti ſunt, aut pudicos animos ad libidinem deflexerunt adjecit: Nullis verò criminationibus implicanda ſunt remedia humanis quæſita corporibus, aut in agreſtibus locis innocenter adhibita ſuffragia, ne maturis videmiis metuerentur imbres, aut ventis grandiniſque lapidatione quaterentur. *Balduinus de legib. duodec. tabular. c.* 10.

[m] Si quis autem omninò hâc præſtigiatoriâ arte uti deprehenſus fuerit, ſive corporis medelæ prætextu, ſive avertendæ fructibus noxæ, extremum luat ſupplicium, apoſtatarum, pœnam ſubiens.

[n] *Amm. Marcell. lib.* 16.

[o] *Amm. Marcell. lib.* 29.

[p] Magicæ artis conſcios ſummo ſupplicio affici placuit, id eſt beſtiis objici, aut cruci ſuffigi. Ipſi autem magi vivi exuruntur. *Jacob. Cujac. interpretat. in Julii Pauli receptarum ſententiarum l.* 5. *ad leg. Corneliam.*

Libros magicæ artis apud ſe neminem habere licet: & ſi penes quoſcunque reperti fuerint, bonis ademptis, ambuſtiſque his publicè, in inſulam deportantur: humiliores capite puniuntur. *Cujac. ib.*

[q] *D'argentré hiſt. de Bret. liv.* 10. *ch.* 47. *Monſtrelet rapporte que ce maréchal confeſſa*

maréchal de France, fut brûlé à Nantes en 1440. pour magie. Les arrêts [r] de touts les Parlements du roïaume ont condamné tous ceux qui ont été convaincus de ſortilége. On trouve dans les régiſtres du Parlement une très grande quantité d'arrêts qui ont condamné des ſorciers au feu.

16. Le Parlement de Paris condamne les ſorciers au feu, lorſqu'il y a maléfices.

Un plaidoïer de l'avocat général Servin, inſéré dans un arrêt de la Tournelle criminelle du prémier Décembre 1601. prouve fort au long, par l'ancien & le nouveau teſtament, par la tradition, les loix & les hiſtoires, qu'il y a des devins, des enchanteurs & des ſorciers, & réfute ceux qui veulent couvrir ce crime de l'ombre de l'aſtrologie judiciaire, & oſent écrire qu'il n'y a point de ſorciers, & que c'eſt une illuſion d'humeur phantaſtique. Il fait voir que les devins & ceux qui uſent de ſortiléges, doivent être punis, & par les loix générales de l'écriture & des ſaints décrets, & par les conſtitutions [s] de nos rois. Toute la précaution que le procureur général demande, eſt qu'on ne puniſſe qu'après des preuves certaines & évidentes, de peur de prendre des illuſions pour des réalités.

Dans l'arrêt du Parlement qui condamne la maréchale d'Ancre à avoir la tête tranchée, & être réduite en cendres, ce qui fut exécuté le 8. Juillet 1617, le crime de ſortilége eſt au nombre des cauſes de la condamnation.

Le Parlement ne fait ni rechercher ni punir les prétendus ſorciers qui ne nuiſent à perſonne, & qui vont, dit-on, inviſiblement à des aſſemblées nocturnes. Il ne fait en cela que ſuivre les maximes des anciens capitulaires du neuviéme ſiécle, qui laiſſent à l'égliſe le ſoin de punir par l'excommunication ceux qui ont recours aux ſortiléges.

Ces capitulaires recommandent auſſi aux paſteurs de l'égliſe de déſabuſer les fidéles ſur ce qu'on diſoit de pluſieurs femmes qu'elles alloient au ſabbath. Il eſt ordonné aux paſteurs de faire entendre aux peuples, que ce ſont-là des rêveries de cerveaux creux, ou des illuſions produites par l'eſprit ſéducteur.

Le Parlement veut des preuves certaines & évidentes, & il a infirmé ou modéré un grand nombre de ſentences des juges ſubalternes, qui condam-

avoïr fait mourir des enfants & des femmes enceintes juſqu'au nombre de huit vingts & plus. Monſtrel. vol. 2. ſur l'ann. 1440.

[r] *Ces arrêts en grand nombre ſont rapportés dans Charendas en ſes rép. liv. 9. ch. 43. & liv. 12. ch. 64. dans Chenu, cent. 2. queſt. 98. dans Bacquet; dans la démonomanie de Bodin: dans Lancre; dans Papon en ſes arrêts, liv. 22. tit. 3. dans Baſſet, liv. 6. tit. 19. ch. 6. dans Févret de l'abus, liv. 8. ch. 2. n. 3. dans le traité de la police de la Marre, t. 1. liv. 3. titre 7. &c.*

[s] *Spécialement par la conſtitution qui eſt écrite au prémier livre des Capitulaires des rois Charlemagne & Louis le débonnaire ch. 64. Les Capitulaires de France publiés au concile de Créci en 873. prononcent la peine de mort contre les ſorciers coupables de maléfices, & leurs complices.*

Et quoniam audivimus quod maleficî hominum & ſortiariæ per plura loca in noſtro regno inſurgunt, quorum maleficiis jam multi homines infirmati, & plures mortui ſunt; quoniam ſicut ſancti Dei homines ſcripſerunt, regis miniſterium eſt impios de terrâ perdere, maleficos & venenicos non ſinere vivere, expreſsè præcipimus, ut unuſquiſque comes in comitatu ſuo magnum ſtudium adhibeat, ut tales perquirantur & comprehendantur..... Si verò nominati vel ſuſpecti, & necdum comprobati ſunt, vel per teſtes veraces inde comprobari non poſſunt. Dei judicio examinentur..... & non ſolùm tales illius mali autores, ſed & conſcii ac complices illorum diſperdantur.

Capitular. reg. Francor. Baluz. t. 2 in Caroli Calvi p. 230.

noient de prétendus ſorciers ; il les a même quelquefois renvoïés abſous, craignant de condamner au feu des viſionnaires [t], plutôt que des malfaiteurs.

Mais lorſqu'il eſt évident qu'il y a quelques maléfices joints à l'accuſation de ſortilége, le Parlement les punit rigoureuſement par la peine de mort & du feu.

Cette juriſprudence du Parlement de Paris eſt confirmée par Barthélemi Faye d'Eſpeſſes, préſident aux enquêtes du même Parlement, qui ſe plaint dans ſes œuvres, de ce que quelques juges ne décernent aucune peine contre les ſorciers, & ne ſuivent l'autorité & la juriſprudence du Parlement qui les a fait brûler de toute ancienneté. On doit donc être perſuadé de la fauſſeté de ce qui ſe dit communément, que le Parlement ne reconnoit point de ſorciers.

Un prêtre nommé Gaufridi, fut brûlé par arrêt du Parlement de Provence du dernier Avril 1611. rapporté dans [u] le Mercure François, où l'on peut voir le détail des confeſſions de ce prêtre, la maniére dont il avoua qu'il donnoit de l'amour, & les malheurs qui arrivérent pendant ſon ſupplice, conformément à ſes prédictions.

Il y a un traité particulier des confeſſions de Gaufridi au moment de ſon ſupplice. Jean Chartier, hiſtorien de Charles VII. témoigne que Guillaume Edelin docteur de Sorbonne, fut condamné pour magie la veille de Noël 1453, qu'il avoua qu'il avoit été pluſieurs fois au ſabbath, & qu'il y avoit adoré le diable ſous la forme d'un bouc.

La juſtice ſéculiére ne ſouffre pas non plus ceux qui devinent par l'eau, par les ſas ou autrement. Les ordonnances de Charles VIII. en 1490. de Charles IX. dans les états d'Orléans de 1560. ſont formelles ſur ce point, & elles ſe trouvent renouvellées par une déclaration du mois de Juillet 1682. dont le deuxiéme article défend expreſſément toutes pratiques ſuperſtitieuſes, de fait, par écrit, ou de parole, ſoit en abuſant des termes de l'écriture ſainte, ou des priéres de l'égliſe, ſoit en diſant, ou en faiſant des choſes qui n'ont aucun rapport aux cauſes naturelles, ordonnant que ceux qui les auroient miſes en uſage, & s'en ſeroient ſervis, ſeroient punis exemplairement ſelon l'exigence des cas. Le troiſiéme article ordonne que s'il ſe trouvoit des perſonnes aſſez méchantes pour ajouter & joindre à la ſuperſtition l'impiété & le ſacrilége, ceux qui en ſeroient convaincus, ſeroient punis de mort.

Bodin [x] rapporte les preuves des transformations magiques, par pluſieurs procédures criminelles, faites en divers temps & en différents lieux. Mais il y a ſouvent plus de malignité que de vérité dans les accuſations de ſortiléges. La Mothe-le-Vayer [y] a raiſon de dire qu'aux païs tels que la Lorraine, quand les ſeigneurs confiſquoient le corps & les biens de ceux qui étoient condamnés pour ſortilé-

---

[t] *Le jurisconſulte Duaren approuve l'uſage du Parlement de Paris de rejetter l'accuſation d'aller au ſabbath, lorſque cette accuſation ne ſe trouve jointe à aucun maléfice.* De aniculis quæ volitare per aëra . . . . itaque curia Pariſienſis [ſi nihil aliud admiſerint] eas abſolvere ac dimittere meritò conſuevit. *Duarenus, in tit. ad leg. Corneliam de ſicariis apud Martin. Delrium diſquiſit. magicar. in appendice libri 5.*

[u] *Mercur. Franç. ſur l'an 1611. p. 19.*

[x] *Bodin, démonom. liv. 2 ch. 6.*

[y] *La Mothe-le-Vayer, inſtruct. de M. le Dauphin, ch. de la magie.*

ge, on y en voïoit alors plus qu'en tout le reſte de l'Europe.

C'eſt donc par l'effet d'une grande prudence, que le Parlement procéde avec beaucoup de retenuë, toutes les fois qu'il connoît de ce crime. Les maximes qui réſultent des arrêts qu'il a rendus ſur ces accuſations, ſont : que lorſque l'accuſation de ſortilége n'eſt mêlée ni de maléfice, ni de divination, le Parlement n'en prend pas connoiſſance, & en laiſſe la punition aux juges Eccléſiaſtiques. Que s'il y a maléfices à l'encontre des beſtiaux, ſans une preuve complette de ſortilége, le parlement les punit de la peine des galéres ; mais que s'il y a preuves de ſortilége & de maléfices joints enſemble, le Parlement condamne les coupables à être pendus & brûlés.

17. Opinion du P. Mallebranche ſur les ſorciers.

Le P. Mallebranche [z] regarde les ſorciers comme gens dont l'imagination eſt égarée, & dont la folie eſt contagieuſe. Il s'eſt trouvé pluſieurs fois des ſorciers de bonne foi, ſans magie réelle ; des ſorciers d'imagination, qui étoient véritablement perſuadés qu'ils alloient au ſabbath, qui le diſoient à pluſieurs perſonnes, qui l'ont avoué en juſtice. L'écriture ſainte nous apprend que le roïaume de Satan eſt détruit, que l'ange du ciel a enchaîné le démon, & l'a renfermé dans les abîmes, d'où il ne ſortira qu'à la fin du monde ; que Jéſus-Chriſt a dépouillé le fort armé, & que le temps eſt venu auquel le prince du monde eſt chaſſé du monde. Il n'eſt pas douteux qu'il ne puiſſe y avoir des ſorciers, des charmes & des ſortiléges, & que le démon n'exerce quelquefois ſa malice ſur les hommes, par la permiſſion particuliére de Dieu ; mais c'eſt faire trop d'honneur au diable, que de rapporter des hiſtoires de magie comme des marques de ſa puiſſance. Il y a plus de prévention que de vérité dans touts les récits qui ont été publiés en ce genre, ſoit dans les hiſtoires anciennes, ſoit par les démonographes modernes. J'en rapporterai les exemples les plus remarquables, après avoir parlé de la quatriéme & derniére eſpéce de magie, qui eſt la magie cérémoniale.

18. De la magie cérémoniale.

La magie cérémoniale ſe diviſe, comme il a été dit, en théürgie, qui ſe vante de n'avoir de commerce qu'avec les eſprits purs & bienheureux ; & en goétie, qui conſiſte dans l'invocation & le commerce des eſprits immondes. Les cérémonies magiques [a] ſont décrites d'un ſtyle pompeux dans Lucain.

19. La magie démoniaque niée par pluſieurs philoſophes.

Démocrite, Averroës, Simplicius, les Epicuriens, les Saducéens qui nioient l'exiſtence des démons, ſoutenoient à plus forte raiſon, que toute la magie démoniaque eſt illuſoire. Ariſtote ne croïoit ni à la magie, ni aux prédictions de l'avenir, n'étendant la providence divine, & le miniſtére des intelligences, que juſqu'à la ſphére de la lune, en ſorte que les êtres ſublunaires, tout ce qui eſt compris entre le centre de la terre, & la ſphére de la lune n'y avoient aucune part.

L'empereur Marc Antonin [b] dit : J'ai appris de Diognetus à ne point ajouter foi aux charlatans & aux enchenteurs, & à ne rien croire de tout ce qu'on dit des conjurations des démons & de touts les autres ſortiléges de cette nature.

Gerſon [c] ſoutient au contraire qu'il eſt probable en bonne philoſophie, & certain, ſuivant la foi, que

[z] *Recherch. de la vérit. liv. 2. part 3. ch 6.*
[a] *Lucan. lib 6.*
[b] *M. Antonin. réflex. liv. 1. art. 6.*
[c] *Joann. Gerſon. de erroribus circa artem magicam.*

la magie démoniaque exiſte réellement.

20. Livres de magie fauſſement attribués aux plus ſaints & ſçavants perſonnages.

Agrippa a reconnu la fourberie de touts les livres de magie fauſſement attribués à Zoroaſtre, Hermés Triſmégiſte, Abraham, Salomon, Apulée, S. Thomas, Albert le grand, & à pluſieurs autres ſçavants & renommés perſonnages. L'impoſture a remonté juſqu'à Cham fils de Noë, pour lui attribuer un livre de magie. Jean [d] & Jean François [e] Pic, comtes de la Mirandole ſe ſont mocqués des traités de nécromancie, mis ſous les noms de S. Jérôme, de S. Thomas, de Platon: & c'eſt auſſi fauſſement qu'on a voulu faire paſſer des traités de charmes & de ſortiléges, pour avoir été compoſés par Ovide & par Galien. Diogéne de Laërce, ni aucun auteur ancien n'ont parlé du livre de magie attribué à Démocrite, dont l'opinion même étoit de rejetter les démons; & Diogéne de Laërce, qui fait mention dans ſa préface d'un livre de magie d'Ariſtote, n'en parle pas dans l'énumeration qu'il fait des ouvrages de ce philoſophe.

Gaulmin [f] dit que les Grecs modernes ont mis ſans aucune pudeur les plus grands noms de l'antiquité à la tête de pluſieurs manuſcrits de magie: & Roger Bacon [g] nous apprend ce que nous devons penſer des livres de magie par ces judicieuſes paroles: On ne doit pas ajouter foi à ceux qui diſent que Salomon ou autres grands perſonnages ont compoſé tel ou tel ouvrage, parce qu'ils ne ſont reçus ni par l'autorité de l'Egliſe, ni par l'aveu des ſçavants, mais débités par des impoſteurs, dont le but eſt de tromper les hommes. Leur fourberie conſiſte à compoſer des livres nouveaux, pour répandre leurs inventions chimériques; & à mettre enſuite des titres pompeux à leurs ouvrages, les attribuant [b] avec impudence aux auteurs les plus illuſtres.

A l'égard des faits de magie, ils ſe préſentent en foule dans l'hiſtoire, Jo-

---

[d] *Joann. Pic. Mirand. adverſ. Aſtrolog.*

[e] *Jonn. Franciſc. Pic. Mirand. de prænotione. lib. 5. c. 6.*

[f] *Gilbert. Gaulmin. in not. ad Pſellum.*

[g] *Rog. Bacon. de ſecret. operib. naturæ & art. c. 2.*

[b] *On lit dans le traité* de eſſentiis eſſentiarum *fauſſement attribué à S. Thomas d'Aquin, qu'Abel fils d'Adam mit un livre des vertus céléſtes dans une pierre où il fut trouvé par Hermés après le déluge. L'abbé Trithéme fait mention d'un livre de magie compoſé par le patriarche Joſeph, ſous le titre de* Speculum Joſeph. *Genebrard. lib. 1. chronol. ad ann. diluvii 1460. parle de trois livres de magie compoſés par Salomon. Pineda, lib. 3. de reb. Salomon. c. 29. parmi les livres de magie compoſés par Salomon, en cite un des exorciſmes. L'auteur du livre intitulé, Le miroir d'aſtrologie, attribué à Albert le grand, fait mention de cinq livres de magie compoſés par Salomon, le prémier intitulé,* Liber Almadal; *le ſecond,* Liber quatuor annulorum; *le troiſiéme,* Liber de novem candariis; *le quatriéme,* De tribus figuris ſpirituum; *& le cinquiéme,* de ſigillis ad dæmoniacos. *Trithéme en rapporte quatre autres:* 1. Clavicula Salomonis ad filium Roboam; 2. Liber lamene; 3. Liber pentaculorum; 4. De officiis ſpirituum. *Reuchlin, lib. 10. De arte cabaliſtica, cite le livre de Salomon, intitulé,* Raziel. *Chicus ſur la ſphére de Sacrobоſco, parle de celui qui eſt intitulé,* De umbris idearum. *Greveſer, de jure & more prohibendi libros hæreticos, lib. 1. c. 10. dit qu'il a vû dans la bibliothéque du duc de Bavière un traité en Grec,* De hydromantiâ ad filium Roboam. *Gaulmin cite pluſieurs paſſages du teſtament de Salomon écrit en Grec. Gilb. Gaumlin, in not. ad Pſell. Niceras, lib. 4. annalium in fine, parle encore d'un livre de magie, compoſé par Salomon qu'il nomme* Liber Salomonicus. *Aucun ſçavant ne regarde Albert le grand comme auteur du livre* de mirabilibus, *qui renferme pluſieurs ſecrets vains & ſuperſtitieux, ni du livre,* de ſecretis mulierum, *auſſi peu digne de la gravité de ce grand & ſaint évêque. On ne doit pas ajouter plus de foi à ceux qui ont attribué au Pape Léon*

xv. Pluſieurs faits de magie rapportés par les hiſtoriens.

ſeph [i] témoigne que Salomon compoſa pluſieurs remédes qui avoient la force de chaſſer les démons: & il raconte qu'un Juif, nommé Eléazar, délivra quelques poſſédés en préſence de l'empereur Veſpaſien, de ſes fils, & de pluſieurs de ſes capitaines. Il attachoit au nez du poſſédé un anneau, dans lequel étoit enchaſſé une racine, dont Salomon ſe ſervoit à cet uſage, & auſſi tôt que le démon l'avoit ſortie, il jettoit le malade par terre & l'abandonnoit. L'hiſtorien ajoute que ce Juif récitoit enſuite les mêmes paroles que Salomon avoit laiſſées par écrit, & défendoit au démon de revenir: & que pour faire voir encore mieux l'effet de ſes conjurations, il emplit une cruche d'eau, & comanda au démon de la jetter par terre, & de montrer par ce ſigne qu'il avoit abandonné le poſſédé, & le démon obéït.

Arnobe [k] reproche aux Payens de débiter parmi leurs myſtéres, que Numa, par le conſeil de la nymphe Egérie, aïant poſté douze jeunes hommes hardis & robuſtes avec des chaînes, dans un bois où Faunus & Picus avoient coutume de venir, il fit ſurprendre & lier ces deux divinités inférieures, & les contraignit de lui enſeigner, comment il pourroit évoquer Jupiter par des conjurations fortes & impérieuſe [l]; ce qui lui réüſſit ſi bien, que quand il vouloit, il faiſoit deſcendre de ſon thrône le plus puiſſant des dieux: Tullus Hoſtilius, ſucceſſeur de Numa, aïant voulu uſer des mêmes enchantements, & faire deſcendre Jupiter par le même ſacrifice que Numa avoit pratiqué, ce troiſiéme roi de Rome ſe trompa à quelques cérémonies, & au lieu de

---

III. Encheiridion Leonis papæ contra omnia mundi pericula, *envoié par ce Pape à Charlemagne, & qui eſt rempli de croix, de noms de Dieu & des anges dans le ſtyle de la cabale & de mots myſtérieux & peu intelligibles. C'eſt à tort qu'on a attribué à Pierre d'Apon, ſurnommé le conciliateur, les trois livres de magie dont il paſſe pour être auteur. Le prémier eſt heptaméron qui eſt imprimé à la fin de la philoſophie occulte d'Agrippa où toutes les cérémonies magiques ſont décrites, & les deux autres dont l'abbé Trithéme fait mention, l'un intitulé*; Elucidarium Necromanticum, *& l'autre*, Liber experimentorum mirabilium de annulis, ſecundùm viginti octo manſiones lunæ. *Il n'y a pas plus de fondement à l'opinion qu'il s'étoit acquis la connoiſſance des ſept arts libéraux, par le moien de ſept eſprits familiers qu'il tenoit enfermés dans un chryſtal. Il eſt conſtant qu'outre la connoiſſance qu'il avoit de la médecine & des langues, il étoit grand aſtrologue, & qu'il vouloit expliquer par la vertu des corps céleſtes tous les effets qui arrivoient en la nature; ce qui le fit ſoupçonner d'impieté & d'athéiſme. Et Caſtellanus de viris illuſtr. medicor. in Petro Apono, rapporte que Pierre d'Apon fut accuſé de magie étant dans ſa 80.me année & qu'étant mort en 1305. avant que ſon procès fut achevé, on ne laiſſa pas de le condamner au feu, & de brûler ſa repréſentation d'oſier dans la place publique de Padoüe. Jean François Pic en parla fort différemment & dit qu'à la vérité Pierre d'Apon paſſe pour avoir été magicien; mais qu'il eſt conſtant qu'il fut accuſé d'une opinion toute contraire, puiſque l'inquiſition lui fit faire ſon procès pour l'erreur de nier l'exiſtence des diables. Baptiſte Mantouan l'appelle homme d'une grande doctrine mais téméraire. La ville de Padoüe a fait mettre ſon effigie ſur la porte de ſon palais, entre celles de Tite-Live & de Julius Paulus, avec cette inſcription*: Petrus Aponus Patavinus philoſophiæ medicinæque ſcientiſſimus, ob idque conciliatoris nomen adeptus, aſtrologiæ verò adeo peritus, ut in magiæ ſuſpicionem incideret, falſòque de hæreſi poſtulatus, abſolutus fuerit. *Naudé, apolog.*

[i] *Joſeph. antiq. liv. 8. c. 2.*

[k] *Arnob. lib. 5. in init.*

[l] Eliciunt cœlo te, Jupiter, unde minantes
Nunc quoque te celebrant Eliciumque vocant. *Ovid.*

de faire venir à lui Jupiter, il fut frappé [m] & tué d'un coup de tonnere.

22. Chute de Simon le magicien.

Parmi les faits de magie preſque tous fabuleux, il s'en trouve quelques-uns atteſtés par des autorités [n] fort reſpectables. Arnobe a rapporté que Simon le magicien s'éleva dans les airs en préſence de Néron, & qu'il tomba & fut fracaſſé par la priére de ſaint Pierre. La magie de Simon avoit fait une telle impreſſion ſur les Romains, qu'ils lui élevérent une ſtatuë de marbre [o] à Rome, entre les deux ponts du Tibre.

23. Statuë de marbre érigée à Simon le magicien,

24. Prédiction de l'avénement de Théodoſe à l'empire.

Les hiſtoriens ont conté très diverſement, la fameuſe prédiction de l'avénement de Théodoſe à l'empire. Suivant le récit de Zonare [p], ce furent Libanius, & Jamblique qui cherchérent le nom du ſucceſſeur de Valens. Ils arrangérent dans un cercle toutes les lettres de l'alphabet Grec, ils mirent un grain de blé ſur chacune, & aïant placé au milieu du cercle un coq qu'ils avoient fait jeuner, ils prononcerent des paroles myſterieuſes, & examinérent quelles lettres ſeroient les prémiéres découvertes par le coq, en mangeant les grains de blé. La prémiére fut le Théta, la ſeconde l'Epſilon, la troiſiéme l'Omicron, la quatriéme le Delta, & ils jugérent que le nom du ſucceſſeur commençoit par Theod. Le bruit de cette prédiction s'étant répandu, l'empereur Valens fit mourir pluſieurs de ceux qui pouvoient être à portée de l'empire, dont le nom commençoit par Theod. Comme Théodecte, Théodule, Théodore, Théodote: mais le tyran ne fit pas mourir Théodoſe, & vérifia le proverbe, qui dit que, jamais tyran ne fit mourir ſon ſucceſſeur. Valens à cette occaſion perſécuta, & fit mourir pluſieurs Philoſophes, enſorte que les ſçavants attachés à d'autres études n'oſoient plus porter le manteau, de peur de paſſer pour philoſophes. Jamblique redoutant la colére de l'empereur s'empoiſonna.

Socrate [q], ſuivi par Caſſiodore [r], ne parle que d'une invocation des démons, qui fut faite pour apprendre le nom du ſucceſſeur de Valens. Sozoméne [s] ſuivi par Nicéphore [t], a écrit que les magiciens firent un trépié, avec un tronc de laurier, & qu'après l'avoir conſacré par leurs enchantements, ils arrangérent deſſus les lettres de l'alphabet, que quatre de ces lettres formérent

---

[m] *L. Piſo lib. 1. annal. ap. Plin. lib 28. c. 2. Plutarch in Numâ. Solin. c. 2. Jul. Obſequens, c. 3. Lycoſthenes, p. 59.*

[n] *Arnob. lib. 2. Hiſt. eccleſ. de Fleuri, t. 1. p. 217. Hiſt. eccleſ. de Tillemont. t. 2. p. 521. Baron. annal. ad ann. 44.*

[o] *L'hiſtoire de la ſtatuë de marbre érigée en l'honneur de Simon le magicien avec cette inſcription,* Simoni deo Sancto, *a été atteſtée par S. Juſtin, S. Irénée, Tertullien, Euſébe, Théodoret. Des témoignages ſi reſpectables n'ont pas empêché Pierre Ciacanius de hazarder une critique fondée ſur la découverte qui fut faite en 1574. dans une isle du Tibre, de la baſe de marbre d'une ſtatuë avec cette inſcription,* Semoni deo ſancto Fidio; *& il a prétendu que S. Juſtin avoit appliqué par mépriſe cette derniére inſcription à Simon le magicien. Cette critique a été mépriſée par les Proteſtants mêmes. Hammond. diſſertat. 1. c. 9. de epiſcopor. jure adverſus Blondellum. Guillelm. Spencer. in annotat. ad lib. 1. Origen. contra Celſum. Et en effet quelle apparence de regarder S. Juſtin, Tertullien, S. Irénée, Euſébe, & Théodoret, comme des barbares ſans aucune intelligence de la langue Latine, & capables d'une erreur ſi groſſiére?*

[p] *Zonaras, in Valente.*

[q] *Socrat. hiſt. eccleſ lib. 4. c. 19.*

[r] *Caſſiod. hiſt. tripart lib 7. c. 35.*

[s] *Sozom. lib. 6. c. 35.*

[t] *Nicoph. lib. 11. c. 45.*

mérent le commencement d'un nom, ſans expliquer de quelle maniére ces lettres s'unirent enſemble pour former Theod. Que la prédiction parut regarder Théodore qui étoit Payen, & fort eſtimé parmi les Philoſophes.

Ammien Marcellin (*u*) ne parle ni du coq, ni de Jamblique, ni de Libanius, mais d'un anneau ſuſpendu par un fil, au milieu des lettres de l'alphabet Grec; & il nomme pour acteurs de cette cérémonie magique, Pergame, Fidufie, Irénée, Patrice, Hilaire, aſſiſtés de pluſieurs autres.

25. Autres faits hiſtoriques concernant la magie.

Nicétas (*x*) rapporte un autre fait à peu près ſemblable, & qui n'eſt pas moins extraordinaire. Andronic Comméne, aïant conſulté les démons pour connoître qui lui ſuccéderoit à l'empire, & s'il n'y avoit point quelque complot formé contre lui, il vit les lettres J. & S. Aïant conſulté ſur le temps, l'eſprit fit du bruit dans l'eau, & répondit que ce changement arriveroit avant la prémiére fête. Andronic appliqua la prédiction à Iſac Comméne petit-fils de l'empereur Manuel; mais il fit réflexion qu'Iſac Comméne étoit dans l'iſle de Chypre, & ne pouvoit arriver avant la fête prochaine; Andronic ſe raſſura, & il conclut que la prédiction ne pouvoit être accomplie. Lorſqu'on lui repréſentoit que la prédiction pouvoit s'entendre d'Iſac Ange, il répondoit que c'étoit un homme lache, & incapable de rien entreprendre. Peu de temps après, & avant que la prémiére fête arrivât, Iſac Ange ôta à Andronic l'empire & la vie.

Le tribun Pollentianus (*y*) fut convaincu d'avoir ouvert une femme enceinte, pour demander à ſon enfant, le nom du ſucceſſeur à l'empire.

Glycas (*z*), & Zonare (*a*) ont rapporté que Santabarenus, confident & favori du patriarche Photius, étant prié par l'empereur Baſile de lui faire voir ſon fils qui étoit mort, ce magicien fit venir le fils de l'empereur à ſa rencontre, comme il alloit à la chaſſe, & qu'après que l'empereur l'eut embraſſé, le prince diſparut.

Tacite (*b*), parlant de la mort de Germanicus, dit qu'on trouvoit chez Piſon, des membres de corps humains déterrés, qu'on y liſoit des enchantements, & le nom de Germanicus gravé ſur des plaques de cuivre, qu'on y voïoit des cendres de cadavres à demi brûlés, & ſouillées de ſang, & qu'on y découvroit les traces de ces maléfices, par leſquels on croit communément qu'on peut dévouer les ames aux divinités infernales.

Xiphilin [*c*] dans l'abregé de Dion Caſſius, raconte que l'empereur Caracalla évoqua les ames de Commode & de Sévére. Ce même auteur [*d*] aſſure qu'Adrien, dont la curioſité tentoit tout ce qu'il y a de plus déteſtable dans la magie, voulut immoler un homme, pour prolonger ſes jours. Mais il falloit un homme qui ſe conſacrât volontairement à la mort; & tout le monde s'en excuſant, Adrien fut contraint d'accepter

[*u*] *Ammian. Marcel. l.* 29.

[*x*] *Nicétas, hiſt. d'Andronic. Comméne liv.* 2.

[*y*] *Amm. Marcell. l.* 29.

[*z*] *Glycas, annal. part* 4.

[*a*] *Zonaras, lib.* 16.

[*b*] Reperiebantur ſolo & parietibus erutæ humanorum corporum reliquiæ, carmina & devotiones, & nomen Germanici plumbeis tabulis inſculptum, ſe miſti cineres & tabe obliti, aliaque maleficia, quîs creditur animas numinibus infernis ſacrari. *Tac. annal. lib.* 2.

[*c*] *Xiphil. e Dion. l.* 77.

[*d*] *Xiphil. lib.* 69.

l'offre qu'Antinoüs lui fit de sa vie. Adrien fit passer cette mort [e] pour un accident, comme si Antinoüs se fût noïé dans le Nil. Spartien [f] sans chercher tant de mystére dans la mort d'Antinoüs, croit qu'il mourut de débauche.

Héliogabale choisissoit [g] pour ses sacrifices magiques les enfants les plus nobles & les plus beaux, & qui avoient pére & mére, afin d'augmenter les regrets & la douleur de leur perte.

Hérodote [h] rapporte qu'Amasis roi d'Egypte ne put consommer son mariage avec sa femme Laodice, jusqu'à ce qu'on eût pratiqué des expiations. Saint Thomas [i] ne doute point qu'il n'y ait des sortiléges pour nouer l'éguillette.

Plutarque [k] a remarqué dans la vie de Périclés, que ce grand homme montra un jour à un de ses amis qui l'étoit venu voir, un préservatif que des femmes lui avoient pendu au col; soit qu'il le portât par complaisance, ou par foiblesse.

Il étoit défendu [l] parmi les anciens Romains, de tenir les jambes croisées lorsqu'on assistoit à un conseil, à un sacrifice, ou à des couches. Et dans la plûpart des païs d'Italie les femmes n'avoient pas la permission de filer en chemin, de peur qu'en tournant leurs fuseaux, elles ne fissent tort aux fruits.

Lorsque Rome fut assiégée la prémiére fois par Alaric en l'année 408. des enchanteurs Toscans convinrent avec Pompeïanus préfet de Rome, que par les secrets des Aruspices ils mettroient les Goths en fuite. Si l'on en croit Zosyme, non seulement le préfet & les sénateurs Romains permirent ces enchantements, mais le pape Innocent I. y consentit; & si les enchantements ne furent pas achevés, ce fut parce que les Toscans voulurent faire renouveller les anciens sacrifices, qu'on faisoit autrefois au Capitole & à la porte de la ville; & que le peuple Romain n'y voulant pas assister, aima mieux se délivrer d'Alaric, en lui donnant de grosses sommes. Zosyme se trompe sans doute au sujet du consentement du pape Innocent; & après les observations de Baronius, Godefroi [m] prouve que ce saint pape au contraire, se joignant à la députation du sénat de Rome vers l'empereur qui étoit à Ravenne, exposa à Honorius l'abus des pratiques superstitieuses, & fut le principal auteur de cette loi [n]; que l'empereur donna le 25. Janvier 409. par laquelle il bannit de Rome & de toutes les villes les Mathématiciens, qui ne feroient pas profession de la foi Catholique, & qui ne bruleroient pas leurs écrits erronés en présence des évêques.

On lit dans Grégoire de Tours que Sigebert roi des François fut vaincu

[e] *Tillemont. hist. des emper. dans la vie d'Adrien, chap* 11.

[f] *Spartian. in Adrian.*

[g] *Lamprid. in Heliogab.*

[h] *Hérodot. Euterp.*

[i] *S. Thom. in script.* 4. *Sentent. distinct.* 24.

[k] Δεῖξε περίαπτον ὑπὸ τῶν γυναικῶν τῷ τραχήλῳ περιηρτημένον. *Plutarch. in Pericl.*

[l] *Plin. lib:* 28. *c.* 2. *&* 6.

[m] *Gothofr. in Cod. Theod. t.* 3.

[n] Mathematicos nisi parati sint codicibus erroris proprii sub oculis episcoporum concrematis, Catholicæ religionis cultui fidem tradere, numquam ad errorem præteritum redituri, non solùm urbe Româ, sed etiàm omnibus civitatibus pelli decernimus: quod si hoc non fecerint, & contra clementiæ nostræ salubre constitutum in civitatibus fuerint deprehensi, vel secreta erroris sui & professionis insinuaverint, deportationis pœnam excipiant, datum 8. Kalend. Februar. Ravennæ Honorio VIII. & Theod. III. AA. Coss. *in Cod. Theodos. tit.* 16, *de malefic. & mathemat. leg.* 12.

par les illuſions magiques [o] des Huns, qui taillérent ſon armée en piéces, & l'aïant inveſti l'obligérent à demander la paix.

Les anciens romanciers rapportent que Charlemagne devint amoureux d'une femme, juſqu'à oublier le ſoin de toute affaire, & même de ſa propre perſonne. Cette femme étant morte peu après, l'empereur eut la même paſſion pour ſon cadavre, & ne pouvoit le quitter. L'archevêque Turpin, épiant l'occaſion que Charlemagne étoit obligé par quelque beſoin de s'éloigner de ce corps, le viſita exactement, & trouva enfin dans la bouche au-deſſous de la langue, un anneau qu'il lui ôta. Le monarque retournant ſur ſes prémiéres briſées, fut fort étonné de ſe trouver auprès d'une carcaſſe ſi puante, & ordonna qu'on l'enterrât promptement. Mais en échange de cette folie, il tourna toutes ſes penſées vers l'archevêque porteur de l'anneau, le ſuivant par tout. Ce que le ſage prélat aïant remarqué, & craignant que cet anneau ne tombât au pouvoir de quelque autre, il le jetta dans un lac prochain. Alors Charlemagne ſe trouva ſi épris de l'amour du lieu, qu'il ne quitta plus ce ſéjour, & qu'il y fit bâtir un palais & un monaſtére, l'un pour y achever ſes jours, & voulant être enterré dans l'autre; ordonnant de plus par ſon teſtament, que tous les empereurs ſes ſucceſſeurs fuſſent prémiérement ſacrés [p] en ce lieu. Cette hiſtoire eſt un des meilleurs titres, ſur leſquels ſe fonde l'opinion de ceux qui ſoutiennent que les malins eſprits peuvent être enfermés dans des anneaux.

Les habitants d'Hamelen ſur le Weſer, dans la baſſe Saxe, étant fort incommodés des rats, en 1284. il ſe préſenta un étranger, qui fit marché avec eux pour les en délivrer. Il tira de ſa gibeciére une flute, dont le ſon entraîna tous les rats qui le ſuivirent, & étant entré dans le Weſer, il les noya tous. Les habitants firent difficulté de le païer comptant, & ſe mocquérent de ſes menaces, mais ils s'en repentirent bientôt. Le magicien revint couvert d'un chapeau de couleur pourpre; & jouant d'une autre flute, tous les enfants depuis quatre ans juſqu'à douze le ſuivirent, ſans qu'il fût poſſibile de les retenir. Il les emmena dans une caverne qui eſt au bas d'une montagne nommée Koppen, & l'on n'en eut aucune nouvelle depuis. Cette hiſtoire, qui a été racontée par Wierus, par Erichius, & par d'autres auteurs, fut peinte en 1571. ſur une vitre de l'égliſe d'Hamelen. Sur une porte de cette ville appellée la porte neuve, on a écrit un dyſtique [q] dont le ſens eſt, que cette porte fut bâtie, deux cents ſoixante & douze ans, après l'enlévement de 130. enfants de la ville, par un magicien. Un troiſiéme monument de cette hiſtoire a été gravé en vers dans un couvent de ſaint Boniface; & il a été marqué dans ſes vers, que les 130. enfants furent perdus, le jour de ſaint Jean & de ſaint Paul.

On voit par un petit traité que ſaint Agobard évêque de Lyon compoſa l'an 833. que c'étoit une opinion commune en ces temps-là, que cer-

[o] *Gregor. Turon. l. 4. c. 30.*

[p] *A Aix, la-Chapelle.*

[q] Centum ter denos cum magus ab urbe puellos
Duxerat ante annos CCLXXII. condita porta fuit.

tains enchanteurs avoient le pouvoir d'exciter la foudre, la grêle, & la tempête, pour gâter & détruire les biens de la terre, & qu'ils les vendoient enſuite à certains habitants des nuës, qui amenoient touts les ans par les airs des navires, pour charger ces proviſions: que cet évêque eut beaucoup de peine un jour à délivrer quelques perſonnes, que le peuple traînoit au ſupplice, comme étant tombées de ces navires.

Dans les capitulaires de Charlemagne [r] de l'année 805. il eſt parlé des ſorciers, qui excitoient des tempêtes.

On liſoit dans Timée [s], qu'Empédocle avoit eu le pouvoir d'appaiſer les vents [t] Etéſiens, & de les [u] renfermer dans des outres de peaux d'ânes.

Il y avoit à Corinthe une race d'hommes, qui ſe vantoit de commander aux vents [x], & d'avoir ſur eux l'autorité de calmer, ou d'exciter leur violence. Dans Hérodote [y], les chefs des Perſes appaiſent une tempête par le ſecours des magiciens.

Eric roi de Suéde ſurnommé Chapeau-venteux, faiſoit accroire que les vents [z] ſouffloient de touts les côtés, vers leſquels il tournoit ſon chapeau. Et l'hiſtoire de Danemarc porte que Haquin roi de Norvége, étant prêt de livrer bataille aux Danois, fit tomber ſur leur armée une grêle terrible, qui leur fouettant les yeux & les aveuglant devenit un genre de combat plus difficile à ſoutenir, que les efforts des armes de leurs ennemis.

Les Lappons vendent les vents aux pilotes [a] leur donnant des cuirs noués de trois nœuds, dont ils diſent que le dénouement donne aux vents la liberté de ſe répandre ſur les flots.

Il s'étoit répandu dans l'Amérique une prédiction des idoles que ſous le régne de Montezuma des étrangers ſeroient la conquete du Mexique.

Sennert a décrit les caractéres, les paroles, ou les images, dont la vertu eſt de rendre invulnérables. Il croit que cet art tire ſon origine de l'armée qui s'étant aſſemblée à Paſſau en 1611. fit une irruption en Bohéme, & s'empara de la ville de Prague; & que c'eſt de là qu'on l'appelle l'art de Paſſau. Il eſt indeterminé ſi un bruit ſi général a quelque fondement réel. Cet auteur ajoute que quelques-uns rapportent la vertu de ces préſervatifs aux influences des aſtres: que pour lui il ne ſçait ſi la cauſe de cet effet eſt naturelle ou magique. Sennert eût été moins embarraſſé, s'il eût pris le parti de rejetter entiérement une opinion auſſi abſurde. On trouve aſſez de gens qui font des contes de ces ſortes de ſecrets, on en trouve auſſi qui ſe vantent de les avoir eux-mêmes; mais il ne ſe préſente perſonne qui veuille en faire une épreuve ſérieuſe.

Æneas Sylvius Picolomini, qui a été pape ſous le nom de Pie II. a écrit, dans ſon hiſtoire de Bohéme, qu'une femme prédit à un ſoldat de

---

[r] *De incantatoribus & tempeſtariis, capitular. reg. Francor. Baluz. t. 1. p. 438.*

[s] *Tim. ap. Diog. Laërt. in Emped. Suid. in voce Ἐμπ.*

[t] *Les vents Etéſiens étoient ceux qui revenoient réguliérement dans certaines ſaiſons de l'année.*

[u] *Ce pouvoir d'Empédocle le fit ſurnommer* Ἀλεξάνεμος quaſi ventorum averruncus.

[x] *On appelloit ces Corinthiens* ἀνεμοκῆται, ventorum dominatores. *Huet. Alnet. quaſt. lib. 2. c. 18.*

[y] *Hérodot. liv. 7.*

[z] *Olaüs Magnus ap. Leonard. Vair. de faſcino, lib. 2. c. 14.*

[a] *Huet. Alnet. quaſt. lib. 2. c. 18.*

l'armée d'Uratiſlas, que l'armée de ce prince ſeroit taillée en piéces par le duc de Bohéme, que ſi le ſoldat vouloit éviter la deſtinée générale, il faloit qu'il tuât la prémiére perſonne qu'il rencontreroit en ſon chemin, qu'il lui coupât les oreilles, & les mît dans ſa poche; & que de l'épée dont il auroit commis ce meurtre, il traçât dans la terre une croix entre les jambes de ſon cheval, qu'il la baiſât, & que montant ſur ce cheval il prît la fuite. Le jeune homme éxécuta ce qui lui avoit été preſcrit. La bataille ſe donna, Uratiſlas fut tué, le jeune ſoldat ſe ſauva; mais en arrivant dans ſa maiſon, il trouva que c'étoit ſa femme, qu'il avoit percée de ſon épée, & à qui il avoit coupé les oreilles.

Le comte de Savoye accompagnant le duc d'Anjou [b] au voïage de Naples, fit trancher la tête à un magicien qui offroit de rendre les François maîtres du château de l'Oeuf par ſes enchantements.

Il n'y a guéres de grands ouvrages d'architecture, qui n'aïent paſſé dans l'opinion du peuple, pour avoir été achevés en un inſtant par les démons. C'étoit le bruit qui couroit autrefois en Provence, ſur la conſtruction du pont d'Avignon. Baronius [c] en a fait un véritable miracle, qu'il attribuë à un petit berger de douze ans, nommé Benezet, & il l'appuïe ſur une bulle du pape Innocent IV.

Dans le procès d'Enguerrand de Marigni, on produiſit un magicien, qu'on avoit ſurpris, diſoit-on, faiſant des images de cire, qui repréſentoient le roi Louis Hutin, & Charles de Valois, afin de les faire mourir, en piquant, ou faiſant fondre leurs images.

On trouva chez la Mole une image de cire que Côme Ruggier, Florentin & grand charlatan, lui avoit accommodée pour charmer une demoiſelle, dont la Mole étoit amoureux. La reine Catherine de Médicis [d] vouloit qu'on crût que cette image avoit été faite pour charmer le roi. La Mole le nia toujours fortement.

On avoit rapporté au roi, dit de Thou [e], que Côme Ruggier, qui étoit alors dans l'état eccléſiaſtique, attentoit à ſa vie par des arts diaboliques: qu'il avoit une chambre où il ſe retiroit ſecrettement dans la citadelle de Nantes, & qu'aux heures qu'il s'y enfermoit ſous prétexte de peindre, il perçoit d'une éguille une image de cire qui repréſentoit le roi, après l'avoir chargée de malédictions & d'enchantements horribles, & qu'il eſpéroit faire ainſi mourir le roi de langueur.

On lit dans le même auteur que Louis Farnéſe, averti par le pape Paul III. ſon pére d'une conjuration, découvrit au moïen de la magie les noms des conjurés [f]; il ne put cependant ſe garantir de leurs embuches, ni ſauver ſa vie.

Bayle [g] parle, comme d'une hiſtoire fort ſuſpecte, de la médaille

26. Hiſtoire ſuſpecte de la médaille

[b] *Froiſſard, vol. 2. ch. 89.*

[c] *Baron. annal. ad ann. 1177. in fine.*

[d] *Mézerai, abregé chronol. ann. 1574.*

[e] Coſmus Rugierius tunc ſacris addictus ad regem delatus fuerat, quaſi ipſius vitæ deteſtandis magiæ artibus perniciem molitus eſſet. Nam in arce Nannetenſi, ſpecie pingendi, cellam peculiarem habuiſſe, in quâ ceream imaginem quæ regis ſpeciem referebat, diris epodis excantatam quotidie acu figebat, eâque re fore ſpem fecerat, ut rex mox mortifero languore abſumeretur. *Thuan. lib. 6. de vitâ ſuâ.*

[f] *Thuan. hiſt. lib. 4.*

[g] *Bayle rép. aux queſtions d'un Provincial, ch. 54.*

de Catherine de Médicis.

de Catherine de Médicis, confiée par cette reine à De Meſmes, où elle étoit repréſentée avec les trois fils qui lui reſtoient, le roi Charles IX. & les ducs d'Anjou & d'Alençon; & on liſoit cette diviſe: Soit pourvu que je régne. La reine avoit très expreſſément défendu à De Meſmes, d'ouvrir la boëte où étoit cette médaille. Et ce ne fut que longtemps après la mort de Catherine, que les héritiers de DeMeſmes l'aïant ouverte, virent ce qui y étoit contenu. Bayle rapporte toutes les raiſons qui donnent lieu de croire, que c'eſt une calomnie inventée par les ennemis de cette reine.

On lit dans le P. Delrio, que le ſorcier Trois-Echelles détachoit par ſes enchantements en préſence de Charles IX. les chaînons d'un collier de l'ordre porté par quelque chevalier de l'ordre du roi, qui étoit fort éloigné de lui [h]; qu'il les faiſoit venir dans ſa main, & les renvoïoit à leur place, ſans que le collier fût endommagé.

Un des principaux magiciens [i] ſous Charles IX,, déclara qu'il y en avoit trente mille dans Paris. On eſt maintenant fort déſabuſé de ces impoſtures,

27. Les démons trompent ceux qui les conſultent.

L'eſprit de menſonge ne connoît pas l'avenir. Il trompe le plus qu'il peut, ceux qui le conſultent, en leur rendant des réponſes ambiguës. Les démons conſultés ſur la bataille de Bouvine, répondirent [k] que le roi ſeroit renverſé par terre, foulé aux piés des chevaux, qu'il demeureroit ſans ſépulture, & que le comte de Flandres ſeroit reçu par les Pariſiens en grande pompe. L'événement fit connoître la malignité de cette prédiction équivoque. Le roi Philippe Auguſte fut à la vérité renverſé de cheval pendant la bataille, mais en étant ſorti victorieux, il n'eut pas beſoin de ſépulture. Le comte de Flandres fut reçu par les Pariſiens en grande pompe, comme priſonnier.

Les ſorts d'Antium [l] avertirent Caligula de ſe défier de Caïus. Le tyran fit mourir Caſſius Longinus, proconſul d'Aſie, qui étoit ſon beaufrére, & n'eut aucune défiance de Caſſius Chærea, qui l'aſſaſſina. Martinus Polonus, & Platine ont [m] rapporté, que le diable aïant prédit au pape Sylveſtre II. qu'il ne mourroit point qu'il n'eût été à Jéruſalem, ce pape reconnut l'équivoque de cette prédiction, lorſque, ſans y ſonger, il eut célébré la meſſe dans l'égliſe de ſainte Croix de Jéruſalem, qui eſt à Rome. Il ordonna que ſon corps ſeroit rompu en piéces, & mis ſur un chariot que des chevaux traîneroient à l'avanture, afin d'être enterré au lieu où ils s'arrêteroient. Ce chariot s'arrêta à la baſilique de ſaint Jean de Latran, Dieu aïant voulu faire connoître qu'il lui avoit fait miſéricorde, à cauſe de la ſincérité de ſa pénitence. On ajoute à cette hiſtoire que le bruit de ſes os dans ce tombeau, & la ſueur où l'humidité qui y ſurviennent, avertiſſent de la mort des papes.

Cambyſe [n], à qui il avoit été prédit qu'il mourroit à Ecbatane, évita inutilement cette capitale de la Médie, il mourut à Ecbatane de Syrie, après s'être percé la cuiſſe par un accident. Henri IV. roi d'Angleterre

---

[h] *Delrius, diſquiſit. magicar. l.1.c.4. §1.*

[i] *Journal. d'Henri III.*

[k] *Rigordus, de geſtis Philippi.*

[l] *Suet. in Calig. c.57.*

[m] *Martin. Polon. chronol. Romanor. pontifit. & Platin. de vitis Romanor. pontific. in Sylveſt. II.*

[n] *Prideaux hiſt. des Juifs, part.1.liv. 3. p.313.*

averti qu'il mourroit à Jéruſalem, tomba malade dans l'abbaïe de Weſtmunſter, & mourut dans la chambre appellée Jéruſalem. Des devins avoient annoncé à Ferdinand le Catholique, qu'il mourroit à Madrigal, il eut beau éviter cette ville, il trouva la mort dans un pauvre village nommé ainſi, dont il n'avoit jamais oüi parler.

28. Les démons ne peuvent procurer ni richeſſes ni honneurs.

Les démons ne peuvent procurer ni les richeſſes, ni les honneurs [o], ni aucun des biens les plus frivoles de la fortune. Suidas rapporte cependant [p] que Paſés avoit une piéce de monnoïe qu'il faiſoit revenir toutes les fois qu'il l'avoit dépenſée; & quelques auteurs [q] ont avancé que la magie apprend à trouver les thréſors.

29. Fables debitées au ſujet de la magie.

Combien de fables & de menſonges débités, au ſujet de la magie! Lucien [r] ſe mocque des cérémonies magiques, de la vertu attribuée aux paroles, aux dents de belette enfermées dans la peau d'un lion, aux pierres tirées du tombeau d'une vierge, & autres myſtéres magiques.

Scaliger [s] dit que ceux qui ont recours aux cordes de pendus meriteroient bien qu'elles ſerviſſent à leur ſupplice.

Philoſtrate [t] rapporte que dans un feſtin des Brachmanes Indiens, les taſſes pleines de liqueurs venoient s'offrir elles-mêmes; que les plats ſans être apportés, ſe préſentoient de leur propre mouvement ſur la table; que pluſieurs Indiens ſe rendoient inviſibles quand ils vouloient; que les Brachmanes s'élevoient de terre de deux coudées; qu'ils reſtoient en l'air auſſi long-temps qu'il leur plaiſoit; que les trépiés ſe remuoient eux-mêmes.

Les louanges étoient regardées [u] comme dangereuſes, & ſuſpectes de contenir des enchantements.

Dans les fragments qui nous reſtent de Caton [x] l'ancien, on trouve des paroles pour guérir les diſlocations ou les fractures: & Cardan marque [y] les mots qui doivent être gravés ſur un anneau d'argent, pour préſerver du mal caduc.

On a attribué au chant du coq, la vertu de faire diſparoître [z] le ſabbath. Ce chant imprime la terreur aux démons auſſi-bien qu'aux lions.

Cardan traite la magie, comme un art non ſeulement criminel, mais très mépriſable. A quoi peut ſervir d'avaler du feu & de le revomir? de tirer du ſang des fruits? de faire ſortir de la bouche des cloux enfilés? de ſe percer en apparence les bras & les mains? Que ſert-il de ſe mettre la pointe d'une épée nuë ſur le ventre, & de la faire ainſi plier juſqu'à la garde, ou de ſe la faire paſſer au travers du corps? de faire voir un enfant ſans tête, & enſuite une tête ſans enfant, le tout vivant, ſans que l'enfant ſoit endommagé? Et néanmoins ſi vous ſçaviez de quelle manié-

---

[o] *Pſellus de operationib. damon.*

[p] C'eſt l'origine du proverbe, Paſetis ſemi obolus. *Suid. in voce* Πάσης.

[q] *Pomponat. de fato, l. 1.*

[r] *Lucien. dial. de la Nécromancie, & du menteur.*

[s] Cum cantiunculis, cadaveribus, funibus ſuſpendioſorum, quæ ſi quis attrectare audeat, etiam mercatur. *Jul. Scalig. adverſ. Cardan. de ſubtil. exercitat. 327.*

[t] *Philoſtr. in vitâ Appollonii, l. 3. c. 4. & 5.*

[u] C'eſt le ſens qu'il faut donner à ce fragment d'une Comédie de Titinius.

Paula mea, amabo pol, tu ad laudem addito
Præfiſcine, ne puella faſcinetur.

[x] *Cat. de re ruſticâ, c. 160.*

[y] *Cardan. de ſubtilit. l. 18.*

[z] *De Lancre, tableau de l'inconſtance des mauvais anges, liv. 2. th. 5.*

re les charlatans ont ces tours, vous ſeriez faché d'avoir donné une obole pour l'apprendre.

Lorſque nous voïons de ces opérations ſurprenantes, & qui paroiſſent incompréhenſibles, ſouvenons-nous d'un des principaux devins parmi les Hottentots, nation qui habite le Cap de Bonne-Eſpérance: il regarda [a], comme ſon maître en fait de preſtiges, un ſoldat Européen, qui avaloit de l'eau de vie enflammée dans une écuelle: ce qui ne nous cauſe pas le moindre étonnement, parce que nous connoiſſons la nature de ce feu.

30. Agrippa rend les opérations de magie impoſſibles par le grand nombre des circonſtances qu'il prétend d'obſerver.

Agrippa mêle dans toute ſa magie les noms des divinités Payennes. Il enſeigne [b] la maniére de compoſer les parfums & les anneaux magiques, mais avec de telles conditions, combinaiſons, relations & convenances, qu'il n'en peut réſulter qu'une grande vénération pour la profonde ſcience du magicien, avec l'impoſſibilité de le convaincre d'impoſture, par l'obſervation exacte de ſes préceptes. Il demande outre cela [c], une grande confiance, de n'avoir ni doute de réüſſir, ni aucun ſcrupule dans l'eſprit, de ne point héſiter; il recommande [d] une grande netteté du corps, beaucoup de frugalité dans le régime, de pureté dans les mœurs, de déſintéreſſement dans les affections, de bannir tout ce qui eſt capable de ſouiller l'eſprit & le corps; en ſorte que l'amas de tant de circonſtances excuſe facilement la magie, ſi aucune de ſes opérations ne peut être conduite à ſa fin.

31. Hiſtoire d'Agrippa.

On conte d'Agrippa, qu'étant à Louvain, & le diable aïant étranglé un de ſes diſciples en magie, Agrippa ordonna à un démon d'entrer dans ce cadavre, & de lui faire traverſer cinq ou ſix fois la place publique, afin que le peuple prît cette mort pour une apoplexie naturelle.

Paul Jove a écrit qu'Agrippa étoit mort à Lyon fort pauvre, & abandonné de tout le monde; & que peu avant de mourir, il renvoïa un grand chien noir qui l'accompagnoit partout, & qu'il lui avoit ôté un collier plein de figures magiques, en lui diſant: Vas, méchante bête qui m'as perdu; & que le chien alla ſe précipiter dans la Saone.

Mais il eſt conſtant [e] qu'il mourut à Grenoble chez le receveur des finances de la province. L'hiſtoire du grand chien noir n'eſt pas plus véritable. Ceux qui ont raporté juſqu'aux minuties, qui regardent ce ſçavant homme, ont dit qu'il avoit ordinairement deux chiens dans ſon cabinet, dont l'un s'appelloit Monſieur, & l'autre Mademoiſelle.

Son livre de la vanité des ſciences lui attira beaucoup d'ennemis & de perſécutions. Charles Quint rendit ſa diſgrace publique; & cet homme extraordinaire, ce prodige de ſçavoir, qui avoit paſſé par des charges conſidérables, & qui avoit eu l'eſtime de tout ce qu'il y avoit d'illuſtre parmi les grands & les ſçavants, fut généralement décrié. Il mourut n'étant âgé que de quarante-huit ans.

32. Jugement de la magie par Agrippa.

Ne finiſſons pas ce qui le regarde, ſans rapporter le jugement qu'il nous a laiſſé de la magie, lorſque revenu des erreurs de ſa jeuneſſe, il a parlé de bonne foi. Il appelle [f] la géomancie ſuperſtitieuſe & menſongére.

„ Celui, dit-il [g], qui conſidé- „
„ rera

[a] *Voïage de Siam.*
[b] *Agripp. Philoſ. occult. l. 1. c. 44.*
[c] *Idem loc. citat. l. 1, c. 66.*
[d] *Agripp. Philoſ. occult. l. 1. ch. 54.*
[e] *Naudé, apolog. ch. 15.*
[f] *Agripp. vanit. des ſcienc. ch. 13.*
[g] *Agripp. vanit. des ſcienc. ch. 45.*

» rera les livres de magie de bien près & » avec jugement, les connoîtra aiſément » par leurs régles & préceptes, par les cou- » tumes & cérémonies dont ils traitent, » par la maniére de leurs caractéres, fi- » gures & langage, ordre de leurs diſ- » cours, & termes ineptes, être pleins de » pures réveries & impoſtures, & avoir été » forgés depuis peu d'années par gens » ignorants de toute la magie uſitée entre » les anciens, méchants artiſans de tout » artifice mauvais, d'un mêlange d'au- » cunes cérémonies priſes de la reli- » gion, avec paroles & ſignes étranges » & inconnus, pour effraïer les ſimples » & étourdis, les inſenſés, & ceux qui » n'ont appris les bonnes lettres. Mais » nonobſtant tout cela, il ne s'enſuit » pas que ces arts ſoient fabuleux, & » qu'ils ne produiſent aucun effet: car » s'il n'étoient point, & que par iceux » on n'effectuât pluſieurs choſes admi- » rables, méchantes, & dommageables, » ils ne ſeroient pas prohibés tant étroite- » ment & expreſſément par les loix divi- » nes & humaines, pour être du tout » chaſſés & exterminés de la terre.

» Je confeſſe, ajoute-t-il [*b*], qu'é- » tant encore jeune, je me ſuis mis à » écrire trois livres d'aſſez grand volu- » me de la magie, que j'ai intitulés de » l'occulte philoſophie, és quels tout ce » que je peux avoir forfait par curioſité » de jeuneſſe, je veux bien amender par » cette mienne rétractation. Toutefois » j'y ai au moins tant profité, que j'ai » appris à ſçavoir diſſuader les autres » d'y mettre leur étude. Partant qui- » conque préſumé de vouloir deviner, » non par la vertu & ſelon la vérité » de Dieu, mais par des vertus dia- » boliques, & par des opérations des » eſprits malins, ceux qui ſe vantent » de faire des miracles par vanité de ma- » gie, exorciſmes, enchantements, com- » poſitions amoureuſes & attraïantes, & » autres artifices diaboliques, & en » exerçant idolâtries frauduleuſes, éblouiſ- » ſent les yeux, & font appercevoir » des phantomes, qui bientôt après » s'évanouiſſent: touts ceux-là, dis-je, » avec Jannés, Mambrés, & Simon le » magicien, ſeront deſtinés au feu en » perpétuel tourment. »

33. Triple lien de la magie.

La magie, ſuivant Pline [*i*], prenant ſa ſource de la médecine, a emprunté des forces de la ſuperſtition, & elle s'eſt appuïée ſur les mathématiques. C'eſt le ſeul art qui ait réuni en ſoi trois puiſſances des plus impérieuſes; & par ce triple lien, elle a aſſervi les ſens, & s'en eſt tellement renduë maîtreſſe, qu'elle s'eſt établie par tout, & que dans l'Orient elle commande aux rois.

34. Réalité de la magie.

La réalité de la magie eſt atteſtée par le droit Romain [*k*], par le droit canon [*l*], par les conciles, dont du Perray [*m*] a recueilli les déciſions à ce

[*b*] *Agripp. vanit des ſcienc. ch.* 48.

[*i*] Auctoritatem ei (magiæ) maximam fuiſſe nemo miretur, quandoquidem ſola artium tres alias imperioſiſſimas humanæ mentis complexa in unam ſe redigit. Natam primùm è medicinâ nemo dubitat, ac ſpecie ſalutari irrepſiſſe, velùt altiorem ſanctioremque medicinam: ita blandiſſimis deſideratiſſimiſque promiſſis addidiſſe vires religionis, ad quas maximè etiamnùm caligat humanum genus. Atque ut hoc quoque ſuggeſſerit, miſcuiſſe artes Mathematicas, nullo non avido futura de ſe ſciendi, ea de cœlo veriſſimè peti credente. Ità poſſeſſis hominum ſenſibus triplici vinculo, in tantum faſtigii adolevit, ut hodieque etiam in magnâ parte gentium prævaleat, & in Oriente gentium regibus imperet. *Plin. lib.* 30. *c.* 1.

[*k*] *Cod. de maleficiis.*

[*l*] *Dans la cauſe* 26. *& dans le titre des ſortiléges, aux decrétales.*

[*m*] *Dans le traité de la capacité des Ec-*

ſujet, par les ordonnances de nos [n] rois. Elle eſt prouvée par les témoignages les plus reſpectables de S. Auguſtin [o], de S. Thomas, & de tous les peres de l'égliſe. Les auteurs les plus célébres [p] ne l'ont point révoquée en doute: & ce qui rend cette vérité inconteſtable, c'eſt qu'elle ſe trouve dans pluſieurs endroits de la ſainte écriture, comme dans ce qui eſt rapporté des mages de Pharaon, de l'hiſtoire de Tobie; de la Pythoniſſe d'Endor; du roi Manaſſés [q], qui conſulta les demons ſur l'avenir, fit des Pythons, & multiplia les aruſpices.

Les Proteſtants croient la réalité de la magie. Jacques I. roi d'Angleterre, dans ſa démonologie, dit que les prêtres, même ceux qu'il nomme Papiſtes, peuvent expulſer les démons; & il explique les preuves néceſſaires, pour convaincre un homme juridiquement du crime de magie.

Voëtius [r] rapporte dix preuves de la réalité de la magie: 1.° les témoignages de l'écriture; 2.° l'hiſtoire; 3.° les decrets des conciles; 4.° le conſentement unanime des péres; 5.° le conſentement unanime de tous les théologiens de toutes les ſectes; 6.° les loix des puiſſances ſéculiéres, & les ſentiments des Juriſconſultes; 7.° l'expérience générale; 8.° le conſentement unanime des peuples de toute ſorte de religions; 9.° le droit canon; 10. les relations qui viennent des différents païs. A la vérité l'hiſtoire, l'expérience & les relations ne compoſent qu'un ſeul & même genre de preuve.

Joſeph Glanvil [s] ſoutient que les ſortiléges, les enchantements, & les apparitions des phantomes, non ſeulement ſont poſſibles, mais arrivent actuellement. Guillaume Gurnal [t] prétend établir que la puiſſance du diable s'étend non ſeulement ſur les éléments & les ſens corporels, mais même ſur toutes les ſubſtances ſpirituelles du monde, & ſur les ames des hommes.

Pour le miniſtre Bekker [u], il a traité de Dithéiſtes & des Manichéens, tous ceux qui ajoutent foi à la réalité de la magie, comme gens qui craignant la puiſſance de Dieu, & celle du diable, admettent deux dieux ou deux principes, l'un bon & l'autre mauvais. Cet auteur, par des explications forcées qu'il donne aux paſſages de la ſainte écriture, prétend montrer qu'elle ne contient point l'exiſtence des bons ni des mauvais anges; il va juſqu'à ſoutenir que le ſentiment de la réalité de la magie eſt contraire à la ſainte écriture, & ne peut ſubſiſter avec les fondements de la Religion Chrétienne: & qu'il n'y a ni raiſon naturelle, ni révélation, ni expérience qui donnent lieu d'attribuer aux démons ni aux ſorciers les effets qu'on eſtime communément procéder d'eux. Il traite [x] les poſſeſſions démoniaques de maladies extraordinaires, que Jeſus-

M. Bekker croit le ſentiment de la réalité de la magie contraire aux principes de la foi.

Eccléſiaſtiques, liv. 5. ch. 7.

[n] *Fontanon, liv. 4. tit. 6. La Mare traité de la Police. tome 1. liv. 3. tit. 7. La derniére de ces Ordonnances eſt du mois de Juillet 1682.*

[o] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 10. c. 11. & paſſim in operib.*

[p] *Dumoulin ſur la coûtume de Paris, §. 43. in verb. qui dénie le fait. n. 138. Tiraqu., de daemoniacis. Delrius in diſquiſitionib. mag. Pſellus de operation. daemonum. Théophile Raynaud en ſon traité de ſtigmatiſmo ſacro & prophano. Les Auteurs de l'hiſt. Eccl. &c.*

[q] *Regum lib. 4. c. 21.*

[r] *Voetius, diſputat. 1.*

[s] *Glanvil in Sadducismo triumphato.*

[t] *Gurnal dans le livre intitulé l'Armure complette du Chrétien.*

[u] *Bekker, dans le monde enchanté, préface du 1. t. & liv. 1. ch. 18. & dans tout l'ouvrage.*

[x] *Bekker dans le monde enchanté, liv. 2. ch. 27. & 28.*

Christ & les apôtres guérissoient miraculeusement; & il dit que Notre Seigneur, & les auteurs sacrés de l'évangile, en parlant des possédés, se sont accommodés aux façons vulgaires de parler. Ce système de Bekker a été traité de visionnaire par les gens mêmes de sa communion.

16. Différentes espéces de magie.

Les démons ont inspiré aux hommes différentes espéces de magie également abominables & mensongéres.

Il est plus utile qu'on ne le croit communément, de dévoiler ces ridicules mystéres. Les sçavants ont été punis d'avoir trop mépriſé l'effronterie & la crédulité: ils ont passé pour des Nécromanciens, non seulement dans les temps des plus épaisses ténébres de l'ignorance, mais au commencement même du dernier siécle. En l'année 1611, Vatan, homme de qualité, riche & bien allié, fut [y] accusé de magie, parce qu'il faisoit imprimer son commentaire sur le dixiéme livre des éléments d'Euclide.

L'Hydromantie se pratiquoit différemment. On mettoit dans un vase un anneau suspendu avec du fil, & si la chose devoit réussir, l'anneau de son propre mouvement frappoit le vase, & faisoit entendre plusieurs coups. Telle a été l'hydromantie attribuée à Numa, & dont Varron & S. Augustin [z] ont fait mention. Une autre maniére de pratiquer l'hydromantie, étoit de jetter dans l'eau trois petites pierres; si elles se mouvoient en rond d'elles-mêmes, c'étoit une marque de bonheur. On observoit aussi les mouvemens, les bouillons, la couleur, & tous les accidents de l'eau. L'hydromantie fait aussi voir dans une fontaine ou dans un verre, les choses qu'on désire de sçavoir. Mais il faut apporter certaines dispositions, qui ne se rencontrent qu'à certains jours & à certaines heures; il faut ajouter foi à l'opération, & de plus, être doué d'une certaine faculté naturelle & privilégiée, qui n'est pas donnée à tout le monde; en sorte qu'à moins d'être entiérement prévenu de sa propre folie, ou d'avoir le cerveau troublé de fraïeur, on ne voit jamais rien. Cette espéce de divination se vante d'avoir été inventée & pratiquée par Joseph le patriarche, dont il est dit: Le verre [a] que vous avez dérobé, est celui-là même dont mon maître se sert pour les augures.

La Lécanomantie se pratiquoit en cette sorte: On mettoit dans un poëlon plein d'eau des pierres prétieuses, & des lames d'or & d'argent, gravées de certains charactéres, pour offrande aux démons; & après les avoir conjurés par certaines paroles, on leur proposoit la question sur laquelle leur réponse étoit attendue. Alors il sortoit du fond de l'eau une voix basse, semblable à un sifflement de serpent, qui contenoit le réponse.

L'Aëromantie se servoit de toiles pliées sur la tête, & d'une urne au dessus pleine d'eau. Si l'eau, après la prononciation de certaines paroles, se mettoit à bouillir, c'étoit une marque de réussite.

La Gastromantie plaçoit, entre plusieurs bougies allumées, des vases de verre ronds, & pleins d'eau claire; & après avoir invoqué & interrogé les démons tout bas, on faisoit regarder attentivement la superficie de ces vases par un jeune garçon ou par une jeune femme grosse, & ils voïoient la réponse dans des images tracées, par la réfraction de la lumiére sur le verre. Une autre espéce de gastromantie se prati-

[y] *Mercur. Franc. au commencement de l'an* 1612.

[z] *Varr. ap. S. Aug. de civit. Dei lib.* 7. c. 35.

[a] Scyphus, quem furati estis, ipse est in quo bibit dominus meus, & in quo augurari solet. *Gen.* c. 44. v. 5.

quoit par le devin qui répondoit ſans remuer les lévres, en ſorte qu'on croïoit entendre une voix aërienne.

On appelloit Ammomantie, les opérations ſuperſtitieuſes, dans leſquelles on emploïoit la coëffe apportée par quelques enfants en venant au monde. Les avocats Romains achetoient fort cher [b] ces ſortes de membranes, perſuadés qu'elles leur faiſoient gagner leurs cauſes.

La Catoptromantie faiſoit voir dans des miroirs. L'empereur Didius Julianus ſe ſervoit de cette eſpéce de magie. La Chriſtallomantie emploïoit le chriſtal au lieu de miroirs. La Clidomantie ſe ſervoit de clefs; la Dactylomantie d'anneaux marqués de caractéres magiques. Tel étoit l'anneau qui rendoit Gygés inviſible.

L'Alphitomantie dont parle Jamblique, étoit la prédiction par la farine; la Lithomantie par les pierres. Proclus Platonicien parle de la Daphnomantie par le laurier conſacré à Apollon; la Pégomantie dont Pauſanias fait mention [c], conſiſtoit à faire flotter un miroir attaché avec une ficelle, ſur les eaux de la fontaine de Patras, pour ſçavoir l'événement d'une maladie. Si la fontaine repréſentoit un cadavre, le malade devoit mourir; ſi les eaux repréſentoient une perſonne en vie, le malade en revenoit.

Pour découvrir un coupable, l'Axinomantie ſuſpendoit une hache en équilibre ſur un pieu rond. On prononçoit enſuite les noms ſuſpects. Si la hache faiſoit quelque mouvement à la prononciation d'un de ces noms c'étoit la conviction du coupable.

La Coſcinomantie ſuſpendoit un crible ſur le doigt; c'eſt ce qu'on appelle tourner le ſas. Si le crible à la prononciation de quelque nom fait un mouvement, s'il panche ou s'il tourne, il indique le criminel.

La ſainte écriture fournit quelques exemples de divinations par le ſort. Joſué jetta [d] un ſort, & devina la tribu, la famille, la maiſon, & l'homme en particulier qui avoit volé, & caché un manteau, une régle d'or, & deux cents ſicles. La contravention [e] de Jonathas aux ordres du roi ſon pére, qui avoit maudit & dévoué à la mort, celui qui ceſſeroit de pourſuivre les Philiſtins, & qui mangeroit avant la fin du jour, fut découverte, par le ſort. Ces exemples, bien loin d'autoriſer les ſorts, les condamnent plus expreſſément, n'étant pas permis de tenter Dieu, & d'imiter par ſuperſtition, les moïens qui ont été quelquefois emploïés par l'inſpiration divine.

La Céphalaïonomantie faiſoit griller la tête d'un âne ſur des charbons, & ce ſacrifice aux démons les engageoit à répondre aux queſtions qu'on leur faiſoit. L'Onychomantie conſiſtoit à frotter d'huile l'ongle d'un jeune garçon qui avoit ſon pucelage, & à échauffer cet ongle, par les ſuffumigations des drogues compoſées de certains mélanges myſtérieux. Ce garçon devoit enſuite expoſer le même ongle aux raïons du ſoleil, & on voïoit l'événement dont on vouloit être éclairci, ſe peindre ſur cet ongle.

Ammien Marcellin [f] explique de quelle maniére les femmes, parmi les Alains, pratiquoient la Rabdomantie. Elles coupoient des verges bien droites, avec des enchantements ſecrets, & dans certains temps marqués fort exactement. Par les mouvements de ces verges, elles prédiſoient l'avenir. Les Allemands, au rapport de Tacite [g], étoient fort attachés à la divi-

[b] *Lamprid. in Diadum.*
[c] *Pauſan. in Achaïc.*
[d] *Joſué, c. 7.*
[e] *Reg. liv. 1. c. 14.*
[f] *Amm. Marcell. lib. 31.*
[g] *Tac. de mor. Germanor.*

nation. Ils divisoient de petites baguettes en plusieurs parties, sur lesquelles ils faisoient des marques particulières.

L'usage de deviner par la baguette, semble être une imitation de la verge d'Aaron. Nous lisons dans l'exode, que les magiciens de Pharaon se servoient de baguettes. Strabon [h] dit que les Brachmanes de Perse devinoient en tenant à la main de petites branches d'arbres. Hérodote [i] a écrit que parmi les Scythes il y avoit beaucoup de devins, qui avoient appris de leurs ancêtres, l'art de deviner avec des baguettes de saules. Cicéron faisant allusion à cet usage dit: Si quelque baguette divine, suivant le commun proverbe, nous fournissoit ce qui nous est nécessaire.

La Xylomantie emploïoit de petits morceaux de bois. Philostrate [k] rapporte que les Brachmanes des Indes se servoient de batons, pour prédire l'avenir. Dieu reproche cette superstition à son peuple, dans Osée. Mon peuple [l] a interrogé les bois, dit le prophète, & le bois lui a répondu, car l'esprit de fornication les a trompés.

Suivant Ezéchiel [m], Nabuchodonosor se servit de fléches, pour deviner l'événement de la guerre qu'il faisoit aux Juifs. Cette espéce de divination a été nommée par les Grecs Bélomantie. Marc Paul dit qu'elle est fort commune dans tout l'Orient.

Saint Jérôme [n] remarque, de quelle maniére on devinoit par les fléches. On mettoit dans un carquois confusément les fléches, sur lesquelles les noms des villes ennemies étoient écrits: on les tiroit au hazard, & la ville dont le nom sortoit le prémier du carquois, étoit la prémiére assiégée.

Thévenot [o] explique la façon, dont les Turcs devinent l'événement d'une guerre. Ils prennent quatre fléches, & en opposent deux en pointe, contre les deux autres. Ils attachent en idée à deux de ces fléches la destinée des armes des Musulmans, & aux deux autres la destinée des armes des Chrétiens. Puis ils mettent sur un coussin une épée nuë, & lisent un certain chapitre de l'Alcoran. On pousse ensuite ces fléches les unes contre les autres; & celles qui montent sur les autres, sont censées prédire la victoire au parti qu'elles représentent. Il dit qu'un Turc faisant cette expérience devant lui, soutint que les fléches se battroient toutes seules, mais que l'expérience manqua.

La Céromantie usitée par les Turcs distille des goutes de cire fonduë, & observe la figure qu'elles prennent.

On trouve dans l'histoire, des sorts dont les prédictions ont été fort renommées. Les sorts de Prénestе étoient des morceaux de bois qu'on jettoit au hazard comme des dez. Quelquefois on les mêloit & brouilloit touts ensemble, en remuant de touts sens le coffre d'olivier où ils étoient contenus. Ensuite un enfant en tiroit un; & c'étoit la réponse qu'on donnoit au consultant. Numerius Suffetius fut averti en songe de couper le roche d'où ces sorts furent tirés. On y avoit gravé d'anciennes lettres, & sur quelques uns des prédictions entiéres. Cicé-

[h] *Strab. lib. 15.*
[i] *Herodot. Melpom.*
[k] *Philostr. in vitâ Apollonii, lib. 3. c. 5.*
[l] Populus meus in ligno suo interrogavit, & baculus ejus annuntiavit ei; spiritus enim fornicationum decepit eos. *Osée. c. 4. v. 12.*
[m] Divinationem quærens, commiscens sagittas: interrogavit idola, exta consuluit. *Ezechiel. c. 21. v. 21.*
[n] *S. Hieronym. in Ezech.*
[o] *Thévenot, voiag. du Levant, par. 1. ch. 26.*

ron [p] en porte ce jugement que c'est une tromperie pour faire des dupes ou des superstitieux. A l'imitation des sorts de Préneste, plusieurs autres villes d'Italie [q] en eurent, comme Antium & Tibur. Avant la bataille de Thrasyméne, les sorts de Préneste [r] s'appetissérent, & parurent diminués d'eux-mêmes, & il en tomba un où on lisoit : Mars prépare les armes.

Il y avoit une sorte de divination fondée sur les tressaillements des membres [s], & particuliérement sur le bourdonnement de l'oreille.

La Pyromantie [t] examinoit les mouvements & les attitudes de la flamme. La Capnomantie considéroit l'épaisseur, les évolutions, & touts les accidents de la fumée. Homére [u] dans le dernier livre de l'Iliade, fait mention des devins qui prédisoient par la fumée de l'encens. Les plus habiles estiment cette divination la meilleure de toutes, à cause de la relation spécifique qui est entre la fumée & l'art de prédire.

S. Thomas [x] a recueilli la plûpart de ces différentes sortes de magie, qui se trouvent aussi dans [y] Peucer, dans Wierus [z], dans Agrippa, dans la démonomanie de Bodin, dans le P. Delrio [a], dans [b] Vossius & dans plusieurs autres auteurs.

Toutes ces impostures ont été grossiérement imaginées pour attraper l'argent des sots. Car il n'y a point d'opinion plus insensée, que de s'imaginer que des scélérats puissent à leur gré emploïer la malice des esprits de ténébres.

17. De la confrerie de la Rose-Croix.

En l'année 1623, on trouva [c] à Paris plusieurs affiches en ces termes: Nous député, du collége principal des freres de la Rose-croix, faisons séjour visible & invisible en cette ville, par la grace du très-haut, vers lequel se tourne le cœur des justes. Nous montrons & enseignons sans livres ni marques, toute sorte de langues des païs où nous habitons, pour tirer les hommes nos semblables d'erreur de mort. „

Il courut plusieurs ouvrages sur l'examen de cette secte, & sur ses conventions avec le diable. Cette confrerie se donnoit deux cents ans d'ancienneté; mais quelques sçavants la regardoient comme moins ancienne, & comme un rejetton du Luthéranisme, mêlé d'empirisme & de magie. Naudé [d] qui

---

[p] Tota res est inventa fallaciis aut ad quæstum aut ad superstitionem. *Cic. de divinat. lib. 2.*

[q] *Macrob. lib. 2. Saturnal. c. 23.*

[r] Sortes sponte suâ attenuatas, unamque excidisse ita scriptam: Mavors telum suum concutit. *Tit. Liv. lib. 22.*

[s] Salissatores vocati sunt, quia dum eis membrorum quæcunque partes salierint, aliquid sibi exinde prosperum seu triste prædicunt. *S. Isidor. orig. l. 8. c. 9 Jeande Sarisbéri rapporte la même chose dans son traité* de nugis curialium, lib. 1. c. 12. *Passidonius avoit fait un traité des tressaillements, intitulé* Πάλμικα. *Mélampe qui vivoit 200. ans avant la guerre de Troie, avoit écrit de l'art de deviner par les palpitations.*

Suidas dit que Possidonius a expliqué ce que signifie la palpitation de l'œil droit. Suid. in voce Ποσειδώνιος.

[t] Faditicum sorbens vultu flagrante saporem.

Papin. Stat. Thebaïd. lib. 10.

[u] *Homére nomme ces devins* θυοσκόοι. *Il. α. v. 221.*

[x] *S. Thom. summ. 2. 2. quæst. 95.*

[y] *Peucer. de præcipuis divination. generib.*

[z] *Wier. de præstig. damon. lib. 2. c. 12.*

[a] *Delrius, disquisit. magicar. lib. 4. c. 2. quæst. 6. & 7.*

[b] *Voss. de naturâ artium, lib. 5. c. 22.*

[c] *Mercure François t. 9. ann. 1623. p. 371.*

[d] *Naudé, de la confrér. de la Rose-Croix.*

a fait un traité ſur cette ſecte, dit que ſon premier fondateur fut un Allemand né en 1378 de parens fort pauvres, qui s'appliqua aux myſtéres de la magie & de la cabale, & vécut cent ſix ans. Les confréres de la Roſe-croix exerçoient charitablement la médecine. Ils ſe vantoient d'avoir reçu des graces ſingulières de Dieu; que les méditations de Roſe-croix leur fondateur ſurpaſſoient tout ce qui avoit jamais été connu ni inventé; qu'ils poſſédoient la ſageſſe & la piété; qu'ils n'étoient ſujets ni aux maladies, ni aux infirmités de la vieilleſſe; qu'ils avoient un volume, dans lequel ils pouvoient apprendre toute ce qui eſt contenu dans les autres livres; qu'ils forçoient toute ſorte d'eſprits à les ſervir, & à obéir à toutes leurs volontés. Ils ajoutoient que le pape eſt l'antechriſt. Naudé conclut que ces confréres de Roſe-croix n'étoient que des impoſteurs chimiſtes & de paracelſiques, altérés & quinteſſenciés du cerveau, auſſi bien que de la bourſe.

CHAPITRE SEPTIÉME.

De la Cabale, & des Nombres.

SOMMAIRE.

1. *Définition de la cabale.* 2. *Objets de la cabale.* 3. *Elle a été fort eſtimée de Jean comte de la Mirandole.* 4. *Diſtinction de la cabale en deux parties.* 5. *Sur quoi ſont fondées les opérations de la cabale.* 6. *Troiſiéme eſpéce de cabale la plus ſuperſtitieuſe.* 7. *Mépris d'Agrippa pour la cabale.* 8. *Des dix noms de Dieu, & des dix ſéphiroth ou attributs.* 9. *Des cinquante portes d'intelligence.* 10. *Vertus du nombre de dix, & du prémier nombre ſphérique, ou du nombre de cinq.* 11. *Joſué a perdu une porte d'intelligence.* 12. *Des trente-deux ſentiers d'intelligence.* 13. *Significations des noms des anges.* 14. *Noms des dix ſéphiroth.* 15. *L'eſprit humain ſe fatigue à des recherches vaines & myſtérieuſes.* 16. *La cabale ne peut être traduite.* 17. *Cornette de Judas Machabée peinte de figures myſtérieuſes.* 18. *Impiété & vanité de la cabale.* 19. *Vertus attribuées aux lettres des noms.* 20. *Découverte de Du Pleſſis-Mornai.* 21. *De l'onomantie, ou prédiction par les noms.* 22. *Vertus attribuées aux nombres.* 23. *De la gématrie.* 24. *Eſpéce d'aſtrologie numérique.* 25. *Prédictions attribuées aux bons eſprits, ou aux inſpirations de Dieu.* 26. *Prophéties des papes.* 27. *Prédictions de Savonarole ſur Charles VIII.*

LE lecteur ne doit pas s'attendre à trouver ici des gnomes, des ſylphes, & tout ce qui eſt agréablement décrit dans le petit traité qui porte le nom du comte de Gabalis. C'eſt un jeu d'imagination, qui n'a aucun rapport avec ce que les ſçavants entendent par la cabale.

1. Définition de la cabale.

Elle eſt définie dans les mémoires [a] de Trévoux, une eſpéce de théologie ſecrete, reçuë par tradition, qui enſeigne à découvrir dans l'écriture

[a] *Mémoir. de Trév. Septemb.* 1731.

des sens mystiques & allégoriques, que les Rabbins ont prétendu y être cachés.

2. Objet de la cabale.

La cabale proprement dite, est, suivant les cabalistes, une science [b] qui éléve à la contemplation des choses célestes, & au commerce avec les esprits bienheureux. Ils prétendent qu'elle fait connoître la nature & les attributs de la divinité, les ordres & les fonctions des anges, le nombre des sphéres, les propriétés des astres, les proportions des éléments, les vertus des plantes & des pierres, les sympathies, l'instinct des animaux, & les pensées les plus secrétes des hommes; qu'elle fût prémiérement communiquée à Adam dans un songe, que Moyse, Josué, Salomon en ont été instruits par Dieu même; mais que nul autre que le divin Sauveur ne l'a possédée dans toute son étendue.

3. Elle a été fort estimée de Jean Pic Comte de la Mirandole.

Le fameux Jean Pic comte de la Mirandole, qui à si bien renversé touts les fondements de l'astrologie judiciaire, témoigne une grande vénération pour cette science; & il se vante d'avoir acheté fort cher, & d'avoir lû avec une grande attention soixante & dix ouvrages traitants de la cabale, où il dit qu'il a trouvé toute la doctrine de Moyse, la Religion Chrétienne, les mystéres de la sainte Trinité & de la rédemption, les hiérarchies des anges, la chûte des démons, les peines de l'enfer.

4. Distinction de la cabale en deux parties.

Il y a deux parties de la cabale, l'une appellée Bérésith, qui est la science des vertus occultes que le monde renferme, l'autre plus sublime, appellée Mercana, qui est la science des choses surnaturelles.

5. Surnom sont fondées les operations de la cabale.

Le pouvoir prétendu de la cabale se tire de la connoissance des noms sacrés de Dieu & des anges, & de l'interprétation des mots contenus dans la sainte écriture: & c'est au sujet de cette connoissance & de l'application que les Cabalistes en font, qu'ils trouvent de grands secrets dans les lettres qui composent les mots de l'écriture sainte, dans les traits de ces lettres, & dans les points même. Ils cherchent aussi de sens mystérieux dans la valeur numéraire de ces Lettres. Ils les transposent quelquefois, & intervertissent l'ordre des syllabes ou des mots contenus dans les livres saints, pour en ajouster le texte à leurs idées & à leurs explications chimériques.

6. Troisiéme espéce de cabale la plus superstitieuse.

Il y a une autre sorte de cabale [c] la plus superstitieuse, méprisée des Juifs mêmes, qui consiste à prononcer, écrire, porter au col, ou emploier de quelque autre façon certains mots, dont la vertu évoque les esprits, chasse les démons, éteint le feu, rend invulnérable, & produit plusieurs autres effets surprenants.

Le nom de cabale est tiré du mot Hébreu, qui signifie révélation. Jean Pic comte de la Mirandole, & Cardan ont ressuscité cette philosophie secrete de la cabale, qui remplit le monde d'esprits, aux quels elle enseigne qu'on peut devenir semblable par la pureté du régime & de la contemplation.

7. Mépris d'Agrippa pour la cabale.

Agrippa [d] après avoir fait une profonde étude de la cabale dans sa jeunesse, la traite dans son livre de la vanité des sciences, de rhapsodie superstitieuse & magique.

Le

[b] *Raguseïus, de divinat. lib. 2. c. 5.*

[c] *Grammaire Hébraïq. du R. D. Guarin, liv 3. ch. 4.*

[d] Cabbalæ artem, quam ego multo labore aliquando scrutatus sum, non nisi miram superstitionis rhapsodiam, ac theürgicam quamdam magiam agnosco. *Agripp. de vanit. scientiar. c. 48.*

8. Des dix noms de Dieu & des dix Séphirot ou attributs.

Le troiſiéme livre de la philoſophie occulte d'Agrippa eſt une eſpéce d'abregé de la cabale, mêlée de magie, de fauſſes religions, & de pluſieurs ſortes d'impiétés. Le chapitre dixiéme parle des dix noms de Dieu, & des dix ſéphirot ou attributs, & de leurs puiſſances.

Le prémier nom de Dieu eſt l'ineffable; c'eſt le nom de l'eſſence divine qui ſignifie l'être, à l'excluſion de tout autre. Son attribut eſt couronne & diadême; il influë par l'ordre des Séraphins.

Le ſecond nom de Dieu eſt Jod ou Tetragrammaton; ſon attribut eſt ſageſſe. Il influë par l'ordre des Chérubins. En voilà aſſez pour donner une idée de ces vaines ſuperſtitions.

Agrippa [e] diſtingue trois ſortes d'intelligences; 1.° les ſupérieures qui n'ont aucun commerce avec le monde matériel, mais qui reçoivent immédiatement de Dieu la lumiére, qu'elles communiquent aux intelligences du ſecond & du troiſiéme ordre; 2.° les intelligences céleſtes, qui ſont prépoſées à la conduite des ſphéres de l'univers & à la direction des cieux, des aſtres, & des planétes; enfin les intelligences du troiſiéme ordre, qui ont ſoin des hommes. Les différents ordres des méchants démons ſont expliqués dans le chapitre dix-huitiéme.

Agrippa [f] enſeigne qu'il faut inviter, attirer, & gagner les bons eſprits; qu'on peut contraindre, & lier les méchants. L'ordre des héros a auſſi ſa puiſſance, & leurs noms ont diverſes vertus.

9. Des 50. portes d'intelligences.

Cinquante entrées différentes, ſuivant les principes de la Cabale, conduiſent à la connoiſſance générale des myſtéres. Ce ſont les cinquante portes [g] d'intelligence. Dieu en a fait connoître quarante neuf à Moyſe; & toute cette doctrine, toute l'etenduë de la ſcience enſeignée par Dieu même à Moyſe, eſt contenuë dans les livres de Moyſe, où elle eſt enveloppée dans le ſens littéral ou allégorique, dans les calculs arithmétiques de la valeur des lettres, dans les figures géométriques des caractéres, dans les conſonances harmoniques des ſons. C'eſt dans l'explication de ces livres ſaints, que Salomon a puiſé la ſageſſe, & l'étenduë de ſes connoiſſances.

10. Vertus du nombre de dix, & du prémier nombre Sphérique, ou du nombre de cinq.

Le comte de la Mirandole dans ſes neuf cents propoſitions a inſéré celle-ci: Celui qui connoît la vertu du nombre de dix, & la nature du prémier nombre ſphérique, aura le ſecret des cinquante portes d'intelligence, du grand jubilé, de la milliéme génération, & du regne de tous les ſiécles.

Le nombre de dix eſt produit par le nombre de quatre, développé dans toutes ſes parties; car un, deux, trois & quatre ajoutés enſemble compoſent dix. Le prémier nombre ſphérique eſt cinq. Il produit dix par ſa proportion double: & ſi vous prenez des deux côtés du nombre de cinq, les deux nombres ſupérieur & inférieur qui en ſont les plus proches ou les deux plus éloignés; c'eſt-à-dire, ſi vous accouplez les nombres ſupérieur & inférieur dans une égale diſtance de cinq, il en réſulte toujours le nombre de dix. Car il eſt clair que ſix & quatre; neuf & un; huit & deux; ſept & trois font dix. Le nombre de cinq eſt donc le prémier nombre ſphérique, & en le

[e] *Agripp. philoſ. occult. liv. 3. ch. 36.*
[f] *Agripp. philoſ. occult. liv. 3. ch. 32. & 33.*
[g] *Reuchlin. de art. caballiſtic.*

multipliant par dix, cette multiplication produit les cinquantes portes d'intelligence, & les années du grand jubilé des Juifs. Le nombre de cinquante, par ſa proportion double, donne le nombre de cent, lequel étant multiplié par dix, conduit à la milliéme génération; lorſque vous doublez continuellement ce dernier nombre, vous appercevez l'infini, qui eſt le régne de touts les ſiécles, appellé Enſoph par les Cabaliſtes.

11. Joſué a perdu une porte d'intelligence que Salomon n'a pu regagner.

Ils diſent, que Joſué moins ſçavant que Moyſe a connu ſeulement quarante huit portes d'intelligence, & que Salomon a travaillé en vain, pour regagner la porte que Joſué avoit perduë. Dieu eſt la prémiére porte d'intelligence; le monde archétype eſt la ſeconde; le monde ſenſible la troiſiéme; la matiére la quatriéme; la privation la cinquiéme; l'abime la ſixiéme; touts les êtres tirés du néant dans les ſix jours de la création ſont les autres quarante-quatre portes, dont l'homme eſt la derniére.

12. Des 32. ſentiers d'intelligence.

Les Cabaliſtes joignent aux cinquante portes, trente-deux ſentiers d'intelligence [*b*]. Le prémier eſt l'intelligence myſtérieuſe ou occulte; le ſecond eſt l'intelligence ſanctifiante; le troiſiéme eſt l'intelligence abſoluë, ou l'application des principes; le quatriéme eſt l'intelligence purifiante, le cinquiéme eſt l'intelligence lumineuſe.

Je paſſe le détail du ſurplus de ces ſentiers d'intelligence, pour venir à un grand myſtére, c'eſt que ces trente deux ſentiers ſont produits par le nombre de dix, joint aux vingt-deux lettres de l'alphabet Hebreu: & ſi nous ajoutons ces mêmes vingt-deux lettres aux cinquante portes d'intelligence, nous trouvons le nombre des ſoixante-douze anges, qui entre dans la compoſition du grand nom de Dieu.

Les anges ſont très diligents à répondre aux invocations, parce que le monde archétype, & le monde intellectuel environnent & pénétrent le monde ſenſible. Gabriel ſignifie la force de Dieu; Michel la puiſſance de Dieu; Raphaël le ſecours de Dieu; Uriel le feu de Dieu; Chérubim multitude des ſciences; Séraphim embraſement d'amour. 13. Signification des noms des anges.

N'oublions pas qu'un des plus ſublimes myſtéres de la cabale conſiſte dans les dix attributs de Dieu, que les Cabaliſtes appellent Séphirot, & qui ſont couronne, ſageſſe, intelligence, clémence, juſtice, ornement, triomphe, louange, fondement, régne. 14. Noms des dix Séphirot. Les noms des ſoixante-douze anges, & les priéres myſtérieuſes de la cabale, ſont dans le troiſiéme livre de l'art cabaliſte de Reuchlin, dédié au pape Leon X. & dans les neuf cents propoſitions de Jean Pic comte de la Mirandole, dont les ſoixante-douze derniéres roulent ſur la cabale; & il finit par celle-ci: que comme la véritable Aſtrologie eſt la ſcience de lire dans le livre du ciel, la véritable cabale eſt la ſcience de lire dans le livre de la loi. Quel ſujet d'étonnement que les hommes les plus ſçavants de leur ſiécle, le comte de la Mirandole, Reuchlin, Agrippa aïent emploïé les plus laborieuſes recherches, à des chiméres ſi peu dignes de leur attention? le prémier a été l'admiration de l'univers, par la vaſte étenduë des connoiſſances qu'il avoit acquiſes à un âge auſſi peu avan- 15. Curioſité de l'eſprit humain pour les choſes vaines & myſtérieuſes.

[*b*] *Les trente deux ſentiers d'intelligence ſont expliqués dans le livre Jetzirah, attribué au patriarche Abraham, & qui eſt le fruit des réveries de quelque Rabbin. Reuchlin. de arte cabaliſtica. Joan. Alberti Fabricii codex pſeudepigraphus veteris teſtamenti*, t. 1. c. 13. p. 381.

ce que le ſien. C'étoit un prince ſouverain d'Italie, qui ne peut être ſoupçonné d'avoir voulu dupper des eſprits foibles, curieux, & crédules. Au contraire il défraïoit magnifiquement les ſçavants, qui venoient de toutes les parties du monde diſputer contre lui, ſur les neuf cents propoſitions qu'il ſoutenoit à Rome; & il a été appellé [i] un prodige ſans défaut. On ne peut pas cependant l'exempter à cet égard de la vanité de l'eſprit humain, qui s'attache volontiers à tout ce qu'il y a de plus frivole, pourvu qu'il ſoit myſtérieux & inconnu aux autres hommes. C'eſt lui rendre un grand ſervice, que de le garantir de cet écueil: & c'eſt en quoi conſiſte l'utilité de mettre au jour des choſes, qui ne mériteroient pas par elles mêmes d'être publiées.

16. La cabale ne peut être traduite.

La fauſſe doctrine de la cabale, roulant principalement ſur la ſignification, la valeur numéraire, l'arrangement, & la tranſpoſition des lettres Hébraïques contenuës dans la ſainte écriture, elle ne peut être enſeignée qu'en Hébreu, & elle n'eſt pas ſuſceptible de traduction. Les Cabaliſtes fondent quelquefois une explication très étenduë ſur un ſeul mot de l'écriture, à l'exemple des trois mots de la viſion de Balthaſar, roi de Babylone; nombré, peſé, diviſé: qui ſignifioient, Tes jours ont été comptés par le Seigneur, & tes crimes en ont avancé la fin. Tes impiétés ont été miſes dans la balance du Seigneur, & la juſtice l'a emporté ſur la miſéricorde. Ton ſceptre va t'être enlevé, & ton roïaume ſera diviſé entre les Médes & les Perſes.

Les cabaliſtes, ſuivant cet exemple, cherchent des ſens très étendus dans un ſeul mot, & même dans une lettre, ou le trait d'une lettre. Les Rabbins diſent [k] que Judas, fils de Matthathias, vainquit Antiochus par la vertu des quatre lettres, qu'un ange lui montra, & qu'il fit peindre dans ſa cornette; & qu'il eut le ſurnom de Macabée, tiré du ſon de ces quatre lettres.

17. Cornette de Judas Macabée, peinte d'une maniére myſtérieuſe.

Un des rois [l] de Syrie qui ont porté le nom d'Antiochus, étant prêt de combattre contre les Galates, & ſe trouvant en grand danger, par la valeur & le nombre de ſes ennemis, Alexandre lui apparut en ſonge, & lui montra une figure compoſée de cinq lignes, qui formoient pluſieurs triangles. Antiochus fit porter ce ſigne devant ſes ſoldats, & remporta une victoire complète.

Un Eſſéen nommé [m] Manahem, rencontrant Hérode dans ſon enfance, avec une petite troupe de camarades de ſon âge, le ſalua en lui diſant, Bon jour roi des Juifs, & lui prédit qu'il régneroit en Judée. Deux Juifs aïant [n] prédit un régne long & glorieux à Zita, ſouverain des Arabes, s'il détruiſoit les images, & ce prince étant mort dans l'année de la prédiction, après avoir entrepris de les détruire, ſon fils vouloit punir les impoſteurs du dernier ſupplice. Ils s'enfuirent en Iſaurie, où aïant trouvé un jeune homme, né de parents obſcurs, & dépourvu de tous les biens de la fortune; ils lui prognoſtiquérent l'empire, & lui firent promettre que s'il y parvenoit, il leur accorderoit une demande, qu'ils lui feroient alors. Ce jeune homme devint empereur, & fut Léon l'Iſau-

[i] Monſtrum ſine vitio.
[k] *Gaffarel. abdit. divin. cabal. myſter.*
[l] *Reuchlin. de art. caballiſtic. lib.* 3.
[m] *Prideaux hiſt. des Juifs, t.* 5, *part.* 2. *liv.* 8. *p.* 5.
[n] *Zonar. lib.* 15.

rique, qui chaſſa Théodoſe III. & ces Juifs s'étant préſentés à lui, lorſqu'il fut élevé ſur le thrône d'Orient, l'empereur pour s'acquitter de ſa promeſſe ordonna de briſer les images, & perſécuta les Catholiques.

18. Impiété & vanité de la cabale.

Quoique la cabale affecte de diriger toutes ſe vuës vers Dieu, & les eſprits purs, on ne peut la juſtifier de beaucoup de témérité, de ſuperſtition, & même d'impiété. De quelle autorité attribuë-t-elle certaines vertus aux noms des anges? elle abuſe de leurs noms, & de leur invocation. Pourquoi reſtreindre les attributs de Dieu au nombre de dix regardé comme myſtérieux? quelle raiſon a-t-elle de faire entrer dans le nombre des dix Séphirot certains attributs plutôt que les autres, & de mettre au nombre de ces Séphirot des dénominations, qui n'expriment pas des attributs?

C'eſt une impiété des plus abſurdes de prétendre, que la ſageſſe divine, pour inſtruire Moyſe, Joſué, & Salomon, s'eſt ſervie de quarante-neuf ou de quarante huit portes d'intelligence, qu'il a plû aux cabaliſtes d'établir, & dont ils ont fixé le nombre complet à cinquante.

La tranſpoſition des lettres du texte Hébreu de la ſainte écriture conduit à des interprétations fort dépravées. Une explication arbitraire d'un mot, d'une lettre, du trait d'une lettre, eſt une ſource inépuiſable d'erreurs. Si Dieu a voulu envelopper ſous les mots & les lettres de la loi quelque ſens myſtérieux, n'eſt-ce pas une témérité de prétendre le découvrir?

Comment les bêtes & les choſes inanimées peuvent-elles entendre les noms Hébreux pour leur obeir, puiſque les hommes eux-mêmes, qui n'ont pas appris l'Hébreu, ne peuvent les comprendre? On ne peut juſtifier la vertu attachée aux paroles, par l'exemple des exorciſmes; car dans les exorciſmes les paroles qui chaſſent les démons, ne le font pas par aucune vertu, mais par le mérite de la priére, & par l'ordre du toutpuiſſant. Si Adam commandoit aux animaux qu'il a nommés, c'eſt un effet du don qu'il avoit reçu de Dieu, & non pas de la vertu des noms. Les miracles de Moyſe, & de Joſué, & la ſageſſe de Salomon ont eu la même cauſe, qui n'eſt autre que la volonté toute puiſſante de Dieu. C'eſt une impiété d'en attribuer la cauſe à la vertu de certaines paroles, ou de certains charactéres.

Saint Jérôme [o] ; dailleurs n'atteſte-t-il pas, que les charactéres Hébreux ne ſont plus les mêmes, qu'ils étoient anciennement, & avant la captivité de Babylone: & qu'Eſdras donna aux Juifs les nouveaux charactéres, dont ils ſe ſont ſervis depuis, au lieu qu'anciennement les Juifs & les Samaritains avoient les mêmes lettres? J'en ai dit aſſez pour donner une juſte idée, de cette prétenduë ſcience occulte, qui ne mérite d'être regardée, que comme un aſſemblage de rêveries Rabbiniques.

19. Vertu attribuée aux lettres des noms.

La vaine opinion de la vertu des lettres, & des nombres, n'a pas été renfermée parmi des Rabbins, elle s'eſt répanduë parmi les philoſophes, & les Chrétiens même.

Les Pythagoriciens aſſuroient que chaque lettre a ſon nombre certain, qui déſigne l'avenir, qu'ainſi on peut deviner ce qui doit arriver aux hommes, en calculant les nombres contenus aux lettres de leurs noms propres; que celui dont les lettres produiſent par l'addition une plus groſſe ſomme, doit être ſupérieur au combat, au jeu en procès. Qu'il étoit

[o] *S. Hieronym. in prologo galeato.*

clair, ſuivant ces régles, que Patrocle ſeroit tué par Hector, & Hector par Achille, parce que le nom de Patrocle ne montoit qu'à 861. celui d'Hector à 1225. mais celui d'Achille juſqu'à 1501 On a attribué aux méditations de Pythagore, cette ridicule découverte, que le nombre impair de voïelles dans le nom propre, déſigne [p] la perte de la vuë, ou la fracture d'une jambe, ou quelque autre fâcheux accident.

20. Du Pleſſis trouve le nombre de la bête de l'apocalypſe dans le nom de Paul V.

La ſupputation du célébre Du Pleſſis-Mornai, qui trouva dans le nom du pape Paul V. le nombre de *666.* qui eſt [q] celui de la bête de l'Apocalypſe, a été regardée par les Prétendus Réformés comme une découverte d'un grand poids. Cette prédiction par les noms a été appellée [r] Onomantie. Suivant les principes de cette onomantie [s], les lettres ſont ſoumiſes à certaines planétes, ou conſtellations, & leur valeur numéraire leur donne à chacune en particulier une vertu ſignificative. Les Onomanciens rapportent l'origine de leur ſcience à Enoch; ils diſent que par elle, Joſeph a prédit les ſept années de famine d'Egypte, & que Pythagore eſt l'auteur de la roue de fortune, ſur laquelle les lettres ſéparées en douze parties répondent aux douze maiſons du Zodiaque.

21. De l'onomantie ou prédiction par les noms.

La méthode n'eſt pas uniforme. On calcule ordinairement enſemble les noms du pére, de la mere, de celui qui conſulte, du mois, du jour, du lieu, du ſigne, de la planéte, & on ſe ſert de la langue latine. On diviſe la ſomme totale par trente, & on prend pour fondement de la prédiction, le nombre qui eſt au quotient de la diviſion.

Du temps d'Enoc, l'arithmétique qui eſt en uſage parmi nous, n'étoit pas connuë; il eſt vraiſemblable qu'on ne ſe ſervoit pas encore de lettres; au moins eſt-il certain qu'Enoc n'a eu aucune connoiſſance de l'alphabet latin. Ce qui nous reſte d'écrits des Pythagoriciens, ne parle en aucune maniére de la roue de fortune. Pourquoi la lettre A tient-elle ſa vertu du ſoleil [t], & eſt-elle rapportée au bélier? Quelle cauſe fait valoir l'A 13. le bélier 94. & le ſoleil 55? pourquoi le B vaut-il 9. le C 27? qui eſt-ce qui rend A, E, H, I des lettres heureuſes, pendant que B, C, D, F ſont infortunées? pourquoi la diviſion de la ſomme totale ſe fait-elle par 30. plutôt que par tout autre nombre? Agrippa [u] aſſigne aux lettres une valeur toute différente.

22. Vertus attribuées aux nombres.

Les nombres par eux-mêmes n'ont aucune vertu s'ils ne ſont joints à quelque choſe de réel. Il eſt certain, par exemple, que ſix chevaux tirent avec plus de force que deux; mais il n'eſt pas

[p] *Agripp. de vanit. ſcientiar. c. 15.*

[q] Ne quis poſſit emere, aut vendere, niſi qui habet characterem, aut nomen beſtiæ, aut numerum nominis ejus. Hîc ſapientia eſt. Qui habet intellectum computet numerum beſtiæ. Numerus enim hominis eſt: & numerus ejus ſexcenti ſexaginta ſex. *Apocal. c. 13. v. 17. & 18.*

[r] *L'étymologie de cette dénomination vient du mot Grec ὀνομα qui ſignifie nom. Cet art ridicule eſt mal nommé par quelques ignorants qui ſe vantent de le pratiquer, la nomancie.*

[s] *Raguſeius, de divinat. lib. 2. epiſt. 4.*

[t] *Raguſeius, lib. 2. epiſt. 4.*

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.
[u]	a,	b,	c,	d,	e,	f,	g,	h,

	9.	10.	20.	30.	40.	50.	60.	70.	80.
	i,	k,	l,	m,	n,	o,	p,	q,	r,

	90.	100.	200.	300.	400.	500.	600.
	ſ,	t,	u,	x,	y,	z,	j.

	700.	800.	900.
	V,	Hi,	Hu.

Agripp philoſ. occult. lib. 2. cap. 20.

moins certain dans l'ordre des choses naturelles, que le nombre de six pris abstractivement, & séparé de toute substance réelle, n'a pas plus de force que le nombre de deux. On a peine à comprendre combien d'auteurs graves ont attribué des vertus chimériques à ces nombres considérés en eux-mêmes, & sans relation à aucun objet materiel. Ces opinions, malgré la réputation de leurs auteurs, ne peuvent être placées que parmi les plus absurdes. Pythagore a établi les principes de toutes choses dans les nombres. Le point, selon ce philosophe, est l'unité; la ligne le nombre de deux; la superficie le nombre de trois; le corps composé de points, de longueur, largeur & profondeur, le nombre de quatre. Tout l'univers se gouverne par les proportions harmoniques qui consistent dans les nombres. Lorsqu'on objectoit à Pythagore que les nombres étoient hétérogénes aux corps, ou d'une nature différente, il répondoit que c'étoit en cela même, que les nombres pouvoient être les principes des choses corporelles: car de dire que la matiére est le principe de la matiére, c'est ne rien dire. Le principe d'une chose doit être différent de cette chose; en quoi Aristote pensa depuis comme Pythagore, lorsqu'il établit la privation pour un de ses principes. C'est ainsi, ajoutoient les Pythagoriciens, que les lettres sont les éléments du discours de l'orateur, quoique ce discours soit d'un autre genre que les lettres. Mais il est faux que les lettres soient les éléments du discours de l'orateur. Les lettres sont des signes d'institution, qui représentent le discours de l'orateur, dont elles ne sont en aucune maniére les principes: & il manque à la réponse de Pythagore de nous dire qui lui a enseigné que les nombres sont les éléments des corps matériels, puisque leur liaison & leur rapport ne peuvent être apperçus naturellement. Platon à l'exemple de Pythagore, a attaché une grande puissance aux nombres.

Agrippa dans le second livre de sa philosophie occulte, traite de leur vertu. Selon cet auteur sublime & mystérieux, l'échelle numérique est dans le monde archétype l'essence divine; dans le monde intellectuel, elle est l'intelligence supréme; dans le monde céleste le soleil; dans le monde élémentaire la pierre philosophale; dans le petit monde ou dans l'homme le cœur; dans le monde infernal Lucifer, ou le prince des anges des ténébres. Quelle impudence d'écrire & de débiter sérieusement de pareilles rêveries pour en imposer aux simples!

Le nombre impair est le plus [x] parfait, suivant Macrobe; & il est le symbole de la concorde, parce qu'il ne peut être partagé, au lieu que le nombre pair, par l'égalité de ses parties, souffre facilement la division, dont il est le symbole. Le nombre impair [y] est consacré aux divinités célestes, le nombre pair aux infernales.

Vitruve [z] ordonne fort sérieusement, de construire les degrés d'un temple, en nombre impair, afin que le pié droit montant le prémier, entre aussi le prémier.

L'unité a été regardée, comme le principe général. Tout commence par

[x] Impar numerus mas est, par fœmina vocatur: itèm arithmetici imparem patris & parem matris appellatione venerantur. *Macrob. in somn. Scipion. lib. 1. c. 6.*

[y] *Le 43. symbole de Pythagore porte:* Τοῖς μὲν οὐρανίοις περισσὰ θύειν, ἄρτια δὲ τοῖς λθονίοις.

[z] *Vitruv. lib. 3. c. 3.*

un Ce principe, ſimple, & ſans compoſition de parties, eſt l'image de l'immortalité.

Averroës dit que les anciens avoient en grande recommandation la proportion double, comme celle qui joint le ciel à la terre, & qui eſt le lien des ſubſtances ſpirituelles, & des corps.

Le nombre de trois eſt le prémier des impairs; il eſt l'abregé de la nature, aïant l'avantage [a] de réunir en lui, un commencement, un milieu, & une fin. Faites trois nœuds, de trois couleurs, dit Virgile [b], car la divinité aime le nombre impair. Suivant les rits hébraïques de Léon de Modéne, le livre de la loi, dans certains jours ſolemnels, eſt lû par trois perſonnes, & ces jours là, on doit faire trois repas, mais dans les jours de jeûne, il n'eſt permis de manger, qu'après avoir vû au ciel au moins trois étoiles. Il eſt auſſi preſcrit de louer Dieu trois fois le jour, & de s'incliner trois fois le jour à la triple élévation du livre de la loi. Les Chaldéens & les Egyptiens croïoient que touts les attributs de la divinité ſe réduiſoient à trois, puiſſance, intelligence, amour. Ils diſtinguoient auſſi trois ſortes de mondes, terreſtre, aërien, & intellectuel: trois principales propriétés, figure, lumiére, & mouvement.

D'autres ſe ſont déclarés pour le nombre de quatre, qui renferme [c] les trois conſonances, principe de toute harmonie. Pythagore juroit par le nombre [d] de quatre, ſource du cours éternel de la nature.

Hippocrate juroit par le nombre de cinq [e], ſymbole de la ſanté. Le nombre de ſix eſt vanté par le rapport qu'il a aux ſix jours de la création.

Pallas prit le Septénaire, pour marque de la virginité; & Théodore de Samothrace [f] prouve l'excellence de ce nombre, parce que Jupiter avoit paſſé les ſept prémiers jours après ſa naiſſance, à rire continuellement. C'eſt ſur le fondement de la perfection du nombre Septénaire, qu'Hippocrate [g] a été d'avis, que les enfants nés à ſept mois devoient plûtôt vivre, que ceux nés à huit. Opinion ſuivie par Galien, & par le plus grand nombre des médecins, & dont on n'eſt pas encore bien déſabuſé.

Suivant Macrobe [h], l'octénaire eſt le ſymbole de la juſtice.

Pluſieurs ont préféré [i] le nombre de neuf, comme le prémier quarré, produit par le prémier nombre impair, & il a l'honneur [k] d'être conſacré aux Muſes. Les dieux apportés à Rome du païs des Sabins, étoient appellés Novenſiles, à cauſe de leur nombre de neuf. Ce nombre, ſuivant les Pythagoriciens, eſt le complément de la prémiére progreſſion numérique: il étoit affecté

---

[a] Καταπερ γάρ φησι καὶ ὁ Πυθαγόρας, τὸ πᾶν καὶ τὰ πάντα τοῖς τρισὶν ὥρισται. Τέλειον γὰρ καὶ μέσον καὶ ἀρχὴ τὸν ἀριθμὸν ἔχει τὸν τοῦ παντός. Τάυτα δ' ἐστὶν τοῖς τριάδες. *Ariſtot. de cœlo, lib. 1. c. 1.*

[b] Nectæ tribus nodis ternos, Amaryllis, colores . . . . numero Deus impare gaudet. *Virg.*

[c] *Les trois conſonances ſont le diateſſaron, qui eſt l'intervalle de trois à quatre, ou le quart en ſus; le diapente qui eſt l'intervalle de deux à trois ou le tiers en ſus; & le diapaſon, qui eſt l'intervalle de deux à quatre, ou la porportion double.*

[d] Μὰ τὸν τετρακτὺν παγὰν ἀενάου φύσεως.

[e] *Le Vayer, lett. 44.*

[f] *Ap Phot. biblioth. c. 190.*

[g] *Hippocr. de ſeptimeſtri partu.*

[h] *Macrob. in ſomn. Scipion. lib. 1. c. 5.*

[i] *Cœl. Rhodig. lib. 22. c. 8.*

[k] Qui muſas amat impares,
Ternos ter cyathos attonitus petet. *Hor.*

aux morts. Les funérailles [l] duroient neuf jours. A la fête des Lémurales, le pére de famille jettoit neuf fois des fèves noires par-deſſus ſa tête, & frappant ſur un vaſe d'airain, il répétoit juſqu'à neuf fois, ſortez, mânes paternels.

Comme les opinions ſont mêlées de vérités & d'erreurs, joignons quelques obſervations ſérieuſes aux ſuperſtitions & aux fables concernant les propriétés numériques.

M. de Fontenelle a remarqué une ſingularité du nombre de neuf; C'eſt que ſes multiples redonnent toujours neuf, lorſque vous faites une addition des nombres exprimés par les figures, dont ces multiples ſont compoſés [m]; que cette proprieté ne ſe borne pas au deſſous de cent, & qu'elle s'étend à touts les multiples de neuf poſſibles. Bien plus qu'en renverſant l'ordre des figures, dont le chiffre eſt compoſé, en ſorte que vous faſſiez d'autres nombres, pourvu que ce ſoient toujours les mêmes figures, vous trouverez auſſi toujours ou neuf, ou des multiples de neuf. Et la différence de ces chiffres ainſi renverſés, ſera toujours pareillement ou neuf, ou des multiples de neuf. M. de Mairan [n] a découvert une autre propriété ſingulière du nombre de neuf, ſçavoir que ſi l'on change l'ordre des chiffres qui expriment un nombre quelconque, par exemple, de ceux qui expriment vingt-un, ce qui ſera douze; de ceux qui expriment cinquante-deux, ce qui ſera vingt-cinq; il ſe trouve toujours que la différence eſt neuf ou un multiple de neuf. La même propriété ſubſiſte, quoi que l'on prenne de plus grands nombres ſuſceptibles par conſéquent d'un bien plus grand nombre de changements dans l'ordre de leurs chiffres, & elle ſubſiſte dans touts ſes changements. Cette propriété qui ſe trouve entre deux nombres, ſubſiſte auſſi entre leurs puiſſances quelconques, c'eſt-à-dire que les différences de leurs quarrés & de leurs cubes, ſont toujours neuf ou des multiples de neuf.

Le nombre de dix renferme en ſoi touts les avantages de l'unité, du nombre de deux, du nombre de trois, & du nombre de quatre, dont il eſt compoſé. Il paſſe chez quelques-uns [o] pour le plus parfait de touts, & ſes partiſans ſoutiennent que l'excellence de ce nombre eſt la raiſon, pour laquelle on recommence après lui à compter par l'unité.

Le nombre de quarante eſt regardé [p] comme myſtérieux, par ſa relation avec les quarante ans que les Iſraëlites paſſérent dans le déſert, avec les quarante jours & quarante nuits de pluïe continuelle pendant le déluge univerſel, & avec les quarante jours de jeûne de Notre Seigneur.

L'empereur Julien [q] envoïant cent figues à Sérapion, fait l'éloge du nombre Centénaire, lequel étant compoſé de dix dizaines, contient toute ſorte de perfections: ce qu'il prouve par le bouclier de Jupiter, fait de cent cuirs, ſuivant Homére; par

[l] *Au dernier jour de cette neuvaine, on faiſoit le ſacrifice appellé* novendiale.

[m] *On en peut voir les exemples de la républiq. des lettr. Septemb. 1685. art. 2. p. 944.*

[n] *Les exemples de cette propriété du nombre de neuf ſe trouvent dans l'hiſt. de l'acad. des ſcienc. ann. 1726. p. 36.*

[o] *Porphyr. in Pythag.*

[p] *Leonard. Vaire, de faſcino, lib. c. 2. 11.*

[q] *Julian. epiſt. 24.*

par les cent mains de Briarée, par les cent têtes de Typhée, par les cent villes de Créte, par les cent portes de Thébes, & autres centaines, qui font un aſſez plaiſant rapport, avec un préſent de cent figues.

C'eſt ſur les fondements imaginaires des vertus numériques, qu'eſt bâtie la ſcience de la [r] géomantie, l'une des divinations les plus célébres, & qui par ſon impertinence mérite l'explication la plus claire: car les ſciences occultes ne conſervent quelque crédit parmi les perſonnes ſimples, que parce qu'elles demeurent dans l'obſcurité, les uns ſe gardant bien de les faire connoître afin d'en abuſer, & les autres les mépriſant trop pour les mettre au jour [s]: ce qui fait que peu d'auteurs en ont traité.

La géomantie ſe ſert de points ou de petits cercles tracés au grand air, ſur la terre, ou en quelque lieu, & ſur quelque matiére que ce ſoit.

Le géomantien [t] méne de la droite à la gauche, ſuivant le ſens de l'écriture Hébraïque, quatre lignes compoſées de ces petits cercles en nombre fortuit.

o o o o o o o o o
o o o o o o o
o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o o

A ces quatre prémiéres lignes, il ajoute trois autres rangées ſemblables de quatre lignes chacune, comme la prémiére rangée, ce qui fait en tout ſeize lignes de points ou de petits cercles. Il obſerve enſuite de joindre les points ou petits cercles de deux en deux alternativement par un trait, en allant toujours de droite à gauche, juſqu'à ce qu'il reſte à la fin de la ligne un ou deux cercles déſunis, en cette maniére.

o o o-o o-o o-o o-o
o o-o o-o o-o
o o-o o-o o-o o-o
o o-o o-o o-o o-o o-o

Quand les ſeize rangées ſont préparées, comme celle qui ſert ici d'exemple, il faut prendre les deux petits cercles, ou le cercle unique, qui reſtent à la fin de la prémiére quadrille, & en compoſer une figure, qui dans cet exemple ſera

o o
o
o
o

On compoſe pareillement trois autres figures des trois autres quadrilles; & ces quatre prémiéres figures s'appellent les quatre méres. Les quatre méres produiſent les quatre filles, en prénant les cercles collatéraux des quatre méres de droite à gauche, comme dans la figure ci jointe. **

Pour avoir douze figures qui répondent aux douze maiſons du ſoleil, le géomantien avec les huit prémiéres en compoſe quatre autres qu'il appelle [u] les petites filles. Pour cet effet il accolle la prémiére & la ſeconde figure, & en compoſe la neuviéme en prenant

[r] *L'étymologie de géomantie eſt tirée de* γῆ, terra, *& de* μάντις, vates, *parce que ſes points étoient tracés ſur la terre par les prémiers Géomantiens.*

[s] Nobis in arcto, & inglorius labor. *Tac. annal. l.4.*

[t] *Petr. Apon. de geomant. c.1. Raguſ. de divinat l.2. epiſt.3.*

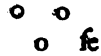
[u] *J'ai vû des perſones très raiſonnables d'ailleurs, ſur leſquelles ces impoſtures faiſoient quelque impreſſion, faute d'être expliquées & connuës. Il ſuffit de les mettre au jour pour en faire ſentir l'abſurdité. C'eſt dans ce deſſein que j'ai entrepris d'expoſer clairement la bizarrerie de l'eſprit humain au ſujet des vains préceptes des ſciences occultes & des exemples fabuleux qui les concernent.*

un ſeul cercle ſi le nombre collatéral eſt impair, & prenant deux cercles ſi le nombre collatéral eſt pair. De la troiſiéme & de la quatriéme figure, il compoſe tout de même la dixiéme; de la cinquiéme & de la ſixiéme, il compoſe l'onziéme; & de la ſeptiéme & huitiéme, il compoſe la douziéme.

Pour parvenir à un jugement dans toutes les formes, il ajoute encore quatre figures, ſçavoir: deux témoins, un arbitre & un ſur-arbitre, ce qui fait en tout ſeize figures. De la neuviéme & de la dixiéme, il compoſe la treiziéme de la même façon que nous venons d'expliquer; de l'onziéme & de la douziéme, il compoſe la quatorziéme; de la treiziéme & de la quatorziéme, il tire la quinziéme; & la ſeiziéme eſt extraite de la prémiére & de la quinziéme.

Il y a ſeize différentes figures qui peuvent réſulter de la différente combinaiſon des petits cercles, & qui ont chacune une ſignification propre, & un rapport aux planétes & aux ſignes. Par exemple.

La figure ſe rapporte au ſoleil, & ſignifie une grande fortune.



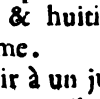
La figure ſe rapporte au bélier, & ſignifie acquiſition.

Quelques figures ſe rapportent aux couleurs, par exemple:

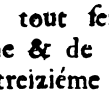
La figure au blanc,

Et la figure au rouge.

On connoît auſſi le ſéxe & l'âge par ces figures.



La figure ſignifie une jeune fille.



Et la figure marque un petit garçon.

Les Géomantiens forment donc leurs jugements de la ſignification combinée des figures, & aidée du rapport aux planétes, & de la valeur numéraire des lettres qui compoſent le nom propre. Ils attendent, diſent-ils, un grand ſecours de l'influence des planétes ſur leur opération. Le ridicule de cette divination eſt aiſé à appercevoir.

La main qui trace les points au hazard eſt-elle conduite par les influences? Pourquoi ce nombre de ſeize lignes & de ſeize figures, ſans en admettre ni plus ni moins? Sur quoi ſont fondées les proprietés des figures, & leur rapport aux planétes, aux conſtellations, ou aux ſignes du Zodiaque? Les Géomantiens attribuent ſouvent à leurs figures des qualités oppoſées à celles que les aſtrologues donnent aux ſignes relatifs à ces figures, & on les trouve perpétuellement en contradiction les uns avec les autres, ou avec eux-mêmes.

C'eſt de cette belle ſcience qu'ont parlé ſérieuſement Pierre d'Apon, ſur-

nommé le conciliateur, Géber, Agrippa, Bartholomée de Parme, Gérard de Crémone, Hannibal Rémond de Vérone, Olivier de Malmesbury, Peucer & quelques autres. Albert le Grand [x] ſemble traiter la Geomantie, comme une ſcience qui peut avoir quelque utilité; mais nous avons déja obſervé qu'on a attribué à Albert le grand pluſieurs ouvrages qui contiennent des puérilités & des ſuperſtitions indignes non ſeulement de cet illuſtre prélat, mais du moins éclairé des philoſophes.

24. Eſpéce d'aſtrologie numérique.

Agrippa [y] voulant rendre les prédictions plus faciles, a donné une méthode purement numérique, pour ſuppléer à l'incertitude du moment de la nativité, aux erreurs des éphémérides, & à toute cette connoiſſance du ciel qui demande beaucoup de travail & d'application. Il enſeigne à trouver la planéte dominante, en calculant les lettres du nom de l'enfant, du pére & de la mére, & diviſant la ſomme totale par neuf. S'il reſte un, c'eſt le ſoleil: s'il reſte deux ou ſept, c'eſt la lune; s'il reſte trois, c'eſt Jupiter; s'il reſte cinq, c'eſt Mercure; s'il reſte ſix, c'eſt Venus; s'il reſte huit, c'eſt Saturne, s'il reſte neuf, c'eſt Mars. Cherchez-vous le ſigne? diviſez la même ſomme par douze. S'il reſte un, c'eſt le lion; s'il reſte deux, c'eſt le verſeau, &c. & Agrippa ajoute une obſervation importante, c'eſt que le nombre impair marque le côté droit, & le nombre pair ſignifie le côté gauche. Il eſt aiſé de connoître par ces préceptes, que les Géomantiens, comme preſque touts les devins, n'emploient les influences céleſtes que comme un prétexte général, & qu'ils ne font intervenir les planétes & les étoiles que par cérémonie & par honneur.

25. Prédictions attribuées aux bons eſprits, ou aux inſpirations de Dieu.

Il ſe répand de temps en temps des prédictions, dont ceux qui les débitent aſſurent, à l'exemple des cabaliſtes, qu'elles partent du commerce des bons eſprits, ou des inſpirations de Dieu même. On ne peut pas nier en général, que ces prédictions ne ſoient poſſibles: mais il y a bien peu d'apparence de vérité. Eſt-il vraiſemblable que Dieu communique à ſes élus pendant qu'ils ſont ſur la terre, la connoiſſance de l'avenir qui eſt ignoré des anges? Le Seigneur n'a pas emploié ce genre de merveilles pour manifeſter la vertu des ſaints; & maintenant que la religion eſt bien établie, le monde n'a plus beſoin de prophéties.

26. Prophéties des papes.

Ces prédictions ſont ordinairement ſuppoſées & publiées aprés les événements. C'eſt ainſi qu'on met ſur le compte de S. Malachie archevêque d'Armach dans le douziéme ſiécle, une ſuite de propheties de touts les papes, depuis Céleſtin II. juſqu'à la fin du monde. Elle ne ſeroit pas bien éloignée ſi l'on s'en rapportoit à ces prédictions; car il n'en reſte plus que dix-neuf. Ces prophéties paſſent pour avoir été fabriquées pendant le conclave de 1590. par les partiſans du cardinal Simoncelli, qui le déſignérent par [z] quelques mots qui avoient rapport à Orviéte ſa patrie. Il fut pape ſous le nom de Gregoire XIV. Les prédictions, juſqu'au temps de ce pontife, ſont aſſez juſtes, étant facile d'être

[x] Hoc eſt quod in ſcientiâ géomantiæ figuræ punctorum ad imagines tales reduci præcipiuntur, quia aliter non ſunt utiles. *D. Albert. Magn. de mineralib. lib. 2. tractatu 3. cap. 3.*

[y] *Agrip. philoſ. occult. liv. 2. cap. 20.*

[z] De antiquitate urbis... Orviéte ſe nomme en Latin urbs vetus.

prophéte après coup ; mais depuis, l'application en eſt extrémement forcée. On cherche le rapport de la prophétie dans le païs du Pape, dans ſon nom & ſurnom, dans ſes armes, dans ſon titre de cardinalat, dans ſa naiſſance, ſes emplois, ſes prélatures, & tant d'autres circonſtances, qu'il ſeroit bien difficile de n'y pas trouver quelque alluſion ou forcée ou naturelle. On trouve dans le dictionaire de Moréri [a] cette ſuite de prophéties avec leurs explications :

Cette prédiction des papes attribuée à S. Malachie, n'eſt pas la prémiére qui ait été divulguée ſur le même ſujet. „ Je voudrois bien, dit Montagne, avoir „ reconnu de mes yeux ces deux merveil- „ les, le livre de Joachim abbé Calabrois, „ qui prédiſoit touts les papes futurs, „ leurs ſurnoms & formes ; & celui de „ Léon l'empereur, qui prédiſoit les em- „ pereurs & patriarches de Gréce. "

27. Prédictions de Savonarole ſur Charles VIII.

Savonarole [b] avoit prédit les conquêtes de Charles VIII. en Italie, & que l'état & gouvernement de Florence ſeroient changés. Il dit à Philippes de Commines, que le Roi à ſon retour en France ſe trouveroit en grand danger, mais que Dieu le conduiroit ; ce qui déſignoit la bataille de Fornouë ; que Charles VIII. n'aïant pas réformé l'égliſe [c], Dieu avoit prononcé contre lui une ſentence qui ſeroit bientôt exécutée ; ce qui fut la prédiction de ſa mort prompte. Il n'y a rien dans ces prédictions de Savonarole, que la politique & le hazard n'aïent pû produire très naturellemet. La ſainteté de la vie, & la droiture des intentions de ce perſonnage ont été ſi douteuſes, que cet exemple n'a aucune force pour prouver les inſpirations divines ſur la connoiſſance de l'avenir.

CHAPITRE HUITIEME.

Des Oracles.

SOMMAIRE.

1. *Oracles les plus renommés.* 2. *De l'oracle de Dodone.* 3. *De l'oracle de Jupiter Hammon.* 4. *De l'oracle de Delphes.* 5. *De l'oracle de Trophonius* 6. *De l'oracle de Claros.* 7. *De l'oracle de Nymphée.* 8. *De l'oracle d'Amphiaraüs. & de pluſieurs autres oracles.* 9. *Des oracles du Péron.* 10. *Bœtiles oracles portatifs.* 11. *Pluſieurs réponſes des anciens oracles.* 12. *Decret du ſenat au ſujet de la naiſſance d'Auguſte.* 13. *L'univers étoit alors rempli de l'attente du Meſſie* 14. *Equivoques des oracles*, 15. *Obſcurité des oracles.* 16. *Des Urim & Thummim.* 17. *De l'Ephod.* 18. *Les faux oracles décrédités par*

[a] *Dict. de Moréri, art.* Malachie. *Arnold de Wion, religieux Bénédictin, eſt le prémier qui ait parlé de ces prophéties dans un ouvrage intitulé,* Lignum vitæ, *qui contient deux parties ; dans la prémiére, il fait deſcendre S. Benoît des Amicians de Rome ; dans la ſeconde, il fait l'hiſtoire des hommes illuſtres de ſon ordre. Il dédia cet ouvrage à Philippe II. roi d'Eſpagne en 1595.*

[b] *Mémoires de Commines, liv. 8. ch. 2.*

[c] Sarebbe preſto punito da dio rigidamente. *Guicciard. l. 2.*

la philoſophie. 19. Oracles reſſorts de politique. 20. Mépris pour les oracles dans les auteurs prophanes. 21. De la ceſſation des oracles. 22. Deux ſortes d'oracles à diſtinguer. 23. Les oracles rendus par les démons n'ont pas ceſſé généralement & en même temps. 24. Les oracles qui étoient des artifices des hommes, n'ont ceſſé qu'avec l'idolâtrie.

IL y a eu peu de ſuperſtitions auſſi célébres, & qui aïent ſéduit les peuples pendant un auſſi grand nombre de ſiécles que les oracles. Dans les traités de paix ou de tréves, les Grecs [a] n'oublioient jamais de ſtipuler la liberté d'aller aux oracles. Aucune colonie n'entreprenoit de nouveaux établiſſements [b], aucune guerre n'étoit déclarée, aucune affaire importante n'étoit commencée ſans avoir auparavant conſulté les oracles.

1. Oracles les plus renommés.

Les plus renommés ont été ceux de Delphes, de Dodone, de Trophonius, de Jupiter Hammon, d'Apollon Clarien. Suivant Hérodote [c], les deux oracles les plus anciens étoient celui de Dodone en Epire, & celui de Jupiter Hammon en Lybie.

2. De l'oracle de Dodone.

Les uns ont attribué les oracles de Dodonne [d] à des chênes, les autres à des colombes. L'opinion de ces colombes prophéteſſes avoit été introduite par l'équivoque d'un mot Theſſalien, qui ſignifioit en même temps colombe & femme. C'eſt ce qui donna lieu à la fable, que deux colombes s'étant envolées de Thébes en Egypte, il y en eut une qui alla dans la Lybie, où elle donna lieu à l'établiſſement de l'oracle de Jupiter Hammon; l'autre s'étant arrêtée ſur les chênes de la forêt de Dodone, apprit aux habitants des lieux voiſins, que l'intention de Jupiter étoit qu'il y eût un oracle en cet endroit. Hérodote [e] explique ainſi cette fable: Il y eut autrefois deux prêtreſſes de Thébes, qui furent enlevées par des marchands Phéniciens. Celle qui fut venduë en Gréce, alla s'établir dans la forêt de Dodone, où les anciens habitants de la Gréce alloient en foule chercher du gland. Elle y éleva une petite chapelle au pié d'un chêne, à l'honneur du même Jupiter dont elle avoit été prêtreſſe. C'eſt là où s'établit peu à peu cet ancien oracle, qui devint ſi fameux dans la ſuite.

La maniére dont ſe rendoient ces oracles de Dodone, eſt fort ſinguliére [f]. Il y avoit un grand nombre de chaudrons ſuſpendus à des arbres auprès d'une ſtatuë de cuivre, auſſi ſuſpenduë avec un fouet à la main. Le vent venant à l'agiter, elle frappoit le prémier de ces chaudrons, & le mettant en mouvement, tous les autres étoient ébranlés, & rendoient un certain ſon qui duroit très long-temps; enſuite de quoi l'oracle parloit.

3. De l'oracle de Jupiter Hammon.

L'oracle de Jupiter Hammon étoit établi dans des déſerts, au milieu des ſables brûlants de l'Afrique. Cet oracle déclara à Alexandre, que Jupiter étoit ſon pére. Après pluſieurs queſtions, ce conquérant aïant demandé ſi la mort de ſon

[a] *Thucydid. liv. 4. ch. 20.*

[b] Quam verò Græcia coloniam miſit in Ætoliam, Aſiam, Ioniam, Siciliam, Italiam, ſine Pythio, aut Dodonæo, aut Hammonis oraculo? aut quod bellum ſuſceptum ab eâ ſine conſilio deorum eſt? *Cic. de divinat. lib. 1. in init.*

[c] *Hérodot. Euterp.*

[d] Nemorumque Jovi quæ maxima frondet
Æſculus, atque habitæ Graiis oracula quercus.
Virgil. Georg. lib. 2.

[e] *Hérodot. Euterp.*

[f] *M. l'abbé Bannier, explicat. hiſtoriq. des fables, entre 2. & 3. p. 242.*

pére étoit ſuffiſamment vengée, l'oracle répondit [g] que la mort de Philippe étoit aſſez vengée, mais que le pére d'Alexandre étoit immortel.

C'eſt à l'occaſion de cet oracle, que Lucain met de grands ſentiments dans la bouche de Caton. Après la bataille de Pharſale, lorſque Céſar commençoit à être le maître du monde, Labiénus diſoit [h] à Caton: Puiſque nous ſommes à portée de conſulter un oracle ſi célébre, apprenons de lui à régler notre conduite pendant cette guerre. Les dieux ne s'expliqueront plus volontiers pour perſonne, que pour Caton. Vous avez toujours été ami des dieux; aïez la confiance d'entretenir Jupiter. Inſtruiſez-vous de la deſtinée du tyran, & du ſort de notre patrie; ſi nous devons conſerver notre liberté, ou perdre le fruit de la guerre; & que c'eſt enfin que cette vertu à laquelle vous vous êtes dévoué, & quelle eſt ſa récompenſe. Caton plein de la divinité qui étoit au dedans de lui, rendit à Labienus une réponſe digne d'un oracle. Sur quoi voulez-vous, Labienus, que je conſulte Jupiter? lui demanderai-je s'il vaut mieux perdre la vie, que la liberté? ſi la vie eſt un bien véritable? ſi la vertu dépend de la fortune? nous avons au dedans de nous, Labienus, l'oracle qui peut répondre à toutes ces queſtions. Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu: ne lui demandons point, qu'il nous répéte ce qu'il a ſuffiſament gravé dans nos cœurs. La vérité ne s'eſt point retirée dans ces déſerts, elle n'eſt point engravée dans ces ſables. Le ſéjour de Dieu c'eſt le ciel, la terre, & la mer, & les cœurs vertueux. Dieu nous parle par

[g] *Quint-Curt. lib. 4. c. 7.*

[h] Maximus hortator ſcrutandi voce deorum
Eventus Labienus erat: ſors obtulit, inquit,
Et fortuna viæ tam magni numinis ora,
Conſiliumque Dei. Tanto duce poſſumus uti
Per Syrtes, belique datos cognoſcere caſus.
Nam cui crediderim ſuperos arcana daturos
Dicturoſque magis quam ſancto vera Catoni?
Certè vita tibi ſemper directa ſupernas
Ad leges, ſequeriſque Deum; datur ecce loquendi
Cum Jove libertas; inquire in fata nefandi
Ceſaris, & patriæ venturos excute mores:
Jure ſuo populis uti legumque licebit,
An bellum civile pereat? tua pectora ſacrâ
Voce reple: duræ ſaltem virtutis amator,
Quære quid eſt virtus, & poſce exemplar honeſti.
Ille Deo plenus, tacitâ quem mente gerebat,
Effudit dignas adytis è pectore voces.
Quid quæri, Labiene, jubes? an liber in armis
Occubuiſſe velim potiùs quam regna videre?
An ſit vita nihil, vel longa an differat ætas?
An noceat vis ulla bono? fortunaque perdat
Oppoſitâ virtute minas? laudandaque velle
Sit ſatis, & nunquam ſucceſſu creſcat honeſtum?
Scimus, & hæc nobis non altius inſeret Hammon.
Hæremus cuncti ſuperis, temploque tacente,
Nil facimus non ſponte dei, nec vocibus ullis
Numen eget, dixitque ſemel naſcentibus autor
Quidquid ſcire licet; ſteriles nec legit arenas,
Ut caneret paucis, merſitque hoc pulvere verum.
Eſtne Dei ſedes, niſi terra, & pontus, & aër,
Et cœlum, & virtus? ſuperos quid quærimus ultra?
Jupiter eſt, quodcunque vides, quocunque moveris.
Sortilegis egeant dubii, ſemperque futuris

tout ce que nous voïons, par tout ce qui nous environne. Que ceux qui ſont chancelants, & ſujets à varier, ſuivant les événements, aïent recours aux oracles. Pour moi je trouve dans la nature tout ce qui peut inſpirer la plus conſtante réſolution, puiſque l'homme lache ne peut éviter la mort. Jupiter ne nous en diroit pas davantage. Caton parla ainſi, & quitta ces régions, ſans conſulter l'oracle.

4. L'oracle Delphes.

Diodore de Sicile, Plutarque, & pluſieurs autres auteurs [i] rapportent qu'un troupeau de chévres découvrit l'oracle de Delphes, ou d'Appollon Pythien. Lorſque quelque chévre s'étoit approchée de la caverne, & avoit reſpiré l'air qui en ſortoit, elle revenoit en faiſant pluſieurs bonds, & ſa voix rendoit un ſon extraordinaire: ce qui aïant été obſervé par les bergers, ils allérent y regarder & furent ſaiſis d'une fureur qui les faiſoit ſauter & prédire l'avenir. Plutarque nous a conſervé le nom du berger, au quel appartenoit le troupeau de chévres, qui fit la découverte de l'oracle. Il ſe nommoit Corétas. Un garde de Demetrius s'étant approché trop près de l'embouchure de la caverne, fut ſuffoqué par la force de l'exhalaiſon qui en ſortoit, & mourut ſubitement. L'orifice ou le ſoupirail de cet antre étoit couvert d'un trépié conſacré à Apollon, ſur lequel les prêtreſſes appellées Pythies s'aſſoïoient pour ſe remplir de la vapeur prophétique, & concevoir l'eſprit de divination, & la fureur qui leur faiſoit connoître l'avenir, & le prédire en vers Grecs Héxamétres. Une Pythie [k] fut ſi exceſſivement tourmentée de cette vapeur, & elle ſouffrit de ſi violentes convulſions, que les prêtres s'enfuirent, & qu'elle mourut peu de temps après.

5. De l'oracle de Trophonius.

Pauſanias [l] décrit les cérémonies qui ſe pratiquoient pour conſulter l'oracle de Trophonius. Tout homme qui étoit deſcendu dans ſon antre ne rioit de ſa vie. Ce fut l'occaſion de dire en proverbe [m] de ceux qui avoient l'air triſte: Il a conſulté Trophonius. Platon [n] rapporte qu'Agaméde & Trophonius aïant bâti le temple d'Apollon, & aïant demandé au dieu pour récompenſe, ce qu'il eſtimoit de plus avantageux aux hommes, ces deux fréres moururent dans la nuit qui ſuivit cette priére. Pauſanias [o] fait un récit fort different. Dans le palais que ces deux fréres conſtruiſirent pour le roi Hyrieüs, ils ajuſtérent une pierre de maniére, qu'elle pouvoit s'enlever, & la nuit ils entroient par là pour voler les thréſors qui y étoient enfermés. Le prince qui voïoit diminuer ſon or, ſans que les ſerrures ni les cachets fuſſent rompus, dreſſa des piéges autour de ſes coffres; & Agaméde s'y trouvant arrêté, Trophonius lui coupa la tête, de peur qu'il ne le découvrît. Comme Trophonius diſparut dans le moment, on publia que la terre l'avoit englouti au même endroit [p], & l'impie ſuperſtition alla juſqu'à mettre ce ſcélérat au rang des

---

Caſibus ancipites. Me non oracula certum,
Sed mors certa facit. Pavido fortique cadendum eſt.
Hoc ſatis eſt dixiſſe Jovem. Sic ille profatur,
Servatâque fide templi, diceſſit ab aris,
Non exploratum populis Hammona relinquens. *Luca. lib. 9.*

[i] *Diod. Sic lib. 16 Plutarch. de oraculor. defectu Cæl. Rhodig lib. 8. c. 16. M. de Fontenelle, hiſt des oracles.*
[k] *Plutarch. de oraculor. defectu.*
[l] *Pauſan. in Bœotic.*
[m] In antro Trophonii vaticinatus eſt.
[n] *Plat. in Axioch.*
[o] *Pauſan. in Bœotic.*
[p] *Hiſt. de l'acad. des bell. lettr. t. 1. p. 45.*

dieux, & à conſulter ſon oracle avec des cérémonies également pénibles & myſtérieuſes.

6. De l'oracle de Claros.

Tacite [q] parle ainſi de l'oracle d'Apollon Clarien: Germanicus alla conſulter l'oracle de Claros. Ce n'eſt point une femme, qui y rend les oracles comme à Delphes, mais un homme qu'on choiſit dans certaines familles, & qui eſt preſque toujours de Milet. Il ſuffit de lui dire le nombre, & les noms de ceux qui viennent le conſulter: enſuite il ſe retire dans une grotte, & aïant pris de l'eau d'une ſource qui y eſt cachée, il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'eſprit, quoique cet homme le plus ſouvent ſoit très ignorant.

7. De l'oracle de Nymphée.

Dion Caſſius [r] explique la maniére, dont l'oracle de Nymphée en Epire rendoit ſes réponſes. Celui qui le conſultoit prenoit de l'encens, & après avoir fait ſes priéres, il jettoit cet encens dans le feu. Si l'on devoit obtenir ce que l'on ſouhaitoit, l'encens étoit d'abord embraſé, & même en cas qu'il ne fût pas tombé dans le feu, la flamme le pourſuivoit & le conſumoit. Mais ſi la choſe ne devoit pas réüſſir, l'encens n'approchoit pas du feu, ou quand il tomboit dans la flamme, il s'en retiroit & la fuïoit. Cela arrivoit ainſi pour prognoſtiquer l'avenir, à l'égard de tout ce qu'on pouvoit demander, à l'exception de la mort & du mariage, ſur leſquels il n'étoit pas permis de faire des queſtions.

Ceux qui conſultoient l'oracle d'Amphiaraüs [s], couchoient ſur les peaux des victimes, & recevoient les réponſes de l'oracle en ſonge. Virgile [t] atteſte la même choſe de l'oracle de Faunus en Italie. 8. De l'oracle d'Amphiaraüs, & de pluſieurs autres oracles.

Il y avoit encore d'autres oracles fort anciens, comme celui de Mars, dont il eſt fait mention dans [u] Denys d'Halycarnaſſe, celui de Podalirius, dont Lycophron parle dans le poëme de Caſſandre, & pluſieurs autres.

L'oracle de Sérapis rendoit ſes réponſes en ſonge, comme ceux de Faunus, & d'Amphiaraüs. Pendant la derniére maladie d'Alexandre à Babylone [x], les principaux chefs de ſon armée allérent paſſer une nuit dans le temple de Sérapis, pour conſulter la divinité s'il ſeroit plus avantageux de tranſporter Alexandre dans le temple. Il leur fut répondu en ſonge, qu'il valoit mieux ne le point tranſporter; & peu de temps après ce conquérant expira. Les magiſtrats de Sparte couchoient dans le temple de Paſiphaé, pour être inſtruits en ſonge de ce qui concernoit le bien public.

Eunapius a écrit que le philoſophe Oedeſius reçut en ſonge un oracle d'une maniére bien ſinguliére [y]. Il le trouva à ſon reveil écrit dans ſa main gauche, en vers héxamétres. Cet oracle lui promettoit une grande renommée, ſoit qu'il demeurât dans les villes ſoit qu'il ſe retirât à la campagne.

Un gouverneur de Cilicie [z] qui avoit peu de foi aux oracles, & qui étoit

[q] *Tacit. annal. lib. 2.*
[r] *Dio Caſſ. lib. 41.*
[s] *Pauſan. in Attic.*
[t] Huc Italæ gentes, omniſque Oenotria tellus
In dubiis reſponſa petunt, huc dona ſacerdos
Contulit, & cæſarum ovium ſub nocte ſilenti
Pellibus incubuit ſtratis, ſomnoſque petivit.
Multa modis ſimulachra videt volitantia miris,
Et varias audit voces, fruiturque deorum
Colloquiis. *Virgil. Æneid. lib. 7.*
[u] *Denys d'Halycarn. antiq. liv. 1.*
[x] *Arrian. de expedit. Alex. lib. 7.*
[y] *Eunapius de vitis philoſopher. in Oedeſio.*
[z] *Plutarq. de la ceſſation des oracl.*

étoit toujours environné d'Epicuriens incrédules, envoïa un billet cacheté à l'oracle de Mopſus, demandant une de ces réponſes que l'on recevoit en ſonge. Le meſſager chargé du billet le lui rapporta cacheté, dans le même état, n'aïant point été ouvert; & lui dit qu'il avoit vû en ſonge un homme fort bien fait, qui lui avoit dit, Noir, ſans rien ajoûter autre choſe. Alors le gouverneur ouvrit le billet, & fit voir qu'il demandoit à la divinité, s'il ſacrifieroit un taureau blanc ou noir.

Dans le temple de la déeſſe de Syrie, lorſque la ſtatuë d'Appollon [a] veut rendre des oracles, elle ſe remuë ſur ſon piè d'eſtal; alors les prêtres la mettent ſur leurs épaules; ſans cela elle ſuëroit, & s'agiteroit d'elle-même. Elle les pouſſe & les tourne de touts côtés, & le grand prêtre l'interrogeant ſur toute ſorte d'affaires, ſi elle refuſe ſon conſentement, elle fait reculer les prêtres, ſi elle conſent, elle les fait avancer.

On lit [b] dans la ſainte écriture, que le roi Ochoſias envoïa conſulter Béelzébuth, pour ſçavoir s'il guériroit de ſa maladie.

9. Des oracles du Pérou, & parmi les Cannibales.

Les ſtatuës des dieux dans le Pérou [c], qui étoient de pluſieurs figures étranges, & dont il y en avoit d'effroïables, ſervoient à rendre les oracles dans leurs pagodes, comme les oracles de la Gréce.

Montanus ajoute [d] que parmi les Cannibales qui habitent la partie méridionale de l'Amérique, le diable rend ſes oracles par des oſſements de morts envéloppés dans du coton.

Le faux Orphée [e], ou Onomacrite dit que la pierre appellée Siderités (après que celui qui l'interroge s'eſt préparé par l'abſtinence & le bain) répond aux queſtions qu'on lui fait ſur l'avenir. Les pierres nommées Bœtiles étoient [f] comme de petits oracles portatifs.

10. Bœtiles oracles portatifs.

Les Platoniciens avoient une grande vénération pour les oracles, qu'ils attribuoient aux démons. Les Epicuriens, les Cyniques, les Péripateticiens en faiſoient fort peu de cas.

11. Pluſieurs réponſes des anciens oracles.

Pluſieurs réponſes des anciens oracles ſont venuës juſqu'à nous. Laïus, roi de Thébe en Bœotie, & plus ancien que le ſiége de Troïe, reçut de l'oracle cette réponſe: Prends garde d'avoir un fils, car il te maſſacrera, & il remplira ton palais de ſang. De-là s'enſuivirent l'expoſition & les malheurs d'Oedipe, puni rigoureuſement par les dieux, des crimes [g] aux quels il n'avoit jamais donné ſon conſentement.

La prêtreſſe de Delphes appella Lycurgue [h] ami des dieux, & dieu plutôt qu'homme. Long-temps après elle donna à Socrate le titre du plus ſage de touts les hommes.

Daphidas le Grammairien [i] fut puni d'avoir voulu ſe mocquer de la Pythie, en lui demandant s'il retrouveroit bientôt ſon cheval qu'il n'avoit pas perdu. Apollon lui fit répondre qu'il le retrouveroit bientôt. Peu de temps après, Attalus fit mourir Daphidas, dans un lieu appellé le cheval.

L'oracle conſulté par les Athéniens

[a] *Lucien de la déeſſe de Syrie.*
[b] *Regum lib. 4. c. 1.*
[c] *Montanus, p. 307. Le monde enchanté de Bekker, liv. 1. ch 10.*
[d] *Le monde enchanté de Bekker, liv. 1. ch. 10.*
[e] *Orph. de lapidib.*
[f] *Diſſertat. de M Falconet, dans les mémoir. de l'acad. des bell. lettr. t. 6.*
[g] *Sophocle. Sénéque le tragique. Corneille. M de Voltaire.*
[h] *Hérodot. Clio.*
[i] *Val. Max. lib. 1. c. 8.*

[k] aïant répondu, que l'armée dont le chef périroit ſeroit victorieuſe. Codrus roi d'Athénes ſe déguiſa en païſan, & ſe fit tuer par les ennemis.

Les Meſſéniens, étant en guerre [l] contre les Lacédémoniens, l'oracle répondit aux prémiers, que pour obtenir la victoire, ils immolaſſent une fille du ſang le plus noble. Auſſitôt on tira au ſort les noms de toutes les filles du ſang roïal. Le ſort tomba ſur la fille de Lyciſcus. Le devin Epébole la rejetta. Ariſtodéme offrit la ſienne. Son fiancé ſoutint qu'elle n'étoit plus vierge. Le pére en fureur la tua ſur le champ, & lui ouvrit le ſein, pour juſtifier qu'elle étoit vierge. Epébole prétendit que c'étoit un meurtre, & non un ſacrifice. Mais Euphaës roi des Meſſéniens, & touts les Epitides furent d'avis que l'oracle étoit accompli, & les dieux ſatisfaits. Les Lacédémoniens en furent ſi conſternés, que leurs rois demeurérent campés pendant ſept ans, ſans oſer préſenter la bataile. Ce fut alors qu'ils envoïérent à leurs femmes de jeunes ſoldats, pour avoir des enfants, & renouveller la jeuneſſe de Lacédémone, & de là ſont venus les Parthéniens, qui ont fondé Tarente. Enfin la ſanglante journée d'Ithome arriva, les Lacédémoniens furent battus, leur Roi Théopompe fait priſonnier fut immolé à Jupiter, avec trois cents Lacédémoniens.

L'oracle [m] conſulté par les fils de Tarquin le ſuperbe, accompagnés de Brutus, répondit que celui qui embraſſeroit le prémier ſa mére auroit à Rome une autorité ſouveraine. Brutus, qui juſques-là avoit contrefait le ſtupide pour ſe garantir des embuches de la tyrannie, pénétra le ſens de l'oracle & il l'accomplit, en ſe laiſſant tomber, pour baiſer la terre la mére commune de touts les hommes.

Un ancien oracle portoit [n], que le nœud Gordien ne pourroit être dénoué, que par le vainqueur de l'Aſie. Ce nœud fut préſenté à Aléxandre, en preſence d'un grand nombre de Phrygiens, & de Macédoniens. Les uns craignoient qu'il ne le dénouât, les autres qu'il ne hazardât ſa réputation. Aléxandre n'en pouvant découvrir le commencement ni la fin, Qu'importe, dit il, comment on le dénoue, & le trancha d'un coup d'épée.

Après la mort d'Aléxandre, on publia un oracle, par lequel il étoit prédit, que le lieu de ſa ſépulture ſeroit le plus heureux de l'univers, & que l'empire y ſeroit attaché. Touts les chefs ſe diſputoient, à qui auroit les précieux reſtes de ce conquérant; Perdiccas vouloit qu'on les tranſportât en Macédoine. Ptolémée l'emporta [o], & après deux ans de préparatifs, le corps d'Aléxandre fut tranſporté en grande pompe de Babylone en Egypte, dépoſé prémiérement à Memphis, & mis dans un monument à Aléxandrie. Le cercueil d'or où il étoit enfermé aïant été enlevé par Seleucus Cybioſactés [p], ſes os furent mis dans une chaſſe de verre. Octavien Céſar, qui fut depuis ſurnommé Auguſte [q], viſita ce tombeau avec de grands témoignagnes de reſpect, avant que de quitter Alexandrie.

---

[k] *Juſtin. lib.* 2.
[l] *Pauſan. in Meſſaniac.*
[m] *Tit. Liv. lib.* 1.
[n] *Q. Curt. lib.* 3.
[o] *Prideaux, hiſt. des Juifs, t.* 2. *part.* 1. *liv* 8. *p.* 488.
[p] *Strab. lib.* 17.
[q] *Suet. in Octav. c.* 18. *Dio Caſſ. lib.* 51.

12. Secret du mal au sujet de la naissance d'Auguste.

Suétone [r] à écrit que quelques mois avant la naissance d'Auguste, il se répandit un oracle portant que la nature travailloit à la production d'un roi, qui seroit le maître de l'empire Romain ; que le sénat effraïé avoit défendu d'élever aucun des enfants mâles qui naîtroient cet année-là, mais que les sénateurs dont les femmes étoient grosses, eurent le crédit d'empêcher que l'arrêt ne fût inscrit dans les registres publics. Il semble que la prédiction, dont Auguste n'étoit que le type, regardât la naissance de Jesus-Christ roi spirituel de tout le monde, ou que le malin esprit voulût en suggérant ce decret rigoureux au sénat, disposer Hérode par cet exemple à tendre au Messie les embuches dans lesquelles [s] ce tyran fit périr tous les enfants, qui n'avoient que deux ans, & au dessous. L'univers étoit alors rempli de l'attente prochaine du Messie. On voit par la quatriéme éclogue de Virgile, que ce poëte applique au fils du consul Asinius Pollion les prophéties, qui de la bouche des Juifs avoient alors passé dans celle des nations étrangéres. Cet enfant, l'objet de la flatterie de Virgile, mourut [t] neuf jours après sa naissance. Tacite [u], Suétone [x], & Joseph [y] l'historien appliquerent à Vespasien les prophéties qui regardoient le Messie.

13. L'univers étoit alors rempli de l'attente du Messie.

14. Equivoques des oracles.

Crœsus aïant reçu de la Pythie cette réponse [z], qu'en traversant le fleuve Halys il détruiroit un grand empire, il entendit l'empire de son ennemi, au lieu qu'il détruisit son propre empire. L'oracle consulté par Pyrrhus rendit une réponse [a], qui pouvoit également s'entendre de la victoire de Pyrrhus, & de la victoire des Romains ses ennemis. L'équivoque dépendant de la construction de la langue latine, ne peut être exprimé en notre langue, qui a bien plus de netteté.

15. Obscurité des oracles.

Les oracles étoient toujours si obscurs, qu'on n'en comprenoit la signification qu'après l'événement. Et il y a bien de l'apparence que la plûpart de ces anciens oracles, ont été inventés, ou rajustés après coup. La Pythie avertit Crœsus [b] de se garder du mulet. Le roi de Lydie ne comprit rien à cet oracle, qui désignoit Cyrus issu de deux nations différentes, des Médes par Mandane sa mére, fille d'Astyage ; & des Perses par son pére Cambyse, dont la race avoit beaucoup moins de grandeur & d'élévation.

Le poëte Eschyle à qui il avoit été prédit [c] par un oracle, qu'à un jour marqué il auroit la tête cassée par la chûte de quelque corps solide & pesant qui tomberoit d'en haut, croïoit se mettre en sûreté, étant au grand air

[r] *Suet. in Octav. c.* 94.

[s] *Matth. c.* 2. *Macrobe auteur Payen rapporte ce fait d'une maniére conforme à l'évangile. Macrob. Saturnal. l.* 2. *c.* 4.

[t] *Serv. comment. in Eclog.* 4. *Virgil.*

[u] Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique è Judæâ rerum potirentur, quæ ambages Vespasianum ac Titum prædixerant. *Tac. hist. lib.* 5.

[x] *Suet. in Vespas. c.* 4.

[y] *Joseph dans sa vie écrite par lui-même.*

[z] Κροῖσος Ἅλυν διαβὰς μεγάλην ἀρχὴν καταλύσει.

[a] Aïote, Æacida, Romanos vincere posse. *S. Hieronym. in Isaiæ, c.* 42.

[b] *Herodot. Clio.*

[c] Ingenium est ei (aquilæ) testudines raptas frangere é sublimi jaciendo : quæ sors interemit poëtam Æschylum prædictam fatis, ut ferunt, ejus diei ruinam securâ cœli fide caventem. *Plin. lib.* 10. *c.* 3. *Suid. in voce* Αἰσχύλος.

en pleine campagne, où il n'avoit que le ciel au deſſus de ſa tête; mais un aigle qui tenoit une tortuë dans ſes ſerres, prit la tête chauve d'Eſchyle pour une pierre, & jetta de toute ſa force la tortuë contre ſa tête pour l'y briſer, & la manger enſuite. Le poëte eut la tête caſſée, & l'oracle fut accompli.

L'oracle avoit annoncé à Denys l'ancien, tyran de Syracuſe [*d*], qu'il mourroit lorſqu'il ſeroit vainqueur de ceux qui valoient mieux que lui. Il interprétoit cette prédiction de quelque victoire ſur les Carthaginois, qu'il croïoit meilleurs ſoldats que les Siciliéns; & dans cette penſée il donnoit touts ſes ſoins à entretenir la paix: mais à peine eut-il reçu la nouvelle qu'une tragédie qu'il avoit compoſée avoit remporté le prix, qu'il mourut, lorſqu'il venoit de vaincre de meilleurs poëtes que lui.

Philippe fut averti [*e*] par l'oracle de Delphes de prendre garde au chariot. Non ſeulement il s'éloignoit avec une grande attention de toute ſorte de chariots, & avoit entiérement renoncé à leur uſage, mais il évitoit même un lieu de la Bœotie qui étoit nommé le chariot. L'oracle fut accompli malgré ſes précautions; il fut aſſaſſiné par Pauſanias, & percé d'une épée, ſur la garde de laquelle étoit gravé un chariot. Pyrrhus aïant pris Argos [*f*] d'aſſaut, apperçut dans la place publique un loup & un taureau de bronze, qui paroiſſoient prêts à ſe battre. Cette vûë rappella dans ſon eſprit un ancien oracle, qui lui avoit prédit que ſa deſtinée étoit de mourir, lorqu'il verroit un loup combattre contre un taureau. Quelques heures après, il fut bleſſé à mort d'un coup de thuile qui lui fut jettée par une femme.

Seleucus qui étoit reſté le dernier des capitaines d'Alexandre, aïant paſſé en Macédoine pour s'en emparer, après la défaite & la mort de Lyſimachus, il rencontra un autel dont on lui dit que le nom étoit Argos. Il ſe ſouvint [*g*] alors d'un oracle qui l'avoit averti d'éviter Argos, & dont il avoit fait l'application à la ville d'Argos. Pendant qu'il faiſoit diverſes queſtions ſur cet autel, Ptolémée Ceraunus le poignarda.

Néron eut pour réponſe de l'oracle de Delphes, qu'il ſe donnât bien de garde des ſoixante-treize ans. Il croïoit être à l'abri de tout danger [*h*] juſqu'à cet âge, mais ſe trouvant abandonné de tout le monde, & entendant proclamer empereur Galba qui étoit âgé de ſoixante-treize ans, il connut la tromperie de l'oracle.

Un autre oracle avoit prédit que celui qui feroit mourir ſa mere [*i*], ſeroit le dernier Empereur de la famille des Céſars; ce qui fut vérifié dans Néron.

Trajan voulut [*k*] ſonder l'oracle d'Héliopolis par un billet blanc cacheté; mais l'oracle ſans ouvrir le billet, connut la vérité, & ordonna que pour toute réponſe on reportât un papier blanc à l'empereur. Trajan revint à conſulter l'oracle ſérieuſement ſur la guerre contre les Parthes; & l'oracle fit prendre un ceps de vigne, qui étoit une des offrandes de ſon temple, & l'envoia à l'empereur rompu par mor-

---

[*d*] *Diod. Sic. lib.* 15.

[*e*] *Val. Max. lib.* 1. *c* 8. *Cic. de fato. Plutarch. in Alex.*

[*f*] *Plutarch. in Pyrrh.*

[*g*] *Juſtin. lib.* 17. *Appian. in Syriac. Memnon. ap. Phot biblioth. cod* 224. *Pauſan. in Attic.*

[*h*] *Suet. in Ner. c.* 10.

[*i*] Ἔσχατος Αἰνειάδαν μητροκτόνος ἥγεμονεύσει

[*k*] *Macrob. Saturnal. lib.* 1, *c.* 23.

ceaux. Trajan mourut dans cette expédition, & ſes os furent rapportés à Rome. Le ceps de vigne rompu pouvoit ſe rapporter à toute ſorte d'événements.

Septime Sévére, Peſcennius Niger, & Clodius Albinus diſputant l'empire, on conſulta Delphes, pour ſçavoir lequel des trois étoit à ſouhaiter pour le bien public. L'oracle répondit [*l*]: Le noir eſt le meilleur, l'Africain eſt bon, le blanc eſt le pire. Le noir & le blanc déſignoient Peſcennius Niger & Clodius Albinus; on reconnoiſſoit à l'Africain, Septime Sévére originaire d'Afrique. On demanda qui demeureroit le maître? Il fut répondu [*m*]: Le ſang du noir & du blanc ſera verſé; l'Africain gouvernera le monde. L'oracle interrogé combien ſon régne dureroit, répondit [*n*]. Il montera ſur la mer d'Italie avec vingt vaiſſeaux. L'oracle donnoit à entendre un régne de vingt ans, & il ſe réſervoit une reſtriction obſcure par ces paroles qui étoient ajoutées, ſi cependant un vaiſſeau peut traverſer la mer.

S. Jérôme obſerve [*o*] que ſi les démons diſent quelque vérité, ils y joignent toujours le menſonge, & qu'ils emploient des expreſſions ſi ambiguës, qu'elles peuvent également s'appliquer aux événements contraires.

16. Des Urim & Thummim.

Pendant que les faux oracles des démons trompoient les peuples idolâtres, la vérité étoit retirée chez le peuple de Dieu. Les Septante ont interprété Urim & Thummim, manifeſtation [*p*] & vérité: ce qui exprime la différence de ces oracles divins, des oracles faux & ambigus des démons. Il eſt dit au livre des nombres [*q*], qu'Eléazar ſucceſſeur d'Aaron, interrogera Urim ſelon la forme, & que ſuivant la réponſe on ſe déterminera.

17. De l'éphod.

L'éphod appliqué ſur le vêtement ſacerdotal du grand prêtre à l'endroit de la poitrine, étoit une piéce d'étoffe couverte de douze pierres prétieuſes, ſur leſquelles les noms des douze tribus étoient gravés. Il n'étoit permis de conſulter le Seigneur par Urim & Thummim, que pour le roi, le préſident du Sanhédrin, le général d'armée, & autres perſonnes publiques, & ſur des affaires qui regardoient l'intérêt général de la nation. Si la choſe devoit réüſſir, les pierres de l'éphod [*r*] rendoient une brillante lumiére, ou le grand prêtre inſpiré prédiſoit [*s*] le ſuccès. Joſeph l'hiſtorien qui naquit trente ans après Jeſus-Chriſt, dit qu'il y avoit deux cents ans que les pierres de l'éphod ne répondoient plus aux conſultations par cet éclat extraordinaire.

La ſainte écriture [*t*] nous apprend ſeulement qu'Urim & Thummim étoit quelque choſe que Moyſe mit dans le pectoral du grand prêtre. Quelques Rabbins par des conjectures téméraires, ont crû que c'étoit deux

[*l*] Optimus eſt Fuſcus, bonus Afer, peſſimus Albus.
Spartian. in Peſcenn. Nigro.

[*m*] Fundetur ſanguis Albi, Nigrique minantis,
Imperium mundi Pœnâ reget urbe profectus.

[*n*] Bis denis Italum conſcendet navibus æquor,
Si tamen una ratis tranſiliat pelagus.
M. de Fontenelle, hiſt. des orac.

[*o*] Hoc ſciendum quod ſemper mendacium junxerint veritati, & ſic ſententias temperarint, ut ſeu boni ſeu mali quid accidiſſet, utrumque poſſet intelligi.
S. Hieronym. in Iſai. c. 42.

[*p*] Δήλωσις καὶ ἀλήθεια.

[*q*] *Numer c. 27.*

[*r*] *Joſeph. antiq. liv. 3. c. 9. Philon Juif, de la monarchie, v. 30. liv. 2.*

[*s*] *Eſdr. c. 2. Nehem c. 7.*

[*t*] *Exod. c. 28. v. 30 Leviticc. 8. v. 8.*

petites ſtatuës cachées dans la capacité du pectoral ; d'autres, le nom ineffable de Dieu, gravé d'une maniére myſtérieuſe. Sans vouloir découvrir ce qui ne nous a pas été expliqué, on doit entendre par Urim & Thummim l'inſpiration divine attachée au pectoral conſacré.

Pluſieurs paſſages [u] de la ſainte écriture conduiſent à croire qu'il ſortoit une voix articulée du propitiatoire, ou ſaint des ſaints, au de là du voile du tabernacle, & que cette voix ſe faiſoit entendre au grand prêtre.

Si les Urim & Thummim ne rendoient point de réponſe, c'étoit ſigne de la colére de Dieu. Saül abandonné de l'eſprit du Seigneur, le conſulta en vain, & n'obtint [x] aucune ſorte de réponſe. Il paroît par l'évangile de S. Jean [y], que du temps de Jéſus-Criſt, l'exercice du ſouverain ſacerdoce donnoit encore le don de prophétie.

18. Les faux oracles décrédités par la philoſophie.

Les faux oracles ont perdu leur crédit [z], à meſure que les hommes ont été inſtruits & éclairés par la philoſophie. Chryſippe remplit un volume entier d'oracles faux ou ambigus. Oenomaüs, pour ſe venger de quelque oracle qui l'avoit trompé, fit une compilation des oracles, pour en montrer le ridicule & la vanité. Euſébe [a] a conſervé quelques fragments de cette critique des oracles par Oenomaüs. Je pourrois, dit Origéne [b], me ſervir de l'autorité d'Ariſtote & des Péripatéticiens, pour rendre la Pythie fort ſuſpecte. Je pourrois tirer des écrits d'Epicure & de ſes ſectateurs, une infinité de choſes qui décréditeroient les oracles, & je ferois voir que les Grecs eux-mêmes n'en faiſoient pas grand cas.

19. Oracles uſités de la politique.

La réputation des oracles diminua beaucoup lorſqu'ils devinrent un artifice de la politique. Thémiſtocle [c] voulant engager les Athéniens à quitter Athénes, & à s'embarquer pour être plus en état de réſiſter à Xerxés, fit rendre par la Pythie un oracle, qui leur commandoit de ſe réfugier dans des murailles de bois.

Démoſthéne diſoit que la Pythie philippiſoit, pour faire entendre qu'elle étoit gagnée par les préſents de Philippe. Cléoméne ſuborna [d] la prêtreſſe de Delphes, pour déclarer que Démarate roi de Lacédémone n'étoit pas fils d'Ariſton. Lyſandre corrompit [e] les prêtres de Delphes, & les fit entrer dans le projet qu'il avoit formé de changer le gouvernement de Sparte, & d'ôter le droit de ſuccéder à la couronne, aux deux branches des Héraclides qui en étoient en poſſeſſion.

Dans la concurrence comique qui eſt décrite par Ariſtophane [f], entre Cléon général des armées Athéniennes, & Agoracrite charcutier, à qui ſéduira le mieux le peuple, un des artifices des deux compétiteurs, eſt de produire à l'envi l'un de l'autre, des

---

[u] *Judic. c. 1. v. 1. & 2. & c. 20. v. 18. 23. & 28.*
Reg. lib. 1. c. 10. v. 22. & c. 23. v. 2. 4. 11. 12. & c. 30. v. 7. & 8.
Reg. l. 2. c. 2. v. 1. & c. 5. v. 19. & 23.

[x] Conſuluitque Dominum (Saül) & non reſpondit ei neque per ſomnia neque per ſacerdotes, neque per prophetas, *Reg.* lib. 1. c. 28. v. 6.

[y] *Joann. c. 11. v. 50. & 51. & c. 18. v. 13. & 14.*
[z] *Minut. Felic. Octav.*
[a] *Euſeb. præpar. evangel. l. 6. c. 6.*
[b] *Orig. contr. Celſ. lib. 7.*
[c] *Plutarch. in Themiſtocl. Herodot. lib. 7.*
[d] *Herodot. Clio.*
[e] *Plutarch. in Lyſandr.*
[f] *Ariſtoph. dans les chevaliers act. 3.*

oracles pour en impoſer à leurs citoïens.

Sur le mariage d'Auguſte avec Livie, l'oracle répondit [g] que jamais les mariages n'étoient plus heureux, que lorſqu'on épouſoit une perſonne déja groſſe:

20. Mépris des oracles chez les auteurs profanes.

Cicéron [h] témoigne que les oracles étoient tombés dans le dernier mépris, non ſeulement de ſon temps, mais depuis pluſieurs ſiécles; que la cauſe de cette décadence des oracles étoit attribuée à l'épuiſement des exhalaiſons de la terre, qui excitoient anciennement l'eſprit de la Pythie à prophétiſer; qu'à un pareil raiſonnement, on croiroit qu'il s'agit de quelque vin éventé, ou de quelque viande moiſie.

Long-temps avant Cicéron [i], Euripide avoit dit que les prédictions des oracles étoient frivoles & pleines de menſonges. Et au ſujet de l'oracle qui avoit prédit que la guerre du Péloponnéſe dureroit trois fois neuf ans ou vingt-ſept ans, Thucydide [k] remarque qu'il n'y a guéres que cet oracle qui ait eu une vérité conſtante & ſolide.

21. De la ceſſation des oracles.

La ceſſation des oracles eſt atteſtée par pluſieurs auteurs prophanes, comme Strabon [l], Juvénal [m], Lucain [n] & autres. Plutarque [o] en attribuë la cauſe, tantôt à ce que les bienfaits des dieux ne ſont pas éternels, comme eux; tantôt à ce que les génies qui préſidoient aux oracles ſont ſujets à la mort; tantôt à l'épuiſement des exhalaiſons de la terre.

Suidas [p], Nicéphore [q] & Cédréne [r] ont rapporté, qu'Auguſte conſultant l'oracle de Delphes, il n'en tira que cette réponſe: L'enfant Hébreu a qui touts les dieux obéïſſent, me chaſſe d'ici, & me renvoie dans les enfers. Sors de ce temple ſans parler. Suidas ajoute qu'Auguſte dédia un autel dans le capitole, avec cette inſcription: Au fils aîné de Dieu. Malgré ces témoignages, la réponſe de l'oracle de Delphes à Auguſte paroît fort ſuſpecte. Cédréne cite Euſebe ſur cet oracle qui ne s'y trouve point aujourd'hui; & le voïage d'Auguſte en Gréce précéda de plus de dix-huit ans la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Suidas [s] & Cédréne [t] ont rapporté un ancien oracle rendu à Thulis roi d'Egypte, de l'authenticité duquel il n'eſt pas moins permis de douter. Ce roi aïant conſulté l'oracle de Sérapis, pour ſçavoir s'il y avoit jamais eu, & s'il y auroit jamais quelqu'un

---

[g] Idque deûm ſortes & Apollinis antra dederunt
Conſilium, nunquam melius nam cedere tædas
Reſponſum eſt, quam cùm prægnans nova nupta jugatur.
S. Prudent l. 1. contr. Symmac.

[h] Cur iſto modo jam oracula Delphis non eduntur, non modò noſtrâ ætate, ſed jam diu, ut nihil poſſit eſſe contemptius? hoc loco cùm urgentur, evanuiſſe aïunt, vetuſtate vim loci ejus, unde anhelitus ille terræ fieret, quo Pythia mente incitata oracula ederet; de vino aut ſalſamento putes loqui, quæ evaneſcunt vetuſtate. *Cic. de divinat. l. 2.*

[i] ἀλλά του πάμπαν τοῦτο μ' ἐνέπει
Ἐπεὶ λόγος ὡς φαῦλ' ἐστὶ τὰ δόξαν ἔχοντα πλέα.
Euripid in Helen. v. 750.

[k] *Thucydid. liv. 5. ch. 7.*

[l] *Strab. lib. 7. in fine.*

[m] ... quoniam Delphis oracula ceſſant. *Juvenal. ſat. 6.*

[n] ... non ullo ſæcula dono.
Noſtra carent majore deûm, quam Delphica ſedes
Quod ſiluit. *Lucan. l. 5.*

[o] *Plutarq. de la ceſſation des oracl.*

[p] *Suid. in voce Αὔγουστος.*

[q] *Nicephor. Calliſt. hiſt. eccleſ. l. 1. c. 17.*

[r] *Cedren. hiſt. compend. ſub temporib. Aug.*

[s] *Suid. in voce Θοῦλις.*

[t] *Cedren. hiſt. compen. ſub temporib. reg. priſcor. Ægypti.*

aussi puissant que lui ; il reçut cette réponse [u] : Prémiérement Dieu, ensuite le Verbe, & le S. Esprit avec eux. Ils sont également éternels, & ne sont qu'un, dont la puissance ne finira jamais. Pour toi, mortel, retire-toi, & songe que la fin de la vie de l'homme est incertaine.

Van-Dale dans son traité des oracles, ne croit pas qu'ils aient cessé à la venuë de Jesus-Christ. Il rapporte plusieurs exemples d'oracles consultés jusqu'à la mort du grand Théodose. Il cite les loix des empereurs Théodose, Gratien & Valentinien, contre ceux qui consultoient les oracles, comme une preuve certaine que du temps de ces empereurs la superstition des oracles duroit encore.

Je ne puis adhérer ni à l'opinion de ceux qui croient que les démons n'ont eu aucune part aux oracles, & que la venuë du Messie n'y a apporté aucun changement, ni à l'opinion opposée de ceux qui prétendent que l'incarnation du Verbe a imposé un silence général aux oracles. J'estime qu'il faut distinguer deux sortes d'oracles, les uns dictés par les esprits de ténébres, qui trompoient les hommes par leurs réponses obscures & ambiguës; les autres qui étoient de purs artifices, & des fourberies des prêtres des fausses divinités.

22. Deux sortes d'oracles à distinguer.

A l'égard des oracles rendus par les démons, le regne de Satan a été détruit par l'avénement du Sauveur; la vérité a fermé la bouche au mensonge ; mais Satan a continué ses anciennes ruses parmi les idolâtres. Tous les démons n'ont pas été forcés au silence en même temps par la venuë du Messie ; c'étoit dans les occasions particuliéres qui se présentoient, que la vérité fermoit la bouche au mensonge, & que la vertu des saints imposoit silence aux démons. S. Athanase [x] défie les Payens, & leur dit qu'ils viennent être témoins eux-mêmes que le signe de la croix met les démons en fuite, fait taire les oracles, & dissipe les enchantements. Ce pouvoir de faire taire les oracles & de mettre les démons en fuite, est attesté par [y] Arnobe, par [z] Lactance, par [a] S. Prudence, par [b] Minutius Félix & plusieurs autres. Leur témoignage est une preuve certaine que la venuë du Messie n'avoit pas imposé un silence général aux oracles.

n'ont pas cessé généralement, & en même temps.

S. Grégoire Thaumaturge [c] étant entré dans un temple d'Apollon, où sous le nom de cette fausse divinité, un démon rendoit des oracles, & le saint l'en aïant chassé, le prêtre de ce temple vint le trouver, & le supplia de rétablir son oracle. S. Grégoire écrivit sur le champ à Apollon, en ces termes: Grégoire à Apollon, Je te permets de rentrer dans le temple d'où tu as été chassé, & de retourner à tes fonctions. Le démon fut contraint d'obéir, & le prêtre de la fausse divinité

23. Les oracles rendus par les démons

[u] Πρῶτα Διὸς μετέπειτα λόγος ἠδὲ πνεῦμα σὺν αὐτοῖς.
Σύμφυτα δὲ πάντα ἐς ἓν ἴόντα, ἐκ πάντων ἀθανάτοισι θεοῖσι βάσιζε, θνητὲ, ἄδηλον βιοτὴν ἀπολείπων.
Suid. loc. citat.

[x] *Athanas. de incarnat. verbi Dei.*

[y] *Arnob lib. 1. adversus gent.*

[z] *Lactant. instit. lib. 4.*

[a] *S. Prudent. in ap. theos.*

[b] Hæc omnia sciunt plerique vestrûm, ipsos dæmones de semetipsis confiteri, quoties à nobis tormentis verborum & orationis incendiis de corporibus exiguntur : Ipse Saturnus, & Serapis, & Jupiter, & quidquid dæmonum colitis, victi dolore, quod sunt eloquuntur. *Minut. Felic. Octav.*

[c] *S. Gregor. Nyssen. in vitâ S. Gregor. Neocæsar. Ruffin. hist. Eccles. lib. 7.*

hité aïant reconnu le pouvoir des Chrétiens, ſur ſes faux dieux, ſe convertit, & fut reçu au nombre des Cathécuménes.

L'empereur Julien [d] conſultant l'oracle d'Apollon dans le fauxbourg d'Antioche, le démon ne put répondre autre choſe, ſinon que le corps de S. Babylas enterré dans le voiſignage lui impoſoit ſilence. Cet empereur tranſporté de fureur & de dépit, voulut venger ſes dieux [e], en éludant une prédiction ſolemnelle de Jéſus-Chriſt. Il ordonna aux Juifs de rebâtir le temple de Jéruſalem; mais lorſqu'ils commencérent à creuſer les fondements, il ſortit des globes de feu, qui conſumérent les ouvriers & les matéreaux.

Le Sophiſte Libanius [f] ennemi des Chrétiens avoua, que les reliques de ſaint Babylas avoient fait taire l'oracle d'Apollon, du fauxbourg d'Antioche.

Plutarque rapporte [g] que le pilote Thamus entendit une voix aërienne, qui crioit: Le grand Pan eſt mort. Sur quoi Euſébe [h] obſerve que les hiſtoires de la mort des démons commencérent à ſe répandre ſous l'empire de Tibére, dans le temps que Jéſus-Chriſt chaſſoit ces malins eſprits. Il en eſt des oracles comme des poſſeſſions; c'étoit dans les occaſions particuliéres, qui ſe préſentoient par la permiſſion divine, que les Chrétiens chaſſoient les démons, ou faiſoient taire les oracles, en préſence & de l'aveu des Payens mêmes.

C'eſt ainſi qu'on doit entendre, ce me ſemble, les paſſages de ſaint Jérôme [i], d'Euſébe [k], de ſaint Cyrille [l], de Théodoret [m], de ſaint [n] Prudence, & des autres auteurs, qui ont dit que l'avénement du régne du Sauveur avoit impoſé ſilence aux oracles.

24. Les oracles qui étoient des artifices des hommes n'ont ceſſé qu'avec l'idolatrie.

A l'égard de la ſeconde eſpéce d'oracles, qui étoient de purs artifices & des fourberies des prêtres des fauſſes divinités, & qui ont été vraiſemblablement en plus grand nombre.

[d] *Théodoret. hiſt. eccleſ. lib.* 3. *c.* 9.

[e] *Hiſt. eccleſ. de Fleuri, liv.* 15. *Amm. Marcell. lib.* 23. *S. Chryſoſtom. orat.* 2. *S. Grégor. Nazianz. orat.* 4. *Théodoret. hiſt. eccleſ. lib.* 3. *c.* 20. *Sozom. hiſt. eccleſ. lib.* 5. *c.* 22. *Socrat hiſt. eccleſ. lib.* 3. *c.* 20.

[f] *Libanius ap. S. Chriſoſt. lib. de S. Babyla.*

[g] *Plutarch. de oraculor. defectu.*

[h] *Euſeb. præparat. evang. lib.* 5. *c.* 17.

[i] *S. Hieronym. in Iſai, c.* 42.

[k] *Euſeb. præparat. evang. lib.* 5. *c.* 1. *& demonſtrat. evang. lib.* 5. *in init.*

[l] *S. Cyrill. contra Julian. lib.* 6. *& comment. in Iſai. lib.* 4. *orat.* 2.

[m] *Théodoret, adverſ. Græc. ſermon.* 10. *de oraculis.*

[n] Ex quo mortalem præſtrinxit ſpiritus alvum,
Spiritus ille dei deus, & ſe corpore matris
Induit, atque hominem de virginitate creavit;
Delphica damnatis tacuerunt ſortibus antra,
Non tripodas cortina regit, non ſpumat anhelus
Fata ſibyllinis fanaticus edita libris.
Perdidit inſanos mendax Dodona vapores;
Mortua jam mutæ lugent oracula Cumæ,
Nec reſponſa refert Lybicis in ſyrtibus Hammon.
Ipſa ſuis Chriſtum capitolia Romula mœrent
Principibus lucere Deum, deſtructaque templa
Imperio cecidiſſe ducum; jam purpura ſupplex
Sternitur Æneadæ rectoris ad atria Chriſti,
Vexillumque crucis ſummus dominator adorat. *S. Prudent. in apotheoſi adverſ. Judæos.*

que ceux qui étoient émanés immédiatement des démons, ils n'ont ceſſé qu'avec l'idolâtrie, quoiqu'ils euſſent perdu leur crédit long-temps avant la venuë du Sauveur. C'eſt de cette eſpéce d'oracles la plus commune & la plus générale, que Minutius Felix a dit que les oracles ont commencé à ſe taire, à meſure que les hommes ont commencé à ſe polir. Mais quelque décriés que fuſſent les oracles, les impoſteurs trouvoient toûjours des dupes, les fourberies les plus groſſiéres n'en aïant jamais manqué.

C'eſt à ce ſujet que S. Clément d'Alexandrie a dit: Vante-nous [o], ſi tu veux, ces oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Claros, d'Apollon Pythien, de Dodone, d'Amphiaraüs, d'Amphilochus. Tu peux encore y ajoûter les augures & les interprêtes des ſonges & des préſages. Fai-nous paroître auſſi, devant l'Apollon Pythien, ces gens qui devinoient par la farine, ou par l'orge, & ceux qui ont été ſi eſtimés, parce qu'ils parloient du ventre. Que les ſecrets des temples des Egyptiens, & que la nécromantie des Etruſques demeure dans les ténébres; toutes ces choſes ne ſont certainement que des impoſtures extravagantes & de pures tromperies, pareilles à celles des jeux de dez. Les chévres qu'on a dreſſées à la divination, & les corbeaux qu'on a inſtruits à rendre des oracles, ne ſont pour ainſi dire que les aſſociés de ces charlatans qui fourbent tous les hommes.

Daniel découvrit [p] l'impoſture des prêtres de Bel, qui rentroient ſecrettement dans le temple, pour y prendre les viandes offertes, & qui faiſoient accroire au roi que l'idole les conſumoit. Mundus [q] étant amoureux de Pauline, le plus agé des prêtres d'Iſis alla trouver cette dame, & lui dit que le dieu Anubis avoit de la paſſion pour elle, & qu'il lui commandoit de l'aller trouver. Il l'enferma enſuite dans une chambre, où il n'y avoit point de lumiére, & où Mundus ſon amant, qu'elle croïoit être le dieu Anubis, étoit caché. Cette impoſture aïant été découverte Tibére fit crucifier ces déteſtables prêtres, & avec eux Idé affranchie de Mundus, qui avoit conduit toute l'intrigue. Il fit abattre le Temple d'Iſis, jetter ſa ſtatuë dans le Tibre, & à l'égard de Mundus, il ſe contenta de l'exiler.

Euſébe attribuë [r] le plus grand nombre des oracles à la fraude, & à l'impoſture des hommes.

Théophile [s] évêque d'Alexandrie non ſeulement détruiſit les temples des faux dieux, mais découvrit les fourberies des prêtres en faiſant voir que les ſtatuës, dont les unes étoient d'airain, & les autres de bois, étoient creuſes en dedans, & aboutiſſoient à des routes obſcures & pratiquées dans le mur.

Lucien [t] en découvrant les impoſtures du faux prophéte Alexandre dit, que les oracles redoutoient principalement la ſubtilité des Epicuriens & des Chrétiens. Le faux prophéte Alexandre feignoit quelquefois d'être épris de fureur divine, & par le moïen d'une herbe qu'il mâ-

---

[o] *Traduct. de M. de Fontenelle hiſt. des oracles.*
[p] *Daniel c. 14.*
[q] *Joſeph. antiq. liv. 18. c. 4.*
[r] *Euſeb. præparat. evangel. lib. 4. c. 1.*
[s] *Théodoret. hiſt. eccleſ. lib. 5. c. 22.*
[t] *Lucien dans le faux prophéte.*

choit, qu'on nommoit l'herbe au foulon, il écumoit extraordinairement, ce que les peuples attribuoient à la force du dieu qui le poſſédoit. Il avoit préparé long-temps auparavant une tête de dragon faite de linge, qui ouvroit & fermoit la gueule, par le moïen d'un crin de cheval . . . . . il ſe tranſporta la nuit à l'endroit où l'on creuſoit les fondements du temple, & y aïant trouvé de l'eau, ſoit de ſource, ou bien de pluïe, il y cacha un œuf d'oye, où il avoit enfermé un petit ſerpent, qui ne venoit que de naître. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, n'aïant qu'une écharpe dorée à la ceinture, tenant en main une faux, & agitant ſa chevelure, comme font les prêtres de Cybéle, puis montant ſur un autel élevé, il dit que ce lieu étoit heureux d'être honoré de la naiſſance d'un Dieu . . . . . enſuite il courut vers le lieu où il avoit caché ſon œuf d'oye, & entrant dans l'eau, commença à chanter les louanges d'Apollon & d'Eſculape, & à inviter celui-ci à deſcendre, & à ſe montrer aux hommes. A ces mots il enfonce une coupe dans l'eau, & en retire un œuf myſtérieux, qui tenoit un dieu enfermé, & lorſqu'il l'eut dans ſa main, il commença à dire qu'il tenoit Eſculape. Chacun étoit attentif à contempler ce beau myſtére, lorſqu'aïant caſſé cet œuf, il en ſortit un petit ſerpent, qui s'entortilloit autour de ſes doigts.

Ces exemples montrent clairement, que les Chrétiens & les Païens ſe ſont accordés en ce point, de traiter d'impoſtures purement humaines le plus grand nombre des oracles.

CHAPITRE NEUVIÉME.

Des Sibylles.

SOMMAIRE.

1. *Incertitude des auteurs touchant les Sibylles.* 2. *Livres vendus à Tarquin par la Sibylle de Cumes.* 3. *Livres Sibyllins conſultés dans les calamités & dans les dangers.* 4. *Livres Sibyllins brulés & remplacés.* 5. *Lentulus trompé par une prédiction Sibylline.* 6. *Prédiction Sibylline forgée par Céſar.* 7. *Livres des Sibylles inſtruments de politique.* 8. *Suppoſition des livres Sibyllins que nous avons.*

NOus n'avons rien de certain, touchant [a] les Sibylles. Tout ce qui regarde ces anciennes prophéteſſes, eſt enveloppé des ténébres. Platon parle des Sibylles, dans le Ménon & dans le Phédre, ſans expliquer ſon ſentiment à ce ſujet. A- 1. Incertitude des auteurs touchant les Sibylles.

[a] *Le nom de Sibylle eſt tiré de* σιὸς, *qui en langage Eolique ſignifie Dieu, & de* βὺλλα *qui ſignifie eſprit, volonté, conſeil.*

riſtote [b] qui en a auſſi fait mention, ne nous a pas appris non plus ce qu'il en penſoit.

Les Grecs ont donné le nom de Sibylles à toutes les femmes inſpirées d'un eſprit prophétique. Bekker croit que c'étoit des femmes ſçavantes, qui faiſoient la fonction des prêtreſſes.

Suivant Diodore de Sicile, il n'y a eu qu'une Sibylle; ſuivant Martianus Capella, il y en a eu deux; Pline & Solin en comptent trois; au calcul de Lactance & de ſaint Auguſtin, il y en a eu dix. Elien [c] en a nommé quatre, l'Erythrée, la Samienne, l'Egyptienne, & la Sardienne; & il dit que quelques auteurs en ajoutent ſix autres. Varron en a compté dix [d], la Delphique, fille de Tirésias, que Varron croit la plus ancienne de toutes. C'eſt celle dont Chryſippe a fait mention dans ſon traité de la divination, & dont [e] Diodore de Sicile a parlé. L'Erythrée, qui a prédit la priſe de Troïe; la Cumée, Cimmérienne, ou Italique, qui prophétiſa peu après la guerre de Troïe: elle ſe nommoit Déiphobe, c'eſt celle dont Virgile parle dans la quatriéme éclogue, & dans les troiſiéme & ſixiéme livres de l'Enéide. La Samienne, du temps de Numa: elle eſt appellée Pytho par Eratoſthéne, Euſébe la nomme Eriphile. La Cumane, qui apporta les livres Sibyllins à Tarquin, appellée Amalthée, Démophile, ou Hiérophile. L'Helleſpontiaque, du temps de Cyrus; la Lybique, dont Euripide fait mention; la Perſique, ou Chaldéenne, ſuivant ſaint Juſtin, & qu'il fait fille de l'hiſtorien Béroſe contemporain d'Alexandre: c'eſt celle que d'autres ont nommée Sambetha, & ont fait fille de Noë; la Phrygienne, qui prophétiſoit à Ancyre, dont le temps eſt incertain; & la Tiburtine, nommée Albunée.

Quelques auteurs ont encore compté parmi les Sibylles, la Colophonienne, fille de Calchas, nommée Lampuſia; Caſſandre, fille de Priam [f], la Sibylle Epirote; la Teſſalienne, nommée Manto; Carmenta, mére d'Evandre; Fauna, femme & ſœur de Faunus roi d'Italie.

Thomas Hyde [g] prétend que ce qui a donné lieu à ſuppoſer des Sibylles, c'eſt le ſigne de la Vierge, dont l'étoile la plus éclatante s'appelle l'Epi; que les Chaldéens & les Perſes avoient coutume de repréſenter cette étoile, comme une fille qui tenoit une gerbe d'épis à la main; que le nom de Sibylle vient d'un mot Perſan qui ſignifie épi. Comme ces anciens peuples tiroient leurs prédictions des aſtres, ils attribuérent à ce ſigne qui repréſentoit une vierge, la vertu d'annoncer l'avenir. Ce qui donna lieu aux Grecs, qui apprirent les ſciences des Orientaux, & qui y mêlérent leurs fictions, d'inventer ſur ce fondement la fable des Sibylles.

---

[b] *Ariſtot. de mirabilib. auſcultat.*

[c] *Cl. Ælian. variar. hiſtor lib. 12. c. 35.*

[d] *Varro, apud Lactant. inſtit. lib. 1. c. 6.*

[e] *Diod. Sic. lib. 4.*

[f] *Voïez ſur les Sibylles, Opſopæus de Sibyllis; Salmaſius, in exercitat. ad Solin. Onuphrius, de Sibyllis & carminibus Sibyllinis; Blondel des Sibylles; Van-Dale de libris Romanorum Sibyllinis; Th. Hyde de religione veter Perſar. c. 32. & les traités de Petit & de Gallois ſur les Sibylles.*

[g] *Th. Hyde, loc. citat.*

Saint Auguſtin [b] dit que la Sibylle Erythrée a prophétiſé du temps de Romulus, & la Samienne du temps de Numa, de Manaſſés, & du prophéte Iſaïe. Joſeph [i] cite au ſujet de la tour de Babylone, une Sibylle à laquelle il ne donne aucun nom particulier. Pline [k] fait mention de trois ſtatuës de Sibylles qui étoient à Rome.

Virgile [l] nous donne une idée peu avantageuſe de la Sibylle de Cumes qu'il décrit. Il la repréſente comme une inſenſée, écrivant ſes vers ſur des feuilles d'arbres, qui ſervoient de jouet aux vents, & qu'elle ne ſe donnoit pas la peine d'arranger, en ſorte que ceux qui alloient la conſulter ne revenoient pas plus ſçavants, & maudiſſoient la Sibylle.

2. Livres vendus à Tarquin par la Sibylle de Cumes.

Une vieille femme, qu'on a cru depuis la Sibylle de Cumes, nommée Amalthée, apporta à Tarquin neuf livres, qu'elle lui aſſura être remplis des oracles Sibyllins. Tarquin lui en demanda le prix. La Sibylle y mit un prix ſi haut [m], que le roi de Rome crut qu'elle radotoit. Alors elle en jetta trois volumes dans le feu; & propoſa à Tarquin les ſix autres pour le même prix. Tarquin la crut encore plus folle: mais lorſqu'elle en eut encore brulé trois autres, & offert les trois qui reſtoient ſeuls des neuf, pour le même prix ſans en rien rabattre, ce procédé parut ſi extraordinaire à Tarquin, qu'il envoïa chercher les augures, qui lui conſeillérent de païer des trois livres reſtants tout le prix que la Sibylle en demandoit. Les auteurs, qui ont parlé [n] de ce fait, ne s'accordent pas, ſi ce fût à Tarquin l'ancien, ou à Tarquin le ſuperbe, que ces prédictions furent venduës par la Sibylle.

Tarquin chargea deux des plus illuſtres Patritiens de la garde de ces livres. Suivant Valére Maxime [o], il fit punir du ſupplice des parricides, Marcus Tullius duumvir, le faiſant jetter dans la mer, enfermé dans un ſac, avec uncoq, un ſerpent, & un ſinge, pour en avoir laiſſé prendre une copie par Petronius Sabinus: mais Denys d'Halicarnaſſe [p], qui l'appelle Marcus Attilius, dit qu'il étoit accuſé de parricide.

3. Livres Sibyllins conſultés dans les calamités & dans les dangers.

Les livres Sibyllins étoient conſultés dans les grandes calamités, il faloit un arrêt du Sénat pour y avoir recours: & l'hiſtoire Romaine nous

[b] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 23.*
(i) *Joſeph. antiq. liv. 1. c. 4.*
(k) *Plin. lib. 34. c. 5.*
(l) Inſanam vatem aſpicies, quæ rupe ſub imâ
Fata canit, foliiſque notas & carmina mandat.
Quæcumque in foliis deſcripſit carmina virgo,
Digerit in numerum, atque antro ſecluſa relinquit
Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.
Verùm eadem verſo tenuis cum cardine ventus
Impulit, & teneras turbavit janua frondes;
Nunquam deinde cavo volitantia prendere ſaxo,
Nec revocare ſitus, aut jungere carmina curat.
Inconſulti abeunt, ſedemque odere Sibyllæ. *Virgil. Æneid. lib. 3.*
(m) *La ſomme que la Sibylle demanda à Tarquin, montoit environ à ſix cents louis de notre monnoïe, Georg. Walchius comment. in Lactant. inſtit. lib. 1. c. 6.*
(n) *Den. d'Halicarn. liv. 4. Lactant. inſtit. lib. 1. c. 6. Servius in Virgil. Æneid. lib. 6. v. 72. Suid. in voce Σιβυλλαι.*
(o) *Val. Max. lib. 1. c. 1.*
(p) *Den. d'Halicarn. liv. 4.*

apprend que cette ſuperſtition étoit toujours terminée par de cruels ſacrifices de victimes humaines.

C'étoit une prêtriſe conſidérable, que la garde & le rapport au ſénat des livres Sibyllins. La fonction de célébrer les jeux ſéculaires y étoit auſſi attachée. Servius [q] dit que ces prêtres furent d'abord au nombre de deux, enſuite de dix, puis de quinze juſqu'à Sylla; & enfin leur nombre fut augmenté juſqu'à quarante. Ce ſacerdoce ne fut aboli que ſous Théodoſe avec les reſtes du Paganiſme.

4. Livres Sibyllins brûlés & remplacés.

Dans la cent ſoixante & treiziéme olympiade, l'an 183. avant Jéſus-Chriſt, ſous le Conſulat de C. Norbanus & de P. Scipion [r], le Capitole aïant été brulé, les vers Sibyllins le furent auſſi, mais le dictateur Sylla aïant rétabli le Capitole, C. Scribonius Curio, & Cn. Octavius Conſuls, firent députer par le ſénat P. Gabinius, M. Otacilius, & L. Valerius, à Erythrée & dans pluſieurs villes d'Italie, de Gréce, & d'Aſie, pour y chercher & rapporter à Rome les livres des Sibylles [s]. Ils ramaſſerent environ mille vers ſous les noms de différentes Sibylles; & ces copies s'étant trouvées pleines de fautes, les prêtres commis à la garde des livres Sibyllins furent chargés de les corriger.

5. Lentulus trompé par une prédiction Sibylline.

Le motif qui porta P. Lentulus Sura à conjurer contre ſa patrie avec L. Sergius Catilina, fut une prétenduë prédiction des Sibylles, que trois Cornéliens auroient à Romë la puiſſance ſouveraine. Lentulus qui étoit iſſu d'une branche de la maiſon Cornélienne qui portoit le ſurnom de Lentulus, s'imagina que Sylla & Cinna, qui étoient de la même famille aïant déja vérifié les deux tiers de la prédiction, c'étoit à lui à l'achever. Mais Cicéron l'un des conſuls, qui étoit reſté à Rome, pendant que C. Antonius l'autre conſul étoit à la tête de l'armée contre les conjurés [t], fit arrêter Lentulus avant qu'il eut joint Catilina, & il le fit éxécuter dans la priſon avec touts ſes complices, ſans avoir aucun égard à la loi, ſuivant laquelle les citoiens Romains ne pouvoient être condamnés à mort que par le peuple dans l'aſſemblée des Comices. Cette infraction de la loi fut le prétexte dont le tribun Clodius ſe ſervit depuis pour faire exiler Cicéron.

6. Prédiction Sibylline forgée pour Céſar.

On forgea une prédiction Sibylline, qui portoit que les Parthes [u] ne pourroient être aſſujétis, que par un roi des Romains, afin d'avoir un motif de déférer à Céſar le titre de roi, qu'il porteroit ſeulement lorſqu'il ſeroit hors de Rome, & à la tête des armées. Il fut aſſaſſiné le jour même que le ſénat devoit rendre ce decret.

7. Livres des Sibylles inſtrument de politique.

Van-Dale dans le traité des oracles prétend que les livres Sibyllins étoient gardés avec myſtére dans le Capitole, pour être un inſtrument de politique aux Romains, afin de contenir la milice & le peuple dans

(q) *Serv. comment. in Virgil. Æn.* 6, *v.* 7.
(r) *Tac. hiſt. lib.* 3. *Appian. de bell. civil. lib.* 1.
(s) *Den. d'Halicarn. liv.* 4. *Lactant. lib.* 1. *Tac. annal. lib.* 6.
(t) *Salluſt. de bell. Catilinar.*
(u) *Dio Caſſ. lib.* 44. *Suet. in Jul. c.* 79. *Plutarch. in Caſ. Cic. de divinat. lib.* 2.

les grands désordres & dans les temps dangereux de la république. Auguste fit rassembler & apporter à Rome tout ce qu'il put trouver de vers & de monuments des Sibylles.

Ces oracles Sibyllins furent conservés jusqu'au temps d'Honorius & du jeune Théodose [x], que Flavius Stilicho beaupére d'Honorius les fit bruler l'an 399. de l'ére Chrétienne, & fit détruire jusqu'aux fondements le temple d'Apollon où ils avoient été gardés.

8. Supposition des livres Sibyllins que nous avons.

Il n'est pas douteux que ce ne soit un ouvrage supposé [y], que les vers Sibyllins qui nous restent en huit livres. On y trouve des prédictions sur Moyse, qui a été plus ancien qu'aucune des Sibylles. Ces livres sont remplis de marques continuelles de leur supposition. Ils enseignent par tout le culte du vrai Dieu, sans aucun mêlange d'idolâtrie [z], au lieu que les vers Sibyllins n'inspiroient que le culte des fauxdieux, & les sacrifices inhumains. Les mystéres de la religion s'y trouvent marqués plus expressément, que dans les véritables prophéties. On y lit les noms de Jésus & de Marie, qui n'ont pas même été écrits dans Isaie ni dans aucun prophéte. Ces vers Sibyllins parlent clairement du baptême de N. S. dans le Jourdain, & des trois personnes de la sainte Trinité. Ils sont écrits en fort mauvais style, qui n'a aucun air de l'ancienne Gréce : il y a des barbarismes & des puérilités.

Quelques auteurs graves prévenus par leur zéle, & d'ailleurs mauvais critiques, n'ont pas laissé de faire beaucoup de cas de ces prédictions attribuées aux Sibylles, & les Chrétiens de la primitive église étoient tellement persuadés de leur authenticité, que les Payens [a], par raillerie, les appelloient Sibyllins.

CHAPITRE DIXIÉME.

Des Augures.

SOMMAIRE.

1. *Les Augures sont une institution de politique.* 2. *Les Augures réduits en préceptes.* 3. *L'institution des Augures avoit un fondement physique.* 4. *Distinction des Augures.* 5. *Plaisanteries sur les Augures.* 6. *Exemples d'Augures employés par politique.* 7. *Différens principes de la science augurale.* 8. *Crédit des Augures à Rome.* 9. *Régles de la discipline augurale.* 10. *La vertu de l'art augural attribuée aux influences célestes.* 11. *L'invention des Augures rapportée à différents auteurs.* 12. *Le sentiment de saint Cyprien, sur les prédictions augurales prouvé par les exemples tirés de l'histoire.* 13. *Mauvaise application de quel-*

(x) *Onuphr. de Sibyll. Ragus. de divinat. lib. 2. c. 12.*

(y) *Blondel, des Sibyll. Voss. de poët. Græc. c. 1.*

(z) *M. l'abbé Banier, explicat. historiq. des fables, entret. 23. t. 3. p. 338.*

(a) *Orig. contra Cels. lib. 7.*

ques paſſages de l'écriture à la ſcience augurale.

1. Les augures ſont une inſtitution de politique.

LEs Augures, ſuivant Cicéron [*a*], ont été inventés par politique, pour les emploïer à propos, & d'une maniére avantageuſe à la république. Il ſe mocque de ceux qui vouloient défendre la ſcience des Aruſpice, par des principes de phyſique: Croïez-moi [*b*], leur diſoit-il, vous livrez la ville de la philoſophie, pour défendre quelques châteaux, car lorſque vous vous efforcez de juſtifier la ſcience des aruſpices, vous renverſez toute la phyſiologie.

Quelle apparence y a-t-il, dit Tite-Live [*c*], d'examiner ſcrupuleuſement, ſi des poulets ont bon appétit, ou s'ils ſortent lentement de leurs cages? de remarquer attentivement le chant des oiſeaux? ce ſont des bagatelles, mais c'eſt en ne mépriſant pas ces bagatelles que nos ancêtres ont rendu la république glorieuſe & floriſſante. A la vérité, Caton l'ancien diſoit [*d*] qu'il étoit étonné qu'un augure n'éclatât pas de rire, à la rencontre d'un de ſes collégues.

2. Les augures réduits en préceptes.

La maniére d'obſerver les augures a été réduite en préceptes, & les anciens en avoient fait une ſcience, dans laquelle Amphiaraüs, Tirésias, Mopſus, Calchas, Telemus [*e*] ont été fort renommés parmi les Grecs.

La nymphe Bigoïs avoit écrit dans la Toſcane un livre de l'interprétation des éclairs: ce livre étoit gardé dans le temple d'Apollon. Lorſque le tonnerre commençoit à ſe faire entendre, l'aruſpice regardoit le ciel, & obſervoit avec ſoin de quel côté venoit le bruit, ſi c'étoit de ſa gauche [*f*], qui étoit regardée comme la droite des dieux, l'augure étoit favorable: s'il tonnoit à ſa droite, c'étoit un ſigne de malheur. Le nombre impair des coups de tonnerre [*g*] étoit un bon augure, le nombre pair, un augure malheureux.

Les augures étoient des plus ſiniſtres, lorſque la victime s'enfuïoit de l'autel, quand elle crioit, quand elle tomboit du côté où elle ne devoit pas tomber.

Les Comices ou états des Romains, ſe ſéparoient ſans rien faire, pour peu qu'il tonnât, ou ſi quelqu'un du peuple tomboit du mal caduc, nommé pour cette raiſon mal comitial: Le bruit d'une ſouris [*h*] obligea Fabius Maximus de ſe démettre de la dictature, & Flaminius du commandement de la cavalerie. Q. Sulpitius fut dépoſé du pontificat, parce que le chapeau ſacerdotal étoit tombé de ſa tête en ſacrifiant. Marcellus [*i*] abdiqua le Conſulat, à cauſe d'un coup de tonnerre entendu pendant ſon élection

(*a*) Auſpicia iſta ad utilitatem eſſe reipublicæ compoſita. *Cic. de legib. lib.* 2.

(*b*) Urbem philoſophiæ, mihi crede, proditis, dum caſtella defenditis. Nam dum aruſpiciniam veram eſſe vultis, phyſiologiam totam pervertitis. *Cic. de divinit. lib.* 2.

(*c*) Quid enim intereſt, ſi pulli non paſcentur ſi ex caveâ tardiùs exierint, ſi occinerit avis; parva ſunt hæc, ſed parva iſta non contemnendo, majores noſtri maximam hanc rempublicam fecerunt.

(*d*) Vetus illud Catonis admodùm ſcitum eſt, qui mirari ſe aïebat quòd non rideret aruſpex, aruſpicem cùm videret. *Cic. de divinat. lib.* 2.

(*e*) Telemus Eurymedes, quem nulla fefellerat ales. *Ovid. metam. lib.* 13.

(*f*) Intonuit lævum. *Virgil.*

(*g*) *Alex. ab. Alex. genial. dier. lib.* 5. *c.* 13.

(*h*) Occentus autem ſoricis auditus Fabio Maximo dictaturam, C. Flaminio magiſterium equitum deponendi cauſam præbuit. *Val. Max. lib* 1. *c.* 1.

(*i*) *Plutarq. vie de Marcell.*

tion; & il eut le titre de Proconſul, pour pouvoir commander l'armée. Cicéron [k] parle des livres qui renfermoient la doctrine des Aruſpices, ſur les éclairs & ſur la foudre.

Démocrite avoit compoſé pluſieurs livres ſur les augures. Jules Céſar, au rapport de Macrobe, avoit fait au moins ſeize livres des entrailles des victimes.

3. L'inſtitution des augures avoit eu un fondement raiſonnable & phyſique

L'inſtitution des augures avoit eu un fondement raiſonnable & phyſique, de connoître par les entrailles des bêtes, la qualité de l'eau, de la terre, de l'air, des viandes. Mais ces conjectures ſimples & purement naturelles dégénérérent bientôt en ſuperſtition & en fourberie.

4. Diſtinction des auſpices.

On entendit plus particuliérement [l] par l'auſpice, l'inſpection des oiſeaux; par l'augure, la prédiction tirée de leur chant; l'examen des mouvements des victimes, de leurs gémiſſements, de leur réſiſtance, de leur chûte, & ſurtout des entrailles appartenoit proprement aux Aruſpices. Les termes d'augure & d'aruſpice, s'appliquent également & au ſigne & à l'interprète.

A l'égard du chant, les augures obſervoient s'il n'étoit point interrompu; ſi l'oiſeau chantoit de ſuite & avec force; s'il ne s'y remarquoit rien d'extraordinaire. A l'égard du vol, ſi les oiſeaux étoient ſeuls ou en troupe, de quel côté ils alloient, s'ils tournoïoient ſouvent, s'ils montoient ou deſcendoient.

Les oiſeaux que les augures obſervoient avec le plus de ſoin étoient les vautours, les aigles, les corbeaux, les chats huants, les corneilles [m], les tourterelles, les cygnes [n], les geays, les coqs, les abeilles, les cigales, & en général, les oiſeaux de proie, & les inſectes.

Hercule regardoit le vautour, comme un augure très favorable. C'eſt le moins malfaiſant de touts les animaux, il ne gâte aucun des fruits de la terre, il ne ſe nourrit que de chair morte, il ne tuë, ni ne bleſſe aucun animal vivant. C'eſt pour cette raiſon que les vautours étoient conſacrés à Iſis, & que la tête de ſa ſtatuë étoit ornée de plumes de ces oiſeaux.

C'étoit un augure [o] des plus heureux, lorſqu'on voïoit un chathuant, ſans entendre ſon cri.

Agrippa [p] qui fut roi de Judée, étant priſonnier à Rome, & s'appuïant contre un arbre dans la cour de la priſon, un hibou vint ſe percher ſur cet arbre: un Allemand lui prédit, non ſeulement ſa prompte délivrance, mais encore la ſouveraineté de ſa patrie.

[k] *Ces livres étoient nommés*, Libri fulminales, fulgurales. *Cic. de divinat. lib.* 1.

[l] Auſpicium quaſi aviſpicium.
Augurium quaſi avigarrium.
Aruſpicium ex victimis in aræ inſpiciendis.

[m] Sæpe ſiniſtra cavâ prædixit ab ilice cornix. *Virgil.*

[n] Cycnus in auſpiciis ſemper lætiſſimus ales:
Hunc optant nautæ, quia ſe non mergit in undas.
Et Virgile dit: bis ſenos lætantes agmine cycnos.
Les gruës paſſoient auſſi pour des augures favorables: Unde & gruere verbum antiquum à quo congruere proficit. *Joan. Sariſber de nugis curialium, lib.* 1. *c.* 13.
Le Buſer & le Fauvon étoient d'excellents augures. Triorchen verò, cui principatum dedêres augures, & falconem felicis eventûs, futurique maximi boni ſpem habere augurio expertiſſimo compertum eſt. Eſt autem triorches, quem buteonem antiquitas dixit.
Quodque tres teſtes habeat, triorches dictus. *Alex ab. Alex. genial. dier. lib.* 5. *c.* 13.

[o] *Peucer. de præcip. divinat. genvrib.*

[p] *Joſeph. antiq. lib.* 18. *c.* 8.

Agathoclés [q] étant à la tête de ſes armées faiſoit lacher ſecrettement quelque hibou, pour inſpirer la confiance à ſes troupes, par cet heureux augure.

L'oiſeau obſervé & l'augure qui l'examinoit, devoient être en parfaite ſanté, parce que cette fonction étoit regardée comme pure & ſacrée. Origéne a réfuté ſérieuſement des philoſophes, qui prétendoient qu'en ſe rendant attentif au chant des oiſeaux, on pourroit prédire l'avenir.

5. Plaiſanteries ſur les augures.

Caton répondit [r] plaiſamment à un homme qui lui paroiſſoit effraïé, de ce qu'un de ſes ſouliers s'étoit trouvé rongé par une ſouris, qu'il n'y avoit point en cela de prodige, que le prodige ſeroit ſi la ſouris avoit été rongée par le ſoulier.

Hannibal [s] conſeillant à Pruſias de livrer la bataille, ce roi répondit, que les augures l'avertiſſoient de n'en rien faire. Eh! quoi, repliqua Hannibal, aimez-vous mieux ajouter foi aux fibres d'un veau, qu'écouter les avis d'un vieux capitaine?

Un certain Novius, dans le champ de Pompée, fondant un augure infaillible de la victoire ſur la vuë de quelques aigles, l'augure ſeroit bien plus certain, dit Cicéron, ſi nous faiſions la guerre aux pies. Quelqu'un dans une autre occaſion tirant un bon augure du chant des coqs: J'avoue, dit Cicéron, que l'augure ſeroit impreſſion ſur mon eſprit, ſi j'entendois chanter des poiſſons & non pas des coqs.

Comme on eut annoncé à P. Claudius [t], que les poulets ſortis de leurs cages ne mangeoient point: Qu'on les jette dans la mer, dit ce général; puiſqu'ils ne mangent point il faut les faire boire. Cette plaiſanterie lui couta cher, l'armée navale qu'il commandoit fut entiérement défaite.

6. Exemples des augures employés par politique.

Papyrius au contraire [u] craignant que la confiance de ſes ſoldats ne fût diminuée, parce que le rapport des Aruſpices avoit varié, l'un d'eux aïant aſſuré que l'augure étoit favorable, l'autre aïant dit qu'il étoit ſiniſtre, ce général plaça au prémier rang l'aruſpice qui avoit rapporté que les poulets n'avoient point mangé: lequel y aïant été tué d'un trait avant la mêlée, Papyrius s'écria que les dieux ſe déclaroient, & que le criminel étoit puni. Il fit en même temps donner le ſignal de la charge, & remporta la victoire. Il y a bien de l'apparence que le trait n'étoit pas parti de l'armée ennemie.

A la bataille de Platées [x], les Lacédémoniens attaqués par les Perſes ſe laiſſoient tuer dans leurs poſtes ſans ſe défendre, en attendant que Pauſanias donnât le ſignal du combat, ce qu'il refuſa toujours de faire, juſqu'à ce qu'il eût rencontré une victime, dont les entrailles lui fuſſent favorables.

---

[q] *Diod. Sic. lib.* 20.

[r] *S. Aug. de doctrinâ Chriſtianâ, lib.* 2. *c.* 20.

[s] Rex Pruſias cùm Hannibali apud eum exulanti pugnare, placere negabat ſe audere, quod exta prohiberent: Anitu, inquit, carunculæ vitulinæ mavis quàm veteri imperatori credere?

[t] Claudius bello Punico primo per jocum deos irridens, cùm cavea liberati pulli non paſcerentur, mergi eos in aquam juſſit, ut biberent, quoniam eſſe nollent. Qui riſus, claſſe devictâ, multas ipſi lacrymas, magnam populo Romano cladem attulit. *Cic. de nat. deor. lib.* 2. *Val. Max. lib.* 1. *c.* 4.

[u] *Tit. Liv. lib.* 10.

[x] *Plutarch. in Ariſtid.*

Les Lacédémoniens faiſoient accompagner leurs rois d'un augure, qui dirigeoit leurs principales démarches.

Alexandre pour affermir le courage de ſon armée au paſſage du Granique, ſurtout dans un mois réputé malheureux par les Macédoniens [y], fit tracer dans la main du devin Ariſtandre, au moïen d'une liqueur préparée à cet effet, des charactéres qui s'étant imprimés ſur le foie de la victime, paſſérent pour une aſſurance que les dieux donnoient de la victoire. Il eſt étonnant qu'Alexandre après avoir connu & pratiqué les ruſes de la ſuperſtition, ſoit tombé lui même [z] dans les égarements d'une ſuperſtition exceſſive.

Dans un ſacrifice [a], que Sylla fit dès qu'il fut arrivé à Tarente, à ſon retour d'Aſie, il ſe ſervit du même ſtratagéme. On remarqua ſur le foie de la victime, une couronne de laurier, d'où pendoient deux bandelettes. Les prêtres marquoient dans leurs mains les figures qu'ils vouloient faire paroître, & en preſſant un peu le foie, ce viſcére tout chaud, & fort tendre, recevoit aiſément l'empreinte.

Auguſte, ſacrifiant [b] près de Pérouſe, & les augures étant très ſiniſtres, les ennemis ſurvinrent, qui mirent en fuite les ſacrificateurs, ſur quoi les Aruſpices dirent, que les malheurs prognoſtiqués regardoient ceux qui avoient en leur poſſeſſion les victimes.

Les principes des Augures chez les Romains, étoient différents de ceux des autres nations. Dejotarus [c], dit Cicéron, s'informoit de moi quels étoient les principes de nos Augures, & je lui demandois quels étoient les ſiens. Dieux immortels! quelle différence! nous ne convenions ni des oiſeaux, ni des ſignes. Les obſervations & les réponſes ſe trouvoient différentes. Ne faut-il pas avouer que cette prétenduë ſcience a été produite par l'erreur, la ſuperſtition, & la tromperie?

7. Différents principes de la ſcience augurale.

Cicéron nous a conſervé ce paſſage de Pacuvius [d]: car pour ces devins qui ſe piquent d'entendre le langage des oiſeaux, & qui tirent leurs réponſes du cœur des bêtes & non de leur propre cœur, je ſuis d'avis qu'il vaut mieux les laiſſer dire, que leur obéir & les croire.

Cicéron âjoute: ſi Tagés l'inventeur de ces belles connoiſſances chez les Toſcans étoit un Dieu, pourquoi étoit-il caché dans une terre labourée? que n'a-t'il inſtruit les hommes de quelque lieu élevé, avec la dignité d'un Dieu? Si c'étoit un homme, comment pouvoit-il reſpirer & vivre ſous

[y] *Supplem. Freinſhem. lib. 2. ſtrateg. Frontin. lib. 1.*

[z] Qui poſt Darium victum ariolos & vates conſulere deſierat, rurſus ad ſuperſtitionem humanarum gentium ludibria revolutus, Ariſtandrum, cui credulitatem ſuam addixerat, explorare eventum rerum ſacrificiis jubet. *Curt. l. 7. c. 7.* Alexander ſuperſtitionis potens non erat. *Id. lib. 7. c. 7.*

[a] *Plutarque, vie de Sylla.*

[b] *Suet. in Octav. c. 96.*

[c] Solebat ex me Dejotarus percontari noſtri augurii diſciplinam, & ego illius. Dii immortales, quantùm differebat! ... hæc quanta diſſentio eſt? Quid cùm aliis avibus utuntur, aliis ſignis, aliter obſervant, aliter reſpondent, non neceſſe eſt fateri partim horum errore ſuſceptum eſſe, partim ſuperſtitione, multa fallendo? *Cic. de divinat. lib. 2.*

[d] Nam iſtis qui linguam avium intelligunt,
Pluſque ex alieno jecore ſapiunt quàm ex ſuo,
Magis audiendum, quàm auſcultandum cenſeo. *Pacuv. ap. Cic. de divinat. lib 1.*

terre ? d'ailleurs où a-t'il pris les connoiſſances qu'on lui attribuë? Cicéron, qui parloit ainſi de la ſcience augurale, étoit néanmoins du collége des Augures.

8. Crédit des Augures à Rome.

La marque de leur dignité étoit un baton [e] courbé. Romulus avoit mis ce baton augural en uſage. Les Augures furent d'abord créés au nombre de trois, un pour chaque tribu. Tarquin [f] aïant voulu ajouter de nouvelles Centuries, & leur faire porter ſon nom, l'augure Accius Nævius dit à ce roi, que ce changement ne pouvoit ſe faire, à moins que les ſignes tirés des oiſeaux ne fuſſent favorables. Ce fut en cette occaſion que l'augure Accius Nævius fit le miracle de couper une pierre avec un raſoir. On lui éleva [g]une ſtatuë dans le lieu même où il avoit opéré ce prodige. Depuis ce temps-là les Romains ne firent aucune entrepriſe importante, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, ſans conſulter les Augures.

9. Régles de la diſcipline augurale.

Celui qui conſtruiſoit une ville [h], devoit en labourer le terrein, avec un taureau & une vache, bâtir les murailles au-dedans de l'enceinte labourée, & tranſporter la charruë ſans l'imprimer dans la terre, dans les endroits où il vouloit placer les portes. Le terrein des villes [i] détruites devoit auſſi être labouré.

Les Augures des poulets s'obſervoient ainſi : on enfermoit deux poulets dans une cage ; & le matin on les en faiſoit ſortir pour leur donner à manger [k]. Si les poulets n'avoient point d'appétit, s'ils ſortoient lentement de leurs cages, s'ils ne mangeoient point, c'étoit un très mauvais augure ; mais s'ils prenoient la nourriture offerte avec tant d'avidité, qu'une partie tombât de leur bec, l'augure étoit fort heureux.

Si le laurier [l] en brulant faiſoit beaucoup de bruit, c'étoit un augure favorable : s'il ne rendoit aucun ſon, c'étoit un mauvais ſigne.

On obſervoit auſſi [m] les henniſſements des chevaux, & les heurlements des loups. Les choſes imprévûës & effraïantes avoient leurs ſignifications. Pluſieurs regardoient le côté droit comme heureux. Plutarque eſtime que c'eſt le côté gauche [n] ; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt que ce qui eſt à la gauche des choſes terreſtres, eſt à la droite des ſupérieures & céleſtes. Les Allemands, au rapport de Tacite [o], ajoutoient beaucoup de foi aux augures tirés des chevaux.

C'étoit un mauvais [p] augure parmi les Egyptiens, que le bœuf

---

[e] *Macrob. Sat. lib. 6. c. 8.*

[f] Tarquinius ad Ramnes, Tatienſes, Luceres, quas centurias Romulus ſcripſerat, addere alias conſtituit, ſuoque nomine inſignes relinquere. Id quia inauguratò Romulus fecerat, negare Accius Nævius inclytus eà tempeſtate augur neque mutari, neque novum conſtitui, niſi aves addixiſſent, poſſe. *Tit Liv. lib. 1.*

[g] Statua Accii poſita capite velato, quo in loco res acta eſt, ... auguriis inde, ſacerdotioque augurum tantus honos acceſſit, ut nihil belli domique poſteà, niſi auſpicato, gereretur. *Tit. Liv. loc. citat.*

[h] Qui urbem novam condit, tauro & vaccâ aret ; ubi araverit, murum faciat : ubi portam vult eſſe, aratrum ſuſtollat & portet, & portam vocet. *Cato.*

[i] Imprimeretque muris
Hoſtile aratrum exercitus inſolens. *Hor.*

[k] *C'eſt ce qui ſe nommoit* pullorum tripudium.

[l] Laurus ubi bona ſigna dedit gaudete coloni : *Tibull.*
Et tacet extincto laurus aduſta foco. *Propert.*

[m] *S. Iſidor. orig. lib. 12. c. 1.*

[n] *Plutarq. quæſt. Rom. c. 78.*

[o] *Tac. de morib. Germanor.*

[p] *Plin. lib. 8. c. 46.*

Apis refusa ce qu'on lui présentoit à manger. Il ne voulut point de la nourriture qui lui fut offerte par Germanicus.

10. La vertu de l'art augural attribuée aux influences célestes.

La vertu de l'art augural étoit attribuée aux influences célestes, comme si elles eussent réglé les mouvements, le vol, les signes des oiseaux, & touts les accidents, qu'on observoit dans les victimes, & qu'on prenoit pour des avertissements des dieux.

Stace [q] raisonne assez mal à ce sujet. Le créateur du ciel, dit ce poëte, a-t-il mis cet instinct dans les oiseaux, dès le commencement du monde ou bien ces corps ailés sont-ils guidés par des ames humaines, qui en passant dans les oiseaux, n'aient pas oublié leur prémiére origine? ou la pureté de la région qu'ils habitent, l'innocence de leur vie, & leur peu de commerce avec la terre, leur enseignent-ils la vérité?

Hécatée d'Abdére racontoit [r] qu'une troupe de cavaliers étant en chemin vers la côte de la mer Rouge, il se présenta un Augure, qui leur fit remarquer un oiseau, & leur dit: si cet oiseau s'arrête, il faudra que vous vous arrêtiez aussi; s'il avance, il faudra continuer le voiage; & s'il retourne il faudra rebrousser chemin. Un Juif de la troupe prit alors une fléche, sans rien témoigner de son dessein, & il tua l'oiseau, ajoutant quand le coup fut fait, que si cet oiseau avoit eu connoissance de l'avenir, il ne seroit pas venu se faire tuer par sa fléche.

Mais ce raisonnement ne prouvoit rien contre les Augures, qui ne prétendoient pas [s] que les signes & les indications des oiseaux vinssent d'une connoissance, que ces animaux aériens eussent de l'avenir, mais de la direction de quelque autre cause,

11. L'invention des augures portée à différents auteurs

Les uns ont rapporté l'invention des Augures [t] à Tages espéce de demi dieu, qu'un laboureur Toscan avoit déterré d'une façon assez difficile à comprendre [u], avec le soc de sa charuë, & qu'il avoit trouvé endormi sous une motte de terre: Suidas en fait honneur à Télégone fils d'Ulysse; Pausanias, à un fils de Neptune, nommé Parnasus, qui vivoit avant le déluge [x] d'Ogygés, d'autres à Cham fils de Noë, qu'ils prétendent avoir été le même que Pan & Zoroastre; Pline [y] prétend que Carés qui donna son nom à la Carie, inventa les augures tirés des oiseaux, & qu'Orphée inventa ceux tirés des autres animaux.

Plusieurs auteurs, tels que Carnéade, Chrysippe, Diogéne, Philon, Joseph, & autres se sont mocqués des Augures. Homere met dans la bouche d'Hector un sentiment fort

[q] Mirum unde, sed olim
Hic honor alitibus, superæ seu conditor aulæ
Sic dedit, effusum chaos in nova semina texens,
Seu quia mutatæ, nostrâque ab origine versis
Corporibus, subiêre nothos, seu purior axis,
Amotumque nefas, & rarum insistere terrâ,
Vera docent. *Stat. Thebaïd.*

[r] *Joseph contre Apion, liv. 1.*

[s] Auguria non volucrum arbitrio futura nescientium colliguntur, sed volatus avium dirigit Deus, ut rostrum sonans, aut prætervolans penna turbido meatu vel leni futura præmonstret. *Amm. Marcell. lib. 21.*

Aves seu prætervolando, seu stando, futura pennis vel voce significant nescientes *Macrob. in somn. Scipion. lib. 1. c. 19.*

[t] Ut fibris sit nulla fides, sed conditor artis.
Finxerit ista Tages. *Lucan.*

[u] *Ovid. metam. lib. 15. Cic. de divinat. lib. 2. Censorin. de die natali, c. 3.*

[x] *Le déluge d'Ogygés submergea la Béotie. On le place du temps d'Isac.*

[y] *Plin. lib. 7. c. 56.*

ſage & fort magnanime [z], que le ſeul augure à ſuivre, eſt de combatre pour la patrie.

12. Le ſentiment de S. Cyprien ſur les predictions augurales prouvé par les exemples tirés de l'hiſtoire.

Mais l'hiſtoire fournit tant d'exemples des prédictions augurales qu'il ſeroit difficile à qui les examine, de ne pas ſe ranger au ſentiment de [a] ſaint Cyprien, qui eſtime que les démons ont quelquefois emploié les Augures, comme les oracles, & autres ſourberies magiques, pour ſéduire les ſuperſtitieux.

Fabius Maximus, après avoir conſulté deux fois [b] les oiſeaux, & fait un ſacrifice, trouva que les auſpices étoient peu favorables, & l'avertiſſoient de quelque danger; il ſe tint ſur ſes gardes, & évita une embuſcade qui lui étoit dreſſée par Hannibal.

Gordius revenant de labourer ſon champ [c], un aigle ſe repoſa longtemps ſur le joug de ſes bœufs; comme il alloit à la ville pour conſulter les Augures à ce ſujet, il rencontra une fille très belle, qui lui prédit la roïauté, & s'offrit à lui en mariage. Peu après leur mariage, il s'éleva une ſédition parmi les Phrygiens, qui aïant conſulté l'oracle, en eurent pour réponſe, d'élire pour roi le prémier homme, qu'ils trouveroient allant au temple de Jupiter dans un chariot. Cet homme fut Gordius, qui devint ainſi roi de Phrygie.

Romulus & Remus conſultant les Augures [d], Remus vit le prémier ſix vautours; mais un inſtant après, Romulus en aperçut douze.

Germanicus, ſur le point de charger les Chéruſces [e] à la tête des légions, vit paſſer huit aigles, & il s'écria qu'il n'y avoit qu'à ſuivre ces oiſeaux qui ſervoient de guides, auſſi bien que de dieux tutélaires aux légions. Ce récit paroît fabuleux à Lipſe à cauſe de ce grand nombre d'aigles; mais Tacite eſt juſtifié par ce qu'il dit au ſecond livre de ſon hiſtoire, que comme il ſeroit contre la dignité de l'hiſtoire d'amuſer le lecteur par des contes fabuleux, il y auroit auſſi de la témérité à ſupprimer de ſon autorité privée ce que la renommée a publié. Ces ſortes d'opinions, qui ne doivent pas être rejettées de l'hiſtoire générale, entrent à plus forte raiſon dans l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Deux ſerpents, l'un mâle & l'autre femelle, s'étant trouvés dans le lit de Gracchus [f], les Augures conſultés déclarérent que Gracchus & ſa femme Cornélie mourroient tous deux, ſi les deux ſerpents étoient tués, ou ſi l'on conſervoit la vie à l'un & à l'autre: que ſi l'on tuoit le ſerpent mâle ſeul, Gracchus ſeul mourroit, & que ſi l'on ne tuoit que la femelle, Cornélie ſa femme mourroit ſeule. Sur cette réponſe, Gracchus faiſant tuer le ſerpent mâle, conſerva les jours de ſa femme aux dépens des ſiens.

Ælius préteur [g] rendant la juſtice dans ſon tribunal, un piquebois vint ſe poſer ſur ſa robe, & ſe laiſſa prendre à la main. Les Augures dirent que ſi l'on conſervoit la vie à l'oiſeau, ils arriveroit quelque malheur

---

[z] Εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης. *Il. μ. v.* 243.

[a] *Cyprian. de idolor. vanit.*

[b] *Tit. Liv. lib.* 27. *Plutarch in Fab.*

[c] *Arrian de expedit. Alex. l.* 2. *Juſtin. lib.* 11.

[d] *Den. d'Halicarn. liv.* 1. *Plutarch. in Romul.*

[e] *Tac. annal. lib.* 2.

[f] *Plutarch. in Gracch.*

[g] *Val. Max. lib.* 5. *c.* 6. *Ce préteur eſt nommé Cælius dans Frontin. Strateg. liv.* 4. *c.* 5. *Quelques auteurs l'ont appellé Lélius. d'Ablancourt, traduct. de Frontin.*

à la république; que s'il étoit tué, le préteur mourroit. Ælius aïant entendu cette réponſe mit auſſitôt l'oiſeau en piéces de ſes propres mains.

Génutius Cipus [b], autre préteur Romain, ſortant de Rome, il parut tout d'un coup ſur ſon front deux boſſes comme deux cornes. Les Augures lui annoncérent qu'il ſeroit roi, s'il rentroit dans Rome. Cette prédiction lui fit prendre le parti de ſe condamner lui même à un exil perpétuel.

Un aigle s'arrêta ſur le bouclier d'Hiéron, & lui préſagea ſon élévation & ſes victoires. Xénophon [i] rapporte qu'aïant vû un aigle à droite, il ſe ſervit de cet augure pour encourager ſes ſoldats. Deux aigles demeurérent ſur la maiſon où naquit Alexandre, pendant tout le jour de ſa naiſſance, & on obſerva un aigle qui voloit ſur la tête de ce conquérant à la bataille d'Arbelle.

Ce fut le devin Ariſtandre [k] qui fit remarquer cet oiſeau aux Macédoniens pendant la chaleur du combat, & il y a beaucoup d'apparence qu'ils s'en rapportérent plus au témoignage du devin qu'à leurs propres yeux.

Les hiſtoriens de Charles Quint ont rapporté, que dans le même temps qu'il faiſoit paſſer l'Elbe à l'infanterie Eſpagnole, on vit un aigle qui voloit doucement, tantôt au-deſſus de la tête de l'empereur, & tantôt au-deſſus des troupes, qui paſſoient le fleuve.

Un aigle ſe poſa ſur la tête de Tarquin l'ancien, fils de Démarate, ſimple négociant de Corinthe, & prognoſtiqua ainſi l'élévation de Tarquin à la roïauté de Rome. Dejotarus averti par un aigle, évita la chute d'un bâtiment. Un aigle aïant enlevé le javelot d'un des gardes de Denys le jeune, & aïant jetté ce javelot dans la mer, cet Augure lui annonça la fin de ſa tyrannie, & les calamités qui lui arrivérent.

Le jeune Octavius [l] qui fut depuis l'empereur Auguſte, étant élevé à la campagne, une aigle lui enleva un morceau de pain qu'il avoit à la main, & après avoir volé fort haut, elle revint lui rapporter le même morceau de pain.

Des coqs préſagérent à Thémiſtocle, la victoire de Salamine. Le cheval prognoſtique la guerre: Anchiſe, voïant des chevaux blancs, en débarquant dans un païs inconnu, dit [m] O terre étrangére tu nous annonces la guerre.

Des nids [n] d'oiſeaux, & ſurtout de corbeaux, étoient de mauvais augures; quelque meuble renverſé par un ſinge paſſoit pour le ſigne d'un accident facheux.

Des corbeaux portant dans leurs nids des morceaux de poulets, qu'ils avoient mis en piéces [o], préſagérent la guerre civile de Sylla & de Marius; & ces mêmes oiſeaux prognoſtiquérent à Alexandre & à Cicéron leurs morts prochaines. Les bourdonnements importuns des abeilles, qui ſembloient pourſuivre Dion &

[b] *Val. Max. lib. 5. c. 6. Ovid. metam. lib. 15.*

[i] *Xénophon. retraite des dix mil.*

[k] Vates Ariſtander albâ veſte indutus, & dextrâ præferens lauream, militibus in pugnam intentis avem monſtravit, haud dubium victoriæ auſpicium. Ingens ergo alacritas ac fiducia paulò antè territos accendit ad pugnam. Q. *Curt. lib. 4. c. 15.*

[l] *Suet. in Octav. Dio. lib. 45.*

[m] .... bellum ô bellum, terra hoſpita, portas. *Virg.*

[n] *Bulengerus, de prodigiis, lib. 4. c. 39. & 64.*

[o] *Peucer. de præcip. divinat. generib. ubi de augur. & aruſpic.*

Pompée, prédirent leurs défaites.

Vitellius étant à Vienne dans les Gaules, une troupe d'oiſeaux l'environna; ils ſembloient l'attaquer & fondre ſur lui. Ils lui annoncérent ainſi ſes malheurs & ſa mort.

Céſar eut les augures les plus ſiniſtres la veille du jour qu'il fut tué dans le ſénat: deux victimes ſe trouvérent ſans cœur & ſans foie. La même choſe arriva à Marius dans la ville d'Utique, & à l'empereur Pertinax, peu de jours avant qu'il fut aſſaſſiné. La mort de [p] Marcellus, celles des empereurs [q] Caligula & Claude leur furent ſemblablement annoncées par des victimes qu'ils trouvérent ſans foie en ſacrifiant.

Amilcar aſſiégeant Syracuſe [r], les augures lui promirent que le lendemain il ſouperoit dans la ville aſſiégée. La promeſſe fut vérifiée d'une manière fatale au général Carthaginois; car le lendemain il fut fait priſonnier, & conduit dans Syracuſe.

L'empereur Galba ſacrifiant [s], l'aruſpice lui rapporta que les entrailles contenoient des ſignes funeſtes, qu'elles le menaçoient d'embuches ſecrettes, & d'un ennemi domeſtique.

12. Mauvaiſe application de quelques paſſages de l'écriture à la ſcience augurale.

Quelques auteurs ont eu la témérité de rapporter des paſſages de la ſainte écriture à la vanité de la ſcience augurale [t]: comme ces paroles du livre de Job: Qui a donné l'intelligence [u] au coq? & ce verſet [x] de l'Eccléſiaſtique: L'oiſeau du ciel ſera entendre ſa voix, l'oiſeau donnera des indices: comme ſi ces paſſages qui ne doivent s'entendre que du témoignage rendu par les bêtes même à la providence divine, pouvoient être appliqués à la ſuperſtition & à l'erreur.

Ces auteurs ajoutent que le patriarche Joſeph [y] dit dans la genèſe: Ne ſçavez-vous pas qu'il n'y a point d'Augure qui ait une ſcience ſemblable à moi? & qu'Eliſée fit la prédiction [z] d'un Augure, lorſqu'il annonça à Joas roi d'Iſraël, qu'il remporteroit trois victoires ſur les Syriens, parce que ce roi avoit frappé trois fois la terre de ſon javelot. La réponſe eſt, que Joſeph inſpiré de Dieu, laiſſoit croire aux Egyptiens qu'il étoit verſé dans la ſcience des augures, & qu'il ne parla ainſi à ſes frères, avant que de ſe faire connoître à eux, que pour leur faire peur pendant quelque temps, & leur donner à entendre quelle étoit l'opinion des Egyptiens ſur ſon compte. A l'égard d'Eliſée, ſa prédiction fut fondée ſur la révélation divine, qui ne peut être tirée à conſéquence pour des ſuperſtitions augurales.

La divination par les augures eſt très ancienne, puiſqu'elle eſt interdite & condamnée dans les livres de Moyſe. Vous ne conſulterez point [a] les augures, dit le Seigneur dans le Lévitique; & dans [b] le Deutéronome: Qu'il n'y ait perſonne dans le peuple qui obſerve les augures.

CHAPI-

---

[p] *Plutarch. in Marcell.*

[q] *Plin. lib.* 11. *c.* 37.

[r] *Diod. Sic. lib.* 20.

[s] Sacrificanti Galbæ aruſpex triſtia exta, & inſtantes inſidias, & domeſticum hoſtem prædicit. *Tac. hiſt. lib.* 1.

[t] *Raguſ. de divinat. lib.* 2. *c.* 9.

[u] Quis gallo dedit intelligentiam? *Job. c.* 38. *v.* 35.

[x] Avis cœli proferet vocem, & ales indicabit rem. *Eccleſiaſtic. c.* 10. *v.* 20.

[y] An ignoratis quòd non ſit ſimilis mei in augurandi ſcientiâ? *Gen. c.* 44. *v.* 15.

[z] *Reg. lib.* 4. *c.* 13.

[a] Non augurabimini. *Leviticus. c.* 19. *v.* 26.

[b] Nec inveniatur in te, qui obſervet auguria. *Deuter. c.* 18. *v.* 10.

CHAPITRE ONZIÉME.

Des Préſages.

SOMMAIRE.

1. *Différences des préſages & des augures.* 2. *Huit eſpéces de préſages.* 3. *Des paroles fortuites.* 4. *De la lecture des paſſages à l'ouverture de certains livres.* 5. *Des monſtres, pluïes, méteores, & autres préſages racontés par les hiſtoriens.* 6. *Explication des méteores pris pour des préſages.* 7. *Conjectures générales ſur les préſages.* 8. *Autres exemples hiſtoriques de préſages.* 9. *Des Cométes.* 10. *Préſages de différentes eſpéces.* 11. *Remarques ſuperſtitieuſes.* 12. *Des treſſaillemens, tintemens, éternuëments.* 13. *Des chûtes.* 14. *Des rencontres.* 15. *Apparitions de ſpectres.* 16. *Des jours heureux ou malheureux.* 17. *Des noms.* 18. *Superſtitions groſſiéres ſur les noms des ſaints.*

1. Différence des préſages & des augures.

LE ſujet de ce chapitre eſt fort ſemblable à celui du chapitre précédent. Il paroît ſeulement que les augures s'entendoient des indications & des ſignes recherchés, & interprétés ſuivant les régles de l'art augural, & par les Augures en titre d'office; & que les préſages qui s'offroient fortuitement, étoient interprétés par chaque particulier, d'une maniére plus vague & plus arbitraire.

L'opinion des préſages a fait tant d'impreſſion ſur les eſprits, qu'elle a ſouvent été ſuffiſante pour exciter aux entrepriſes les plus téméraires, ou pour détourner de celles qui avoient le plus d'apparence de réüſſir.

2. Huit eſpéces de préſages.

On diſtingue huit principales eſpéces de préſages, 1°. les paroles fortuites; 2.° la lecture des paſſages à l'ouverture de certains livres; 3°. les naiſſances des monſtres, les pluïes extraordinaires, les méteores & autres accidens; 4°. les treſſaillemens, les tintemens d'oreilles, les éternuëments; 5°. les chûtes imprévuës; 6°. la rencontre de certaines perſonnes, ou de certains animaux; 7°. les jours heureux ou malheureux; 8°. les noms.

3. Des paroles fortuites.

Les Romains regardoient comme des avertiſſemens des dieux, certaines paroles fortuites[a], qui étoient prononcées ſans deſſein, & qui ſe rapportoient indirectement à des prédictions de l'avenir.

Après que Rome eut été détruite par les Gaulois, un de ces préſages empêcha les Romains de transférer leur ſéjour à Véïes. Dans le temps même que le ſénat délibéroit ſur cette importante affaire, un capitaine qui venoit relever la garde à la porte du lieu où le ſénat étoit aſſemblé, cria à l'enſeigne de ſa compagnie de s'arrêter, & de planter ſon drapeau dans l'endroit où il étoit: Car nous devons[b] demeurer ici, ajouta le capitaine. Cette parole fortuite, regardée comme une marque de la volonté des dieux, détermina[c] à reſter à Rome, & à la rebâtir.

Les Romains furent même perſuadés qu'une voix aërienne les avoit avertis de la marche & de l'approche des Gaulois; & pour en remercier les

[a] *Les Romains appelloient cette eſpéce de préſage*, omen *pour* orimen, *ſelon Feſtus.*

[b] Hîc optimè manebimus.

[c] *Plutarch. in Camil.*

Dieux, ils bâtirent un temple sous le nom d'*Aius Laquutius*.

Cœcilia femme de Métellus [*d*] avoit une niéce prête à marier; elle la mena de nuit dans une chapelle, pour chercher des présages nuptiaux; c'étoit la coutume, quand on songeoit à marier une fille. La tante s'assit, & la niéce se tint debout. Elles furent longtemps aux écoutes sans rien entendre. La fille se sentant lasse d'être debout, pria sa tante de la laisser asseoir pour quelques moments: Très volontiers, répondit la tante, je vous céde ma place. Ces paroles furent le présage qu'on cherchoit. Cœcilia mourut bientôt, & son mari épousa la jeune niéce.

La Pythie étant entraînée au temple par Alexandre, pour lui rendre un oracle en un jour défendu, elle se plaignit de cette violence, & dit au roi: Je ne vous céderois pas, si vous n'étiez invincible. Je ne veux point d'autre oracle, dit aussitôt Alexandre, cette parole est la réponse du dieu.

Le jour de la mort d'Henri II. & quelques moments avant que le fatal tournoi commençât [*e*], un enfant de cinq à six ans amené par son père, s'écria aussitôt qu'il apperçut les lices ouvertes; Hélas! ils veulent tuer le roi! & quelque chose qu'on lui pût dire, il ne cessa de répéter les mêmes paroles, pleurant & se débattant si fort qu'il fallut l'emmener.

Lorsque Tite assiégea Jérusalem [*f*] il sortit du temple une voix très distincte, qui dit: Partons d'ici. Les saints anges protecteurs du temple, déclarérent hautement qu'ils l'abandonnoient.

La prise de Jérusalem par Tite fut annoncée par plusieurs présages, & entr'autres par celui-ci [*g*]. Quatre ans avant que la guerre fut déclarée, un païsan se mit à crier; Une voix est sortie du côté de l'Orient, une voix est sortie du côté de l'Occident, une voix est sortie du côté des quatre vents. Voix contre Jérusalem & contre le temple, voix contre les nouveaux mariés & contre les nouvelles mariées, voix contre tout le peuple. Depuis ce temps, ni jour ni nuit il ne cessa de crier, Malheur à Jérusalem. Il redoubloit ses cris les jours de fête; il fut pris & interrogé, & condamné au fouet. Il ne répondit jamais que malheur à Jérusalem. Il continua sept ans à crier de cette sorte. Au temps du dernier siége, il se renferma dans la ville, tournant autour des murailles, & criant de toute sa force: Malheur au temple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple! A la fin, il ajouta, Malheur à moi même; & en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine.

4. De la lecture des passages à l'ouverture de certains livres.

Anciennement on a eu beaucoup d'égard aux présages tirés du sens des mots qui se présentoient à l'ouverture de certains livres. Spartien [*h*] & Lampride [*i*] font mention des sorts Virgiliens consultés par Adrien & par

[*d*] *Val. Max. lib.* 1. *c.* 5, *de ominib.*

[*e*] *Mézer. à la fin du regne d'Henri II.*

[*f*] *Joseph. de la guerre contre les Rom. liv.* 6. *c.* 31.

[*g*] *Joseph. loc. citat liv.* 7. *c.* 12.

[*h*] Cum sollicitus de imperatoris ergà se judicio Virgilianas sortes consuleret:

..... primam qui legibus urbem
Fundabit, Curibus parvis & paupere terrâ
Missus in imperium magnum, cui deinde subibit, &c.

Sors excidit. *Spartian. in Adrian.*

[*i*] Huic sors in templo Prænestinæ talis extitit, cum illi Heliogabalus insidiaretur:

... Si quà fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris. *Æl. Lamprid in Alex. Sever.*

Alexandre Sévére. Plusieurs Chrétiens consultoient les livres sacrés: on nommoit cette espéce de sort, Le sort des saints. Cette coutume étoit fort répandue au cinquiéme siécle. Les conciles de Vanne, d'Agde & d'Orléans au commencement du sixiéme siécle, condamnérent cette superstition dont l'usage cependant continua. Grégoire de Tours [k] rapporte que Chramne fils de Chlotaire, voulant sçavoir le succés de sa révolte contre son pére, vint à Dijon, où les clercs consultérent pour lui le livre des prophétes, les épîtres de S. Paul, & les évangiles. Grégoire de Tours [l] blâme ceux qui vont consulter les devineresses; mais il ne désaprouve pas qu'on ait recours aux livres saints, pour connoître l'avenir. Il dit qu'il pratiqua lui même [m] cette coutume l'an 577. Il rapporte que Mérouée fils de Chilpéric consulta trois livres, le psautier, le livre des rois, & l'évangile, pour sçavoir s'il seroit roi.

On ne peut autoriser cet usage par l'exemple de S. Augustin, lorsqu'il consulta les épîtres de S. Paul, pour sçavoir ce que Dieu demandoit de lui. Ce pére dit lui-même [n], qu'il ouvrit les épîtres de S. Paul dans cette vûë; mais cette consultation avoit été précédée d'une voix du ciel, qui lui avoit fait entendre ces paroles: Prenez & lisez. A la vérité S. Augustin [o] en désaprouvant les sorts des saints, les excuse en quelque maniére.

Pierre de Blois [p] les condamne bien plus sévérement: il les appelle des observations superstitieuses, & des sortiléges. Le concile d'Auxerre, l'an 578., condamna cet usage, conformément aux conciles tenus dans le commencement du même siécle. De temps en temps cette superstition recommençoit. On lit dans Cédréne [q], que l'empereur Héraclius consulta les livres saints, pour sçavoir quels quartiers il devoit assigner à son armée. Les capitulaires de Charlemagne [r] ont renouvellé les défenses de cette superstition en 789.

5. Des monstres, pluïes, météores & autres accidents, racontés par les historiens.

Les historiens ont parlé des productions monstrueuses de la nature, comme de présages fort importants. Tite-Live est plein de ces observations. Tantôt quelque monstre étoit né; tantôt quelque bête avoit proféré des paroles distinctes, tantôt les eaux des riviéres & des lacs avoient paru teintes de sang; tantôt une idole avoit changé de situation sans qu'on y touchât; une autre fois on avoit entendu plusieurs coups de tonnerre dans la plus grande sérénité de l'air. Aussi-tôt que quelque prodige avoit été publié [s], il

[k] *Greg. Turon. lib. 4. c. 16.*

[l] *Gregor. Turon. l. 5. c. 14. & 49. & l. 8. c. 4.*

[m] Ego verò, reserato Salomonis libro, versiculum, qui primus occurit, arripui.

[n] Nihil aliud interpretans, nisi divinitùs mihi juberi, ut aperirem codicem, & legerem quod primum capitulum invenissem. *S. Aug. Confess. lib. 8. c. 12.*

[o] Hi verò qui de paginis evangelicis sortes legunt, etsi optandum est, ut hoc potiùs faciant, quàm ad dæmonia consulenda concurrant, tamen etiam iste mihi displicet consuetudo, ad negotia secularia & ad vitæ hujus vanitatem, propter aliam vitam loquentium oracula divinè vellet convertere. *S. Aug. epist. 55. ad Januarium 2. in edit. Benedictin.*

[p] Sortilegi sunt qui sub nomine fictæ religionis, superstitiosâ quâdam observatione rerum pollicentur eventus. *Petr. Blesensis, de præstigiis fortunæ.*

[q] *Cedren. histor. compend. in Heracl.*

[r] Ut nullus in psalterio, vel in evangelio, vel in aliis rebus sortiri præsumat, nec divinationes aliquas observare.

[s] Romæ autem, & circà urbem multa eâ hyeme prodigia facta: aut, quod evenire solet, motis semel in religionem animis, multa nunciata & temerè credita sunt. .... prodigia eo anno mul-

s'en joignoit une foule d'autres, & les esprits étant émus par la superstition, il n'y avoit plus de bornes à débiter ni à croire les présages. Polybe [t] dit que l'historien doit être extrémement réservé à les rapporter. Mézerai en est rempli à l'exemple de Tite-Live.

Les poëtes se sont fort étendus sur cette matiére des présages, qui est plus de leur ressort, que de celui des historiens. On trouve les prodiges les plus menaçants décrits par [u] Horace & par [x] Virgile. Lucain [y] étale en vers pompeux touts les présages de la guerre civile; Silius Italicus [z] fait un pareil dénombrement de prodiges; Stace [a], Claudien [b], Pétrone [c] l'ont inséré dans leurs ouvrages de semblables descriptions.

Sans nous arrêter aux récits poëtiques, qui tiennent plus de la fiction que de la vérité, combien de prodiges assûrés par les historiens! Suivant Tite-Live, un bœuf prononça distinctement [d]: Rome, prens garde à toi. Suivant Suétone, une Corneille prédit dans le capitole la mort de Domitien, en disant [e]: Tout ira bien. Suivant [f] Pline, la révolution de Tarquin, & le changement de l'état monarchique de Rome en république furent prognostiqués par un chien qui parla, & par un serpent qui aboïa. Suivant le même Pline [g], Alexandre le Napolitain [h], & Lycosthéne [i], les malheurs & le désespoir des Sagontins assiégés par Hannibal, furent annoncés par un enfant, qui au moment de sa naissance, rentra dans le ventre de sa mére. Suivant Philostrate [k], un enfant qui nâquit avec trois têtes fut un signe de la fin funeste de trois empereurs Galba, Oton & Vitellius. N'oublions pas ce qui est rapporté [l] par Ammien Marcellin, que dans la ville de Pistoïe, environ à la troisiéme heure du jour, un âne monta dans la tribune aux harangues, d'où s'étant mis à braire de toute sa force, les habitants en furent effraïés comme d'un présage très menaçant.

L'histoire fait mention de pluïes de sang, de lait, de chair, de métaux, de blé, de grenouilles, de poissons, de briques, de laine, de cendres, de fer, de pierres, & de diverses autres matiéres. Ces phenoménes passoient pour des présages, dont on faisoit l'application aux événements qui arrivoient ensuite. Les Romains envoïérent cher-

---

ta nunciata sunt, quæ quo magis credebant simplices ac religiosi homines eo etiam plura nuntiabantur. *Tit. Liv. lib.* 1. & 31.

Utque semel patuit monstris iter, omnia tempus
Nacta sibi, properant nasci.

Claudian. in Eutrop. lib. 2.

[t] *Polyb. lib.* 16.

[u] *Hor. lib.* 1. *Od.* 2.

[x] Non aliàs cœlo cecidêre plura sereno
Fulgura, nec diri toties arsere cometæ.
Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens, & simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis, pecudesque loquutæ.
Infandum! *Virg. Georg. lib.* 1.

[y] *Lucan. lib.* 1. *in fin. & lib.* 2. *in init.*

[z] *Sil. Ital. de bell. Punic. l.* 8.

[a] *Stat. Thebaïd. lib.* 7.

[b] *Claudian. in Eutrop. lib.* 2.

[c] *Petron. in poëm. de bell. civil.*

[d] Roma, cave tibi. *Tit. Liv. l.* 35.

[e] Ἔσται πάντα καλῶς. *Suet. in Domit.*

[f] *Plin. lib.* 8.

[g] *Plin. lib.* 7. *c.* 2.

[h] *Alex. ab Alex. genial. dier. l.* 2. *c.* 31.

[i] *Lycosthen. p.* 110.

[k] *Philostr. de vitâ Apollonii Thyan. l.* 5. *c.* 4.

[l] In oppido Pistoriensi, prope horam diei tertiam, asinus tribunali ascenso, audiebatur destinatiùs rugiens. *Amm. Marcell. lib.* 27. *c.* 3.

cher la déeſſe Cybéle à Peſſinunte, à l'occaſion de quelques pluïes de pierres qu'on avoit vû tomber. On trouve des exemples de ces différentes pluïes dans pluſieurs auteurs [m]. Gauzlin Archevêque de Bourges a écrit des cauſes de la pluïe de ſang qui tomba en 1017. Les phyſiciens modernes ont changé ces préſages en des effets naturels [n], qu'ils ont expliqués par la force des volcans qui avoient enlevé dans les airs ces ſortes de matiéres à une hauteur prodigieuſe. Mais quelle phyſique ſeroit aſſez féconde en inventions, pour rendre raiſon de touts les phénoménes fabuleux & ridicules qu'on trouve écrits? Comme celui qui eſt rapporté par Avicenne [o], qu'un homme engendré dans les nuës, fut apporté ſur terre par une pluïe.

L'orage arrivé en Bourgogne en cette année 1732, a été aſſez violent pour enlever & tranſporter des hommes: mais perſonne aſſurément n'eût été aſſez ſtupide pour regarder ces hommes, comme formés dans les nuës.

On a vû dans les airs [p] des armées & des combats: Pline. [q] dit même qu'on a entendu le bruit des armes, & le ſon des trompettes aëriennes dans le temps de la guerre contre les Cimbres. Ce qui eſt arrivé pluſieurs fois auparavant & depuis, ajoute Pline [r], & pendant le troiſiéme conſulat de Marius, on vit en l'air des batailles d'armées entiéres.

Nous n'aurons pas peine à croire ſur ce ſujet les hiſtoriens prophanes, ſi nous les comparons à ce qui eſt rapporté au ſecond livre des Macabées, où l'hiſtorien ſacré entre dans un grad détail de ces metéores. On apperçut [s] pendant quarante jours au deſſus de Jéruſalem, des hommes à cheval, habillés de drap d'or, & armés de lances, des chevaux rangés en ordre de bataille, des caſques, des épées nuës, & toute ſorte d'armes & de cuiraſſes, qui jettoient un éclat ébloüiſſant. On voïoit les ſoldats ſe battre de près, & on diſtinguoit les uns qui ſe couvroient de leurs boucliers, & les autres qui lançoient leurs traits.

En l'année 1108, l'air parut rempli [t] de météores effroïables. On vit deux

[m] *Tit. Liv. lib* 24. 39. 40. 43. *Mézer. dans le regne de Childebert I. en* 533. *& dans le regne de Louis XII. en* 1500. *Larrey, hiſt. d'Angleter. 2. p.* 618. *Thuan. hiſt. lib* 5. *Le Vayer, phyſiq. du prince, ch.* 17. *Deipnoſoph. d'Athénée, liv.* 8. *ch.* 1. *Chevræana 3. t. 1 p.* 342. *Plin. lib.* 2, *c.* 56. *Georg. Pachymer. in hiſtor. Andronic. lib.* 1. *c.* 18. *Jul. Obſeq. c.* 38. *&* 104.

Gaffarel, curioſités inoüies, ch. 12. *fait mention d'une pluïe de ſang tombée en Suiſſe l'an* 1454. *qui formoit des croix ſur les habits, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, ni de qualité. Jean François Pic Comte de la Mirandole a fait ces vers ſur cette pluie de ſang.*

Permixtamque crucem rubro ſpectavimus olim:
Nec morum diſcrimen erat: ſacer atque prophanus
Jam conſpecta ſibi geſtabant myſtica, patres
Conſcripti, & pueri, ſexus conſcriptus uterque,
Et templa, & veſtes, à ſummâ Cæſaris aulâ
Ad tenues vicos.

[n] *Mémoir. de l'acad. des bell. lettr. t.* 4. *p.* 411.

[o] *Avicenn. de diluv.*

[p] *Jonſton. thaumatograph. claſſi* 3. *c.* 12.

[q] Armorum crepitus & tubæ ſonitus auditos a cœlo Cimbricis bellis accepimus. *Plin. lib.* 2. *c.* 57.

[r] *Plin. loc. citat.*

[s] Contigit autem per univerſam Hierololymorum civitatem videri diebus quadraginta per aëra equites diſcurrentes, auratas ſtolas habentes, & haſtis, quaſi cohortes, armatos, & curſus equorum per ordines digeſtos, & congreſſiones fieri cominùs, & ſcutorum motus, & galeatorum multitudinem gladiis diſtrictis, & telorum jactus, & aureorum armorum ſplendorem, omniſque generis loricarum. *Macab. l.* 2, *c.* 5.

[t] *Mézer. dans le regne de Philippe I.*

armées qui s'entrechoquoient avec un bruit terrible. Du pain nouvellement cuit rendit une grande abondance de ſang. Un enfant parla diſtinctement en ſortant du ventre de ſa mére qui l'avoit porté deux ans.

L'on dit [w] que dans le diocéſe de [x] Maguelonne en Languedoc, on vit en l'année 1395, paroître dans l'air cinq petites étoiles qui en attaquérent une grande, & ſe battirent contr'elle, juſqu'à ce qu'il ſortit du ciel une voix terrible; & enſuite un homme tout de feu, monté ſur un chéval de bronze, qui avec une lance brillante de feu la perça entiérement, & la fit diſparoître. On aſſure qu'en divers endroits de la Guienne, on apperçut divers eſcadrons de gendarmes ſe choquer la nuit, & l'on entendit même les henniſſements des chevaux, le ſon des trompettes, le bruit des armes, & les cris des combattants.

En l'année 1608, il parut en Angoumois [y] d'étranges phantomes. Le jour étant ſerein, de petites nuées deſcendirent, & ſe formérent en hommmes armés de toutes piéces, qui paroiſſoient au nombre de dix à douze mille, touts beaux & grands, couverts d'armes bleuës, rangés ſous des enſeignes bleuës, & demi rouges, à demi déploïées: les tambours aïant leurs quaiſſes ſur leurs épaules, comme prêtes à battre. Dix pas devant, étoit le chef d'une belle & grande apparence. Cette viſion donna l'allarme à pluſieurs païſans & à la nobleſſe même. Ils s'aſſemblérent en grand nombre pour reconnoître ce prodige; mais en le pourſuivant, ils remarquerent que ces hommes aëriens s'approchant d'un bois taillis, de peur de rompre leur ordre en paſſant, s'enlevérent touts par deſſus le bois, touchant ſeulement la feuille des arbres de l'extremité de leurs piés: puis cheminerent encore à terre, juſques vers une forêt où ils ſe perdirent touts, & ne parurent plus.

Baïonne étant au pouvoir des Anglois [z], il parut ſur la ville le 20 Août 1451, un peu avant le point du jour, le ciel étant clair & ſerein, une grande croix blanche, qui demeura ſur la ville pendant plus d'une demie heure: & en conſéquence de ce préſage, ceux de Baïonne ôterent les banniéres d'Angleterre & les croix rouges, & arborérent les blanches, qui ſont celles de France.

6. Explication des météores pris pour des préſages.

Ces apparitions d'armées & de combats dans les nuës; & ſurtout ces croix blanches, ne ſont autre choſe que les lumiéres Boréales, obſervées aſſez fréquemment, & dont Gaſſendi [a] fait remarquer la reſſemblance, avec les prodiges rapportés par les anciens.

7. Conſidérations générales ſur les préſages.

De ce grand nombre de préſages, dont l'hiſtoire a pû conſerver le ſouvenir, il eſt vraiſemblable que la plus grande partie eſt fauſſe, & inventée après l'événement; qu'une grande quantité a été produite par des imaginations prévenuës & effraïées; qu'en

---

[w] *C'eſt encore Mézerai qui parle dans le regne de Charles VI.*

[x] *Le diocéſe de Maguelonne eſt aujourd'hui celui de Montpellier.*

[y] *Mercure François, t. 1, ann. 1608.*

[z] *Mézerai, dans le regne de Charl. VII.*

[a] Quæ ipſi non aliâ ſpecie quàm vaporum conſpeximus. Fuere qui vulgaverint apparuiſſe acies inſtructas procedentes prælianteſque: viſa tormenta bellica, viſos emiſſos globulos, viſos ictus, viſas haſtas, &c. Mirum quod non ſimul clangorem tubarum clamoremque virûm auditum eſſe addidiſſent, quandò eadem credulitas infirmitaſque humana eſt, quæ his figmentis locum fecit. Credibile omninò eſt, ſi non omnia, at bene multa, quæ in hiſtoriis ſimilia extant, ex eàdem eſſe origine, nec ampliorem fidem mereri.

certaines occasions, il est arrivé fortuitement que les événements ont été précédés de circonstances qui ont paru extraordinaires, & dont les causes ont été inconnuës à une physique peu éclairée; enfin que quelques signes ont été accordés par la bonté divine, comme des avertissements de faire pénitence, & de détourner par la priére les malheurs qui étoient annoncés.

8. Autres exemples historiques des présages.

Plutarque & Pline [b] ont observé que le lac de Thrasyméne parut tout en feu, & que la terre des environs trembla; avant la victoire qu'Hannibal remporta près de ce lac, sur l'armée Romaine commandée par Flaminius.

Les anciens regardoient comme des présages, les apparitions de plusieurs soleils & de plusieurs lunes. Pline écrit que jusqu'à son temps, on n'avoit jamais vû plus de trois parélies; mais apparemment on n'avoit pas bien observé. Gassendi remarque qu'en Pologne l'an 1625. on en vit six. Schenerus témoigne qu'à Rome le 20. Mars 1929. il en parut cinq, & l'année suivante le 24. Janvier, on en vit sept, & il ajoute que rien n'empêche qu'on n'en puisse voir jusqu'à onze. Il en est de même des parasélénes, ou apparitions de lunes. Mézerai [c] rapporte qu'aprés l'assassinat d'Artus duc de Bretagne par Jean sans terre, il parut cinq lunes en même temps, l'une au nord, la seconde au midi, la troisiéme à l'occident, la quatriéme à l'orient, la cinquiéme au point de Zénith; que cette derniére étoit environnée d'étoiles, avec lesquelles elle fit cinq ou six tours à l'entour des autres, puis le tout disparut.

Claudien [d] tira un heureux présage pour l'empereur Honorius, de ce qu'une étoile apparut en plein midi, environ le temps de sa naissance.

Drusus se prévalut en habile homme [e], de la terreur panique répanduë par une éclipse parmi les séditieux. Les soldats d'Alexandre étant épouvantés par une éclipse de lune, quelques jours avant la bataille d'Arbelle, Alexandre ne leur en fit point expliquer les causes physiques, mais il fit répandre dans l'armée par les devins, que le soleil étant l'astre des Grecs, & la lune celui des Perses; l'éclipse de lune annonçoit la défaite de Darius. Sur quoi [f] Quinte Curce fait ces réflections, que rien n'est si puissant que la superstition, pour tenir la multitude en bride, & que si les esprits sont une fois frappés d'une vaine image de religion, les devins se feront mieux obéïr que les chefs.

Vespasien disoit sur une cométe, que le roi des Parthes qui portoit une longue chévelure comme elle, en étoit plus menacé que lui. Juvénal décrit [g] une femme nouvelliste, qui observe la prémiére une cométe dont les rois des Arméniens & des Parthes sont menacés.

9. Des Cométes.

Les cométes étoient regardées comme de mauvais présages, dés le temps [h] d'Homére; ce qui est confirmé

[b] *Plin. lib. 2. c. 107.*
[c] *Mézer. sur le regne de Phil. Aug.*
[d] *Claudian. de 4. consulatu Honorii.*
[e] *Tac annal. lib. 1.*
[f] *Quint Curt. lib. 4.*
[g] Instantem regi Armenio Parthoque cometem
Prima videt: *Juv. Sat. 6.*
[h] Λαμπρότατος μὲν ὁ γ' ἐστὶ, κακὸν δέ τε σῆμα τέτυκται,
Καί τε φέρει πόλλον πυρετὸν δειλοῖσι βροτοῖσι.

par[i] Virgile, Lucain[k], Claudien [l], Silius[m] Italicus.

Catherine de Médicis ayant paru effraïée d'une cométe qui fut vûë de son temps, on fit une épigramme[n] fort piquante, dont voici la traduction: La cométe répandant dans les airs sa triste chevelure, & préſageant de grands malheurs, Catherine allarmée des reproches de sa conſcience tremble de peur, que le phénoméne miniſtre de la vengeance céléſte n'en veuille à ſes jours. Reine, raſſurez-vous; puiſque les cométes annoncent des calamités, ce n'eſt pas à vous à craindre que votre vie ne ſoit terminée, c'eſt à nous à appréhender que vos jours ne ſoient prolongés.

On dit[o] que le cardinal Mazarin étant près de mourir, quelques courtiſans crurent qu'il falloit honorer ſon agonie d'un prodige, & lui dirent qu'il paroiſſoit une grande cométe qui leur faiſoit peur. Il eut la force de ſe mocquer d'eux, & il leur dit plaiſamment, que la cométe lui faiſoit trop d'honneur.

La ſuperſtition qui traite les cométes de Preſages[p], étoit répanduë dans le nouveau monde. L'hiſtoire du Pérou porte que le roi Atabalipa, appercevant une cométe, s'écria: Qu'il mourroit ſans doute dans quelque temps quelque grand Seigneur. Ce qui fut depuis interprété de lui même.

Juſtin[q] obſerve que la grandeur future de Mithridate, roi de Pont, fut annoncée par deux cométes qui parurent, l'une dans l'année qu'il vint au monde, l'autre dans l'année qu'il commença de régner. Chacune de ces cométes fut vûë pendant 70. jours. Ce fut ce fameux Mithridate Eupator, qui diſputa longtemps aux Romains l'empire de l'Aſie.

10. Préſages de différentes eſpéces.

Plutarque[r] rapporte que ce même Mithridate étant enfant, le tonnerre brula ſes langes, & qu'étant homme fait, le tonnerre brula les fléches de ſon carquois, ſans qu'il fût endommagé d'aucun de ces deux accidents. Ceux qui ſont parfaitement inſtruits que les apparitions des cométes, les effets du tonnere, & les autres météores n'ont rien que de naturel, ne laiſſent pas d'être frappés quelquefois, comme le vulgaire, de certains phénoménes, qu'ils appliquent aux événements.

Quelque temps avant la mort d'Henri III. la briſure des armes de Bourbon[s], aux vitres de la ſainte chapelle de Bourbon, fut enlevée par un coup de tonnerre, qui en fit les armes pleines de France.

L'écu de France porte le plus heureux préſage; car les fleurs déſignent ce qui eſt beau & glorieux, & les lys excellent pour cette ſignification parmi les fleurs, ſuivant ces paroles[t] d'Iſaïe; il fleurira comme le lys.

Henri

[i] Non ſecus ac liquida ſi quando nocte cometæ
Sanguinei lugubre rubent. *Virg. Æneïd. lib. 10.*

..... nec diri toties arſere cometæ. *Id. Georg. lib. 1.*

[k] ... terris mutantem regna cometem

[l] Regnorum everſor rubuit letale cometes.

[m] Et nunquam terris ſpectatum impunè cometem.

[n] Spargeret audaces cum triſtis in æthere crines,
Venturique daret ſigna cometa mali.
Ecce ſuæ regina timens malè conſcia vitæ,
Credidit inviſum poſcere fata caput.
Quid, regina, times? namque hæc mala ſi qua minatur,
Longa timenda tua eſt, non tibi vita brevis.

[o] *Lettr. de Buſſi, part. 1. lettr. 141.*

[p] *Le Vayer de l'inſtruct. de M. le Dauph. ch. de l'aſtrologie.*

[q] *Juſtin, lib. 37.*

[r] *Plutarq. propos. de table liv. 1. queſt. 6.*

[s] *Dict. de Moréri, art. de* Bourbon l'Archambaud.

[t] Florebit ut lilium.

Henri le grand commença ſon diſcours au Parlement le 8. Janvier 1599. par le récit de ce préſage : » Devant que de vous parler de ce pourquoi je vous ai mandés, je vous veux dire une hiſtoire [x], que je viens de ramentevoir au maréchal de la Chatre. Incontinent après la ſaint Barthélemi, quatre qui jouions aux dez ſur une table, vîmes paroître des goutes de ſang, & voiant qu'étant eſſuiées par deux fois, elles revenoient pour la troiſiéme : Je dis que je ne jouerois plus, & que c'étoit un augure contre ceux qui l'avoient répandu. M. de Guiſe étoit de la troupe.

Il ſemble qu'Henri le grand, par ce diſcours veuille faire entendre qu'il prédit la mort violente du duc de Guiſe ; comme une vengeance divine de la ſaint Barthélemi, annoncée par ce préſage.

La menuiſerie d'un cabinet de Vaux étoit ornée de pluſieurs figures d'écureuils [x], que des ſerpens pourſuivoient. Le ſur-intendant Fouquet fit auſſi frapper un jetton, où l'on voïoit un écureuil, entre les lézards & un ſerpent. On n'avoit ſongé qu'à exprimer la guerre naturelle, qui eſt entre ces animaux ; & depuis cela fut regardé, comme un préſage des malheurs de ce miniſtre, & qui déſignoit en même temps ceux qui cauſeroient ſa perte, les lézards étant les armes de Meſſieurs de Tellier, & le ſerpent de Meſſieurs Colbert.

Maimbourg rapporte que la femme de Guérin avocat général au Parlement de Provence [y], qui fut exécuté pour l'affaire de Cabriére & de Mérindol, vit dans ſa main l'image de ſon mari, à qui l'on tranchoit la tête.

Etienne Paſquier [z] prédit des malheurs à la France, parce qu'il remarqua, à l'ouverture du Parlement de 1587. que le prêtre, qui diſoit la meſſe aux préſidents & conſeillers vétus de leurs robbes d'écarlate & de leurs chapperons fourrés, ne leur fit point baiſer la paix, ſuivant la coutume. Avez-vous pris garde, dit-il à quelqu'un de ſes amis, que la paix n'a été préſentée à Meſſieurs ? je meure, ſi cela ne nous promet je ne ſçai quoi de malheureux pour la France : ainſi le dis-je, & ainſi avint le même an.

Thymoléon étant prêt de s'embarquer [a] pour ſon expédition de Syracuſe, & étant entré dans le temple de Delphes, une bandelette ſur laquelle étoient tracées en broderie des couronnes & des victoires, ſe détacha entre les offrandes qui étoient ſuſpenduës au haut du temple, & fut portée par le vent ſur la tête de Thymoléon.

Sylla au commencement de la guerre civile contre Marius eut un préſage fort heureux [b]. Un vent doux enleva une grande quantité de fleurs d'une prairie, & les porta ſur les caſques de ſes ſoldats, qui parurent couronnés aux yeux de leurs ennemis.

Deux étoiles d'or [c] conſacrées par les Lacédémoniens à Caſtor & à Pollux dans le temple de Delphes, après la victoire remportée par Lyſandre ſur les Athéniens, tombérent

[u] *Ce préſage eſt auſſi rapporté dans les Colomeſiana inſérés dans le 6me. tome des œuvr. mél. de S. Evrem.*

[x] *Mémoir. de Choiſi, t. 1. p. 185.*

[y] *Maimbourg, hiſt. du Calviniſm. p. 81.*

[z] *Recherch. de Paſquier., liv. 6. ch. 47.*

[a] *Plutarch. in Thymol.*

[b] *Plutarch. in Sylla.*

[c] *Cic. de divinat. lib. 1.*

d'elles-mêmes quelques jours avant la bataille de Leuctre, où Epaminondas abatit toutes les forces de Sparte.

Téligni [d] marchant avec douze cents hommes à une entrepriſe ſur Nance, s'arrêta tout court, & ſe déſiſta de ſon deſſein, s'étant apperçu que la pierre de ſon anneau, qui étoit une émeraude, étoit tombée.

Les ſtatuës des dieux domeſtiques de Néron ſe trouvérent renverſées au prémier jour de Janvier, & bientôt après ce préſage fut ſuivi du ſoulévement général de Rome, & de la mort de ce monſtre.

Néron étoit venu au monde les piés en devant, ce qui étoit regardé [e] comme un très mauvais préſage. c'étoit au contraire un préſage [f] fort heureux de cauſer en naiſſant la mort de ſa mére, comme il arriva au prémier des Scipions, qui porta le ſurnom d'Africain.

Livie étant encore femme de Tibére Néron [g], eut la ſuperſtition de croire que ſi elle échauffoit un œuf de ſa propre chaleur, & qu'il en ſortît un poulet mâle, ce ſeroit un préſage qu'elle accoucheroit d'un garçon. Pour en faire l'expérience, elle porta pendant quelque temps un œuf dans ſon ſein, & l'œuf ainſi échauffé produiſit un poulet mâle. Elle accoucha en effet de Tibére, qui ſuccéda à Auguſte.

Scanderbeg en venant au monde [h] apporta ſur le bras droit la marque d'une épée.

Agrippine mére de Néron [i] avoit une double dent du côté droit; ce que Pline appelle un ſigne des careſſes de la fortune. Agrippine eut véritablement des careſſes de la fortune. Après avoir épouſé en prémiéres noces Domitius Ænobarbus, elle ſe remaria à l'empereur Claude. Elle accomplit le plus ardent de ſes vœux, en élevant à l'empire ſon fils du prémier lit Domitius Néron. Mais la fin d'Agrippine fut très malheureuſe; ce monſtre qu'elle avoit mis au monde l'aïant fait mourir.

Xénophon [k] raconte que la bataille de Leuctre étant été réſoluë, les Thébains firent courir le bruit que les temples de Thébes s'étoient ouverts d'eux-mêmes, que les armes ſuſpenduës dans celui d'Hercule avoient diſparu, qu'Hercule & les autres dieux tutélaires de Thébes s'étoient manifeſtement révetus de ces armes, pour combattre en leur faveur. Mais, ajoute Xénophon, les plus aviſés tenoient pour certain que c'étoit des choſes inventées adroitement par ceux qui gouvernoient la république: & Frontin [l] met ce préſage au nombre des ſtratagémes d'Epaminondas.

Avant que Thébes fut ruinée par Alexandre [m], la fontaine appellée Dircé jetta du ſang: les ſtatuës des dieux parurent couvertes de ſueur.

Les hiſtoriens Romains ont rap-

---

[d] *Le Vayer. lettr. 3.*

[e] Contra naturam eſt in pedes procedere naſcentes; quapropter velut ægrè parti vocantur Agrippæ. *Solin. c. 1.*

[f] Necatis matribus, natus eſt auſpicatior, ſicut Scipio africanus prior, qui quod mortua matre, exciſus utero in diem venerat, primus Romanorum Cæſar dictus eſt. *Solin. loc. citat.*

[g] *Plin. lib. 10. c. 55.*

[h] *Joann. Jovian. Pontan. de bell. Neapolit. lib. 2.*

[i] Quibus in dextrâ parte geminî ſupernè, a canibus cognominati, fortunæ blandimenta pollicentur, ſicut in Agrippinâ Demitii Neronis matre. *Plin. lib. 7. c. 16. Solin. c. 1.*

[k] *Xenoph. hiſtor. Græcar. lib. 6.*

[l] *Frontin. ſtratag. lib. 1. c. 11.*

[m] *Cl. Ælian. variar. hiſtor. lib. 12. c. 57. Died. Sic. lib. 17.*

pinté que Servius [n] Tullius étant enfant, parut avoir la tête toute en feu, lorſqu'il fut préſenté la prémiére fois à Tanaquil femme de l'ancien Tarquin; & que L. Martius [o] haranguant les troupes Romaines en Eſpagne après la défaite & la mort des Scipions, ſa tête parût environnée de flammes.

Alexandre deſcendant de cheval bleſſa par mégarde Lyſimachus au front, de maniére que pour arrêter le ſang qui couloit en abondance, Alexandre ôta ſon diadéme, & en ceignit la tête de Lyſimachus: ce qui fut le préſage de ſa roïauté.

Le cheval *Séjan*, ainſi nommé à cauſe de ſon maître Cnerus Seius, étoit d'une beauté rare & remarquable, mais il attiroit des malheurs pernicieux à tous ceux à qui il appartenoit. Seius ſon prémier maître fut condamné à mort; Dolabella qui l'eut enſuite fut tué dans les guerres civiles; Caſſius à qui il paſſa, ſe fit ôter la vie par un eſclave; & Marc-Antoine ſon dernier maître périt malheureuſement, comme tout le monde le ſçait, après la bataille d'Actium. L'or de Thoulouze [p], qui fut enlevé des temples de cette ville par le conſul Q. Cæpio, attira une fin tragique à tous ceux qui le poſſédérent. En ſorte que le cheval Séjan, & l'or de Thoulouze, ont paſſé [q] en proverbes pour déſigner les préſages les plus funeſtes.

Tibére avoit un ſerpent [r] apprivoiſé: Un jour qu'il vouloit lui donner à manger ſuivant ſa coutume, il le trouva mort, & rongé par des fourmies. Il interpréta ce préſage, comme un avertiſſement de ſe défier du peuple.

Un lion aïant renverſé un trophée érigé par Caranus roi de Macédoine, [s] & mis en piéces les ornements qui l'accompagnoient, les Macédoniens regardérent ce préſage comme ſiniſtre, & depuis ce temps-là, ils quittérent la coutume qui étoit générale parmi les Grecs, de dreſſer des trophées lorſqu'ils remportoient quelque avantage ſur les ennemis.

Callimaque percé de pluſieurs coups [t] mourut debout à la bataille de Marathon. Il demeura à la vûë des deux armées tout droit, & ſoutenu par les traits qui étoient reſtés dans ſes bleſſures. Les Athéniens le regardérent comme un trophée, & comme un préſage de la victoire.

Dinocrate travaillant aux murailles d'Alexandrie, & la chaux lui aïant manqué [u], il ſe ſervit de farine, pour cimenter le cordon qui regnoit autour de ces murailles: ce qui fut remarqué depuis, comme le préſage d'une extréme abondance.

Au couronnement de la reine Elizabeth de Hainault, femme de Philippe-Auguſte, un officier remuant une baguette fit tomber l'huile de trois lampes ſur le roi & la reine; ce qui fut pris pour le préſage des bénédictions, dont Dieu combleroit ce régne,

[n] *Tit. Liv. lib. 1. Val. Max. lib. 1. c. 6.*

[o] *Tit. Liv. lib. 25. Cic. de divinat. lib. 2. Val. Max. lib. 1. c. 6. Jul. Obſeq. c. 36. Frontin. ſtratag. lib. 2. c. 10.*

[p] *Aul. Gell. noct. Attic. lib. 3. c. 9.*

[q] *Eraſm. Adag.*

[r] Erat ei (Tiberio) in oblectamentis ſerpens draco, quem ex conſuetudine manu ſuâ cibaturus, cùm conſpexum è formicis inveniſſet, monitus eſt, ut vim multitudinis caveret. *Suet. in Tiber. c. 72.*

[s] *Alex. ab Alex. genial. dier. lib. 1. c. 22.*

[t] *Plutarch. in parallel.*

[u] omnes ambitus lineales farinâ aſperſit. *Amm. Marcell. lib. 22.*

Les habitants de Tarragone aïant député à Auguſte pour lui annoncer [x] comme un préſage heureux, qu'un palmier étoit né dans ſon temple & ſur ſon autel, l'empereur s'en mocqua; C'eſt une marque, leur dit-il, qu'on ſacrifie bien rarement ſur mon autel.

Auguſte cependant avoit l'eſprit [y] toujours rempli des préſages, d'augures, de ſonges qu'il avoit faits, ou que d'autres avoient eus à ſon ſujet. Non content des ſuperſtitions de Rome, il en alloit chercher d'étrangéres: il ſe fit initier dans les myſtéres de Cérés Athénienne. On peut juger de ſa foibleſſe à cet égard, par la remarque qu'il fit [z], qu'il avoit penſé périr dans une ſédition, un jour que celui qui l'avoit chauſſé le matin, lui avoit mis un ſoulier au pié gauche le prémier.

Aléxandre n'étoit pas moins ſuperſtitieux. L'événement le moins digne d'attention [a] pour peu qu'il lui parut extraordinaire, étoit regardé comme un préſage par ce roi.

11. Remarques ſuperſtitieuſes.

Chacun ajoutoit ſes phantaiſies aux opinions ſuperſtitieuſes; Si un loup entroit dans un champ ou dans une ville; ſi une corneille volóit à gauche; ſi l'on rencontroit un liévre, un ſerpent, une belette; ſi une ſaliére étoit renverſée; de l'huile répandue; ou des cendres diſperſées; c'étoient de mauvais préſages. Etoit-on plus ſenſé dans pluſieurs obſervations, que quelques perſonnes foibles faiſoient encore de nos jours, de deux couteaux trouvés en croix, du nombre de treize à table, d'une glace de miroir caſſée, & autres remarques, dont on eſt aujourd'hui pleinement déſabuſé?

12. Des treſſaillemens, tintemens, éternuemens.

Les treſſaillemens des membres, & les tintemens des oreilles, ont été mis dans le chapitre de la magie, au nombre des moïens, dont les magiciens ſe ſervoient pour faire croire qu'ils pouvoient prédire l'avenir; ici nous les conſidérerons comme des préſages, & comme des effets d'un preſſentiment ſecret, dont la cauſe eſt inconnuë. A l'égard des éternuëmens, ils paſſent auſſi chez les ſuperſtitieux pour des avertiſſemens, & pour des ſignes de bonheur & de malheur.

Rien n'eſt plus frivole que cette opinion des preſſentimens; nous nous y arrêterons fort peu. Les preſſentimens que nous devons écouter, ce ſont ceux qui nous portent à faire le bien, & à fuir le mal: Ceux de cette eſpéce ne nous manqueront jamais, ſi nous nous rendons attentifs à la voix de la conſcience, mais d'ajouter foi à des preſſentimens ſignificatifs de l'avenir, c'eſt une foibleſſe également vaine & criminelle. Quelques exemples rapportés par l'hiſtoire ſont ou les mouvements d'une conſcience agitée de ſes crimes, ou des geſtes produits par le hazard, & interprétés après les événements, ou les tentations des malins eſprits, qui cherchent à jetter les hommes dans l'erreur.

Domitien étoit tellement frappé de la crainte d'un danger prochain [b], vingt-quatre heures avant que d'être

[x] *Quintil. lib. 6. c. 3. Eraſm. in apophthegm. aug.*

[y] Auſpicia & omnia pro certiſſimis obſervabat. Sed nec ſomnia ſua aut aliena de ſe negligebat. Nec peregrinarum quidem religionum contemptor, eùm Cereris Atticæ myſteriis initiari voluerit. *Suet. in Octav.*

[z] Divus Auguſtus lævum prodidit ſibi calceum præpoſterè inductum, quo die ſeditione militari propè afflictus eſt. *Plin. lib. 2. c. 7.*

[a] *Plutarch. in Alex.*

[b] *Suet. in Domit. c. 16.*

aſſaſſiné ; qu'il ſe réveilla la nuit en ſurſaut & que le jour même, il parut agité de la plus vive inquiétude. Il demanda l'heure qu'il étoit, & comme on lui eut répondu qu'il étoit ſix heures, quoiqu'il n'en fût que cinq, parce qu'il avoit donné à connoître qu'il étoit frappé de l'appréhenſion de la cinquiéme heure, il ſentit un mouvement de joie ; croïant avoir échappé au danger, il voulut entrer dans le bain, & à l'heure même les conjurés lui ôtérent la vie.

Cardan raconte [c] qu'au moment que ſon fils avouoit ſon crime, il en fut averti par une impreſſion puiſſante qui lui expliqua très diſtinctement ce malheur. Je me ſentis, dit-il, arracher le cœur, & déchirer les entrailles ; & je m'écriai : Quoi à l'heure qu'il eſt mon fils avoue qu'il s'eſt défait de ſa femme par le poiſon ? il eſt donc coupable de ce dont il eſt accuſé, & il va perdre la vie !

Un roi de Lombardie aïant appris [d], lorſqu'il retournoit de la chaſſe, qu'une femme venoit d'accoucher de neuf enfants, il entra dans la maiſon où ils étoient, & après qu'ils eurent été étendus tous enſemble ſur un matelas, le roi les retournoit avec un javelot, pour voir s'ils étoient bien conformés. L'un d'eux par un mouvement qui parut avoir un air courageux, ſaiſit de ſa petite main le javelot du prince, qui charmé de ce geſte, ordonna que celui-là eût une nourrice, & une éducation particuliére. Cet enfant étant devenu grand, & aïant donné pluſieurs marques de valeur, fut élû par les Lombards pour ſucceſſeur du même monarque.

Les Epirotes [e] aïant chaſſé Eacide pére de Pyrrhus, & mis ſur le trône Néoptoléme frére d'Eacide, Pyrrhus enfant encore à la mammelle, fut ſouſtrait à la cruauté de ſon oncle, qui vouloit le faire mourir, & il fut porté à Glaucias roi d'Illyrie. Ce prince partagé entre la crainte de Néoptoléme, & la compaſſion de cet enfant, délibéroit s'il le recevroit ſous ſa ſauvegarde, lorſque le petit Pyrrhus mis à ſes piés, prit le bord de la robe de Glaucias, & paſſa ſes foibles mains autour des jambes du roi qu'il tenoit embraſſées. Dans cette poſture d'un enfant qui ne pouvoit connoître ſon péril, Glaucias crut voir un ſuppliant inſpiré des dieux, & il ſe fit une affaire de religion de la protection qu'il accorda au petit prince. Ce fut depuis ce vaillant Pyrrhus qui fit la guerre aux Romains.

Les tintements & les éternuëments n'ont pas paru aux ſuperſtitieux indignes de leurs obſervations. Ils diſent que ſi le tintement ſe fait ſentir dans l'oreille droite, c'eſt un ſigne qu'on parle de nous en bien ; ſi l'oreille gauche tinte, c'eſt qu'on dit du mal de nous. L'éternuëment au milieu du jour étoit un bon préſage ; celui du matin un préſage déſavantageux. S. Auguſtin [f] témoigne que la coutume étoit de ſe remettre dans le lit, s'il arrivoit d'éternuer en ſe chauſſant. L'éternuëment à droit étoit auſſi un préſage favorable : c'eſt pourquoi Catulle [g] dit : L'amour juſques là contraire, fit connoître en éternuant à droit, qu'il approuvoit ces feux. C'eſt une ſuperſtition très ancienne de regarder l'é-

(c) *Cardan. de libris propriis.*
(d) *Jacob. Pontani Attica bellaria, part. 2. Symagm. l. c. 14.*
(e) *Plutarch. in Pyrrh.*
(f) *S. Aug. de doctrinâ Chriſtianâ. lib. 1.*
(g) ... Amor ſiniſter ante
Dextram ſternuit approbationem *Catull.*

ternuëment comme un préſage. Ulyſſe dans Homére [*h*], prend un éternuëment de Télémaque pour un ſigne de bonheur. La coutume de ſaluer ceux qui éternuënt, eſt apparemment l'effet de cette opinion.

11. Des Chûtes. Les chûtes ont auſſi paſſé pour des préſages. Camille après la priſe de Véies [*i*] voïant la grande quantité de butin qu'on avoit faite, pria les dieux de vouloir bien détourner par quelque légére diſgrace, l'envie que ſon bonheur ou celui des Romains pouvoit attirer. Il tomba en achevant cette priére, & ſa chûte fut regardée comme le préſage de ſon exil, & de la priſe de Rome par les Gaulois.

Céſar débarquant en Afrique ſe laiſſa tomber; mais ſa préſence d'eſprit changea en un prognoſtic heureux, ce qui eût été trouvé ſiniſtre dans ce préſage. Il étendit les bras, comme pour embraſſer cette partie du monde, & dit: Afrique [*k*], tu es en ma poſſeſſion.

14. Des rencontres. La ſixiéme eſpéce de préſages eſt la rencontre de certaines perſonnes ou de certains animaux. Auguſte fut cenſé [*l*] avoir un excellent préſage, lorſqu'il trouva dans ſon chemin un âne appellé [*m*] Nicias.

Gaſſendi [*n*] dans la vie de Tycho Brahé, nous apprend que ce ſeigneur, malgré l'étenduë de ſes connoiſſances, étoit ſi ſuperſtitieux, que s'il rencontroit un liévre en ſon chemin, il rentroit auſſitôt chez lui. Le maréchal de Baſſompierre paroît fort crédule ſur ces ſortes de préſages en pluſieurs endroits de ſes mémoires.

Sandrocottus roi Indien [*o*] fuïant le courroux d'Alexandre, & s'étant endormi dans l'accablement de laſſitude & de chagrin, il vit à ſon réveil un lion d'une énorme grandeur qui lui léchoit les mains; peu après il rentra dans les bonnes graces d'Alexandre.

Philippe Auguſte & Richard Coeur-de-lion conférant enſemble de paix [*p*] auprès d'un orme qui étoit entre leurs deux camps, il ſortit du pié de cet arbre un gros ſerpent, ſiffiant, & lançant la tête contre l'un & l'autre roi; & il diſparut après que les deux monarques eurent mis l'épée à la main. Les deux armées aïant vû leurs rois en cette poſture, commencérent à s'ébranler comme à un ſignal donné, & peu s'en fallut qu'elles n'en vinſſent à une rude mêlée, quoique chacun des rois fit ſigne aux ſiens de s'arrêter.

On vit en 1059 une grande multitude de lézards, de couleuvres & autres bêtes venimeuſes [*q*], ſe ſéparer en deux bandes dans une plaine près de la ville de Tournai, & ſe battre opiniatrément, juſqu'à ce que l'une des deux étant vaincuë, abandonna le champ de bataille, & ſe réfugia dans le creux d'un gros arbre où les vainqueurs la pourſuivirent pour achever ſa défaite; mais les païſans des environs y accoururent, & les exterminérent.

Nicolas de Clémange qui aſſiſtoit au concile de Conſtance, raconte qu'à l'ouverture de ce concile, tout le monde étant placé dans ſon rang, on vit tout à coup un affreux hibou s'élancer d'un coin de l'égliſe où ſe tenoit l'aſſemblée; que le hibou regardoit fixe-

(*h*) *Hom. Odyſſ. p. v.* 541.
(*i*) *Hiſt. de l'acad. des bell. lettr. t.* 1. *p.* 54.
(*k*) *Dio. lib.* 42.
(*l*) *Suet. in Oct. c.* 96.
(*m*) *Nicias en Grec ſignifie victorieux.*
(*n*) *Caſſend. de vitâ Tychon. Br. lib.* 6.
(*o*) *Alex. ab. Alex genial. dier. lib.* 2. *c.* 31.
(*p*) *Mézer. dans le regn. de Phil Aug. ann* 1195.
(*q*) *Mézer. dans le regn. d'Henri I. ann.* 1059.
(*r*) *Rich. Dinotus, de bell. Gallic. apud Delrium, diſquiſit. magicar. lib.* 4. *c.* 3. *quæſt.* 6

ment le pape, en jettant des cris affreux; ce qui fut un très mauvais préſage pour Jean XXIII. qui y fut dépoſé.

La veille de la bataille de Dreux [r], deux liévres qui partirent entre les deux armées, eſſuiérent grand nombre de coups de fuſil, & s'enfuirent chacun de leur côté: le lendemain la bataille ſe donna, les deux armées ſe retirérent en deſordre, le champ de bataille demeurant vuide.

La levrette [s] de Charles de Chatillon, comte de Blois, paſſa dans le camp ennemi, & ſe donna au comte de Montfort, avant la bataille d'Aurai, dans laquelle Charles de Blois perdit le duché de Bretagne & la vie.

La ville de Cyzique [t] étant aſſiégée par Mithridate, & les habitants manquant de victime pour la fête de Proſerpine, une geniſſe qui étoit conſacrée à la déeſſe, & deſtinée à ſervir au ſacrifice, quitta les pâturages où elle étoit nourrie, au delà des lignes des aſſiégeants, ſe jetta à la nage, traverſa un bras de mer, & entrant dans la ville, ſe préſenta elle-même à l'autel pour être immolée. Peu après Lucullus fit lever ce ſiége à Mithridate, & remporta une victoire complète ſur ce monarque.

Lorſqu'on creuſoit les fondements du capitole [u] ſous le régne de Tarquin le Superbe, on trouva la tête d'un homme; elle paroiſſoit encore fraiche & dégoutante de ſang. Les dieux témoignérent par ce préſage, que tel étoit l'ordre des deſtinées, que Rome fût la capitale du monde.

Livie femme d'Auguſte aïant rencontré une poule qui portoit dans ſon bec une branche de laurier, elle la tira du bec de cette poule, & la planta dans ſon jardin. Non ſeulement cette branche prit racine & forma un grand arbre, mais elle devint en peu de temps une foreſt de lauriers, où les Céſars prenoient toujours ceux dont ils ceignoient leurs têtes dans les triomphes. Ces lauriers fleurirent tant que la race d'Auguſte dura; & on obſerva qu'ils ſéchérent le jour même que Néron, le dernier empereur de cette famille fut tué. Un aubépin qui étoit tout à fait mort fleurit [x] dans le cimetiére des ſaints Innocents, le jour de S. Barthélemi de l'année 1572. De Thou ſe mocque de toutes les conſéquences que les prédicateurs en tiroient, pour prouver au peuple que le maſſacre des hérétiques avoit été agréable à Dieu.

15. Apparitions de ſpectres.

Dans la famille de Torelli à Parme, [y] toutes les fois qu'il devoit mourir quelqu'un de la parenté, une vieille femme paroiſſoit dans le coin d'une cheminée. Une ancienne tradition portoit qu'elle avoit été aſſaſſinée par ſes petits enfans, & que ſon cadavre coupé en morceaux avoit été jetté dans les lieux. Une jeune fille étant malade, on crut que c'étoit fait de ſa vie, parce que le ſpectre parut; mais la fille fut guérie, & un de ſes couſins mourut ſubitement.

Les apparitions de la femme blanche [z] de Rozenberg, ſont atteſtées par pluſieurs auteurs, & cette croïance eſt fort répanduë dans l'Allemagne. Le ſpectre apparoît, ſuivant l'opinion

[r] *Le P. Lubinau, hiſt. de Bret.*
[s] *Plutarch. in Lucull.*
[t] *Varr. de ling. Latin. lib. 4. Dionyſ. Halyc. lib. 4. Plutarch. in Camill.*
[u] *Thuan. lib. 52.*
[x] *Cardan de rer. variet. lib. 16. c. 93.*
[y] *Le monde enchanté de Bekker, liv 4. ch. 17.*
[z]

vulgaire, quand il doit naître ou mourir quelqu'un de la maison de Rozenberg. La femme blanche, en cas de naissance, n'a rien que de blanc dans ses vêtements; en cas de mort, elle a des gands noirs. Elle passe fort vîte dans les chambres de quelqu'un des châteaux appartenants à cette maison. Elle a au côté un trousseau de clefs, dont elle ouvre toutes les portes sur son passage. Guillaume de Rozenberg s'étant allié aux quatre maisons souveraines de Brunsvvich, de Brandebourg, de Bade & de Pernstein, la femme blanche a étendu ses apparitions à toutes les naissances & les morts qui arrivent dans ces maisons. Ce spectre est celui d'une dame qui fit bâtir le château de Nehaus en Bohéme. Elle fit beaucoup travailler ses sujets, & leur promit de leur donner touts les ans un festin dont le principal mets seroit de la bouillie: & effectivement la femme blanche de Rozenberg donne ce festin touts les ans, le dimanche des rameaux; & il s'y trouve bien huit mille pauvres qui s'y rendent de touts côtés.

16. Des jours heureux ou malheureux.

Les présages [a] des jours heureux ou malheureux non seulement ont été observés par les particuliers, mais ils ont été autorisés en plusieurs occasions & chez plusieurs peuples par les ordonnances publiques. Les Athéniens supprimoient [b] le deuxiéme jour de Juin, à cause de la querelle de Minerve & de Neptune. Le sénat de Rome défendit par arrêt de rien entreprendre le 18. de Juillet, jour des batailles de [c] Crémére & [d] d'Allia.

Numa destina certains jours aux affaires, & d'autres au repos. Il appella les uns jours permis [e], & les autres défendus. Le livre qui contenoit la distinction de ces jours, fut mis entre les mains des pontifes, qui eurent depuis l'autorité d'y changer & d'y ajouter ce qu'ils jugérent à propos. Le 15 de Mars [f] qui étoit fêté en l'honneur de Perenna, devint un jour funeste, & fut appellé le jour du parricide, lorsque les Vengeurs de la mort de César furent devenus les maîtres de Rome, parce que César fut assassiné ce jour-là.

Il n'étoit pas permis dans ces jours funestes de faire aucuns sacrifices ni aucunes priéres publiques aux dieux, ni de célébrer des mariages, ni de donner des repas, ni de représenter des jeux. Les tribunaux de justice étoient fermés, toutes les affaires suspenduës, & les magistrats ni les généraux d'armées ne devoient rien entreprendre pour le service de la république. Celui qui par inadvertence contrevenoit à ces défenses, devoit être expié, & païer une amende [g]; mais le grand pontife Scævola ne croioit pas qu'il y eut

(a) *Une grande partie de ce que je dis ici des jours heureux ou malheureux, est tiré des pensées de Bayle sur les cométes.*

(b) *Plutarch de fratr. concord.*

(c) *La bataille de Crémére fut celle où l'armée toute Patritienne, composée de 306. Fabiens fut taillée en piéces, sans qu'il restat un seul homme.*

(d) *La journée d'Allia fut celle où les Romains furent défaits par les Gaulois; elle fut suivie de la prise de Rome.*

(e) Ille nefastus erit, per quem tria verba silentur, Fastus erit, per quem lege licebit agi. Ouid. *Le jour défendu sera celui où le Préteur ne pourra prononcer les trois mots solennels*, do, dico, addico. *Le jour permis sera celui où l'on pourra agir en justice.*

(f) *Suet. in Jul. c. 88. Dio Cass. lib. 47.*

(g) Qui talibus diebus imprudens aliquid egisset, eum præter mulctam piaculum porco dare debere, prudentem expiare non posse Scævola pontifex affirmabat. *Macrob. Saturnal. lib. 1. c. 16.*

eût aucune expiation capable d'effacer la faute de celui qui de deſſein prémédité avoit violé les obſervations préſcrites au ſujet des jours malheureux.

Les jours heureux au contraire étoient marqués par quelque événement fort avantageux. Ils ſe célébroient par des rejouiſſances. Tels étoient le jour de la fondation de Rome, de la levée du ſiége de Rome par Porſenna, les jours d'adoption des Céſars & autres. Les Ides étoient [h] conſacrées à Jupiter, les kalendes à Junon. Le 24 Février dans les années biſſextiles étoit réputé malheureux.

Les rois d'Egypte [i] regardoient le troiſiéme jour de chaque ſemaine comme un jour funeſte. Les femmes de l'iſle de S. Laurent [k] jettent leurs enfants, ſi elles accouchent le Mardi, Jeudi ou Samedi.

Héſiode [l] établit qu'il y a des jours heureux & des jours malheureux: Héraclite lui reprochoit d'avoir ignoré la nature des jours qui eſt toujours la même. On trouve dans quelques auteurs, des recherches ſur les années climacteriques des états, ſur les vingt & uniéme, quarante neuviéme, ſoixante & troiſiéme rois d'une monarchie, ſur le ſeptiéme ou neuviéme monarque du même nom. Les uns tiennent que les neuviémes années ſont les climactériques; Ariſtide de Samos dans Aulu Gelle [m], eſtime que ce ſont les ſeptiémes. La ſoixante & troiſiéme étoit regardée comme une des plus dangereuſes, a cauſe du nombre de ſept multiplié par neuf. Auguſte ſe félicitoit de l'avoir paſſée. La grande climactérique eſt la quatre-vingt-uniéme, ou le produit de neuf multiplié par neuf. Platon mourut dans cette année. La quarante-deuxiéme, qui eſt le produit du nombre de ſix multiplié par ſept, étoit appréhendée de quelques-uns. Saumaiſe a compoſé un traité, pour prouver que les années climactériques [n] ne ſont en rien différentes [o] des autres, & ne méritent pas une attention plus particuliére.

On lit dans Tacite [p] & dans l'hiſtoire de France [q] les obſervations ſuperſtitieuſes qui furent faites ſur la mort d'Auguſte & ſur celle d'Henri III.

Les officiers de l'armée de Lucullus voulant le détourner de donner bataille le jour [r] que les Cimbres avoient taillé en piéces une armée Romaine, & lui repréſentant que ce jour avoit été mis au nombre des jours funeſtes; Eh! bien, changeons ſon deſtin, reprit Lucullus, en le rendant heureux par notre victoire: & ce jour-là même il défit Tigranés roi d'Arménie.

Aléxandre répondit ſur les bords du Granique, à ceux qui lui repréſentoient que les rois de Macédoine ne mettoient jamais leurs armées en campagne au mois de Juin; qu'il n'y auroit déſormais qu'à appeller ce mois le ſecond mois de Mai.

Valentinien [s] aïant été élu empe-

[h] *Macrob. Saturnal. lib* 1. *c* 15.
[i] *Plutarq. d'Iſis & Oſiris.*
[k] *Le Vayer, lettr.* 105.
[l] *Héſiod. de dieb. & oper.*
[m] Pericula quoque vitæ fortunarumque hominum, quæ climacteras Chaldæi appellant graviſſima quæque fieri affirmat Ariſtides Samius ſeptenariis. *Aul. Gell. lib.* 3. *c.* 10.
[n] *Le nom de Climactérique vient de* κλίμαξ. *Scala.*
[o] *Salmaſius, de annis climactericis.*
[p] *Tac. annal. lib* 1.
[q] *Mézer. à la fin du regne d'Henri III.*
[r] *Ce jour étoit le* 6. *d'Octobre.*
[s] Nec videri die ſecundo, nec prodire in medium voluit, biſſextum vitans Februarii menſis tum illuceſcens, quo ali-

reur, ne voulut pas ſe montrer en public le 24 Février d'une année biſſextile, parce qu'il avoit reconnu en quelques occaſions que ce jour étoit malheureux aux Romains. Charles Quint étoit perſuadé, ou vouloit perſuader aux autres, que ce même jour 24 Février étoit pour lui un jour de bonheur, de victoire & de toute ſorte de proſpérités.

Thymoléon gagna ſes plus fameuſes batailles [*t*] le jour de ſa naiſſance. Solyman II. remporta la victoire de Mohacs, prit la ville de Belgrade, l'iſle de Rhode, & la ville de Bude le 29 Août.

C'eſt l'effet de la politique (dit Bayle) de ſemer des opinions qui peuvent être avantageuſes en certains temps & en certains lieux. Un général ſe ſert des circonſtances du temps & du lieu pour encourager ſes troupes. Il leur repréſente que c'eſt à pareil jour, ou dans le même champ de bataille, que les ennemis furent battus, & qu'il faut ſoutenir la gloire de la nation; & cependant le général ennemi exhorte ſes ſoldats à effacer la honte de la même journée, & à venger les manes de ceux dont on voit encore les oſſements. Le principal reſſort de la politique eſt de ſçavoir ménager les paſſions des hommes. Ils reçoivent des impreſſions des remarques les plus frivoles. Henri III. regardoit le jour de la Pentecôte comme celui de ſes proſpérités. Les Turcs ont confiance au mois d'Août; c'eſt apparemment à cauſe des événements glorieux arrivés à Sélim & à Solyman II. dans ce mois là. Leünclavius aſſure qu'Uſſuncaſſan ne combattit contre Mahomet II. que ſur l'eſpérance du Mercredi, par laquelle il fut déçû. Sixte Quint aimoit le Mercredi, jour auquel étoient arrivés tous les événements les plus heureux de ſa vie; ſa naiſſance, ſa profeſſion de Cordelier, ſa nomination à la charge de vicaire général de l'ordre, ſa promotion au cardinalat, ſon élévation à la papauté. Philippe roi de Macédoine apprit trois événements fort heureux, le jour même qu'il célébroit la fête de ſa naiſſance. Il reçut en même temps les trois nouvelles, que ſes chars avoient remporté le prix aux jeux Olympiques; que Parménion avoit battu les ennemis; & qu'Olympias ſa femme étoit accouchée d'Alexandre.

Les Eſpagnols ſont portés pour le Vendredi. Henri VII. roi d'Angleterre l'étoit [*u*] pour le Samedi.

La vanité de ces remarques ſe prouve par les exemples contraires. Nous avons vû que la victoire de Lucullus contre Tigranés eſt du même jour au quel les Romains avoient été défaits par les Cimbres. Pompée fut tué [*x*] le même jour qu'il avoit triomphé de Mithridate. Ventidius [*y*] vengea la défaite des légions Romaines, par une grande victoire qu'il remporta ſur les Parthes le même jour du mois de Juin, auquel Craſſus avoit été vaincu & tué quatorze ans auparavant. Platon, le roi Attalus, Alexandre le Grand, & quelques autres ſont morts le jour de leur naiſſance. Léon X. pape fut ſacré le même jour auquel un an auparavant il avoit été fait priſonnier. Le jour célébre par la victoire de Louis XII. à la Giradadda, mit le comble à l'affliction de la France par l'exécrable parricide d'Henri le grand.

---

quoties rei Romanæ fuiſſe cognôrat infauſtum. *Amm. Marcell. lib.* 26.

[*t*] *Cornel. Nep. in Thymol.*

[*u*] *Bacon, vie d'Henri VII.*

[*x*] *Dio caſſ lib.* 42.

[*y*] *Dio Caſſ. lib.* 49. *Eutrop. lib.* 7. *in init.*

[*z*] *Bodin, républiq. liv.* 4. *p.* 407.

Bodin [z] a recueilli pluſieurs grands événements arrivés au mois de Septembre. Cet auteur n'aïant marqué que les quantiémes de ce mois, j'y ai ſupléé les dates des années. Le monde fut créé au mois de Septembre. La bataille d'Actium décida de l'empire de l'univers pour Auguſte le 2 Septembre de l'année de la fondation de Rome 723, avant l'ére vulgaire Chrétienne 31. Paul Emyle prit Perſée, & réduiſit le roiaume de Macédoine en province Romaine, le 3. Septembre, l'an de Rome 586, avant Jeſus-Chriſt 168. Le même jour 3 Septembre de l'année de l'ére vulgaire 1541, Solyman II. prit Bude (d'autres auteurs rapportent la priſe de Bude par ce ſultan au 29 Août de cette même année 1541.) Le même jour 3 Septembre de l'année 710, Rodéric vaincu par les Maures périt en Eſpagne avec l'élite des Viſigoths. A pareil jour de ce mois de l'année 1510, Louis XII. prit Milan & le duc Louis Sforce. Le même jour 3 Septembre de l'année 1535, Charles Quint ſe rendit maître d'Alger, ſuivant Bodin; mais cet auteur devoit dire que Charles Quint s'empara [a] du fort de la Goulette & de Tunis, car cet empereur ne fut jamais maître d'Alger. Le 4 Septembre de l'année 1566, Solyman II. mourut devant Zigeth, & le 7 l'armée du défunt Sultan prit cette ville. Le 7 Septembre de l'année 79, Tite prit Jéruſalem; le 8 Septembre de l'année 1541, Sigiſmond roi de Pologne remporta une grande victoire ſur les Moſcovites. Le 9 Septembre de l'année 1513, les Ecoſſois furent battus par les Anglois, qui tuérent Jacques IV. roi d'Ecoſſe, & la fleur de la nobleſſe Ecoſſoiſe; l'onziéme Septembre de l'année 1261, les Paléologues reprirent Conſtantinople ſur les François qui avoient tenu cet empire pendant 56 ans. La journée de Marignan en laquelle le François I. vainquit les Suiſſes, eſt le 13 Septembre 1515: le même jour 13 Septembre de l'an 1529, l'armée des Turcs aſſiegea Vienne; le 17 Septembre de l'an 1356, l'armée du roi Jean fut défaite, & le roi fut pris par le prince de Galles à la bataille de Poitiers; le 27 Septembre de l'année 1568, Henri roi de Suéde fut dépouillé de ſon autorité, & mis en priſon par ſes ſujets; le 28 Septembre de l'année 1395, Bajazeth vainquit les Chrétiens en la journée de Nicopolis, & à pareil jour de l'année 1187, Saladin prit Jéruſalem, & en chaſſa les Croiſés. Les empereurs Tibére, Veſpaſien, Tite, Domitien, Aurélien, Théodoſe, Gratien, Baſile II. Conſtantin V. Leon IV. le duc Rol, l'empereur Frédéric III. dit le Pacifique; les rois Pepin, Louis le Jeune, Charles V. ou le Sage, Philippe III. roi de Navarre, ſont morts dans le mois de Septembre. Solyman II. & Charles Quint étoient nés [b], & ſont morts dans le mois de Septembre. On peut ajouter à ces exemples la naiſſance & la mort de Louis le Grand dans le même mois. Les empereurs Auguſte [c] & Marc Antonin [d], & le roi [e] François I. ſont nés dans le mois de Septembre. Finiſſons cet article par l'événement ſi intéreſſant pour la France & pour toute l'Europe, de l'heureuſe & auguſte naiſſance de mon-

[a] *Chronique abregée de Jean du Tillet évêque de Meaux.*

[b] *Soliman II. naquit en Septemb. 1490. & mourut en Septemb. 1566. Charles V. étoit né dans le mois de Septemb. 1499. & mourut en Septemb. 1558.*

[c] *Octave naquit le 22. Septemb. de l'an de Rome 691. avant l'ére Chrétienne 63.*

[d] *M. Antonin naquit le 12. Septemb. l'an de l'ére Chrétienne 86.*

[e] *François I. naquit le 12. Septembre l'an 1494.*

ſeigneur le Dauphin dans le même mois.

17. Des noms.

Suivant la diviſion que j'ai faite des différentes eſpéces de préſages, il me reſte à parler des noms. Je ne répéterai point ce que j'ai expliqué dans le chapitre de la cabale, touchant la vertu attribuée à la valeur numéraire des lettres, j'obſerverai ſeulement que l'opinion ſuperſtitieuſe de cette ſorte de préſages n'a pas fait moins d'impreſſion ſur les eſprits, que celle des jours heureux ou malheureux.

Cicéron [*f*] raporte que dans les enrôlements des ſoldats Romains, on avoit ſoin de mettre à la tête quelque nom, qui parut heureux & de bon préſage. Les cenſeurs en faiſant le dénombrement des citoïens, commençoient toujours par quelque nom favorable, comme Salvius, Valerius; dans les ſacrifices ceux qui conduiſoient la victime devoient avoir des noms, qui euſſent rapport à quelques ſignifications de bon augure. Quand on procédoit à l'adjudication des fermes publiques, on nommoit le Lac Lucrin le prémier, à cauſe de la conformité de ce nom propre avec le mot qui exprime le gain dans la langue Latine.

Regillianus fut élû empereur, parce que ſon nom parut de bon préſage, & bien ſonnant à l'oreille. Céſar allant faire la guerre à Scipion en Afrique, mena avec lui un officier [*g*] qui portoit le nom de Scipion. Il étoit d'une branche aſſez obſcure de la famille des Scipions, on le ſurnommoit Salatéon. Céſar voulut en être accompagné, & lui donna du commandement, à cauſe de l'opinion populaire, que les Scipions étoient invincibles en Afrique.

On a obſervé que l'empire d'Orient à commencé & fini par un Conſtantin, & que l'empire d'Occident a commencé & fini par un Auguſte.

Le nom propre des villes étoit tenu ſécret [*b*], de peur que les ennemis ne puſſent en évoquer les divinités tutélaires. Le nom propre & ſecret de Rome étoit Valentia. Valerius Soranus tribun du peuple [*i*] fut crucifié, pour avoir divulgué ce nom myſtérieux.

Le marquis de Marignan défit les troupes Françoiſes commandées par Strozzi, dans un lieu appellé Gallicide. Les ambaſſadeurs de France préférérent Blanche de Caſtille, pour être femme de Louis VIII. leurs maître, à ſa ſœur Urraca, à cauſe de la douceur du nom de Blanche.

Brantome [*k*] obſerve que tous ceux qui ont porté le nom de Nemours, ont été de grands capitaines. Il dit en traitant des femmes galantes, que l'empereur Sévére ſe conſoloit des débauches de ſa femme, à cauſe de la fatalité attachée au nom de Julie; & que les dames qui portent certains noms qu'il ne veut pas dire pour le reſpect de la religion, ſont plus ſujétes à ſe livrer aux plaiſirs de l'amour.

La paix concluë à Chartres ne paſſa jamais pour ſtable & aſſurée

---

[*f*] In delectu militum primi vocabantur, qui erant pulchri nominis. *Cic. de divinat. lib.* 1.

[*g*] *Dio Caſſ. lib.* 42. *in fin.*

[*b*] Romani deum in cujus tutelâ urbs Roma eſt, & ipſius urbis latinum nomen ignotum eſſe voluerunt. *Macrob. Saturnal. lib.* 3. *c.* 9.

[*i*] Tribunus plebis id auſus nominare, in cruoem ſublatus eſt. *Var. in fragm. & Serv. commont in lib. Æneid.* 1.

[*k*] *Brantom. homm. illuſtr. art. de M. de* Nemours.

parmi ceux qui s'arrêtoient aux préſages, parce qu'elle avoit été négotiée par Biron boiteux, & par de Meſmes ſurnommé Malaſſiſe.

Le ſucceſſeur d'Adrien VI. vouloit garder ſon même nom, lorſqu'il fut élû pape, mais ſur ce qu'on lui repréſenta que touts les papes, qui avoient retenu leurs noms, étoient morts avant la fin de l'année, il prit le nom de [*l*] Clément. Le cardinal Marcel Cervin, qui conſerva ſon nom lorſqu'il fut élû pape, & qui ſe fit appeller Marcel, mourut le vingtiéme jour de ſon pontificat, & confirma par ſa mort promte l'opinion ſuperſtitieuſe, que les papes qui ne changent pas leurs noms, meurent bientôt après qu'ils ont été promus à la papauté.

18. Superſtition groſſiére ſur les noms des Saints.

C'eſt une ſuperſtition baſſe & groſſiére de s'imaginer, que Dieu ait accordé à quelques ſaints, préférablement aux autres, la vertu de guérir certains maux, à cauſe des noms des ſaints. Je vais rapporter à ce ſujet un paſſage de l'héxaméron ruſtique [*m*] qui eſt remarquable.

» Un peintre ignorant aïant écrit ſous ſon tableau ſaint Crampace au lieu de ſaint Pancrace, ceux qui étoient incommodés de quelques crampes alloient auſſi tôt vénérer ce ſaint de nouvelle fabrique. Les femmes enceintes ſacrifioient à la déeſſe Egérie. (*quod eam putarent*, dit Feſtus, *facilè fœtum alvo egerere*) le mot de *matto* & de *mattarello* des Italiens eſt cauſe apparemment de ce qu'on condamne les fols aux neuvaines de ſaint Mathurin: de même que la couleur verte qui leur eſt propre, fait qu'ailleurs on les envoie à ſaint Hildevert. On recommande ſur un pareil fondement les perſonnes ſujétes au vertigo à ſaint Avertin; d'autres à qui ſa tête tourne, à ſaint Atourni, qui eſt ſans doute ſaint Saturnin, & les acariâtres à ſaint Acaire, au rapport même de Nicot. Ceux qui ont les écrouelles ſe vouent à ſaint Marcou, parce qu'ils ont mal au cou; les hydropiques à ſaint Eutrope; les gouteux à ſaint Genou ou à ſaint Main; les galeux pleins de cloux à ſaint Clou; les boiteux à ſaint Claude, *à claudicando*; les femmes qui ont mal aux mammelles, à ſaint Mammard; ceux qui ont la teigne à ſaint Aignan; les entrepris de leurs membres à ſaint Prix; ceux qui ont la toux à la Touſſaint; les aveugles à ſainte Luce, & à ſaint Clair, qui eſt auſſi le patron des verriers & des faiſeurs de lanternes. Les enfants tombés en chartre ſe portent aux Chartreux, ou à ſaint Mandé, afin qu'il les amande; comme en Normandie on porte à ſaint Fenin, qui eſt ſaint Félix, ceux qu'on nomme ſenés, pour ne prendre plus de nourriture. Les ſourds vont à ſaint Oüin; ceux qui ſont en langueur s'adreſſent à ſaint Langueur près Bar-ſur Aube; ceux qui ont été volés, à ſaint Nicolas de Tolentin, *à tollendo*, parce que les voleurs emportent tout ce qu'ils peuvent; d'autres pour récouvrer des choſes égarées, qu'on nomme épaves, à ſaint Antoine de Pade ou de Padouë. Ceux qui ſont en peine d'étancher le ſang, vont à ſaint Etanche à cinq lieuës de Troïe. Saint Servais préſerve de la mort, & a ſon nom *à ſervando*. Ce qui obligea Louis XI. de lui faire bâtir une belle chapelle

[*l*] *Guicciard. lib.* 15.

[*m*] *Héxameron ruſtiq.* 6. *journ.*

» qu'on voit à Liége. Les cordonniers » ainſi nommés des cors qu'ils donnent » aux piés, ont choiſi pour patron » ſaint Crépin *à crepidis*. Les librai- » res & imprimeurs que le latin ſur- » tout occupe, ſaint Jean Porte-La- » tine, qui eſt auſſi le patron des » tonneliers en Provence, à cauſe » qu'on y nomme une tine, ce que » nous appellons ici une cuve. Les » maquignons ont ſaint Louis, déſi- » rant bien de louer leurs montures » de louage; les rotiſſeurs l'aſſomp- » tion *ab aſſando*; les cabaretiers fai- » ſeurs de grillades, ſaint Laurent » mis ſur le gril; les priſonniers, » que les liens importunent ſi fort, » ſaint Liénard, ce qui porta le com- » te d'Auvergne en 1616. à faire al- » lumer le jour de cette fête des feux » d'artifices près la porte ſaint An- » toine, à cauſe de ſa liberté, com- » me l'a fort bien obſervé le mercu- » re François. Les tailleurs qui pren- » nent ſouvent autant d'étoffe pour » un habit ſeul, qu'il en faudroit » pour trois; la Trinité; les natiers » la Nativité; les cuiſiniers obligés à » goûter à tant de jus différents, » ſaint Juſt; les cardeurs à cauſe de » leurs amas de laine, la Magdelai- » ne; les boulangers qui font cuire » les miches, ſaint Michel; les jou- » eurs de violon ſaint Genés, leur » métier ne ſervant qu'à ceux *qui ge-* » *nio indulgent*, outre la conſidération » de ſa profeſſion de ménéſtrier; les » vignerons ſaint Vincent, qu'on dit » qui fait monter le vin au ſarment; » les paveurs ſaint Roch, parce qu'ils » taillent les rochers; les lavandiers » qui blanchiſſent le linge, ſaint » Blanchard; les meuniers, à qui il » importe que leur moulin aille tou- » jours, ſaint Vaaſt; & les éperon- » niers ſaint Gille, d'autant qu'il faut » avoir de bons éperons, pour bien » courir & faire gille ". Ajoutons à » toutes ces étymologies burleſques ce dernier trait tiré du Menagia- na: les femmes qui ont de méchants maris, font des neuvaines à ſaint Rabloni, pour les rabbonnir.

Ce détail ridicule d'opinions ſuperſtitieuſes aura ſon utilité, ſi nous prenons l'occaſion qu'il nous offre naturellement, d'élever notre eſprit aux véritables motifs, qui doivent fonder notre eſpérance ſur l'interceſſion des ſaints, en ſorte que ſans changer les coutumes, qui ſont louables en elles mêmes de s'addreſſer à certains ſaints, nous n'aïons en vûë que leurs mérites & non pas le rapport de leurs noms.

CHAPITRE DOUZIÉME.

Des Songes.

SOMMAIRE.

1. *L'Oneirocritique fort eſtimée de quelques philoſophes.* 2. *Mépris de quelques autres pour l'interprétation des ſonges.* 3. *De l'induction des ſonges rapportés dans la ſainte écriture.* 4. *Cauſes phyſiques des ſonges.* 5. *Songes des bêtes.* 6. *Fondements & régles de l'Oneirocritique.* 7. *Opinions frivoles d'Hippocrate.* 8. *Exemples d'interprétations des ſonges.* 9. *Traits d'hiſtoire ſur les ſonges.*

1. L'Oneirocritique fort eſtimée de quelques philoſophes.

DEmocrite, Syneſius, & touts les Stoïciens, ont fort vanté l'Oneirocritique, ou interprétation des ſonges. Le principe de cette ſcience ſe rapporte, à ce que pendant le ſommeil, & lorſque touts les ſens ſont aſſoupis, l'eſprit qui eſt moins diſtrait & plus dégagé de la matiére, eſt bien plus propre à recevoir les avertiſſements qui lui ſont donnés, par le moïen des phantômes formés en la partie imaginative.

Le ſentiment de Philon Juif [*a*] dans ſon livre des ſonges, eſt qu'ils ſont ſignificatifs, & envoïés par le Seigneur. Homére [*b*] dit que les ſonges viennent de Jupiter. Tertullien [*c*] & ſaint Thomas [*d*] affirment que les ſonges ſont cauſés ordinairement par les démons. Jean [*e*] de Sarisbéri fait mention d'un traité de l'interprétation des ſonges, qui ſe débitoit ſous le nom du prophéte Daniel. Juſtin [*f*] abbréviateur de Trogue Pompée rapporte que Joſeph apprit l'art magique en Egypte, & ſe rendit le plus habile de toute cette nation dans l'interprétation des ſonges.

Tout le traité des ſonges compoſé par Syneſius roule ſur ce que la divination par ſonges mérite d'être recherchée & cultivée par tout le monde préférablement à toute autre, comme étant offerte à toute perſonne, en tout temps & en tout lieu, qu'elle ne peut avoir de régles générales & fixes, & que chacun doit s'y conduire par ſa propre expérience.

2. Mépris de quelques autres pour l'interprétation des ſonges.

Les Epicuriens, Xénophane, Cicéron, & pluſieurs autres ont traité cette interprétation des ſonges de chimérique. Mocquons-nous, dit Cicéron [*g*], de cette eſpéce de divination tirée des ſonges, comme de toutes les autres: car, à dire vrai, elles ne ſont que de frivoles effets de cette ſuperſtition fatale, qui a impoſé ſon joug ſur preſque touts les eſprits, & qui s'eſt jouée de l'imbécillité humaine.

[*a*] *Philo, quod à Deo mittantur ſomnia.*

[*b*] Ἐκ γὰρ τ' ὄνειρ ἐκ Διός ἐϛιν. *Hom. Il. a.*

[*c*] Definimus enim à dæmoniis plerumque incuti ſomnia. *Tertull. de animâ.*

[*d*] *S. Thom. 2. 2. quæſt. 95. art 6.*

[*e*] *Joann. Sariſber. de nugis curialium, l. 3. c. 17.*

[*f*] *Juſtin hiſt. l. 36.*

[*g*] Explodatur hæc quoque ſomniorum divinatio pariter cum cæteris; nam, ut verè loquamur, ſuperſtitio fuſa per gentes oppreſſit omnium ferè animos, atque hominum imbecillitatem occupavit. *Cic. de divinat. l. 2.*

Ce fragment d'Ennius explique fort bien le peu de cas qu'il faiſoit de toute eſpéce de devins. Je mépriſe fort [h] les augures Marſes, les devins des coins des ruës, les aſtrologues du Cirque, les prognoſtiqueurs d'Iſis, les interprétes des ſonges. Car ils n'ont ni l'art ni la ſcience de deviner, mais ce ſont des diſeurs de bonne avanture, ſuperſtitieux, & impudents, ou des fainéants, ou des fols, ou de vils eſclaves de leurs beſoins & de leur mandicité, qui ſuppoſent des prophéties, pour en tirer quelque gain. Aveulges eux-mêmes, ils veulent montrer le chemin aux autres, & nous demandent une drachme, en nous promettant des thréſors. Qu'ils prennent donc cette drachme ſur ces thréſors, & qu'ils nous faſſent voir le reſte.

3. De l'induction des ſonges rapportés dans la ſainte écriture.

Les exemples tirés de la ſainte écriture [i] ne prouvent pas que les ſonges ſoient ſignificatifs. Les ſignes, dont Dieu s'eſt ſervi quelquefois, ne ſont pas des ſignes ordinaires. C'eſt comme ſi l'on vouloit inférer, de ce qu'il y a eu autrefois des prophétes parmi les Juifs, qu'il y en a encore aujourd'hui parmi nous. Quoiqu'il y ait eu des prophéties inſpirées, & des ſonges envoïés par le Seigneur, la ſainte écriture n'a pas condamné moins ſévérement tout art de prédire l'avenir, & l'interprétation des ſonges. Les divinations de l'erreur, dit l'Eccléſiaſtique [k], les augures trompeurs, & les ſonges des méchants, ne ſont que vanité. Ce ne ſont que des effets de votre imagination, comme les phantaiſies des femmes groſſes. N'appliquez point votre penſée à ces viſions, à moins que le Très-haut ne vous les envoïe lui même.

Les capitulaires [l] de nos rois ont défendu les interprétations des ſonges, parmi toutes les autres divinations ſuperſtitieuſes.

4. Cauſes phyſiques des ſonges.

Les cauſes phyſiques des ſonges ſe rapportent naturellement, ou à des viandes plus ou moins difficiles à digérer; ou à des liqueurs plus ou moins ſpiritueuſes; ou aux affections qui dominent dans l'eſprit, & aux habitudes; ou au mouvement fortuit des eſprits, qui ne laiſſent pas de continuer leur cours pendant le ſommeil, quoique d'une façon plus lente & plus tranquille.

Théon [m] Stoïcien, ſe promenoit en dormant, & faiſoit beaucoup de chemin. Un eſclave de Périclés, marchoit, étant endormi, ſur ſes toits, où il n'auroit pas pu marcher étant éveillé. On a [n] vû des hommes endormis deſcendre dans des puits,

[h] Non habeo denique nauci Marſum augurem,
Non vicanos aruſpices, non de circo aſtrologos,
Non Iſiacos conjectores, non interpretes ſomniûm;
Non enim ii ſunt aut ſcientiâ aut arte divini,
Sed ſuperſtitioſi vates, impudenteſque arioli,
Aut inertes, aut inſani, aut quibus egeſtas imperat:
Qui ſui quæſtûs causâ fictas ſuſcitant ſententias,
Qui ſibi ſemitam non ſapiunt, alteri monſtrant viam.
Quibus divitias pollicentur, ab iis drachmam petunt;
De divitiis deducant drachmam, reddant cætera.

[i] *Gen. c.* 37. 40. & 41. *Eſther. c.* 11. *Daniel c.* 2. 4. & 7. *Macab. l.* 2. *c.* 15. *&c.*

[k] *Eccleſiaſtic. c* 34. *v.* 5. & 6.

[l] Placuit ut fideles caveant vitia, quæ ex ritu Gentilium remanſerunt; id eſt magi, arioli, ſortilegi, venefici, divini, incantatores, ſomniorum conjectores, quos divina lex intractabiliter puniri jubet; & ne eos inter ſe ſinant eſſe providendum illis eſt. *Capitular. reg. Francor. Baluz. l.* 6. *c.* 215.

[m] *Diog. Laërt. in Pyrrhon.*

[n] *Joan. Jonſton. thaumatograph. claſſ.* 10. *c.* 7. *art.* 6.

puits, & passer des rivières à la nage.

La multitude des soins produit les songes, dit [o] l'Ecclésiastique, une sorte méditation qui a précédé pendant le jour, où une affection vive pour certains objets, excite [p] dans l'imagination en rêvant des idées conformes, & y trace des figures semblables. Le guerrier voit des armées en déroute & des campagnes teintes de sang; l'avocat se figure un tribunal qui le glace encore de crainte; l'avare entasse un or imaginaire; le chasseur croit faire retentir les forêts de la voix de ses chiens; le pilote rêve au port ou au naufrage; la coquette écrit ou reçoit des billets-doux. Le repos même ne peut nous garantir des atteintes des passions. Elles agitent en songe l'ame où elles dominent. En dormant nous ressentons la joie & la tristesse; & Pascal [q] a raison de dire qu'un songe constant seroit égal à la réalité.

Silius Italicus [r] décrit ainsi les songes d'Hannibal: Déja il se rend maître du Capitole, ou il traverse rapidement le sommet escarpé des Alpes. Souvent ses domestiques éveillés par le bruit qu'il fait en rêvant, ont été effraïés de sa voix au milieu du silence de la nuit; souvent ils l'ont trouvé baigné de sueur, livrant de vains combats, & faisant une guerre chimérique. Les songes d'Avicenne rouloient sur les sciences; & on a écrit de lui, qu'il trouvoit en rêvant la solution précise des difficultés qui se présentoient à lui dans ses songes.

5. Songes des bêtes.

Les bêtes ont des songes [s], comme les hommes. Vous voïez les chevaux endormis, dit Lucrèce [t], suer, haleter, & faire de vains efforts.

[o] Multas curas sequuntur somnia. *Ecclesiastic. c. 5. v. 2.*

[p] Omnia quæ sensu volvuntur vota diurno
Corpore sopito reddit amica quies.
Venator defessa toro cum membra reponit,
Mens tamen ad sylvas & sua lustra redit.
Judicibus lites, aurigæ somnia currus,
Vanaque nocturnis meta cavetur equis. *Claudian.*
Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris.
Non delubra deûm, nec ab æthere numina mittunt,
Sed sibi quisque facit. Nam cùm prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit,
Quidquid luce fuit, tenebris agit Oppida bello
Qui quatit, & flammis miserandas sævit in urbes,
Tela videt, vesasque acies, & funera regum,
Atque exundantes perfuso sanguine campos.
Qui causas orare solent, legesque, forumque,
Et pavidi cernunt inclusum corde tribunal.
Condit avarus opes, defossumque invenit aurum;
Venator saltus canibus quatit; eripit undis,
Aut premit everſam periturus navita puppim.
Scribit amatori meretrix, dat adultera munus,
Et canis in somnis leporis vestigia latrat.
In noctis spatium miserorum vulnera durant. *Petron. fragm.*

[q] *Pens. de Pascal. ch. 32.*

[r] Jamque aut nocturno penetrat capitolia visu.
Aut rapidis fertur per summas passibus Alpes;
Sæpe etiàm famuli turbato ad murmura somno,
Expavere trucem per vasta silentia vocem,
Et largo sudore varum invenere madentem,
Miscentem pugnas, & inania bella gerentem. *Sil. Ital. lib. 1.*

[s] Ἔτι δ' ἐνυπνιάζειν φαίνονται οὐ μόνον ἄνθρωποι, ἀλλὰ καὶ ἵπποι, καὶ κύνες καὶ βόες, ἔτι δὲ πρόβατα καὶ αἶγες. *Aristot. histor. anim. lib. 4.*

[t] Quippè videbis equos fortes, cùm membra jacebunt.

comme s'ils disputoient le prix de la course. Les chiens de chasse dans leurs rêves, agitent tout à coup leurs membres, aboient & quêtent la voie, comme s'ils poursuivoient quelque gibier: & poussant l'illusion au-delà même du reveil, ils courent après un cerf, qui n'existe que dans leur imagination, jusqu'à ce que leurs sens étant calmés, l'erreur qui les emportoit se dissipe.

6. Fondements & regles de l'Oneirocritique.

L'interprétation des songes a deux fondements; l'expérience, lorsque les mêmes songes ont été suivis plusieurs fois des mêmes événements, & les proportions de ressemblance, suivant le langage de cet art, comme si quelqu'un rêve qu'il est accablé sous une montagne [u], cela signifie qu'il sera opprimé par de puissants ennemis. Celui qui songe qu'il perd la vûë, est averti de la perte de ses enfants: car les yeux se rapportent [x] aux enfants, comme la tête au pere de famille; les bras aux freres; les piés aux domestiques; la main droite à la mére [y], au fils, aux amis; la main gauche à la femme, à la maîtresse, à la fille. Songer qu'on a de beaux cheveux [z] & bien frisés, c'est une marque de prospérité; songer [a] qu'ils sont négligés & en mauvais état, c'est une marque d'affliction. Les couronnes de fleurs sont de très bons signes [b], pourvû qu'elles soient vûës dans leurs saisons; hors de leurs saisons, les fleurs sont d'un mauvais prognostic. C'est un songe heureux de se regarder dans un miroir lorsqu'on est prêt de se marier, ou qu'on a quelque chagrin [c]; mais le songe est mortel pour ceux qui sont attaqués de quelque maladie. Songer à la mort [d], annonce un mariage: songer qu'on trouve un thrésor, est une marque de mort & de soucis.

7. Opinion frivole d'Hippocrate.

Hippocrate [e] dit que les rêves du ciel & des étoiles signifient, suivant leurs différentes circonstances, ou la santé, ou une maladie prochaine, ou la folie; que voir en dormant des campagnes agréables, de beaux fruits, des eaux claires, annonce la bonne santé, comme les contraires prognostiquent la maladie; que les songes qui roulent [f] sur les tremblements de terre, présagent des changements & variations dans la santé; que ceux qui représentent des choses monstrueuses & extraordinaires, menacent de maladies.

Hippocrate [g] conseille à ceux qui ont vû en songe les étoiles s'obscurcir, de courir en long; à ceux qui ont vû la lune éclipsée, de courir en rond; à ceux qui ont rêvé à des éclipses de soleil, de courir en long & en rond.

Suivant Galien, c'est un signe de mort de voir dans un rêve une étoile qui tombe, ou un chariot brisé. Il raconte qu'un homme [h] aïant

---

In somnis, sudare tamen, spirareque sæpè,
Et quasi de palmâ summas contendere vires . . . . .
Venantumque canes in molli sæpè quiete
Jactant crura tamen subitò, vocemque repentè.
Mittunt, & crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum;
Exporgefactique sequuntur inania sæpè
Cervorum simulachra fugæ quasi dedita cernant,
Donec discussis redeant erroribus ad se. *Lucret. lib. 4.*

[u] *Raguſ. de divinat. lib. 2. c. 10.*
[x] *Artemidor. oneirocrit. lib. 1. c. 2.*
[y] *Artemidor. oneirocrit. loc. citat.*
[z] *Artemidor. oneirocrit. lib. 1. c. 19.*
[a] *Artemidor. oneirocrit. lib. 1. c. 20.*
[b] *Id. lib. 1. c. 79.*
[c] *Id. lib. 2. c. 7.*
[d] *Id. lib. 2. c. 54.*
[e] *Hippocr. de insomn. c. 3. & 4.*
[f] *Id. loc. citat. c. 7.*
[g] *Id. loc. citat. c. 4. & 5.*
[h] *Galen. de dignot. ex insomn.*

ſongé qu'il avoit une cuiſſe de pierre, devint paralytique de cette partie du corps, que lui même fut averti en ſonge [i] par Eſculape de ſe ſaigner entre le poulce & l'index de la main droite, & qu'il fut guéri par cette ſaignée d'une douleur continuelle qu'il avoit au foie.

Il rapporte [k] la cauſe des ſonges à la diſpoſition des humeurs. Il n'y a rien que de très naturel dans le principe de ce raiſonnement; mais voici juſqu'où il pouſſe les conſéquences qu'il en tire. Celui, dit-il, qui dans ſes rêves voit du feu, eſt incommodé d'une bile jaune; s'il ſe repréſente des ténébres ou de la fumée, il eſt menacé par un bile noire. Songer à la pluïe, dénote l'excès de l'humide; les ſonges de grêle, de neige, de glace, font connoître que la ſanté péche par une pituite froide.

8. Exemples d'interprétations des ſonges.

Cardan [l] vit en ſonge une étoile tomber dans ſon foïer & s'éteindre auſſi-tôt; & il connut qu'il ſeroit en faveur auprès d'un prince, mais que cette faveur ſeroit de peu de durée. Le même auteur [m] donne cet exemple de l'interprétation des ſonges dans ſes régles générales. Un homme a vû en ſonge la chûte d'une montagne; une montagne eſt quelque choſe de grand, ainſi cela ſe rapporte à des hommes puiſſants: la chûte ſignifie l'état d'un homme qui ſuccombe, comme celui qui eſt privé de ſes biens, de ſes dignités. Cet exemple fait connoître que la ſcience d'interpréter les ſonges, n'eſt pas une choſe ſi difficile qu'on pourroit ſe l'imaginer.

Nabuchodonoſor ne ſe contentoit pas d'une ſimple interprétation. Il demanda [n] aux devins de Chaldée, ſoit par oubli, ſoit par malice, non ſeulement d'expliquer le ſonge qu'il avoit eu, mais de deviner quel ſonge il avoit eu. Ces devins n'aïant pu ſatisfaire à ce que le roi de Babylone exigeoit d'eux, furent mis à mort.

Cimon général [o] Athénien étant prêt de s'embarquer ſur la flotte deſtinée à porter la guerre dans l'Egypte, ſonge qu'une lyce ſort en colére aboïoit contre lui, & qu'elle prononça d'une voix humaine & très bien articulée: Vien, car tu nous ſeras plaiſir à moi & à mes petits. Le devin Aſtyphilus lui déclara que ce ſonge lui prédiſoit la mort: car il l'expliquoit ainſi: Le chien eſt ennemi de l'homme contre lequel il aboïe; or on ne ſçauroit faire un plus grand plaiſir à ſon ennemi, que de mourir.

Pline [p] écrit à Suétone qu'on doit ſouvent interpréter les ſonges d'une maniére oppoſée directement à leurs apparences. Les ſonges, ſuivant cette régle, ſont infaillibles puiſqu'on peut également en conjecturer le pour & le contre.

Plutarque [q] croit que les ſonges d'automne ne méritent aucune attention, parce qu'ils ſont cauſés par le ſuc plus abondant des nourritures qu'on prend en cette ſaiſon.

Cardan enſeigne que les ſonges [r] qui précedent le lever du ſoleil ſe rapportent à l'avenir; ceux qui arrivent lorſque le ſoleil ſe léve, ſe rapportent au préſent; ceux qui ſuivent le lever du ſoleil, ſe rapportent au paſſé. Que les ſonges ſont plus aſſurés [s] en été & en hyver, qu'en automne & au printemps: au lever

[i] *Galen. de vena ſectione.*
[k] *Id. de dignot. ex inſomn.*
[l] *Cardan de inſomn. lib. 4. t. 4.*
[m] *Id. loc. citat. lib. 1. c. 15.*
[n] *Daniel c. 2.*
[o] *Plutarch. in Cim.*
[p] *Plin. epiſt. lib. 1. epiſt. 18.*
[q] *Plutarch. in ſympoſ.*
[r] *Cardan. de inſomn. lib. 1. c. 8.*
[s] *Id. loc. citat. lib. 1. c. 5.*

du ſoleil, qu'à toute autre heure de la journée.

La ſuperſtition eſt encore plus blâmable, lorſqu'elle mêle des choſes ſacrées dans ſes chimères. Quelques auteurs ont avancé que les ſonges, au temps de Noël & de l'annonciation, annoncent des choſes ſolides & durables, mais que ceux qui viennent avec les fêtes mobiles, déſignent des choſes variables & ſur leſquelles nous devons peu compter.

Pline [*t*] parle d'une pierre qui ſe trouve dans la Bactriane, & qu'il appelle Eumetris, laquelle étant miſe ſous la tête pendant le ſommeil, convertit les ſonges en des prédictions très ſolides & très aſſurées. Cela eſt d'une autre importance que l'effet du cœur d'un ſinge; qui eſt tel, au rapport de Cardan [*u*], que s'il eſt mis ſous la tête d'un homme qui dort, il lui fait voir en ſonge des bêtes féroces.

Touts les préceptes de l'Oniroſcritique ne méritent pas plus de croïance, que ce qu'Homére & Virgile [*x*] ont dit, que les ſonges paſſent par deux portes différentes, l'une d'yvoire, & c'eſt le paſſage des ſonges trompeurs: l'autre de corne, par laquelle paſſent les ſonges véritables. Sur quoi [*y*] l'auteur des dialogues d'Oratius Tubero, reléve merveilleuſement l'avantage d'avoir des cornes en la tête, d'autant qu'on peut s'aſſurer de la vérité de ſes ſonges.

Ariſtote embarraſſé de prendre un parti ſur les ſonges, déclare [*z*] que s'il eſt difficile d'y trouver quelque ſolidité, il n'eſt pas moins difficile de mépriſer entiérement tant d'exemples qui ſont rapportés pour confirmer leur vérité.

9. Traits d'hiſtoire ſur les ſonges.

Les malades [*a*] alloient coucher dans le temple d'Eſculape, afin qu'il leur indiquât en ſonge les remédes qu'ils devoient faire. Iſis, ſuivant Diodore de Sicile, indiquoit en ſonge des remédes aux malades. Une femme ſongea [*b*] qu'on lui conſeilloit d'envoïer à ſon fils des racines de roſier ſauvage. Le jeune homme en même temps aïant été mordu d'un chien enragé, & aïant reçu une lettre de ſa mére qui lui faiſoit part de ce ſonge, uſa de ces racines, & fut garanti de la rage.

Une autre femme qui avoit une inflammation [*c*] à une des mammelles, ſongea qu'un agneau la tettoit. Le lendemain elle prit du plantain, qu'on appelle en Grec [*d*], langue d'agneau; & l'aïant appliqué ſur ſon ſein, elle en fut guérie.

Une colombe [*e*] apprit à Aſpaſie dans un de ſes rêves, le moïen de guérir une groſſe loupe qu'elle avoit au menton. Une grande marque du ſoin des Dieux pour moi, dit l'empereur [*f*] Marc Antonin, c'eſt que dans mes ſonges ils m'ont enſeigné des remédes pour mes maux, & particuliérement pour mes vertiges & pour mon crachement de ſang.

[*t*] *Plin. lib. 37. c. 12.*

[*u*] *Cardan. de ſubtilit. lib. 18.*

[*x*] Sunt geminæ ſomni portæ: quarum altera fertur
Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris:
Altera, candenti perfecta nitens elephanto;
Sed falſa ad cœlum mittunt in ſomnia manes. *Virg. Æneid. lib. 6.*

[*y*] *Dial. d'Orat. Tuber. t. 2. dial. du mariage.*

[*z*] Οὐτε παραχρῆμα δῆλον, οὔτε πιστὸν ἐστι. *Ariſtot. de divinat. per ſomn.*

[*a*] *Jamblich. de myſter.*

[*b*] *Plin. lib. 25. c. 2.*

[*c*] *Artemidor. oneirocrit. lib. 4. c. 24.*

[*d*] Ἀρνόγλωσσον.

[*e*] *Cl. Ælian. variar. hiſtoriar. lib. 12. c. 1.*

[*f*] *Réflex. de l'emp. M. Anton. liv. 1.*

S. Clément d'Alexandrie [g] n'a pas dédaigné de rapporter une guérison qui arriva en ſonge, ſur laquelle il intervint un jugement badin de Bocchoris, roi d'Egypte. Un jeune homme étant convenu de prix avec une courtiſanne pour ſatisfaire la paſſion qu'il avoit pour elle, il ſongea la nuit qu'il en avoit obtenu tout ce qu'il déſiroit, & guérit ſi bien ſa phantaiſie, que le lendemain il la renvoia. Sur l'avis que cette femme eut de l'illuſion qui l'avoit privée de ſa récompenſe, elle demanda en juſtice la ſomme convenuë: ſur quoi Bocchoris prononça que le jeune homme vuideroit ſa bourſe au ſoleil, afin que cette courtiſane put prendre pour ſon paiement l'ombre de l'argent qui en ſortiroit.

Alexandre vit en ſonge [b] l'herbe dont il guérit Ptolémée fils de Lagus. Tertullien [i] rapporte comme un fait véritable, qu'Achille guérit en ſonge un Athléte nommé Cléonyme: & il ſe ſert de cet exemple & de quelques autres ſemblables, pour réfuter l'incrédulité Epicurienne.

Deux amis qui voïageoient enſemble [k], étant arrivés à Mégare, l'un d'eux alla loger dans une hôtellerie, & l'autre chez un ami. Ce dernier vit en dormant que ſon compagnon de voïage le ſupplioit de venir à ſon ſecours, parce que l'hôte vouloit le tuer. Il fut aſſez ému de ce rêve pour s'éveiller; mais aïant regardé ce preſſentiment comme un ſonge facheux qui n'avoit aucune apparence de vérité, il ſe rendormit. Auſſi-tôt ſon compagnon lui apparut une ſeconde fois, pour lui dire que puiſqu'il ne l'avoit pas ſecouru, il ne laiſſât pas au moins ſa mort impunie; que l'hôte après l'avoir tuë venoit de cacher ſon corps dans du fumier: & l'ami aſſaſſiné ſupplioit ſon ami de ſe trouver de grand matin à la porte de l'hôtellerie, avant qu'on eût emporté le corps hors de la ville. Cet ami troublé d'un ſonge ſi terrible, accourut à l'hôtellerie dès la pointe du jour; & aïant trouvé un chartier prêt à emmener un chariot, il lui demanda ce qu'il y avoit dedans, Le chartier prit la fuite, le mort fut retiré de deſſous le fumier, & la choſe aïant été examinée, le maître de l'hôtellerie fut convaincu & condamné au dernier ſupplice,

Un phyſicien moderne [l] prétend que ce ſonge peut être expliqué d'une maniére naturelle par le mouvement des corpuſcules; & que cet homme qu'on aſſaſſinoit répandoit dans l'air, ſoit par ſes cris, ſoit par une tranſpiration violente & forcée, des impreſſions capables de s'étendre aſſez loin, pour aller juſqu'à ſon ami, qui devoit y être plus ſenſible que perſonne, par le rapport d'un long commerce d'amitié. Quelle opinion, d'imaginer que des corpuſcules viennent raconter les circonſtances d'un meurtre! un pareil uſage des corpuſcules n'eſt pas moins frivole que les qualités occultes de l'ancienne phyſique.

Artaban frére de Darius, & oncle de Xerxés, vouloit détourner ſon neveu de porter la guerre en Gréce [m]. Xerxés lui conta ſes ſonges; & pour eſſaïer ſi Artaban en auroit de ſemblables, il lui ordonna de prendre les habits roïaux, de s'aſſeoir ſur le trône, & de coucher dans le lit où Xerxés avoit coutume de coucher. Arta-

[g] S. Clem. Alex ſtromat. lib. 4.
[b] Strab. lib. 15. Plutarch. in Alex. Cic. de divinat. lib. 1. Q. Curt. lib. 9. c. 8.
[i] Tertull. de animâ, c. 46.
[k] Cic. de divinat. lib. 1.
[l] Vallement. phyſiq. occult.
[m] Herodot. Polymnie.

ban répondit : Ce je ne sçai quoi qui vous envoie des songes, n'est pas assez simple pour conclure que je suis vous, parce qu'il me verra dans votre lit. Xerxés malgré cette raison voulut être obéï ; Artaban eut les mêmes songes que le roi, & ne s'opposa plus à la guerre contre les Grecs.

Cambyse fils & successeur de Cyrus aïant songé que son frére Smerdis montoit sur le trône, il le fit mourir, & peu après un Mage qui se dit Smerdis, s'empara de la monarchie des Perses à la faveur de ce nom.

L'empereur Claude fit mourir Appius Silanus [*n*], sur l'accusation concertée entre Messaline & Narcysse, qui soutinrent qu'ils avoient été avertis en songe en même temps d'une conjuration de Silanus contre l'empereur.

Antigonus aïant songé [*o*] que Mithridate recueilloit une moisson d'or, ce monarque jaloux & défiant résolut sa perte, & confia son dessein à son fils Demetrius, après avoir pris de lui le serment de n'en rien dire. Ce jeune prince qui aimoit Mithridate, le mena promener sur le rivage de la mer & après l'avoir regardé tristement, il écrivit sur le sable avec la pointe de son javelot : Fui. Cet avis conserva les jours de Mithridate, qui se sauva dans le Pont où il fut élu roi. Ses descendants y régnerent longtemps. Sa maison a porté le nom des Arsacides, à cause d'Arsacés qui en étoit la tige.

Lorsque Socrate eut entendu en songe un vers [*o*] d'Homére, qui signifie : Dans trois jours vous arriverez dans cette fertile contrée, il prédit sa mort pour le troisiéme jour, & sa prédiction fut vérifiée. Dans le moment que Platon fut présenté à Socrate : Voilà, dit Socrate, le cygne que j'ai vû en songe. C'est que Socrate avoit vû en dormant un jeune cygne couvé dans son sein, qui s'étoit élevé avec une rapidité d'aigle dans les airs, qu'il remplissoit des doux accents de sa voix. Alexandre [*p*] songea qu'il étoit assassiné par Cassander qu'il n'avoit jamais vû ; & Cassander étant arrivé peu après de Macédoine, Alexandre dit que Cassander étoit celui-là même qui lui avoit apparu en dormant.

Pendant le siége de Tyr, Alexandre vit en songe un Satyre. L'explication fut qu'il se rendroit maître de cette place, le mot Satyre signifiant [*q*] en Grec, Tyr est à toi. Dans la douleur violente que ce conquérant ressentit après le meurtre de Clitus, il n'y eut qu'une consolation qui parut le toucher, & lui faire quitter la résolution qu'il avoit prise de se tuer lui-même : c'est que le devin Aristandre l'assura qu'il avoit vû en songe la mort de Clitus avant qu'elle arrivât, & qu'ainsi elle étoit l'effet du destin, & non pas le crime d'Alexandre.

Astyage vit en dormant [*r*] un ceps de vigne sortant de Mandane sa fille, qui ombrageoit toute l'Asie, & ce rêve fut le prognostic de la naissance & des conquêtes de Cyrus.

Pyrrhus [*s*] avant que de donner l'assaut à Lacédémone, songea qu'il lançoit des foudres sur cette ville, & qu'il la mettoit toute en feu. Il s'éveilla en sursaut ; & transporté de joie, il conta le songe à touts ses officiers. Le seul

[*n*] *Suet. in Claud. c. 37.*

[*o*] *Ces deux histoires de l'empereur Claude & d'Antigone ne sont pas rapportées ici comme des exemples des prognostics qui se sont rencontrés dans les songes, mais de l'opinion qu'on avoit de leur vérité.*

[*o*] *Plat. in Crit.*

Ἤματί κεν τριτάτῳ φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην *Il. 1. v. 363.*

Tertia te Phtiæ tempestas læta locabit. *Cic. de Divinat. lib. 1.*

[*p*] *Val. Max. lib. 1. c. 7.*

[*q*] Σὺ Τύρος.

[*r*] *Justin. lib. 1. Hérodot. Clio.*

[*s*] *Plutarch. in Pyrrho.*

Lyſimachus n'en jugea pas favorablement, & dit que comme les endroits qui ont été frappés de la foudre, ſont conſacrés à la religion, & demurent fermés afin que perſonne n'y paſſe, il craignoit que par ce ſonge Dieu ne l'avertît que Lacédémone lui ſeroit fermée. L'explication de Lyſimachus fut vérifiée par l'événement, Lacédémone fut ſauvée par un ſecours inopiné.

Tite Live rapporte que Titus Latinus étant devenu paralytique ſe fit porter au ſénat, & dit qu'il avoit vû en ſonge Jupiter, qui lui avoit ordonné d'avertir le ſénat, qu'aux derniers jeux on lui avoit produit un danſeur qui lui avoit déplû. Latinus ajoutoit qu'aïant jugé ce ſonge indigne d'être rapporté au ſénat, il avoit vû mourir ſon fils ſubitement, & que lui même en peu de jours étoit devenu paralytique; que dans ce triſte état Jupiter lui étoit apparu en ſonge une ſeconde fois, & lui avoit dit que la mort de ſon fils, & ſa propre paralyſie étoient les peines de ſa deſobéïſſance, & que s'il vouloit éviter la mort, il s'acquitât au plûtôt de ſa commiſſion. En même temps qu'il parloit, il retrouvoit l'uſage de ſes membres, & il ſortit du ſénat de ſon pié. L'embarras fut grand d'expliquer ce que c'étoit que ce danſeur qui avoit déplû au Dieu: enfin on ſe ſouvint que vers le temps des derniers jeux, un maître avoit fait fouetter cruellement un eſclave, lequel par la violence de la douleur avoit fait pluſieurs poſtures qui imitoient les danſes des farceurs. Le maître fut châtié de ſon inhumanité, & par arreſt du ſénat on recommença les jeux.

Pompée eut un ſonge trompeur, la veille de la bataille de Pharſale. Il lui ſembla qu'il arrivoit à un ſpectacle, & que le peuple le recevoit avec des acclamations extraordinaires.

Sylla aïant rêvé [t] que la Parque l'appelloit, le lendemain il communiqua ce ſonge à ſes amis fit ſon teſtament; la fiévre le prit le ſoir, & il mourut dans la nuit, âgé de ſoixante ans.

Céſar ſongea [u] qu'il avoit commis un inceſte avec ſa mére, & les devins prédirent ſur ce ſonge, que la terre, mére commune des hommes ſeroit ſoumiſe à ſa puiſſance.

Pendant la nuit qui précéda l'aſſaſſinat de Jules Céſar, Calphurnie ſa femme [x] le vit en dormant tout ſanglant & percé de coups. Ce ſonge de Calphurnie, ni les augures ſiniſtres de la veille ne furent point inventés après l'événement. L'impreſſion qu'ils firent ſur Céſar qui n'étoit point ſuperſtitieux, & les inſtances de Calphurnie pour qu'il ne ſortît point cette matinée là, le déterminérent à ordonner à M. Antoine qui étoit alors conſul, de ſéparer le ſénat. Mais Brutus étant arrivé ſur ces entrefaites, & craignant que le ſecret de la conjuration ne fût découvert, il repréſenta ſi vivement à Céſar qu'il alloit par ce contr'ordre affliger le ſénat, & allarmer toute la ville de Rome, qu'il l'entraîna au ſénat malgré lui.

Cicéron raconta dans le capitole [y] qu'il avoit vû en ſonge un jeune homme qui deſcendoit du ciel au moïen d'une chaîne d'or, qui avoit un fouet à la main, & qui s'étoit arrêté à la porte du capitole. Apper-

---

[s] *Appian. de bell. civil. lib. 1.*

[u] *Dio Caſſ. lib. 37. le héros de Balthaz. Gratian. de la traduct. du P. Canpuvilla, remarq. ſur lech. 18.*

[x] *Dio Caſſ. lib. 44.*

[y] *Id. lib. 45. Suet. in Oct. cap. 94.*

cevant pour la prémiére fois Octave qui fut depuis l'Empereur Auguſte, il le reconnut pour être celui qu'il avoit vû en ſonge, & le dit à touts les aſſiſtants,

Catulus ſongea auſſi [z] que Jupiter Capitolin avoit choiſi Octave au milieu d'une troupe de jeunes gens, pour dépoſer la ville de Rome dans ſon ſein; & étant monté au capitole, il y rencontra Octave qu'il ne connoiſſoit point; mais ſa figure lui rappellant celle qu'il avoit vûë en ſonge, il ne douta point que ce ne fût le jeune homme qui lui avoit apparu en dormant.

Les Macédoniens étant ſurpris des honneurs extraordinaires qu'Alexandre rendoit à Jaddus grand prêtre des Juifs, il leur répondit qu'avant ſon départ de Macédoine il avoit vû en ſonge un homme ſemblable à ce grand prêtre qui lui avoit prédit ſes conquêtes.

Archélaüs Ethnarque [a] vit en ſonge dix épis de blé mur, que des bœufs mangérent. Un Eſſéen nommé Simon expliqua ainſi ce ſonge: qu'il préſageoit un changement dans la fortune d'Archélaüs, parce que les bœufs en labourant changent la forme de la terre; que ces dix épis marquoient dix années, parce que chaque année la terre en produit de nouveaux, & que la dixiéme année ſeroit la fin de ſa domination.

Plutarque, Dion Caſſius, Velleïus Paterculus, & Valére Maxime ont atteſté qu'Arctorius médecin d'Octavien Céſar, qui fut depuis ſurnommé Auguſte, l'avertit en conſéquence d'un ſonge qu'il avoit eu, de ne pas reſter dans ſa tente quoiqu'il fût malade, le jour de la bataille de Philippes. Octavien fut redevable de la vie à ce conſeil. Brutus battit & enfonça les troupes d'Octavien, força ſon camp, entra dans ſa tente, & aïant rencontré ſa litiére, il la fit percer de pluſieurs coups, croïant l'y trouver plutôt qu'à la tête d'une légion; mais Octavien par prudence s'étoit caché dans un marais, où l'on ne s'aviſa pas de le chercher; & ſa bonne fortune non ſeulement lui conſerva la vie, mais lui procura la victoire par la valeur d'Antoine qui défit l'aîle commandée par Caſſius.

Caligula, la veille de ſa mort [b], ſongea qu'il s'étoit élevé juſqu'au trône de Jupiter, qui d'un coup de pié l'avoit précipité ſur la terre.

Pline le jeune [c] rapporte comme témoin oculaire, que ſon affranchi nommé Marc vit en ſonge un homme aſſis ſur ſon lit, qui lui coupoit les cheveux; & que le lendemain cet affranchi trouva ſes cheveux coupés ſur ſon lit; que dans le même temps un de ſes eſclaves vit en ſonge deux hommes, vêtus de blanc, qui entroient dans ſa chambre par la fenêtre, & qui après lui avoir coupé les cheveux, s'en retournoient par le même chemin. Cet eſclave trouva à ſon réveil un paquet de ſes cheveux coupés autour de lui. Pline eſtime que ces deux ſonges de ſon affranchi & de ſon eſclave lui préſageoient un grand danger évité par la mort de Domitien.

Monique mére de S. Auguſtin [d] vit en ſonge un jeune homme qui l'aſſura que ſon fils renonceroit aux erreurs des manichéens. S. Jérôme rapporte qu'il fut fouetté en ſonge pour trop aimer les lettres prophanes, & ſurtout la lecture de Cicéron; & qu'il trouva

[z] *Dio Caſſ. lib. 45.*
[a] *Joſeph. antiq. lib. 17. ch. 15.*
[b] *Suet. in Calig. c. 57.*
[c] *Plin. epiſt. lib. 7. epiſt. ad Suram.*
[d] *S. Aug. confeſſ. lib. 3. c. 12.*

trouva à ſon réveil les marques des coups.

S. Auguſtin [e] a raconté une hiſtoire qu'il avoit appriſe à Milan dont il dit que la vérité ne doit pas être révoquée en doute. Un homme aïant hérité de ſon pére, on vint lui demander le païement d'une dette conſidérable, en lui repréſentant le billet que ſon pére avoit fait. Cette dette à la quelle il ne s'attendoit pas, lui cauſa beaucoup de chagrin, & le ſurprit d'autant plus, que ſon pére ne lui en avoit point parlé, & n'en avoit fait aucune mention dans un teſtament qu'il avoit laiſſé. Lorſqu'il avoit l'eſprit agité de ces inquiétudes, il vit en ſonge ſon pére qui lui apprit en quel endroit étoit la preuve, que cette dette avoit été acquittée. L'héritier chercha dans l'endroit qui lui avoit été indiqué en ſonge, & y trouva effectivement la preuve que ſon pére avoit fait le païement qu'on lui redemandoit. S. Auguſtin eſt d'avis que les défunts n'ont aucune part à ces viſions, qui arrivent par le miniſtére des eſprits exécuteurs de la volonté de Dieu

Alexandre juriſconſulte Napolitain [f] rapporte un événement fort extraordinaire, qui étoit arrivé récemment. Ferdinand d'Aragon étant en paiſible poſſeſſion du roïaume de Naples, un ancien évêque de cette ville que le peuple révéroit comme un ſaint, apparut en ſonge à un prêtre qui étoit en réputation d'une grande ſainteté, & l'avertit de porter à Ferdinand un livre de prédictions, qui étoit enfoui dans un endroit qu'il lui déſignoit. Le prêtre eut pluſieurs ſonges ſemblables, & n'y aïant pas ajouté foi, le ſaint évêque lui apparut dans le temps qu'il étoit pleinement éveillé, & lui ordonna avec menace de faire ce qui lui étoit enjoint. Le lendemain le prêtre fut à la tête d'une proceſſion ſolemnelle à l'endroit qui lui avoit été marqué, & après avoir fait fouiller la terre, il y trouva un livre couvert de plomb, qui fut porté au roi. Ce livre contenoit des préditions ſur le roïaume de Naples, & on y découvroit très clairement les ravages & les malheurs qui y furent cauſés peu de temps après par les François & les Eſpagnols.

Muſtapha [g] que Soliman II. ſon pére fit mourir inhumainement fut averti en ſonge de ſa malheureuſe deſtinée.

Le ſultan Oſman [h] aïant deſſein de quitter Conſtantinople, & de transférer le ſiége de ſon empire à Damas ou au Caire, il fut étranglé par les Janiſſaires révoltés. Il avoit rêvé avant cette révolution, qu'étant ſur le chemin de la Mecque, le chameau ſur lequel il étoit monté s'étant tout d'un coup dérobé ſous lui avoit volé vers le ciel, & qu'il ne lui étoit reſté que la bride dans la main. Son oncle Muſtapha, à qui il demanda l'explication de ce ſonge, lui dit que le chameau étoit l'empire prêt à lui échaper, & dont la révolte étoit prédite.

Le roi Gontran ſe trouvant fatigué à la chaſſe [i], ſe retira à l'écart & s'endormit n'étant accompagné que d'un domeſtique. Pendant ſon ſommeil il ſortit de ſa bouche une petite bête qui ſe donnoit de grands

[e] Pro certo, cùm Mediolani eſſemus, audivimus, &c. *S. Aug. de curâ pro mortuis gerendâ. Engypp. t. 2. c. 306.*

[f] *Alex. ab Alex. genial. dier. lib. 3 c. 15.*

[g] *Thuan. lib. 12.*

[h] *Mercur. François, t. 8. ann. 1622.*

[i] *Heidfeld. in ſplynge. c. 14. Marinus Merſennus in geneſim. Joann Fonſon. thaumatograph claſſi, 10. c. 7. art. 5.*

mouvements pour paſſer un ruiſſeau. Le domeſtique de Gontran mit ſon épée en travers ſur le ruiſſeau, & cet animal étant paſſé deſſus alla vers une montagne, entra dans une fente, & revenant une heure après par le même chemin, rentra dans la bouche du roi. Gontran alors s'éveilla, & raconta à celui qui l'accompagnoit, qu'il avoit eu un ſonge, pendant lequel il lui ſembloit qu'il paſſoit un fleuve ſur un pont de fer, & qu'il trouvoit un thréſor dans une montagne. Son domeſtique lui aïant fait de ſon côté le récit de ce qu'il avoit vû, ils allérent enſemble viſiter la fente de la montagne, où la petite bête étoit entrée, & ils y trouvérent une grande quantité d'or & d'argent.

La reine Cathérine pria inſtamment [k] Henri II. de ne point entrer en lice, le jour qu'il y fut bleſſé à mort, parce qu'elle l'avoit vû en ſonge le viſage couvert de ſang.

Environ un mois avant l'exécrable parricide commis en la perſonne ſacrée d'Henri le grand, la reine Marie étant couchée auprès du roi s'éveilla, en faiſant un cri, & ſe trouva baignée de larmes. Le roi lui aïant demandé ce qui cauſoit en elle une ſi grande émotion, elle refuſa longtems de le dire, & enfin elle lui avoua qu'elle avoit rêvé qu'on l'aſſaſſinoit. Henri ne fit qu'en rire, faiſant ſouvenir la reine du proverbe, qui traite les ſonges de menſonges.

Je finirai ce chapitre par des paroles fort remarquables [l] de la reine Marguerite. „ Quelques-uns tiennent que „ Dieu protége particuliérement les „ grands, & qu'aux eſprits où il reluit „ quelque excellence non commune, il „ leur donne par de bons génies quelques „ avertiſſements ſecrets des accidents qui „ leur ſont préparés ou en bien ou en mal, „ comme à la reine ma mére, qui la nuit „ d'avant la miſérable courſe, ſongea „ qu'elle voïoit le roi mon pére bleſſé à „ l'œil, comme il arriva; & étant éveillée, le pria pluſieurs fois de ne vouloir „ point courir ce jour-là ..... étant „ dangereuſement malade à Metz, & „ aïant autour de ſon lit le roi Charles, „ ma ſœur & mon frére de Lorraine, & „ force dames & princeſſes, elle s'écria „ comme ſi elle eût vû donner la bataille „ de Jarnac: Voïez comme ils fuïent: „ mon fils a la victoire. Voïez vous dans „ cette haie le prince de Condé mort? „ Touts ceux qui étoient-là croïoient „ qu'elle rêvoit; mais la nuit d'après, M. „ de Loſſes lui en apportant la nouvelle: „ Je le ſçavois bien, dit-elle, ne l'avois-je „ pas vû devant hier? alors on reconnut „ que ce n'étoit point rêverie de la fiévre, „ mais un avertiſſement particulier „ que Dieu donne aux perſonnes illuſtres „ & rares; & pour moi, j'avouerai n'avoir „ jamais été proche de quelques ſignalés „ accidents ou ſiniſtres ou heureux, que „ je n'en aïe eu quelque avertiſſement ou „ en ſonges ou autrement: & puis bien „ dire ce vers; „

De mon bien, ou mon mal, mon eſprit m'eſt oracle.

[k] *Mézerai, à la fin du regne d'Henri II.*

[l] *Mémoires de la reigne Marguer liv. 1.*

CHAPITRE TREIZIÉME.

De la Fortune, & du Deſtin.

SOMMAIRE.

1. *Différentes opinions des philoſophes ſur la fortune.* 2. *Quelle eſt la véritable cauſe des choſes fortuites.* 3. *Opinions des Philoſophes ſur le deſtin.* 4. *De la preſcience de Dieu.*

1. Différentes opinions des philoſophes ſur la fortune.

IL eſt auſſi ordinaire de parler de la fortune, & de la nommer à tout propos, qu'il eſt rare d'avoir une juſte idée de ce qu'on entend par cette expreſſion. Dans toutes les parties du monde [a], en tous lieux, & à toute heure, on réclame la fortune, on a recours à elle, on ne fait cas que d'elle; le culte qu'on lui rend eſt en même temps mêlé de mille outrages; on la blâme de tous les événements malheureux ou injuſtes, on l'accuſe de protéger ceux qui n'ont aucune vertu; on l'appelle aveugle, inconſtante, perfide: mais parmi ceux qui ne penſent qu'à elle, il y en a bien peu qui ſçachent ce que c'eſt que la fortune, ni qui comprennent le véritable ſens des paroles qu'ils répétent ſi ſouvent.

Les Péripatéticiens diſoient que la fortune n'eſt autre choſe que les loix de la nature & la volonté de l'homme; les Stoïciens entendoient par la fortune les decrets d'une néceſſité ſupérieure aux dieux mêmes; les Platoniciens croïoient que la fortune étoit quelque génie, dont Dieu ſe ſervoit pour opérer les choſes qui paroiſſoient fortuites aux hommes. Suivant cette opinion, la ſupériorité de la fortune d'Auguſte ſur celle d'Antoine, a été exprimée par l'aſcendant du génie d'Auguſte ſur celui d'Antoine. Saint Auguſtin [b] ne s'éloigne pas de ce ſentiment des Platoniciens, lorſqu'il dit que les choſes fortuites, dont la fortune a tiré ſon nom, ne ſont pas privées de cauſes, mais que ces cauſes nous ſont cachées, & qu'elles doivent être rapportées à Dieu, & aux bons ou aux mauvais anges. Les Epicuriens [c] conſidéroient toutes choſes dans la nature comme fortuites, attribuant toute ſorte d'effets au mouvement & au concours des atomes, comme à la cauſe unique & générale. Epicure avoit ſuivi l'opinion de Démocrite, qui étendoit ſon ſyſtême de la rencontre fortuite des atomes à tous les événements de la vie, ſoutenant que comme l'univers avoit été formé au hazard par l'accrochement des atomes, auſſi toutes les événements étoient produits par le concours fortuit d'une infinité de cauſes

[a] Toto quippe mundo, & locis omnibus, omnibuſque horis, omnium vocibus fortuna ſola invocatur: una nominatur, una accuſatur, una agitur rea, una cogitatur, ſola laudatur, ſola arguitur, & cùm conviciis colitur; volubilis, à pleriſque verò & cæca etiam exiſtimata, vaga, inconſtans, incerta, varia, indignorum fautrix. *Plin. lib. 2. c. 7.*

[b] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 5. c. 9.*

[c] Sunt qui in fortunæ jam caſibus omnia ponunt,
Et nullo credunt mundum rectore moveri,
Naturâ volvente vices & lucis & anni,
Atque ideò intrepidi quæcumque altaria tangunt. *Juven. ſat. 13.*

conſtances imprévuës & inévitables, & par l'action de la matiére extérieure ſur nos ſens, qui entraînoit malgré nous la détermination de notre volonté. Et ces réflexions, dont il avoit l'eſprit rempli, le faiſoient rire continuellement des projets des hommes, & de leur vaine prudence.

Pauſanias [d] dit que la fortune eſt la ſeconde des Parques. Gratian [e] définit la fortune un aſſemblage de circonſtances bonnes ou mauvaiſes. „Une „ bonne action, dit ſaint Evremond, en„ gage ordinairement dans une ſeconde, „ & une mauvaiſe précipite aſſez ſouvent „ dans beaucoup d'autres. Il en eſt de mê„ me dans la route de la fortune: un heu„ reux ſuccés conduit à un autre, & un „ fâcheux accident entraîne vers un ſe„ cond. Ainſi les événements ont des liai„ ſons entr'eux: voila peut-être ce que les „ hommes appellent bonheur ou mal„ heur.

Anaxagore, Chryſippe, Diodore, Poſſidonius ont avoué que la fortune étoit une cauſe inconnuë aux hommes.

Les uns ſoutiennent que la fortune eſt un vain nom; qu'on ne peut appeller un homme heureux ou malheureux, que par rapport aux événements paſſés; mais que la bonne ou mauvaiſe fortune paſſée ne décide de rien pour le préſent ou pour l'avenir: les autres croient que le malheur paſſé eſt une raiſon du bonheur futur; ainſi parmi les joueurs, l'un évite une carte parce qu'elle eſt, dit-il, un malheur, l'autre la préfére parce qu'elle a ſouvent perdu, & que, ſuivant ſon opinion, elle ne doit pas toujours perdre. D'autres ſont perſuadés que le bonheur ou le malheur eſt quelque choſe de réel & d'inhérent, pour ainſi dire, aux mêmes ſujets. Ils oppoſent aux raiſonnements l'expérience, qui fait voir ſi ſouvent & avec tant d'évidence, qu'il y a des perſonnes à qui tout ce qu'elles entreprennent réüſſit à leur gré, & qu'il y en a d'autres dont tous les efforts ſont inutiles. Si je ſuis heurté, diſent-ils, une ſeule fois par un paſſant, il pourra me perſuader que c'eſt ſans deſſein; mais ſi la même perſonne affecte de me heurter toutes les fois que je la rencontrerai, je ne douterai pas que ce ne ſoit un effet de ſa volonté. Il y a donc une cauſe du bonheur & du malheur, quoique cette cauſe ne ſe préſente pas à nos yeux. Lucréce le plus zélé des Epicuriens eſt obligé d'avouer [f] qu'il y a une puiſſance ſecrete qui diſpoſe des événements, & qui ordonne des grandeurs humaines.

Avicenne met la cauſe du bonheur dans une forte & véhémente penſée [g], qui remplit l'imagination, & lui donne le pouvoir de réüſſir dans ce qu'elle déſire. Mais ſi le pouvoir de l'imagination eſt grand & ſurprenant dans toutes les choſes qui ont quelque liaiſon avec elle, il eſt ſûr qu'elle ne peut agir ſur les choſes qui lui ſont entiérement étrangéres comme la plupart des choſes fortuites.

A conſulter purement la phyſique, la fortune ou le hazard n'eſt autre choſe qu'un peu de matiére agitée, qui par une rencontre imprévuë pro-

[d] *Pauſan. in Athaïc.*

[e] *Le héros de Balthazar Gratian, ch.* 10.

[f] Uſque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros faſces, ſævaſque ſecures
Proculcare, & ludibrio ſibi habere videtur. *Lucret. lib.* 5.

[g] *Cette opinion d'Avicenne eſt exprimée par cet adage de l'école*: fortis imaginatio generat caſum.

duit, en conſéquence des loix générales du mouvement, un effet dont on eſt ſurpris. Les aſtrologues rapportent la fortune, comme toutes les choſes d'ici bas, aux influences céleſtes. Saint Thomas [*b*] eſtime que de la même maniére que pluſieurs choſes naturelles, comme des pierres, des métaux, des plantes, ont reçû vraiſemblablement des aſtres certaines propriétés, que les hommes ne connoiſſent que par leurs effets, auſſi les hommes peuvent avoir reçû des influences céleſtes certaines diſpoſitions générales plus favorables aux uns qu'aux autres, pour réüſſir dans ce qu'ils entreprennent. Mais ce ſentiment n'a rien de plus ſolide que les prédictions aſtrologiques : car de croire, par exemple, qu'un homme qui gagne toujours au jeu, rencontre à point nommé les diſpoſitions des cartes & des dez dont il a beſoin, parce qu'il a reçu lui même certaines diſpoſitions favorables des aſtres, & que ce ſont les influences des aſtres qui cauſent l'arrangement des cartes & des dez, c'eſt un raiſonnement auſſi chimérique & auſſi vain, que de fonder ſur les influences des aſtres le nombre d'enfants qu'un homme doit avoir, ou le nombre d'années qu'il doit vivre. Comment cette influence des aſtres peut-elle porter ſur un coup de dez? & ſi c'étoit cette influence, qui eût déterminé l'homme dans le moment de ſa nativité à être heureux, comment cette même influence pourroit-elle après ſoixante ans & même davantage arranger les cartes ou tourner les dez d'une maniére avantageuſe pour le joueur? d'ailleurs toute la terre n'étant à conſidérer que comme un point, par rapport à l'étenduë immenſe des cieux, comment les influences diſtinguent-elles deux joueurs qui ſont ſi près l'un de l'autre? ſi le bonheur ou le malheur étoit l'effet des impreſſions que l'enfant reçoit des aſtres au moment de ſa nativité, la fortune qui eſt ſi variable devroit être toujours la même; on ne verroit point un homme après avoir été heureux pendant pluſieurs années, devenir malheureux.

Boëce, Simplicius, & les autres philoſophes, qui admettent le hazard, en ſorte que certains événements, ſelon eux, n'ont aucune cauſe prochaine, ſont obligés, en reconnoiſſant une cauſe primitive, de retomber dans quelqu'un des ſentiments expliqués ci-deſſus. Ils ne diſputent que des termes, puiſque le hazard, qu'ils mettent dans les choſes fortuites, entre la cauſe primitive & l'effet, n'eſt rien de réel ſelon eux-mêmes.

2. Quelle eſt la véritable cauſe des choſes fortuites.

Cette cauſe du bonheur & du malheur inconnuë à la plûpart des hommes, ne peut être phiſique ou naturelle. Les événements qui nous paroiſſent fortuits, ne peuvent être attribués qu'à la providence divine; & ce qu'on appelle fortune n'eſt autre choſe, que les décrets de cette providence. La ſainte écriture nous apprend que la providence a été la ſource des adverſités de Job [*i*] & des richeſſes de Laban.

Saint Auguſtin [*k*] ſe repent de

[*b*] *S. Thom. contr. Gentil. l. 3. c. 92.*

[*i*] *In lib. Job, & in Geneſ c. 30.*

[*k*] Non mihi placet toties me appellaſſe fortunam, quamvis non aliquam deam voluerim hoc nomine intelligi, ſed fortuitum rerum eventum, vel in corporis noſtri, vel in externis bonis aut malis. Unde & illa verba ſunt, quæ nulla religio prohibet, fortè, forsàn, forſitàn, fortaſſe, fortuitò. Quod tamen totum ad divinam revocandum eſt providentiam. *S. Aug. retract. l. 1. c. 1.*

conſtances imprévues & inévitables, & par l'action de la matiére extérieure ſur nos ſens, qui entraînoit malgré nous la détermination de notre volonté. Et ces réflexions, dont il avoit l'eſprit rempli, le faiſoient rire continuellement des projets des hommes, & de leur vaine prudence.

Pauſanias [d] dit que la fortune eſt la ſeconde des Parques. Gratian [e] définit la fortune un aſſemblage de circonſtances bonnes ou mauvaiſes. „ Une „ bonne action, dit ſaint Evremond, en„ gage ordinairement dans une ſeconde, „ & une mauvaiſe précipite aſſez ſouvent „ dans beaucoup d'autres. Il en eſt de mê„ me dans la route de la fortune: un heu„ reux ſuccés conduit à un autre, & un „ fâcheux accident entraîne vers un ſe„ cond. Ainſi les événements ont des liai„ ſons entr'eux: voila peut-être ce que les „ hommes appellent bonheur ou mal„ heur.

Anaxagore, Chryſippe, Diodore, Poſſidonius ont avoué que la fortune étoit une cauſe inconnuë aux hommes.

Les uns ſoutiennent que la fortune eſt un vain nom; qu'on ne peut appeller un homme heureux ou malheureux, que par rapport aux événements paſſés; mais que la bonne ou mauvaiſe fortune paſſée ne décide de rien pour le préſent ou pour l'avenir: les autres croient que le malheur paſſé eſt une raiſon du bonheur futur; ainſi parmi les joueurs, l'un évite une carte parce qu'elle eſt, dit-il, ermalheur, l'autre la préfére parce qu'elle a ſouvent perdu, & que, ſuivant ſon opinion, elle ne doit pas toujours perdre. D'autres ſont perſuadés que le bonheur ou le malheur eſt quelque choſe de réel & d'inhérent, pour ainſi dire, aux mêmes ſujets. Ils oppoſent aux raiſonnements l'expérience, qui fait voir ſi ſouvent & avec tant d'évidence, qu'il y a des perſonnes à qui tout ce qu'elles entreprennent réüſſit à leur gré, & qu'il y en a d'autres dont tous les efforts ſont inutiles. Si je ſuis heurté, diſent-ils, une ſeule fois par un paſſant, il pourra me perſuader que c'eſt ſans deſſein; mais ſi la même perſonne affecte de me heurter toutes les fois que je la rencontrerai, je ne douterai pas que ce ne ſoit un effet de ſa volonté. Il y a donc une cauſe du bonheur & du malheur, quoique cette cauſe ne ſe préſente pas à nos yeux. Lucréce le plus zélé des Epicuriens eſt obligé d'avouer [f] qu'il y a une puiſſance ſecrete qui diſpoſe des événements, & qui ordonne des grandeurs humaines.

Avicenne met la cauſe du bonheur dans une forte & véhémente penſée [g], qui remplit l'imagination, & lui donne le pouvoir de réüſſir dans ce qu'elle déſire. Mais ſi le pouvoir de l'imagination eſt grand & ſurprenant dans toutes les choſes qui ont quelque liaiſon avec elle, il eſt ſûr qu'elle ne peut agir ſur les choſes qui lui ſont entiérement étrangéres comme la plupart des choſes fortuites.

A conſulter purement la phyſique, la fortune ou le hazard n'eſt autre choſe qu'un peu de matiére agitée, qui par une rencontre imprévuë pro-

[d] *Pauſan. in Athaic.*

[e] *Le héros de Balthazar Gratian, ch.* 10.

[f] Uſque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros faſces, ſævaſque ſecures
Proculcare, & ludibrio ſibi habere videtur. *Lucret. lib.* 5.

[g] *Cette opinion d'Avicenne eſt exprimée par cet adage de l'échole*: fortis imaginatio generat caſum.

duit, en conſéquence des loix générales du mouvement, un effet dont on eſt ſurpris. Les aſtrologues rapportent la fortune, comme toutes les choſes d'ici bas, aux influences céleſtes. Saint Thomas [b] eſtime que de la même maniére que pluſieurs choſes naturelles, comme des pierres, des métaux, des plantes, ont reçû vraiſemblablement des aſtres certaines propriétés, que les hommes ne connoiſſent que par leurs effets, auſſi les hommes peuvent avoir reçû des influences céleſtes certaines diſpoſitions générales plus favorables aux uns qu'aux autres, pour réüſſir dans ce qu'ils entreprennent. Mais ce ſentiment n'a rien de plus ſolide que les prédictions aſtrologiques : car de croire, par exemple, qu'un homme qui gagne toujours au jeu, rencontre à point nommé les diſpoſitions des cartes & des dez dont il a beſoin, parce qu'il a reçu lui même certaines diſpoſitions favorables des aſtres, & que ce ſont les influences des aſtres qui cauſent l'arrangement des cartes & des dez, c'eſt un raiſonnement auſſi chimérique & auſſi vain, que de fonder ſur les influences des aſtres le nombre d'enfants qu'un homme doit avoir, ou le nombre d'années qu'il doit vivre. Comment cette influence des aſtres peut-elle porter ſur un coup de dez ? & ſi c'étoit cette influence, qui eût déterminé l'homme dans le moment de ſa nativité à être heureux, comment cette même influence pourroit-elle après ſoixante ans & même davantage arranger les cartes ou tourner les dez d'une maniére avantageuſe pour le joueur ? d'ailleurs toute la terre n'étant à conſidérer que comme un point, par rapport à l'étenduë immenſe des cieux, comment les influences diſtinguent-elles deux joueurs qui ſont ſi près l'un de l'autre ? ſi le bonheur ou le malheur étoit l'effet des impreſſions que l'enfant reçoit des aſtres au moment de ſa nativité, la fortune qui eſt ſi variable devroit être toujours la même ; on ne verroit point un homme après avoir été heureux pendant pluſieurs années, devenir malheureux.

Boëce, Simplicius, & les autres philoſophes, qui admettent le hazard, en ſorte que certains événements, ſelon eux, n'ont aucune cauſe prochaine, ſont obligés, en reconnoiſſant une cauſe primitive, de retomber dans quelqu'un des ſentiments expliqués ci-deſſus. Ils ne diſputent que des termes, puiſque le hazard, qu'ils mettent dans les choſes fortuites, entre la cauſe primitive & l'effet, n'eſt rien de réel ſelon eux-mêmes.

2. Quelle eſt la véritable cauſe des choſes fortuites.

Cette cauſe du bonheur & du malheur inconnuë à la plûpart des hommes, ne peut être phiſique ou naturelle. Les événements qui nous paroiſſent fortuits, ne peuvent être attribués qu'à la providence divine ; & ce qu'on appelle fortune n'eſt autre choſe, que les décrets de cette providence. La ſainte écriture nous apprend que la providence a été la ſource des adverſités de Job [i] & des richeſſes de Laban.

Saint Auguſtin [k] ſe repent de

[b] *S. Thom. contr. Gentil. l. 3. c. 92.*

[i] *In lib. Job, & in Geneſ. c. 30.*

[k] Non mihi placet toties me appellaſſe fortunam, quamvis non aliquam deam voluerim hoc nomine intelligi, ſed fortuitum rerum eventum, vel in corporis noſtri, vel in externis bonis aut malis. Unde & illa verba ſunt, quæ nulla religio prohibet, fortè, forsàn, forſitàn, fortaſſe, fortuitò. Quod tamen totum ad divinam revocandum eſt providentiam. *S. Aug. retract. l. 1. c. 1.*

s'être servi abusivement du mot de fortune, non pas en y attachant une idée d'idolâtrie, mais en se laissant entraîner par l'opinion commune, qui attribuë un pouvoir chimérique au hazard. Faisons le même aveu, & reconnoissons que l'idée de la fortune, & du hazard est une idée que nous n'entendons pas nous mêmes, & que nous ne pouvons pas expliquer; que la raison dépourvûë même de la lumiére des vérités révélées, ne peut être satisfaite de rapporter à des êtres imaginaires un pouvoir, qui ne dépend que de la volonté du Seigneur & de sa providence. Je ne prétends pas néanmoins blâmer l'expression vulgaire, pourvû qu'on rejette cet abus dont saint Augustin a parlé. Les termes de l'inconstance de la fortune peuvent servir à exprimer & à représenter l'instabilité des choses d'ici bas, & la vanité de touts les biens périssables.

Il paroît que le destin a été connu dans l'antiquité prophane la plus reculée, avant qu'on ait eu aucune idée de la fortune; & Macrobe [l] a observé que le mot de fortune ne se trouve nulle part dans les deux poëmes d'Homére.

5. Opinions des Philosophes sur le destin.

Un philosophe Chrétien ne peut [m] entendre par le destin que cette disposition souveraine & impénétrable de l'être toutpuissant, qui laisse agir les causes secondes subordonnées à sa providence, conformément aux loix naturelles qu'elle a établies. Les Philosophes ont eu, à leur maniere accoutumée, des opinions fort opposées sur le destin. Empédocle, Aristote, Apollonius de Thyane, établissoient dans l'univers une fatalité générale, à laquelle ils attribuoient toutes choses; Pythaghore & Leucippe disoient que le destin est la puissance insurmontable de la nécessité. La plupart des poëtes ont suivi ce sentiment: Eschyle exhorte [n] les hommes à supporter patiemment leurs destinées, dont la force est invincible. Homére dit [o] qu'aucun homme bon ou méchant ne peut éviter sa destinée dès le moment de sa naissance. Horace dépeint [p] la nécessité, comme une déesse impitoïable, qui porte des coins & de gros cloux, dans sa main de fer. Pindare [q] exprime le pouvoir de la destinée, en disant que ni le feu, ni les murs d'airain ne peuvent l'arrêter. Homére introduit Jupiter se plaignant de ne pouvoir fléchir le destin, ni garantir de la mort son fils Sarpédon. Ovide a imité cette pensée d'Homére, en faisant dire à Jupiter [r] qu'il est soumis à la loi du destin, & que s'il pouvoit la changer, Eaque, Rhadamante, &

---

[l] *Macrob. Saturnal. l. 5 c. 16.*

[m] Quid aliud est fatum, quàm id quod de uno quoque nostrûm fatus est Deus? *Minut. Felic. Octav.*

Hanc igitur seriem causarum dicimus esse
Fatum: quod Deus ipse semel quasi fatus, ut ista
Omnia sic fierent, decrevit lege perenni.
Marcell. Paling. Zodiac. in Scorp. l. 8. v. 37.

[n] .. Τὴν πεπρωμένην δὲ χρὴ
Αἶσαν φέρειν ὡς ῥᾷστα, γινώσκοντ' ὅτι
Τὸ τῆς ἀνάγκης ἐξάδηα ῥῶν σθένος
Æschyl in Prometh. vincto.

[o] ... Μοίραν δ' οὔτινα φημὶ τεφυγμένον ἀνδρῶν,
Θ'υ κακόν, οὐδέ μεν ἐσθλὸν ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται. *Hom.*

[p] Quos semper anteit sæva necessitas
Clavos trabales, & cuneos manu
Gestans ahenâ. *Hor*

[q] Τὸ πεπρωμένον οὐ πῦρ, οὐ σιδαρῶν χάσα τεῖχος. *Pindar. ap. Plutarch. in Marcel*

[r] Me quoque fata regunt, quæ si mutare valerem,
Nec nostrum ferí curvarent Æacon anni;
Perpetuumque ævi florem Rhadamantus haberet,
Cum Minoë meo, qui propter amara senectæ
Pondera despicitur, nec quo priùs ordine regnat. *Ovid. metam. l. 9.*

Minos ne seroient pas accablés sous le poids de leur vieillesse.

Zénon, Panætius, & touts les Stoïciens [s] soutenoient que Dieu & le destin sont une même chose. Sénéque ajoute [t] que Dieu a fait les destinées, & que lui même ne peut s'écarter des régles qu'il a prescrites. Les Stoïciens avoient une opinion singuliére: Ils croïoient qu'après un certain nombre de siécles, on voïoit revenir les mêmes événements dans les mêmes circonstances, en sorte que non seulement cette révolution uniforme ramenoit les faits les plus illustres, comme la prise de Troïe, la fondation de Rome par des héros entiérement semblables; mais même tout ce qui se passe dans le particulier, & entre les gens les plus obscurs.

Aléxandre d'Aphrodisée, dans le traité, qu'il a composé sur cette matiére, explique le destin par le cours ordinaire & immuable de la nature. Dans le systéme absurde de Spinosa, tout est l'effet d'une nécessité produite par l'arrangement de la matiére. Quinte Curce [u] attribuë les événements à des décrets éternels, & à l'enchaînement des causes cachées. Héraclite entendoit par le destin la force de l'air qui s'insinuë dans toute la nature. Possidonius a établi trois souveraines puissances, la prémiére de Jupiter, la seconde de la nature, la troisiéme de la destinée. Platon s'explique plus poëtiquement qu'en philosophe, lorsque dans le Phédre, il appelle le destin la loi d'Adrastée, & qu'il l'appelle dans les livres de la république la raison de Lachésis fille de la nécessité. Plutarque [x] attribuë à Platon une autre explication du destin, sçavoir que c'est l'enchaînement des événements joints à notre volonté.

Boëce soumet le destin à la volonté de Dieu. Epicure & Anaxagore supprimoient totalement le destin: Carnéade & plusieurs autres appercevant les conséquences du pouvoir du destin, qui renverse touts les fondements de la morale en nous ôtant la liberté, ont affranchi les hommes de cette dépendance. Ceux qui ôtent à l'homme la liberté, ne peuvent éviter de faire Dieu l'auteur de touts les crimes: Opinion [y] qui, au jugement de Platon, ne doit point être tolérée dans la république, & que Grotius regarde comme la plus pernicieuse de toutes les erreurs; parce qu'elle anéantit les vertus, & qu'elle autorise les crimes.

L'esclave de Zénon prétendoit se procurer l'impunité d'un vol par la doctrine de son maître, disant que le destin l'avoit forcé d'être larron; son maître lui répondit que sa destinée étoit aussi de recevoir le châtiment, dont on avoit coutume de punir les larcins des escla-

---

[s] Ἔντι ἐναιθεὸν, ἢ νοῦν, ἢ ἱμαρμένην, ἢ Διὰ, πολλαῖς τε ἑτέραις ὀνομασίαις προσονομάζεσθαι. *Diog. Laert. lib. 7.*

Eumdem & fatum vocari, & Deum, & animum Jovis & necessitatem omnium rerum. *Tertull. apologet. c. 21.*

Natura, providentia, fatum, fortuna nomina sunt unius & ejusdem Dei, variè agentis in rebus humanis. *Sen.*

[t] Scripsit quidem fata, sed sequitur; semper paret, semel jussit. *Sen.*

[u] Et eludant licet, quibus fortè ac temerè humana negotia volvi agique persuasum est, equidem æternâ constitutione crediderim, nexuque causarum latentium & multo antè destinatarum, suum quæque ordinem immutabili lege percurrere. *Q. Curt. lib. 5.*

[x] *Plutarch. de placit. philosophor. l. 1. c. 27.*

[y] *Grot. de dogmatib. reipubl. noxiis.*

ves. Suétone [z] repréſente Tibére comme un prince, qui avoit peu de religion, à cauſe de la prévention où il étoit, que tout dépend d'une deſtinée inévitable.

Le faux prophéte Mahomet perſuadoit à ſes ſoldats, qu'à quelques dangers qu'ils s'expoſaſſent, ou quelque précaution qu'ils priſſent pour les éviter, ils ne mouroient ni plûtôt ni plus tard qu'il avoit été réglé par le deſtin. Joinville, dans la [a] vie de ſaint Louis, parle ainſi de cette opinion: „ Sont aucuns qui diſent que nul ne peu mourir „ qu'à ung jour déterminé ſans aucune „ faille, qui eſt une choſe faulce: car autant je eſtime telle créance, comme s'ils „ vouloient dire que Dieu n'eût point de „ puiſſance de nous mal faire, ou aider, „ & de nous eſlonger ou abregier les „ vies. Qui eſt une choſe hérétique „.

Plutarque a eu une opinion ſubtile [b], que c'eſt Dieu qui nous détermine à toutes nos actions, & que nous ſommes réellement forcés d'agir, en ſorte néanmoins que nos actions nous paroiſſent libres, & des effets de notre volonté. C'eſt réduire la liberté de l'homme à une imagination ſéduite par la divinité même, quoique la plus aſſurée de toutes les maximes, & le principe de toute vérité, ſoit que Dieu ne peut nous tromper.

Sénéque dit [c] que ce qui eſt fait par contrainte n'eſt pas vertueux, & qu'il n'y a point de vertu où il n'y a point de liberté.

Corneille fait raiſonner ainſi Théſée, dans ſa tragedie d'Oedipe.

Quoi la néceſſité des vertus & des vices
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices,
Et Delphe malgré nous conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ſes prédictions?
L'ame eſt donc toute eſclave? une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni déſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir?
Attachés ſans relache à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans merite, & vicieux ſans crime, &c.

Euryſthée dans les Héraclides d'Euripide, Héléne dans les Troïennes, & Phédre dans l'Hippolyte du même poëte rejetent toute leurs crimes ſur le deſtin ou ſur les dieux.

La fatalité détruit également la religion, la ſociété & la morale. L'homme eſt libre, nous en ſommes convaincus par un ſentiment réel & intérieur. Toutes les fois que j'agis, j'eprouve que je pourrois agir autrement. Pourquoi ne puis-je pas douter de l'exiſtence de la penſée? C'eſt que je penſe. Je ſens également que je ſuis libre, que c'eſt ma volonté qui ſe détermine. Le ſentiment de ma liberté eſt gravé au dedans de moi; & s'il eſt permis de mêler un raïon de la vérité divine à tant d'opinions philoſophiques, appliquons ici ces paroles de S. Paul [d]: Dieu eſt le Seigneur de touts,

[z] Circà Deos ac religiones negligentior (Tiberius) quippè addictus mathematicæ, perſuaſioniſque plenus cuncta fato agi. *Suet in Tiber. c.* 69.

[a] *Joinville, vie de S. Louis, p.* 49.

[b] *Plutarch. in Coriol.*

[c] *Sen. epiſt.* 66.

[d] Idem dominus omnium, dives in omnes qui invocant illum. *Rom. c.* 10. *v.* 12.

touts, il répand ſes richeſſes ſur touts ceux qui l'invoquent. Le même apôtre [e] dit ailleurs : Où eſt l'eſprit de Dieu, là eſt la liberté.

4. De la preſcience de Dieu.

Cicéron [f] embarraſſé d'accorder enſemble la preſcience de Dieu, & la liberté de l'homme a pris le parti de nier la preſcience de Dieu : ſur quoi S. Auguſtin [g] dit que Cicéron pour faire les hommes libres, les a fait ſacriléges.

Un philoſophe moderne [h] eſſaie de ſoutenir le ſentiment de Cicéron, ſans néanmoins le ſuivre. „Ce n'eſt pas un „ défaut de puiſſance en Dieu, dit-il, „ de ne pas prévoir l'avenir contingent, „ comme ce n'eſt pas un défaut de puiſ- „ ſance en Dieu, de ne pouvoir pas em- „ pêcher que le paſſé n'ait été. Toute „ l'impuiſſance eſt dans le ſujet qui en- „ veloppe une répugnance de contradic- „ tion. Il n'y a pas plus d'impiété à ſou- „ tenir que Dieu ne ſçait pas déterminé- „ ment quelles ſeront les actions d'un „ homme conſidéré comme agent libre, „ qu'à dire que Dieu ne peut pas les cho- „ ſes qui ſont contre ſa nature, comme „ de pécher, de s'anéantir ſoi-même. La „ preſcience de Dieu, ajoute-t-il, ren- „ ferme deux propoſitions contradictoi- „ res, l'une aſſurant la néceſſité de l'o- „ pération future, l'autre ſoutenant la „ franchiſe de la volonté. Il eſt impoſſi- „ ble de comprendre ce que c'eſt qu'une „ certitude contingente, & qu'une cho- „ ſe ſoit infallible & non pas néceſſaire. „ La comparaiſon de ceux qui prévoïent le malheur d'un homme courant vers „ un précipice, contient ces conditions, „ au cas qu'il ne s'arrête ou ne ſe détour- „ ne pas. Cette ſimilitude n'attribuë à „ Dieu qu'une connoiſſance hypothéti- „ que que perſonne ne conteſte, & qui „ n'eſt pas même diſputée aux hommes. „ L'exception des actions contingentes „ miſe à la ſcience divine, ne marque donc „ nul défaut en elle, puiſqu'elle demeu- „ re infinie, & qu'elle embraſſe tout ce „ qui peut être connu. „ „

Ce raiſonnement roule ſur un faux principe, que la preſcience de Dieu, & la liberté de l'homme ſont deux contradictoires. Nous devons nous ſoumettre au ſentiment de l'égliſe, que la preſcience de Dieu s'étend ſur toutes les choſes futures. Il n'eſt pas permis de douter que Dieu ne prévoïe les choſes néceſſaires comme néceſſaires, & les choſes contingentes comme contingentes. Il faut humilier ſon eſprit en l'arrêtant ſur la concluſion [i] de S. Juſtin, que la preſcience divine n'eſt pas la cauſe des choſes futures, mais que ce ſont elles qui font la preſcience en Dieu, ſans préjudicier à notre liberté.

Parmi les Juifs, les Eſſéens [k] mettoient tout ſous le pouvoir de la deſtinée : les Saducéens donnoient tout au franc arbitre : les Phariſiens [l] tachoient de concilier ces deux ſentiments oppoſés.

Chryſippe, comme un gratieux en-

[e] Ubi autem ſpiritus Domnini ibi libertas. *Corinth. II. c. 3.*

[f] Nihil eſt tam contrarium rationi & conſtantiæ, quàm fortuna, ut mihi næ in Deum quidem cadere videatur, ut ſciat quid caſu & fortuitò futurum ſit. Si enim ſcit, certe illud eveniet : ſin certè eveniet, nulla fortuna eſt ; eſt autem fortuna ; rerum igitur fortuitarum nulla eſt præſentio. *Cic. de divinat. lib. 2.*

[g] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 5. c. 9.*

[h] *La Motte le Vayer lettre 99. La derniére des lettres Perſanes roule ſur le même ſujet.*

[i] *S. Juſtin. quæſt. 58. ad Orthod.*

[k] *Joſeph. antiq. liv. 13. c. 9. & liv. 18, c. 2. & de la guerr. contr. les Rom. liv. 5. p. 67.*

[l] *Prideaux. hiſt. des Juifs, part. 2. l. 4. liv. 5 p. 67.*

tremetteur, prit la voie moïenne d'un arbitre, dit Cicéron [m], conſervant la liberté de l'homme, ſans ôter la preſcience de Dieu. Proclus avoit fait un livre pour accorder la preſcience de Dieu avec notre liberté. Ammonius a enſeigné que les événements n'arrivent pas, parce que Dieu les a prévûs; mais que Dieu les a prévûs, parce qu'il eſt néceſſaire que ces événements arrivent d'une maniére ou d'une autre, ſentiment qui revient à celui que nous venons de rapporter de S. Juſtin.

La preſcience de Dieu quoiqu'infaillible, n'impoſe pas plus de néceſſité à nos actions, que nos prévoïances ordinaires aux choſes futures, ſur leſquelles nous faiſons des conjectures. La différence eſt, que ce qui eſt en nous une conjecture, eſt en Dieu une preſcience. De même que notre mémoire n'a aucune part aux choſes paſſées qu'elle ſe repréſente, la preſcience de Dieu ne contribuë en rien aux choſes futures qu'elle prévoit. Nous ne voulons pas les choſes, parce que Dieu les a prévûës de toute éternité, mais Dieu les a prévûës, parce que nous devions avoir cette volonté.

Le Cardinal Cajétan dit que cette queſtion eſt une de celles que nous devons examiner avec le plus de modeſtie & de retenuë. Les diſputes ſur le deſtin & ſur la liberté ont été de tous les temps, de tous les païs & de toutes les ſectes. Cette queſtion a été appellée l'éponge de toutes les religions. L'eſprit humain qui ne connoît pas les choſes naturelles, & qui ſont à la portée des ſens, veut pénétrer dans la preſcience de Dieu, en expliquer les propriétés & l'étenduë, & dévoiler le myſtére dont Dieu a enveloppé l'union & l'accord de cette preſcience avec la liberté de l'homme. Toute l'hiſtoire de l'eſprit humain nous prouve que ſon plus grand écueil eſt ſa préſomption & ſa témérité.

---

[m] Tamquam arbiter honorarius. *Cic.*

LIVRE QUATRIÉME.

HISTOIRE,

DES SCIENCES

QUI ONT DES OBJETS CORPOREL S.

CHAPITRE PREMIER.

Des Mathématiques.

SOMMAIRE

du Chapitre premier.

1. *L'opinion a peu de priſe ſur les Mathématiques.* 2. *Différence de la Science & de l'Art.* 3. *Le titre de Science refuſé par quelques-uns aux Mathématiques.* 4. *Objections contre la Géométrie.* 5. *Application exceſſive des Mathématiciens.* 6. *Utilité des Mathématiques.* 7. *Autres objections contre la Géométrie.* 8. *Paradoxes de la Géométrie.* 9. *L'eſprit ne doit pas s'accoutumer à des certitudes géométriques.* 10. *Progrés de l'eſprit humain, depuis le renouvellement des Lettres, dans les ſciences qui ont des objets corporels.* 11. *Du ſyſtême géométrique de l'infini.*

CETTE partie de l'Hiſtoire de l'Eſprit Humain, renferme principalement les contradictions des ſçavants, ſur la Phyſique, ſur l'Aſtronomie, & ſur la Médecine; les impoſtures des Chimiſtes, & des Aſtrologues; les opinions outrées des Naturaliſtes, plus éloignées de la vérité, que les fictions des Poëtes; & en même tems les progrés de l'eſprit humain, & ſes nouvelles découvertes dans les ſciences, qui ont des objets corporels. Les Mathématiques tiennent parmi elles un rang ſi conſidérable, que je ne dois pas les paſſer ſous ſilence.

1. L'opinion a peu de prise sur les Mathématiques.

L'opinion trouve peu de prise sur les Mathématiques: fiéres de leurs démonstrations, elles se vantent d'être les seules Sciences humaines, qui aïent la certitude en partage : & c'est, à ce qu'elles prétendent, la raison pour laquelle elles portent un nom, qui signifie simplement la Science [a], comme qui diroit la Science par excellence.

2. Différence de la Science & de l'Art.

Saint Augustin [b] appelle Science une discipline, qui a des principes certains, & dont les conséquences conduisent infailliblement à la vérité. Suivant Galien, [c] la Science est une connoissance assurée & immuable, en sorte qu'il rejette la Philosophie, & la Médecine du nombre des Sciences.

Platon, & Aristote, au rapport [d] de saint Isidore, mettent cette différence, entre l'art, & la science, que l'art consiste dans les choses vraisemblables, & problématiques : au lieu que le terme de science ne convient, qu'à celles qui ne sont pas susceptibles de sentimens opposés.

3. Le titre de science refusé aux Mathématiques.

Malgré les prétentions des Mathématiques, de jouir seules du nom, & du titre de sciences, ce nom & ce titre leur ont été refusés par ceux qui ont soutenu, qu'elles étoient les clefs des sciences, mais non pas des sciences, elles-mêmes.

En effet la Géométrie spéculative & pratique, le calcul par les chiffres & par les lettres, sont des principes nécessaires, pour acquérir plusieurs connoissances; mais aussitôt que vous passez à l'application de ces principes, vous sortez des Mathématiques, ou leur certitude vous abandonne: car la Musique, la Peinture, l'Optique, l'Astronomie, la Géographie, la Navigation, l'Architecture civile & militaire, joignent aux principes certains qu'elles tirent des Mathématiques, ce que l'opinion a de douteux, & ce que le goût a d'arbitraire: ainsi il faut convenir, que les Mathématiques, ou ne sont que les clefs des sciences, & une simple introduction à la science qui n'est pas la science même; ou si l'on veut les étendre plus loin, qu'elles ne sont pas des sciences, en prenant ce terme dans son sens étroit, puisque la certitude ne les accompagne plus.

---

[a] Μάθημα, en grec signifie Science.

[b] Primò egò scientiam non appello, in quâ ille, qui eam profitetur, aliquando fallitur; scientia enim non solum comprehensis, sed ita comprehensis rebus constat, ut neque in eâ quisquam errare, nec quibuslibet adversantibus, mutare debeat. *S. Aug. contra Accademicos, lib. 1. c. 7.*

[c] Ἐπιστήμη γάρ ἐστι γνῶσις ἀραρυῖα, καὶ βεβαία, καὶ ἀμετάπτωτος ὑπὸ λόγου αὐτὴ δὲ οὐδὲ παρὰ τοῖς φιλοσόφοις εἰ μάλιστα ἐν τῷ φυσιολογεῖν. πολὺ δὲ δὴ μᾶλλον οὐκ ἂν εἴη ἐν ἰατρικῇ. ἀλλ' οὐδ' ὅλως εἰς ἀνθρώπους ἔρχεται. δὰ τέχνη εἰκότως ἂν λέγοιτο ἡ ἰατρική. *Galen. introduct. c. 6.*

[d] Inter artem & disciplinam Plato & Aristoteles hanc differentiam esse voluerunt, dicentes artem esse in iis, quæ se & aliter habere possunt : disciplina verò est quæ de his agit quæ aliter evenire non possunt. Nam quando veris disputationibus aliquid asseritur, disciplina erit; quando aliquid verisimile atque opinabile tractatur, nomen artis habebit. *S. Isidor. origin. lib. 1. c. 1.*

Le fruit des autres ſciences, dit Quintilien, [e] ſe perçoit, quand on les poſſéde; mais les Mathématiques ne ſont que diſpoſer l'eſprit, & le rendre plus capable de ce qu'il apprend par la ſuite.

Sénéque [f] fait peu de cas des Mathématiques, parce qu'elles ſont ſuperficielles, pour ainſi dire; bâtiſſant ſur le fond d'autrui, & ne pouvant conduire par elles-mêmes à la vérité. Cet Auteur entend par la vérité, des connoiſſances de pratique & d'uſage; car il eſt inconteſtable que des démonſtrations de Géométrie, d'Algébre, ou d'Arithmétique ſont des vérités. Mais on ne peut faire aucune application de ces principes, ſans altérer & corrompre leur certitude, ou par l'incapacité de celui qui les emploie, ou par le défaut de l'objet auquel on les applique, ou par l'imperfection des inſtrumens dont on ſe ſert.

4. Objections contre la Géométrie.

Quelques ſçavants ont donné plus d'eſſor à leur critique; non contents de nier la certitude dans l'application, & l'uſage des Mathématiques, ils ont attaqué la Géométrie elle-même; & au rapport de Jean-François Pic comte de la Mirandole [g], ils l'ont traitée de vaine, illuſoire, fondée ſur des chimères, telles que des points, des lignes, & des ſuperficies, qui n'exiſtent, ni ne peuvent exiſter.

Hobbes [h] a écrit un traité, contre le faſte des Géométres. Il ſoutient que les livres des Mathématiciens ne ſont pas moins ſujets à l'erreur, que des ouvrages de Phyſique, ou de Morale. Il critique les définitions du prémier livre des Eléments d'Euclide, & il prétend que la plûpart de ces définitions vitieuſes ſont des obſtacles, à trouver les plus beaux problémes de Géométrie.

Sextus Empiricus [i] a oppoſé pluſieurs objections contre la Géométrie. Je les rapporte ici, non pas comme des motifs de douter des vérités géométriques, mais comme les exemples d'une vaine ſubtilité, qu'il n'eſt pas inutile de connoître, pour ne pas s'y laiſſer ſurprendre dans des ſujets, dont la certitude eſt moins généralement connuë. Puiſque le corps eſt compoſé, dit-il, de longueur, largeur, & profondeur, ſuivant le langage des Géométres,

[e] In Geometriâ partem fatentur eſſe utilem teneris ætatibus: agitari namque animos, atque acui ingenia, & celeritatem percipiendi venire inde concedunt: ſed prodeſſe eam, non ut cæteras artes, cùm perceptæ ſint, ſed cùm diſcatur, exiſtimant. *Quintil. inſtit. oratoriar. lib. 1. c. 10.*

[f] Mathematica, ut ita dicam, ſuperficiaria eſt, in alieno ædificat, aliena accipit principia, quorum beneficio ad ulteriora perveniat: ſi per ſe iret ad verum, ſi totius orbis naturam poſſet comprehendere, dicerem multum collaturam mentibus noſtris, &c. *Sen. epiſt. 88.*

[g] Ac. multi quidem a Geometriâ exorſi tollere illam de medio procurarunt, ſublatis omnibus, quæ ipſi ſupponunt nec probant; principiaque omnia unicâ negatione, tamquam falcis tractu diſſecuere, ac definitionem puncti, lineæ, ſuperficiei corporis, non magno (ut ipſi putant) labore ſuſtulere. *Joan. Franciſc. Pic. Mirandul. in exam. vanit. doctr. gent. lib 1. c. 7.*

[h] Non minorem eſſe dubitandi cauſam in ſcriptis Mathematicorum, quàm in ſcriptis Phyſicorum, Ethicorum &c. *Hobb. de faſtu Geometrarum.*

[i] *Sext. Empiric. adverſ. Mathematic. lib. 3. & lib. 8. c. de corpore.*

le point n'eſt donc pas un corps. Il eſt donc incorporel, & par conſéquent incapable d'entrer dans la compoſition des lignes, des ſurfaces, des cercles, des ſphéres, & d'aucun des objets corporels, que la Géométrie conſidére. La longueur, largeur, & profondeur ſont corporelles, ou incorporelles; ſi elles ſont corporelles, elles ſont donc des corps en les prenant ſéparément, & tout corps n'eſt pas un compoſé de longueur, largeur, & profondeur; ſi elles ſont incorporelles, il eſt impoſſible, que l'aſſemblage des choſes incorporelles forme des corps. Si les points, les lignes, & les ſurfaces; ſi la longueur, largeur, & profondeur, ne ſont point des corps, tout le fondement de la Géométrie eſt ruineux, & ſi les principes en ſont faux, aucun théoréme ne peut ſubſiſter.

La réponſe à ces ſubtilités eſt que le Géométre n'examine pas, ſi les points, les lignes, & les ſurfaces exiſtent, ou non; il lui ſuffit de les conſidérer de l'entendement, auſſi bien que la longueur, largeur, & profondeur, qui n'exiſtent pas ſéparément; mais que l'entendement peut diviſer, en faiſant abſtraction d'une, ou de deux de ces dimenſions; & alors il les regarde, comme des dimenſions corporelles, dont l'aſſemblage forme les corps.

Il eſt impoſſible, ajoute Sextus Empiricus, de couper une ligne en deux parties égales; car on la ſuppoſe de cinq points: or les Mathématiciens enſeignent que le point eſt indiviſible; donc cette ligne ne peut être coupée en deux parties égales, puiſqu'il y auroit trois points d'un côté, & deux de l'autre, ou qu'il faudroit couper le point, qui eſt ſuppoſé indiviſible. On ne peut, par la même raiſon, diviſer également le cercle en deux hémiſphéres, puiſqu'il faudroit partager le point, qui eſt au centre. Il eſt aiſé de répondre, que le point n'exiſte pas réellement, qu'il n'eſt qu'un objet de l'entendement, & que par conſéquent il ne peut faire une inégalité dans la ſection d'un corps. L'antiquité faiſoit grand cas de ces ſophiſmes, que la Philoſophie mépriſe fort aujourd'hui.

Joſeph Scaliger a été au ſolide, & a prétendu relever des paralogiſmes dans Euclide, & dans Archiméde; mais il a échoué lui-même dans ſes raiſonnements, il a imité le ſerpent, [*l*] qui avoit entrepris de ronger la lime, & il a paru qu'il critiquoit ce qu'il n'entendoit pas.

Joſeph Scaliger [*m*] ne croïoit pas, qu'un bel eſprit put être grand Mathématicien. Il demandoit, pour cette ſcience, des eſprits lourds & patients. Il ſe ſouvenoit de ſes Cyclométriques, où il s'étoit vanté de démontrer la quadrature du cercle; ſur quoi il fut trés deſagréablement

---

[*l*] ... & fragili quærens illidere dentem, Offendet ſolido. *Hor.*

[*m*] *Joſeph Scaliger parle ainſi de Clavius & des Mathématiques.* Putabam Clavium eſſe aliquid. Il eſt confit en Mathématiques, ſed nihil aliud ſcit. Eſt Germanus; un eſprit lourd & patient; & tales debent eſſe Mathematici. Præclarum ingenium non poteſt eſſe magnus Mathematicus. Scaligeran.

relevé, [n] & surpris en flagrant Paralogisme.

Pythagore, Platon, Euclide, Archiméde, & tant d'autres excellents Géométres, ont été des esprits du prémier ordre. Platon estimoit tellement la Géométrie, [o] qu'il avoit écrit sur sa porte: Qu'il n'entre ici, que des Géométres.

Saint Evremond [p] a attaqué les Mathématiques, par le travail qu'elles coutent, & l'application qu'elles « demandent. „ Quand je songe, dit-il, « aux profondes méditations, que les « Mathématiques exigent: comme elles « vous tirent de l'action, & des plai- « sirs, pour vous occuper tout entier, « ses démonstrations me semblent bien « chéres, & il faut être fort amoureux « d'une vérité, pour la chercher à ce « prix-là. Vous me direz, que nous « avons peu de commodités dans la « vie, peu d'embelissemens dont nous « ne leur soïons obligés. Je vous l'a- « vouerai ingenuëment, il n'y a point « de louanges, que je ne donne aux « grands Mathématiciens, pourvu que « je ne le sois pas. J'admire leurs in- « ventions, & les ouvrages qu'ils pro- « duisent; mais je pense que c'est assez « aux personnes de bon sens de les « sçavoir emploïer: car à parler sage- „ ment, nous avons plus d'intérêt à „ jouir du monde, qu'à le connoître.

Le Cardinal du Perron appelloit un esprit perdu, celui qui se livre aux difficultés des Mathématiques.

5. Application excessive des Géométres.

Archiméde se donnoit si peu de relache, que lorsqu'il se frottoit le corps d'huile, suivant l'usage des Anciens, il traçoit, [q] avec le doigt, des figures sur son corps.

Archiméde [r] sortit un jour du bain, transporté hors de lui même, & s'écriant, Je l'ai trouvé. Il s'agissoit de la solution d'un probléme, qui lui avoit été proposé par le roi Hiéron, de découvrir quelle quantité d'alliage étoit entrée dans une Couronne, qu'on vouloit faire passer pour être d'or pur. Archiméde remarqua dans le bain, que son corps faisoit sortir l'eau de la cuve pleine, à proportion de l'espace, qu'il y occupoit. Comme il ne sçavoit pas l'Hydrostatique [s], il plongea dans un vase plein d'eau successivement, & les uns après les autres, la couronne, & deux lingots, l'un d'or, & l'autre d'argent, d'un poids égal à celui de la couronne. Il recueillit la quantité d'eau, que chaque corps faisoit sortir du vase, & le métal plus pesant occupant moins d'espace, & faisant sortir moins d'eau, il jugea par la quantité d'eau, que la couronne fit sortir du vase, de la quantité d'or & d'argent, dont elle étoit composée.

De Thou [t] rapporte que Viet

---

[n] *Joseph Scaliger fut réfuté par Viet, dans l'ouvrage intitulé:* Munimen adversùs nova cyclometrica; seu ἀντιπελεκυς.

[o] Πρὸ τῶν προθύρων αὐτοῦ γράψας ὑπῆρχε Πλάτων. Μηδεὶς ἀγεωμέτρητος εἰσίτω μοῦ τὴν στέγην. *Joann. Tzetz. Chil.* 8. *histor.* 249.

[p] *St. Evrem. jugement des sciences dans ses œuvres mêlées.*

[q] Ὁ δὲ ἐπὶ τοῦ σώματος ἀληλιμμένου διέγραφε τὰ σχήματα. *Diog. Laërt.*

[r] *Vitruv. de architect. lib.* 9. *c.* 3.

[s] *L'Hydrostatique est la partie de la Méchanique qui considére la pesanteur des corps liquides, ou des corps solides posés sur les liqueurs.*

[t] Tam profundâ autem meditatione fuit, ut sæpius visus sit totum triduum continuum in cogitatione defixus ad mensam lucubratoriam sedere, sine cibo & somno, nisi quem cubito innixus, nec se loco movens ad refocillandam per intervalla naturam capiebat. *Thuan. lib.* 129.

s'être ſervi abuſivement du mot de fortune, non pas en y attachant une idée d'idolâtrie, mais en ſe laiſſant entraîner par l'opinion commune, qui attribuë un pouvoir chimérique au hazard. Faiſons le même aveu, & reconnoiſſons que l'idée de la fortune, & du hazard eſt une idée que nous n'entendons pas nous mêmes, & que nous ne pouvons pas expliquer; que la raiſon dépourvûë même de la lumiére des vérités révélées, ne peut être ſatisfaite de rapporter à des êtres imaginaires un pouvoir, qui ne dépend que de la volonté du Seigneur & de ſa providence. Je ne prétends pas néanmoins blâmer l'expreſſion vulgaire, pourvû qu'on rejette cet abus dont ſaint Auguſtin a parlé. Les termes de l'inconſtance de la fortune peuvent ſervir à exprimer & à repréſenter l'inſtabilité des choſes d'ici bas, & la vanité de touts les biens périſſables.

Il paroît que le deſtin a été connu dans l'antiquité prophane la plus reculée, avant qu'on ait eu aucune idée de la fortune; & Macrobe [*l*] a obſervé que le mot de fortune ne ſe trouve nulle part dans les deux poëmes d'Homére.

5. Opinions des Philoſophes ſur le deſtin.

Un philoſophe Chrétien ne peut [*m*] entendre par le deſtin que cette diſpoſition ſouveraine & impénétrable de l'être toutpuiſſant, qui laiſſe agir les cauſes ſecondes ſubordonnées à ſa providence, conformément aux loix naturelles qu'elle a établies. Les Philoſophes ont eu, à leur maniere accoutumée, des opinions fort oppoſées ſur le deſtin. Empédocle, Ariſtote, Apollonius de Thyane, établiſſoient dans l'univers une fatalité générale, à laquelle ils attribuoient toutes choſes; Pythaghore & Leucippe diſoient que le deſtin eſt la puiſſance inſurmontable de la néceſſité. La plupart des poëtes ont ſuivi ce ſentiment: Eſchyle exhorte [*n*] les hommes à ſupporter patiemment leurs deſtinées, dont la force eſt invincible. Homére dit [*o*] qu'aucun homme bon ou méchant ne peut éviter ſa deſtinée dès le moment de ſa naiſſance. Horace dépeint [*p*] la néceſſité, comme une déeſſe impitoïable, qui porte des coins & de gros cloux, dans ſa main de fer. Pindare [*q*] exprime le pouvoir de la deſtinée, en diſant que ni le feu, ni les murs d'airain ne peuvent l'arrêter. Homére introduit Jupiter ſe plaignant de ne pouvoir fléchir le deſtin, ni garantir de la mort ſon fils Sarpédon. Ovide a imité cette penſée d'Homére, en faiſant dire à Jupiter [*r*] qu'il eſt ſoumis à la loi du deſtin, & que s'il pouvoit la changer, Eaque, Rhadamante, &

[*l*] *Macrob. Saturnal. l.* 5 *c.* 16.

[*m*] Quid aliud eſt fatum, quàm id quod de uno quoque noſtrûm fatus eſt Deus? *Minut. Felic Octav.*

Hanc igitur ſeriem cauſarum dicimus eſſe
Fatum: quod Deus ipſe ſemel quaſi fatus, ut iſta
Omnia ſic fierent, decrevit lege perenni.
Marcell. Paling. Zodiac. in Scorp. l. 8. *v.* 37.

[*n*] .. Τὸν εὐσεβοῦμεν δὲ χρὴ
Αἰσαν φέρειν ὁρῶντα, γιγὰς σκυθρὸν ἴτι
Τὸ τῆς ἀνάγκης ἰσχὺς ἀμαχον βέλος
Æſchyl in Prometh. vinct.

[*o*] ... Μοῖραν δ' ὅτινα φηὶ τεφυγμένον ἔμμεν ὀϊζύν,
Θ'υ κακὸν, ὐδ' ἀγαθὸν, ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται. *Hom.*

[*p*] Quos ſemper anteit ſæva neceſſitas
Clavos trabales, & cuneos manu
Geſtans ahenâ. *Hor*

[*q*] Τὸ πεπρωμένον ὑπῦρ, ὐ σιδαρᾶν χθονὸς τεῖχος. *Pindar. ap. Plutarch. in Marcel*

[*r*] Me quoque fata regunt, quæ ſi mutare valerem,
Nec noſtrum ſeri curvarent Æacon anni;
Perpetuumque ævi florem Rhadamantus haberet,
Cum Minoë meo, qui propter amara ſenectæ
Pondera deſpicitur, nec quo priùs ordine regnat. *Ovid. metam. l.* 9.

Minos ne seroient pas accablés sous le poids de leur vieillesse.

Zénon, Panætius, & touts les Stoïciens [s] soutenoient que Dieu & le destin sont une même chose. Sénéque ajoute [t] que Dieu a fait les destinées, & que lui même ne peut s'écarter des régles qu'il a prescrites. Les Stoïciens avoient une opinion singuliére: Ils croïoient qu'après un certain nombre de siécles, on voïoit revenir les mêmes événements dans les mêmes circonstances, en sorte que non seulement cette révolution uniforme ramenoit les faits les plus illustres, comme la prise de Troïe, la fondation de Rome par des héros entiérement semblables; mais même tout ce qui se passe dans le particulier, & entre les gens les plus obscurs.

Aléxandre d'Aphrodisée, dans le traité, qu'il a composé sur cette matiére, explique le destin par le cours ordinaire & immuable de la nature. Dans le systéme absurde de Spinosa, tout est l'effet d'une nécessité produite par l'arrangement de la matiére. Quinte Curce [u] attribuë les événements à des décrets éternels, & à l'enchaînement des causes cachées. Héraclite entendoit par le destin la force de l'air qui s'insinuë dans toute la nature. Possidonius a établi trois souveraines puissances, la prémiére de Jupiter, la seconde de la nature, la troisiéme de la destinée. Platon s'explique plus poëtiquement qu'en philosophe, lorsque dans le Phédre, il appelle le destin la loi d'Adrastée, & qu'il l'appelle dans les livres de la république la raison de Lachésis fille de la nécessité. Plutarque [x] attribuë à Platon une autre explication du destin, sçavoir que c'est l'enchaînement des événements joints à notre volonté.

Boëce soumet le destin à la volonté de Dieu. Epicure & Anaxagore supprimoient totalement le destin: Carnéade & plusieurs autres appercevant les conséquences du pouvoir du destin, qui renverse touts les fondements de la morale en nous ôtant la liberté, ont affranchi les hommes de cette dépendance. Ceux qui ôtent à l'homme la liberté, ne peuvent éviter de faire Dieu l'auteur de touts les crimes: Opinion [y] qui, au jugement de Platon, ne doit point être tolérée dans la république, & que Grotius regarde comme la plus pernicieuse de toutes les erreurs; parce qu'elle anéantit les vertus, & qu'elle autorise les crimes.

L'esclave de Zénon prétendoit se procurer l'impunité d'un vol par la doctrine de son maître, disant que le destin l'avoit forcé d'être larron; son maître lui répondit que sa destinée étoit aussi de recevoir le châtiment, dont on avoit coutume de punir les larcins des escla-

---

[s] Ἔντι ἐναιθεὸν, καὶ νοῦν, καὶ ἱμαρμένην, καὶ Διὰ, πολλαῖς τε ἑτέραις ὀνομασίαις προσονομάζεσθαι. *Diog. Laert. lib. 7.*

Eumdem & fatum vocari, & Deum, & animum Jovis & necessitatem omnium rerum. *Tertull. apologet. c. 21.*

Natura, providentia, fatum, fortuna nomina sunt unius & ejusdem Dei, variè agentis in rebus humanis. *Sen.*

[t] Scripsit quidem fata, sed sequitur; semper paret, semel jussit. *Sen.*

[u] Et eludant licet, quibus fortè ac temerè humana negotia volvi agique persuasum est, equidem æternâ constitutione crediderim, nexuque causarum latentium & multo antè destinatarum, suum quæque ordinem immutabili lege percurrere. *Q. Curt lib. 5.*

[x] *Plutarch. de placit. philosopher. l. 1. c. 27.*

[y] *Grot. de dogmatib. reipubl. noxiis.*

ves. Suétone [z] repréſente Tibére comme un prince, qui avoit peu de religion, à cauſe de la prévention où il étoit, que tout dépend d'une deſtinée inévitable.

Le faux prophéte Mahomet perſuadoit à ſes ſoldats, qu'à quelques dangers qu'ils s'expoſaſſent, ou quelque précaution qu'ils priſſent pour les éviter, ils ne mouroient ni plûtôt ni plus tard qu'il avoit été réglé par le deſtin. Joinville, dans la [a] vie de ſaint Louis, parle ainſi de cette opinion: „ Sont aucuns qui diſent que nul ne peu mourir „ qu'à ung jour déterminé ſans aucune „ faille, qui eſt une choſe faulce: car autant je eſtime telle créance, comme s'ils „ vouloient dire que Dieu n'eût point de „ puiſſance de nous mal faire, ou aider, „ & de nous eſlonger ou abregier les „ vies. Qui eſt une choſe hérétique „.

Plutarque a eu une opinion ſubtile [b], que c'eſt Dieu qui nous détermine à toutes nos actions, & que nous ſommes réellement forcés d'agir, en ſorte néanmoins que nos actions nous paroiſſent libres, & des effets de notre volonté. C'eſt réduire la liberté de l'homme à une imagination ſéduite par la divinité même, quoique la plus aſſurée de toutes les maximes, & le principe de toute vérité, ſoit que Dieu ne peut nous tromper.

Sénéque dit [c] que ce qui eſt fait par contrainte n'eſt pas vertueux, & qu'il n'y a point de vertu où il n'y a point de liberté.

Corneille fait raiſonner ainſi Théſée, dans ſa tragedie d'Oedipe.

Quoi la néceſſité des vertus & des vices
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices,
Et Delphe malgré nous conduit nos actions
Au plus bizarre effets de ſes prédictions?
L'ame eſt donc toute eſclave? une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni déſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir?
Attachés ſans relache à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans merite, & vicieux ſans crime, &c.

Euryſthée dans les Héraclides d'Euripide, Héléne dans les Troïennes, & Phédre dans l'Hippolyte du même poëte rejetent tous leurs crimes ſur le deſtin ou ſur les dieux.

La fatalité détruit également la religion, la ſociété & la morale. L'homme eſt libre, nous en ſommes convaincus par un ſentiment réel & intérieur. Toutes les fois que j'agis, j'éprouve que je pourrois agir autrement. Pourquoi ne puis-je pas douter de l'exiſtence de la penſée? C'eſt que je penſe. Je ſens également que je ſuis libre, que c'eſt ma volonté qui ſe détermine. Le ſentiment de ma liberté eſt gravé au dedans de moi; & s'il eſt permis de mêler un raïon de la vérité divine à tant d'opinions philoſophiques, appliquons ici ces paroles de S. Paul [d]: Dieu eſt le Seigneur de touts,

[z] Circà Deos ac religiones negligentior (Tiberius) quippè addictus mathematicæ, perſuaſioniſque plenus cuncta fato agi. *Suet in Tiber. c. 69.*

[a] *Joinville, vie de S. Louis, p. 49.*

[b] *Plutarch. in Coriol.*

[c] *Sen. epiſt. 66.*

[d] Idem dominus omnium, dives in omnes qui invocant illum. *Rom. c. 10. v. 12.*

touts, il répand ſes richeſſes ſur touts ceux qui l'invoquent. Le même apôtre [e] dit ailleurs : Où eſt l'eſprit de Dieu, là eſt la liberté.

4. De la preſcience de Dieu.

Cicéron [f] embarraſſé d'accorder enſemble la preſcience de Dieu, & la liberté de l'homme a pris le parti de nier la preſcience de Dieu : ſur quoi S. Auguſtin [g] dit que Cicéron pour faire les hommes libres, les a fait ſacriléges.

Un philoſophe moderne [h] eſſaie de ſoutenir le ſentiment de Cicéron, ſans néanmoins le ſuivre. „ Ce n'eſt pas un „ défaut de puiſſance en Dieu, dit-il, „ de ne pas prévoir l'avenir contingent, „ comme ce n'eſt pas un défaut de puiſ- „ ſance en Dieu, de ne pouvoir pas em- „ pêcher que le paſſé n'ait été. Toute „ l'impuiſſance eſt dans le ſujet qui en- „ veloppe une répugnance de contradic- „ tion. Il n'y a pas plus d'impiété à ſou- „ tenir que Dieu ne ſçait pas déterminé- „ ment quelles ſeront les actions d'un „ homme conſidéré comme agent libre, „ qu'à dire que Dieu ne peut pas les cho- „ ſes qui ſont contre ſa nature, comme „ de pécher, de s'anéantir ſoi-même. La „ preſcience de Dieu, ajoute-t-il, ren- „ ferme deux propoſitions contradictoi- „ res, l'une aſſurant la néceſſité de l'o- „ pération future, l'autre ſoutenant la „ franchiſe de la volonté. Il eſt impoſſi- „ ble de comprendre ce que c'eſt qu'une „ certitude contingente, & qu'une cho- „ ſe ſoit infallible & non pas néceſſaire. „ La comparaiſon de ceux qui prévoïent le malheur d'un homme courant vers „ un précipice, contient ces conditions, „ au cas qu'il ne s'arrête ou ne ſe détour- „ ne pas. Cette ſimilitude n'attribuë à „ Dieu qu'une connoiſſance hypothéti- „ que que perſonne ne conteſte, & qui „ n'eſt pas même diſputée aux hommes. „ L'exception des actions contingentes „ miſe à la ſcience divine, ne marque donc „ nul défaut en elle, puiſqu'elle demeu- „ re infinie, & qu'elle embraſſe tout ce „ qui peut être connu. „ „

Ce raiſonnement roule ſur un faux principe, que la preſcience de Dieu, & la liberté de l'homme ſont deux contradictoires. Nous devons nous ſoumettre au ſentiment de l'égliſe, que la preſcience de Dieu s'étend ſur toutes les choſes futures. Il n'eſt pas permis de douter que Dieu ne prévoïe les choſes néceſſaires comme néceſſaires, & les choſes contingentes comme contingentes. Il faut humilier ſon eſprit en l'arrêtant ſur la concluſion [i] de S. Juſtin, que la preſcience divine n'eſt pas la cauſe des choſes futures, mais que ce ſont elles qui ſont la preſcience en Dieu, ſans préjudicier à notre liberté.

Parmi les Juifs, les Eſſéens [k] mettoient tout ſous le pouvoir de la deſtinée : les Saducéens donnoient tout au franc arbitre : les Phariſiens [l] tachoient de concilier ces deux ſentiments oppoſés.

Chryſippe, comme un gratieux en-

[e] Ubi autem ſpiritus Domnini ibi libertas. *Corinth. II. c. 3.*

[f] Nihil eſt tam contrarium rationi & conſtantiæ, quàm fortuna, ut mihi næ in Deum quidem cadere videatur, ut ſciat quid caſu & fortuitò futurum ſit. Si enim ſcit, certe illud eveniet : ſin certè eveniet, nulla fortuna eſt ; eſt autem fortuna ; rerum igitur fortuitarum nulla eſt præſentio. *Cic. de divinat. lib. 2.*

[g] *S. Aug. de civit. Dei, lib. 5. c. 9.*

[h] *La Motte le Vayer lettre 99. La dernière des lettres Perſanes roule ſur le même ſujet.*

[i] *S. Juſtin. quæſt. 58. ad Orthod.*

[k] *Joſeph. antiq. liv. 13. c. 9. & liv. 18, c. 2. & de la guerr. contr. les Rom. liv. 5 p. 67.*

[l] *Prideaux. hiſt. des Juifs, part. 2. p. 4. liv. 5 p. 67.*

tremetteur, prit la voie moïenne d'un arbitre, dit Cicéron [*m*], conſervant la liberté de l'homme, ſans ôter la preſcience de Dieu. Proclus avoit fait un livre pour accorder la preſcience de Dieu avec notre liberté. Ammonius a enſeigné que les événements n'arrivent pas, parce que Dieu les a prévûs; mais que Dieu les a prévûs, parce qu'il eſt néceſſaire que ces événements arrivent d'une maniére ou d'une autre, ſentiment qui revient à celui que nous venons de rapporter de S. Juſtin.

La preſcience de Dieu quoiqu'infaillible, n'impoſe pas plus de néceſſité à nos actions, que nos prévoïances ordinaires aux choſes futures, ſur leſquelles nous faiſons des conjectures. La différence eſt, que ce qui eſt en nous une conjecture, eſt en Dieu une preſcience. De même que notre mémoire n'a aucune part aux choſes paſſées qu'elle ſe repréſente, la preſcience de Dieu ne contribuë en rien aux choſes futures qu'elle prévoit. Nous ne voulons pas les choſes, parce que Dieu les a prévûës de toute éternité, mais Dieu les a prévûës, parce que nous devions avoir cette volonté.

Le Cardinal Cajétan dit que cette queſtion eſt une de celles que nous devons examiner avec le plus de modeſtie & de retenuë. Les diſputes ſur le deſtin & ſur la liberté ont été de touts les temps, de touts les païs & de toutes les ſectes. Cette queſtion a été appellée l'éponge de toutes les religions. L'eſprit humain qui ne connoît pas les choſes naturelles, & qui ſont à la portée des ſens, veut pénétrer dans la preſcience de Dieu, en expliquer les propriétés & l'étenduë, & dévoiler le myſtére dont Dieu a enveloppé l'union & l'accord de cette preſcience avec la liberté de l'homme. Toute l'hiſtoire de l'eſprit humain nous prouve que ſon plus grand écueil eſt ſa préſomption & ſa témérité.

[*m*] Tamquam arbiter honorarius. *Cic.*

LIVRE QUATRIÉME.

HISTOIRE,

DES SCIENCES

QUI ONT DES OBJETS CORPORELS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Mathématiques.

SOMMAIRE

du Chapitre premier.

1. *L'opinion a peu de priſe ſur les Mathématiques.* 2. *Différence de la Science & de l'Art.* 3. *Le titre de Science refuſé par quelques-uns aux Mathématiques.* 4. *Objections contre la Géométrie.* 5. *Application exceſſive des Mathématiciens.* 6. *Utilité des Mathématiques.* 7. *Autres objections contre la Géométrie.* 8. *Paradoxes de la Géométrie.* 9. *L'eſprit ne doit pas s'accoutumer à des certitudes géométriques.* 10. *Progrès de l'eſprit humain, depuis le renouvellement des Lettres, dans les ſciences qui ont des objets corporels.* 11. *Du ſyſtême géométrique de l'infini.*

CETTE partie de l'Hiſtoire de l'Eſprit Humain, renferme principalement les contradictions des ſçavants, ſur la Phyſique, ſur l'Aſtronomie, & ſur la Médecine; les impoſtures des Chimiſtes, & des Aſtrologues; les opinions outrées des Naturaliſtes, plus éloignées de la vérité, que les fictions des Poëtes; & en même tems les progrés de l'eſprit humain, & ſes nouvelles découvertes dans les ſciences, qui ont des objets corporels. Les Mathématiques tiennent parmi elles un rang ſi conſidérable, que je ne dois pas les paſſer ſous ſilence.

1. L'opinion a peu de prise sur les Mathématiques.

L'opinion trouve peu de prise sur les Mathématiques: fiéres de leurs démonstrations, elles se vantent d'être les seules Sciences humaines, qui aïent la certitude en partage : & c'est, à ce qu'elles prétendent, la raison pour laquelle elles portent un nom, qui signifie simplement la Science [a], comme qui diroit la Science par excellence.

2. Différence de la Science & de l'Art.

Saint Augustin [b] appelle Science une discipline, qui a des principes certains, & dont les conséquences conduisent infailliblement à la vérité. Suivant Galien, [c] la Science est une connoissance assurée & immuable, en sorte qu'il rejette la Philosophie, & la Médecine du nombre des Sciences.

Platon, & Aristote, au rapport [d] de saint Isidore, mettent cette différence, entre l'art, & la science, que l'art consiste dans les choses vraisemblables, & problématiques : au lieu que le terme de science ne convient, qu'à celles qui ne sont pas susceptibles de sentimens opposés.

3. Le titre de science refusé aux Mathématiques.

Malgré les prétentions des Mathématiques, de jouir seules du nom, & du titre de sciences, ce nom & ce titre leur ont été refusés par ceux qui ont soutenu, qu'elles étoient les clefs des sciences, mais non pas des sciences, elles-mêmes.

En effet la Géométrie spéculative & pratique, le calcul par les chiffres & par les lettres, sont des principes nécessaires, pour acquérir plusieurs connoissances; mais aussitôt que vous passez à l'application de ces principes, vous sortez des Mathématiques, ou leur certitude vous abandonne: car la Musique, la Peinture, l'Optique, l'Astronomie, la Géographie, la Navigation, l'Architecture civile & militaire, joignent aux principes certains qu'elles tirent des Mathématiques, ce que l'opinion a de douteux, & ce que le goût a d'arbitraire: ainsi il faut convenir, que les Mathématiques, ou ne sont que les clefs des sciences, & une simple introduction à la science qui n'est pas la science même; ou si l'on veut les étendre plus loin, qu'elles ne sont pas des sciences, en prenant ce terme dans son sens étroit, puisque la certitude ne les accompagne plus.

---

[a] Μάθημα, en grec signifie Science.

[b] Primò egò scientiam non appello, in quâ ille, qui eam profitetur, aliquando fallitur; scientia enim non solum comprehensis, sed ita comprehensis rebus constat, ut neque in eâ quisquam arrare, nec quibuslibet adversantibus, mutare debeat. *S. Aug. contra Accademicos, lib. 1. c. 7.*

[c] Ἐπιστήμη γάρ ἐστι γνῶσις ἀραρυῖα, καὶ βεβαία, καὶ ἀμετάπτωτος ὑπὸ λόγου αὐτὴ δὲ οὐδὲ παρὰ τοῖς φιλοσόφοις εἰς μάλιστα ἐν τῷ φυσιολογεῖν. πολὺ δὲ δὴ μᾶλλον οὐκ ἂν εἴη ἐν ἰατρικῇ. ἀλλ' οὐδ' ὅλως εἰς ἀνθρώπους ἔρχεται. δὰ τέχνη εἰκότως ἂν λέγοιτο ἡ ἰατρική. *Galen. introduct. c. 6.*

[d] Inter artem & disciplinam Plato & Aristoteles hanc differentiam esse voluerunt, dicentes artem esse in iis, quæ se & aliter habere possunt : disciplina verò est quæ de his agit quæ aliter evenire non possunt. Nam quando veris disputationibus aliquid asseritur, disciplina erit; quando aliquid verisimile atque opinabile tractatur, nomen artis habebit. *S. Isidor. origin. lib. 1. c. 1.*

Le fruit des autres ſciences, dit Quintilien, [e] ſe perçoit, quand on les poſſéde; mais les Mathématiques ne ſont que diſpoſer l'eſprit, & le rendre plus capable de ce qu'il apprend par la ſuite.

Sénéque [f] fait peu de cas des Mathématiques, parce qu'elles ſont ſuperficielles, pour ainſi dire; bâtiſſant ſur le fond d'autrui, & ne pouvant conduire par elles-mêmes à la vérité. Cet Auteur entend par la vérité, des connoiſſances de pratique & d'uſage; car il eſt inconteſtable que des démonſtrations de Géométrie, d'Algébre, ou d'Arithmétique ſont des vérités. Mais on ne peut faire aucune application de ces principes, ſans altérer & corrompre leur certitude, ou par l'incapacité de celui qui les emploie, ou par le défaut de l'objet auquel on les applique, ou par l'imperfection des inſtruments dont on ſe ſert.

4. Objections contre la Géométrie.

Quelques ſçavants ont donné plus d'eſſor à leur critique; non contents de nier la certitude dans l'application, & l'uſage des Mathématiques, ils ont attaqué la Géométrie elle-même; & au rapport de Jean-François Pic comte de la Mirandole [g], ils l'ont traitée de vaine, illuſoire, fondée ſur des chimères, telles que des points, des lignes, & des ſuperficies, qui n'exiſtent, ni ne peuvent exiſter.

Hobbes [h] a écrit un traité, contre le faſte des Géométres. Il ſoutient que les livres des Mathématiciens ne ſont pas moins ſujets à l'erreur, que des ouvrages de Phyſique, ou de Morale. Il critique les définitions du prémier livre des Eléments d'Euclide, & il prétend que la plûpart de ces définitions vicieuſes ſont des obſtacles, à trouver les plus beaux problémes de Géométrie.

Sextus Empiricus [i] a oppoſé pluſieurs objections contre la Géométrie. Je les rapporte ici, non pas comme des motifs de douter des vérités géométriques, mais comme les exemples d'une vaine ſubtilité, qu'il n'eſt pas inutile de connoître, pour ne pas s'y laiſſer ſurprendre dans des ſujets, dont la certitude eſt moins généralement connuë. Puiſque le corps eſt compoſé, dit-il, de longueur, largeur, & profondeur, ſuivant le langage des Géométres,

[e] In Geometriâ partem fatentur eſſe utilem teneris ætatibus: agitari namque animos, atque acui ingenia, & celeritatem percipiendi venire inde concedunt: ſed prodeſſe eam, non ut cæteras artes, cùm perceptæ ſint, ſed cùm diſcatur, exiſtimant. *Quintil. inſtit. oratoriar. lib. 1. c. 10.*

[f] Mathematica, ut ita dicam, ſuperficiaria eſt, in alieno ædificat, aliena accipit principia, quorum beneficio ad ulteriora perveniat: ſi per ſe iret ad verum, ſi totius orbis naturam poſſet comprehendere, dicerem multum collaturam mentibus noſtris, &c. *Sen. epiſt. 88.*

[g] Ac multi quidem a Geometriâ exorſi tollere illam de medio procurarunt, ſublatis omnibus, quæ ipſi ſupponunt nec probant; principiaque omnia unicâ negatione, tamquam falcis tractu diſſecuere, ac definitionem puncti, lineæ, ſuperficiei corporis, non magno (ut ipſi putant) labore ſuſtulere. *Joan. Franciſc. Pic. Mirandul. in exam. vanit. doctr. gent. lib 1. c. 7.*

[h] Non minorem eſſe dubitandi cauſam in ſcriptis Mathematicorum, quàm in ſcriptis Phyſicorum, Ethicorum &c. *Hobb. de faſtu Geometrarum.*

[i] *Sext. Empiric. adverſ. Mathematic. lib. 3. & lib. 8. c. de corpore.*

le point n'eſt donc pas un corps. Il eſt donc incorporel, & par conſéquent incapable d'entrer dans la compoſition des lignes, des ſurfaces, des cercles, des ſphéres, & d'aucun des objets corporels, que la Géométrie conſidére. La longueur, largeur, & profondeur ſont corporelles, ou incorporelles; ſi elles ſont corporelles, elles ſont donc des corps en les prenant ſéparément, & tout corps n'eſt pas un compoſé de longueur, largeur, & profondeur; ſi elles ſont incorporelles, il eſt impoſſible, que l'aſſemblage des choſes incorporelles forme des corps. Si les points, les lignes, & les ſurfaces; ſi la longueur, largeur, & profondeur, ne ſont point des corps, tout le fondement de la Géométrie eſt ruineux, & ſi les principes en ſont faux, aucun théoréme ne peut ſubſiſter.

La réponſe à ces ſubtilités eſt que le Géométre n'examine pas, ſi les points, les lignes, & les ſurfaces exiſtent, ou non; il lui ſuffit de les conſidérer de l'entendement, auſſi bien que la longueur, largeur, & profondeur, qui n'exiſtent pas ſéparément; mais que l'entendement peut diviſer, en faiſant abſtraction d'une, ou de deux de ces dimenſions; & alors il les regarde, comme des dimenſions corporelles, dont l'aſſemblage forme les corps.

Il eſt impoſſible, ajoute Sextus Empiricus, de couper une ligne en deux parties égales; car on la ſuppoſe de cinq points: or les Mathématiciens enſeignent que le point eſt indiviſible; donc cette ligne ne peut être coupée en deux parties égales, puiſqu'il y auroit trois points d'un côté, & deux de l'autre, ou qu'il faudroit couper le point, qui eſt ſuppoſé indiviſible. On ne peut, par la même raiſon, diviſer également le cercle en deux hémiſphéres, puiſqu'il faudroit partager le point, qui eſt au centre. Il eſt aiſé de répondre, que le point n'exiſte pas réellement, qu'il n'eſt qu'un objet de l'entendement, & que par conſéquent il ne peut faire une inégalité dans la ſection d'un corps. L'antiquité faiſoit grand cas de ces ſophiſmes, que la Philoſophie mépriſe fort aujourd'hui.

Joſeph Scaliger a été au ſolide, & a prétendu relever des paralogiſmes dans Euclide, & dans Archiméde; mais il a échoué lui-même dans ſes raiſonnements, il a imité le ſerpent, [*l*] qui avoit entrepris de ronger la lime, & il a paru qu'il critiquoit ce qu'il n'entendoit pas.

Joſeph Scaliger [*m*] ne croïoit pas, qu'un bel eſprit put être grand Mathématicien. Il demandoit, pour cette ſcience, des eſprits lourds & patients. Il ſe ſouvenoit de ſes Cyclométriques, où il s'étoit vanté de démontrer la quadrature du cercle; ſur quoi il fut trés deſagréablement

---

[*l*] ... & fragili quœrens illidere dentem, Offendet ſolido. *Hor.*

[*m*] *Joſeph Scaliger parle ainſi de Clavius & des Mathématiques.* Putabam Clavium eſſe aliquid. Il eſt conſit en Mathématiques, ſed nihil aliud ſcit. Eſt Germanus; un eſprit lourd & patient; & tales debent eſſe Mathematici. Præclarum ingenium non poteſt eſſe magnus Mathematicus. Scaligeran.

relevé, [n] & ſurpris en flagrant Paralogiſme.

Pythagore, Platon, Euclide, Archiméde, & tant d'autres excellents Géométres, ont été des eſprits du prémier ordre. Platon eſtimoit tellement la Géométrie, [o] qu'il avoit écrit ſur ſa porte: Qu'il n'entre ici, que des Géométres.

Saint Evremond [p] a attaqué les Mathématiques, par le travail qu'elles coutent, & l'application qu'elles demandent. „ Quand je ſonge, dit-il, „ aux profondes méditations, que les „ Mathématiques exigent: comme elles „ vous tirent de l'action, & des plaiſirs, pour vous occuper tout entier, „ ſes démonſtrations me ſemblent bien „ chéres, & il faut être fort amoureux „ d'une vérité, pour la chercher à ce „ prix-là. Vous me direz, que nous „ avons peu de commodités dans la „ vie, peu d'embelliſſemens dont nous „ ne leur ſoïons obligés. Je vous l'avouerai ingenuëment, il n'y a point „ de louanges, que je ne donne aux „ grands Mathématiciens, pourvu que „ je ne le ſois pas. J'admire leurs inventions, & les ouvrages qu'ils produiſent; mais je penſe que c'eſt aſſez „ aux perſonnes de bon ſens de les „ ſçavoir emploïer: car à parler ſagement, nous avons plus d'intérêt à „ jouir du monde, qu'à le connoître.

Le Cardinal du Perron appelloit un eſprit perdu, celui qui ſe livre aux difficultés des Mathématiques.

5. Application exceſſive des Géométres.

Archiméde ſe donnoit ſi peu de relache, que lorſqu'il ſe frottoit le corps d'huile, ſuivant l'uſage des Anciens, il traçoit, [q] avec le doigt, des figures ſur ſon corps.

Archiméde [r] ſortit un jour du bain, tranſporté hors de lui même, & s'écriant, Je l'ai trouvé. Il s'agiſſoit de la ſolution d'un probléme, qui lui avoit été propoſé par le roi Hiéron, de découvrir quelle quantité d'alliage étoit entrée dans une Couronne, qu'on vouloit faire paſſer pour être d'or pur. Archiméde remarqua dans le bain, que ſon corps faiſoit ſortir l'eau de la cuve pleine, à proportion de l'eſpace, qu'il y occupoit. Comme il ne ſçavoit pas l'Hydroſtatique [s], il plongea dans un vaſe plein d'eau ſucceſſivement, & les uns après les autres, la couronne, & deux lingots, l'un d'or, & l'autre d'argent, d'un poids égal à celui de la couronne. Il recueillit la quantité d'eau, que chaque corps faiſoit ſortir du vaſe, & le métal plus peſant occupant moins d'eſpace, & faiſant ſortir moins d'eau, il jugea par la quantité d'eau, que la couronne fit ſortir du vaſe, de la quantité d'or & d'argent, dont elle étoit compoſée.

De Thou [t] rapporte que Viet

---

[n] *Joſeph Scaliger fut réfuté par Viet, dans l'ouvrage intitulé:* Munimen adverſùs nova cyclometrica; ſeu ἀντιπελεκυς.

[o] Περὶ τῶν προθύρων αὐτῆ γράψας ὑπῆρχε Πλάτων. Μηδεὶς ἀγεωμέτρητος εἰσίτω μοῦ τὴν στέγην. *Joann. Tzetz. Chil. 8. hiſtor. 249.*

[p] *St. Evrem. jugemens des ſciences dans ſes œuvres mêlées.*

[q] Ὁ δὲ ἐπὶ τοῦ σώματος ἀλειμμένος διέγραφε τὰ σχήματα. *Diog. Laërt.*

[r] *Vitruv. de architect. lib. 9. c. 3.*

[s] *L'Hydroſtatique eſt la partie de la Méchanique qui conſidére la peſanteur des corps liquides, ou des corps ſolides poſés ſur les liqueurs.*

[t] Tam profundâ autem meditatione fuit, ut ſæpius viſus ſit totum triduum continuum in cogitatione defixus ad menſam lucubratoriam ſedere, ſine cibo & ſomno, niſi quem cubito innixus, nec ſe loco movens ad refocillandam per intervalla naturam capiebat. *Thuan. lib. 129.*

Mathématicien étoit dans une ſi profonde & ſi continuelle méditation, qu'il paſſoit des trois jours & trois nuits de ſuite, attaché à la table, ſur laquelle il travailloit, ſans boire ni manger; & ne donnant au ſommeil que quelques moments par intervalle, qu'il ne pouvoit refuſer à l'accablement de la nature.

Diodore [*u*] mourut de dépit, de ne pouvoir réſoudre un probléme.

7. Utilité des Mathématiques.

Ce qui a été jugé par les Géométres digne de tous les efforts de leur attention, des eſprits ſuperficiels l'ont traité d'inutile. „ On traite volontiers „ d'inutile ce qu'on ne ſçait point, „ dit M. de Fontenelle [*x*], c'eſt „ une eſpéce de vengeance. La ſource du malheur des Mathématiques „ eſt manifeſte. Elles ſont épineuſes, „ ſauvages, & d'un difficile accés. „ Les quatre lunes de Jupiter ont été „ plus utiles par rapport à la Géographie, & à la Navigation que „ la nôtre propre. La détermination „ des longitudes par les ſatellites, un „ niveau plus commode, & plus juſte, „ ne ſont pas des nouveautés auſſi propres à faire du bruit qu'un Poëme „ agréable, ou un beau diſcours d'éloquence. Il s'en faut beaucoup, „ qu'il y ait dans les Mathématiques „ autant d'uſages évidents que de „ propoſitions ou de vérités. C'eſt bien aſſez que le concours de pluſieurs vérités produiſe preſque toujours un uſage. De plus telle ſpéculation géométrique, qui ne s'appliquoit d'abord à rien d'utile, vient à s'y appliquer dans la ſuite. Quand les plus grands Geométres du dix-ſeptiéme ſiécle ſe mirent à étudier une nouvelle courbe qu'ils appellérent la Cycloïde, ce ne fut qu'une pure ſpéculation où ils s'engagérent par la ſeule vanité de découvrir à l'envi les uns des autres, des théorémes difficiles. Ils ne prétendoient pas eux-mêmes travailler pour le bien public; cependant il s'eſt trouvé en approfondiſſant la nature de la Cycloïde, qu'elle étoit deſtinée à donner aux pendules toute la perfection poſſible, & à porter la meſure du temps juſqu'à ſa derniere préciſion.

7. Autres objections contre la Géométrie.

On objecte à la Géométrie, que parmi ſes définitions & ſes axiomes, il y en a qui ont beſoin de preuves & de démonſtrations, & dont les Géométres ne ſont pas en droit de ſuppoſer la certitude. Cette objection tombe [*y*] ſur la dixiéme définition du prémier livre des éléments d'Euclide, ſur la cinquiéme définition du cinquiéme livre, & ſur les axiomes dixiéme & onziéme du premier livre.

La

[*u*] *Diog. Laërt. in Euclid.*

[*x*] *M. de Fontenelle, préface de l'hiſtoire du renouvellement de l'Académie des ſciences.*

[*y*] Cùm recta linea ſuper rectam lineam conſiſtens, eos qui ſunt deinceps angulos æquales inter ſe fecerit, rectus eſt uterque æqualium angulorum, & quæ inſiſtit recta linea, perpendicularis vocatur ejus cui inſiſtit. *Euclid. element. lib.* 1. *definit.* 10.

Rationem habere magnitudines inter ſe dicuntur, quæ poſſunt multiplicatæ ſe mutuo ſuperare. *lib.* 5. *definit.* 5.

Duæ rectæ lineæ non habent unum & idem ſegmentum commune. *lib.* 1. *axiom.* 10.

Duæ rectæ in uno puncto concurrentes, ſi producantur ambæ, neceſſariò ſe mutuo in eo puncto interſecabunt. *lib.* 1. *axiom.* 11.

La réponſe eſt qu'à l'égard de ces définitions, on ne peut raiſonnablement en demander la démonſtration, le Géométre ne faiſant qu'expliquer ce qu'il entend par les termes que les définitions renferment; que la vérité de ces axiomes a une entiére évidence, & que ſi l'on refuſoit d'en reconnoître la certitude, il ſeroit facile au Géométre de la démontrer. Enfin ſi ces définitions ne paroiſſent pas aſſez claires, ni ces axiomes aſſez évidents, quelques défauts dans la méthode des Géométres ne pourroient pas être imputés à la Géométrie.

Une autre objection eſt [z] que le rond; le globe ou la ſphére ne ſe trouvent parfaitement en aucun lieu; que la nature ni l'art ne parviennent jamais à leur entiére juſteſſe. On répond que le cercle & le globe à la vérité ne ſont jamais exactement parfaits; mais qu'en les ſuppoſant tels, les démonſtrations ſont préciſes dans la ſpéculation, & que leur application a toute la juſteſſe néceſſaire à l'uſage qu'on en peut faire.

8. Paradoxes de la Géométrie.

La Géométrie a ſes paradoxes. On ne peut mener qu'une ſeule tangente à un cercle par le même point de contact [a]; au lieu qu'on peut faire paſſer une infinité de circonférences de cercles par ce même point. L'angle obtus ne deviendra jamais une ligne droite, en ſuppoſant qu'il s'augmente par une progreſſion, qui aille en diminuant, & que la ſomme de cette progreſſion ſoit moindre que le nombre des degrés du petit angle qui lui répond.

Qu'un angle obtus, par exemple 150. degrés, augmente dans la prémiére heure de dix degrés, de cinq degrés dans la ſeconde heure, & ainſi en continuant, ſelon le même rapport pendant toute une éternité, cet angle bien loin de devenir une ligne droite, ne pourroit jamais augmenter juſqu'à vingt degrés. Et ſemblablement les deux côtés de l'angle aigu ne ſe joindront jamais, ſi cet angle diminuë par une progreſſion, dont la ſomme ſoit moindre que le nombre de ſes degrés.

La ligne hyperbolique ne peut pas non plus toucher jamais ſon aſymptote, quoiqu'elle en approchât toujours. Il y a des choſes qu'on peut démontrer, & qu'on ne peut concevoir: ainſi l'on peut dire que la Géométrie conduit l'eſprit au delà de ſes limites.

9. L'eſprit ne doit pas s'accoûtumer à des certitudes géométriques.

Les Mathématiques ſont les ſciences qui ménagent le plus l'étenduë de l'eſprit, & elles le forment à la juſteſſe, & à la préciſion; mais il faut ſe garder d'accoûtumer ſon eſprit à la certitude mathématique. On ne doit pas la chercher [b] dans le plus grand nombre des choſes naturelles où elle ne peut ſe trouver.

10. Progrés de l'eſprit humain, depuis le renouvellement des lettres, dans les ſciences,

De même que la Phyſique moderne a pénétré bien plus avant que l'ancienne dans les ſecrets de la nature; que l'Aſtronomie nouvelle par ſes inſtruments, & ſes calculs a changé tout l'état des cieux; que la Médecine s'eſt

[z] *Agrip. de vanit. ſcientiar c.* 11.
[a] *Elém. d'Euclide livr.* 3. *propoſit.* 16.
[b] *Ariſtot. Metaphyſic. lib.* 2. *c.* 3.

qui ont des objets corporels.

ornée dans les derniers temps de pluſieurs découvertes, ſoit par rapport à l'Anatomie, ſoit par rapport aux ſpécifiques : auſſi la Géométrie moderne a porté ſes travaux beaucoup plus loin que l'ancienne, & dans la ſpéculation, & dans l'uſage. Archiméde, après avoir ſervi de guide aux nouveaux Géométres, ſeroit obligé de les prendre pour ſes guides à ſon tour dans les ſections coniques, dans les théorémes des courbes, & dans le ſyſtême de l'infini.

11. Du ſyſtême géométrique de l'infini.

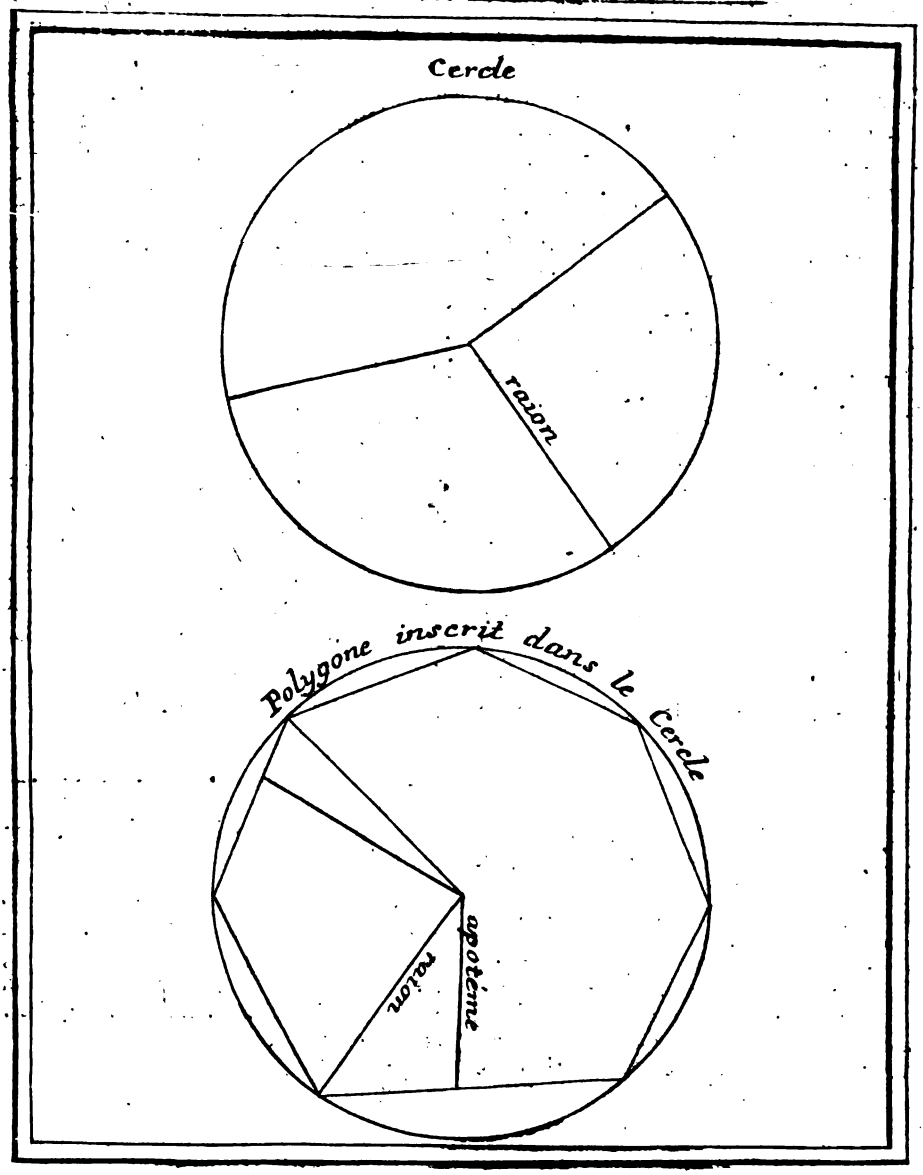
On peut regarder le ſyſtême de l'infini comme une révolution preſque totale arrivée dans la Géométrie. *L'audace de manier l'infini*, dit *M. de Fontenelle*, [c] *a reculé de plus en plus les anciennes limites de la Géométrie*; mais n'eſt-il point arrivé au ſyſtême de l'infini, comme à certains conquerants [d] de changer ſes mœurs & ſes loix, en étendant ſon empire? Cette Géométrie nouvelle eſt une ſcience, qui emploie pour principe ce qu'on ne peut concevoir. Elle a paru même chancelante, & peu aſſurée des vérités qu'elle a découvertes; ſa méthode a été ſuſceptible de pluſieurs contradictions. Il s'eſt trouvé un Géométre, qui voulant bien recevoir les infiniment petits du prémier ordre a rejetté abſolument ceux du ſecond, & de tous les ordres inférieurs, toujours infiniment plus petits les uns que les autres. Dans l'Académie des ſciences [e], il s'eſt élevé des conteſtations ſur ce ſyſtême : & c'eſt en quoi je dis que la Géométrie a paru changer ſes mœurs & ſes loix, puiſqu'elle eſt entrée en compoſition avec le problématique. Leibnits a cru devoir adoucir l'idée des infinis, en les réduiſant à des incomparables. M. de Fontenelle obſerve que *toute cette matiére eſt environnée de ténébres aſſez épaiſſes : de là vient que quelques-uns de ceux qui embraſſent les idées de l'infini ne les prennent pourtant que pour des idées de pure ſuppoſition ſans réalité, dont on ne ſe ſert que pour arriver à des ſolutions difficiles, qu'on abandonne dès qu'on y eſt arrivé, & qui reſſemblent à ces échaffaudages qu'on abat auſſi-tôt que l'édifice eſt conſtruit.* M. de Fontenelle remarque auſſi que la Géométrie a une obſcurité eſſentielle du côté de l'infini, dont la raiſon eſt que de ce côté-là, elle tient à la Phyſique, à la nature intime des corps que nous connoiſſons peu, & peut être auſſi à une Métaphyſique trop élevée, dont il ne nous eſt permis que d'appercevoir quelques raïons. Ne peut-on pas conclure de cet aveu que comme la Phyſique a acquis des certitudes par l'alliance de la Géométrie; cette Géométrie nouvelle en s'aſſociant à la Phyſique, & à la Métaphyſique, a contracté un caractére différent de l'ancien. Elle conſidére dans les lignes, des parties infiniment petites, c'eſt-à dire des parties plus petites, qu'aucune grandeur déterminée : ce qui fait connoître avec le ſecours de la Géomé-

[c] *M. de Fontenelle, préf. des élém. de la géom. de l'infini.*

[d] *C'eſt ainſi qu'Alexandre, & que les Romains enſuite imitérent les mœurs des Aſiatiques, en ſubjuguant l'Aſie.*

[e] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1701. pag. 87.

trie ordinaire, pluſieurs rapports entre elles; & ces rapports connus donnent priſe à l'Algébre, qui achéve enſuite la ſolution des théorémes.



Mais les principes du ſyſtême de l'infini s'éloignent de la juſteſſe & de la préciſion géométrique. Par exemple, le cercle & le polygone d'une infinité de côtés ont deux propriétés oppoſées. Dans le cercle tous les raions tirés du centre à la circonférence ſont néceſſairement égaux: dans le polygo-

ne, l'apothéme ne peut être cènçu égal aux raïons. Que quelque Alexandre tranche ce nœud plus difficile à démêler que le nœud Gordien. Comme la Médecine emploie les poiſons à la compoſition des remédes, ou comme dans la politique, le Machiavéliſme tend à des fins légitimes par des voies injuſtes, dans la Géométrie nouvelle, le ſyſtême de l'infini arrive à des découvertes certaines par des fauſſes ſuppoſitions, ainſi qu'il eſt ordinaire dans l'arithmétique, & dans l'algébre. A la vérité le défaut d'exactitude & de préciſion de cette méthode ne peut être ſenſible dans la pratique.

Je ſçai bien que les ſoutendantes des arcs dans le polygone d'une infinité de côtés étant plus petites qu'aucune partie aſſignable, la différence du raïon & de l'apotéme eſt auſſi plus petite qu'aucune partie aſſignable : mais tant que les idées de cercle & de polygone ſubſiſtent, leurs propriétés ne peuvent être anéanties. L'infiniment petit, ſuivant les géométres, eſt une différence dans les grandeurs ſi réelle, que dans une progreſſion qui va en diminuant à l'infini, ſoit qu'il s'agiſſe de nombres ou de figures, le prémier terme eſt toujours plus grand que la ſomme de tous ceux qui le ſuivent, accumulés à l'infini : & par conſéquent, ſuivant leurs principes, dans le polygone d'une infinité de cotés inſcrit au cercle, l'apotéme eſt plus court que le raïon. & ce polygone ne peut jamais être un cercle. C'eſt auſſi confondre les prémiéres notions de la géométrie, que de regarder les points comme des lignes, ſuivant le principe du ſyſtéme de l'infini, qui conſidére les courbes comme compoſées de petites lignes droites. Au reſte ces ſortes d'objections ne diminuent en rien les avantages du ſyſtéme de l'infini.

Wallis ne s'eſt pas contenté de l'infini : il a attribué aux hyperboles, certains eſpaces plus qu'infinis. [f] Il ſemble que ces hyperboles de la Géométrie ſympathiſent aſſez avec les hyperboles de la Rhétorique.

---

[f] L'éclairciſſement de l'eſpace plus qu'infini de Wallis, eſt qu'on doit entendre un eſpace fini. *Hiſt. de l'Acad. des Scienc. ann.* 1706. *p.* 50. Varignon a trouvé de la contradiction dans l'idée d'un eſpace plus qu'infini. Les Philoſophes qui ſoutiennent la diviſibilité à l'infini, admettent des infinis plus grands les uns que les autres, c'eſt à-dire, compoſés de parties qui conſervent entr'elles les mêmes relations & proportions de grandeur & de petiteſſe : mais Wallis ſeul a dit que des eſpaces étoient plus qu'infinis. Ce qu'il prend pour l'expreſſion d'un eſpace plus qu'infini, n'eſt pas même celle d'un infini, ſuivant Varignon, mais ſeulement d'un eſpace fini, qui eſt à la vérité le complément d'un eſpace infini. *Mémoir. de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1706. *p.* 13.

CHAPITRE SECOND.

De la Physique ancienne & moderne.

SOMMAIRE

du Chapitre ſecond.

1. *La Phyſique n'eſt qu'un eſſai de conjectures.* 2. *La Phyſique eſt ſans axiomes.* 3. *Socrate ſe mocquoit de la Phyſique.* 4. *Un ſyſtême de Phyſique eſt un roman.* 5. *Erreurs des Philoſophes ſur la nature en général.* 6. *Définition de la nature.* 7. *Les explications de l'ancienne Phyſique étoient des ſons vuides de ſens.* 8. *Principe de la privation dans Ariſtote.* 9. *Paralogiſme d'Ariſtote ſur la forme.* 10. *Contrarietés des Phyſiciens ſur les élémens.* 11. *Proportion décuple de peſanteur entre les élémens.* 12. *Explication des cinq corps réguliers de Platon.* 13. *Explication des élémens de Deſcartes.* 14. *Analogie de l'air & de l'eau.* 15. *Deux principales opinions ſur le feu.* 16. *Opinion ſinguliere d'Iſac Voſſius ſur le feu.* 17. *Opinion d'Agrippa de l'effet du feu ſur les eſprits.* 18. *Explication donnée par Ariſtote des quatre qualités élémentaires primitives.* 19. *Défauts des définitions données par Ariſtote des qualités primitives.* 20. *Epreuve de la bonté des définitions.* 21. *Ce que la nouvelle Phyſique entend par les qualités primitives.* 22. *Explication des ſenſations de l'ame ſuivant les modernes.* 23. *Définition de la douleur.* 24. *De quelle maniére l'ame reçoit les ſenſations.* 25. *Les eſprits animaux niés par quelques Anatomiſtes.* 26. *Belles penſées d'Ariſtote ſur la Phyſique.* 27. *Sentimens partagés ſur la diviſibilité à l'infini.* 28. *La Phyſique humilie l'eſprit.* 29. *Queſtion du vuide fort debatuë.* 30. *Contrariétés des Phyſiciens ſur les eſſences ou propriétés.* 31. *Différentes ſentiments ſur le mouvement.* 32. *Les Philoſophes ſtationnaires nioient le mouvement.* 33. *Solution par l'expérience.* 34. *Solution par le raiſonnement.* 35. *Autres objections de Sextus Empiricus.* 36. *Repentir de Diodore.* 37. *D'autres ont nié le repos.* 38. *Campanella avance que toutes les parties de la matiere ſont animées & ſenſibles.* 39. *Définitions du mouvement.* 40. *Diviſions du mouvement.* 41. *Cauſes de la continuation du mouvement.* 42. *Des loix générales du mouvement.* 43. *Opinion Carteſienne d'une quantité de mouvement toujours égale.* 44. *Paradoxe qui réſulte de cette opinion.* 45. *Réfutation de cette opinion.* 46. *Différens principes ſur le mouvement & le repos.* 47. *Opinion d'Archimede ſur les forces mouvantes.* 48. *La nouvelle Phyſique réduit tous les mouvemens à l'impulſion.* 49. *L'attraction rétablie en dernier lieu par quelques Philoſophes.* 50. *Méchanique des tourbillons de Deſcartes.* 51. *Contradiction dans le ſyſtême de Deſcartes.* 52. *La ſecond des méchaniſmes qu'il emploie eſt préférable.* 53. *Propoſition d'une réforme du ſyſtême, par laquelle les tourbillons ſont conſervés.* 54. *Formation & arrangement des Planétes ſuivant l'hypotheſe propoſée.* 55. *De*

l'opinion que les autres Planétes ſont habitées. 56. *Formation des corps particuliers, ſuivant l'hypothéſe Carteſienne.* 57. *Explication Carteſienne des couleurs.* 58. *Différentes ſentiments des philoſophes ſur les couleurs.* 59. *Obſervations ſur la lumiére.* 60. *Calcul du progrés de la lumiére.* 61. *Le progrés de la lumiére ſix cents mille fois plus vîte que celui du ſon.* 62. *Efforts de la nouvelle Phyſique.* 63. *Différentes explications de la faculté viſuelle.* 64. *Les Phyſiciens ne s'accordent pas ſur l'organe de la vûe.* 65. *Obſervations ſur le ſon.* 66. *Phénomenes extraordinaires au ſon.* 67. *Exemples de portées fort lointaines du ſon.* 68. *Répétitions multipliées par quelques échos.* 69. *Effets ſurprenants des corpuſcules inſenſibles.* 70. *Petiteſſe inconcevable des corpuſcules.* 71. *Les effets de la baguette ne peuvent être expliqués phyſiquement.* 72. *Explication de l'effet de la poudre à canon.* 73. *De l'or fulminant, & de la poudre fulminante.* 74. *Explication groſſiere de la fermentation des vins, lorſque les vignes ſont en fleur.* 75. *Exagérations plaiſantes des effets d'un microſcope.* 76. *Explication des propriétés de l'aiman.* 77. *La matiére magnétique doit plûtôt être conſidérée comme une matiére du troiſiéme élément.* 78. *Pourquoi l'aiguille de la bouſſole doit être aimantée.* 79. *Le changement des pores ôte au fer la vertu que l'aiman lui a communiquée.* 80. *Explication de l'élaſticité.* 81. *Reſſort de l'air.* 82. *L'aiman agit au-delà des corps les plus durs.* 83. *Erreur ſur l'aiman.* 84. *De la déclinaiſon de la bouſſole.* 85. *La peſanteur attribuée par Gaſſendi aux corpuſcules magnétiques.* 86. *De l'enlévement des brins de paille & autres petits fétus par les corps électriques.* 87. *Différence des tourbillons magnétiques & électriques.* 88. *Eſpéce de magnétiſme général dans la nature.* 89. *Défaut de quelques Phyſiciens de rapporter à une ſeule cauſe ce qui eſt l'effet de pluſieurs.* 90. *Origine des ſources & des fontaines différemment expliquée.* 91. *Les ſources des riviéres & des fontaines ont pluſieurs cauſes.* 92. *Différentes opinions ſur le flux & le reflux de la mer.* 93. *Variations des Phyſiciens ſur la peſanteur.* 94. *Nouveau ſyſtême ſur la peſanteur.* 95. *La peſanteur de l'air ne peut être la cauſe de la chûte des corps.* 96. *Effets de la preſſion ou du reſſort de l'air.* 97. *L'expérience de Paſcal expliquée par le reſſort, & non par la peſanteur de l'air.* 98. *Corbeaux étouffés par la preſſion de l'air.* 99. *Explication de la hauteur du vif argent dans le barométre par le reſſort de l'air.* 100. *L'air plus chargé de vapeur dans un temps ſerain.* 101. *La réuſſite des expériences eſt fort incertaine, & dépend de pluſieurs cauſes inconnuës.* 102. *Effets naturels produits par leurs contraires.* 103. *Des Phyſiciens cherchent ſouvent la raiſon de ce qui n'eſt pas.* 104. *Colére de Démocrite contre ſa chambriére.* 105. *Pluſieurs opinions ſans fondement.* 106. *Des vûes perçantes au travers des corps opaques.* 107. *Propriété fabuleuſe de la remore.* 108. *De la plante, appellée* lunaria major. 109. *Réponſe ingénieuſe de Plutarque.* 110. *De la dent d'or d'un enfant de Siléſie.* 111. *Vertu attribuée à quelques gouttes de ſang.* 112. *Au coral.* 113. *A la peau de veau marin.* 114. *Au figuier & au laurier.* 115. *Des opinions des Phyſiciens modernes renouvellées des anciens.* 116. *Platon a traité d'impiété le mécaniſ-*

me d'Anaxagore . . 117. *En quoi la philoſophie de Deſcartes differe de celle de Démocrite*. 118. *Tourbillons de Deſcartes dans Epicure*. 119. *Dans Archelaüs*. 120. *Dans Platon*. 121. *Dans Palingenius*.

1. La Phyſique n'eſt qu'un eſſai de conjectures.

LA Phyſique n'eſt le plus ſouvent qu'un eſſai d'opinions, & de conjectures. C'eſt un art fort ingénieux, qui réuſſiſſant rarement à découvrir les cauſes veritables des effets naturels [a], eſt réduit à donner des explications, qui ne ſoient pas entiérement inſoutenables. Nous éprouvons, à toute heure, que les choſes qui nous environnent [b], ont bien plus été créées pour notre uſage, que pour être l'objet de nos connoiſſances.

2. La Phyſique eſt ſans axiomes.

La Phyſique eſt deſtituée de toute ſorte d'axiomes, qui lui ſoient particuliers, & ſi elle en emploie quelques-uns, ils ſont ſujets à être conteſtés. Ainſi les Péripatéticiens ſoutiennent que, Dieu, ou la nature, agit toujours par les voies les plus courtes; pluſieurs philoſophes rejettent cet axiome; & puiſqu'en la création, Dieu n'a pas emploïé les voies les plus courtes, il eſt fort incertain, qu'il aille toujours par le plus court ſentier, aux autres opérations de la nature.

3. Socrate ſe mocquoit de la Phyſique.

Platon, & Xénophon ont rapporté que Socrate ſe mocquoit de toute la Phyſique, & des contradictions des Phyſiciens. La Phyſique moderne eſt à la vérité beaucoup plus eſtimable que l'ancienne: elle a fait d'utiles découvertes; elle s'eſt éclairée du flambeau de la Géométrie: ſes conſéquences ſont ſoutenuës par l'évidence des calculs: elle n'admet que des raiſonnemens vraiſemblables: elle s'aſſure des faits avant que d'en expliquer les cauſes: elle a emploïé heureuſement les expériences, pour tirer de la nature pluſieurs de ſes ſecrets; mais les principes de cette Phyſique moderne, les qualités primordiales qu'elle attribuë aux éléments, la direction du mouvement, & la figure qu'elle ſuppoſe à ſon gré dans les particules inviſibles, ces reſſorts cachés qu'elle fait jouer, n'ont d'autre réalité que celle qui leur eſt prêtée par les ſyſtêmes des Phyſiciens. Pour expliquer les effets naturels & ſenſibles, ils donnent une libre carriére à leur imagination ſur des cauſes, qui échapent à nos ſens: ils arrangent ces cauſes imperceptibles comme il leur plaît, inventant même des hypothéſes entiérement contradictoires, parmi leſquelles il y en a peu qui ne ſoient ſujettes à un grand nombre d'inconveniens; & dans l'hypothéſe la mieux inventée, on ne peut être aſſuré que l'effet qu'on ſe propoſe d'expliquer vienne de la cauſe qu'on imagine, puiſque la nature peut produire un même effet de pluſieurs maniéres. Il faudroit, pour s'aſſurer de la vérité d'une hypothéſe, qu'il n'y eut aucu-

---

[a] Mundum tradidit diſputationi eorum, ut non inveniant homo opus quod operatus eſt Deus ab initio uſque ad finem *Eccleſ. c. 3. v. 11.*

[b] Quid quæris Carneades, cur hæc ita fiant? aut quâ arte percipi poſſint? Neſcire me fateor; evenire autem, ipſum dico videre. . . . non reperio cauſam; latet fortaſſe obſcuritate involuta naturæ; non enim me Deus iſta ſcire, ſed his tantùmmodo uti voluit, *Cic. de divinat. lib. 1.*

ne autre maniére par laquelle on pût expliquer le méme effet. Or il eſt très difficile, pour ne pas dire impoſſible de pouvoir jamais s'aſſurer de ce point, & le Phyſicien de bonne foi doit avouer; qu'on ne peut avoir une connoiſſance abſoluë & poſitive de la nature des corps.

4. Un ſyſtéme de philoſophie eſt un Roman.

Deſcartes, dans ſon traité de la lumiére, a la ſincerité de convenir qu'un ſyſtéme de Philoſophie eſt un roman, ou une fable. Mais il contredit ailleurs [c] un ſentiment ſi raiſonnable, en diſant qu'il croiroit ne ſçavoir rien en Phyſique, s'il ſçavoit ſeulement expliquer comment les choſes peuvent être, ſans prouver qu'elles ne peuvent être autrement.

5. Erreurs des Philoſophes ſur la nature en général.

Preſque tous les Philoſophes ont échoué, pour ainſi dire, en s'embarquant. Ils ont ignoré ce que c'étoit en général, que cette nature dont ils prétendoient expliquer les operations. Ariſtote [d] définit la nature le principe du mouvement & du repos; Cœlius Aurelianus attribuë à Aſclépiade [e] ce dogme des Stoïciens, que tout ſe fait par des loix naturelles & néceſſaires; & que la nature n'eſt autre choſes que la matiére, & le mouvement. Hippocrate au contraire [f] parloit de la nature comme d'un principe intelligent, & lui attribuoit des facultés, dont l'une repouſſe, l'autre attire, l'autre retient, &c. Dans le roman de la roſe, la nature dit en parlant de Dieu:

Cettui grand ſire tant me priſe,
Qu'il m'a pour ſa chambriére priſe,
Pour ſa chambriére certes, voire
Pour connétable, ou pour vicaire.

Mais c'eſt plûtôt un tour poëtique qu'une opinion ſérieuſe, qui faſſe de la nature un être intelligent, diſtinct de Dieu même, & exécutant ſes commandements. Les uns ont entendu par elle un agent aveugle, qui formoit toutes choſes au hazard, les autres l'ont regardée, comme la matiere animée par un eſprit univerſel; quelques uns l'ont priſe pour Dieu même; & il y en a bien peu qui en aient eu une idée aſſez juſte, & aſſez claire, pour la définir, comme un poëte moderne (g): La loi immuable, établie par le Toutpuiſſant dès la création du monde, ſuivant laquelle la différence des formes eſt appliquée à la matiére.

6. Définition de la nature.

L'ancienne Phyſique étoit un aſſemblage de termes embrouillés & obſcurs, qui ne ſignifioient rien. Au lieu d'explications elle ſubſtituoit des mots qui n'avoient aucun ſens, comme les termes généraux d'acte, de puiſſance, de proprietés ſpécifiques, de facultés occultes, de vertus intrin-

7. Les explications de l'ancienne Phyſique étoient des ſons vuides de ſens.

---

[c] *Deſcart. t. 2. epiſt. 37.*

[d] *Ariſtot. phyſicor. lib. 2. c. 1.*

[e] Omnia fieri neceſſitate, & nihil ſine cauſa; & neque naturam aliud eſſe quàm corpus, vel ejus motum. *Cœl. Aurelian. de morbis acutis & chronicis, lib. 1. c. 14*

[f] *Galen. facult. natural. lib. 1. c. 12.*

[g] Naturam verò appello legem omnipotentis
Supremique patris, quam primâ ab origine mundi
Cunctis impoſuit rebus, juſſitque teneri
Inviolabiliter, dum mundi ſæcla manerent.
Nam legem hanc rerum formis Deus indidit, unde
Cùm rebus dant eſſe, Dei mandata libenter
Efficiunt formæ, & nequeunt hanc fallere legem. *Marcell. Paling. zodiac. lib. 11.*

trinſéques, de qualités naturelles, de formes ſubſtantielles, d'accidents, de ſympathie & d'antipathie, de puiſſance attractive ou expultrice, de cauſes équivoques ou univoques, d'attrait vers le centre, de crainte du vuide, & autres expreſſions inutiles.

Deſcartes, dans ſes Méditations Métaphyſiques, défie les Peripatéticiens les plus zélés, de montrer aucune vérité qui ait été déduite des principes phyſiques d'Ariſtote. Cette ancienne Phyſique donnoit des paroles pour des raiſons : c'eſt comme ſi l'on diſoit, qu'une houſſine avec laquelle on bat un habit, en chaſſe la poudre, parcequ'elle a une faculté expultrice. On ne s'accommode pas de cette explication dans les choſes claires par elles-mêmes, & qui ſont du reſſort des ſens; mais pour les effets qui nous ſont imperceptibles, cette maniére de diſcourir a été bien reçûë pendant un grand nombre de ſiécles, & on regardoit comme ſçavants ceux qui diſoient que la rhubarbe purge la bile, parcequ'elle a une faculté purgative. M. de Fontenelle ſuppoſe [b] que les anciens ſages, un Platon, un Pythagore, un Ariſtote, fuſſent à l'Opera & viſſent le vol de Phaëton. L'un d'eux diroit: C'eſt une vertu ſecréte qui enleve Phaëton; l'autre, Phaëton eſt compoſé de certains nombres qui le font monter; l'autre, Phaëton a une certaine amitié pour le haut du théatre, il n'eſt point à ſon aiſe quand il n'y eſt pas; l'autre Phaëton n'etoit pas fait pour voler, mais il aime mieux voler que de laiſſer le haut du théatre vuide.

8. Principe de la privation dans Ariſtote.

Si le deſſein d'Ariſtote eût été de n'enſeigner que des choſes utiles, il n'eût pas établi la privation pour principe : ce qu'il prouve par l'exemple d'une ſtatuë, que l'ouvrier ne peut faire ſans choiſir une matiére qui ne ſoit pas encore cette ſtatuë qu'il ſe propoſe de faire.

9. Paralogiſme d'Ariſtote ſur la forme.

Ariſtote ſoûtient que la forme eſt une ſubſtance veritable, un être réel qui a une exiſtence diſtinguée de l'exiſtence de la matiére; que la matiére deſire la forme qui eſt enfermée en elle, non pas actuellement, mais en puiſſance : & il ajoûte que la forme eſt tirée de la matiére, comme s'il étoit poſſible de tirer réellement d'une choſe, ce qui n'eſt pas actuellement en elle. Il vaudroit autant dire qu'une bourſe ne contient pas actuellement dix louis, qu'elle ne les contient qu'en puiſſance, par la capacité quelle a de les contenir; & que cependant on tire ces dix louis de cette bourſe.

10. Contrariétés des Phyſiciens ſur les éléments.

Cet exemple fait connoître combien les rechereches embrouillent ſouvent les notions les plus ſimples, & les plus naturelles. Les modernes expliquent avec beaucoup de netteté, que la forme n'eſt autre choſe que l'arrangement des parties de la matiére.

Quelles contrariétés parmi les Philoſophes; quelle diverſité d'opinions touchant les éléments! Thalés établiſſoit l'eau pour principe général: il ſe fondoit ſur cette raiſon [i], que tout dans la nature juſqu'au Soleil même ſe nourrit de l'humidité. Cette doctrine étoit tirée des Phéniciens. Nu-

[b] *M. de Fontenelle, pluralité des mondes, premier ſoir, p. 17.*

[i] *Stanl. hiſt. philoſ. in Thal. c. 6.*

menius l'appuyoit ſur ces paroles de Moïſe [k]: L'eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux. Comme ſi par les eaux on eût dû entendre l'univerſalité de la matiére. Mégaſthéne [l] attribuoit la même opinion aux Philoſophes Indiens;

Phérécyde ne reconnoiſſoit d'élément que la terre; Anaximandre, l'infini; Anaximéne, l'air; & Diogéne Apolloniate, diſciple d'Anaximéne, [m] ſoutenoit que l'air n'étoit le principe général, que parcequ'il étoit doué d'une portion de la raiſon divine; Xenophane mettoit le premier principe dans l'unité; Anaxagore, dans les parties homogénes; Pythagore, dans les nombres; Empédocle, dans l'amour ou la ſympathie; Héraclite & Archelaüs, dans le feu; Epicure, dans les atomes; Parménide, dans le chaud & le froid; Athenée le médecin [n], dans les quatre premiéres qualités, chaud, froid, humide, & ſec: il ajoûtoit un cinquiéme élément, l'eſprit qui pénétre tous les corps & les conſerve dans leur état naturel.

Leucippe & Démocrite, faiſoient conſiſter les élements dans le plein & le vuide; Platon, dans la divinité, les idées & la matiére; Ariſtote dans la matiére, la forme & la privation; Zénon, dans le deſtin, le feu, l'air, la terre, & l'eau; Pline [o], dans le feu, l'air, la terre, l'eau & le ſel. Parmi les modernes il n'y a ni conformité de ſentiment avec les anciens, ni entreux. Gaſſendi n'admet pour principes généraux que la divinité, & le mouvement; Flud, la lumiére & les ténébres; Deſcartes, la matiére du premier élément ou la matiére ſubtile, celle du ſecond élément ou les globules, & celle du troiſiéme, ou les parties branchuës; les éléments des Chimiſtes ſont le mercure, le ſoufre, le ſel, le flegme, & la tête morte; à quoi Paracelſe ajoûte la quinte eſſence; un nouveau Phyſicien prend pour premiers principes de toutes choſes les acides, les alkalis, les ſoufres, les flegmes, & la terre. Selon lui, la différence des uns & des autres n'eſt que dans la groſſeur, & la figure des parties. Il donne aux acides beaucoup de ſolidité & pluſieurs angles aigus, & aux alkalis beaucoup de pores & fort ouverts. Par-là, il rend raiſon de la fermentation qui arrive quand ces deux corps ſe mêlent. Voilà bien des ſortes d'éléments; quel arbitre entre tous ces philoſophes pourroit démêler la véritable? & l'opinion la plus plauſible de toutes, ne ſeroit-elle point que la nature pourroit bien avoir emploïé dans la ſtructure de l'univers, quelque méchanique qui nous échappe abſolument?

11. Proportion décuple de peſanteur entre les élémens.

Il a plû à quelques philoſophes, ſans aucune preuve, de mettre une proportion décuple entre les élémens; & ils ont avancé que le feu eſt dix fois plus léger que l'air; l'air dix fois plus lé-

---

[k] Et ſpiritus Domini ferebatur ſuper aquas. *Gen. in. init.*

[l] *Megaſth. ap. Strab. lib.* 15.

[m] Diogenes quoque Anaximenis alter auditor, aërem quidem dixit eſſe materiam de quâ omnia fierent, ſed eum eſſe compotem divinæ rationis, ſine quâ nihil ex eo fieri poſſet. *S. Aug. de civit. Dei. lib* 8. *c.* 2.

[n] *Athénée le medecin, que Galien cite ſouvent, eſt différent d'Athénée le grammairien, auteur des Déipnoſophiſtes.*

[o] *Plin. lib.* 31. *c.* 7.

ger que l'eau ; & l'eau dix fois plus légére que la terre.

12. Explication des cinq corps réguliers de Platon.

La Géométrie de Platon [p] prise de Pythagore, désignoit par le cube ou hexaëdre la solidité de la terre ; par le tetraëdre ou la pyramide, la pénétration du feu ; par l'octaëdre ou corps à huit faces réguliéres, la mobilité de l'air ; par l'icosaëdre ou corps à vingt faces réguliéres, la fluidité de l'eau ; par le dodecaëdre formé de douze pentagones, la supréme sphére de l'univers, comme renfermant les quatre éléments, les sept cieux des Planétes, & le firmament. Tel est le mystere des cinq corps réguliers décrits par Platon, mais inventés par Pythagore.

13. Explication des éléments de Descartes.

Les éléments de Descartes ne différent que par la forme plus ou moins déliée de leurs particules imperceptibles. Ainsi le prémier élément ou la matiére subtile, n'est proprement que la raclure la plus mince du froissement des corps qui se meuvent. La matiére du second élément est une matiére un peu plus solide, arrondie, & émoussée par le froissement ; ce sont des petits globes d'une force & d'une activité mitoïenne, entre la matiére du prémier & troisiéme élément. Ce dernier est la matiére la plus solide, qui a le mieux résisté au froissement, & qui a conservé des figures branchuës & irréguliéres, plus propres à former par leur accrochement le volume compact & massif des corps les plus grossiers. Il se fait un continuel changement [q] dans toutes les parties de la matiére, les unes perdant leurs angles, les autres s'unissant & s'accrochant ensemble.

La terre est composée de parties du troisiéme élément, qui sont serrées, & de figure crochuë, ce qui fait la solidité de la terre : leur union néanmoins n'est pas si intime qu'elles ne soient pénétrées par la matiére du prémier & du second élément. L'air est composé de parties du troisiéme élément, mais éloignées les unes des autres, & fort déliées, en sorte qu'elles sont pliées aisément par la matiére du prémier & du second élément, qui y abonde : ce qui fait le mouvement & l'agitation de l'air : l'eau est composée de parties du troisiéme élément, longues, unies, molles & pliantes, de la figure des aiguilles : & la matiére du prémier élément qui s'y mêle, les entretient dans un mouvement continuel, qui fait que n'étant pas propres à s'accrocher les unes aux autres, leur fluidité ne peut être arrêtée que par un corps dur & solide, qui les empêche de se répandre. L'eau de la mer outre ces parties molles & pliantes, en a de roides & inflexibles qui font le sel ; & ces eaux étant filtrées par des sables s'y dessalent, parceque leurs parties roides y sont brisées.

M. Boërhaave [r] soutient au contraire que les particules de l'eau sont aussi inflexibles, & aussi dures que le diamant ; ce qui paroît s'accorder avec

[p] Σχήματα πέντε Πλάτωνος, ἃ Πυθαγόρας σοφὸς εὗρε.
Πυθαγόρας σοφὸς εὗρε, Πλάτων δ' ἀρίδηλ' ἐδίδαξεν,
Εὐκλείδης ἐπὶ τοῖσι κλέος περικαλλὲς ἔτευξεν.

[q] *Descart. tr de la lumiére*, c. 6.

[r] Hermannus Boërhaave, in elementis chimiæ. *Journal des sçavants Avril* 1732

les effets ſurprenants qu'elle produit, lorſqu'elle dilate les pores du bois, puiſque les tailleurs de meules de moulins n'ont pas de meilleur moïen pour ſéparer une meule d'avec le roc, après l'avoir taillée, que d'enfoncer des chevilles de bois dans des trous horizontaux, qu'ils font entre la meule & le roc, puis de mouiller ces chevilles, car alors l'humidité qui les pénétre, les fait enfler de maniére, qu'en peu de tems la meule ſe trouve ſéparée.

14. Analogie de l'air & de l'eau.

L'air a une parfaite analogie avec l'eau; l'athmoſphére de l'air, qui environne le globe de la terre, eſt comme un grand fleuve, dans lequel les hommes & tous les animaux terreſtres, ou aëriens vivent à leur maniére comme les poiſſons dans l'eau. Les parties de l'air s'uniſſent & ſe déſuniſſent avec autant de facilité que celles de l'eau; l'air comme l'eau eſt ſuſceptible du chaud & du froid; de même il s'empreigne aiſément des odeurs bonnes & mauvaiſes, il coule & s'inſinue comme l'eau, dès-qu'il trouve le moindre paſſage; & je ne doute pas qu'il ne puiſſe être revêtu, & teint de toute ſorte de couleurs, comme on en fait quelquefois prendre à l'eau.

15. Deux principales opinions ſur le feu.

Il y a deux principales opinions ſur la nature du feu; la prémiére qu'il n'eſt que le mouvement rapide de toute ſorte de matiére. Il eſt important d'obſerver ici que le prémier élément de Deſcartes eſt trop ſubtil, pour que ſon mouvement ſeul puiſſe donner quelque conſiſtance au feu, que cet élément ſeul ne peut s'enflammer, ni ſe ſervir de nourriture à lui-même: lorſque le ſecond élément s'inſinue dans les interſtices d'un corps ſolide, conjointement avec le prémier, il en tempére l'extrême ardeur, & il empêche que ce corps ſolide ne ſoit enflammé; mais lorſque les pores d'un corps ſolide ſont diſpoſés de façon, que la matiére du prémier élément eſt ſeule mêlée avec les parties groſſiéres du troiſiéme élément, qu'elle y domine par une agitation aſſez forte, pour communiquer ſon mouvement aux parties plus compactes, & que les globules du ſecond élément, ou n'y ſont pas admis, ou n'y peuvent réſiſter à la force de la matiére ſubtile, alors ce corps brûle juſqu'à ce que le mouvement de la matiére ſubtile ait diviſé toutes ſes parties.

La ſeconde opinion eſt que le feu eſt un fluide particulier, qu'il s'attache à pluſieurs corps, & fournit même quelque choſe à leur compoſition: qu'il conſerve toûjours ſa propre eſſence & ſa figure, ne ceſſant jamais d'être feu, quoiqu'il ne brûle pas toûjours. Cette ſeconde opinion eſt contraire à l'hypothéſe du plus grand nombre des philoſophes, qui regardent toute ſorte de matiére comme propre à recevoir toute ſorte de figures; en ſorte que touts les éléments ſont converſibles l'un dans l'autre, par le changement de la configuration des parties, & la différence du mouvement.

Le pére Caſtel, dans ſon traité de Phyſique, a ſoutenu que le feu eſt le plus peſant de touts les corps.

16. Opinion ſinguliere d'Iſac Voſſius ſur le feu.

Iſac Voſſius [s] ne conſidére le feu que comme l'effet de la preſſion, & il ne le met pas au rang des corps.

[s] Ignis naſcitur ſolâ compreſſione vel attritione. *Iſac, Voſſ. de naturâ & proprietatibus lucis, c.* 1. Ignis non eſt corpus. *c.* 2.

Le feu dont nous nous ſervons ſe trouve dans touts les êtres, il eſt dans les pierres, puiſque d'un coup d'acier on l'en fait ſortir; dans la terre qui fume en la fouillant, & qui par pluſieurs ouvertures exhale des flammes; dans l'eau, puiſqu'il échauffe, & fait bouillir des fontaines ſoulfrées, & certaines eaux minerales; dans l'air que nous voïons ſouvent cauſer des incendies par ſa ſeule chaleur.

17. Opinion d'Agrippa de l'effet du feu ſur les eſprits.

Agrippa [1] prétend que le feu céleſte chaſſe les eſprits ténébreux, ce qui fait que le nôtre aïant la reſſemblance de cette lumiére ſupérieure participe à cette vertu, & comme les eſprits de ténébres ſont plus forts dans les ténébres, ainſi les bons eſprits, les anges de lumiére deviennent plus forts par la lumiére, non-ſeulement céleſte, mais encore de ce feu terreſtre & inférieur. Et c'eſt pour cette raiſon, que les prémiers auteurs des Religions & des cérémonies, ont ordonné d'alumer des cierges, que les ſacrifices étoient offerts par le feu, & que cet élément étoit gardé religieuſement dans les temples.

18. Explication d'Ariſtote des 4. qualités élémentaires primitives.

Ariſtote poſe quatre qualités élémentaires primitives; La chaleur, la froideur, l'humidité & la ſéchereſſe: & il diſtribuë en cette ſorte ces qualités aux quatre éléments. Il donne au feu la chaleur & la ſéchereſſe, à l'air la chaleur & l'humidité; à l'eau, la froideur & l'humidité; à la terre, la froideur & la ſéchereſſe. Il fait la chaleur & la froideur, des qualités actives, & la ſéchereſſe & l'humidité des qualités paſſives.

19. Défauts des définitions

Il définit la chaleur, ce qui aſſemble les choſes de même genre; & la froideur, ce qui aſſemble toutes choſes, ſoit de même genre, ſoit de genre différent; l'humide, ce qui ne ſe contient pas facilement dans ſes propres bornes, mais dans des bornes étrangéres; & le ſec, ce qui ſe contient facilement dans ſes propres bornes, & ne s'accommode pas facilement aux bornes des corps, qui l'environnent. Ces définitions n'ont ni juſteſſe, ni utilité: le feu n'aſſemble point les parties de l'eau, il les diſſipe plûtôt en vapeurs. L'expérience nous apprend encore que le feu, au lieu d'aſſembler les corps ſolides ou fluides de même nature, les réſout au contraire & les ſépare: & s'il y en a quelques-uns dont il ne puiſſe pas diviſer les parties, ce n'eſt pas qu'elles ſoient de même nature, mais c'eſt qu'elles ſont trop groſſes & trop ſolides, pour être enlevées par le mouvement des particules du feu, & trop compactes pour être pénétrées par l'agitation de ces mêmes particules du feu.

données par Ariſtote des qualités primitives.

Cette définition, loin de conduire à la découverte de quelque vérité phyſique, ne méne qu'à des conſéquences abſurdes, & en la ſuivant, on doit conclure qu'un avare eſt chaud, parce qu'il aſſemble des louis d'or. La définition du froid n'eſt pas meilleure: ſi le froid aſſemble les choſes de même genre ou de genre différent, il a donc à l'égard des prémiéres la même eſſence, & la même propriété que le feu.

Quelles ſont les choſes de genre différent que le froid aſſemble? Mettez enſemble l'échantillon d'une étoffe, par exemple, & un baton, le froid quelque grand qu'il ſoit ne les aſſemblera jamais. Cet aſſemblage ne pour-

[1] *Agripp. philoſ. occult. lib. 1. c. 5.*

roit ſe faire que par le mouvement, d'où il ſuivroit que l'augmentation du froid, ſeroit une plus grande agitation des parties, par où l'eſſence & la propriété du froid ſeroit la même que celle du chaud.

Suivant la Phyſique nouvelle, la chaleur corrompt les corps en diviſant & ſéparant leurs particules: par une raiſon contraire, le froid les conſerve en maintenant leur union, & diminuant beaucoup leur mouvement. La glace eſt produite par un extrême ralentiſſement de l'agitation. Les eſprits de ſel & de nitre contribuent beaucoup à glacer les liqueurs, parce que ces ſels entrent dans leurs pores comme autant de petits coins, ferment le paſſage à la plus grande partie de la matiére ſubtile, qui les mettoit en mouvement, durciſſent & changent en glace les parties dénuées de preſque toute leur agitation, à peu près comme le ſel commun fixe, & durcit les chairs qu'il pénétre. C'eſt par cette raiſon que la glace, le ſel, le nitre, l'alun mis autour des vaſes qui contiennent les liqueurs, & s'y inſinuant au travers de ces vaſes, glacent les liqueurs au fort même de l'été. Un grand froid glace auſſi les liqueurs ſpiritueuſes [*a*] comme le vin: les eſprits des liqueurs ou leurs parties très déliées & très agitées cédent aux parties roides & directes de l'air, qui percent & rempliſſent les pores, & y arrêtent le mouvement. Alors les parties ſpiritueuſes s'évaporent ou changent de figure & de mouvement, abſorbées elles mêmes par l'engourdiſſement; ou elles conſervent par leur union la force & le mouvement qui leur reſtent: ce qui fait qu'une bouteille de vin étant gelée, ſi l'on caſſe la bouteille & la glace, on trouve tout l'eſprit de vin concentré au milieu, qui n'eſt point gelé & qui prend feu aiſément.

Dans la grande chaleur l'agitation des particules dilate & étend les corps les plus maſſifs & les plus durs; ils ſe reſſerrent dans le froid par un effet contraire. Le vent du Nord eſt froid, parce qu'il a une agitation directe & non en tout ſens. On ſouffle le chaud, & le froid, preſque dans le même inſtant en donnant à l'air deux mouvements différents. Celui qui ſort rapidement par une petite iſſuë, que lui laiſſent les lévres ſerrées, eſt froid, parce que l'agitation de ſes parties inſenſibles eſt directe, & non pas en tout ſens. Le même air eſt chaud, quand il ſort lentement de la bouche toute ouverte. Reprenons la Phyſique Peripatéticienne.

Ariſtote par ſes définitions du ſec & de l'humide n'en explique pas mieux la nature que celle du chaud & du froid; ſuivant ces définitions, le feu n'eſt point ſec; & rien n'eſt ſi humide que la flamme, & l'or ou le plomb fondu, car ces corps s'accommodent facilement aux bornes de ceux qui les environnent.

Ariſtote n'eſt pas plus heureux dans la diſtribution qu'il fait de ces quatre qualités: l'air auquel il attribuë la chaleur, aſſemble les parties du

---

[*a*] Nudaque conſiſtunt formam ſervantia teſtæ
Vina, nec hauſta meri, ſed data fruſta bibunt. *Ovid. triſt. l. 1.*

plomb fondu avec celles de tout autre métal, ce qui eſt un effet oppoſé à la définition de la chaleur, & qui convient au contraire à la froideur. L'air ſéche des linges étendus, malgré la qualité d'humide qu'Ariſtote lui donne. La nature nous offre à toute heure des effets entiérement contraires aux qualités qu'il aſſigne aux autres éléments.

20. Epreuve de la bonté des définitions.

Rien n'eſt plus utile pour éprouver la bonté d'une définition, que de la mettre à la place du terme défini. Faiſons une application de cette regle. Ariſtote[x] appelle la faim un déſir du chaud & du ſec, & la ſoif un déſir du froid & de l'humide. La faim, ſuivant ces définitions, eſt donc le déſir de ce qui aſſemble les choſes de même nature, & de ce qui ſe tient facilement dans ſes propres bornes & mal aiſément dans les bornes étrangéres; & la ſoif eſt le déſir de ce qui aſſemble les choſes de même & de différente nature, & de ce qui ne ſe pouvant contenir facilement dans ſes propres bornes, s'accommode aiſément à des bornes étrangéres.

21. Ce que la nouvelle Phyſique entend par les qualités primitives.

La nouvelle Phyſique rejette toutes ces qualités élémentaires, elle n'admet dans les corps ni chaleur, ni froideur, ni ſéchereſſe, ni humidité; mais une différence de configuration & de mouvement, à l'occaſion de laquelle l'ame a des ſenſations différentes.

Cette hippothéſe réduit à des bornes raiſonnables, l'application de l'axiome trop général des Peripatéticiens, qui ſoutenoient qu'une choſe ne peut pas donner ce qu'elle n'a pas; d'où il s'enſuivroit, diſent les modernes, qu'une épée ne pourroit pas cauſer de la douleur ou qu'elle en auroit dans elle-même.

22. Explication des ſenſations de l'ame ſuivant les modernes.

Non ſeulement notre ame peut avoir en même temps deux ſenſations différentes, mais ces deux ſenſations différentes peuvent être excitées en elle par le même objet extérieur, agiſſant en même temps ſur nos ſens. Trempons une main dans de l'eau fort chaude, & manions de la neige de l'autre main, puis plongeons les deux mains dans une eau tiéde, nous la trouverons chaude, & froide en même temps, & elle cauſera dans l'ame deux ſentiments divers. Il en eſt de même de tous les autres ſens; l'odeur & la couleur que nous rapportons à la trompette, la douceur que nous plaçons dans le miel, ne ſont autre choſe que les différentes modifications de notre ame, au ſujet du rapport qui lui eſt fait par les organes des ſens.

23. Définition de la douleur.

C'eſt ainſi que la douleur eſt un ſentiment de triſteſſe plus ou moins violent qui affecte l'ame, lorſqu'elle apprend le déſordre, qui arrive dans quelque partie du corps, auquel elle eſt fortement attachée d'inclination, & à la conſervation duquel elle s'intéreſſe vivement. La douleur eſt nommée triſteſſe de l'ame, faute d'avoir un terme plus juſte pour exprimer cette ſenſation. La différence de la triſteſſe & de la douleur eſt aiſément apperçûe; une forte douleur peut être accompagnée d'une médiocre triſteſſe ou même de joie, ſi celui qui ſouffre fait réflexion que ſa douleur eſt paſſagére & ſans danger, ou qu'elle le conduit à quelque grand bien. La douleur ſeroit donc mieux définie par le mot générique de paſſion de l'ame, à la nouvelle de quel-

[x] *Ariſtot. de animâ lib. 2. c. 3.*

que déſordre, qui ſurvient dans le corps.

24. De quelle maniére l'ame reçoit les ſenſations.

Or ces nouvelles ſont portées à l'ame par une traînée d'eſprits animaux, qui s'étendent depuis le cerveau juſqu'à toutes les parties de la ſurface du corps, en ſorte que l'impulſion de tout corps étranger repouſſe ces eſprits animaux vers le cerveau, & par ce mouvement l'ame eſt avertie de tout ce qui ſe paſſe. Auſſi voyons-nous que tout ce qui peut faire diverſion à ce mouvement d'eſprits animaux, diminuë ou anéantit la ſenſation de l'ame. Quand on a reçu quelque coup, le moien le plus prompt pour diminuer la douleur, c'eſt de frotter la partie qui l'a reçû, & d'y introduire par-là un nouveau mouvement, qui combatte celui que le coup a porté en quelque maniére dans l'ame, laquelle ne peut ſe prêter à ce nouveau mouvement, ſans ſe diſtraire d'autant de celui, qui excitoit en elle le ſentiment de douleur.

C'eſt par la même raiſon, qu'étant fortement en colére ou dans la chaleur d'un combat, on reçoit ſouvent ſans s'en appercevoir un ou pluſieurs coups d'épée, qui n'auroient pas manqué de ſe faire bien ſentir ſi l'on eût été de ſens froid, & qui redeviennent auſſi très ſenſibles, lorſqu'au ſortir du combat, ou bien l'agitation du ſang que la colere cauſoit étant appaiſée, on rentre dans une ſituation tranquille. Du même principe naiſſent les mépriſes de l'ame cauſées par l'habitude, en ſorte que l'ame rapporte quelquefois la douleur à des parties ſéparées du corps, & que l'on ſent du mal à des membres que l'on n'a plus.

25. Les eſprits animaux niés par quelques Anatomiſtes.

Il y a néanmoins des Anatomiſtes qui ne croient pas plus aux eſprits animaux qu'aux lutins, & qui ſe moquent de toute cette explication, répandant par tout le corps la ſenſibilité, & pour ainſi dire, la préſence immédiate de l'ame.

26. Belles penſées d'Ariſtote ſur la Phiſique.

Les livres de Phiſique d'Ariſtote renferment quelques belles penſées ſur la nature: qu'elle n'agit point au hazard & ſans une fin certaine; qu'elle eſt uniforme & conſtante dans ſa conduite, ne faiſant rien d'inutile, & agiſſant toujours par les voies les plus ſimples & les plus courtes; que quoique la nature agiſſe toujours d'une maniére uniforme en ce qui regarde l'eſpéce, elle ſe plaît néanmoins à répandre dans ſes productions une diverſité qui prévient la confuſion, & qui remplit l'univers d'une infinité d'ornements.

27. Sentimens partagés ſur la diviſibilité à l'infini.

L'étenduë, ſuivant Ariſtote, eſt une propriété de la matiére. Il la définit une quantité continuë & permanente. Elle eſt une quantité continuë, parceque toutes ſes parties ſont unies l'une à l'autre, à la différence des nombres qui ſont une quantité diſcréte, dont les parties ſont ſéparées. Elle eſt une quantité permanente, parceque toutes ſes parties ſont & exiſtent à la fois à la différence du temps, qui eſt une quantité continuë, mais ſucceſſive.

La propriété de l'étenduë eſt d'être diviſible à l'infini; car on ne peut concevoir aucune portion d'étenduë quelque petite qu'elle ſoit, qui ne ſoit compoſée de longueur, largeur, & profondeur. La plus mince partie quelque diviſée qu'elle ſoit, étant poſée ſur un corps tel qu'on voudra, touchera toujours ce corps par l'une de ſes ſuperficies, & ne le touchera pas par l'autre. Si l'atome n'a point de parties, il n'a point d'extenſion, & s'il n'a aucune extenſion, il eſt impoſſible que l'union des atomes forme la moindre étenduë. Si un atome

ſe

ſe meut, il occupe un lieu, & s'il occupe un lieu, il a néceſſairement des parties qui le rempliſſent. Enfin ſi les atomes ont une figure, il faut qu'ils aïent des parties, puiſque la figure n'eſt que l'arrangement des parties de la matiére. Or l'on ne peut nier que chaque atome n'ait ſa figure, puiſque c'eſt par le moïen de ces figures qu'ils s'en chaſſent les uns dans les autres, pour former les corps viſibles.

Les philoſophes qui nient la diviſibilité à l'infini, admettent des corpuſcules ſimples, qu'ils appellent atomes [y] ou indiviſibles, ſoutenant que l'opinion contraire détruit les axiomes les plus certains & l'évidence même : que le tout n'eſt pas plus grand que ſa partie, ſi toute portion de matiére eſt diviſible à l'infini; que le globe de la terre & un grain de ſable ſont égaux; que le fini & l'infini ſont une même choſe, & que toutes les notions naturelles ſont renverſées.

Les prémiers ne demeurent pas ſans replique, & ils répondent qu'il faut diſtinguer ce qui eſt infini actuellement, d'avec ce qui eſt infini en puiſſance : que les mêmes notions de grandeur & de petiteſſe ſubſiſtent; qu'à la verité des deux choſes infinies, l'une ne peut pas être plus infinie que l'autre [z], mais que l'une peut être plus grande que l'autre, & que leurs parties diviſées à l'infini conſerveront toujours la même proportion de grandeur entr'elles.

Cette ſolution eſt combattuë par leurs adverſaires, qui traitent de ſophiſmes deſtitué de toute ſignification raiſonnable, de dire que les parties de la matiére ne ſont pas diviſées actuellement, mais en puiſſance. Ils demandent ſi ces parties ſont en nombre déterminé ou non? Si elles ſont en nombre déterminé, elles ne ſont pas inépuiſables, & elles ne pourront ſuffire à une diviſion à l'infini; ſi elles ſont en nombre infini, c'eſt être infinies actuellement & non en puiſſance. Dire pour éluder la difficulté que ces parties ne ſont ni finies ni infinies, mais indéfinies; c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'un nombre n'eſt ni pair ni impair. Il faut donc néceſſairement avouer, & c'eſt une conſéquence auſſi inevitable qu'elle eſt abſurde, que ſi la matiére eſt diviſible à l'infini, le tout n'eſt pas plus grand que ſa partie; que les verités primitives ſont détruites; que toutes choſes ſont égales dans la nature, & que ce ſentiment y introduit une confuſion générale.

Ceux qui ſoutiennent la diviſibilité à l'infini, prétendent parer toutes ces conſéquences, en inſiſtant ſur la différence claire & ſenſible, qui ſe trouve entre ce qui eſt diviſible & ce qui eſt actuellement diviſé; & en oppoſant toujours cette ſolution, que ſi l'infini n'admet pas une quantité plus ou moins grande des parties, rien n'empêche que des parties diviſibles à l'infini ne conſervent entr'elles, avant & après la diviſion, les mêmes relations & les mêmes différences de grandeurs qu'on y ſuppoſe.

Cette idée d'infinis plus grands les uns que les autres, eſt devenuë aujourd'hui familiére par la Géométrie de l'infini. Le parallélogramme circonſcript à l'eſpace aſymptotique hyperbolique [a], c'eſt à dire, le parallélogramme, dont un dés côtés ſera la

[y] *Atome eſt un mot dérivé du Grec, qui ſignifie indiviſible.*

[z] Non dantur magis infinita, ſed majora infinita.

[a] *M. de Fontenelle, préf. des élém. de la géom. de l'infini.*

prémiére & plus grande ordonnée de l'hyperbole, & l'autre l'aſymptote ou axe infini, ſera viſiblement plus grand, & beaucoup plus grand que l'eſpace aſymptotique. Voilà donc un infini plus grand qu'un autre: & cet infini je le puis doubler, tripler &c. en concevant la prémiére ordonnée de l'hyperbole 2. fois, 3. fois &c. plus grande : les infinis peuvent donc avoir entr'eux touts les rapports des nombres.

M. de Fontenelle diſtingue l'infini Géométrique & l'infini Métaphyſique: il définit le prémier une grandeur plus grande que toute grandeur finie, mais non pas plus grande que toute grandeur. Cette définition permet qu'il y ait des infinis les uns plus petits, les autres plus grands. L'infini Métaphyſique conſideré comme une grandeur ſans borne en tout ſens, ne peut s'appliquer ni aux nombres ni à l'étenduë ; il y devient un pur être de raiſon, dont la fauſſe idée ne ſert qu'à nous troubler & à nous égarer.

Thalés, Pythagore, Ariſtote, Chryſippe, Deſcartes ſe ſont déclarés pour la diviſibilité à l'infini; Leucippe, Empédocle, Démocrite, Epicure, Gaſſendi, ont ſoutenu les atomes. L'un & l'autre parti ſe vante d'avoir pour ſoi la force de la démonſtration, & la lumiére de l'évidence.

28. La Phyſique humilie l'eſprit.

Toute la Phyſique eſt remplie de queſtions, qui ne ſont propres qu'à humilier l'eſprit, en lui faiſant avouer que plus il prétend raiſonner ſur des ſujets de pure curioſité, plus il s'embaraſſe dans des difficultés inſurmontables.

29. Queſtion du vuide fort débatuë.

La queſtion du vuide n'a pas moins partagé les philoſophes. Les uns ont ſoutenu le vuide impoſſible, puiſqu'aucun eſpace n'eſt ſans étenduë, & que ſans une étenduë réelle les prétendus intervalles de l'eſpace vuide ne peuvent ſubſiſter, n'étant ſéparés de rien ; que s'il n'y avoit point d'étenduë, les parties de l'eſpace vuide ſe toucheroient ; que l'étenduë & la matiére ſont une même choſe, puiſqu'il faut que tout eſpace ſoit corporel pour être meſurable, & que comme on ne peut concevoir la matiére ſans étenduë, il eſt auſſi impoſſible de concevoir l'étenduë ſans matiére.

Les autres établiſſent la néceſſité du vuide hors du monde & dans le monde; hors du monde, ſans quoi il ſeroit infini : dans le monde, ſans quoi il ne pourroit y avoir de mouvement. Ils définiſſent le vuide une étenduë corporelle & pénétrable, qui ſe conçoit négativement comme le rien & les ténébres. Ils ſoutiennent que ſans le vuide il n'y a aucun lieu dans l'univers: car le lieu qui eſt l'eſpace occupé par un corps eſt immobile, & ne ſuit point le corps qui le quitte; ce qui prouve que l'eſpace vuide exiſtoit avant le corps, qu'il exiſte indépendamment du corps, & qu'ainſi il y a une étenduë incorporelle que l'on conçoit meſurable par une ligne imaginaire, qui en fait le diamétre.

Le lieu étant l'eſpace que la choſe occupe, il ne peut être réel & corporel ; c'eſt le vuide qui ſe rencontre par tout dans la nature, & ſans lequel elle ne pourroit ſubſiſter. Car il ſeroit inſoutenable de dire avec Ariſtote ; que le lieu eſt la ſurface dont la choſe eſt environnée, parceque le lieu aïant inconteſtablement la même meſure, que le corps qui le remplit, il ne peut pas être hors la ſuperficie de ce corps: & lorſqu'on demande aux ſectateurs d'Ariſtote quel eſt, ſuivant leurs principes, le lieu du dernier ciel qui n'eſt environné de rien, il faut qu'ils tombent dans l'abſurdité de répondre, que le dernier ciel n'eſt en aucun lieu, que ce qui exiſte n'exiſte

nulle part; ce qui eſt du dernier ridicule.

Le lieu ne peut pas être non plus la ſuperficie même du corps qui le remplit; car il s'enſuivroit que le corps changeant de place emporteroit le lieu avec lui. La vûë des corps remplit notre imagination de l'image d'une étenduë corporelle: par-tout où notre imagination ſe tranſporte, cette image l'accompagne; mais cette étenduë corporelle doit s'évanouir aux yeux de la raiſon. Portons notre imagination au-delà du terme de la création du monde, notre imagination s'y repréſentera toujours de l'étenduë; il ne s'enſuit pas cependant que la matiére ſoit éternelle; ce qu'aucun philoſophe Chrétien ne peut ſoutenir.

» Quelque création [*b*] ou quelque » deſtruction qu'on ſuppoſe, on conçoit » toujours très diſtinctement de l'éten- » duë ou de l'eſpace, qui a été, qui eſt, » & qui ſera toujours, & qui ne peut » pas ne point être. Or être néceſſaire, » être éternel, & avoir toujours été, ſont » des attributs qui conſtamment ne con- » viennent point à la matiére. Voilà donc » encore les deux partis armés de démon- » ſtrations, & qui prétendent combattre » ſous les enſeignes de l'évidence.

Chryſippe compoſa un traité pour prouver qu'il n'y a point de vuide dans la nature; Hermés Triſmégiſte, Thalés, Empédocle, Zénon, & touts les Stoïciens, Deſcartes, & le plus grand nombre des modernes ont ſoutenu l'impoſſibilité du vuide: Leucippe, Démocrite, Xénophane, Epicure, Métrodore, Lucrece [*c*], Gaſſendi dans le dernier ſiécle, & tout récemment Newton, ont ſoutenu la néceſſité du vuide.

Ariſtote [*d*] rejettoit le vuide, mais avec une exception, diſant qu'il falloit qu'il y eût hors du monde aſſez de vuide pour que le ciel, qui eſt de nature de feu pût reſpirer. Ariſtote [*e*] avoit puiſé cette opinion dans la philoſophie de Pythagore. Les philoſophes qui ont admis le vuide, mêloient enſemble le plein & le vuide, mais Newton a ſoutenu en dernier lieu, que les eſpaces céleſtes étoient entiérement vuides de toute matiére; ſentiment qu'il ne propoſe pas, comme une hypothéſe, mais [*f*] qu'il veut faire paſſer pour une verité inconteſtable. Cette matiére ſubtile que les Cartéſiens font le principe de toute fécondité, & le lien néceſſaire à la communication de touts les mouvements, Newton l'a regardée comme propre à cauſer, ſi elle exiſtoit, un engourdiſſement général dans la nature. Les anciens & les modernes ne ſont pas plus oppoſés dans leurs ſentiments, que les modernes le ſont entr'eux.

3°. Contrariétés des Phyſiciens ſur les eſſences ou propriétés.

Deſcartes a confondu & a identifié, pour ainſi dire, la propriété avec la ſubſtance: c'eſt ainſi qu'il enſeigne que la matiére & l'étenduë ſont une même choſe, ce qu'il affirme pareillement de l'eſprit, & de la penſée: au lieu que

[*b*] *Le P. Daniel dans le voïage du monde de Deſcartes, part. 4. p. 512.*

[*c*] Eſt igitur nimirum quod ratione ſagaci
Quærimus, admixtum rebus quod inane vocamus. *Lucret.*

[*d*] *Ariſtot. ap. Plutarch. de placit. philoſophor. lib. 1. c. 18.*

[*e*] *Stob. eclog. Phyſic. c. 22.*

[*f*] Omnino neceſſe eſt ut ſpatia cœleſtia omni materiâ ſint vacua. *Newton. optic. p. 313.*

prémiére & plus grande ordonnée de l'hyperbole, & l'autre l'aſymptote ou axe infini, ſera viſiblement plus grand, & beaucoup plus grand que l'eſpace aſymptotique. Violà donc un infini plus grand qu'un autre: & cet infini je le puis doubler, tripler &c. en concevant la prémiére ordonnée de l'hyperbole 2. fois, 3. fois &c. plus grande : les infinis peuvent donc avoir entr'eux touts les rapports des nombres.

M. de Fontenelle diſtingue l'infini Géométrique & l'infini Métaphyſique : il définit le prémier une grandeur plus grande que toute grandeur finie, mais non pas plus grande qu'une autre grandeur. Cette définition fait voir qu'il admet des infinis les uns plus grands que les autres, ce qui ſont autres plus grands, ce qui eſt phyſique conſiſte ſans bornes, ce qui eſt plus grand, il y a [illegible] d[illegible]

[illegible] plus du reſſort de nos ſens [illegible] mouvement. Il n'y a aucun [illegible] n'exerce ſes facultés par les [illegible] qu'il en reçoit : & cependant [illegible] bizarrerie d'opinions à ce [illegible] Les Sceptiques doutent, s'il y a du mouvement, & en cas qu'il y en ait, ſi touts les corps ſont en mouvement, ou ſi les uns ſont en mouvement, & les autres en repos. Parménide, Meliſſus, & tous les philoſophes, appellés Stationaires, ont nié le mouvement. Zénon d'Elée prétendoit démontrer l'impoſſibilité du mouvement par l'argument, auquel il avoit donné le nom d'Achille pour exprimer ſa force invicible. L'argument rouloit ſur ce principe: que tout eſpace étant une étenduë de matiére diviſible à l'infini, jamais Achille ou le cheval d'Adraſte, ne pourroient, malgré toute leur vîteſſe, attraper à la courſe la plus tardive tortuë. Il ſuppoſoit Achille, & que s'il n'y avoit [illegible] parties de l'eſpace [illegible] roient ; que [illegible] ſont une [illegible] que tou[illegible] meſur[illegible] cor[illegible] [illegible]

ôté, ille de le mar- au, pen- ıru les cent ait quelque ne d'un pas; chille mettra à ortuë aura néceſ- quelque eſpace, : & tandis qu'A- pouce, la tortuë au- ligne : & ainſi la tor- mouvement continuel, toujours un peu en même s qu'Achille parcourra l'eſpace dont elle vient de le devancer, elle le devancera toujours.

Diogéne ne ſçut point de meilleure ſolution [g] que de ſe lever de ſon ſiége & de marcher en préſence des Sophiſtes. Si l'on veut une ſolution de raiſonnement, elle eſt aiſée en ſuppoſant que tout mouvement eſt mêlé d'intervalles de repos, & que le mouvement de la tortuë, étant interrompu par beaucoup plus d'intervalles de repos que le mouvement d'Achille, il ne faut pas s'étonner, ſi Achille avançant par des intervalles beaucoup plus fréquents de mouvement, atteint & devance la tortuë, tandis qu'elle eſt dans des intervalles de repos.

33. Solution par l'expérience.

34. Solution de raiſonnement.

Sextus Empiricus a auſſi combattu de toutes ſes forces contre le mouvement [h]. Voici quelles étoient ſes objections. Les dogmatiques ſoutiennent „ que la matiére eſt diviſible à l'infini, „ toute étenduë ou tout eſpace eſt donc „ diviſible à l'infini. Il eſt donc impoſ- „ ſible que la plus grande viteſſe par- „ coure le moindre eſpace ; car parcou-

35. Autres objections de Sextus Empiricus.

[g] Πρὸς τὸν ἐπιόντα, ὅτι κίνησις οὐκ ἔστιν, ἀναστὰς περιεπάτει. *Diog. Laërt in Diog. Cny.*

[h] *Sext. Empiric. Pyrrhon. hipotyp. lib. 3. c. 8.*

moindre eſpace ce ſeroit par-
n eſpace infini, ou arriver à
l'infini. Si l'on dit que le
arcourt pas les parties de
ſivement, mais qu'il en
rs à la fois, ces parties
vent être parcouruës
éfinies, la tortuë
le la terre en un
ſoutiennent la
prétendent é-
rtie de l'eſ-
n même
nconnuë,
ouer qu'aucune
ce diviſible à l'infini ne
parcouruë en même temps.
Car qu'ils la ſuppoſent limitée, telle
» qu'ils voudront; s'ils diſent, que la
» quantité qu'ils auront ſuppoſée ne
» peut plus recevoir d'augmentation,
» ils avancent une choſe téméraire &
» contradictoire, puiſqu'ils limitent com-
» me connuë cette même quantité qu'ils
» diſent inconnuë: & d'ailleurs, ſi les
» parties de l'eſpace qui peuvent être
» parcourues en même temps ſont li-
» mitées, toutes les viteſſes ſont égales.
» S'ils avouent que la quantité qu'ils
» auront ſuppoſée eſt ſuſceptible d'au-
» gmentation, il ſera donc permis, ſui-
» vant leur propre ſentiment, d'y faire
» de nouvelles augmentations à l'infini,
» en ſorte que la plus grande lenteur
» deviendra une viteſſe infinie.

Il eſt aiſé de connoître la fauſſeté de ces ſophiſmes. Les parties diviſibles à l'infini ne doivent pas être regardées, comme diviſées actuellement. On peut ſuppoſer que pluſieurs parties de l'eſpace ſont parcouruës en même temps, ſans prétendre en fixer le nombre qui n'eſt pas connu. Ce nombre varie ſuivant la différence des viteſſes.

Le Philoſophe Diodore avoit impatienté le médecin Hérophile par ſes ſophiſmes, en lui ſoutenant qu'il ne pouvoit y avoir de mouvement. Si quelque corps ſe meut, diſoit Diodore, il ſe meut dans le lieu où il eſt, ou dans le lieu où il n'eſt pas. Il ne ſe meut pas dans le lieu où il eſt; car tant qu'il eſt dans le même lieu, il eſt en repos, & l'idée du repos exclud le mouvement: il ne ſe meut pas auſſi dans le lieu où il n'eſt pas, car un corps ne peut être affecté d'une maniére active ni paſſive, dans le lieu où il n'eſt pas, donc rien ne ſe meut. Diodore s'étant diſloqué un bras s'adreſſa à Hérophile, pour qu'il lui remit l'os dans ſa ſituation naturelle. Mais Hérophile lui ſoutint que ce qu'il lui racontoit étoit impoſſible. Ou l'os de votre bras, lui dit-il, s'eſt remué dans le lieu où il étoit, où dans le lieu où il n'étoit pas. Il ne peut s'être remué ni dans l'un ni dans l'autre, donc il ne s'eſt point remué, donc il n'eſt point diſloqué. Il fallut que Diodore le ſupliât de laiſſer la Phiſique & les ſophiſmes, & de le traiter ſuivant les régles de la médecine. 36. Repentir de Diodore.

En même temps que les Philoſophes ſtationnaires nioient le mouvement, pluſieurs autres, comme Héraclite & Diogéne, dont le ſentiment a été ſuivi par beaucoup de modernes, ont nié le repos, ſoutenant que tout eſt en mouvement dans la nature; que les parties des corps mêmes qui nous paroiſſent les plus compactes, comme l'or & le marbre, ſont dans un mouvement continuel, quoique imperceptible à nos ſens. Héraclite [i] comparoit la matiére au cours d'un grand 37. D'autres ont nié le repos.

[i] *Heraclit. ap. Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib. 3. c. 15.*

touts les philosophes qui l'ont précedé, suivis encore à cet égard par le plus grand nombre des modernes, distinguent le sujet de son essence : de maniére que, suivant leur opinion, quoi que la distinction de l'essence ou de la propriété n'ait rien de matériel, elle est cependant très réelle, & se présente très clairement à l'esprit qui conçoit, que la pensée est non pas la substance spirituelle elle-même, mais son action ; que l'etenduë est non pas la matiére, mais ce qui l'accompagne nécessairement ; & que, quoique la pensée ne puisse être sans esprit, ni l'étenduë sans matiére, & réciproquement, il est cependant vrai que la pensée & l'esprit, l'étenduë & la matiére ne sont pas les mêmes choses.

31. Différents sentiments sur le mouvement.

Rien n'est plus du ressort de nos sens que le mouvement. Il n'y a aucun d'eux qui n'exerce ses facultés par les impressions qu'il en reçoit : & cependant quelle bizarrerie d'opinions à ce sujet ! Les Sceptiques doutent, s'il y a du mouvement, & en cas qu'il y en ait, si touts les corps sont en mouvement, ou si les uns sont en mouvement, & les autres en repos. Parménide, Melissus, & tous les philosophes, appellés Stationaires, ont nié le mouvement. Zénon d'Elée prétendoit démontrer l'impossibilité du mouvement par l'argument, auquel il avoit donné le nom d'Achille pour exprimer sa force invicible. L'argument rouloit sur ce principe : que tout espace étant une étenduë de matiére divisible à l'infini, jamais Achille ou le cheval d'Adraste, ne pourroient, malgré toute leur vîtesse, attraper à la course la plus tardive tortuë. Il supposoit Achille, & une tortuë marchant du même côté, & la tortuë plus avancée qu'Achille de cent pas. Si la tortuë & Achille marchent d'un mouvement continu, pendant qu'Achille aura parcouru les cent pas, la tortuë doit avoir fait quelque progrés en avant, comme d'un pas ; pendant le tems qu'Achille mettra à parcourir ce pas, la tortuë aura nécessairement avancé de quelque espace, comme d'un pouce : & tandis qu'Achille parcourra ce pouce, la tortuë aura avancé d'une ligne : & ainsi la tortuë par un mouvement continuel, avançant toujours un peu en même tems qu'Achille parcourra l'espace dont elle vient de le devancer, elle le devancera toujours.

32. Les philosophes Stationnaires nioient le mouvement.

33. Solution par l'expérience.

Diogéne ne sçut point de meilleure solution [g] que de se lever de son siége & de marcher en présence des Sophistes. Si l'on veut une solution de raisonnement, elle est aisée en supposant que tout mouvement est mêlé d'intervalles de repos, & que le mouvement de la tortuë, étant interrompu par beaucoup plus d'intervalles de repos que le mouvement d'Achille, il ne faut pas s'étonner, si Achille avançant par des intervalles beaucoup plus fréquents de mouvement, atteint & devance la tortuë, tandis qu'elle est dans des intervalles de repos.

34. Solution de raisonnement.

35. Autres objections de Sextus Empiricus.

Sextus Empiricus a aussi combattu de toutes ses forces contre le mouvement [h]. Voici quelles étoient ses objections. Les dogmatiques soutiennent „ que la matiére est divisible à l'infini, „ toute étenduë ou tout espace est donc „ divisible à l'infini. Il est donc impossible que la plus grande vitesse parcoure le moindre espace ; car parcou- „

[g] Πρὸς τὸν εἰπόντα, ὅτι κίνσις οὐκ ἔστιν, ἀναστὰς περιεπάτει. *Diog. Laërt in Diog. Cny.*

[h] *Sext. Empiric. Pyrrhon. hipotyp. lib. 3. c. 8.*

» rir le moindre eſpace ce ſeroit parcourir un eſpace infini, ou arriver à une fin de l'infini. Si l'on dit que le cheval ne parcourt pas les parties de l'eſpace ſucceſſivement, mais qu'il en parcourt pluſieurs à la fois, ces parties de l'eſpace qui peuvent être parcouruës à la fois ſont indéfinies, la tortuë pourra faire le tour de la terre en un moment; ſi ceux qui ſoutiennent la réalité du mouvement, prétendent échaper en diſant que cette partie de l'eſpace, qui eſt parcouruë en même temps, eſt limitée, mais inconnuë, ils ſeront obligés d'avouer qu'aucune partie de l'eſpace diviſible à l'infini ne peut être parcouruë en même temps. Car qu'ils la ſuppoſent limitée, telle qu'ils voudront; s'ils diſent, que la quantité qu'ils auront ſuppoſée ne peut plus recevoir d'augmentation, ils avancent une choſe téméraire & contradictoire, puiſqu'ils limitent comme connuë cette même quantité qu'ils diſent inconnuë: & d'ailleurs, ſi les parties de l'eſpace qui peuvent être parcouruës en même temps ſont limitées, toutes les viteſſes ſont égales. S'ils avouent que la quantité qu'ils auront ſuppoſée eſt ſuſceptible d'augmentation, il ſera donc permis, ſuivant leur propre ſentiment, d'y faire de nouvelles augmentations à l'infini, en ſorte que la plus grande lenteur deviendra une viteſſe infinie.

Il eſt aiſé de connoître la fauſſeté de ces ſophiſmes. Les parties diviſibles à l'infini ne doivent pas être regardées, comme diviſées actuellement. On peut ſuppoſer que pluſieurs parties de l'eſpace ſont parcouruës en même temps, ſans prétendre en fixer le nombre qui n'eſt pas connu. Ce nombre varie ſuivant la différence des viteſſes.

36. Repentir de Diodore.

Le Philoſophe Diodore avoit impatienté le médecin Hérophile par ſes ſophiſmes, en lui ſoutenant qu'il ne pouvoit y avoir de mouvement. Si quelque corps ſe meut, diſoit Diodore, il ſe meut dans le lieu où il eſt, ou dans le lieu où il n'eſt pas. Il ne ſe meut pas dans le lieu où il eſt; car tant qu'il eſt dans le même lieu, il eſt en repos, & l'idée du repos exclud le mouvement: il ne ſe meut pas auſſi dans le lieu où il n'eſt pas, car un corps ne peut être affecté d'une maniére active ni paſſive, dans le lieu où il n'eſt pas, donc rien ne ſe meut. Diodore s'étant diſloqué un bras s'adreſſa à Hérophile, pour qu'il lui remit l'os dans ſa ſituation naturelle. Mais Hérophile lui ſoutint que ce qu'il lui racontoit étoit impoſſible. Ou l'os de votre bras, lui dit-il, s'eſt remué dans le lieu où il étoit, où dans le lieu où il n'étoit pas. Il ne peut s'être remué ni dans l'un ni dans l'autre, donc il ne s'eſt point remué, donc il n'eſt point diſloqué. Il fallut que Diodore le ſupplîât de laiſſer la Phiſique & les ſophiſmes, & de le traiter ſuivant les régles de la médecine.

37. D'autres ont nié le repos.

En même temps que les Philoſophes ſtationnaires nioient le mouvement, pluſieurs autres, comme Héraclite & Diogéne, dont le ſentiment a été ſuivi par beaucoup de modernes, ont nié le repos, ſoutenant que tout eſt en mouvement dans la nature, que les parties des corps mêmes qui nous paroiſſent les plus compactes, comme l'or & le marbre, ſont dans un mouvement continuel, quoique imperceptible à nos ſens. Héraclite [i] comparoit la matiére au cours d'un grand

[i] *Heraclit. ap. Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib. 3. c. 15.*

les effets ſurprenants qu'elle produit, lorſqu'elle dilate les pores du bois, puiſque les tailleurs de meules de moulins n'ont pas de meilleur moïen pour ſéparer une meule d'avec le roc, après l'avoir taillée, que d'enfoncer des chevilles de bois dans des trous horizontaux, qu'ils font entre la meule & le roc, puis de mouiller ces chevilles, car alors l'humidité qui les pénétre, les fait enfler de maniére, qu'en peu de tems la meule ſe trouve ſéparée.

14. Analogie de l'air & de l'eau.

L'air a une parfaite analogie avec l'eau; l'athmoſphére de l'air, qui environne le globe de la terre, eſt comme un grand fleuve, dans lequel les hommes & tous les animaux terreſtres, ou aëriens vivent à leur maniére comme les poiſſons dans l'eau. Les parties de l'air s'uniſſent & ſe déſuniſſent avec autant de facilité que celles de l'eau; l'air comme l'eau eſt ſuſceptible du chaud & du froid; de même il s'empreigne aiſément des odeurs bonnes & mauvaiſes, il coule & s'inſinue comme l'eau, dès qu'il trouve le moindre paſſage; & je ne doute pas qu'il ne puiſſe être revêtu, & teint de toute ſorte de couleurs, comme on en fait quelquefois prendre à l'eau.

15. Deux principales opinions ſur le feu.

Il y a deux principales opinions ſur la nature du feu; la prémiére qu'il n'eſt que le mouvement rapide de toute ſorte de matiére. Il eſt important d'obſerver ici que le prémier élément de Deſcartes eſt trop ſubtil, pour que ſon mouvement ſeul puiſſe donner quelque conſiſtance au feu, que cet élément ſeul ne peut s'enflammer, ni ſe ſervir de nourriture à lui-même: lorſque le ſecond élément s'inſinue dans les interſtices d'un corps ſolide, conjointement avec le prémier, il en tempére l'extrême ardeur, & il empêche que ce corps ſolide ne ſoit enflammé; mais lorſque les pores d'un corps ſolide ſont diſpoſés de façon, que la matiére du prémier élément eſt ſeule mêlée avec les parties groſſiéres du troiſiéme élément, qu'elle y domine par une agitation aſſez forte, pour communiquer ſon mouvement aux parties plus compactes, & que les globules du ſecond élément, ou n'y ſont pas admis, ou n'y peuvent réſiſter à la force de la matiére ſubtile, alors ce corps brûle juſqu'à ce que le mouvement de la matiére ſubtile ait diviſé toutes ſes parties.

La ſeconde opinion eſt que le feu eſt un fluide particulier, qu'il s'attache à pluſieurs corps, & fournit même quelque choſe à leur compoſition: qu'il conſerve toûjours ſa propre eſſence & ſa figure, ne ceſſant jamais d'être feu, quoiqu'il ne brûle pas toûjours. Cette ſeconde opinion eſt contraire à l'hypothéſe du plus grand nombre des philoſophes, qui regardent toute ſorte de matiére comme propre à recevoir toute ſorte de figures; en ſorte que tous les éléments ſont converſibles l'un dans l'autre, par le changement de la configuration des parties, & la différence du mouvement.

Le pére Caſtel, dans ſon traité de Phyſique, a ſoutenu que le feu eſt le plus peſant de tous les corps.

16. Opinion ſinguliere d'Iſac Voſſius ſur le feu.

Iſac Voſſius [s] ne conſidére le feu que comme l'effet de la preſſion, & il ne le met pas au rang des corps.

[s] Ignis naſcitur ſolâ compreſſione vel attritione. *Iſac, Voſſ. de naturâ & proprietate lucis, c.* 1. Ignis non eſt corpus. v. 2.

Le feu dont nous nous ſervons ſe trouve dans touts les êtres, il eſt dans les pierres, puiſque d'un coup d'acier on l'en fait ſortir; dans la terre qui fume en la fouillant, & qui par pluſieurs ouvertures exhale des flammes; dans l'eau, puiſqu'il échauffe, & fait bouillir des fontaines ſoulfrées, & certaines eaux minerales; dans l'air que nous voïons ſouvent cauſer des incendies par ſa ſeule chaleur.

17. Opinion d'Agrippa de l'effet du feu ſur les eſprits.

Agrippa [1] prétend que le feu céleſte chaſſe les eſprits ténébreux, ce qui fait que le nôtre aïant la reſſemblance de cette lumiére ſupérieure participe à cette vertu, & comme les eſprits de ténébres ſont plus forts dans les ténébres, ainſi les bons eſprits, les anges de lumiére deviennent plus forts par la lumiére, non-ſeulement céleſte, mais encore de ce feu terreſtre & inférieur. Et c'eſt pour cette raiſon, que les prémiers auteurs des Religions & des cérémonies, ont ordonné d'alumer des cierges, que les ſacrifices étoient offerts par le feu, & que cet élément étoit gardé religieuſement dans les temples.

18. Explication d'Ariſtote des 4. qualités élémentaires primitives.

Ariſtote poſe quatre qualités élémentaires primitives; La chaleur, la froideur, l'humidité & la ſéchereſſe: & il diſtribuë en cette ſorte ces qualités aux quatre éléments. Il donne au feu la chaleur & la ſéchereſſe; à l'air la chaleur & l'humidité; à l'eau, la froideur & l'humidité; à la terre, la froideur & la ſéchereſſe. Il fait la chaleur & la froideur, des qualités actives, & la ſéchereſſe & l'humidité des qualités paſſives.

19. Défauts des définitions

Il définit la chaleur, ce qui aſſemble les choſes de même genre; & la froideur, ce qui aſſemble toutes choſes, ſoit de même genre, ſoit de genre différent; l'humide, ce qui ne ſe contient pas facilement dans ſes propres bornes, mais dans des bornes étrangéres; & le ſec, ce qui ſe contient facilement dans ſes propres bornes, & ne s'accommode pas facilement aux bornes des corps, qui l'environnent. Ces définitions n'ont ni juſteſſe, ni utilité: le feu n'aſſemble point les parties de l'eau, il les diſſipe plûtôt en vapeurs. L'expérience nous apprend encore que le feu, au lieu d'aſſembler les corps ſolides ou fluides de même nature, les réſout au contraire & les ſépare: & s'il y en a quelques-uns dont il ne puiſſe pas diviſer les parties, ce n'eſt pas qu'elles ſoient de même nature, mais c'eſt qu'elles ſont trop groſſes & trop ſolides, pour être enlevées par le mouvement des particules du feu, & trop compactes pour être pénétrées par l'agitation de ces mêmes particules du feu.

données par Ariſtote des qualités primitives.

Cette définition, loin de conduire à la découverte de quelque vérité phyſique, ne méne qu'à des conſéquences abſurdes, & en la ſuivant, on doit conclure qu'un avare eſt chaud, parce qu'il aſſemble des louis d'or. La définition du froid n'eſt pas meilleure: ſi le froid aſſemble les choſes de même genre ou de genre différent, il a donc à l'égard des prémiéres la même eſſence, & la même propriété que le feu.

Quelles ſont les choſes de genre différent que le froid aſſemble? Mettez enſemble l'échantillon d'une étoffe, par exemple, & un baton, le froid quelque grand qu'il ſoit ne les aſſemblera jamais. Cet aſſemblage ne pour-

[1] *Agripp. philoſ. occult. lib. 1. c. 5.*

roit ſe faire que par le mouvement, d'où il ſuivroit que l'augmentation du froid, ſeroit une plus grande agitation des parties, par où l'eſſence & la propriété du froid ſeroit la même que celle du chaud.

Suivant la Phyſique nouvelle, la chaleur corrompt les corps en diviſant & ſéparant leurs particules: par une raiſon contraire, le froid les conſerve en maintenant leur union, & diminuant beaucoup leur mouvement. La glace eſt produite par un extrême ralentiſſement de l'agitation. Les eſprits de ſel & de nitre contribuent beaucoup à glacer les liqueurs, parce que ces ſels entrent dans leurs pores comme autant de petits coins, ferment le paſſage à la plus grande partie de la matiére ſubtile, qui les mettoit en mouvement, durciſſent & changent en glace les parties dénuées de preſque toute leur agitation, à peu près comme le ſel commun fixe, & durcit les chairs qu'il pénétre. C'eſt par cette raiſon que la glace, le ſel, le nitre, l'alun mis autour des vaſes qui contiennent les liqueurs, & s'y inſinuant au travers de ces vaſes, glacent les liqueurs au fort même de l'été. Un grand froid glace auſſi les liqueurs ſpiritueuſes [*] comme le vin: les eſprits des liqueurs ou leurs parties très déliées & très agitées cédent aux parties roides & directes de l'air, qui percent & rempliſſent les pores, & y arrêtent le mouvement. Alors les parties ſpiritueuſes s'évaporent ou changent de figure & de mouvement, abſorbées elles mêmes par l'engourdiſſement; ou elles conſervent par leur union la force & le mouvement qui leur reſtent: ce qui fait qu'une bouteille de vin étant gelée, ſi l'on caſſe la bouteille & la glace, on trouve tout l'eſprit de vin concentré au milieu, qui n'eſt point gelé & qui prend feu aiſément.

Dans la grande chaleur l'agitation des particules dilate & étend les corps les plus maſſifs & les plus durs; ils ſe reſſerrent dans le froid par un effet contraire. Le vent du Nord eſt froid, parce qu'il a une agitation directe & non en tout ſens. On ſouffle le chaud, & le froid, preſque dans le même inſtant en donnant à l'air deux mouvements différents. Celui qui ſort rapidement par une petite iſſuë, que lui laiſſent les lévres ſerrées, eſt froid, parce que l'agitation de ſes parties inſenſibles eſt directe, & non pas en tout ſens. Le même air eſt chaud, quand il ſort lentement de la bouche toute ouverte. Reprenons la Phyſique Peripatéticienne.

Ariſtote par ſes définitions du ſec & de l'humide n'en explique pas mieux la nature que celle du chaud & du froid; ſuivant ces définitions, le feu n'eſt point ſec; & rien n'eſt ſi humide que la flamme, & l'or ou le plomb fondu, car ces corps s'accommodent facilement aux bornes de ceux qui les environnent.

Ariſtote n'eſt pas plus heureux dans la diſtribution qu'il fait de ces quatre qualités: l'air auquel il attribuë la chaleur, aſſemble les parties du

---

[*] Nudaque conſiſtunt formam ſervantia teſtæ
Vina, nec hauſta meri, ſed data fruſta bibunt. *Ovid. triſt. l. 1.*

plomb fondu avec celles de tout autre métal, ce qui eſt un effet oppoſé à la définition de la chaleur, & qui convient au contraire à la froideur. L'air ſéche des linges éteindus, malgré la qualité d'humide qu'Ariſtote lui donne. La nature nous offre à toute heure des effets entiérement contraires aux qualités qu'il aſſigne aux autres élé-ments.

20. Epreuve de la bonté des définitions.

Rien n'eſt plus utile pour éprouver la bonté d'une définition, que de la mettre à la place du terme défini. Faiſons une application de cette regle. Ariſtote[x] appelle la faim un déſir du chaud & du ſec, & la ſoif un déſir du froid & de l'humide. La faim, ſuivant ces définitions, eſt donc le déſir de ce qui aſſemble les choſes de même nature, & de ce qui ſe tient facilement dans ſes propres bornes & mal aiſément dans les bornes étrangéres; & la ſoif eſt le déſir de ce qui aſſemble les choſes de même & de différente nature, & de ce qui ne ſe pouvant contenir facilement dans ſes propres bornes, s'accommode aiſément à des bornes étrangéres.

21. Ce que la nouvelle Phyſique entend par les qualités primitives.

La nouvelle Phyſique rejette toutes ces qualités élémentaires, elle n'admet dans les corps ni chaleur, ni froideur, ni ſéchereſſe, ni humidité; mais une différence de configuration & de mouvement, à l'occaſion de laquelle l'ame a des ſenſations différentes.

Cette hippothéſe réduit à des bornes raiſonnables, l'application de l'axiome trop général des Peripatéticiens, qui ſoutenoient qu'une choſe ne peut pas donner ce qu'elle n'a pas; d'où il s'enſuivroit, diſent les modernes, qu'une épée ne pourroit pas cauſer de la douleur ou qu'elle en auroit dans elle-même.

22. Explication des ſenſations de l'ame ſuivant les modernes.

Non ſeulement notre ame peut avoir en même temps deux ſenſations différentes, mais ces deux ſenſations différentes peuvent être excitées en elle par le même objet extérieur, agiſſant en même temps ſur nos ſens. Trempons une main dans de l'eau fort chaude, & manions de la neige de l'autre main, puis plongeons les deux mains dans une eau tiéde, nous la trouverons chaude, & froide en même temps, & elle cauſera dans l'ame deux ſentiments divers. Il en eſt de même de tous les autres ſens; l'odeur & la couleur que nous rapportons à la trompette, la douceur que nous plaçons dans le miel, ne ſont autre choſe que les différentes modifications de notre ame, au ſujet du rapport qui lui eſt fait par les organes des ſens.

23. Définition de la douleur.

C'eſt ainſi que la douleur eſt un ſentiment de triſteſſe plus ou moins violent qui affecte l'ame, lorſqu'elle apprend le déſordre, qui arrive dans quelque partie du corps, auquel elle eſt fortement attachée d'inclination, & à la conſervation duquel elle s'intéreſſe vivement. La douleur eſt nommée triſteſſe de l'ame, faute d'avoir un terme plus juſte pour exprimer cette ſenſation. La différence de la triſteſſe & de la douleur eſt aiſément apperçûe; une forte douleur peut être accompagnée d'une médiocre triſteſſe ou même de joie, ſi celui qui ſouffre fait réflexion que ſa douleur eſt paſſagére & ſans danger, ou qu'elle le conduit à quelque grand bien. La douleur ſeroit donc mieux définie par le mot générique de paſſion de l'ame, à la nouvelle de quel-

[x] *Ariſtot. de animâ lib. 2. c. 3.*

que déſordre, qui ſurvient dans le corps.

24. De quelle maniére l'ame reçoit les ſenſations.

Or ces nouvelles ſont portées à l'ame par une traînée d'eſprits animaux, qui s'étendent depuis le cerveau juſqu'à toutes les parties de la ſurface du corps, en ſorte que l'impulſion de tout corps étranger repouſſe ces eſprits animaux vers le cerveau, & par ce mouvement l'ame eſt avertie de tout ce qui ſe paſſe. Auſſi voyons-nous que tout ce qui peut faire diverſion à ce mouvement d'eſprits animaux, diminuë ou anéantit la ſenſation de l'ame. Quand on a reçu quelque coup, le moïen le plus prompt pour diminuer la douleur, c'eſt de frotter la partie qui l'a reçû, & d'y introduire par-là un nouveau mouvement, qui combatte celui que le coup a porté en quelque maniére dans l'ame, laquelle ne peut ſe prêter à ce nouveau mouvement, ſans ſe diſtraire d'autant de celui, qui excitoit en elle le ſentiment de douleur.

C'eſt par la même raiſon, qu'étant fortement en colére ou dans la chaleur d'un combat, on reçoit ſouvent ſans s'en appercevoir un ou pluſieurs coups d'épée, qui n'auroient pas manqué de ſe faire bien ſentir ſi l'on eût été de ſens froid, & qui redeviennent auſſi très ſenſibles, lorſqu'au ſortir du combat, ou bien l'agitation du ſang que la colere cauſoit étant appaiſée, on rentre dans une ſituation tranquille. Du même principe naiſſent les mépriſes de l'ame cauſées par l'habitude, en ſorte que l'ame rapporte quelquefois la douleur à des parties ſéparées du corps, & que l'on ſent du mal à des membres que l'on n'a plus.

25. Les eſprits animaux niés par quelques Anatomiſtes.

Il y a néanmoins des Anatomiſtes qui ne croient pas plus aux eſprits animaux qu'aux lutins, & qui ſe moquent de toute cette explication, répandant par tout le corps la ſenſibilité, & pour ainſi dire, la préſence immédiate de l'ame.

26. Belles penſées d'Ariſtote ſur la Phiſique.

Les livres de Phiſique d'Ariſtote renferment quelques belles penſées ſur la nature: qu'elle n'agit point au hazard & ſans une fin certaine; qu'elle eſt uniforme & conſtante dans ſa conduite, ne faiſant rien d'inutile, & agiſſant toujours par les voies les plus ſimples & les plus courtes; que quoique la nature agiſſe toujours d'une maniére uniforme en ce qui regarde l'eſpéce, elle ſe plaît néanmoins à répandre dans ſes productions une diverſité qui prévient la confuſion, & qui remplit l'univers d'une infinité d'ornements.

27. Sentimens partagés ſur la diviſibilité à l'infini.

L'étenduë, ſuivant Ariſtote, eſt une propriété de la matiére. Il la définit une quantité continuë & permanente. Elle eſt une quantité continuë, parceque toutes ſes parties ſont unies l'une à l'autre, à la différence des nombres qui ſont une quantité diſcréte, dont les parties ſont ſéparées. Elle eſt une quantité permanente, parceque toutes ſes parties ſont & exiſtent à la fois à la différence du temps, qui eſt une quantité continuë, mais ſucceſſive.

La propriété de l'étenduë eſt d'être diviſible à l'infini; car on ne peut concevoir aucune portion d'étenduë quelque petite qu'elle ſoit, qui ne ſoit compoſée de longueur, largeur, & profondeur. La plus mince partie quelque diviſée qu'elle ſoit, étant poſée ſur un corps tel qu'on voudra, touchera toujours ce corps par l'une de ſes ſuperficies, & ne le touchera pas par l'autre. Si l'atome n'a point de parties, il n'a point d'extenſion, & s'il n'a aucune extenſion, il eſt impoſſible que l'union des atomes forme la moindre étenduë. Si un atome

ſe

ſe meut, il occupe un lieu, & s'il occupe un lieu, il a néceſſairement des parties qui le rempliſſent. Enfin ſi les atomes ont une figure, il faut qu'ils aïent des parties, puiſque la figure n'eſt que l'arrangement des parties de la matiére. Or l'on ne peut nier que chaque atome n'ait ſa figure, puiſque c'eſt par le moïen de ces figures qu'ils s'en chaſſent les uns dans les autres, pour former les corps viſibles.

Les philoſophes qui nient la diviſibilité à l'infini, admettent des corpuſcules ſimples, qu'ils appellent atomes [y] ou indiviſibles, ſoutenant que l'opinion contraire détruit les axiomes les plus certains & l'évidence même : que le tout n'eſt pas plus grand que ſa partie, ſi toute portion de matiére eſt diviſible à l'infini; que le globe de la terre & un grain de ſable ſont égaux; que le fini & l'infini ſont une même choſe, & que toutes les notions naturelles ſont renverſées.

Les prémiers ne demeurent pas ſans replique, & ils répondent qu'il faut diſtinguer ce qui eſt infini actuellement, d'avec ce qui eſt infini en puiſſance : que les mêmes notions de grandeur & de petiteſſe ſubſiſtent; qu'à la verité des deux choſes infinies, l'une ne peut pas être plus infinie que l'autre [z], mais que l'une peut être plus grande que l'autre, & que leurs parties diviſées à l'infini conſerveront toujours la même proportion de grandeur entr'elles.

Cette ſolution eſt combattuë par leurs adverſaires, qui traitent de ſophiſmes deſtitué de toute ſignification raiſonnable, de dire que les parties de la matiére ne ſont pas diviſées actuellement, mais en puiſſance. Ils demandent ſi ces parties ſont en nombre déterminé ou non? Si elles ſont en nombre déterminé, elles ne ſont pas inépuiſables, & elles ne pourront ſuffire à une diviſion à l'infini; ſi elles ſont en nombre infini, c'eſt être infinies actuellement & non en puiſſance. Dire pour éluder la difficulté que ces parties ne ſont ni finies ni infinies, mais indéfinies; c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'un nombre n'eſt ni pair ni impair. Il faut donc néceſſairement avouer, & c'eſt une conſéquence auſſi inevitable qu'elle eſt abſurde, que ſi la matiére eſt diviſible à l'infini, le tout n'eſt pas plus grand que ſa partie; que les verités primitives ſont détruites; que toutes choſes ſont égales dans la nature, & que ce ſentiment y introduit une confuſion générale.

Ceux qui ſoutiennent la diviſibilité à l'infini, prétendent parer toutes ces conſéquences, en inſiſtant ſur la différence claire & ſenſible, qui ſe trouve entre ce qui eſt diviſible & ce qui eſt actuellement diviſé; & en oppoſant toujours cette ſolution, que ſi l'infini n'admet pas une quantité plus ou moins grande des parties, rien n'empêche que des parties diviſibles à l'infini ne conſervent entr'elles, avant & après la diviſion, les mêmes relations & les mêmes différences de grandeurs qu'on y ſuppoſe.

Cette idée d'infinis plus grands les uns que les autres, eſt devenuë aujourd'hui familiére par la Géométrie de l'infini. Le parallélogramme circonſcript à l'eſpace aſymptotique hyperbolique [a], c'eſt à dire, le parallélogramme, dont un dés côtés ſera la

[y] *Atome eſt un mot dérivé du Grec, qui ſignifie indiviſible.*

[z] Non dantur magis infinita, ſed majora infinita.

[a] *M. de Fontenelle, préf. des élém. de la géom. de l'infini.*

que désordre, qui survient dans le corps.

24. De quelle maniére l'ame reçoit les sensations.

Or ces nouvelles sont portées à l'ame par une traînée d'esprits animaux, qui s'étendent depuis le cerveau jusqu'à toutes les parties de la surface du corps, en sorte que l'impulsion de tout corps étranger repousse ces esprits animaux vers le cerveau, & par ce mouvement l'ame est avertie de to[illegible] ce qui se passe. Aussi voyons [illegible] que tout ce qui peut faire d[illegible] à ce mouvement d'esprits [illegible] diminuë ou anéantit l[illegible] l'ame. Quand on a rec[illegible] le moïen le plus p[illegible] nuer la douleur [illegible] tie qui l'a reçû [illegible] un nouveau [illegible] te celui [illegible] une grandeur mani[illegible] [illegible] en tout sens, ne peut s'appliquer ni aux nombres ni à l'étenduë; il y devient un pur être de raison, dont la fausse idée ne sert qu'à nous troubler & à nous égarer.

Thalés, Pythagore, Aristote, Chrysippe, Descartes se sont déclarés pour la divisibilité à l'infini; Leucippe, Empédocle, Démocrite, Epicure, Gassendi, ont soutenu les atomes. L'un & l'autre parti se vante d'avoir pour soi la force de la démonstration, & la lumiére de l'évidence.

28. La Physique humilie l'esprit.

Toute la Physique est remplie de questions, qui ne sont propres qu'à humilier l'esprit, en lui faisant avouer que plus il prétend raisonner sur des sujets de pure curiosité, plus il s'embarasse dans des difficultés insurmontables.

29. Question du vuide fort débattuë.

La question du vuide n'a pas moins partagé les philosophes. Les uns ont soutenu le vuide impossible, puisqu'aucun espace n'est sans étenduë, & que sans une étenduë réelle les prétendus intervalles de l'espace vuide ne peuvent subsister, n'étant séparés de rien; pandant par tout [illegible] lité, & pour a[illegible] immédiate de l'[illegible]

Les livr[illegible] renferm[illegible] sur l[illegible] ha[illegible]

[illegible] a nécessité du [illegible] & dans le mon[illegible] sans quoi il se[illegible] monde, sans quoi [illegible] r de mouvement. [illegible] uide une étenduë [illegible] trable, qui se con[illegible] nt comme le rien & [illegible] ténebres. Ils soutiennent que sans le vuide il n'y a aucun lieu dans l'univers: car le lieu qui est l'espace occupé par un corps est immobile, & ne suit point le corps qui le quitte; ce qui prouve que l'espace vuide existoit avant le corps, qu'il existe indépendamment du corps, & qu'ainsi il y a une étenduë incorporelle que l'on conçoit mesurable par une ligne imaginaire, qui en fait le diamétre.

Le lieu étant l'espace que la chose occupe, il ne peut être réel & corporel; c'est le vuide qui se rencontre par tout dans la nature, & sans lequel elle ne pourroit subsister. Car il seroit insoutenable de dire avec Aristote, que le lieu est la surface dont la chose est environnée, parceque le lieu aïant incontestablement la même mesure, que le corps qui le remplit, il ne peut pas être hors la superficie de ce corps: & lorsqu'on demande aux sectateurs d'Aristote quel est, suivant leurs principes, le lieu du dernier ciel qui n'est environné de rien, il faut qu'ils tombent dans l'absurdité de répondre, que le dernier ciel n'est en aucun lieu, que ce qui existe n'existe

lle part; ce qui eſt du dernier ri-
le.

lieu ne peut pas être non plus
rficie même du corps qui le
car il s'enſuivroit que le corps
de place emporteroit le lieu
vûë des corps remplit no-
n de l'image d'une éten-
par-tout où notre ima-
orte, cette image l'ac-
ette étenduë corpo-
r aux yeux de la
imagination au-
ſation du mon-
repréſentera
ne s'enſuit
ière ſoit éter-
aucun philoſophe Chré-
ne peut ſoutenir.

» Quelque création [*b*] ou quelque
» deſtruction qu'on ſuppoſe, on conçoit
» toujours très diſtinctement de l'éten-
» duë ou de l'eſpace, qui a été, qui eſt,
» & qui ſera toujours, & qui ne peut
» pas ne point être. Or être néceſſaire,
» être éternel, & avoir toujours été, ſont
» des attributs qui conſtamment ne con-
» viennent point à la matiére. Voilà donc
» encore les deux partis armés de démon-
» ſtrations, & qui prétendent combattre
» ſous les enſeignes de l'évidence.

Chryſippe compoſa un traité pour prouver qu'il n'y a point de vuide dans la nature; Hermés Triſmégiſte, Thalés, Empédocle, Zénon, & tous les Stoïciens, Deſcartes, & le plus grand nombre des modernes ont ſoutenu l'impoſſibilité du vuide: Leucippe, Démocrite, Xénophane, Epicure, Métrodore, Lucrece [*c*], Gaſſendi dans le dernier ſiécle, & tout récemment Newton, ont ſoutenu la néceſſité du vuide.

Ariſtote [*d*] rejettoit le vuide, mais avec une exception, diſant qu'il falloit qu'il y eût hors du monde aſſez de vuide pour que le ciel, qui eſt de nature de feu pût reſpirer. Ariſtote [*e*] avoit puiſé cette opinion dans la philoſophie de Pythagore. Les philoſophes qui ont admis le vuide, mêloient enſemble le plein & le vuide, mais Newton a ſoutenu en dernier lieu, que les eſpaces céleſtes étoient entiérement vuides de toute matiére; ſentiment qu'il ne propoſe pas, comme une hypothéſe, mais [*f*] qu'il veut faire paſſer pour une verité inconteſtable. Cette matiére ſubtile que les Cartéſiens font le principe de toute fécondité, & le lien néceſſaire à la communication de touts les mouvements, Newton l'a regardée comme propre à cauſer, ſi elle exiſtoit, un engourdiſſement général dans la nature. Les anciens & les modernes ne ſont pas plus oppoſés dans leurs ſentiments, que les modernes le ſont entr'eux.

Deſcartes a confondu & a identifié, pour ainſi dire, la propriété avec la ſubſtance: c'eſt ainſi qu'il enſeigne que la matiére & l'étenduë ſont une même choſe, ce qu'il affirme pareillement de l'eſprit, & de la penſée: au lieu que

3°. Contrariétés des Phyſiciens ſur les eſſences ou propriétés.

[*b*] *Le P. Daniel dans le voïage du monde de Deſcartes, part. 4. p. 512.*

[*c*] Eſt igitur nimirum quod ratione ſagaci
Quærimus, admixtum rebus quod inane vocamus. *Lucret.*

[*d*] *Ariſtot. ap. Plutarch. de placit. philoſophor. lib. 1, c. 18.*

[*e*] *Stob. eclog. Phyſic. c. 22.*

[*f*] Omnino neceſſe eſt ut ſpatia cœleſtia omni materiâ ſint vacua. *Newton. optic. p. 313.*

prémiére & plus grande ordonnée de l'hyperbole, & l'autre l'aſymptote ou axe infini, ſera viſiblement plus grand, & beaucoup plus grand que l'eſpace aſymptotique. Voilà donc un infini plus grand qu'un autre: & cet infini je le puis doubler, tripler &c. en concevant la prémiére ordonnée de l'hyperbole 2. fois, 3. fois &c. plus grande : les infinis peuvent donc avoir entr'eux tous les rapports des nombres.

M. de Fontenelle diſtingue l'infini Géométrique & l'infini Métaphyſique: il définit le prémier une grandeur plus grande que toute grandeur finie, mais non pas plus grande que toute grandeur. Cette définition permet qu'il y ait des infinis les uns plus petits, les autres plus grands. L'infini Métaphyſique conſideré comme une grandeur ſans borne en tout ſens, ne peut s'appliquer ni aux nombres ni à l'étenduë ; il y devient un pur être de raiſon, dont la fauſſe idée ne ſert qu'à nous troubler & à nous égarer.

Thalés, Pythagore, Ariſtote, Chryſippe, Deſcartes ſe ſont déclarés pour la diviſibilité à l'infini; Leucippe, Empédocle, Démocrite, Epicure, Gaſſendi, ont ſoutenu les atomes. L'un & l'autre parti ſe vante d'avoir pour ſoi la force de la démonſtration, & la lumiére de l'évidence.

28. La Phyſique humilie l'eſprit.

Toute la Phyſique eſt remplie de queſtions, qui ne ſont propres qu'à humilier l'eſprit, en lui faiſant avouer que plus il prétend raiſonner ſur des ſujets de pure curioſité, plus il s'embaraſſe dans des difficultés inſurmontables.

29. Queſtion du vuide fort débatuë.

La queſtion du vuide n'a pas moins partagé les philoſophes. Les uns ont ſoutenu le vuide impoſſible, puiſqu'aucun eſpace n'eſt ſans étenduë, & que ſans une étenduë réelle les prétendus intervalles de l'eſpace vuide ne peuvent ſubſiſter, n'étant ſéparés de rien ; que s'il n'y avoit point d'étenduë, les parties de l'eſpace vuide ſe toucheroient ; que l'étenduë & la matiére ſont une même choſe, puiſqu'il faut que tout eſpace ſoit corporel pour être meſurable, & que comme on ne peut concevoir la matiére ſans étenduë, il eſt auſſi impoſſible de concevoir l'étenduë ſans matiére.

Les autres établiſſent la néceſſité du vuide hors du monde & dans le monde; hors du monde, ſans quoi il ſeroit infini : dans le monde, ſans quoi il ne pourroit y avoir de mouvement. Ils définiſſent le vuide une étenduë corporelle & pénétrable, qui ſe conçoit négativement comme le rien & les ténébres. Ils ſoutiennent que ſans le vuide il n'y a aucun lieu dans l'univers: car le lieu qui eſt l'eſpace occupé par un corps eſt immobile, & ne ſuit point le corps qui le quitte; ce qui prouve que l'eſpace vuide exiſtoit avant le corps, qu'il exiſte indépendamment du corps, & qu'ainſi il y a une étenduë incorporelle que l'on conçoit meſurable par une ligne imaginaire, qui en fait le diamétre.

Le lieu étant l'eſpace que la choſe occupe, il ne peut être réel & corporel ; c'eſt le vuide qui ſe rencontre par tout dans la nature, & ſans lequel elle ne pourroit ſubſiſter. Car il ſeroit inſoutenable de dire avec Ariſtote ; que le lieu eſt la ſurface dont la choſe eſt environnée, parceque le lieu aïant inconteſtablement la même meſure, que le corps qui le remplit, il ne peut pas être hors la ſuperficie de ce corps: & lorſqu'on demande aux ſectateurs d'Ariſtote quel eſt, ſuivant leurs principes, le lieu du dernier ciel qui n'eſt environné de rien, il faut qu'ils tombent dans l'abſurdité de répondre, que le dernier ciel n'eſt en aucun lieu, que ce qui exiſte n'exiſte

nulle part : ce qui eſt du dernier ridicule.

Le lieu ne peut pas être non plus la ſuperficie même du corps qui le remplit ; car il s'enſuivroit que le corps changeant de place emporteroit le lieu avec lui. La vûë des corps remplit notre imagination de l'image d'une étenduë corporelle : par-tout où notre imagination ſe tranſporte, cette image l'accompagne ; mais cette étenduë corporelle doit s'évanouir aux yeux de la raiſon. Portons notre imagination au-delà du terme de la création du monde, notre imagination s'y repréſentera toujours de l'étenduë ; il ne s'enſuit pas cependant que la matiére ſoit éternelle ; ce qu'aucun philoſophe Chrétien ne peut ſoutenir.

» Quelque création [*b*] ou quelque » deſtruction qu'on ſuppoſe, on conçoit » toujours très diſtinctement de l'éten- » duë ou de l'eſpace, qui a été, qui eſt, » & qui ſera toujours, & qui ne peut » pas ne point être. Or être néceſſaire, » être éternel, & avoir toujours été, ſont » des attributs qui conſtamment ne con- » viennent point à la matiére. Voilà donc » encore les deux partis armés de démon- » ſtrations, & qui prétendent combattre » ſous les enſeignes de l'évidence.

Chryſippe compoſa un traité pour prouver qu'il n'y a point de vuide dans la nature ; Hermés Triſmégiſte, Thalés, Empédocle, Zénon, & tous les Stoïciens, Deſcartes, & le plus grand nombre des modernes ont ſoutenu l'impoſſibilité du vuide : Leucippe, Démocrite, Xénophane, Epicure, Métrodore, Lucrece [*c*], Gaſſendi dans le dernier ſiécle, & tout récemment Newton, ont ſoutenu la néceſſité du vuide.

Ariſtote [*d*] rejettoit le vuide, mais avec une exception, diſant qu'il falloit qu'il y eût hors du monde aſſez de vuide pour que le ciel, qui eſt de nature de feu pût reſpirer. Ariſtote [*e*] avoit puiſé cette opinion dans la philoſophie de Pythagore. Les philoſophes qui ont admis le vuide, mêloient enſemble le plein & le vuide, mais Newton a ſoutenu en dernier lieu, que les eſpaces céleſtes étoient entiérement vuides de toute matiére ; ſentiment qu'il ne propoſe pas, comme une hypothéſe, mais [*f*] qu'il veut faire paſſer pour une verité inconteſtable. Cette matiére ſubtile que les Cartéſiens font le principe de toute fécondité, & le lien néceſſaire à la communication de touts les mouvements, Newton l'a regardée comme propre à cauſer, ſi elle exiſtoit, un engourdiſſement général dans la nature. Les anciens & les modernes ne ſont pas plus oppoſés dans leurs ſentiments, que les modernes le ſont entr'eux.

Deſcartes a confondu & a identifié, pour ainſi dire, la propriété avec la ſubſtance : c'eſt ainſi qu'il enſeigne que la matiére & l'étenduë ſont une même choſe, ce qu'il affirme pareillement de l'eſprit, & de la penſée : au lieu que

30. Contrariétés des Phyſiciens ſur les eſſences ou propriétés.

[*b*] *Le P. Daniel dans le voïage du monde de Deſcartes, part. 4. p. 512.*

[*c*] Eſt igitur nimirum quod ratione ſagaci
Quærimus, admixtum rebus quod inane vocamus. *Lucret.*

[*d*] *Ariſtot. ap. Plutarch. de placit. philoſophor. lib. 1. c. 18.*

[*e*] *Stob. eclog. Phyſic. c. 22.*

[*f*] Omnino neceſſe eſt ut ſpatia cœleſtia omni materiâ ſint vacua. *Newton. optic. p. 313.*

touts les philosophes qui l'ont précedé, suivis encore à cet égard par le plus grand nombre des modernes, distinguent le sujet de son essence : de maniére que, suivant leur opinion, quoi que la distinction de l'essence ou de la propriété n'ait rien de matériel, elle est cependant très réelle, & se présente très clairement à l'esprit qui conçoit, que la pensée est non pas la substance spirituelle elle-même, mais son action ; que l'etenduë est non pas la matiére, mais ce qui l'accompagne nécessairement ; & que, quoique la pensée ne puisse être sans esprit, ni l'étenduë sans matiére, & réciproquement, il est cependant vrai que la pensée & l'esprit, l'étenduë & la matiére ne sont pas les mêmes choses.

31. Différents sentiments sur le mouvement.

Rien n'est plus du ressort de nos sens que le mouvement. Il n'y a aucun d'eux qui n'exerce ses facultés par les impressions qu'il en reçoit : & cependant quelle bizarrerie d'opinions à ce sujet ! Les Sceptiques doutent, s'il y a du mouvement, & en cas qu'il y en ait, si touts les corps sont en mouvement, ou si les uns sont en mouvement, & les autres en repos. Parménide, Melissus, & tous les philosophes, appellés Stationaires, ont nié le mouvement. Zénon d'Elée prétendoit démontrer l'impossibilité du mouvement par l'argument, auquel il avoit donné le nom d'Achille pour exprimer sa force invicible. L'argument rouloit sur ce principe : que tout espace étant une étenduë de matiére divisible à l'infini, jamais Achille ou le cheval d'Adraste, ne pourroient, malgré toute leur vîtesse, attraper à la course la plus tardive tortuë. Il supposoit Achille, & une tortuë marchant du même côté, & la tortuë plus avancée qu'Achille de cent pas. Si la tortuë & Achille marchent d'un mouvement continu, pendant qu'Achille aura parcouru les cent pas, la tortuë doit avoir fait quelque progrés en avant, comme d'un pas ; pendant le tems qu'Achille mettra à parcourir ce pas, la tortuë aura nécessairement avancé de quelque espace, comme d'un pouce : & tandis qu'Achille parcourra ce pouce, la tortuë aura avancé d'une ligne : & ainsi la tortuë par un mouvement continuel, avançant toujours un peu en même tems qu'Achille parcourra l'espace dont elle vient de le devancer, elle le devancera toujours.

32. Les philosophes Stationnaires nioient le mouvement.

33. Solution par l'expérience.

Diogéne ne sçut point de meilleure solution [g] que de se lever de son siége & de marcher en présence des Sophistes. Si l'on veut une solution de raisonnement, elle est aisée en supposant que tout mouvement est mêlé d'intervalles de repos, & que le mouvement de la tortuë, étant interrompu par beaucoup plus d'intervalles de repos que le mouvement d'Achille, il ne faut pas s'étonner, si Achille avançant par des intervalles beaucoup plus fréquents de mouvement, atteint & devance la tortuë, tandis qu'elle est dans des intervalles de repos.

34. Solution de raisonnement.

35. Autres objections de Sextus Empiricus.

Sextus Empiricus a aussi combattu de toutes ses forces contre le mouvement [h]. Voici quelles étoient ses objections. Les dogmatiques soutiennent „ que la matiére est divisible à l'infini, „ toute étenduë ou tout espace est donc „ divisible à l'infini. Il est donc impossible que la plus grande vitesse parcoure le moindre espace ; car parcou- „

[g] Πρὸς τὸν εἰπόντα, ὅτι κίνσις οὐκ ἔστιν, ἀναστὰς περιεπάτει. *Diog. Laërt in Diog. Cny.*

[h] *Sext. Empiric. Pyrrhon. hipotyp. lib. 3. c. 8.*

» rir le moindre eſpace ce ſeroit parcourir un eſpace infini, ou arriver à
» une fin de l'infini. Si l'on dit que le
» cheval ne parcourt pas les parties de
» l'eſpace ſucceſſivement, mais qu'il en
» parcourt pluſieurs à la fois, ces parties
» de l'eſpace qui peuvent être parcouruës
» à la fois ſont indéfinies, la tortuë
» pourra faire le tour de la terre en un
» moment; ſi ceux qui ſoutiennent la
» réalité du mouvement, prétendent é-
» chaper en diſant que cette partie de l'eſ-
» pace, qui eſt parcouruë en même
» temps, eſt limitée, mais inconnuë,
» ils ſeront obligés d'avouer qu'aucune
» partie de l'eſpace diviſible à l'infini ne
» peut être parcouruë en même temps.
» Car qu'ils la ſuppoſent limitée, telle
» qu'ils voudront; s'ils diſent, que la
» quantité qu'ils auront ſuppoſée ne
» peut plus recevoir d'augmentation,
» ils avancent une choſe téméraire &
» contradictoire, puiſqu'ils limitent com-
» me connuë cette même quantité qu'ils
» diſent inconnuë: & d'ailleurs, ſi les
» parties de l'eſpace qui peuvent être
» parcouruës en même temps ſont li-
» mitées, toutes les viteſſes ſont égales.
» S'ils avouent que la quantité qu'ils
» auront ſuppoſée eſt ſuſceptible d'au-
» gmentation, il ſera donc permis, ſui-
» vant leur propre ſentiment, d'y faire
» de nouvelles augmentations à l'infini,
» en ſorte que la plus grande lenteur
» deviendra une viteſſe infinie.

Il eſt aiſé de connoître la fauſſeté de ces ſophiſmes. Les parties diviſibles à l'infini ne doivent pas être regardées, comme diviſées actuellement. On peut ſuppoſer que pluſieurs parties de l'eſpace ſont parcouruës en même temps, ſans prétendre en fixer le nombre qui n'eſt pas connu. Ce nombre varie ſuivant la différence des viteſſes.

36. Repentir de Diodore.

Le Philoſophe Diodore avoit impatienté le médecin Hérophile par ſes ſophiſmes, en lui ſoutenant qu'il ne pouvoit y avoir de mouvement. Si quelque corps ſe meut, diſoit Diodore, il ſe meut dans le lieu où il eſt, ou dans le lieu où il n'eſt pas. Il ne ſe meut pas dans le lieu où il eſt; car tant qu'il eſt dans le même lieu, il eſt en repos, & l'idée du repos exclud le mouvement: il ne ſe meut pas auſſi dans le lieu où il n'eſt pas, car un corps ne peut être affecté d'une maniére active ni paſſive, dans le lieu où il n'eſt pas, donc rien ne ſe meut. Diodore s'étant diſloqué un bras s'adreſſa à Hérophile, pour qu'il lui remit l'os dans la ſituation naturelle. Mais Hérophile lui ſoutint que ce qu'il lui racontoit étoit impoſſible. Ou l'os de votre bras, lui dit-il, s'eſt remué dans le lieu où il étoit, où dans le lieu où il n'étoit pas. Il ne peut s'être remué ni dans l'un ni dans l'autre, donc il ne s'eſt point remué, donc il n'eſt point diſloqué. Il fallut que Diodore le ſupplîât de laiſſer la Phiſique & les ſophiſmes, & de le traiter ſuivant les régles de la médecine.

37. D'autres ont nié le repos.

En même temps que les Philoſophes ſtationnaires nioient le mouvement, pluſieurs autres, comme Héraclite & Diogéne, dont le ſentiment a été ſuivi par beaucoup de modernes, ont nié le repos, ſoutenant que tout eſt en mouvement dans la nature, que les parties des corps mêmes qui nous paroiſſent les plus compactes, comme l'or & le marbre, ſont dans un mouvement continuel, quoique imperceptible à nos ſens. Héraclite [i] comparoit la matiére au cours d'un grand

[i] *Heraclit. ap. Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib. 3. c. 15.*

tus attractives. La Phyſique Cartéſienne a réduit les différentes eſpéces de mouvements au ſeul mouvement d'impulſion, en obſervant que lorſqu'un corps ſe meut, l'air ou la matiére qu'il pouſſe devant ſoi, eſt contrainte de ſe retirer des deux côtés, pour remplir ſucceſſivement la place des corps, qui ont eux-mêmes remplacé le vuide, que le prémier corps en mouvement laiſſoit derriére ſoi, lorſqu'il a commencé de s'avancer en ligne droite.

Ainſi l'eau ne coule point d'une bouteille de verre qui eſt pleine, dont le col eſt long & étroit, ſi vous la renverſez perpendiculairement, parceque dans cette ſituation de la bouteille, l'eau ne peut déterminer aucun corps, à venir prendre ſa place, dans l'inſtant même qu'elle la quitte: mais dès que vous inclinerez cette même bouteille, & qu'une petite ligne d'air pourra s'inſinuer à côté de l'eau, l'écoulement de cette eau ou de toute autre liqueur, ſuivra à proportion de l'eſpace que l'air remplira.

49. L'attraction rétablie en dernier lieu par quelques philoſophes.

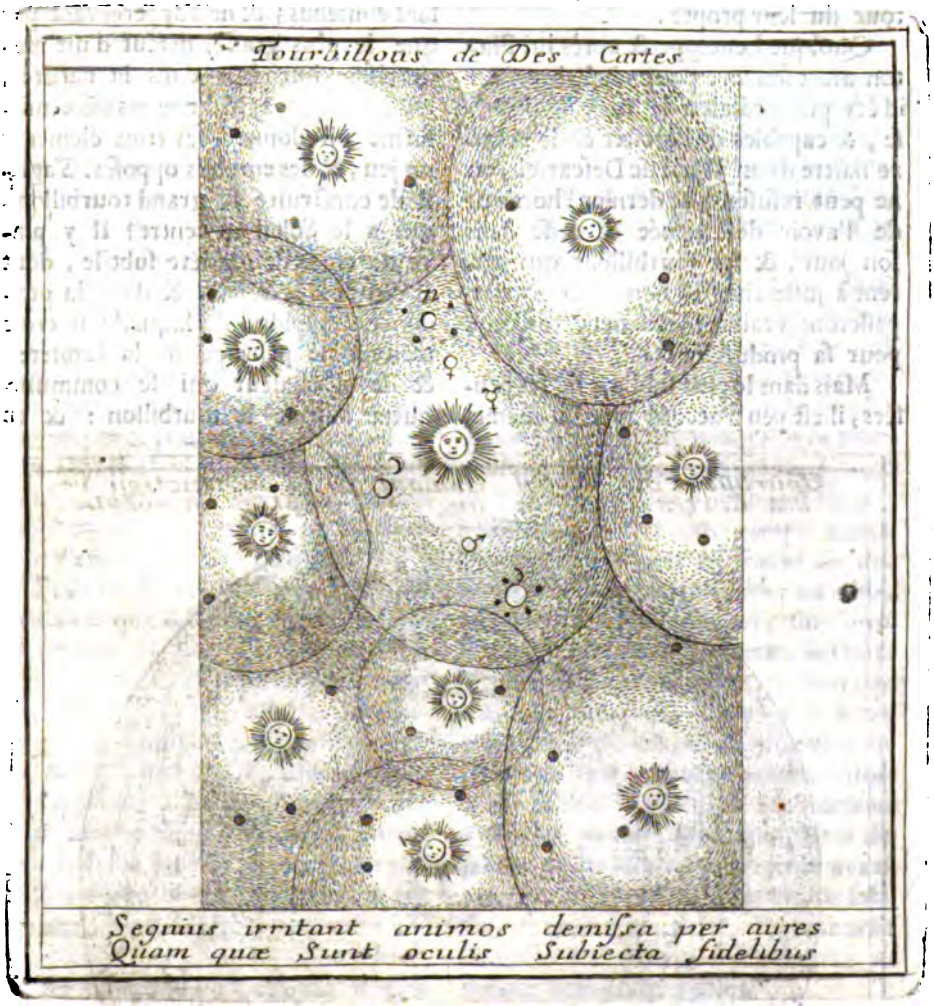
Le ſyſtême des attractions qui paroiſſoit détruit par le Cartéſianiſme, a été renouvellé en dernier lieu par Newton & quelque autres Phyſiciens Anglois. Mais ce terme dans leurs écrits n'a pas plus de ſignification que dans ceux des anciens; & les uns n'expliquent pas davantage que les autres, comme des vertus attractives peuvent agir naturellement. Car il ne s'agit pas d'un corps, qui en attire un autre par l'accrochement, comme lorſque j'attire quelque choſe avec la main, ou lorſqu'un cheval traîne un fardeau, ou lorſque des corpuſcules en attirent d'autres par leur accrochement inviſible: les Phyſiciens comprennent ces ſortes de mouvement ſous le terme de mouvements d'impulſion; il s'agit par les vertus attractives de quelque choſe qu'on n'explique pas, (& que je n'ai garde d'expliquer, puiſque je ne l'entends pas) qui fait qu'un corps va trouver un autre corps. Après tout il faut avouer que ſouvent les explications forcées des corpuſcules, auſquels les Phyſiciens donnent telle figure, & tel mouvement qu'ils jugent à propos, ne coutent pas plus de travail, & n'ont auſſi rien de plus ſatisfaiſant, que les qualités occultes des anciens.

50. Méchanique des tourbillons de Deſcartes.

De touts les mouvements le prémier qui ſe préſente à l'imagination, le plus naturel & le plus ſimple, c'eſt le mouvement en ligne droite, & il produit néceſſairement le mouvement circulaire. Car en ſuppoſant qu'il y ait quelque portion de la matiére qui ſe meuve en ligne droite, il eſt néceſſaire qu'une partie de la matiére qui ſe trouve dans le lieu, où cette prémiére partie de matiére va ſe rendre, ſe meuve circulairement, pour prendre la place que l'autre quitte. Si l'on conçoit un très grand nombre de mouvements directs dans toute l'étenduë de l'univers, c'eſt une conſéquence naturelle, que touts corps ſe faiſant obſtacle les uns aux autres, conſpirent touts par leur mutuelle action & réaction à ſe mouvoir par un mouvement circulaire, dans lequel tout corps qui ſe ment en rond, tend, ſelon l'origine de ce mouvement, à décrire une ligne droite, & s'il ſe dégage, il ne manque jamais de s'échaper par la tangente du cercle.

Ces principes de méchanique ſont clairs & ſolides, & parfaitement conformes aux loix générales du mouvement. L'uſage que Deſcartes en a fait, a quelque choſe de grand & de magnifique, qui a ſurpaſſé de bien loin les penſées de tours les autres Phyſiciens;

ciens ; mais ce beau génie ſe reſſentant de la foibleſſe attachée à la condition humaine, eſt tombé dans une contradiction ſi choquante, qu'on a peine à ſe la perſuader. Voici en quoi elle conſiſte.



5°. Contradiction dans le ſyſtéme de Deſcartes.

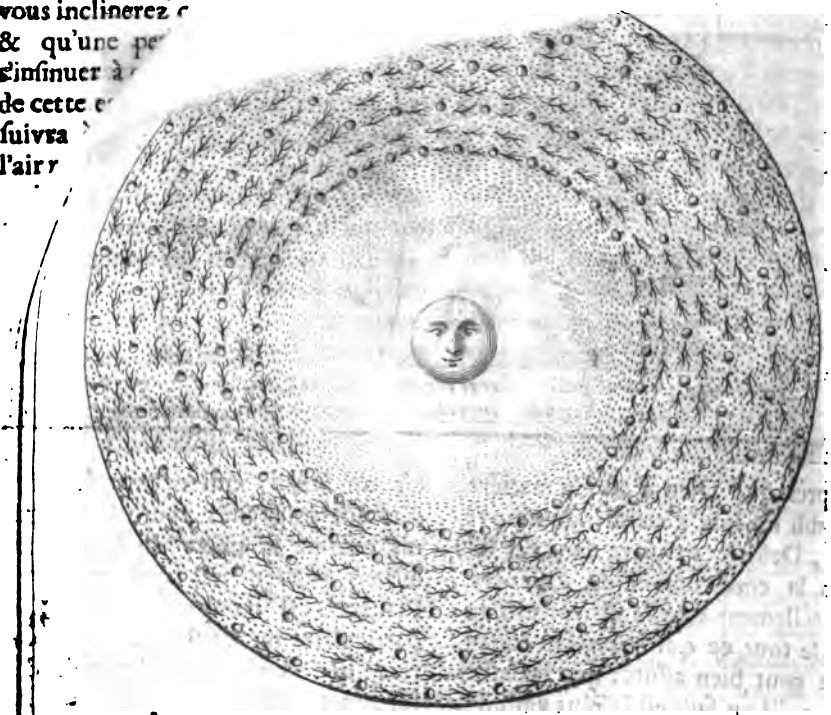
Après que Dieu a créé la matiére, & établi les loix générales du mouvement, Deſcartes trouve dans ces loix ſeules la conſtruction de l'univers, mais tellement étendu & embelli au-delà de tout ce qui auoit été conçu, qu'on peut bien aſſurer que la deſcription qu'il en fait, eſt le plus vaſte ouvrage qui ſoit ſorti d'aucune imagination. Il enſeigne que chaque étoile eſt un Soleil, qui occupe le centre d'autant de grands tourbillons, garnis comme le nôtre de leurs tourbillons particuliers, qui en ſont les Planétes. Il compare les tourbillons particuliers ou les Planétes, aux courants que l'on voit quelquefois dans les riviéres. Au milieu des tournants, qui ont le plus de force, il s'en fait de petits qui ſuivent le mouvement

tus attractives. La Physique Cartésienne a réduit les différentes espéces de mouvements au seul mouvement d'impulsion, en observant que lorsqu'un corps se meut, l'air ou la matiére qu'il pousse devant soi, est contrainte de se retirer des deux côtés, pour remplir successivement la place des corps, qui ont eux-mêmes remplacé le vuide, que le prémier corps en mouvement laissoit derriére soi, lorsqu'il a commencé de s'avancer en ligne droite.

Ainsi l'eau ne coule point d'une b
teille de verre qui est pleine, d
col est long & étroit, si vous
versez perpendiculairement
dans cette situation de
l'eau ne peut détermin
à venir prendre sa pl
même qu'elle la q
vous inclinerez
& qu'une pe
s'insinuer à
de cette e
suivra
l'air

49. L'attraction rétablie en dernier lieu par quelques philosophes

s'agit par les vertus attr
que chose qu'on n
que je n'ai garde
je ne l'entend
corps va tro
tout il fau
plicatio
quel
gu
r



temps il fait monter à la cir-
nce la matiére compacte du troi-
ment & la matiére globuleu-
d. Il emploie la prémiére
es corps solides & opa-
es, & la seconde à ré-
a lumiére. S'agit-il
la cause de la pe-
manœuvre con-
sposition de ses
ue la matiére
matiére glo-
lus grande
pacte du
propor-
cir-
re
s
faire au-
eloigner.

conserver une hypothése aussi brillante que celle des tourbillons de Descartes, il faut nécessairement réformer un de ces méchanismes contradictoires, & ramener la manœuvre de la nature à un principe simple & uniforme. Or dans le choix de supprimer l'un ou l'autre de ces deux méchanismes, il ne me paroît pas douteux que le prémier qui place la matiére subtile au centre, & fait monter la matiére plus compacte à la la circonférence, ne doive être rejetté, d'autant plus qu'il est également contraire au raisonnement, à l'expérience, aux sentiments de touts les Philosophes, & aux principes de Descartes lui-même, qui répéte plusieurs fois dans la troisiéme & quatriéme partie des principes de Philosophie; & dans le chapitre huitiéme du traité de la lumiére, que la matiére subtile, & la matiére globuleuse ont beaucoup plus d'agitation, que la matiére plus compacte, dont les parties sont rameuses & branchuës, & de figure fort irréguliére; & dans le quatriéme livre des principes, il établit cet axiome, que les parties de la matiére qui ont le plus d'agitation, sont celles qui font le plus d'effort pour s'éloigner du centre, & qui ont le plus de force pour gagner la circonférence.

me est préférable.

L'arrangement contraire que Descartes a donné à ses trois éléments dans la structure des grands tourbillons, est incompatible avec les idées naturelles & avec l'expérience, suivant lesquelles les corps les plus déliés montent en haut, & chassent les plus grossiers vers le centre: Jettez de l'huile dans un vase qui est vuide, c'est à dire rempli seulement d'air, l'huile est forcée de descendre au fond, & de céder au mouvement plus agité de l'air; sur l'huile versez de l'eau, les parties de l'huile plus déliées, que celles de l'eau, & qui parconsequent ont plus de force pour s'éloigner du centre, s'élevent au dessus de l'eau; si vous y jettez ensuite du sable, l'eau chasse au dessous d'elle les parties plus compactes du sable; ce dernier aura le même avantage sur le vif argent encore plus solide, & enfin l'or fondu, le plus massif de touts ces corps, sera précipité au dessous de touts les autres.

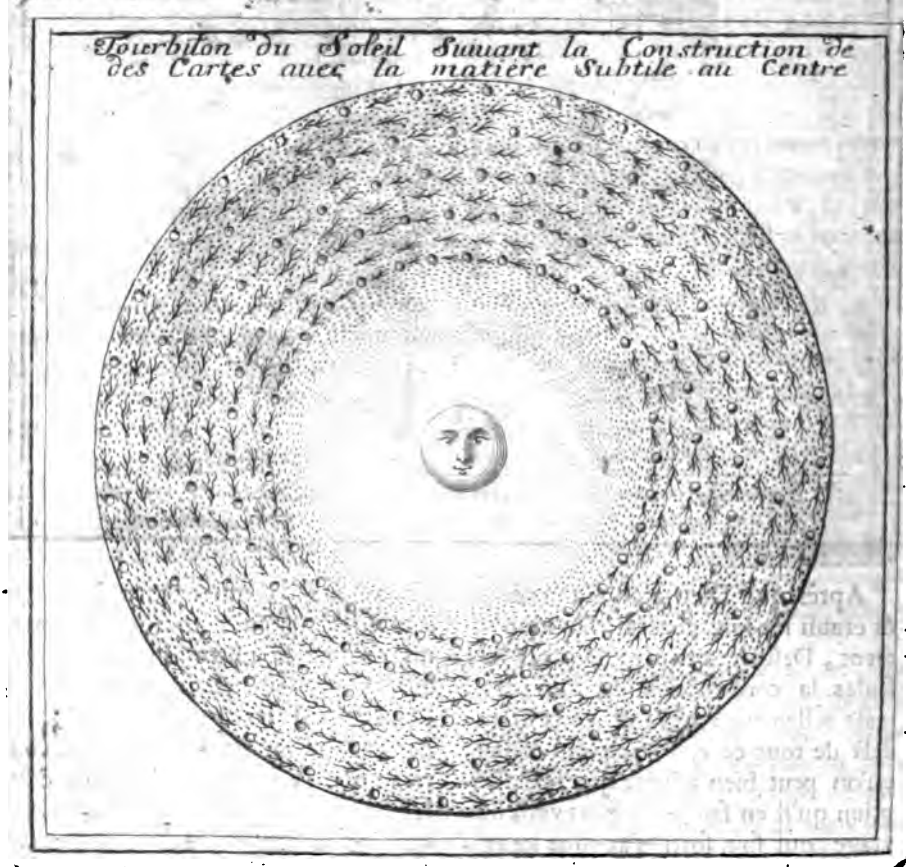
L'imagination se revolte contre un sistême qui met au centre les corps les plus déliés & les plus massifs à la superficie. Jamais le débrouillement du chaos, a-t-il pû être concû d'une maniére si étrange; la description qu'Ovide en fait [p] est contraire à l'arran-

(p) Ignea convexi vis & sine pondere cœli
Emicuit, summâque locum sibi legit in arce:
Proximus est aër illi levitate locoque.
Ovid. metam. lib. 1.

du grand, & ſont emportés autour de ſon centre, faiſant en même temps tourner des feuilles & des pailles autour du leur propre.

Quoique Leucippe, & après lui Platon aïent fourni, pour ainſi dire, des idées primordiales de cette hypothéſe, & capables de l'exciter & de la faire naître dans l'eſprit de Deſcartes, on ne peut refuſer à ce dernier l'honneur de l'avoir développée & miſe dans ſon jour, & les tourbillons qui portent à juſte titre le nom de Deſcartes, paſſeront vraiſemblablement toujours pour ſa production.

Mais dans le plus ſublime de ſes penſées, il eſt peu d'accord avec lui-même; il forme ſur des principes différents chaque grand tourbillon, & les tourbillons particuliers des Planétes qui y ſont contenus; & ne s'appercevant pas que le plus grand défaut d'un méchaniſme introduit dans la nature, eſt de ne pas agir d'une maniére uniforme, il donne à ſes trois éléments un jeu, & des emplois oppoſés. S'agit-il de conſtruire le grand tourbillon, qui a le Soleil au centre? Il y place un amas de matiére ſubtile, dont il compoſe le Soleil, & dans la prodigieuſe rapidité de laquelle il croit trouver le principe de la lumiére, & de la chaleur qui ſe communiquent à tout le tourbillon: & en



même temps il fait monter à la circonférence la matiére compacte du troiſiéme élément & la matiére globuleuſe du ſecond. Il emploie la prémiére à compoſer les corps ſolides & opaques des planétes, & la ſeconde à répandre partout la lumiére. S'agit-il enſuite d'expliquer la cauſe de la peſanteur? Il établit une manœuvre contraire, il change la diſpoſition de ſes trois élémens, & dit que la matiére ſubtile, & après elle la matiére globuleuſe, étant dans une bien plus grande agitation que la matiére compacte du troiſiéme élément, elles ont à proportion plus de force pour tendre à la circonférence & pour s'éloigner du centre, vers lequel elles repouſſent les corps ſolides, qui étant dans un moindre mouvement, ne peuvent pas faire autant d'effort pour s'en éloigner.

12. Le ſecond méchaniſme eſt préférable.

Pour conſerver une hypothéſe auſſi brillante que celle des tourbillons de Deſcartes, il faut néceſſairement réformer un de ces méchaniſmes contradictoires, & ramener la manœuvre de la nature à un principe ſimple & uniforme. Or dans le choix de ſupprimer l'un ou l'autre de ces deux méchaniſmes, il ne me paroît pas douteux que le prémier qui place la matiére ſubtile au centre, & fait monter la matiére plus compacte à la circonférence, ne doive être rejetté, d'autant plus qu'il eſt également contraire au raiſonnement, à l'expérience, aux ſentimens de tous les Philoſophes, & aux principes de Deſcartes lui-même, qui répéte pluſieurs fois dans la troiſiéme & quatriéme partie des principes de Philoſophie; & dans le chapitre huitiéme du traité de la lumiére, que la matiére ſubtile, & la matiére globuleuſe ont beaucoup plus d'agitation, que la matiére plus compacte, dont les parties ſont rameuſes & branchuës, & de figure fort irréguliére; & dans le quatriéme livre des principes, il établit cet axiome, que les parties de la matiére qui ont le plus d'agitation, ſont celles qui font le plus d'effort pour s'éloigner du centre, & qui ont le plus de force pour gagner la circonférence.

L'arrangement contraire que Deſcartes a donné à ſes trois élémens dans la ſtructure des grands tourbillons, eſt incompatible avec les idées naturelles & avec l'expérience, ſuivant leſquelles les corps les plus déliés montent en haut, & chaſſent les plus groſſiers vers le centre: Jettez de l'huile dans un vaſe qui eſt vuide, c'eſt à dire rempli ſeulement d'air, l'huile eſt forcée de deſcendre au fond, & de céder au mouvement plus agité de l'air; ſur l'huile verſez de l'eau, les parties de l'huile plus déliées, que celles de l'eau, & qui par conſéquent ont plus de force pour s'éloigner du centre, s'élevent au deſſus de l'eau; ſi vous y jettez enſuite du ſable, l'eau chaſſe au deſſous d'elle les parties plus compactes du ſable; ce dernier aura le même avantage ſur le vif argent encore plus ſolide, & enfin l'or fondu, le plus maſſif de tous ces corps, ſera précipité au deſſous de tous les autres.

L'imagination ſe revolte contre un ſiſtême qui met au centre les corps les plus déliés & les plus maſſifs à la ſuperficie. Jamais le débroüillement du chaos, a-t-il pû être conçû d'une maniére ſi étrange; la deſcription qu'Ovide en fait [p] eſt contraire à l'arran-

(p) Ignea convexi vis & ſine pondere cœli
Emicuit, ſummâque locum ſibi legit in arce:
Proximus eſt aër illi levitate locoque.
Ovid. metam. lib. 1.

gement de Deſcartes & conforme à l'idée naturelle. Les rapides feux, dit-il volérent vers le ciel, & s'emparérent des places les plus élevées; l'air, dont la matiére approchoit le plus de la ſubtilité du feu, occupa les lieux qui en étoient les plus proches.

C'eſt le ſentiment de Leucippe [q], que les atomes les plus deliés montent en haut, comme en s'élançant: & c'eſt auſſi celui d'Anaxagore, qui dit [r] que la penſateur a ſon principe dans le mouvement, qui a fait deſcendre la terre, & monter le feu.

C'eſt encore un renverſement de l'ordre naturel d'avoir allumé de la ſeule matiére ſubtile, le feu d'un aſtre, dont l'activité doit communiquer le mouvement à tout le tourbillon, dont la chaleur doit y répandre la fecondité, & dont la lumiére doit s'étendre, non ſeulement dans tout le tourbillon, mais encore au delà de ſes bornes. Car, ſuivant la réflexion d'un des Journaliſtes de Leipſic [s], ſi la matiére ſubtile a la force de repouſſer les globules du ſecond élément, & de porter ainſi le mouvement & la lumiére dans toute l'étenduë du tourbillon & dans touts les tourbillons, d'où le ſoleil eſt vû comme étoile, à plus forte raiſon, a telle la force de s'éloigner du centre, & de monter elle-même vers la circonférence? ainſi le ſoleil ſera diſſous & le tourbillon tombera dans un chaos général.

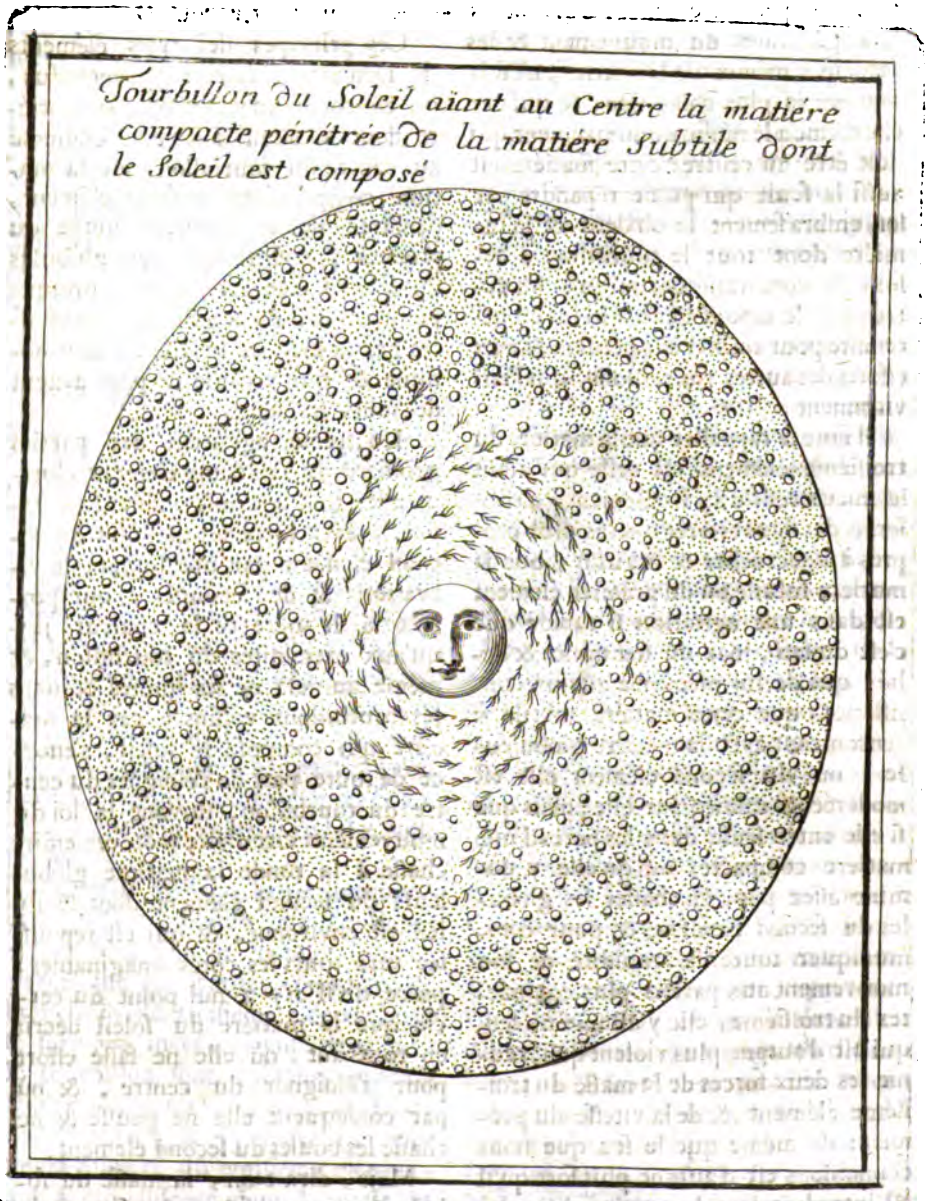
Le ſoleil de Deſcartes, cet aſſemblage des parties ſeules de la matiére ſubtile, ne peut produire qu'une flamme, qui n'a point de conſiſtance, & qui eſt ſujéte à s'évaporer aiſément; un feu de cette qualité ſeroit-il capable de porter à une diſtance exceſſive, une chaleur aſſez violente, pour qu'un petit nombre de ſes raions raſſemblés dans un verre de quelques piés de diamétre, ſurpaſſe de beaucoup l'activité du plus grand feu des fourneaux les plus ardens, qu'il brule & vitrifie preſque en un inſtant les corps les plus durs & les plus incombuſtibles, comme les pierres, les briques, les métaux & l'or même, que ces raions raſſemblés fondent en peu de minutes, quoique ce ſoit le plus difficile à fondre de touts les métaux, & celui qu'on peut le moins mettre en œuvre par le feu.

Suivant la régle fondamentale de conformer les raiſonnements phyſiques aux expriences, on ne peut conteſter que le feu de charbon, ou de fer embraſé, ne ſoit incomparablement plus ardent que la flamme d'eau de vie ou d'eſprit de vin; c'eſt parce que le prémier de ces feux eſt compoſé de parties groſſiéres qui ſont forcées à un plus grand mouvement, & jettées dans une plus violente agitation, par celle de la matiére ſubtile, qui s'inſinuant dans leurs porés, leur communique ſa prodigieuſe viteſſe, avec un effort qui eſt encore augmenté par la réſiſtance, & les oblige en conſpirant au même effet, de produire une chaleur qui devient beaucoup plus ardente, parce qu'elle réünit la force de la maſſe à la force de la viteſſe.

Au contraire la flamme d'eau de vie, & d'eſprit de vin coule ſur le papier

(q) *Diog. Laërt. in Leucipp.*
(r) *Diog. Laërt. in Anaxag.*
(s) *Journal de Leipſic. Avril* 1689. *p.* 187.

ſans le conſumer, elle environne la main ſans ſe faire ſentir, parce que ſes parties extrêmement déliées s'élancent librement de toutes parts, & diviſent tellement leurs efforts en tout ſens; que malgré leur viteſſe, elles ne peuvent ſéparer les parties groſſiéres du papier & de la main.



11. Propoſition d'une réforme du ſyſtême qui conſerve les tourbillons.

Sur ces principes & ces expériences, je vais eſſaier une réforme du ſiſtême de Deſcartes, qui en corrigeant tout ce qu'il y a de contradictoire, conſervera

l'hypotheſe des tourbillons ; la propoſition eſt fort ſimple, elle ne conſiſte qu'à compoſer le ſoleil comme étant au centre, de celui des trois élémens qui doit occuper cette place. Suivant les loix générales du mouvement & les principes mêmes de Deſcartes, c'eſt la matiére la plus compacte, & qui par elle même a le moins de mouvement, qui doit être au centre : cette matiére eſt auſſi la ſeule qui puiſſe répandre par ſon embraſement la chaleur & la lumiére dont tout le tourbillon a beſoin, & communiquer juſqu'à ſes extrémités le mouvement, qui lui eſt néceſſaire pour reſiſter à la preſſion & aux efforts des autres tourbillons, qui l'environnent.

Il faut ſe rappeller que la matiére du troiſiéme élément eſt celle qui aiant le mieux réſiſté au froiſſement, a conſervé des figures irréguliéres plus propres à s'accrocher & à s'unir ; que la matiére ſubtile ou du prémier élément eſt dans une agitation ſi rapide que c'eſt du feu, mais un feu mince & délié, qui de lui même n'a aucune conſiſtance ; que cette matiére ſubtile ſe rencontrant avec la matiére globuleuſe ; ou du ſecond élément elle eſt modérée & calmée par elle ; mais que ſi elle entre ſeule dans les pores d'une matiére compacte, ou qu'elle y domine aſſez pour en chaſſer les globules du ſecond élément & pour communiquer toute la rapidité de ſon mouvement aux parties plus compactes du troiſiéme, elle y allume un feu, qui eſt d'autant plus violent qu'il réünit les deux forces de la maſſe du troiſiéme élément, & de la viteſſe du prémier : de même que le feu que nous connoiſſons eſt d'autant plus fort qu'il eſt introduit dans des parties plus groſſiéres, ce qui fait que le bois verd qui a plus des parties groſſiéres que le bois ſec, a auſſi plus de chaleur lorſqu'il eſt une fois embraſé, & que le feu d'eſprit de vin, eſt preſque imperceptible en comparaiſon du charbon ardent ou du fer rouge.

Ces principes des trois élémens de Deſcartes étant bien entendus, on concevra aiſément que la matiére dont le ſoleil doit être compoſé au centre du tourbillon, eſt la matiére compacte du troiſiéme élément, pénétrée de la matiére ſubtile du prémier, enſorte que les globules du ſecond élément n'y ſont preſque point admis, ou qu'ils en ſont chaſſés par la matiére ſubtile, qui y domine & qui y cauſe le plus ardent de touts les feux.

L'extrême agitation des parties groſſiéres du troiſiéme élément, lorſqu'elles ſont une fois embraſées, repouſſe avec force les globules du ſecond élément par une infinité de vibrations & de ſecouſſes, qui portent la lumiére & la chaleur juſqu'aux extrémités du tourbillon, & même au-delà de ſes limites & dans les tourbillons voiſins ; car la matiére qui compoſe le ſoleil, s'efforce de toute part de s'éloigner du centre du tourbillon, ſuivant la loi du mouvement circulaire ; & cet effort chaſſe à la ronde la matiére globuleuſe du ſecond élément dont le ſoleil eſt environné, & qui eſt repouſſée vers touts les côtés imaginables, parce qu'il n'y a nul point du cercle que la matiére du ſoleil décrit en tournant, où elle ne faſſe effort pour s'éloigner du centre, & où par conſéquent elle ne pouſſe & ne chaſſe les boules du ſecond élément.

Mais, dira-t-on, la maſſe du ſoleil, étant une fois embraſée par la matiére ſubtile, elle a acquis par cet embraſement une agitation, qui

tend ſa force victorieuſe des autres corps qui ſe meuvent en rond, & par conſéquent elle doit quitter le centre du tourbillon: il eſt aiſé de répondre que les loix de la nature ſont par tout conſtantes & uniformes; & que comme l'expérience nous apprend, que plus un corps eſt maſſif, plus il eſt fortement chaſſé vers le centre, par les corps plus déliés & plus agités, qui ont contre lui d'autant plus de force qu'il ſe prête à leurs coups par une plus grande étenduë de maſſe: de même le ſoleil étant la plus vaſte de toutes les maſſes, il eſt répercuté par une infinité d'endroits dans toute ſa ſuperficie, à proportion de ſon immenſe grandeur: & le mouvement de toute la matiére qui l'environne, en forçant cette prodigieuſe maſſe de reſter au centre du tourbillon, l'oblige auſſi de tourner ſur ſon propre centre. Ne voïons-nous pas que le charbon & le fer embraſés demeurent contenus dans leurs mêmes limites, & qu'ils ne s'élancent pas dans l'air comme la flamme, parce que l'air conſerve la force de ſa preſſion, à l'égard de leurs parties groſſiéres, quelque agitées qu'elles ſoient par la matiére ſubtile qui les embraſe?

La maſſe du ſoleil brule continuellement ſans pouvoir être conſumée ou diſſoute par la matiére ſubtile, parce que les parties compactes & branchuës du troiſiéme élément, qui ſe forment inceſſamment dans tout le tourbillon ſont toûjours repouſſées vers le centre, ſuivant la loi du mouvement, & prennent la place de la matiére du troiſiéme élément, qui a été diſſoute dans la maſſe du ſoleil; & lorſqu'il s'y trouve de nouveaux interſtices à remplir, quelques parties de la matiére branchuë ſe ſubtiliſent & ſe briſent, pour remplacer la matiére qui s'eſt échapée: ou bien, une matiére ſubtile, toûjours prête à s'inſinuer partout, prend la place de celle qui s'eſt élancée hors du globe du ſoleil, ce qui fournit à ce feu un aliment ſucceſſif & inépuiſable; car les trois éléments ſe convertiſſent l'un dans l'autre, ſuivant que leurs parties irrégulieres s'accrochent ou qu'elles ſe briſent, pour s'ajuſter aux interſtices qu'elles ſont forcées par la preſſion de remplir, & ſuivant en général que leur mouvement change leurs diſpoſitions & leurs figures.

On peut faire une autre objection, qui paroît d'abord aſſez ſpécieuſe: la matiére ſubtile eſt la plus agitée en tout ſens, donc c'eſt de trois élements, celui dont le mouvement eſt le plus partagé, & qui a par conſéquent le moins de force centrifuge; mais raiſonner ainſi, ce ſeroit abandonner la loi générale du mouvement circulaire, ſuivant laquelle tout corps qui ſe meut en rond, tend à décrire une ligne directe, & à s'échaper par la tangente du cercle; car ſuivant cette loi les particules de la matiére ſubtile extrêmement minces & agitées, conſpirent toutes au même effort de ſe mouvoir en ligne directe, & ſi elles ſont agitées en tout ſens, c'eſt par l'impoſſibilité où elles ſe trouvent de continuer toutes en même temps le mouvement direct qui leur eſt naturel; ainſi un égal volume de matiére ſubtile ou du prémier élément, doit avoir bien plus de force pour s'éloigner du centre, qu'un égal volume du ſecond élément, & à plus forte raiſon que les parties plus compactes du troiſiéme, puiſque ce volume égal de matiére ſubtile, renferme un bien plus grand nombre de particu-

les, qui ſont le même effort pour décrire une ligne droite.

Mais quoique la matiére ſubtile ait par la rapidité de ſon mouvement, plus de force centrifuge que la matiére des deux autres éléments, elle n'occupe aucune région particuliére dans le tourbillon. Autrement ce ſeroit admettre ſuivant l'opinion d'Ariſtote, une ſphére de feu qui n'exiſte point dans la nature. La matiére ſubtile n'a pas aſſez de conſiſtance pour former toute ſeule & par elle-même, aucun être matériel ſéparé; elle ne compoſe rien, mais elle s'inſinuë par tout, & tend continuellement à s'élancer en haut, comme a dit Leucippe, ce qui la rend propre à repouſſer les globules du ſecond élément, de la ſurface des corps lumineux.

Le méchaniſme général de la nature ainſi rectifié, convient à merveille à expliquer la maniére dont les tourbillons particuliers, ou les planétes contenuës dans les grands tourbillons, ont été formés, ſe maintiennent dans l'ordre qu'ils ont ſuivi dès le commencement des ſiécles, & continuent à décrire réguliérement les mêmes orbites.

54. Formation & arrangement des planétes ſuivant l'hypothéſe propoſée.

Le choc des trois éléments, qui les convertit l'un dans l'autre par la variation de leurs figures, a occaſioné en différentes régions du grand tourbillon des ames de la matiére compacte & branchuë du troiſiéme élément, qui ſe ſont placés plus haut ou plus bas, ſuivant la force qu'ils avoient de s'éloigner du centre, & ſuivant l'équilibre où ils ſe ſont trouvés avec la matiére qui les environnoit. Les interſtices formés par les figures irréguliéres du troiſiéme élément, ont admis les globules du ſecond élément, conjointement avec la matiére ſubtile; la matiére globuleuſe y tempérant la prodigieuſe ardeur de la matiére ſubtile, ces amas de matiére fort grands, quoique beaucoup moindres que le ſoleil, ſont devenus opaques, & n'ont point été embraſés. Les globes ainſi compoſés de la matiére compacte & branchuë du troiſiéme élément; mais pénétrée en même temps de la matiére globuleuſe & de la matiére ſubtile, nagent dans le grand tourbillon, en s'éloignant du centre, ſuivant le degré de force & l'équilibre qu'ils ont rencontré dans la matiére qui les environne, & ſuivant qu'ils ſont plus ou moins leſtés, pour ainſi dire, par le mêlange de la matiére du prémier & du ſecond élément qui pénétre leurs pores.

La matiére globuleuſe du ſecond élément qui eſt répanduë dans tous les eſpaces du grand tourbillon, & qui environne & preſſe de toutes parts, les globes ſolides des Planétes, les contient dans une aſſiette ferme, & empêche la matiére du troiſiéme élement, qui en eſt la baſe, de ſe diſſoudre par ſon mouvement. Cauſe vraiment Phyſique & naturelle, & fort différente de cette gravité, & de cette attraction que Newton [t] ſuppoſe gratuitement dans la matiére, & qui ſignifient rien de plus, que les qualités occultes des Anciens.

Les Planétes qui ſont les plus proches du ſoleil, ſont d'une matiére plus compacte & plus ſolide; les plus éloignées ſont plus poreuſes & plus légéres; & les unes & les autres nagent dans un fluide proportionné à leur poids, & à leur mouvement.

Ainſi Mercure plus ſolide & plus compact, dont les interſtices moins ouverts donnent moins d'accés à la matié-

[t] *Newton, philoſ. natural. princip. mathemat. lib. 3.*

matiere du prémier & du ſecond élément, & dans lequel la matiére du troiſiéme domine plus que dans aucune autre Planéte, a moins de force pour s'éloigner du centre du tourbillon, & eſt plus proche du ſoleil.

Au contraire Saturne eſt compoſé de la matiére la plus poreuſe & la plus légére. Le troiſiéme élément y laiſſe de fort grands interſtices, & ils ſont pénétrés d'une plus grande quantité de matiére du prémier & du ſecond élément; enſorte que Saturne eſt la moins maſſive de toutes les Planétes, & qu'elle a parconſéquent plus de force pour s'éloigner du ſoleil, & du centre du tourbillon. Il en eſt de même à proportion de la diſtance de toutes les autres Planétes.

La matiére globuleuſe du ſecond élément, qui entre en abondance dans les interſtices des Planétes, y calme, comme nous l'avons obſervé, l'impétueuſe agitation de la matiére ſubtile dont naiſſent les embraſements, & qui cauſe celui du ſoleil. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle les globes des Planétes ne ſont point lumineux par eux-mêmes & n'ont qu'une lumiére empruntée du ſoleil, réfléchie, & dont l'éclat eſt fort affoibli: car la tranſmiſſion de la lumiére ſe faiſant par une répercuſſion des globules du ſecond élément, ces globules qui ſont admis librement dans les interſtices des Planétes, ne ſont point répercutés par elles, ce qui rend les planétes opaques; & les globules, qui ont reçu une forte impulſion du ſoleil, venant à choquer ces planétes, perdent beaucoup de la force avec laquelle ils avoient été dardés par le ſoleil, lorſque trouvant dans les Planétes touts les pores remplis, d'une matiére en partie ſemblable à eux-mêmes, ils réjalliſſent foiblement, en comparaiſon du mouvement, qui leur avoit été imprimé par le ſoleil.

Toutes les Planétes nagent dans la matiére globuleuſe du ſecond élément, que l'on doit toûjours concevoir de façon, que les globules ne ſe joignant pas parfaitement, le prémier élément s'y inſinuë. Aprés que les Planétes ſe ſont arrangées dans ce grand fluide, ſuivant l'équilibre qu'elles y ont rencontré, leurs cours & leurs révolutions y ont été perpetuellement fixés par cette même correſpondance mutuelle de peſanteur & de légéreté, entre la Planéte & le fluide, c'eſt-à-dire, ſuivant que le corps maſſif de la Planéte, plus ou moins leſté ou allegé par le mélange du prémier & du ſecond élément, a rencontré un courant de matiére globuleuſe du ſecond élément, qui par l'inſinuation plus ou moins abondante du prémier, avoit une force centrifuge égale à celle de la Planéte; ce qui ne laiſſe dans l'eſprit aucune difficulté ſur l'objection [u] d'Ariſtote, qu'il ne peut y avoir pluſieurs mondes habités, parce qu's'il y avoit quelque autre terre, que celle que nous habitons, la peſanteur qui eſt naturelle à la terre, la feroit tomber ſur la nôtre.

Suivant les principes établis que le mouvement direct produit le circulaire, chaque Planéte doit avoir un mouvement ſur ſon propre centre; car les parties groſſiéres du troiſiéme élément s'étant accrochées, & leurs interſtices aïant été remplis d'une quantité plus ou moins abondante de la matiére du prémier & du ſecond élément, leurs différents mouvements ſe ſont empêchés réciproquement, & ils ſe ſont traverſés en une infinité de maniéres différentes: ce qui a dû naturellement im-

[u] *Ariſtot. de cœlo lib.* 1, *c.* 8.

primer à tout le globe un mouvement circulaire, par lequel cette groſſe maſſe non ſeulement a tourné ſur ſon propre centre, mais encore a entraîné une partie de la matiére la plus prochaine dans laquelle elle nage. C'eſt ce qui compoſe l'athmoſphére de chaque planéte. Et lorſqu'une planéte a rencontré dans la ſphére de ſon activité, ou dans l'étenduë de ſon athmoſphére, quelqu'autre planéte plus petite & plus foible, elle l'a entraînée à ſa ſuite, & l'a forcée de ſuivre ſon mouvement. Alors la petite Planéte vaincue tourne autour de la plus grande, tandis que toutes enſemble ſont emportées par le mouvement du grand tourbillon; ainſi qu'il eſt arrivé à la lune qui tourne autour de la terre, & aux ſatellites de Jupiter, qui tournent autour de cette Planéte, en même temps que la terre & Jupiter tournent autour du ſoleil.

Le mouvement de la matiére du troiſiéme élément dont le ſoleil eſt compoſé, & ſurtout le mouvement très rapide de la matiére du prémier élément dont il eſt pénétré, change quelquefois la diſpoſition, & l'arrangement de ſes interſtices, enſorte qu'ils deviennent plus ouverts & reçoivent, ou quelques parties détachées du troiſiéme élément, qui voltigent autour [x], ou les globules du ſecond élément; ce qui fait que cette partie de la ſuperficie du ſoleil devient alors moins agitée, & ceſſe d'être lumineuſe, & qu'il ſe forme ſur cet aſtre des taches [y] qu'on y obſerve quelquefois. Ces taches ſe diſſipent, lorſque la matiére ſubtile redevient victorieuſe, & chaſſe les globules du ſecond élément des pores où ils s'étoient inſinués; mais ſi le changement des interſtices devient général, & que la matiére du troiſiéme élément, qui étoit extrémement agitée par le mouvement très rapide de la matiére ſubtile, admette & reçoive dans toute ſa ſuperficie ou dans la plus grande partie, les globules du ſecond élément qui tempérent & calment la grande agitation de la matiére ſubtile, alors cette ſuperficie s'épaiſſit en une croute, qui couvre & éteint pour ainſi dire le ſoleil. Cette grande maſſe, dont le mouvement eſt altéré, perd toute ſa force; elle ne répand plus la lumiére & la chaleur. Le tourbillon entier par une ſuite néceſſaire eſt privé du mouvement, qui lui étoit imprimé par ſon ſoleil. Il n'eſt plus défendu par l'activité de cet aſtre, contre les efforts des tourbillons qui l'environnent, & le preſſent. Il céde à leurs forces. La matiére du tourbillon qui ne peut plus réſiſter, eſt envahie par les tourbillons voiſins, chacun s'en empare à proportion de ſa force & de ſon mouvement. Les globes qui nageoient dans le tourbillon détruit, ou ſont réſolus & diſſipés, ou ſi leurs parties demeurent liées enſemble, ils cherchent à ſe mettre en équilibre dans le tourbillon où ils entrent;

---

[x] *Dans tous les eſpaces du tourbillon qui ſont remplis de la matiére globuleuſe plus ou moins mêlée avec la matiére ſubtile, il ſe forme continuellement quelques parties branchuës & compactes du troiſiéme élément, qui ſont repouſſées vers le centre, & qui circulent autour de la matiére qui compoſe le ſoleil juſqu'à ce qu'elles trouvent des interſtices aſſez ouverts pour s'y inſinuer.*

[y] *Quelques Phyſiciens ont prétendu que le globe du ſoleil n'eſt embraſé qu'intérieurement; que toute la croute qui envelope ſon feu, eſt extrémement poreuſe, comme les pierres de ponce, & que la lumiére en ſort au travers de ſes pores; mais qu'il laiſſe voir comme des taches d'une grande étenduë, dans les endroits de ſa ſuperficie, dont les pores plus ſerrés ne laiſſent point de paſſage, ou n'en laiſſent que fort peu à la lumiére.*

D'autres ont expliqué ces taches par une écume amaſſée en différents endroits ſur ſa ſurface,

& après s'y être placés dans la région, qui convient à leur mouvement & à leur solidité, ils deviennent de nouvelles Planétes du tourbillon, qui les a assujétis. Ceci est conforme à l'opinion Epicurienne [z], qu'il y a une infinité de mondes, qui meurent, & renaissent sans cesse. Car les tourbillons de Descartes se nourrissent, & se réparent aux dépens les uns des autres, ils s'engloutissent même quelquefois tout-à-fait.

Anaximandre [a] soutenoit aussi la pluralité des mondes, & que de temps en temps ils étoient détruits, & reproduits.

Anaximéne, Archelaüs, Xénophane, Diogéne, Leucippe, Démocrite, ont été du même sentiment, de la pluralité des mondes; & Métrodore ajoutoit, qu'il est autant contre la vraisemblance de croire qu'il n'y a qu'un monde, que de penser qu'il ne croît qu'un épi de blé dans un champ fertile. Au contraire Thalés, Pythagore, Empédocle, Melissus, Parménide, Héraclite, Anaxagore, Platon, Aristote, Zénon le Stoïcien, n'admettoient qu'un monde. Quoiqu'il en soit, & dans l'hypothése d'un monde unique, comme dans celle qui en établit une infinité, nous devons dire avec le Prophéte Isaïe [b], Seigneur, toutes les nations ne sont devant vous, que comme une goute d'eau, qui tombe d'un seau, & comme ce petit grain, qui donne à peine la moindre inclination à la balance: toutes les isles sont à vos yeux un grain de poussiére.

55. De l'opinion que les autres planétes sont habitées.

Descartes estime, qu'il y auroit une égale témérité à affirmer & à nier, que les autres Planétes de notre tourbillon, & cette immense quantité de Planétes qui sont vraisemblablement répanduës dans tous les tourbillons des autres soleils, aient des habitants, comme notre globe en a: mais que toutes ces Planétes étant des corps opaques & solides, & de même qualité que la Planéte dans laquelle nous vivons, & que nous appellons la terre, il y a lieu de supposer qu'elles sont également habitées.

Les Physiciens qui ont eu la même opinion, se sont fondés sur ce que ce seroit restreindre la puissance de Dieu que de ne pas convenir qu'il est possible que toutes ces Planétes soient habitées; & que si la chose est impossible, il est probable qu'elle est ainsi [c], puisque la sagesse de l'ouvrier consiste à donner la plus grande perfection à son ouvrage, & qu'on ne peut pas nier que ces globes d'une si vaste étenduë seroient moins parfaits & moins utiles, s'ils étoient sans créatures, tandis qu'un grain de poudre dans l'univers auroit seul le privilége d'être habité.

Pour se renfermer dans ce qui tom-

[z] Terramque, & solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero innumerabili. *Lucret. lib. 2.*
Quare etiam atque etiam tales fatearre necesse est
Esse alios alibi congressus materiaï,
Qualis hic est avido complexu quem tenet æther. *Lucret. loc. citat.*

[a] *Anaxim. ap. S. Aug. de civit. Dei, l. 8. c. 2.*

[b] Ecce gentes, quasi stilla situlæ, & quasi momentum stateræ reputatæ sunt; ecce insulæ quasi pulvis exiguus. *Isa. c. 40. v. 15.*

[c] An regis prudentis erit fabricare palatî
Ingentem molem peregrino marmore & auro
Egregiam, & mire spatiosam intusque forisque:
Nolle tamen (fabulo excepto) permittere quemquam
Tam pulchras habitare ædes, vacuasque tenere.
Falling. Marcell. zodiac. in aquario, lib. 11.

be ſous notre vûë, quelle prééminence a notre globe ſur celui de Jupiter [d], à qui Dieu a donné quatre lunes pour l'éclairer, au lieu que notre terre n'en a qu'une? Jupiter jouit d'une lumiére preſque continuelle, & tourne en moins de dix heures ſur ſon axe, pour ſe prêter alternativement à la clarté du ſoleil & de ſes quatre lunes.

Xénophane [e] croïoit que la lune avoit des villes, auſſi-bien que la terre. Quelques Pythagoriciens [f] ſoutenoient que la lune eſt habitée comme la terre: & ils diſoient, je ne ſai ſur quel fondement, que les animaux & les arbres y excédoient cinquante fois la longeur des animaux & des arbres terreſtres. Jean François Pic comte de la Mirandole [g] compare les ſentimens des philoſophes à cet égard, aux fables de Lucien.

Le célébre Huguens [h] a ſoutenu, que les Planétes ſont habitées par des créatures, & même raiſonnables, parce qu'autrement leur beauté ſeroit perduë, & deviendroit inutile, ſi elle n'étoit pas vûë par des animaux capables d'admirer la ſageſſe du créateur. A la vérité il corrige un peu la témérité de cette opinion, en avouant qu'il ne ſçait pas ſi ces animaux raiſonnables reſſemblent à l'eſpece humaine. Il entre [i] enſuite dans le détail de la différence des ſaiſons, & de la température de l'air de toutes les Planétes: & il porte ſes conjectures juſqu'à ſpécifier les ſciences, la police, les mœurs, & le caractére des habitants de ces Planétes.

Ce qui eſt plus réel, c'eſt qu'on a fait dans ces derniers temps la Sélénographie ou Géographie de la Lune, avec autant d'exactitude que ſi l'on avoit deſſein d'y voïager. Caſſini a obſervé dans la Lune une montagne, [k] dont la hauteur paroiſſoit excéder trois lieuës, quoiqu'on n'en connoiſſe aucune ſur la terre [l], dont la hauteur perpendiculaire ſoit d'une lieuë.

56. Formation des corps particuliers, ſuivant l'hypothéſe Carteſienne.

Deſcartes entre dans un détail de la formation des corps particuliers, qui eſt très ingenieux, & il déduit fort bien de ſes principes toutes les productions de la nature. Dans ſon hypothéſe les différentes qualités des corps viennent de la différente diſpoſition de leurs parties & de leurs différentes figures. Les uns, par exemple, ſont compoſés de parties branchuës; d'autres de parties longues; d'autres de parties qui tiennent davantage de la rondeur, mais irrégulières. Si les parties branchuës ſont groſſes, les corps ſont durs, fléxibles, & ſans reſſort comme les métaux. Si les parties branchuës ſont déliées, les corps ſont mols & fluides comme les gommes & les hui-

[d] *M. de Fontenelle, pluralité des mondes.*

[e] Habitari ait Xenophanes in lunâ, eamque eſſe terram multarum urbium & montium. *Cic. Acad. quæſt. lib. 2.*

[f] Pythagoræi quoque nonnulli lunam inſtar ejus quam calcamus, terræ habitari quidem exiſtimarunt, quod ipſa etiam terreſtris & denſa videatur: ſed animalibus & arboribus quinquagies majoribus quàm quæ apud nos conſpiciuntur. *Joann. Franc. Pic. Mirand. de exam. vanit. doct. Gentium, lib. 1. c. 12.*

[g] Anaxagoras & Democritus in lunâ campos conſtituere, & montes, & valles, ut jam nihil fere videantur aut parum à fictis Luciani diſcrepare fabulamentis. *Id. loc. citat.*

[h] *Hugen. Coſmotheor. lib. 1. p. 32.*

[i] *Id. loci citat. lib. 1. p. 50. & lib. 2. p. 88. 112. &c.*

[k] *Hiſtoir. de l'Acad. des ſcien. ann. 1724. p. 88 & mémoir. p. 405*

[l] *Iſac. Voſſius in Pompon. Mel. lib. 2. c. 2.*

les. Si les parties branchuës sont extrémement délicates, les corps sont semblables à l'air.

Si les parties longues des corps sont inflexibles, ils sont piquants, incorruptibles, faciles à dissoudre comme les sels: si ces mêmes parties longues sont flexibles, les corps sont insipides comme les eaux. S'ils ont des parties grossiéres & irréguliéres, ils ont toutes les qualités de la terre & des pierres. Si ces corps ont des interstices assez grands pour laisser passer la matiére du second élément en tout sens, ils sont transparents, comme l'air, l'eau & le verre. Si le prémier élément les pénétre seul, & que par leur disposition cette matiére subtile ait assez de force & de vitesse, pour repousser les globules du second élément de touts côtés, les corps sont lumineux comme la flamme.

57. Explication Cartésienne des couleurs.

Descartes continuë d'appliquer ces principes à l'explication des couleurs. Si la superficie des corps ne laisse aucun accés dans ses interstices aux globules du second élément, les corps paroissent fort blancs, & les globules repoussés rendent la blancheur ébloüissante. Si ces pores fort ouverts, comme un petit crible, reçoivent dans toute leur surface les globules du second élément, ils absorbent en quelque façon la lumiére, & leur couleur est très noire.

C'est une expérience sensible, & qui confirme ce systême des couleurs, que le noir qui admet dans ses pores les globules du second élément, reçoit plus de chaleur des raïons du soleil, que le blanc qui les repousse, & que l'impression qui se fait à la longue par ces raïons, sur la superficie des corps qui leur sont exposés, change leur couleur blanche en une couleur noire.

L'hiver au contraire blanchit les liévres de Suede & du Canada, & on doit à la rigueur du froid la blancheur des hermines. Le froid excessif qui resserre les pores de la peau, & les petits tuyaux du poil de ces animaux, empêche les sucs d'humecter le poil, qui étant desséché a ses parties insensibles plus raboteuses, plus élastiques, plus propres à refléchir de touts côtés les globules du second élément. C'est par le même principe que l'âge répand la blancheur sur les cheveux, lorsque la peau devient plus dure & plus compacte dans le corps humain, & laisse un passage moins libre aux sucs pour s'insinuer dans les cheveux, qui souvent même, faute de nourriture, tombent entiérement & laissent la tête chauve.

58. Différents sentiments des philosophes sur les couleurs.

Aristote [m] parlant de la blancheur des cheveux n'en explique pas la cause, mais il dit qu'elle est la même qui fait que quelques hommes & quelques chevaux ont un œil bleu, & l'autre de couleur différente, nous laissant à deviner ce qui peut produire deux effets, qui paroissent n'avoir aucune relation l'un avec l'autre.

Les anciens ont connu que la couleur n'étoit pas dans les objets, & qu'elle n'étoit qu'une réflexion de la lumiére. La nuit ôte la couleur aux objets [n], suivant Virgile.

Démocrite avoit dit anciennement, que les atomes n'ont par eux mêmes aucune couleur; & Aristarque enseignoit que la couleur est la lumiére qui tombe sur les corps.

[m] Ἑτερόγλαυκοι δὲ μάλιστα γίνονται καὶ οἱ ἄνθρωποι, καὶ οἱ ἵπποι, διὰ τὴν αἰτίαν δι' ἣν περ ὁ μὲν ἄνθρωπος πολιοῦται μόνον. *Aristot. de generat animal. lib. 5. c. 1.*

[n] ... & rebus nox abstulit atra colorem. *Virgil.*

Les Phyſiciens modernes donnent des explications fort différentes à cette modification de la lumiére. Dans l'hypothéſe Carteſienne que je viens d'expliquer, c'eſt l'inſinuation ou la réflexion différente des globules du ſecond élément. Suivant une autre opinion aſſez ſemblable, c'eſt une modification de la lumiére, par les facettes différemment arrangées ſur la ſuperficie des corps. Le pére Mallebranche explique la couleur par une vibration plus ou moins prompte des raïons lumineux. Un Phyſicien moderne [o] ajoûte à cette hypothéſe, que les couleurs ſont des vibrations de raïons lumineux, plus ou moins fortes, & plus ou moins interrompuës ou mêlées d'ombres. Ainſi le blanc conſiſte dans des vibrations vives de raïons non interrompus ou fort peu mêlés d'ombres. Une certaine mediocrité de vibrations & d'ombres entremêlées fait le verd, c'eſt pourquoi il flatte doucement les yeux. Le noir conſiſte dans des vibrations fort foibles de raïons ſouvent interrompus, ou mêlés de beaucoup d'ombres. Le blanc & le noir ſont en quelque façon la matiére des autres couleurs, qui ſont différentes à proportion qu'elles participent du blanc & du noir, par des vibrations plus ou moins vives, & plus ou moins mêlées d'ombres. Iſac Voſſius [p] attribuë les couleurs au chaud ou au froid, & il obſerve que le blanc domine dans le grand froid.

Newton établit une eſpéce de gamme des couleurs, pour ainſi dire, élémentaires. Il met l'origine des couleurs dans les raïons de lumiére, & poſe pour principes ſept eſpéces de raïons, dont chacun porte ſa couleur particuliére : ſçavoir, rouge, orangé, jaune, verd, bleu, indigo, violet; en ſorte que le raïon qui porte une couleur n'en porte jamais d'autres. „Expoſez, dit-il, „ aux raïons du Soleil un priſme triangu- „ laire à une certaine diſtance d'un pa- „ pier qui puiſſe renvoïer les raïons rom- „ pus & ſéparés; vous voïez ſur le pa- „ pier ſept couleurs bien diſtinctes, & di- „ ſpoſées dans l'ordre qui vient d'être re- „ marqué, de la couleur rouge, orangée, „ jaune, verte, bleue, indigo, & violette. „

Newton a obſervé que les eſpaces occupés par les couleurs ſur le papier ne ſont pas égaux, mais dans la même raiſon que les nombres, qui expriment les intervalles des ſept tons de muſique. Convenance merveilleuſe & cependant très vraiſemblable, puiſqu'il eſt naturel que les différentes modifications de la vûë & de l'oüie ſe répondent.

M. de Mairan [q] a pouſſé plus loin la conjecture; il a établi dans le fluide de l'éther des particules, qui à cauſe de leur différente conſiſtance ou de leur différente groſſeur, ſe meuvent ou frémiſſent différemment & avec des viteſſes inégales, & produiſent ainſi les différentes couleurs. Il a expliqué pareillement le ſon par des particules d'un air moins ſubtil, leſquelles aïant un reſſort différent, ſe trouvent à l'uniſſon avec les corps ſonores d'un reſſort proportionné, & ne frémiſſent que quand elles ſont ébranlées par eux. Cette hypothéſe met dans l'air des particules pour chaque ton, comme il y en a dans l'éther pour chaque couleur; & il n'eſt plus étonnant que l'air tranſmette en même temps & ſans confuſion

[o] *Nouveaux entretiens Phyſiq. t. 2. entret. 23.*

[p] *Iſ. Voſſ. de natur. & propriet. lucis, c. 24.*

[q] *Hiſt. de l'Acad. des ſciences, ann. 1720. p. 11.*

différents ſons, ou l'éther différentes couleurs.

Faites au papier une petite ouverture qui ne laiſſe paſſer qu'une eſpéce de raïons, qui porte, par exemple, le rouge ou le violet; rompez de nouveau le raïon avec un ſecond priſme, avec un troiſiéme; faites les tourner ſur leur axe; le raïon différemment rompu, refléchi différemment, préſente toujours la même ſorte de couleur. Dans cette hypothéſe le blanc réſulte du mêlange des ſept couleurs principales; & les corps paroiſſent différemment colorés, parce que la figure de leurs pores, la tiſſure & la conſiſtance de leurs parties refléchiſſent une plus grande quantité de raïons d'une certaine eſpéce, tandis que les interſtices de ces corps tranſmettent la plûpart des autres raïons ou qu'ils les abſorbent.

Obſervons en paſſant [r] que le noir ſignifie la perſévérance; que le bleu exprime le zéle; le rouge repréſente la colére & la vengeance; la couleur d'or dénote la joie; le verd eſt la livrée de l'eſpérance: le blanc de la pureté.

59. Obſervations ſur la lumiére.

La lumiére eſt un feu rare, diffus & ſubtil, de même que la vapeur eſt une eau ſubtiliſée: & comme la vapeur ſe peut raſſembler par l'alambic, être condenſée, & redevenir eau; de même les raïons de la lumiére réunis par le miroir ardent, forment un feu qui enflamme les matiéres combuſtiles, & fond les métaux. Iſac Voſſius [s] qui a nié que le feu fût corporel donne encore moins une nature corporelle à la lumiére: mais ſi le feu & la lumiére ne ſont pas des corps, quelle peut donc être leur ſubſtance, & comment agiſſent-ils ſur des corps? Ce n'eſt qu'une queſtion de nom: il ne conſidere pas le feu & la lumiere comme des ſubſtances réelles & diſtinctes, mais comme de ſimples modifications.

Ariſtote regarde la lumiére comme une qualité; pluſieurs modernes comme des particules émanées du Soleil, & des autres corps lumineux; Deſcartes comme l'impulſion des globules du ſecond élément, par le mouvement de la matiére ſubtile, qui eſt dans les corps lumineux. Ces globules doivent être fort deliés, puiſqu'ils pénétrent des corps d'un tiſſu très ſerré, comme le verre: & la matiére lumineuſe doit être compoſée de parties ſphériques ou rondes, puiſqu'elle ſe refléchit comme les corps ſphériques, à angles égaux d'incidence & de réflexion.

Deſcartes croit que la lumiére ſe communique dans le même inſtant partout où elle peut pénétrer. Il ſe ſert d'une comparaiſon fort juſte [t], au ſujet de la rapidité prodigieuſe de la lumiére, en diſant que la continuité des globules du ſecond élément fait le raïon de lumiére, & que l'impulſion de ces globules eſt la même que celle d'un bâton, quelque long qu'il ſoit, qui ne peut être pouſſé par un bout, que le corps ſur lequel porte le bout oppoſé ne le ſente en même temps. Deſcartes donne cette explication de la lumiére pour une forte preuve qu'il n'y a point de vuide, & il prétend que ſi les globules pouſſés par les corps lumineux, & refléchis par les corps opaques avoient à traverſer les eſpaces immenſes qui ſont entre ces corps, & l'œil qui en eſt frappé, la rapidité de la lumiére ſeroit inconcevable. En effet

[r] *Agripp. de vanit. ſcientiar. c.* 18.

[s] Cùm ignis ſive flamma non ſit corporea, multo minus lumen corporeum. *Iſac. Voſſ. de nat. & proprietat. lucis, cap.* 3.

[t] *Deſcart. tr. de la lum. ch.* 14.

Saturne étant éloigné du Soleil de trois cents trente millions de lieuës, la lumiére qui part du Soleil, & qui eſt refléchie par Saturne, a non-ſeulement cet eſpace à parcourir, mais encore tout celui qui eſt entre Saturne & nous, qui eſt augmenté de toute la diſtance qui eſt entre le Soleil & la terre, lorſque le Soleil eſt entre Saturne & la terre. La lumiére doit être d'une prodigieuſe force [u], & Saturne bien propre à la refléchir. Celle qui vient des étoiles, de ces ſoleils qui ſont au centre des tourbillons ſéparés du nôtre par une infinité de tourbillons intermédiaires, a des eſpaces incompréhenſibles à traverſer. Cette lumiére eſt directe à la vérité, mais quels obſtacles ne rencontre-t-elle point dans les divers courants des tourbillons, dont elle doit franchir les limites [x]? Eſt-il poſſible d'imaginer que des globules venus de ſi loin, & dont la force a été traverſée ſur la route & rompuë en tant de maniéres différentes, arrive néanmoins juſqu'à notre tourbillon, & le rempliſſe de ſorte que l'étoile ſoit apperçûë de quelque point où l'œil ſoit placé. Les Phyſiciens même qui nient la mobilité de la terre, ſoutiennent que ſi la terre tournoit & entraînoit avec elle un athmoſphére, ou un courant de matiére fluide, nous ne pourrions appercevoir le Soleil d'aucun endroit de notre Globe, parceque la lumiére qu'il nous envoie ſeroit détournée, & rompuë par l'athmoſphére ou le tourbillon de la terre. Les Carteſiens peuvent aiſément répondre à cette objection, par l'exemple d'un fleuve dont les eaux ſont claires, & le cours extrémément rapide. Cette rapidité de ſon cours n'empêche pas d'appercevoir fort diſtinctement du fond de ſon lit, les plus minces objets qui ſont au-deſſus de ſes eaux: & il n'y a cependant aucune comparaiſon à faire des eaux de ce fleuve, qui font beaucoup d'impreſſion ſur nos ſens, avec la matiére imperceptible & très déliée, qui compoſe les courants des tourbillons, & qui eſt infiniment plus facile à traverſer que les eaux du fleuve.

60. Calcul du progrés de la lumiére.

Pluſieurs Philoſophes ſont contraires au ſentiment de Deſcartes, que la lumiére ſe répand tout à la fois & dans le même inſtant. Ils ſoutiennent qu'elle ſe communique avec un progrés prodigieuſement rapide, mais ſucceſſif. Ils ont même entrepris de le calculer, & d'en meſurer la viteſſe. Romer & quelques autres, ont obſervé ce progrés par les éclipſes des ſatellites de Jupiter. Ils ont remarqué que lorſque la terre eſt entre Jupiter & le Soleil, ces éclipſes arrivent environ ſept ou huit minutes plûtôt, qu'elles ne devroient arriver ſuivant les tables, au lieu qu'elles arrivent ſept ou huit minutes plus tard qu'elles ne devroient, quand le Soleil eſt entre Jupiter & la terre [y]. La raiſon en eſt, diſent-ils, que la lumiére qui vient des ſatellites, doit faire dans le dernier cas un chemin plus grand que dans le prémier, de tout le diamétre de l'orbite de la terre.

Suivant ce principe, le progrès de la

[u] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1716. *p.* 56.

[x] *Le P. Daniel, voïage du monde de Deſcartes, part.* 4. *p.* 382.

[y] *Newton, optic. lib.* 2. *paſſ.* 3. *propoſ.* 11.

la lumiére, le chemin qu'elle fait dans l'eſpace du diamétre de l'orbite de la terre, étant évalué à une durée de ſept minutes & demie ou de 450. ſecondes, & cette diſtance ou le diamétre de la terre étant eſtimé ſur le pié de ſoixante-ſix millions de lieuës, la lumiére parcourt environ cent trente mille lieuës dans une ſeconde.

61. Le progrés de la lumiére ſix cents mille fois plus vîte que celui du ſon.

Sur le fondement de ces mêmes éclipſes des ſatellites, Huguens dans ſon traité de la lumiére, conclut qu'elle ſe tranſmet environ ſix cents mille fois plus vîte que le ſon, dont le progrès eſt de cent quatre-vingts toiſes dans le temps d'une ſeconde. Les propriétés de la lumiére, ſuivant Iſac Voſſius [z], ſont d'échauffer, de produire les couleurs, de porter & de répandre partout les eſpéces viſibles des objets, de changer la diſpoſition des pores dans les corps qui reçoivent ſes raïons, de cauſer ainſi la fécondité des germes & les effets les plus ſalutaires à la ſanté, juſqu'à rappeller quelquefois & ramener entiérement la chaleur naturelle.

62. Efforts de la nouvelle Phyſique.

Où ne ſe portent point les efforts de la nouvelle Phyſique? Boyle a prétendu pouſſer les expériences juſqu'à déterminer & calculer [a] le poids de la flamme. Dans un nouvel eſſai d'optique on a ſupputé quel affoibliſſement eſt cauſé à la lumiére par la tranſparence des corps; on y a déterminé l'épaiſſeur qu'il faudroit donner aux corps tranſparents pour les rendre opaques. On a compté les degrès de diminution que ſouffre la lumiére par les différentes hauteurs des maſſes d'eau & d'air; on trouve, par exemple, que l'eau de la mer doit perdre toute ſa tranſparence lorſqu'elle a 256. piés de profondeur, & que nous ſerions plongés dans une nuit continuelle, ſi l'athmoſphére de notre globe conſervoit la même denſité & épaiſſeur, qu'il a ici bas, pendant deux cents vingt-ſept lieuës communes.

63. Differentes explications de la faculté viſuelle.

Les Phyſiciens ont eu des opinions fort oppoſées ſur la maniére, dont la faculté de voir peut être exercée. Les Stoïciens l'expliquoient par l'émiſſion des raïons viſuels qui partent des yeux. Galien [b] ajoûtoit à l'émiſſion des eſprits viſuels, la jonction de l'air extérieur, qui leur ſert comme d'un inſtrument, par lequel ils diſcernent les objets viſibles, en ſorte que l'air eſt aux eſprits viſuels ce que les nerfs ſont au cerveau. Les Epicuriens ont fait conſiſter la vûë dans la chute des raïons viſuels ſur les objets, & dans le renvoi de ces raïons par les objets vers les yeux. Les Péripatéticiens dans l'inſinuation & la réception des eſpéces viſibles au dedans des yeux. Empédocle a compoſé la viſion en partie des raïons lumineux, & en partie des images ou eſpéces viſibles. Démocrite ſoutenoit que les objets viſibles produiſoient leur image dans l'air, que cette image en produiſoit une ſeconde, la ſeconde une troiſiéme toûjours plus petite; & qu'enfin la derniére en produiſoit une toute ſemblable dans

[z] *Iſ. Voſſ. de vit. & propriet. lucis, p. 3.*

[a] *Robert. Boyle, de flamma ponderabilitate. Idem, de ponderabilibus partibus flammæ.*

[b] *Galen. in Hippocr. prognoſtic. comment. 1. text. 23. Idem de Hippocr. & Platon. decretis. lib. 7. c. 5. Idem de uſu partium, lib 19. & lib. de oculis.*

l'œil. Platon, pour former la viſion, faiſoit concourir enſemble l'émiſſion des raïons viſuels, la rencontre des images ou eſpéces viſibles, & la tranſparence lumineuſe de l'air intermédiaire. Hipparque repréſentoit les yeux embraſſants les objets par leurs raïons viſuels, comme les mains s'étendent vers les objets. Les Géométres ſe trouvant bien dépourvus de leur certitude ordinaire, ont imaginé des pyramides ou des cones doubles. La pyramide extérieure, qui vient de l'objet, a ſa baſe dans la prunelle; & des raïons de cette pyramide il s'en forme une ſeconde, oppoſée par la baſe à la prémiére, & dont le ſommet aboutit à un point de la rétine. Ainſi le jugement que nous faiſons de la diſtance des objets eſt tiré par une eſpéce de Géométrie naturelle, du plus ou du moins d'étenduë qu'ont les angles des raïons viſuels.

Il ſemble que nous aïons une preuve ſenſible que la viſion s'opére en nous par la réception des eſpéces viſibles au dedans de nos yeux, & non par l'émiſſion des raïons viſuels. Fermez les yeux après avoir regardé le ſoleil, vous voïez une lumiére dont l'éclat s'efface peu à peu, prenant ſucceſſivement différentes couleurs, comme le rouge, le verd, le bleu, le violet. N'eſt-ce pas une marque qui approche de l'évidence, que la violence des raïons ſolaires s'inſinuant dans l'organe de la vûë avec une force qui le bleſſe, y fait des impreſſions, dont l'effet dure long-temps après avoir même fermé le paſſage de la lumiére? Prénez un œil de bœuf nouvellement tué, dont on ait ôté les peaux qui ſont à l'oppoſite de la prunelle, à l'endroit où eſt le nerf optique: mettez à leur place quelque morceau de papier aſſez mincé pour être tranſparent, & placez cet œil au trou d'une fenêtre, en ſorte que la prunelle ſoit à l'air, & que le derriére de l'œil ſoit dans la chambre, qu'il faut bien fermer; alors on verra toutes les couleurs des objets qui ſont hors de la chambre, répanduës ſur le fond de l'œil; & ces objets paroiſſent peints à la renverſe: ce qui eſt vraiſemblablement commun aux yeux de l'homme & de touts les animaux. Cette expérience, en faiſant connoître que l'objet extérieur qui occaſionne la ſenſation de la vûë, vient ſe peindre au fond de l'œil, confirme l'opinion Péripatéticienne de la réception des eſpéces viſibles au dedans des yeux. Mais la maniére dont la faculté de ce ſens peut être exercée n'en devient pas plus intelligible.

Quel Phyſicien pourroit expliquer comment une infinité de raïons & de couleurs différentes, qui ſe croiſent en un point, tranſmettent par ce même point toutes leurs différentes impreſſions ſans ſe confondre? De quelle maniére comprendre que toutes les eſpéces de ce grand nombre d'objets qui ſont dans le ciel & ſur la terre, ſe puiſſent réduire à un point d'où elles ſont apperçuës, puiſque ces eſpéces viſibles étant matérielles ſont impénétrables, touts les Phyſiciens convenant que l'impénétrabilité eſt de l'eſſence de la matiére? N'eſt-il pas contre toute apparence de vérité, que les eſpéces viſibles de touts les objets qui peuvent être apperçus, ſe rencontrent dans chaque point des eſpaces immenſes, d'où l'on peut appercevoir ces objets? Eſt-il conce-

vable que ces eſpéces viſibles ſe groſſiſſent ou ſe diminuent, pour ſe proportionner à chaque point de viſion plus proche ou plus éloigné ? Si l'on regarde cet objet avec un microſcope, comment l'eſpéce viſible devient-elle tout d'un coup cinq ou ſix cents fois plus grande ? Où prend-t'elle de quoi s'accroître ſi fort en un inſtant ? D'ailleurs, ſuivant les régles de la perſpective, l'objet doit être réellement différent pour qu'il puiſſe être apperçu, tel qu'on veut qu'il apparoiſſe : les objets ne produiſent donc pas des eſpéces qui leur reſſemblent. N'eſt-il pas incomprehenſible qu'un corps envoïe des eſpéces viſibles hors de ſoi de touts côtés, qu'il en rempliſſe continuellement de fort grands eſpaces tout à l'entour, & avec une vîteſſe inexprimable, ſans que ce corps ſoit entiérement diſſipé, ſans qu'il ſoit même diminué ſenſiblement ?

Pourquoi certains corps qui ont beaucoup d'action comme l'air, ne pouſſent-ils au-dehors aucune de ces images qui leur reſſemblent ? Ou pourquoi n'ont-ils pas la force de les pouſſer fort loin comme le vif-argent ? Au lieu que certains corps les plus durs & les plus reſſerrés, & qui ont le moins d'action, comme les diamants, pouſſent leurs eſpéces viſibles à une extrême diſtance ?

Le phyſicien viendra-t-il à bout, je ne dis pas d'expliquer, mais de concevoir comment cette infinité d'eſpéces viſibles peut frapper l'œil, ſans confondre leur grandeur, leur couleur, leur diſtance ? Comment ces corpuſcules lumineux ont-ils une roideur ſi inflexible, qu'ils ne reçoivent aucune altération de l'air le plus agité, & préſentent à la vuë les objets immobiles, en nageant d'une maniére tranquille au milieu des vents ?

L'expérience à laquelle on a donné le nom de chambre obſcure [c], a quelque choſe de merveilleux, & qui tient de l'enchantement. On fait un trou dans une muraille qui ait vûë ſur un jardin, ſur un marché, ou ſur un autre lieu, fort diverſifié par le nombre & la couleur des objets. On met dans ce trou une lentille de verre : on peut ſe contenter d'un des verres d'une lunette : enſuite on obſcurcit la chambre, & on approche du trou où eſt le verre une grande feuille de papier blanc. On voit touts les objets, qui ſont dans ce jardin ou dans ce marché, venir ſe peindre, & ſe placer ſur ce papier blanc ; & ces petits phantomes imitent touts les mouvements qui ſont dans les objets. On voit les oiſeaux voler, les hommes marcher, les fleurs avec tout l'émail de leurs couleurs ; & tout cela eſt ſi bien repréſenté, que ſi l'on avoit le temps de deſſiner ce qu'on apperçoit, on auroit les copies d'après nature, tracées en miniature par la nature même. Cependant touts ces raïons lumineux ſi diſtincts ſur le papier, ſe ſont réunis, coupés, croiſés, & traverſés en une infinité de maniéres en paſſant au foïer du verre, ce qui ne leur a point fait perdre leur couleur, ni la détermination du mouvement,

[c] *Vallemont Phyſiq. occulte.*

l'œil. Platon, pour former la viſion, faiſoit concourir enſemble l'émiſſion des raïons viſuels, la rencontre des images ou eſpéces viſibles, & la tranſparence lumineuſe de l'air intermédiaire. Hipparque repréſentoit les yeux embraſſants les objets par leurs raïons viſuels, comme les mains s'étendent vers les objets. Les Géométres ſe trouvant bien dépourvus de leur certitude ordinaire, ont imaginé des pyramides ou des cones doubles. La pyramide extérieure, qui vient de l'objet, a ſa baſe dans la prunelle; & des raïons de cette pyramide il s'en forme une ſeconde, oppoſée par la baſe à la prémiére, & dont le ſommet aboutit à un point de la rétine. Ainſi le jugement que nous faiſons de la diſtance des objets eſt tiré par une eſpéce de Géométrie naturelle, du plus ou du moins d'étenduë qu'ont les angles des raïons viſuels.

Il ſemble que nous aïons une preuve ſenſible que la viſion s'opére en nous par la réception des eſpéces viſibles au dedans de nos yeux, & non par l'émiſſion des raïons viſuels. Fermez les yeux après avoir regardé le ſoleil, vous voïez une lumiére dont l'éclat s'efface peu à peu, prenant ſucceſſivement différentes couleurs, comme le rouge, le verd, le bleu, le violet. N'eſt-ce pas une marque qui approche de l'évidence, que la violence des raïons ſolaires s'inſinuant dans l'organe de la vûë avec une force qui le bleſſe, y fait des impreſſions, dont l'effet dure long-temps après avoir même fermé le paſſage de la lumiére? Prënez un œil de bœuf nouvellement tué, dont on ait ôté les peaux qui ſont à l'oppoſite de la prunelle, à l'endroit où eſt le nerf optique: mettez à leur place quelque morceau de papier aſſez mincé pour être tranſparent, & placez cet œil au trou d'une fenêtre, en ſorte que la prunelle ſoit à l'air, & que le derriére de l'œil ſoit dans la chambre, qu'il faut bien fermer; alors on verra toutes les couleurs des objets qui ſont hors de la chambre, répanduës ſur le fond de l'œil; & ces objets paroiſſent peints à la renverſe: ce qui eſt vraiſemblablement commun aux yeux de l'homme & de touts les animaux. Cette expérience, en faiſant connoître que l'objet extérieur qui occaſionne la ſenſation de la vûë, vient ſe peindre au fond de l'œil, confirme l'opinion Péripatéticienne de la réception des eſpéces viſibles au dedans des yeux. Mais la maniére dont la faculté de ce ſens peut être exercée n'en devient pas plus intelligible.

Quel Phyſicien pourroit expliquer comment une infinité de raïons & de couleurs différentes, qui ſe croiſent en un point, tranſmettent par ce même point toutes leurs différentes impreſſions ſans ſe confondre? De quelle maniére comprendre que toutes les eſpéces de ce grand nombre d'objets qui ſont dans le ciel & ſur la terre, ſe puiſſent réduire à un point d'où elles ſont apperçuës, puiſque ces eſpéces viſibles étant matérielles ſont impénétrables, touts les Phyſiciens convenant que l'impénétrabilité eſt de l'eſſence de la matiére? N'eſt-il pas contre toute apparence de vérité, que les eſpéces viſibles de touts les objets qui peuvent être apperçus, ſe rencontrent dans chaque point des eſpaces immenſes, d'où l'on peut appercevoir ces objets? Eſt-il conce-

vable que ces eſpéces viſibles ſe groſſiſſent ou ſe diminuent, pour ſe proportionner à chaque point de viſion plus proche ou plus éloigné ? Si l'on regarde cet objet avec un microſcope, comment l'eſpéce viſible devient-elle tout d'un coup cinq ou ſix cents fois plus grande ? Où prend-t'elle de quoi s'accroître ſi fort en un inſtant ? D'ailleurs, ſuivant les régles de la perſpective, l'objet doit être réellement différent pour qu'il puiſſe être apperçu, tel qu'on veut qu'il apparoiſſe : les objets ne produiſent donc pas des eſpéces qui leur reſſemblent. N'eſt-il pas incomprehenſible qu'un corps envoïe des eſpéces viſibles hors de ſoi de touts côtés, qu'il en rempliſſe continuellement de fort grands eſpaces tout à l'entour, & avec une vîteſſe inexprimable, ſans que ce corps ſoit entiérement diſſipé, ſans qu'il ſoit même diminué ſenſiblement ?

Pourquoi certains corps qui ont beaucoup d'action comme l'air, ne pouſſent-ils au-dehors aucune de ces images qui leur reſſemblent ? Ou pourquoi n'ont-ils pas la force de les pouſſer fort loin comme le vif-argent ? Au lieu que certains corps les plus durs & les plus reſſerrés, & qui ont le moins d'action, comme les diamants, pouſſent leurs eſpéces viſibles à une extrême diſtance ?

Le phyſicien viendra-t-il à bout, je ne dis pas d'expliquer, mais de concevoir comment cette infinité d'eſpéces viſibles peut frapper l'œil, ſans confondre leur grandeur, leur couleur, leur diſtance ? Comment ces corpuſcules lumineux ont-ils une roideur ſi inflexible, qu'ils ne reçoivent aucune altération de l'air le plus agité, & préſentent à la vuë les objets immobiles, en nageant d'une maniére tranquille au milieu des vents ?

L'expérience à laquelle on a donné le nom de chambre obſcure [c], a quelque choſe de merveilleux, & qui tient de l'enchantement. On fait un trou dans une muraille qui ait vûë ſur un jardin, ſur un marché, ou ſur un autre lieu, fort diverſifié par le nombre & la couleur des objets. On met dans ce trou une lentille de verre : on peut ſe contenter d'un des verres d'une lunette : enſuite on obſcurcit la chambre, & on approche du trou où eſt le verre une grande feuille de papier blanc. On voit touts les objets, qui ſont dans ce jardin ou dans ce marché, venir ſe peindre, & ſe placer ſur ce papier blanc ; & ces petits phantomes imitent touts les mouvements qui ſont dans les objets. On voit les oiſeaux voler, les hommes marcher, les fleurs avec tout l'émail de leurs couleurs ; & tout cela eſt ſi bien repréſenté, que ſi l'on avoit le temps de deſſiner ce qu'on apperçoit, on auroit les copies d'après nature, tracées en miniature par la nature même. Cependant touts ces raïons lumineux ſi diſtincts ſur le papier, ſe ſont réunis, coupés, croiſés, & traverſés en une infinité de maniéres en paſſant au foïer du verre, ce qui ne leur a point fait perdre leur couleur, ni la détermination du mouvement,

[c] *Vallemont Phyſiq. occulte.*

que les objets leur avoient imprimée.

S. Auguſtin [d] ne peut comprendre que les grands miroirs n'augmentent point les objets qu'ils repréſentent; & que cependant les petits miroirs diminuent & réduiſent à la proportion de leur étenduë toutes les figures qu'ils renvoient vers nos yeux. Il aſſure qu'il y a en cela quelque vertu ſecréte.

Porphyre trouvant de l'impoſſibilité à expliquer la vuë par l'action des corps, a ſoutenu une opinion fort éloignée de toutes les autres: il a regardé la faculté de voir comme purement ſpirituelle, n'admettant ni raïons viſuels, ni eſpéces viſibles, ni aucune autre choſe corporelle qui contribuë à la viſion; & il a prétendu que l'ame excitée à la verité par le ſens de la vûë, mais ſans aucune coopération de la part de ce ſens, voit touts les objets en elle ſeule & au-dedans d'elle-même. Ce ſentiment laiſſe ſubſiſter toutes les mêmes difficultés, n'expliquant pas de quelle maniére le ſens de la vûë eſt affecté pour exciter l'ame.

Le pére Mallebranche [e] a privé également l'ame & le corps de la faculté de voir; & il a voulu établir que l'ame ne peut rien connoître ni par l'entremiſe des ſens, ni par réflexion ſur elle même: & qu'elle ne peut appercevoir touts les objets ſoit ſpirituels ſoit corporels qu'en Dieu. Il ſera traité plus au long de cette opinion dans le Chapitre de l'imagination & des ſens.

Quelques phyſiciens eſtiment que la choroïde eſt le principal organe de la vûë [f]. D'autres ſoutiennent qu'on ne peut refuſer à la rétine d'être le principal inſtrument de la faculté viſuelle. Suivant ce dernier ſentiment, la rétine reçoit l'impreſſion de la lumiére & des eſpéces viſibles: ce qu'il y a lieu de preſumer, de ce que la rétine eſt un tiſſu velouté de petits filets déliés, & qu'elle eſt par conſequent fort ſenſible à des impreſſions très fines, telles que ſont celles de la lumiére & des eſpéces viſibles; & de ce qu'elle eſt ſituée dans le fond de l'œil où les corpuſcules viſuels doivent ſe réunir après avoir traverſé les humeurs. Enſuite la rétine fait paſſer immédiatement dans le cerveau par le nerf optique, l'impreſſion qu'elle a reçuë. Le nerf optique aboutit par une extrémité à la rétine, & ſon autre extrémité va directement ſe rendre dans la ſubſtance du cerveau, où il porte la ſenſation qui a été faite par les traces de l'objet, qui s'eſt peint ſur la rétine, car les nerfs ſont les vehicules des ſenſations. L'uſage que ces Phyſiciens attribuent à la choroïde eſt d'arrêter les eſpéces viſibles que la grande fineſſe de la rétine laiſſeroit paſſer, faiſant à peu près à l'égard de la rétine, ce que l'étain fait à l'égard d'une glace de miroir.

64. Les Phyſiciens ne s'accordent pas ſur l'organe de la vûë.

Le ſens de l'oüie a donné bien de l'exercice a la ſubtilité des Phyſiciens. Le ſon [g] eſt un frémiſ-

65. Obſervations ſur le ſon.

---

[d] Mirum autem eſt quod in imaginibus videmus, quas ſpeculare ferunt. Nam quamvis ingentia ſpecula ſint, non reddunt majorem imagines, quàm ſunt corpora etiam breviſſima objecta. In parvis autem ſpecillis, ſicut in pupillis oculorum, etſi magna facies ſe ſe opponat, breviſſima imago pro modo ſpeculi formatur. Hîc profectò aliquid latet. *S. Aug. epiſt. 3. ad Nébridium. in edit. Benedict.*

[e] *Recherche de la vérité du P. Mallebranche.*

[f] *La choroïde eſt une extenſion de la piémére, qui entourne l'œil.*

[g] *Nouv. entret. Phyſiq. du P. Regnaud.*

ſement du corps ſonore, ou un certain nombre de vibrations de ſes parties inſenſibles miſes en reſſort les unes aprés les autres par la répercuſſion. Le progrès du ſon n'approche pas de la rapidité de la lumière. En une ſeconde il parcourt 180. toiſes, & par conſequent en une minute il en parcourt dix mille huit cents, & il feroit en un heure plus de deux cents quatre-vingt trois lieuës communes de France, ſi nul obſtacle étranger ne s'oppoſoit à ſon cours.

On peut connoître à peu près, quelle eſt la diſtance de la foudre, en remarquant combien de fois le poulx bat, entre l'éclair & le bruit. Bat-il ſix fois? le tonnerre eſt environ à ſix mille pas. Cinq fois? à cinq mille pas. Car le ſon, qui arrive par un progrés ſucceſif, eſt parti de l'endroit où eſt le tonnerre, au même inſtant que l'éclair paroît; & ſelon les obſervations de l'académie roïale des ſciences, il fait environ mille pas pendant un battement de poulx, ou dans une ſeconde. La chute du tonnerre eſt auſſi promte que l'éclair, & prévient le bruit. On ne peut être effraié d'un coup de tonnerre, dit Sénéque [b], que lorſqu'on eſt déja échapé au danger.

C'eſt une expérience de l'académie des ſciences, qui eſt très remarquable, que le moindre bruit & le plus violent, ne parcourent qu'une même diſtance dans le même intervalle de temps, & que le ſon n'a pas plus de viteſſe au commencement lorſqu'il eſt dans toute ſa force, qu'à la fin lorſqu'il eſt preſque entiérement diſſipé. Si le bruit d'un canon porte à dix mille toiſes, & celui d'un mouſquet à deux mille, & que tous deux partent à la fois, ils arriveront à deux mille toiſes en même temps; & le coup de mouſquet ſera auſſi-tôt entendu à cette diſtance que le coup de canon.

Ce phénoméne du ſon eſt cauſé, parceque dans le ſon fort au commencement, & dans le ſon affoibli à la fin, les vibrations des parties inſenſibles, leurs compreſſions, & dilatations emploient des temps égaux. Les vibrations du ſon fort ſont à la vérité plus grandes; celles du ſon affoibli ſont petites à proportion; mais les grandes & les petites ſe font dans des temps égaux. L'exemple des pendules eſt la preuve de cette explication. Si le pendule a plus de force & de viteſſe, il a auſſi plus de chemin à faire: de même ſi l'excés de force comprime davantage les parties inſenſibles qui contribuent au ſon, elles font plus de chemin en s'éloignant, & en ſe rapprochant pour reprendre par leur reſſort leur prémiére extenſion; & par une raiſon contraire, dans le ſon affoibli elles font moins de chemin pour revenir ſur elles-mêmes. Ainſi le ſon produit par ces contractions & dilatations, doit faire un égal progrés, quoiqu'il ait plus ou moins de force. Il y a ſeulement quelque différence, quoique très petite, dans

[b] Nemo unquam fulmen timuit, niſi qui effugit. *Sen. natural. quæſt. lib. 2. c. 59.*

que les objets leur avoient imprimée.

S. Auguſtin [d] ne peut comprendre que les grands miroirs n'augmentent point les objets qu'ils repréſentent; & que cependant les petits miroirs diminuent & réduiſent à la proportion de leur étenduë toutes les figures qu'ils renvoient vers nos yeux. Il aſſure qu'il y a en cela quelque vertu ſecréte.

Porphyre trouvant de l'impoſſibilité à expliquer la vuë par l'action des corps, a ſoutenu une opinion fort éloignée de toutes les autres: il a regardé la faculté de voir comme purement ſpirituelle, n'admettant ni raïons viſuels, ni eſpéces viſibles, ni aucune autre choſe corporelle qui contribuë à la viſion; & il a prétendu que l'ame excitée à la verité par le ſens de la vûë, mais ſans aucune coopération de la part de ce ſens, voit touts les objets en elle ſeule & au-dedans d'elle-même. Ce ſentiment laiſſe ſubſiſter toutes les mêmes difficultés, n'expliquant pas de quelle maniére le ſens de la vûë eſt affecté pour exciter l'ame.

Le pére Mallebranche [e] a privé également l'ame & le corps de la faculté de voir; & il a voulu établir que l'ame ne peut rien connoître ni par l'entremiſe des ſens, ni par réflexion ſur elle même: & qu'elle ne peut appercevoir touts les objets ſoit ſpirituels ſoit corporels qu'en Dieu. Il ſera traité plus au long de cette opinion dans le Chapitre de l'imagination & des ſens.

64. Les Phyſiciens ne s'accordent pas ſur le organe de la vûë.

Quelques phyſiciens eſtiment que la choroïde eſt le principal organe de la vûë [f]. D'autres ſoutiennent qu'on ne peut refuſer à la rétine d'être le principal inſtrument de la faculté viſuelle. Suivant ce dernier ſentiment, la rétine reçoit l'impreſſion de la lumiére & des eſpéces viſibles: ce qu'il y a lieu de preſumer, de ce que la rétine eſt un tiſſu velouté de petits filets déliés, & qu'elle eſt par conſequent fort ſenſible à des impreſſions très fines, telles que ſont celles de la lumiére & des eſpéces viſibles; & de ce qu'elle eſt ſituée dans le fond de l'œil où les corpuſcules viſuels doivent ſe réunir après avoir traverſé les humeurs. Enſuite la rétine fait paſſer immédiatement dans le cerveau par le nerf optique, l'impreſſion qu'elle a reçuë. Le nerf optique aboutit par une extrémité à la rétine, & ſon autre extrémité va directement ſe rendre dans la ſubſtance du cerveau, où il porte la ſenſation qui a été faite par les traces de l'objet, qui s'eſt peint ſur la rétine, car les nerfs ſont les vehicules des ſenſations. L'uſage que ces Phyſiciens attribuent à la choroïde eſt d'arrêter les eſpéces viſibles que la grande fineſſe de la rétine laiſſeroit paſſer, faiſant à peu près à l'égard de la rétine, ce que l'étain fait à l'égard d'une glace de miroir.

65. Obſervations ſur le ſon.

Le ſens de l'oüie a donné bien de l'exercice a la ſubtilité des Phyſiciens. Le ſon [g] eſt un frémiſ-

---

[d] Mirum autem eſt quod in imaginibus videmus, quas ſpeculare ſerunt. Nam quamvis ingentia ſpecula ſint, non reddunt majorem imagines, quàm ſunt corpora etiam breviſſima objecta. In parvis autem ſpecillis, ſicut in pupillis oculorum, etſi magna facies ſe ſe opponat, breviſſima imago pro modo ſpeculi formatur. Hîc profectò aliquid latet. *S. Aug. epiſt. 3. ad Nébridium. in edit. Benedict.*

[e] *Recherche de la vérité du P. Mallebranche.*

[f] *La choroïde eſt une extenſion de la piémére, qui entourne l'œil.*

[g] *Nouv. entret. Phyſiq. du P. Regnaud.*

ſement du corps ſonore, ou un certain nombre de vibrations de ſes parties inſenſibles miſes en reſſort les unes aprés les autres par la répercuſſion. Le progrès du ſon n'approche pas de la rapidité de la lumière. En une ſeconde il parcourt 180. toiſes, & par conſequent en une minute il en parcourt dix mille huit cents, & il feroit en un heure plus de deux cents quatre-vingt trois lieuës communes de France, ſi nul obſtacle étranger ne s'oppoſoit à ſon cours.

On peut connoître à peu près, quelle eſt la diſtance de la foudre, en remarquant combien de fois le poulx bat, entre l'éclair & le bruit. Bat-il ſix fois? le tonnerre eſt environ à ſix mille pas. Cinq fois? à cinq mille pas. Car le ſon, qui arrive par un progrés ſucceſſif, eſt parti de l'endroit où eſt le tonnerre, au même inſtant que l'éclair paroît; & ſelon les obſervations de l'académie roïale des ſciences, il fait environ mille pas pendant un battement de poulx, ou dans une ſeconde. La chute du tonnerre eſt auſſi prompte que l'éclair, & prévient le bruit. On ne peut être effraïé d'un coup de tonnerre, dit Sénéque [b], que lorſqu'on eſt déja échapé au danger.

C'eſt une expérience de l'académie des ſciences, qui eſt très remarquable, que le moindre bruit & le plus violent, ne parcourent qu'une même diſtance dans le même intervalle de temps, & que le ſon n'a pas plus de viteſſe au commencement lorſqu'il eſt dans toute ſa force, qu'à la fin lorſqu'il eſt preſque entiérement diſſipé. Si le bruit d'un canon porte à dix mille toiſes, & celui d'un mouſquet à deux mille, & que tous deux partent à la fois, ils arriveront à deux mille toiſes en même temps; & le coup de mouſquet ſera auſſi-tôt entendu à cette diſtance que le coup de canon.

Ce phénoméne du ſon eſt cauſé, parceque dans le ſon fort au commencement, & dans le ſon affoibli à la fin, les vibrations des parties inſenſibles, leurs compreſſions, & dilatations emploient des temps égaux. Les vibrations du ſon fort ſont à la vérité plus grandes; celles du ſon affoibli ſont petites à proportion; mais les grandes & les petites ſe font dans des temps égaux. L'exemple des pendules eſt la preuve de cette explication. Si le pendule a plus de force & de viteſſe, il a auſſi plus de chemin à faire: de même ſi l'excés de force comprime davantage les parties inſenſibles qui contribuent au ſon, elles font plus de chemin en s'éloignant, & en ſe rapprochant pour reprendre par leur reſſort leur prémiére extenſion; & par une raiſon contraire, dans le ſon affoibli elles font moins de chemin pour revenir ſur elles-mêmes. Ainſi le ſon produit par ces contractions & dilatations, doit faire un égal progrés, quoiqu'il ait plus ou moins de force. Il y a ſeulement quelque différence, quoique très petite, dans

[b] Nemo unquam fulmen timuit, niſi qui effugit. *Sen. natural. quæſt. lib. 2. c. 59.*

la viteſſe du ſon, ſelon que le vent eſt favorable ou contraire. Le ſon n'eſt pas produit [i] par les vibrations totales du corps ſonore, mais par les vibrations particulières de ſes petites parties d'où naît le frémiſſement.

Si deux chordes d'un même luth [k] ou de deux luths différents, mais voiſins l'un de l'autre, ſont à l'uniſſon, on n'en ſçauroit toucher l'une que l'autre ne raiſonne, ou du moins ne tremble en même temps: au lieu qu'elle ne branle point, quand on touche une autre chorde voiſine, qui n'eſt point d'accord avec elle. Dire comme l'ancienne Phyſique, qu'il y a de la ſympathie entre ces deux chordes, c'eſt ne rien dire. L'explication de cette expérience eſt que les chordes, qui ſont à l'uniſſon ſont capables des mêmes vibrations, de ſorte que l'air qui eſt remué par l'une, imprime ſont à propos ſes mêmes ſecouſſes à l'autre: ce qui ne ſçauroit arriver quand deux chordes n'étant pas à l'uniſſon ne ſont pas d'accord enſemble, parceque l'air qui eſt ébranlé par l'une, ne trouve point l'autre diſpoſée à ſuivre ſon mouvement, & qu'à ſon égard les ſecouſſes de l'air ſont comme des contre-temps qui ruinent l'effet les uns des autres.

Cette diſpoſition d'un corps à ſe mouvoir quand un autre ébranle l'air, ſe rencontre en pluſieurs autres exemples. Les vitres d'une maiſon tremblent ſenſiblement, toutes les fois qu'on bat la garde avec un certain tambour, & ne tremble point, quand on la bat avec d'autres qui font plus de bruit.

Un certain affoiblissement dans l'air fait plus d'effet que les vents impétueux. Le bruit d'un canon ſemble quelquefois faire trembler les murs. Les piliers de l'égliſe Cathédrale de Reims branlent, dit-on, au ſon des cloches.

66. Phénomenes extraordinaires du ſon.

Croirons-nous que la Phyſique reſte en défaut ſur l'explication de certains phénoménes du ſon fort extraordinaires, ou qu'ils ſont beaucoup exagérés au-delà de leurs véritables circonſtances? On lit dans [l] S. Clement d'Alexandrie, qu'il ſe trouve en Perſe trois montagnes ſituées au milieu d'une grande plaine; qu'en approchant de la prémiére on entend un bruit confus de combattants; que près de la ſeconde, ce bruit paroît plus diſtinct & plus proche; & qu'auprés de la troiſiéme, les cris des combattants ſe changent en cris de victoire & d'allégreſſe.

Olaüs Magnus [m] décrit une caverne de Finlande près de Vibourg, dans laquelle lorſqu'on jette un chien, ou quelque autre animal en vie, il en ſort un bruit ſi terrible & ſi violent, qu'il renverſe par terre tous ceux qui en approchent: en ſorte que ſi les ennemis font quelque irruption dans le païs, le gouverneur fait boucher les oreilles des habitants; &

[i] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1709. *p.* 93. *Hiſt. de la même ann* 1716. *p.* 66. *Mémoir. de la même ann.* 1716. *p.* 262. & 264.

[k] *Phyſique de Rohault, part.* 1. *ch.* 28.

[l] *S. Clem. Alex. ſtromat. lib.* 6.

[m] *Olaï Magni hiſtor. ſeptentr. lib.* 11. *c.* 4.

par le bruit horrible qu'il excite, en faiſant jetter dans la caverne un animal vivant, il renverſe les ennemis, & il eſt facile de les tuer & de les dépouiller.

Pline [n] parle d'une autre caverne en Dalmatie, dont il obſerve un phénoméne aſſez ſemblable. Lorſqu'on y jette quelque pierre ou autre matiére peſante, il s'excite auſſitôt des tourbillons & des tempêtes, quoique le ciel fût calme & ſerein auparavant.

Caſſiodore obſerve que lorſqu'on parle à haute voix [o], ou qu'on touſſe ſur les bords de la fontaine d'Arétuſe en Calabre, ſes eaux murmurent & bouillonnent.

Solin [p] rapporte qu'une fontaine de Sicile étoit émuë par le ſon des flutes, au point de ſe déborder.

Il y a un lac [q] proche de Béja en Portugal, dans lequel on pêche des poiſſons noirâtres. Lorſque l'air eſt fort chargé d'eau, & qu'il doit tomber beaucoup de pluie, ou faire quelque orage, il ſort de ce lac (au rapport de Robbe) un bruit pareil au mugiſſement d'un taureau, que l'on entend quelquefois de cinq à ſix lieuës.

Le même Auteur dit qu'il y a près du Mont d'or en Auvergne [r], un lac très profond, dans lequel ſi l'on jette une pierre, elle excite des éclairs, de la grêle & du tonnere.

Le pére Gaſpard Schot rapporte après le pére Kircher, que près de Syracuſe il y a un bâtiment creux fort ancien, nommé la priſon de Denys, conſtruit de maniére que ceux qu'on y enfermoit, ne pouvoient faire le moindre bruit, ni reprendre leur haleine, ſans être entendus. Le bâtiment étoit en forme d'oreille, & on y avoit imité la nature. Aujourd'hui qu'on a muré la principale entrée, ſi quelqu'un fait du bruit dans cette cave qui va en ſerpentant, & qui ſe termine en s'étréciſſant, on éprouve deux effets: le prémier, que la voix ſera tellement groſſie, qu'une ſimple toux ſe fera entendre comme un coup de tonnerre; le ſecond, que le ſon ſe redouble en ſorte, que ſi deux perſonnes y chantent, on entend diſtinctement un concert de quatre voix. C'eſt ce que le pére Kircher a éprouvé, dit-il, en 1638. & huit ans après le pére Schot fit lui-même l'épreuve du prémier effet; quant au ſecond le pére Schot obſerve qu'il n'entendit rien de ſemblable, peut-être parceque la place étoit un peu changée, car il ne la trouva pas entiérement conforme à la deſcription du pére Kircher.

67. Exemples de portées fort lointaines du ſon.

Les aqueducs de Claude [s] renvoioient la voix, juſqu'à une diſtance de ſeize milles, ou de plus de cinq lieuës.

La cloche d'Erfurt [t] en Allemagne s'entend, dit-on, à vingt-quatre milles ou à huit lieuës à la ronde.

Le bombardement de Gênes [u] fut entendu près de Livourne éloi-

[n] Specus in Dalmatiæ orâ, vaſto in præceps hiatu, in quem, dejecto levi pondere, quamvis tranquillo die, turbini ſimilis emicat procella. *Plin. lib. 2. c. 45.*

[o] *Caſſiodor. variar. lection. lib. 8. c. 32.*

[p] Et quaſi mirerer vocis dulcedinem, ultra margines intumeſcat. *Solin. c. 5.*

[q] *Edgar. de Robbe. liv. 2. ch. 8. p. 443.*

[r] *La même, liv. 1. ch. 2. p. 142.*

[s] *Théolog. Phyſiq. de M. Derham, part. 1. liv. 4. ch. 3. p. 170.*

[t] *La même, part. 1. liv. 4. ch. 3. pag. 185.*

[u] *Théol. Phyſiq. de M. Derham, part. 1 liv. 4. ch. 3. pag. 192.*

gnée de 90. milles. Dans le soulévement de Messine, on entendit les coups de canon jusqu'à Agouste & Sarragosse, à la distance d'environ cent milles d'Italie. Il y a des exemples de sons portés à de plus grandes distances dans le Nordic. Des coups de canon tirés à Stokolm en 1685. furent entendus à la distance de cent quatre-vingt milles d'Angleterre. Dans la guerre de 1672. les coups de canon furent entendus à plus de deux cents milles de distance. Il y a une raison qui fait soupçonner que vers les parties du Nord le son a plus de force, c'est que le vif-argent du baromètre monte plus haut dans les lieux situés au delà des Tropiques, & d'autant plus haut, que ces lieux sont plus reculés vers le Nord. Cette qualité de l'air pourroit augmenter aussi la force du son.

68. Répetitions multipliées par quelques échos. M. Derham rapporte qu'un coup de fusil [x] tiré sur le sommet d'une très haute montagne, ne fit pas plus de bruit que si l'on eût rompu un petit baton. La grande rarefaction de l'air en étoit la cause: mais peu après il s'éleva un grand murmure, & un roulement de sons continué assez longtemps par la répercussion des rochers & autres corps propres à réflechir le son, qui se trouverent au bas de la montagne.

Pline remarque [y], comme une chose singuliére, qu'un écho en la ville d'Athénes répétoit la voix jusqu'à sept fois.

Il y a, dit-on, un écho entre Conflan & Charenton, qui répéte les sons jusqu'à dix fois.

69. Effets sur- C'est un air grossier & sensible qui sert de véhicule au son; la recherche des éléments imperceptibles offre au Physicien des sujets bien plus dignes d'admiration & de surprise; tout se fait par eux dans la nature; ce sont les vapeurs, qui forment les météores: ce sont les corpuscules insensibles, qui servent au méchanisme le plus parfait de la nature. Elle donne à la matiére subtile les différents emplois du lévier, de la poulie, de la roue, du coin, de la vis. Ces sortes de ressorts sont les plus puissants & les plus efficaces [z]. Un peu d'eau suffit pour enlever les plus grands fardeaux. Si l'on attache à une poutre un poids de six cents livres, avec une corde qui soit bien tendue, & qu'on arrose la corde avec de l'eau, on verra que ces corpuscules humides en s'insinuant dans la corde, la feront ou feront lever le poids de six cents livres hors de terre. Lorsque Sixte-Quint fit élever le grand obélisque du Vatican, Fontana célébre architecte n'aiant pas prévu que le poids d'une masse, qui pesoit un million six mille quarante huit livres, feroit allonger les cables, il couroit risque de voir manquer son entreprise sans une voix inconnuë, qui cria de mouiller les cables. Ce qui étant promtement fait, ils s'accourcirent & portérent le prodigieux obélisque sur sa base. Sturmius s'est proposé de lever une meule de moulin par le seul souffle.

Preuves des corpuscules insensibles.

Le microscope fait appercevoir dans l'eau, où l'on a mis du poivre, un nombre étonnant de petits animaux, qui se meuvement comme autant de monstre dans une vaste mer. Malézieu [a] ap-

70. Petitesse inconcevable des corpuscules.

[x] *Lamême, part. 1. l. 4. c. 3. p. 187.*
[y] *Plin. lib. 36. c. 15.*
[z] *Vallem. Physiq. occulte.*
[a] *Hist. de l'Acad. des sciences, an. 1718. p. 9.*

apperçut avec le microſcope des animaux vivants, vingt-ſept millions de fois plus petits qu'une mitte. Il vit au travers de leur peau tranſparente des viſcéres, des œufs, des figures de fœtus, une eſpéce de ſang qui circuloit. Ces animaux ont dans leur petiteſſe inconcevable des yeux, des inteſtins, des veines, des artéres, un cœur, un cerveau qui diſtribuë les eſprits animaux, & ces eſprits animaux ſont apparemment à leur corps comme les parties les plus déliées de notre ſang ſont à notre corps.

Une tache de moiſiſſure de la grandeur d'un grain de ſable paroît, dans le microſcope, comme un amas de pluſieurs plantes très diſtinctes, dont les unes ont des fruits, d'autres des boutons à demi ouverts. De quelle énorme petiteſſe doivent être les racines & les filtres qui ſéparent les aliments de ces petites plantes? Elles ont leur graine ainſi que les chênes & les pins. Dans le ſyſtême des développements, on ſuppoſe que Dieu a créé, dans le même moment, & dès le commencement du monde, toutes les plantes, & les corps de touts les animaux, les uns dans les autres; qu'il ne ſe produit rien de nouveau dans la nature; que la formation & l'accroiſſement de certains corps, la conception & la naiſſance des autres ne ſont, à proprement parler, que des développements: ſi cela eſt ainſi, quelle eſt la petiteſſe incompréhenſible des germes?

Juſqu'où ne va point l'action des corpuſcules inſenſibles, ſi la différente diſpoſition des pores dans la baguette, & dans la main de celui qui la tient, reçoit une impreſſion remarquable ſur les ſources d'eau, ſur les veines des métaux, ſur les pas des criminels? Mais le ſyſtême des corpuſcules [b] au ſujet du tournoiment de la baguette a été refuté très ſolidement. Elle tournoit ſur pluſieurs choſes, qui tenoient plus du moral que du phyſique, comme ſur les limites d'un champ, ſur un contrat litigieux, ſur des beſtiaux achetés d'un argent volé. Elle s'accommodoit à l'intention de ceux qui en faiſoient uſage. Elle étoit fautive dans les circonſtances les plus conformes aux ſyſtêmes qui avoient été imaginés à ce ſujet, comme dans les lieux où l'on avoit caché des piéces de métal, & dans ceux où des crimes bien avérés avoient été commis [c]. Il faut donc convenir qu'on ne peut donner de raiſon phyſique du tournoiment de la baguette, & que les faits authentiques qui ſont rapportés à ce ſujet, ne peuvent être attribués qu'à l'impoſture des hommes ou des démons. En effet quel moïen de ſoutenir que des corpuſcules qu'un homme exhale, demeurent pendant un mois ſuſpendus en l'air ſur le courant d'une riviére, pour indiquer les traces d'un criminel par le tournoiment de la baguette?

71. Les effets de la baguette ne peuvent être expliqués phyſiquement.

Revenons aux effets ſurprenants des corpuſcules. Un grain de muſc formé dans la veſſie d'une eſpéce de che-

[b] *Hiſt. des pratiq. ſuperſtitieuſes, par le p. le Brun.*

[c] *Bayle dit que Jacques Aymar perdit toute ſa réputation à l'hôtel de Condé, n'aïant réuſſi à aucun des eſſais qu'on y fit de ſa baguette. Bayle dict. crit. not. H. ſur* Abaris.

vreuil, ſans preſque rien perdre de ſa ſubſtance, exhale pendant des années entiéres une odeur capable d'affoiblir à une certaine diſtance, d'arrêter, d'aſſoupir, & de rendre immobiles des ſerpents très forts.

C'eſt un corps très ſolide, très compact, & très ſerré que l'acier d'une épée, dont la lame eſt bien trempée & bien polie [d]. Cependant les corpuſcules, qui ſe détachent du ſang d'un animal, ſe font paſſage au travers de ſes pores, s'y inſinuent & y demeurent très longtemps. Il n'y a que le feu qui faſſe évaporer ces particules de ſang. Car ſi l'on tient cette épée ſur des charbons ardents, on voit ſortir du côté de la lame oppoſé au feu, une humidité qui reſſemble à la tache, que l'haleine fait ſur un miroir. Cette expérience apprend aux chirurgiens à connoître la profondeur d'une plaïe ſans la ſonder : puiſqu'il n'y a que la partie de l'épée, qui eſt entrée dans un corps vivant, ſur la quelle on trouve cette ébullition.

72. Explication de l'effet de la poudre à canon.

La force des corpuſcules paroît évidemment dans les effets de la poudre à canon. Lorſqu'elle s'enflamme, la matiére ſubtile extrémement agitée communique ſon mouvement aux ſels acides du ſoufre, aux parties volatiles, longues & roides du ſalpétre, aux corps groſſiers du charbon. Cette matiére de ſoufre, de ſalpétre, de charbon, & d'air dégagée, ſéparée & écartée par l'agitation rapide de la matiére ſubtile, eſt emportée avec la même rapidité que la matiére ſubtile elle même, & renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſa violence. La matiére ſubtile, qui paſſoit librement dans les corps qui environnent la poudre, ne trouve pas les paſſages aſſez ouverts, pour les parties groſſiéres qu'elle entraîne avec elle : elle briſe & jette fort loin tout ce qui s'oppoſe à ſa prodigieuſe viteſſe, en faiſant effort par l'endroit qu'elle trouve le plus foible, & le moins capable de lui réſiſter. C'eſt ainſi que les eaux qui coulent ſous un pont, ne l'endommagent pas à cauſe de la petiteſſe, & de la fluidité de leurs parties : mais le pont eſt renverſé, ſi ces eaux entraînent avec elle des poutres, des morceaux de glace, & autres corps ſolides, qui ne trouvant pas un paſſage libre ſoient pouſſés contre le pont, avec autant de mouvement & de force que les eaux en ont. En général la force des agents eſt augmentée par la réſiſtance qui fait agir plus de parties, & de reſſorts à la fois.

73. De l'or fulminant & de la poudre fulminante.

On remarque un effet bien plus fort encore que celui de la poudre à canon, dans l'or fulminant qui n'eſt qu'une poudre d'or imprégnée de quelques eſprits [e], dont vingt grains font plus de bruit, & agiſſent plus violemment qu'une demie-livre de poudre à canon : & deux grains mis ſur la pointe d'un

---

[d] *Vallem. Phyſiq. occulte, ch.* 10.

[e] *L'or fulminant ſe fait de la limaille d'or miſe dans une phiole, où l'on verſe trois fois autant d'eau de régale. Quand la diſſolution eſt faite, on y ajoute ſix fois autant d'eau commune : on jette enſuite deſſus ce mélange de l'huile de tartre, ou de l'eſprit volatile de ſel armoniac. La pouſſiére qui ſe précipite en bas, étant ſéchée d'elle même, eſt ce qu'on appelle l'or fulminant. Vallem. Phyſiq. occulte.*

couteau, & allumés à la bougie, fulminent plus fort qu'un coup de mousquet. La poudre fulminante qui coute moins à faire [f], produit à peu près le même effet. Cette poudre étant échaufée dans une culiére au poids de soixante grains, fulmine aussi fort qu'un coup de canon.

74. Explication grotesque de la fermentation des vins, lorsque les vignes sont en fleur.

S'il est vrai que l'état de la vigne influë sur des vins transportés fort loin & depuis long-temps, que les vins, par exemple, transportés en Angleterre des Canaries, de Guienne, & d'Espagne, souffrent quelque agitation & fermentation, lorsque la vigne est en fleur : „ Est-il bien croïable que ces » flottes de corpuscules [g] qui viennent » des Canaries, de Guienne, & d'Espa- » gne, aillent chacune chercher fort di- » stinctement le tonneau de leur vin, » comme le chevalier Digbi semble le » faire entendre ? cela paroît assez gro- » tesque, & néanmoins est beaucoup plus » supportable, que ces instincts ou ces » amours naturels, que quelques uns » donnent aux corps, pour expliquer » ce qui leur plaît.

Ce phénoméne ne doit pas paroître fort embarassant à un Physicien. Il est facile de rejetter également & l'explication grotesque du chevalier Digbi, & ces instincts ou ces amours naturels que quelques-uns donnent aux corps, puisqu'il se présente une explication très simple & très naturelle, qui consiste à dire que dans le temps que la vigne est en fleur, il y a dans l'air une certaine effervescence, qui cause en même temps la fermentation du vin dans le tonneau, & la fermentation de la séve dans la tige & les filtres de la vigne. Cette effervescence de l'air est d'autant plus vraisemblable, qu'elle nous est à nous mêmes fort sensible par sa tiédeur. C'est la même cause physique, qui fait que la chair de sanglier salée change de saveur & de couleur [h], dans le temps du rut de ces animaux.

75. Exagération plaisante des effets d'un microscope.

Si l'on admettoit l'explication du chevalier Digbi, on pourroit à plus forte raison ajouter foi sérieusement à ce qui est rapporté dans les mémoires de Trévoux [i] par maniére de plaisanterie, qu'un homme avec un excellent microscope apperçut comment le feu séparoit toutes les parties du bois, sur lequel ce feu agissoit, & les dardoit contre un filet de bœuf qui étoit à la broche, & en incisoit toutes les parties, dont les unes se convertissoient en jus, & les autres se tournoient en une vapeur délicate, qui remplis-

[f] *On compose la poudre fulminante, de trois parties de nitre, deux parties de sel de tartre, & d'une partie de soufre pilées & mêlées ensemble. Vallem. à l'endroit cité.*

[g] *Hist. des pratiq. superstit. par le Brun. tom. 1. pag. 208.*

[h] Vina in doliis florentem in suis vite botrum sentiunt : sic observatum est, quo tempore apri in Venerem furiasque ruunt, aprinam multos ante dies vel menses salitant, colorem ac saporem mutare. *Memorabilium centuria novem. centur. 9. §. 93.*

[i] *Mémoir. de Trév. Décembr. 1730. art. 113.*

ſoit la cuiſine, & chatouilloit les narines. Au ſortir de la ville, ajoutoit cet homme, nous vîmes dans la campagne un liévre qu'on chaſſoit; il paſſa à dix pas de nous, & le regardant avec le microſcope, il me parut comme un tiſon de feu qui laiſſe après lui une groſſe fumée. Dans un jeu de paume je ſentis de l'inclination pour l'un des joueurs, & de l'averſion pour l'autre, & le microſcope me fit voir que les corpuſcules que tranſpiroit celui pour qui j'avois de l'inclination, s'accrochoient avec ceux que je tranſpirois moi même; ce qui n'arrivoit pas à l'égard de l'autre. L'auteur de cet article des mémoires de Trévoux ajoute ce paſſage d'Horace [k]: A de pareils récits pouvez-vous, mes amis contenir vos éclats de rire?

76. Explication des propriétés de l'aiman.

La phyſique moderne fait un grand uſage de ſes corpuſcules, dans l'explication des propriétés de l'aiman.

Thalés [l] avoit attribué l'attraction de l'aiman à une ame végétative, ſemblable à celle des plantes. Gaſſendi a ſuivi cette opinion. Empedocle, Démocrite, Platon, Epicure ont expliqué cette attraction par l'écoulement des particules, qui ſortant de l'aiman & du fer, s'accrochent & obligent ces corps de s'approcher. Deſcartes reprend de plus loin l'explication qu'il donne de l'aiman. Il établit pour principe qu'une infinité de corpuſcules magnétiques [m] ſe meuvent circulairement autour de la terre, & que la matiére ſubtile entre continuellement dans le globe terreſtre par un de ſes poles, & en ſort par l'autre. L'aiman eſt environné d'une matiére ſubtile ſemblable, qui tournoiant autour de lui, accroche par une infinité de petites viſſes, les corps dont les pores ſont diſpoſés à ſouffrir leur inſinuation; les pores de l'aiman ſont diſpoſés en maniére de petits écroux, dont l'entrée eſt d'un côté, & l'iſſuë de l'autre: & la file de la matiére ſubtile, qui part d'un des poles de la terre, & eſt diſpoſée en maniére de viſſes, rencontrant l'aiman, elle ne peut entrer dans ces pores, que du côté diſpoſé à la recevoir; & ſortant par l'autre côté, ſi elle trouve du fer ou un autre aiman, qui aïent de pareilles diſpoſitions, cette file de matiére ſubtile y entre pareillement comme un tourbillon de petites viſſes, qui obligent ce fer ou cet autre aiman de s'approcher & de ſe joindre: car cette matiére ſubtile chaſſe l'air intermédiaire, beaucoup plus groſſier & moins agité qu'elle; & cet air par la force de ſon reſſort revenant ſur lui-même, & preſſant les côtés oppoſés de l'aiman & du fer, les pouſſe l'un contre l'autre.

C'eſt cette même matiére ſubtile, qui formant autour du globe de la terre un tourbillon trés délié, & mêlé aux parties groſſiéres de l'air, diſpoſe les verges de fer, & les aiguilles de bouſſole aimantées dans le même ſens, & ſelon qu'elle ſe meut elle même, & les rend paralléles aux lignes courbes, qu'elle décrit depuis l'équateur juſqu'aux poles. Ce tourbillon de matiére magnétique autour du globe de la terre, n'eſt point du tout contraire aux loix du mouvement ſur lequel eſt fondé le méchaniſme de la nature. Le prémier élément ne peut pas toûjours s'élancer vers les régions ſupé-

[k] ... riſum teneatis, amici? *Hor.*
[l] *Diog. Laert. in Thales.*
[m] Magnes ideo dictus, quia in Magneſiâ repertus.

rieures. La preſſion générale de la matiére le force de reſter près du centre, lorſqu'il s'y rencontre des pores diſpoſés à le recevoir, & qui n'admettent pas les autres éléments. Nous avons obſervé que la matiére ſubtile s'inſinuë par tout; & que le ſoleil même, qui eſt au centre du grand tourbillon, en eſt abondamment pénétré.

77. La matiére magnétique doit plûtôt être conſidérée comme une matiére du troiſiéme élément.

On peut donc, ſi l'on veut, regarder la matiére magnétique, comme la matiére ſubtile du prémier élément, conformément à l'opinion Carteſienne, mais il me ſemble que cette matiére doit être bien plûtôt conſidérée, comme la matiére du troiſiéme élément, plus déliée ſans comparaiſon & plus agitée que l'air groſſier, mais auſſi plus compacte, que la matiére ſubtile du prémier élément: & ce qui me porte à m'écarter de l'opinion Carteſienne, c'eſt la figure de ces corpuſcules diſpoſés en maniére de viſſes; la matiére ſubtile ſe préſentant à l'imagination, comme tout ce qu'il y a de plus délié dans la nature, & n'étant que la raclure du froiſſement, elle paroît peu ſuſceptible d'une figure, en forme de viſſe; au lieu que l'on conçoit aiſément la matiére plus compacte du troiſiéme élément diſpoſée en forme de viſſe, par la figure que ſes parties branchuës ont contractée, dans les pores de la terre, d'où elle s'eſt échapée. Car quoique les globes des planétes & du ſoleil même, ſoient compoſés de l'union des parties branchuës de cette matiére, plus compacte du troiſiéme élément, il y a toujours une quantité conſidérable de cette matiére, qui moins bien liée, & moins bien unie ſe détache & eſt pouſſée hors de ces grands corps, ſoit par ſon propre mouvement, ſoit par le mouvement plus rapide de la matiére ſubtile, qui a la force de l'entraîner.

78. Pourquoi l'aiguille de la bouſſole doit être aimantée.

Il faut que les verges de fer, ou les aiguilles de bouſſole ſoient aimantées, pour recevoir une impreſſion ſenſible des corpuſcules magnetiques, parceque quand elles ont été touchées d'un bon aiman, elles ſont imprégnées de pareils corpuſcules magnetiques, qui y étant demeurés font que ces corpuſcules répandus dans l'air s'inſinuent plus facilement, de même que l'eau dans une matiére déja humide, & la flamme dans une matiére récemment éteinte.

79. Le changement des pores ôte au fer la vertu que l'aiman lui a communiquée.

Le fer perd la vertu que l'aiman lui a communiquée, ſi on le bat avec un marteau, ou qu'en le maniant ſimplement avec les doigts, [n] on apporte quelque changement à la diſpoſition des pores dans la ſuperficie. De maniére qu'une aiguille droite, qui aura été touchée avec l'aiman, perdra ſa vertu, ſi on la courbe, & au contraire une aiguille tortuë perdra ſa vertu ſi on la redreſſe.

80. Explication de l'élaſticité.

Ce qui revient à l'explication fort ingénieuſe, que Deſcartes a donnée de l'élaſticité du corps, en diſant que ſi l'on plie un corps dur comme une lame d'epée, ſes parties s'écartent du côté convéxe, & s'approchent du côté concave, de ſorte que ſes pores s'étréciſſent du côté concave, & s'élargiſſent du côté convéxe; & la matiére ſubtile qui paſſe & repaſſe par ces pores, fait effort contre les parties du corps ainſi plié, pour les écarter, les refouler, & les remettre en leur premier état. Ainſi lorſqu'on tient trop longtemps un reſſort dans la contrainte, l'élaſticité diminuë, parce que la matiére ſubtile élargit peu à peu les pores qui avoient été retreſſis. Et ſi l'on bat à froid ſur une enclume une lame d'acier

[n] Journ. des ſçavans 30. Août 1666.

qui n'eſt pas trempée, cette lame acquiert la vertu élaſtique, parce qu'en la battant on étreſſit ſes pores.

81. Reſſort de l'air. La vertu élaſtique de l'air eſt ſuffiſamment connuë. On ſçait que tous les bonds d'un balon ne ſe font, que parce qu'en tombant le cuir s'enfonce, & comprime l'air, qui revenant par ſon reſſort dans l'enfoncement, d'où il s'étoit retiré, fait bondir cette groſſe boule de cuir.

Les deux propriétes de l'aiman, d'attirer le fer & de ſe tourner vers l'un des poles, dont la prémiére ſeulement a été connuë des anciens ont un même principe dans le tourbillon magnétique qui entoure la terre.

L'Académie des Sciences d'Angleterre [o] a remarqué qu'une pierre d'aiman de ſoixante livres, agiſſoit à neuf piés de diſtance.

82. L'aiman agit au delà des corps les plus durs. Saint Auguſtin [p] rapporte que Bathanaire gouverneur d'Egypte prit une pierre d'aiman, & la mettant ſous une aſſiette d'argent, ſur laquelle il y avoit un morceau de fer, le fer ſuivoit touts les mouvements qu'il faiſoit faire à l'aiman, ſans que l'argent qui étoit entre deux remuât. L'aiman agit ſur le fer au travers du verre, & du marbre même.

A l'égard du verre, on a pouſſé l'expérience plus loin. On a enfermé une aiguille a coudre dans un petit tuiau de verre, fermé hermétiquement; on l'a mis nager ſur l'eau, & avec un bon aiman on l'attiroit ça & là, comme on vouloit.

Pour ce qui eſt des métaux & du marbre, au delà deſquels l'effet de la vertu magnétique s'eſt fait remarquer, on peut dire que les corpuſcules de l'aiman n'ont pas pénétré les pores de ce marbre, & de ces métaux qui ſont inacceſſibles à la lumiére, mais qu'ils ont paſſé autour, comme feroit la fumée d'un flambeau étrint; à moins qu'on ne veuille ſoutenir que les corpuſcules magnétiques, étant une matiére ſubtile du prémier élément, ſont plus déliés & plus pénétrants que les globules du ſecond élément, dont eſt compoſée la lumiére.

83. Erreur ſur l'aiman. Pline [q], Plutarque [r], Agrippa [s], & pluſieurs autres ſe ſont trompés, en diſant que l'aiman perd ſa force, s'il a auprès de lui un diamant, ou de l'ail: ce qui a été reconnu faux par les expériences de Jean Baptiſte de la Porte, d'Ulyſſe Aldobrandi, de Gaſpard Schot & autres. Le comte de Vérulam s'étonne à ce ſujet, qu'on n'ait pas fait réfléxion, que les pilotes des vaiſſeaux ſont grands mangeurs d'ail, & que la bouſſole qu'ils ne quittent point, ne perd pas pour cela ſa vertu.

L'inclinaiſon de la verge de fer, ou de l'aiguille aimantée, ne doit pas être la même dans tous les climats, parce que la ligne décrite par le tourbillon magnétique, eſt beaucoup plus courbe, en approchant des poles, que vers l'équateur.

Pour s'aſſurer de cette inclinaiſon, ſans qu'il en coute les peines & les frais d'un voiage du tour de preſque toute la terre, on peut voir avec un fil de fer appliqué en diverſes maniéres ſur un aiman rond, les mêmes phénoménes qui arrivent à l'aiguille de la bouſſole, dans les différents climats du monde. Ainſi ſans ſortir de ſon cabinet, on fera à l'entour d'un aiman ſphérique les mêmes expériences, que les pilotes ont faites à l'en-

[o] *Act. philoſ. Mirs* 1666.
[p] *S. Aug. de civit. Dei, lib.* 21. *c.* 4.
[q] *Plin. lib.* 37. *c.* 4.
[r] *Plutarq. des prop. de table, liv.* 2. *queſt.* 7.
[s] *Agrip. philoſ. occulta liv.* 1. *ch.* 18.

tour de la terre. Car ſi l'on porte ce fil de fer ſur l'équateur de l'aiman [t], il ſe mettra de lui-même parallele à l'axe de l'aiman, ſans nulle inclinaiſon. Poſé aux poles, il ſe placera comme s'il ſortoit de l'aiman, & qu'il voulût en continuer l'axe: mis entre l'équateur & les poles, il baiſſera, & s'inclinera par le bout qui regardera le pole, & d'autant plus qu'il en ſera plus proche: de ſorte qu'on obſervera par la différente ſituation & inclinaiſon que prendra ce fil de fer ſur un aiman ſphérique, en le plaçant différemment à l'entour, la même ſituation, & la même inclinaiſon, que garde l'aiguille de la bouſſole ſous un même méridien, dans les différentes contrées du monde. Ce qui arrive ainſi, parceque chaque aiman eſt entouré d'un petit tourbillon de matiére magnétique, qui circule autour de ſa circonférence, & qui y décrit des lignes telles qu'en décrit le grand tourbillon de cette même matiére autour de la terre. C'eſt pourquoi un Anglois a fort bien dit, que la terre eſt un grand aiman, & qu'un aiman rond eſt une petite terre.

14. Déclinaiſon de la bouſſole.

Rien n'eſt plus utile aux navigations de long cours que cette découverte, au moïen de laquelle un Pilote eſt toûjours orienté en pleine mer. La nature cependant jalouſe de ſes myſtéres n'a laiſſé appercevoir celui-ci qu'avec des incertitudes & des variations, dont les cauſes nous ſont inconnuës. Les mouvements de la bouſſole ne ſont pas exactement réguliers.

On a pris une pierre [u] d'aiman arrondie de cent livres, & à peu près d'un pié & demi de diamétre, aiant ſur ſa ſurface un équateur & des méridiens tracés: une aiguille de bouſſole, miſe ſucceſſivement ſur ces méridiens différents, a eu tantôt une déclinaiſon vers l'orient, tantôt vers l'occident, tantôt elle a été ſans déclinaiſon.

Un vaiſſau François [x] qui alla à la Chine en 1710. par la mer du Sud, a trouvé une ligne ſans déclinaiſon qui traverſe la mer du Sud du ſeptentrion au midi, à peu près comme un méridien. Hallei ſçavant Anglois trouva [y] dans un voïage qu'il fit aux terres Auſtrales en 1700. quatre endroits différents, où l'aiguille aimantée ne déclinoit point. Lorſqu'il eut ces quatre points, il traça une ligne courbe aſſez irréguliére, autour du globe terreſtre, aïant à l'un de ſes côtes les endroits, où la déclinaiſon ſeroit orientale, & à l'autre ceux où la déclinaiſon ſeroit occidentale. Il trouva pendant ſon voïage toutes ſes obſervations conformes à ſon idée, & il traça cette ligne courbe ſur une carte. Il faudroit bien des expériences pour confirmer l'idée de Hallei, d'autant plus que dans un même lieu la déclinaiſon ne varie pas également en temps égaux.

La déclinaiſon irréguliére, qui ſe remarque dans l'expérience qui vient d'être rapportée, d'une aiguille de bouſſole miſe ſucceſſivement ſur les différents méridiens d'une pierre d'aiman arrondie de cent livres, eſt attribuée aux divers mêlanges répandus irrégulierement ſur cette pierre. Or la terre eſt un aiman encore plus mêlé, & qui renferme par conſéquent beaucoup plus de cauſes de variations.

Les changements qui ſe font dans la

[t] *Vallem. Phyſiq. occult. ch. 5.*
[u] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1705. p. 8.*
[x] *Le Pére Regnault, entret. Phyſiq. t. 1. entret. 22.*
[y] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1701. p. 9.*

terre par de nouvelles mines de fer, par des mines anciennes épuiſées, par des mines ſituées différemment, par la différente configuration des porés vers la ſurface de la terre, par l'action des eaux ou des feux ſoûterrains ſont autant de cauſes, qui doivent varier les écoulements de la matiére magnétique, apporter des changements aux propriétés de l'aiman, & par une conſéquence naturelle & évidente, cauſer des déclinaiſons de la bouſſole.

85. La peſanteur attribuée par Gaſſendi aux corpuſcules magnétiques.

Gaſſendi attribuë la peſanteur en général à l'action du tourbillon magnétique, qui tournoïant ſans ceſſe autour de la terre, non ſeulement s'inſinuë dans la pierre d'aiman, comme la séve dans une plante, mais pénétre & enveloppe les corps groſſiers par une quantité plus ou moins grande d'atomes crochus, & les force en les entrainant de s'approcher du centre. Il fonde cette opinion ſur une expérience ſenſible, qui conſiſte à mettre un morceau de fer ſur la main, & un aiman au deſſous. On éprouve alors que le fer paroît plus peſant.

86. De l'enlévement des brins de paille, & autres petits fétus par les corps électriques.

La philoſophie des corpuſcules développe aſſez clairement l'action des corps électriques, comme ſont le diamant, le ſapphir, l'ambre, l'agathe, la cire d'Eſpagne, appellés électriques à cauſe du petit tourbillon de la matiére ſubtile qui les environne. On voit comment ces corps & pluſieurs autres pierres prétieuſes attirent & enlévent, quand on les a frottés avec du drap, tous les petits fétus, les brins de paille, & toutes ſortes de choſes extrémément légéres. Ceux qui ont expliqué ces attractions par les vertus occultes n'ont rien dit; mais cette action ſenſible des corps électriques peut s'expliquer par le mouvement impétueux des corpuſcules Quand on frotte cette ſubſtance, on en ouvre les pores, on augmente l'agitation de la matiére ſubtile qui y tranſpire; & alors il ſe fait une émiſſion abondante d'eſprits à l'entour, & une eſpéce d'éruption ſubite de corpuſcules, dont le cours rapide chaſſe l'air contigu. Cet air revenant ſur lui-même par ſon reſſort, repouſſe les petits corps électrique, qui pénétrent & pouſſent en retournant les choſes légéres, qu'ils trouvent ſur leur chemin.

87. Différences des tourbillons magnétiques & électriques.

Les corps électriques attirent donc les brins de paille, & autres petits fétus, comme l'aiman attire le fer, avec ces différences: qu'il ne faut point frotter l'aiman, autour duquel il circule toujours un athmoſphére abondant de matiére magnétique; que l'aiman n'attire que le fer, ou un autre aiman, parce qu'il n'y a que le fer ou un autre aiman, qui ait ſes pores diſpoſés à recevoir la file des corpuſcules magnétiques; que ces corpuſcules diſpoſés en forme de petites viſſes, doivent être plûtôt rapportés à la matiére plus compacte du troiſiéme élément, qu'à la matiére ſubtile du prémier: au lieu que l'action des corpuſcules électriques n'étant produite que par leur agitation, ſans que leur figure y ait aucune part, & conſiſtant ſimplement à pouſſer l'air, & lorſqu'ils ſont repouſſés par le reſſort de l'air, à entraîner avec eux les brins de paille, & autres fétus qu'ils rencontrent, cet effet convient à la matiére ſubtile; que le tourbillons magnétique laiſſe en repos les brins de paille, & autres petits fétus, parce qu'étant continuel, il eſt en paix avec l'air dans lequel il s'inſinuë, juſqu'à ce que la file de ſes corpuſcules rencontre un autre aiman

ou

ou du fer, au lieu que le petit tourbillon électrique faisant, lorsque le corps est frotté, une sortie subite & impétueuse, dérange l'équilibre de l'air, dont le ressort cause l'enlévement du fétu: enfin que le tourbillon magnétique bien plus abondant & plus fort étend aussi beaucoup plus loin la sphére de son activité, pénétre les pores du verre, & transporte ses impressions au-de-là même des corps les plus solides.

88. Espéce de magnétisme général dans la nature.

Il est vraisemblable que le magnétisme des corps ne regarde pas seulement l'aiman, le fer, & quelques corps électriques, mais la plûpart des corps d'une maniére plus ou moins sensible [z]. C'est de là qu'il arrive que l'eau mouille le verre, & que le mercure ne le mouille point. Delà deux gouttes d'eau se confondent l'une avec l'autre, dès qu'elles sont proches l'une de l'autre, ou au prémier contact.

89. Défaut de quelques physiciens de rapporter à une cause ce qui est l'effet de plusieurs.

Le défaut d'un grand nombre de Physiciens a été de s'attacher tellement à une opinion particuliére, & favorite, qu'ils attribuënt à une cause unique ce qui est l'effet de plusieurs causes, qui concourent au même phénoméne. C'est ainsi que les tremblements de terre ont été rapportés par Anaxagore à l'air; par Empédocle au feu; par Thalés, & Démocrite à l'eau; par Aristote & Théophraste aux vents; par Asclépiade à des chutes, ou des ruines dans des cavernes souterraines. Aucun de ces philosophes ne se fût apparemment trompé, s'il eût donné la cause qu'il soutenoit, non comme unique, mais comme faisant partie de celles, qui contribuoient aux tremblements de terre.

90. Origine des sources & des fontaines différemment expliqués.

Aristote [a] a expliqué l'origine des fontaines, par un air condensé ou par des vapeurs qui s'étant élevées du fond de la terre, rencontrent des rochers en forme de voutes, s'y épaississent en petites goutes, & se réduisent en eau. Mais la terre ne peut pas contenir assez d'air, pour fournir des eaux à toutes les sources, & à toutes les riviéres. D'autres philosophes attribuent les sources aux eaux de pluïe, ou de neige fonduë, qui après avoir pénétré les pores de la terre, & les fentes des rochers, se ramassent dans des carriéres, comme dans des réservoirs, & sortent ensuite par des canaux soûterrains, pour se répandre sur la terre. Cette cause ne peut pas encore être générale; on lit dans la sainte écriture qu'il ne pleut jamais sur les montagnes de Gelboë; il y a beaucoup de païs, où il ne tombe jamais de pluïe; on y trouve cependant des sources; & si l'on y fait des puits, ils se rempliſſent d'eau. Sénéque dit [b] que la pluïe est absorbée par la prémiére couche de la terre, & qu'elle est toute consumée, avant que de pénétrer fort avant. Les eaux de pluïe, ou de neige fonduë ne descendent pas d'ordinaire [c] à la profondeur de seize pouces, jusqu'au tuf ou jusqu'à la glaise, en assez grande quantité, pour former le plus petit amas d'eau sur un fond solide: & une partie de ces eaux forme les torrents, qui enflent les riviéres pour peu de temps; une autre partie s'évapore; & une grande quantité se dissipe dans l'entretien des plantes.

Une troisiéme opinion est que les sources viennent de l'eau de la mer, par

(z) *Hist. de l'Acad. des scienc. ann.* 1724. p. 13.

(a) *Aristot. meteor. lib.* 2. *c.* 13.

(b) Omnis humor intra primam cristam consumitur, nec in inferiora descendit. *Sen. quæst. natural. lib.* 3.

(c) *Hist. de l'Acad. des scienc. ann.* 1703. p. 2.

des conduits soûterrains. Cette explication ne peut convenir aux sources, qui non seulement sont au niveau, mais encore fort élevées au dessus du niveau de la mer, & des riviéres. Il faut donc avouer que les fontaines ont plusieurs sortes d'origines. Les unes viennent de la mer, car on en trouve qui sont salées & sujétes au flux & au reflux. Plusieurs eaux douces en viennent aussi, & elles se désalent, ou par la filtration des terres, qui brise & émousse les pointes piquantes des sels, ou par un feu soûterrain qui fait bouillir l'eau dans les entrailles de la terre, & la réduit en vapeurs, qui se condensant derechef, sont converties en eaux douces. Ce sentiment est conforme à l'expression de l'écriture [d]. La circulation entre les eaux de la mer, & celles des riviéres & des fontaines empêche, que la mer ne soit enflée par les riviéres qui y entrent continuellement, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, puisque nous connoissons plus de mille grosses riviéres qui se déchargent dans la mer.

91. Les sources des riviéres & des fontaines ont plusieurs causes.

Les pluïes & les fontes de neiges sont les principes de quelques fontaines. Certaines sources naissent & grossissent dans les temps de pluïes & de fontes de neiges, & tarissent ou diminuent après leur écoulement. La plûpart des riviéres fournissent elles-mêmes de nouvelles sources: on voit des puits augmenter ou baisser à proportion que la Seine baisse ou monte.

Enfin beaucoup de sources ont leur origine dans les vapeurs soûterraines, qui s'élévent en abondance vers la surface de la terre & des montagnes, & rencontrant ces voutes froides ou des sels propres à les fixer, se refroidissent & se condensent en eau, comme on peut le remarquer en hiver à l'ouverture de quelques caves profondes, & comme il arrive dans les alambics.

92. Différentes opinions sur le flux & reflux de la mer.

Il n'y a point de partie dans la Physique plus débattuë par la contrariété des opinions, que le flux & reflux de la mer. Héraclite & Aristote l'ont attribué [e] au soleil qui produit, excite, & améne les vents dont la mer est enflée; Platon à un soulévement des eaux qui au travers d'un grand pertuis porte ça & là le flux & le reflux dont les mers sont agitées; Pythéas a rapporté le flux à la pleine lune, & le reflux au décours; Timée aux riviéres qui se déchargent dans la mer; Seleucus le Mathématicien, qui a fait la terre mobile, a prétendu que le mouvement de la terre, opposé à celui de la lune, & le vent tiré ça & là à l'opposite par ces deux révolutions contraires, causoit le flux & le reflux. Pline [f] l'a expliqué par l'impression causée aux eaux en même temps par le soleil, & par la lune.

Galilée à fait consister la cause du flux & du reflux, dans les différents degrés de vîtesse des deux mouvements de la terre, l'un journalier sur son centre, l'autre annuel autour du soleil: Képler & Newton dans les impressions, que le soleil & la lune conjointement font sur la mer, dont ils attirent les eaux par une vertu à peu près semblable à celle de l'aiman. Newton donne ce sentiment avec tant de confiance, qu'il a calculé la proportion de la force de la lune sur les eaux de la mer par rapport à l'attraction, qui fait le flux & le reflux, avec la force du soleil; & qu'il a trouvé, dit-il, que la force de la lune est à celle du soleil, comme six & un tiers est à un.

Un astronome moderne trouve la

(d) Omnia flumina intrant in mare, & mare non redundat: ad locum, unde exeunt flumina, revertuntur ut iterum fluant *Ecclesiastes*, c. 1. v. 7.

(e) *Plutarch. de placit. philosopher. lib. 3. c. 17.*

(f) *Plin. lib. 2. c. 97.*

cauſe du flux & du reflux, dans l'impulſion des eaux cauſée par le mouvement de la terre autour du ſoleil, & dans leur répercuſſion par leur propre reſſort, & par le reſſort de l'air. Mais ſuivant ce principe, pourquoi la mer Caſpienne n'a-t-elle pas ſon flux & ſon reflux comme l'Océan? On peut répondre, ce me ſemble, à cette objection, qui eſt dans les mémoires de Trévoux [g], qu'il faut une très vaſte étenduë, telle que des eaux de l'Océan, pour que leur impulſion puiſſe vaincre la réſiſtance de de l'air, qui les preſſe de tout côté. Le même aſtronome donne la théorie de prévoir certains vents, qui ſelon lui doivent régner périodiquement ſur la mer, & qu'il attribuë à la Lune, à Vénus, à Jupiter, à Saturne même malgré ſon grand éloignement, lorſque pluſieurs planétes ſe trouvent en même temps en conjonction ou en oppoſition. Quand la lune eſt nouvelle ou pleine, ſon globe ſe trouve preſſé contre le globe terreſtre; l'air céde rapidement, & ébranle la ſurface des eaux. La lune étant en conjonction avec le ſoleil, ſi Venus s'y rencontre en conjonction dans le même intervalle, la preſſion eſt plus grande, & les vents plus ſenſibles. Jupiter en oppoſition avec le ſoleil, ou en conjonction avec la pleine lune augmente la violence des vents. Saturne même dans une ſituation ſemblable, produit le même effet, à proportion de ſon éloignement. Sur ce principe l'auteur annonce dans une table, la différence des vents qui devront ſe faire ſentir chaque mois ſur la mer.

Ces raiſonnements ſont fortifiés par les obſervations aſtronomiques [h], ſuivant leſquelles pluſieurs corps céleſtes ne ſçauroient paſſer les uns près des autres, ſans que leur mouvement n'en ſoit troublé & accéléré, en raiſon directe de leur proximité.

Quelques auteurs modernes prétendent [i] que le flux & reflux eſt une efferveſcence excitée dans le fond de la mer, par les raïons du ſoleil & de la lune, qui pénétrent juſqu'au fond de la mer, de quelque côté du globe que ſe rencontrent ces aſtres. Car le bitume & les autres matiéres ſulphureuſes, qui ſe trouvent au fond de la mer, étant ſuppoſées encore plus inflammables que la poudre à canon, elles peuvent recevoir l'impreſſion des raïons du ſoleil & de la lune même, ſoit que ces aſtres ſoient au deſſus ou au-deſſous de l'hémiſphére. Ces philoſophes ſoutiennent que cette cauſe explique très clairement, pourquoi le flux & le reflux arrivent deux fois en vingt-quatre heures: ils répondent aiſément aux irrégularités de ce phénoméne, par une direction plus ou moins perpendiculaire des raïons du ſoleil & de la lune, & par une diſpoſition plus ou moins inflammable du fond de la mer: & il faut avouer que ſi ce ſyſtéme n'eſt pas des plus ſatisfaiſants, il a au moins l'avantage de trancher les difficultés, & de ne pouvoir être attaqué par d'auſſi fortes objections, que le ſyſtéme Cartéſien, qui eſt le plus généralement ſuivi, & que je vais expliquer.

Deſcartes a mis le principe de ce grand phénoméne, dans la preſſion de l'air, & par conſéquent des eaux de la mer par le globe lunaire, lorſque dans la révolution que la terre fait en vingt quatre heures ſur ſon axe, la mer ſe trouve directement ſous la lune. Il conclut, de ce que la mer eſt alors preſſée dans le milieu par l'air, qui eſt en cet

(g) *Mémoir. de Trév. Nov.* 1730.

(h) *Mémoir. de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1727. *p.* 87.

(i) *Joann. Jonſton thaumatograph. natural. claſſ.* 2. *c.* 6. *art.* 5.

endroit plus reſſerré qu'ailleurs, que ſes eaux doivent néceſſairement ſe répandre vers les bords, & que ces mêmes eaux n'étant plus preſſées vers le milieu, lorſque par la continuation du mouvement que la terre achéve en vingt-quatre heures, la mer n'eſt plus en ligne perpendiculaire ſous la lune, elles doivent retourner des bords dans leur lit ordinaire, & qu'alors le reflux ſe fait.

Ce qui rend les marées plus fortes dans la conjonction, ou oppoſition de la lune au ſoleil, c'eſt que la lune fait ſon tour, par une maniére d'ellipſe ou de cercle plus ovale que rond; enſorte que dans l'oppoſition ou la conjonction avec le ſoleil, elle eſt dans ſon périgée, c'eſt-à-dire, dans ſa plus grande proximité de la terre, & dans le plus étroit de l'ovale, où la preſſion de l'air & par conſéquent des eaux de la mer eſt plus grande; & dans les quadrats elle eſt dans ſon apogée, ou dans ſon plus grand éloignement de la terre, & dans l'une des deux extrémités de l'ovale, où ce globe trouvant plus de largeur, preſſe moins l'air & les eaux. Les retours des grandes & moindres marées doivent donc ſuivre, & ſuivent effectivement les diverſes phaſes de la lune. Les grandes marées arrivent d'ordinaire, un jour ou deux environ après les nouvelles & pleines lunes, les moindres marées, un jour ou deux environ après les quadratures; & ce qui paroît dans cette explication, d'une juſteſſe extrême, c'eſt que les marées retardent d'un jour à l'autre, d'environ quarante-neuf minutes, comme le retour de la lune au même méridien. Car le cours ſynodique [k] de la lune étant touts les jours plus lent d'un eſpace d'environ quarante-neuf minutes, [ce qui fait la différence de l'année ſolaire & de l'année lunaire] puiſque les marées ſont auſſi touts les jours plus tardives du même intervalle de temps, c'eſt une apparence de plus vraiſemblables, que les marées d'un lieu déterminé, par exemple de Breſt, dépendent du paſſage de la lune par un certain méridien.

C'eſt dommage que les Cartéſiens aïent bien de la peine à ne pas demeurer ſans réponſe, lorſqu'on leur objecte que le milieu de l'Océan ne paſſe qu'une fois chaque jour perpendiculairement au-deſſous de la lune, & que cependant le flux & le reflux arrive de douze en douze heures. Ils ſont obligés de dire que la compreſſion de la lune eſt aſſez forte [l] pour faire deſcendre perpendiculairement de quelque eſpace le globe de la terre, qui nage dans la matiére fluide de ſon athmoſphére, de ſorte que les eaux de la mer en repaſſant dans la partie oppoſée à la preſſion de la lune, y trouvent encore une fois leur paſſage retreſſi; & la même compreſſion du milieu de l'Océan s'y fait une ſeconde fois en vingt-quatre heures.

On fait d'autres objections très fortes, contre l'explication Cartéſienne du flux & du reflux. On prétend qu'il eſt démontré par les obſervations des diſtances des lunes [m], qu'on détermine par leurs diamétres apparents, que cet aſtre eſt autant éloigné dans pluſieurs conjonctions & oppoſitions, que dans quelques quadratures, & auſſi proche dans quelques quadratures, que dans quelques conjonctions ou oppoſitions. Donc il eſt faux que l'apogée de la lune ſoit toujours dans les quadratures & le périgée dans les conjonctions & oppoſi-

(k) *Le cours Synodique de la lune eſt le progrés de cette planéte comparé à celui du ſoleil dans le ſyſtéme de Ptolémée & de Tycho-Brahé, & à celui de la terre dans le ſyſtéme de Copernic.*

Synodique ſignifie en grec tenant une même route.

(l) *Le Nobl. tabl. des philoſ.*

(m) *Le P. Daniel, voiage du monde de Deſcartes, part. 4. p. 413.*

thans: donc on ne peut pas ſuppoſer, que la lune étant en conjonction & en oppoſition, ſoit toujours dans le petit diamétre de l'ellipſe, & que dans les quadratures elle ſoit toujours dans le grand diamétre.

Cette objection ébranle moins le ſyſtéme de Deſcartes, ſur le flux & le reflux, qu'elle ne porte ſur une remarque, qui eſt ſimplement de préciſion & de juſteſſe; les Cartéſiens ne demeurent pas même ſans quelques ſolutions de cette difficulté, par les divers accidents de la tranſparence aérienne, qui cauſe pluſieurs changements à l'apparence du diſque lunaire.

Pluſieurs ont rejetté [n] l'opinion de Deſcartes, du flux & du reflux, par l'expérience qu'ils alléguent, que les parties de l'eau, qui ſe rencontrent ſous la lune, s'élévent au lieu de s'enfoncer, & qu'on remarque qu'il n'y a point de flux, ou du moins très-peu, ſous la ligne & entre les deux tropiques, où l'impreſſion du globe lunaire ſur les eaux de la mer devroit être beaucoup plus forte.

Les Cartéſiens ſe tirent d'affaire, en diſant que les variations du flux & du reflux en certains lieux particuliers, ne ſont d'aucune conſéquence pour le ſyſtéme général; ces variations ou ces irrégularités, qui ſont des exceptions du phénoméne, étant les effets ou de la ſituation des lieux, qui donne plus ou moins d'accés aux eaux de la mer & aux vents; ou des changements qui arrivent dans le fond de la mer; ou des autres marées extraordinaires, qui influënt d'un lieu ſur un autre; & de pluſieurs autres cauſes qui peuvent ſe combiner en mille maniéres.

Dans un des derniers ouvrages de phyſique qui ait paru, l'auteur [o] renouvelle le ſentiment de Pline, qui admettoit la concurrence du ſoleil avec la lune, dans le phénoméne du flux & du reflux. Il ſe fonde ſur ce qu'on y remarque auſſi des variations, ſuivant les diſtances du ſoleil à la terre; que les marées des ſolſtices d'hiver ſont plus hautes, que celles des ſolſtices d'été, parce qu'aux ſolſtices d'hiver le ſoleil eſt à ſon périgée [p], & qu'il eſt à ſon apogée aux ſolſtices d'été: que la diſtance du ſoleil contribuë donc aux marées, & qu'effectivement le ſoleil doit auſſi bien que la lune, faire quelque impreſſion ſur le globe terreſtre, à proportion de ſon éloignement.

François Bacon de Vérulam, chancelier d'Angleterre, témoigne que les maiſons d'Ecoſſe bâties de pierre, ſuënt régulierement deux fois par jour, aux heures du flux & du reflux, quelque éloignées qu'elles ſoient de la mer.

La mer Méditerranée a ſon flux & ſon reflux dans l'Euripe. Ce mouvement alternatif y eſt bizarre, tantôt régulier, tantôt irrégulier. Les courants de la mer, les eaux qui viennent par des canaux ſoûterrains s'y dégorger, les vents oppoſés qui ſouffient des montagnes voiſines, & s'engouffrent entre les rives d'un canal fort étroit, peuvent produire ces bizarreries.

L'incertitude des Phyſiciens ſur les explications qu'ils donnent, les engage à changer ſouvent de principes. Les expériences attribuées pendant

97. Variations des Phyſiciens ſur la peſanteur.

(n) *Le P. Rapin. réfléx. ſur la Phyſiq.* §. 10.

(o) *Le P. Regnault. Entret. Phyſiq.*

(p) *Il ſemble d'abord étonnant, que le ſoleil ſoit plus près de la terre en hiver, qu'en été: mais ce qui cauſe la différence de la chaleur beaucoup plus grande en été, c'eſt que les raïons du ſoleil qui viennent à la vérité d'une diſtance plus éloignée, ont alors une direction plus perpendiculaire ſur la partie de l'hémiſphére, que nous habitons.*

longtemps à la peſanteur de l'air, ſe rapportent plus communément [q] aujourd'hui à ſon reſſort, ou à l'effet de la matiére ſubtile qui l'étend ou le reſſerre.

94. Nouveau ſyſtéme ſur la peſanteur.

Le pére Caſtel fait conſiſter [r] la peſanteur des corps ſolides dans l'hétérogénéité de la matiére céleſte & de la matiére terreſtre; dans le combat perpétuel qui eſt entre la matiére céleſte qu'il compoſe des globules du ſecond élément, & la matiére terreſtre qu'il compoſe de la matiére plus compacte du troiſiéme élément, pénétrée de la matiére ſubtile du prémier en ſorte que ce combat de ces deux matiéres produit une oppoſition & une répercuſſion, qui pouſſe les corps ſolides vers le centre.

95. La peſanteur de l'air ne peut être la cauſe de la chute des corps ſolides.

Si la peſanteur de l'air cauſoit la chute des corps, il s'enſuivroit qu'un corps ſolide placé à la moitié de la colonne d'air, demeureroit ſuſpendu comme un oiſeau qui plane dans les airs; conſéquence qu'aucun Phyſicien ne voudroit avouer, quoiqu'il fût impoſſible de le convaincre par l'expérience du contraire. Voici une objection plus forte, fondée ſur une expérience très aiſée. On ſuppoſe une cave élevée de douze piés; dont la voute épaiſſe de quatre piés ſeroit faite de pierres de taille bien maſtiquées. Un corps ſolide élevé à la hauteur de dix piés ſous cette voute, tomberoit à terre tout auſſi peſamment, que dans un lieu découvert; & cependant il n'auroit au-deſſus de lui que deux piés d'air, tandis qu'il ſeroit ſoutenu de dix; & pour ôter le ſubterfuge du poids de la colonne latérale égal, ſuivant les partiſans de la peſanteur de l'air, aux poids de la colonne perpendiculaire, je ſuppoſe tout le tour du caveau environné d'un mur auſſi épais, & auſſi impénétrable à la colonne latérale de l'air, que la voute l'eſt à la colonne perpendiculaire.

Si l'on répond que la matiére ſubtile, qui traverſe les voutes & les murs, cauſe la chute du corps ſolide élevé à dix piés dans ce caveau, qui n'a que douze piés de hauteur, cette réponſe ſera bientôt détruite par toutes les expériences de la machine pneumatique, dans laquelle un animal enfermé s'enfle, la peau d'un fruit ridé s'étend & ſe dilate, après que l'air groſſier en a été pompé; car ſi la matiére ſubtile, qui s'inſinuë à travers les pores du verre dans le récipient de la machine pneumatique, n'a pas la force de remettre ce fruit & cet animal dans l'état où ils étoient auparavant; la matiére ſubtile qui pénétre une voute & un mur, peut beaucoup moins vaincre par ſa peſanteur la réſiſtance de l'air groſſier, qui ſoutient un corps ſolide à dix piés de hauteur dans un caveau élevé ſeulement de douze piés.

Il paroit évident que dans cette expérience la peſanteur des corps ne peut être expliquée par la peſanteur de l'air, & qu'il faut néceſſairement avoir recours à un principe, qui eſt d'autant plus ſatisfaiſant, qu'il eſt le principe général du méchaniſme de la nature; ce principe eſt la force de tout mouvement circulaire, pour s'éloigner vers la circonférence, & pour repouſſer

---

[q] *Thom. Hobbes in Phyſicis. Le pére Faber, dans ſes dialog. philoſophiq. Le pére Zucchius dans ſa Phyſiq. Le Pelletier ſur l'arche. Rob. Boyle nova experimenta phyſico-mechanica de vi aëris elaſtica.*

Boyle tient l'air peſant, quoiqu'il attribuë plus généralement les expériences à ſon élaſticité.

(r) *Mémoir. de Trev. de Decemb.* 1731. *& de Janv.* 1732.

vers le centre tout ce qui se rencontre dans dans sa sphére qui a moins de mouvement, & par conséquent moins de force centrifuge qu'il n'en a lui même. Ce mouvement circulaire pénétrant partout avec la matiére subtile, la gravité des corps se trouve aussi partout la même.

On objecte à cette explication de la pesanteur, 1. que les corps solides seroient entraînés par une impulsion circulaire vers l'horizon: 2. que les cercles décrits par le fluide circulaire, allant toujours en diminuant depuis l'équateur jusqu'aux poles, la force centrifuge auroit des centres différents dans des cercles inégaux, & que les corps y seroient repoussés non pas perpendiculairement au centre de la terre, mais à des parties de son axe, plus ou moins éloignées du centre. Ces objections seront levées, si l'on conçoit que suivant les loix du mouvement la matiére subtile qui a beaucoup plus de force centrifuge, s'élance en haut par un ligne directe dans chaque tourbillon, & qu'au milieu du fluide circulaire composé des trois éléments, une grande quantité de matiére subtile conserve toujours un mouvement droit, autant que les mouvements des deux autres éléments peuvent le lui permettre; car l'impénétrabilité est une propriété de la matiére dans tous les systémes. La matiére subtile traverse même les tourbillons par un mouvement en ligne directe, avec plus de facilité que la matiére globuleuse qui doit nécessairement passer d'un tourbillon dans un autre, pour que les étoiles ou les soleils des autres tourbillons puissent être apperçus du nôtre. C'est donc ce mouvement droit de la matiére subtile au milieu du fluide circulaire, qui oblige les corps solides de tomber à plomb & perpendiculairement au centre de la terre, non par le poids de la colonne, mais par la force centrifuge. Si la matiére éthérée a différents mouvements dans cette hypothése, cette diversité procéde des loix mêmes du mouvement.

La pression de l'air, causée par le mouvement circulaire de tous les corps, & par l'effort des tourbillons qui environnent le nôtre, est la cause de son ressort, & elle se fait appercevoir en trois maniéres différentes [s]. Si j'approche une bougie allumée d'une autre bougie qu'on vient d'éteindre, & qui fume encore, la flamme va la rallumer, parceque l'air qui se trouve entre la bougie allumée & la bougie éteinte, étant raréfié par la chaleur, & sa pression par conséquent n'étant pas égale à la pression de l'air, qui environne l'autre côté de la bougie, où la force de masse est jointe à la force de vitesse, cet air extérieur pousse la flamme vers la bougie éteinte avec plus de force, que l'air intermédiaire ne lui résiste; & la flamme est portée vers la bougie éteinte, qui se rallume aussi-tôt, ses parties étant encore fort agitées, & n'ayant besoin pour s'enflammer, que d'un legér accroissement d'agitation. Si je surprends dans une cheminée, un drap mouillé étendu devant cette cheminée, suffit pour l'éteindre. La raison est que la circulation de l'air interceptée par ce drap mouillé augmente la pression de l'air sur la suye enflammée, & que cette pression plus forte étouffe la suye, en comprimant le mou-

96. Effets de la pression ou du ressort de l'air.

[s] *Les exemples que je rapporte ici sont tirés pour la plûpart des entretiens Physiques, du pére Regnault, avec cette différence qu'il attribue à la pesanteur de l'air, ce que j'explique par la pression & le ressort de l'air, suite du mouvement circulaire de tous les corps.*

vement dans lequel conſiſte ſon inflammation, la détache, & la fait tomber. Comme une preſſion trop forte étouffe le feu, il en faut une proportionnée pour le conſerver. En vain vous eſſaieriez d'allumer dans un lieu vuide d'air un corps combuſtible. Le miroir ardent n'allume pas le ſouffre même dans la machine pneumatique d'où l'on a pompé l'air, parceque les parties de ſouffre violemment agitées, n'étant pas retenuës par l'air extérieur, ſe diſſipent trop pour faire une flamme ſenſible. Cependant ſi vous ajoutez du ſalpétre au ſouffre, le ſouffre s'enflamme, parceque le ſalpétre empêche la diſſipation exceſſive du ſouffre. Pourquoi le feu en hiver eſt-il plus chaud? c'eſt qu'environné d'un air plus épais il ſe diſſipe moins. La flamme de la bougie doit ſa conſervation à la preſſion de l'air libre; elle s'éteint auſſi-tôt dans la machine du vuide, où l'air ne s'oppoſe plus à la diſſipation de la flamme. Les parties de la flamme violemment agitées tachent de ſe diſſiper, mais l'air latéral arrête leur effort. Le feu s'éteint faute de nourriture, parceque les parties agitées perdent de leur mouvement, & s'en vont en fumée, avec cette agitation rapide en quoi conſiſte le feu, ſans que d'autres parties viennent les remplacer. Il s'éteint par l'excés d'un ſouffle trop violent, qui détache la flamme du corps combuſtible, d'où elle tiroit de la nourriture. Le feu s'éteint par exemple, parceque ces ſortes de liqueurs, en ſe coulant dans les interſtices des corps allumés, arrêtent leurs particules, dont elles ſuivent le mouvement, qui les convertit en fumée. Cependant lorſque le feu eſt violent, l'eau ne ſert quelquefois qu'à le rendre plus ardent, parcequ'elle ne fait qu'empêcher la diſſipation des corpuſcules ignées, & fournit de la matiére à un feu plus rapide. Lorſqu'on prend une boule de quelque métal creuſe en dedans, & coupée en deux hémiſphéres, que l'on a rejointes en colant une bande de cire, à l'endroit de leur union, après que l'on en a pompé l'air, l'expérience apprend que ces deux hémiſphéres ſe joignent l'une à l'autre ſi fortement, que pluſieurs chevaux que l'on y attéle par le moïen de quelques boucles, les uns d'un côté, les autres de l'autre, ne peuvent les ſéparer. Cependant ſi l'on y laiſſe rentrer l'air, une ſeule perſonne les ſépare ſans difficulté. Il eſt facile de conclure de cette expérience, que ce qui uniſſoit ſi fortement ces deux hémiſphéres l'un à l'autre, venoit de ce qu'étant comprimées à leur ſurface extérieure & convéxe, par l'air qui les environnoit, elles ne l'étoient pas en même temps dans leurs ſurfaces intérieures & concaves: de ſorte que l'action des chevaux qui tiroient les deux hémiſphéres des deux côtés oppoſés, ne pouvoit pas vaincre l'effort des petites parties d'air innombrables, qui leur réſiſtoient en preſſant ces deux hémiſphéres: mais la moindre force eſt capable de les ſéparer, lorſque l'air étant rentré dans la ſphére, pouſſe les ſurfaces concaves & intérieures, autant que l'air de déhors preſſe les ſurfaces extérieures & convexes.

Suppoſons que le diamétre de chaque hémiſphére eſt d'un pié, la colonne d'air qui répond à chaque hémiſphére, a plus de force qu'un poids de deux mille cent ſoixante livres. Car elle a plus de force qu'une colonne de trente piés cubiques d'eau, puiſqu'elle en peut ſoutenir trente-deux ou environ. Or un pié cubique d'eau eſt un poids de ſoixante-douze livres; & ſoixante-douze livres multipliées par trente donnent deux mille cent ſoixante livres, donc la colonne d'air qui répond à chaque hémiſphére a plus de force & de preſſion qu'un poids de deux mille cent ſoixante livres.

Rohault

97. L'expérience de Paſcal expliquée par le reſſort, & non par la peſanteur de l'air.

Rohault dit [t] que la colonne d'air a la force de contrepeſer environ trente-deux piés & demi d'eau, & environ vingt-ſept pouces & demi de vif-argent. Il eſt vrai que le vif-argent toujours fidéle à ſuivre les loix de l'équilibre, baiſſe quelquefois plus, quelquefois moins. Si l'expérience ſe fait dans un lieu bas, le vif-argent baiſſe moins; ſi elle ſe fait dans un lieu haut, le vif-argent baiſſe plus. Cette expérience qui porte le nom de Paſcal, fut faite en 1648. ſur le puits de Domme, avec le tube de Torricelli, où le vif-argent ſe trouvoit à une bien moindre hauteur, ſur le ſommet de cette montagne d'Auvergne, qu'au milieu & au pié; d'où l'on avoit conclu la peſanteur de l'air. Mais cette expérience s'explique très naturellement [u] par le reſſort de l'air, qui étant plus épais, & compoſé de parties plus groſſiéres au bas de la montagne, y a plus de force pour comprimer & ſoutenir le vif-argent, & qui étant plus rare, & compoſé de parties plus déliées, au milieu & au ſommet de la montagne, y a moins de force, pour ſoutenir la colonne de Mercure, qui deſcend plus bas à proportion. Au pié de la montagne le vif-argent deſcendit à vingt-ſix pouces trois lignes & demie: ſur le panchant de la montagne plus élevé de cent cinquante toiſes, il deſcendit à vingt-cinq pouces: vers la cime plus haute de cinq cents toiſes, à vingt-trois pouces deux lignes. Dans les endroits bas, l'air plus groſſier joint une plus grande force de maſſe à ſa force de viteſſe; il a plus de reſſort, & ſoutient mieux la colonne de Mercure.

98. Corbeaux étouffés par la preſſion de l'air.

Plutarque rapporte [x] que, lorſque Flamininus gouverneur de la Gréce pour la république Romaine, eut rendu la liberté aux Grecs, par la proclamation qu'il en fit faire au nom du ſénat & du peuple Romain, dans les jeux Iſthmiques, la prémiére année de la cent quarante-cinquiéme olympiade, la force exceſſive des cris de joie, & des clameurs qui s'élevérent, fit tomber morts dans le ſtade des corbeaux qui paſſoient par hazard, en volant au-deſſus de l'aſſemblée. Ces oiſeaux furent ſubitement étouffés par une violente preſſion de l'air.

99. Explication de la hauteur du vif-argent dans le barométre par la preſſion & non par la peſanteur de l'air.

La preſſion de la colonne d'air ne ſe fait point ſentir au corps, qui eſt également preſſé par l'air intérieur & par l'air extérieur. C'eſt ce même reſſort de l'air qui fait monter & deſcendre le vif-argent du barométre, à proportion que l'air eſt plus ou moins pluvieux ou ſerein. L'air a moins de reſſort dans un temps pluvieux, & il a plus de reſſort dans un temps ſerein, c'eſt pourquoi le vif-argent eſt plus bas dans un temps pluvieux, & plus élevé dans un temps ſerein. L'air a plus de preſſion & de reſſort dans un temps ſerein, parcequ'il eſt beaucoup plus rempli des vapeurs qui en augmentent la preſſion: car quoiqu'il paroiſſe alors moins chargé de vapeurs, parceque ces vapeurs plus attenuées par les raions du ſoleil ou par la chaleur de la terre, & répandues dans de plus grands cercles de l'athmoſphére, interrompent moins les raions lumineux; ces vapeurs cependant y abondent davantage, car alors les fleuves & les ſources diminuent, la terre eſt plus ſéche, les plantes, les fleurs,

100. L'air plus chargé de vapeurs dans un temps ſerein.

[t] *Rohault, Phyſiq. t. 1, p. 87. & 90.*
[u] *Le Pelletier, ſur l'arche, ch. 36.*
[x] *Plutarch. in Flaminino.*

vement dans lequel conſiſte ſon inflammation, la détache, & la fait tomber: Comme une preſſion trop forte étouffe le feu, il en faut une proportionnée pour le conſerver. En vain vous eſſaïeriez d'allumer dans un lieu vuide d'air un corps combuſtible. Le miroir ardent n'allume pas le ſoufre même dans la machine pneumatique d'où l'on a pompé l'air, parceque les parties de ſoufre violemment agitées, n'étant pas retenuës par l'air extérieur, ſe diſſipent trop pour faire une flamme ſenſible. Cependant ſi vous ajoutez du ſalpétre au ſoufre, le ſoufre s'enflamme, parceque le ſalpétre empêche la diſſipation exceſſive du ſoufre. Pourquoi le feu en hiver eſt-il plus chaud? c'eſt qu'environné d'un air plus épais il ſe diſſipe moins. La flamme de la bougie doit ſa conſervation à la preſſion de l'air libre; elle s'éteint auſſi-tôt dans la machine du vuide, où l'air ne s'oppoſe plus à la diſſipation de la flamme. Les parties de la flamme violemment agitées tachent de ſe diſſiper, mais l'air latéral arrête leur effort. Le feu s'éteint faute de nourriture, parceque les parties agitées perdent de leur mouvement, & s'en vont en fumée, avec cette agitation rapide en quoi conſiſte le feu, ſans que d'autres parties viennent les remplacer. Il s'éteint par l'excés d'un ſouffle trop violent, qui détache la flamme du corps combuſtible, d'où elle tiroit de la nourriture. Le feu s'éteint par l'eau, parceque ces ſortes de liqueurs, en ſe coulant dans les interſtices des corps allumés, arrêtent leurs particules, dont elles ſuivent le mouvement, qui les convertit en fumée. Cependant lorſque le feu eſt violent, l'eau ne ſert quelquefois qu'à le rendre plus ardent, parcequ'elle ne fait qu'empêcher la diſſipation des corpuſcules ignées, & fournit de la matiére à un feu plus rapide. Lorſqu'on prend une boule de quelque métal creuſe en dedans, & coupée en deux hémiſphéres, que l'on a rejointes en colant une bande de cire, à l'endroit de leur union, après que l'on en a pompé l'air, l'expérience apprend que ces deux hémiſphéres ſe joignent l'une à l'autre ſi fortement, que pluſieurs chevaux que l'on y attéle par le moïen de quelques boucles, les uns d'un côté, les autres de l'autre, ne peuvent les ſéparer. Cependant ſi l'on y laiſſe rentrer l'air, une ſeule perſonne les ſépare ſans difficulté. Il eſt facile de conclure de cette expérience, que ce qui uniſſoit ſi fortement ces deux hémiſphéres l'un à l'autre, venoit de ce qu'étant comprimées à leur ſurface extérieure & convéxe, par l'air qui les environnoit, elles ne l'étoient pas en même temps dans leurs ſurfaces intérieures & concaves: de ſorte que l'action des chevaux qui tiroient les deux hémiſphéres des deux côtés oppoſés, ne pouvoit pas vaincre l'effort des petites parties d'air innombrables, qui leur réſiſtoient en preſſant ces deux hémiſphéres: mais la moindre force eſt capable de les ſéparer, lorſque l'air étant rentré dans la ſphére, pouſſe les ſurfaces concaves & intérieures, autant que l'air de déhors preſſe les ſurfaces extérieures & convexes.

Suppoſons que le diamétre de chaque hémiſphére eſt d'un pié, la colonne d'air qui répond à chaque hémiſphére, a plus de force qu'un poids de deux mille cent ſoixante livres. Car elle a plus de force qu'une colonne de trente piés cubiques d'eau, puiſqu'elle en peut ſoutenir trente-deux ou environ. Or un pié cubique d'eau eſt un poids de ſoixante-douze livres: & ſoixante-douze livres multipliées par trente donnent deux mille cent ſoixante livres, donc la colonne d'air qui répond à chaque hémiſphére a plus de force & de preſſion qu'un poids de deux mille cent ſoixante livres.

Rohault

97. L'expérience de Paſcal expliquée par le reſſort, & non par la peſanteur de l'air.

Rohault dit [t] que la colonne d'air a la force de contrepeſer environ trente-deux piés & demi d'eau, & environ vingt-ſept pouces & demi de vif-argent. Il eſt vrai que le vif-argent toujours fidéle à ſuivre les loix de l'équilibre, baiſſe quelquefois plus, quelquefois moins. Si l'expérience ſe fait dans un lieu bas, le vif-argent baiſſe moins; ſi elle ſe fait dans un lieu haut, le vif-argent baiſſe plus. Cette expérience qui porte le nom de Paſcal, fut faite en 1648. ſur le puits de Domme, avec le tube de Torricelli, où le vif-argent ſe trouvoit à une bien moindre hauteur, ſur le ſommet de cette montagne d'Auvergne, qu'au milieu & au pié; d'où l'on avoit conclu la peſanteur de l'air. Mais cette expérience s'explique très naturellement [u] par le reſſort de l'air, qui étant plus épais, & compoſé de parties plus groſſiéres au bas de la montagne, y a plus de force pour comprimer & ſoutenir le vif-argent, & qui étant plus rare, & compoſé de parties plus déliées, au milieu & au ſommet de la montagne, y a moins de force, pour ſoutenir la colonne de Mercure, qui deſcend plus bas à proportion. Au pié de la montagne le vif-argent deſcendit à vingt-ſix pouces trois lignes & demie: ſur le panchant de la montagne plus élevé de cent cinquante toiſes, il deſcendit à vingt-cinq pouces: vers la cime plus haute de cinq cents toiſes, à vingt-trois pouces deux lignes. Dans les endroits bas, l'air plus groſſier joint une plus grande force de maſſe à ſa force de viteſſe; il a plus de reſſort, & ſoutient mieux la colonne de Mercure.

Plutarque rapporte [x] que, lorſque Flamininus gouverneur de la Gréce pour la république Romaine, eut rendu la liberté aux Grecs, par la proclamation qu'il en fit faire au nom du ſénat & du peuple Romain, dans les jeux iſthmiques, la prémiére année de la cent quarante-cinquiéme olympiade, la force exceſſive des cris de joie, & des clameurs qui s'élevérent, fit tomber morts dans le ſtade des corbeaux qui paſſoient par hazard, en volant au-deſſus de l'aſſemblée. Ces oiſeaux furent ſubitement étouffés par une violente preſſion de l'air.

98. Corbeaux étouffés par la preſſion de l'air.

La preſſion de la colonne d'air ne ſe fait point ſentir au corps, qui eſt également preſſé par l'air intérieur & par l'air extérieur. C'eſt ce même reſſort de l'air qui fait monter & deſcendre le vif-argent du barométre, à proportion que l'air eſt plus ou moins pluvieux ou ſerein. L'air a moins de reſſort dans un temps pluvieux, & il a plus de reſſort dans un temps ſerein, c'eſt pourquoi le vif-argent eſt plus bas dans un temps pluvieux, & plus élevé dans un temps ſerein. L'air a plus de preſſion & de reſſort dans un temps ſerein, parcequ'il eſt beaucoup plus rempli des vapeurs qui en augmentent la preſſion: car quoiqu'il paroiſſe alors moins chargé de vapeurs, parceque ces vapeurs plus attenuées par les raions du ſoleil ou par la chaleur de la terre, & répandues dans de plus grands cercles de l'athmoſphére, interrompent moins les raions lumineux; ces vapeurs cependant y abondent davantage, car alors les fleuves & les ſources diminuent, la terre eſt plus ſéche, les plantes, les fleurs

96. Explication de la hauteur du vif-argent dans le barométre par la preſſion & non par la peſanteur de l'air.

100. L'air plus chargé de vapeurs dans un temps ſerein.

[t] *Rohault, Phyſiq. t. 1, p. 87. & 90.*
[u] *Le Pelletier, ſur l'arche, ch. 36.*
[x] *Plutarch. in Flaminino.*

les fruits languiſſent. Où ſont les vapeurs ſinon dans l'atmoſphére? C'eſt par le même reſſort de l'air, qu'il y a lieu d'expliquer le jeu de la machine d'Othon Guérik [y], dans laquelle le petit homme anémoſcope, ou le prophéte phyſique annonçoit les changements de temps. Si le temps devoit être pluvieux, la petite figure ſe retiroit à l'abri; & elle ſortoit, quand il devoit faire beau.

1er. La réuſſite des expériences eſt fort incertaine, & dépend de pluſieurs cauſes inconnuës.

En général il y a peu à compter ſur les expériences de phyſique, dont la reuſſite dépend de pluſieurs cauſes qui nous ſont inconnuës. Boyle Anglois, qui a pouſſé plus loin qu'aucun philoſophe la recherche des expériences, a compoſé un traité entier pour prouver qu'il ne faut preſque rien, pour déranger l'ordre des cauſes naturelles & pour faire manquer une expérience.

192. Effet naturels produits par leurs contraires.

Combien voit-on tous les jours d'effets naturels produits par leurs contraires? c'eſt ainſi que les poiſons entrent dans la compoſition des plus excellents antidotes. Les huiles de tartre, & de vitriol mêlées enſemble s'échauffent & bouillent quoique froids ſéparément. Une pâte faite d'égales parties de limaille & de ſoufre prend feu, quand on l'arroſe d'eau commune. La pierre de chaux qui eſt froide reçoit une chaleur vive, par le mélange de l'eau qui eſt encore plus froide.

Quand la chaux ſe fait, la chaleur rompt dans la calcination les fibres des pierres, y creuſe des pores nouveaux, élargit les prémiers. Ces pores, ces interſtices ſe rempliſſent de matiére ſubtile & de corps ignées. Lorſque la chaux commence à ſe refroidir, l'air extérieur pénétre dans beaucoup de pores, & s'y condenſe par l'affaiſſement des parties les unes ſur les autres. La matiére ſubtile & les particules ignées tachent de diſſoudre ces parties aëriennes condenſées; il ne leur manque que quelques degrés de force. L'agitation de l'eau qui pénétre avec impétuoſité la matiére de la chaux extrémément deſſéchée, dégage les parties de feu de la matiére plus compacte & de l'air, & leur fournit les degrés de force néceſſaires. Les parties de la chaux ſe ſéparent tout-à-fait, s'élancent de touts côtés ſans ſe diſſiper entiérement, parceque l'air extérieur qui les environne les retient; & c'eſt une effervescence, une chaleur ſenſible, une flamme qui brille aux yeux. On peut raiſonner de même ſur les expériences d'autres effets en apparence contraires: & le Phyſicien qui arrange à ſon gré les corpuſcules inſenſibles, & les peut ſuppoſer tels qu'il en a beſoin pour ſon raiſonnement, peut aſſez facilement rendre raiſon de touts les effets naturels. Mais connoit-il la nature pour cela? & ſes conjectures rencontrent-elles la vérité?

La glace produira du feu [z], ſi l'on fait bouillir pendant une demie heure de l'eau nette, pour en faire ſortir l'air. Il faut enſuite expoſer à un air fort froid deux pouces de cette eau; quand elle eſt glacée, faire fondre au feu les extrémités de la glace, juſqu'à ce qu'elle ait une figure convexe ſphérique des deux côtés. Alors avec un gand on préſente au ſoleil cette eſpéce de miroir ardent, & les raions réünis par la réfraction dans un foïer commun, y allumeront de la poudre fine.

---

[y] *Vallem. Phyſiq. occult. ch.* 11. *Mémoir. pour ſervir à l'hiſt. des homm. illuſtr. dans la républ. des lettr. t.* 14. *art. de* Guill. Homberg.

[z] *Journ. des ſçav. du* 29. *Févr.* 1672.

Si l'on expose au soleil [a] quand il est bien chaud, comme en été, depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après midi, une phiole de verre bien ronde & pleine d'eau, elle mettra le feu à de la poudre fine qu'on aura placé au foïer de ce miroir ardent fait d'eau. Ces expériences font voir clairement que les raïons du soleil ne perdent rien de leur nature, en pénétrant & passant au travers des pores de l'eau & de la glace.

On a peine à s'immaginer que l'eau commune puisse devenir un phosphore brûlant. On trouve néanmoins [b] dans les mémoires de Trévoux, qu'un vaisseau qui alloit aux Indes Orientales, aïant pris à S. Jago de l'eau très bonne, quelque tems après au moment qu'on ouvrit la barrique, l'eau prit feu. Cette eau [c] fut apparemment imprégnée d'air, & d'une grande quantité de souffre; ce souffre eut ses petites cellules pleines de matiére subtile violemment agitée, mais emprisonnée, qui n'attendoit que l'ouverture de la barrique & l'action subtile de l'air extérieur, pour être en état de briser ses petites prisons, de lancer de toutes parts avec le secours de l'air intérieur les parties dont cette matiére subtile étoit environnée, & de causer par-là cette flamme, qu'on vit sortir tout d'un coup du milieu de l'eau.

Si l'on renferme du foin [d] encore humide, les esprits terrestres dont il est fort imprégné se dégageant de plus en plus, à la faveur du ressort de l'air interieur & du choc de la matiére subtile, viennent enfin à nager librement dans cette matiére; & emportés par son mouvement rapide brisent, poussent, dissipent toutes les petites parties du foin. Voilà le foin en feu.

103. Les Physiciens cherchent souvent la raison de ce qui n'est pas.

Montagne fait une observation très importante pour la Physique en général: „ Je vois ordinairement, dit-il, que les hommes aux faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la vérité. Ils passent par-dessus les présuppositions, mais ils examinent curieusement les conséquences. Ils laissent les choses, & courent aux causes. Plaisants causeurs! ils commencent ordinairement ainsi: Comment est-ce que cela se fait? mais se fait-il? faudroit-il dire.

Plusieurs médecins, du temps de Galien [e], s'efforçoient de trouver la raison, pour laquelle il ne se fait point de calus aux fractures de la tête: Vous êtes bien ineptes, leur dit-il, de rendre raison de ce qui n'est pas.

104. Colére de Démocrite contre sa chambriére.

Démocrite aïant mangé à sa table [f] des figues qui sentoient le miel, commença soudain à chercher en son esprit, d'où leur venoit cette douceur inusitée, & pour s'en éclaircir s'alloit lever de table, pour voir l'assiette du lieu où ces figues avoient été cueillies. Sa chambriére aïant entendu la cause de ce remuement, lui dit en riant, qu'il ne se peinât plus pour cela, car c'étoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se dépita de quoi elle lui avoit ôté l'occasion de cette recherche, & dérobé matiére à sa curiosité. Vas, lui dit-il,

[a] *Vallem. Physiq. occult. ch.* 12.
[b] *Mémoir. de Trév. Mai* 1701. *p.* 190.
[c] *Le p. Regnault entret. Physiq. entret.* 18.
[d] *Le p. Regnault, à l'endroit cité.*
[e] Ὑμεῖς οὕτως ἐστὲ λαρώδεις. ὥστε τὸν οὐκ ὄντων λέγειν ἀτίας. *Galen. de rectâ sanandi methodo. lib.* 6.
[f] *Ess. de Montagn. liv.* 2. *ch.* 12.

» tum'as fait déplaiſir, je ne lairrai pour-
» tant d'en chercher la cauſe, comme ſi
» elle étoit naturelle. »

105. Pluſieurs opinions ſans fondement.

Ce ſont des opinions aſſez généralement répanduës, que la lune fait croître & décroître [g] la mouelle & la cervelle des animaux, qu'elle régle le froid & le chaud, les pluïes & les orages. Mais ceux [h] qui ont examiné de ſuite la mouelle des animaux, de même que les changements qui arrivent aux écreviſſes & aux huitres, ont remarqué des effets tout contraires dans les differentes viciſſitudes de la lune. On pourroit dire pour les changements de temps attribués aux differentes phaſes de la lune, que cet aſtre nous renvoie les raïons du ſoleil plus ou moins humides; mais en ſuppoſant cette cauſe dont nous n'avons pas une entiére certitude, l'expérience nous apprend que cette cauſe n'eſt pas aſſez forte, pour produire le temps ſec ou le temps pluvieux, puiſque le temps eſt auſſi ſouvent ſec dans l'oppoſition de la lune au ſoleil, lorſqu'étant pleine elle nous renvoie la plus grande quantité de raïons ſolaires, que lorſqu'elle nous en reflechit le moins: & ſi nous avions des obſervations bien ſuivies, nous trouverions que la température de l'air ſe conforme ſi peu à la nouvelle & à la pleine lune, que l'on compteroit autant de mois, où le temps a été ſec, quoique le retour de la lune eût été pluvieux, que de mois pluvieux après un retour de lune pluvieux. Plutarque dit avec auſſi peu de fondement, que la lune dans ſon décours eſt favorable aux femmes en couche par le relachement [i] des humeurs.

106. Des raïs perçans au travers des corps opaques.

Qui eût jamais prévû que des philoſophes ſoutiendroient, qu'on peut voir clair au travers des corps les plus opaques? Le ſiécle paſſé en a fourni des exemples: auſſi-tôt qu'on eut dit qu'il y avoit en Eſpagne des hommes qui voioient au travers de la terre à plus de vingt piques de profondeur, & qui apperçevoient les ſources, les métaux, & les cadavres enfermés dans des cercueils fort épais, pluſieurs philoſophes ne manquérent pas de trouver des raiſons, pour ſe perſuader qu'il n'y avoit rien là qui ne fût poſſible naturellement. Ces Eſpagnols avoient les yeux fort rouges. Le pére Martin Del Rio rapporte que lorſqu'il étoit à Madrid en 1575. on y voioit un petit garçon de cette eſpéce. Le Mercure de France [k] a parlé de la demoiſelle Pédegaſche Portugaiſe, qui voit ce qui eſt caché dans les entrailles de la terre. Elle diſcerne la pierre, le ſable, les ſources d'eau même à trente ou quarante braſſes de profondeur. A l'égard du corps humain, ſa vûë ne pénétre pas au travers des habits mais à nud: elle diſtingue l'eſtomac, le cœur, & autres parties internes, voit les abſcés s'il y en a, & demêle les cauſes des maladies dans les humeurs. Elle connoît à ſept mois de groſſeſſe, ſi une femme eſt enceinte d'un garçon ou d'une fille.

---

[g] Sic ſubmerſa fretis, concharum & carcere clauſa

Ad lunæ motum variant animalia corpus.

Manil. aſtronom. l. 2.

Luna alit oſtrea, & implet echinos, muribus, fibras

Et pecui addit. *Lucil. ap. Aul Gell. noct. Attic. lib. 20. c. 7.*

[h] *Rohault, Phyſiq. part. 2. ch. 17. Logiq. de Port-roïal, ou l'art de penſer. part. 3. ch. 18.*

[i] Ἀπὸ τῶν ὑγρῶν. *Plutarq. dans le banquet. liv. 3. queſt. 10. Cette opinion avoit fait donner à la lune les noms de* Λεχεία, *&* Εἰλείθυια.

[k] *Merc. Franç. Juin. 1728. part. 1.*

Gutierrius [*l*] après avoir parlé d'un homme, qui de ſon regard faiſoit mourir les enfants & même les chevaux, rapporte l'opinion de quelques perſonnes, que ceux qui naiſſent le Vendredi-ſaint, jour auquel la terre s'ouvrit, pénétrent de leurs regards dans les entrailles de la terre.

Le pére le Brun [*m*] n'ajoute aucune foi à ces hiſtoires de vûës perçantes: & il montre qu'un fait ſemblable autoriſé par une lettre de Huguens au pére Merſenne, n'eſt avancé par Huguens que ſur des oüi dire & par plaiſanterie.

Le pére Benoît Jerôme Feijoo obſerve [*n*] que ces hommes à vûës perçantes dans les corps opaques, ſont nommés Zahories, nom qu'il eſtime avec beaucoup de vraiſemblance, être Arabe d'origine: & il trouve probable que les Eſpagnols ont reçu cette opinion qu'il traite de chimére, des Maures qui avoient envahi l'Eſpagne, nation qui donnoit beaucoup dans le fabuleux. Il fait remarquer que cette opinion n'eſt répanduë que chez les Eſpagnols & dans le Portugal, où elle aura paſſé par proximité & par conformité de génie. Le témoignage de ce Bénédictin qui eſt Eſpagnol lui même, eſt d'un grand poids pour aſſurer la fauſſeté de cette opinion.

107. Propriété fabuleuſe de la Remore.

Eſt il rien qui paroiſſe plus extraordinaire, que ce qu'on a dit autrefois [*o*] ſur la Remore, petit poiſſon à peu près ſemblable à une Sardine, que s'attachant à un vaiſſeau qui vogue à pleines voiles, il l'arrête tout d'un coup? Les Phyſiciens ont inventé pluſieurs ſortes de ſyſtémes, pour expliquer cette merveille ou plûtôt cette fable. Quelques-uns [*p*] ont été juſqu'à dire que le froid exceſſif que la Remore répand autour de ſoi, glace l'eau qui environne le gouvernail. Campanella [*q*] qui donne du ſentiment à toutes les parties de la matiére, a ſoutenu que la Remore arrête un vaiſſeau, en lui ôtant par l'engourdiſſement qu'elle lui cauſe, le ſentiment de la navigation.

Ulyſſe [*r*] Aldobrandi, & le pére Gaſpard Schott [*s*] attribuent modeſtement cette propriété de la Remore à une qualité occulte. Suarez après avoir parlé [*t*] très affirmativement de cette propriété, ſe doute qu'elle eſt l'effet de quelque influence céleſte. Jules Scaliger [*u*] fait intervenir les poles du monde, le centre de la terre, le ciel, les fleuves, l'aiman, & rabattant ſur la Remore, il conclut enfin que comme le Phyſicien ne peut expliquer pourquoi le froid eſt contraire au chaud, on ne peut auſſi rendre raiſon pourquoi la Remore arrête les navires. Comprénez bien, dit Zara [*x*], ce que peut le combat des prémiéres qualités, & vous verrez tout

[*l*] *Gutierrius de faſcino, dubio* 3.

[*m*] *Le p. le Brun, hiſt. critiq. des pratiq. ſuperſtit. t.* 1. *liv.* 1. *ch.* 6. *p.* 104 *ſeconde édit.*

[*n*] *D. Benoit Jérôme Feijoo, dans le* 3.e *tome qui vient de paroître de ſon théatre critique univerſel. Diſcours* 5.

[*o*] *Oppian. de piſcat. lib.* 1. *v.* 217.

Non puppim retinens, Euro tendente rudentes.
In mediis Echeneïs aquis. *Lucan.*

[*p*] *Keckermannus in diſputat. Phyſic.*

[*q*] *Campanell. de ſenſu rerum, l.* 3. *in fine.*

[*r*] *Ulyſſ. Aldobrand. de piſcib. l.* 3.

[*s*] *Gaſpard Schott. Phyſiq. curieuſe.*

[*t*] Non dubium eſt quin ex virtute mirabili proveniat, adjuvante fortaſſe ſpeciali aliquâ & connaturali influentiâ cœli. *Suarez. diſputat.* 18. *ſect.* 8.

[*u*] *Jul. Scalig. in Cardanum de ſubtilit. exercitat.* 218. *numer.* 8.

[*x*] *Zara dans l'hiſt. critiq. des pratiq. ſuperſtit. par le p. le Brun, t.* 1. *p.* 34.

d'un coup la cauſe du myſtére. Le vaiſſeau a l'humidité en partage, la Remore excelle en ſéchereſſe. Le ſec eſt plus actif que l'humide ; n'eſt-il pas clair que la qualité du poiſſon doit vaincre la qualité du vaiſſeau, & par conſéquent l'arrêter ?

Aujourd'hui que la propriété de la Remore eſt bien reconnuë pour fabuleuſe, on cherche quelle peut avoir été la cauſe d'une opinion ſi extraordinaire. Vallemont [y] croit, avec aſſez de vraiſemblance, qu'on aura trouvé ce petit poiſſon attaché à la proüe de quelque vaiſſeau arrêté, dont le repos n'étoit aſſurément pas cauſé par la Remore, mais peut-être par des cavernes, qui ſont au fond de la mer, dans leſquelles l'eau s'engouffre, & qui retiennent ainſi quelque temps les navires qui paſſent pardeſſus.

108. De la plante appellée Lunaria Major.

Les Phyſiciens ne ſe ſont pas peu tourmentés à trouver la cauſe [z], pourquoi la plante qui eſt nommée Lunaria major déferre un cheval qui marche deſſus, comme Dioſcoride l'a rapporté. Cependant aujourd'hui on regarde cela comme un conte fait à plaiſir. Car ſuppoſé que les feuilles de cette plante s'attachent au fer d'un cheval, tout ce qui peut arriver de-là, c'eſt que les cloux qui tiennent le fer étant plus forts que la tige de cette plante, l'arracheront de terre ou la rompront.

Pluſieurs auteurs ont dit les uns après les [a] autres qu'un homme péſe plus à jeun qu'après le repas ; qu'un tambour de peau de brebis ſe créve [b] au ſon du tambour d'une peau de loup ; que les vipéres font mourir leurs méres [c] en leur déchirant le ventre, & qu'elles occaſionnent la mort de leurs péres, parce que la femelle écraſe la tête du mâle au moment qu'elle conçoit. Cependant ce ſont toutes choſes contraires à l'expérience, comme l'ont vérifié ceux qui ont eu la curioſité de s'en éclaircir.

109. Reponſe ingenieuſe de Plutarque.

Sur cette queſtion pourquoi les poulains qui ont été courus du loup deviennent plus vites que les autres ? la logique de Port-roïal [d] rapporte une réponſe fort ingénieuſe de Plutarque, que c'eſt peut-être parce que cela n'eſt pas vrai.

110. De la dent d'or d'un enfant de Sileſie.

L'an 1595, le bruit ſe répandit qu'il étoit venu une dent d'or [e] à un enfant de Sileſie. Jacobus Horſtius profeſſeur en médecine dans l'univerſité de Helmſtad, publia auſſitôt un traité, dans lequel il montra que cette dent d'or étoit en partie un ouvrage de la nature & en partie un prodige. Peu après Martinus Rulandus donna au public l'hiſtoire de la dent d'or ; il eſt vrai que Joannes Ingolſterus la refuta, mais Rulandus repliqua en 1597. Andreas Libavius écrivit ſur le même ſujet, & rapporta ce qui s'étoit dit pour & contre. L'enfant fut mené à Breſlaw. Là un orfévre voulant s'aſſurer ſi la dent étoit d'or, y frotta ſa pierre de touche. A l'œil la ligne marquée ſur la pierre paroiſſoit être de véritable or ; mais quand on eut mis de l'eau forte ſur cette ligne, elle diſparut. Chriſtophorus Rhumbaumius viſitant la dent encore plus exactement, apperçût un petit trou au deſſus ; en ſorte qu'après y avoir porté un ſtilet de fer, il trouva que cette dent étoit en-

[y] *Vallem. Phyſiq. occult. ch.* 1.
[z] *Vallem. dans l'endroit cité.*
[a] *Bayle, penſ. ſur la comét. c.* 46.
[b] *Oppian. de venat. lib.* 3. *v.* 282.
[c] *Hérodot. Thal. S Iſidor. orig. lib.* 12. *c* 4.
[d] *La log. de Port. roïal, ou l'art de penſer, part.* 3. *ch.* 18.
[e] *Vallem. Phyſiq. occult. ch.* 1.

veloppée d'une feuille de cuivre doré.

Sénéque ſe mocque de quelques Phyſiciens, qui vouloient expliquer par des raiſons naturelles, les cauſes d'une pratique ſuperſtitieuſe des habitants de Cléone. Lorſque quelque nuée paroiſſoit diſpoſée a ſe réſoudre en grêle, on immoloit des agneaux, ou par quelque inciſion à un doigt on en faiſoit ſortir du ſang, dont on croïoit que la vapeur montant juſqu'à la nuée la diſſipoit entiérement. Ne vaudroit-il pas mieux, diſoit Sénéque [*f*], ſoutenir que c'eſt une folie ou une fable?

111. Vertu attribuée à quelques goutes de ſang.

N'en faudroit-il pas dire autant de ce que Marcile Ficin attribuë au coral aprés Métrodore, ſaint Iſidore [*g*] & Zoroaſtre: ces auteurs prétendent que le coral diſſipe les terreurs paniques, écarte la foudre, & la grêle; & Fortunio Liceti philoſophe de réputation [*h*] oſe bien en donner cette raiſon phyſique: que le coral exhale une vapeur chaude, qui peut cauſer le tonnerre & la grêle, & écarte la terreur.

112. Au coral.

On croïoit autrefois que la peau d'un veau marin préſervoit de la foudre. Pluſieurs auteurs l'ont aſſuré; & je ne doute point que du temps d'Auguſte & de Sévére, il n'y eût des philoſophes qui donnoient des raiſons phyſiques de ce prétendu phénoméne. C'eſt apparemment ce qui engagea [*i*] le prémier de ces empereurs à ſe tenir toujours muni d'une pareille peau qu'il portoit ſur lui; & l'empereur Sévére [*k*] à en faire doubler ſa litiére, croïant que ces ſortes de peaux étoient un excellent préſervatif contre le tonnerre.

113. A la peau de veau marin.

Quelques-uns ont prétendu encore [*l*], que les branches de figuiers devoient avoir la même vértu, & elle a été pareillement attribuée au laurier. Tant il eſt vrai que les philoſophes découvrent d'admirables propriétés, dans toutes ſortes de choſes.

114. Au figuier & au laurier.

La doctrine des corpuſcules inſenſibles, qui fait le fondement de toute la doctrine nouvelle, n'eſt rien moins que nouvelle elle-même. Moſchus Phénicien s'eſt ſervi de ces mêmes explications. Ce Moſchus qui vivoit, ſuivant Strabon, [*m*] avant la guerre de Troie eſt beaucoup plus ancien qu'Epicure, Démocrite & même Leucippe, qui faiſoient auſſi conſiſter tous les effets naturels dans le mouvement des parties inviſibles. Empédocle, & Héraclite ont établi de petits fragments, des corpuſcules d'une délicateſſe extrême, ces ſemences très déliées, qui étoient comme les élements des élements mêmes. Ariſtote outre le feu, l'eau, l'air, & la terre, reconnut une cinquiéme eſpéce de matiére plus ſub-

115. Les opinions des phyſiciens modernes ſont renouvellées des anciens. Matiére ſubtile dans Ariſtote, & doctrine des corpuſcules dans les anciens philoſophes.

[*f*] Alteri ſuſpicari ipſos aïunt eſſe in ipſo ſanguine vim quamdam avertendæ nubis ac repellendæ. Sed quomodo in tam exiguo ſanguine poteſt eſſe tanta vis, ut in altum penetret, & eam ſentiant nubes? quanto expeditius erat dicere, Mendacium & fabula eſt? *Sen. quæſt. natural. lib. 4. c. 7.*

[*g*] *S. Iſidor. origin. lib. 16. c. 14.*

[*h*] Si corallus inſanos terrores amovet, ſi fulgura repellit & grandinem, id efficere per ſe valet calore ſui temperamenti, diſſolvens tum vapores tætros, terroris inſani pueris & melancholicis effectores, tum frigiditatem, in ambiente fulgura per antiperiſtaſim, & grandines per ſe procreantem. *Fortun. Licet. tract. de annul. c. 19.*

[*i*] Tonitrua & fulgura paulo infirmius expaveſcebat, ut ſemper & ubique pellem vituli marini circumferret pro remedio. *Suet. in Octav.*

[*k*] *Spartian. in Sever.*

[*l*] *Cardan, de ſubtilit. lib. 2. prétend que le tonnerre ne tombe jamais ſur le figuier.*

[*m*] *Strab. lib. 16.*

tile qu'il appella æther. N'admettant point de vuide, il fit uſage de l'æther pour remplir les interſtices de touts les corps. Le grand défaut de ſa Phyſique eſt de n'avoir pas pouſſé aſſez loin l'uſage de l'air & de l'æther; mais les principes des modernes ne lui ont pas été inconnus.

Les corpuſcules d'Aſclépiade étoient imperceptibles aux ſens & extrémément déliés, diviſibles, fragiles, ſujets à augmentation & à retranchement, & à prendre de nouvelles figures par le froiſſement, au lieu d'être indiſſolubles & inaltérables, comme ceux de Démocrite & d'Epicure. N'eſt-ce pas là exprimer parfaitement la matiére ſubtile de Deſcartes? Aſclépiade dans ſon ſiſtéme de Médecine ſemble avoir été le précurſeur de la Phyſique nouvelle, lorſqu'il a rejetté les explications d'Hippocrate fondées ſur les qualités occultes & attractives, n'admettant l'attraction en aucune rencontre [n] non pas même à l'égard de l'aiman & du fer, & ſoutenant que tout ce qui arrive dans la nature, ſe fait par le concours des petits corps, & par la diverſe diſpoſition des pores.

Théophraſte [o] dit qu'il eſt difficile de déterminer la cauſe des différences dans le goût: ſi c'eſt aux affections différentes des ſens mêmes qu'il faut l'attribuer; ou ſelon Démocrite aux figures des parties qui excitent le goût. Démocrite [p] avoit expliqué que les parties globuleuſes excitoient la douceur, que l'auſtére étoit cauſé par les corpuſcules groſſiers, l'âpre par des particules à pluſieurs angles.

Ariſtote [q] examine ſi le feu brule par le mouvement des parties rondes, aiguës, ou pyramidales, ſuivant le ſentiment des philoſophes de ce temps, qui ſe font les auteurs de bien des choſes qu'Ariſtote avoit enſeignées avant eux: comme quand il prouve la peſanteur de l'air par l'exprérience d'un balon qui péſe plus quand il eſt enflé. Quoique d'autres ſe ſervent du même exemple, comme d'une objection à la peſanteur de l'air, ſoutenant qu'un balon bien gonflé d'air, ne péſe pas plus qu'un balon affaiſſé.

Lucréce [r] explique la propriété de l'aiman d'attirer le fer & un autre aiman, d'une maniére aſſez ſemblable à celle de Deſcartes, puiſqu'il établit ces quatre principes, qu'il émane inceſſamment de toute ſubſtance matérielle une immenſe quantité de corpuſcules: qu'aucun corps n'eſt aſſez ſolide pour n'être pas pénétré de pores & d'interſtices dans toute ſon étenduë: que les corpuſcules ont différentes figures: que les pores ou interſtices ſont auſſi différemment diſpoſés.

Gaſſendi & Deſcartes par leurs corpuſcules & leur matiére ſubtile n'ont donc fait, que renouveller cette philoſophie la plus ancienne de toutes, & qui a de beaucoup précédé les qualités réelles, les formes ſubſtantielles, les vertus occultes, les forces ſympathiques ou antipathiques. Platon, dans le Phédre, accuſe Anaxagore d'avoir expliqué touts les phénoménes de la nature

116. Platon a traité d'impiété le mechaniſme introduit dans la nature par Anaxagore.

[n] *Galen. de facult. natur. lib. 1. c. 12. Cœl. Aurelian. de morbis acutis & chronicis, lib. 1. c. 14.*

[o] Πότερον γὰρ τοῖς πάθεσι τοῖς κατὰ τὰς δυσθήσεις ἀπόδοτέον, ὥσπερ Δημόκριτος, τοῖς σλήμασιν, ὧν ἕκαστοι. *Theophr. de cauſ. plantar. lib. 6. c. 1.*

[p] Δημόκριτος γλυκὺν μὲν, τὸν στρογγύλον. . . . στρυφνὸν δὲ τὸν μεγαλοσχήμοσι τραχὺν δέ, τὸν ἀπολυγώνιον. *Theophr. de cauſ. plantar. lib. 6. ch. 2.*

[q] *Le p. Rapin, compar. de Platon & d'Ariſtote, part. 3 ch. 6.*

[r] *Lucret. lib. 6. v. 907. & ſeq.*

tire par la matiére & le mouvement. Deſcartes eſt juſtifié ſuffiſamment de tout ſoupçon d'impiété, aïant reconnu que la matiére a été créée, & aïant poſé pour principe que les loix du mouvement ont été établies par l'être ſuprême avec connoiſſance & deſſein; il n'a donc fait que corriger en philoſophe Chrétien, ce méchaniſme général que Platon regarde comme une impiété.

117. En quoi la philoſophie de Deſcartes différe de celle de Démocrite.

Lorſqu'on a objecté à Deſcartes, que la philoſophie qu'il donnoit pour nouvelle, étoit celle de Démocrite, il a fait voir [s] que les principes en ſont fort différents.

Démocrite admettoit des atomes indiviſibles; Deſcartes a ſoutenu la diviſibilité à l'infini: Démocrite tenoit le vuide néceſſaire; Deſcartes l'a rejetté de la nature: Démocrite attribuoit de la peſanteur aux corps; Deſcartes établit pour principe qu'une plus grande force centrifuge dans les corps qu'on nomme legers, repouſſe vers le centre les corps plus ſolides, auſquels on a attaché une idée de peſanteur: Démocrite n'expliquoit point comment le concours de ſes atomes pouvoit produire les objets viſibles; Deſcartes rend raiſon de la formation de chaque corps, par le mouvement de ſes trois élements, & il n'a imité perſonne dans ce détail des productions par le méchaniſme de la nature. Il a pouſſé plus loin l'application des principes qui ont été connus aux anciens.

118. Tourbillons de Deſcartes dans Epicure & autres.

Il faut convenir que le commencement de la lettre d'Epicure à Pytoclés [t], enſeigne une phyſique aſſez ſemblable aux tourbillons de Deſcartes, lorſqu'il y eſt expliqué que le monde eſt reſſerré & contenu par les mondes qui l'environnent, & qui le preſſant de toutes parts lui font prendre diverſes formes, ſuivant qu'il leur réſiſte ou qu'il eſt obligé de leur céder.

Archélaüs [u] avoit dit que le ſoleil eſt une des étoiles. Platon [x] en ſoutenant que chaque étoile tourne ſur ſon propre centre, a fourni à Deſcartes une idée encore plus préciſe de ſes tourbillons.

Marcel Palingenius [y] qui vivoit environ cent ans avant Deſcartes, avoit renouvellé le ſentiment de Platon du tournoiment de chaque étoile autour de ſon propre centre; & il ajoute que c'eſt le mouvement circulaire de l'étoile, qui rend ſa lumiére petillante à nos yeux.

L'opinion Cartéſienne [z] que la matiére & l'étenduë ſont une même choſe, eſt tirée de Timée de Locres. Quand la philoſophie de Deſcartes parut, on le décria comme un novateur; lorſque ſa philoſophie a été bien établie, l'accuſation a changé, il eſt devenu plagiaire.

[s] *Deſcartes, princip. philoſ. part.* 4. §. 202.

[t] *Diog. Laërt. in Epicur.*

[u] *Id. in Archel.*

[x] *Plut. ap. Paling. infra.*

[y] Stellæ autem fixæ (veluti Plato maximus inquit)
Queque ſuum circa centrum volvuntur ibidem
Semper: & hæc ratio eſt, cur ſcintillare videntur. *Marcell. Paling. zodiac. in aquario. lib.* 11.

[z] *Huet. queſt. Alnet. lib.* 2. *c.* 5. *p.* 141.

CHAPITRE TROISIÉME.

De l'Aſtronomie.

SOMMAIRE.

1. *Syſtéme de Ptolémée.* 2. *Objections contre le ſyſtéme de Ptolémée.* 3. *Réponſe des Ptolémiſtes, & épicycles des Planétes.* 4. *Excentricités des Planétes.* 5. *Parole impie d'Alphonſe X. roi de Caſtille.* 6. *Solution de Fracaſtor, par la différence de la matiére éthérée.* 7. *Objection ſans réponſe, des différentes phaſes de Venus.* 8. *Syſtéme de Copernic.* 9. *Premier mobile dans le ſoleil tournant ſur ſon axe.* 10. *Sphére de Mercure.* 11. *Sphere de Venus.* 12. *De l'excentricité de Venus.* 13. *De l'apparence des Planétes directes, ou ſtationnaires, ou rétrogrades.* 14. *Sphére de la terre.* 15. *Mouvement de déclinaiſon de la terre.* 16. *Le zodiaque eſt excentrique au ſoleil.* 17. *Le globe de la terre eſt elliptique.* 18. *Sphére de la lune.* 19. *Mouvement périodique de la lune.* 20. *Mouvement ſynodique de la lune.* 21. *Sphére de Mars.* 22. *Sphére de Jupiter.* 23. *Satellites de Jupiter, & leurs révolutions.* 24. *Sphére de Saturne.* 25. *Anſes ou ſatellites de Saturne.* 26. *Tous les corps céleſtes tournent ſur leurs axes: quelques-uns exceptent les ſatellites.* 27. *Les taches du diſque ſolaire prouvent ſon mouvement ſur ſon axe.* 28. *Uniformité des ouvrages de la nature.* 29. *De la révolution du ciel des étoiles fixes.* 30. *De la préceſſion des équinoxes.* 31. *Troiſiéme mouvement attribué au globe de la terre, par quelques Copernicians.* 32. *Avantages du ſyſtéme de Copernic, ſur celui de Ptolémée.* 33. *Comparaiſon du mouvement de la terre ſur ſon axe avec le mouvement incompréhenſible du ciel des étoiles fixes.* 34. *Objections contre le ſyſtéme de Copernic.* 35. *Réponſe des Copernicians.* 36. *Autre objection.* 37. *Réponſe.* 38. *Objection plus forte de la diſtance prodigieuſe des étoiles.* 39. *Réponſe.* 40. *Objection des expreſſions de l'écriture.* 41. *Réponſe.* 42. *Syſtéme de Tycho-Brahé.* 43. *Objections contre le ſyſtéme de Tycho-Brahé.* 44. *Différentes opinions ſur le ciel des étoiles fixes.* 45. *Réponſe des ſectateurs de Tycho-Brahé.* 46. *Repliques des Copernicians.* 47. *Le méchaniſme général de la nature ne ſe trouve que dans le ſyſtéme de Copernic.* 48. *Quatriéme ſyſtéme de Longomontan.* 49. *Ce ſyſtéme, quoique fort aiſé à ſoutenir, eſt demeuré aſſez obſcur.* 50. *Le ſyſtéme de Copernic pris des anciens.* 51. *Explication des éclipſes.* 52. *Des différens quartiers de la lune.* 53. *Cauſe de l'éclipſe de lune.* 54. *Cauſe de l'éclipſe de ſoleil.* 55. *Pourquoi les éclipſes de ſoleil & de lune n'arrivent pas à toutes les conjonctions & oppoſitions?* 56. *Route du ſoleil dans l'écliptique.* 57. *Ecart de la lune par rapport à la route du ſoleil.* 58. *Ce qu'on appelle latitude de la lune.* 59. *Tems & occaſions des éclipſes.* 60. *Eclipſes de ſoleil plus rares & plus courtes que celles de lune.* 61. *Des ténébres de la paſſion.* 62. *Eclipſes totales, ou de partie du corps éclipſé.* 63. *Eclipſe du ſoleil annulaire.* 64. *Degrés de l'éclipſe exprimés par doigts & minutes,* 65. *Diſtinction de l'ombre & de la pénombre.* 66. *Pluſieurs*

connoiſſances aſtronomiques tirées des éclipſes. 67. *Les éclipſes combinées avec les faits hiſtoriques, pourroient rectifier la chronologie.* 68. *Venus & Mercure, au lieu d'éclipſer le ſoleil, paroiſſent comme des taches dans ſon diſque.* 69. *Opinions inſenſées ſur les éclipſes.* 70. *La fraïeur cauſée par une eclipſe fait périr Nicias, & l'armée Athénienne.* 71. *Politique d'Agathoclés.* 72. *Explication d'une éclipſe par Périclés.* 73. *Phyſiciens ſuſpects d'impiété.* 74. *Une éclipſe qui avoit été annoncée par Thalés, ſépare deux armées.* 75. *Trait de ſtupidité ſur la lune.* 76. *Un Curé dit à ſes paroiſſiens, que l'éclipſe eſt remiſe à quinzaine.* 77. *Enorme diſtance des opinions aſtronomiques.* 78. *Fautes & contrariétés dans les éphémérides.* 79. *Différentes hypothéſes ſur le lieu du zodiaque, où le ſoleil fut placé à la création du monde.* 80. *La terre ſatellite de la lune.* 81. *De l'opinion que les aſtres ne ſont plus dans les mêmes régions.* 82. *Syſtême de M. le Chevalier de Louville d'une révolution attribuée à l'écliptique.* 83. *Régle de Kepler.* 84. *Uſage de la parallaxe.* 85. *Diſtance de Mars dans ſon périgée.* 86. *Diſtance du ſoleil ſuivant l'Académie.* 87. *Suivant Archiméde & Ptolémée.* 88. *Suivant quelques modernes.* 89. *Quelques ſectateurs de Ptolémée & de Tycho-Brahé diminuent la diſtance du ciel des étoiles fixes.* 90. *Diſtance de Saturne décuple de celle du ſoleil.* 91. *Expreſſions d'Héſiode & d'Huguens ſur la diſtance des cieux.* 92. *Idée de la diſtance des étoiles fixes.* 93. *Le téleſcope diminuë les étoiles fixes, au lieu de les groſſir.* 94. *Opinion ancienne ſur les étoiles fixes.* 95. *Expérience d'Huguens, pour découvrir la diſtance des fixes.* 96. *Du demi-diamétre de l'orbite de la canicule.* 97. *Nous n'avons que des notions relatives de la grandeur & de la petiteſſe.* 98. *Du concert de Pythagore.* 99. *Différentes opinions ſur la groſſeur du globe ſalaire.* 100. *Sur la groſſeur de la lune.* 101. *Des autres Planétes.* 102. *Calculs d'Alfragan.* 103. *Groſſeur incompréhenſible des étoiles.* 104. *Le progrés dans les ſciences nous découvre notre ignorance.* 105. *Les étoiles ſont innombrables.* 106. *Ancien calcul des étoiles.* 107. *Apparition de nouvelles étoiles.* 108. *De l'étoile miraculeuſe qui apparut aux Mages.* 109. *Différentes opinions ſur la voie lactée.* 110. *Pluſieurs ont crû que les aſtres étoient animés.* 111. *Diverſité d'opinions ſur les Cométes.* 112. *Opinion d'Ariſtote.* 113. *Opinion de Longomontan.* 114. *L'opinion de Longomontan paroît la plus ſimple.* 115. *Les Cométes arrivent fréquemment.* 116. *Prédictions des Cométes.* 117. *Chute d'une pierre dans le fleuve Egos prédite par Anaxagore.* 118. *Les anciens étoient fort bornés dans leurs connoiſſances aſtronomiques.* 119. *Opinions anciennes ſur le ſoleil.* 120. *Sur les étoiles.* 121. *Sur la voie lactée.* 122. *Sur la lune.* 123. *Aſtronomie des ſauvages.*

L'Aſtronomie ne doit pas être conſidérée ſous un ſeul point de vûë. Elle eſt compoſée de conjectures, & de calculs; d'hypothéſes vraiſemblables & de découvertes ſolides; d'opinions, & de vérités. Sous l'un & l'autre de ces regards, elle montre l'étenduë & la pénétration de l'eſprit humain. Il décide par cette ſcience de la forme de l'univers, il en augmente, ou en reſ-

ſerre les limites, il arrange & tranſporte le cieux à ſon gré, ſelon les differents ſyſtémes qu'il y établit.

1. Syſtéme de Ptolémée.

Celui qui a été ſuivi par le plus grand nombre d'aſtronomes, & pendant la plus longue ſuite de ſiécles, eſt le ſyſtéme de Ptolémée; & quoiqu'il ſoit aujourd'hui détruit ſans reſſource par les obſervations des modernes, il eſt néceſſaire de l'expliquer ici, puiſque c'eſt une des parties des plus célébres de la ſcience aſtronomique.

Ptolémée plaçoit dans le centre de l'univers, le globe compoſé de terre & d'eau que nous habitons. L'air enveloppe ce globe, & au deſſus de l'air Ptolémée avoit imaginé une ſphére de feu. Au deſſus de la ſphére de feu, il avoit établi toutes les Planétes, au delà deſquelles il mettoit les étoiles fixes, qu'il prétendoit être emportées tous les jours d'Orient en Occident par le mouvement du prémier mobile, & il ſuppoſoit que les Planétes, outre le mouvement commun & général du prémier mobile, qui les entraînoit en vingt-quatre heures autour de la terre, avoient un mouvement particulier & même contraire, ſuivant lequel elles tournoient autour de la terre d'Occident en Orient, achevant leurs révolutions dans des eſpaces de temps differents, non par une ligne parallèle à l'équateur de la terre, mais en biaiſant, & en décrivant une eſpéce d'écharpe autour du globe terreſtre.

La ſphére de la lune placée immédiatement au deſſus de l'élément du feu, & dans la région la plus voiſine de la terre, décrivoit autour d'elle le plus petit cercle de touts ceux des Planétes en vingt-ſept jours, ſept heures & 43. minutes. Au deſſus de la lune Mercure dans le 2.e ciel, Venus dans le 3.e & le ſoleil dans le 4.e tournoient autour de la terre en un pareil eſpace de temps, qui eſt de 365. jours 5. heures & 49. minutes. Mais comme les deux Planétes de Mercure & de Venus paroiſſent à l'égard du ſoleil quelquefois directes [a], quelquefois ſtationnaires, & quelquefois rétrogrades, & que leur globe paroît quelquefois plus petit & quelquefois plus grand, il a fallu pour expliquer ces apparences, inventer des épicycles, qui ont ſoutenu pendant long-temps ce ſyſtéme. Les ſectateurs de Ptolémée étoient donc obligés de ſoutenir que ces Planétes, outre le mouvement général qui les emportoit en vingt-quatre heures d'Orient en Occident, & la révolution annuelle qui leur faiſoit parcourir l'écliptique, avoient un troiſiéme mouvement ſuivant lequel elles décrivoient un épicycle [b], c'eſt-à-dire un cercle autour du centre de leur ciel, ou de leur ſphére.

Ptolémée dans le 5.e ciel plaçoit Mars qui achéve ſa révolution en un an, (*ainſi qu'il eſt dit à la page 270. de ce même volume*) *en un an & trois cent vint & un jours* & dans le 6.e ciel, la ſphére de Jupiter qui emploie onze ans, trois cents treize jours & dix-neuf heures, à parcourir ſon orbite [c], il aſſignoit

[a] *On dit que les Planétes ſont directes, lorſque le ſoleil ſelon le ſyſtéme de Ptolémée, & de Tycho-Brahé, ou la terre ſelon le ſyſtéme de Copernic paroiſſent devancés par elles dans l'écliptique, de l'Occident vers l'Orient, ſuivant l'ordre des ſignes du zodiaque; les Planétes ſont appellées Stationnaires, quand elles ſemblent s'arrêter dans le même endroit du ciel; & les aſtronomes les qualifient rétrogrades, lorſque par comparaiſon au mouvement & au progrés du ſoleil, ou de la terre, elles paroiſſent reculer vers l'Occident.*

[b] *Epicycle eſt un mot grec, qui ſignifie un cercle ajouté à un autre cercle.*

[c] *L'orbite d'une Planéte eſt la ligne que le centre de cette Planéte décrit dans le ciel par*

la 7e. ſphére à Saturne, qui ne fournit ſa carriére qu'en vingt-neuf ans, & cent ſoixante & neuf jours; au deſſus de toutes les Planétes il mettoit le ciel des étoiles fixes, auſquelles il attribuoit le mouvement général d'Orient en Occident en 24. heures d'une rapidité inconcevable dans l'étenduë prodigieuſe de leur cercle; & il leur donnoit encore un mouvement propre d'Occident en Orient, qui n'avance qu'en 70. ans ou environ, d'un dégré dans ſon orbite, enſorte que tout cercle étant diviſé en trois cents ſoixante degrés, la révolution des étoiles fixes devoit ne s'achever qu'en vingt cinq mille ans ou environ.

Au deſſus de toutes ces ſphéres, Ptolémée avoit imaginé un prémier mobile, qui donnoit le branle à toute la machine, pour l'emporter touts les jours d'Orient en Occident, & contre la rapidité duquel, chaque ciel des Planétes & celui des étoiles fixes faiſoit un effort, qui étoit le principe de ſon mouvement particulier d'Occident en Orient, ſuivant lequel chacun de ces cieux achevoit ſa révolution autour de la terre en plus ou moins de temps, à proportion de ſon éloignement ou de la grandeur du cercle qu'il avoit à parcourir.

2. Objections contre le ſyſtéme de Ptolémée.

On objecte à ce ſyſtéme que les Planétes de Mercure & de Venus ſont quelquefois directes, quelquefois ſtationnaires & quelquefois rétrogrades; que leur globe paroît tantôt beaucoup plus grand, tantôt beaucoup plus petit, & que quoique ces Planétes aïent une moindre orbite à parcourir que le ſoleil qui eſt plus éloigné qu'elles de la terre, elles emploient néanmoins autant de temps que le ſoleil à achever leurs révolutions.

3. Réponſes des Ptolémiſtes, & épicycles des Planétes.

Pour ſe tirer de ces difficultés, & ne pas demeurer ſans replique au ſujet de ces apparences, les Ptolémiſtes diſoient que Mercure & Venus avoient dans leur propre ſphére un épicycle, autour duquel, comme il a été dit, leur globe étoit porté, & dont le centre étoit au milieu de leur ciel, enſorte que le globe faiſant un tour particulier à l'entour de cet épicycle, il ſe trouvoit tantôt au bas de ſon ciel, & beaucoup plus près de la terre, ce qu'ils appelloient le périgée, tantôt au haut de ſon ciel, & dans un plus grand éloignement de la terre, ce qu'ils appelloient l'apogée de la Planéte, & tantôt à droite ou au gauche dans une moïenne élévation, c'eſt-à-dire au milieu de ſon ciel; & qu'ainſi la Planéte étoit directe, lorſque ſon mouvement dans l'épicycle concouroit avec le mouvement que ce globe faiſoit dans ſon orbite autour de la terre; que la Planéte étoit rétrograde, lorſque le mouvement autour de la terre & le mouvement autour de l'épicycle étoient oppoſés; & qu'elle étoit ſtationnaire, quand ſa ſituation dans ſon épicycle & dans ſon orbite autour de la terre, ſe rencontroit dans une ligne perpendiculaire, par rapport à la terre & au ſoleil.

4. Excentricités des Planétes.

Mais il réſulte de ces épicycles une conſéquence embarraſſante [d], qui eſt l'étenduë, ou plûtôt l'épaiſſeur prodigieuſe, qu'auroit la ſphére de Venus, car puiſqu'elle s'écarte juſqu'à quarante-huit degrés ou environ, devant & après le ſoleil, il faudroit que le diamétre de ſon épicycle & parconſé-

ſon mouvement propre. Ainſi l'écliptique, ou le zodiaque, eſt l'orbite du ſoleil, dans les ſyſtémes de Ptolémée, & de Tycho-Brahé; & l'orbite de la terre, dans le ſyſtéme de Copernic.

[d] *Le Nobl. tabl. des philoſ.*

quent l'épaiſſeur de ſa ſphére fût au moins de quatre-vingt-ſeize degrés de l'écliptique, ce qui eſt un eſpace beaucoup plus grand que le quart du cercle entier parcouru par le ſoleil, ou de toute l'écliptique; il faudroit auſſi que l'épicycle de Mercure, qui s'éloigne du ſoleil de 28. degrés & par conſéquent l'épaiſſeur de ſa ſphére eût au moins cinquante ſix degrés de diamétre, ce qui eſt près de la ſixiéme partie de l'écliptique: quelle ſeroit donc la prodigieuſe étenduë de ces épicycles, par proportion à la grandeur connuë de l'écliptique?

Dailleurs comment rendre raiſon de la grande différence du diſque apparent des Planétes, qui ſe remarque ſi viſiblement dans leur conjonction ou oppoſition avec le ſoleil, l'apparence de ce diſque augmentant à meſure que la Planéte s'éloigne du ſoleil, & diminuant à meſure qu'elle s'en approche? Par exemple, Mars lorſqu'il eſt oppoſé au ſoleil, ſe montre preſque auſſi grand que Jupiter, c'eſt-à-dire, comme les étoiles fixes de la prémiere grandeur, & lorſqu'il s'approche de la conjonction, & qu'il eſt prêt à ſe cacher ſous les raïons du ſoleil, il paroît à peine de la grandeur des étoiles du cinquiéme ordre: or cette différence ne peut procéder que de ſon plus grand ou moindre éloignement de la terre, & quand les Ptolémiſtes donneroient des épicycles aux trois Planétes ſupérieures au ſoleil, pour ſauver la promptitude & la lenteur de leurs mouvements, leurs préceſſions, ſtations, & rétrogradations, l'éloignement différent que Mars auroit dans ſon épicycle, ne pourroit pas opérer à beaucoup près une différence auſſi ſenſible que celle qui s'obſerve dans l'apparence de ſon diſque.

Pour ſatisfaire à une objection ſi preſſante, Ptolémée avoit ſuppoſé les excentricités inventées longtemps auparavant par Hipparque [e], au moïen deſquelles il donnoit à chaque ciel des Planétes, une très grande épaiſſeur, & prétendoit que la Planéte ne tournoit pas centralement autour de la terre, mais autour d'un centre de mouvement placé hors de la terre, & que ſa révolution ſe faiſoit de maniére, que d'un côté elle raſoit le bas de l'épaiſſeur de ſon ciel, & de l'autre elle en raſoit le haut.

Mais cette réponſe n'étoit pas ſatisfaiſante, parce que la différence des grandeurs apparentes du diſque des Planétes fait connoître par les régles de l'optique une ſi prodigieuſe différence d'éloignement de la terre, dans les deux ſituations oppoſées de ſa conjonction ou de ſon oppoſition avec le ſoleil, qu'il n'eſt pas poſſible que ſa ſphére ait une épaiſſeur capable de fournir à cette différence. Par exemple à l'égard de Mars il faudroit par la régle d'optique & par la différente apparence de ſa grandeur, que dans ſon apogée, il fût éloigné de la terre quatre fois autant qu'il en eſt éloigné dans ſon perigée, & que par conſéquent l'épaiſſeur de ſon ciel eût trois fois autant d'étenduë qu'il y en a depuis l'extrémité de ſa ſphére juſqu'à la terre, d'où il reſulteroit que Jupiter qui eſt au deſſus de lui, & Saturne qui eſt au deſſus de de Jupiter exigeant pareillement des étenduës de ſphéres proportionnées, ſeroient à une ſi prodigieuſe diſtance de la terre, que ces Planétes ne pourroient pas être apperçuës du globe terreſtre, par une lumiére réfléchie du ſoleil dans un ſi vaſte éloignement.

[e] *Les proportions de toutes les excentricités des Planétes, & leurs raiſons réciproques ſont calculées par Alfragan. élément. aſtronomic. c.* 16.

5. Parole impie d'Alfonse X.

Ce ſont touts ces embarras, & ces confuſions d'épicycles & d'excentricités, qui ont fait proférer [f] à Alphonſe X. roi de Caſtille & de Léon, cette parole téméraire & impie, que ſi Dieu l'eût appellé à ſon conſeil, lorſqu'il créa le monde; il lui eût donné de bons avis, pour y faire bien des changements, & le conſtruire d'une maniére plus ſimple & mieux entendue.

6. Solution de Fracaſtor.

Fracaſtor, qui ſuivoit le ſyſtéme de Ptolémée, dit dans l'ouvrage qu'il a intitulé les homocentriques, que rien n'eſt ſi monſtrueux & ſi mal imaginé que touts ces cercles excentriques, & touts ces épicycles des Ptolémiſtes, & que la nature réclame contre. Il prétendoit rendre raiſon de la viteſſe & de la lenteur des Planétes, & de ce qu'elles paroiſſent quelquefois s'arrêter, aïant très peu de mouvement [g], parce que la matiére dans laquelle elles nagent, étant en certains endroits plus rare & en d'autres plus épaiſſe, ces globes trouvent plus ou moins de facilité dans leur route. Il ſoutenoit auſſi [h] que la différente qualité de cette matiére éthérée qui nous tranſmet la viſion des globes des Planétes, eſt le principe de la différente apparence de la grandeur de leurs diſques; la repréſentation des objets étant groſſie par le paſſage des eſpéces viſuelles au travers d'une matiére plus épaiſſe, de même qu'un corps au fond de l'eau paroît plus grand, que s'il eſt à la ſuperficie. Cette ſolution de Fracaſtor eſt incomparablement plus ſimple que celle des autres Ptoléméiſtes, mais eſt-elle plus vraiſemblable; comment ſuppoſer gratuitement & dans la même région, une ſi grande différence de la matiére éthérée?

7. Objection ſans réponſe tirée des phaſes de Venus.

Enfin la plus forte objection contre le ſyſtéme de Ptolémée, & à laquelle il n'eſt pas poſſible de répondre, ſe tire des phaſes différentes de la Planéte de Venus, qui a ſon plein, ſon défaut, & ſes croiſſants; ce qui ne peut procéder, que de ce qu'elle eſt à l'égard de la terre, tantôt au deſſus du ſoleil, tantôt au deſſous, & tantôt à côté, en ſorte que quand elle eſt au deſſus & un peu hors de ſes raïons, nous la voïons pleine & ronde, parce que nous voïons tout le côté que le ſoleil illumine, & en même temps nous la voïons plus petite, parce qu'elle eſt plus loin de nous dans ſon apogée; & au contraire lorſqu'elle eſt au deſſous du ſoleil & qu'elle ſort de ſes raïons, nous la voïons bien plus grande, parce qu'elle eſt beaucoup plus près de nous; mais nous ne la voïons que comme un croiſſant, parce que le côté qui n'eſt pas illuminé eſt devers nous, & nous n'appercevons que les extrémités que le ſoleil illumine toûjours de plus en plus, à meſure qu'elle nous paroît s'éloigner de lui. Car c'eſt une vérité dont on convient dans touts les ſyſtémes, que les Planétes ſont des corps opaques & ténébreux, qui de même que la terre ne reçoivent leur illumination que du ſoleil, ſeule ſource de la lumiére dans tout ſon tourbillon. Or ſi Venus étoit toujours inférieure au ſoleil, elle ne feroit pas plus illuminée dans ſon apogée au haut de ſon épicycle, que dans ſon perigée, lorſqu'elle eſt au bas de ſon épicycle, puiſque dans l'une & dans l'autre ſituation elle paſſeroit également au deſſous du ſoleil, & ne préſenteroit à nos yeux que le côté qui ne ſeroit pas frappé de ſes raïons, comme la lune,

[f] *Juſt Lipſ. monit. & exempl. polit, lib. 1. cap. 4.*

[g] *Hieronym. Fracaſt. Homo-Centric. ſect 2 c. 20.*

[h] *Id Homo-Centric. ſect 2. c. 8.*

lorſqu'elle commence à paroître au ſortir de la conjonction. La différence de ces phaſes doit être la même dans Mercure, quoiqu'elle y ſoit à peine ſenſible par ſa proximité du ſoleil, dans les raïons duquel il eſt preſque toujours ſubmergé.

L'obſervation des phaſes de Venus a fait rejetter par une conſéquence invincible le ſyſtéme de Ptolémée, qui mérite peu les regrets des aſtronomes, à cauſe de l'extrême confuſion qui y régnoit. Mais ſi le ſyſtéme de Copernic a remporté par la force des nouvelles obſervations, une pleine & entiére victoire ſur le ſyſtéme de Ptolémée, qui avoit été reçû inconteſtablement pendant treize à quatorze ſiécles, comment pourroit-on compter que les ſyſtémes nouveaux ne ſeront pas renverſés par de nouvelles obſervations?

8. Syſtéme de Copernic.

Copernic s'étant aſſuré par les différentes grandeurs des diſques de Venus & de Mercure, & plus encore par les différentes phaſes de Venus, auſſi bien que par les mêmes obſervations qu'il faiſoit, quoiqu'avec moins d'évidence & de ſenſibilité à l'égard de Mercure : s'étant aſſuré, dis-je, que ces deux Planétes tournoient autour du ſoleil, ſçavoir Mercure plus près de cet aſtre, & Venus par une cercle plus éloigné, il ſe perſuada qu'il étoit également certain, que le globe de la terre, & ceux de Mars, de Jupiter, & Saturne, tournoient auſſi autour du ſoleil, puiſqu'ils ſont d'une même nature que Venus & Mercure, & qu'on obſerve dans les diſques de Mars, de Jupiter, & de Saturne de ſi grandes variations d'apparence de grandeurs. Il embraſſa cette opinion avec d'autant plus de confiance, qu'il lui ſembloit que le centre de l'univers étoit une place bien plus convenable au ſoleil, qui eſt la ſource de toute la lumiére, & le principe de tout le mouvement.

9. Prémier mobile dans le ſoleil tournant ſur ſon axe.

Les taches que nous voïons dans le diſque du ſoleil, ne laiſſent aucun doute qu'il ne tourne ſur ſon axe, & qu'il ne nous préſente alternativement ſes différentes ſurfaces. Ce globe vaſte & enflammé imprime à la matiére qui l'environne, un mouvement qui eſt la ſource des mouvements circulaires ou plûtôt elliptiques des Planétes autour de lui. C'eſt là un prémier mobile phyſique fondé ſur les effets naturels, & bien différent de ce prémier mobile de Ptolémée, placé au delà du ciel des étoiles fixes, qu'il n'avoit tiré que de ſon imagination, & du beſoin qu'il en avoit.

10. Sphére de Mercure.

Dans le cercle le plus proche du ſoleil, Copernic a placé Mercure, qui achéve ſa révolution en 88. jours. Malgré l'uſage des téleſcopes, perfectionnés depuis le commencement du dernier ſiécle, Mercure paroît rarement, parcequ'il eſt toujours comme abſorbé par la lumiére du ſoleil. On n'a pu découvrir le mouvement de Mercure ſur ſon axe. Le plan de ſon orbite eſt incliné ſur l'écliptique à une diſtance de ſix degrés cinquante-deux minutes.

11. Sphere de Venus.

Après Mercure, Copernic place Venus, qui décrit ſon cercle autour du ſoleil en deux cents ving-cinq jours.

12. De l'excentricité de Venus.

Pluſieurs aſtronomes ont ſoutenu que la diſtance de Venus au ſoleil eſt toujours égale: ils n'ont regardé ſes différents éloignements que comme des apparences; croiant que jamais Venus n'eſt plus proche ni plus éloignée du ſoleil, mais ſeulement en apparence d'éloignement ou de proximité; d'éloignement, lorſqu'elle eſt à côté de la

ligne

ligne perpendiculaire du ſoleil, à une diſtance de 48. degrés; de proximité, lorſqu'elle eſt en oppoſition ou en conjonction au-deſſus ou au-deſſous du ſoleil, & toujours à une diſtance de 48. dégrés. Les aſtronomes les plus modernes tiennent que toutes les planétes décrivent autour du ſoleil une ellipſe, & que Venus, de même que les autres planétes eſt excentrique au ſoleil.

13. Les planétes directes, ou ſtationaires, ou rétrogrades.

Les planétes paroiſſent directes, ou ſtationnaires, ou rétrogrades, ſuivant l'inégalité de leurs viteſſes comparées à celle de la terre. Cette inégalité cauſée par leurs orbites plus ou moins étenduës, fait que la terre paſſe plus ſouvent ou plus rarement entre le ſoleil & les planétes ſupérieures pendant leurs révolutions, & que les planétes inférieures, ſçavoir Mercure & Venus paſſent plus ſouvent ou plus rarement entre la terre & le ſoleil. Si la terre ſuit une autre planéte dans l'ordre des ſignes du zodiaque, d'Occident en Orient, la planéte eſt directe; la terre atteint-elle une planéte? la planéte paroît ſtationnaire, parceque l'œil la rapporte pendant quelque temps au même endroit; la terre précéde-t-elle la planéte? les yeux rapportent la planéte à un endroit plus reculé du ciel, & elle ſemble rétorgarde.

L'orbite de Venus fait avec l'écliptique un angle de trois degrés trente minutes.

14. Sphére de la terre.

La terre occupe le troiſiéme cercle autour du ſoleil. En vingt-quatre heures elle tourne ſur ſon axe; & raméne ainſi ſucceſſivement le jour & la nuit par ſa différente expoſition aux raïons du ſoleil. Elle achéve en 365. jours, cinq heures, & 49. minutes, ſon orbite autour du ſoleil, c'eſt à-dire qu'elle emploie ce temps à parcourir entiérement le zodiaque ou l'écliptique, qui eſt la meſure de l'année ſolaire. L'équateur de la ſphére terreſtre fait avec l'écliptique un angle de 23. degrés, & 29. minutes. C'eſt ce qui s'appelle l'obliquité de l'écliptique ou du zodiaque par rapport à la ligne equinoxiale. Le ſoleil eſt le lieu [i] d'où les planétes paroitroient marcher, comme elles marchent, & où l'aſtronomie ſeroit aiſée.

15. Mouvement de déclinaiſon de la terre.

Le mouvement de déclinaiſon de la terre explique en même temps la différence des ſaiſons, & de la longueur des jours & des nuits. Le chemin oblique ſuivi par le globe terreſtre, en parcourant les ſignes du zodiaque, en ſorte que ſes poles gardent toujours leur paralleliſme, fait que l'hémiſphére de ce globe eſt alternativement expoſé d'une maniére plus directe aux raïons du ſoleil: d'où il réſulte une explication claire & ſimple de la différence des ſaiſons & de la longueur des jours & des nuits. L'obliquité du zodiaque eſt un effet du méchaniſme général de la nature, de même que le mouvement diurne de la terre ſur ſon axe, & que ſon mouvement annuel autour du ſoleil.

Car prémiérement la révolution journaliére de la terre ſur ſon axe eſt produite par le mouvement intrinſéque de la matiére mélée des trois éléments qui compoſent ce globe, & par l'impulſion de la matiére fluide dans laquelle il nage.

Secondement le mouvement annuel de la terre, en ſuivant les ſignes du zodiaque, eſt déterminé par l'agitation que les raïons du ſoleil impriment à tout le tourbillon, & en particulier à chaque planéte.

La réſiſtance que tout corps ſolide

[i] *Hiſt. de Séthos, liv. 5. p. 489. Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1704. p. 65.*

apporte à l'impulſion du mouvement qu'il reçoit, la qualité de la matiére fluide dans laquelle le globe terreſtre nage, le tourbillon magnétique dont il eſt environné, lapreſſion irréguliere des tourbillons voiſins déterminent ce mouvement annuel de la terre à une ligne oblique, qui coupe ſon équateur par un angle de vingt trois degrés & vingt-neuf minutes. C'eſt donc une ſuite des loix générales du mouvement établies dès le commencement du monde, que l'équateur de la terre ſoit coupé obliquement par le zodiaque, & que l'orbite du globe terreſtre ne ſe rapportant pas entiérement au courant de la matiére fluide par laquelle il eſt emporté, ce globe décrive une ligne tranſverſale & en maniére d'écharpe, & qu'il expoſe alternativement les deux tropiques aux raïons plus directs du ſoleil. Les mêmes cauſes font que l'orbite du zodiaque n'eſt pas ronde [k], mais ovale ou elliptique. Le zodiaque a auſſi ſon obliquité (d'environ ſept degrés) par rapport à l'équateur du ſoleil.

16. Le zodiaque eſt excentrique au ſoleil.

Le zodiaque décrit une ellipſe un peu excentrique au ſoleil, car la terre en eſt quelquefois plus proche, quelquefois plus éloignée. Le ſoleil eſt plus proche de nous en hyver de plus d'un million de lieuës [l], comme il eſt manifeſte par la plus grande apparence de ſon diſque, qui va en hyver juſqu'à 32 minutes, 47. ſecondes, & par ſa diminution en été, n'aïant alors que 31. minutes, 42. ſecondes. De plus ſon mouvement vers le ſolſtice d'hyver eſt plus prompt d'environ une quinziéme partie, d'où il arrive, que depuis l'équinoxe du printems, juſqu'à l'équinoxe d'automne, il y a environ huit jours de plus, que de l'équinoxe d'automne à celui du printemps. Mais il y a deux cauſes du chaud & du froid, qui ne ſe rapportent en aucune maniére à la diſtance du ſoleil; l'une eſt la plus longue ou la plus courte durée du ſoleil ſur l'horizon, l'autre eſt la direction plus perpendiculaire ou plus oblique des raïons du ſoleil.

L'excentricité de l'écliptique n'empêche pas de croire, que le mouvement de la terre lui eſt imprimé par l'activité des raïons du ſoleil. Cet aſtre, pour n'être pas le centre d'une orbite circulaire & parfaitement égale de la terre, n'en eſt pas moins le principe de ſon mouvement. C'eſt la différence des fluides, dans leſquels le globe terreſtre nage, ſa réſiſtance à l'impulſion de la matiere qui l'entraîne, & la preſſion inégale des tourbillons voiſins, qui conformément au méchaniſme général de la nature cauſent les excentricités, & ce qui nous paroît irrégulier dans la révolution de la terre autour du ſoleil; de même qu'on doit attribuer à ces cauſes la figure elliptique & non circulaire de l'orbite que le globe terreſtre décrit autour du ſoleil.

Avant que de reprendre l'explication du ſyſtéme de Copernic, il eſt à propos d'obſerver ici quelques phénoménes très extraordinaires concernant les ſaiſons. Jonſton rapporte [m] qu'en l'année 994. les eaux étoient entiérement glacées à la fin de Juillet, en ſorte qu'il s'en trouvoit à peine pour boire, & que les poiſſons mouroient en grand nombre.

On a vû quelquefois le Pont Euxin, la mer du golphe de Veniſe, & autres mers glacées, juſqu'à une diſtance fort

[k] *Képler a le prémier conjecturé que l'orbite des Planétes n'étoit pas circulaire, mais elliptique.*

[l] *Théolog. aſtronomiq. de M. Derham. pag.* 79.

[m] *Joann. Jonſton. Thaumatograph. natural. claſſ.* 1. *c.* 5. *art.* 5.

éloignée du rivage & très profondément.

L'auteur des antiquités [n] d'Orléans témoigne, qu'en 1462. la Loire fut glacée au mois de Juin: ce que cet auteur attribuë à un miracle. Louis XI. aïant voulu (dit-il) faire enlever la bienheureuſe Françoiſe d'Amboiſe, veuve de Pierre duc de Bretagne, pour la marier au duc de Savoie, cette ducheſſe qui avoit fait vœu de chaſteté, obtint par ſes priérés que la riviére ſe glaçât, & qu'on ne pût faire aucun uſage des barques, qui avoient été préparées.

Mézerai qui rapporte avec ſoin les phénoménes extraordinaires, ne fait aucune mention de ces deux gelées du mois de Juillet 994. ni du mois de Juin 1462. Boulainvilliers dans ſon abregé chronologique diminuë beaucoup le miracle, en rapportant que cette gelée de la Loire arriva au mois de Novembre 1461.

On lit dans Grégoire de Tours [o], que ſous le régne de Chilpéric I. l'hyver de l'année 584. fut ſi chaud, que les roſiers fleurirent dans le mois de Janvier. Il remarque au même endroit qu'il parut une Iris en forme de cercle lumineux, autour du ſoleil.

17. Le globe de la terre eſt elliptique.

Les anciens croïoient le globe de la terre d'une figure ronde; les modernes lui donnent une figure elliptique, allongée vers les poles. Selon Caſſini, l'axe de la terre, ou le diamétre [p] qui paſſe par les poles, eſt de trois mille ſept cents quatrevingt-dix lieuës [q], & plus grand que le diamétre de l'équateur d'environ 34. de nos lieuës, & la circonférence de la terre d'un pole à l'autre plus grande que la circonférence de l'équateur de 54. de nos lieuës. Une opinion commune aujourd'hui eſt que la terre, bien loin d'être un ellipſoïde allongé aux poles, eſt un ſphéroïde aplati aux poles, & rehauſſé à l'équateur.

Dans le ſyſtéme de Coperinc les deux mouvements de la terre, le diurne & l'annuel ſe font l'un & l'autre d'Occident en Orient: le globe terreſtre en tournant ſur ſon axe, avance dans l'écliptique, comme une boule qui tourne ſur elle-même, avance dans une allée.

18. Sphére de la lune.

La terre en tournant, non ſeulement entraîne avec ſoi l'air qui l'environne, mais le mouvement de ſa ſphére emporte auſſi la lune, qu'elle fait tourner en 34. heures d'Occident en Orient, de maniére néanmoins que la lune apportant à l'impreſſion qui lui eſt donnée par la ſphére de la terre, la réſiſtance qui eſt naturelle à touts les corps, elle eſt retardée touts les jours d'environ trois quarts d'heure, & il s'en faut de cet eſpace de temps qu'elle ne tourne auſſi vîte que la terre qui lui communique ſon mouvement. C'eſt cette différence qui conſtitue ſa révolution périodique autour de la terre en 27. jours, 7. heures, & 43. minutes: & comme pendant cette révolution lunaire, la terre a avancé de près d'un degré dans l'écliptique, la lune ne rejoint la terre, elle ne rentre en conjonction avec le ſoleil, & le mouvement ſynodique de la lune ne recommence à partir du même point avec la terre, qu'après vingt-neuf jours & demi ou environ. C'eſt ce mouvement ſynodique de la lune qui fait la meſure des eſpaces de temps partagés en mois.

19. Son mouvement périodique.

20. Son mouvement ſynodique.

21. Sphére de Mars.

Au-deſſus du cercle de la terre, eſt placé celui de Mars, qui aïant un plus grand eſpace à parcourir, n'achéve ſa

[n] *Hiſt. & antiq. d'Orleans, par François le Maire, ch. 15. p. 42.*

[o] *Gregor. Turon. lib. 6 ch. 44.*

[p] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1718. pag. 245. & ſuiv.*

[q] *On entend ici les plus petites lieuës de France, de deux mille pas.*

révolution autour du ſoleil, qu'en un an & trois cents vingt-un jours. Il fait avec l'écliptique un angle d'un degré & cinquante minutes. Il enferme dans ſon cercle la terre & le ſoleil, en ſorte que quand il eſt en oppoſition du ſoleil, la terre ſe trouve entre deux; au lieu que Mars étant en conjonction, ou le ſoleil étant entre deux, il ſe trouve entre Mars & la terre, tout l'eſpace qui eſt entre Mars & le ſoleil, & de plus celui qui eſt entre le ſoleil & la terre; & cette grande augmentation d'éloignement explique très naturellement la raiſon de la difference des grandeurs apparentes du diſque de Mars.

Une raiſon très forte [r] pour le ſyſtéme de Copernic, c'eſt que les révolutions des planétes ſont inégales entr'elles, ſelon leurs diſtances du ſoleil. Cet ordre s'obſerve même entre les petites planétes, qui tournent autour d'une grande. Leurs diſtances inégales à l'égard de la terre, leurs différentes groſſeurs, leurs différentes ſolidités, la différente viteſſe de leurs tourbillons devroient donc produire des différences dans leur prétendu mouvement autour de la terre, auſſi bien que dans touts leurs autres mouvements. Et les étoiles fixes ſi prodigieuſement éloignées de nous devroient-elles tourner en vingt-quatre heures, comme la lune qui en eſt ſi proche?

22. Sphére de Jupiter.

Jupiter au-delà de Mars ne fait ſa révolution autour du ſoleil, qu'en onze ans, trois cents treize jours & dix-neuf heures. Il décrit ſon orbite preſque paralléle à ſon équateur; & ſa plus grande diſtance de l'écliptique eſt d'un degré vingt minutes: Il entraîne avec lui quatre planétes moindres, nommées ſes ſatellites. Celui de ces ſatellites qui eſt le plus proche de Jupiter fait ſa révolution autour de cette planéte en un jour, dix-huit heures, & vingt-deux minutes ou environ: le ſecond ſatellite en trois jours, treize heures, & quatorze minutes: le troiſiéme en ſept jours, quatre heures: le quatriéme en ſeize jours, dix huit heures, & cinq minutes.

23. Satellites de Jupiter.

Les ſatellites de Jupiter [s] ſuivent une déclinaiſon plus ou moins étenduë, mais ſemblable à l'obliquité de notre zodiaque, d'un pole de Jupiter à l'autre. Quel ſujet de l'admiration la plus profonde, qu'une ſeule & même loi de mouvement s'obſerve dans des corps ſi prodigieuſement éloignés, & qui ſemblent n'avoir ni correſpondance ni dépendance entr'eux!

24. Sphére de Saturne.

Saturne décrit un cercle ſi éloigné, qu'il ne l'achéve qu'en l'eſpace de vingt-neuf ans, & cent ſoixante neuf jours. Les poles de Saturne ont leur jour & leur nuit d'un peu moins de quinze années. Ils ſont diſtants de l'écliptique de deux degrés & trente deux minutes, ce qui fait ſa plus grande latitude.

25. Satellites de Saturne.

On voit quelquefois autour de Saturne, deux eſpéces d'anſes, qui paroiſſent & diſparoiſſent de temps en temps. Ces anſes de Saturne ſemblent n'être qu'un amas de ſatellites ſi proches les uns des autres, qu'ils ne ſont que l'apparence d'un anneau continu.

Les téleſcopes font appercevoir cinq ſatellites diſtincts autour de Saturne. Le prémier fait ſa révolution autour de cette planéte en un jour, vingt-une heure ou environ; le ſecond en deux jours, dix-ſept heures; le troiſiéme en quatre jours, douze heures, & vingt cinq minutes; le quatriéme en quinze

[r] *M. de Fontenelle, dans les mondes, &c. ſoir pag.* 270.

[s] *Théolog. aſtronomiq. de M. Derham. p.* 86.

jours, vingt-deux heures; le cinquiéme en ſoixante & dix-neuf jours, & vingt-deux heures. Le quatriéme fut découvert en 1655. le cinquiéme en 1671. le troiſiéme en 1672. le prémier & le ſecond en 1684. Les aſtronomes ne ſont pas entiérement d'accord ſur la durée des révolutions des ces ſatellites de Jupiter & de Saturne.

26. Révolution des corps céleſtes ſur leurs axes.

Saturne eſt à une ſi grande diſtance, qu'on n'a pas pu remarquer, s'il tourne ſur ſon axe; mais c'eſt une opinion générale que les corps céleſtes tournent ſur leurs axes, à l'exception des ſatellites, ſur leſquels les avis ſont différents.

Jupiter a manifeſtement un mouvement autour de ſon axe d'Orient en Occident, dans l'eſpace de neuf heures & cinquante-ſix minutes.

On a remarqué dans les planétes de Mars & de Venus des taches, ou quelques parties plus lumineuſes & d'autres plus obſcures; & par leur moïen on a découvert que ces deux planétes tournent ſur leurs axes. Huguens dit expreſſément que la révolution de Mars ſur ſon axe ſe fait en 24. heures & 40. minutes. Caſſini a découvert en 1666. & 1667. que Venus tourne manifeſtement autour de ſon centre; on n'a pû encore déterminer le temps précis de cette révolution. Celle de Mercure ſur ſon axe n'a pu être apperçûe à cauſe de ſa proximité du ſoleil.

La lune [t] tourne ſur elle-même, en autant de temps qu'autour de la terre, c'eſt-à-dire en un mois; mais lorſqu'elle fait une partie de ce tour ſur elle-même, & qu'il devroit ſe cacher à nous une joue, par exemple, de ce prétendu viſage, & paroître quelqu'autre choſe, elle fait juſtement une ſemblable partie de ſon cercle autour de la terre, & ſe mettant dans un nouveau point de vûë, elle nous montre encore cette même joue. Ainſi la lune, qui à l'égard du ſoleil & des autres aſtres tourne ſur elle-même, n'y tourne point à notre égard.

D'autres aſtronomes ſoutiennent [u] que le globe lunaire aïant une peſanteur différente dans ſes hémiſphéres, & en plus grande raiſon que l'effort relatif de la matiére fluide, qui ſans cela le feroit tourner ſur lui-même, ce globe doit prendre une ſituation conſtante, par rapport à la direction du fluide qui l'entraîne, ou aux tangentes de l'orbite, & qu'il ne tourne point ſur ſon propre centre. On a tout lieu de croire, que la lune n'eſt pas le ſeul ſatellite, qui ne tourne pas ſur lui même, & qui conſerve toujours à peu près la même poſition, eu égard à ſa planéte principale. Caſſini a jugé la même choſe du cinquiéme ſatellite de Saturne. Huguens [x] a penſé que c'étoit une propriété de touts les ſatellites.

27. Taches du diſque ſolaire.

Il eſt évident que le ſoleil tourne ſur ſon axe; & ce mouvement circulaire central préſente à notre imagination l'idée auſſi raiſonnable que magnifique d'un prémier mobile de tout le tourbillon. Les taches du ſoleil changent continuellement de places, elles paſſent de la partie Orientale du ſoleil à la partie Occidentale. Elles tournent autour du ſoleil en un peu plus de 25. jours, ou environ en 25. jours & un quart. Elles ſont rondes dans le milieu du diſque; vers les bords du diſque elles deviennent longues & ovales de plus en plus, de la même maniére qu'une pareille tache paroîtroit ſur un globe ordinaire, qui ſeroit ſitué & tourné de façon, qu'on le regardât obliquement, ou qu'on commençât à le perdre de vûë. Enfin

[t] *M. de Fontenelle dans les mond. 2. ſoir p. 71.*

[u] *Mémoir. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1729. pag. 65.*

[x] *Hugen. Coſmotheor. p. 118.*

ces taches décrivent divers ſentiers ſur le ſoleil, c'eſt-à-dire, differentes lignes, quelquefois droites, quelquefois courbes, tantôt vers un pole, tantôt vers l'autre, leſquelles répondent exactement aux differentes poſitions de la terre, par rapport au ſoleil, dans toutes les parties de l'année.

Les diverſes apparences des étoiles de l'hydre, du cygne, & de la baleine ſont d'aſſez bonnes preuves qu'elles tournent ſur leurs axes. Peuvent-elles tourner de la ſorte ſans que le fluide qui les environne, tourne de même? Il eſt donc vraiſemblable que les étoiles ont leurs tourbillons: & c'eſt une conſéquence qui eſt auſſi vraiſemblable, que chacun de ces tourbillons étant de la nature du nôtre, eſt garni de planétes pareilles. Le ſoleil qui eſt au centre de notre tourbillon, ſeroit apperçu comme une étoile, en ſuppoſant qu'on l'obſervât de quelqu'une de ces planétes qui ſont répanduës dans les tourbillons des étoilles fixes. C'eſt l'idée de ces tourbillons innombrables, & des planétes contenuës dans chacun d'eux, que Deſcartes a ajoutée, au ſyſtéme de Copernic. Nous avons traité ſuffiſamment de ces tourbillons, dans le chapitre de la Phyſique.

Celui qui fait reflexion à la toute-puiſſance de l'ouvrier, n'héſite pas ſur la vaſte étenduë de l'ouvrage; & c'eſt le cas d'appliquer ces paroles de l'illuſtre Fénelon archevêque de Cambrai [y]. Je tiens la clef de touts les myſtéres de la nature, dès-que je découvre ſon auteur.

28. Uniformité de la nature.

Dieu a établi une ſi grande uniformité dans les ouvrages de la nature, que ce qui ſe remarque dans les uns, ſe trouve auſſi dans les autres de même genre. Les étoiles, le ſoleil, Mars, Jupiter, & Venus, ont évidemment une révolution ſur leurs axes, il eſt donc raiſonnable d'en conclure, que les autres globes de l'univers, ſans en excepter notre terre, en ont une ſemblable.

29. Révolution des étoiles fixes.

Quelques Copernicians donnent une révolution lente au ciel des étoilles fixes; mais le plus grand nombre ſoutient que le ciel des étoiles fixes eſt immobile. Son prétendu mouvement de révolution autour du centre de notre tourbillon eſt abſolument incompatible avec le ſyſtéme des tourbillons de Deſcartes.

30. Préceſſion des équinoxes.

L'apparence de mouvement rétrograde preſque inſenſible, par lequel il ſemble que les étoiles fixes changent peu à peu de déclinaiſon, & qu'elles avancent d'un degré en 70. ans ou environ, ne vient que de ce que la terre en revenant au bout d'un an au point de l'équinoxe du prin-temps, ne coupe pas pas juſtement la ligne équinoxiale dans le même endroit où elle l'avoit coupée l'année précédente, mais qu'elle la coupe toujours un peu plus proche, & en anticipant à chaque fois de quelque eſpace, en ſorte qu'en 70. années ou environ, un degré ſe trouve anticipé, ce que les aſtronomes appellent la préceſſion des équinoxes. Les étoiles fixes [z] n'ont donc aucune révolution ni journaliére, ni fort lente autour d'un centre étranger; & l'apparence de leur mouvement rétrograde n'eſt cauſée que par le changement du point équinoxial au retour de la terre, après qu'en un an elle a parcouru l'écliptique.

31. Troiſiéme mouvement attribué au globe de la terre.

C'eſt ce que pluſieurs Copernicians expliquent par un troiſiéme mouvement du globe de la terre: ils prétendent que ce globe, outre le mouvement journalier ſur ſon axe, outre ſon mouvement annuel autour du ſoleil, a un troi-

[y] *Traité de l'exiſtence de Dieu.* [z] *Saalig. diatrib.*

ſiéme mouvement fort lent ſur ſon axe qui lui fait décrire un cercle entier, environ en vingt-cinq mille ans; mouvement preſque imperceptible, qu'ils ont introduit pour rendre compte de la ſituation différente des étoiles fixes. On peut choiſir entre ces deux maniéres d'expliquer la préceſſion des équinoxes, ſans craindre que l'opinion à laquelle on aura donné la préférence, ſoit réfutée par des expériences certaines.

La prémiére étoile du bélier, qui 330. ans avant Jéſus-Chriſt, ſe trouvoit à l'interſection de l'écliptique & de l'équateur, étoit avancée de ſix degrés quarante minutes, du temps de Ptolémée. Elle eſt préſentement à 29. degrés vers l'Orient, placée encore ſur l'écliptique, & elle fait un degré en 70. ans ou environ: de ſorte que la terre ou le ſoleil retourne à l'interſection de l'écliptique & de l'équateur, ou au point de l'équinoxe, preſque un mois avant que d'atteindre la même étoile, qui s'y trouvoit, il y a environ deux mille ans [a]. L'étoile polaire, qui du temps d'Eudoxe étoit éloignée du pole de l'équateur de douze degrés, ne l'eſt plus que d'environ deux degrés, dix-huit minutes.

Caſſini dit [b] que la revolution entiére des étoiles fixes doit s'achever en 15200. ans ou environ; Tycho-Brahé en 25806. ans; Gaſſendi en 25000. ans; Riccioli en 25920. ans.

Parmi les anciens aſtronomes [c], les uns ne comptoient pour la révolution des fixes que huit ans, d'autres dix-neuf, d'autres ſoixante comme Oenopide & Pythagore, d'autres ſoixante-ſeize, Diogéne le Stoïcien trois cents ſoixante-cinq, Héraclite dix-huit mille.

Ariſtote appelloit la grande année, le retour des planétes ſeules dans leur prémiere diſpoſition: mais les Grecs entendoient communément par la grande année, l'eſpace de temps après lequel les planétes & les étoiles fixes revenoient au même point. Cette année ſe nommoit Platonique, parcequ'elle à été inventée par Platon; quelques auteurs [d] ne comptoient que quinze mille ans pour cette révolution; le plus grand nombre en comptoient [e] trente-ſix mille; d'autres plus ou moins. Pluſieurs ont douté, que le retour des planétes & des fixes ſe rencontrât jamais au même point [f], & il s'en eſt trouvé qui l'ont ſoutenu impoſſible. Quelques-uns ſe ſont imaginé, que cette révolution ſe faiſant [g] au ſigne du Capricorne, elle devoit cauſer un déluge univerſel, & qu'arrivant au ſigne du Cancer, elle exciteroit un embraſement général.

Si l'on compare les deux ſyſtémes de Ptolémée & de Copernic, on avouera malgré la prévention qui incline pour le repos de la terre, que c'eſt bien plûtôt à la terre à tourner autour du ſoleil, dont elle a beſoin pour ſa fécondité, & dont elle tire la lumiére & le mouvement; au lieu que le ſyſtéme de Ptolémée eſt ſemblable à la deſcription qu'un homme donneroit de la maniére dont on fait rotir une perdrix, en diſant que la cheminée, & même toute la maiſon tourne autour de cette perdrix. 32. Avantages du ſyſtéme de Copernic.

En effet n'eſt-ce pas une choſe incompréhenſible, que toute cette maſſe preſ- 33. Comparaiſon du mou

[a] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1708. *p.* 96.
[b] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1708. *p.* 94.
[c] *Stob eclog. phyſic. c.* 11.
[d] *Macrob. in ſomn. Scipion. lib.* 2.
[e] *Marſil. Ficin. de immortalit. animor lib.* 4. *c.* 2.
[f] *Riccioli. Chronol. reform. lib.* 1. *c.* 7.
[g] *Senec. quaſt. natural. lib.* 3. *c.* 20. *Juſt. Lipſ. Phyſiolog. Stoïcor. lib.* 21. & 22.

vement de la terre avec celui des étoiles fixes.

que infinie du ciel, & ces globes innombrables, incomparablement plus grands que la terre, tournent autour de cette terre, & d'un mouvement dont la rapidité eſt inconcevable, au lieu que dans le ſyſtéme Copernicien, la terre par ſon mouvement journalier ſur ſon axe, ne fait que cinq lieuës, ou environ en une minute: mouvement dont la rapidité ne ſurpaſſe celle d'un boulet de canon, qu'environ du double.

Car la terre dans le plus grand cercle de ſa ſphére, n'a qu'un tour moindre de neuf mille lieuës à faire. Paris ſitué environ au quarante-neuviéme degré de latitude ne décrit qu'un cercle à peu près de cinq mille neuf cents lieuës moïennes, de 2500. pas géométriques, ce qui revient par heure environ à 246. lieuës, & à peu près à 4. lieuës par minute, au lieu que les étoiles fixes [b] auroient à parcourir en un jour plus de vingt-ſept mille ſix cents ſoixante fois deux cents millions de lieuës.

Le globe terreſtre en tournant 365. fois ſur ſon axe, achéve de parcourir l'écliptique ou l'orbite annuelle autour du ſoleil, par un mouvement dont la rapidité n'a rien, qui ne puiſſe aiſément s'imaginer.

14. Objections contre le ſyſtéme de Copernic.

Les objections fondées ſur la peſanteur de la terre, & ſur les apparences de ſon repos ne ſont d'aucune conſideration pour un Phyſicien. La terre priſe dans toute ſa maſſe, ſuſpenduë dans une matiére fluide, & aïant en elle-même le centre de ſa révolution, n'a aucune peſanteur, elle eſt de la nature des autres planétes qui ſe meuvent inconteſtablement, & dans touts les ſyſtémes imaginables: Plus un corps a de ſolidité, plus il reçoit de mouvement: C'eſt par cette raiſon que nous ne pouvons pas jetter une plume loin de nous, & que nous jettons une pierre fort loin.

L'apparence du repos de la terre eſt cauſée par la conformité du mouvement de l'athmoſphére qui l'environne. Les mêmes relations d'objets ſe préſentent aux yeux; ce qui fait l'apparence du repos. Dailleurs nous avons des exemples très frequents des illuſions des ſens: quand nous ſommes dans un vaiſſeau, ne nous ſemble-t-il pas que le rivage & les terres éloignées fuïent loin de nous, & que nous ſommes immobiles?

On oppoſe au ſyſtéme de Copernic, que ſi la terre étoit portée d'Occident en Orient, un boulet de canon porteroit beaucoup plus loin, étant pointé vers l'Occident; que les oiſeaux feroient beaucoup plus de chemin en tirant au couchant, & qu'il en arriveroit de même de touts les autres mouvements qui ſe font en l'air & au-deſſus de la ſurface de la terre, parceque le progrès du mouvement du boulet de canon, par exemple, & le progrès du vol de l'oiſeau ſeroient augmentés de tout le progrès du chemin que la terre fait en même temps ſur ſon axe & dans l'écliptique: On ajoute que les corps jettés en l'air ne pourroient pas retomber en ligne directe: conſéquences qui ſont contraires à ce que nous éprouvons à toute heure.

15. Réponſe des Copernicians.

Les Copernicians répondent que le globe de la terre emportant & faiſant mouvoir avec ſoi toute la ſphére de l'air

[b] *M. de Fontenelle, dans les mondes, 101. ſoir, pag. 46.*

l'air qui l'environne, cet air imprime l'activité de ſon mouvement à tous les corps qu'il renferme, & qui le ſuivent par un mouvement conforme à celui de toute la maſſe.

36. Autre objection. La même objection ſe retourne en diſant, que l'air entraîné par le mouvement journalier de la terre d'Occident en Orient, devroit cauſer un obſtacle très difficile à ſurmonter pour les corps qu'on voudroit mouvoir dans un ſens contraire : & qu'ainſi le canon porteroit moins loin lorſqu'il ſeroit pointé vers l'Occident, & que l'oiſeau avanceroit moins en volant vers le couchant, ce qu'on n'éprouve pas.

37. Réponſe. Il eſt aiſé de répondre que le mouvement de l'athmoſphére entraîné par la terre, n'ôte point à l'air ſa fluidité naturelle, & la facilité avec laquelle il céde à l'impulſion des corps ſolides; que la différence de la mobilité des corps vers l'Orient ou vers l'Occident ne peut être ſenſible, de même que dans un vaiſſeau qui avance fort vîte, mais d'un mouvement uniforme, ſi vous vous enfermez dans une chambre, en ſorte que l'air extérieur ne s'y faſſe pas ſentir, vous ne vous appercevrez pas qu'un corps pouſſé vers la pouppe du vaiſſeau, avec une force très médiocre, aille moins vîte & moins loin, que s'il étoit jetté vers la proue.

38. Objection de la diſtance des étoiles. La plus forte objection qui ſe faſſe contre le ſyſtéme de Copernic, eſt que comme la grandeur apparente des planétes augmente ou diminuë, ſuivant que la terre en eſt plus ou moins éloignée, de même la grandeur apparente des étoiles fixes devroit changer à proportion de l'éloignement de la terre, dans le grand eſpace de l'écliptique, ou de l'orbite que la terre décrit autour du ſoleil; au lieu que de quelque endroit de ce cercle parcouru par la terre, que nous obſervions les étoiles, on ne les voit jamais plus grandes ni plus petites d'un lieu que d'un autre, d'où il s'enſuit par les régles de l'optique, que tout l'eſpace compris dans le cercle que la terre parcourt, en faiſant ſa révolution annuelle autour du ſoleil, n'eſt qu'un point à l'égard des étoiles fixes; que cependant le diamétre de ce cercle ſuivant les Coperniciens, eſt de ſoixante-ſix millions de lieuës [i], & par conſéquent ſa circonférence ou l'écliptique eſt d'environ deux cents millions de lieuës; qu'il doit donc y avoir un eſpace immenſe & inconcevable, entre l'orbite du globe terreſtre, & le ciel des étoiles; que cette immenſité d'eſpace qui ſeroit inutile, choque la raiſon, puiſque la nature ou plûtôt le créateur n'a rien fait en vain.

39. Réponſe. Les Coperniciens avouent la conſéquence d'un eſpace ſi prodigieux; mais de l'objection même ils tirent les plus belles idées pour la magnificence de l'ouvrage admirable de l'univers. Ils répondent qu'il n'y a point d'inconvénient que Dieu ait mis un eſpace auſſi vaſte entre les planétes & les étoiles fixes; que cet eſpace peut être rempli d'autres planétes, que leur éloignement nous empêche d'appercevoir; que ces étoiles fixes étant vraiſemblablement autant de ſoleils qui ſervent de centres à d'autres tourbillons, il a fallu les ſéparer par des eſpaces très vaſtes, de peur qu'ils ne ſe nuiſiſſent par la chaleur & par le mouvement de leurs raïons.

49. Objection Enfin on objecte au ſyſtéme de Co-

[i] *Hiſt. de l'Acad. ann.* 1717. *pag.* 64.

des paſſages de l'écriture.

pernic des expreſſions de l'écriture, que le ſoleil ſe couche & ſe léve; que Joſué [k] commanda au ſoleil de s'arrêter, & qu'il s'arrêta; que le prophéte Iſaïe [l] fit retourner en arriére l'ombre du ſoleil de dix degrés ſur l'horloge d'Achas. Mais cette rétrogradation de l'ombre pouvoit être auſſi-bien l'effet du mouvement de la terre que du ſoleil. En général il ſuffit de répondre que la ſainte écriture s'eſt conformée dans ſes expreſſions au ſentiment du peuple. L'écriture ſe ſert ſouvent d'expreſſions figurées. Perſonne n'entend au pié de la lettre, que l'éternel ſe ſoit promené dans le jardin d'Eden; qu'il ſoit deſcendu pour viſiter la tour de Babel; qu'il ait étendu le bras; qu'il ſe ſoit repenti.

41. Réponſe.

On lit dans la Genéſe au commencement, que Dieu fit le ſoleil & la lune, les deux grands luminaires: ces paroles n'ont pas empêché touts les aſtronomes de convenir que la lune n'eſt pas un corps lumineux par lui même, & qu'elle eſt incomparablement plus petite, que les globes de Jupiter & de Saturne, & que les étoiles fixes. Les Copernicіens les plus déclarés ſe ſervent du langage vulgaire, & le plus propre à ſe faire entendre. Ils emploient les expreſſions uſitées du lever & du coucher du ſoleil; de même que parmi les Carteſiens aucun ne s'aviſe de dire que l'ame eſt blanche ou amére, quelque perſuadé qu'il ſoit, que la ſenſation de blancheur ou d'amertume eſt dans l'ame.

42. Syſtéme de Tycho-Brahé.

Tycho-Brahé connut par la facilité avec laquelle le ſyſtéme de Copernic expliquoit toutes les apparences, qu'il falloit néceſſairement que le ſoleil fût le centre de Mercure, de Venus, de Mars, de Jupiter, & de Saturne, & que ces cinq planétes tournaſſent autour de lui [m]; mais pour conſerver l'opinion la plus conforme au préjugé vulgaire & au rapport des ſens, Tycho-Brahé n'a fait qu'un ſyſtéme de celui de Ptolémée & de celui de Copernic mêlés enſemble. Il établit que la terre eſt immobile, qu'elle eſt placée au milieu de l'univers, qu'elle ſert de centre à la lune, au ſoleil, & aux étoiles, tandis que le ſoleil qui tourne autour de la terre emporte avec ſoi les cinq autres planétes, auxquelles il ſert de centre & qui tournent autour de lui.

Ce ſyſtéme en s'accommodant à la prévention générale, explique fort bien toutes les apparences. La lune fait en 27. jours & huit heures ou environ, ſa révolution autour de la terre par le cercle le plus proche & le plus petit. Le ſoleil tourne touts les jours autour de la terre, & parcourt l'écliptique en 365. jours, cinq heures, & quarante-neuf minutes. Enfin les étoiles tournent auſſi touts les jours autour de la terre, & par un cercle ſi prodigieux que leur révolution ne s'achéve qu'environ en vingt-cinq mille ans.

Les cinq planétes Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne, ſont emportées chaque jour avec le ſoleil autour de la terre; & quant à leur révolution elles la font à l'entour du ſoleil, qui eſt leur centre, dans les mêmes ſituations, éloignements, & meſures de temps que dans le ſyſtéme de Copernic.

---

[k] Dixitque coram eis: Sol contra Gabaon ne movearis, & Luna contra vallem Aïalon. Steteruntque Sol & Luna, donec ulciſceretur ſe gens de inimicis ſuis. *Joſué, cap. 10. v. 12. & 13.*

[l] *Reg. lib. 4. c. 20.*

[m] *Le Nobl tabl. des philoſ.*

Le planétes de Mercure & de Venus n'embraſſant pas le cercle de la terre, ne paroiſſent jamais plus éloignées du ſoleil que du demi-diamétre de leur cercle. Les phaſes différentes de Venus ſont expliquées avec la même netteté, & ſuivant les mêmes principes.

Mars, Jupiter, & Saturne roulant ſur de plus grands cercles, embraſſent la terre, & nous montrent un diſque beaucoup plus grand, dans le temps de leur oppoſition avec le ſoleil, parce qu'alors ils ſont beaucoup plus proches de la terre.

43. Objections contre le ſyſtéme de Tycho-Brahé.

Les objections contre le ſyſtéme de Tycho-Brahé ſont, qu'il eſt contre la régularité & la perfection de ce grand ouvrage de l'univers, & contre l'uniformité & la ſimplicité de l'ordre naturel, d'établir deux centres principaux; que ce ſyſtéme laiſſe ſubſiſter la viteſſe incompréhenſible du mouvement des étoiles fixes; que la différente grandeur de ces étoiles nous fait concevoir clairement que les plus grandes ſont plus proches de nous, & que les plus petites en ſont beaucoup plus éloignées, en ſorte que dans leur mouvement journalier autour de la terre, celles qui ſont les plus éloignées & preſque imperceptibles tourneroient en vingt-quatre heures autour d'un orbite ſi prodigieuſe, qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer cette viteſſe; que dans leur révolution qui s'achéve environ en vingt-cinq mille ans, les plus voiſines, comme la Canicule, décrivant de moindres cercles, devroient être moins lentes à achever leurs révolutions; que de toutes ces conſéquences il réſulte une probabilité qui approche de la certitude, que les étoiles fixes ſont véritablement fixes & immobiles; & ſi elles ſont immobiles, il faut que la terre tourne, & le ſyſtéme de Tycho ne peut ſubſiſter.

44. Différentes opinions ſur les étoiles fixes.

Nous obſerverons en paſſant que le ciel des étoiles fixes a cauſé dans tous les temps de grands embarras aux aſtronomes. Quelques anciens tenoient leur ſphére ſolide: ſentiment qui depuis a été entiérement rejetté. Les uns ont rempli les cieux d'une matiére éthérée & fluide, comme Ariſtote & Deſcartes; Epicure & Gaſſendi y ont admis le vuide; Newton les a faits entiérement vuides, mettant les étoiles & les planétes même dans des eſpaces où il n'y a aucune ſorte de matiére.

45. Réponſes des ſectateurs de Tycho-Brahé.

Les ſectateurs de Tycho-Brahé répondent à l'objection de la duplicité des centres, qu'il n'y a point d'inconvénient à admettre un double centre; que cet inconvénient, ſi c'en étoit un, ſeroit moindre que de renverſer toutes les notions naturelles fondées ſur les rapports des ſens; que les Ptolémiſtes par leurs épicycles ont donné différents centres à toutes les planétes, pour expliquer les apparences de leurs différentes grandeurs; que les Copernicien [n] donnent eux-mêmes des centres différents à la lune, aux ſatellites de Jupiter & de Saturne. Quant au mouvement des étoiles fixes, ils répondent que quoiqu'il ſemble vraiſemblable que leurs différentes grandeurs apparentes ſignifient leur éloignement différent, cette apparence peut venir de ce qu'effectivement leurs globes ſont les uns plus grands & les autres plus petits; qu'à l'égard de cette prodigieuſe viteſſe, qui les fait tourner en vingt-quatre heures autour de la terre, quoiqu'elle paroiſſe incompréhenſible en la comparant à

[n] *Cette diverſité de centres des ſatellites eſt bien différente; elle eſt tirée elle-même du méchaniſme général de la nature.*

la lenteur des mouvements auſquels nos ſens ſont accoutumés, elle n'a rien pour cela de plus difficile à Dieu qui a pu imprimer au ciel des étoiles fixes tel mouvement qu'il lui a plu.

46. Replique des Copernic iciens.

Les Copernic iciens repliquent qu'à conſidérer la puiſſance de Dieu, on ne doute point qu'il n'ait pu produire auſſi facilement une viteſſe qui nous ſeroit inconcevable qu'une viteſſe proportionnée à notre imagination; mais que s'agiſſant de raiſonner phyſiquement & ſelon la nature, les choſes les plus ſimples, & les explications les plus aiſées à comprendre doivent être préférées à celles qui ſont embarraſſées, & même hors de la portée de notre entendement. Or cette rapidité incompréhenſible du ciel des étoiles fixes eſt évitée par un mouvement de la terre, qui n'a rien que de naturel & de proportionné aux mouvements que nous connoiſſons.

47. Le méchaniſme général de la nature ne ſe trouve que dans le ſyſtéme de Copernic.

Dailleurs le ſyſtéme de Copernic eſt le ſeul qui embraſſe le méchaniſme général de la nature, & qui y ſatisfaſſe. Car la terre ne peut être le principe d'aucun mouvement, parce qu'aucun corps ne peut donner le mouvement s'il ne l'a lui-même. Par conſéquent ſi ſi la terre étoit immobile, ſuivant les ſyſtémes de Ptolémée & de Tycho-Brahé, la lune tourneroit autour de la terre, ſans avoir aucun principe de mouvement dans ſon centre. Le ſoleil qui de l'aveu de Tycho-Brahé, donne le mouvement aux cinq planétes qui le ſuivent, tourneroit lui-même autour de la terre ſans aucun principe naturel de ce mouvement circulaire. Mais en le plaçant avec Copernic dans le centre du tourbillon, il tourne ſur ſon axe par le principe intérieur d'un mouvement propre à tout corps en feu, & par la répercuſſion de la matiére qui l'environne, contre laquelle toutes les parties qui compoſent le ſoleil font effort pour s'éloigner du centre par une des prémiéres loix générales du mouvement, ſuivant laquelle tout corps qui décrit un mouvement circulaire tend à reprendre le mouvement direct, qui eſt ſon mouvement le plus naturel, & à s'échaper par la tangente du cercle.

Ce mouvement central du ſoleil eſt le prémier moteur univerſel dans tout ſon tourbillon. Il eſt le principe naturel & phyſique de l'agitation, que ſes raïons impriment à touts les globes qui l'environnent, & qui tournent autour de lui.

48. Quatriéme ſyſtéme de Longomontan.

Il y a un quatriéme ſyſtéme de Longomontan, diſciple de Tycho-Brahé. Longomontan [o] a emprunté quelque choſe de touts les autres ſyſtémes, & il a eſſaïé d'éviter ce qu'on leur objectoit de plus fort. Il voïoit qu'il étoit difficile dans celui de Tycho-Brahé de ſoutenir le mouvement incompréhenſible des étoiles fixes; & qu'on avoit peine à s'accoutumer dans celui de Copernic à l'immenſité de l'eſpace, qu'il met entre le ciel de Saturne & les étoiles fixes. Pour prévenir ces objections, il n'a fait qu'un changement au ſyſtéme de Tycho-Brahé, qui eſt de donner à la terre le ſeul mouvement journalier de circonvolution ſur ſon axe. Par ce moïen le ſoleil, les planétes, & les étoiles fixes ne tournent point en vingt-quatre heures autour de la terre, il ne reſte aux étoiles fixes qu'une révolution fort lente, ſuivant laquelle elles parcourent leur cercle environ en vingt-cinq mille ans, comme la lune fournit le ſien environ en vingt-ſept jours; & le ſoleil en un

[o] *Le Nobl. tabl. de philoſ.*

an autour de la terre, & comme les autres planétes achévent la carriére de leur orbite autour du ſoleil, à proportion de leur éloignement & de la grandeur de cette orbite.

49. Ce ſyſtéme demeure obſcur.

Ce ſyſtéme qui n'eſt qu'une réformation de celui de Tycho-Brahé, eſt aiſé à ſoutenir; il évite les objections les plus fortes qui ſe font contre les autres ſyſtémes: peu d'aſtronomes néanmoins y ont applaudi, les uns voulant que, ſi la terre eſt au centre, elle ſoit immobile, & les autres ſoutenant que, ſi la terre a du mouvement, il doit être ſemblable à celui des autre planétes, & que la terre doit avoir comme elles une révolution périodique autour d'un grand cercle.

Ces ſyſtémes aſtronomiques me paroiſſent les opinions les plus magnifiques, les plus ingénieuſes, & même les plus ſenſées; mais je ne puis me perſuader que ce ſoit des vérités, ni que l'eſprit de l'homme puiſſe comprendre le grand ouvrage du créateur.

Le pére de Chales prétend qu'on peut ſoutenir plus de vingt ſyſtémes ou hypothéſes, qui expliquent avec une égale préciſion toutes les apparences des aſtres, en regardant comme immobile quelqu'un des neuf termes de l'aſtronomie, ſçavoir les ſept planétes, la terre & le firmament.

50. Le ſyſtéme de Copernic pris des anciens

Le ſyſtéme de Copernic eſt entiérement pris des anciens. Il eſt compoſé en partie de l'opinion de Philolaüs, qui avoit établi l'immobilité du ſoleil [p], & le mouvement de la terre autour de cet aſtre; ce qui fait la révolution annuelle & en partie de l'hypothéſe d'Héraclide de Pont, & d'Ecphantus Pythagoricien, qui avoient ſoutenu le mouvement journalier de la terre ſur ſon axe [q], pour rendre raiſon du jour & de la nuit. On lit dans Archiméde, qu'Ariſtarque de Samos croïoit auſſi le ciel & les étoiles immobiles, & que c'étoit la terre qui tournoit. Théophraſte attribuoit le même ſentiment du mouvement de la terre [r] à Nicétas Syracuſain, qui enſeignoit en même temps, que le ciel, le ſoleil, la lune, les étoiles, & toutes les planétes étoient immobiles, & que la terre ſeule tournoit. Cicéron ajoute que pluſieurs trouvoient le même ſyſtéme dans le Timée de Platon, quoiqu'il s'en fût expliqué obſcurément.

Plutarque [s] avance que Platon embraſſa cette opinion, qui étoit celle d'Archytas de Tarente, & de Timée de Locres. D'autres auteurs ont écrit que Seleucus, Cléanthés de Samos, & Leucippe, avoient ſoutenu la même hypothéſe.

Sénéque doute [t], ſi la demeure que nous occupons a eu en partage le repos, ou la viteſſe du mouvement, ſi l'univers tourne autour de la terre ou ſi la terre tourne elle-même.

Touts ces anciens Philoſophes, parmi leſquels il paroît que l'opinion du mouvement de la terre étoit communément répanduë, en avoient puiſé le ſyſtéme dans la doctrine de Pytha-

[p] Καὶ τὴν γῆν κινεῖσθαι κατὰ κύκλον πρῶτον ἔφησιν. *Diog. Laërt. in Philol.*

Bouillaud aſtronomie Philolaïq.

[q] *Plutarch. de placitis philoſopher. l.* 3. *c.* 13.

[r] Nicetas Syracuſius, ut ait Theophraſtus, cœlum, ſolem, lunam, ſtellas, ſupera denique omnia ſtare cenſet, neque præter terram, rem ullam in mundo moveri..... atque hoc etiam Platonem in Timæo dicere quidam arbitrantur, ſed paulò obſcurius. *Cic. Academic. quæſt. lib.* 4.

[s] *Plutarch. in Num.*

[t] Ut ſciamus in quo rerum ſtatu ſimus, pigerrimam ſortiti an velociſſimam ſedem, circa nos Deus omnia, an nos agat. *Sen.*

gore, qui plaçoit au centre de l'univers un feu qui nourrit & vivifie toute la nature [u], & qui eſt la ſource du mouvement.

Ariſtote[x] explique fort clairement le ſyſtéme de Copernic, en diſant que les Pythagoriciens placent le feu au centre de l'univers, & font mouvoir la terre autour de ce centre. Il y a bien de l'apparence (pour l'obſerver en paſſant) que c'eſt ici que Deſcartes a pris l'idée de placer ſa matiére ſubtile au centre du tourbillon; ce qui eſt une contradiction inſoutenable du méchaniſme qu'il introduit dans la nature. Il devoit placer au centre un feu, mais compoſé de la matiére du troiſiéme élément pénétré de la matiére ſubtile, ainſi que nous l'avons ſuffiſamment expliqué dans le chapitre de la Phyſique.

Pythagore mettoit dans le centre du monde un globe de feu, qu'il appelloit Veſta ou l'unité. Plutarque[y] attribuë le même ſentiment à Numa, plus ancien que Pythagore. S. Clément d'Alexandrie [z] prétend même que cette opinion étoit tirée des Egyptiens.

Les Pythagoriciens donnoient pour raiſon, que le centre convient mieux à ce qu'il y a d'excellent; mais la raiſon tirée du méchaniſme général de la nature eſt bien plus forte que des conſidérations de bienſéance ou des prérogatives de rang, auſquelles des philoſophes ne s'arrêtent guéres

Le cardinal Cuſa, qui a écrit avec toute la barbarie de l'ancienne échole, renouvella ce ſyſtéme entiérement oublié, environ 80. ans avant Copernic; mais ſans y donner les explications néceſſaires: & Copernic en a mérité l'honneur, en le mettant dans tout ſon jour, & en expliquant tous les phénoménes ſuivant cette hypothéſe.

51. Explication des éclipſes.

L'explication des éclipſes eſt la même dans touts les ſyſtémes. Et elle eſt une preuve très honorable à l'aſtronomie, que la certitude des hypothéſes n'eſt pas néceſſaire à la découverte de pluſieurs vérités très importantes. Il faut ſe rappeller que la lune achéve ſa révolution autour de la terre en vingt-ſept jours, ſept heures, & quarante-trois minutes, & qu'elle revient en conjonction avec le ſoleil en 29. jours, 12. heures, & 44. minutes ou environ, que ce qui fait la différence de ces deux révolutions, dont l'une eſt appellée périodique, & l'autre ſynodique, c'eſt que dans le temps que la lune emploie à ſa révolution périodique autour de la terre, le globe terreſtre ou le ſoleil avance preſque d'un ſigne dans l'écliptique, de ſorte que la lune pour regagner la conjonction du ſoleil, eſt obligée de parcourir l'eſpace dont la terre ou le ſoleil ſe trouvent avoir avancé. Cette révolution ſynodique fait ce que nous appellons les lunaiſons diviſées en quatre parties, ou quatre différents quartiers.

52. Des différents quartiers de la lune.

Le prémier quartier commence au point de ſa conjonction avec le ſoleil, qui pour lors illumine l'hémiſphére de la lune que nous ne voïons point, en ſorte que la lune eſt alors entiérement ténébreuſe pour nous. En quittant la ligne perpendiculaire du ſoleil, elle lui préſente peu à peu l'autre hémiſphére à meſure qu'elle s'en éloigne, en ſorte qu'au bout d'un peu plus de ſept jours, la moitié de

[u] *Simplicius, comment. in Ariſtot. de cœlo, lib. 2. c. 13.*
[x] *Ariſtot. de cœlo, lib. 2. c. 13.*
[y] *Plutarch. in Num.*
[z] *S. Clem. Alex. ſtromat. lib. 5.*

l'hémiſphére qui eſt tourné vers nous eſt illuminée, & c'eſt ce qu'on appelle le prémier quartier, auquel commence la ſeconde phaſe. De-là s'éloignant toujours du ſoleil, & s'illuminant de plus en plus du côté qu'elle nous préſente, elle arrive au plein, lorſqu'étant en oppoſition préciſe du ſoleil, tout l'hémiſphére qui eſt tourné vers la terre, nous renvoie les raïons du ſoleil, d'où ſe rapprochant, & lui préſentant inſenſiblement le côté que nous ne voïons point, elle diminue de lumiére juſqu'à ce qu'en aïant perdu la moitié, elle entre en ſon dernier quartier, qui dure juſqu'à la nouvelle conjonction.

53. Cauſe de éclipſe de lune.

Cette révolution de la lune entenduë, il eſt aiſé de concevoir que ſon éclipſe arrive [a], lorſque la maſſe de la terre ſe trouve interpoſée entre le ſoleil & la lune, & que la lune étant entrée dans l'ombre de la terre, ne reçoit plus les raïons du ſoleil, unique ſource de la lumiére; & cette éclipſe de lune n'arrive que dans l'oppoſition ou dans la pleine lune.

54. Cauſe de l'éclipſe de ſoleil.

L'éclipſe du ſoleil arrive [b], lorſque le corps épais & ténébreux de la lune interpoſé entre cet aſtre & la terre, nous empêche de voir le ſoleil: ce qui ne peut arriver que dans le temps de la conjonction de la lune avec le ſoleil, ou dans la nouvelle lune.

55. Pourquoi les éclipſes n'arrivent pas à toutes les conjonctions ou oppoſitions.

Il s'en faut bien que les deux aſtres ne ſoient éclipſés à toutes les conjonctions & oppoſitions. En voici la raiſon [c]. Le globe de la terre, ſuivant Copernic, ou le ſoleil, ſuivant Tycho-Brahé, fait ſa révolution en un an par la ligne qui coupe l'équateur en écharpe, & qu'on nomme l'écliptique ou le zodiaque, dont la latitude ſe prend depuis le point du tropique de l'écreviſſe, juſqu'au point du tropique du capricorne, en ſorte que l'un ou l'autre de ces globes partant de l'écreviſſe, va couper la ligne équinoxiale ou l'équateur au prémier point de la balance, d'où il pouſſe juſqu'au point du capricorne, de-là revient couper l'équateur au point du bélier, & remonte juſqu'à ce qu'il ſoit retourné à ce point de l'écreviſſe d'où il étoit parti.

56. Route du ſoleil dans l'écliptique.

Pour rendre maintenant l'explication des éclipſes plus ſenſible, ſuivant la prévention que nous avons reçuë des ſens que c'eſt le ſoleil qui tourne, ſuppoſons qu'effectivement ce ſoit le ſoleil qui parcoure le zodiaque. Le ſoleil donc avance le long du zodiaque, par une ligne qui ne s'écarte ni à droite ni à gauche; c'eſt cette ligne qui n'a pas plus de largeur que le diamétre du globe roulant, qui ſe nomme la ligne écliptique. La lune qui fait la même route du zodiaque en un mois, dans un cercle beaucoup plus petit & plus voiſin de la terre, & fort au-deſſous de l'orbite parcouruë par le ſoleil, ſe trouve en un an douze fois nouvelle & douze fois pleine, ou douze fois en conjonction & douze fois en oppoſition avec le ſoleil, mais elle ne parcourt pas le zodiaque par une ligne préciſément perpendiculaire à la ligne écliptique, qui eſt la route du ſoleil, elle décrit ſon écharpe propre un peu plus contournée, & dont les ventres ou extrémités s'écartent de chaque côté de cinq degrés au-delà des extrémités de la ligne écliptique, enſorte néanmoins qu'elle coupe cette ligne en deux endroits

57. Ecart de la lune par rapport à la route du ſoleil.

[a] *Alfragan. elemens. aſtronomic. c.* 28.
[b] *Alfragan. ib. c.* 29.
[c] *Le Nobl. tabl. des phaſes.*

ces taches décrivent divers ſentiers ſur le ſoleil, c'eſt-à-dire, differentes lignes, quelquefois droites, quelquefois courbes, tantôt vers un pole, tantôt vers l'autre, leſquelles répondent exactement aux différentes poſitions de la terre, par rapport au ſoleil, dans toutes les parties de l'année.

Les diverſes apparences des étoiles de l'hydre, du cygne, & de la baleine ſont d'aſſez bonnes preuves qu'elles tournent ſur leurs axes. Peuvent-elles tourner de la ſorte ſans que le fluide qui les environne, tourne de même? Il eſt donc vraiſemblable que les étoiles ont leurs tourbillons: & c'eſt une conſéquence qui eſt auſſi vraiſemblable, que chacun de ces tourbillons étant de la nature du nôtre, eſt garni de planétes pareilles. Le ſoleil qui eſt au centre de notre tourbillon, ſeroit apperçu comme une étoile, en ſuppoſant qu'on l'obſervât de quelqu'une de ces planétes qui ſont répanduës dans les tourbillons des étoiles fixes. C'eſt l'idée de ces tourbillons innombrables, & des planétes contenuës dans chacun d'eux, que Deſcartes a ajoutée, au ſyſtéme de Copernic. Nous avons traité ſuffiſamment de ces tourbillons, dans le chapitre de la Phyſique.

Celui qui fait reflexion à la toute-puiſſance de l'ouvrier, n'héſite pas ſur la vaſte étenduë de l'ouvrage; & c'eſt le cas d'appliquer ces paroles de l'illuſtre Fénelon archevêque de Cambrai [y], Je tiens la clef de tous les myſtéres de la nature, dès-que je découvre ſon auteur.

28. Uniformité de la nature.

Dieu a établi une ſi grande uniformité dans les ouvrages de la nature, que ce qui ſe remarque dans les uns, ſe trouve auſſi dans les autres de même genre. Les étoiles, le ſoleil, Mars, Jupiter, & Venus, ont évidemment une révolution ſur leurs axes, il eſt donc raiſonnable d'en conclure, que les autres globes de l'univers, ſans en excepter notre terre, en ont une ſemblable.

29. Révolution des étoiles fixes.

Quelques Copernicians donnent une révolution lente au ciel des étoiles fixes; mais le plus grand nombre ſoutient que le ciel des étoiles fixes eſt immobile. Son prétendu mouvement de révolution autour du centre de notre tourbillon eſt abſolument incompatible avec le ſyſtéme des tourbillons de Deſcartes.

30. Préceſſion des équinoxes.

L'apparence de mouvement rétrograde preſque inſenſible, par lequel il ſemble que les étoiles fixes changent peu à peu de déclinaiſon, & qu'elles avancent d'un degré en 70. ans ou environ, ne vient que de ce que la terre en revenant au bout d'un an au point de l'équinoxe du prin-temps, ne coupe pas juſtement la ligne équinoxiale dans le même endroit où elle l'avoit coupée l'année précédente, mais qu'elle la coupe toujours un peu plus proche, & en anticipant à chaque fois de quelque eſpace, en ſorte qu'en 70. années ou environ, un degré ſe trouve anticipé, ce que les aſtronomes appellent la préceſſion des équinoxes. Les étoiles fixes [z] n'ont donc aucune révolution ni journaliére, ni fort lente autour d'un centre étranger; & l'apparence de leur mouvement rétrograde n'eſt cauſée que par le changement du point équinoxial au retour de la terre, après qu'en un an elle a parcouru l'écliptique.

31. Troiſiéme mouvement attribué au globe de la terre.

C'eſt ce que pluſieurs Copernicians expliquent par un troiſiéme mouvement du globe de la terre: ils prétendent que ce globe, outre le mouvement journalier ſur ſon axe, outre ſon mouvement annuel autour du ſoleil, a un troi-

[y] *Traité de l'exiſtence de Dieu.*

[z] *Saalig. diatrib.*

ſiéme mouvement ſort lent ſur ſon axe qui lui fait décrire un cercle entier, environ en vingt-cinq mille ans; mouvement preſque imperceptible, qu'ils ont introduit pour rendre compte de la ſituation différente des étoiles fixes. On peut choiſir entre ces deux maniéres d'expliquer la préceſſion des équinoxes, ſans craindre que l'opinion à laquelle on aura donné la préférence, ſoit réfutée par des expériences certaines.

La prémiére étoile du bélier, qui 330. ans avant Jéſus-Chriſt, ſe trouvoit à l'interſection de l'écliptique & de l'équateur, étoit avancée de ſix degrés quarante minutes, du temps de Ptolémée. Elle eſt préſentement à 29. degrés vers l'Orient, placée encore ſur l'écliptique, & elle fait un degré en 70. ans ou environ: de ſorte que la terre ou le ſoleil retourne à l'interſection de l'écliptique & de l'équateur, ou au point de l'équinoxe, preſque un mois avant que d'atteindre la même étoile, qui s'y trouvoit, il y a environ deux mille ans [a]. L'étoile polaire, qui du temps d'Eudoxe étoit éloignée du pole de l'équateur de douze degrés, ne l'eſt plus que d'environ deux degrés, dix-huit minutes.

Caſſini dit [b] que la revolution entiére des étoiles fixes doit s'achever en 15200. ans ou environ; Tycho-Brahé en 25806. ans; Gaſſendi en 25000. ans; Riccioli en 25920. ans.

Parmi les anciens aſtronomes [c], les uns ne comptoient pour la révolution des fixes que huit ans, d'autres dix-neuf, d'autres ſoixante comme Oenopide & Pythagore, d'autres ſoixante-ſeize, Diogéne le Stoïcien trois cents ſoixante-cinq, Héraclite dix-huit mille.

Ariſtote appelloit la grande année, le retour des planétes ſeules dans leur prémiere diſpoſition: mais les Grecs entendoient communément par la grande année, l'eſpace de temps après lequel les planétes & les étoiles fixes revenoient au même point. Cette année ſe nommoit Platonique, parcequ'elle à été inventée par Platon; quelques auteurs [d] ne comptoient que quinze mille ans pour cette révolution; le plus grand nombre en comptoient [e] trente-ſix mille; d'autres plus ou moins. Pluſieurs ont douté, que le retour des planétes & des fixes ſe rencontrât jamais au même point [f], & il s'en eſt trouvé qui l'ont ſoutenu impoſſible. Quelques-uns ſe ſont imaginé, que cette révolution ſe faiſant [g] au ſigne du Capricorne, elle devoit cauſer un déluge univerſel, & qu'arrivant au ſigne du Cancer, elle exciteroit un embraſement général.

Si l'on compare les deux ſyſtémes de Ptolémée & de Copernic, on avouera malgré la prévention qui incline pour le repos de la terre, que c'eſt bien plûtôt à la terre à tourner autour du ſoleil, dont elle a beſoin pour ſa fécondité, & dont elle tire la lumiére & le mouvement; au lieu que le ſyſtéme de Ptolémée eſt ſemblable à la deſcription qu'un homme donneroit de la maniére dont on fait rotir une perdrix, en diſant que la cheminée, & même toute la maiſon tourne autour de cette perdrix. 32. Avantages du ſyſtéme de Copernic.

En effet n'eſt-ce pas une choſe incompréhenſible, que toute cette maſſe preſ- 33. Comparaiſon du mou

[a] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1708. *p.* 96.
[b] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1708. *p.* 94.
[c] *Stob ecleg. phyſic. c.* 11.
[d] *Macrob. in ſomn. Scipion. lib.* 2.
[e] *Marſil. Ficin. de immortalit. animor lib.* 4. *c.* 2.
[f] *Riccioli. Chronol. reform. lib.* 1. *c.* 7.
[g] *Senec. quaſt. natural. lib.* 3. *c.* 20. *Juſt. Lipſ. Phyſiolog. Stoicor. lib.* 21. & 22.

vement de la terre avec celui des étoiles fixes.

que infinie du ciel, & ces globes innombrables, incomparablement plus grands que la terre, tournent autour de cette terre, & d'un mouvement dont la rapidité eſt inconcevable, au lieu que dans le ſyſtéme Copernicien, la terre par ſon mouvement journalier ſur ſon axe, ne fait que cinq lieuës, ou environ en une minute: mouvement dont la rapidité ne ſurpaſſe celle d'un boulet de canon, qu'environ du double.

Car la terre dans le plus grand cercle de ſa ſphére, n'a qu'un tour moindre de neuf mille lieuës à faire. Paris ſitué environ au quarante-neuviéme degré de latitude ne décrit qu'un cercle à peu près de cinq mille neuf cents lieuës moïennes, de 2500. pas géométriques, ce qui revient par heure environ à 246. lieuës, & à peu près à 4. lieuës par minute, au lieu que les étoiles fixes [b] auroient à parcourir en un jour plus de vingt-ſept mille ſix cents ſoixante fois deux cents millions de lieuës.

Le globe terreſtre en tournant 365. fois ſur ſon axe, achéve de parcourir l'écliptique ou l'orbite annuelle autour du ſoleil, par un mouvement dont la rapidité n'a rien, qui ne puiſſe aiſément s'imaginer.

14. Objections contre le ſyſtéme de Copernic.

Les objections fondées ſur la peſanteur de la terre, & ſur les apparences de ſon repos ne ſont d'aucune conſideration pour un Phyſicien. La terre priſe dans toute ſa maſſe, ſuſpenduë dans une matiére fluide, & aïant en elle-même le centre de ſa révolution, n'a aucune peſanteur, elle eſt de la nature des autres planétes qui ſe meuvent inconteſtablement, & dans touts les ſyſtémes imaginables. Plus un corps a de ſolidité, plus il reçoit de mouvement: C'eſt par cette raiſon que nous ne pouvons pas jetter une plume loin de nous, & que nous jettons une pierre fort loin.

L'apparence du repos de la terre eſt cauſée par la conformité du mouvement de l'athmoſphére qui l'environne. Les mêmes relations d'objets ſe préſentent aux yeux; ce qui fait l'apparence du repos. Dailleurs nous avons des exemples très frequents des illuſions des ſens: quand nous ſommes dans un vaiſſeau, ne nous ſemble-t-il pas que le rivage & les terres éloignées fuïent loin de nous, & que nous ſommes immobiles?

On oppoſe au ſyſtéme de Copernic, que ſi la terre étoit portée d'Occident en Orient, un boulet de canon porteroit beaucoup plus loin, étant pointé vers l'Occident; que les oiſeaux feroient beaucoup plus de chemin en *tirant* au couchant, & qu'il en arriveroit de même de touts les autres mouvements qui ſe font en l'air & au-deſſus de la ſurface de la terre, parceque le progrès du mouvement du boulet de canon, par exemple, & le progrès du vol de l'oiſeau ſeroient augmentés de tout le progrès du chemin que la terre fait en même temps ſur ſon axe & dans l'écliptique: On ajoute que les corps jettés en l'air ne pourroient pas retomber en ligne directe: conſéquences qui ſont contraires à ce que nous éprouvons à toute heure.

15. Réponſe des Copernicians.

Les Copernicians répondent que le globe de la terre emportant & faiſant mouvoir avec ſoi toute la ſphére de l'air

[b] *M. de Fontenelle, dans les mondes, 101. ſoir, pag. 46.*

l'air qui l'environne, cet air imprime l'activité de son mouvement à tous les corps qu'il renferme, & qui le suivent par un mouvement conforme à celui de toute la masse.

36. Autre objection. La même objection se retourne en disant, que l'air entraîné par le mouvement journalier de la terre d'Occident en Orient, devroit causer un obstacle très difficile à surmonter pour les corps qu'on voudroit mouvoir dans un sens contraire : & qu'ainsi le canon porteroit moins loin lorsqu'il seroit pointé vers l'Occident, & que l'oiseau avanceroit moins en volant vers le couchant, ce qu'on n'éprouve pas.

37. Réponse. Il est aisé de répondre que le mouvement de l'athmosphére entraîné par la terre, n'ôte point à l'air sa fluidité naturelle, & la facilité avec laquelle il céde à l'impulsion des corps solides; que la différence de la mobilité des corps vers l'Orient ou vers l'Occident ne peut être sensible, de même que dans un vaisseau qui avance fort vîte, mais d'un mouvement uniforme, si vous vous enfermez dans une chambre, en sorte que l'air extérieur ne s'y fasse pas sentir, vous ne vous appercevrez pas qu'un corps poussé vers la pouppe du vaisseau, avec une force très médiocre, aille moins vîte & moins loin, que s'il étoit jetté vers la proue.

38. Objection de la distance des étoiles. La plus forte objection qui se fasse contre le systéme de Copernic, est que comme la grandeur apparente des planétes augmente ou diminuë, suivant que la terre en est plus ou moins éloignée, de même la grandeur apparente des étoiles fixes devroit changer à proportion de l'éloignement de la terre, dans le grand espace de l'écliptique, ou de l'orbite que la terre décrit autour du soleil; au lieu que de quelque endroit de ce cercle parcouru par la terre, que nous observions les étoiles, on ne les voit jamais plus grandes ni plus petites d'un lieu que d'un autre, d'où il s'ensuit par les régles de l'optique, que tout l'espace compris dans le cercle que la terre parcourt, en faisant sa révolution annuelle autour du soleil, n'est qu'un point à l'égard des étoiles fixes; que cependant le diamétre de ce cercle suivant les Copernicians, est de soixante-six millions de lieuës [i], & par conséquent sa circonférence ou l'écliptique est d'environ deux cents millions de lieuës; qu'il doit donc y avoir un espace immense & inconcevable, entre l'orbite du globe terrestre, & le ciel des étoiles; que cette immensité d'espace qui seroit inutile, choque la raison, puisque la nature ou plûtôt le créateur n'a rien fait en vain.

39. Réponse. Les Copernicians avouent la conséquence d'un espace si prodigieux; mais de l'objection même ils tirent les plus belles idées pour la magnificence de l'ouvrage admirable de l'univers. Ils répondent qu'il n'y a point d'inconvénient que Dieu ait mis un espace aussi vaste entre les planétes & les étoiles fixes; que cet espace peut être rempli d'autres planétes, que leur éloignement nous empêche d'appercevoir; que ces étoiles fixes étant vraisemblablement autant de soleils qui servent de centres à d'autres tourbillons, il a fallu les séparer par des espaces très vastes, de peur qu'ils ne se nuisissent par la chaleur & par le mouvement de leurs raions.

49. Objection Enfin on objecte au systéme de Co-

[i] *Hist. de l'Acad. ann.* 1717. *pag.* 64.

des paſſages de l'écriture.

pernic des expreſſions de l'écriture, que le ſoleil ſe couche & ſe léve; que Joſué [k] commanda au ſoleil de s'arrêter, & qu'il s'arrêta; que le prophéte Iſaïe [l] fit retourner en arriére l'ombre du ſoleil de dix degrés ſur l'horloge d'Achas. Mais cette rétrogradation de l'ombre pouvoit être auſſi-bien l'effet du mouvement de la terre que du ſoleil. En général il ſuffit de répondre que la ſainte écriture s'eſt conformée dans ſes expreſſions au ſentiment du peuple. L'écriture ſe ſert ſouvent d'expreſſions figurées. Perſonne n'entend au pié de la lettre, que l'éternel ſe ſoit promené dans le jardin d'Eden; qu'il ſoit deſcendu pour viſiter la tour de Babel; qu'il ait étendu le bras; qu'il ſe ſoit repenti.

41. Réponſe.

On lit dans la Genéſe au commencement, que Dieu fit le ſoleil & la lune, les deux grands luminaires: ces paroles n'ont pas empêché touts les aſtronomes de convenir que la lune n'eſt pas un corps lumineux par lui même, & qu'elle eſt incomparablement plus petite, que les globes de Jupiter & de Saturne, & que les étoiles fixes. Les Copernic iens les plus déclarés ſe ſervent du langage vulgaire, & le plus propre à ſe faire entendre. Ils emploient les expreſſions uſitées du lever & du coucher du ſoleil; de même que parmi les Cartéſiens aucun ne s'aviſe de dire que l'ame eſt blanche ou amére, quelque perſuadé qu'il ſoit, que la ſenſation de blancheur ou d'amertume eſt dans l'ame.

42. Syſtéme de Tycho-Brahé.

Tycho-Brahé connut par la facilité avec laquelle le ſyſtéme de Copernic expliquoit toutes les apparences, qu'il falloit néceſſairement que le ſoleil fût le centre de Mercure, de Venus, de Mars, de Jupiter, & de Saturne, & que ces cinq planétes tournaſſent autour de lui [m]; mais pour conſerver l'opinion la plus conforme au préjugé vulgaire & au rapport des ſens, Tycho-Brahé n'a fait qu'un ſyſtéme de celui de Ptolémée & de celui de Copernic mêlés enſemble. Il établit que la terre eſt immobile, qu'elle eſt placée au milieu de l'univers, qu'elle ſert de centre à la lune, au ſoleil, & aux étoiles, tandis que le ſoleil qui tourne autour de la terre emporte avec ſoi les cinq autres planétes, auxquelles il ſert de centre & qui tournent autour de lui.

Ce ſyſtéme en s'accommodant à la prévention générale, explique fort bien toutes les apparences. La lune fait en 27. jours & huit heures ou environ, ſa révolution autour de la terre par le cercle le plus proche & le plus petit. Le ſoleil tourne touts les jours autour de la terre, & parcourt l'écliptique en 365. jours, cinq heures, & quarante-neuf minutes. Enfin les étoiles tournent auſſi touts les jours autour de la terre, & par un cercle ſi prodigieux que leur révolution ne s'achéve qu'environ en vingt-cinq mille ans.

Les cinq planétes Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne, ſont emportées chaque jour avec le ſoleil autour de la terre; & quant à leur révolution elles la font à l'entour du ſoleil, qui eſt leur centre, dans les mêmes ſituations, éloignements, & meſures de temps que dans le ſyſtéme de Copernic.

---

[k] Dixitque coram eis: Sol contra Gabaon ne movearis, & Luna contra vallem Aïalon. Steteruntque Sol & Luna, donec ulciſceretur ſe gens de inimicis ſuis. *Joſué, cap. 10. v. 12. & 13.*

[l] *Reg. lib. 4. c. 20.*

[m] *Le Nobl tabl. des philoſ.*

Le planétes de Mercure & de Venus n'embraſſant pas le cercle de la terre, ne paroiſſent jamais plus éloignées du ſoleil que du demi-diamétre de leur cercle. Les phaſes différentes de Venus ſont expliquées avec la même netteté, & ſuivant les mêmes principes.

Mars, Jupiter, & Saturne roulant ſur de plus grands cercles, embraſſent la terre, & nous montrent un diſque beaucoup plus grand, dans le temps de leur oppoſition avec le ſoleil, parce qu'alors ils ſont beaucoup plus proches de la terre.

40. Objections contre le ſyſtéme de Tycho-Brahé.

Les objections contre le ſyſtéme de Tycho-Brahé ſont, qu'il eſt contre la régularité & la perfection de ce grand ouvrage de l'univers, & contre l'uniformité & la ſimplicité de l'ordre naturel, d'établir deux centres principaux; que ce ſyſtéme laiſſe ſubſiſter la viteſſe incompréhenſible du mouvement des étoiles fixes; que la différente grandeur de ces étoiles nous fait concevoir clairement que les plus grandes ſont plus proches de nous, & que les plus petites en ſont beaucoup plus éloignées, en ſorte que dans leur mouvement journalier autour de la terre, celles qui ſont les plus éloignées & preſque imperceptibles tourneroient en vingt-quatre heures autour d'un orbite ſi prodigieuſe, qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer cette viteſſe; que dans leur révolution qui s'achéve environ en vingt-cinq mille ans, les plus voiſines, comme la Canicule, décrivant de moindres cercles, devroient être moins lentes à achever leurs révolutions; que de toutes ces conſéquences il réſulte une probabilité qui approche de la certitude, que les étoiles fixes ſont véritablement fixes & immobiles; & ſi elles ſont immobiles, il faut que la terre tourne, & le ſyſtéme de Tycho ne peut ſubſiſter.

44. Différentes opinions ſur les étoiles fixes.

Nous obſerverons en paſſant que le ciel des étoiles fixes a cauſé dans touts les temps de grands embarras aux aſtronomes. Quelques anciens tenoient leur ſphére ſolide: ſentiment qui depuis a été entiérement rejetté. Les uns ont rempli les cieux d'une matiére éthérée & fluide, comme Ariſtote & Deſcartes; Epicure & Gaſſendi y ont admis le vuide; Newton les a faits entiérement vuides, mettant les étoiles & les planétes même dans des eſpaces où il n'y a aucune ſorte de matiére.

45. Réponſes des ſectateurs de Tycho-Brahé.

Les ſectateurs de Tycho-Brahé répondent à l'objection de la duplicité des centres, qu'il n'y a point d'inconvénient à admettre un double centre; que cet inconvénient, ſi c'en étoit un, ſeroit moindre que de renverſer toutes les notions naturelles fondées ſur les rapports des ſens; que les Ptolémiſtes par leurs épicycles ont donné différents centres à toutes les planétes, pour expliquer les apparences de leurs différentes grandeurs; que les Copernicien [n] donnent eux-mêmes des centres différents à la lune, aux ſatellites de Jupiter & de Saturne. Quant au mouvement des étoiles fixes, ils répondent que quoiqu'il ſemble vraiſemblable que leurs différentes grandeurs apparentes ſignifient leur éloignement différent, cette apparence peut venir de ce qu'effectivement leurs globes ſont les uns plus grands & les autres plus petits; qu'à l'égard de cette prodigieuſe viteſſe, qui les fait tourner en vingt-quatre heures autour de la terre, quoiqu'elle paroiſſe incompréhenſible en la comparant à

[n] *Cette diverſité de centres des ſatellites eſt bien différente; elle eſt tirée elle-même du méchaniſme général de la nature.*

la lenteur des mouvements auſquels nos ſens ſont accoutumés, elle n'a rien pour cela de plus difficile à Dieu qui a pu imprimer au ciel des étoiles fixes tel mouvement qu'il lui a plu.

46. Replique des Copernic iciens.

Les Copernic iens repliquent qu'à conſidérer la puiſſance de Dieu, on ne doute point qu'il n'ait pu produire auſſi facilement une viteſſe qui nous ſeroit inconcevable qu'une viteſſe proportionnée à notre imagination; mais que s'agiſſant de raiſonner phyſiquement & ſelon la nature, les choſes les plus ſimples, & les explications les plus aiſées à comprendre doivent être préférées à celles qui ſont embarraſſées, & même hors de la portée de notre entendement. Or cette rapidité incompréhenſible du ciel des étoiles fixes eſt évitée par un mouvement de la terre, qui n'a rien que de naturel & de proportionné aux mouvements que nous connoiſſons.

47. Le méchaniſme général de la nature ne ſe trouve que dans le ſyſtéme de Copernic.

Dailleurs le ſyſtéme de Copernic eſt le ſeul qui embraſſe le méchaniſme général de la nature, & qui y ſatisfaſſe. Car la terre ne peut être le principe d'aucun mouvement, parce qu'aucun corps ne peut donner le mouvement s'il ne l'a lui-même. Par conſéquent ſi ſi la terre étoit immobile, ſuivant les ſyſtémes de Ptolémée & de Tycho-Brahé, la lune tourneroit autour de la terre, ſans avoir aucun principe de mouvement dans ſon centre. Le ſoleil qui de l'aveu de Tycho-Brahé, donne le mouvement aux cinq planétes qui le ſuivent, tourneroit lui-même autour de la terre ſans aucun principe naturel de ce mouvement circulaire. Mais en le plaçant avec Copernic dans le centre du tourbillon, il tourne ſur ſon axe par le principe intérieur d'un mouvement propre à tout corps en feu, & par la répercuſſion de la matiére qui l'environne, contre laquelle toutes les parties qui compoſent le ſoleil font effort pour s'éloigner du centre par une des prémiéres loix générales du mouvement, ſuivant laquelle tout corps qui décrit un mouvement circulaire tend à reprendre le mouvement direct, qui eſt ſon mouvement le plus naturel, & à s'échaper par la tangente du cercle.

Ce mouvement central du ſoleil eſt le prémier moteur univerſel dans tout ſon tourbillon. Il eſt le principe naturel & phyſique de l'agitation, que ſes raions impriment à touts les globes qui l'environnent, & qui tournent autour de lui.

48. Quatriéme ſyſtéme de Longomontan.

Il y a un quatriéme ſyſtéme de Longomontan, diſciple de Tycho-Brahé. Longomontan [o] a emprunté quelque choſe de touts les autres ſyſtémes, & il a eſſaïé d'éviter ce qu'on leur objectoit de plus fort. Il voïoit qu'il étoit difficile dans celui de Tycho-Brahé de ſoutenir le mouvement incompréhenſible des étoiles fixes; & qu'on avoit peine à s'accoutumer dans celui de Copernic à l'immenſité de l'eſpace, qu'il met entre le ciel de Saturne & les étoiles fixes. Pour prévenir ces objections, il n'a fait qu'un changement au ſyſtéme de Tycho-Brahé, qui eſt de donner à la terre le ſeul mouvement journalier de circonvolution ſur ſon axe. Par ce moïen le ſoleil, les planétes, & les étoiles fixes ne tournent point en vingt-quatre heures autour de la terre, il ne reſte aux étoiles fixes qu'une révolution fort lente, ſuivant laquelle elles parcourent leur cercle environ en vingt-cinq mille ans, comme la lune fournit le ſien environ en vingt-ſept jours; & le ſoleil en un

[o] *Le Nobl. tabl. de philoſ.*

an autour de la terre, & comme les autres planétes achévent la carriére de leur orbite autour du ſoleil, à proportion de leur éloignement & de la grandeur de cette orbite.

49. Ce ſyſtéme demeuré en obſcurité.

Ce ſyſtéme qui n'eſt qu'une réformation de celui de Tycho-Brahé, eſt aiſé à ſoutenir; il évite les objections les plus fortes qui ſe font contre les autres ſyſtémes: peu d'aſtronomes néanmoins y ont applaudi, les uns voulant que, ſi la terre eſt au centre, elle ſoit immobile, & les autres ſoutenant que, ſi la terre a du mouvement, il doit être ſemblable à celui des autre planétes, & que la terre doit avoir comme elles une révolution périodique autour d'un grand cercle.

Ces ſyſtémes aſtronomiques me paroiſſent les opinions les plus magnifiques, les plus ingénieuſes, & même les plus ſenſées; mais je ne puis me perſuader que ce ſoit des vérités, ni que l'eſprit de l'homme puiſſe comprendre le grand ouvrage du créateur.

Le pére de Chales prétend qu'on peut ſoutenir plus de vingt ſyſtémes ou hypothéſes, qui expliquent avec une égale préciſion toutes les apparences des aſtres, en regardant comme immobile quelqu'un des neuf termes de l'aſtronomie, ſçavoir les ſept planétes, la terre & le firmament.

50. Le ſyſtéme de Copernic pris des anciens

Le ſyſtéme de Copernic eſt entiérement pris des anciens. Il eſt compoſé en partie de l'opinion de Philolaüs, qui avoit établi l'immobilité du ſoleil [p]; & le mouvement de la terre autour de cet aſtre; ce qui fait la révolution annuelle & en partie de l'hypothéſe d'Héraclide de Pont, & d'Ecphantus Pythagoricien, qui avoient ſoutenu le mouvement journalier de la terre ſur ſon axe [q], pour rendre raiſon du jour & de la nuit. On lit dans Archiméde, qu'Ariſtarque de Samos croïoit auſſi le ciel & les étoiles immobiles, & que c'étoit la terre qui tournoit. Théophraſte attribuoit le même ſentiment du mouvement de la terre [r] à Nicétas Syracuſain, qui enſeignoit en même temps, que le ciel, le ſoleil, la lune, les étoiles, & toutes les planétes étoient immobiles, & que la terre ſeule tournoit. Cicéron ajoute que pluſieurs trouvoient le même ſyſtéme dans le Timée de Platon, quoiqu'il s'en fût expliqué obſcurément.

Plutarque [s] avance que Platon embraſſa cette opinion, qui étoit celle d'Archytas de Tarente, & de Timée de Locres. D'autres auteurs ont écrit que Seleucus, Cléanthés de Samos, & Leucippe, avoient ſoutenu la même hypothéſe.

Sénéque doute [t], ſi la demeure que nous occupons a eu en partage le repos, ou la viteſſe du mouvement, ſi l'univers tourne autour de la terre ou ſi la terre tourne elle-même.

Tous ces anciens Philoſophes, parmi leſquels il paroît que l'opinion du mouvement de la terre étoit communément répanduë, en avoient puiſé le ſyſtéme dans la doctrine de Pytha-

[p] Κινεῖσθαι γῆν κύκλῳ περὶ πῦρ. *Diog. Laert. in Philol.* *Bouillaud aſtronomie Philolaïq.*

[q] *Plutarch. de placitis philoſophor. l. 3. c. 13.*

[r] Nicetas Syracuſius, ut ait Theophraſtus, cœlum, ſolem, lunam, ſtellas, ſupera denique omnia ſtare cenſet, neque præter terram, rem ullam in mundo moveri..... atque hoc etiam Platonem in Timæo dicere quidam arbitrantur, ſed paulò obſcurius. *Cic. Academic. quæſt. lib. 4.*

[s] *Plutarch. in Num.*

[t] Ut ſciamus in quo rerum ſtatu ſimus, pigerrimam ſortiti an velociſſimam ſedem, circa nos Deus omnia, an nos agat, &c.

gore, qui plaçoit au centre de l'univers un feu qui nourrit & vivifie toute la nature [*w*], & qui eſt la ſource du mouvement.

Ariſtote[*x*] explique fort clairement le ſyſtéme de Copernic, en diſant que les Pythagoriciens placent le feu au centre de l'univers, & font mouvoir la terre autour de ce centre. Il y a bien de l'apparence (pour l'obſerver en paſſant) que c'eſt ici que Deſcartes a pris l'idée de placer ſa matiére ſubtile au centre du tourbillon; ce qui eſt une contradiction inſoutenable du méchaniſme qu'il introduit dans la nature. Il devoit placer au centre un feu, mais compoſé de la matiére du troiſiéme élément pénétré de la matiére ſubtile, ainſi que nous l'avons ſuffiſamment expliqué dans le chapitre de la Phyſique.

Pythagore mettoit dans le centre du monde un globe de feu, qu'il appelloit Veſta ou l'unité. Plutarque[*y*] attribuë le même ſentiment à Numa, plus ancien que Pythagore. S. Clément d'Alexandrie [*z*] prétend même que cette opinion étoit tirée des Egyptiens.

Les Pythagoriciens donnoient pour raiſon, que le centre convient mieux à ce qu'il y a d'excellent; mais la raiſon tirée du méchaniſme général de la nature eſt bien plus forte que des conſidérations de bienſéance ou des prérogatives de rang, auſquelles des philoſophes ne s'arrêtent guéres

Le cardinal Cuſa, qui a écrit avec toute la barbarie de l'ancienne échole, renouvella ce ſyſtéme entiérement oublié, environ 80. ans avant Copernic; mais ſans y donner les explications néceſſaires: & Copernic en a mérité l'honneur, en le mettant dans tout ſon jour, & en expliquant tous les phénoménes ſuivant cette hypothéſe.

51. Explication des éclipſes.

L'explication des éclipſes eſt la même dans tous les ſyſtémes. Et elle eſt une preuve très honorable à l'aſtronomie, que la certitude des hypothéſes n'eſt pas néceſſaire à la découverte de pluſieurs vérités très importantes. Il faut ſe rappeller que la lune achéve ſa révolution autour de la terre en vingt-ſept jours, ſept heures, & quarante-trois minutes, & qu'elle revient en conjonction avec le ſoleil en 29. jours, 12. heures, & 44. minutes ou environ, que ce qui fait la différence de ces deux révolutions, dont l'une eſt appellée périodique, & l'autre ſynodique, c'eſt que dans le temps que la lune emploie à ſa révolution périodique autour de la terre, le globe terreſtre ou le ſoleil avance preſque d'un ſigne dans l'écliptique, de ſorte que la lune pour regagner la conjonction du ſoleil, eſt obligée de parcourir l'eſpace dont la terre ou le ſoleil ſe trouvent avoir avancé. Cette révolution ſynodique fait ce que nous appellons les lunaiſons diviſées en quatre parties, ou quatre différents quartiers.

52. Des différents quartiers de la lune.

Le prémier quartier commence au point de ſa conjonction avec le ſoleil, qui pour lors illumine l'hémiſphére de la lune que nous ne voïons point, en ſorte que la lune eſt alors entiérement ténébreuſe pour nous. En quittant la ligne perpendiculaire du ſoleil, elle lui préſente peu à peu l'autre hémiſphére à meſure qu'elle s'en éloigne, en ſorte qu'au bout d'un peu plus de ſept jours, la moitié de

[*w*] *Simplicius, comment. in Ariſtot. de cœlo, lib. 2. c. 13.*
[*x*] *Ariſtot. de cœlo, lib. 2. c. 13.*
[*y*] *Plutarch. in Num.*
[*z*] *S. Clem. Alex. ſtromat. lib. 5.*

l'hémiſphére qui eſt tourné vers nous eſt illuminée, & c'eſt ce qu'on appelle le prémier quartier, auquel commence la ſeconde phaſe. De-là s'éloignant toujours du ſoleil, & s'illuminant de plus en plus du côté qu'elle nous préſente, elle arrive au plein, lorſqu'étant en oppoſition préciſe du ſoleil, tout l'hémiſphére qui eſt tourné vers la terre, nous renvoie les raïons du ſoleil, d'où ſe rapprochant, & lui préſentant inſenſiblement le côté que nous ne voïons point, elle diminuë de lumiére juſqu'à ce qu'en aïant perdu la moitié, elle entre en ſon dernier quartier, qui dure juſqu'à la nouvelle conjonction.

53. Cauſe de éclipſe de ne.

Cette révolution de la lune entenduë, il eſt aiſé de concevoir que ſon éclipſe arrive [a], lorſque la maſſe de la terre ſe trouve interpoſée entre le ſoleil & la lune, & que la lune étant entrée dans l'ombre de la terre, ne reçoit plus les raïons du ſoleil, unique ſource de la lumiére; & cette éclipſe de lune n'arrive que dans l'oppoſition ou dans la pleine lune.

54. Cauſe de éclipſe de oleil.

L'éclipſe du ſoleil arrive [b], lorſque le corps épais & ténébreux de la lune interpoſé entre cet aſtre & la terre, nous empêche de voir le ſoleil: ce qui ne peut arriver que dans le temps de la conjonction de la lune avec le ſoleil, ou dans la nouvelle lune.

55. Pourquoi les éclipſes n'arrivent pas à toutes les conjonctions ou oppoſitions.

Il s'en faut bien que les deux aſtres ne ſoient éclipſés à toutes les conjonctions & oppoſitions. En voici la raiſon [c]. Le globe de la terre, ſuivant Copernic, ou le ſoleil, ſuivant Tycho-Brahé, fait ſa révolution en un an par la ligne qui coupe l'équateur en écharpe, & qu'on nomme l'écliptique ou le zodiaque, dont la latitude ſe prend depuis le point du tropique de l'écreviſſe, juſqu'au point du tropique du capricorne, en ſorte que l'un ou l'autre de ces globes partant de l'écreviſſe, va couper la ligne équinoxiale ou l'équateur au prémier point de la balance, d'où il pouſſe juſqu'au point du capricorne, de-là revient couper l'équateur au point du bélier, & remonte juſqu'à ce qu'il ſoit retourné à ce point de l'écreviſſe d'où il étoit parti.

56. Route du ſoleil dans l'écliptique.

Pour rendre maintenant l'explication des éclipſes plus ſenſible, ſuivant la prévention que nous avons reçuë des ſens que c'eſt le ſoleil qui tourne, ſuppoſons qu'effectivement ce ſoit le ſoleil qui parcoure le zodiaque. Le ſoleil donc avance le long du zodiaque, par une ligne qui ne s'écarte ni à droite ni à gauche; c'eſt cette ligne qui n'a pas plus de largeur que le diamétre du globe roulant, qui ſe nomme la ligne écliptique. La lune qui fait la même route du zodiaque en un mois, dans un cercle beaucoup plus petit & plus voiſin de la terre, & fort au-deſſous de l'orbite parcouruë par le ſoleil, ſe trouve en un an douze fois nouvelle & douze fois pleine, ou douze fois en conjonction & douze fois en oppoſition avec le ſoleil, mais elle ne parcourt pas le zodiaque par une ligne préciſement perpendiculaire à la ligne écliptique, qui eſt la route du ſoleil, elle décrit ſon écharpe propre un peu plus contournée, & dont les ventres ou extrémités s'écartent de chaque côté de cinq degrés au-delà des extrémités de la ligne écliptique, enſorte néanmoins qu'elle coupe cette ligne en deux endroits

57. Ecart de la lune par rapport à la route du ſoleil.

[a] *Alfragan. elemont. aſtronomic. c.28.*
[b] *Alfragan. ib. c. 29.*
[c] *Le Nobl. tabl. des phaſes.*

nommés les nœuds, qui ſont d'un grand uſage dans l'aſtrologie judiciaire, & auſquels les Aſtrologues ont donné les noms de tête & de queuë du dragon.

58. Ce qu'on appelle latitude de la lune.

C'eſt cet écart de la route de la lune à côté de la route de l'écliptique, qui s'appelle ſa latitude, en ſorte qu'on dit que la lune a tant de degrés & de minutes de latitude, lorſque ſa route eſt éloignée de la ligne écliptique de tant de degrés & de tant de minutes.

59. Temps & occaſions des éclipſes.

De ces principes il réſulte que quand les conjonctions ou les oppoſitions arrivent dans le temps que la lune a de la latitude, & qu'elle eſt hors de la ligne écliptique, ſa conjonction n'étant point perpendiculaire, ni ſon oppoſition diamétrale, il n'y a point d'éclipſe, & l'éclipſe ne peut arriver que lorſque cette conjonction ou cette oppoſition ſe font, dans le moment que la lune eſt dans les nœuds, dans leſquels ſa ligne écliptique coupe celle du ſoleil, parce qu'alors elle ſe trouve ſans latitude, & jointe perpendiculairement ou diamétralement oppoſée au ſoleil; & comme la lune ne ſe trouve ordinairement que de ſix mois en ſix mois en conjonction & en oppoſition dans ſes nœuds, c'eſt ce qui fait que communément elle ne s'éclipſe que deux fois l'année, quoique ces éclipſes ſoient quelquefois plus rares ou plus fréquentes.

60. Eclipſes de ſoleil plus rares & plus courtes.

L'éclipſe du ſoleil n'arrive pas ſi fréquemment que celle de la lune, parce que le diamétre de la lune qui cauſe l'éclipſe du ſoleil, en nous le cachant, n'eſt pas ſi grand que le diamétre de l'ombre de la terre, où la lune s'éclipſe. Par la même raiſon, les éclipſes de lune ſont plus longues que celles du ſoleil, parce que la lune emploie moins de temps à paſſer par deſſous le diamétre du ſoleil, dont le diſque ne paroît pas plus grand que le ſien, qu'elle n'en emploie à traverſer l'ombre de la terre, qui eſt d'un diamétre trois fois plus grand que ſon diſque. Ainſi les éclipſes de lune durent juſqu'à quatre heures, lorſqu'elles ſont centrales, & celles du ſoleil ne vont guéres à plus de deux heures.

61. Des ténébres de la paſſion.

Quelques auteurs ont écrit que pendant la Paſſion de Jeſus-Chriſt [d], il arriva une éclipſe de ſoleil contraire aux loix de la nature & au cours des aſtres. Les prémiers Chrétiens, qui ont parlé des ténébres ſurvenuës au temps que N. S. fut crucifié, & qui en ont parlé, comme d'un prodige marqué par les régiſtres publics, ont fait voir, qu'au temps de la Paſſion, la lune étant pleine, & en oppoſition, il ne pouvoit y avoir d'éclipſe du ſoleil qui ne fût miraculeuſe. Huet dit que cette éclipſe a été atteſtée [e] par les auteurs Payens, & par les annales des Chinois.

Jules Africain [f], Euſébe, & S. Jérôme [g] ont cité Phlégon affranchi de l'empereur Adrien, qui a dit qu'en la 4.e année de la 202. olympiade, qui eſt celle de la Paſſion de Jeſus-Chriſt, il y eut une éclipſe de ſoleil la plus grande qu'on eut jamais vûë. Tertullien

[d] Supernaturalis illa fuit quæ paſſionem vidit dominicam. Plenilunio accidit totalis, & per trihorium duravit. Dionyſius de illâ, aut naturæ Deus patitur, aut mundi machina corrumpitur. Hinc, dein communicato cum philoſophis conſilio, aram ignoto Deo extruxit, & ad concionem Pauli converſus eſt. Relatam in acta publica Romæ teſtatur Tertullianus in apologetico, ſed ne ſpargeretur, prohibitum. *Joann Jonſton. thaumatogr. natural. claſſ. 1. c. 5. art 2.*

[e] *Huet. quæſt. Alnet. lib. 2. c. 19. & demonſtrat. evangel. propoſ. 3. §. 8.*

[f] *African. ap. Syncell. p. 322.*

[g] *Euſeb. & S. Hieronym. in chronic.*

lien [b] sur ce phénoméne miraculeux renvoie les Payens aux archives publiques. Rufin [i] fait tenir un discours semblable à saint Lucien prêtre d'Antioche martyrisé en 312. qui dit aux Payens: Consultez vos annales, & vous trouverez que lorsque Jesus-Christ souffrit sous Ponce Pilate, le soleil cessa de paroître. Les actes publics [k] dont parlent Tertullien & S. Lucien, étoient apparemment les lettres envoïées par Pilate à Tibére. L'auteur connu sous le nom de Denys l'Aréopagite [l] dit qu'étant à Héliopolis en Egypte, il remarqua l'éclipse arrivée au temps de la Passion de N. S. qui suivant les regles de l'astronomie ne pouvoit être que surnaturelle. Suidas [m] fait dire à S. Denys lui-même, en voïant cette éclipse. Il faut que le Dieu inconnu souffre. Thallus auteur ancien est pareillement cité par Jules Africain, comme aïant marqué la même éclipse de soleil. Nonobstant ces autorités, plusieurs critiques la révoquent en doute, & ont peu d'égard aux témoignages sur lesquels elle est appuïée. L'évangile en disant [n] que des ténébres se répandirent sur toute la terre, depuis la sixiéme heure jusqu'à la neuviéme, ne nous oblige à croire autre chose, sinon que la Judée fut couverte de ténébres. Origéne [o] a remarqué sur ce passage de S. Matthieu, que la Judée est souvent désignée dans l'écriture, sous le nom de toute la terre. Ce sçavant interprete de l'écriture sainte, a cru que les ténébres de la Passion furent causées par un brouillard épais. S. Jerôme [p] dit que le soleil retira ses raïons. S. Leon [q] en parle à peu près de même. Sur le tremblement de terre arrivé lors de la Passion, les commentateurs ne sont pas moins partagés, les uns aïant cru qu'il fut général dans tout le monde, les autres qu'il fut particulier à la Judée.

60. Eclipses totales, ou de partie du corps éclipsé.

Les éclipses sont ou totales, ou de partie du corps éclipsé. La lune est souvent entiérement éclipsée, parce que l'ombre de la terre où le globe lunaire entre, aïant plus de latitude que ce globe, il s'y plonge entiérement, lorsqu'il est en opposition diamétrale avec le soleil, & il y demeure longtemps sans recevoir aucune lumiére. La lune peut aussi s'éclipser entiérement, sans passer par le centre de l'ombre de la terre. Lorsque la lune ne fait que friser les bords de cette ombre, elle ne perd qu'une partie de sa lumiére, à proportion qu'elle y entre plus ou moins.

Pour le soleil, il est rare qu'il soit entiérement éclipsé, parce que son diamétre apparent étant à peu près égal au diamétre apparent de la lune, il faut pour rendre l'éclipse totale, que la lune se trouve dans son périgée, afin que son apparence en soit aggrandie, & que le soleil se trouve dans son apogée, afin que son disque en paroisse diminué, & que la conjonction soit centrale, ou que par les réfractions, par la parallaxe, ou par l'obliquité, elle paroisse centrale: alors même l'obscurissement total ne durera que très-peu, & autant seulement que ces deux centres se trouveront joints.

61. Eclipse de soleil annulaire.

Comme la grandeur apparente du disque du soleil & de la lune répond à leurs distances de la terre, & que ce

[b] *Tertull. apologet. c.* 21.
[i] *Rufin. lib.* 9. *c.* 6.
[k] *Lop. Calmet, comment. sur S. Matth. c.* 27.
[l] *Dionys. pseudo-Areopag. epist.* 7. *ad Polycarp.*
[m] *Suid. in voc.* Διονύσιος ὁ Ἀρεοπαγίτης.
[n] *Matth. c.* 27.
[o] *Orig. in Matth. homil.* 35.
[p] *S. Hieronym. in Chronic. & comment. in Amos.*
[q] *S. Leo, Sermon.* 20. *de passione.*

disque paroît plus grand dans leur périgée, que dans leur apogée; si l'éclipse centrale arrive, lorsque le soleil est dans son perigée, & la lune dans son apogée, alors l'éclipse est annulaire, le disque du soleil débordant de toutes côtés, & on voit un cercle lumineux autour du disque de la lune.

64. Degrés de l'éclipse exprimés par doigts & minutes

Pour l'ordinaire l'éclipse du soleil est seulement de quelque partie, & pour en compter la grandeur, on divise son disque en douze doigts, & chaque doigt en soixante minutes, & on dit que le soleil est éclipsé de tant de doigts & de tant de minutes.

65. Distinction de l'ombre & de la pénombre.

Quoique l'éclipse de lune soit centrale, la lune ne devient pas entiérement imperceptible. Il faut distinguer deux sortes d'ombres, une ombre véritable & une pénombre. Suivant les expériences d'optique [r], l'ombre d'un globe exposé en plein soleil, se termine environ à cent dix diamétres du globe; mais l'ombre véritable ne s'étend qu'à quinze ou seize diamétres; tout le reste n'est qu'une pénombre.

La longueur de l'ombre de la terre est donc de cent dix diamétres de la terre, c'est-à-dire de trois cents trente mille lieuës, mais l'ombre véritable de la terre ne s'étend qu'à quinze ou seize diamétres de la terre ou environ, c'est-à-dire à quarante-cinq ou quarante-huit mille lieuës; la lune qui est beaucoup plus éloignée, & dont la distance est environ de quatre-vingt-dix mille lieuës, n'est jamais pendant les éclipses que dans la pénombre, où quelques globules de raions de lumiére pénétrent des deux côtés du cône, à mesure qu'il va en s'étrécissant.

66. Utilité des éclipses.

Rien n'a tant instruit les astronomes que les observations des éclipses. Celles du soleil les ont convaincus que la lune étoit plus proche de la terre que le soleil. Celles de la lune leur ont fait connoître la route qu'elle tenoit, & leur ont appris que son globe étoit beaucoup plus petit que celui de la terre: & comme les autres Planétes ne s'éclipsent point dans l'ombre de la terre, ils ont reconnu que puisque cette ombre n'atteignoit pas la Planéte de Mars, elle devoit se terminer en pointe, & aller en se retrécissant depuis sa base; que par conséquent la terre étoit plus petite que le soleil; & que les autres Planétes étoient plus éloignées de la terre que la lune, qui est quelquefois enveloppée dans l'ombre de la terre.

67. Les éclipses propres à rectifier la chronologie.

Il seroit à souhaiter que les historiens eussent marqué avec exactitude les éclipses arrivées dans les mêmes années, que les évenements dont ils parlent, car les astronomes sçachant le point précis de toutes celles qui sont arrivées, si l'on pouvoit combiner les faits historiques avec elles, on rectifieroit toutes les chronologies dans la plus extrême justesse.

Cent trente ans avant l'ére Chrétienne, Hipparque calcula les éclipses du soleil & celles de la lune pour l'espace de six cents ans. C'est sur ses observations que Ptolemée a fondé la construction de ses tables.

68. Venus & Mercure paroissent comme des taches dans le disque du soleil.

Lorsque Venus passe sous le soleil dans le nœud dont sa route coupe l'écliptique, elle ne fait pas comme la lune, une éclipse de soleil, à cause de la petitesse de son diamétre; on la voit comme une tache obscure dans le disque du soleil. Mercure le plus souvent ne peut être vû à cause de ses fréquentes conjonctions avec le soleil: lorsqu'il passe sous le soleil, & qu'il est sans latitude, on le voit dans le disque du soleil, comme une petite tache noire.

Tous les astronomes sont d'accord sur cette explication des éclipses. Tous les phénoménes conformes aux rai-

[r] *Mémoir. de l'acad. des scienc. ann.* 1723. *p.* 13. & 118.

ſonnements en démontrent la certitude. Le point précis des éclipſes paſſées eſt connu avec autant de préciſion, que celui des éclipſes futures. Et il y a peu d'exemples dans les ſciences, qui puiſſent faire mieux diſcerner la verité de l'opinion.

69. Opinions inſenſées ſur les éclipſes.

Combien cette matiére des éclipſes nous offre-t-elle de mouvements des opinions inſenſées des hommes? Les anciens ſecouroient la lune dans les éclipſes par un bruit confus de toute ſorte d'inſtruments; ce qui ſe pratique encore aujourd'hui en Perſe & dans le roïaume de Tonquin, où l'on s'imagine [s] que la lune combat alors contre un grand dragon, & que le bruit fait lacher priſe au dragon, & le met en fuite. Dans toutes les Indes Orientales [t], on croit que quand le ſoleil & la lune s'éclipſent, c'eſt qu'un certain démon qui a les griffes fort noires, les étend ſur ces aſtres, dont il veut ſe ſaiſir: & vous voïez pendant ce temps-là les riviéres couvertes de têtes d'Indiens, qui ſe ſont mis dans l'eau juſqu'au col, parce que c'eſt une ſituation très dévote ſelon eux, & très propre à obtenir du ſoleil & de la lune, qu'ils ſe défendent bien contre le démon. En Amérique on étoit perſuadé, que le ſoleil & la lune étoient fachés, quand ils s'éclipſoient; & Dieu ſçait tout ce qu'on faiſoit pour ſe raccommoder avec eux. Mais les Grecs qui étoient ſi rafinés, n'ont-ils pas cru longtemps que la lune étoit enſorcelée, & que des magiciennes la faiſoient deſcendre du ciel pour jetter ſur les herbes une certaine écume malfaiſante?

70. Une éclipſe fait périr Nicias & l'armée Athénienne.

Une Eclipſe de lune remplit de fraïeur Nicias général des Athéniens [u], & toute ſon armée. La ſuite de cette terreur fut que Nicias & la flotte différérent leur départ, que l'armée des Athéniens fut taillée en piéces & que Nicias perdit la liberté & la vie.

71. Politique d'Agathoclés.

Agathoclés dans ſon trajet en Afrique [x] fut bien plus habile, car ne pouvant diſſiper l'impreſſion qu'une éclipſe de lune avoit faite ſur les eſprits de ſes ſoldats, il en tira avantage par l'interprétation qu'il lui donna, en leur diſant que ſi l'éclipſe fût arrivée avant l'embarquement, le préſage eût été contr'eux, mais que n'étant ſurvenuë qu'après leur départ, ce préſage menaçoit inconteſtablement l'ennemi. Périclés voïant [y] ſon pilote troublé par une éclipſe, la lui expliqua en lui faiſant paſſer ſon manteau devant les yeux.

72. De Périclés.

Plutarque dit [z] que l'on connoiſſoit bien la cauſe des éclipſes de ſoleil par l'interpoſition de la lune, mais qu'on ne pouvoit comprendre par l'oppoſition de quel corps la lune perdoit ſa lumiére. L'écrit d'Anaxagore qui expliquoit les diverſes phaſes de la lune, & ſes ombres, étoit encore tenu fort ſecret, on ne le communiquoit qu'avec beaucoup de réſerve & de précaution: car le peuple ſoupçonnoit les Phyſiciens de réduire toutes les opérations de la divinité à des cauſes purement naturelles & à des facultés ſans providence.

73. Phyſiciens ſuſpects d'impiété.

74. Une éclipſe ſépare deux armées.

Une éclipſe de lune qui ſurvint pendant une bataille entre les Lydiens & les Médes [a], épouvanta ſi fort les deux armées, qu'elles ſe ſéparérent, & que le combat finit. Les deux Rois Halyattés & Cyaxare réſolurent de part & d'autre, de faire la paix & de prendre des arbitres. Les Lydiens choiſirent pour le

[s] *Tavernier, nouvelle relation de l'intérieur du ſerrail.*

[t] *M. de Fontenelle, dans les mondes, ſecond ſoir, p. 81.*

[u] *Plutarch. in Nic.*

[x] *Juſtin. lib. 22.*

[y] *Plutarch. in Pericl.*

[z] *Plutarch. in Nic.*

[a] *Prideaux, hiſt. des juifs, part. 1. liv. 1. p. 124.*

leur, Siennesis roi de Cilicie, & les Médes Nabuchodonosor, roi de Babylone, qu'Hérodote [b] appelle Labynet. Cette éclipse [c] avoit été annoncée par Thalés. Elle arriva le 20. Septembre de la 147.e année de l'ére de Nabonassar, de la neuviéme année du régne de Joachim roi de Juda, 601. ans avant Jesus-Christ.

75. Trait de stupidité sur la lune.

Le pére [d] Del Rio & Jonston [e] rapportent un trait de stupidité de quelques païsans qui ouvrirent le ventre d'un âne, pour en retirer la lune, parce que cet astre, dont il avoient vû l'image dans une source d'eau bien claire, avoit disparu à leurs yeux, aïant été cachée par quelque nuage au moment que l'âne avoit été y boire.

76. Un Curé dit que l'éclipse est remise à quinzaine.

Quoiqu'on soit fort instruit depuis longtemps de la cause des éclipses, on dit néanmoins [f], que l'éclipse de soleil, qui arriva le 12. Août 1654. répandit une si grande consternation dans quelques endroits de la campagne, où l'on avoit tenu à ce sujet des discours effraïants, qu'un Curé ne pouvant suffire à confesser tous ses Paroissiens, prit le parti de leur dire au Prône, qu'ils ne se pressassent pas tant, & que l'éclipse étoit remise à quinzaine.

77. Enorme distance des opinions astronomiques.

Il s'en faut bien, qu'il ne puisse y avoir, dans tous les calculs astronomiques, la même justesse & la même précision, que dans ceux des éclipses. On trouve, entre les opinions des astronomes, des distances aussi énormes, qu'entre les espaces immenses, qu'ils prétendent mesurer.

78. Contrariétés dans les éphémérides.

Il y a tant de fautes & de contrariétés entre les anciens auteurs qui ont fait les éphémérides, que dans les unes on voit les Planétes directes, lorsque les autres les font rétrogrades, & qu'ils ne s'accordent même pas sur le mouvement de la lune, qui est le plus apparent de tous. Léovice qui a suivi les tables Alphonsines, dont Copernic a montré les erreurs, s'est trompé dans le calcul des grandes conjonctions. Mercator qui s'est efforcé de rendre son travail plus correct par les éclipses, s'est appuié sur une hypothése qui ne peut être véritable, supposant qu'en la création du monde, le soleil étoit au signe du lion, suivant l'opinion de Julius Maternus, & contre le sentiment des Arabes qui ont écrit que le soleil étoit au signe du bélier. Or, suivant Bodin [g], les uns & les autres se sont trompés; car on connoît par la loi de Moyse, lorsqu'elle prescrit la célébration de la fête des Tabernacles [h], que parmi les Hébreux le prémier mois de l'année étoit anciennement celui qui répond pour la plus grande partie à notre mois de Septembre. Le Soleil étoit donc au signe de la balance, lorsque le monde a commencé. Le même mois étoit aussi le prémier de l'année chez les Egyptiens, & il est vraisemblable que Dieu aïant créé l'homme & tous les animaux en un âge parfait, leur a aussi donné les fruits murs, & dans l'Automne du païs où le paradis terrestre étoit situé.

79. Différens hypothéses sur le lieu du soleil en la création.

Quelques astronomes Chrétiens ont cru que, lorsque le monde avoit été créé, l'apogée du soleil étoit dans le prémier degré du bélier; ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de l'ancienneté qu'auroit le monde, suivant le calcul chronologique des Septante; mais il est bien à craindre, dit M. de Fontenelle [i], que ces sortes de convenances-là n'aïent que le mérite de nous plaire, & que la nature ne s'y assujétisse pas.

[b] *Herodot. Clio.*
[c] *Diog. Laërt. in Thal.*
[d] *Delrius disquisit. magicar. lib 2. quæst. 11.*
[e] *Joann. Jonston. thaumatograph. natural. classi. 1. c. 6. art. 2.*
[f] *Bayle, pensé. sur la Comét.*
[g] *Bodin, de la rép. liv. 4. c. 2.*
[h] *Exod. 23. 12.*

80. La terre satellite de la lune.

Baliani noble Genois, a soutenu vers le milieu du dix-septiéme siécle, que c'est la terre qui tourne autour de la lune, & que par conséquent c'est la terre qui est satellite de la lune. Le pére dom Jacques Alexandre Bénédictin a renouvellé ce sentiment depuis peu dans une dissertation sur le flux & le reflux de la mer, qui a remporté le prix dans l'académie de Bourdeaux. M. de Mairan a réfuté cette hypothése.

81. Opinion sur les régions des astres.

Suivant le sentiment de Copernic, de Mélancthon, de Cardan [k], & d'autres, le soleil est plus près de la terre, qu'il n'étoit du temps de Ptolémée; & Anaxagore avoit dit anciennement que les astres n'étoient plus dans les mêmes régions où ils avoient commencé de luire; Scaliger & Bodin ont soutenu au contraire que si la distance du soleil étoit variable, il seroit impossible de prédire les éclipses avec autant de justesse & de précision.

82. Systéme de M. le chevalier de Louville.

M. le chevalier de Louville a eu une pensée d'un grand astronome au sujet de l'obliquité de l'écliptique; les conjectures qui sont vastes, sans être destituées de vraisemblance, ou au moins de possibilité, ont toujours quelque chose de brillant & de magnifique. M. de Louville croit que l'écliptique s'approche de l'équateur par un mouvement lent & réglé qui fait un progrès d'une minute de degré, en un siécle.

Il appuie ce systéme, sur ce qu'ayant fait à Marseille plusieurs observations astronomiques, il a trouvé une diminution de vingt minutes dans l'obliquité de l'écliptique, par rapport aux observations que Pythéas faisoit environ deux mille ans auparavant dans la même ville de Marseille [l]; car l'ancien astronome déterminoit l'obliquité de l'écliptique à 23. degrés, 49. minutes, & 10. secondes, au lieu qu'elle est présentement fixée depuis environ 50. ans, à 23. degrés, 29. minutes: d'où il suit, qu'en prenant les observations de Pythéas pour sures, l'obliquité de l'écliptique auroit diminué depuis Pythéas de 20. minutes, c'est-à-dire, d'une minute par siécle. Et M. le chevalier de Louville trouvant l'obliquité de l'écliptique assez constamment dans ces derniéres années de 23. degrés, 28. minutes, 24. secondes, il conclut qu'elle a diminué d'une demie minute à peu près en 50. ans.

Voici d'autres raisons de ses conjectures. Selon une ancienne tradition des Egyptiens rapportée par Hérodote, l'écliptique, dit M. de Louville, avoit été autrefois perpendiculaire à l'équateur. Comment cette idée sera-t-elle tombée dans l'esprit des Egyptiens? c'est parce qu'ils ont observé pendant une assez longue suite de siécles, que l'obliquité de l'écliptique diminuoit toujours; ou ce qui est le même, que l'écliptique se rapprochoit toujours de l'équateur; car ils auront conclu de-là que ces deux cercles avoient commencé par se couper à angles droits; & ce qu'ils auront ainsi conclu, ils l'auront donné pour un fait observé, soit afin de faire valoir l'antiquité de leur nation, dont on sçait combien ils étoient jaloux, soit par l'amour du merveilleux, ou peut-être que les Grecs auront pris pour un fait constant, ce qui ne leur étoit donné que comme une conjecture de sçavants.

Il y a plus, ajoute M. le chevalier de Louville, Diodore de Sicile dit que les Chaldéens comptoient quatre cents

[k] *Cardan. de subtil. lib. 3.*

[l] *Hist. de l'Acad. des scienc. ann. 1716. p. 48.*

trois mille ans depuis leurs prémiéres observations jusqu'à l'entrée d'Alexandre dans Babylone; & en remontant de-là au temps où l'écliptique auroit dû être perpendiculaire à l'équateur, suivant le systéme de la diminution de son obliquité d'une minute en 100. ans. M. de Louville trouve trois cents quatre-vingt-dix-sept mille cent cinquante de nos années de trois cents soixante-cinq jours & six heures, qui sont celles, dont il faut cent pour la diminution d'une minute. Or il prouve que les années Chaldéennes, aussi-bien que les Egyptienes n'étoient que de 360. jours, & par conséquent il en faudra 402942. pour arriver à l'époque de l'écliptique perpendiculaire à l'équateur; ce qui ne différe que de 58. ans, de l'époque que donnoient les Chaldéens à leurs prémiéres observations.

Si le systéme de M. le chevalier de Louville est vrai, l'écliptique viendra dans cent quarante mille ans à se confondre avec l'équateur, supposé que la terre dure encore. Alors on aura pendant un certain nombre d'années ou même de siécles, un équinoxe perpétuel, tel que l'ont les habitants de Jupiter, dont l'écliptique est à peu près confonduë avec son équateur; après quoi l'écliptique passera de l'autre côté.

Les raisons de ce nouveau systéme ne peuvent soutenir un examen fort aprofondi, mais le systéme conserve toujours en soi une sorte de magnificence, qui n'est détruite par aucune impossibilité.

La raison la plus apparente est fondée sur la latitude donnée à l'écliptique par l'observation de Pythéas, mais on sçait le peu de justesse, qu'avoient les observations des anciens, dépourvus des instruments qui ne sont en usage que depuis environ un siécle. Pythéas mérite personnellement très peu de confiance, & Strabon [m] le traite de grand menteur.

Aucune observation des autres astronomes n'a le même rapport au systéme de M. le chevalier de Louville [n]. Ptolémée a cru l'obliquité de l'écliptique constante, & pour la déterminer, il s'est rapporté à Eratosthéne, ou Hipparque beaucoup plus anciens que lui, & a fixé cette obliquité à 23. degrés, 51. minutes, 15. secondes. Pappus 270. ans après Ptolémée, sous Théodose, donne pour une chose connüe, que l'obliquité de l'écliptique est de 23. degrés, 30. minutes. Albatégni 740. ans après Ptolémée trouve cette obliquité de 23. degrés, 35. minutes, & il la suppose constante. Régiomontant la met de 23. degrés, 30. ou 31. minutes. Copernic de 23. degrés, 28. minutes & demie.

A l'égard des autorités Egyptiennes & Chaldaïques, elles ne sont en aucune façon favorables à ce systéme. Les Prêtres Egyptiens dirent à Herodote [o], que durant onze mille trois cents quarante ans, le soleil avoit quatre fois changé d'Orient & d'Occident, qu'il s'étoit levé deux fois, où présentement

[m] *Strab. lib. 1.*

[n] *Mémoir. de l'Acad. des scienc. ann. 1716. p. 295.*

[o] Οὕτω ἐν μυρίοισί τε ἔτεσι καὶ χιλίοισι καὶ τριηκοσίοισι τε καὶ τεσσαράκοντα ἔλεγον θεὸν ἀνθρωποειδέα οὐδένα γένεσθαι. οὐ μέν τοι οὐδὲ πρότερον οὐδὲ ὕστερον ἐν τοῖσι ὑπολοίποισι Αἰγύπτου Βασιλεῦσι γενομένοισιν ἔλεγον τοιοῦτον οὐδέν. ἐν τοίνυν τούτῳ τῷ χρόνῳ τετράκις ἔλεγον ἐξ ἠθέων τὸν ἥλιον ἀνατεῖλαι ἔνθά τε νῦν καταδύεται, ἐνθεῦτεν δὶς ἐπαντεῖλαι καὶ ἔνθεν νῦν ἀντέλλει, ἐνθαῦτα δὶς καταβῆναι καὶ οὐδὲν τῶν κατ' Αἴγυπτον ὑπὸ τάντα ἑτεροιωθῆναι, οὔτε τὰ ἐκ τῆς γῆς, οὔτε τὰ ἐκ τοῦ ποταμοῦ σφι γνόμενα, οὔτε τὰ ἀμφὶ νόσους, οὔτε τὰ κατὰ τοὺς θανάτους. *Herodote, Euterp.*

il ſe couche, & qu'il ſe fût couché deux fois où nous le voions lever maintenant; & que néanmoins ce prodige n'avoit apporté aucun changement dans l'Egypte, ſoit à la terre pour la production des fruits, ſoit au fleuve, pour ſes débordemens ordinaires, & que les maladies n'en avoient pas été plus fréquentes, ni la vie des hommes moins longue.

Si ces prêtres Egyptiens avoient eu une idée ſemblable à celle de M. le chevalier de Louville, ſur la variation de l'obliquité de l'écliptique, ils auroient dû dire que ces changemens de la courſe du ſoleil, au lieu de n'apporter aucun changement remarquable, avoient tellement dérangé l'ordre des ſaiſons, que l'Egypte avoit eu trois fois des jours & des nuits de ſix mois & des nuits d'une durée fort inegale, & trois fois un équinoxe continuel. Car pour que le ſoleil eût changé quatre fois ſa courſe au point qu'il ſe fût levé deux fois où il ſe couche maintenant, & qu'il ſe fût couché deux fois où il ſe léve, il faudroit que l'écliptique ainſi accompagné le mouvement des poles de l'équateur, ſauf la petite variation de ſon obliquité, eût parcouru une révolution & demie de toute l'orbite, dont le quart ne peut être parcouru, dans l'hypothéſe de M. de Louville, qu'en 140000. ans. Ainſi les aſtronomes Egyptiens auroient fait achever à l'écliptique en 11340. ans, un chemin qui ne peut ſe faire, ſuivant l'hypothéſe nouvelle, qu'en trois millions deux cents quarante mille ans. Ce qui n'auroit pu arriver, ſans que les quatre points cardinaux du globe terreſtre euſſent eu ſucceſſivement & à trois différentes repriſes l'écliptique à leur Zénith & à leur horizon, & que par une conſéquence néceſſaire elle eut ſeuſſent éprouvé ſucceſſivement & à trois différentes repriſes les phénoménes des poles & de l'équateur de la terre.

On ne peut faire quadrer l'hypothéſe du chevalier de Louville avec le diſcours des prêtres Egiptiens, rapporté par Hérodote; ces deux idées n'ont rien de ſemblable. Celle du chevalier de Louville ſe rapporte à un mouvement réglé de l'écliptique, qui de perpendiculaire qu'elle étoit à l'équateur, la feroit devenir paralléle, & même paſſer de l'autre côté de l'équateur. L'idée des prêtres Egyptiens s'applique à une révolution du ſoleil fort différente, qui lui avoit fait changer quatre fois, diſoient-ils, d'Orient & d'Occident, s'étant levé deux fois, où il ſe couche. La prémiere de ces idées a pour objet la révolution de l'écliptique; la ſeconde ſuppoſe la révolution de l'équateur. On ne pourroit donc combiner ces deux hypothéſes, ſans renverſer tous les principes de la ſphére. Car il faudroit joindre la révolution de l'équateur à celle de l'écliptique, & faire paſſer l'équateur par la même route, que le chevalier de Louville a fait tenir à l'écliptique. Il eſt évident que cette route coupe ſucceſſivement les cercles de déclinaiſon dans tous leurs points, & que les poles de l'écliptique s'y meuvent le long du colure des ſolſtices. Les poles de l'équateur, qui ſont immobiles, auroient donc parcouru un chemin immenſe; la poſition de la ſphére fut devenuë tour à tour droite, oblique, & paralléle par rapport à un même Zénith; les quatre points cardinaux du globe terreſtre auroient changé continuellement, & les poles de l'équateur paſſant par les parties oppoſites de la ſphére, la longueur des jours & des nuits eût varié dans les mêmes Zones, juſqu'à avoir alternativement un équinoxe continuel, & des nuits & des jours de ſix mois, de vingt-quatre heures, ou de différentes inégalités. Si l'Egypte

n'eût pas été au nombre des parties du monde qui eussent eû la sphére entiérement paralléle, on y eût au moins remarqué de grandes vicissitudes dans la chaleur & la froideur du climat, & dans la durée des jours & des nuits. Dailleurs il n'y a aucune proportion des mouvements dans les deux hypothéses. Si la révolution de l'écliptique se faisoit avec la vitesse que les prêtres Egyptiens attribuoient à la course du soleil, il faudroit que l'écliptique achevât en onze mil trois cents quarante ans une révolution & demie d'orbite, dont le quart ne peut être parcouru, suivant le chevalier de Louville, qu'en cinq cents quarante mil ans, & l'une de ces vitesses surpasseroit l'autre environ trois cents fois. Mais il est inutile de s'embarrasser des conséquences qui suivroient du discours des prêtres Egyptiens; il n'a aucun rapport avec la diminution lente & successive attribuée par le chevalier de Louville à l'obliquité de l'écliptique; & l'idée des prêtres Egyptiens ne leur étoit venuë que du changement des saisons dans lesquelles leurs fêtes arrivoient, parce que toutes leurs années étoient de 360. jours justes. L'hypothése d'une variation successive & réglée de l'écliptique n'est pas nouvelle: d'anciens astronomes ont soutenu cette opinion, mais elle ne peut être appuiée sur les autorités Egyptiennes & Chaldaïques tirées d'Hérodote & de Diodore de Sicile, ainsi que je l'ai prouvé. Aujourdhui l'opinion la plus commune des astronomes est que l'obliquité de l'écliptique a des variations, mais qui ne sont pas réglées, & quelques-uns ne les regardent que comme un mouvement de trépidation.

Ainsi l'on voit que le chemin que M. le chevalier de Louville fait faire à l'écliptique environ en cinq cents quarante mille ans, c'est à dire depuis la position où l'écliptique couperoit l'équateur à angles droits, jusqu'à celle où l'écliptique seroit confonduë avec l'équateur; ce chemin, dis-je, que M. de Louville fait faire à l'écliptique en cinq cents quarante mille ans, n'est que la sixiéme partie de celui que les Egyptiens faisoient faire au soleil en 11340. ans: & suivant l'opinion de ces prêtres Egyptiens, l'obliquité de l'écliptique, au lieu de diminuer d'une minute en un siécle, devroit diminuer de ce même intervalle environ en quatre mois, & d'un degré entier environ en 20. ans. La variation de l'écliptique, suivant les Egyptiens, seroit donc environ 300. fois plus rapide, que suivant M. le chevalier de Louville. D'où il résulte que l'opinion des Egyptiens, & celle de M. le chevalier de Louville ont été fondées sur des conjectures, qui n'ont rien de commun, & qu'il ne peut se prévaloir de leurs prétenduës observations.

L'opinion des prêtres Egyptiens leur étoit venuë, de ce que le soleil leur paroissoit changer sa course, toutes les fois que leurs fêtes passoient en différentes saisons de l'année; ce qui arrivoit en fort peu de temps, parce qu'ils divisoient la course du soleil, comme tout autre cercle en 360. parties, & faisoient leur année de 360. jours sans intercalation.

Quant au calcul de la chronologie Chaldaïque, on ne l'a jamais regardé comme produit par quelque raisonnement, ou par quelques observations. Cicéron le traitte de folie [p]; & au lieu de 403000. ans, il rapporte que les Chaldéens comptoient quatre cents soixante-douze mille ans depuis le commencement de leurs observations astronomiques, jusqu'à l'expédition d'Alexandre:

[p] *Cic. de divinat. lib. 1.*

dre: & Diodore de Sicile, cité par M. le chevalier de Louville, fait compter [q] à ces Chaldéens; pour l'intervalle des deux mêmes termes, non pas quatre cents trois mille ans, mais quatre cents ſoixante-treize mille ans, à peu près comme Cicéron; ce qui détruit totalement la prétenduë juſteſſe de rapport, qui paroiſſoit être entre le calcul des Chaldéens, & le calcul du nouveau ſyſtéme.

8. Régle de Képler.

C'eſt une découverte fort heureuſe, & d'un grand uſage dans l'aſtronomie, que la régle [r] de Képler. Elle établit que les diſtances des planétes d'un centre commun ſont entr'elles, comme les racines cubiques des quarrés de leurs révolutions autour de ce centre; & réciproquement que les révolutions des planétes autour d'un centre commun ſont entr'elles, comme les racines quarrées des cubes des diſtances de ce même centre. Ne vous effraiez pas, mon Lecteur, il n'y a rien ici de fort difficile à comprendre.

La révolution de la terre s'achéve en un an, celle de Jupiter en douze ans, celle de Saturne en trente. Ainſi les chiffres 1, 12, 30. expriment la durée des révolutions de la terre, de Jupiter, de Saturne. Le quarré d'un, eſt un; le quarré de douze, eſt cent quarante quatre, puiſque douze fois douze, font cent quarante-quatre; le quarré de trente, eſt neuf cents. La racine cubique d'un eſt un; la racine cubique de 144. eſt 5. & un peu plus, la racine cubique de 900. eſt 10., un peu moins. Donc les chiffres 1, 5, 10, expriment environ les différences des diſtances qu'il y a de la terre, de Jupiter, & de Saturne juſqu'au ſoleil: & ſur ce fondement, la diſtance de Jupiter au ſoleil ſurpaſſe de cinq fois & un peu plus, la diſtance qu'il y a de la terre au ſoleil; & la diſtance de Saturne au ſoleil eſt preſque dix fois auſſi grande que celle de la terre au ſoleil.

Cette régle n'eſt pas fondée ſur des rapports numériques, qui n'auroient aucune ſolidité par eux-mêmes; elle a été vérifiée par toutes les expériences [s], & confirmée par les quatre ſatellites de Jupiter, par les cinq ſatellites de Saturne, par Mercure, & par Venus: & ſe trouvant conſtante & uniforme dans onze planétes, on n'héſite pas à en faire l'application aux quatre planétes qui reſtent, ſçavoir la terre, Mars, Jupiter, & Saturne.

La régle de Képler a ſon principe dans le méchaniſme général de la nature: car, puiſque la diſtance des planétes d'un centre commun eſt cauſée par la force centrifuge, qui régle auſſi la viteſſe de leurs revolutions autour de ce centre, il doit y avoir une proportion entre les diſtances des globes qui tournent autour d'un même centre & les viteſſes de leurs révolutions.

Cette proportion établie par la régle de Kepler, fait que la diſtance connuë d'une de ces planétes nous donne la diſtance de toutes les autres.

L'éloignement du ſoleil, des planétes, & des fixes ne peut pas être déterminé, avec une préciſion exacte.

[q] Ἐτῶν γὰρ ἐπλὰ ἐγ τὴν ἀριθμητικὰ μυριάδας, ἐγ τρεῖς ἐπὶ ταύταις χιλιάδας ἐις ἣν Ἀλέξανδρος διάβασιν γεγονέναι λαμβάνουσι, ἀφ' ὅτε τὸ παλαιὸν ἤρξαντο τῶν ἄστρων τὰς παρατηρήσεις ποιεῖσθαι. *Diod. Sic. lib. 2.*

[r] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1705. p. 118.*

[s] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1705. p. 119.*

C'eſt beaucoup de faire, à cet égard des calculs approchés. Nous nous contentons bien de connoître, à peu près, les diſtances des lieux, où nous avons même intention de voïager. Un homme qui veut aller de Paris à Orléans, ſe tient ſuffiſamment inſtruit de la diſtance d'Orléans, lorſqu'il apprend que cette ville eſt éloignée de Paris environ de ſoixante milles, quoiqu'il y ait peut-être une erreur de plus de huit ou dix milles, à évaluer ainſi cette diſtance.

Les calculs de l'aſtronomie ſont fondés ſur des régles d'optique fort certaines. A la vérité, l'application de ces régles n'eſt pas ſans incertitude, par les variations qui peuvent arriver dans les grandeurs apparentes des diſques des globes céleſtes.

Sur le ſommet du pic de Ténériffe, le ſoleil, dit-on, ne paroît guéres plus grand qu'une étoile. Si le fait eſt vrai, il y a lieu de ſe perſuader que les grandeurs apparentes des planétes & des fixes n'y ſont pas diminuées à proportion de l'apparence du diſque ſolaire. Je ſuppoſe des aſtronomes dans un obſervatoire placé ſur le ſommet de cette montagne, toutes les diſtances des planétes & des fixes, toutes les groſſeurs de ces globes, toute la forme de l'univers, & l'arrangement entier des cieux vont recevoir de prodigieux changements par leurs nouvelles obſervations.

Le pére Mallebranche [t] remarque, que le diamétre de la lune s'aggrandit à notre égard à proportion, qu'elle s'éloigne de l'horizon, & que néanmoins la grandeur apparente de ſon diſque diminuë. En effet, lorſque la lune ſe léve ou ſe couche, elle eſt plus éloignée de nous, du demi-diamétre de la terre, que lorſqu'elle eſt perpendiculairement ſur notre tête; & c'eſt la raiſon pour laquelle ſon diamétre s'aggrandit réellement à notre égard, ſuivant les obſervations aſtronomiques, lorſqu'elle monte ſur l'horizon, parce qu'alors elle s'approche de nous. Mais en même temps, elle nous paroît plus petite à la vûë, & l'apparence de ſon diſque diminuë, quoique ſon diamétre augmente par rapport à nous. Pluſieurs philoſophes attribuent ce phénoméne aux vapeurs qui s'élévent de la terre qui rompant les raïons des objets, les font paroître plus grands. Le pére Mallebranche aime mieux en rapporter la cauſe, à ce que, quand nous voïons la lune à ſon lever ou à ſon coucher, notre vûë, avant que de l'appercevoir, parcourant l'horizon ſenſible, ou pluſieurs campagnes, dont nous connoiſſons à peu près la grandeur, nous jugeons de la grandeur de la lune, par la comparaiſon de la grandeur connuë de cette multiplicité d'objets, dont nous avons une fort grande idée; au lieu que la lune étant ſur notre tête, nous ne rencontrons rien entre nous & elle, qui nous porte à augmenter par comparaiſon le jugement de ſa grandeur.

14. Uſage de la parallaxe.

On meſure par la parallaxe la diſtance des corps céleſtes; toute parallaxe en général conſiſte, en ce qu'un même objet vû en même temps de différents lieux, eſt rapporté à deux points différents. La parallaxe horizontale eſt la plus grande de toutes. On entend par la parallaxe d'un aſtre, l'angle formé par deux raïons viſuels, tirés l'un du centre & l'autre du point de la ſurface de la terre où eſt l'obſervateur. La trigonométrie fait connoître touts les côtés de ce triangle,

[t] *Le p. Mallebr. recherche de la verit. liv. 1, c. 7. & 9.*

dont la baſe eſt le demi-diamétre de la terre ; & on trouve par conſéquent la diſtance qu'il y a de la terre à cet aſtre.

Il n'y a que la parallaxe de la lune qui ſoit immédiatement perceptible, le demi-diamétre de la terre n'étant qu'environ la ſoixantiéme partie de la diſtance de la lune dans ſon périgée, ou dans ſa plus grande proximité de la terre, ce ce qui donne une parallaxe de plus d'un degré.

85. Diſtance de Mars, dans ſon périgée.

La parallaxe de Mars eſt ſi petite, qu'on a peine à la déterminer par les obſervations les plus éxactes. Il faut prendre cette planéte non-ſeulement dans ſon périgée, mais en même temps dans ſon périhélie, ou ſa plus grande proximité du ſoleil. La parallaxe qui a pour baſe le demi-diamétre de la terre ne donnant même aucun angle ſenſible dans une auſſi grande diſtance, les aſtronomes modernes ont cherché une parallaxe dans la ſeconde inégalité [u] des planétes, ou dans la différence optique qui eſt entre une même planéte vûë du ſoleil ou vûë de la terre.

Une ſeconde méthode pour trouver la parallaxe de Mars fut pratiquée en 1672. On obſerva en même temps à Paris & dans l'iſle de Gaïeme le rapport de Mars à une étoile. Caſſini pratiqua une troiſiéme méthode, ſur ce fondement qu'un ſeul obſervateur tient lieu de deux places en des lieux éloignés, pourvu qu'il puiſſe faire dans une même nuit des obſervations ſéparées par un aſſez grand eſpace de temps. Les obſervations ſéparées par la diſtance des lieux & par l'intervalle du temps ſe ſont accordées à déterminer la parallaxe partiale de Mars à quinze ſecondes, & la totale ou l'horizontale à 25. ſecondes.

On a auſſi imaginé de prendre la parallaxe de Venus. Pour avoir tout à ſouhait, dans la méthode de comparer Venus au ſoleil, & de trouver ſa parallaxe dans le progrès de ſon mouvement, il faudroit que Venus fût en conjonction centrale avec le ſoleil, ce qui n'arrivera qu'en 1762.

La parallaxe d'une planéte donne celle de toutes les autres. Car les parallaxes ſont entr'elles en proportion réciproque des diſtances ; & ſuivant la régle de Képler, la diſtance d'une Planéte, comme il a été remarqué, fait connoître celle de toutes les autres Planétes qui ont un centre commun.

86. Diſtance du ſoleil, ſuivant l'Académie & autres Aſtronomes.

Par la parallaxe de Mars, celle du ſoleil eſt déterminée à neuf ſecondes & demie. Travail glorieux à l'eſprit humain ! D'une petiteſſe preſque imperceptible aux yeux & aux inſtruments, telle que la parallaxe partiale de Mars de 15. ſecondes, il déduit des grandeurs énormes & immenſes. Il en infére la diſtance de Mars d'onze ou douze millions de lieuës dans ſon périgée, la diſtance moïenne du ſoleil de trente-trois millions de lieuës, l'éloignement de Saturne décuple de celui du ſoleil, & la diſtance de toutes les autres Planétes à porportion.

Halléi a donné à la parallaxe du ſoleil juſqu'à douze ſecondes & demie ; la Hire l'a réduite à ſix ſecondes. Ces aſtronomes n'aïant point expliqué de quelle méthode ils ſe ſont ſervis, le ſentiment de Caſſini, qui la fait de neuf ſecondes & demie, eſt le

[u] *On appelle prémiére inégalité des planétes, celle qui vient de leur excentricité au ſoleil, & qui ſe réellement dans leurs cours par rapport à cet aſtre ; & ſeconde inégalité celle qui vient de ce qu'elles ſont vûës de la terre & non du ſoleil. Hiſt. de l'acad. des ſcienc. ann.* 1704. *p.* 68. 69. *&* 70.

plus généralement ſuivi.

Il [x] a calculé la diſtance moïenne de la terre au ſoleil, ſur le pié de vingt-deux mille demi-diamétres terreſtres.

Hallei dans une diſſertation qu'il écrivit en 1716. eſt d'avis que le paſſage de Venus par le ſoleil, qui doit arriver en 1762. pourra donner la diſtance du ſoleil à la terre, à une cinq centiéme partie près, & il s'en tient en attendant pour cette diſtance, à 16500. demi diamétres de la terre. La Hire l'a portée juſqu'à trente-quatre mille trois cents ſoixante dix-ſept de ces demi-diamétres. Quelle prodigieuſe diſtance des calculs aſtronomiques! Hipparque ne comptoit que 1586. demi-diamétres de la terre. Poſſidonius 1341. Alfragan [y] évaluë la diſtance du ſoleil dans ſon apogée, ou dans la plus grande diſtance de ſon épicycle, à douze cents vingt.

87. Suivant Archimede & Ptolémée & autres.

Archiméde & Ptolémée n'ont trouvé que douze cents dix demi-diamétre, ou ſix cents cinq diamétres de la terre pour toute la diſtance de la terre au ſoleil; Albatégni, le roi Alphonſe, & Copernic ont encore diminué le calcul de cette diſtance fait par Ptolémée. Et le diamétre de la terre étant ſuppoſé environ de 3790. lieuës de 2000. pas, comme nos lieuës autour de Paris, ces différents calculs roulent aux environs de deux millions de ces petites lieuës.

88. Suivant quelques modernes.

Quelques Coſmographes modernes [z] n'ont fait monter la diſtance de la terre à la lune, qu'à vingt-ſix diamétres de la terre, & dix-huit fois autant pour la diſtance de la terre au ſoleil. Ce qui ne produit qu'une ſomme de ſoixante-cinq mille lieuës Françoiſes [a], pour la diſtance de la lune, & d'un million quatre-vingt-dix mille lieuës pour la diſtance du ſoleil.

89. Diſtance du ciel des étoiles fixes diminuée.

Pluſieurs ſectateurs de Ptolémée & de Tycho-Brahé pour diminuer l'immenſité de l'orbite qu'ils font parcourir en 24. heures au ciel des étoiles fixes, l'ont rapproché de la terre, le plus qu'il leur a été poſſible, le plaçant à dix-neuf mille demi-diamétres de la terre, évalués à vingt-trois millions ſept cents cinquante mille lieuës [b]. Dans cette ſuppoſition le diamétre de ce cercle devroit encore être de quarante-ſept millions, cinq cents mille lieuës: & puiſqu'il a été démontré invinciblement par Archiméde, que le diamétre d'un cercle eſt à la circonférence, à peu près comme 7. à 22. ou pour plus de préciſion ſuivant les modernes, comme 113. à 355. la circonférence de l'orbite que le ciel des étoiles fixes auroit à parcourir en vingt-quatre heures, ſeroit environ de cent quarante cinq millions de lieuës. Mais cette diſtance attribuée au ciel des étoiles fixes eſt ſeulement à peu près ſemblable à celle que l'académie des ſciences met entre la terre & le ſoleil, dont l'éloignement ne peut entrer en comparaiſon, & n'a aucune proportion avec celui des étoiles fixes.

90. Diſtance de Saturne décuple de celle du ſoleil.

Les plus célébres [c] aſtronomes modernes ont fait la diſtance de Saturne au ſoleil environ décuple de celle du ſoleil à la terre; c'eſt-à-dire d'environ trois cents trente millions de

[x] *Mémoir. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1727. p. 84.*

[y] *Alfragan. element. aſtronomic. c. 21.*

[z] *Le Vayer. géogr. du prince, c. 13.*

[a] *On entend ici des lieuës communes de 3000. pas.*

[b] *Il faut entendre ici des lieuës communes de 3000. pas.*

[c] *Hiſt. de l'Acad. ann. 1716. p. 36.*

lieuës. L'orbite de Saturne a donc environ ſix cents ſoixante millions de lieuës de diamétre, & plus de dix-neuf cents quatre-vingt millions de lieuës de circonférence. Tel eſt le cercle qu'il décrit autour du ſoleil en 29. ans & cent ſoixante-neuf jours. Une meule de moulin qui en tombant avanceroit continuellement d'une demie lieuë à chaque minute, mettroit plus d'onze cents ſoixante ans à tomber de Saturne ſur la terre, quoiqu'elle n'eût pas à parcourir tout le demi diamétre de l'orbite de Saturne.

91. Expréſſions d'Héſiode & d'Huguens.

Héſiode croïoit [d] que la ſurface de la terre étoit le milieu entre les cieux & les enfers; & qu'une enclume ſeroit neuf jours & neuf nuits à tomber du ciel ſur la terre, & arriveroit le dixiéme jour; comme auſſi elle emploieroit le même eſpace à tomber de la ſuperficie du globe terreſtre au fond des enfers. Huguens exprime bien autrement les diſtances des planétes, en diſant que le boulet de canon qui dans ſa plus grande rapidité parcourt cent toiſes en une ſeconde, & dont la viteſſe eſt comparable à celle du ſon, qui fait en une ſeconde 180. toiſes, que ce boulet, dis-je, mettroit 25. ans à arriver de la terre au ſoleil, cent ving-cinq ans du ſoleil à Jupiter, & 250. ans du ſoleil à Saturne.

Dans le ſyſtéme de Copernic, la terre parcourant l'orbite du zodiaque autour du ſoleil; & cette grande diverſité de ſituations par leſquelles elle paſſe dans tout le cours de l'année, n'apportant aucun changement aux apparences de grandeur des étoiles, il eſt néceſſaire d'admettre un eſpace inconcevable depuis la ſphére de Saturne déja ſi immenſement éloigné de la terre, juſqu'aux étoiles fixes. C'eſt ce qu'on a déja obſervé, & dont on va donner une idée par cette ſuppoſition.

92. Diſtance des étoiles fixes.

Si deux hommes, dont l'un ſeroit placé ſur la terre, & l'autre ſur le ſoleil, obſervoient en même temps une étoile, les deux lignes tirées depuis ces deux hommes juſqu'à l'étoile, ou leurs raions viſuels ne pourroient former d'angle. Si un autre homme placé ſur cette étoile pouvoit contempler à la fois notre ſoleil, notre terre, & les trente trois millions de lieuës qui les ſéparent, tout cela ne lui paroîtroit que comme un point.

Cette inconcevable diſtance eſt confirmée, parce que Saturne éclipſe les étoiles, & que le Teleſcope [e], qui groſſit deux cents fois le globe apparent de Saturne, loin d'augmenter les étoiles fixes, les diminuë, en les dépouillant de leur raionnement & de leur

93. Le téleſcope diminuë les étoiles fixes.

[d] Heſiodus altitudinem cœli, & Tartari profunditatem æquis ſpatiis definiens, novem dierum noctiumque lapſu ferream incudem è cœlo dimiſſam, ad terram decimâ pervenire ſcribit, ac tanto quoque tempore è terræ ſuperficie cadentem ad Tartara ferri: Nos verò non incudis lapſum, ſed continuam potius celeritatem globi ex majore tormento emiſſi huc adhibebimus; quam ſingulis horæ ſecundis ſcrupulis, ſive arteriæ pulſibus centum circiter hexapedas conficere experimentis comperimus eſt, quæ in baliſticis Merſennus memorat; cùm ſonus eo tempore ad centenas octogenas extendatur. Aſo igitur, ſi ex terrâ ad ſolem tantâ illâ celeritate globus continue feratur, fere annos 25. eſſe inſumpturum, antequam iter hoc peragat: ut perinde à Jove ad ſolem centum viginti quinque annis opus habeat, à Saturno ducentis & quinquaginta. *Chriſtian. Hug. Coſmoth. lib. 2. p. 124.*

[e] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1717. p. 63.*

ſcintillation trompeuſe, laiſſant à peine [f] à celles qui ont plus de grandeur apparente, un diamétre de quelques ſecondes.

94. Opinion ancienne ſur les étoiles fixes.

Avant l'invention des Téleſcopes, on croïoit que l'univers étoit reſſerré dans des bornes beaucoup plus étroites. Alfragan [g] place les étoiles fixes à la même diſtance que l'apogée de Saturne, & il croit ce ciel éloigné ſeulement de vingt mille cent dix demi-diamétres de la terre, & c'eſt ſur ce pié là qu'il calcule le circuit de tout l'univers, ou le plus grand cercle de la ſphére univerſelle.

Fracaſtor dans ſon traité des Homocentriques, dit [h] que les étoiles n'ont pas un mouvement propre & particulier, mais qu'elles ſont entraînées par les cieux auſquels elles ſont attachées. On s'imaginoit que les étoiles fixes étoient toutes placées dans le ciel étoilé, qu'on appelloit firmament, à égale diſtance de la terre, qui étoit regardée comme le centre du monde; & on ſe figuroit ces étoiles comme autant de cloux d'or, fichés dans une voute azurée.

Un avantage des téleſcopes d'une certaine grandeur eſt [i] d'appercevoir les Planétes & les fixes en plein jour, & même dans le méridien avec le ſoleil.

95. Expérience d'Huguens pour la diſtance des étoiles fixes.

Huguens [k] ne pouvant prendre le diamétre des étoiles fixes pour le comparer à celui du ſoleil, parce que les étoiles ne paroiſſent que comme des points lumineux, il imagina de diſpoſer une lunette de ſorte qu'il diminua par elle le diſque & la lumiére du ſoleil juſqu'à l'apparence de la canicule, ou d'une autre étoile de la prémiére grandeur, faiſant ce raiſonnement également ſolide & ingénieux, que ſi par les régles de la dioptrique il réduiſoit le diſque du ſoleil à l'apparence de grandeur & de lumiére de la canicule, ce ſeroit comme s'il tranſportoit le ſoleil à la diſtance de cette étoile, en ſuppoſant que la canicule & le ſoleil ſont deux globes égaux en grandeur & en lumiére.

Il ſe ſervit d'une tube de douze piés, où la lumiére ne pouvoit entrer que par un trou ſi petit, qu'il n'excédoit pas la douziéme partie d'une ligne, ou la cent quarante-quatriéme partie d'un pouce: & comparant la petite portion de ſoleil qu'il obſervoit par ce petit trou du tube, avec la totalité du diſque, il trouva qu'il avoit réduit la grandeur du diſque ſolaire à la cent quatre-vingt-deuxiéme partie. Mais comme l'éclat de ſa lumiére ſurpaſſoit beaucoup en cet état la lumiére de la canicule, il mit à ce petit trou du tube un verre, qui ſuivant les régles de la dioptrique diminua l'activité, & le brillant de la lumiére du ſoleil de cent cinquante-deux parties. Alors le diſque du ſoleil lui parut entiérement ſemblable à celui de la canicule, & multipliant ces deux nombres de 182. & de 152. l'un par l'autre, il trouva 27664. d'où il tira cette conſéquence, qu'il avoit en quelque maniére tranſporté le ſoleil à une diſtance 27664. fois plus éloignée de nous, ou le mettant dans le même point de vûë, où eſt la canicule à notre égard & que par conſéquent l'éloignement du ſoleil eſt à celui de la canicule comme 1. à

[f] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1700. p. 91.*

[g] *Alfrag. elemens. aſtronomic. c. 21.*

[h] Quin & ratio omnis, & ipſe etiam ſenſus docet ſtellas omnes ſphæris affixas vehi.

[i] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1700. p. 116.*

[k] *Chriſtian. Hugen. Coſmoth. lib. 2. p. 135.*

27664. ou (ce qui revient au même) que les étoiles fixes les plus proches de nous, & de la prémiére grandeur ſont 27664. fois plus éloignées de la terre que le ſoleil.

Sur ce principe il calcule [l] que ſi un boulet de canon porté continuellement avec toute la viteſſe que nous lui connoiſſons, doit emploïer vingt cinq ans pour arriver au ſoleil, ce même boulet ne pourra arriver qu'en ſix cents quatre vingt-onze mille ſix cents ans à la plus proche des étoiles fixes: & il croit [m] qu'il y a encore plus loin de ces étoiles de la prémiere grandeur aux plus éloignées, qu'il n'y a de diſtance de la terre à la canicule. Ce qui lui fait faire cette réflexion [n] que le plus grand nombre que nous puiſſions repréſenter par nos chiffres, eſt à peine un commencement de l'expreſſion des grandeurs naturelles.

Caſſini par ſes obſervations [o] a pouſſé encore plus loin la diſtance des fixes de la prémiére grandeur, aïant trouvé que la diſtance de la canicule devoit excéder celle du ſoleil 43700. fois.

96. Demi-diamétre de l'orbite de Canicule.

Mais bornons-nous à l'opinion d'Huguens. Nous avons vû que ſuivant les mémoires de l'académie des ſciences, la terre eſt éloignée du ſoleil de trente-trois millions de lieuës, la diſtance de la terre à la canicule eſt donc de vingt-ſept mille ſix cents ſoixante fois [p], trente trois millions de lieuës, ou de neuf cents douze milliars ſept cents quatre-vingt millions de lieuës. Son éloignement, quelque inconcevable qu'il nous paroiſſe, n'approche pas de celui des étoiles moindres. En effet ſi nous conſidérons qu'à en juger par la différente apparence de grandeur, qui eſt entre la canicule, & les étoiles qui ſont à peine perceptibles à nos obſervations, il doit y avoir une diſtance beaucoup plus grande entre ces étoiles & la canicule qu'il n'y en a entre la canicule & la terre, il n'y aura non ſeulement aucun chiffre pour exprimer ces diſtances, mais encore aucune idée pour les repréſenter. Ce qui doit nous convaincre que nous n'avons aucune notion poſitive de la grandeur & de la petiteſſe, mais ſeulement une notion relative, & par comparaiſon.

97. Nous n'avons que des notions relatives de la grandeur & de la petiteſſe.

Le prétendu concert de Pythagore, [q] que ce philoſophe ſe vantoit d'entendre, montre le peu de connoiſſance que les anciens aſtronomes avoient des diſtances des planétes.

98. Du concert de Pythagore.

Eratoſténe [r] décrit ainſi cette gam-

---

[l] Si viginti quinque annis opus habent tormenti bellici globus, continuâ velocitate quantâ exploditur incedens, ut à terrâ ad ſolem perveniret, jam numerus 27664. vicies quinquies ducendus eſt, atque ita fieret 691600. adeo ut penè ſeptingenta annorum millia inſumpturus ſit globus in tantâ celeritate ſuâ, priuſquam ad proximas ſtellarum inerrantium perveniat, *Chriſtian. Hug. Coſmoth. lib. 2. p.* 137.

[m] Quæſivi verò de proximis tantum. Cæteræ enim cum, ut jam diximus, iis ſpatiis in ulteriora cœli recedant, ut non minora ſint deinceps à prioribus ad ſequentes, quam à ſole ad iſtas, quanta immenſitas ſupereſt? *Id. loc. citat.*

[n] Etenim ſæpe hæc cogitanti mihi in mentem venit, tantum in primis numerorum exordiis calculos omnes noſtros verſari. *Id. loc. citat.*

[o] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1717. *p.* 65.

[p] *M. de Fontenelle, dans les mondes, cinquiéme ſoir, p.* 211.

[q] *Cenſorin. de die natali, c.* 13.

[r] *Eratoſth. ap. Stanl. hiſtor. philoſ. part.* 8. *in Pythag. diſtinct.* 2, §. 4. *c.* 3 *p.* 747.

me céleſte. De la terre à la lune il y a cent vingt ſix mille ſtades [s] ce qui fait un ton. De la lune à Mercure, il n'y a que la moitié de cette diſtance, ou un demi ton; de Mercure à Venus un autre demi ton; de Venus au ſoleil, un ton & demi; du ſoleil à la planéte de Mars, un ton; de Mars à la planéte de Jupiter, un demi ton; de Jupiter à Saturne, un demi ton; de Saturne au ciel des étoiles fixes, encore un demi ton. Ce qui compoſe en tout depuis la terre juſqu'aux étoiles fixes, la valeur de ſix tons pour toute l'étenduë de la ſphére; & c'étoit de ces ſix tons, qu'étoit compoſé le prétendu concert, que Pythagore entendoit. Pline [t] faiſoit monter le nombre des tons à ſept, mettant un ton & demi, de Saturne au ciel des étoiles fixes.

Cicéron & Macrobe ont auſſi donné une étenduë de ſept tons [u] à l'harmonie de ce concert. De ſi grands mouvements, dit Cicéron, ne peuvent ſe paſſer dans le ſilence, & il eſt naturel que les extrémités aïent des ſons oppoſés, comme dans l'octave. Le ciel des étoiles fixes doit donc exécuter le deſſus, & la lune la partie de la baſſe. C'eſt cette origine céleſte de la Muſique, qui a éclairé les ſçavants hommes leſquels par la muſique inventée & introduite parmi nous, ſe ſont élevés juſqu'aux cieux. Cicéron ajoute que ce nombre de ſept tons eſt la clef de toutes les choſes naturelles.

Agrippa [x], qui ne ſçavoit pas plus d'aſtronomie que les anciens, a embraſſé la même opinion de la muſique céleſte, fondée ſur les mêmes conſonances, & les mêmes mouvements & diſtances des planétes. Mais l'aſtronomie du dernier ſiécle, par les changements qu'elle a faits aux rapports d'éloignements entre les planétes, a interverti tout l'ordre du concert, ou plutôt en a anéanti juſqu'à l'idée.

99. Differentes opinions ſur la groſſeur du globe ſolaire.

Il n'y a pas eu moins de contradictions ſur la groſſeur des globes, que ſur leur diſtance. Suivant les derniéres obſervations de l'académie des ſciences [y], le ſoleil eſt un million de fois plus gros que la terre.

Alfragan [z] ne croit le ſoleil plus grand

---

[s] *Par le ſtade, on entend une meſure de 125. pas géométriques, ou de 625. piés.*

[t] Pythagoras ex muſicâ ratione appellat tonum, quantum abſit à terrâ luna: ab eâ ad Mercurium, ſpatii ejus dimidium: & ab eo ad Venerem fere tantumdem: à quâ ad ſolem ſeſquiplum: à ſole ad Martem tonum, id eſt, quantum ad lunam, à terrâ: ab eo ad Jovem dimidium, ab eo ad Saturnum dimidium, & inde ſeſquiplum ad ſigniferum: ita ſeptem tonos effici, quam diapaſon harmoniam vocant, hoc eſt univerſitatem concentûs. *Plin. lib. 2. c. 22.*

[u] Qui intervallis diſjunctus imparibus, ſed tamen pro ratâ parte ratione diſjunctis, impulſu & motu ipſorum orbium efficitur, & acuta gravibus temperans, varios æquabiliter concentus efficit. Nec enim ſilentio tanti motus incitari poſſunt: & natura fert, ut extrema exalterâ parte graviter, ex alterâ autem acutè ſonent. Quam ob cauſam ſummus ille cœli ſtellifer curſus, cujus converſio eſt concitatior, acutè excitato movetur ſono, graviſſimo autem hic lunaris & infimus. Nam terra nona immobilis manens imâ ſede, ſemper hæret complexa mundi medium locum. Illi autem octo curſus, in quibus eadem vis eſt modorum, ſeptem efficiunt diſtinctos intervallis ſonos: qui numerus rerum omnium fere nodus eſt; quod docti homines nervis imitati atque cantibus aperuerunt ſibi reditum in hunc locum. *Macrob. in ſomn. Scipion. lib. 2 c. 1.*

[x] *Agripp. philoſ. occult. lib. 2. c. 26.*

[y] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1706. p. 99.*

[z] *Alfragan. element. aſtronomic. c. 22.*

grand que la terre que cent ſoixante-ſix fois.

Des aſtronomes modernes [a], ne donnent au ſoleil que quatre cents trente-quatre fois plus de groſſeur qu'à la terre.

Un nouvel aſtronome de Coppenhague prétend avoir calculé au juſte que le ſoleil eſt cent neuf mille deux cents ſoixante & dix fois plus gros que la terre.

100. Suivant [b] M. de Fontenelle, la terre eſt ſoixante fois plus groſſe que la lune; d'autres modernes [c] ne donnent au globe de la terre que quarante cinq fois plus de groſſeur qu'à la lune.

Ariſtarque anciennement [d] a dit que la lune étoit ſoixante & dix neuf fois plus petite que le globe de la terre. Alfragan [e] a cru qu'elle étoit 39. fois plus petite que la terre.

101. Mercure, ſelon Ozanam, eſt vingt deux mille fois plus petit que la terre; ſi l'on s'en rapporte à Lansberge, il n'eſt que douze fois plus petit.

Venus, ſelon les uns, eſt vingt-huit fois plus petite que la terre; ſelon d'autres, elle eſt trente-ſept fois plus petite: mais ſuivant Bion, dans ſon recueil de l'uſage des globes, Venus a quarante-trois fois plus de groſſeur que la terre.

Les uns aſſurent que Mars eſt plus gros que la terre d'un tiers, & d'autres qu'il eſt plus gros de la moitié. M. de Fontenelle [f] dit que Mars eſt environ quatre fois plus petit que la terre. Caſſini met une proportion de 27. à 125. entre Mars & la terre.

L'opinion d'Huguens eſt que Jupiter eſt quatre cents fois plus gros que la terre. M. de Fontenelle [g] eſtime que la groſſeur de Jupiter ſurpaſſe mille fois celle de la terre.

Saturne eſt, ſelon quelques uns, 79. fois plus gros que la terre; ſelon d'autres 91. fois; ſelon d'autres 30. fois ſeulement; mais ſelon d'autres quatre mille fois.

102. Calculs d'Alfragan. Alfragan a calculé d'une maniére différente la groſſeur de tous les corps céleſtes. Il avance que le diamétre de Mercure eſt à celui de la terre, comme un à dix-huit; celui de Venus, à celui de la terre, comme un à trois & un tiers; le diamétre de Mars, à celui de la terre, comme un & un ſixiéme à un; celui de Jupiter à celui de la terre, comme quatre & demie & un ſeiziéme ſont à un; & le diamétre de Saturne à celui de la terre, comme quatre & demi ſont à un.

103. Groſſeur des étoiles. Il y a telle étoile qu'on croit avec raiſon pluſieurs millions de fois plus grande que le ſoleil. Il eſt inconcevable de combien ſa grandeur ſurpaſſe celle du globe de la terre, que l'aſtronomie la plus nouvelle tient plus petit que le ſoleil d'un million de fois.

104. Nos progrés nous découvrent notre ignorance. C'eſt ainſi que plus on fait de progrés dans une ſcience, plus l'objet auquel tendent nos travaux, ſemble s'éloigner de nous. Plus on acquiert de connoiſſance, plus on s'apperçoit de l'étenduë de celles qui manquent. Et comme le ſçavant ſemblable à l'ambitieux ne regarde jamais derriére lui, plus il apprend, plus il ignore. Ses découvertes lui offrent des travaux de plus en plus inépuiſables, il demeure convaincu de la maxime de Socrate, qu'il ne ſçait autre choſe, ſinon qu'il ne ſçait rien.

Képler ſoutenoit [h], qu'il n'y a au-

[a] *Phyſiq. de Rohault, part. 2. c. 12.*
[b] *M. de Fontenelle, dans les mondes, troiſiéme ſoir, p. 141.*
[c] *Phyſiq. de Rohault, part. 2. c. 12.*
[d] *Plutarch. de facie lunari.*
[e] *Alfragan. elément. aſtronomia. c. 22.*
[f] *M. de Fontenelle, dans les mond. quatriéme ſoir, p. 174.*
[g] *M. de Fontenell au même endroit p. 180.*
[h] *Képler. in myſter. Coſmograph.*

proportion, ni de la grandeur du diſque, ni du brillant de la lumiére entre le ſoleil & les étoiles fixes. Huguens au contraire fonde ſes calculs aſtronomiques comme nous l'avons obſervé ſur la reſſemblance parfaite du ſoleil & des étoiles. Tout le ſyſtéme de Képler intitulé le myſtére Coſmographique, eſt traité par Huguens [i] de beaux ſonges ſemblables à ceux de Pythagore & de Platon.

105. Etoiles innombrables.

La quantité d'étoiles eſt innombrable. La Geneſe les compare [k] aux grains de ſable de la mer. On en découvre tous les jours de nouvelles au moïens des teleſcopes de Galilée. Il y a même telles étoiles nouvellement découvertes, comme celle qui eſt à la tête d'Orion, qui ne ſont pas tant de nouvelles étoiles, que des groupes ou plûtôt des monceaux d'étoiles.

106. Ancien calcul des étoiles.

Hipparque obſerva mille vingt-deux étoiles, & leur aſſigna leurs longitudes & latitudes.

Alfragan [l] diſtingue ſix claſſes d'étoiles fixes, par rapport à leurs différentes grandeurs. Il en met 15. dans la prémiére claſſe, comme la canicule, le vautour, le cœur de lion: 45. dans la ſeconde: 208. dans la troiſiéme: 474. dans la quatriéme: 217. dans la cinquiéme: & 63. dans la ſixiéme; parmi ces derniéres, il en compte neuf obſcures, & cinq nébuleuſes, comme celles qui ſont dans la tête d'Orion, & dans la gueule du lion: en tout mille vingt deux étoiles. Alfragan ajoute [m] que les étoiles de la prémiére grandeur, ſurpaſſent de 107. fois le globe terreſtre; celles de la ſeconde grandeur de 90. fois; celles de la troiſiéme de 72. fois; celles de la quatriéme de 54. fois; celles de la cinquiéme de 33. fois; celles de la ſixiéme de 18. fois.

107. Apparition de nouvelles étoiles.

Le catalogue de Ptolémée contient 1026. étoiles. Hipparque en découvrit une nouvelle; depuis Hipparque juſqu'à Tycho Brahé, aucune hiſtoire certaine n'a rapporté l'apparition de nouvelles étoiles fixes.

George Pachymére [n] témoigne à la vérité qu'une étoile parut en plein midi ſous le regne d'Andronic Paléologue; mais il ajoute que les aſtronomes la prirent pour la planéte de Saturne.

108. De l'étoile miraculeuſe qui apparut aux Mages.

On doute ſi l'étoile qui apparut [o] miraculeuſement aux Mages, a été vûë par les Payens. Calcidius dans ſon commentaire ſur le Timée de Platon en a parlé; mais c'eſt peut-être ſur le rapport des auteurs Chrétiens. Tycho-Brahé eſtime [p] qu'elle ne fut apperçuë que des Mages. Cette étoile produite hors des regles ordinaires de la nature, a ceſſé de luire, lorſque les Mages furent arrivés à Béthléem.

En l'année 1572. il parut une nouvelle étoile dans la conſtellation de Caſſiopée, ſur laquelle Tycho fit un ſçavant traité en deux volumes [q] & montra qu'elle avoit été placée parmi les fixes au deſſus de la région des planétes.

Kélper a donné l'hiſtoire d'une autre étoile fixe engendrée de nouveau dans la conſtellation du Sagitaire, qui ſe fit voir pendant les années 1604. & 1605.

Maraldi [r] a obſervé une étoile qui reſtoit pendant quelques mois viſible, & qui diſparoiſſoit de temps en temps pendant pluſieurs autres mois. Lorſqu'elle

---

[i] *Chriſtian. Hugen. Coſmotheor. lib. 2. p. 131.*

[k] *Geneſ. c. 15. v. 5.*

[l] *Alfragan. elemens. aſtronomic. c. 19.*

[m] *Alfrag. ib. c. 22.*

[n] *Pachymer. hiſt. Andron. lib. 1 c. 16.*

[o] *Matth. c. 2.*

[p] *Tycho-Brahé, de novâ ſtellâ anni 1572.*

[q] *Tycho-Brahé, de novâ ſtellâ anni 1572.*

[r] *Mémoir de l'Acad. des ſcienc. ann.*

paroissoit, en sorte qu'elle égaloit les étoiles de la quatriéme grandeur.

Les découvertes curieuses de l'astronomie font une compensation dans l'histoire de l'esprit humain, avec les fables debitées à ce sujet: comme lorsque Sanchoniaton cité par Eusébe [s] a avancé qu'Astarté trouva une étoile tombée de l'air, & que l'aïant ramassée, elle la consacra dans un temple de Tyr.

109. Différentes opinions sur la voie lactée.

Il y a plusieurs opinions fort différentes sur la voie lactée, cette trace lumineuse qu'on remarque dans le ciel pendant une nuit seraine du nort au midi; suivant quelques Pythagoriciens, c'est la trace d'une voie embrasée par quelque astre; selon d'autres philosophes, c'est une ancienne route du soleil, qui en a changé depuis; il y en a qui ont soutenu que c'étoit une réflexion des raïons du soleil; Aristote a dit que c'étoit une exhalaison séche & fort abondante qui s'enflammoit; Possidonius une consistance de feu épaisse & serrée; Démocrite la splendeur de plusieurs étoiles trop éloignées de nous, & trop voisines entr'elles pour que nos regards puissent les distinguer. Ce dernier sentiment a prévalu, & a été suivi des astronomes modernes, qui ont remarqué que les Plaïades font un effet à peu près semblable, paroissant se toucher presque, à en juger par nos observations.

M. Derham [t] attribuë la voie lactée & la blancheur qu'on y remarque, non seulement à la lumiére du grand nombre d'étoiles fixes qui sont dans cet endroit, mais en partie [pour ne pas dire principalement] aux réflections de cette lumiére par leurs planétes, qui entremêlent & confondent les raïons de leurs étoiles ou soleils respectifs, & produisent cette blancheur, qui est plûtôt la couleur de la lumiére refléchie de notre lune, que de la lumiére directe de notre soleil.

110. Plusieurs ont cru que les astres étoient animés.

Non seulement les Stoïciens [u] soutenoient que toutes les étoiles étoient animées, mais ils les regardoient même comme autant de divinités. Les Romains sacrifioient [x] à la canicule des chiens, dont le poil tiroit sur le rouge. S. Augustin [y] propose cette question, si les astres sont conduits simplement par des esprits, ou s'ils sont animés par eux comme nos corps le sont par nos ames: & il ne veut rien décider sur une question qui lui paroît si incertaine.

Aristote & Avicenne ont cru, suivant S. Thomas [z] que les astres étoient des corps animés; & S. Thomas ne s'éloigne de leur sentiment, qu'en ce qu'ils attribuent aux astres l'éternité du mouvement, ce qui est, dit-il, contraire à la foi; & par où il fait entendre que la foi ne lui paroît en rien blessée par l'autre partie de ce sentiment.

Il a été soutenu par Philon [a] Juif, & par [b] Origéne, qui se fonde, sur ce que Dieu dit qu'il a commandé aux étoiles.

[s] *Sanchoniat. ap. Euseb. de præparat. evangel. lib. 1. c. 10.*

[t] *M. Derham dans le disc. prélimin. de la théolog. astronomiq.*

[u] Dicunt Stoïci omnia sidera partes Jovis esse, & omnia vivere, atque rationabiles animas habere, & ideo sine controversiâ deos esse. *S. Aug. de civit. Dei. lib. 4. c. 11.*

Ἄστρον εἶναί φησι σῶμα θεῖον ἐξ αἰθέρος συνεσδηκός. *Possidon. ap. Stob.*

[x] *Ovid. fast. lib. 5.*

[y] *S. Aug. de genesi ad litter. l. 2. c. ult.*

[z] *S. Thom. opuscul. 25. de angelis, c. 2.*

[a] *Philo Judæus, de somniis, de gigantibus, de mundo.*

[b] *Orig. de princip. lib. 1. c. 7. & comment. in Joann.*

Mais la plûpart des péres ont tenu les aſtres inanimés ; le ſentiment contraire a été condamné [c], & les théologiens modernes en apportent une raiſon fort judicieuſe, qui eſt que ſi les aſtres étoient animés, l'excellence de ces créatures les rendroit dignes d'être honorées & invoquées même, comme les ſaints & les anges, pour obtenir leur interceſſion.

111. Diverſité d'opinions ſur les cométes.

Les apparitions des cométes ont beaucoup exercé les aſtronomes. Pluſieurs diſciples de Pythagore ont ſoutenu que les cométes étoient des aſtres, qui ne ſe montroient qu'à certaines révolutions; Métrodore, que c'étoit une réflexion du ſoleil; Démocrite un concours de pluſieurs étoiles mêlant leurs lumiéres; Ariſtote, une conſiſtance d'exhalaiſons ſéches & enflammées au-deſſous du ciel de la lune; Straton la ſplendeur d'une étoile enveloppée d'un nuage; Héraclide de Pont un nuage élevé, qui renvoie beaucoup de lumiére; Epigene une matiére terreſtre, enflammée & agitée par le vent; Boëce une partie de l'air colorée; Anaxagore des étincelles tombées du feu élementaire; Xénophane un mouvement, & un épaiſſiſſement de nuages qui s'enflamment; Deſcartes les débris des tourbillons détruits, & qui ſont paſſer juſqu'à nous des piéces de leur naufrage, qui errent à l'avanture, après que leurs ſoleils éteints & encroutés ont perdu la force de ſoutenir leurs tourbillons contre les efforts & la preſſion des tourbillons voiſins; Longomontan des globes de matiére épaiſſie, illuminée par le ſoleil, & donnant paſſage au travers de leurs corps diaphanes aux raions, qui vont former derriére la cométe la queuë qui paroît toujours oppoſée au ſoleil.

112. Opinion d'Ariſtote.

113. Opinion de Longomontan.

On a attribué aux Chaldéens cette opinion ſur les cométes, qu'elles ſont des planétes à une grande diſtance, qui ont un cours régulier, & qui s'éloignent de nous, lorſqu'elles nous paroiſſent s'anéantir. Sénéque [d] ne s'eſt pas éloigné de cette explication, puiſqu'il a regardé les cométes comme des globes roulants dans le ciel, qui dans certains temps ſe montrent & diſparoiſſent, & dont les obſervations ſuivies pourront faire connoître quelque jour les mouvements périodiques. Sur la remarque des routes à peu prés ſemblables tenuës par les cométes des années 1575. 1665. & 1672. on a pouſſé les conjectures juſqu'à préſumer qu'en cet endroit du ciel il y a comme un zodiaque pour les cométes. M. Caſſini parmi pluſieurs autres ſçavantes obſervations ſur la cométe qui a été vûë depuis le dernier Juillet 1729. juſqu'au 21. Janvier 1730. a déterminé par où elle a dû paſſer, depuis qu'elle a diſparu, & où l'on pourra l'appercevoir & la chercher à l'avenir.

Le ſyſtéme [e] d'Appollonius Myndius, au rapport de Sénéque, étoit que les cométes ſont des aſtres réguliers qui décrivent des cercles prodigieuſement excentriques à la terre, en ſorte qu'ils ne peuvent être apperçus, que dans une très petite partie de leur révolution.

Il y a des Copernicians, qui fortifiant leur opinion de celles des anciens

[c] *Not. in Orig. de princip. lib. 1. c. 7. in edit. Gilbert. Genebrard.*

[d] *Sen. quæſt. nat. lib. 7. c. 3.*

[e] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1699. p. 72.*

Chaldéens & de Sénéque, ont ſoutenu [f] que les cométes ſont des planétes de quelque tourbillon voiſin du nôtre ; comme de celui de la canicule & d'autres étoiles de la prémiére grandeur ; que ces planétes étrangéres, qui ſont placées à l'extrémité de leur tourbillon, comme Saturne eſt à l'extrémité du nôtre, mettent un long eſpace de temps à achever leurs révolutions; que ſe trouvant du côté de notre tourbillon, elles deviennent viſibles pour nous pendant quelque temps, & diſparoiſſent lorſqu'en continuant leur route, elles s'éloignent de nous ; que cette queuë lumineuſe qu'on voit derriére les cométes toujours en oppoſition du ſoleil, prouvent qu'elles ne ſont point des corps lumineux par eux-mêmes, mais que du côté que nous les voïons, elles reçoivent leur illumination de notre ſoleil, comme elles la reçoivent auſſi de l'étoile, ou du ſoleil de leur tourbillon, du côté oppoſé à notre ſoleil & tourné vers le leur, en ſorte que cette queuë n'eſt autre choſe que les raïons de ces deux ſoleils réünis & rompus ſur les contours de ces globes. Ces Copernériciens font ſervir cette explication à prouver le mouvement de la terre: car ſi les cométes ſont un cercle autour d'un centre poſé au-delà de la ſphére de nos planétes, il eſt impoſſible qu'elles tournent autour de la terre, & par conſéquent il faut de néceſſité que la terre tourne.

Cette cauſe phyſique des cométes toute ingénieuſe qu'elle eſt, ne me paroît pas recevable. Comment concevoir la queuë lumineuſe, que l'on nomme autrement la chevelure de la cométe, produite par une lumiére que les raïons du ſoleil portent au-delà des bornes de notre tourbillon, & qui n'étant que réfléchie, a aſſez de force pour revenir juſqu'à nous, après avoir une ſeconde fois franchi les barriéres qu'elle rencontre dans les mouvements oppoſés des deux tourbillons ? C'eſt comme ſi l'on vouloit faire paſſer & repaſſer un foible courant d'eau au travers de deux torrents fort rapides, dont le cours ſeroit contraire. Il eſt vrai que la lumiére des étoiles traverſe des eſpaces inconcevables, & que pour venir juſqu'à nous, elle perce pluſieurs courants des tourbillons intermédiaires, mais il n'y a nulle comparaiſon à faire d'une lumiére directe à une lumiére réfléchie.

114. L'opinion de Longomontan paroît la plus ſimple.

S'il étoit néceſſaire de prendre parti dans ce grand nombre d'opinions ſur les cométes, j'inclinerois davantage à l'explication de Longomontan que j'ai rapportée, comme à la plus ſimple. Elle reſſemble à celle d'Ariſtote auſſi mentionnée ci-deſſus. Il faut ſeulement prendre garde que la parallaxe nous a appris que les cométes ſont fort éloignées de la terre, & de bien loin au-deſſus de la région de la lune, contre le ſentiment d'Ariſtote ; qu'elles ne peuvent donc être produites des exhalaiſons de la terre, & qu'il faut les compoſer, ou d'une matiére éthérée épaiſſie, ou des exhalaiſons des planétes ſupérieures.

115. Les cométes arrivent fréquemment.

Les cométes ſont aſſez fréquentes [g] : on en compte ſept, depuis l'an 1298. juſqu'à l'an 1314. ving-ſix, depuis l'an 1500. juſqu'à l'an 1543. il en a paru tous les ans, pendant pluſieurs années de ſuite. On en vit quatre tout à la fois en 1529. on en compte huit ou neuf pour la ſeule année 1618. & combien y en a-t-il qui achévent leur courſe, ſans

[f] *Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1729. *p.* 74.

[g] *Bayle, penſées diverſes.* §. 56.

ſe faire voir ? combien ſont plongées dans les raïons du ſoleil, comme celle dont Poſſidonius a rapporté [h], qu'elle n'avoit été vûë que par hazard pendant une éclipſe de ſoleil ?

116. Prédictions des cométes. Les aſtronomes d'Egypte & de Chaldée, au rapport de Diodore [i], prédiſoient les cométes, ce qui eſt aſſez difficile à concilier avec ce que le même auteur dit [k], que les Chaldéens donnoient de ſi mauvaiſes raiſons des éclipſes, qu'ils n'oſoient les publier.

Apollonius Myndius, qui ſe vantoit d'avoir appris l'aſtronomie des Chaldéens [l], aſſuroit qu'ils mettoient les cométes au nombre des planétes, & qu'ils en connoiſſoient le cours ; mais Epigéne, qui ſe vantoit auſſi d'avoir étudié chez les Chaldéens, ſoutenoit qu'ils n'avoient rien déterminé ſur les cométes, & qu'ils avoient du penchant à croire que c'étoit des exhalaiſons allumées fortuitement par les vents.

On a dit auſſi de [m] Phérécyde, d'Anaximandre, & d'Abaris l'Hyperboréen, qu'ils prédiſoient les tremblements de terre & les cométes. Mais ces prédictions ſont vraiſemblablement ſuppoſées, & de la nature de celles que pluſieurs auteurs [n] ont attribuées à Anaxagore de quelques pierres qui devoient tomber du ciel. Il prédit au rapport de Pline [o] la chute d'une pierre qui tomba dans l'Egos riviére de la Cherſonéſe de Thrace. Les marbres d'Arondel ont marqué la chute de cette pierre, en la quatriéme année de la ſoixante-dixſeptiéme Olympiade. Plutarque témoigne [p] que de ſon temps cette pierre ſe gardoit encore dans le Péloponéſe, & ſe montroit aux curieux ; qu'elle fut regardée comme le préſage de la grande défaite des Athéniens à la journée d'Egos, qui fut ſuivie de la priſe d'Athénes par Lyſandre général des Lacédémoniens. Ariſtote [q] a parlé de ce phénoméne, comme d'une pierre, qui avoit été enlevée par quelque vent violent, & qui retomba enſuite.

117. Chute d'une pierre dans le fleuve Egos prédite.

118. Les anciens fort bornés dans l'aſtronomie. Les opinions aſtronomiques des anciens qui ſont parvenuës juſqu'à nous, marquent leur peu de capacité dans cette ſcience.

Le plus grand nombre parmi eux traitoit d'abſurde le ſentiment des Antipodes. Lactance [r] même & S. Auguſtin l'ont regardé comme le renverſement du bon ordre naturel, quoiqu'il eût été ſoutenu anciennement

---

[h] Multos cometas non videmus, quod obſcurantur radiis ſolis, quo deficiente, quemdam cometem apparuiſſe, quem ſol vicinus obtexerat, Poſſidonius tradit. *Sen. quæſt. natural. lib. 7. c. 20.*

[i] *Diod. Sic. lib. 1. & 2.*

[k] *Diod. Sic. lib. 2.*

[l] *Bayle penſ. ſur la comét. §. 212.*

[m] Cùm vidiſſet Pherecydes aquam hauſtam de jugi puteo, terræ motus inſtare dixit. *Cic. de divinat. lib. 1.*

[n] *Amm. Marcell. lib. 22. Tzetz. Chil. 6. Philoſtr. de vitâ Apollonii, lib. 1. c. 2.*

[o] *Plin. lib. 2. c. 58.*

[p] *Plutarch. in Lyſandr.*

[q] *Ariſtot. meteor. lib. 1. c. 7.*

[r] Quid illi, qui eſſe contrarios veſtigiis noſtris antipodas putant, num aliquid loquuntur ? aut eſt quiſquam tam ineptus qui credat eſſe homines quorum veſtigia ſunt ſuperiora quàm capita, aut ibi, quæ apud nos jacent, inverſa pendere ? fruges & arbores deorſum verſus creſcere ? pluvias & nives ſurſum verſas cadere in terram ? .... & miratur aliquis hortos penſiles inter ſeptem mira narrari, cum philoſophi & agros, & maria, & urbes, & montes penſiles faciant ? *Lactant. de falſâ ſapientiâ. lib. 3. c. 4.*

par Pythagore [s], & pluſieurs ſiécles après Pythagore par Pline [t] le naturaliſte.

On a cru pendant long-temps, que l'opinion des Antipodes avoit été condamnée comme hérétique, par le pape S. Zacharie: mais les derniers critiques ont fait voir [u], que l'évêque Virgile ne fut pas repris par Boniface archevêque de Maïence & légat du pape, pour avoir ſoutenu qu'il y eut des Antipodes, mais un autre ſoleil & une autre lune qui éclairoit l'autre hémiſphére.

119. Opinions anciennes ſur le ſoleil.

Les Epicuriens ne croïoient pas que les diſques du ſoleil & de la lune fuſſent plus grands qu'ils paroiſſent à nos yeux. Ils ſe fondoient [x], ſur ce que les objets qui paroiſſent plus petits à cauſe de leur diſtance, ſont auſſi apperçus moins diſtinctement, au lieu que nous trouvons dans le ſoleil & dans la lune plus de clarté & de lumiére, que dans les objets les plus proches, d'où ils concluoient que puiſque la chaleur du ſoleil n'eſt pas éteinte, ni la clarté des deux luminaires affoiblie par l'éloignement, la grandeur apparente n'eſt pas non plus diminuée.

Xénophane croïoit [y] qu'il y avoit pluſieurs ſoleils pour les zones différentes, & même pour les différents climats.

Eratoſthéne a enſeigné que le ſoleil étoit vingt-ſept fois plus grand que la terre; & Macrobe [z] a taché de prouver par de fort mauvaiſes raiſons, que le ſoleil ſurpaſſe huit fois en groſſeur le globe terreſtre. Anaximéne parut avancer le paradoxe le plus étrange, en diſant que le globe du ſoleil n'étoit pas moins grand que le Péloponnéſe, & c'eſt long-temps depuis Anaximéne, qu'Epicure a ſoutenu que les diſques du ſoleil & de la lune n'étoient pas plus grands que leurs apparences. Thalés avant Anaximéne a ſoutenu que le globe du ſoleil étoit plus grand ſept cents vingt fois que celui de la lune, mais ſans rien déterminer par rapport à la terre. Héraclite [a] comparoît la meſure du diſque ſolaire à celle du pié de l'homme.

Chryſippe & Cléanthés regardoient le ſoleil comme un amas de feu doué d'intelligence, & produit par les exhalaiſons de la mer.

Epicure avoit pour principe que le ſoleil s'allumoit tous les matins de nouveaux feux, & s'éteignoit tous les ſoirs dans les eaux de l'Océan. Florus [b] rapportant l'expédition de Decimus Brutus le long des côtes d'Eſpagne [c], aſſure que Brutus ne voulut arrêter ſes conquêtes, qu'après avoir été témoin de la chute du ſoleil dans l'Océan, & avoir entendu avec une eſpéce d'horreur le bruit terrible que cauſe l'extinction de cet aſtre dans les eaux de la mer. Les anciens croïoient auſſi [d] que

---

[s] *Diog. Laërt. in Phythag.*

[t] *Plin. lib. 2. c. 65.*

[u] *Voici les termes de la lettre du pape S. Zacharie à Boniface ſon Légat, au ſujet de cette erreur de l'évêque Virgile, qui depuis a été mis au nombre des ſaints*: Si clarificatum fuerit, ita eum conſiteri, quod alius mundus, & alii homines ſub terrâ ſint, ſeu ſol, & luna, hunc habito conſilio, ab eccleſiâ repelle. *Ce qui s'entend naturellement, non des antipodes, mais d'un autre monde, d'une autre eſpéce d'hommes, d'un autre ſoleil, & d'une autre lune; opinion contraire à ce que la genéſe nous apprend de la création.*

[x] *Lucret. lib. 5.*

[y] *Xenophan. ap. Stob. eclog. phyſic. c. 25.*

[z] *Macrob. in ſomn. Scip. lib. 1. c. 20.*

[a] *Plutarch. de placit. philoſ. l. 2. c. 21.*

[b] *Florus, lib. 2. c. 17.*

[c] Tarteſſos ſtabulanti conſcia Phœbo. *Sil. Ital. lib. 3.*

le ſoleil & les autres aſtres ſe nourriſſoient les uns des eaux douces des fleuves, & les autres des eaux ſalées de la mer: Cléanthés donnoit pour raiſon du retour du ſoleil, lorſqu'il étoit arrivé aux ſolſtices, que cet aſtre ne vouloit pas s'éloigner de ſa nourriture.

Pythéas diſoit [e] qu'à l'iſle Thulé, à ſix jours de la grande Bretagne vers le Nord, & dans tous ces quartiers là, il n'y avoit ni terre, ni mer, ni air, mais un compoſé des trois, ſur lequel la terre & la mer étoient ſuſpenduës, & qui ſervoit comme de lien à toutes les parties de l'univers, ſans qu'il fût poſſible d'aller dans ces eſpaces, ni à pié, ni ſur des vaiſſeaux. Pythéas en parloit, comme d'une choſe qu'il avoit vûë.

Le Vayer [f] raconte qu'un bon anachorète ſe vantoit d'avoir été juſqu'au bout du monde, & de s'être vû contraint d'y plier les épaules, à cauſe de l'union du ciel & de la terre dans cette extrémité.

Cléon accuſa Anaxagore d'impiété, pour avoir avancé que le ſoleil n'étoit pas un dieu, mais une groſſe meule embraſée. Anaxagore attribuoit la lumiére du ſoleil à la refraction de l'æther, ou du feu élémentaire.

120. Opinions des anciens ſur les étoiles.

Xénophane a cru que les étoiles s'éteignoient tous les jours & ſe rallumoient toutes les nuits par l'embraſement des nuées. Métrodore, Straton, & Diotime de Tyr ont ſoutenu que la lumiére des étoiles étoit empruntée du ſoleil, & refléchie, comme celle de la lune.

121. Sur la voie lactée.

Quelques Pythagoriciens [g] ont expliqué la voie lactée par un grand réſervoir de lait, pour la nourriture des ames, qui attendent que la métempſycoſe les faſſe paſſer dans d'autres corps.

122. Sur la lune.

Anaximandre, Xénophane, les Stoïciens croïoient que la lune éclairoit de ſa propre lumiére. Les Epicuriens ne ſçavoient ſi ſa lumiére lui étoit propre ou étrangére.

Zénon [h] définiſſoit la lune, un aſtre doué d'intelligence & de prudence, & compoſé d'un feu artiſte.

123. Aſtronomie des Sauvages.

La plûpart de ces opinions ne ſont guéres plus ſubtiles, que celle des Caraïbes [i], qui croient ſérieuſement, que la lune fut créée avant le ſoleil, & qu'aïant vû la beauté du ſoleil, elle alla ſe cacher de honte, pour ne ſe plus montrer que la nuit; ou que l'hypothéſe des Hurons de la nouvelle France, qui s'imaginent que la terre étant percée de part en part, le ſoleil paſſe tous les jours par ce trou, & retourne ainſi d'une des extrémités de l'hémiſphére à l'autre; ou enfin que le ſyſtéme du philoſophe Indien, qui enſeignoit que la terre étoit portée par un grand éléphant, qui étoit ſoutenu par une grande tortuë, apuïée ſur quelque choſe d'inconnu.

CHA-

[d] Ali autem ſolem, lunam, reliqua aſtra, aquis alia dulcibus, alia marinis. Eamque cauſam Cleanthes affert, cur ſe ſol referat, nec longius progrediatur ſolſtitiali orbe, itemque brumali, ne longius diſcedat à cibo. *Cic. de nat. deor. l. 3.*

[e] *Bayle, dict. critiq. art.* Pythéas.

[f] *Le Vayer, lettr. 89.*

[g] *Huet. Alnet. quæſt. lib. 2. c. 8.*

[h] Ζήνων δὲ τὴν σελήνην ἔφασεν ἔμφρονα νοερόν, καὶ φρόνιμον, ποιητὴν δὲ αὐτῆς τεχνικὸν. *Stob. ecleg. phyſic.*

[i] *Le monde enchanté de Bekker, l. 1. ch. 10.*

CHAPITRE QUATRIE'ME.

De la Médecine.

SOMMAIRE.

1. *La médecine eſt un art conjectural.* 2. *Confiance inconſiderée des hommes.* 3. *Danger des remédes.* 4. *La théorie des tempéraments fort incertaine.* 5. *Diviſions des humeurs en quatre eſpéces.* 6. *Trois ſortes d'eſprits, naturels, vitaux, & animaux.* 7. *Différentes opinions ſur la circulation du ſang.* 8. *Syſtéme d'Aſclépiade different de celui de Galien.* 9. *Les maladies ſont peu connuës des médecins* 10. *Diétes extraordinaires.* 11. *Contradictions ſur l'origine des maladies.* 12. *Certaines maladies ſont trépanduës dans certains temps & ignorées dans d'autres.* 13. *Maladies inconnuës aux Grecs, décrites par les Arabes.* 14. *Opinions diverſes ſur l'origine des maladies vénériennes.* 15. *Remédes de ces maladies.* 16. *Incertitude des médecins ſur les remédes qu'ils emploient.* 17. *Syſtéme des inſectes.* 18. *Touts les grands médecins ont été fort reſervés ſur l'uſage des médicaments.* 19. *Ancien uſage des eaux minérales.* 20. *Médecine réglée ſur l'aſtrologie.* 21. *Les anciens médecins attribuoient beaucoup de vertus aux nombres.* 22. *Paracelſe étoit fort enêté de l'aſtrologie.* 23. *Purgatifs topiques.* 24. *Obſervations ſur la tranſpiration.* 25. *Avantures d'Adrien aux bains publics.* 26. *Tranſplantation des maladies.* 27. *Inoculation de la petite vérole.* 28. *Remédes inhumains & ſuperſtitieux.* 29. *Touts les anciens médecins étoient empiriques.* 30. *Trois principes des empiriques.* 31. *Raiſon des empiriques.* 32. *Réponſes des dogmatiques.* 33. *Sentiment de Celſe ſur cette diſpute.* 34. *des remédes de précaution.* 35. *Sentiments contraires dans la médecine.* 36. *Quatre périodes dans les maladies.* 37. *Loi d'Egypte.* 38. *de l'uſage de l'eau de vie.* 39. *Sentiment de Pline ſur les médicaments.* 40. *Pluſieurs Remédes compoſés par les médecins Arabes.* 41. *Découverte de l'antimoine.* 42. *Hiſtoire de l'antimoine.* 43. *Le ſuccés des remédes dépend beaucoup de l'imagination.* 44. *Dureté du médecin Callianax.* 45. *Guériſons des maladies par les amuſements agréables.* 46. *Guériſon de la piquure de la Tarentule.* 47. *Remédes pour provoquer les éternuëments.* 48. *Bains froids ordonnés par Charmis.* 49. *Cautéres uſités par Hippocrate.* 50. *Aiguilles enfoncées par les médecins Japonois.* 51. *différentes opinions ſur les ſaignées.* 52. *Des ſaignées dans la petite vérole.* 53. *Les médecins devenus plus entreprenants.* 54. *Différents raiſonnements ſur la petite vérole.* 55. *Hiſtoire ſinguliére de Galien.* 56. *Les grands plus expoſés au danger des remédes.* 57. *Incertitudes de la médecine ſur le régime.* 58. *Il faut être vieux de bonne heure, pour l'être longtemps.* 59. *De l'uſage de l'eau.* 60. *Des boiſſons chaudes.* 61. *Diéte de Veſpaſien.* 62. *Conſeil de Celſe.* 63. *Triple précepte d'échole de Salerne.* 64. *De l'exercice.* 65. *Danger d'une ſanté d'athléte.* 66. *Il eſt ſain de renouveller l'air.* 67. *Chryſtalliſation des ſels contenus dans l'air.* 68. *De la circulation des humeurs.* 69. *Diverſes opintons ſur la digeſtion.* 70. *Incertitudes ſur la génération.* 71. *Sentiments renouvellés, donnés pour*

découvertes. 72. De la circulation du ſang. 73. Calcul de la viteſſe du ſang. 74. Figure des parties integrantes du ſang. 75. Pluſieurs ſentiments renouvellés des anciens.

1. La médecine eſt un art conjectural.

LA médecine eſt une véritable Phyſique remplie, comme la Phyſique elle-même, d'opinions purement conjecturales. Platon & Galien ont nommé la médecine [a] un art de conjectures. Hippocrate [b] commence ſes aphoriſmes par ces belles paroles: La vie eſt courte, l'art eſt long, l'occaſion rapide, l'expérience dangereuſe, le jugement difficile.

Comment croirons-nous les médecins d'accord avec la nature; s'ils ne peuvent s'accorder entr'eux, s'ils n'ont ni principes, ni conſéquences, qui ne ſoient des ſujets de diſputes & de contradictions?

2. Confiance inconſidérée des hommes.

L'art de touts le plus important a ſeul ce privilége [c] d'attirer la confiance à quiconque en prend le titre. Il ſuffit de ſe dire médecin pour avoir droit & juriſdiction ſur la vie des hommes; car, quoique la ſageſſe du gouvernement prenne des meſures pour arrêter les ſuites dangereuſes d'une confiance ſi inconſidérée, le particulier n'en eſt guéres moins diſpoſé à ſe livrer au prémier charlatan, qui ſe vante d'avoir quelque reméde. La foibleſſe & l'impatience de guérir, ſont les cauſes de cette exceſſive crédulité.

3. Dangers des remedes.

Mais à ne conſulter que les médecins formés & avoués par la faculté, ſouvent il y a plus de danger aux remédes [d], qu'aux maux mêmes. Pétrarque [e] dit que non-ſeulement il n'y a rien à eſpérer, mais qu'il y a beaucoup à craindre des médecins. J'ai pluſieurs amis parmi eux, ajoute-t-il, ils ſont remplis de probité & de ſçavoir. Ils n'ignorent rien, excepté l'art de guérir les hommes. Cette opinion de Pétrarque eſt outrée; le Pyrrhoniſme raiſonnable ſur la médecine peut tout au plus aller, juſqu'à dire que s'il y beaucoup à eſpérer des médecins, il y a encore plus à craindre d'eux. Et l'on doit diſtinguer ce qui regarde l'art en général, de ce qui regarde la prudence particuliére du médecin: puiſque ceux qui ont le moins de confiance en la médecine, ne peuvent diſconvenir avec juſtice, qu'il n'y ait de grands avantages à eſpérer de la prudence du médecin.

Pour le ſuccès des remédes, il faut que deux choſes concourent, qui ſont preſque également difficiles & hazardeuſes. La prémiére de rencontrer préciſément l'opération &, pour ainſi dire, le deſſein de la nature; la ſeconde de trouver le véritable moïen de coopérer & d'aider à la nature. Pour peu qu'il y ait d'erreur du médecin en l'un ou l'autre de ces objets, quelle ſurchage de maux & de dangers en recevra le malade, dont la ſanté troublée & affoiblie, ſi elle ne peut être ſecourüe, a au moins beſoin de repos!

Il arrive donc le plus ſouvent, qu'au lieu de ſoulager la nature, le médecin ne pouvant conjecturer aſſez juſte, dans

---

[a] Στο αστικὴ τέχνη.

[b] Ὁ βίος βραχὺς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ, ὁ δὲ καιρὸς ὀξὺς, ἡ δὲ πεῖρα σφαλερὴ, ἡ δὲ κρίσις χαλεπή. *Hipp. aphor. in init.*

[c] In hâc artium ſolâ evenit, ut unicuique ſe medicum profitenti credatur. *Plin. lib. 29. c. 1.*

[d] Medicina majoris mali periculum afferat *Plin. lib. 21. c 31.*

[e] De medicis non modò nihil ſperandum, ſed valde & metuendum ..... bonos & noſtri amantiſſimos multos novi, & facundos, multarum artium doctos, ſed ſolius indociles medicinæ. *Petrarch. lib. 5. epiſt. 4.*

quel genre de combat elle eſt engagée, augmente les forces de ſon ennemi. Le péril n'eſt pas grand pour le médecin, qui eſt bien paié en tout événement [f], tandis que le miſérable malade donne par ſa mort un ſujet de chanter aux prêtres & aux moines.

Tout homme apporte en ſa naiſſance le levain de toutes ſes maladies, & par conſéquent le principe fondamental de ſa deſtruction. Voilà ce que le médecin devroit prémiérement connoître, pour détourner, ou au moins pour ſuſpendre & éloigner l'effet de la malignité de cette cauſe. Or il eſt très rare que les médecins aïent fait une étude ſuivie des tempéraments des malades, au ſecours deſquels ils ſont appellés: & il eſt même fort vraiſemblable que l'étude la plus ſuivie du tempérament n'en donneroit au médecin qu'une connoiſſance très imparfaite.

4. La théorie des tempéraments fort incertaine.

Car ſi l'on examine les écrits des auteurs les plus célébres, il paroît bien que les médecins ne voient pas clair dans toute cette théorie des temperaments. Parménide [g] & pluſieurs autres ont été d'avis que le tempérament des femmes eſt plus chaud que celui des hommes; Empédocle a enſeigné le contraire; Macrobe a ſoutenu [h] le pour & le contre.

Aſclépiade a avancé [i] que les Ethiopiens ſont vieux à trente ans, & qu'en Angleterre la vie ſe prolonge juſqu'à ſix-vingts ans; & il a donné pour raiſon que le climat brûlant de l'Ethiopie diſſout les corps des habitants. Ariſtote contraire dans le fait & dans le raiſonnement, dit que dans les païs chauds, les hommes vivent plus long-temps, parceque la ſéchereſſe du climat eſt propre à entretenir la chaleur, & cette eſpéce d'humidité radicale qui conſerve la vie.

Galien [k] avance que le tempérament eſt plus chaud dans les païs chauds; l'opinion d'Ariſtote [l] eſt que le tempérament eſt plus chaud dans les païs froids.

Galien [m] établit huit tempéraments principaux, qui déclinent touts à quelque égard de celui qui eſt ſuppoſé ſi parfait, qu'il s'y rencontre un égal degré de chaleur, de froid, d'humidité, & de ſéchereſſe, ſans qu'aucune de ces qualités prédomine ſur l'autre. Un tel tempérament ne ſe trouve peut-être jamais, & il n'eſt ſuppoſé que comme un modéle. Les quatre prémiers tempéraments ſont ceux où l'une des quatre qualités indiquées l'emporte ſur les autres, en ſorte que chacun eſt nommé, ou chaud, ou froid, ou ſec, ou

[f] Clinicus ipſe autem, qui nunc phyſicus quoque fertur,
Dum lotium infelix ſpectans, inde omnia carpit,
Dum tentat pulſum venæ, dum ſtercora verſat,
Fallitur, & fallit. Sed non diſcriminis æqua
Conditio, ille miſer moritur, cauſamque canendi
Linigeris calvis præbet, caldiſque cucullis.
Hic alius contra, ſceleris mercede receptâ,
Cauſatur ſuperos, & fatis impu[illegible]tat ipſis;
Si quis obit, lætuſque implet multo ære crumenam.
Marcell. Paling. zodiac. lib. 5.

[g] *Ariſtot. de partib. animal. lib. 2. Joann. Franc. Pic. Mirandul. de exam. vanit. doctr. gent. lib. 1. c. 13.*

[h] *Macrob. Saturnal. lib. 7. c. 7.*

[i] *Ariſt. probl. §. 14. Joann. Franc. Pic. Mirandul. de exam. vanit. doctr. gent. lib. 1. c. 16.*

[k] *Galen. de cauſis pulſuum, lib. 3.*

[l] *Ariſtot. problem. 15. §. 14.*

[m] *Galen. de temperam.*

découvertes. 72. De la circulation du ſang. 73. Calcul de la viteſſe du ſang. 74. Figure des parties integrantes du ſang. 75. Pluſieurs ſentiments renouvellés des anciens.

1. La médecine eſt un art conjectural.

LA médecine eſt une véritable Phyſique remplie, comme la Phyſique elle-même, d'opinions purement conjecturales. Platon & Galien ont nommé la médecine [a] un art de conjectures. Hippocrate [b] commence ſes aphoriſmes par ces belles paroles: La vie eſt courte, l'art eſt long, l'occaſion rapide, l'expérience dangereuſe, le jugement difficile.

Comment croirons-nous les médecins d'accord avec la nature; s'ils ne peuvent s'accorder entr'eux, s'ils n'ont ni principes, ni conſéquences, qui ne ſoient des ſujets de diſputes & de contradictions?

2. Confiance inconſidérée des hommes.

L'art de touts le plus important a ſeul ce privilége [c] d'attirer la confiance à quiconque en prend le titre. Il ſuffit de ſe dire médecin pour avoir droit & juriſdiction ſur la vie des hommes; car, quoique la ſageſſe du gouvernement prenne des meſures pour arrêter les ſuites dangereuſes d'une confiance ſi inconſidérée, le particulier n'en eſt guéres moins diſpoſé à ſe livrer au premier charlatan, qui ſe vante d'avoir quelque remède. La foibleſſe & l'impatience de guérir, ſont les cauſes de cette exceſſive crédulité.

3. Dangers des remedes.

Mais à ne conſulter que les médecins formés & avoués par la faculté, ſouvent il y a plus de danger aux remédes [d], qu'aux maux mêmes. Pétrarque [e] dit que non-ſeulement il n'y a rien à eſpérer, mais qu'il y a beaucoup à craindre des médecins. J'ai pluſieurs amis parmi eux, ajoute-t-il, ils ſont remplis de probité & de ſçavoir. Ils n'ignorent rien, excepté l'art de guérir les hommes. Cette opinion de Pétrarque eſt outrée; le Pyrrhoniſme raiſonnable ſur la médecine peut tout au plus aller, juſqu'à dire que s'il y beaucoup à eſpérer des médecins, il y a encore plus à craindre d'eux. Et l'on doit diſtinguer ce qui regarde l'art en général, de ce qui regarde la prudence particuliére du médecin: puiſque ceux qui ont le moins de confiance en la médecine, ne peuvent diſconvenir avec juſtice, qu'il n'y ait de grands avantages à eſpérer de la prudence du médecin.

Pour le ſuccès des remédes, il faut que deux choſes concourent, qui ſont preſque également difficiles & hazardeuſes. La prémiére de rencontrer préciſément l'opération &, pour ainſi dire, le deſſein de la nature; la ſeconde de trouver le véritable moïen de coopérer & d'aider à la nature. Pour peu qu'il y ait d'erreur du médecin en l'un ou l'autre de ces objets, quelle ſurchage de maux & de dangers en recevra le malade, dont la ſanté troublée & affoiblie, ſi elle ne peut être ſecourüe, a au moins beſoin de repos!

Il arrive donc le plus ſouvent, qu'au lieu de ſoulager la nature, le médecin ne pouvant conjecturer aſſez juſte, dans

---

[a] Στο αστικὴ τέχνη.

[b] Ὁ βίος βραχὺς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ, ὁ δὲ καιρὸς ὀξὺς, ἡ δὲ πεῖρα σφαλερὴ, ἡ δὲ κρίσις ἀλεπτή. *Hipp. aphor. in init.*

[c] In hâc artium ſolâ evenit, ut unicuique ſe medicum profitenti credatur. *Plin. lib. 29. c. 1.*

[d] Medicina majoris mali periculum afferat *Plin. lib. 21. c 31.*

[e] De medicis non modò nihil ſperandum, ſed valde & metuendum ..... bonos & noſtri amantiſſimos multos novi, & facundos, multarum artium doctos, ſed ſolius indociles medicinæ. *Petrarch. lib. 5. epiſt. 4.*

quel genre de combat elle eſt engagée, augmente les forces de ſon ennemi. Le péril n'eſt pas grand pour le médecin, qui eſt bien païé en tout événement [f], tandis que le miſérable malade donne par ſa mort un ſujet de chanter aux prêtres & aux moines.

Tout homme apporte en ſa naiſſance le levain de toutes ſes maladies, & par conſéquent le principe fondamental de ſa deſtruction. Voilà ce que le médecin devroit prémiérement connoître, pour détourner, ou au moins pour ſuſpendre & éloigner l'effet de la malignité de cette cauſe. Or il eſt très rare que les médecins aïent fait une étude ſuivie des tempéraments des malades, au ſecours deſquels ils ſont appellés: & il eſt même fort vraiſemblable que l'étude la plus ſuivie du tempérament n'en donneroit au médecin qu'une connoiſſance très imparfaite.

4. La théorie des tempéraments eſt fort incertaine.

Car ſi l'on examine les écrits des auteurs les plus célébres, il paroît bien que les médecins ne voient pas clair dans toute cette théorie des temperaments. Parménide [g] & pluſieurs autres ont été d'avis que le tempérament des femmes eſt plus chaud que celui des hommes; Empédocle a enſeigné le contraire; Macrobe a ſoutenu [h] le pour & le contre.

Aſclépiade a avancé [i] que les Ethiopiens ſont vieux à trente ans, & qu'en Angleterre la vie ſe prolonge juſqu'à ſix-vingts ans; & il a donné pour raiſon que le climat brûlant de l'Ethiopie diſſout les corps des habitants. Ariſtote contraire dans le fait & dans le raiſonnement, dit que dans les païs chauds, les hommes vivent plus long-temps, parceque la ſéchereſſe du climat eſt propre à entretenir la chaleur, & cette eſpéce d'humidité radicale qui conſerve la vie.

Galien [k] avance que le tempérament eſt plus chaud dans les païs chauds; l'opinion d'Ariſtote [l] eſt que le tempérament eſt plus chaud dans les païs froids.

Galien [m] établit huit tempéraments principaux, qui déclinent tous à quelque égard de celui qui eſt ſuppoſé ſi parfait, qu'il s'y rencontre un égal degré de chaleur, de froid, d'humidité, & de ſéchereſſe, ſans qu'aucune de ces qualités prédomine ſur l'autre. Un tel tempérament ne ſe trouve peut-être jamais, & il n'eſt ſuppoſé que comme un modéle. Les quatre prémiers tempéraments ſont ceux où l'une des quatre qualités indiquées l'emporte ſur les autres, en ſorte que chacun eſt nommé, ou chaud, ou froid, ou ſec, ou

[f] Clinicus ipſe autem, qui nunc phyſicus quoque fertur,
Dum lotium infelix ſpectans, inde omnia carpit,
Dum tentat pulſum venæ, dum ſtercora verſat,
Fallitur, & fallit. Sed non diſcrimine nis æqua
Conditio, ille miſer moritur, cauſamque canendi
Linigeris calvis præbet, caldiſque cucullis.
Hic alius contra, ſceleris mercede receptâ,
Cauſatur ſuperos, & fatis impu tat ipſis;
Si quis obit, lætuſque implet multo ære crumenam.
Marcell. Paling. zodiac. lib. 5.

[g] *Ariſtot. de partib. animal. lib. 2. Joann. Franc. Pic. Mirandul. de exam. vanit. doctr. gent. lib. 1. c. 13.*

[h] *Macrob. Saturnal. lib. 7. c. 7.*

[i] *Ariſt. probl. §. 14. Joann. Franc. Pic. Mirandul. de exam. vanit. doctr. gent. lib. 1. c. 16.*

[k] *Galen. de cauſis pulſuum, lib. 3.*

[l] *Ariſtot. problem. 15. §. 14.*

[m] *Galen. de temperam.*

humide. Les quatre autres tempéraments réſultent de la combinaiſon des quatre qualités primitives, qui produit un tempérament chaud, & ſec, ou chaud & humide, ou froid & ſec, ou froid & humide.

5. Diviſion des humeurs en quatre eſpéces, & leurs qualités.

Galien reconnoît avec Hippocrate trois principes du corps animé, les parties ſolides, les humeurs, & les eſprits: il diviſe les humeurs en quatre eſpéces, le ſang, la pituite, la bile, & la mélancholie. Il conſidére le ſang comme une humeur rouge, chaude, & humide; la pituite, comme une humeur blanche, froide, & humide; la bile comme une humeur jaune, chaude, & ſéche; la mélancholie, comme une humeur noire, froide, & ſéche. Il fait trois claſſes des eſprits, naturels, vitaux, & animaux. Les prémiers, ſelon lui, ne ſont autre choſe qu'une vapeur ſubtile, qui s'éléve du ſang, & qui tire ſon origine du foie. C'eſt en eux que réſide la faculté naturelle, qui préſide à la nourriture, à l'accroiſſement, & à la génération. Galien plaçoit cette faculté dans le foie. Les prémiers eſprits après s'être portés dans le cœur, s'y ſubtiliſent en ſe mêlant avec l'air que nous reſpirons par les poulmons, & deviennent la matiére des ſeconds, c'eſt à dire, des eſprits vitaux qui portent dans tout le corps par le canal des artéres la vie, la chaleur, & le mouvement. Galien mettoit le principe de la vie dans le cœur. Les eſprits qui ont paſſé par le cœur, acquiérent encore une plus grande délicateſſe, en ſe filtrant dans les fibres extrémément déliées du cerveau, où ils ſont convertis en eſprits animaux, pour être les miniſtres de la ſenſation.

6. Trois ſortes d'eſprits naturels, vitaux & animaux.

Tout ce ſyſtéme eſt fondé ſur de belles idées; il préſente à l'eſprit un tableau de l'œconomie animale, ſuivant la méthode des Philoſophes; mais la médecine a un autre objet que la phyſique. Celle-ci ne tend qu'à rendre raiſon des phénoménes d'une maniére qui ſoit vraiſemblable, & qui ſatisfaſſe l'eſprit; celle-là a pour but d'opérer ſolidement, & de procurer aux hommes le plus réel de touts les biens naturels qui eſt la ſanté. Il paroît même aſſez difficile de ſoutenir ces diviſions & tout cet arrangement de Galien, & de ſéparer, par exemple, l'accroiſſement, la chaleur, & le mouvement, en les attribuant à des facultés différentes, & dans un ordre qui ne paroît pas naturel, puiſqu'au contraire le mouvement doit précéder la chaleur, & que l'un & l'autre ſont les cauſes de l'accroiſſement.

Quintus [n] qui avoit été le plus grand médecin de ſon temps, & qui fut le maître de Galien, diſoit en raillant, que le chaud, le froid, le ſec, & l'humide ſont des qualités dont la connoiſſance appartient plûtôt aux baigneurs, qu'aux médecins; & qu'il faut laiſſer l'examen de l'urine aux peintres & aux teinturiers.

Pluſieurs anatomiſtes ont traité de chimére tout ce que Galien a avancé des eſprits naturels, vitaux, & animaux: on n'en a jamais trouvé aucune trace, & un grand nombre de philoſophes n'y a pas plus de foi qu'aux lutins.

7. Différentes opinions ſur l'origine de la circulation du ſang.

Les uns eſtimont que le cours du ſang vient, non de l'activité des eſprits animaux, mais de l'impulſion de ſyſtole & de diaſtole, ou de contraction & de dilatation du cœur; d'autres prétendent que le ſang tire ſon mouvement de l'effort que font

[n] *Galen. de ſanitate tuendâ, lib. 3. cap. 13.*

les globules élaſtiques, dont ils ſuppoſent que le ſang eſt compoſé ; il y en a d'autres qui attribuent la circulation du ſang, du chyle, de la bile, & de toutes les humeurs, à l'action & au reſſort des ſolides qui ſont les nerfs, les artéres, les viſcéres, & les muſcles.

8. Syſtéme d'Aſclépiade différent de celui de Galien.

Les ſectateurs d'Aſclépiade rejettoient tout le ſyſtéme de Galien, pour en bâtir un entiérement différent, ſur la diſpoſition des pores & le paſſage des corpuſcules. Vous diriez qu'il s'agit d'un autre monde : mais non c'eſt le même art qui travaille ſur un autre plan.

Les vérités mathématiques ont la ſource de leurs démonſtrations dans le jugement ; les vérités morales ont dans le cœur un fondement qui n'eſt pas moins inébranlable ; mais les principes de la médecine dogmatique, comme ceux de la phyſique n'ont leur ſiége que dans l'imagination.

Cette température égale des quatre qualités, que Galien conſidére comme l'état de perfection, eſt peut être capable de diſſoudre l'animal. Le médecin lui-même dans ſes compoſitions ne mêle pas également les médicaments qu'il emploie.

9. Les maladies ſont peu connuës des médecins.

En ſuppoſant que la ſanté conſiſte dans le mêlange des quatre qualités, à quels dangers le médecin n'eſt-il pas expoſé, ſoit qu'il décide qu'elle eſt la qualité exceſſive, ou qu'elle eſt la défaillante ; ſoit qu'en conſéquence du jugement qu'il en a porté, il entreprenne de donner du ſecours à la qualité qui eſt foible & de diminuer celle qui prédomine.

Il s'en faut bien que toutes les eſpéces de maladies, même en général, ne ſoient connues des médecins. Dans une peſte [o] qui ravageoit Conſtantinople ; ceux qui en étoient atteints, croïoient être percés de coups par des aſſaſſins, & mouroient de ces bleſſures imaginaires.

On dit que ſous le régne de Lyſimachus [p], les Abdéritains furent tourmentés d'une fiévre chaude très violente, qui finiſſoit le ſeptiéme jour par une perte de ſang ou une ſueur. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'eſt que tous ceux qui en étoient atteints, récitoient des tragédies, & particuliérement l'Andromède d'Euripide, d'un air grave & d'un ton lugubre, & toute la ville étoit pleine de ces comédiens faits à la hâte, qui pâles & défigurés s'écrioient ; O amour, tyran des dieux & des hommes ! & jouoient le reſte du rôle de Perſée fort mélancholiquement. Ce qui dura juſque à la venuë de l'hyver, qu'un grand froid chaſſa toute cette phrénéſie. Ce mal venoit de ce que le comédien Archelaüs, qui étoit en grande vogue dans ce temps-là, avoit joué cette tragédie avec applaudiſſement, dans les plus ardentes chaleurs de l'été ; de ſorte que pluſieurs au retour du théâtre ſe mirent au lit, & le contrefaiſoient le lendemain, aïant encore l'eſprit tout plein de ſes termes tragiques & empoulés.

Galien [q] décrit une maladie bien ſinguliére d'un homme appellé Théophile. Il parloit avec beaucoup de préſence d'eſprit, & paroiſſoit fort ſenſé à tous égards ; ſi ce n'eſt qu'il s'imaginoit qu'il y avoit dans un coin de ſa chambre des joueurs de flute, qui

[o] *Cardan. de ſubtilit. lib. 2.*

[p] *Lucien, comment il faut écrire l'hiſtoire.*

[q] *Galen. de ſymptom. differ. c. 3.*

ne ceſſoient de jouer ni jour ni nuit. Il croïoit effectivement les voir, les uns aſſis, les autres debout, & il crioit inceſſamment qu'on renvoïât ces importuns. Ce qu'il y a même de plus remarquable, c'eſt qu'étant guéri de cette maladie, il ſe ſouvint de tout ce qu'il avoit dit & fait, & de l'ennui que lui avoient cauſé les prétendus joueurs de flute.

La peſte décrite par Thucydide [r] ôtoit la mémoire, & effaçoit tout le ſouvenir du paſſé, dans ceux mêmes qui en échapoient.

Une autre eſpéce de mal contagieux [s] jettoit les malades dans un vertige, qui les contraignoit de danſer inceſſamment.

Le mal caduc a été appellé heroïque [t], parce qu'on a remarqué qu'Hercule, Alexandre, Céſar, & pluſieurs autres grands hommes en ont été attaqués.

» Sous le regne de François premier [u], le déréglement des ſaiſons, ou » plûtôt un été qui dura cinq ans, cauſa en France une famine univerſelle, » & celle-ci une maladie, où les médecins ne connoiſſoient rien, & qui » faute d'avoir un nom du métier comme les autres maux, fut nommée du » vulgaire le trouſſegalant, parce qu'elle dépêchoit le monde en peu de jours. » En Pologne ils ont une maladie qui mêle & entortille les cheveux; de » telle ſorte qu'il s'en fait une bourſe ſuppurante & venimeuſe: & ſi vous » les coupez, cette humeur acre, qui les bouche en même enſemble, ſe jette ſur » toutes les parties du corps avec des » douleurs aiguës, & cauſe enfin la » mort. Les médecins l'ont bien ſçu » nommer en latin *plica*, mais pour en » guérir, ils y ont perdu leur latin.

Phérécyde d'ancien philoſophe, le dictateur Sylla, l'empereur Arnoul, Raoul roi de France, Philippe II. roi d'Eſpagne, ſont morts mangés des Poux. Plutarque en rapporte [x] quelques autres exemples.

Eraſme [y] & Cardan [z] témoignent qu'un Italien aïant le tranſport au cerveau, parloit fort bon allemand, quoiqu'il ne ſçût point cette langue; que ſon médecin lui fit rendre beaucoup de vers, & qu'il fut guéri. Ce fait ne paroît guéres plus croïable, que ce qui eſt rapporté [a] par la Mothe-le-Vayer qu'un homme de Rouen répondoit en dormant à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit en toutes ſortes de langues qu'il ignoroit, ne ſçachant que le françois, & un peu d'eſpagnol & d'Italien; que toutes les fois qu'on l'avoit fait parler ainſi en dormant, il avoit le lendemain un grand mal de tête, dont il ſe plaignoit fort.

Sous l'empire de Juſtinien [b], il ſe répandit en Egypte, & en pluſieurs autres contrées, une contagion d'une eſpéce fort ſinguliére. Au commencement celui qui en étoit atteint, s'imaginoit voir pluſieurs phantomes; il lui ſurvenoit enſuite une fiévre violente, & une groſſe toux & le ma-

[r] *Thucyd. lib. 2.*

[s] *Cette maladie étoit appellée* Chorea ſancti Viti.

[t] Heroïcum Pathema. Herculanus morbus. *Eraſm. adag. chil. 2. centur. 3. prov. 27.*

[u] *Amelot de la Houſſ. ſur Tac. t. 4. not. politiq. p. 397.*

[x] *Plutarch. in Syll.*

[y] *Eraſm. in encomio medicinæ.*

[z] *Cardan. de rer. variet. lib. 8 c. 43.*

[a] *La Mothe-le-Vayer. lettr. 61.*

[b] *Procop. de bell. Perſic. lib. 2. c. 22.*

lade entroit dans une fureur qui étoit ordinairement terminée par la mort.

A Paris un jeune homme [c] de dix-huit ans étoit sujet à des assoupissements qui duroient dix-huit jours; pendant lesquels il avaloit tout ce qu'on lui mettoit dans la bouche sans s'éveiller. Il se nommoit Garnaud. Ce temps-là passé il se portoit aussi bien que jamais, & son visage n'étoit point changé.

Plusieurs médecins ont parlé après Galien & Fernel de la catalepsie, qui ôte au malade la parole, le mouvement, l'usage des sens extérieurs & intérieurs, & le laisse dans la même situation du corps, dans laquelle la maladie l'a saisi, les yeux ouverts, la prunelle fixe, sans qu'on puisse faire remuer ses paupiéres avec des gestes menaçants.

L'académie des sciences [d] a fait mention de deux assoupissements létargiques bien plus extraordinaires. Le prémier d'un charpentier âgé de 45. ans, le second d'un Hollandois. Le sommeil de l'un fut de quatre mois entiers, la létargie de l'autre dura six mois.

Plutarque [e] rapporte qu'une maladie du foie affectoit tellement l'imagination de ceux qui en étoient atteints, qu'ils chassoient aux rats, & les guettoient comme font les chats. Cette maladie étoit décrite dans les livres de Ménon, disciple d'Aristote. Les livres des médecins tant anciens que modernes, sont remplis d'exemples de maladies qui ont causé toutes sortes d'égarements dans l'esprit des malades, les uns aïant contrefait les loups, les autres les chiens, d'autres diverses espéces d'Animaux, dans lesquels ils se croïoient métamorphosés. On trouve aussi plusieurs exemples de dépravations d'appétit, comme il arrive aux personnes qui mangent de la craie, du charbon, des cendres, du plâtre.

Cratére médecin d'Atticus, pour lequel Cicéron marque [f] beaucoup de confiance, & dont Horace [g] & Perse [h] ont parlé, guérit par l'usage des vipéres un esclave qui avoit une maladie bien horrible [i], par la force de laquelle ses chairs se séparoient de ses os. Hippocrate [k] a décrit une maladie semblable.

10. Diétes extraordinaires.

Rien n'est plus extraordinaire, que certains faits rapportés par les médecins [l] & par les historiens, de plusieurs personnes qui ont vécu très long-temps sans prendre aucune sorte de nourriture. Je ne m'arrêterai point à parler des [m] Sauromates qui en trois jours ne faisoient qu'un repas; ni des Ethiopiens éloignés des eaux douces, ou des Arabes, qui, suivant Strabon [n], ne buvoient qu'une fois toutes les semaines: je passe à des exemples beaucoup plus surprenants.

Un fol à Harlem passa quarante

[c] *Antiq. de Par. par Sauval, liv.* 10 *p.* 547.

[d] *Hist. de l'Acad. des scienc. ann* 1713. *p.* 313.

[e] *Plutarch. symposiacar. quæst. lib.* 8. *quæst.* 9.

[f] *Cic. epist. ad attic. lib.* 12. *epist.* 13.

[g] Non est cardiacus (Craterum dixisse putato.) *Hor. lib.* 2. *sat.* 3.

[h] Et quid opus Cratero magnos promittere montes? *Pers. Sat.* 3.

[i] *Porphyr. de abstinentiâ ab usu animalium. lib.* 1.

[k] *Hippocr epidemior. lib.* 3.

[l] *Fortunius Licetus, professeur de médecine à Padouë a fait un livre* De his qui diu vivunt sine alimento. *Il y a un autre traité,* De prodigiosis inediis.

[m] *Plin. lib.* 7. *c.* 2.

[n] *Strab. lib.* 16.

ours [o] ſans manger ; il fumoit ſeulement, & prenoit quelquefois un peu d'eau, plus pour ſe laver la bouche, que pour en avaler. Le lendemain qu'il eut repris de la nourriture, il eut une violente cholique, il ſe remit enſuite à manger comme auparavant.

Jean Boccace a dit que de ſon temps, il y avoit un homme à Veniſe [p], qui étoit quarante jours ſans manger, & qu'une femme d'Alſace n'avoit pris aucune nourriture juſqu'à trente ans. On lit qu'un Suiſſe nommé Nicolas de la Pierre, a été vingt-deux ans ſans manger ; & des auteurs dignes de foi aſſurent que quand les Tartares qui vont à la guerre, ont mis dans leur bouche une certaine herbe qu'ils y laiſſent quelque temps, mais qu'ils n'avalent point, ils peuvent être dix ou douze jours ſans prendre aucune nourriture.

Une fille de Conſolent en Poitou [q] nommée Jeanne Balan âgée de quatorze ans, fille du maréchal de ce village, avoit déja vécu trois ans ſans manger en l'année 1601. & continuoit une abſtinence entiére de toute nourriture.

Laurent Joubert [r] entre les exemples remarquables de longues diétes rapporte qu'une fille de Spire âgée de 20. ans en 1539. a été trois ans ſans manger, & a repris enſuite l'uſage des aliments. Cette hiſtoire fort célébre a été écrite par Gérard Bukoldianus [s] médecin de l'empereur Ferdinand I. qui examina cette fille par ordre de l'empereur. Bukoldianus cite deux autres exemples, d'une fille née près de Commerci ſous l'empire de Lothaire, qui ne prit aucune nourriture pendant deux ans & demi depuis 822. juſqu'en 825. & qui ſe remit enſuite à la nourriture. Ce fait eſt rapporté par l'abbé d'Usberg hiſtorien contemporain. Le ſecond exemple cité par Bukoldianus, eſt celui d'un prêtre François natif de Noïon, qui étoit copiſte de la chancellerie Romaine, la ſixiéme année du pontificat de Nicolas V. dont le Pogge témoigne, que dans le temps qu'il écrivoit cette hiſtoire, le prêtre François avoit deja paſſé deux ans, ſans prendre aucune nourriture, depuis une grande maladie qu'il avoit euë.

Siméon de Provenchére médecin du roi a écrit l'hiſtoire d'un jeune garçon de Vauprofonde près de Sens, qui a été quatre ans & onze mois ſans manger avant ſa mort. Il ſe nommoit [t] Jean Godeau.

Aléxandre Trallien médecin qui vivoit du tems de l'empereur Juſtinien I. a parlé d'une femme, qui rendit un ver de douze coudées de long.

Le

[o] *Bayle, républ. des lettr. Févr.* 1685. *art.* 7.

[p] *Agripp. phil. occult. liv* 1. *c.* 58.

[q] *Suivant le traité intitulé :* Abſtinens Conſolentanea.

[r] *Laurent. Jouberti decad.* 1. *parad.* 2.

[s] *Gerard. Bukold. de puellâ, quæ ſine cibo & potu vixit.*

[t] *Siméon de Provenchére fit mettre cette épitaphe ſur ſon tombeau :* Joannes Godeau è valle profundâ prope Senonas in agro Villæ-Regis-novæ, infra decimum ætatis ſuæ annum, abolito ſuctionis ſenſu, quem natura conjecit in os ventriculi, appetere, & cibo potuque uti deſiit, alimenti ſolâ recordatione perhorreſcens. Ex eo tempore, nihil a veſicâ, nihil ab alvo excretum. Sic vixit innocens prodigioſe, annos quatuor, menſes undecim, ſtante [quod mirum eſt] citra ullam extenuationem omnium partium compage & ſtructurâ. Obiit inflammatione pulmonum, menſis Aprilis die 16. anni 1616.

Le 13. Février 1730. un ver de cinq aulnes & quelques poulces ſortit du corps d'un malade, conformément au diagnoſtique [u] de M. de Vieuſſens médecin de S. Liziers en Couſerans.

Comment les médecins pourroient-ils connoître tant de maladies rares & extraordinaires, puiſqu'ils ne ſont pas d'accord ſur la fiévre qui eſt ſi commune ? Quelles contradictions [x] ſur l'origine des maladies !

17. Contradictions ſur l'origine des maladies.

Aſclépiade l'a rapportée aux corpuſcules, qui s'inſinuant dans les pores, y cauſent des obſtructions; Alcmæon au régne des qualités primitives, lorſque le chaud ou le froid, le ſec ou l'humide, le doux ou l'amer dominent avec trop d'inégalité; Dioclés à la diſproportion des éléments, dont le corps eſt compoſé. Celſe témoigne que pluſieurs auteurs attribuoient le dérangement de la ſanté à l'excés ou au défaut de l'un des quatre principes. Hérophile & Praxagore mettoient la cauſe générale des maladies dans les humeurs; Hippocrate, Athénée, & Antigéne dans les eſprits, ce qui les fit ſurnommer Médecins Spirituels ou Pneumatiques, ſuivant qu'il eſt expreſſément rapporté par Galien. Celſe que nous avons déja cité, fait mention du ſentiment ſoutenu par pluſieurs, que les maladies ſe forment, lorſque le ſang s'introduit dans les artéres, qui devoient être vuides de ſang, ſuivant l'erreur de ces médecins, & ne ſervir qu'au paſſage des eſprits. Eraſiſtrate & Aſclépiade, au rapport de Galien, faiſoient conſiſter les cauſes des maladies dans les particules primordiales & élémentaires; mais on lit auſſi qu'Eraſiſtrate dérivoit tous les maux de la multitude, de la crudité, & de la corruption des aliments: S. Clément d'Alexandrie a remarqué que c'étoit auſſi le ſentiment d'Antiphane de Délos.

Paracelſe [y] n'admet dans la compoſition du corps humain, que le ſoufre, le mercure, & le ſel; & il cherche dans ces trois prémiéres ſubſtances la cauſe de toutes les maladies.

Eryximachus [z] fonde toute la Médecine ſur la connoiſſance de cet amour philoſophique qui anime en général la nature. La médecine, dit-il, eſt la ſcience des choſes qui concernent l'amour ou la diſpoſition amoureuſe des corps, par rapport à la replétion ou à l'inanition. Il ajoûte que les médecins doivent s'attacher à reconcilier les choſes qui ſe contrarient, comme le chaud & le froid, l'amer & le doux, l'humide & le ſec : & que comme la muſique ſçait produire une harmonie, en accordant des tons fort différents, de même la médecine doit s'étudier à entretenir une bonne correſpondance entre les humeurs du corps qui ſont de différente nature :

Dans une diſſertation [a] qui parut en 1703. tout eſpace eſt ſuppoſé plein de vers & d'œufs de vers imperceptibles à la vûë, qui cauſent la plûpart des fiévres malignes & des maladies contagieuſes. C'eſt une ſuite de ce ſyſtéme, que la contagion s'étend, à meſure que ces petits vers ſe répandent dans l'air. Le grand froid les fait mourir auſſi bien que le feu : auſſi l'un & l'autre eſt un reméde au progrès de la contagion, & purifie l'air.

[u] *Journal. des ſçav. Avril* 1731.

[x] *Joann. Franc. Pic. Mirand. de exam. vanit. doctr. gent. lib.* 1. *c.* 16. *Agripp. de vanit. ſcientiar. c.* 82.

[y] *Paracelſ. Paramir. lib.* 1, *de orig. morbor. ex trib. prim. ſubſtant.*

[z] *Plat. in ſympoſ.*

[a] *Journ. des ſçavants, du lundi* 16. *Juin* 1704. *p.* 373.

Plutarque rapporte que dans la peste qui fit beaucoup de ravage à Athénes, au commencement de la guerre du Péloponnése, Acron fit allumer de grands feux dans toutes les ruës pour purifier l'air. Dans une autre peste d'Athénes, une femme songea que le Scythe Toxaris l'avertissoit de la part de Minerve, que la peste cesseroit, si l'on arrosoit les ruës avec du vin, ce qui aïant été fait, la peste cessa effectivement.

12. Maladies répanduës dans certains temps, & ignorées dans d'autres.

Ne diroit-on pas que la constitution du corps humain change, à juger d'elle par les maladies, dont quelques-unes sont fort répanduës dans certains temps, & sont ignorées dans d'autres. Hippocrate [b] a écrit que les femmes n'avoient jamais la goute. La lépre qui faisoit autrefois tant de ravages, est devenuë si rare, qu'on n'en fait presque plus mention, au lieu que la petite vérole si redoutable aujourd'hui n'a pas même été connuë des anciens.

Les médecins de l'antiquité dont les ouvrages nous restent, Hippocrate, Celse, Galien n'en ont rien dit: & une preuve qui n'est pas moins forte, c'est que parmi tant d'auteurs de satires & d'épigrammes, aucun n'a parlé des suites de ce mal si sujétes à effacer la beauté.

C'est dans les médecins Arabes [c[qu'on trouve les prémiéres nouvelles de cette maladie; ce qui a porté quelques-uns à croire qu'elle avoit passé en Europe par les conquêtes des Maures. Du temps d'Omar successeur de Mahomet, elle parut dabord en Egypte, d'où elle se répandit dans la Syrie, la Palestine, & la Perse, & fort peu après, le long des côtes d'Asie, dans la Lycie & dans la Cilicie: & enfin au commencement du huitiéme siécle, on la vit s'étendre dans les provinces maritimes de l'Afrique, & bientôt après passant la Méditerranée, se jetter dans l'Espagne.

Avicenne traite fort au long de la petite vérole, aussi bien que de la rougeole. Il les décrit très clairement par les accidents qui les accompagnent; il distingue les bons signes des mauvais; il enseigne fort exactement la maniére de les traiter, & même de prévenir ou d'effacer les marques.

13. Maladies inconnuës aux Grecs, décrites par les Arabes.

Les médecins Arabes ont encore décrit plusieurs maladies inconnuës aux Grecs, comme une sorte de lépre; un mal qu'on appelle Epine venteuse, qui est une espéce de corruption des os, qui les fait enfler & grossir extraordinairement, & une autre maladie causée par un petit ver [d] qui nait entre cuir & chair, & s'y proméne parcourant toutes les parties du corps.

14. Opinions diverses sur l'origine des maladies vénériennes.

Les médecins sont fort partagés sur l'origine de ce fléau du libertinage, qu'on appelle les maladies vénériennes. Les uns en ont attribué l'origine aux débauches des femmes, & ils ont cité plusieurs passages d'anciens auteurs, qui décrivent des symptomes pareils. Ils croient qu'Hippocrate [e] en a parlé, en décrivant une sorte de contagion; d'autres ont cherché la source de ce mal dans les influences malignes de certains Astres; d'autres dans la cessation des bains usités par les anciens; un quatriéme sentiment dans la cor-

[b] *Hippocr. sect. 6. aphor. 29.*
Maximus ille medicorum, & hujus scientiæ conditor, fœminis nec capillos defluere dixit, nec pedes laborare. *Sen. epist. 95.*

[c] *M. Freind, hist. de la médecine, depuis Galien.*

[d] *Ils ont appellé cette maladie*, affectio bovina.

[e] *Il nomme cette contagion*; Ἀιδόκων συπεδόνες. *Hippocr. aphor. lib. 3. aphor. 21.*

ruption produire par la nourriture de la chair humaine, qui avoit été étalée publiquement & vendue pour du thon, lorſque les François aſſiégeoient Naples vers la fin du XV. ſiécle. Quelques-uns ont rapporté l'origine de cette maladie à un grand débordement d'eaux qui arriva ſous le Pontificat d'Alexandre VI. dans le temps que Charles VIII. faiſoit la conquête de l'Italie. Fracaſtor en attribue la cauſe à l'air dans le poëme [f] qu'il a compoſé à ce ſujet, & dont la beauté peut être comparée aux géorgiques de Virgile.

Il n'étoit pas parlé de cette maladie au delà de deux cents quarante ans; & on a fait un conte d'un chirurgien nommé Thierri de Hére, qui ſe mit à genoux dans l'égliſe de S. Denys devant la repréſentation de Charles VIII. Un religieux de l'abbaïe l'avertit qu'il ſe trompoit, & que ce n'étoit pas l'image d'un ſaint, devant laquelle il prioit: Je le ſçai bien, mon pére, répondit le chirurgien: je connois la repréſentation du roi Charles VIII. pour l'ame duquel je prie, parce qu'il a apporté en France un mal, qui m'a fait gagner ſix ou ſept mille livres de rente.

Le ſentiment le plus commun eſt que les Eſpagnols qui s'embarquérent avec Chriſtophle Colomb le prémier Septembre 1492. rapportérent cette maladie de l'Amérique: comme ſi le nouveau monde eût voulu ſe venger par ce funeſte préſent des cruautés de l'ancien. Ce qui eſt de certain, dit l'auteur de la nouvelle hiſtoire de S. Domingue [g], c'eſt que les Caſtillans n'avoient encore fréquenté que les femmes de l'iſle Eſpagnole, lorſqu'ils portérent en Europe cette infâme & cruelle maladie, qui y a fait depuis de ſi grands ravages.

Pluſieurs de ces Eſpagnols à leur retour, étant allé ſervir dans les guerres de Naples, y ſemérent cette contagion qui ſe répandit [h] abondamment dans l'armée des François, & par leſquels elle commença à être manifeſtement connuë, & à infecter toute l'Italie.

Ce mal a été nommé mal Eſpagnol, mal de Naples, & mal François. Il ſemble que les trois noms conviennent à ſon origine, par rapport à ceux qui l'introduiſirent, au lieu où il commença à ſe répandre, & à ceux ſur leſquels il exerça dans les commencements ſes plus grand ravages.

15. Remédes de ces maladies.

Jean Gonſalve d'Oviédo ne trouvant point de ſoulagement à cette maladie, s'aviſa que le païs d'où elle étoit originaire, devoit en fournir le remède. Car les Botaniſtes obſervent [i], que Dieu a fait naître en chaque païs les plantes les plus utiles aux hommes & aux animaux de ce même païs: juſques-là que Solenander ſe vante que par les ſimples qui ſe trouvent le plus communément dans un lieu, il peut conjecturer preſque avec certitude, quelles ſont les maladies auſquelles ſes habitants ſont le plus ſujets.

Oviédo fit le voïage de l'Amérique, & s'y guérit par l'uſage du bois de Gaïac, dont les naturels ſe ſervoient dans ces ſortes de maux. Peu après les propriétés de la ſquine & de la ſalſepareille contre cette maladie furent découvertes.

Jacques de Carpi, ainſi nommé, parce qu'il étoit de Carpi dans le Modénois, & qui ſe donnoit lui-même

[f] *Hieronym. Fracaſt. de Syphilide ſeu morbo Gallico.*

[g] *Hiſt. de l'iſle Eſpagnole, ou de S. Domingue, par le P. Charlevoix. Mémoir. de Trév. Septemb.* 1731.

[h] *Fallop. de morb. Gallic.*

[i] *M. Derham, théolog. aſtronom. liv. 10. ch. 10.*

le nom de Jacques Bérenger, fut un des prémiers qui emploïa le mercure. Falloppe [k] rapporte que Jacques de Carpi gagna par ce reméde plus de cinquante mille ducats d'or. Fallope croit que la penſée d'emploïer le mercure, vint de ce qui eſt écrit dans Meſué, & autres Arabes, que ces anciens médecins ſe ſervoient pour les maladies de la peau, de compoſitions où entroit le vif argent.

16. Incertitude des médecins ſur les remédes qu'ils emploient.

La médecine [l] n'eſt pas plus aſſurée des propriétés des remédes qu'elle emploie, que de la nature des maladies qu'elle traite. En Egypte [m] il y avoit différents médecins pour toutes les ſortes de maladie. Chaque médecin ſe renfermoit dans une ſeule eſpéce, s'appliquoit uniquement à la connoître, & ne pouvoit ordonner de remédes pour aucune autre ſorte de maladie.

Autant que la connoiſſance des maladies eſt étenduë, autant la différence des tempéraments eſt extrême. Le kinkina reſſerre les uns, & produit l'effet d'une médecine aux autres. Albert le grand a écrit qu'une fille de Cologne mangeoit des araignées, comme une nourriture qui lui étoit fort ſaine. Ce qui ſert d'aliment aux uns [n], eſt un poiſon ſubtil pour les autres. Le ſerpent mouillé de quelques goutes de ſalive humaine enrage, & ſe dévore lui-même.

Pline [o] regarde les médicaments comme ennemis de l'eſtomac. Et Plutarque [p] dit qu'il ne faut ſe ſervir des vomitifs & des purgatifs que dans une grande néceſſité; que les vomitifs uſent le corps & le détruiſent; que les purgatifs cauſent un trouble qui corrompt les entrailles, & qu'ils y attirent plus d'humeurs qu'ils n'en évacuënt. S'il ſe trouvoit une ville dans la Gréce, ajoûte-t-il, qui fut trop chargée de ſes habitants, ou des Grecs naturels, & qu'on y fit venir encore des Arabes & des Scythes, cela paroîtroit ridicule à tout le monde. C'eſt pourtant la même erreur où tombent ceux, qui dans la penſée de faire ſortir de leurs corps des ſuperfluités qui s'y rencontrent naturellement, y ſont entrer des drogues étangéres & nuiſibles, ou des fatras de compoſitions d'apothicaires, toutes choſes qui auroient plûtôt beſoin d'être purgées & purifiées elles-mêmes, bien loin qu'elles puiſſent purger nos humeurs.

17. Syſtéme des inſectes.

L'inventeur d'un nouveau ſyſtéme [q] prétend, que les petits inſectes dont la nature, ſelon lui, eſt remplie, ſe font une guerre continuelle entr'eux, qu'ils ſont la ſource de toutes nos maladies, comme auſſi de notre ſanté; que ſi les inſectes qui ne ſympatiſent point avec nous, ſont victorieux, il importe alors d'envoïer des troupes auxiliaires aux vaincus, ce qui ſe peut aiſément par le moïen des purgations, des reſtaurants, des cordiaux, & autres remédes, qui ſont autant de détachemens d'inſectes qui nous aiment. Mais c'eſt un grand danger de livrer un état à des troupes étrangéres, & après l'exemple

---

[k] *Fallop. de morb. Gallic.*

[l] Temeraria in totum, ut arbitror, medicina. *Plin. lib.* 25. *c.* 4.

[m] *Herodot. Euterp.*

[n] Tantaque in his rebus diſtantia diſferitaſque eſt,
Ut quod alis cibus eſt, aliis ſuat acre venenum.
Sæpe etenim ſerpens hominis contacta ſalivâ
Diſperit, ac ſe ſe mandendo conficit ipſa. *Lucret. lib.* 4.

[o] Medicamentorum potus ſtomacho inimicus. *Plin lib.* 26. *c.* 3.

[p] *Plutarq. de la conſervation de la ſanté.*

[q] *Journ. des ſçav. Avril.* 1731.

de ce grand coloſſe d'empire Romain, qui a été détruit, pour avoir introduit dans ſon ſein les Barbares à titre d'alliés, on doit être fort réſervé dans le nouveau ſyſtéme à appeller les troupes auxiliaires qu'il nous offre;

18. Les grands médecins fort réſervés ſur l'uſage des médicaments.

Chryſippe & Eraſiſtrate déſapprouvoient l'uſage des purgatifs: Theſſalus les rejettoit [r] entiérement. Prenons, diſoit-il, un athléte tel qu'on voudra, c'eſt-à-dire, l'homme le plus robuſte & le plus ſain que l'on puiſſe trouver, & donnons lui un médicament purgatif; nous verrons qu'encore qu'il n'eut rien avant cela que de bon & de ſain en tout ſon corps, ce que le médicament en ſera ſortir, ſera très corrompu. Nous inférons de là, ſans qu'on puiſſe y contredire, que ce qui ſort, n'étoit pas auparavant dans le corps de cet homme, puiſqu'il ſe portoit bien. Nous en inférons en ſecond lieu, que le médicament a fait deux choſes en cette rencontre; la prémiére, de changer en pourriture ou de corrompre ce qui n'étoit pas corrompu auparavant; la ſeconde, de faire ſortir ce qui contribuoit à la ſanté & à la force de cet homme. Theſſalus ajoûte que les médecins de la ſecte d'Hippocrate étoient des inſenſés de ne s'appercevoir pas, que quand ils vouloient purger la bile, ils purgoient la pituite; & qu'au contraire, quand ils cherchoient à vuider la pituite, ils vuidoient la bile, d'où il tire cette conſéquence, que les purgatifs ne peuvent que nuire, en faiſant un effet oppoſé à celui qu'on en attend.

Hippocrate n'étoit le plus ſouvent qu'un obſervateur attentif auprès de ſes malades; il connoiſſoit le danger des remédes, & il en ordonnoit très peu. Celſe [s] étoit d'avis d'uſer rarement des purgatifs. Il loué Aſclépiade [t] d'avoir ſupprimé la plus grande partie des médicaments, & il fait cette réflexion, que les remédes étant ennemis de l'eſtomac & remplis de ſucs pernicieux, Aſclépiade avoit pris un parti fort ſage, le tourner tous ſes ſoins & toute ſon application du côté du régime.

19. Ancien uſage des eaux minérales.

Pline [u] témoigne qu'autrefois on envoïoit les malades aux eaux, pour en boire & pour s'y baigner: & il les regarde comme une reſſource de la médecine, lorſqu'elle ne ſçait plus qu'ordonner.

Galien [x] obſerve qu'il étoit d'uſage de boire au printemps & en automne des eaux ſoulfrées, bitumineuſes, ou nitreuſe pour ſe purger: & que [y] ceux qui étoient ſujets à la gravelle, prenoient des eaux minérales par précaution.

20. Médecine réglée ſur l'aſtrologie.

Les médecins ont ſouvent reglé leurs ordonnances ſur l'aſtrologie. Juvénal [z] ſe mocque des dames Romaines, qui ne vouloient prendre de la nourriture qu'aux heures preſcrites par leurs aſtrologues.

[r] *Galen. contra ea quæ à Juliano in aphoriſm. Hippocr. dicta ſunt. c.* 8.

[s] Ego autem medicamentorum dari potiones, & alvum duci, non niſi rarò debere concedo. *Celſ. lib.* 3. *c.* 4.

[t] Medicamentorum autem uſum ex magnâ parte Aſclepiades non ſine cauſâ ſuſtulit; & cùm omnia fere medicamenta ſtomachum lædant, malique ſuci ſint, ad ipſius victûs rationem potius omnem curam ſuam tranſtulit. *Celſ. lib.* 5. *c.* 1.

[u] Medecina nunc aquarum perfugio utitur. *Plin. l.* 31. *c.* 6.

[x] *Galen. de ſanit. tuend. lib.* 4. *c.* 4

[y] *Galen. de ren. affectib. dignoſc. & curand.*

[z] Ægra licet jaceat, capiendo nulla videtur
Aptior hora cibo, niſi quam dederit
Petoſiris. *Juven.*

Hippocrate [a] examinoit la différence des ſaiſons, le lever ou le coucher des aſtres, le temps de certaines conſtellations, comme de l'Arcturus, de la Canicule, des Pléïades. Il regardoit l'aſtronomie comme néceſſaire au médecin, & il étoit perſuadé de la vertu des influences céleſtes.

21. Les anciens médecins attribuoient beaucoup de vertu aux nombres.

Il déféroit [b] beaucoup au pouvoir des nombres, conformément à la doctrine de Pythagore, comme lorſqu'il dit, que la guériſon eſt ſujéte à la rechute, ſi la fiévre quitte dans un jour pair.

C'étoit auſſi l'opinion de la vertu des nombres, qui lui faiſoit décider [c], que l'enfant né à ſept mois pouvoit vivre, & que l'enfant né à huit mois ne pouvoit pas vivre. Sentiment ſuivi par Galien, & dont on n'eſt détrompé que depuis peu; les médecins modernes aïant reconnu, que plus la naiſſance de l'enfant approche du terme ordinaire, plus il eſt fort, plus il eſt en état de vivre.

Celſe [d] reconnoît que les nombres Pythagoriciens autrefois fort célébres, ont fait tomber les anciens médecins dans pluſieurs erreurs.

Marſile Ficin explique quel égard on doit avoir aux aſpects des Planétes dans l'uſage des remédes. C'eſt de Paracelſe & de ſes diſciples, qu'eſt venuë l'opinion d'une prétenduë convenance du cœur avec le ſoleil, du cerveau avec la lune, de la ratte avec Saturne, du poulmon avec Mercure, des reins avec Venus, du foie avec Jupiter, du fiel avec Mars.

22. Paracelſe fort enté de l'aſtrologie.

Paracelſe [e] compare l'homme ou le petit monde au grand. Le médecin, dit-il, qui ne ſçait pas s'orienter dans le petit monde, qui n'y connoît pas la queuë du dragon, & le bélier, les poles, le méridien, le couchant & le levant, ne mérite que d'être le médecin de Pilate.

23. Purgés topiques.

Boyle [f] parle de quelques médecins qui purgeoient par des topiques ou remédes extérieurs. Il rapporte qu'un chimiſte s'étant apperçû qu'un de ſes amis traitoit de viſion cette nouvelle maniére de purger, il lui frotta la main d'une huile, dont quelques momens après, cet incrédule ſe ſentit auſſi preſſé, que s'il eût pris le matin une médecine, mais ſans tranchée, ſans douleur, & ſans intempérie.

Boyle témoigne qu'il s'eſt guéri lui-même pluſieurs fois de la fiévre, par un ſeul mélange de raiſins de Corinthe, de houblon & de ſel commun, broyés enſemble, & appliqués ſur le poignet. Les crapauds préparés garantiſſent de la peſte, parce qu'il en ſort une eſpéce d'athmoſphére de corpuſcules, qui diſſipent & émouſſent ceux de la contagion. C'eſt pourquoi Boyle déclare qu'il a beaucoup de penchant à croire que les préſervatifs [g] portés au col par les anciens n'étoient pas entiérement ſuperſtitieux ni inutiles.

Que ce ſeroit une médecine douce,

---

[a] *Hippocr. de diætâ, lib. 1. & de aëre, aquis, & locis. Id. de humoribus, & lib. 4. de morbis.*

[b] *Hippocr. aphor. lib. 4. aphor. 61.*

[c] *Hippocr. de ſeptimeſtri partu. Id. de octimeſtri partu.*

[d] *Celſ. lib. 3. c. 4.*

[e] Medico autem citrà omnem defectum hoc conſiſtere debet, ut ſciat in homine caudam draconis, & arietem, & axem polarem, & lineam meridionalem, & ortum, & occaſum. Quæ ſi ignorat, a page talem ad Pilatum. *Paracelſ. Paragran: tractat 2.*

[f] *Robert. Boyle, de naturâ determinatâ effluviorum.*

[g] *Les anciens appelloient ces préſervatifs*, amuleta, phylacteria, &c.

exemte de douleur & de dégout, que celle qui s'appliqueroit à chasser du corps par la transpiration touts les corpuscules impurs, pour n'en substituer, soit par la respiration, soit par la nourriture, que de salutaires & balsamiques, sans épuiser les malades de sang, & les faire passer par les épreuves de tant de pratiques, qui ont un appareil aussi rebutant que les maux eux-mêmes!

24. Observations sur la transpiration.

Sanctorius[h] professeur en médecine à Padoue, a fait sur la transpiration les observations suivantes. Celui-là seul est habile médecin, qui entend bien jusqu'où va la transpiration insensible, qui sçait quand il la faut exciter, & quand il faut réparer ce qu'elle a retranché de trop du corps. Le poids de ce qui s'exhale par les transpirations insensibles, surpasse ce qui sort par les évacuations sensibles. Du poids de huit livres de nourriture qu'on prendra, il s'en perd bien cinq livres par la transpiration insensible. En hyver il transpirera d'un homme bien sain plus de 50. onces par la transpiration insensible. Dans une nuit où l'on aura bien dormi, il se fera une transpiration de plus de quarante onces. En été on pése trois livres moins qu'en hyver, parce que la transpiration en été est beaucoup plus abondante.

Depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au solstice d'hyver, on transpire par jour une livre de moins: & de là jusqu'à l'équinoxe du printemps, la transpiration devient de plus en plus abondante & facile. La chair de mouton se digére aisément, c'est la plus vaporeuse, & celle qui transpire avec le plus de facilité. Un sommeil inquiet diminuë de plus de cinq onces la transpiration. Un homme qui veille, transpire la moitié moins qu'un homme qui dort.

L'usage fréquent des bains que les anciens prenoient, devoit diminuer beaucoup leurs forces; suivant une ancienne épigramme grecque [i], l'usage fréquent du vin, des bains & de Venus abrége beaucoup la route qui conduit au roïaume sombre de Pluton.

Les Lacédémoniens plongeoient dans le vin leurs enfants, lorsqu'ils venoient au monde. Ils sçavoient bien que ce bain les mettoit en danger de mourir, & ils n'en usoient ainsi, que parce qu'ils croïoient que leurs soins n'étoient bien emploiés que lorsqu'ils nourrissoient des enfants forts & robustes, & dont le tempérament avoit soutenu cette épreuve. Chez d'autres nations, les enfants [k] aussi-tôt qu'ils étoient nés, étoient plongés dans des fleuves & dans des eaux glacées, pour endurcir leur tempérament.

25. Aventure d'Adrien aux bains publics.

Pour augmenter la transpiration, les Romains se servoient de petites étrilles, dont ils se racloient la peau dans le bain. L'empereur Adrien [l] se baignoit souvent dans les bains publics avec la foule du peuple. Il apperçut un jour un vieux soldat, qui n'aïant personne pour se faire étriller, suppléoit lui-même à ce défaut, en se serrant & agitant le dos contre la muraille du bain. Comme Adrien le connoissoit pour l'avoir vû à la guerre, il lui demanda pourquoi il se reposoit ainsi sur le marbre du soin de sa peau? C'est, répondit le vieillard, que je n'ai point de valet. L'empereur lui donna dans

[h] *Sanctorius de medicinâ staticâ*, §. 1.

[i] Οἶνος. καὶ τὰ λοῦτρα καὶ ἡ περὶ Κύπριν ἐρωή
Ὀξυτέρην πέμπει τὴν ὁδὸν εἰς Ἀΐδην.
Anthol. lib. 1. *c.* 37. *epigr.* 34.

[k] .... natos ad flumina primum
Deferimus, sævoque gelu duramus, & undis.

[l] *Spartian. in Adrian.*

le même moment des eſclaves & de quoi les nourrir. Le bruit d'une action qui avoit eu beaucoup de témoins, fut bientôt répandu dans tous les quartiers de Rome; & la prémiére fois qu'Adrien revint aux bains publics, pluſieurs vieillards ne manquérent pas de s'y trouver, & de tenter les mêmes moïens d'attirer ſur eux les regards & la libéralité du prince. Il les fit tous approcher, & au lieu de les traiter comme il avoit traité le ſoldat, il leur ordonna de s'étriller les uns les autres.

26. Tranſplantation des maladies.

C'eſt une ſuite de la tranſpiration inſenſible, que tout ce qui a été écrit par les médecins de la tranſplantation des maladies, quand une perſonne eſt guérie en communicant le mal à quelque bête, ou à un arbre, ou à une plante.

Bartholin dit qu'une perſonne attaquée d'une fiévre quarte fut guérie, en ſe mettant du pain chaud ſous l'aiſſelle, & le donnant tout imbu de ſa ſueur à manger à un chien; & qu'une autre fut guérie de la jauniſſe, en faiſant un gateau pétri avec de l'urine & de la farine, & le donnant à manger à un chat.

Robert Flud raconte comment par le moïen de la tranſplantation, un nommé Joannes Rumelius Pharamundus guériſſoit immanquablement la goute. Ce docteur en médecine prenoit des coupûres d'ongles des piés & du poil de la jambe du gouteux, & les mettoit en un trou qu'il perçoit dans le tronc d'un chêne juſqu'à la moëlle, & aïant bouché ce trou avec une cheville faite du même bois, il couvroit le tout avec du fumier de vache. Si la maladie ne revenoit pas dans l'eſpace de trois mois, il concluoit que le chêne avoit aſſez de force pour attirer à lui tout le mal.

Si l'on prend des coupûres d'ongles des mains & des piés d'un hydropique, & qu'on les attache ſur le dos d'une écréviſſe qui ſoit rejettée dans la riviére, le malade ſe trouve bientôt guéri.

C'eſt un ſecret pour guérir de la goute, d'appliquer ſur le lieu de la douleur un morceau de chair de bœuf humectée d'un peu de vin; lorſqu'on la reléve ſix heures après, on la trouve toute pourrie; il faut la faire manger à un chien dans lequel la maladie paſſe, après pluſieurs opérations ſemblables.

A la vérité beaucoup de ces recettes peuvent être de l'eſpéce de celle que Rabelais préparoit avec un grand empreſſement pour ſon maître le cardinal du Bellai. Les médecins aïant ordonné à ce cardinal une décoction apéritive, Rabelais fit bouillir de l'eau dans un chaudron, où il mit grand nombre de clefs, & ſe donnoit bien du mouvement à remuer ces clefs pour leur faire prendre cuiſſon. Les docteurs voïant cet appareil, & s'en enquerrant, il leur dit: Meſſieurs, j'accomplis votre ordonnance, puiſque rien n'eſt ſi apéritifs que les clefs. Cependant à raiſonner phyſiquement, la tranſplantation des maladies n'eſt pas hors de toute vraiſemblance.

De même qu'on peut prendre une maladie par les pores, il n'eſt pas abſolument impoſſible qu'on puiſſe s'en délivrer par la voie de la tranſplantation. Ces guériſons magnétiques ne renferment nulle ſuperſtition, puiſque l'on ne s'y ſert que de choſes naturelles, & que tout ſe fait ſans paroles, ſans charactéres, & ſans aucune cérémonie? En voici encore quelques exemples.

Un écholier qui avoit une fiévre maligne,

ligne, la donna à un chien qu'il mettoit dans son lit ; il en fut guéri, & le chien en mourut. Bartholin rapporte, que son oncle qui avoit une cholique fort violente, en fut guéri par un chien qu'on lui appliqua sur le ventre, & dans lequel elle passa: & que sa servante s'étant mis sur la joue le même chien, elle fut soulagée d'une douleur de dents très aiguë; & que quand le chien fut échapé, il fit voir par ses mouvements & par ses cris, qu'il avoit pris ces deux maux.

Hofmannus dit, qu'un homme qui étoit tourmenté de la goute, en fut délivré par un chien qui la prit en couchant dans le lit de ce gouteux. Borellus enseigne ce moïen de connoître les maladies qui sont cachées dans le corps humain. Si l'on fait coucher un petit chien, dit-il, pendant quinze jours avec un malade, s'il est nourri des restes de ce que le malade mange, & s'il léche souvent la peau du malade, il est certain qu'il prendra le mal de cette personne. Il n'y a après cela qu'à ouvrir le chien, & on découvrira dans la partie du chien qui a contracté la maladie, celle du malade qu'il faut soulager.

27. Inoculation de la petite vérole.

L'inoculation de la petite vérole, dont on a beaucoup parlé dans les derniers temps, est une transplantation de maladie. Elle a passé de Constantinople en Angleterre. Il y a plus d'un siécle qu'elle est en usage à la Chine, suivant [m] le pére d'Entrecolles. Elle se fait à la Chine par une tente de coton qu'on insinuë dans le nez ; en Angleterre, elle se pratique par l'incision.

Cette operation a mal réüssi en l'année 1731. & on a observé qu'il est mort un cinquiéme des jeunes Anglois à qui on l'a faite, & à qui l'on a donné la petite vérole par l'insertion. Il est bien étonnant que l'on cherche de propos déliberé, une maladie si dangereuse, & dont on n'est pas sûr d'être délivré, pour l'avoir euë une ou plusieurs fois.

28. Remédes inhumains & superstitieux.

On a observé de tout temps que les poulmoniques & les vieillards sentent ranimer leurs forces, lorsqu'ils couchent avec des personnes fort seines & fort fraîches, mais c'est aux dépens de la santé de ces jeunes personnes qui tombent peu à peu dans la langueur.

Le sang humain n'a pas même été épargné. On lit dans l'histoire de Thou [n] que Barberousse prit des bains de sang d'enfants pour ranimer sa chaleur, & que ce remède fut sans aucun effet. Le même historien [o] rapporte qu'il couroit en France un bruit fort odieux, qu'on enlevoit des enfants pour faire des bains chauds à François II. ce qui est bien éloigné de l'humanité de nos rois.

Pline [p] condamne les remédes cruels de sang de gladiateurs & de cranes humains, parmi lesquels il rapporte que Démocrite distinguoit les effets du crane d'un criminel, d'un ami, d'un parent. Apollonius a écrit aussi vainement, que c'est un remède très efficace de faire saigner les gencives avec une dent d'un homme qui a péri d'une mort violente. Solin [q] dit encore que la chair de cerf préserve de la fiévre, si le cerf a été tué d'une seule blessure.

29. Tous les anciens médecins étoient empiriques.

L'ancienne médecine a commencé par être simplement empirique, puisqu'il est constant que dans les temps les plus reculés, elle étoit destituée des secours

[m] *Lettres édifiantes & curieuses*, t. 20.
[n] *Thuan. lib.* 3.
[o] *Thuan. lib.* 23.
[p] *Plin. lib.* 28. *c.* 1.
[q] *Solin. c.* 22.

le même moment des esclaves & de quoi les nourrir. Le bruit d'une action qui avoit eu beaucoup de témoins, fut bientôt répandu dans touts les quartiers de Rome; & la prémiére fois qu'Adrien revint aux bains publics, plusieurs vieillards ne manquérent pas de s'y trouver, & de tenter les mêmes moïens d'attirer sur eux les regards & la libéralité du prince. Il les fit touts approcher, & au lieu de les traiter comme il avoit traité le soldat, il leur ordonna de s'étriller les uns [illegible] autres.

26. Transplantation des maladies.

C'est une suite de la transpirat[illegible] sensible, que tout ce qui a été [illegible] les médecins de la transplan[illegible] maladies, quand une [illegible] guérie en communican[illegible] que bête, ou à un [illegible] plante.

Bartholin dit [illegible] quée d'une fiè[illegible] en se mettant [illegible] selle, & le [illegible] par-sueur à m[illegible] prouvé avec autre f[illegible] nature. Ils essaïsant [illegible] exemple, dans les dartres, de l[illegible] des de l'hérésipelle; dans les u[illegible] dies des bras, ce qui s'étoit pratiqué dans celles des jambes, & s'il leur manquoit des coins, qui sont un fruit apre, ils emploïoient les nêfles qui ne le sont pas moins. L'observation, l'histoire & la substitution étoïent donc les trois fondements de leur art; & ce que Glaucias appelloit le trépié [r] de la médecine.

trois principes des empiriques.

31. Raisons des empiriques.

Les Empiriques [u] soutenoient que toutes les questions qui rouloient sur force pour attirer à [illegible]

Si l'on prend de[illegible] des mains & des [illegible] que, & qu'o[illegible] d'une écrévi[illegible] riviére, [illegible] guéri [illegible]

C[illegible] go[illegible] d[illegible]

[illegible] des lieux; un [illegible] qui est bon pour l'Italie, [illegible] aut rien pour l'Egypte, & il est peut-être pernicieux pour les Gaules. Les Physiciens parviendront-ils à distinguer suivant les differents climats, la nature qu'ils sont si éloignés de connoître en tout?

Ils demandoient encore aux dogmatiques, si les raisonnements leur enseignoient les mêmes choses que les expériences, ou s'ils enseignoient le contraire? & poussant cette objection ils disoient, que si les raisonnements leur enseignoient les mêmes choses que les expériences, ils étoient superflus; & que si l'on en inféroit quelque chose qui fût contraire aux expériences, ils étoient préjudiciables.

[r] Democriti autem, ut quidam tradiderunt, discipulus Hippocrates Coüs, primus quidem ex omnibus memoriâ dignis, ab studio sapientiæ disciplinam hanc separavit, vir arte & facundiâ insignis. *Cels. præf. lib. 1.*

[s] *Hist. de la médic. de le Clerc, part. 2. liv. 2. ch. 2. p. 344. seconde édit.*

[t] Τρίπους τῆς ἰατρικῆς.

[u] *Cels. Præf. lib. 1.*

Empiriques ne s'embarraſſoient ja-
de chercher les cauſes cachées des
s, & ils ne conſidéroient les cau-
tes que comme des moïens de
s eſpéces des maladies, ſans
la maniére dont ces cau-
ſans ſe mettre en peine
des remédes que l'ex-
indiqués.
répondoient que
les ne peut être
guidée par le
éde quelque
re emploïé
le tem-
ents de
nces,
ni-
n

; &
uerches doit
decin un zéle d'au-
louable, pour ſe rendre utile
a ſociété au moïen de ſes découver-
tes.

33. Sentiment de Celſe ſur cette diſpute.

Le ſentiment de Celſe [x] ſur la diſpute des Empiriques & des Dogmatiques, eſt que rien ne contribuë plus à la guériſon des maladies, qui eſt le véritable but de la médecine, que les expériences. Il avouë que les raiſonnements tirés des choſes obſcures n'appartiennent pas proprement à l'art de guérir les maladies, mais que l'étude & la méditation des choſes naturelles contribuë beaucoup à perfectionner le médecin; que ſi les raiſonnements trompent, les expériences de leur côté jettent quelquefois dans l'erreur; qu'il n'y a donc point de doute, qu'il ne faille raiſonner dans la médecine, rejettant tout ce qui eſt obſcur, hors de la ſcience, mais non pas hors de la penſée du médecin.

Les nouvelles découvertes ont apporté plus d'ornement que d'utilité à la médecine: depuis que la circulation du ſang a été connuë, depuis qu'on a pénétré ſi avant dans le ſecret de l'œconomie animale, la pratique de la médecine n'eſt devenuë ni plus ſure ni plus heureuſe. L'invention d'un ſpécifique eſt d'un plus grand fruit à la ſociété, que touts les raiſonnements ſur les cauſes cachées des maladies, & que les découvertes les plus curieuſes de l'anatomie.

On a cherché depuis un très grand nombre de ſiécles la cauſe de la fiévre, ſans avoir pu encore la trouver: le Kinkina apporté du Pérou, il y a environ ſoixante ans, guérit infailliblement les fiévres intermittentes, & fait connoître d'une maniére ſenſible la différence des remédes ſpécifiques aux raiſonnements les plus ſçavants des médecins.

Après que le médecin a conjecturé par de profondes recherches, que la maladie eſt cauſée par une fermentation extraordinaire du ſang [y] & des autres humeurs, il ne ſera pas plus en état d'y remédier, s'il ne connoît quel eſt ce levain particulier qu'il doit détruire. Le médecin ſçaura ou croira ſçavoir que ce levain eſt un acide ou un aigre, il conclura qu'il faut lui oppoſer un alkali, parceque les alkali corrigent les acides, en émouſſant leurs pointes; mais il n'en ſera pas plus avancé, ſi parmi tant d'eſpéces d'acides & d'alkali, l'expérience ne lui indique quel eſt cet al-

[x] *Celſ. præfat. lib 2.*

[y] Febris eſt fermentatio ſeu effervescentia immodica ſanguinis & humoribus inducta. *Willis de febrib. c. 1. t. 1. p. 165.*

de la Phyſique & de l'Anatomie. On ne peut faire remonter les commencements de la médecine dogmatique, au-deſà des temps de Pythagore & d'Hippocrate. Les Aſclépiades ou deſcendants d'Eſculape qui exerçoient ſeuls la médecine avant les prémiers Philoſophes Grecs, étoient des Empiriques qui appliquoient ſans raiſonnement les remédes que la tradition leur avoit enſeignés de pére en fils.

Hippocrate [r] fut le prémier qui puiſa dans la philoſophie, & qui fonda ſur ſes principes une méthode raiſonnée,

Les Empiriques avoient trois fondements [ſ] de leur art: l'obſervation qui conſiſtoit dans ce que chacun avoit expérimenté ſoi-même; l'hiſtoire, ou les differents recueils des obſervations rédigées par écrit; & la ſubſtitution d'une choſe ſemblable, qui étoit un nouvel eſſai qu'ils faiſoient, après avoir comparé une maladie avec une autre maladie, une partie du corps avec une partie pareille, un remédé éprouvé avec un remédé de même nature. Ils eſſaïoient, par exemple, dans les dartres, les remedes de l'héréſipelle; dans les maladies des bras, ce qui s'étoit pratiqué dans celles des jambes, & s'il leur manquoit des coins, qui ſont un fruit apre, ils emploïoient les nêfles qui ne le ſont pas moins. L'obſervation, l'hiſtoire & la ſubſtitution étoient donc les trois fondements de leur art; & ce que Glaucias appelloit le trépié [t] de la médecine.

3°. Trois principes des empiriques.

3°. Raiſons des empiriques.

Les Empiriques [u] ſoutenoient que toutes les queſtions qui rouloient ſur les cauſes naturelles, étoient plus dangereuſes qu'utiles, la nature étant incompréhenſible, & le médecin ne pouvant être guidé que par l'expérience. Pourquoi, ajoutoient-ils, croira-t-on plûtôt Hippocrate, qu'Hérophile, ou Hérophile plûtôt qu'Aſclépiade? ils ſe contrediſent perpétuellement dans les principes & dans les conſéquences. Si l'on demande des cartes, tours en ont fait, ou plûtôt la nature, & le tempérament des malades en ont fait en leur faveur, & on ne ſçaura de quel côté ſe ranger. Si l'on s'en rapporte aux raiſonnements, on les entend diſcourir avec une égale probabilité, ou bien ceux qui parlent le mieux, & qui ont plus de talent de s'énoncer, l'emportent aux dépens d'une verité qui perſiſte à ſe ſouſtraire à nos recherches. Les moïens que la nature emploie, ſont différents ſelon la nature des lieux; un raiſonnement qui eſt bon pour l'Italie, ne vaut rien pour l'Egypte, & il eſt peut-être pernicieux pour les Gaules. Les Phyſiciens parviendront-ils à diſtinguer ſuivant les differents climats, la nature qu'ils ſont ſi éloignés de connoître en tout?

Ils demandoient encore aux dogmatiques, ſi les raiſonnements leur enſeignoient les mêmes choſes que les expériences, ou s'ils enſeignoient le contraire? & pouſſant cette objection ils diſoient, que ſi les raiſonnements leur enſeignoient les mêmes choſes que les expériences, ils étoient ſuperflus; & que ſi l'on en inféroit quelque choſe qui fût contraire aux expériences, ils étoient préjudiciables.

---

[r] Democriti autem, ut quidam tradiderunt, diſcipulus Hippocrates Coüs, primus quidem ex omnibus memoriâ dignis, ab ſtudio ſapientiæ diſciplinam hanc ſeparavit, vir arte & facundiâ inſignis. *Celſ. præf. lib.* 1.

[ſ] *Hiſt. de la médic. de le Clerc, part.* 2. *liv.* 2. *ch.* 2. *p.* 344. *ſeconde édit.*

[t] Τεῖπους τῆς ἰατρικῆς.

[u] *Celſ. Præf. lib.* 1.

Les Empiriques ne s'embarraſſoient jamais de chercher les cauſes cachées des maladies, & ils ne conſidéroient les cauſes évidentes que comme des moïens de diſcerner les eſpéces des maladies, ſans raiſonner ſur la maniére dont ces cauſes agiſſent, & ſans ſe mettre en peine d'autre choſe que des remédes que l'expérience leur avoit indiqués.

32. Réponſes des dogmatiques.

Les dogmatiques répondoient que l'application des remédes ne peut être que fautive, ſi elle n'eſt guidée par le raiſonnement; qu'un remède quelque éprouvé qu'il ſoit, ne peut être employé avec ſuccès, ſi l'on ne connoît le tempérament du malade, les accidents de la maladie, & toutes les circonſtances, dont le changement peut rendre pernicieux, ce qui dans une autre occaſion auroit été utile; que c'eſt l'étude de la nature qui peut mettre les hommes en état de la ſoulager dans ſes maux; & que l'obſcurité de ces recherches doit exciter dans le médecin un zéle d'autant plus louable, pour ſe rendre utile à la ſociété au moïen de ſes découvertes.

33. Sentiment de Celſe ſur cette diſpute.

Le ſentiment de Celſe [x] ſur la diſpute des Empiriques & des Dogmatiques, eſt que rien ne contribuë plus à la guériſon des maladies, qui eſt le véritable but de la médecine, que les expériences. Il avouë que les raiſonnements tirés des choſes obſcures n'appartiennent pas proprement à l'art de guérir les maladies, mais que l'étude & la méditation des choſes naturelles contribuë beaucoup à perfectionner le médecin; que ſi les raiſonnements trompent, les expériences de leur côté jettent quelquefois dans l'erreur; qu'il n'y a donc point de doute, qu'il ne faille raiſonner dans la médecine, rejettant tout ce qui eſt obſcur, hors de la ſcience, mais non pas hors de la penſée du médecin.

Les nouvelles découvertes ont apporté plus d'ornement que d'utilité à la médecine: depuis que la circulation du ſang a été connuë, depuis qu'on a pénétré ſi avant dans le ſecret de l'œconomie animale, la pratique de la médecine n'eſt devenuë ni plus ſure ni plus heureuſe. L'invention d'un ſpécifique eſt d'un plus grand fruit à la ſociété, que touts les raiſonnements ſur les cauſes cachées des maladies, & que les découvertes les plus curieuſes de l'anatomie.

On a cherché depuis un très grand nombre de ſiécles la cauſe de la fiévre, ſans avoir pu encore la trouver: le Kinkina apporté du Pérou, il y a environ ſoixante ans, guérit infailliblement les fiévres intermittentes, & fait connoître d'une maniére ſenſible la différence des remédes ſpécifiques aux raiſonnements les plus ſçavants des médecins.

Après que le médecin a conjecturé par de profondes recherches, que la maladie eſt cauſée par une fermentation extraordinaire du ſang [y] & des autres humeurs, il ne ſera pas plus en état d'y remédier, s'il ne connoît quel eſt ce levain particulier qu'il doit détruire. Le médecin ſçaura ou croira ſçavoir que ce levain eſt un acide ou un aigre, il conclura qu'il faut lui oppoſer un alkali, parce que les alkali corrigent les acides, en émouſſant leurs pointes; mais il n'en ſera pas plus avancé, ſi parmi tant d'eſpéces d'acides & d'alkali, l'expérience ne lui indique quel eſt cet al-

[x] *Celſ. præfat. lib. 2.*

[y] Febris eſt fermentatio ſeu effervescentia immodica ſanguinis & humoribus inducta. *Willis de febrib. c. 1. p. 165.*

kali ſpécifique, qui doit être emploïé.

Galien donne un exemple fort remarquable des raiſonnements de pluſieurs médecins ſur les remédes. Mon maître Pélops, dit-il [x], voulant rendre raiſon de l'effet des écreviſſes dans la rage, prétendoit que l'écreviſſe eſt utile dans cette maladie, parceque c'eſt un animal aquatique, & que la rage eſt cauſée par un excés de ſéchereſſe, qui fait que ceux qui en ſont atteints, ont peur de l'eau. Il ajoutoit que les écreviſſes de riviére ſont plus propres en cette occaſion que celles de mer, parceque ces derniéres participent du ſel dont l'eau marine eſt chargée, & qui eſt d'une nature fort ſéche. Mais quelqu'un lui aïant fait cette objection, ſi ce que vous dites eſt vrai, d'où vient que touts les animaux aquatiques ne ſont pas également propres contre ce mal? il répondoit que c'eſt parce qu'ils n'admettent pas touts la même préparation, que les écreviſſes dont on réduit les coquilles en une cendre, qui étant deſſéchante conſume & abſorbe le venin. Pélops, pourſuit Galien, tomboit dans ces contradictions, par la vanité qu'il avoit de vouloir rendre raiſon de tout; mais moi, ſi je ne ſuis perſuadé que je ſçai parfaitement une choſe, je n'entreprends pas d'en convaincre les autres.

Un célébre médecin parmi les modernes [a] fait ſur cela cette réflexion: Il ſeroit à ſouhaiter que touts les médecins ſuiviſſent la maxime de Galien; mais la crainte que l'on a de paſſer pour ignorant, fait qu'on veut parler à quelque prix que ce ſoit, quoique ſouvent l'on ne s'entende pas ſoi-même.

14. Des remédes de précaution.

Les maximes de la médecine contradictoirement oppoſées, ont leur probabilité, & leurs partiſans. Les uns exhortent à prévenir les maladies par quelque ſaignées, & médecines de précaution: les autres croient qu'il y a un extréme danger de faire des remédes de précaution, lorſqu'on ſe porte bien: car la ſanté n'étant autre choſe que l'harmonie & l'équilibre des différentes humeurs qui compoſent le corps humain, faire des remédes de précaution, c'eſt ſe jetter dans un péril évident de déranger cette harmonie & cet équilibre.

15. Sentiments contraires dans la médecine.

Macrobe dit [b] qu'Hippocrate ne peut tromper ni être trompé. Julien d'Alexandrie a compoſé 48. livres, pour prouver qu'Hippocrate dans ſes aphoriſmes s'eſt trompé en tout, & pour les réfuter entiérement. Les livres que nous avons ſous le nom d'Hippocrate ſe contrediſent en tant d'endroits, que cette raiſon fait croire qu'ils ſont de différents auteurs.

Photius fait mention d'un médecin nommé Denys qui avoit compoſé un livre contenant cent chapitres, dont il y en avoit 50. qui établiſſoient chacun une opinion particuliére, & 50. autres qui détruiſoient ces mêmes ſentiments. Par exemple, dans un de ces chapitres, il ſoutenoit que la digeſtion qui ſe fait dans l'eſtomac eſt l'effet d'une chaleur; dans le chapitre ſuivant il prouvoit le contraire.

Si nous nous refroidiſſons après une agitation violente, nous ſommes en danger de gagner une pleuréſie: les ſauvages de l'Amérique [c] au contrai-

---

[x] *Galen. de ſimplic. medicament. facultatib. lib.* 11.

[a] *Le Clerc, hiſt. de la médecine, part.* 3. *liv.* 3. *ch.* 3. *p.* 682. *nouv. édit.*

[b] Qui tam fallere quàm falli neſcit. *Macrob.*

[c] *Le p. Lafitteau, mœurs des ſauvag. Amériq. t.* 2. *p.* 372. *in-*4°.

[d] Ἄρλη, ἐπίδοσις, ἄκμη, χάλασις.

[e] *Hippocr. de ratione victus in acutis.*

re, après s'être excités à une sueur abondante, vont se plonger dans l'eau froide des rivières. On connoît par les relations du nouveau monde, qu'il n'y a point de païs, où les hommes vivent si sainement, & si long-temps que ceux où la médecine n'est point en usage : & parmi nous les conditions qui ont le moins de commerce avec les médecins sont les plus saines & les plus robustes ; mais ces effets ont apparemment d'autres causes.

16. Quatre périodes des maladies.

Hippocrate distingue quatre période dans les maladies ; le commencement [d], l'augmentation, la force, & le déclin : & il regarde la crise, comme le jugement que porte la nature, pour absoudre ou pour condamner le malade.

Hippocrate ajoute [e] que la maladie se cuit elle-même ; d'où il y a lieu de conclure que les remédes qui ne sont pas donnés dans la maturité du mal, doivent l'augmenter considérablement.

17. Loi d'Egypte.

Aristote [f] parle d'une loi d'Egypte, qui défendoit aux médecins de remuer les humeurs, ou de Purger avant le quatriéme jour de la maladie, à moins qu'ils ne voulussent le faire à leurs perils & fortunes. C'est donc une maxime importante qu'il faut laisser quelque cours au mal ; que c'est l'aigrir imprudemment [g], que d'apporter de prompts remédes ; qu'il est plus avantageux de laisser meurir le mal, & de ne pas chercher à précipiter la guérison. Mais n'est-ce pas une maxime généralement reçuë [h], qu'il est de conséquence de s'opposer au commencement du mal, & qu'une maladie invétérée est bien plus difficile à guérir ? c'est ainsi que le malade est continuellement agité par des vents contraires, & se voit exposé entre deux écueils, comme entre Scylle & Charibde.

18. De l'usage de l'eau de vie.

Dans une thése [i] soutenuë & imprimée à Caën en 1717. il est dit, que l'eau de vie répare les esprits dissipés, léve les obstructions, ouvre les conduits, rend le ressort aux parties relachées, corrige ce qu'il y a de grossier dans les aliments, subtilise les humeurs, purifie le chyle, & par une suite nécessaire favorise entiérement la circulation du sang & des humeurs. Arnauld de Villeneuve [k] a fait un grand éloge de l'eau de vie, comme d'un remède excellent pour plusieurs maux, & fort propre à fortifier les nerfs. L'eau de vie, suivant son sentiment, est propre par une simplicité salutaire, à recevoir les impressions de toutes les saveurs, odeurs, & qualités.

Dans une autre thése, soutenuë & imprimée à Paris en 1729. on fait voir au contraire que rien n'est plus contraire à la circulation que les liqueurs spiritueuses, soit par leur effet sur les parties solides, soit par le changement qu'elles apportent aux parties fluides. En effet il faut pour cette circulation que les membranes des parties solides aïent de la soupleſſe & du

[f] *Aristot. polit. lib. 3. c. 15.*

[g] In morbis nihil est magis periculosum, quàm immatura medicina. *Sen. consol. ad Helv.*

[h] Principiis obsta, sero medicina paratur.
Cùm mala per longas invaluere moras. *Ovid.*

[i] *Journ. des sçav. Décemb.* 1729.

[k] *Villanovan. de conservandâ juventute.*

reſſort, afin de pouſſer les humeurs, & que les humeurs de leur côté aïent une certaine fluidité, pour obéïr à l'action des vaiſſeaux. Or l'eau de vie & toutes les boiſſons ardentes raccornifſent les membres, les froncent, & les crêpent, ce qui leur ôte par conſequent la ſoupleſſe & le reſſort qu'elles doivent avoir pour agir ſur les liquides : l'eau de vie outre cela épaiſſit & coagule les humeurs, ce qui les prive de leur fluidité. Comment après cela ne ſeroit-elle pas plûtôt une eau de mort qu'une eau de vie, étant auſſi contraire qu'elle l'eſt à la circulation? Que l'eau de vie raccornifſe les parties ſolides, l'expérience le fait voir, puiſque cette liqueur durcit les corps qu'on y conſerve, ſans quoi elle ne les conſerveroit pas. Qu'elle épaiſſiſſe & coagule les humeurs, l'expérience ne le fait pas moins connoître, puiſque ſi l'on jette un blanc d'œuf dans un peu d'eau de vie, il y prend la même conſiſtance & la même blancheur, que ſi on l'avoit fait durcir au feu. Il n'y a point de ville où l'hydropiſie, cette maladie qui ne vient que de la trop grande roideur des ſolides, & de la trop grande viſcoſité des fluides, régne davantage qu'à Londres, la ville du monde, où il ſe boit le plus d'eau de vie. Que l'on faſſe avaler à un chat une cueillerée d'eau de vie, il entre en fureur, & meurt peu après : que l'on ſeringue dans la veine jugulaire d'un chien deux onces d'eſprit de vin, il meurt à l'inſtant: qu'on en donne à un oiſeau, il périt ſur l'heure. Le chyle, le lait, la lymphe, la bile, la ſalive, toutes ces liqueurs ſe coagulent par l'eſprit de vin, & ſelon l'auteur de la théſe, s'oſſifient même & ſe pétrifient. Rien n'eſt plus capable d'épaiſſir le chyle, & de nuire par cet endroit à la digeſtion, que l'eau de vie: ce qui doit la rendre par conſéquent très contraire à la circulation.

19. Sentiment de Pline ſur les médicaments.

Pline haïſſoit les compoſitions d'un grand nombre de médicaments. Il ſe récrie [*l*] contre l'antidote de Mithridate, où l'on faiſoit entrer cinquante-quatre drogues différentes, parmi leſquelles il y en avoit dont on n'emploïoit que le poids de la ſoixantiéme partie d'un denier. Il entroit dans la thériaque d'Andromachus plus de ſoixante drogues, dont notre thériaque eſt encore compoſée aujourd'hui. Hippocrate & ſes ſectateurs ſe ſervoient peu de médicaments, & ceux qu'ils emploïoient étoient fort peu compoſés. Hérophile & ceux qui le ſuivirent entaſſérent les différentes drogues dans leurs compoſitions. C'eſt ce que Pline appelle une oſtentation & une perfidie, & l'invention de quelque divinité mal-faiſante.

Il n'approuvoit pas non plus les remédes qu'on tire des païs éloignés. La nature, diſoit-il [*m*], cette bonne mére, cette ſage ouvriére, n'a pas fait les emplâtres, les antidotes, les collyres. Les ouvrages de la nature ſe trouvent tout faits & tout achevés. Les

---

[*l*] Mithridaticum antidotum ex rebus quinquaginta & quatuor componitur, interim nullo pondere æquali, & quarumdam rerum ſexageſimâ denarii unius imperatâ. Quo deorum perfidiam iſtam monſtrante? hominum enim ſubtilitas tanta eſſe non potuit. Oſtentatio artis, & portentoſa ſcientiæ vendicatio manifeſta eſt. *Plin. lib.* 29. *c.* 1.

[*m*] Non fecit ceratum, malagmata, emplaſtra, collyria, antidota, parens illa ac divina rerum artifex: officinarum hæc, imo verius avaritiæ commenta ſunt. Naturæ quidem opera abſoluta atque perfecta gignuntur, &c. *Plin. lib.* 22. *c.* 24.

remédes qui croiſſent dans des païs ſi reculés, n'y croiſſent pas pour nous. Les ſeuls remédes que la nature avoue [n], ſont des remédes familiers, que l'on trouve aiſément, que l'on prépare ſans dépenſe, & qui ſont tirés à peu de frais des mêmes choſes dont nous vivons.

Suivant ce raiſonnement de Pline, il faudroit ſe ſervir de toutes les productions de la nature, dans l'état qu'elles ſortent de ſon ſein. La terre ne nous produit pas le pain tel que nous le mangeons: quelqu'un s'aviſe-t-il de dire qu'il vaut mieux ſe nourrir du blé dans l'état qu'on le moiſſonne? Pline n'eſt pas mieux fondé en ce qui regarde les remédes tirés des païs lointains. Il ſe peut que ſi nous connoiſſions bien toutes les proprietés des plantes qui croiſſent chez nous, nous pourrions nous paſſer de la plûpart de celles que nous tirons des païs éloignés: mais étant convaincus combien nos connoiſſances ſont bornées à cet égard, pourquoi refuſerions-nous de nous prévaloir de ce qui a été découvert ailleurs? Il n'eſt pas [o] impoſſible, que nous n'aions dans nos jardins & dans nos bois d'auſſi bons fébrifuges que le Kinkina; mais juſqu'à ce que nous les connoiſſions, pourquoi nous priverions nous de cette merveilleuſe écorce qu'on peut avoir aiſément? A la verité, c'eſt un abus & une tromperie [p] d'emploïer des remédes compoſés, lorſque des médicamens plus ſimples & purement naturels peuvent ſuffire.

Les Médecins cependant ſont excuſables de ſatisfaire l'imagination de leurs malades, qui n'ont de confiance aux médecins que lorſqu'ils ordonnent beaucoup de remédes, & en apparence fort compoſés & fort rares. Galien raconte [q], qu'un malade lui répondit un jour: Gardez pour de pauvres gens ce que vous ordonnez-là; il me faut quelque réméde d'un plus grand prix.

40. Pluſieurs remédes compoſés par les médecins Arabes.

La médecine a été enrichie par les Arabes de pluſieurs médicaments ſimples, dont les Grecs n'ont point parlé. Tels ſont divers purgatifs tirés des plantes, comme la manne, le ſéné, la rhubarbe, la caſſe & autres. Ils ont rendu commun dans la médecine l'uſage du ſucre, en introduiſant les ſirops & les conſerves. Pluſieurs confections viennent d'eux, & entr'autres le kermés, dont la baſe eſt le ſuc d'une petite coque produite par des vers très petits. Ils nous ont les prémiers indiqué pluſieurs ſortes d'aromates, comme le muſc, la muſcade, les clous de girofle & autres, dont les Grecs n'ont eu aucune connoiſſance. Ils ont auſſi introduit dans la médecine les

[n] Hæc ſola naturæ placuerat eſſe remedia, parata vulgo, inventu facilia, ac ſine impendio, & quibus vivimus. Poſtea fraudes hominum, & ingeniorum capturæ, officinas invenere iſtas, in quibus ſua cuique homini venalis promittitur vita. Statim compoſitiones & mixturæ inexplicabiles decantantur. Arabia atque India in medio æſtimantur: ulcerique paryo medicina à Rubro mari imputatur; cùm remedia vera quotidie pauperrimus quiſque cœnet. Nam ſi ex horto petantur, aut herba vel frutex quæratur, nulla artium vilior fiat; *Id. lib.* 24. *c.* 1.

[o] *Le Clerc, hiſt. de la médecine, part.* 3. *liv.* 2. *ch.* 2.

[p] Scelus eſt uti compoſitis, cùm ſimplicia ſatis adjumenti afferre poſſunt. *Crato, in conſil. medic. conſil.* 5.

Potens mederi ſimplicibus, compoſita medicamina doloſè aut fruſtrà quærit. *Arnaldus de Villanovâ, in parabol. medication. doctrin.* 2. *aphor.* 15.

[q] *Galen. lib* 3. *de compoſit. medicament. ſec. gen. c.* 8.

pierreries, & l'or & l'argent en feuilles, les faiſant entrer dans diverſes compoſitions,

41. Découverte de l'antimoine.

L'antimoine à été une pomme de diſcorde pour la médecine. Ce reméde a excité des diſputes fort vives, & qui ne ſont aſſoupies que depuis peu de temps. Avant le douziéme ſiécle l'antimoine n'entroit que dans la compoſition du fard. Environ ce temps-là, un religieux nommé Baſile Valentin cherchant la pierre philoſophale, ſe ſervit de l'antimoine pour avancer la fonte des métaux. Il en jetta un jour à des pourceaux; & il remarqua que ces animaux, après avoir été exceſſivement purgés, engraiſſérent beaucoup. Perſuadé par cette expérience que s'il en faiſſoit prendre aux moines ſes confréres, il rendroit leur ſanté parfaite, il en compoſa des remédes & des breuvages qui firent mourir touts ceux qui en avalérent. Ce violent purgatif tira de ces prémiers ravages l'étymologie de ſon nom, & il fut appellé antimoine, comme contraire aux moines. Baſile Valentin travailla cependant à préparer ce minéral, & lorſqu'il crut avoir trouvé les moiens d'amortir les qualités redoutables de ſon ſoulfre, il publia un livre qu'il intitula [r], le char de triomphe de l'antimoine, où il ſoutint que c'étoit un reméde à toutes ſortes de maux. Je m'étonne qu'il ne lui ait pas donné un autre nom; car l'étymologie de celui que ce minéral portoit, n'étoit guéres honorable à frére Valentin.

42. Hiſtoire de l'antimoine depuis ſon renouvellement par Paracelſe.

Paracelſe reproduiſit l'antimoine au commencement du ſeiziéme ſiécle. Depuis ce temps-là il fut décrié comme un poiſon. La faculté de médecine en condamna l'uſage & déclara par un decret ſolemnel que l'antimoine avoit une qualité veniméuſe, qui ne ſe pouvoit corriger par quelque préparation que ce fut.

Le parlement par ſon arrêt de 1566. fit défenſe de s'en ſervir; & Paulmier médecin de la faculté pour avoir contrevenu à cet arrêt, fut chaſſé de la faculté en 1609. quoiqu'il fût en réputation de ſçavant médecin. La rigueur de ce traitement cauſa des murmures: les Empiriques ſe ſervoient utilement de ce reméde au préjudice de la médecine. Quelques médecins en devinrent jaloux, ils commencérent à l'emploïer ſecrétement, & quelque temps après pour s'autoriſer, ils le firent mettre au rang des purgatifs dans l'antidotaire fait en 1637. par ordre de la faculté de Paris.

Environ l'an 1650. pluſieurs célébres médecins s'étant ouvertement déclarés pour l'antimoine, l'uſage en devint très commun, & la queſtion, ſi l'on pouvoit s'en ſervir, fut regardée dans l'échole, comme problématique. Jean Chartier avoit compoſé un livre pour la défenſe de l'antimoine, intitulé le plomb des ſages: Euſébe Renaudot mit au jour environ dans le même temps vers le milieu du dix-ſeptiéme ſiécle le panégyrique de l'antimoine juſtifié & triomphant. Jacques Perreau peu après écrivit contre, & donna à ſon ouvrage le titre de rabat-joie de l'antimoine, & le célébre Gui Patin avoit un gros régiſtre des malades tués par l'effet de l'émétique, qu'il appelloit le martyrologe de l'émétique, ou le témoignage de la vertu émétique. Enfin la conteſtation s'échauffa ſi fort, qu'on fut obligé d'avoir recours à l'autorité du parlement, qui ordonna que la faculté de médecine s'aſſembleroit pour délibérer

[r] Currus antimonii triumphalis,

libérer sur ce sujet. En exécution de l'arrêt, les docteurs s'étant assemblés au nombre de cent deux, le 29. Mars 1666. il s'en trouva 92. qu furent d'avis de mettre le vin émétique [s] au rang des remédes purgatifs, & suivant leurs avis, la faculté fit un decret pour en approuver l'usage. Le dix Avril suivant, le parlement sur le rapport de ce decret, rendit un arrêt par lequel il permit aux docteurs en médecine, de se servir d'antimoine, d'en écrire, d'en disputer, & fit défense à toute personne d'en faire aucun usage que par leurs avis. Ainsi cet arrêt leva les défenses portées avant un intervalle précis de cent années.

43. Le succés des remédes dépend beaucoup de l'imagination.

Une attention d'une extréme conséquence pour les succés des remédes, & qui est ordinairement assez négligée, c'est de mettre l'esprit du malade [t] dans une situation de tranquillité & de confiance, qui aide & qui facilite l'effet des médicaments : car l'imagination est la cause d'un grand nombre d'effets naturels, & de même qu'elle cause quelquefois des maladies, elle peut aussi les soulager & les guérir. Cœlius qui feignoit d'avoir la goute [u], dit Martial, est maintenant gouteux de bonne foi ; tant l'étude & l'imagination de la douleur ont de puissance !

Aléxandre étant dangereusement malade [x] au commencement de la conquête de l'Asie, reçut une lettre par laquelle Olympias sa mére, ou Parménion l'un de ses généraux auquel il avoit le plus de confiance, lui marquoient de se défier de Philippe son médecin, & avertissoient Aléxandre que ce médecin étoit soupçonné d'une intelligence secréte avec Darius. Aléxandre en prénant une médecine de la main de Philippe, lui donna cette lettre à lire, & tandis que le monarque avaloit le breuvage, il avoit les yeux attachés sur Philippe qui lisoit en même temps la lettre. Le médecin assura Aléxandre de sa fidélité avec cet air tranquille, qui ne peut être inspiré que par l'innocence ; & il lui recommanda sur-tout de chasser de son esprit ces soupçons & ces inquiétudes, comme très capables de troubler l'effet du reméde qu'il venoit de prendre.

44. Dureté du médecin Callianax.

Galien [y] & Palladius [z] rapportent que le médecin Callianax n'avoit aucun ménagement pour ses malades, & qu'un d'eux lui aïant demandé un jours s'il étoit en danger de mourir de sa maladie, ce médecin lui répondit fort durement par un vers [a] d'Homére, dont le sens est : Patrocle est bien mort, qui valoit mieux que vous.

Guérison des maladies par les amusements agréables.

Galien [b] dit qu'il a guéri plusieurs maladies, en calmant l'agitation de l'esprit, & le remettant dans une assiette tranquille. Il assure que c'étoit la méthode d'Esculape lui même, de mettre ses malades autant qu'il pou-

[s] *Journ. des sçav. du 7. Juin. 1666.*

[t] *Hippocr. aphor. 33. lib. 2. Galen. in prognost. Hippoc. lib. 1. c. 2.*

[u] Tantum cura potest & ars doloris !
Desît fingere Cœlius podagram.
Mart.

[x] *Arrian de expedic. Alex. lib. 2. Plutarch. in Alex. Justin. lib. 11. Val. Max. lib. 3. c. 8. Q. Curt. lib 3.*

[y] *Galen. comment. 4. in lib. 6. epidem. Hippoc.*

[z] *Pallad. comment. in eumd. libr. Hippocr.*

[a] Κάτθανε καὶ Πάτροκλος ὅπερ σέο πολλὸν ἀμείνων.

[b] *Galen. de sanitate tuendâ, lib. 1. c. 8.*

voit, en belle humeur; de les exciter à rire, de les distraire de leur mal par des chansons, par la musique, & toute sorte d'amusemens agréables.

Asclépiade faisoit consister la médecine dans tout ce qui étoit capable de flatter la nature. Un ancien médecin pour remédier à certaines maladies, ordonnoit la lecture des fictions romanesques de Philippe d'Amphipolis, d'Hérodien, d'Acelius de Syrie. Alphonse [c] roi de Naples rétablit sa santé par la lecture de Q. Curce.

Marcianus Cappella [d] assure que la fièvre se guérit par la musique; & qu'Asclepiade remédioit à la surdité par le son de la trompette. Plutarque [e] & Marcianus Cappella rapportent que le Crétois Thaletas délivra les Lacédémoniens de la peste par la douceur de sa lyre.

Théophraste (f) prétend que le son de la flute est un excellent remède contre la goute sciatique; Théophraste & Démocrite donnent (g) le son de la flute pour un antidote excellent contre la morsure de la vipère.

46. Guérison de la piquure de la tarentule.

L'expérience nous apprend que la piquure de la tarentule se guérit par la musique. Ce dangereux insecte est une espèce de grosse araignée (b), qui a huit yeux, & huit pates. On ne trouve de remède à sa morsure très venimeuse que dans certains airs qui excitent le malade à danser. » Quand une personne se trouve sans connoissance (i) & sans mouvement, un joueur d'instruments essaie différents airs. Le malade commence à remuer successivement & en cadence les doigts, les bras, les jambes, & le corps. Il se léve, il danse augmentant de force & d'activité. Vous en voïez tel danser six heures sans discontinuation. M. de S. André médecin ordinaire du roi, dit dans ses lettres, qu'il a vû un soldat Napolitain mordu de la tarentule danser deux jours ou environ, presque sans discontinuer, avec une justesse & une agilité surprenante. Quand on cesse de jouer, le malade cesse de danser, on le met au lit pour reprendre ses forces. Le même air le tire du lit pour une nouvelle danse, exercice qui dure six ou sept jours. Le malade qui commence à se sentir fatigué, reprend la connoissance & le bon sens peu à peu. Vous diriez qu'il revient d'un profond sommeil, sans se souvenir de la danse. Chaque malade veut un air spécifique toujours très vif. Le venin de la tarentule épaissit le sang, & bouche plusieurs de ses conduits, de-là l'engourdissement. Le sang épaissi fournit peu d'esprits animaux, leurs conduits s'affaissent dans le cerveau; les nerfs dépourvus d'esprits se relachent; de-là l'inaction, le défaut de connoissance & de mouvement. Mais les vibrations des airs que l'on joue, agitent le sang & le reste des esprits animaux, qui se multiplient bientôt par l'agitation du sang. Agités & multipliés, ils coulent dans les fibres & les nerfs; les fibres & les nerfs mis à l'unisson des chordes sonores, reçoivent leurs vibrations; se raccourcissent, s'allongent successivement, d'où vient le mouve-

[c] *Dict. crit. de Bayle, not. C sur Naples.*
[d] *Martian. Capell. lib. 9.*
[e] *Plutarch. de musicâ, & Martian. Capell. lib. 9.*
[f] *Theophr. ap. Athen. deipnos. lib. 14.*
[g] *Theophr. & Democr. ap. Aul. Gell. lib. 4. c. 13.*
[b] *Hist. de l'Acad. des scienc. ann. 1702. p. 16.*
[i] *Le P. Regnaud, entret. philos. entre Eud. & Cris. p. 144.*

» ment ſucceſſif des doigts, des bras, des
» jambes, de la danſe. L'action de la
» danſe augmente l'agitation du ſang,
» & fait ſuer. Le venin atténué & agi-
» té s'exhale peu à peu par la tranſpi-
» ration: à meſure que le venin s'exhale,
» le malade ſe ſent ſoulagé. Ce ſoula-
» gement le rend ſi conſtant à danſer.
» Quand tout le venin eſt diſſipé par
» l'agitation & les ſueurs, le ſang re-
» prend ſa fluidité, ſon cours ordinaire
» & c'eſt une ſorte de cure muſicale fort
» étonnante.

Heurnius (*k*) rapporte que Screvellius lui raconta l'an 1639. qu'il avoit traité un chirurgien frappé d'apoplexie, qui dès qu'il ſe ſentoit attaqué, croioit à haute voix. La peau d'un homme, la peau d'un homme. Screvellius étant en peine de ſçavoir ce que cela vouloit dire, le chirurgien le pria de lui attacher au col la peau d'un homme, l'aſſurant qu'il avoit vû en Allemagne un médecin qui avoit été guéri par ce remède. En effet Screvellius aiant demandé une peau d'homme à Pierre Paaw profeſſeur d'anatomie à Leyde, & l'aiant attachée au col du chirurgien, il fut guéri inſtantanément après. Il y a apparence que l'imagination eut la meilleure part à l'effet du remède.

47. Remédes pour provoquer les éternuëments.

Aſclépiade & ſes ſectateurs donnoient des remédes pour provoquer les éternuëments. La médecine eſt aujourd'hui diſpenſée de ce ſoin, chacun paroiſſant continuellement occupé de ſe purger le cerveau par de frequentes priſes de tabac, dont le trop grand uſage attaque le genre nerveux, affoiblit la mémoire, cauſe des tremblements, produit des obſtructions qui font parler du nez, & rendent la reſpiration difficile. Cette plante a été long-temps appellée la plante à Nicot, parce qu'elle fut apportée en France dans le ſeiziéme ſiécle, par Nicot maître des requêtes, au retour de ſon ambaſſade en Portugal.

48. Bains froids de Charmis.

Charmis avoit mis les bains froids ſi fort à la mode à Rome (*l*), qu'on voioit les vieillards Conſulaires ſortir de l'eau tout roides de froid.

49. Cautéres uſités par Hippocrate.

Les cautéres étoient familiers (*m*) à Hippocrate. Dans l'hydropiſie naiſſante, il cautériſoit en huit endroits vers la région du foie. Dans les douleurs de tête, il appliquoit auſſi huit cautéres ſur cette partie. Il brûloit & cautériſoit la pointrine & le dos des phtiſiques, & le ventre de ceux qui avoient la race caſſée. Les inſtruments dont il ſe ſervoit pour cet effet, étoient tantôt des fers chauds, tantôt des fuſeaux de bouis qu'il trempoit dans de l'huile bouillante, tantôt une eſpéce de champignon qu'il faiſoit brûler ſur la partie, & tantôt il y faiſoit brûler ce qu'il appelloit du lin crud, c'eſt-à-dire des étoupes, ou de la filaſſe de lin, ou de la toile faite avec du fil de lin, qui n'a pas été blanchi à la leſſive. Il faiſoit un grand uſage de toutes ces matiéres de brûler dans les douleurs fixes, & attachées à une partie. Dans la goutte & dans la ſciatique, il brûloit & cautériſoit les doigts des piés & des mains, & la hanche avec le lin brut.

50. Aiguilles enfoncées par les médecins Japonois.

Les médecins Japonois attribuent les cauſes des maladies aux vents, & pour les faire ſortir ils ſe ſervent d'aiguilles d'or ou d'argent, qu'ils enfoncent plus ou moins profondément en différentes parties du corps.

Ces pratiques ſont cruelles, mais

51. Différentes

[k] *Journ. des ſçav. du 26 Janvier.* 1688.
[l] *Plin. lib.* 29. *c.* 1.
[m] *Le clerc, hiſt. de la médec. part* 1. *liv.* 3. *c.* 28.

Opinions sur les saignées.

elles n'égalent pas le danger des saignées. Chrysippe de Cnide, & Erasistrate, appellé par Macrobe [n] le plus illustre des médecins, étoient d'avis de supprimer [o] entiérement les saignées : quelques-uns n'en admettent l'usage qu'en cas que le danger de la fermentation du sang presse & menace si fort qu'on n'ait pas le temps d'y remédier autrement qu'en ouvrant la veine. D'autres paroissent avoir pour principe d'épuiser entiérement leurs malades de sang. Celse & Galien l'ont prodigué beaucoup plus qu'Hippocrate, mais bien moins que nos médecins. A la vérité Galien saignoit jusqu'à la défaillance; il se fondoit sur ce qu'un pareil épuisement de sang fait à la fois, causoit dans la machine une révolution qui emportoit la maladie. Il appelle cette méthode, couper [p] la gorge à la fiévre. Il dit qu'il a tiré [q] dans un jour jusqu'à 54. onces de sang : Il n'approuve pourtant pas ces grandes saignées : & il avouë qu'il a vû deux malades en mourir. Ainsi n'étant pas bien d'accord avec lui-même, il conseille de ne pas tirer à la fois tout le sang qu'il est à propos d'ôter au malade, & de faire plûtôt une seconde saignée; & même si l'on veut, une troisiéme. Il y a donc apparence [r] que Galien n'ordonnoit guéres que trois ou quatre saignées tout au plus dans une maladie. Pour Hippocrate, il ne faisoit saigner ni les enfants, ni les vieillards, & il défendoit la saignée dans la fiévre. Si quelqu'un a un ulcére à la tête, dit-il, il faut le saigner, pourvû qu'il n'ait pas de fiévre. Il est à propos, ajoute-t-il, de saigner ceux qui perdent tout d'un coup la parole, pourvû qu'ils soient sans fiévre.

Celse est d'avis [s] que si l'on a en vûë tout le corps en général, il faut saigner au bras; mais que s'il s'agit seulement de quelque partie affectée, il faut saigner à la partie même, ou à la plus voisine. Il rapporte au même endroit le sentiment opposé de quelques médecins, qui veulent qu'on fasse la saignée le plus loin qu'il se peut, de la partie malade, parce qu'ils prétendent que par ce moïen on détourne de cette partie le cours rapide du sang, & qu'on la surchargeroit au contraire, en sorte que la fluxion y seroit augmentée, si l'on saignoit auprès ou à la partie même. Parmi les modernes les uns tiennent pour les saignées dérivatives, les autres pour les saignées révulsives.

Les médecins Italiens sont dans le systéme de purger le sang, & de n'en tirer presque jamais. En effet la diéte & les purgations prises à propos corrigent les mauvaises qualités du sang, & en diminuent le volume par la lie, au lieu que la saignée fait sortir la liqueur la plus pure, l'humeur la plus subtilisée qui soit dans le corps, en tirant des veines ce qui a été filtré par touts les canaux, où le mouvement de la circulation l'a fait passer.

Un autre effet de la saignée fort dangereux, est de corrompre ce qui reste de sang dans les veines, parceque le

[n] *Macrob. Saturnal. lib. ult. c. 15*

[o] *Galen. de curandi ratione per venæ sectionem, c. 2. Id. de sanitate tuenda, lib. 4. c. 10.*

[p] Ὥστε τινὰς τῶν παρόντων εἰπεῖν, ἔσφαξας, ἄνθρωπε τὸν πυρετόν. *Galen. method. medendi, lib. 9. c. 4.*

[q] *Galen. de curand. ration. per ven. section. c. 12.*

[r] *Le Clerc, hist. de la médec. part. 1. ch. 19.*

[s] *Cels. lib. 2. c. 10.*

vuide qui s'y eſt fait, eſt auſſi-tôt remplacé par un chyle imparfait, par une bile acre, & par le ſédiment des humeurs qui dominent ſur-tout dans un corps malade : ce n'eſt qu'à la longue & par la circulation, que ces mauvaiſes humeurs ſont changées en un ſang pur, fluide, & d'auſſi bonne qualité, que celui qui a été tiré. Toute la matiere continuë dans le canal pancréatique, dans le réſervoir de Pecquet, dans les veines lactées ſecondaires, & même dans les radicales, paſſe dans la cavité droite du cœur, & n'étant pas ſuffiſamment préparée & atténuée, y produit la ſanguification la plus défectueuſe.

La bile ou le phlegme, ſelon que ces humeurs dominent, en un mot tous les excréments du ſang s'introduiſent dans les veines à la place de celui dont le malade a été privé. C'eſt comme ſi pour éclaircir le vin dans un tonneau, on retiroit la liqueur qui eſt au haut, & qu'on y laiſſât toute la lie; ou comme ſi pour rendre un canal plus net, on en faiſoit ſortir une eau courante, & qu'on y attirât à la place l'eau croupie de quelque marais voiſin.

L'expérience eſt conforme à ce raiſonnement. Saignez un homme bien ſain pluſieurs fois de ſuite, ſon ſang viendra de plus en plus corrompu. Pourquoi le ſang d'une prémiére ſaignée eſt-il très-bon, & celui d'une troiſiéme ou quatriéme ſaignée fort mauvais, ſi ce n'eſt que la lie des humeurs, qui s'eſt mêlée parmi le ſang, à la place de la partie la plus ſubtile qui en a été tirée, y porte la corruption, & les ſucs les plus nuiſibles?

L'action des vaiſſeaux qui aide la circulation, en eſt altérée, les eſprits ſont diminués & amortis, la fermentation corrompuë, le ſang devient groſſier, ſéreux, crud, & peſant; toute la machine déja attaquée par la maladie, tombe dans le dérangement. De-là les artéres ont beaucoup à travailler pour épurer ce nouveau ſang, & le rendre aſſez fluide, pour qu'il puiſſe circuler. Les mauvais effets des ſaignées ſe manifeſtent d'une maniére évidente au dehors; le malade enfle par les jambes, s'il eſt debout : par le viſage & les mains s'il eſt couché.

L'averſion de la nature pour ce remède indique qu'il lui eſt contraire. On ſent de la répugnance à voir couler le ſang, parce qu'il eſt le principe de la vie. Vous ne mangerez point le ſang, dit Moyſe [*t*], parce que la vie eſt dans le ſang. Il dit [*u*] ailleurs, que le ſang des bêtes eſt leur ame.

C'eſt ſur ce principe que pluſieurs ont ſoutenu que le ſang n'eſt jamais trop abondant, mais que quelquefois il fermente trop. Les médecins Orientaux ne ſaignent jamais : ils diſent que ſi le pot boud trop, il ne faut pas diminuer la liqueur, mais l'action du feu.

Nos médecins ſont dans des principes fort différents; ils font beaucoup plus ſeigner que les médecins Grecs. Les vieillards mêmes ne ſont pas exemts de cette méthode, quoique Riolan [*x*] reconnoiſſe que les hommes qui ont paſſé quarante ans, ſont beaucoup moins de ſang.

Les partiſans des ſaignées diſent qu'elles ſont néceſſaires pour prévenir les dépôts, mais leurs adverſaires ſou-

[*t*] Sanguinem univerſæ carnis non comedetis quia anima carnis in ſanguine eſt : *Levitic.* c. 17.

[*u*] Sanguis eorum pro animâ eſt. *Deuter. cap.* 12.

Le même ſentiment fait dire à Virgile :

Purpuream vomit ille animam.

[*x*] *Riolan. phyſiol.* §. 7.

tiennent que les ſaignées cauſent les dépôts, au lieu de les prévenir; par deux raiſons: la premiére qu'elles ôtent à la nature la force de chaſſer par la tranſpiration l'humeur qui ſe tourne en abcès; la ſeconde, que tirant des veines, ce qu'il y a de plus ſpiritueux & de plus fluide, la matiére impure qui s'y introduit, eſt beaucoup plus ſujete à former des obſtructions & des dépôts.

52. Des ſaignées dans la petite vérole.

Ceux qui déſapprouvent en général l'uſage des ſaignées, ont bien plus d'éloignement pour elles dans la petite vérole. Comment un mal peu redouté de nos péres, & qu'on voit encore ſans effroi dans les campagnes, eſt-il devenu un fleau ſi terrible dans les villes, où il y a de ſçavants médecins? n'eſt-ce point qu'ils veulent prendre ſur eux un ſoin dont la nature eſt jalouſe; & qu'ils veulent faire ſortir le venin par les endroits qu'ils imaginent, ſans avoir aſſez d'égards à ceux que la nature a choiſis?

53. Médecins devenus plus entreprenants.

Il ſemble que la nouvelle phyſique ait rendu les médecins beaucoup plus entreprenants. Chacun a mis la nature en ſyſtéme, non pour découvrir, mais pour opérer.

Les médecins en dernier lieu ont donné dans la géométrie, & dans la pure méchanique. Tout devient aujourd'hui figure ou calcul. On cherche dans la ſolution des problémes d'algébre la force du mal & le degré de puiſſance des remédes.

De-là eſt venu le mépris des anciennes maximes, & le changement des anciennes méthodes.

54. Différents raiſonnements ſur la petite vérole.

Suivons les indications de la nature, diſoient les anciens médecins, elle fait effort vers la circonférence; aidons ce mouvement par des cordiaux. Mais qu'en eſt-il arrivé? ces remédes ont ſouvent irrité le mal. Un feu ſalutaire que la nature avoit allumé pour ſon ſoulagement, & dont elle ſçavoit ménager la proportion, a été ouvert par les cordiaux en un incendie; & le malade ſuccomboit aux ravages qu'une chaleur exceſſive cauſoit dans la tête ou dans les poumons.

Les médecins témoins de ces accidents, les ont imputés à la nature, quoique la petite vérole ſoit moins une maladie, qu'une criſe ou un effort de la nature pour chaſſer le venin qui l'incommode. Ces médecins plus hardis que les premiers, ont entrepris d'ouvrir un nouveau paſſage à l'humeur par les viſcéres. De peur que ſon iſſuë par les pores ne fût pas ſuffiſante, ils ont voulu y faire diverſion, en tachant d'évacuer le venin en partie par des plus forts purgatifs; mais l'opération de la nature s'eſt trouvée interprétée, & le reflux du venin a ſuffoqué le malade.

Les partiſans de la ſaignée ont raiſonné différemment; ils ſe ſont fondés ſur ce que l'éruption des puſtules eſt en raiſon réciproque de la réſiſtance de la peau, ou ce qui revient au même, que l'éruption des puſtules ſe fait à proportion, que le ſang fait effort d'un côté, & que de l'autre la peau céde.

Sur ce principe, ils ſe ſont attachés à diminuer la réſiſtance de la peau: & comme de fréquentes obſervations leur ont appris que la tenſion de la peau augmente à proportion du mouvement du ſang, ils ont pris le parti pour ouvrir les pores & pour relacher la peau, de diminuer l'action & le mouvement du ſang par les ſaignées; la ſaignée, ſelon eux, devant relacher les parties, dont le reſſerrement & la

tenſion étoient des obſtacles au paſſage de l'humeur. Mais l'humeur de la petite vérole, que la nature prévoïante avoit ſéparée du ſang, y rentre par les ſaignées; un principe de mort introduit dans les veines au lieu du principe de vie qu'on en tire, empoiſonne le cœur, & y porte le coup mortel.

C'eſt ſur les mêmes idées de relachement de la peau, que les médecins Anglois font lever le malade, afin d'éviter la chaleur du lit, (qu'on avoit cependant toujours regardée comme favorable à la tranſpiration) & qu'ils tachent de calmer le ſang dans la petite vérole, à grandes doſes d'opium, comme s'ils avoient deſſein de fixer le venin, au lieu de le laiſſer ſortir.

Un médecin Boulonnois vient d'inventer une autre route: il prétend ramollir la peau par les bains d'huile: & un médecin François à l'exemple du bain d'huile a propoſé en dernier lieu le bain [y] d'eau fraîche; parce que, dit-il, une des propriétés de l'eau eſt d'amollir la peau, & d'en pénétrer le tiſſu, puiſque l'eau même s'inſinue dans les pores. Ainſi la mode va venir peut-être de baigner dans l'eau froide pendant l'eruption de la petite vérole.

Le médecin qui tient pour le bain d'eau fraîche eſt M. Bruyer d'Ablaincourt; dans le Journal de Verdun du mois de Mai 1732. il obſerve que s'il y a quelque différence du bain d'eau fraîche au bain d'huile, c'eſt que le bain d'eau fraîche eſt plus ſalutaire, plus propre à calmer le mouvement du ſang, & à lui donner une fluidité que l'huile ne peut lui communiquer. Le médecin Boulonnois, qui emploie le bain d'huile, eſt M. Pozzi. M. Bruyer, après avoir ſoutenu que le bain d'eau fraîche ne peut être dangereux, ajoute: J'avouerai cependant que je ne ſçai comment le terme d'eau fraîche m'a échapé, j'ai voulu parler d'eau commune; & ſi je n'ai pas dit, qu'elle devoit être tiéde, c'eſt que je ſçavois, que le bain froid n'eſt plus en uſage dans la médecine depuis long-temps. D'où il réſulte, que ſon opinion eſt, que ce reméde proſcrit par la médecine, ſeroit pourtant ſans danger, & pourroit être pratiqué dans la petite vérole. Il ne laiſſe donc aucun doute que par l'eau fraîche il n'ait entendu l'eau froide; & ce qu'il a avancé par inadvertence, il le ſoutient avec réflexion. Son opinion eſt fondée ſur ce principe, qu'un corps perd autant de ſon mouvement qu'il en communique. Le raiſonnement & le reméde ſont d'un médecin entiérement affranchi des préjugés.

Les différents écueils des remédes dans la petite vérole ſont évités dans les campagnes, où la nature n'eſt ni ſurchargée par la chaleur exceſſive des cordiaux, ni détournée par des purgatifs donnés à contre-temps, ni épuiſée par les ſaignées, ni traverſée par les obſtacles les plus contraires à ſon opération. On dira peut-être que les corps des païſans fortifiés par le travail & par le régime ſont bien plus en état de réſiſter, & que leurs petites vérole ſoit moins malignes. Mais l'expérience fait connoître que l'humeur eſt la même dans le païſan que dans l'homme de la cour ou de la ville. Même ſuppuration, même qualité, même abondance de venin. D'ailleurs ce ſeroit cette différence de tempéraments qui devroit le plus empêcher les médecins de faire des remédes dans la petite vérole à des corps uſés & affoiblis. Car touts les ſymptômes de la petite vérole ne laiſſent aucun lieu

[y] *Journ. de Verdun, Juilet* 1731.

de douter qu'elle ne ſoit une véritable criſe. La nature a donc les forces ſuffiſantes, pour ſe débarraſſer du venin qui l'incommode. Mais ſi le tempérament eſt uſé ou affoibli, il ſuccombera au moindre obſtacle étranger. C'eſt auſſi ce qu'on voit arriver le plus ſouvent, quoique chaque méthode quelque dangereuſe qu'elle ſoit, ne tuë pas toujours les malades. Quelques-uns gueriſſent, après avoir pris des cordiaux très forts, d'autres après avoir été traités par des remédes rafraichiſſants, quelques-uns après avoir été purgés dans l'éruption, les autres après même pluſieurs ſaignées faites avant & pendant l'éruption. La force du tempérament eſt quelquefois aſſez grande pour ſupporter & vaincre tous les obſtacles étrangers qu'on lui oppoſe: mais quelques cures en petit nombre ne juſtifient pas des méthodes ſi périlleuſes.

Il faut avoüer qu'aucune méthode n'eſt générale ni invariable; & que tout dépend du jugement que l'habile médecin ſçait porter ſur les différentes circonſtances, & ſur les accidents qui ſurviennent.

55. Hiſtoire ſinguliére de Galien.

Une hiſtoire très ſinguliére de Galien fait connoître juſqu'où ce médecin pouſſoit l'attention la plus ſcrupuleuſe, de ne pas troubler les criſes de la nature, à l'exemple d'Hippocrate, qu'il avoit pris pour modéle. Un jeune homme étant dans le cinquiéme jour d'une maladie aiguë [a], alloit être ſaigné par l'avis de ſes médecins. Les indications, leur dit Gallien, que vous avez ſuivies, ſont fort juſtes: vous avez raiſon de croire que ce malade a trop de ſang [a]; mais vous ne prenez pas garde que la nature eſt ſur le point de faire elle-même, ce que feroit l'ouverture de la veine. Comme Galien parloit encore, le jeune homme ſe leva tout d'un coup, & voulut ſe jetter hors du lit, criant qu'il voïoit ſur le plancher un ſerpent rouge qui s'approchoit de lui. Les autres médecins ne faiſant pas plus de compte de ce nouvel accident, que de l'avertiſſement de Gallien, perſiſtoient toujours à ſoutenir la néceſſité de la ſaignée; mais le ſang que le malade commença en même temps à perdre, leur fit connoître que Galien étoit plus ſçavant qu'eux. Ce qui le porta à faire ce prognoſtic, ce fut qu'il avoit obſervé, que le malade avoit une tougeur qui tenoit depuis le côté du nez juſqu'à la joüe, & qui alloit toûjours en augmentant par rapport à l'éclat de ſa couleur, ce qu'il prit pour un indice certain d'une hémorragie par la narine du même côté. Cet indice fut encore plus fortement confirmé par le ſerpent rouge que ce jeune homme avoit cru voir. Il eſt donc évident que Galien bien éloigné de vouloir déterminer la nature dans une criſe à prendre une autre voie que celle qu'elle avoit choiſie, évitoit même avec ſoin de la prévenir.

56. Les Grands plus expoſés au danger des remédes.

Il ſemble que les Grands aient toujours été les plus expoſés au danger des remédes. L'empereur Marc Auréle étant indiſpoſé, Galien lui dit [b]: Seigneur, ſi un particulier avoit vôtre mal, je lui donnerois, ſelon ma coutume, du vin avec du poivre, mais parce que les médecins ne donnent pas des remédes vulgaires aux ſouverains, je prendrai le parti de vous appliquer

[a] Le Clerc, hiſt. de la médec. part. 3. liv. 3. c. 3.

[a] Galien étoit dans le principe, que le ſang quelquefois abonde trop.

[b] Galen. de præcognitione, c. 11.

appliquer un topique chaud ſur l'eſtomac. L'empereur conſidérant ces paroles, voulut être traité & comme prince, & à la maniére des particuliers, & il fit l'un & l'autre de ces remédes. C'étoit là un excellent ſujet pour la médecine.

L'empereur Adrien [c] dit en mourant: Le grand nombre des médecins a fait périr le monarque.

On dit que le feu maréchal d'Eſtrées, qui a vécu environ cent ans, faiſoit venir les médecins, quand il étoit malade, qu'il prenoit beaucoup de plaiſir à leur converſation, qu'il les laiſſoit diſcourir, tant qu'ils vouloient, ſur ſon mal, & ordonner les remédes qu'ils jugeoient à propos, qu'enſuite il les païoit bien, & n'éxécutoit aucune de leurs ordonnances. C'étoit, ſuivant les incrédules, un moïen ſûr de concilier les interêts de la médecine avec les ſiens.

57. Incertitudes de la médecine ſur le régime.

La médecine n'a pas des principes plus certains ſur le régime que ſur les remédes. C'eſt un précepte aſſez général d'éviter les excès de la bouche [d] plus pernicieux que le glaive: Hippocrate [e] recommandoit d'être ſobre à l'égard de la nourriture & de la boiſſon, d'être réſervé ſur le ſommeil, & ſur les plaiſirs de Venus, en un mot d'uſer de tout modérément. Sextus Empiricus, Celſe, & Avicenne conſeillent cependant de ſurcharger quelquefois l'eſtomac, & ils regardent comme déſavantageuſe à la ſanté une ſobriété toujours égale. Trop de diéte perd les uns [f], la gourmandiſe eſt l'écueil des autres.

Ariſtote [g], Avicenne, Actuarius, l'échole de Salerne ſont d'avis qu'il eſt plus ſain de manger davantage à dîner, & peu à ſouper, parce que la chaleur naturelle eſt augmentée par celle du ſoleil, & la digeſtion aidée par l'exercice. Hippocrate [h], Celſe, & Galien [i] conſeillent de préférer le ſouper, parce qu'il y a plus d'intervalle de ce repas à celui qui le ſuit; que les vapeurs des aliments excitent à dormir; que le ſommeil facilite la digeſtion, qui d'ailleurs ſe fait mieux dans le repos, & pendant la fraîcheur de la nuit, par laquelle la chaleur & les eſprits ſont répercutés en dedans. Cette derniére raiſon eſt oppoſée au ſentiment de ceux qui croient que pendant la nuit, la tranſpiration eſt plus abondante.

Celſe [k] conſeille de ne faire qu'un repas, & de ne prendre dans le reſte de la journée, que quelque nourriture ſéche ſans boire. C'eſt ainſi que Sénéque en uſoit: Je dîne de pain ſec, dit-il [l], & ſans me mettre à table.

[c] Πολλοὶ ἰατροὶ Βασιλέα ἀπώλεσαν. *Xiphil. è Dion. lib.* 69. *C'étoit une eſpéce de proverbe: il ſe trouve cité dans Pline le naturaliſte plus ancien qu'Adrien, Plin. lib.* 29. *c.* 1. Senarius eſt, ut putant, Menandri Comici: πολλῶν ἰατρῶν εἷς ὁδὸς μ' ἀπώλεσεν. *Harduin. not. in Plin. loc. citat.*

[d] Plures occidit gula quam gladius.

[e] Σιτία τοιαῦτα, ὕπνοι, ἀφροδίσια πάντα μέτρια. *Hippocr. ap. Stob. Jerm.* 99. *de Sanitate.*

[f] Cibus avidum ſtrangulat, abſtinentem frugalitas: ubique naufragium eſt. *Petron.*

[g] *Ariſtot probl.* §. 1. *quaſt.* 54.

[h] *Hippocr. aphor. lib.* 1. *aphor.* 15.

[i] *Galen. de ſymptom lib.* 1. *Idem de tuendâ ſanit. lib.* 5. *Id. de diſſolutione continuâ.*

[k] Si prandet aliquis, utilius eſt exiguum aliquid ſumere, & ipſum ſiccum ſine carne, ſine potione. *Celſ. lib.* 1. *c.* 3.

[l] Panis deinde ſiccus, & ſine menſâ prandium, poſt quod non ſint manus lavandæ. *Sen. epiſt.* 83.

Macrobe [m] ſoutient que la ſimplicité des mets eſt plus ſaine, ſe digére mieux, & engendre bien moins de corruption. Et dans le chapitre ſuivant, il prouve que la multiplicité des mets eſt meilleure pour la ſanté, & plus convenable à la diverſité des humeurs dont le corps eſt compoſé: une nourriture variée fournit des alimens aux différentes humeurs, au lieu qu'il eſt dangereux qu'une ſeule nourriture ne faſſe trop dominer une ſeule ſorte d'humeur: ſi cette nourriture unique eſt d'une ſubſtance groſſiére d'un ſuc épais, elle chargera trop l'eſtomac & rendra le ſang moins fluide; ſi elle eſt d'une ſubſtance légére, & d'un ſuc peu ſolide, elle appauvrira le ſang, & le privera de la quantité néceſſaire d'eſprits.

Les uns croient que toutes les heures du jour ou de la nuit ſont indifférentes pour le ſommeil, lorſqu'il eſt également réglé; les autres regardent le ſommeil de la nuit, comme beaucoup plus ſalutaire: & le docteur Cheyne en donne cette raiſon, que lorſqu'il eſt jour, & que le ſoleil eſt ſur notre horizon, le ſommeil augmente trop la tranſpiration inſenſible, & par là devient nuiſible à la ſanté.

58. Il faut être vieux de bonne heure pour l'être long-temps.

Ce ſeroit une contrainte auſſi importune qu'inutile d'avoir une attention continuelle à ſa ſanté & c'eſt [n] une ennuïeuſe maladie que l'excès du régime. Mais nous ſommes dans la triſte néceſſité de choiſir entre la ſanté & les plaiſirs; & un ancien proverbe latin [o] dit qu'il faut être vieux de bonne heure, pour l'être longtemps.

Ceux qui mangent ſouvent & réglément aux mêmes heures, ſans attendre jamais le beſoin de leur eſtomac, chargent une digeſtion qui n'eſt pas encore achevée, de l'embarras d'une nouvelle digeſtion. Par là l'eſtomac ſe remplit de ſuperfluités, & envoie dans toutes les parties des ſucs nuiſibles. Mais lorſque vous mettez un intervalle un peu long entre deux repas, vous donnez à l'eſtomac le temps de ſe débarraſſer de tout ce qui eſt ſuperflu; les mauvais ſucs ſe convertiſſent en une bonne ſubſtance & l'eſtomac eſt en état de recommencer avec force une nouvelle digeſtion. Suivant ces raiſonnemens, pluſieurs eſtiment qu'il vaut mieux n'être pas fort régulier dans les heures de ſes repas, qu'il eſt avantageux de ſentir quelquefois la faim, & plus expédient de prendre davantage de nourriture à la fois & plus rarement.

Bacon parle d'un Anglois plus que centénaire, qui étoit dans des principes oppoſés; il rapportoit ſa longue vie à ce qu'il avoit toûjours mangé avant que d'avoir faim, & prévenu la ſoif de même. Ce qui eſt bien éloigné de l'exacte diéte de Louis Cornaro noble Vénitien, qui parvint à une extréme vieilleſſe, après avoir réduit ſa nourriture avant l'âge de 50. ans à moins de trois onces par jour.

Les médecins méthodiques [p] laiſſoient écouler trois jours avant que de donner [q] aucune nourriture à leurs malades; & dans la ſuite ils ne leur faiſoient prendre de la nourriture que de deux jours l'un. Celſe obſerve que la plûpart des anciens médecins attendoient juſqu'au cinquiéme & ſixiéme jour à donner de la nourriture aux malades,

[m] *Macrob. ſaturnal. lib.* 7. *c.* 4. *&* 5.

[n] *Réflex. du duc de la Rochefouc. refl.* 298.

[o] Mature fias ſenex, ſi diu velis eſſe ſenex. *Eraſm. adag. chil.* 1. *centur.* 2. *prov.* 59.

[p] *Galen. method. medend. lib.* 10. *c.* 6.

[q] *Ce qui les fit nommer* diatritarii.

mais que cela ne peut tout au plus être pratiqué qu'en Egypte & en Asie, parce que la disposition de ces climats le permet. Il est d'avis de pousser la diéte aussi loin, que le malade le peut soutenir.

59. De l'usage de l'eau.

L'usage de l'eau devient assez à la mode. S'il y a un reméde universel, c'est l'eau que la nature nous présente presque partout. Selon Pindare [r], l'eau est ce qu'il y a de meilleur dans la nature. Plistonicus disciple de Praxagore, & contemporain d'Erasistrate, avoit composé un livre intitulé *de l'usage de l'eau pour la santé*. Plusieurs modernes ont porté beaucoup plus loin les effets attribués à l'eau. M. Frederic Hoffman a composé une dissertation pour prouver que l'eau commune est le reméde universel. M. Hancocke dans un discours intitulé *le Grand Fébrifuge*, soutient que l'eau commune est le meilleur reméde pour les fiévres, & vraisemblablement pour la peste. M. Smith dans son traité des vertus médicinales de l'eau commune, lui attribuë la vertu de prévenir & de guérir toute sorte de maladies. Il n'y a point de si bon digestif, & nous avons l'expérience, que tout ce qui se raccornit dans les liqueurs spiritueuses, se dissout facilement dans l'eau. Une autre preuve très assûrée du bien que l'eau fait à l'estomac, c'est la douceur qu'elle procure à l'haleine. Ceux qui sont contraires à l'usage continuel du vin, se fondent sur ce qu'il attaque les nerfs, & qu'il porte le trouble dans toute la machine par le mouvement violent qu'il donne aux esprits, ainsi qu'on peut le remarquer dans le temps même & dans les suites de l'yvresse. Ils disent que celui qui en use modérément, ne fait qu'un peu de mal à sa santé; que c'est se priver par l'habitude, d'un reméde qui seroit fort salutaire en plusieurs occasions; que si l'usage du vin est séduisant, parce que vous y sentez une chaleur & une force, qui n'est pas à beaucoup près dans l'eau, c'est ce qui vous doit convaincre, que son usage continuel altére les forces & diminuë la chaleur dans notre corps. Car cette chaleur & cette force que vous éprouvez, en bûvant du vin, est momentanée; c'est l'effet d'un mouvement forcé des esprits; plus la liqueur, que vous bûvez est spiritueuse, plus vous sentez qu'elle vous échauffe, plus vous croïez qu'elle vous fortifie. Celui qui boit un demi verre d'eau-de-vie, se trouve pendant quelque temps plus fort, que s'il avoit bû un demi verre de vin. Toutes les liqueurs spiritueuses causent du plus au moins un effet qui ressemble à celui des remédes chimiques fort violents, qui mettent en mouvement tout ce qui reste de chaleur dans un malade, pendant que leur opération dure, mais qui ont aussi cette suite, que dès que leur opération a cessé, cette même chaleur naturelle, qui avoit été épuisée par un mouvement violent & forcé, abandonne entiérement le malade.

Une loi de Zaleuque [s] condamnoit à mort le malade, qui avoit bû du vin, contre l'ordonnance du médecin, quand même ce reméde lui eût rendu la santé.

Les liqueurs spiritueuses ne relévent les forces, que pour les abattre peu après. Elles portent les puissances & les ressorts au delà de cette juste étenduë, que la nature leur a donnée, d'où étant de retour sur eux-mêmes, ils tombent dans la langueur. L'eau à la

[r] Ἄριστον μὲν ὕδωρ. Plin. Ol. 1. ch. 37.
[s] Cl. Ælian. variar. historiar. lib. 2.

vérité priſe en certaines occaſions, ou en trop grande quantité, peut être nuiſible, mais cela lui eſt commun avec toutes les meilleures choſes. Le ſentiment contraire eſt ſoutenu par des autorités d'un grand poids.

Hippocrate [t] préfére l'uſage du vin mêlé avec l'eau en égale quantité : & ſaint Paul écrivant à Timothée, l'exhorte [u] à ne plus boire d'eau cruë, mais à uſer d'un peu de vin, à cauſe de ſon eſtomac, & de ſes fréquentes infirmités.

Nous eſtimons la fraîcheur de la boiſſon très ſaine ; & rien n'eſt plus ſurprenant en fait de remédes, que les guériſons de toute ſorte de maladies [x], qu'un Capucin a opérées à Malte, en faiſant prendre pour tout remède à ſes malades, grande quantité d'eau à la glace. Au contraire les Romains bûvoient chaud. On trouve cependant [y], que Neron faiſoit chauffer l'eau, pour la faire enſuite devenir plus froide, par le moïen de la neige, ſur quoi j'obſerverai en paſſant que d'habiles Phyſiciens [z], qui en ont fait l'expérience, n'ont trouvé aucune différence ſenſible de fraîcheur dans l'eau qu'on avoit fait bouillir, avant que de la rafraîchir.

60. Des boiſſons chaudes.

On lit dans Philon [a] que les Théra-peutes faiſoient chauffer leur boiſſon dans le fort de l'été, ſous le climat le plus brûlant, en Egypte près d'Alexandrie. Quelques Modernes ont attribué l'exemption de la pierre & de la gravelle, & la longue vie des Chinois, à ce qu'ils boivent chaud en toute ſaiſon.

Diodore de Sicile [b] obſerve que les Ichyophages, ou ceux qui ſe nourriſſent de poiſſons, vivent moins longtemps, mais ſont plus exemts de maladies. Nous connoiſſons l'erreur de cette opinion, par la longue vieilleſſe de pluſieurs Religieux, qui ne ſe nourriſſent que de poiſſons. Un ancien proverbe [c], pour exprimer une ſanté parfaite, diſoit : *Auſſi ſain qu'un poiſſon.* Ariſtote [d] obſerve que les poiſſons ne ſont jamais attaqués d'aucune peſtilence.

Les anciens commençoient leurs repas, par les nourritures douces, & par les vins aſſaiſonnés de miel, ſuivant ce précepte [e], qu'ils regardoient comme fort important pour la ſanté, de ne rien mettre dans un eſtomac vuide, que de doux. Nous en uſons différemment, les viandes ſalées ſe ſervent aux entrées, & les mets doux & ſucrés ſe réſervent pour la fin du repas.

Le grand régime des anciens conſiſtoit à ſe ſervir du miel en dedans,

---

[t] *Hippocr. aphor. lib. 7. aphor. 56.*

[u] Noli adhuc aquam bibere, ſed modico vino utere, propter ſtomachum tuum, & frequentes tuas infirmitates, *S. Paul. epiſt 1. ad Timoth. c. 5. v. 23.*

[x] *Ces guériſons ſe trouvent très authentiquement atteſtées dans des lettres écrites de Malte, & inſerées dans les Mercures de France, des mois de Septembre, Novembre, & Decembre 1724. & dans ceux de Février, Mars, Avril, Juin, Juillet, & Décembre 1er. vol. 1725.*

[y] Neronis principis inventum eſt decoquere aquam, vitroque demiſſam in nives refrigerare. Ità voluptas frigoris contingit ſine vitiis nivis....item calefactam magis refrigerari ſubtiliſſimo inventio. *Plin. lib. 31. c. 3.*

[z] *M. de Mairan. diſſert. ſur la glace, part. 2. ch. 1. Mariotte, mouvem. des eaux, p. 11. Perrault, eſſais de phyſiq. t. 4. p. 325.*

[a] *Phil. Jud. de vitâ contemplat.*

[b] *Diod. Sic. lib. 3.*

[c] Sanior piſce.

[d] *Ariſtot. hiſt. animant. l. 8. c. 19.*

[e] ... vacuis committere venis
Nil niſi lene decet.

& de l'huile en dehors. Ce fut la réponse de Démocrite, à celui qui lui demandoit [f], par quel régime il avoit pû parvenir à un âge si avancé. Vedius Pollio [g], qui jouissoit d'une santé parfaite à cent ans passés, fit la même réponse à Auguste.

Paul Jove aïant demandé à Leonicenus [h] par quel secret il avoit conservé à l'âge de quatre-vingt-dix ans, une mémoire sûre, des sens entiers, un corps droit, & une santé pleine de vigueur, ce médecin lui répondit, que c'étoit l'effet de l'innocence des mœurs, de la tranquillité de l'esprit, & de la frugalité.

61. Diéte de Vespasien.

Vespasien passoit un jour de chaque mois [i], sans prendre aucune nourriture. Ne pourroit-on pas, en suivant cet exemple, s'épargner bien des saignées, & des médecines qui usent le tempérament?

Un donneur d'avis (qui étoit à l'Hôpital) proposa [k] au roi d'Espagne, que touts ses sujets, depuis 14. ans jusqu'à 60. fussent obligés de jeûner une fois la semaine au pain & à l'eau, en tel jour qu'on voudroit choisir, & que toute la dépense qui auroit été faite en ce jour là, fût évaluée en argent, & païée au roi d'Espagne. Nul ne dépense, disoit le donneur d'avis, moins d'un réal d'Espagne par jour, il y aura plus de trois millions de personnes en la seule Espagne qui seront tenuës de jeûner, tellement qu'il se leveroit toutes les semaines trois millions de réaux au profit du roi, par paroisses, & sans frais. Ce jeûne offert à Dieu eût été fort avantageux à l'ame, il eût été très salutaire au corps par le bon effet de la diéte; & l'état eût tiré une grosse somme, en procurant ce double avantage à ses sujets. Mais on sçait si peu gouter les bonnes choses, que l'avis ne fit qu'exciter beaucoup de risées, & que son auteur demeura à l'hôpital.

62. Conseil de Celse.

Celse conseille à un homme qui se porte bien, d'éviter toute sorte d'habitudes, de ne point consulter les médecins, de diversifier sa maniére de vivre, de faire beaucoup d'exercice, parce que le travail affermit le corps, & fait durer la jeunesse.

63. Triple précepte de l'échole de Salerne.

L'échole de Salerne recommande principalement [l] trois choses: Un esprit gai, un exercice modéré, & la

[f] *Stuckius antiquitat. convivalium, lib. 2. c. 8.*

[g] Intus mulso, foris oleo. *Plin lib. 21. c. 24.*

[h] *Petr. Castellan. de vitis illustr. medicor. in Nicol. Leonicen.*

[i] *Hist. du monde de Chevreau, t. 2. p. 424.*

[k] *Mercur. Franç. t. 12. ann. 1626. p. 40.*

[l] Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant.
Hæc tria, mens hilaris, requies moderata, diæta.

Palingenius a étendu davantage ce conseil dans les vers suivants.

Sit victûs tibi cura tui, ne noxia sumas,
Neve nimis comedas; solet hoc mortalibus esse
Maxima pernicies; hinc pluribus ingemit æger;
Præsertim hoc caveas tamquam letale venenum,
Ne novus in stomachum cibus intret, si bene nondum
Consumptus fuerit prior, & digestus ad unguem.
Nec non quâque die, juste exercero labore
Corpus, vel pedibus gradiendo, vel quid agendo,
Quo moti caleant artus, nam causa caloris
Est motus, stomachumque juvat, roburque reducit,
Humoresque supervacuos, putresque resolvit.
Noli etiam justâ vitam fraudare quiete:
Corporis instaurat somnus vires animique:

diéte. La bonne chére appesantit l'esprit [m], & est une source de maladies. Timothée disoit, que ceux qui avoient soupé chez Platon [n], s'en trouvoient bien encore le lendemain. Sénéque raconte de lui-même [o], qu'après avoir soutenu par les conseils de son précepteur Attalus un noviciat d'une année entiére dans la secte de Pythagore, sans manger ni chair ni poisson, il lui sembloit que son esprit en étoit devenu plus léger & plus vif.

Pline [p] croit que la qualité de la nourriture influë beaucoup sur la disposition de l'esprit, & que l'usage des lentilles cause la tranquillité & la modération de l'ame.

Pétrone [q] regarde comme une préparation nécessaire à ceux qui veulent appliquer leur esprit aux plus sublimes connoissances, de suivre les loix de la plus exacte frugalité, qui répande la pâleur sur le visage.

Palaméde préserva [r] le Camp des Grecs de la peste, en ordonnant une diéte générale & beaucoup d'exercice.

Pour une maladie de la rate [s], Hippocrate conseille au malade de fendre du bois pendant plusieurs jours, de luter fortement, & de faire beaucoup d'exercice. 64. De l'exercice.

Dans l'hydropisie [t] il faisoit entreprendre quelque travail fort pénible, qui procurât la sueur & le sommeil.

Auguste [u] par principe de régime jouoit à la paume & au balon; & dans le récit qu'Horace [x] fait d'un voïage dans lequel il accompagnoit Mécénas, on lit que ce favori d'Auguste alloit s'exercer à la paume.

Pour être pleinement convaincu [y] de la nécessité de l'exercice en général, il ne faut qu'envisager avec attention la structure du corps humain. C'est un assemblage merveilleux de tuïaux de différents diamétres entrelacés & repliés sur eux-mêmes en mille maniéres, au travers desquels différents liquides doivent couler sans cesse, pour leur donner divers ébranlements que ces liquides en reçoivent à leur tour. Or il est certain que l'exercice met en mouvement touts les muscles du corps, & donne des secousses réïtérées à toutes les autres parties tant intérieures qu'extérieu-

---

At vigilando nimis, corpus corrumpitur & mens.
Præterea procul est mœror pellendus, & omnem
Tristitiam de corde fuga. Nam macerat artus.
Deformatque ipsum corpus, canosque capillos.
Ante diem reddit, contra præcordia læta.
Ætatem efficiunt viridem, robustaque membra. *Marcell. Paling. zodiac. in leone, lib. 5.*

[m] Nec mente quidem rectè uti possumus multo cibo & potione repleti. *Cic.*
Animum, quoque prægravat unâ,
Atque affligit humi divinæ particulam auræ. *Hor.*
Cùm sit tam pulchrè, tam bellè vivat apud te,
Ad Damam potius vis tua febris eat? *Mart.*

[n] *Plutarch. de sanitate tuendâ.*

[o] Agiliorem mihi animum esse credebam. *Sen. epist. 108.*

[p] Æquanimitatem fieri vescentibus lente. *Plin. lib. 18. c. 12.*

[q] Artis severæ si quis amat effectus,
Mentemque magnis applicat, prius more
Frugalitatis lege palleat exactâ. *Petron.*

[r] *Philostr. in heroïc.*

[s] *Hippocr. de locis in homine.*

[t] *Id de ratione victûs in acutis.*

[u] *Suet. in Octav. c. 83.*

[x] Lusum it Mecœnas, dormitum ego, Virgiliusque,
Namque pilâ lippis inimicum, & ludere crudis. *Hor.*

[y] *Mém. de l'Acad. des bell. lettr. t. 1. p. 97.*

res. Par là les fibres acquiérent une flexibilité, qui en facilite les vibrations; & le ſang ſubtiliſé & comme broïé par la fréquente percuſſion de ces mêmes fibres, parcourt avec plus de viteſſe les routes embarraſſées d'une circulation, qui doit le porter juſqu'aux derniers replis de ce labyrinthe de vaiſſeaux. Il réſulte de tout cela pluſieurs avantages, qui contribuent à maintenir la machine dans le meilleur état où elle puiſſe être; la digeſtion des aliments en eſt plus parfaite; les glandes deſtinées à ſéparer du ſang certaines liqueurs utiles ou ſuperfluës, en conſervent leur tiſſûre plus ouverte; les eſprits animaux tiennent les filets nerveux dans une tenſion proportionnée aux beſoins de ces mêmes filets; ceux-ci en reçoivent d'autant mieux l'influence du ſuc nourricier qui doit s'inſinuer dans leurs pores; les voies de la tranſpiration inſenſible, qui eſt comme le dernier terme de cette admirable méchanique, en deviennent d'un commerce plus libre; en un mot le corps ſe procure par l'exercice un embonpoint, une ſoupleſſe, une force, & une légéreté, qu'il attendroit en vain des autres reſſources, auſquelles il a recours pour ſa conſervation.

Un exercice varié doit être beaucoup plus ſain. La nature ſe fait une habitude d'un même exercice toûjours continué. Il n'y a que quelques parties du corps qui en profitent, & peut-être même au préjudice des autres.

Eſculape ordonnoit [z] de faire beaucoup d'exercice, de monter à cheval, de chaſſer, de faire des armes; & il preſcrivoit à chacun ſuivant ſon tempérament & ſes forces, l'eſpéce & la quantité de mouvements dont il devoit uſer. Il paſſe pour l'inventeur de la médecine appellée Gymnaſtique, ou qui conſiſte dans l'exercice du corps.

65. Danger d'une ſanté d'athléte.

Hippocrate eſt d'avis [a], qu'une ſanté vigoureuſe & forte, eſt la plus expoſée aux grandes maladies: & cette diſpoſition a été appellée par les anciens [b], le danger d'une ſanté d'Athléte.

C'eſt encore une maxime d'Hippocrate, que le corps ne peut demeurer dans une même ſituation. Ainſi lorſque la nature n'a plus à augmenter, ni à produire, il eſt utile de lui donner à réparer & à fortifier. Il en eſt dans les choſes naturelles, comme dans les morales. L'oiſiveté eſt la cauſe des déſordres. En occupant l'activité de la nature, on l'empêche de ſe porter au mal. Ce principe eſt excellent pour maintenir la ſanté, pourvû qu'on évite les diſſipations exceſſives de la chaleur & de l'humidité radicale. C'eſt ce même principe, qui doit convaincre de l'utilité du travail & de l'exercice.

66. Il eſt ſain de renouveller l'air.

L'ancienne médecine recommandoit qu'on tînt la chambre d'un malade bien fermée, ce qui peut être d'une très dangereuſe conſéquence, & pour le malade, & pour ceux qui le gardent. Car il eſt certain qu'il arrive à l'air de la chambre en peu de jours, ce qui arrive à l'eau d'un bain, qui ſe ſalit & ſe corrompt en peu d'heures. Il eſt ſain en quelque état qu'on ſoit, de renouveller de temps en temps l'air de ſa chambre; & il eſt important pour un malade, que l'air qu'il reſpire, ſoit calme, modérément chaud, purifié par du feu, ſans mauvaiſe odeur, & renouvellé de temps en temps.

Cardan [c] eſt d'avis que l'air renfermé & ſans mouvement ſuffit pour donner la peſte. Un air bien tempéré eſt avantageux, ſuivant Ariſtote, non

[z] *Galen. de ſanit. tuend. lib. 1. c. 8.*
[a] Αἰεὶ ἄμεινον ἐυεξίαν ποιεῖσθαι. *Hippocr.*
[b] Valere pancraticè.
[c] *Cardan. de ſubtilit. lib. 2.*

ſeulement au corps, mais à l'entendement. Pétrarque [d] prétend que l'air le plus ſerein, n'eſt pas le plus ſalutaire, & que les climats nébuleux de l'Occident ſont préférables pour la ſanté.

Il y a des températures d'air plus favorables les unes que les autres, ou contraires à certaines parties du corps. L'air de l'Attique [e] étoit mauvais pour les jambes, celui de l'Achaïe pour les yeux.

67. Chryſtalliſation des ſels contenus dans l'air.

Un auteur moderne a expliqué depuis peu dans une lettre [f] la nature des ſels contenus dans l'air, & la méthode de découvrir leurs figures & leurs qualités. Il indique la maniére dont il a chryſtalliſé ces ſels, & la forme des microſcopes, dont il s'eſt ſervi enſuite pour examiner leurs figures, & l'arrangement de leurs parties. Ces obſervations peuvent conduire à une connoiſſance très utile de la qualité de l'air, & des maladies qui en dépendent.

68. De la circulation des humeurs.

Plus on s'efforce de pénétrer dans la connoiſſance de la nature, plus on rencontre de doutes. Les uns s'attachent aux ſaveurs & aux propriétés des aliments & des remédes; ceux qui font cette étude, emploient les termes impoſants, d'amers, d'acides, d'alkali, de ſulphureux, de ſalins, ſans connoître ni où réſident ces qualités, ni quelle eſt leur puiſſance. Ces termes réuſſiſſent fort, les hommes étant encore très diſpoſés, comme ils l'étoient du temps de Pline [g], à donner leur confiance à ce qu'ils n'entendent pas, & à mépriſer ce qu'ils comprennent.

Les autres font dépendre toute l'œconomie animale du reſſort des ſolides, qui ſont les nerfs, les artéres, les viſcéres, les muſcles; & ils ſoutiennent que le ſang, le chyle, la bile, & toutes les humeurs ne reçoivent leur mouvement & leur qualité, que de l'action & du reſſort des ſolides.

69. Diverſes opinions ſur la digeſtion.

Les médecins ne s'accordent pas mieux ſur les principes de la digeſtion, l'objet le plus important à connoître, puiſque l'origine principale des maladies eſt un chyle aigre, mal-digéré, crud & groſſier. Hippocrate, Galien & Avicenne ſont d'avis, que la digeſtion des aliments ſe fait par la chaleur de l'eſtomac & par la coction; mais les os ſe digérent en trois heures dans l'eſtomac d'un chien, & l'eau bouillante dont la chaleur eſt beaucoup plus grande, ne peut les diſſoudre dans le même temps. Ceux qui boivent à la glace, ou qui prennent des liqueurs glacées, prétendent même que leur digeſtion en eſt aidée.

Eraſiſtrate eſtime [h] que l'eſtomac ſe reſſerre pour embraſſer plus étroitement les aliments & pour les broïer. Il fait conſiſter la digeſtion dans la trituration ou le faſſement qui attenuë les parties des aliments, en les frottant les unes contre les autres à diverſes repriſes long-temps réïtérées. Mais l'eſtomac de pluſieurs animaux digére les os. Le mouvement de l'eſtomac qui n'eſt qu'un tiſſu de membranes molles, pourroit-il briſer des os pointus? Ces

[d] Non ſerenum omne ſtatim optimum, immò verò provincias nebuloſas ſerenis eſſe ſalubriores, & in hoc Occidentem prælatum Orienti legimus. *Petrarch.*

[e] Attide tentantur greſſus, oculique in Achæis
Finibus; inde aliis alius locus eſt inimicus
Partibus ac membris, varius concinnat id aër. *Lucret. lib. 6.*

[f] *Second vol. du Mercure de Fr. Decembr.* 1729.

[g] Minus credunt quæ ad ſalutem ſuam pertinent, ſi intelligunt. *Plin. lib. 29. c. 1.*

[h] *Celſ. præfat. lib. 1.*

Ces membranes n'en ſeroient-elles pas plûtôt percées & déchirées? On a trouvé dans les ventricules de quelques animaux, des os amollis par le milieu, tandis qu'ils étoient encore très-durs par les extrémités, qui devoient néanmoins avoir été bien plus expoſées au frottement que le milieu. On voit les enfants digérer des viandes, qui ne pourroient être digérées par les hommes faits. Eſt-il poſſible que ces enfants aïent les membranes de l'eſtomac plus dures, ou qu'ils aïent plus de force dans les muſcles qui doivent ſervir à la trituration? Enfin on voit quelquefois que les mêmes perſonnes, qui digérent les viandes les plus ſolides, ne ſçauroient manger de certains fruits, ſans en ſouffrir des indigeſtions. Le broïement de ces fruits, qui ſont fort tendres, ſe feroit-il plus difficilement que celui des viandes les plus dures?

Un troiſiéme avis rejettant la coction & la trituration, attribuë la digeſtion des aliments à la fermentation & à la diſſolution. Ces derniers médecins prétendent que les acides émanés des glandes de la bouche & de l'eſtomac, & les ſucs bilieux & pancréatiques mêlés enſemble altérent & changent tout ce qui deſcend dans l'eſtomac, dont la digeſtion s'achéve dans les inteſtins. Le levain de ces parties hétérogénes s'inſinuë dans les aliments, les diſſout & les ſépare. Mais ſi cela ſe paſſe ainſi, quand eſt-ce que la médecine parviendra à connoître l'aſſaiſonnement, la mixtion & la température, que demande cette fermentation? Comment pourra-t-elle perſuader que les principes qu'elle preſcriroit à cet égard, convinſſent à chaque eſtomac en particulier?

Les ſentiment de Pliſtonicus aſſez ſemblable à celui de la diſſolution, explique la faculté de digérer par la [i] putréfaction. Toutes ces opinions ſont également fauſſes ſuivant Aſclépiade, dont le ſentiment étoit qu'il ne ſe fait point de digeſtion, & que les aliments ſe portent & ſe diſtribuënt par tout le corps, cruds & comme on les a pris.

Eraſiſtrate & ſes ſectateurs par une opinion aſſez ſemblable à celle d'Aſclépiade, doutoient ſi la bile ſe produit dans le corps, ou ſi elle eſt contenuë dans les aliments.

7°. Incertitudes ſur la génération.

On ne trouve dans la médecine qu'incertitudes & contrariétes, ſur la maniére dont ſe fait la génération. Pluſieurs modernes [k] ont adopté le ſyſtéme général des œufs, beaucoup d'autres l'ont rejetté. Les Egyptiens croïoient [l] que la mére ne contribuoit en rien à la génération de l'enfant, & ne lui fourniſſoit que la nourriture. Sentiment ſuivi par [m] Ariſtote & par pluſieurs autres [n] philoſophes. Lucréce [o] dit que c'eſt tantôt le pére, & tantôt la mére, qui contribuë le plus à la génération: ce qui ſe connoît à la reſſemblance plus marquée, que l'enfant tient de l'un ou de l'autre.

[i] *Celſ. præfat. lib. 1.*

[k] *Bayle républ. des lettr. Juin 1684. art. 2. Septemb. 1684. art. 1. Décemb. 1684. art. 13. Octob. 1685. art. 6.*

Harvé a mis à la tête de ſon livre de la génération: Ex ovo *omnia.*

[l] *Diod. Sir lib. 1.*

[m] *Ariſtot. ap. Jul. Scalig. adverſ. Cardan. de ſubtilit. exercit. 268.*

[n] *Plutarch. de placit. philoſ. lib. 5. c. 5.*

[o] Semper enim partus duplici de ſemine conſtat;
Atque utri ſimile eſt magis id, quodcunque creatur,
Ejus habet plus parte æquâ: quod cernere poſſis,
Sive virûm ſoboles, ſive eſt muliebris imago. *Lucret.*

71. Sentiments renouvellés donnés pour des découvertes.

Dans la médecine, comme dans la phyſique, on a qualifié de nouvelles découvertes, pluſieurs ſentiments renouvellés des anciens. Les plus ſçavants médecins ont été en diſpute, ſi la circulation du ſang a été connuë d'Hippocrate, ou ſi elle a été une découverte d'Harvé en 1628. Almélovéen [p] cite

72. De la circulation du ſang.

pluſieurs paſſages d'Hippocrate, pour prouver que cet ancien médecin a connu la circulation. Comme dans des pelotons, dit Hippocrate, [q] les fils reviennent les uns ſur les autres, de même dans le corps, il ſe fait un circuit, qui ſe termine, où il a commencé. Hippocrate dit [r] que les veines portent dans tout le corps les eſprits, le cours du ſang, & le mouvement; qu'il en part pluſieurs d'une ſeule, dont il ne connoit ni le commencement ni la fin, parce qu'un cercle n'a ni fin ni commencement. Quand la bile entre dans le ſang, dit-il, [f] elle dérange la conſiſtence du ſang, & trouble ſon cours.

Almeloveen [t] cite pluſieurs autres paſſages d'Hippocrate, & des paſſages de Galien, pour prouver qu'ils ont connu la circulation du ſang. On trouve en pluſieurs endroits des ouvrages d'Hippocrate [u], les termes de circulations, de tournoïer, de tournoiment. D'autres auteurs pour ne pas attribuer à Hippocrate une découverte qu'ils ont prétendu réſervée au ſiécle précédent, ont expliqué cette circulation d'Hippocrate, comme ſe faiſant par les mêmes vaiſſeaux qui portoient & rapportoient le ſang, du centre à la circonférence, & & de la circonférence au centre, par une maniére de flux & reflux, & ſuivant le beſoin & l'attraction de la nature: & quant à ce qui échapoit aux vaiſſeaux connus, il paſſoit [x], ſelon lui, par des canaux inſenſibles, & par des voies qu'on ne peut découvrir. Les anciens connoiſſoient ſi peu la vraie circulation du ſang, qu'ils étoient dans l'opinion que les artéres ne devoient contenir aucun ſang, mais ſeulement ſervir de paſſage aux eſprits animaux.

Le cœur, dit Platon [y], qui eſt en même-temps la ſource des veines, & de ce ſang qui tournoie rapidement dans toutes les parties, a été établi comme un commandant, afin que quand la colére s'allume, tout ce qu'il y a de ſenſible dans le corps, ſe diſpoſe par l'ouverture de touts les pores, à écouter ſes menaces, & à obéïr à ſes commandements.

Ariſtote [z] regarde le cerveau comme une maſſe froide compoſée de terre & d'eau, qui ne contient aucun ſang, qui eſt privée de ſentiment, & de toute liaiſon avec les autres parties du corps. Il dit [a] dans le même traité, que le ſang paſſe du cœur dans les veines, mais qu'il n'en vient d'aucun endroit dans le cœur. Comment ceux qui trouvent la circulation du ſang dans Ariſtote, s'accommodent-ils de ces paſſages?

Il ſemble donc qu'il y ait une eſpéce de compenſation, & que ſi les modernes ont donné pour des découvertes

---

[p] *Theodor. Janſſon. ab Almelov. invent. nov-antiq.* §. 28.

[q] *Hippocr. de diatâ, lib.* 1. *c.* 15. *ap. Almelov. loc. citat.*

[r] *Hippocr. de venis, c.* 17. *ap. Almelov. loc citat.*

[s] *Hippocr de morbis, lib.* 1. *c.* 28. *ap. Almelov. loc. citat.*

[t] *Almeloveen, loc. citat.*

[u] Περίοδοι, *circulations.*
Περιφέρεσθαι, *tournoïer.*
Περιφορὴ, *tournoiment.*
Περιφερὴς, *qui tournoïe.*

[x] *Hippocr. de morbis, lib.* 4.

[y] *Plat. in Tim.*

[z] *Ariſtot. de partib. animal, lib.* 2. *c.* 7.

[a] *Id. loc. citat. lib.* 3. *c.* 4.

nouvelles, des ſentiments renouvellés des anciens, on a auſſi en pluſieurs occaſions fait honneur aux anciens, de bien des choſes, auſquelles ils n'ont jamais penſé, & dont l'invention a été le fruit des recherches laborieuſes, ou des penſées heureuſes des modernes, ſoit que la jalouſie, ou que la vénération pour l'antiquité ait fait naître cette derniére prévention.

Cependant Harvé, auquel on attribuë la découverte de la circulation du ſang, a reconnu [b] qu'elle ſe trouve dans Ariſtote. Mais cet aveu d'Harvé n'a-t-il point été un artifice, pour engager à recevoir le ſentiment qu'il propoſoit, en l'autoriſant d'un ſuffrage, qui étoit, ſurtout alors, d'un ſi grand poids?

L'honneur de cette découverte n'eſt pas attribué à Harvé, d'un conſentement unanime. Almeloveen cite un paſſage d'André Ceſalpinus, qui contient fort clairement la doctrine de la circulation du ſang. Jean Leonicenus dit que le pére Paul Sarpi auteur de la fameuſe hiſtoire du concile de Trente, & qu'on appelle communément Fra Paolo, découvrit la circulation du ſang, & les valvules des veines, qu'il ne communiqua ſon ſecret, qu'au ſeul Aquapendente, qui ne fit pas difficulté de s'ouvrir à un jeune Anglois, nommé Harvé, qui étudioit ſous lui à Padouë, & qui s'étant aſſuré de la circulation du ſang par pluſieurs expériences, s'en attribua la découverte. On trouve [c] que cette connoiſſance de la circulation du ſang eſt fort ancienne parmi les médecins Chinois.

73. La viteſſe du ſang calculée.

Nos modernes ont prétendu connoître la viteſſe du ſang dans la circulation. Suivant le calcul [d] de Rohault, il ſe fait trois circulations de tout le ſang dans l'eſpace d'une heure. Quelques phyſiciens ont donné depuis Rohault une bien plus grande rapidité au cours du ſang. Je ſuppoſe, dit le pére Regnault [e], que la cavité gauche du cœur contient deux onces de ſang. Selon les obſervations de Lower, elle peut en contenir davantage. Je ſuppoſe que cette cavité ſe vuide à chaque battement du cœur. Une raiſon entre pluſieurs autres, pour le croire ainſi, c'eſt qu'on voit le cœur d'une grenouille blanchir dans la ſyſtole, ou dans la contraction. Liſther prétend que le cœur bat 75. fois dans une minute: je ſuppoſe que dans une minute, il bat préciſément 60. fois, c'eſt-à-dire, une fois chaque ſeconde. Cela ſuppoſé, le cœur battra trois mille ſix cents fois par heure: car 60. fois 60. ou le quarré de 60. eſt 3600. Par conſéquent dans une heure il paſſera par le cœur 7200. onces de ſang, puiſque chaque battement du cœur en pouſſera deux onces dans l'aorte; ſept mille deux cents onces de ſang feront ſix cents fois 12. onces, ou 600. livres de ſang. Il paſſera donc au travers du cœur la valeur de ſix cents livres de ſang en une heure, ou ce qui revient au même, 25. livres de ſang paſſeront par le cœur 24. fois en une heure, ou 576. fois chaque jour. Si la maſſe du ſang, comme le ſuppoſe Lower, monte à 25. livres, tout le ſang paſſera par le

[b] *Rapin. compar. de Plat. & d'Ariſt. part. 3. ch. 6. Janus Leonicenus in metamorph. Æſculap. & Apollin. Theod. Janſſon, ab Almeloveen, invent. nov. antiq. §. 28.*

[c] *Hiſt. du monde de Cheureau, t. 7. liv. 9. p. 379.*

[d] *Phyſiq. de Rohault, part. 4. c. 14.*

[e] *Le p. Regnault, entret. phyſiq. entret. 8.*

cœur 24. fois en une heure, ou 576. fois chaque jour.

Figure des parties intégrantes du ſang.

Les modernes prétendent auſſi découvrir la figure des parties intégrantes du ſang. Ils aſſurent qu'ils les voient avec le microſcope; qu'on voit le ſang, par exemple, couler dans les artéres & dans les veines des nageoires d'un poiſſon, comme de petits grains d'un rouge noirâtre, qui ſont emportés dans une liqueur claire & tranſparente.

Leeuwenoek [f] a même diſcerné la figure de ces grains, en a déterminé la groſſeur, & une des plus célébres académies de l'Europe admira ſon adreſſe, ſa pénétration & ſa conſtance dans ces recherches. Suivant les découvertes ou les conjectures de cet auteur, les parties du ſang humain ſont autant de globules, qui ne ſont que vingt-cinq mille fois plus petits qu'un grain de ſable; chacun d'eux eſt compoſé de ſix autres; chacun tourne ſur ſon centre; ils ſont molets, flexibles & peſants; & de là vient que dès que le ſang eſt hors des veines, & que la ſéroſité, dans laquelle nagent ſes globules, s'eſt un peu refroidie, & a perdu ſon mouvement, ils tombent au fond du vaiſſeau, ils s'affaiſſent, ils s'applatiſſent les uns ſur les autres, & laiſſent au-deſſus d'eux ce fluide plus ſubtil, qui leur procuroit toute leur agitation.

75. Hiſtoire ſentiment renouvellé des anciens.

Ariſtote a penſé des prémiers que le ſang ſe faiſoit au cœur; ce qui avoit été rejetté comme une erreur; & qui enfin s'eſt trouvé véritable par les expériences. Le canal thorachique, dont on a attribué la découverte à Pecquet en 1651. ſe trouve dans un livre imprimé à Veniſe en 1561. compoſé par un médecin de Rome, nommé Barthélemi Euſtache. Alméloveen prétend prouver qu'Hippocrate & Galien ont connu les voies lactées, dont on a attribué la découverte à un médecin Italien nommé Aſellius; & que ces deux anciens médecins ont connu pareillement le canal pancréatique, dont la découverte a été attribuée à Virſungus anatomiſte de Padouë en 1642.

Alméloveen montre encore que l'opinion qui a fait tant de bruit depuis quelque temps, que la génération de l'homme ſe fait dans l'œuf, ſe trouve dans Hippocrate & dans Ariſtote.

Qu'importe après tout, que certaines connoiſſances aïent été découvertes par les anciens ou par les modernes? L'honneur du médecin conſiſte bien moins dans des inventions nouvelles, qu'à conduire avec ſageſſe ceux qui ont recours à ſes conſeils.

---

[f] *Obſervations faites avec le microſcope ſur le ſang, le lait, le ſel &c. communiquées à la ſocieté roïale d'Angleterre.*

CHAPITRE CINQUIÉME

De la Chimie.

SOMMAIRE.

1. *Divers objets des chimiſtes.* 2. *Albert le grand a cru la tranſmutation des métaux poſſible.* 3. *Définitions de la chimie.* 4. *But général de la chimie.* 5. *Des cinq principes des chimiſtes.* 6. *Diviſion des ſels en acides & alkali.* 7. *Explication de la fermentation.* 8. *Contradictions ſur la qualité du vif-argent.* 9. *Différentes routes pour chercher la pierre philoſophale.* 10. *Découvertes utiles de la chimie.* 11. *Supercheries des chimiſtes.* 12. *Raiſonnements les plus ſpécieux des chimiſtes.* 13. *Analogie du vif-argent & de l'or.* 14. *Objection contre la chimie.* 15. *En ſuppoſant le ſecret de teindre le mercure, ce ne ſeroit que de l'or apparent.* 16. *Si la tranſmutation étoit poſſible, il ne pourroit y avoir de profit.* 17. *Exemples de la tranſmutation.* 18. *Longue vie d'Artephius.* 19. *Différence de l'or potable commun & du philoſophique.* 20. *Vertus de la ſemence aurifique.* 21. *De la Palingénéſie.* 22. *Impiétés & inepties des chimiſtes.* 23. *Leur obſcurité affectée.* 24. *Prophanations des myſtéres par les chimiſtes.* 25. *La Toiſon d'or expliquée par la pierre philoſophale.* 26. *S. Dominique, Albert le grand, & S. Thomas mis au nombre des chimiſtes.* 27. *Le pere Kircher attribuë la chimie aux patriarches, & à Salomon.* 28. *Etymologie de chimie.* 29. *Auteurs ſuppoſés des livres de chimie.* 30. *De l'ancienneté de la chimie.* 31. *Preparation uſitée par les Grecs, approchante de l'alambic.* 32. *La partie médecinale de la chimie eſt la moins ancienne.* 33. *Le quatorziéme ſiécle a été l'âge d'or de la chimie.* 34. *Des chimiſtes les plus célébres.* 35. *De Géber.* 36. *D'Héliodore.* 37. *D'Etienne.* 38. *D'Artephius.* 39. *De Raymond Lulle.* 40. *D'Arnauld de Villeneuve.* 41. *De Nicolas Flammel.* 42. *De Jacques Cœur.* 43. *De Paracelſe.* 44. *De Van-Elmont.*

1. Divers objets des Chimiſtes.

LE nom ſeul de chimie ſemble annoncer [a] la ſupercherie & la crédulité des hommes. Mais quelque décriée que ſoit la recherche de la pierre philoſophale, touts les chimiſtes n'en ſont pas également détrompés. Leurs opinions & leurs vûës ſont fort différentes. Les uns ſe propoſent uniquement de faire de nouvelles découvertes dans la connoiſſance générale de la nature; les autres conſidérent la chimie comme une ſource de remédes, & mettent leur étude à les préparer; d'autres ont pour objet la tranſmutation des métaux, & s'appliquent à la recherche de la pierre philoſophale.

2. Albert le grand a cru la tranſmutation des métaux poſſible.

Albert le Grand [b] croïoit la tranſmutation des métaux poſſible, en les purifiant & ſéparant tout ce qu'il y a d'impur. Il appelloit le plomb un or lépreux, expreſſion qu'il diſoit être tirée d'Ariſtote. Il poſoit pour principe général que touts les métaux tirent leur origine du vif-argent & du ſoulfre.

3. Definitions de la chimie.

Suidas a défini la chimie [c] un art de compoſer l'or & l'argent.

On ſe ſert communément du mot

[a] Homo eſt animal credulum & mendax.

[b] *D. Albert. magn. de Alchim.*

[c] Χημεία ἐστὶ ἀργύρου καὶ χρυσοῦ κατασκευή. *Suid. in voce* Χημεία.

de chimie, pour exprimer la partie de cet art, qui ſe borne à des découvertes phyſiques & médecinales : & on emploie le terme d'alchimie, pour déſigner celle, qui travaille à la tranſmutation des métaux.

4. But général de la Chimie. En général, l'objet de la chimie eſt de faire l'analyſe des corps naturels, de les réduire à leurs prémiers principes, d'en découvrir les vertus cachées: c'eſt une anatomie des corps naturels par le moien du feu. C'eſt un art, qui par la réſolution des mixtes, ſépare le pur de toute impureté, que les chimiſtes appellent le péché originel de l'individu.

Cette réſolution des mixtes conſiſte en leur entiére décompoſition. La chimie travaille à extraire les eſſences ſéminales des corps des trois régnes, végétal, minéral, & animal: c'eſt à-dire des plantes, des métaux, & des corps animés.

5. Cinq principes des Chimiſtes. Les cinq principes des chimiſtes ſont le ſoulfre, le Mercure, le ſel, le phlegme, & la tête morte. Ces deux derniers ſont les principes paſſifs de la chimie: ils ne ſont regardés, que comme les enveloppes qui enferment & retiennent les particules ſubtiles & ſpiritueuſes. Les trois autres ſont les principes actifs.

Le phlegme eſt cette humidité inſipide & aqueuſe qui ſe trouve en touts les corps.

La tête morte eſt le marc terreſtre & groſſier, qui reſte des corps, dont on a tiré l'humidité & les ſels.

Toute la ſubſtance impure étant ſéparée, l'eſſence ſéminale du ſujet (diſent les chimiſtes) ſe trouve extraite en une forme liquide, que l'art & une longue digeſtion peuvent réduire en poudre. C'eſt une ſubſtance eſſentielle en forme de liqueur, renfermant toutes les propriétés ſpécifiques du mixte, dont elle a été extraite, que les chimiſtes appellent Mercure, ſemence, quinteſſence, ame du ſujet, Protée, argent aqueux, eſprit minéral &c.

Par le Mercure conſidéré comme principe, on n'entend pas un vif-argent actuel, mais cette partie liquide, dont je viens de parler, ou l'humide radical qui eſt dans touts les corps naturels.

Sa partie inflammable eſt le ſoulfre. Ce principe actif de la chimie eſt donc une ſubſtance oleagineuſe, liquide, inflammable. Elle fait la diverſité des couleurs & des odeurs : elle adoucit l'acrimonie des ſels, lie les autres parties, & conſerve les corps où elle abonde.

Le ſel chimique eſt le troiſiéme principe actif. C'eſt la partie de l'eſſence ſéminale, où la ſéchereſſe domine. Cette ſubſtance ſéche & plus ou moins acide, entre dans la compoſition de touts les corps. On diviſe les ſels en acides & alkali. Les acides ſont comme des petits dards pointus, roides, longs, tranchants. Les alkali ſont des corpuſcules plus groſſiers, terreſtres, poreux, & ſpongieux, comme des fourreaux propres à recevoir les acides: les alkali ſont proprement ce qui fermente, les acides ſont le ferment. La matiére ſubtile chargée des acides s'inſinuë dans les alkali, dont elle heurte & briſe les petites cellules, & avec le ſecours du reſſort de l'air, elle les écarte de touts côtés : c'eſt dans ce mouvement intérieur des parties inſenſibles que conſiſte la fermentation, que quelques modernes ont regardée comme le principe phyſique univerſel, réduiſant touts les éléments à ces deux eſpeces de ſel alkali & aci-

6. Diviſion des ſels en acides & alkali.

7. Explication de la fermentation.

de. Car les particules insensibles offrent un champ libre à l'imagination, qui n'y trouve aucun obstacle. Mais en est-on plus avancé, lorsqu'on s'est déterminé à la préférence des quatre éléments; ou de la matiére subtile, globuleuse, & branchuë, ou des atomes, ou des deux sels acide, & alkali; ou des cinq principes chimiques; ou des corpuscules animés, & des petits cirons? & quel danger n'y a-t-il point de fonder des opérations réelles & sensibles, sur des principes si inconnus?

8. Contradictions sur la qualité du vif-argent.

On ignore la qualité du vif-argent, qui est le sujet le plus ordinaire, sur lequel la chimie s'exerce. Les uns le tiennent chaud, suivant le sentiment de Galien, de Rhasis, de Dioscoride: d'autres disent qu'il est froid, comme Avicenne, & Matthiole. Paracelse croit qu'il est froid en dedans, & chaud en dehors: Pierre d'Apon, qu'il est froid comme aqueux, & chaud comme sulphureux.

9. Différentes routes pour chercher la pierre philosophale.

Les Alchimistes cherchent la pierre philosophale par des routes entiérement opposées, & il y a autant de sentiments différents sur la composition du grand œuvre, qu'il y a de personnes qui y travaillent.

Roger Bacon est d'avis que cette essence prétieuse doit s'extraire d'ailleurs, que de l'or & de l'argent qui ne peuvent la fournir. D'autres assurent qu'elle est en tous lieux, qu'elle est renfermée dans tous les êtres, que c'est le principe actif, universel, répandu dans toute la nature, que cependant la pierre philosophale se trouve d'une maniére plus prochaine, & plus parfaite dans l'or. Jean d'Espagnet, & Arnauld de Villeneuve soutiennent que l'or seul peut produire la semence aurifique, & l'argent la semence argentifique: & le Cosmopolite fonde ce sentiment, sur ce que le métal engendre le métal, comme un animal engendre son semblable, comme une plante produit une autre plante de la même espéce; & que les générations doivent se faire dans le régne du minéral, comme dans les deux autres.

Géber tient qu'il y a trois principes productifs des métaux, l'argent vif, le soulfre, & l'arsenic. Philalette dans son *vademecum*, appelle l'arsenic une lune de race saturnienne, qui a contracté mariage avec un dieu belliqueux, qu'il nomme aussi le soleil des philosophes, & par lequel il entend l'or & l'argent commun, qu'on peut véritablement appeller le soleil de bien d'autres espéces de gens que les chimistes. L'arsenic, suivant Philalette, est un troisiéme principe, une substance moïenne, corporelle à l'égard du mercure, & spirituelle à l'égard de l'or & de l'argent.

Riplée dans ses douze portes, admet aussi trois principes productifs des métaux, le mâle rouge, la femme blanche, & l'esprit de vie qui les unit. Artephius enseigne la même doctrine, tantôt sous les noms du soleil, de la lune, & du mercure, tantôt sous ceux du roi, de la reine, & du bain, entendant par le roi ou le soleil, l'or & l'argent; par la reine ou la lune, l'arsenic; par le mercure ou le bain, le mercure animé, ou l'esprit séminal & aurifique. Flammel explique aussi trois substances, par l'énigme des deux dragons, sur lesquels Jason versa le jus préparé par Médée.

Plusieurs espérent trouver la pierre philosophale par l'action du feu sur le mêlange de l'or, de l'argent, & du mercure commun. D'autres mettent l'origine de la pierre au ciel, & dans

les influences céleſtes: & il s'en trouve d'aſſez ſublimes, pour s'attacher à une quinteſſence extraite des raïons du ſoleil, & de la lumiére, ſource de l'or potable, & de la poudre de projection, ou de la pierre philoſophale. Ils ne promettent pas moins [d] que de rajeunir l'homme par l'un, & de lui procurer des richeſſes inépuiſables par l'autre.

10. Découvertes utiles de la Chimie.

Mais la préſomption outrée, ou la mauvaiſe foi de quelques alchimiſtes ne doit pas préjudicier à une ſcience, qui a fait de trés utiles découvertes, & qui peut en faire touts les jours encore. Car il arrive quelquefois, comme dit Quintilien [e], que celui qui ſe propoſe un objet exceſſif, & auquel il ne parviendra jamais, fait dans ſon chemin des progrès imprévûs, & auxquels il n'avoit jamais penſé. Vérulam eſtime que nulle ſcience n'eſt ſi capable de faire connoître la nature, que la chimie.

11. Supercheries des Chimiſtes.

Les alchimiſtes convaincus le plus ſouvent de leur propre ignorance, ne cherchent qu'à dupper, & à embarquer des gens riches. Ils colorent leur pauvreté de quelque menſonge honnête: & après avoir excuſé leur miſére le mieux qu'il leur eſt poſſible, ils étalent les richeſſes inépuiſables en idées, qu'ils ont en leur diſpoſition. C'eſt le cas d'appliquer la réponſe [f] d'Ennius. Il ſe mocquoit de quelques devins de ſon temps, qui demandoient une drachme, pour enſeigner des thréſors cachés, & leur diſoit, qu'il la leur donnoit de bon cœur à prendre ſur ce qui ſe trouveroit par leur moïen.

Les chimiſtes eux-mêmes [g], tels que Roger Bacon, André Libavius, Jean Bohnius, Robert Boyle, Herman Boërhaave, & pluſieurs autres ont publié, & condamné les abus de cet art.

Beaucoup d'auteurs [h] ſe ſont égarés à décrire les artifices de ces alchimiſtes plus altérés par les beſoins de la nature, que par leurs fourneaux.

Cédréne [i] rapporte qu'un impoſteur qui ſe diſoit chimiſte, après avoir trompé pluſieurs perſonnes, eut la hardieſſe de préſenter à l'empereur Anaſtaſe un mords de cheval, qu'il diſoit d'or maſſif, & garni de pierreries; mais que l'empereur aïant découvert que le tout étoit faux, le fit enfermer dans une priſon, d'où il ne ſortit jamais.

Un autre chimiſte aïant dédié à Léon X. un livre, dans lequel il ſe vantoit d'enſeigner la maniére de faire de l'or [k], ce pape lui envoïa une grande bourſe vuide, & lui fit dire que puiſqu'il ſçavoit faire de l'or, il n'avoit beſoin que d'un lieu, où il put le ſerrer.

On conte qu'un alchimiſte avoit une verge de bois ou de fer creuſe en dedans, remplie de limaille d'or & bouchée avec un peu de cire, ou de la ſciure fine du même bois. Il la mettoit dans le creuſet, ſous prétexte de remuer

---

[d] Quis dubitat quin omne ſit hoc rationis egeſtas? *Lucret. lib.* 1.

[e] Evenit nonnunquam, ut aliquid grande inveniat, qui ſemper quærit, quod nimium eſt. *Quintil. inſtit. lib.* 2. *c.* 12.

[f] *Cic. de divinat. lib.* 1.

[g] *Hermann. Boërhaave de chemiâ errores ſuos expurgante.*

[h] *Eraſm. in colloq. Agripp. de vanit. ſcientiar. c.* 90. *Barclaius in Euphorm. ſatiric. part.* 1. *Mémoir de l'Acad. des ſcienc. ann.* 1722 *Naudé, apol. ch.* 12. 14. 17. 18. & 20.

[i] *Cedren. hiſt. compend. in Anaſt. imper.*

[k] *Bayle républ. des lettr. Juin* 1684. *art.* 6.

remuer les matiéres expoſées au feu, & d'examiner le degré de leur ſublimation. La cire étant auſſi-tôt fonduë, ou la ſciure conſumée, il verſoit par ce moïen dans le creuſet la quantité d'or, qu'il avoit promis d'y faire trouver.

Les impoſteurs chimiſtes [*l*] ſe ſervent ſouvent de creuſets ou de coupelles doublées, dont ils ont garni le fond de chaux d'or & d'argent; ils recouvrent ce fond, avec une pâte faite de poudre de creuſet, incorporée avec de l'eau gommée, ou un peu de cire: ce qu'ils accommodent de maniére, que cela paroît le véritable fond du creuſet, ou de la coupelle. D'autres fois ils font un trou dans un charbon, où ils coulent de la poudre d'or ou d'argent, qu'ils referment avec de la cire; ou bien ils imbibent des charbons, des diſſolutions de ces métaux, & ils les font mettre en poudre pour projetter ſur les matiéres qu'ils doivent tranſmuer. Ils mêlent d'une infinité de maniéres différentes l'or & l'argent, dans les matiéres ſur leſquelles ils travaillent: car une petite quantité d'or ou d'argent ne paroît point dans une grande quantité de mercure, de régale, d'antimoine, de plomb, de cuivre, ou de quelque autre métal. On mêle très aiſément l'or & l'argent en chaux, dans les chaux de plomb, d'antimoine, & de mercure. On peut enfermer dans du plomb des grenailles, ou des lingots d'or & d'argent. On blanchit l'or avec le vifargent, & on le fait paſſer pour de l'étain, ou pour de l'argent: on donne enſuite pour tranſmutation, l'or ou l'argent qu'on retire de ces matiéres.

Quelques-uns [*m*] en ont impoſé, avec des cloux moitié fer, & moitié or, ou moitié argent. Ils font accroire qu'ils ont fait une véritable tranſmutation de ces cloux, en les trempant à demi, dans une prétenduë teinture. Il y a toute apparence que les fameuſes hiſtoires de la tranſmutation des métaux en or ou en argent, par le moïen des la poudre de projection, ou des élixirs philoſophiques, n'étoient rien autre choſe, que l'effet de quelque ſupercherie: d'autant plus que ces prétendus philoſophes n'en laiſſent jamais voir qu'une ou deux épreves, après leſquelles ils diſparoiſſent. Ce qui peut en impoſer le plus, dans les hiſtoires ſuprenantes qu'on a racontées de ces chimiſtes, c'eſt le déſintéreſſement qu'ils marquent dans quelques occaſions, où ils abandonnent le profit de ces tranſmutations, & l'honneur même qu'ils pourroient en retirer: mais ce faux déſintéreſſement eſt une des plus grandes ſupercheries, car il ſert à répandre & à entretenir l'opinion de la poſſibilité de la pierre philoſophale, qui leur donne moïen par la ſuite d'exercer d'autant mieux leurs ſupercheries, & de ſe dédommager amplement de leurs avances.

Antoine Bragadin exécuté en Baviére en 1591. pour crime de fauſſe monnoïe, avoua qu'il mettoit dans ſes creuſets de l'or véritable, parmi les matiéres qu'il promettoit de convertir en or, pour faire croire qu'il ſçavoit compoſer ce métal.

Il ſe trouve auſſi des alchimiſtes de bonne foi, qui ſe perſuadent, que comme les ſemences de végétaux chan-

12. Raiſonnements les plus ſé-ci C

[*l*] *Mémoir. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1722. p.62.*

[*m*] *Mémoir de l'Acad. des ſcienc. ann. 1722. p.69.*

gent les ſucs de la terre en un nombre immenſe de différentes plantes, & que cette tranſmutation ſe fait au travers de mille & mille fibres & organes diſſemblables, & de tant de parties différentes des graines, des troncs, des feuilles, des fleurs, & des fruits, à plus forte raiſon la pierre philoſophale, qui eſt la quinteſſence ſéminale de l'or & de l'argent, ou la ſemence d'un or digéré, & exalté au ſuprême degré de perfection, renfermant en ſoi toutes les propriétés ſpecifiques du mixte dont elle a été extraite, peut convertir en or les métaux moins parfaits avec d'autant plus de facilité, que toutes les parties des métaux ſont ſemblables & homogénes, & qu'il ne s'agit que de les épurer de plus en plus, en ſéparant toute l'impureté, qui leur eſt hétérogéne, pour tranſmuer le métal le plus groſſier, & le plus imparfait, dans le plus pur & le plus prétieux: qu'il n'eſt pas plus difficile de changer, au moïen de la ſemence argentifique, le vif-argent en argent véritable, que d'épaiſſir au moïen de la préſure, le lait en un fromage, qui eſt un lait plus digéré. Qu'il y a la même poſſibilité à changer le vif-argent en or, par la ſemence de l'or, laquelle aïant en ſoi la teinture aurifique, la communique par un feu plus long au vif argent, qui eſt entiérement diſpoſé à la recevoir, étant rouge en dedans, quoique blanc à l'extérieur, comme on le connoît évidemment, lorſqu'on le précipite; & qu'ainſi le vif-argent étant de ſa nature preſque auſſi peſant que l'or, il devient plus peſant & plus brillant que l'or commun, par ſa coagulation au feu, & par la filtration de la ſemence aurifique.

11. Analogie du vif-argent & de l'or.

Les alchimiſtes obſervent auſſi, que le vif-argent a une analogie parfaitement homogéne & ſympathique avec l'or, ainſi que pluſieurs expériences le font connoître. Les chimiſtes, & les doreurs, qui craignent que les corpuſcules du vif-argent qui s'évaporent, ne ſe réuniſſent dans leurs têtes, & ne leur jouent quelque mauvais tour, mettent une piéce d'or dans leur bouche. Les parties détachées du vif-argent s'arrêtent, & s'attachent à cette piéce d'or, la couvrant & l'enveloppant de maniére, que quand ils la retirent, elle ſemble être plûtôt d'argent que d'or, quoique l'artiſte, ou l'ouvrier ait tenu la bouche fermée. De ces raiſonnements & de ces expériences, les alchimiſtes concluent, que le vif argent a beaucoup plus de diſpoſition à recevoir la filtration de la ſemence aurifique, qu'il n'y en a dans les plantes à recevoir la filtration des ſucs de la terre, & que cette même ſemence aurifique a encore plus de vertu pour convertir les métaux imparfaits en or, que la ſemence végétale n'en peut avoir, pour convertir les ſucs de la terre en la ſubſtance des plantes.

Tels ſont les principes, ſur leſquels les alchimiſtes prétendent que les véritables adeptes [n] peuvent aiſément changer en or les métaux moins parfaits. Nicolas Flamnel dit même, que la conduite du grand œuvre a ſi peu de difficulté, & demande ſi peu d'application:

Qu'une femme filant fuſée
N'en ſeroit pour peu détournée.

Cela n'eſt-il pas bien engageant? touts ces raiſonnements néanmoins des alchimiſtes me paroiſſent [o] avoir un

[n] *On appelle adeptes, ceux qui ont acquis la ſcience*, Quaſi ſcientiam adeptos.

[o] Certè vix uſquàm plus deliriorum reperias. *Hermann. Boërhaave, de chemiâ errores ſuos expurgante.*

défaut, c'eſt qu'après avoir comparé les opérations, il faudroit auſſi comparer les ouvriers, ſçavoir la nature d'une part, & l'artiſte de l'autre.

14. Objection contre la Chimie.

On fait d'ailleurs une objection générale, qui eſt d'une grande force contre les vertus de la quintéſſence ſéminale, c'eſt que le feu, en même temps qu'il décompoſe & qu'il diſſout les corps, change la forme & la figure de toutes leurs particules, & par conſéquent altére & détruit les propriétés des ſubſtances extraites des mixtes, pour leur en donner peut-être d'entiérement contraires: qu'ainſi on ne peut pas dire que la ſemence extraite d'un cheval brulé, ſoit propre à engendrer naturellement un autre cheval, ni qu'une plante réduite en cendres conſerve la propriété de produire une autre plante: que l'on doit raiſonner par rapport au régne du minéral, ſur les expériences des deux autres régnes, ſuivant les expreſſions mêmes des alchimiſtes; d'où il réſulte que l'agent général de l'alchimie qui eſt le feu, eſt lui-même oppoſé & nuiſible à l'objet qu'elle ſe propoſe.

15. Le ſecret de teindre le Mercure, ne donneroit que de l'or apparent.

En ſuppoſant même, qu'on eût trouvé la maniére de fixer & de teindre le mercure, ce ne ſeroit après tout que de l'or apparent, qui ne pourroit réſiſter aux épreuves de la coupelle.

16. Si la tranſmutation étoit poſſible, il n'y auroit nul profit.

Quand on auroit un ſoufre d'or bien préparé, & qu'on l'appliqueroit à de l'argent, par exemple, il ne feroit que changer en or, une maſſe d'argent égale à celle de l'or, d'où il auroit été tiré: Je ſuppoſe qu'il lui auroit donné le poids, & toutes les autres qualités néceſſaires: mais malgré tout cela, il vaudroit autant laiſſer ce ſoufre, où il étoit originairement; on n'a rien gagné, ſi ce n'eſt une expérience très curieuſe, & certainement on a fait des frais. J'avoüe que les alchimiſtes entendent que ce ſoufre agiroit à la maniére, ou d'une ſemence qui végéte, & devient une plante, ou d'un feu qui ſe multiplie, dès qu'il eſt dans une matiére combuſtible, & c'eſt à cela que reviennent les contes de la poudre de projection, dont quelques atomes ont produit, dit-on, de groſſes maſſes d'or; mais quelle phyſique pourroit s'accommoder de ces idées? J'avoue auſſi, que ſi quelque matiére qui ne fut point or, comme de la roſée, de la manne, du miel, & autres, pouvoit, ainſi qu'ils le diſent, fournir une portion de l'eſprit univerſel, propre à changer de l'argent ou du cuivre en or, il pourroit y avoir du profit, mais quelles propoſitions, quelles eſpérances? cependant, diſent-ils, on ne démontre pas, qu'il ſoit impoſſible de faire de l'or; on ne démontrera pas non plus qu'il ſoit impoſſible, qu'un homme ne meure pas. Les impoſſibilités, hors les géométriques, ne ſe démontrent guéres.

Penot étoit un ſçavant Chimiſte, il fut réduit à une extrême miſére dans ſa vieilleſſe. Il diſoit [q] que s'il avoit un ennemi, dont il voulut tirer la plus cruelle vengeance, il tacheroit de l'engager dans la recherche de la pierre philoſophale.

17. Exemples de la tranſmutation.

On trouve cependant pluſieurs exemples de la traſmutation de métaux en or. Si ces faits ne ſont pas véritables, ils ſont au moins très circonſtanciés,

[p] *Hiſt. de l'Acad. des ſciences, ann.* 1722. *p.* 37.

[q] *Sennert. de conſenſu & diſſenſu chimiſtarum cum Ariſtotelicis & Galenicis, c.* 2. *Joan. Jonſton. thaumatograph. naturæl. claſſ.* 4. *c.* 26.

& rapportés par des auteurs [r] dignes de foi.

Cœlius Rhodiginus [s] atteſte que de ſon temps, un François homme de baſſe condition, avoit le ſecret d'extraire la ſemence de l'or, de toute ſorte de métaux. Pluſieurs auteurs aſſurent d'une maniére unanime, qu'Arnaud de Villeneuve a fait des lingots d'or.

Cardan [t] a écrit qu'un apothicaire, nommé Antoine, convertit à Veniſe du vif-argent en or en préſence du Doge Gritti, & des principaux ſénateurs.

Van-elmont témoigne qu'il a vû & touché pluſieurs fois la pierre philoſophale, qui étoit de la couleur du ſafran en poudre, mais plus peſante & brillante comme du verre pulveriſé. On lui en donna une fois le quart d'un grain, c'eſt-à-dire de la ſoixantiéme partie d'une once: il le jetta enveloppé dans du papier, ſur huit onces d'argent vif tout bouillant dans le creuſet, & incontinent tout ce vif-argent perdit ſa fluidité avec un petit murmure, & prit la conſiſtance de la cire jaune: après quoi, comme on l'eut fondu, on y trouva huit onces d'argent très pur à onze grains près. L'empereur Ferdinand III. de ſa propre main [u] par le moïen d'un ſeul grain de cette teinture philoſophique, changea une demie livre de vif-argent en or, dont il fit faire une eſpéce de monnoïe en forme de médaille.

Ces faits hiſtoriques ne peuvent être révoqués en doute, mais ils trouvent leurs ſolutions dans quelqu'une des ſupercheries rapportées ci-deſſus.

Les alchimiſtes s'attribuënt auſſi le pouvoir de donner aux pierres précieuſes, le degré de perfection qui leur manque.

11. Longueur d'Artephius.

Y a-t-il rien de plus ridicule, que les contes des chimiſtes ſur leur Artephius, qui par la vertu de la Chimie, a vécu [x], diſent-ils, mille vingt cinq ans. Ils croïent du temps de Roger Bacon qu'Artephius avoit voïagé dans tout l'Orient, qu'il poſſédoit les ſecrets cachés de toutes les ſciences, & qu'il étoit encore en Allemagne. Jean François Pic comte de la Mirandole ſe mocque des réveurs alchimiſtes, qui ne faiſoient aucune difficulté d'aſſurer, qu'Artephius étoit le même qu'Apollonius de Thyane.

Les Egyptiens, au rapport de Diodore [y] de Sicile, étoient perſuadés, qu'Iſis avoit trouvé le breuvage de l'immortalité, au moïen duquel elle avoit rendu Horus ſon fils immortel.

Paracelſe [z] par ſon grand arcane, promet les années de Mathuſalem: Van-elmont aſſure que ſon extrait des cédres du Liban a le pouvoir de rajeunir: Butler attribuë à ſa pierre une telle vertu, qu'en paſſant ſeulement le

---

[r] *Sonnert. loc. citat. c. 2. Meander in gregr. & Oporinus, in epiſt. interq. ap. Joan. Jonſton. loc. citat. &c.*

[s] *Cœl. Rhodig, antiq. lection. lib. 11. c. 13.*

[t] *Cardan. de ſubtilit: lib. 6.*

[u] *On liſoit d'un côté de cette médaille:* Divina metamorphoſis exhibita Pragæ, 25. Jan. ann. 1648. in præſentiâ ſac. Cæſar. Majeſtatis Ferdinandi III. *& au revers:* Raris hæc ut hominibus eſt ars; ità rarò in lucem prodit. Laudetur Deus in æternum, qui partem ſuæ infinitæ potentiæ nobis ſuis abjectiſſimis creaturis communicat. *Bayle républ. des lettr. Novembr. 1687. art. 2.*

[x] Proh ſuperi! quantum mortalia pectora cæcæ.
Noctis habent! *Ovid. metam. lib. 6.*

[y] *Diod. Sic. lib. 1.*

[z] *Hermann. Boërhaave, de chemiâ ſuos errores expurgante.*

bout de la langue deſſus, toutes les maladies ſont guéries. Artephius ſe vante de pouvoir tranſmettre les eſprits vitaux d'un corps dans un autre, & d'y faire paſſer par ce moïen, la force, la ſanté & la jeuneſſe.

19. Différence de l'or potable commun & du philoſophique.

L'or potable commun, diſent les alchimiſtes, n'eſt qu'un or mort, qui a perdu ſes eſprits: un or groſſiérement diſſous par divers menſtruës, & par des eſprits corroſifs: mais l'or potable des philoſophes eſt un or vif en forme de poudre blanche, ou rouge trés ſubtile, tirée de la ſemence la plus pure de l'or & de l'argent, qui a la vertu de pénétrer en un moment l'argent vif, & les autres métaux imparfaits, & de les purifier ſi bien de leur craſſe & impureté, & ſuivant le langage chimique, de leur lépre, ou tache originelle, qu'elle en fait auſſitôt de l'or & de l'argent très pur.

Philalette dans le ſeptiéme chapitre de l'entrée ouverte, décrit la compoſition de l'enfant hermaphrodite, qui eſt ſeul capable de nettoïer le vif argent de ſa lépre, & de l'imprégner du ſoulfre ſpirituel & ſéminal, principe actif de la pierre philoſophale.

Cette quinteſſence eſt, pour ainſi dire, un cinquiéme élément compoſé des quatre autres. Par les eſſences ſéminales graduées & exaltées au plus haut degré de perfection; les adeptes poſſédent les merveilleux arcanes, qui renferment la vie, la ſanté, les richeſſes. La quinteſſence que Paracelſe appelle auſſi teinture, ou pierre des philoſophes, fleur, ſoleil, ciel, eſprit éthérée, eſt, ſelon le même auteur [a], un feu inviſible qui dévore & conſume toutes les maladies. Raymond Lulle cherchoit auſſi dans la chimie un remède univerſel à touts les maux.

20. Vertus de la ſemence aurifique.

Les chimiſtes ſe vantent que leur eſſence aurifique fortifie la chaleur naturelle, ſans l'enflammer, ni la diſſiper, comme les eſſences végétales, par exemple, l'eſprit de vin, qui dans le temps qu'il réchauffe, brule en même temps, & conſume les eſprits. Elle répare l'humide radical, qui eſt le principe de la vie, & elle contient un ſoulfre qui fait vivre l'animal. Elle rétablit tout ce qui peut être dérangé dans le microcoſme, ou le petit monde, qui eſt l'homme, & entretient l'harmonie, dans laquelle conſiſte la ſanté.

C'eſt dans cette confiance, que les alchimiſtes ont porté leurs projets, juſqu'à une eſpéce d'immortalité, ou du moins à renouveller la durée de la vie des patriarches.

Le propre des eſſences ſéminales, étant de changer en leur nature les ſujets qu'elles pénétrent, l'eſſence ſéminale de l'or, qui eſt d'une pureté céleſte & aſtrale, ce ferment merveilleux, dans lequel ſe trouve le mélange parfait des quatre éléments, changera en éléments très purs, les ferments naturels, & détruira tout ce qui eſt défectueux dans le ſang & dans les eſprits; d'où il réſulte que la ſemence aurifique peut être un rémede univerſel, en fortifiant touts les principes de la vie. Je me ſouviens à ce propos du danger que courut autrefois Midas de mourir de faim, parce qu'il convertiſſoit tout ce qu'il touchoit en or; n'y auroit-il pas un plus grand danger d'être tranſmué ſoi même en or par les eſſences aurifiques.

21. De la Palingénéſie.

Il y a eu des chimiſtes qui ont cru qu'en échauffant un peu les cendres d'une plante, ou d'un animal [b] ſe-

[a] *Paracelſ. de tinctur. & phyſicorum.*

[b] *M. de Mairan, diſſertat. ſur la glace, part. 2. c. 2.*

lon certaines régles, & avec certaines précautions, ces cendres devoient s'enfler, & s'élever en une fumée tout-à-fait ſemblable à la figure, & même à la couleur de la plante, ou de l'animal. C'eſt à cette eſpéce de réſurrection, ou de nouvelle naiſſance, qu'on donna d'abord le nom de Palingénéſie. Enſuite on ſe perſuada qu'en faiſant geler une leſſive des cendres d'une plante, on verroit la figure de cette plante, ſon image ou, comme parlent ces auteurs, ſon idée fidélement tracée ſur la ſuperficie de la glace; autre palingénéſie, qui n'a pas moins fait de bruit que la prémiére. La plûpart des auteurs qui diſent avoir fait l'expérience de la palingénéſie, n'ont pu la rencontrer qu'une fois après bien des tentatives inutiles, & enſuite ni la même leſſive, ni une leſſive nouvellement préparée n'ont pû leur redonner le même phénoméne. Auſſi ſemble-t-il, qu'ils ont plûtôt regardé ce qu'ils en avoient vû, comme un effet du haſard, que comme une ſuite néceſſaire de la prétenduë inclination à ſe rejoindre attribuée aux parties organiques des corps après leurs déſunion. Boyle va plus loin [c]; il craint que l'imagination de ceux qui diſent avoir vû de pareilles figures ſur la glace, en conſéquence de la palingénéſie, n'ait diſpoſé leur yeux en faveur du phénoméne.

22. Impiétés & ineptes. Roger bacon [d] oſe dire, que quoique la nature ſoit puiſſante & admirable dans ſes effets, l'art qui ſçait la mettre en œuvre, eſt encore plus puiſſant & plus admirable qu'elle. des Chimiſtes.

La témérité des alchimiſtes a été juſqu'à publier & ſoutenir, que par l'alchimie, on pouvoit former un homme. Amatus Luſitanus [e] a aſſuré qu'il avoit vû un petit homme long d'un poulce, enfermé dans un verre que Julius Camillus, comme un autre Prométhée, avoit fait par la ſcience alchimique.

Cette doctrine inſenſée eſt conforme aux dogmes de Paracelſe [f], qui enſeigne la façon de produire ces petits hommes; & après pluſieurs impiétés & inepties, il ſoutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres, & les Nymphes ont été engendrés par la chimie.

21. Les chimiſtes ſe ſont renfermés, pour ainſi dire, dans des labyrinthes obſcurs, & ils ont enveloppé leurs préceptes d'expreſſions très difficiles à entendre. Les adeptes les plus verſés dans leurs myſtéres ne les entendent pas, & il eſt fort vraiſemblable qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes. C'eſt détruire entiérement ce qu'on cache avec tant de ſoin, ſuivant la penſée de Tertullien [g], que de le mettre au grand jour. Leur obſcurité affectée.

George Syncelle [h] dit que Pamménés fut blâmé d'avoir écrit de cette ſcience d'une maniére trop intelligible, ſans parabole, & ſans déguiſément.

---

[c] Et ſanè magnoperè vereor, ne qui ſe ejuſmodi plantarum ſimulachra in glaciè vidiſſe profitentur, imaginationem non minus quàm oculos ad hoc ſpectaculum adhibuerint. *Boyle, tentam. phyſ. de experimentis quæ non ſuccedunt.*

[d] *Rog. Bac. de mirabilib. poteſtatib. artis & naturæ.*

[e] *On peut appliquer ici ces paroles de Pline:* Nullum reperiri tàm impudens mendacium, ut teſte careat. *Plin. lib. 8. c. 22.*

[f] *Paracelſ. de naturâ rerum. La religion du médecin, §. 36.*

[g] Quod tanto impendio abſconditur, etiàm ſolum modo demonſtrare, deſtruere eſt. *Tertull.*

[h] *Syncell. p. 248.*

Paracelſe [i] félicite les adeptes, de ce que Dieu en leur communiquant ſes grands ſecrets [k] leur donne en même temps la prudence de les tenir cachés, comme ilsle ſeront juſqu'à la venuë d'Elie l'artiſte.

Outre les termes barbares [l] forgés par Paracelſe, les vaines expreſſions, & énigmes de ce métier ſont, le lion verd, le cerf fugitif, l'aigle volant, le crapaud enflé, la tête de corbeau, le cachet de Mercure. Le ſerpent crucifié eſt le ſoulfre de l'or exalté en vertu; les deux bêtes de Nicolas Flammel, dont l'une a deux ailes, & l'autre eſt ſans ailes, ſont le fixe & le volatile.

Un langage ſi obſcur, qui devroit n'inſpirer que de la défiance & du mépris pour leur art, le fait paroître fort recommandable [m], dans l'opinion de ceux qui n'admirent & ne recherchent que ce qu'ils ne comprennent point.

24. Prophanation des myſteres par les Chimiſtes.

Ce qui eſt le plus inſupportable dans ce langage des chimiſtes, c'eſt la Profanation qu'ils font des myſtéres de la religion, pour ſervir de voile à leurs prétendus ſecrets, juſques-là même, que pluſieurs ont appliqué ce que la ſainte écriture dit des vrais Chrétiens, qu'ils ſont la race choiſie, le ſacerdoce roial, la nation ſainte que Dieu s'eſt acquiſe & qu'il a appellée des ténébres à ſon admirable lumiére à la chimérique confrérie des Roſecroix, qui ſont, ſelon eux, des ſages parvenus à l'immortalité, aïant trouvé le moïen par la pierre philoſophale de fixer leurs ames dans leurs corps, d'autant plus, diſent-ils, qu'il n'y a point de corps plus fixe & plus incorruptible que l'or.

Les chimiſtes [n] emploient pluſieurs expreſſions du cantique des cantiques entendant l'or par l'époux, & l'argent par l'épouſe.

Ils puiſent leurs allégories, dans la genéſe, dans l'apocalypſe, dans l'Odyſſée, dans les métamorphoſes, mêlant d'une maniére indigne le ſacré & le fabuleux. Etant même ſi inſenſés [o], qu'ils attribuënt à la chimie les miracles atteſtés par la ſainte écriture.

Suidas [p], Euſtathe [q] & pluſieurs

25. La toiſon

[i] *Paracelſ. de tinctura phyſicor. c.* 4.

[k] *Qu'il nomme* magnalia Dei.

[l] *Les termes les plus ordinaires à Paracelſe, ſont:* Ens pagoycum, cagaſticum, cherionium, leſſas, jeſadach, trarames, ſtannar, perenda relloleum &c. *Le lecteur ne marche qu'en tatonnant parmi de tels Méandres, & ne peut diſcerner le plus ſouvent, ſi cet auteur parle d'une pierre ou d'un pain, d'un ſerpent ou d'un poiſſon, du diable ou de la nature. Naudé apol. ch.* 14. *Le dictionaire de Rulandus fait uniquement pour les termes de Paracelſe, ne peut même les rendre intelligibles. Bécher dans ſon livre intitulé* OEdipus Chimicus; *a taché d'expliquer les termes les plus obſcurs & les énigmes dont ſe ſervent les Alchimiſtes.*

[m] Cupidine humani ingenii libentius obſcura creduntur. *Plin.*
Omnia enim ſtolidi magis admirantur, amantque.
Inverſis quæ ſub verbis latitantia cernunt. *Lucret. l.* 1.

[n] *Sennert. de inventorib. & cultorib. Chimiæ. c* 3.

[o] Volumina Moſis ſcripta Salomonis, Joannis apocalypſin habuerunt pro deſcriptione artis aurifabræ. Omitto nefandas de ſacroſancta Triade, de aliis reconditiſſimæ religionis myſteriis & abominandas interpretationes... inſaniâ denique eo uſque ruente, ut ipſam tandem rerum geſtarum hiſtoriam, ipſa miracula, quibus doctrinæ conciliant fidem auctores ſacri, quis credat, in Alchemiæ placita converterint? *Hermann. Boërhaave, de chemiâ errores ſuos expurgante.*

[p] *Suid. in voce* δίφος.

[q] *Euſtath. in Dionyſ. geogr. v.* 689.

d'or expliquée par la pierre philosophale.

autres auteurs expliquent la fable de la toison d'or par la pierre philosophale, & attribuënt l'expédition des Argonautes, au dessein de rapporter de la Colchide [r], non une toison d'or, comme il a été dit par les poëtes, mais un livre écrit sur des peaux préparées, où étoit contenu le secret de faire de l'or.

Strabon [s] & Pline [t] interprétant avec plus de vraisemblance cette fable des poëtes, par les riches mines de la cholchide, qui y attirent les Argonautes, qu'on doit regarder comme les plus anciens commerçants, qui aïent entrepris une navigation éloignée.

On trouve dans Tollius plusieurs semblables allégories des chimistes: & Mayerus rapporte aussi les pommes d'or des Hespérides au symbole de l'art, qui a le pouvoir de transformer les métaux. Mais cet auteur ne se bornant pas à faire des applications de la fable, avance que S. Dominique avoit eu le secret de la pierre philosophale, qu'il l'avoit transmise à Albert le grand, que par ce moïen Albert acquitta en trois mois les grosses dettes de son évêché de Ratisbonne, & qu'il enseigna cette science à S. Thomas son disciple.

26. S. Dominique, Albert le grand & S. Thomas, mis au nombre des Chimistes.

27. Le P. Kircher attribuë la Chimie à Enoch.

Le pére Kircher [u] croit que la chimie a été fort ancienne en Egypte, qu'elle a eu son commencement dans la connoissance parfaite de la nature qu'avoient les patriarches; & que les richesses immenses de Salomon dont parle la sainte écriture, venoient du secret de faire de l'or, & de l'extraire de touts les corps terrestres,

mie aux patriarches, & à Salomon.

Quelques auteurs ont rapporté l'origine de la chimie à Cham, fils de Noé [x]: mais d'autres ne trouvant pas ce commencement assez ancien, remontent à Tubalcaïn, qui vivoit avant le déluge, & à Adam lui même:

Les chimistes disent que le secret de la pierre philosophale a été possedé par Job qui multiplia ses richesses au septuple; par Abraham qui fit la guerre à quatre rois; par Joseph qui devint si puissant tout d'un coup; par Moyse qui convertit le veau d'or en cendres; par Gédéon qui a representé cet arcane par sa toison, quoiqu'elle ne fût pas d'or, comme celle des Argonautes; par Salomon, qui ne faisoit pas plus de cas de l'or que des pierres; par S. Jean Baptiste [y], qui en est loué dans son hymne.

28. Etymologie de Chimie.

Les uns croïent que le nom de chimie est Egyptien d'origine, & dérivé de Chamie, ancien nom de l'Egypte: d'autres, comme Golius, dans son dictionaire Arabe, en tirent l'étymologie, d'un mot arabe, qui signifie cacher, cet art devant être mystérieux: les autres la rapportent [z] au Grec.

---

[r] Τοῦτο δὲ οὐχ ὡς ποιητικῶς φέρεται, ἀλλὰ βιβλίον ἦν ἐν δέρμασι γεγραμμένον, περιέχον ὅπως δεῖ γίνεσθαι διὰ χημείας χρυσόν. *Suid. loc. citat.*

[s] *Strab. lib.* 1.

[t] *Plin. lib.* 33. *c.* 3.

(u) *Athan. Kircher. Oedip. Ægyptiac. t.* 2. *part.* 2. *classi.* 10. *c.* 1. *p.* 391.

(x) *Joann. Albert. Fabricii Codex pseudepigraphus veteris testamenti, in Adamo & Chamo.*

(y) Inexhaustum fert thesaurum.
Qui de virgis fecit aurum,
Gemmas de lapidibus.

Χημία, *comme l'écrit Photius, ou* χημεία *comme il se lit dans Suidas, vient de* χέω, fundo. *Ceux qui écrivent chymie, rapportent l'étymologie de* χυμεία *à* χυμὸς, succus. *Paracelse appelle les Chimistes Spargiriques, nom composé des deux verbes grecs,* σπάω educo, *&* ἀγείρω, congrego.

29. Auteurs supposés des livres de Chimie.

Les chimistes mettent leurs livres [a] sous les noms d'Adam, de Moyse, de Marie sœur de Moyse, de Salomon, de Mercure Trismegiste, de Démocrite, d'Aristote, de Synesius, d'Albert le grand, de S. Thomas: ce que le pére Delrio traite avec raison d'impostures grossiéres, & de réveries mépriſables.

Un livre de la pratique de la pierre philoſophale, & un autre intitulé les ſecrets des ſecrets, qui paroît dédié à Aléxandre le grand, où il eſt traité de l'alchimie parmi pluſieurs autres ſujets, ont été fauſſement attribués à [b] Ariſtote.

30. De l'ancienneté de la Chimie.

Huet [c] croit que la chimie a été trés ancienne en Egypte, mais qu'elle a paſſé fort tard en Gréce.

Le P. Delrio [d], & Naudé [e] obſervent que le plus ancien auteur qui ait écrit en grec de cette ſcience, eſt un certain Zoſime, qui vivoit ſous l'empire de Dioclétien, & qui eſt ſurnommé Panopolitain, parce qu'il étoit de Panopolis ville d'Egypte. On prétend qu'Ariſtote avoit connoiſſance de la chimie, parce qu'on lit [f] dans un des problémes qui portent ſon nom, qu'on peut tirer de l'huile du ſel, ce qui ne peut ſe faire que par le moïen des diſtillations & des fourneaux: mais Patricius [g] & quelques autres auteurs ont prouvé que ces problémes ne ſont point d'Ariſtote: Henri Etienne a remarqué [h] que les livres de Théophraſte des ſueurs & de la laſſitude, y ſont tranſcrits en entier: Cet ouvrage étant manifeſtement ſuppoſé, il demeure conſtant qu'Ariſtote n'a pas connu la chimie, non plus qu'Hippocrate, Platon, Pline, Galien. Les plus anciens témoignages de la chimie ſe trouvent dans le trois auteurs ſuivant. Les extraits de Conſtantin rapportent comme un trait d'hiſtoire écrit par Jean d'Antioche, que l'empereur Dioclétien voulant réprimer l'eſprit ſéditieux des Egyptiens, fit bruler touts les livres de chimie, qui ſe trouvérent parmi eux, pour les priver d'un art, qui pouvoit les rendre trop riches, & redoutables aux Romains. Suidas [i] raconte le même fait, & Julius Firmicus, qui vivoit ſous le regne de Conſtantin, dit que la lune placée avec Saturne dans la neuviéme maiſon, donne un tempérament propre à la ſcience de l'alchimie.

31. Préparation uſitée par les Grecs, approchante de l'alambic.

La ſeule préparation approchante de celles qui ſe font en diſtillant [k] qui fut connuë anciennement des Grecs, c'étoit une eſpéce d'huile de poix. Pour tirer cette huile, ils ſuſpendoient de la laine, au deſſus d'un vaiſſeau, où ils faiſoient bouillir de la poix. Quand la toiſon ou les laines ſuſpenduës étoient ſuffiſamment chargées, & imbibées de

[a] *Rodolph. Agricola in præfat. duodecim librer. de re metallicâ.*

Chryſopœiæ originem quidam nobis valdè faciunt antiquam, qui præclaro Adami titulo libellum quemdam inſignem obtrudunt, ut & alii Moſis, & Mariæ ſororis ejus & Salomonis, & Hermetis Triſmegiſti, & Ariſtotelis, & Pythagoreorum quorumdam libros venditant: hæc enim omnia pro impoſturis habenda duxerim, & otioſorum ſomniis. *Mare Delrius, diſquiſit. magicar. lib. 1. c. 5. §. 1.*

[b] *Biblioth. Geſneri, in voce* Ariſtoteles.

[c] *Hueriana, §. 129.*

[d] *Delrius, diſquiſit. magicar. lib. 1. c. 5. § 1.*

[e] *Naudé. apol. ch. 12.*

[f] *Ariſtot. problem. §. 23.*

[g] *Patrit. diſcuſſ. Peripatet. t. 1. lib. 4.*

[h] *Naudé, apol. ch. 12.*

[i] *Suid. in voce* Χυμεία.

[k] *Le Clerc, hiſt. de la médecine, part. 3. liv. 2. ch. 2.*

la vapeur qui s'élevoit de la poix bouillante, ils l'exprimoient fortement, pour tirer tout ce qui s'y étoit attaché. Mais si la maniére de tirer cette huile fait connoître que les Grecs anciennement avoient quelque distillation équivalente à celle qui se fait par l'alambic [*l*], elle prouve aussi qu'ils n'avoient pas l'usage de l'alambic même ; car s'ils l'eussent connu, ils s'en seroient servis à cet effet.

32. La partie médecinale de la Chimie est la moins ancienne.

La chimie médecinale est encore moins ancienne que la métallique. Les médecins Grecs [*m*] du quatriéme siécle. Oribase, Aëtius, Alexandre Tralien, Paul Eginéte, ni même les prémiers médecins Arabes du septiéme siécle n'ont rien écrit qui puisse faire soupçonner, que de leur temps il se fut introduit dans la médecine aucun remède de chimique. Avicenne le plus ancien médecin qui parle de la chimie, ne fait mention que de l'eau rose. Mesué, qui vivoit vers le milieu du douziéme siécle, parle aussi de l'eau rose, & distingue expressément celle qu'on tire par la sublimation, de celle qui se faisoit par la simple infusion des roses dans l'eau commune. Il parle aussi des huiles exprimées par la distillation, & renvoie son lecteur aux chimistes, l'exhortant de les fréquenter, & de prendre leurs leçons.

Un autre auteur Arabe, qui écrivoit environ dans le même temps, ne se contente pas de faire mention de l'eau rose distillée, il enseigne de plus la maniére de la faire, & décrit les vaisseaux & les fourneaux, dont on se servoit pour cette distillation. Il ajoute que la maniére de faire cette même eau, étoit déja connuë chez plusieurs peuples. Il enseigne aussi à tirer l'huile de brique, & même l'huile de camfre.

Thadée Florentin, qui vivoit dans treiziéme siécle, & Albert le grand évêque de Ratisbonne, qui vivoit dans le même siécle, ont montré par leurs écrits, qu'ils avoient connoissance de la médecine chimique. Pierre d'Apon, surnommé le conciliateur, qui a vécu jusqu'à l'année 1306. a décrit quelques médicaments chimiques.

33. Le XIV. siécle, a été l'âge d'or de la Chimie.

Le quatorziéme siécle a été l'âge d'or de la chimie ; on y trouve outre le conciliateur, dont je viens de parler, & qui en a vû le commencement, Raimond Lulle, Nicolas Flammel, & Arnaud de Villenouve. L'ignorance, qui regnoit encore, étoit extrémément favorable à cet art. Mais pour donner un précis, concernant les auteurs chimistes qui ont eu le plus de réputation, & dont la connoissance influë beaucoup sur l'idée & l'opinion de la science même, il faut remonter bien plus haut.

34. Des Chimistes les plus célébres.

Nous trouvons dans le huitiéme siécle un Géber que les alchimistes & Paracelse lui-même ont appellé le Maître des Maîtres en l'art de chimie. L'abbé Trithéme fait de Géber un roi des Indes, mais c'est une fable des souffleurs. La vérité est que Géber étoit Grec de nation, qu'il fut prémiérement Chré-

35. De Géber.

[*l*] *Du mot grec* ἄμβιξ *dont se sert Dioscoride, qui vivoit dans le prémier siécle de l'ére chrétienne ; les Arabes ont fait Ambik, & par l'addition de leur article, Alambik. Mais Dioscoride se sert du mot grec* ἄμβιξ *pour désigner le couvercle d'un pot ou d'une coupe ; & on ne trouve pas que du temps de Dioscoride, Galien, la distillation fût connuë, ni qu'on se servit de vaisseaux propres pour distiller. On n'en voit aucune trace dans les écrits de Pline contemporain de Dioscoride, ni de Galien, qui a vécu environ 80. ans après ces deux auteurs.*

[*m*] *M. Freind. hist. de la médec. depuis*

tien, & enſuite Mahométan, & qu'il vivoit dans le huitiéme ſiécle, environ cent ans après le faux-prophéte Mahomet. Géber n'excella pas ſeulement dans la chimie, il fut ſi bon aſtronome qu'il réforma pluſieurs erreurs dans l'almageſte de Ptolémée. On peut juger de l'étenduë de ſes connoiſſances, par le catalogue de ſes ouvrages, recueillis dans la bibliothéque de Geſner.

Si Géber eſt parmi les anciens l'auteur le plus renommé en chimie, il n'eſt pas à beaucoup près le plus ancien de ceux dont on peut regarder les écrits comme aſſurés. Outre Zoſime Panopolitain, dont j'ai déja parlé, Cédréne [n] rapporte qu'Héliodore évêque de Tricca en Theſſalie, compoſa un livre de la maniére de faire de l'or, & qu'il le préſenta à l'empereur Théodoſe. Cet évêque eſt l'auteur du roman des amours de Théagéne & de Chariclée.

36. D'Héliodore.

Etienne le chimiſte dédia un traité de la chryſopée, ou de la compoſition de l'or, à l'empereur Héraclius.

37. D'Etienne.

On attribuë deux livres, au célébre Artephius, dont la très longue vie a paſſé pour une merveille de l'art. Le prémier de ces livres, eſt intitulé, La clef de la ſageſſe; il y enſeigne les moïens de compoſer la pierre philoſophale: traité au jugement des chimiſtes, ſi utile, que Jean Pontanus, un des plus viſionnaires parmi eux, avouë qu'il n'auroit jamais connu ſans lui, quels doivent être les degrés du feu, principal agent de la chimie. Le ſecond livre d'Artephius traite des caractéres des planétes, de la ſignification des mouvements & du chant des oiſeaux, des vertus des plantes, de la pierre philoſophale, & du moïen de prolonger la vie, ſi bien mis en pratique par l'auteur.

38. D'Artephius.

Cardan a tranſcrit ce dernier traité dans ſon ſeiziéme livre de la variété; & le jugement qu'en a porté [o] ce critique ſi inſenſé lui-même, eſt conçu en ces termes: Que peut-on penſer de plus inepte, que de prétendre enſeigner par de ſimples paroles, ce que Néron n'a pû connoître, ni par tant de dépenſe; ni par tant de ſacrifices, ni en faiſant venir des mages du fond de l'Arabie?

Raimond Lulle, & Arnauld de Villeneuve ſont au nombre des auteurs; pour leſquels les chimiſtes ont le plus de vénération. La connoiſſance de la pierre philoſophale fut vraiſemblablement attribuée au prémier, parce qu'il fut l'inventeur ou le receveur de l'impôt, qu'Edouard III. mit ſur les laines, qu'on tranſportoit d'Angleterre dans le Brabant. Raimond Lulle n'étoit pas toûjours occupé de chimie, ni de ſa nouvelle dialectique. Il ſe donna de grands mouvements, & fit pluſieurs voïages, auprès des papes, & de Philippe le Bel, pour parvenir à la réuſſite de trois propoſitions, qu'il avoit fort à cœur; la prémiére, que tous les différents ordres de chevalerie fuſſent unis en une même congrégation; la ſeconde, que les ouvrages d'Averroës, qu'il ne pouvoit ſouffrir, fuſſent ſupprimés; & la troiſiéme, qu'on établît de nouveaux monaſtéres, dans toutes les parties du monde, où l'on apprît les langues étrangéres, à tous ceux qui voudroient

39. De Raimond Lulle.

[n] *Cedren. hiſt. compend. in Theod.*

[o] Quidnàm ſtultiùs excogitari poteſt, ut quòd Nero tantâ impenſâ, tot immolationibus, deductis ex Arabiâ magis, impetrare non potuit, hic verbis ſimplicibus oſtendere promittat? *Cardan. de rerum varietate, lib. 16.*

ſe conſacrer à la converſion des infidéles. Il attribuoit ſes découvertes à des révélations divines.

40. D'Arnauld de Villeneuve.

Arnauld de Villeneuve paſſa pour le plus habile médecin de ſon temps. Il ſçavoit les langues Grecque, Latine, & Arabeſque. Il emploïoit fort heureſement les remédes chimiques; il acquit de grandes richeſſes, & fut en faveur auprès des papes, qui avoient établi leur demeure à Avignon. On dit qu'il fit de l'or, en préſence de Raimond Lulle. On l'accuſé d'avoir le prémier eſſaié la formation d'un homme, par des moïens chimiques. Poſtel lui attribuë le livre des trois impoſteurs; mais les ſçavants ſont perſuadés, que ce livre n'a jamais exiſté, & qu'il n'a eu de fondement, que dans un mot impie de l'empereur Fréderic II.

41. De Nicolas Flammel.

Le vulgaire a attribué de tout temps les fortunes éclatantes, à des cauſes extraordinaires. La pierre philoſophale de Nicolas Flammel, fut d'avoir tenu les regiſtres des Juifs [p], avant qu'ils fuſſent chaſſés de France, & leurs biens confiſqués dans le même quatorziéme ſiécle. Flammel, qui avoit la connoiſſance de toutes leurs affaires, alla trouver ſes débiteurs, & compoſa avec eux, à la charge de ne les pas dénoncer. C'eſt ainſi qu'il amaſſa des ſommes immenſes pour ces temps-là.

Au deſſus du portrait de Nicolas Flammel, qui ſe voïoit ſculpté en pierre, au cimetiére des Innocents à Paris, il y avoit écrit : *Je vois d'ici moult merveilles*. On prétendit que ces merveilles étoient gravées en lettres hiéroglyphiques, ſur une pierre de taille, vis-à-vis du portrait. Cette pierre fut enlevée, dit-on, par des Allemands, qui vinrent exprès de leur païs, & dont le voïage fut apparemment mal païé. Il y a un petit traité de chimie, ſous le nom de Nicolas Flammel.

42. De Jacques Cœur.

Jacques Cœur, ſeigneur de S. Fargeau, ne doit pas être mis au nombre des auteurs de chimie, mais au nombre de ceux, qui ont paſſé pour avoir été prodigieuſement enrichis par elle. Jacques Cœur, qui dans le quinziéme ſiécle, gagna de grands biens par le commerce & par la banque, a eu la réputation en ſon temps & depuis, d'avoir poſſédé le ſecret de la pierre philoſophale.

43. De Paracelſe.

Paracelſe, qui eſt aujourd'hui le zénith & le ſoleil levant des alchimiſtes, nacquit en 1493. à Finſidlen en Suiſſe, près Zurich. il faiſoit gloire de détruire la méthode de Galien. Il apoſtrophe les médecins dans un de ſes ouvrages, en leur diſant [q]: La nature entiére viendra à mon ſecours, pour m'aider à noïer dans le lac de Pilate toute votre aſtronomie, & les éphémérides de vos ſaignées. Je veux que mes fourneaux mettent en cendres Eſculape, Avicenne & Galien; & que touts les auteurs, qui leur reſſemblent, ſoient conſumés juſqu'aux derniéres particules, par un feu de réverbére.

On a raconté de Paracelſe, qu'étant allé avec Albert Baſa, médecin du roi de Pologne, pour voir un malade prêt à expirer, il commença par inviter ce malade à dîner pour le lendemain, &

---

[p] *Biblioth. de la Croix du Maine, art.* Nicolas, *p.* 343.

[q] Quidquid intrà utrumque polum continetur, id mihi auxilio erit, ut aſtronomiam veſtram ac phlebotomandi ephemerides in lacum Pilati ſubmergam : ipſaque adeo alchimia noſtra Æſculapium veſtrum, & Avicennam, ac Galenum, ſcriptoreſque quoſcunque alios exurendo in Alkali excoquet, ac in reverberio ad fæces uſque noviſſimas rediget. *Paracelſ. præfat. Paragran.*

lui donna en même temps trois goutes d'un élixir dans du vin. Ce qui lui fit passer une très bonne nuit, & le mit en état de dîner le lendemain avec Paracelse. On dit qu'il réussissoit surtout à guérir les ulcéres les plus invétérés.

Il faisoit gloire de passer pour magicien ; il se vante dans ses écrits [r], d'avoir reçû des lettres de Galien datées des enfers, & d'avoir disputé dans le vestibule de ces lieux ténébreux, contre Avicenne, sur l'or potable, sur la teinture des philosophes, la quinteſſence, la pierre philosophale, le mithridate, & la thériaque.

Il se vantoit de pouvoir prolonger la vie de l'homme, pendant plusieurs siécles, & mourut âgé de 47. ans, en 1541. [s] Il étoit fort pauvre, ainsi qu'il paroît par son inventaire, qui a été imprimé avec son testament. S'il sçut faire de l'or, comme ses partisans l'ont publié, il s'est aussi peu prévalu de sa science, pour s'enrichir, que pour prolonger ses jours.

Les chimistes ont dit [t] de Paracelse, que depuis Noé, aucun homme n'avoit approché de ses connoissances, & qu'il étoit le monarque de la médecine. Un autre a soutenu que Paracelse sçavoit tout ce qui peut être sçu [u] dans la nature.

Guntherius en porte un jugement moins favorable. J'avouë, dit-il [x], que Théophraste Paracelse est un très habile chimiste, & qu'il a mis dans ses livres plusieurs excellentes choses; mais il est fâcheux qu'il y en ait mêlé un grand nombre de frivoles & de fausses; outre qu'il a répandu une si grande obscurité sur les meilleures, qu'il n'y a personne qui puisse entendre ce qu'il dit, ni en profiter.

Sennert [y] a moins de ménagement pour Paracelse. Ce patriarche des chimistes, dit-il, n'a nulle méthode dans sa doctrine, c'est un vrai barbare, qui a déclaré la guerre à toutes les bonnes lettres.

Charles Quint regarda Paracelse comme un visionnaire, depuis la proposition que cet alchimiste lui fit de l'enrichir par la chimie.

Van-Elmont a eu une grande reputation par cet art chimique. Il fut arrêté [z] dans les prisons de l'inquisition, à cause du soupçon qu'on eut, que le mer- 41. De Van-Elmont.

[r] *Paracelſ. in præfat. Paragranî, in theſauro alchimiæ.*

[s] *On voit cette épitaphe de Paracelſe, dans l'égliſe de ſaint Etienne de Salzbourg*: Conditur hic Philippus Theophraſtus inſignis medicinæ doctor, qui dira illa vulnera, lepram, podagram, hydropiſim, aliaque inſanabilia corporis contagia, mirificâ arte ſuſtulit, ac bona ſua in pauperes diſtribuenda collocandaque honoravit. Anno 1541. die 24. Septembris vitam cùm morte commutavit.

[t] *Crellius, præfat. Chim.*

[u] Scivit quidquid in rerum naturâ fuit ſcibile. *Scheunemannus, in hydromantiâ Paracelſicâ, c. 1.*

[x] *Guntherius, de veteri & novâ medicinâ tum cognoſcendâ tum faciendâ, t. 1. p. 651.*

[y] Magnus Chimiſtarum pater Paracelſus cujus philoſophia peccat magnâ præceptorum *ἀμαθίᾳ* & inſolentiâ terminorum, quæ omnibus bonis artibus bellum indixit. *Sennert. de inventorib. & eultorib. Chimiæ, c. 4.*

[z] *Rapin. t. 2. réflex. ſur les philoſophes, §. 18.*

veilleux ſuccès de ſes remédes étoit au deſſus des forces de la nature. Sa méthode la plus univerſelle étoit la ſympathie & antipathie des ſimples, & des minéraux qu'il entendoit bien.

Patin compare ceux, qui prétendent allier Hippocrate & Galien, avec Paracelſe & Van-Elmont à cet empereur [a], qui avoit dans ſon cabinet les portraits de Jéſus-Chriſt, de Vénus, & de Flore.

Ceux qui voudront avoir une connoiſſance plus détaillée des auteurs de chimie, n'auront qu'à conſulter le recueil de Borel, intitulé, La bibliothéque chimique.

CHAPITRE SIXIEME.

De l'Aſtrologie judiciaire.

SOMMAIRE.

1. *L'homme ſeroit fort à plaindre, s'il connoiſſoit l'avenir.* 2. *De l'invention de l'aſtrologie judiciaire.* 3. *Ses commencements ont été phyſiques & raiſonnables.* 4. *Diviſion du zodiaque en douze conſtellations.* 5. *Noms des ſignes du zodiaque.* 6. *Combien les principes de l'aſtrologie ſont frivoles.* 7. *Noms des conſtellations.* 8. *Attention d'Auguſte pour la rencontre des béliers.* 9. *Différents principes des ſphéres.* 10. *Les ſignes du zodiaque ne ſont plus ſous les mêmes étoiles.* 11. *De l'expérience prétenduë des aſtrologues.* 12. *Il n'y eut jamais d'influences parfaitement ſemblables.* 13. *Définition de l'influence.* 14. *Opinion de Paracelſe, que chaque homme a deux corps.* 15. *Les propriétés de l'air ſont mieux connuës des païſans, que des aſtrologues.* 16. *Les aſtrologues devroient être les meilleurs médecins du monde.* 17. *Des qualités des influences.* 18. *Qualités de la lune,* 19. *De Saturne.* 20. *De Jupiter.* 21. *De Mars.* 22. *De Venus.* 23. *De Mercure.* 24. *De l'humidité des Planétes,* 25. *Objection contre le déluge.* 26. *Les corps ſont ſoumis aux différentes dominations des Planétes.* 27. *Les roïaumes & les couleurs &c. partagés entre les corps céleſtes.* 28. *Des douze maiſons.* 29. *Les eſpaces des maiſons réglés différemment.* 30. *Des maiſons angulaires, ſubſéquentes, & tombantes.* 31. *Rapports & propriétés des maiſons.* 32. *Les propriétés des maiſons aſſignées différemment.* 33. *Des aſpects ou familiarités.* 34. *Des quatre triplicités.* 35. *De la partie de fortune.* 36. *Des cinq aphétes.* 37. *De la tête, & de la queuë du dragon.* 38. *Des influences des étoiles fixes.* 39. *De l'impulſion ſecréte de conſulter.* 40. *Maniére de prédire le temps des événements.* 41. *Seconde pratique pour connoître le temps des événements.* 42. *Réflexion de Verulam.* 43. *L'aſtrologie ne peut donner la connoiſſance du tempérament.* 44. *Pluſieurs cauſes contribuënt au tempérament.* 45. *Qualifications générales des tempéraments.*

[a] *Alexandre Sévere. Lamprid. in Alex. Sever.*

46. La chaine des événements eſt imperceptible à toute prévoiance humaine. 47. Exemples des jugements aſtrologiques. 48. L'aſtrologie ne fait intervenir la phyſique, que par oſtentation. 49. Extraits des traités d'Albumazar, & d'Avenar. 50. Détail ridicule de quelques prédictions. 51. Prognoſtics de quatre ſortes de morts. 52. Des noms illuſtres dont l'aſtrologie s'honore. 53. Entêtement des Grands pour l'aſtrologie. 54. Prédictions de l'aſtrologie. 55. Des Chaldéens à Alexandre. 56. De Spurinna à Céſar. 57. De Nigidius Figulus à Octavius. 58. De Tibére à Galba. 59. De Thraſylle à Tibére. 60. De Thraſylle ſur lui même. 61. Obſervations ſur les prédictions aſtrologiques. 62. Découverte d'un tréſor. 63. Conſtruction d'un pont de bateaux ſur le golphe de Baïes: 64. Prédiction de l'empire à Néron. 65. Réponſe & hiſtoire d'Aſclétarion. 66. Un aſtrologue ſe tire d'un pas difficile. 67. Prédictions ſur Sévére, & ſur ſa femme Julie. 68. Prédiction du pére de l'impératrice Eudoxie. 69. Prédiction de l'empire des Saraſins. 70. Prédiction qui ſauva la vie au comte de Nevers. 71. Prédiction ſur un archevêque de Piſe. 72. Sur un cordelier de Boulogne. 73. Léoni ne put éviter ſa deſtinée. 74. Prédiction qui cauſa la mort du duc de Clarence. 75. Prédiction de Richard Cervin. 76. Horoſcope des trois papes. 77. Prédictions rapportées par Paſquier. 78. Prédictions ſur François I. & Henri II. 79. Prédictions du préſident Ranconnet, de l'abbé de Marivaux, & de Goizel. 80. Des prédictions de Morin. 81. Réponſe des aſtrologues au comte de la Mirandole. 82. A l'empereur Vitellius. 83. Les Cannibales moins incorrigibles que nous, ſur les prédictions. 84. Fauſſeté des prédictions aſtrologiques. 85. Réponſe de Caſſius. 86. Horoſcope de Merins, cauſe de ſa mort. 87. L'empereur Manuel trompé par l'aſtrologie. 88. La confiance en l'aſtrologie perd le duc de Viſéu. 89. Fauſſe prédiction de Cardan à Edouard VI. 90. Sur lui-même. 91. Cardan avance ſa mort pour juſtifier ſa prédiction. 92. Prédiction conjecturale donnée pour aſtrologique. 93. Il n'y a prognoſtiqueur, à qui l'on ne faſſe dire tout ce qu'on voudra. 94. Les aſtrologues pourroient ſe vanter de quelque certitude, s'ils mentoient toujours. 95. Parole d'Henri le Grand. 96. Exemple de la fauſſeté des recits les plus circonſtanciés des prédictions. 97. Fauſſeté des prédictions, qui ont été le plus généralement répandues. 98. Prédiction d'Albumazar. 99. D'Avenar. 100. D'Arnoldus. 101. De Stoffler. 102. De Régiomontan, & de Stoffler. 103. De Léovice. 104. Opinion de Cardan ſur les influences impériales de la derniére étoile de la grande ourſe. 105. Horoſcope des villes. 106. Horoſcope de Rome. 107. Horoſcopes des grandes villes recueillis par Gauric. 108. Horoſcope de Conſtantinople. 109. Horoſcope de Jéſus-Chriſt. 110. Mépris d'Agrippa pour l'aſtrologie. 111. Des nativités pendant les quatre temps. 112. L'intendance des religions diſtribuée aux Planétes. 113. L'aſtrologie prohibée par les conſtitutions canoniques & civiles.

NOus venons d'obſerver que la chimie eſt un art trompeur, par l'abus qu'on en fait, mais qu'elle a produit ſouvent, & qu'elle peut produire encore touts les jours des avantages imprévus & ineſpérés par les

chimiſtes. Pour l'aſtrologie judiciaire, dont nous allons traiter dans ce chapitre, elle n'a rien que d'illuſoire & de frivole: c'eſt un monſtre [a], dont les vices ne ſont rachétes par aucune vertu. L'entêtement que pluſieurs perſonnes & même des plus illuſtres ont eu pour les promeſſes frivoles de l'aſtrologie judiciaire, demande une explication approfondie de ſes principes.

1. L'homme ſeroit fort à plaindre, s'il connoiſſoit l'avenir.

L'homme ſeroit fort à plaindre [b], s'il parvenoit à cette connoiſſance de l'avenir, pour laquelle il a une curioſité ſi vive.

De quelle ſatisfaction [c] euſſent pu jouir Priam, Pompée, Céſar, s'ils avoient prévu la fin malheureuſe qui les attendoit? l'homme en cherchant à connoître l'avenir, voudroit perdre le plus prétieux de ſes biens, qui eſt l'eſpérance.

2. De l'invention de l'aſtrologie judiciaire.

Hérodote [d] attribuë aux Egyptiens l'invention de l'aſtrologie judiciaire: mais le nom qu'elle portoit anciennement de ſcience Chaldaïque [e], marque bien expreſſément, que ſon origine venoit [f] de Chaldée.

Des témoignages, de Beroſe & d'Eupoléme cités par Euſébe [g] attribuënt à Abraham [h] une grande connoiſſance des choſes céleſtes, & l'invention de l'aſtrologie [i] judiciaire, ou de la ſcience de Chaldée. Mais ſi ce patriarche a ajouté foi aux influences des aſtres, nous ne devons point douter qu'il n'ait borné leurs effets aux qualités du tempérament, & à la conſtitution des corps, & que cette ſcience ne fût en lui exempte de toutes les ſuperſtitions, que la témérité des aſtrologues y a jointes depuis.

Selon Suidas [k], Zoroaſtre & Hoſtanés Babylonien ont été les auteurs de

---

[a] Monſtrum nullâ virtute redemptum. *Juven.*

[b] Prudens futuri temporis exitum Caliginoſâ, nocte premit Deus. *Hor.*

[c] Atque ego næ utilem quidem arbitror eſſe nobis futurarum rerum ſcientiam. Quæ enim vita fuiſſet Priamo, ſi ab adoleſcentiâ ſciſſet quos eventus ſenectutis eſſe habiturus? an Cn. Pompeïum cenſes tribus ſuis Conſulatibus, tribus triumphis, maximarum rerum gloriâ lætaturum fuiſſe, ſi ſciſſet ſe in ſolitudine Ægyptiorum trucidatum iri, a miſſo exercitu? poſt mortem autem ea conſequuntura, quæ ſine lachrymis non poſſumus dicere? quid verò Cæſarem putamus, ſi divinaſſet fore, ut in eo ſenatu quem majore ex parte ipſe cooptaſſet, in curiâ Pompeïanâ, ante ipſius Pompeii ſimulachrum, tot Centurionibus ſuis inſpectantibus, à nobiliſſimis civibus, partim etiam à ſe omnibus rebus ornatis, trucidatus ità jaceret, ut ad ejus corpus, non modò amicorum, ſed næ ſervorum quidem quiſquam accederet, quo cruciatu animi vitam acturum fuiſſe? certè igitur ignoratio futurorum malorum utilior eſt, quàm ſcientia. *Cic. de divinat. lib. 2.*

[d] *Herodot. Euterp.*

[e] *Euſeb. præparat. evangel. lib. 9.*

[f] Principio Aſſyrii, ut ab ultimis autoritatem repetam, propter planitiem magnitudinemque regionum, quas incolebant, cùm cœlum ex omni parte patens, atque apertum intuerentur, trajectiones motuſque ſtellarum obſervarunt: quibus notatis, quid uni cuique ſignificaretur, memoriæ prodiderunt. Quâ in natione Chaldæi, non ex artis, ſed ex gentis vocabulo nominati, diuturnâ obſervatione ſyderum, ſcientiam putantur effeciſſe, ut prædici poſſet, quid cuique eventurum, & quo quiſque fato natus eſſet. Eamdem artem etiam Ægyptii, longinquitate temporum, innumerabilibus pene ſæculis conſequuti putantur. *Cic. de divinat. lib. 1.*

[g] *Euſeb. loc citat.*

[h] Τὰ ὑράνια ἔμπειρος.

[i] Καὶ τὴν ἀστρολογίαν, ἣν τὴν Χαλδαϊκὴν εὗρεν

[k] *Suid. in vocib. Ἀστρονομία & Ζωροάστρης*

de l'aſtrologie judiciaire. Un paſſage d'Iſaïe fait connoître que l'art de prédire l'avenir par les aſtres, étoit fort ancien à Babylone. Appelle maintenant à ton ſecours, dit le prophéte [1] à cette ville, les augures qui obſervoient les aſtres, & qui ſupputoient les mois, pour te prédire l'avenir.

3. Commencements de l'aſtrologie judiciaire, phyſiques & raiſonnables.

Chilon Lacédémonien, & un des ſept ſages de la Gréce, fut, dit-on, le prémier parmi les Grecs, qui ſe ſoit appliqué à l'aſtrologie judiciaire. Il ſoutenoit que le chaud, l'humide, le froid, & le ſec ſont les quatre qualités, dont le mélange différent fait toute la diverſité des tempéraments des hommes; que le chaud & l'humide ſervent à la génération, & le froid & le ſec à la deſtruction des corps; que ces quatre qualités ſont diſpoſées dans les hommes, ſuivant les influences céleſtes; que le ſoleil eſt le principe de la chaleur, & la lune le principe de l'humidité; & que ſuivant la diſpoſition de ces deux grands luminaires dans le moment de la naiſſance de l'enfant, il apporte au monde le ferment de la maladie, qui doit détruire ſon compoſé, ou lui cauſer de temps en temps des altérations. On ne s'en tint pas long-temps à des réflexions ſi générales, qui n'offroient pas à la curioſité humaine de quoi la contenter.

4. Diviſion du zodiaque en douze conſtellations.

Les prémiers aſtronomes avoient commencé la diviſion du zodiaque dans le point équinoxial, où le ſoleil leur paroiſſoit couper l'équateur. Depuis ce point, juſqu'au tropique qui eſt de ce côté-ci de la ligne, ils compoſérent de cet eſpace trois conſtellations, qu'ils nommérent le bélier, le taureau, & les jumeaux. Du point de ce même tropique auquel il leur plut de donner le nom du cancer ou de l'écriviſſe, juſqu'au point de l'équinoxe, ils diviſérent le zodiaque en trois autres conſtellations, qu'ils appellérent le cancer, ou l'écriviſſe, le lion, & la vierge. Les trois conſtellations ſuivantes commencérent au point de l'équinoxe d'Automne, & furent nommées la balance, le ſcorpion, & le ſagittaire. Enfin depuis le tropique d'hyver, ou du capricorne, juſqu'au point équinoxial du printemps, l'eſpace fut diviſé en trois conſtellations, appellées le capricorne, le verſeau, & les poiſſons.

5. Des noms des ſignes du zodiaque.

L'explication de ces noms eſt ſi peu ingénieuſe, qu'elle ne mérite pas qu'on s'y arrête beaucoup. La prémiére de ces conſtellations eſt nommée le bélier, parceque le bélier eſt le conducteur du troupeau; la ſeconde, le taureau pour montrer l'augmentation des forces du ſoleil; la troiſiéme, les jumeaux pour donner à entendre que cette force eſt doublée; l'écriviſſe, parceque le ſoleil commence alors à reculer; le lion, parce que l'ardeur du ſoleil nous ſemble alors dans ſa plus grande violence; la vierge, parce qu'alors cette grande violence du ſoleil s'adoucit; la balance, à cauſe de l'égalité des jours & des nuits; le ſcorpion, à cauſe de la malignité de l'air & des maladies plus fréquentes en automne; le ſagittaire, pour marquer la fuite du ſoleil qui s'eſt éloigné avec promptitude; le capricorne, parce qu'il eſt mélancolique comme cette ſaiſon; le verſeau, à cauſe des pluïes fréquentes; enfin

(1) Stent & ſalvent te augures cœli, qui contemplabantur ſidera, & ſupputabant menſes, ut ex eis annuntiarent ventura tibi. *Iſai. c. 47. v. 13.*

les poiſſons, pour déſigner les grands débordemens des eaux cauſés par les pluïes qui les ont précédés [m].

6. Combien les principes de l'aſtrologie ſont frivoles.

On peut juger par ces noms de fantaiſie, qu'elle eſt la vanité des principes aſtrologiques, qui attribuent aux influences des conſtellations, les propriétés qui répondent à la nature des ſignes, dont on leur a donné le nom. Le poëte Manile, par exemple, dit que ceux qui reçoivent en naiſſant les influences du verſeau, ſeront portés [n] à faire des jets d'eau: & qu'ils ont [o] une humeur douce en partage. Il explique de même les propriétés des douze autre ſignes: c'eſt comme ſi l'on attachoit une vertu efficace à des enſeignes, que le caprice auroit fait mettre à certaines maiſons. Ces conſtellations du zodiaque ſont effectivement nommées les douze maiſons du ſoleil.

Les anciens aſtronomes après avoir diviſé le zodiaque en douze ſignes ou maiſons, ont partagé chaque ſigne en trente degrés, pour en compoſer le nombre de 360. qui eſt le nombre diviſeur de chaque cercle, & qui ſe rapporte à peu près aux 365. jours, & ſix heures, moins onze minutes, que le ſoleil, ſuivant Ptolémée, & Tycho-Brahé, ou la terre ſuivant Copernic, nous paroît employer à achever la révolution de ſon orbite; & ils ont diviſé le reſte du ciel en conſtellations, auſquelles ils ont donné différents noms tirés, ou d'une reſſemblance groſſiére, comme au chariot; ou de l'idolâtrie, comme à Hercule, ou des fictions des poëtes, comme à l'Orion; ou de la flatterie [p], comme à la chevelure de Bérénice.

7. Des noms des conſtellations.

En ſuppoſant que ces conſtellations envoïent des influences juſqu'à nous, quel rapport peut-il y avoir entre les noms de ces conſtellations, & la ver-

---

(m) *Un auteur moderne a penſé que les noms des douze ſignes du zodiaque, leur avoient été donnés par les douze patriarches, & que ces noms étoient tirés des rapports à la prophétie de Jacob: c'eſt ce que nous avons expliqué dans le chapitre de l'hiſtoire de l'aſtronomie.*

(n) Ille quoque inflexâ fontem qui projicit urnâ,
Cognatas tribuit juvenilis aquarius artes,
Cernere ſub terris, undas inducere terris,
Ipſaque converſis aſpergere fluctibus aſtra. *Manil. aſtronomic. lib. 4.*

(o) Mite genus, dulceſque ſuunt ad ſidera partus. *Id. loc. citat.*

(p) *Bérénice ayant fait vœu de conſacrer ſes cheveux, qui étoient parfaitement beaux, ſi Ptolémée Evergéte ſon mari revenoit ſans accident de ſon expédition de Syrie, lorſqu'elle le vit de retour avec beaucoup de bonheur & de gloire, elle fit couper ſes cheveux qui furent offerts dans le temple de Venus de l'iſle de Chypre. Peu de temps après ces cheveux s'étant perdus, Ptolémée fut fort offenſé de cette négligence.*

Conon de Samos, mathématicien s'aviſa de dire alors que ces cheveux avoient été tranſportés au ciel, & aïant fait remarquer ſept étoiles près de la queüe du lion, qui n'avoient fait partie d'aucune conſtellation, il les appella la chevelure de Bérénice. Hygin. poëtic. aſtronomic.

Ce fut le ſujet du poëme de Gallimaque, dont nous avons la traduction latine dans Catulle.

L'ame de Jules Céſar fut placée parmi les étoiles. Sur quoi Ovide a fait ces beaux vers, ſi flateurs pour Auguſte:

....ſimul evolat altius illa.
Flammiferumque trahens ſpatioſo limite crinem,
Stella micat: natique videns benefactaque, fatetur
Eſſe ſuis majora, & vinci gaudet ab illo.
Hic ſua præferri quamquam vetat acta paternis,
Libera fama tamen, nulliſque obnoxia juſſis,
Invitum præfert, unâque in parte repugnat. *Ovid. Metam. lib. 15.*

Les aſtronomes, pour conſoler l'empereur Adrien de la mort d'Antinoüs métamorphoſérent auſſi l'ame de ce favori en une étoile

8. Attention d'Auguſte pour la rencontre des béliers:

tu de leurs influences? Auguſte eut toute ſa vie une grande attention à la rencontre des béliers, parce qu'il étoit né ſous la conſtellation, qui porte le nom de cet animal.

9. Différens principes des ſphéres.

Où en eſt l'aſtrologie, pour peu que l'on conſidére que la conſtellation appellée par quelques aſtrologues le vautour, eſt nommée la lyre par Ptolémée? Quelle oppoſition de rapports [q] entre un vautour & une lyre! les Arabes ennemis des images auroient cru commettre une idolâtrie, s'ils avoient placé des figures humaines dans le ciel: ils ont donc mis deux paons, à la place des jumeaux; une gerbe à la place de la vierge; un carquois, au lieu du ſagittaire; un mulet chargé, à la place du verſeau; un veau marin, au lieu d'Andromède. Sur le même principe, ils ont fait tous les autres changemens, qui y avoient rapport. Un dérangement ſi conſidérable dans le ciel a dû altérer étrangement les qualités des influences.

La ſphére barbarique, dit Firmicus, eſt entiérement différente de la Grecque & de la Romaine. Les conſtellations des Chinois ſont encore plus éloignées des nôtres. Les anciens aſtronomes n'ont pu s'arrêter qu'aux mille vingt-deux étoiles qu'ils connoiſſoient: mais n'eſt-il pas évident, ſuivant leurs principes, que ce nombre immenſe d'étoiles, qui leur a été inconnu, a auſſi ſes influences? Quelle foi peut-on ajouter à leur expérience, puiſqu'ils n'ont connu que très imparfaitement l'état du ciel, dans lequel on fait tous les jours de nouvelles découvertes.

L'aſtrologie moderne met quarante-huit conſtellations dans le ciel, au lieu que l'ancienne n'y en mettoit que trente-cinq, comme il a été remarqué [r] par Martianus Cappella. Dailleurs les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, & les Arabes ſont [s] entiérement oppoſés entr'eux dans les régles & préceptes des jugemens; & toute l'aſtrologie ancienne a été rejettée par Ptolémée.

10. Les ſignes du zodiaque ne ſont plus ſous les mêmes étoiles.

Il eſt même à obſerver que les douze ſignes du zodiaque, ne ſont plus ſous les mêmes étoiles, puiſque l'eſpace, que nous appellons toujours le bélier, & qui s'étend de la ſection équinoniale du printemps, juſqu'à trente degrés au-delà, n'eſt plus ſous les étoiles du bélier, mais ſous celle des poiſſons. Or ce n'eſt point cet eſpace du ciel nommé le bélier qui influë, mais ce ſont les étoiles elles-mêmes, ſi l'on s'en rapporte aux aſtrologues, ſuivant qu'elles ſe trouvent en différents aſpects avec le ſoleil ou avec les planétes, en ſorte qu'étant placées dans les points cardinaux d'une figure, elles communiquent leurs qualités ſalutaires ou nuiſibles, en même temps qu'elles tranſmettent leur lumiére.

Ainſi la vertu de la conſtellation, qui étoit, il y a deux mille ans dans le bélier, a paſſé indubitablement au taureau, en raiſonnant ſuivant les principes aſtrologiques, puiſque la prétenduë vertu réſide dans l'étoile, qui influë par ſa lumiére, & que les étoiles qui compoſoient la conſtellation du bélier, ont paſſé dans celle du taureau, & ainſi ſucceſſivement de ſigne en ſigne dans tout le zodiaque.

11. De l'expérience prétenduë des aſtrologues.

En ſuppoſant que la vertu des influences fût telle que les aſtrologues le prétendent, & qu'elle pût s'étendre

(q) *Ragnſ. de diuinat. lib. 1. epiſt. 3.*
(r) *Martian Cappell. lib. 8.*
(s) *Agripp. de vanit. ſcientiar. c. 31.*

à ce détail d'événemens, qu'ils entreprennent de prédire, les régles des prédictions ne pourroient leur être connuës: car ils ne les peuvent attribuer qu'à l'expérience; c'eſt leur dernier retranchement; mais qu'elle peut être l'expérience des aſtrologues? La neuviéme ſphére ſuivant Ptolémée, n'achéve ſa révolution qu'en 36000. ans, la huitiéme en 7000. ans, Saturne en 30. l'état du ciel n'a pas encore été ſemblable en deux nativités: & cependant la moindre différence, ſelon eux, cauſe dans les deſtinées des révolutions toutes contraires; comme il arriva à Jacob & à Eſaü, qui en naiſſant dans deux moments ſi proches l'un de l'autre, avoient des horoſcopes très oppoſés, & eurent en conſéquence de leurs nativités, des fortunes fort différentes.

12. Il n'y eut jamais d'influences parfaitement ſemblables.

Comme les mélanges des raïons ſe font d'une infinité de maniére, ſuivant les bons ou mauvais aſpects, & ſuivant l'angle que le raïon du ſoleil fait ſur les planétes, il ne peut arriver un même mélange de tant d'influences qui partent de tant de globes ſi mobiles, & qui ſont traverſées & refléchies en tant de maniéres, quand le monde dureroit un million de ſiécles. Il s'enſuit donc qu'il n'y eut jamais d'influences parfaitement ſemblables, & que l'aſtrologie ne peut avoir aucune expérience.

13. Définition de l'influence.

Si l'on raiſonne phyſiquement ſur les influences, les promeſſes des aſtrologues ne paroîtront-elles pas les viſions les plus extravagantes? L'influence eſt l'émanation d'une vertu inviſible, qui ſort des corps céleſtes, & qui s'inſinuant dans les corps ſublunaires, les détermine à de certaines qualités qui leur ſont imprimées. Ptolémée [t] tient les influences des corps céleſtes ſi néceſſaires, que ſans elles toute fécondité dans la nature ceſſeroit, & le monde périroit. Paracelſe avance une opinion ſinguliérement ridicule, que chaque homme a deux corps, l'un phyſique & élementaire, viſible & palpable, & qui tire ſon origine d'Adam; l'autre inviſible & céleſte, qui tire ſon origine des aſtres. Quelques-uns de ſes diſciples diſent, que ce corps aſtral eſt le génie de l'homme, ſon lare domeſtique, ſon eſprit familier.

14. Opinion de Paracelſe, que chaque homme a deux corps.

Les qualités des influences ſe réduiſent aux combinaiſons différentes du chaud, du froid, du ſec, & de l'humide, qui ſont les quatre qualités primitives. On peut croire que les qualités de l'air, les vents, le pluies, le chaud, le froid, la ſéchereſſe dépendent des influences des Planétes. Nous ne pouvons douter que ces qualités de l'air ne ſoient cauſées principalement par le ſoleil & par la lune: mais il faut convenir que dans ces choſes-là mêmes, les conjectures des aſtrologues ſont fort trompeuſes, & que les prédictions des gens groſſiers de la campagne ſont ordinairement plus juſtes que les leurs.

15. Les qualités de l'air ſont mieux connuës des payſans, que des aſtrologues.

Suivant Ptolémée, les influences déterminent le tempérament, non pas en agiſſant immédiatement ſur le corps de l'enfant, mais par la qualité qu'elles donnent à l'air [u], que cet enfant reſpire au moment de ſa naiſſance.

Les aſtrologues devroient être les plus ſçavants médecins du monde, par la connoiſſance qu'ils ſe vantent d'avoir du tempéramemt. Car celui qui peut diſcerner la température des

16. Les aſtrologues devroient être les meilleurs médecins du monde.

(t) *Ptolem. quadripartit. lib.* 1. *c.* 2.

(u) ... diſtat enim; quæ
Sidera te excipiant, modo primos incipientem
Edere vagitus, & adhuc à matre rubentem. *Juven.*

quatre qualités primitives, & leur mélange, dans la constitution du corps, sçait l'essentiel de la médecine, & il en posséderoit la partie la plus utile, quand il ne feroit qu'indiquer les véritables degrés de cette température, à celui qui connoîtroit l'usage, & l'application des remédes.

17. Des qualités des influences.

Je reprends les principes des astrologues. On ne peut douter des influences du soleil [x], sources de la fécondité de toute la nature. Cette influence est toujours favorable par elle-même, mais cette vertu féconde étant reçûë, & renvoïée par un astre trop sec & trop froid, ou trop sec & trop chaud, ce qui étoit un principe de vie, devient par sa corruption un principe malfaisant [y]. Comme un bon vin filtré au travers d'un linge empoisoné; de même l'influence, qui sort du soleil, étant portée par le raïon de sa lumiére sur le corps de Mars, la chaleur excessive & trop séche de cette planéte corrompt ce principe de vie. Au contraire, lorsque le raïon du soleil porte par un bon aspect son influence sur une planéte, dont la chaleur & l'humidité sont tempérées, telle qu'est Jupiter, la bonté de cette planéte fortifie encore la bénignité de l'influence du soleil, & la rend plus heureuse.

18. Qualités de la lune.

Le globe de la lune a beaucoup d'humidité [z], soit qu'il y ait quantité de mers sur sa surface, soit que dans la matiére dont il a été formé, il soit entré plus de corpuscules humides.

19. De Saturne.

Saturne par ses deux qualités de froid & de sec, est reconnu pour la plus malfaisante des planétes. Il dessèche, refroidit, & envenime les raïons du soleil. Sa couleur est sombre, & comme plombée, par où l'on peut juger que la matiére dont il est composé, est non-seulement très opaque, mais extrémément poreuse. Dans le chapitre de la physique, nous avons observé, que c'est cette disposition poreuse de la matiére dont saturne est composé, qui lui fait occuper la région du tourbillon, la plus éloignée du centre.

20. De Jupiter.

La blancheur de la lumiére, qui nous est refléchie par Jupiter, est un témoignage que la matiére, dont il est composé, est blanche, plus solide, & plus polie que celle de saturne; aussi est-il d'une nature très benigne, étant modérément chaud & humide, en sorte que recevant les raïons du soleil, il leur ajoute une température salutaire, & les refléchit tant sur les autres planétes que sur nous avec des influences trés favorables.

21. De Mars.

Mars augmente la chaleur des raïons du soleil, qu'il renvoie aux autres planétes & sur la terre, avec des influences arides, malignes, & brûlantes. Sa couleur paroît ardente & rougeâtre, ce qui porte à croire que la matiére dont il est composé, est comme une espéce d'argile sulphurée, ou comme ces sables rouges, qu'on trouve en certaines contrées, & que sa surface n'est arrosée d'aucunes eaux.

22. De Venus.

La planéte de Venus a moins de chaleur, & plus d'humidité que Mars; elle refléchit les raïons du soleil plus

[x] Necesse est solem, qui moderatur nostra moderantes, omnium quæ circa nos geruntur, fateamur autorem. *Macrob. saturnal. l. 1. c. 17.*

[y] *Les astrologues sont témeraires d'avancer, qu'il y a des planétes malfaisantes, après que la sainte écriture a dit, que Dieu considera tous les ouvrages qu'il avoit faits, & qu'il les trouva fort bons.* Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona. *Gen. c. 1.*

[z] *Le Nepl. tabl. des philos. liv. 6.*

ſeconds qu'elle ne les a reçus. Elle eſt communément moins bienfaiſante que Jupiter; ſur quoi il y a une diſtinction à faire: lorſque la conjonction ſe fait dans ſon apogée, elle eſt encore plus bienfaiſante que Jupiter, parce qu'alors elle nous renvoie les raïons du ſoleil heureuſement tempérés, & par une réfraction moins éloignée que celle de Jupiter: mais lorſqu'elle eſt jointe au ſoleil dans le périgée, elle a très peu de pouvoir, parceque le ſoleil d'illuminant alors que la partie, qui n'eſt pas vûë de la terre, elle ne peut renvoïer que les raïons déja rompus, qu'elle reçoit des autres aſtres. Sa puiſſance ſe rétablit peu à peu, & ſa bénignité augmente par les quadrats. La vivacité dont elle renvoie la lumiére du ſoleil, juſqu'à petiller comme les étoiles fixes, & produire de l'ombre, fait connoître qu'elle doit être fort ſolide, unie, avec quantité d'eaux ſur la ſurface; & que ſa ſuperficie eſt d'un blanc mêlé de couleur d'or: ce qui opére le petillement du raïon.

23. De Mercure. Mercure eſt d'une nature fort variable, parceque faiſant en très peu de temps ſa révolution autour du ſoleil, dont il n'eſt éloigné que d'environ vingt-huit degrés, & ſes forces changeant ſuivant la matiére dont il reçoit & reféchit les raïons du ſoleil, il ſe fait en lui un changement continuel de puiſſance & d'action; car quand il eſt en conjonction dans ſon périgée, il ne peut nous renvoïer que les raïons, qu'il reçoit des autres planétes, dont il n'a pas la force de changer les influences; & c'eſt par cette raiſon, que les aſtrologues conviennent, qu'il prend aiſément la nature des autres planétes, avec leſquelles il a des familiarités ou des configurations. Il eſt de lui-même ſec & chaud, en ſorte que s'il n'eſt humecté par l'aſpect de Venus, de Jupiter ou de la lune, il renvoie les raïons du ſoleil deſſéchés, & ſes influences ne peuvent être que nuiſibles, lorſque ſa chaleur eſt augmentée par un raïon malin de Mars, ou par les influences ſéches de Saturne.

24. De l'humidité des planétes. L'humidité des planétes eſt fondée par les aſtrologues, ſur deux paſſages de la Géneſe: il eſt dit dans le prémier [a], que Dieu ſépara les eaux, qui étoient dans le ciel, de celles qui étoient au-deſſous: or ces eaux du ciel ne peuvent être dans des réſervoirs plus naturels, & plus probables, que dans les planétes. Le ſecond paſſage [b] porte, que dans le temps du déluge univerſel, toutes les cataractes du ciel furent ouvertes; ce qui s'entend vraiſemblablement des amas d'eaux contenus dans les planétes, & d'autant plus que la colonne d'air, ſuivant pluſieurs phyſiciens, ne contrepeſant que 31. piés & demi d'eau toute cette colonne d'air convertie en eau ne pouvoit couvrir la terre, que juſqu'à la hauteur de trente & un piés & demi dans toute ſa ſurface, ce qui n'eût fait que baigner le pié des montagnes & eût été bien différent de cette hauteur des eaux du déluge, qui ſurpaſſérent les plus hautes montagnes de quinze coudées.

25. Objection contre le déluge univerſel.

Cette objection eſt d'une petite importance dans une occaſion miraculeuſe, qui a été, non un effet naturel, mais un effet de la toute puiſſance de Dieu. Cependant le Pelletier voulant

[a] Diviſitque aquas quæ erant ſub firmamento ab his, quæ erant ſuper firmamentum. *Gen. c. 1. v. 7.*

[b] Et cataractæ cœli apertæ ſunt. *Gen. c. 7. v. 11.*

y répondre d'une maniére phyſique [c], & n'aïant pas imaginé, comme les aſtrologues, de faire venir au ſecours de la colonne d'air convertie en eau, toutes les eaux contenuës dans les réſervoirs des autres planétes, il a nié la peſanteur de l'air, ſuivant l'opinion d'un grande nombre de phyſiciens modernes, & il a ſoutenu que les expériences, par leſquelles on a prétendu prouver que la colonne d'air ne contrepéſe que 31. piés & demi d'eau, ne doivent pas s'expliquer par la peſanteur de l'air, mais par l'action de la matiére ſubtile, qui étend ou reſſerre l'air plus ou moins épais & groſſier; que c'eſt donc le reſſort de l'air & ſa force élaſtique, qui produit les effets attribués à ſa peſanteur, que par conſéquent on ignore quelle eſt la peſanteur de la colonne d'air, & quel volume d'eau lui eſt équivalent.

Jean François Pic [d] comte de la Mirandole ſe mocque de ces prétenduës propriétés, & de cette humidité des planétes. Toute cette hypothéſe de Ptolémée, dit-il, qui ſert de fondement à l'aſtrologie judiciaire, eſt plus digne des railleries, que des réfutations ſérieuſes des philoſophes.

Mais accordons aux aſtrologues, que les planétes & leurs influences aïent les qualités qu'ils leur attribuënt, comme ces influences ne conſiſtent en autre choſe, que dans les altérations différentes, & les divers mélanges du chaud & du froid, du ſec & de l'humide; il eſt inconcevable que ces qualités matérielles, qui ne peuvent qu'échauffer, refroidir, deſſécher, ou humecter, puiſſent coopérer à la fortune, ou à l'infortune, cauſer des exils, des priſons, des morts violentes, des emplois, du bonheur dans le commerce, à la guerre, dans le mariage, & toutes autres choſes que les aſtrologues ſe mêlent de prédire.

26. Le corps ſoumis aux différentes dominations des planétes.

Continuons d'expliquer les préceptes de l'aſtrologie judiciaire, avant que de rapporter les objections qu'on leur oppoſe. Le corps humain, diſent-ils, eſt ſoumis à différentes dominations. Suivant la tradition des Arabes [e], le ſoleil préſide au cerveau & au cœur, à la moüelle des os, à l'œil droit; Mercure à la langue, à la bouche, aux mains, aux jambes, aux nerfs, à l'imagination; Saturne à la rate, au foie, à l'oreille droite; Jupiter au nombril, à la poitrine, aux intéſtins; Mars au ſang, aux reins, au chyle, aux narines, aux paſſions; Venus à la génération, à la chair, à l'embonpoint. Quoique la lune s'attribuë tous les membres, elle domine principalement ſur le cerveau, le poulmon, l'eſtomac, l'œil gauche, & la force de croître.

Hermés remarque, qu'il y a ſept trous dans la tête, diſtribués aux ſept planétes; l'oreille droite à Saturne, la gauche à Jupiter, la narine droite à Mars, la gauche à Venus, l'œil droit au ſoleil, le gauche à la Lune, & la bouche à Mercure. Chaque ſigne du zodiaque a ſoin auſſi des membres qui lui ſont ſubordonnés. Paſſons ce détail, pour venir à quelque choſe de plus importants; c'eſt que Saturne a ſous ſon empire la mélancholie, Jupiter les honneurs, Mars la colere, le Soleil la gloire, Venus l'amour, Mercure l'éloquence, la lune les choſes qui ſont d'un uſage commun dans la vie.

Buxtorf [f] prétend que le naturel

[c] *Le Pelletier ſur l'arche, ch. 36.*
[d] *Joann. Franc. Mirandul. de rerum prænotione, lib. 5. c. 6.*
[e] *Agripp. philoſ. occult. lib. 1. cb. 22.*
[f] *Buxtorf. lexic. Talmud.*

de chaque homme ſuit la planéte ſous laquelle il eſt né. Celui dont la nativité a été dominée par le ſoleil, eſt beau, franc, génereux; par Venus, riche & laſcif; par Mercure, adroit & doué d'une excellente mémoire; par la Lune, valétudinaire & inconſtant; par Saturne, infortuné; par Jupiter équitable & illuſtre; par Mars, heureux & brave. C'eſt donc à tort que les influences des Mars ſont traitées de malignes & de contraires.

27. Les roïaumes, & les couleurs partagées entre les différentes influences des corps céleſtes.

Les provinces & les roïaumes ſont auſſi diſtribués aux influences céleſtes [g]; & ſuivant ce partage Mars avec le bélier gouverne la France. Les couleurs même [h] appartiennent à différentes planétes; Le noir eſt aſſigné à Saturne, le bleu à Jupiter, le rouge à Mars, la couleur d'or au Soleil, le verd à Venus, le blanc à la Lune, les couleurs mêlées à Mercure.

28. Des douze maiſons.

La vertu des maiſons du Soleil, eſt un des principaux myſtéres de l'aſtrologie. Les aſtrologues ont fait une prémiére diviſion du jour en quatre parties, par les quatre points angulaires de l'aſcendant du ſoleil, du milieu du ciel, de l'Occident, & du bas du ciel. Ils ont ſoudiviſé ces quatre parties en douze autres; & ces douze portions du cercle décrit par le ſoleil, ſuivant Ptolémée & Tycho-Brahé, ou par la terre, ſuivant Copernic, ſont les douze maiſons.

29. Les eſpaces des maiſons réglés différemment.

Les aſtrologues ſont en diſpute ſur le terrein de ces maiſons. Quelques-uns en ont fait un partage égal, leur aſſignant à chacune la douziéme partie de l'orbite que le ſoleil ou la terre décrit, dans toutes ſortes de poſitions de la ſphére.

Ptolémée a diviſé les maiſons, non par égales portions du zodiaque, mais par les arcs diurnes & nocturnes, ſuivant l'obliquité de la ſphére, & ſuivant la demeure réélle du ſoleil deſſus & deſſous la terre: ce que les aſtrologues Copernicien entendent par le plus ou moins d'eſpace de temps, pendant lequel la terre préſente aux raions du ſoleil l'hémiſphére que l'aſtrologue a en vûë, ou ce qui revient au même, ſuivant la plus grande ou la moindre étenduë des arcs diurnes & nocturnes que décrit dans l'écliptique, le point du globe terreſtre, que l'aſtrologue conſidére.

Mais pour expliquer plus clairement ce qui concerne ces douze maiſons, je me conformerai à la prévention des ſens, & je ſuppoſerai que c'eſt le ſoleil qui parcourt l'écliptique.

Le commencement de la prémiére maiſon eſt établi au point du lever du ſoleil; de-là, ſuivant le mouvement qu'ont les planétes, pour accomplir les révolutions de leurs orbites, en allant du Couchant à l'Orient, la ſeconde maiſon eſt établie dans l'eſpace qui ſuit l'aſcendant au-deſſous de l'horizon; & ainſi de ſuite, en ſorte que la quatriéme maiſon commence au bas du ciel, au point de Nadir [i], ou au point précis de minuit; la ſeptiéme maiſon commence à l'horizon Occidental, & la diziéme au point de Zénith, ou au point coupé par le méridien dans le milieu du ciel.

30. Des quatre maiſons angulaires, ſubſéquentes & tombantes.

Les quatre maiſons angulaires, dont les pointes ſont coupées par l'horizon & le

[g] *Agripp. philoſ. occult. lib. 1. ch. 31.*

[h] *Agripp. philoſ. occult. liv. 2. ch. 49. & de vanit. ſcientiar. c. 81.*

[i] *Nadir eſt le point qui dans la concavité de la voute céleſte, qui embraſſe l'univers, répond aux piés d'un homme. Zénit eſt le point qui répond à ſa téte. Nadir & Zénith ſont des termes tirés des Arabes.*

& le méridien, ſont la prémiére, la quatriéme, la ſeptiéme & la dixiéme. Elles ſont les plus fortes, parceque leurs raïons directs frappent bien plus à plomb, les ſubſéquentes, ſçavoir la ſeconde, la cinquiéme, la huitiéme, & l'onziéme, ſont d'une force moïenne; les tombantes qui ſont la troiſiéme, la ſixiéme, la neuviéme, & la douziéme ſont les plus foibles.

31. Rapports & propriétés des maiſons.

La prémiére maiſon appellée l'aſcendant & l'angle d'Orient, ſe rapporte [k] a la vie & à la conſtitution du corps; la ſeconde aux biens mobiliers & d'acquiſition; la troiſiéme aux fréres & aux parents; la quatriéme aux biens immeubles & de patrimoine; la cinquiéme aux enfants & à la joie; la ſixiéme aux domeſtiques & aux maladies; la ſeptiéme aux femmes & aux ennemis déclarés; la huitiéme à la mort & aux ſucceſſions; la neuviéme aux voïages & à la religion; la dixiéme aux honneurs & aux dignités; l'onziéme à la proſpérité & aux amis; la douziéme à la priſon & aux ennemis cachés.

Comme les lieux que nous habitons ſur la terre, contribuënt beaucoup à nous mettre de belle ou de mauvaiſe humeur, de même les planétes exercent leurs qualités favorables ou nuiſibles, ſuivant les maiſons qu'elles habitent. Chaque planéte a ſon domicile favori, nommé proprement maiſon, un domicile moins affectionné, mais pourtant favorable appellée exaltation & les cieux admettant auſſi bien que la terre une compenſation des biens & des maux, chaque planéte a deux autres domiciles, dont le prémier nommé ſa décadence eſt le moins ſiniſtre, & le ſecond appellé ſa chute, eſt tout à fait contraire.

Ainſi le ſoleil [l] a pour maiſon le lion, pour exaltation le bélier, pour décadence le verſeau, pour chute la balance. La lune a pour maiſon l'écreviſſe, pour exaltation le taureau, pour décadence le capricorne, pour chute le ſcorpion. Mercure a pour maiſon les jumeaux, pour exaltation la vierge, pour décadence le ſagittaire, pour chute les poiſſons. Venus a pour maiſons la balance & le taureau, pour exaltation les poiſſons, pour décadence le bélier & le ſcorpion, & pour chute la vierge. Mars a pour maiſons le bélier & le ſcorpion, pour exaltation le capricorne, pour décadence la balance & le taureau, & pour chute l'écreviſſe. Jupiter a pour maiſons le ſagittaire & les poiſſons, pour exaltation l'écreviſſe, pour décadence les jumeaux & la vierge, & pour chute le capricorne. Saturne a pour maiſon le capricorne, pour exaltation le verſeau, pour décadence l'écreviſſe, & pour chute le lion. Si l'on demande des raiſons phyſiques de touts ces arrangements, les aſtrologues répondent qu'il ſuffit qu'il n'y ait point de raiſon phyſique, qui puiſſe prouver que la choſe ne ſoit pas ainſi, & que ces découvertes ſont établies depuis longtemps ſur des expériences qui ont ſervi à des aphoriſmes, dont on a vû de grands effets.

32. Les propriétes, des maiſos, des ſignées différemment.

Ces propriétés des maiſons très chimériques en elles-mêmes, le paroiſſent encore évidemment, en ce qu'elles ſont [m] aſſignées par Ptolémée d'une façon, & par Héliodore d'une autre; diverſément décrites par Manile, Materne, & Porphyre; attribuées d'une façon différente par les Egyptiens, Arabes, Grecs, & Latins; autrement expliquées

[k] *Raguſ. de divinat. lib. 1. epiſt. 2.*
[l] *Le Noble tabl. des philoſ. livr. 6.*
[m] *Agripp. de vanit. ſcientiar. c. 31.*

par les anciens & par les modernes.

31. Des aſpects ou familiarités.

Ptolémée a établi ſix aſpects ou familiarités [n], la conjonction, lorſque deux planétes ſont dans le même ſigne; l'oppoſition qui coupe le cercle en deux parties égales, à un éloignement de 180. degrés, comme dans le bélier & la balance; le trine qui coupe le cercle en trois parties égales, de 120. degrés, à la diſtance de quatre ſignes, comme dans le lion & le ſagittaire; le quadrat ou l'éloignement de trois ſignes, qui coupe le cercle en quatre parties égales de 90. degrés, comme dans le bélier & le cancer; le ſextil ou héxagone qui coupe le cercle en ſix, à la diſtance de deux ſignes ou de ſoixante degrés, comme dans le taureau & les jumeaux. Le ſixiéme aſpect eſt l'antiſce, quand deux corps céleſtes poſés ſur la même ligne, appellée cercle de poſition à l'égard de la terre, tracent une ligne parallèle, ou également éloignée du point équinoxial.

Les corps céleſtes ont leurs aſpects de deux maniéres, ou par rapport aux ſignes & aux degrés du zodiaque, ou par rapport au cercle qu'ils tracent, & à la poſition dans laquelle ils ſont à l'égard de la terre.

L'aſpect dans le zodiaque ſe fait par le mouvement local des planétes, qui arrivent à tel ou tel degré; leur aſpect à l'égard de la terre ſe fait par le rapport qu'elles ont à elle, ſuivant la diviſion des axes diurnes & nocturnes. Ainſi lorſque l'obliquité de la ſphére eſt telle, que le plus grand cercle diurne eſt de ſeize heures, & le plus petit de huit; la moitié de ces huit ou ſeize heures ſe partage en trois maiſons. Chaque maiſon qui dans le zodiaque eſt un eſpace fixe de deux heures, aura dans le grand cercle deux heures & quarante minutes, à l'égard de la terre; & n'aura qu'une heure & 20. minutes dans le petit cercle; en ſorte que dans le grand cercle un quadrat qui ne comprend que trois maiſons à l'égard de la terre, s'étendra à quatre ſignes ou à 120. degrés dans le zodiaque, & y ſera un trine; & par conſéquent les deux planétes qui ſe trouveroient l'une au milieu du ciel & l'autre à l'aſcendant, ſeroient dans un trine du zodiaque; & dans un quadrat à l'égard de la terre; & au contraire dans le petit cercle, les trois maiſons du cercle diurne n'enfermant que deux ſignes ou ſoixante degrés du zodiaque, les deux planétes ſituées l'une au milieu du ciel, & l'autre à l'aſcendant, ſeroient en quadrat à l'égard de la terre, & ne ſeroient qu'en ſextil dans le zodiaque.

Quelques aſtrologues ont voulu ajouter aux configurations précédentes, l'octile de quarante-cinq degrés, qui coupe le cercle en huit parties égales; le duodécile de trente degrés, qui le coupe en douze; mais le plus grand nombre n'y a aucun égard, parceque ces aſpects ne ſont pas capables de former des angles aſſez forts, le raïon ne faiſant que gliſſer ſur le corps de la planéte, ſans preſque refléchir ſur la terre.

L'oppoſition & l'antiſce ſont des aſpects toujours ſiniſtres; le quadrat a un peu moins de malignité; celui des malfaiſants eſt toujours mauvais, & celui des bienfaiſants leur fait perdre beaucoup de leur bonté; le trine eſt toujours favorable, celui des bienfaiſants excellent, & celui des malfaiſants non-ſeulement appaiſe leur malignité, mais les rend quelquefois bons. Enfin le ſextil eſt de même nature que

[n] *Ptolem. apud Raguſ. de divinat. lib. 1, epiſt. 8.*

le trine, mais moins fort & moins bon :

Toutes ces puérilités aſtrologiques ne ſont pas inutiles à dévoiler ſuccinctement, les hommes étant portés à ſuppoſer des vertus occultes dans ce qu'ils ne connoiſſent pas, & à paſſer aiſément de l'admiration au mépris pour ce qui leur paroiſſoit merveilleux, dès qu'ils viennent à le concevoir.

Chacun des éléments a deux des qualités primitives. Le feu a une chaleur ſéche; l'air une humidité chaude; l'eau une froideur humide; & la terre une ſéchereſſe froide. Les aſtrologues ont dit que chaque ſigne a rapport à quelqu'un des éléments. Ils ont attribué au lion la chaleur du feu, à la vierge la ſéchereſſe de la terre, à la balance l'humidité de l'air, au ſcorpion la froideur de l'eau: & attribuant dans le même ordre les quatre mêmes qualités à tous les ſignes qui ſe regardent de trine, ils en ont formé les quatre triplicités [o]; celle du feu compoſée du lion, du ſagittaire, & du bélier; celle de la terre qui comprend la vierge, le capricorne, & le taureau; celle de l'air qui réunit la balance, le verſeau, & les jumeaux; & celle de l'eau formée du ſcorpion, des poiſſons & de l'écreviſſe. Les aſtrologues ont trouvé du rapport entre ces triplicités, & les quatre humeurs du corps de l'homme: en ſorte que celle du feu répond au ſang, celle de la terre à la mélancholie, celle de l'air à la bile, & celle de l'eau à la pituite. Les ſignes des triplicités ignée & aërienne, ſont maſculins & heureux: ceux des triplicités terreſtre & aqueuſe ſont féminins & infortunés. Il y a beaucoup d'apparence que les régles de l'aſtrologie judiciaire ont été faites par des hommes & non par des femmes, car le ſexe maſculin y a partout un grand avantage.

14. Des quatre triplicités.

Ces triplicités, ſelon les aſtrologues, déterminent les plus grands événements, par la force unie des mêmes qualités élémentaires. C'eſt ainſi que l'embraſement général du monde arrivera, lorſque les dominateurs du ciel pénétrés eux-mêmes d'une qualité chaude & ſéche, ſe rencontreront dans une triplicité ignée.

15. De la partie de fortune.

Ptolémée établit comme une piéce principale de la figure, ce qu'il nomme la partie de fortune. C'eſt l'endroit du ciel, qui ſe trouve dans la nativité auſſi éloigné de la lune, que l'aſcendant l'eſt du ſoleil.

16. Des cinq Aphétes.

Les cinq Aphétes de Ptolémée, auxquels il attribue une grande puiſſance, ſont le ſoleil, la lune, l'aſcendant, la partie de fortune, & le milieu du ciel. Il veut qu'on les conſulte ſur les biens & ſur la durée de la vie, au lieu que d'autres aſtrologues rejettent abſolument l'aſcendant, la partie de fortune, & le milieu du ciel, ſoutenant [p] qu'il ne peut y avoir d'influence ſans lumiére, ni aucune lumiére qui ne parte directement ou par ré-

[o] *Ptolem. quadripartit. lib. 1. c. 19.*

.....terreſtria ſunt Capricornus,
Taurus, & Erigone: ſunt aëris hæc
tria, libra,
Hydrochoos, gemini; naturam ſervat aquarum
Piſcibus, & cancro ſimilis nepa: quæ
tria reſtant
Ignea ſunt aries, Chiron, leo: maſcula
ſunt hæc,
Cùm tribus aëriis, & fortunata vocantur;
Cætera fœmineo dicuntur nomine, ſuntque
Infortunata.

Marcell. Paling. zodiac. in Aquario. lib. 11.

[p] *Raguſ. de divinat. lib. 1. epiſt. 6.*

flexion de quelque corps; que ces trois Aphétes n'étant que des lieux vuides, imaginés sans corps, sans lumiére, & sans aucune substance qui puisse la réfléchir, ne peuvent avoir aucun pouvoir.

47. De la tête & de la queüe du dragon.

Il y a la même diversité de sentiments entre les astrologues [q], au sujet de la tête & de la queuë du dragon, qui sont les points dans lesquels la lune coupe l'écliptique. Les uns le considérent dans la nativité, pour asseoir en partie sur eux leurs jugements; les autres n'y ont aucun égard, sur le même principe qui vient d'être expliqué, que ce sont des lieux vuides, destitués de corps, & par conséquent de lumiére & de réflexion, & qui varient continuellement.

48. Des influences des étoiles fixes.

Suivant les astrologues [r], les influences des étoiles fixes sont les plus constantes. Hermés d'Alexandrie assure [s], que celui qui aura dans les angles de sa nativité les étoiles fortunées, comme le vautour, ou la queuë de poule, ou l'épaule de cheval, ou l'œil du taureau, sera riche, beau, sage, courageux, orné de toutes les bonnes qualités de l'ame & du corps, en dépit même des planétes.

Quand on peut joindre à la connoissance du moment de la nativité, la connoissance du moment de la conception [t], les jugements de l'astrologue en sont très-fortifiés.

49. De l'impulsion secréte qui avertit de consulter les astres.

Les astrologues, suivant le fameux comte de la Mirandole [u], voulant augmenter la moisson que leur offre la vaine curiosité des hommes, & ne se contentant pas de ces moments de la conception & de la nativité, qui sont souvent ignorés, ils ont eu soin d'avertir leurs bonnes pratiques, que toutes les fois qu'on a l'esprit frappé du désir de connoître quelque événement, alors le ciel est disposé de maniére, qu'il montre l'événement dont on veut être éclairci: ce mouvement intérieur étant un signe que les astres sont prêts à répondre à qui sçaura les interroger. Les astrologues ne sont pas d'accord entr'eux, si le temps de consulter les astres, est celui de cette impulsion, ou bien si l'impulsion a fait connoître, qu'il en seroit temps, lorsque l'astrologue seroit consulté.

50. Maniére de prédire le temps des événemens.

Il est assez difficile de concevoir, comment les astrologues trouvent dans le ciel non seulement les événements qu'ils prédisent, mais encore le temps précis auquel ils doivent arriver. Voici quels sont leurs raisonnements à ce sujet. Ils imaginent [x] que l'enfant qui nait est placé dans le centre d'un cercle, & que dans l'instant fatal de sa naissance, toutes les planétes sont situées en différents endroits de ce cercle, & que, suivant leurs configurations entr'elles, elles lancent sur cet enfant des raions de lumiére, plus ou moins directs, ou brisés & reflechis, qui portent sur lui des influences différemment tempérées. Il faut en même temps comprendre que tous ces raions de lumiére ainsi influés au moment de la naissance sont comme autant de petites chaînes imperceptibles, qui attachent perpétuellement l'enfant à l'endroit du cercle, d'où il a reçu ces prémiéres influences, en sorte que leur bénignité ou malignité aïant fixé son levain en cet endroit pour le bien ou

---

[q] *Raguſ. de divinat. lib. 1. epiſt. 10.*
[r] *Id. loc. citat. l. 1. epiſt. 11.*
[s] *Herm. Alex. ap. Raguſ. loc. citat.*
[t] *Pencer. de præcip. divination. generib. ubi de aſtrologiâ.*
[u] *Joannes Pic. Mirandul. ap. Raguſ. de divinat. lib. 1. epiſt. 15.*
[x] *Le Noël, tabl. des philoſ. liv. 6.*

le mal, lorsque la planéte qui a prognostiqué l'événement revient à l'endroit fatal auquel l'enfant est attaché par ces liens imperceptibles, elle fait, pour ainsi dire, germer l'influence, & l'excite à produire son effet.

Dailleurs les astrologues aïant divisé dans la figure généthliaque l'espace qui est entre les méridiens & les horizons en autant de cercles de positions, que la région a de degrés d'élévation de polle, l'expérience a montré que chaque degré de distance, ou chaque cercle de position donne une année. Et on en a rendu cette raison, que la révolution diurne est l'abregé & l'image de la révolution annuelle, puisque la terre ou le soleil passe en un jour les quatre points cardinaux des deux méridiens, & des deux horizons, comme l'un ou l'autre de ces globes passe en une année les quatre points des deux tropiques & des deux équinoxes. Or comme ce globe avance en un jour d'un degré presque juste du zodiaque, ce degré qu'il parcourt en un jour, opére une année dans la direction de l'astrologue.

41. Seconde pratique pour connoître le temps des événements.

Secondement la progression que fait le soleil depuis le moment de la naissance de l'enfant, fait jour par jour la principale détermination de sa fortune pour chaque année. Je m'explique par un exemple : un enfant est né aujourd'hui à une heure aprés midi & dix minutes. Vous dressez sa figure généthliaque sur ce moment ; c'est la racine de sa vie, & la figure générale qu'il faut suivre pour toujours. Mais si l'on dresse la figure de l'état auquel le soleil & toutes les planétes se trouvent le lendemain à la même heure & mêmes minutes, cette seconde figure combinée avec la prémiére qui est toujours la principale, désignera la fortune de la deuxiéme année de la vie de l'enfant, & continuant ainsi de jour en jour, on trouvera le rapport de ce que désignera la figure de chaque jour, à chaque année qui lui répond. C'est la véritable interprétation de la progression du soleil, dont parle Ptolémée. Cette figure de la révolution diurne prise dans les jours qui suivent la naissance, est beaucoup plus forte & plus efficace, disent les astrologues, que celle qu'on tire des révolutions annuelles, parce qu'étant plus proche du principe, elle agit avec plus de vigueur.

Les puérilités & les contradictions de touts ces raisonnemens sont trop sensibles, pour mériter une réfutation détaillée. J'observerai seulement que suivant ces principes, les mêmes influences portent sur la terre les couronnes & les supplices, les richesses & la pauvreté, la liberté & la Prison, la vie & la mort, la gloire & l'ignominie, & que de la même source on fait sortir touts les contraires.

42. Réflexion de Vérulam.

Les préceptes de l'astrologie demandent, comme on le voit, beaucoup d'étude & d'application. C'est le cas de profiter de cette belle réflexion du comte de Vérulam chancelier d'Angleterre [y] ; telle est la folie des hommes, que la vigueur de leur esprit ne pouvant suffire à embrasser tout ce que les sciences ont de vrai & de solide ; ils l'emploient mal à propos, & l'énervent, pour ainsi dire, dans les choses les plus frivoles, & les plus indignes de leur application.

Hobbes définit [z] l'astrologie judi-

[y] *Verulam, de augmentis scientiarum.*

[z] Fugiandæ ege statis causâ, hominis stratagema est, ut prædam auferat à populo stulto. *Hobbes, de homine.*

diciaire, un ſtratagéme pour ſe garantir de la faim aux dépens des ſots.

On peut dire de l'aſtrologie judiciaire, qu'elle à été pour tous ceux [a] qui ont écrit contre elle, comme les Romains le diſoient de l'Afrique, une moiſſon de triomphes. Si quelque auteur a attaqué l'aſtrologie, ſans la bleſſer à mort, il a fait un exploit trés difficile, & qui lui vaudroit une récompenſe ſous un prince de l'humeur de l'empereur Gallien [b], qui fit donner le prix du combat à un cavalier, qui étant entré en lice contre un taureau, l'avoit couru très long temps ſans lui donner un ſeul coup.

Ce n'étoit pas la peine qu'un génie auſſi prodigieux que Jean Pic comte de la Mirandole travaillât à confondre l'aſtrologie. C'étoit emploïer [c] à tuer des oiſeaux, les flêches d'Hercule auxquelles la deſtruction de Troïe étoit réſervée, comme faiſoit autrefois Philoctéte abandonné dans une iſle déſerte pendant le ſiége de Troïe.

43. L'aſtrologie ne peut donner la connoiſſance du tempérament.

La connoiſſance du tempérament eſt certainement très utile, ſoit pour corriger les inclinations perverſes, ſoit pour détourner les maladies. Mais tant de cauſes, dont la plûpart nous ſont inconnues, concourent à former ce tempérament, que qui voudra ſuivre les régles des influences, en n'admettant même que ce qui eſt de raiſonnable & de phyſique, tombera bien plus ſouvent dans l'erreur, qu'il ne rencontrera la vérité.

44. Pluſieurs cauſes contribuënt au tempérament.

La conſtitution du pére & de la mére, la ſanté de la nourrice, le régime de l'enfant pendant ſes plus tendres années, le climat ſous lequel il habite, & l'air qu'il y reſpire long-temps de ſuite, l'éducation qu'il reçoit, ſont toutes cauſes phyſiques, dont la moindre paroît avoir incomparablement plus de vertu & de pouvoir ſur le tempérament de l'enfant, que les influences des planétes ou des étoiles dans le moment de ſa nativité. Et cependant perſonne ne s'eſt aviſé de fonder ſur ces cauſes phyſiques des prédictions détaillées des évenements. L'effet des influences céleſtes doit être ſi peu ſenſible, que le voiſinage d'un étang, d'une riviére, ou d'une montagne, plus ou moins de feu dans la chambre de l'accouchée, quelques bougies de plus ou de moins font ſur l'air une impreſſion beaucoup plus efficace que les influences des planétes ou des étoiles, dont à peine les raions de lumiére peuvent parvenir juſqu'à nous. Ce que l'aſtrologie judiciaire paroît avoir de phyſique, outre qu'il ne peut être appliqué au détail des prédictions, eſt ſi peu conſidérable, pour juger, même en général des tempéraments, que c'eſt peut-être de toutes les cauſes phyſiques imaginables, celle qui mérite le moins d'égard.

Si l'on conſidére la rapidité du mouvement des cieux [d], on jugera qu'il eſt moralement impoſſible, d'avoir le moment de la nativité dans une préciſion éxacte.

Suppoſons cependant que la conſtitution des tempéraments dépende de la rencontre & des relations de quelques globes céleſtes, au moment de la nativité de l'enfant, & que nous puiſſions connoître cette rencontre & ces relations, les tempéraments principaux que nous connoiſſons, ſe ſous-

---

[a] *Bayle, penſ. diverſ. ſur la comète.*

[b] *Trebell. Poll. in Gallien.*

[c] .... volucreſque petendo,
Debita Trojanis exercet ſpicula fatis.
Ovid. metam. lib. 13.

[d] *Cæl. Rhodig lib. 12 c. 10.*

diviſent en une variété ſans bornes, & preſque autant étenduë qu'il y a d'hommes différents. La connoiſſance du tempérament particuliér eſt remplie de tant de difficultés & d'incertitudes, qu'il eſt impoſſible à la phyſique la plus perçante d'établir des régles ni même des conjectures, pour induire du tempérament de l'homme, quelles ſont ſes inclinations & les mouvements de ſa volonté.

45. Qualifications générales des tempéraments.

Le phyſicien dira en général avec quelque vraiſemblance, que la chaleur eſt propre à rendre le ſang plus abondant, que la ſéchereſſe fait dominer la bile, que le froid cauſe la mélancholie, que l'humidité engendre la pituite.

On pourra attribuer à chaque tempérament général des qualifications vagues, qui paroîtront aſſez convenables. Les ſanguins, dira-t-on, ſont beaux, vermeils, bien proportionnés, éloquents, équitables, miſéricordieux, bons, ambitieux, libéraux, aimant la gloire, la joie, & les plaiſirs.

Les bilieux ſont rouges & enflâmés, téméraires, violents, querelleurs, inconſidérés, malins, portés à répandre le ſang.

Les mélancholiques ſont pâles & livides, prudents, avares, timides, défiants, diſcrets, parlant peu, lents, vindicatifs, diſſimulés, portés à la retraite.

Les pituiteux ſont blancs, inanimés, laches, pareſſeux, faciles, ne cherchant que le repos & l'oiſiveté. Mais la nature a mis entre touts les individus de chaque eſpéce une variété ſi prodigieuſe, que ſi le phyſicien prétend paſſer de ces qualifications vagues à leur application particuliére, il ne ſe trouvera pas plus avancé, que s'il ne les connoiſſoit pas.

C'eſt donc une prétention inſenſée de connoître le tempérament par les influences des corps céleſtes au moment de la nativité, & par une connoiſſance ſi imparfaite du tempérament, de vouloir décider des inclinations; mais la folie eſt bien plus grande, d'aſſeoir un jugement des actions particuliéres [e] & des événements, ſur des principes qui en ſont encore plus éloignés, que les étoiles ne le ſont de l'enfant qui vient au monde.

46. La chaîne des événements imperceptible à toute prévoïance humaine.

L'enchaînement des circonſtances qui amènent les événements [f], eſt d'une immenſité imperceptible à toute prévoïance humaine. Un moine en cherchant des médicaments, trouve par hazard la compoſition de la poudre à canon. Combien les ſuites de cette découverte ont-elles changé les deſtinées des familles particuliéres, & même des roïaumes? Quelle foule d'évenemens a eu ſa prémiére cauſe dans une rencontre ſi imprévüe? L'aſtrologue a-t-il pû les trouver dans la combinaiſon des qualités primitives, dans les aſpects des corps céleſtes, ou dans les propriétés des maiſons du Zodiaque? Cette découverte cauſe la mort de pluſieurs millions d'hommes, & la conquête d'un nouveau monde. Quelle chaîne de deſtinées part de cette cauſe fortuite? Comment l'aſtrologue en démélera-t-il ou les commencements, ou les progrés, ou la fin? Quelle ſagacité de jugements lui fera rencontrer des faits réſervés à la connoiſſance de Dieu ſeul?

---

[e] Fata etenim & vitas hominum ſuſpendit ab aſtris.
Manil. aſtronomic. lib. 1.

[f] Nulla ferè eſt actio, quæ initium non ſit catenæ cujuſdam conſequentiarum adeò longæ, ut ad finem ejus proſpicere providentia humana nulla poſſit. *Hobb.*

37. Exemple des jugements aſtrologiques.

La dixiéme maiſon domine ſur les honneurs & les dignités. (Il n'y a point ici de prétexte phyſique, & c'eſt le pur caprice des aſtrologues, qui en a ainſi décidé.) Je ſupoſe donc que Saturne au milieu du ciel regarde d'un quadrat malheureux le ſoleil, qui tombe dans la ſixiéme maiſon, l'aſtrologue prédit ſur cette figure la privation des honneurs & des dignités. Toutes les régles le conduiſent à ce jugement: le ſoleil a une domination ſpéciale ſur les honneurs, le milieu du ciel ou la dixiéme maiſon y détermine les influences. Saturne à la pointe d'une maiſon angulaire eſt très fort, & d'autant plus malin, qu'il y eſt dans le lion, qui eſt ſa chute; le ſoleil au contraire eſt affoibli dans la ſixiéme maiſon tombante; & ſon raion quadrat & malheureux portant ſur Saturne, qui eſt dans la plénitude de ſa force, cette planéte malfaiſante l'envenime, & ſon poiſon eſt déterminé à agir ſur la choſe, qui eſt ſoumiſe à la dixiéme maiſon, c'eſt-à-dire, ſur les honneurs. Ainſi la malignité de cette influence a reçû ſa ſpécification de la maiſon, où s'eſt formé l'angle de la réflection du raion infortuné du ſoleil: & ſi Saturne avoit été dans la huitiéme maiſon, qui eſt celle de la mort, la qualité pernicieuſe de l'influence auroit été déterminée à ſpécifier une mort malheureuſe, à moins que d'autres influences ne l'euſſent corrigée ou détournée.

48. L'aſtrologie ne fait intervenir la phyſique que par oſtentation & ſans réalité.

C'eſt ainſi que tout le fondement de l'aſtrologie dépend des attributs arbitraires des maiſons, ſans leſquels on ne pourroit entrer dans aucune ſpécification de jugement. C'eſt donc par pure oſtentation & ſans aucune réalité, que l'aſtrologie judiciaire ſe pare de quelques raiſonnements phyſiques. Ce n'eſt que pour la forme qu'elle met en jeu les tempéraments & les inclinations. Il n'y a aucun rapport entre les cauſes phyſiques, & les propriétés ſpécifiques attribuées aux planétes ou aux maiſons. En effet, ſans ſortir de l'exemple propoſé, combien voit-on tous les jours de dignités accordées à des températures très ineptes?

Pourquoi les enfants qui naiſſent ſous les mêmes conſtellations, & dans le même inſtant [g], ont-ils des deſtinées ſi différentes? Pourquoi tous les enfants nés en même tems [h] qu'Alexandre & que Platon n'ont-ils pas égalé la réputation du conquérant & du philoſophe? Ceux qui ont une deſtinée tout-à-fait ſemblable, comme de périr dans un même naufrage, ou d'être écraſés par la même ruine, ont-ils eu des nativités ſemblables? Tous les ſoldats qui furent tués dans la plaine de Marathon, ou à la bataille de Cannes, étoient-ils nés ſous le ſigne du Sagittaire? ou tous les Grecs qui furent noiés au retour de Troïe, étoient-ils nés ſous l'influence du verſeau? Eſt-ce l'influence des aſtres ſur l'enfant [i], dans le moment de ſa nativité, qui excite quarante ans après la tempête dont il eſt ſubmergé? ou cette même influence abat-elle la maiſon dont la ruine l'écraſe?

Si celui qui naît ſous la conſtellation de Venus, a des cheveux blonds, & la peau blanche [k], il faut donc qu'en Ethiopie, les accouchements ſoient retardés, pendant que les influences de cette

[g] *S. Aug. confeſſ. lib. 7. c. 6. & ap. Engypp. t. 2. p. 341.*

[h] *Sext. Empiric. adverſ. aſtrologos, lib. 5. Barclaii Argen. lib. 2. Cic. de divinat. lib. 2.*

[i] *Barcl. Argen. lib. 2.*

[k] *Sext. Empir. adverſ. aſtrolog. lib. 5.*

cette conſtellation y dominent, puiſque leurs effets ne ſe remarquent dans aucun Ethiopien. Quelle peut être l'expérience des aſtrologues? le monde eſt encore trop jeune, pour qu'ils puiſſent ſe vanter avec quelque apparence, d'avoir vû deux nativités ſemblables.

S. Auguſtin [l] inſiſte ſur l'exemple de deux jumeaux, qui ſont nés dans deux inſtants ſi proches. Ces deux jumeaux, ſuivant S. Auguſtin, devroient avoir une deſtinée ſemblable. Nigidius long-temps avant S. Auguſtin, avoit répondu à cette objection, en diſant que ces deux jumeaux, quoiqu'ils paruſſent naître dans le même inſtant recevoient des influences extrémément différentes par l'intervalle preſque imperceptible de leur naiſſance: ce qu'il exprimoit par la comparaiſon d'une roue de potier qui tournoit fort vite, ſur laquelle faiſant deux marques par deux petits corps redoublés pendant qu'elle tournoit, les deux marques ſe trouvoient fort éloignées. Le mouvement des cieux eſt incomparablement plus rapide, ajoutoit-il, ainſi l'intervalle le plus inſenſible met une prodigieuſe différence dans les influences, & par conſéquent dans les deſtinées. Cette comparaiſon fit donner le ſurnom de Potier [m] à Nigidius. Mais au lieu de réſoudre une objection contre l'aſtrologie, il ruinoit les fondements de cette prétenduë ſcience, par ſa réponſe. Car il en réſulte que le plus ſubtile mathématicien ne peut jamais ſçavoir quel a été l'état du ciel à la nativité de l'enfant.

Diophante ſe vantoit [n] de pouvoir preſcrire les jours propres au mariage, aux bâtiments, au commerce, aux voïages, à la navigation. Meſſalach dit que celui qui ſe met au jeu [o], aïant la lune en conjonction, ou en ſextile, ou en trine avec Venus, ou avec Mercure, gagnera infailliblement, pourvû qu'il ait le viſage tourné vers la lune.

L'Arabe Albumazar dans ſon traité ſur les grandes conjonctions a donné des régles pour connoître les guerres [p], les traités de paix, la fortune, & les révolutions des états; il explique les prognoſtics des différentes triplicités; il enſeigne les propriétés des douze maiſons. Il ſuit les climats, il fait connoître à quelle planète chacun d'eux appartient, & dans quelle dépendance des globes céleſtes ſont les principaux roïaumes de la terre. 40. Extrait des traités d'Albumazar & d'Avenar.

Les huit traités du Juif Avenar traduits par Pierre d'Apon, ne ſont pas des ouvrages moins frivoles. Le prémier contient les qualités & les prognoſtics des douze ſignes, des conſtellations, des planétes, des maiſons. Le ſecond traite des aſpects & des relations. Il y obſerve, par exemple, que la rencontre de la lune avec les Pleïades cauſe le mal aux yeux. Le troiſiéme & le quatriéme preſcrivent les régles des horoſcopes. Le cinquiéme & le ſixiéme enſeignent à répondre aux principales queſtions. Le ſeptiéme traite des jours critiques des maladies. Le huitiéme contient des remarques ſur les météores.

[l] *S. Aug. de doctr. Chriſtian. lib. 2. c. 21. & de civit. Dei, lib. 5. c. 3.*

[m] *Il fut ſurnommé* Figulus.

[n] Qui dies copulam nuptialem affirmet, qui fundamenta mœnium perpetuet, qui negociatori commodus, qui viatori celebris, qui navigiis opportunus. *Apul. metamorph. ſeu aſini aurei lib. 2.*

[o] *Ragu. de divinat. lib. 1. epiſt. 14.*

[p] Plus etenim fati valet hora benigni
Quàm ſi nos Veneris commendet epiſtola Marti.

Aulu-Gelle [q] rejette l'aſtrologie judiciaire comme incompatible avec le libre arbitre.

5°. Détail ridicule de quelques prédictions.

Il y a des aſtrologues, qui pouſſent leurs prédictions juſqu'à un détail, qui eſt un grand effort de la ſcience, comme de dire à un homme qu'il ſera bleſſé ſur un cheval blanc ou noir, qu'une femme épouſera un homme blond ou brun, & mille autres impertinences pareilles.

Prognoſtics de quatre ſortes de morts.

Les aſtrologues diſtinguent quatre ſortes de morts, qu'ils prétendent reconnoître à des marques différentes dans la figure généthliaque: la mort naturelle cauſée par les maladies ordinaires; la domi-violente, c'eſt-à-dire, cauſée par une violence ſoudaine, mais dont la cauſe eſt dans le corps qu'elle détruit, comme apoplexie, veines rompuës; la violente ſimple, lorſque la deſtruction ſe fait par une force étrangére, comme lorſqu'un homme eſt tué à coups d'épée, ou écraſé, ou précipité; enfin la violente publique, lorſqu'un homme eſt publiquement éxécuté. Jupiter, ſelon eux, donne peu de morts violentes, mais il coopére quelquefois à la mort publique, lorſque ſon influence a été corrompuë par quelque aſpect empoiſonné. La décapitation eſt ſouvent l'ouvrage de Mars, pour peu que ſon influence portée d'elle-même au mal ſoit renduë plus mal-faiſante. La ſtrangulation de l'ouvrage ordinaire de Saturne dans la huitiéme maiſon. Les ſupplices recherchés ſont l'effet du mélange de touts les malfaiſants. Ptolémée traite des régles pour juger [r] du genre de mort, & pour prédire [s] ce qui concerne les mariages.

Un aſtrologue moderne [t] raconte qu'une perſonne aïant voulu l'éprouver, lui fit dreſſer la figure d'un enfant, qu'elle ſuppoſoit âgé de trois ou quatre ans. Mais aïant apperçu que Saturne, maître de la huitiéme maiſon, étoit préciſément à la pointe de l'aſcendance dans l'écréviſſe, regardant d'un quadrat malheureux la lune au milieu du ciel dans le bélier, ſigne d'une qualité ignée, il ne voulut pas tirer la figure davantage, & aſſura que cet enfant étoit mort preſque dans le temps de ſa naiſſance, d'une mort violente ou de feu ou d'eau. Qu'on lui avoüe que l'enfant ne fut pas plûtôt né, que la ſage-femme l'aïant donné à la garde tout nud, la garde l'avoit laiſſé tomber dans le feu, où il fut auſſi-tôt ſuffoqué. Cet aſtrologue n'admet que ce qui eſt purement phyſique, il poſe pour principe, que l'influence ne peut être la cauſe des événements qu'autant que la qualité du tempérament peut avoir de force pour déterminer la volonté; & s'il reconnoît quelque vertu dans les ſignes & dans les maiſons, ce n'eſt qu'une vertu indicative, une vertu purement ſignificative, fondée ſur de longues expériences, & non ſur aucune qualité active; c'eſt le précis de ſon ſyſtéme, & ce qu'on peut dire de moins déraiſonnable ſur l'aſtrologie judiciaire: mais dans l'exemple que je viens de rapporter, il étend ſon ſçavoir beaucoup au-delà des bornes qu'il avoit preſcrites à l'art même. Quelque impreſſion que l'influence ait pû faire ſur le tempérament de l'enfant, comment auroit-elle pû cauſer l'accident qui l'a fait tomber dans le feu? L'air que cet enfant a reſpiré dans le moment de ſa naiſſance a-t-il déterminé la ſage-femme à le remettre à la gar-

[q] *Aul-Gell. lib. 14. c. 1.*
[r] *Ptolem. quadripartit. lib. 4. c. 8.*
[s] *Id. quadripartit. lib. 4. c. 4.*
[t] *Le Nobl. tabl. des philoſ. lib. 6.*

de ? Cet air a-t-il agi ſur les bras de la garde, pour laiſſer tomber l'enfant ? Quelle quantité d'expériences n'eût-il pas fallu pour conduire l'aſtrologue à une déciſion ſi aſſurée, dans des circonſtances d'un effet ſi peu naturel, dont il ne ſe trouve apparemment aucun autre exemple dans la même figure géthliaque ?

52. Des noms illuſtres dont les aſtrologues s'honorent.

Les aſtrologues cherchent à s'autoriſer par de grands noms. Ils citent Adam [u], qui a prédit le déluge univerſel & l'embraſement qui doit arriver à la fin du monde. Mais outre que le témoignage de l'hiſtorien Joſeph qui parle de cette ſcience aſtrologique d'Adam, eſt fort douteux à cet égard, Adam peut avoir prédit le déluge, & l'embraſement du monde par la révélation de Dieu, qui lui découvrit pluſieurs connoiſſances.

L'exemple [x] des fils de Seth, d'Abraham, & de Moyſe ne doit ſe rapporter qu'à l'aſtronomie, & non à l'aſtrologie judiciaire.

L'artifice des ſciences vaines & trompeuſes a été dans tous les ſiécles, d'attribuer des livres apocryphes aux noms les plus illuſtres. Au lieu de bonnes raiſons que les aſtrologues ne peuvent donner, dit le fameux comte [y] de la Mirandole, ils cherchent à en impoſer par de grands noms d'auteurs, qui ne penſérent jamais à compoſer les livres qui leur ſont attribués.

C'eſt ainſi qu'on a mis un traité aſtrologique [z] ſous le nom d'Hippocrate. A la vérité on trouve dans cet ancien auteur, quelques obſervations ſi vaines ſur les rapports & les influences des corps céleſtes, que ce n'eſt pas lui faire beaucoup de tort, que de le faire paſſer pour l'auteur d'un livre d'aſtrologie. Du temps d'Origéne [a], on attribuoit au patriarche Enoch des ouvrages d'aſtrologie.

Euſébe [b] rapportant les raiſons d'Origéne, pour réfuter l'aſtrologie judiciaire, fait connoître qu'Origéne parloit d'un livre ſuppoſé ſous le nom du patriarche Joſeph, dans lequel Jacob diſoit à ſes enfants [c] : J'ai lû dans les regiſtres du ciel, tout ce qui doit vous arriver, & à votre poſterité.

Quel avantage n'a point la langue Hébraïque, ſuivant les Rabbins, qui diſent que les nuées ſont pleines de lettres Hébraïques [d], qui montrent la connoiſſance de l'avenir à ceux qui ſçavent y lire, & que les étoiles mêmes ſont rangées en forme de lettres Hébraïques. Ils citent à ce ſujet un paſſage [e] d'Iſaïe, où il eſt dit : Toutes les étoiles du ciel ſeront comme languiſſantes, les cieux ſe plieront & ſe rouleront comme un livre.

[u] *Joſeph. antiq. lib.* 1. *c.* 2.

[x] *Ragus, de divinat. lib.* 1. *epiſt.* 3.

[y] Quoniam quæ producuntur ab iis, rationibus confirmari non poſſunt, ſive ipſi illa vera credunt, ſive credi volunt ab aliis, libros hujuſmodi fabularum viris clariſſimis & antiquiſſimis adſcribunt, & fidem errori ſuo de fictis autoribus aucupantur. *Joann. Pic. Mirandul. adverſ. aſtrolog. lib.* 1.

[z] De ſtellarum affectibus ſecundum lunam.

[a] *Origéne en parle dans ſa* 28. *homélie ſur les nombres.* Qui enim fecit multitudinem, ſtellarum, (ut ait propheta omnibus eis nomina vocat. De quibus quidem nominibus plurima in libellis qui appellantur Enoch, ſecreta continentur & arcana : ſed libelli ipſi non videntur apud Hebræos in autoritate haberi.

[b] *Euſeb. præparat. evangel. lib.* 6.

[c] Legi in tabulis cœli quæcunque contingent vobis & filiis veſtris. *Euſeb. loc. citat.*

[d] *Gaffarel curioſités inoüies, ch.* 12. *&* 13.

[e] Et tabeſcet omnis militia cœlorum, & complicabuntur, ſicut liber cœli. *Iſaï. c.* 34. *v.* 4.

Pluſieurs ſçavants doutent [f] que le livre Quadripartite où Ptolémée traite d'aſtrologie judiciaire, ſoit véritablement de cet auteur; ils n'y reconnoiſſent ni ſa façon de penſer, ni ſon ſtyle.

53. Entêtement des grands pour l'aſtrologie.

Mais ſi les aſtrologues nous en impoſent au ſujet des auteurs qui ont traité de cet art, ils peuvent ſe vanter à juſte titre du foible que les ſouverains & les grands ont témoigné dans tous les ſiécles, pour les chiméres de l'aſtrologie.

Lycurgue par une de ſes loix défendit [g] aux Lacédémoniens de combattre avant la pleine lune.

Tibére étoit fort adonné [h] à l'aſtrologie: la plûpart de ſes ſucceſſeurs, Caligula, & ſurtout Domitien en furent auſſi fort entêtés.

L'empereur Adrien [i] écrivoit de ſa main le prémier de Janvier, tout ce qui devoit lui arriver pendant le cours de l'année; & en celle où il mourut, on trouva que ſes prédictions n'alloient que juſqu'au temps de ſon trépas.

Caracalla examinoit [k] les figures généthliaques de ceux qui tenoient le prémier rang dans l'Empire. Il jugeoit ainſi de leur bonne ou mauvaiſe volonté à ſon égard, élevant les uns, abbaiſſant les autres, juſqu'à en faire mourir quelques uns ſur ce malheureux fondement.

Mathias Corvin roi de Hongrie n'entreprenoit rien que guidé par les aſtrologues. Louis Sforce duc de Milan, prenoit en tout leurs avis. Le pape Paul III. fort curieux d'aſtrologie judiciaire donna un évêché à Luc Gauric célébre aſtrologue.

Dans la cour de Catherine de Médicis, où cependant le gout des ſciences régnoit, les dames conſultoient ſur toutes leurs démarches, les aſtrologues qu'elles appelloient leurs barons.

Le maréchal de Biron qu'Henri le Grand nommoit le plus tranchant inſtrument de ſes victoires, avoit une extrême crédulité pour toutes les prédictions des aſtrologues: & Henri le Grand lui-même ordonna à la Riviére ſon prémier médecin & grand faiſeur d'horoſcopes, de travailler à celui du dauphin, qui fut depuis Louis XIII.

Jean Morin médecin & profeſſeur roïal de mathématique à Paris, ſe fit un accès par l'aſtrologie chez les cardinaux de Richelieu & Mazarin, l'un & l'autre fort prévenus pour l'aſtrologie judiciaire. Le cardinal Mazarin donnoit à Morin une penſion de deux mille livres.

Le cardinal de Richelieu ne partit pour le voïage de Perpignan, qu'après avoir conſulté cet oracle aſtrologique. Le comte de Chavigni ſecretaire d'Etat régloit par les avis de Morin toutes ſes marches, & ce qu'il regardoit comme le plus important, les heures des viſites qu'il rendoit au cardinal de Richelieu.

Toutes les affaires de conſéquence à la Chine ſe décident par les obſervations aſtrologiques. Bernier dans la relation des états du grand Mogol, témoigne que la plûpart des Aſiatiques conſultent les aſtrologues dans toutes leurs entrepriſes. Tavernier dit la même choſe des Perſes, & il rapporte qu'en 1667. le roi de Perſe étant malade, les médecins & les aſtrologues convinrent enſemble d'une heure propice pour recommencer les cérémonies

[f] *Bodin, de la républ. liv. 4. ch. 2.*
[g] *Lucian. de l'aſtrologie.*
[h] *Suet. in Tib. c. 69.*
[i] *Spartian. in Adrian.*
[k] *In excerptis Conſtantini, p. 757.*

de ſon couronnement, & qu'ils changérent le nom du prince.

54. Prédictions de l'aſtrologie. L'aſtrologie tire encore plus de vanité d'un grand nombre de prédictions célébres, que l'hiſtoire a rapportées.

55. Des Chaldéens à Alexandre. Les Chaldéens avoient averti [l] Alexandre de ne point entrer à Babylone, où ce conquérant mourut. Il eut aſſez d'égard à leur prédiction, pour s'éloigner d'abord de cette ville, mais la force de ſa deſtinée l'y ramena, perſuadé par les philoſophes Grecs, & entr'autres par Anaxarque, que toute la ſcience des Chaldéens n'étoit que vanité.

56. De Spurinna à Céſar. Spurinna prédit à Céſar [m], que les Ides de Mars le menaçoient d'un grand danger. Le matin de cette journée-là, qui fut celle où Céſar fut aſſaſſiné, il dit à Spurinna en raillant : Eh! bien, Spurinna, voilà les Ides arrivées : Elles ſont arrivées, répondit Spurinna, mais elles ne ſont pas paſſées.

57. De Nigidius Figulus à Octavius. Octavius pére d'Auguſte [n] étant venu tard au ſénat, & s'étant excuſé ſur les couches de ſa femme, Nigidius Figulus un des ſénateurs, très verſé dans la connoiſſance des cieux, lui dit : Que ce jour-là il avoit vû naître dans ſa maiſon le maître de Rome. Octavius ne vouloit pas que cet enfant fût élevé, mais il conſentit à le laiſſer vivre, ſur ce qu'on lui remontra que l'accompliſſement de cette prédiction étoit impoſſible.

58. De Tibére Galba. Tibére dit à Galba [o] qu'il gouteroit un jour de l'Empire, & il ne lui conſerva la vie, que parce qu'il prévoïoit qu'il y auroit un long intervalle & pluſieurs empereurs entre ſon régne & celui de Galba.

59. De Thraſylle à Tibére. Thraſylle étant auprès de Tibére, qui étoit alors exilé dans l'iſle de Rhodes [p], il lui annonça qu'un vaiſſeau qu'il apperçut de loin portoit les ordres d'Auguſte pour ſon rappel. L'aſtrologie pouvoit n'avoir guéres de part à cette prédiction non plus qu'à bien d'autres.

60. De Thraſylle ſur lui-même. Tibére demanda un jour à ce même aſtrologue [q], s'il connoiſſoit ſa propre deſtinée. La réſolution de ce prince étoit de le faire jetter dans la mer, en cas qu'il le ſurprit en diſant quelque menſonge ; car Tibére avoit mené pluſieurs aſtrologues ſur un lieu eſcarpé, d'où il les faiſoit précipiter dans la mer par un eſclave fort & robuſte, lorſque ces aſtrologues lui paroiſſoient des ignorants ou des menteurs. Thraſylle contemplant les aſtres commença à douter, puis à frémir, enfin il s'écria qu'il étoit menacé d'un grand danger. Alors Tibére l'embraſſant le félicita d'avoir prévû le péril, & lui donna depuis ſa confiance.

61. Obſervation ſur les prédictions aſtrologiques. Obſervons à cette occaſion ce qu'on doit penſer des prédictions aſtrologiques. Les unes n'ont été autoriſées que par des bruits populaires; les autres par des hiſtoriens crédules, & par des récits qui n'ont aucun fondement ; le plus grand nombre a été debité après l'événement ; enfin les devins ne manquent pas d'attribuer à leur ſcience aſtrologique, ce qu'ils peuvent découvrir par leur expérience, par les connoiſſances ſecrétes qu'ils ont des choſes, ſur leſquelles on les conſulte, ou par leur pénétration.

62. Découverte d'un thréſor. Il y a lieu d'attribuer à cette derniére cauſe, & non à l'aſtrologie judiciaire, la découverte d'un thréſor, dont il eſt

[l] *Diod. Sic. lib.* 17.
[m] *Suet. in Jul. c.* 81.
[n] *Dio Caſſ. lib.* 45.
[o] *Dio Caſſ. lib.* 57.
[p] *Dio caſſ. lib.* 55.
[q] *Tac. annal. lib.* 6.

parlé dans l'hiſtoire de France [r]. On voïoit dans la Pouille une ſtatue de marbre aïant cette inſcription : *Aux Kalendes de Mai, j'aurai la tête d'or*. Un Sarraſin en donna l'explication à Robert Guiſcard, en lui diſant que ſi au premier de Mai on fouilloit la terre au lever du ſoleil, à l'endroit où donneroit l'ombre de la tête de cette ſtatue, on y trouveroit un thréſor ; & le thréſor y fut trouvé.

61. Conſtruction d'un pont de bateaux ſur le golphe de Baïes.

Caligula fit conſtruire ſur le golphe de Baïes un pont de bateaux de trois mille ſix cents pas, qui alloit depuis Baïes juſqu'à Pouzol. Le motif qui le porta à cette entrepriſe fut [s] que Thraſylle étant conſulté par Tibére ſur le nom de celui qui ſeroit ſon ſucceſſeur, & en particulier ſur Caligula, Thraſylle lui avoit répondu, que Caligula ne ſeroit non plus empereur, qu'il ſe promèneroit à cheval ſur le golphe de Baïes.

62. Prédiction de l'empire à Néron.

Le fils de ce même Thraſylle prédit [t] l'empire a Néron. Agrippine ſçachant que l'horoſcope de ſon fils étoit qu'il devoit régner, & la faire mourir [u], dit : Qu'il me tuë, pourvû qu'il régne.

63. Réponſe & hiſtoire d'Aſclétarion.

Aſclétarion aïant été accuſé d'avoir débité quelques prédictions funeſtes à Domitien, [x] cet empereur le fit venir, & lui demanda, s'il ſçavoit de quelle mort & en quel temps il mourroit lui-même. Aſclétarion répondit qu'il ſeroit bientôt dévoré par les chiens. Domitien pour faire voir la fauſſeté de la prédiction, le fit tuer auſſi-tôt, & ordonna que ſon corps fût brûlé avec beaucoup de ſoin. Mais au moment qu'on le portoit au bucher, un orage ſurvint qui diſperſa tous ceux qui avoient été chargés de ces funérailles, & le corps d'Aſclétarion fut pendant ce trouble dévoré par les chiens.

66. Un aſtrologue ſe tire d'une affaire difficile.

Un autre aſtrologue, dit-on, ſe tira mieux d'affaire. Un ſouverain lui aïant demandé, s'il connoiſſoit le temps de ſa propre mort, & le prince étant réſolu de ne le point épargner, pour le convaincre de menſonge, & de lui faire perdre la vie, ou la réputation : Seigneur, répondit-il, je vois clairement que ma mort arrivera deux heures avant la vôtre.

67. Prédictions ſur Sévére & ſur ſa femme Julie.

Septime Sévére, qui fut depuis empereur [y] aïant montré la figure de ſa nativité à un aſtrologue d'Afrique, cet homme qui fut ſurpris d'y trouver tant de grandeur, lui dit d'agir de bonne foi, & de lui expoſer les choſes telles qu'elles étoient. Septime l'aïant aſſuré que c'étoit la vérité la plus exacte, l'Africain lui prédit toutes les élévations qui lui arrivérent depuis. Le même empereur épouſa Julie Syrienne [z], parce qu'il apprit, que par ſon horoſcope, elle étoit deſtinée à porter une couronne.

68. Prédiction du pére de l'impératrice Eudoxie.

Le pére d'Eudoxie grand aſtrologue aïant remarqué [a] que ſa fille Athénaïs avoit pour figure généthliaque le ſoleil dans le lion à la pointe du milieu du ciel, avec Venus maîtreſſe de la ſeptiéme maiſon, qui ſe rapporte au mariage, & le baſilic étoile roïale, tous en trine avec Jupiter, qui dans le ſagitaire dominoit la ſeconde maiſon, dont les biens d'acquiſition dépendent, tout le reſte des planétes formant des configu-

[r] *Le P. Chalons, hiſt de France, dans l'onziéme Siécle.*

[s] *Suet. in Calig. c. 19.*

[t] *Tac. annal. lib. 6.*

[u] *Xiphil. è Dion. lib. 61. Tac. annal. lib. 14.*

[x] *Suet. in Domit. c. 15.*

[y] *Spartian. in Sev.*

[z] *Id. loc. cit.*

[a] *Le nobl. eabl. des philoſ. liv. 6. Il n'eſt fait aucune mention de cet horoſcope, en parlant d'Eudoxie, ni par Socrate, lib. 7. c. 21. ni par Evagrius, lib. 1, c. 20. ni par Nicéphore, lib. 14. c. 23.*

rations, qui ne s'oppoſoient point à l'excellence de ces promeſſes, il déshérita cette fille infortunée, pour donner tout ſon bien à ſes fils, ajoûtant qu'il la privoit de ſa ſucceſſion, parce que le ciel lui deſtinoit une bien plus grande fortune, que celle qui pouvoit lui provenir du partage de ſon patrimoine. Athénaïs aïant été traitée fort durement par ſes fréres, qui ſe prévalurent de ce teſtament avec la plus grande rigueur, elle alla à Conſtantinople demander juſtice à l'empereur Théodoſe II. & ce jeune monarque en écoutant ſa requête & ſes raiſons, fut ſi charmé de ſa beauté & de ſon eſprit, qu'il l'épouſa, & donna un entier accompliſſement à la prédiction du pére d'Athénaïs, qui étant impératrice fut appellée Eudoxie.

69. Prédiction de l'empire des Saraſins.

Etienne d'Alexandrie fameux aſtrologue, ſous l'empereur Héraclius, a prédit la grande étenduë & le haut dégré de puiſſance, à laquelle parviendroit l'empire des Saraſins.

Le P. Mariana [b] rapporte qu'Alfonſe X. roi de Caſtille, aïant connu par l'aſtrologie judiciaire, qu'il ſeroit dépoſſédé de ſon roïaume, devint ſi défiant & ſi cruel, qu'il ruina ſes affaires, par le nombre d'ennemis qu'il s'attira. Il eſt fort poſſible qu'une prédiction qui n'eſt qu'une chimére, devienne un mal très réel, par la conduite qu'elle fait tenir.

70. Prédiction qui ſauva la vie au comte de Nevers.

Bajazeth fit quartier au comte de Nevers priſonnier, à cauſe d'une prédiction que ce comte cauſeroit plus de maux aux Chrétiens, que les Turcs mêmes. Le comte étant devenu duc de Bourgogne vérifia la prédiction par les malheurs qu'il attira à la France.

71. Prédiction ſur un archevêque de Piſe.

L'archevêque de Piſe [c] aïant fait tirer ſon horoſcope, il lui fut prédit qu'il ſeroit pendu, ce qui arriva dans une ſedition, ſous le pontificat de Sixte IV.

72. Sur un cordelier de Boulogne.

Un Boulonnois fils d'un aſtrologue [d], fut averti par ſon pére qu'il étoit menacé d'une mort violente & publique. Le Boulonnois, quoiqu'il n'eût rien que de vertueux dans ſes inclinations, pour rendre cette menace encore plus vaine, ſe fit cordelier, & vécut ſaintement. Cependant la ville de Boulogne étant diviſée en deux factions, l'une des deux envoïa une ambaſſade au pape. Le cordelier fut du nombre des députés. Le lendemain de ſon retour, la faction oppoſée émut une ſédition, & le cordelier avec les autres députés, fut pendu ſans forme de procés.

73. Léoni ne peut éviter ſa deſtinée.

Le médecin Pierre Léoni natif de Spolète [e] quitta Veniſe où il étoit en réputation, & s'établit en terre ferme, parce qu'il reconnut à la figure de ſa nativité qu'il mourroit dans l'eau. Il fut appellé pour venir traiter Laurent de Médicis qui étoit malade. Léoni aſſura qu'il n'y avoit rien de dangereux à cette maladie, & Laurent néanmoins étant mort, ce médecin tomba, ou fut jetté, ou ſe précipita lui même dans un puits.

---

[b] Id foreaſtra memorant portendiſſe ejus artis non ignaro, ſi ars eſt & non potius inane mortalium ludibrium, quod à prudentibus ſemper accuſabitur, & ſemper tamen patronos habebit. Ex eo ferunt ſuſpicacem eſſe redditum, atque ex metu ſuſceptâ crudelitate, magnam ejus odii partem concitaſſe, quæ illi calamitati fuit. *Mariana de reb. Hiſpanic. lib. 14. c. 5.*

[c] *Le nobl. tabl. des philoſ. liv. 6.*

[d] *Le même, & l'endroit cité.*

[e] *Petr. Caſtellan. de vitis illuſtr. medicor. in Leonio.*

74. Prédiction cauſe de la mort du duc de Clarence.

Un devin aïant dit [f] à Edouard IV. que le nom de ſon ſucceſſeur commençoit par un G; il condamna à mort George duc de Clarence ſon frére, qui choiſit de mourir dans un tonneau de malvoiſie : mais Richard duc de Gloceſtre autre frére d'Edouard IV. fit mourir ſes neveux Edouard V. & Richard, & uſurpa la couronne. Ce récit qui eſt tiré de Paſquier, ne s'accorde pas avec l'hiſtoire [g] d'Angleterre, qui ſans parler de cette prédiction rapporte qu'après une longue ſuite de mécontentements & de ſoupçons, Edouard fit arrêter le duc de Clarence; que le parlement d'Angleterre le condamna à mort; qu'Edouard lui aïant donné le choix du genre de mort, le duc préféra d'être ſuffoqué dans un tonneau de malvoiſie : que cette mort cauſa par la ſuite la perte des enfans d'Edouard, parce que le duc de Gloceſtre ne les eût pas fait mourir, ſi la mort du duc de Clarence ne l'eût pas approché du thrône.

75. Prédiction de Richard Cervin.

Richard Cervin le jour de la naiſſance de Marcel ſon fils, dit à toute ſa famille [h] : Il m'eſt né aujourd'hui un fils, qui ſera pape, & qui ne le ſera pas en effet. L'événement vérifia ces propoſitions contradictoires, en ce que le pontificat de Marcel II. ne dura que vingt-deux jours. La mére de Marcel Cervin aïant voulu le marier, il répondit qu'il n'avoit garde de mettre obſtacle à la haute fortune qui l'attendoit. La prédiction de Richard Cervin ſur ce fils fut imprimée dans un livre d'horoſcopes, que Luc Gauric fit imprimer trois ans avant que Marcel fut pape : circonſtance que de Thou reléve comme fort ſinguliére.

76. Horoſcope des trois papes.

Un docteur de Louvain tirant en même temps l'horoſcope de trois jeunes eccleſiaſtiques, il leur prédit à tous trois qu'ils ſeroient papes. Ils le furent en effet tous trois. C'eſt ce qu'on appelle l'horoſcope des trois papes, qui ont été Léon X. Adrien VI. & Clement VII.

Angelo Catto archevêque de Vienne à fait pluſieurs prédictions rapportées par les uns à ſa ſainteté, & par les autres à la ſcience de l'aſtrologie judiciaire. Il annonça, dit-on, à Louis XI. la mort du duc de Bourgogne tué devant Nanci, à la même heure qu'elle étoit arrivée. Mézerai [i] & le Pére Daniel doutent beaucoup de cette prédiction, à cauſe du ſilence de Philippe de Commines, qui lui en attribuë quelques autres, & qui lui avoit dédié ſes mémoires.

Varillas a écrit [k] qu'Angelo Catto avoit quitté le ſervice du duc de Bourgogne, parce qu'il avoit connu par l'aſtrologie judiciaire, que ce duc ſeroit tué en une bataille. Philippe de Commines [l] qui adreſſe la parole à cet archevêque dans ſes mémoires, parle ainſi du prince de Tarente, qui prit congé du duc de Bourgogne avant la bataille de Morat : Auſſi diſent aucuns qu'il uſa de votre conſeil, monſeigneur de Vienne, car je lui ai oüi dire & témoigner, quand il fut devers le roi arrivé, & au duc d'Aſco-

[f] *Paſquier, recherch. liv. 6. ch. 25.*

[g] *M. Rapin de Toiras, Hiſt. d'Anglet. dans le régne d'Edouard IV.*

[h] *Thuan. lib. 15. Le Vayer. de l'inſtruct. de M. le Dauphin, ch. de l'aſtrologie. Joann. Jonſton. thaumatogr. natur. claſſ. 1. c. 8.*

[i] *Mézer. & le P. Dan. régne de Louis XI. ann. 1475.*

[k] *Varill. hiſtor. de Loüis XI. t. 2. liv. 7. p. 191.*

[l] *Mémoir. de Commin. liv. 5. c. 3.*

„ d'Aſcoli, appellé le comte Julio, & à
„ pluſieurs autres: & que de la prémié-
„ re & ſeconde bataille avez écrit en
„ Italie, & dit ce qui en advint, plu-
„ ſieurs jours avant qu'elles fuſſent fai-
„ tes.

77. Prédictions rapportées par Paſquier.

Paſquier [m] avance que ſon pére avoit annoncé à Brulard qu'il ſeroit chancelier, plus de trente ans avant qu'il parvint à cette grande charge.

Ce même auteur [n] raconte que le duc de Nemours ſoupant avec les principaux officiers de ſon armée à Carpi, chez Albert de la Mirandole, on fit venir un aſtrologue, qui prédit qu'il y auroit bataille le vendredi ſaint ou le jour de pâques. Il lui fut demandé qui la gagneroit; Il répondit ces propres mots: „Le camp demeurera aux
„ François, & y feront les Eſpagnols la
„ plus groſſe & lourde perte qu'ils fi-
„ rent, cent ans a, mais les François
„ n'y gagneront guéres. Car ils per-
„ dront beaucoup de gens de bien &
„ d'honneur, dont ce ſera grand dom-
„ mage. Le ſeigneur de la Palyſſe lui
„ demanda s'il demeureroit point à cette
„ bataille, il lui répondit que nenny,
„ & qu'il vivroit encore douze ans pour
„ le moins, mais qu'il mourroit en une
„ autre bataille: Autant en dit-il au ſei-
„ gneur d'Imbercourt: Le chevalier Ba-
„ yard s'en mocquoit, auquel le duc de
„ Nemours dit, qu'il s'informât de ſa
„ fortune. Il ne faut point, répondit-il,
„ que je le demande, car je ſuis aſſuré
„ que ce ne ſera jamais grand'choſe: mais
„ puiſqu'il vous plaît, monſeigneur, que
„ je le faſſe, je le veux bien: & ſe tour-
„ nant vers l'aſtrologue, monſieur notre
„ maître, dites-moi ſi je ſerai un grand
„ riche homme. Il répondit, tu ſeras ri-
„ che d'honneur & de vertu, autant que
„ capitaine qui ſoit en France, mais des
„ biens de fortune, tu n'en auras guéres,
„ auſſi ne les cherche tu pas: & ſi te veux
„ bien aviſer que tu ſerviras un autre roi
„ après cettui-ci qui régne, & que tu
„ ſers, lequel t'aimera & eſtimera beau-
„ coup, mais les envieux empêcheront
„ qu'il ne te ſera jamais de grands biens,
„ ni ne t'élevera pas aux honneurs que
„ tu as mérités. Toutefois crois que la
„ faute ne procédera pas de lui. Et de
„ cette bataille, replique Baïard, en ré-
„ chaperai-je, oüi (dit-il) mais tu mour-
„ ras en guerre dedans douze ans pour le
„ plus tard, & ſeras tué d'artillerie. Car
„ autrement ne finirois-tu pas tes jours,
„ pour être trop aimé de ceux qui ſont
„ ſous ta charge, leſquels pour mourir
„ ne te lairroient en péril. Il tira à part
„ le ſeigneur de la Palyſſe & le chevalier
„ Bayard, & leur dit de prendre garde
„ de près au duc de Nemours en cette
„ action, parce qu'il étoit en grand dan-
„ ger d'y demeurer. Le duc de Nemours
„ demanda en ſouriant, ce qu'il leur di-
„ ſoit: Bayard changeant de propos, lui
„ répondit, Monſeigneur, c'eſt mon-
„ ſieur de la Palyſſe qui lui fait une
„ queſtion, ſçavoir s'il eſt autant aimé de
„ Refuge que de Vignerols, & il lui a
„ dit que non, dont il n'eſt pas trop
„ content. „

Cet aſtrologue étoit bien plus habile que les autres. Sans examiner les figures de nativité, & ſans aucune ſorte de préparation, il prédiſoit l'avenir au prémier venu, qu'il ne connoiſſoit point, avec la même juſteſſe de circonſtances, qu'un homme aïant la mémoire fort ſûre pourroit raconter le paſſé. Je ſuis étonné qu'un auteur auſſi

[m] *Paſquier, lett. liv. 6.*

[n] *Paſquier, recherch. liv. 8. c. 41.*

judicieux que Paſquier, ait débité de pareils faits dans un autre deſſein que celui de les réfuter.

78. Prédictions ſur François I. & Henri II.

Les aſtrologues [o] avoient averti François prémier, avant qu'il paſſat les monts, qu'il étoit menacé d'un grand malheur perſonnel.

Luc Gauric aïant tiré l'horoſcope d'Henri ſecond par le commandement de la reine Cathérine [p], avoit prédit que ce monarque ſeroit tué en duel, & d'un coup dans l'œil. Naudé prétend qu'au lieu d'une prédiction qui par l'évenement fut trouvée ſi juſte non-obſtant ſon peu de vraiſemblance, l'aſtrologue avoit promis à Henri une longue vieilleſſe, & une mort tranquille.

79. Prédictions du préſident Ranconnet, de l'Abbé de Marivaux, & de Goïgel.

Le préſident [q] Ranconnet prédit de lui-même qu'il ſeroit mis à la Baſtille.

L'abbé de Marivaux & Goizel prognoſtiquérent l'évaſion [r] du duc de Beaufort de la Baſtille. L'abbé de Marivaux étoit ſi perſuadé de la certitude de ſa prédiction, qu'il l'avoit publiée avec toutes ſes circonſtances; & quelques uns de ſes amis l'aïant rencontré au cours, le jour qu'elle eut ſon effet, & lui aïant dit tout haut, que M. de Beaufort étoit encore à Vincennes, il leur répondit froidement, qu'il n'étoit pas encore quatre heures, & qu'il faloit qu'elles fuſſent paſſées pour être en droit de le railler.

80. Des prédictions de Morin.

Morin ne ſe trompa, dit-on, que de peu de jours, dans le prognoſtic de la mort de Guſtave Adolphe. Il rencontra à dix heures près le moment de la mort du Cardinal de Richelieu. Aïant vû la figure de Cinqmarcs, ſans ſçavoir de qui elle étoit, il répondit que cet homme là auroit la tête tranchée. Morin ſe méprit de ſeize jours ſeulement à la mort du connétable de Leſdiguéres, & de ſix jours à la mort de Louis XIII. Gaſſendi & pluſieurs autres ont objecté à Morin un grand nombre de bévûës.

Cet aſtrologue pour toute réponſe à Gaſſendi qui faiſoit fort l'entendu contre l'aſtrologie judiciaire, prédit que Gaſſendi mourroit [s] à la fin de Juillet ou au commencement du mois d'Août 1650. & il eut la honte de voir que Gaſſendi ſe trouva guéri en ce temps-là d'une maladie, ſur laquelle la prédiction étoit apparemment bien plus fondée que ſur la vertu des aſtres.

Gaſſendi a vécu ſix ans depuis & eſt décédé en 1656. âgé de 64. ans.

81. Réponſe des aſtrologues au comte de la Mirandole.

Il eſt fort vraiſemblable, que les aſtrologues contemporains de Jean Pic comte de la Mirandole, attendirent que ce ſçavant adverſaire fût mort, pour prédire qu'il mourroit à trente deux ans; ce qui fut toute la réponſe qu'ils ſe ſont vantés d'avoir oppoſée à ſes livres. Ce fut Lucius Bellantius Siénois, [t] qui dit, ſoit avant ſoit après l'événement, que le comte de la Mirandole ne paſſeroit pas la trente troiſiéme année.

82. A l'empereur Vitellius.

Vitellius faiſoit mourir tous les aſtrologues qu'on pouvoit découvrir [u]. Il étoit furieuſement irrité de ce qu'auſſitôt après la publication de l'édit, qui leur ordonnoit de ſortir d'Italie au plus

---

[o] *Mézer. dans le régne de Franç. I. ann.* 1524.

[p] *Thuan. lib.* 22. *Mézer. dans le régne d'Henri II. à la fin. Le Vayer de l'inſtruct. de M. le Dauphin, c. de l'aſtrologie.*

[q] *Thuan, lib.* 23.

[r] *Mémoir. de Joly, t.* 1. *p.* 19.

[s] *Bayle, penſ. ſur la comète.*

[t] *Le Vayer. de l'inſtruction. de M. le Dauphin, ch. de l'aſtrologie.*

[u] *Suet. in Vitell.*

tard le prémier d'Octobre, il avoit paru une affiche, où ils lui ordonnoient de ſortir du monde avant ce même jour-là. Vitellius, ſuivant la prédection, auroit dû mourir avant le prémier Octobre; mais il ne fut tué que vers la fin de Décembre [x] de la même année. Xiphilin [y] & Zonaras [z] n'ont pas laiſſé de marquer que Vitellius étoit mort dans le temps de la prédiction.

83. Les Cannibales moins incorrigibles que nous ſur les prédictions.

Les Cannibales ont des prophétes [a] qui ſe preſentent rarement au peuple, & qui font leur ſéjour dans les montagnes: ces devins leur prognoſtiquent les événements de leurs entrepriſes; mais ſi la prédiction ſe trouve fauſſe, & que le prophéte puiſſe être attrappé, il eſt haché en mille piéces. Pour nous beaucoup plus incorrigibles ſur l'article des prédections, à peine pouvons nous être détrompés par la vanité évidente de l'art aſtrologique & par les exemples de ſes menſonges.

84. Fauſſeté des prédictions aſtrologiques.

Combien de proſpérités, dit [b] Cicéron, ai je entendu prédire à Pompée, à Craſſus, à Céſar lui-même, par les aſtrologues, qu'aucun d'eux ne mourroit que dans une vieilleſſe conſommée, tranquillement dans ſon lit, & dans toute la ſplendeur de ſa fortune? Après tant d'exemples de la fauſſeté de cet art, peut-il encore ſe trouver quelques perſonnes qui y ajoûtent foi?

85. Réponſe de Caſſius.

Caſſius répondit à un aſtrologue qui lui conſeilloit de ne pas donner bataille, que la lune n'eût paſſé le ſcorpion: As-tu bien conſideré, que ce ne ſont pas les ſcorpions que nous avons à craindre, mais les fléches des Parthes?

85. Horoſcope de Metius cauſe de ſa mort.

Tacite [c] appelle l'aſtrologie trompeuſe dans ſes promeſſes, & infidelle aux grands. L'empire avoit été prédit à Metius Pompaſianus. Veſpaſien n'en conçut contre lui aucun ſoupçon [d], mais cet horoſcope fut une des cauſes pour leſquelles Domitien le fit mourir.

87. L'empereur Manuel trompé par l'aſtrologie.

L'empereur Manuel [e] aïant conſulté les aſtres, fit ſortir du port de Conſtantinople une flotte dans laquelle conſiſtoit la principale force de l'empire. Il examina de nouveau l'état du ciel, & y appercevant une diſpoſition plus favorable dans le temps qui devoit ſuivre peu après, il envoïa un contr'ordre à celui qui commandoit la flotte, & la fit rentrer dans le port. Lorſque toutes choſes furent bien arrangées dans le ciel pour lui promettre le plus heureux ſuccès, il remit ſa flotte en mer; mais à peine eut-elle fait voile du côté de l'ennemi, qu'elle fût entiérement défaite, & que la plûpart des vaiſſeaux furent brulés, pris, ou coulés à fond.

88. La confiance en l'aſtrologie perd le duc de Viſéü.

Le duc de Viſéü [f] perſuadé par les aſtrologues, que les aſtres lui deſtinoient la couronne de Portugal, forma

[x] *Tac. hiſtoriar. lib.* 3.

[y] *Xiphilin. à Dion. lib.* 65.

[z] *Zonar. lib.* 11.

[a] *Montagn. liv.* 1. *ch.* 30.

[b] Quàm multa ego Pompeïo, quàm multa Craſſo quàm multa huic ipſi Cæſari à Chaldæis dicta memini, neminem eorum, niſi ſenectute, niſi domi niſi cum claritate eſſe moriturum, ut mihi permirum videatur quemquam extare, qui etiamnùm credat iis, quorum prædicta quotidie videat & re & eventis refelli. *Cic. de divinat. lib.* 2.

[c] Genus hominum potentibus infidum, ſperantibus fallax. *Tac. hiſtoriar. lib.* 1.

[d] *Suet. in Veſpaſ. & in Domit.*

[e] *Juſt. Lipſ. monit. & exemp. polit. lib.* 1. *Joann. Jonſton. thaumatogr. naturr. claſſi* 1. *c.* 8.

[f] *Mariana de reb. Hiſpaniæ. lib.* 24. *c.* 23. *ad ann.* 1483.

une conjuration contre Jean II. & malgré toutes les raiſons qu'il avoit de ſe défier de ce roi, il obéit à l'ordre de l'aller trouver, ſe déterminant apparemment par la confiance qu'il avoit en la prédiction, mais cette démarche lui couta la vie; Jean II. le poignarda de ſa propre main.

89. Fauſſe prédiction de Cardan à Edouard VI.

Cardan avoit prédit à Edouard VI. roi d'Angleterre un regne glorieux, dont la durée s'étendroit au delà de cinquante années: ce monarque mourut à ſeize ans.

90. Sur lui-même.

Cardan avouë [g] que s'étant perſuadé qu'il ne devoit pas vivre juſqu'à 45. ans, il régla l'arrangement de ſa fortune ſur la courte durée de ſa vie; ce qui fut d'un grand préjudice à ſa vieilleſſe.

91. Cardan avance ſa mort.

De Thou raconte [h] que Cardan avança ſa mort, pour juſtifier la prédiction qu'il avoit faite, qu'il mourroit dans un certain temps.

92. Prédiction conjecturale donnée pour aſtrologique.

A l'entrée du conclave où Paul V. fut élu, il y eut un homme, qui donna au cardinal de Joyeuſe un billet contenant, que le pape qu'on alloit élire s'appelleroit Paul, & portoit en ſes armes un aigle. On découvrit que cet homme n'avoit jamais penſé au cardinal Borghéſe, qui fut Paul V. Mais que ſa prédiction conjecturale, qu'il donnoit pour aſtrologique, regardoit le cardinal de Vérone, de la noble maiſon de Valiéri de Veniſe, lequel avoit un aigle pour armes, conjecturant que ce cardinal qui étoit un grand perſonnage ſeroit élu, & qu'alors il prendroit le nom de Paul, en mémoire de Paul II. qui avoit été le dernier pape Vénitien.

93. Il n'y a prognoſtiqueur à qui l'on ne faſſe dire tout ce qu'on voudra.

Combien de prédections célébres trouvées après les événements dans Noſtradamus! „ Il n'y a prognoſtiqueur, dit Montagne, s'il a cette autorité qu'on le daigne feuilleter, & rechercher curieuſement touts les plis & luſtres de ſes paroles, à qui on ne faſſe dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sibylles. Il y a tant de moiens d'interprétation, qu'il eſt mal aiſé que de biais ou de droit fil, un eſprit ingénieux ne rencontre en tout ſujet quelque air qui lui ſerve à ſon point.„

94. Les aſtrologues pourroient ſe vanter de quelque certitude, s'ils mentoient toujours.

Quelquefois même les aſtrologues rencontrent la vérité par hazard. Car ils pourroient ſe vanter [i] d'une ſorte de certitude, s'ils mentoient toujours.

Paſſons aux aſtrologues quelques vérités fortuites. [k] Comment de tant de flêches tirées à l'avanture quelqu'une n'attraperoit-elle pas le but?

95. Parole d'Henri le grand.

Dans les dernieres années de la vie d'Henri le Grand, il n'y avoit point de mois qu'on ne fit courir quelque prédiction de ſa mort. Ils diront vrai à la fin, dit un jour [l] ce monarque au maréchal de Baſſompierre, & on aura plus d'attention à une ſeule fois qu'ils auront rencontré la vérité, qu'à

---

[g] Aſtrologiæ cognitio quam tùm habebam, & ut mihi videbatur, & omnes aïebant me non exceſſurum quadrageſimum vitæ annum, certè non ad quadrageſimum quintum perventurum, multum obſuit. *Cardan. de vitâ propriâ*, c. 10.

[h] *Thuan. lib.* 62.

[i] *Montagn. liv.* 1. *c.* 11.

[k] Patere mathematicos (aït jocoſe Seneca) aliquandò vera dicere. Patiorſi & tot ſagittas cùm emittant, unam tangere, aberrantibus centenis. *Juſt. Lipſ. monit. & exempl. polit. lib.* 1.

Patere mathematicos aliquandò vera dicere, qui illum, ex quo princeps factus eſt, omnibus annis, omnibus menſibus efferunt *Sen. de morte Claudii Cæſaris, in initio.*

[l] *Mémoir. de Baſſompierre.*

tant d'autres occaſions, où ils ſe ſeront trompés.

96. Exemple de la fauſſeté des récits les plus circonſtanciés des prédictions.

Rien n'eſt plus remarquable pour montrer le peu de fondement qu'ont les récits des prédictions aſtrologiques, de quelque vraiſemblance qu'ils ſemblent accompagnés, que les témoignages contradictoires de deux auteurs modernes oppoſés l'un à l'autre par Bayle [m]. Il s'agit d'une prédiction de la Broſſe, au ſujet de l'exécrable aſſaſſinat commis en la perſonne ſacrée d'Henri le grand. Le prémier auteur eſt Matthieu hiſtoriographe [n] de ce monarque.

» Il rapporte que „ la Broſſe ſçavant » médecin & mathématicien dit au duc » de Vendôme, enſuite d'un plus grand » diſcours, que ſi le roi pouvoit éviter » l'accident, dont il étoit menacé, il vi» vroit encore trente ans. On ne veut » jamais dire aux rois, ce qui peut leur » donner de l'ennui: le duc de Vendôme » trouvant plus à propos que la Broſſe fût » le porteur de ſon avis, ſupplia le roi de » l'oüir. Le roi demanda ce qu'il vouloit; » à cette parole, le duc de Vendôme ſe » tait; ſon ſilence augmente l'envie de le » ſçavoir, il le preſſe, il s'excuſe, à la fin » le commandement du roi tire de ſa bou» che, ce que la Broſſe lui avoit dit. Vous » êtes un fol, dit le roi, vous le croïez, » ſire, répond le duc de Vendôme, en ces » choſes la créance eſt défenduë, & non » pas la crainte. Le ſalut de V. M. oblige » tout le monde, & moi plus que tous les » autres, à ne rien mépriſer: je la ſupplie » très humblement d'avoir agréable de » l'entendre. Le roi ne le voulut, & lui défendit d'en parler; je ne puis de moins, » dit le duc que d'en avertir la reine. Le » roi repliqua par deux fois, que s'il lui » en parloit, il ne l'aimeroit jamais. Ainſi » la Broſſe eſt renvoïé. Je tiens ce diſcours » mot à mot du duc de Vendôme.

Cela eſt bien poſitif, mais voici une choſe, qui ne l'eſt pas moins; & qui renverſe de fond en comble le narré de Pierre Matthieu, „ tant il eſt vrai (c'eſt » le ſecond auteur, [o] qui parle) que la » plûpart des hiſtoriens ſont crédules & » menteurs, & que par là ils confirment » toujours la vérité des prognoſtics, » quand ils rapportent ces ſortes de con» tes, ſans les réfuter. Mais ſans aller plus » loin, pourquoi les anciens ne l'auroient» ils pas fait, puiſque nous le voïons ſou» vent faire de notre temps? Un de nos » hiſtoriens parlant de la mort de notre » grand Henri IV. n'a-t-il pas dit, qu'en » aïant été averti par un prince encore vi» vant, qu'il n'eſt pas neceſſaire de nom» mer, la veille que ce coup arriva, S. M. » mépriſant cet avis, lui avoit répondu » que la Broſſe étoit un vieux fol d'aſtro» logue, & le reſte. Ce qu'aïant moi-mê» me voulu apprendre par la bouche de » ce prince, il y a plus de trente ans, en » préſence d'une princeſſe [p] de grand » mérite, il me fit l'honneur de me dire » que cela étoit faux, & depuis deux » jours en ça ſeulement, pour m'en éclair» cir davantage, & ne rien publier par é» crit de cette conſéquence, ſans être bien » aſſuré, j'ai eu l'honneur de lui en repar» ler en préſence de pluſieurs perſonnes de » ſa maiſon, & il m'a confirmé la même » choſe, & ajoutant de plus que l'hiſtorien

[m] *Bayle, dict. crit. not. E ſur* Henri IV.
[n] *Matthieu, hiſt. de la mort d'Henri* IV.
[o] *Pierre Petit, intendant des fortifications, diſſertat. ſur. les comet p.* 89.
[p] *Madame de Chevreuſe.*

» avoit confondu les temps & les choſes : » & que la Broſſe lui avoit bien dit après » ce malheureux accident, qu'il l'avoit » prévû par l'horoſcope de S. M. (comme » font toûjours les aſtrologues, quand les » choſes ſont arrivées) mais non pas qu'il » l'en eût averti la veille, pour le dire à » S. M. cela eſt pourtant écrit par un au- » teur François & du même temps ; qui » me le croira donc pas à l'avenir ? penſe- » ra-t-on qu'un homme deſtiné & paié » pour faire l'hiſtoire, oſe dire une choſe » de cette conſéquence ? & citer même un » prince vivant, qui en pouvoit rendre » témoignage, ſi elle n'étoit pas vraie ?

97. Fauſſeté des prédictions les plus célébres.

Les prédictions qui ont été le plus généralement répanduës, ſont celles dont la fauſſeté a le plus éclaté.

98. Prédiction d'Albumazar.

Albumazar avoit écrit que la réligion Chrétienne ne pouvoit durer que 1460. ans ; & le Juif Avenar avoit promis un Meſſie à ſa nation dans l'année 1444. de l'ére Chrétienne, lorſque Jupiter ſeroit en conjonction avec Saturne dans l'écreviſſe, ou au plus tard en 1464. les deux mêmes planétes étant en conjonction dans les poiſſons.

99. D'Avenar

100 D'Arnoldus

On a trouvé parmi les Chrétiens des exemples de ces prédictions générales, également fauſſes. Arnoldus aſtrologue Eſpagnol avoit annoncé la naiſſance de l'antechriſt pour l'année 1345.

101. De Stoffler

Stoffler avoit aſſuré qu'en l'année 1524. la conjonction de Saturne, de Jupiter, & de Mars au ſigne des poiſſons produiroit un déluge. Régiomontan & Stoffler [q] avoient prédit pour l'année 1588. la fin du monde, ou au moins le renverſement des états, & de grands malheurs répandus ſur toute la terre. Il ne ſe paſſa néanmoins dans cette année aucun événement extraordinaire.

102. De Régiomontan & de Stoffler

Léovice avoit marqué la fin du monde quatre ans plûtôt pour l'année 1584.

103. De Léovice.

Cardan a prétendu que la derniére étoile de la grande ourſe avoit dans ſes influences la vertu de conférer la dignité impériale ; que cette étoile fut verticale à la naiſſance de Rome, & qu'elle a depuis tranſporté l'empire à Conſtantinople, en France, en Allemagne. Bodin [r] montre qu'il eſt impoſſible que cette étoile fût verticale, & le ſoleil en même-temps, au méridien, lors de la fondation de Rome, comme Cardan l'a ſuppoſé. A combien de peuples cette étoile a-t-elle été verticale depuis la création du monde, ſans leur avoir transféré l'empire ? Quelle raiſon a Cardan d'aſſigner ce privilége impérial à cette étoile, plûtôt qu'à d'autres qui ſemblent le mériter mieux, comme au cœur de lion, la plus grande de toutes, à la canicule, à Méduſe, à l'épi, au vautour ?

104. Opinion de Cardan ſur les influences impériales de la derniére étoile de la grande ourſe.

L'aſtrologie judiciaire s'eſt auſſi mêlée des horoſcopes des villes, & elle a tiré des figures de leurs fondations : ſur quoi Cicéron [s] fait cette queſtion : Les influences ont elles donc auſſi leur pouvoir ſur la brique & le ciment ?

105. Horoſcopes des villes.

---

[q] Poſt mille expletos à partu virginis annos,
Et poſt quingentos rurſus ab axe datos.
Octua geſimus octavus mirabilis annus
Ingruet, & ſecùm triſtia fata trahet.
Si non hoc anno totus male concidet orbis,
Si non in nihilum terra fretumque ruant ;
Cuncta tamen mundi ſurſùm imibunt atque deorſùm
Imperia, & luctus undique grandis erit.

[r] *Bodin, de la répub. liv.* 4.

[s] Etiàm ne urbis natalis dies ad vim ſtellarum & lunæ pertinebat ? hæc in puero referre ex quâ affectione cœli primum ſpiritum duxerit, num hoc in latere aut in cœmento, ex quibus urbs effecta eſt, potuit valere ? *Cic. de divinat. lib.* 2.

106. Horoscope de Rome.

Varron fit dresser l'horoscope de Rome par Tarrutius Firmianus, lequel en rétrogardant & jugeant, ainsi qu'il le disoit, des causes par les effets, & par les divers accidens arrivés en 700. ans, trouva que le bâtiment de la ville avoit été commencé en la troisiéme année de la sixiéme olympiade, le 21. d'Avril, un peu avant trois heures après midi, Romulus aïant dix-huit ans; Saturne, Mars, & Venus étant au scorpion, Jupiter aux poissons, le soleil au taureau, la lune en la balance, la vierge à l'ascendant, les jumeaux au milieu du ciel. Bodin [t] prouve que cet horoscope non-seulement est impossible.

107. Horoscopes des grandes villes recueillis par Gauric.

Luc Gauric a recueilli plusieurs horoscopes des grandes villes. Ils sont destitués de justesse & même de vraisemblance. Dans l'horoscope de Rome, Gauric s'éloigne entiérement de Tarrutius.

108. Horoscope de Constantinople.

L'horoscope de Constantinople, trouvé en Grec dans la bibliothéque Vaticane, suivant qu'il fut calculé par Porphire, & qu'il a été extrait par Luc Gauric, met le soleil au dix-septiéme degré du taureau, la lune au cinquiéme degré du lion, Saturne au vingtiéme degré de l'écrevisse, Jupiter & Venus en conjonction dans ce même signe; Mars au douziéme degré des jumeaux, Mercure au prémier degré des mêmes, le verseau au milieu du ciel, les jumeaux à l'ascendant, un lundi, deux heures après le lever du soleil.

Il se trouve un autre horoscope de Constantinople, extrait aussi de la bibliothéque Vaticane, & dressé par Valens d'antioche; il met la fondation de Constantinople, plus tard que Porphyre, de 40. minutes.

109. Horoscope de Jésus-Christ.

Les astrologues ont montré une témerité incomparablement plus grande, en tirant la figure généthliaque de Jésus-Christ, qu'ils ont rendue publique. Cardan, Gauric, & Morin y ont travaillé. Ils ont osé ajouter que la passion de N. S. a été l'ouvrage de la planéte de Mars. On a aussi imputé à Albert le Grand, & au cardinal d'Ailli d'avoir dressé l'horoscope de Jésus-Christ [u]: ce qui ne paroît nullement croïable de ces deux personnages. Cette impiété est ancienne, puisqu'on la trouve [x] réfutée dans S. Augustin. De Thou dit [y], en suivant la pensée de S. Augustin, quelle folie & quelle impiété, de vouloir soumettre aux loix des astres leur maître & leur créateur!

110. Mépris d'Agrippa pour l'astrologie.

Personne n'a parlé avec plus de mépris de l'astrologie judiciaire, que le fameux Agrippa [z], qui a passé pour un grand maître dans la science de prédire. J'ai grand regret, dit-il, d'avoir perdu tant de temps & de travail en ces vanités, ausquelles j'aurois renoncé, il y a long-temps, si je n'avois été sollicité par le besoin, de tirer quelquefois du profit de la folie des grands, & de fournir abondamment des illusions à ceux, qui en sont si friands.

Il blâme l'impiété des astrologues, en même-temps qu'il se mocque de la vanité de leur art, en rapportant ce

---

[t] *Bodin de la républ. lib.* 4.

[u] *Baylii, pens. diver. sur la comète* §. 20.

[x] Si esset fatum de sideribus, non potuerat esse sub necessitate siderum, conditor siderum; Adde quia non solùm Christus non habuit, quod appellas fatum: sed nec tu, aut ego, aut ille, aut quisquam hominum. *S. Augustin in Joann. tract.* 8. *c.* 2.

[y] *Thuan lib.* 82.

[z] *Agripp. de vanit. scientiar. c.* 30. & 31.

qu'ils disent, que celui qui sera né sous le signe des jumeaux, lorsque Saturne & Mercure sont conjoints sous le signe du verseau en la neuviéme maison, sera prophéte; que celui qui a Mars heureusement logé en la neuviéme maison, chassera par sa seule présence les diables des corps des possedés.

111. Des nativités pendant les quatre-temps.

C'est une remarque très superstitieuse [a], que les enfants qui naissent aux jours des quatre-temps, peuvent bien plus facilement que les autres, parvenir à une connoissance & à une familiarité sensible avec leurs génies: parce que les esprits bienheureux sont alors plus favorablement disposés envers les hommes, à cause du jeûne & de la priére, & que les ames du purgatoire ont beaucoup de prédilection, pour un temps où elles éprouvent plus de soulagement. Voici donc une autre sorte d'influence purement méthaphisique sur les nativités.

112. L'intendance des religions distribuée aux planétes.

Les astrologues donnent à Jupiter l'intendance des religions [b], disant qu'il a produit avec Saturne la religion Judaïque; avec Mars la Chaldéenne; avec le soleil l'Egyptienne; avec Venus la Mahométane; avec Mercure la Chrétienne; & qu'avec la lune il produira la religion de l'Antechrist.

Ils osent avancer [c] que les ames de ceux qui ont eu Saturne dans le lion à leur nativité, retournent à leur origine céleste, au moment de leur séparation du corps. Que la priére est infailliblement exaucée [d], si elle est adressée à Dieu, la lune étant conjointe avec Jupiter dans la queuë du dragon.

113. L'astrologie prohibée par les constitutions canoniques & civiles.

L'astrologie judiciaire, séparée même de l'impiété & de la superstition, qui l'accompagnent presque toujours, ne peut être justifiée. La morale Chrétienne condamne en général la témérité de toutes les prédictions. Les péres de l'Egliſe les ont combattuës & prohibées; l'Egliſe les excommunie; les loix civiles les punissent. Les empereurs ont chassé les astrologues; Justinien a ordonné la peine de mort contre eux.

Les ordonnances d'Orléans en 1560. & de Blois en 1579. enjoignent aux Juges de procéder extraordinairement & par punition corporelle contre les auteurs des prédictions; & défenses ont été faites de les imprimer ou débiter à peine de prison & d'une amende arbitraire. Le concile provincial de Bordeaux de 1583. défend de les lire & garder; celui de Toulouse de 1590. fait les mêmes défenses, & ordonne l'exécution d'une bulle de Sixte Quint de l'année 1586. qui enjoint aux évêques & aux inquisiteurs de punir selon les constitutions canoniques, tous ceux qui se mêlent de prédire l'avenir.

CHA-

---

[a] *Thyraus, de apparitionib. spirit. c. 14. num. 346.*

[b] *Albumaz. de magnis conjunctionib. lib. 2. tract. 1. & ap. Ragus. de divinat. lib. 1. epist. 12. Petrus Alliacus contra astron. c. 1. 2. & 3.*

[c] *Jul. Firmic. Mathéseos lib. 4. Ragus. de divinat. lib. 1. epist. 12.*

[d] *Albumaz. ap. Pic. Mirandul. contra astral. c. 8. Agripp. de vanit. scientiar. c. 38.*

CHAPITRE SEPTIEME,

Des divinations prétenduës naturelles.

SOMMAIRE.

1. *Raisons physiques des prédictions.* 2. *Réfutation de ces raisons.* 3. *Des crevasses & tumeurs de la terre.* 4. *De la spéculatoire.* 5. *De la divination par les nuées.* 6. *De la teratoscopie.* 7. *Des talismans.* 8. *Explication physique des talismans.* 9. *Réfutation de la vertu naturelle des talismans.* 10. *La vertu des talismans attribuée à plusieurs causes.* 11. *Vertu des talismans soutenue par quelques philosophes.* 12. *Scaliger s'en mocque.* 13. *Ancienneté des talismans.* 14. *Du jaspe.* 15. *Des scarabées.* 16. *Talisman du roi d'Egypte.* 17. *De la figure d'Alexandre.* 18. *Talismans d'Eudamus.* 19. *Préservatifs portés par ceux qui triomphoient, & par les enfants.* 20. *Talisman d'Apollonius.* 21. *Talismans de Virgile.* 22. *Talisman contre la cholique.* 23. *Talisman de Constantinople.* 24. *Talismans trouvés à Paris.* 25. *Opinion probable sur les talismans.* 26. *De la physiognomie.* 27. *De la métoposcopie.* 28. *Des portraits du peintre Alexandre.* 29. *Prognostic sur Sylla.* 30. *Incertitude de la physiognomie.* 31. *Elle n'est pourtant pas sans quelque effet.* 32. *Justesse du coup d'œil de Matthias Corvin.* 33. *Prognostic de César sur Antoine, Dolabella, Brutus, & Cassius.* 34. *Prognostics de Sylla sur César.* 35. *Pythagore examinoit beaucoup l'extérieur.* 36. *Le physiognomiste assemble plusieurs signes.* 37. *Aveu de Socrate sur le prognostic de Zopyre.* 38. *De la cheiromantie.* 39. *Contradictions des cheiromantiens.* 40. *Prognostics des lineaments.* 41. *Des lettres tracées dans la main.* 42. *Des marques des ongles.* 43. *Préceptes de cheiromantie.* 44. *Leur contrariété.* 45. *Marque de longue vie.* 46. *Raison physique.* 47. *Sentiment d'Aristote sur les articles.* 48. *Vanité de cet art.* 49. *Fausse application de deux passages de la sainte écriture.* 50. *Divinations des mourants.* 51. *Mouvements des mourants observés par les Gaulois.* 52. *Prédiction de Gabienus.* 53. *Prédiction de Jean Hus.* 54. *Ajournement de Clement V. & de Philippe le Bel.* 55. *De Ferdinand IV. roi de Castille.* 56. *Prédictions vraiment naturelles.* 57. *Sagacité de l'écuïer de Darius.* 58. *Lettre d'un Quacker.*

1. Raisons physiques des prédictions.

LA curiosité de l'esprit humain pour l'avenir n'a pû être déracinée dans les siécles les plus éclairés. Quelques philosophes ont prétendu expliquer les causes des prédictions par des raisons physiques plus éloignées de la verité, que les prédictions elles-mêmes.

Aristote [a] attribuë la connoissance de l'avenir à une humeur mélancholique, qui rend l'esprit plus subtile. Plutarque [b] à une vapeur terrestre, attirée par le soleil, & reçûë dans un corps bien disposé, laquelle excite un grand mouvement dans les esprits. Pausanias [c] est du même sentiment. Pline [d] croit que c'est une yvresse

[a] *Aristot. probl.* § 30. q. 1.
[b] *Plutarch. de oracul. defectu.*
[c] *Pausan. in Bœot.*
[d] Faticidi specus, quorum exhalatione temulenti futura præcinunt, ut Delphis nobilissimo oraculo. Quibus in

cauſée par la divinité répanduë dans toute la nature. Cicéron [e], & Marſile Ficin [f] en ont cherché la cauſe dans l'imagination : Pomponace dans les influences céleſtes.

2. Réfutation de ces raiſons.

Mais ſuppoſé, que cette humeur mélancholique, ou ces vapeurs, ou ces influences puſſent exciter dans l'eſprit les facultés qui s'y trouvent, ces cauſes ne pourroient lui donner des facultés étrangéres. Ces cauſes, en leur ſuppoſant quelque pouvoir, n'auroient leur effet que dans ce qui dépend des ſens : elles pourroient faire exprimer avec plus de force & d'éloquence, ce qu'on ſçavoit déja. Le poëte excité par la mélancholie, compoſera, ſi l'on veut, de plus beaux vers; l'orateur s'énoncera avec plus de feu, le philoſophe diſputera avec plus de pénétration. Toutes les idées, qui ſe trouvent dans les traces du cerveau, pourront être renouvellées & réveillées; mais quelque mouvement, quelque chaleur qui ſoit communiquée à l'eſprit, cette cauſe ne peut en faire ſortir, ce qui n'y fut jamais. Elle ne peut exciter en lui, ce qui lui eſt étranger; ni lui faire produire, ce qu'il n'a pas conçu; puiſqu'on ne peut attribuer à aucune cauſe des effets, qui n'ont aucune analogie ni relation avec elle.

C'eſt de quoi nous ſerons pleinement perſuadés par le détail de ces divinations prétenduës naturelles.

3. Des crevaſſes & tumeurs de la la terre.

Il y a une eſpéce de prédiction par les fentes, crevaſſes, & tumeurs qui arrivent naturellement à la terre, & ſans qu'on y touche. Cette divination eſt attribuée aux vapeurs ſoûterraines : elles ont produit les plus renommés des oracles, & celui de Delphes fut découvert par l'yvreſſe que les vapeurs ſoûterraines cauſérent à un troupeau de chévres, & même au berger. Ces vapeurs ſorties des entrailles de la terre, après avoir cauſé les fentes, les tumeurs, & les crevaſſes qu'on remarque dans ſa ſuperficie, rencontrent les influences céleſtes; & leur mélange apprend quel doit être l'avenir, les deux extrémités de la nature ſe réuniſſant pour le prognoſtiquer.

4. De la ſpéculatoire.

La ſpéculatoire eſt l'art d'interpréter les éclairs, les tonnerres, les cométes, & autres météores. Cette ſcience eſt appuiée ſur un raiſonnement fort ſimple. Si l'aſtrologue trouve la connoiſſance de l'avenir dans les influences émanées des globes céleſtes ſi prodigieuſement éloignés de nous, quelle doit être la vertu & la force de ces météores, qui ſe forment, & qui agiſſent dans une région ſi voiſine de la nôtre?

Les diſpoſitions [g] de l'air influent beaucoup ſur celles de l'eſprit humain; & par conſéquent ſur les déciſions des hommes, & ſur les événements. Quelques devins ont prétendu, que certains mouvements des animaux indiquant les diſpoſitions de l'air, étoient des ſources de divinations naturelles, ſans y faire intervenir les divinités payennes, ni les démons, comme dans les augures, ni aucune cauſe métaphyſique. Ainſi l'on diſoit que les poiſſons de la fontaine de Limyra rendoient, tous muets qu'ils étoient, des réponſes ſur l'avenir; que s'ils avaloient la nourriture qui leur étoit jettée, c'étoit

---

rebus quid poſſit aliud cauſæ afferre mortalium quiſpiam, quam diffuſæ per omne naturæ, ſubinde aliter atque aliter numen erumpens? *Plin. lib. 2. c. 93.*

[e] *Cic. de divinat. lib. 2.*

[f] *Marſil Ficin. theol. Platonic. de immortal. animor. lib. 3. c. 2.*

[g] *Plin. lib. 31. c. 2.*

un ſigne de la réuſſite, mais que s'ils repouſſoient cette nourriture de la queuë, l'événement devoit être contraire.

5. De la divination par les nuées.

Une femme nommée Anthuſe, du temps de l'empereur Léon, trouva l'art de prédire par les nuées [*h*], art inconnu aux anciens, & dont, ſuivant la remarque de Photius, on ne s'étoit pas aviſé juſqu'à elle. Cette divination par les nuées eſt préférable à l'aſtrologie judiciaire, qui demande des recherches profondes, & des connoiſſances ſçavantes, au lieu que la divination par les nuées eſt bien moins hériſſée de difficultés.

6. De la tératoſcopie.

La tératoſcopie s'attache à l'examen des prodiges, comme accouchements monſtrueux, pluïes de pierres, de ſang, & autres, combats d'armées aëriennes, & viſions effraïantes dans le ciel.

7. Des taliſmans.

Paſſons aux taliſmans, qui tirent auſſi leurs prétenduës vertus des influences. Car il eſt à obſerver, que comme les differentes ſectes des philoſophes vouloient toutes être ſorties de l'échole de Socrate, auſſi toutes les eſpéces de divinations prétenduës naturelles rapportent leurs ſources à l'aſtrologie judiciaire.

8. Explication phyſique des taliſmans.

Le taliſman eſt une piéce de métal, fonduë & gravée ſous certains aſpects des planétes. Un auteur moderne prétend expliquer d'une maniére naturelle la vertu des taliſmans, & les juſtifier de toute ſuperſtition. Il eſtime que la figure n'y eſt point néceſſaire, & qu'elle ne ſert qu'à déſigner les propriétés. Il ne demande point d'autre préparation que de fondre le métal, pendant que l'aſtre dont on veut conſerver les influences domine, & dans un temps ſerein. Alors on peut croire, ſelon la penſée de cet auteur que les influences de l'aſtre pénétreront le métal fondu, le perceront d'une infinité de trous, & en rempliront tous les pores: de ſorte que ce métal, après même s'être figé, conſervant tous ſes trous, y conſervera auſſi la matiére céleſte qui s'y ſera inſinuée. Il compare les taliſmans aux pierres d'aiman; & ſuppoſe que comme la matiére magnétique circule à l'entour de l'aiman, de même l'influence céleſte circule autour du taliſman. La matiére de l'aſtre, ajoute-t-il, qui eſt amaſſée autour du taliſman, ne peut-elle pas être un poiſon pour les bêtes venimeuſes, & ne peut-elle pas par ſes effuſions, préſerver quelque lieu de tous inſectes?

9. Réfutation de cette vertu naturelle.

Cette explication phyſique revient à l'opinion de Paracelſe, qui définit les taliſmans [*i*], des boëtes, où l'on conſerve les influences. Le pére le Brun [*k*] fait ces réflexions ſur cette prétenduë vertu naturelle des taliſmans: ſi ces piéces de métal fonduës ſous certaines conſtellations pouvoient produire phyſiquement ces effets, donc partout où il ſe trouveroit du métal fondu ſous la conſtellation requiſe l'effet attendu devroit être produit. Or on peut aſſurer qu'il y a depuis long-temps à Paris du métal fondu en tout temps, & ſous toutes les conſtellations, outre qu'on en fond tous les jours à la monnoïe, & en vingt autres endroits de la ville: donc Paris

[*h*] Διὰ τῶν περὶ μαντικὴν ἐδαμῶς τοῖς παλαιοῖς ἐδόκει ἐγνωσμένην, Ἀνθοῦσά τινα γυναῖκα ἐξευρεῖν ἐν τοῖς ἡμέρας Λέοντος τοῦ Ρωμαίων Βασιλέως. *Phot. biblioth. Cod.* 242. *Menag. hiſt. mulier. philoſ. ſegm.* 22.

[*i*] Imagines & characteres ſunt pixides, in quibus magus ſiderum vires aſſervat. *Paracelſ. philoſophia ſagacis. l.* 1.

[*k*] *Le P. le Brun. hiſt. crit. des pratiq. ſuperſtit. t.* 1. *p.* 375. *ſeconde édit.*

doit être prélervé de touts accidents fâcheux. Car rien ne manque à ce métal fondu, que le deſſein d'en faire un taliſman ; circonſtance qui n'étant pas phyſique, ne peut empêcher la vertu que la conſtellation lui donne.

10. La vertu des taliſmans attribuée à pluſieurs cauſes.

Gaffarel [l] fonde les propriétés des taliſmans ſur pluſieurs cauſes réünies, ſçavoir l'influence des aſtres, la vertu de la reſſemblance, & l'expérience. C'eſt ce que Marſile Ficin explique en ces termes [m] : L'art donne à la matiére un commencement de vertu & de propriété, par une figure ſemblable à celle du modéle céleſte ; en ſorte que lorſque cette matiére ainſi diſpoſée reçoit en elle les qualités actives des influences, elle en eſt pénétrée, comme le ſoufre eſt embraſé par la flamme.

Ce philoſophe grand Platonicien donne ici quelque emploi aux idées & aux exemplaires de Platon, dont on n'eût peut-être jamais bien connu l'uſage, ſans les taliſmans. Nous obſerverons au ſujet du raiſonnement de Marſile Ficin, que c'eſt l'art ordinaire de ceux qui débitent des raiſonnements où ils n'entendent rien eux-mêmes, de tacher de leur donner quelque air de probabilité, en les finiſſant par la comparaiſon de quelque effet naturel. Albert le grand [n] a diſtingué les taliſmans purs aſtrologiques, de ceux où il entre de la magie.

11. Vertu des taliſmans ſoutenue par pluſieurs philoſophes.

La vertu des taliſmans [o] a été ſoutenuë par Ptolémée, Alexandre d'Aphrodiſée, Porphyre, Marſile Ficin, la plûpart des Platoniciens, & par les alchimiſtes Artephius & Thebit.

12. Scaliger s'en mocque.

Scaliger [p] marque peu de foi aux taliſmans, lorſqu'il rapporte l'hiſtoire d'un aſtrologue, qui fondit & fabriqua avec beaucoup de cérémonies une figure métallique ſous les aſpects les plus convenables pour chaſſer les mouches, & y grava myſtérieuſement les caractéres les plus forts. Mais il n'eut pas plûtôt expoſé cette figure ſur ſa fenêtre, qu'une mouche vint ſe poſer, & faire ſon ordure ſur cette figure même.

13. Ancienneté des taliſmans.

L'invention des taliſmans paſſe pour fort ancienne ; quelques-uns l'attribuënt à un Egyptien nommé Jacchis, qui vivoit ſous le roi Sennyés. D'autres la rapportent à Nécepſos roi d'Egypte, qui a été poſtérieur à Sennyés, & à Jacchis, mais qui vivoit cependant plus de 200. ans avant Salomon. C'eſt de Nécepſos [q] qu'Auſone parle dans une lettre à S. Paulin.

14. Du jaſpe.

Pline [r] dit du jaſpe qui tire ſur le verd, que tout l'Orient le portoit comme un taliſman. L'opinion commune étoit, dit-il ailleurs [s] que Milon de Crotone devoit ſes victoires à la pierre [t] Alectorienne qu'il portoit dans les combats.

15. Des ſcarabées.

Les gens de guerre en Egypte avoient

---

[l] *Gaffarel, curioſités inouïes, ch. 6.*

[m] Itaque ars ſuſcitat inchoatam ibi virtutem, ac dum ad figuram redigit ſimilem ſuæ cuidam cœleſti figuræ, tunc ſuæ illic ideæ prorſus exponit, quam ſic expoſitam cœlum eſt perficit virtute quæ cœperat, exhibens quaſi ſulphuri flammam.

[n] *D. Albert. Magn. de libris licitis & illicitis, c. 10. & 15.*

[o] *Delrius, diſquiſit. magicar. lib. 1. c. 4. quæſt. 2.*

[p] *Scalig. adverſ. Cardan. de ſubtilit. exercitat. 246. §. 3.*

[q] Quique magos docuit myſteria vana Neceſſos. *Auſon. epiſt. ad Pontium Paulin. 19.*

[r] Totus verò Oriens pro amuletis traditur geſtare eam (ſaſpim) quæ ex iis ſmaragdo ſimilis eſt. *Plin. lib. 37. c. 9.*

[s] *Plin. lib. 37. c. 10.*

[t] *La pierre Alectorienne eſt une pierre tirée du corps d'un coq, appellée ainſi du mot qui en grec ſignifie un coq.*

ſur eux des figures de ſcarabées, pour fortifier leurs courages, & pour montrer que les mâles ſeuls doivent aller à la guerre [w], parceque cette eſpéce d'animal n'a point de femelles.

16. Taliſman du roi d'Egypte,

On attachoit au col du roi d'Egypte [x], un taliſman dont la vertu conſiſtoit à le détourner de toute ſorte d'injuſtices.

17. De la figure d'Alexandre.

On lit dans Trebellius Pollio, que les Macriens révéroient Alexandre le grand d'une façon ſi particuliére, que les hommes de cette famille portoient la figure de ce monarque gravée en or ou en argent dans leurs bagues, & que les femmes la portoient dans leurs ornements de têtes, & dans leurs braſſelets [y], parce qu'on dit que ceux qui portent la tête d'Alexandre gravée en or, ou en argent, en reçoivent du ſecours dans toutes leurs actions.

18. Taliſmans d'Eudamus.

Eudamus Athénien contemporain d'Ariſtophane étoit célébre par la compoſition des taliſmans. Un des perſonnages de la comédie de Plutus dit: Je n'ai rien à craindre [z], je porte un anneau, qu'Eudamus m'a vendu lui-même. Et le ſcholiaſte d'Ariſtophane [a] dit ſur ce vers, qu'Eudamus faiſoit des anneaux qui garantiſſoient des démons & des ſerpens.

19. Préſervatifs portés par ceux qui triomphoient, & par les enfants.

Ceux qui triomphoient [b], portoient de petites boëtes, où l'on enfermoit les préſervatifs qu'on croïoit les plus propres & les plus puiſſants contre l'envie. On pendoit de pareils préſervatifs aux cols des enfants, pour détourner tout ce qui pouvoit leur être nuiſible.

20. Taliſman d'Apollonius.

Jean Maléla ancien auteur Grec originaire d'Antioche nous apprend avec quelles cérémonies Apollonius de Thyane prépara un taliſman, pour chaſſer les moucherons qui tourmentoient les habitants d'Antioche. Il fit faire une proceſſion à cheval; chaque cavalier portoit un image de plomb, qui repréſentoit Mars, & avoit un bouclier & une épée attachés myſtérieuſement & d'une maniére uniforme: & touts enſemble crioient à différentes repriſes: Que la ville ſoit exemte de moucherons.

21. Taliſmans de Virgile.

Les habitans [c] de Naples étant affligés d'une grande quantité de ſangſuës, Virgile jetta dans un puits une ſangſuë d'or qui les en délivra entiérement. Un ancien ouvrage dédié à l'empereur Othon III. intitulé, Les amuſements impériaux [d], porte que Virgile fit une mouche d'airain, qui pendant les huit ans, qu'elle demeura attachée à une des portes de la ville de Naples, empêcha qu'aucune mouche n'y pût entrer; qu'il mit ſur l'une des portes de Naples deux ſtatuës, l'une deſquelles ſe nommoit joïeuſe & belle, l'autre triſte & hideuſe; qui avoient cette puiſſance, que ſi quelqu'un entroit par le côté, où étoit la prémiére, toutes ſes affaires lui ſuccé-

[w] Ἐπεὶ ἡ ἀνάνδρους ἀλκὴ φύσεως ἐμπεφύκει. *Cl. Ælian. de animalib. lib. 10. c. 15.*

[x] Φίλιππος τῷ Βασιλεῖ τῶν Αἰγυπτίων προσήνεγκε, ἀναστέλλων τῶν ἀδικημάτων. *Suid. in voce Φίλιππος.*

[y] Quia dicuntur juvari in omni actu ſuo, qui Alexandrum expreſſum vel auro geſtitant vel argento. *Trebell. Poll. in triginta tyrannis.*

[z] φορῶ γὰρ πριάμενος τὸν δακτύλιον τοῦτον παρ' Εὐδάμου. *Ariſtoph. in Pluto.*

[a] Οὗτος ὁ Εὐδαμος φυσικὸς δακτυλίους ποιῶν πρὸς δαίμονας, ἢ ὄφεις, ἢ τὰ τοιαῦτα. *Schol. Ariſtoph. in loc. citat.*

[b] Bulla geſtamen erat triumphantium, quam in triumpho præ ſe gerebant, inclusis intra eam remediis, quæ crederent adverſus invidiam valentiſſima. *Macrob. Saturnal. l. 1. c. 6.*

[c] *Naudé, apol. ch. 21. Georg. Pictaui philolog. lib. 4. c. 16.*

[d] Otia Imperatoris.

doient à souhait; mais qu'elles avoient une issuë malheureuse, pour ceux qui entroient du côté de la seconde statuë; cet auteur ajoute quelques autres réveries semblables.

22. Talisman contre la cholique.

Alexandre Trellien cite un talisman contre la cholique, assurant qu'il en connoît les bons effets par sa propre expérience. Il ordonne de graver sur un anneau de fer à huit angles, ces paroles [e]: Fui, fui, malheureuse bile, l'aloüette te cherche. Il falloit, ajoute ce médecin, travailler à la gravure de cette bague, au 17. ou au 21. de la lune: & il observe qu'on doit suivre le précepte du divin Hippocrate, qui recommande de ne révéler les mystéres qu'aux initiés, & de les cacher aux prophanes.

23. Talisman de Constantinople.

Le serpent d'airain de l'Hippodrome [f] de Constantinople fut élevé, pour chasser les bêtes vemineuses.

24. Talismans trouvés à Paris.

Grégoire de Tours [g] rapporte qu'à Paris, en nettoïant la riviére, on trouva des talismans contre les serpents, les loirs, & les incendies: & qu'un serpent & un loir d'airain aïant été ôtés, la ville redevint sujéte aux incendies, & que les serpents & les loirs en grand nombre causérent beaucoup d'incommodité aux habitants. Gaffarel dit à ce sujet [h]: „ Nous soupirons touts les jours les dommages, que le feu a du depuis fait si long-temps en cette ville. Et auparavant la découverte de cette lame merveilleuse, touts ces malheurs y étoient inconnus. „

25. Opinion probable sur les talismans.

Les talismans ont eu tant de réputation, qu'il est assez difficile de se persuader, qu'aucun d'eux n'ait eu quelque sorte de vertu, & qu'il n'y ait pas eu quelque fondement à touts les contes qui ont été debités à ce sujet: car les fables sont presque toujours hantées sur quelque chose de vrai. Il paroît donc vraisemblable, que si les talismans ont eu effectivement quelque propriété, ils agissoient ou par la matiere dont ils étoient composés, ou dont ils étoient frottés, ou par des remédes naturels insérés dans leurs figures concaves, ou par quelque autre supercherie,

26. De la physiognomie.

La physiognomie se fonde sur les expériences, comme toutes les autres divinations, & sur les lumiéres qu'elle tire de l'astrologie judiciaire. Elle examine toute la disposition du corps; car lorsqu'on ne considére que le front, on la nomme métoposcopie; si elle ne regarde que la main, elle s'appelle cheiromantie. Les physiognomistes sont assez vains, pour vouloir non seulement connoître le tempérament & les inclinations, mais prédire le détail de toute sorte d'événements. Ils avancent des régles téméraires & bizarres.

27. De la métoposcopie.

Il y a, disent-ils, trois principales lignes dans le front, qui désignent trois âges différents, & sont sous la domination de trois planétes. L'inférieure régie par Mercure est celle qui

---

[e] Φεῦγε, φεῦγε, ἰοῦ χολή, ἀπορύδαλος σέ ζητει. *Alex. Trallian. lib. 10. in fine.*

[f] *Le mot grec hippodrome, signifie un espace destiné aux courses de chevaux.*

[g] Aïebant enim hanc urbem quasi consecratam fuisse antiquitùs, ut non ibi incendium prævaleret, non glis, non serpens apparuisset. Nuper autem cùm cuniculus pontis emundaretur, & cœnum de quo repletum fuerat, auferretur, serpentem gliremque æneum repeterunt, quibus ablatis, & glires ibide inceps extrà numerum & serpentes apparuerunt; & posteà incendia perferre cœpit. *Gregor. Turon, hist. lib. 8. c. 33.*

[h] *Gaffarel curiosités inoüies, p. 112.*

ſe rapporte au prémier âge, depuis la naiſſance juſqu'à 25. ans; la moïenne régie par Jupiter, ſe rapporte au ſecond âge depuis 25. ans juſqu'à 51. la ſupérieure régie par Saturne ſe rapporte au troiſiéme âge, depuis 51. ans juſqu'à la mort. Si ces lignes ſont longues, larges, profondes, & continuës, c'eſt une marque de bonheur; le contraire eſt une marque de malheur. Les ſections de ces lignes indiquent des maladies, & autres eſpéces d'accidents, & le temps en eſt déſigné ſuivant la diſtance des ſections. Si les deux lignes inférieures n'étant point interrompuës, font un angle à la fin, c'eſt le ſigne d'une grande élévation, ou de beaucoup de richeſſes. Quelle folie d'attribuer aux planétes, & de regarder comme des prognoſtics, ce qui eſt produit par le mouvement de quelques petits muſcles, qui relâchent ou reſſerrent la peau, de même que les rides viennent du plus ou du moins d'humidité ou de ſe ſéchereſſe.

28. Des portraits du peintre Alexandre.

Les portraits du peintre Alexandre étoient ſi réſſemblants, que le métoposcope jugeoit par eux [i] des événements de la vie, & du temps & du genre de la mort.

29. Prognoſtic ſur Sylla.

Un homme de la ſuite d'Orobaſe ambaſſadeur des Parthes à Rome aïant conſidéré avec grande attention le viſage & touts les mouvements de Sylla [k], dit: C'eſt une néceſſité abſoluë, que cet homme devienne très grand; & je m'étonne qu'il puiſſe ſouffrir dés à-préſent de n'être pas le prémier du monde.

30. Incertitude de la phyſiognomie.

La phyſiognomie qui ſe renferme dans la connoiſſance des tempéraments & des inclinations, eſt purement conjecturale, très incertaine, & très fautive: elle ne peut appuïer ſes jugements, que ſur l'aſſemblage & le concours de pluſieurs indices, qui preſque toujours marquent dans la même perſonne des qualités très oppoſées. Cependant la plûpart des hommes ſe laiſſent prévenir plus ou moins par l'extérieur. La ſainte écriture ne rejette pas [l] entiérement ce préjugé. Si les chaſſeurs, dit Ariſtote [m], connoiſſent la bonté des chiens par l'inſpection de la figure, pourquoi le philoſophe ne pourra-t-il pas juger des qualités des hommes par l'habitude du corps?

31. Elle n'eſt pourtant pas ſans quelque effet.

32. Juſteſſe du coup d'œil de Matthias Corvin.

Matthias Corvin [n] avoit le coup d'œil très juſte pour décider du tempérament, du charactére, & des inclinations. Lorſqu'on voulut rendre Antoine & Dolabella ſuſpects à Céſar [o], Je ne me défie point, dit-il, de ces jeunes gens friſés & au teint fleuri; je crains bien plus ces maigres & ces pâles-là, ajouta-t-il en parlant de Brutus & de Caſſius.

33. Prognoſtic de Céſar ſur Antoine, Dolabella, Brutus, & Caſſius.

34. Prognoſtics de Sylla ſur Céſar.

Sylla avoit dit à Pompée au ſujet de Céſar: Défiez-vous de ce jeune homme [p] vêtu négligemment. Sylla dit une autre fois, qu'il voïoit en Céſar pluſieurs Marius.

35. Pythagore examinoit beaucoup l'extérieur.

Pythagore examinoit ſoigneuſement & avec beaucoup d'attention, l'extérieur de ceux, qui ſe préſentoient pour être au nombre de ſes diſciples.

36. Le phyſiognomiſte aſſemble pluſieurs ſignes.

La couleur des prunelles & des cheveux, la tournûre des oreilles, l'épaiſſeur & l'étenduë des ſourcils ſont au-

---

[i] *Agripp. de vanit. ſcientiar. c. 35.*
[k] *Plutarch. in Syll.*
[l] Ex viſu cognoſcitur vir. *Eccleſiaſt. c. 19. v. 26.*
[m] *Ariſtot. de phyſiogn. c. 1.*
[n] *Bonfin. hiſt. Hungar. dec. ad. 3. lib. 8.*
[o] *Plutarch. in Caſ.*
[p] Sylla dixit Pompeio: cave tibi illum puerum male præcinctum. *Macrob. ſaturnal. lib. 2. c. 3.*

tant des ſignes qui entrent dans les conjectures des phyſiognomiſtes : car, ſuivant Ariſtote, ce n'eſt pas [q] un ſeul ſigne, mais l'aſſemblage de pluſieurs qui peut fonder un jugement : mais ces ſignes le plus ſouvent ſe trouvent contradictoires.

Dailleurs les conjectures ſur le penchant [r] & ſur le tempérament, ne doivent pas s'étendre aux mœurs actuelles, puiſque le libre arbitre peut ſurmonter ou ſuivre les inclinations.

37. Aveu de Socrate ſur le prognoſtic de Zopyre.

Zopyre connut par l'extérieur de Socrate, que ſes inclinations étoient perverſes, & ſon tempérament vicieux [s] : & Socrate avoua que Zopyre ne s'étoit pas trompé, mais que la philoſophie avoit corrigé en lui le mauvais penchant de la nature.

Ariſtote [t] tire le plus ſouvent les régles de la phyſiognomie de la reſſemblance des bêtes. Le col long & délié, dit-il, eſt marque de timidité, parce qu'il reſſemble à celui du cerf ; ceux qui l'ont fort court, & ſemblable à celui du loup, ſont ruſés comme cet animal. Le poil ſur la nuque du col, par ſa reſſemblance à la criniére du lion, eſt un ſigne de généroſité.

38. De la Cheiromantie.

La cheiromantie, qui s'attache à conſidérer la main [u] a auſſi ſes régles particuliéres. Elle obſerve dans la paume de la main les indices qui ont leurs rapports aux ſept planétes.

39. Contradictions des Cheiromantiens.

Taiſnier & pluſieurs autres cheiromantiens mettent le mont du poulce, ou l'élévation de la main qui eſt à la racine du poulce, ſous la domination de Venus : Cardan, & d'autres ſous la domination de Mars.

40. Prognoſtic des linéamens.

Le triangle formé par les lignes de la main eſt attribué par les uns à Mars, par les autres à Mercure. La lettre A majuſcule formée & figurée dans le quartier de la main qui eſt dominé par Jupiter eſt un prognoſtic de richeſſes ; dans le quartier du ſoleil, d'une grande fortune ; dans le quartier de Mercure, des ſciences ; dans le quartier de Venus, de l'inconſtance ; dans le quartier de Mars, de la cruauté ; dans le quartier de la lune, de la foibleſſe.

41. Des lettres tracées dans la main.

Les ſept prémiéres lettres de l'alphabet conſacrées aux ſept planétes ont chacune leur ſignification particuliére, lorſqu'elles ſe trouvent formées par les linéaments de la main. Mais comme la figure des lettres eſt différente dans pluſieurs langues, les Cheiromantiens avoueront-ils que les linéaments de la main ont différentes propriétés dans celui qui parle Chinois, ou Arabe, ou Hébreu, ou Grec, ou François ?

42. Des marques des ongles.

Les petites marques blanches des ongles étant en grand nombre, c'eſt un prognoſtic, ſuivant les Cheiromantiens, que les apparences, ſur leſquelles on compte, ſont vaines : comme ſi ces taches qui ſont formées par quelque petite portion d'humeurs, que le ſang entraîne, pouvoient avoir aucune liaiſon avec les prédictions des événements.

Le

[q] *Ariſtot. de phyſiogn. c. 6.*

[r] Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine luſcus,
Rem magnam præſtas, Zoile, ſi bonus es. *Mart.*

[s] Ut Socrates dicitur, cùm multa inconventa vitia collegiſſet in eum Zopyrus, qui ſe naturam cujuſque ex formâ perſpicere profitebatur, deriſus eſt à cæteris, qui illa in Socrate vitia non agnoſcerent : ab ipſo autem Socrate ſublevatus eſt, cùm illa ſibi vitia ineſſe, ſed ratione à ſe dejecta diceret. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib. 4.*

[t] *Ariſtot. de phyſiogn. c. ult.*

[u] *Cardan. de rer. variet. lib. 15. Delrius, diſquiſit. magicar. lib. 4. c. 3. Taiſnieri cheiromancia.*

43. Préceptes de Cheiromantie.

Le Cheiromantien doit n'être prévenu ni d'amour ni de haine pour la perſonne, dont il conſidére la main; car Ptolémée donne pour axiome, que l'amour ou la haine corrompt les jugements. A l'égard de la perſonne qui conſulte le Cheiromantien, elle doit préſenter ſa main bien lavée & ſans calus, être à jeun, avoir le corps dans une aſſiette tranquille, éviter l'excés du froid & du chaud : mais il ſe préſente ici une difficulté conſidérable, c'eſt que parmi les Cheiromantiens, les uns ſoutiennent que dans les hommes ou dans les perſonnes nées de jour, c'eſt la main droite qui eſt ſignificative : & que c'eſt la gauche dans les femmes, & dans les perſonnes nées pendant la nuit. Les autres prétendent tout le contraire; & un troiſiéme avis qui n'eſt pas moins bon que les deux prémiers, c'eſt que les deux mains ſont également ſignificatives. Ceux qui inventent des régles à leur gré, & uniquement dans la vûë d'en impoſer aux hommes, ont grand tort de ſe contredire.

44. Leur contrariété.

La forme & la grandeur de la main, des doigts & des ongles, la profondeur, longueur, largeur, & couleur des lignes ſont principalement à conſidérer. Le bon Cheiromantien ne laiſſe pas échaper à ſa recherche les triangles, quarrés, demi-cercles, croix, étoiles, raïons, rameaux, ni le moindre indice des linéaments.

45. Marque de longue vie.

Ariſtote dit [x] que c'eſt une marque de longue vie, lorſqu'une ou deux lignes ſont marquées dans la paulme de la main, en occupent toute la longueur.

46. Raiſon phyſique.

Quelques auteurs ont prétendu donner une raiſon phyſique de ce ſentiment, en diſant que l'enfant dans le ventre de ſa mére fermant les poings, & aïant les jointures des doigts pliées, les bouts de ſes doigts ou ſes ongles mêmes tracent dans la paulme de la main les prémiéres impréſſions de ces lignes : que plus il ſerre la main, plus ces lignes ſont profondes; or c'eſt une plus grande force, un plus grand mouvement des eſprits, une chaleur naturelle plus abondante, qui lui font ſerrer la main davantage, & par conſéquent la profondeur de ces lignes doit être la marque d'une vie plus longue. Mais l'extrémité des doigts pliés par l'enfant ne peut cauſer qu'une ſeule ligne, qui eſt celle qui régne le long de la racine des quatre doigts.

47. Sentiment d'Ariſtote ſur les articles.

Ariſtote [y] attribuë l'origine des lignes de la main à la force plus ou moins grande des articles, dont il prétend que la quantité eſt une marque de longue vie. Les poiſſons, ajoute-t-il, qui ſont de touts les animaux, ceux qui ont le moins d'articles, étant auſſi ceux qui vivent le moins. Ce raiſonnement eſt detruit par un grand nombre d'exemples. Il y a des poiſſons qui vivent fort longtemps. Les mouches ont plus d'articles que les poiſſons, & cependant vivent moins. Les chiens, les chats, les rats, les oiſeaux, & généralement touts les animaux qui ont les piés fendus en doigts, ont plus d'articles que les cerfs, & cependant ils vivent beaucoup moins.

Pour réfuter touts les raiſonnements des Cheiromantiens, qu'ils ne prétendent fondés que ſur l'expérience, il ſuffit d'obſerver qu'eux-mêmes ont écrit [z] que de cent mille mains, il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent. N'eſt-ce pas une choſe riſible d'entendre dire à un Cheiromantien, en voïant la main d'un homme, qu'il aura trois ou quatre femmes ? comme ſi l'arrangement

[x] *Ariſt. hiſtor. animal. lib. 1. c. 15. probl. §. 10. quæſt. 48. & §. 34. quæſt. 10.*

[y] *Id. probl. § 10. queſt 48.*

[z] *Taiſnieri de chirom. lib. 1, c. 4.*

des lignes de cette main pouvoit faire connoître la mort d'une perſonne, qui n'eſt peut-être pas encore née?

Un Chiromantien, au rapport de Mézerai [a], prognoſtiqua qu'Henri II. vers la quarante-uniéme année de ſon âge étoit menacé d'une bleſſure à la tête, qui lui feroit perdre les yeux & la vie.

49. Fauſſe application de deux paſſages de la ſainte écriture.

Cet art allégue très-mal à propos deux paſſages de la ſainte écriture. Dans le prémier [b] il eſt dit: que Dieu marque dans la main des hommes, pour qu'ils connoiſſent leurs ouvrages. Le ſecond porte [c]: Ceci ſera comme un monument devant vos yeux, dans votre main. Ce ſeroit une impiété de faire l'application de ces paſſages à la chiromantie. Le prémier, ſuivant ce qui précéde & ce qui ſuit, ſignifie que la différence des ſaiſons fait connoître à l'homme les travaux, auxquels il doit s'appliquer [d]: ou ces mots peuvent ſe rapporter à la coutume connuë de toute l'antiquité, d'imprimer des marques aux eſclaves. Le ſecond ſe rapporte à la coutume de porter quelque marque à un doigt pour ſe reſſouvenir de quelque choſe.

Il eſt évident que ni la ſainte écriture, ni aucun raiſonnement phyſique, ne peuvent autoriſer les divinations prétenduës naturelles, & que ſi elles réuſſiſſent quelquefois, c'eſt par une punition de Dieu [e], qui permet qu'une curioſité condamnable s'engage de plus en plus dans les voies de l'erreur.

50. Divinations des mourans.

Pluſieurs ſe ſont imaginé, que les mourans prédiſoient quelquefois l'avenir. La force de l'imagination, ont-ils dit, nous eſt prouvée par pluſieurs effets ſurprenans. Les hommes peuvent en cas de maladie, de mort, ou de danger, avoir le cerveau différemment diſpoſé, & beaucoup plus ſuſceptible des preſſentimens, qui ſe font par l'impreſſion des particules volatiles des corps, ou autres cauſes à nous inconnuës, parce qu'alors le ſang & les eſprits animaux ſont affectés d'une maniére différente & extraordinaire.

Les mourans ſont ſujets à des ſyncopes & à des extaſes, où leur imagination troublée confond toutes les idées. Un eſprit déja fort affoibli & frappé en même temps de pluſieurs objets, céde à leur violence; ſe repréſente comme vrai tout ce qu'il invente, & la langue exprimant les penſées qui ſont le fruit de ce déſordre, il ſe trouve quelques paroles dans le grand nombre, leſquelles, quoique proférées ſans ce deſſein, peuvent être appliquées par hazard à des événements qui arrivent enſuite. Ces paroles ſont recueillies par des parents & des amis qui aident à la lettre, en leur donnant un ſens qui ſe rapporte aux événemens; & d'un grand nombre de diſcours qui ne ſignifient rien, ils ne retiennent que peu de mots, qu'ils font valoir comme une prédiction.

---

[a] *Mézerai, à la fin du régne d'Henri II.*

[b] Qui in manu omnium hominum ſignat, ut noverint ſinguli opera ſua. *Job. c. 37. v. 7.*

[c] Et erit quaſi ſignum in manu tuâ, & quaſi monumentum ante oculos tuos. *Exod. c. 13. v. 9.*

[d] *Comment. du p. Calmet.*

[e] Quibus illuſionibus & deceptionibus evenit, ut iſtis ſuperſtitioſis divinationum generibus multa & præterita & futura dicantur, nec aliter accidant, quàm dicuntur, multaque obſervantibus, ſecundùm obſervationes ſuas eveniant, quibus implicati curioſiores fiunt, & ſe ſe magis magiſque inſerant multiplicibus laqueis pernicioſiſſimi erroris. *S. Aug. de doctr. Chriſtian. lib. 2. c. 23.*

51. Divinations des mourants observées par les Gaulois.

On a remarqué en pluſieurs rencontres les divinations des mourants. Les Gaulois [f] cherchoient la connoiſſance de l'avenir dans les mouvements que faiſoit un homme en mourant, & qu'ils tuoient exprès. Ils faiſoient auſſi combattre leurs priſonniers les uns contre les autres, & les contraignoient de s'entretuer, pour obſerver l'air & la contenance des mourants, & prédire ainſi l'avenir.

52. Prédiction de Gabienus.

Un ſoldat de la flotte d'Octavien, nommé Gabienus, aïant été ſurpris, comme il étoit à terre, par un parti des troupes de Sextus Pompeius fils du grand Pompée [g], ce ſoldat percé de coups, fut laiſſé pour mort ſur le rivage, où il reſta tout le jour. Après un long intervalle de temps, il revint de ſon évanouiſſement, & demanda qu'on le conduiſit à Pompée, ou qu'au moins on le fit parler à quelques officiers, qui avoient le plus de part à la confiance du général. Pluſieurs le vinrent trouver de la part de Pompée, & Gabienus leur dit, qu'il avoit été renvoïé des enfers, pour annoncer à Pompée, que ſa cauſe étoit favoriſée des dieux infernaux, & que Pompée ſeroit vainqueur; que pour lui, il alloit donner l'aſſurance de ſa prédiction en expirant à leurs yeux, auſſi-tôt après s'être acquité de ſa commiſſion. Cette mort qui ſuivit effectivement ſon diſcours, lui donna un grand air de vérité; mais l'événement n'y répondit pas: Pompée fut défait deux ans après, & Marc-Antoine le fit mourir l'année ſuivante, qui fut la 719. de Rome, 35. ans avant Jéſus-Chriſt.

53. Prédiction de Jean Hus.

Les ſectateurs de Luther ont beaucoup fait valoir une prédiction qu'ils ont attribuée à Jean Hus. Cet héréſiarque aïant été condamné par le concile de Conſtance, & étant conduit au ſupplice [h], dit en faiſant alluſion à ſon nom, qui dans ſa langue ſignifioit une oïe, qu'on alloit brûler une oïe, des cendres de laquelle il naîtroit un cygne qui prêcheroit la vérité plus haut que lui, & qu'on ne feroit pas taire.

54. Ajournement de Clement V. & de Philippe le Bel.

On a dit que Clément V. & Philippe le Bel ajournés par Molai grand maître des Templiers [i], à comparoître devant Dieu, étoient morts dans l'année. La vérité eſt que ce grand maître fut brûlé en 1312. & que Philippe le Bel ne mourut qu'en 1314. ce qui prouve la fauſſeté de cette hiſtoire, que la mort de Clément V. & celle de Philippe le Bel furent les effets de cet ajournement.

55. De Ferdinand IV.

On lit dans l'hiſtoire d'Eſpagne, que Ferdinand quatriéme roi de Caſtille, ajourné à comparoître devant Dieu dans trente jours, mourut le trentiéme. Il en a été ſurnommé l'ajourné. Mais ces ſortes de divinations, ſi elles étoient bien vérifiées, devroient être regardées, comme des exemples éclatants de la juſtice divine, & non comme des divinations naturelles.

56. Prédictions vraiment naturelles.

La pénétration & la politique ſe ſont cachées ſouvent ſous l'apparence de prédictions. Et ces prédictions vraiment naturelles, ont été les plus juſtes de toutes.

57. Sagacité de l'écuïer de Darius.

L'écuïer de Darius [k] ſut procurer l'empire des Perſes à ſon maître. Les ſept conjurés qui ôtérent la vie à l'uſurpateur Smerdis, convinrent entr'eux de ſe trouver à cheval à un rendez-vous au lever du ſoleil, & que celui dont le cheval henniroit le prémier, ſeroit reconnu roi, comme élu par le ſoleil. Ebarés écuïer de Darius fils d'Hyſtaſpe

[f] *Ramus, de morib. veter. Gallor.*
[g] *Dio. lib. 49. Appian. de bell. Civil l. 5.*
[h] *Lenfant, concile de Conſtance.*
[i] *La Rocheflavin, des Parlements*, p. 811. *Cet auteur cite Fulgoſius, lib. 1. c. 6.*
[k] *Herodot. Thal. Juſtin. lib. 1.*

attacha une cavale dans le lieu du rendez-vous, & y mena le cheval, que ſon maître devoit monter le lendemain. Le cheval ne manqua pas de s'échauffer pour la cavale, & lorſque ces ſeigneurs s'aſſemblérent à ce même endroit, le cheval de Darius n'y fut pas plûtôt, qu'il ſe mit à hennir, & Darius fut ſalué & reconnu roi.

Les prophéties ſuppoſées ou véritables inſpirent à ceux pour qui elles ſont faites, le deſſein d'entreprendre les choſes qui leur ſont promiſes. Cette réflexion n'a pas échapé aux politiques: elle a été le motif de pluſieurs prédictions. On publia [l] en 1688. une lettre d'un marchand Quacker de Londres, qui écrivoit à ſon correſpondant à Rotterdam: Les empires les plus aſſurés tombent d'un ſeul coup. C'eſt pourquoi je te conſeille d'avoir patience où tu es, & d'exhorter touts les fréres à en faire de même, car Dentſch a eu une révélation, & l'eſprit lui a ſuggéré que dans le mois d'Octobre prochain, il y aura dans ce roïaume un grand changement; que le mois ſuivant, Guillaume d'Orange paſſera la mer. Quand le temps approchera, nous lui enverrons deux de nos fréres, pour lui ſouhaiter un heureux paſſage. Garde cette lettre comme un dépôt, pour la lui faire voir, quand il s'embarquera, afin que nous puiſſions obtenir ſa bienveillance pour nous, comme autrefois Jadus celle d'Aléxandre, lorſqu'il approcha de Jéruſalem. Au commencement d'Octobre 1688. lorſque le prince d'Orange attendoit à l'iſle de Gorée un vent favorable, un ſeigneur Anglois aïant apperçu un Quacker dans l'antichambre, lui parla de ſon confrére de religion, & le félicita de ce que le S. Eſprit ſe communiquoit à eux d'une façon ſi particuliére, qu'ils devinoient juſte les événements. Le Quacker homme d'eſprit ne donna pas dans le panneau; celui qui a écrit cette lettre, répondit-il, a plus de commerce avec les membres du conſeil privé, qu'avec nos fréres.

58. Lettre d'un Quacker.

Si je me ſuis étendu fort au long dans le livre de la métaphyſique & dans celui-ci, ſur toutes les eſpéces de prédictions, c'eſt pour établir par les principes & par les exemples, que l'homme eſt inexcuſable & inſenſé, lorſqu'il s'efforce de découvrir ce que Dieu a voulu lui cacher. Toutes ces eſpéces de divinations ſont ſi abſurdes & ſi frivoles, que ce n'eſt que par l'ignorance & le myſtére que la crédulité des hommes peut être ſurpriſe. Il eſt donc utile de diſſiper les ténébres dont les impoſteurs affectent de ſe couvrir, & dont ils tachent d'envelopper touts leurs artifices, pour ſe prévaloir du défaut [m] de l'eſprit humain, toujours porté à trouver des motifs de confiance, ou de terreur, dans les choſes qui lui ſont inconnuës.

---

[l] *Bayle, continuat. des penſ. diverſ. ſur la comét.* §. 44.

[m] Communi naturæ fit vitio, ut latitantibus & incognitis rebus magis confidamus, & vehementius exterreamur. *Cæſar. de bell. Gall. lib. 2.*

Fin du Tome Prémier.

TABLE
DES AUTEURS CITÉS.

*Il faut obſerver que la marque * indique la page dont les Chiffres ſont repliqués.*

A

ABEL, 342
Aben-eſra, 334
Ablancourt. 390
Abraham, 342
L'hiſtoire de l'Académie *des Belles-Lettres*, 68. 88. 98. 127. 367. 406
Mémoires de l'Académie *des Belles-Lettres*. 44. 46. 59. 73. 127. 191. 194. 261. 369, 397. 590
Hiſtoire de l'Academie *des ſciences*, 27. 368. 442. 478. 480. 482. 488. 490. 497. *489. *bis*. 513. 515. 519. *bis* 521. 533. 534. 537. *bis*. 539. 540 541. 542. *bis*. 543. 544. 548. *bis*. 559. 578. 603
Mémoires de l'Académie *des Sciences*, 488. 491. 517. 530. 534. 546. 600. 601. *bis*.
Mémoires de l'Académie *des Sciences de Londre*. 496
Des Accords, 60
Acoſta, 240. *bis*.
Actuarius, 585
Adagia Græca, 37
Adam, 609
Ælien, 38. 42. 48. 51. 65. 109. 119. *bis*. 129. *bis*. 131. 172. 202. *bis*. 203. 213. 255. 259. 264. 314. 315. 316. *bis*. 317. *bis*. 318. *bis*. 319. 320. 380. 402. 420 587. 653.
Æneas Silvius, 348
Jules Africain. 528. 529
Agatoclés, 74
Agobard, 347
Rodolphe Agricola, 609
Agrippa, 6. *bis*. 34. 43. 132. 168. 205. 207. 212. 271. 329. ter. 331. *bis*. 332. *bis*. 333. 334. 335. 342. 343. 352. ter. 353. 358. 360. 361. ter. 362. 365. *bis*. 366. *363. *bis*. *453. 481. *486. 544. 560. 561. 600. 623. 624. *bis*. 625. 647. 648. 655
Le Cardinal d'Ailly. 648.
Aimoin. 26. 78
Albatégni. 534. 540
Albert *le Grand*. 203. 291. 292. quater. 319. *bis*. 331. 332. 342. *ter*. 363. 597. 609. 610. 652
Albumazar, 633. 646. 648. *bis*.
Alcidamus. 43
Alcmæon. 561
Alcoran. 276
Aldobrandi, 315. *486. 51
Alexandre *Polyhiſtor*. 19. 100
Alexandre *d'Aphrodiſée*, 248. 291. 295. 332. 431. 652
Alexandre *le Napolitain*, 70. 218. 252. 260. 384. 385. 396. 403. 406. 425
Le Pére Jacques Alexandre, *Bénédictin*, 533
Alexis *Piémontois*. 81
Alfragan. 96. 510. 527. *bis*. 540. 542. 544. 545. *bis*. 546. *bis*.
Almélovéen. 594. *quater*. 595. *bis*. 596
Le Roi de Caſtille Alphonſe X. 540
Les Tables Alphonſine, 85. 532
Amatus *Luſitanus*, 606
S. Ambroiſe, 126. 164. 305
Amelot *de la Houſſaye*, 79. 80. 81. 558
Le Pére Jean Louis d'Amiens, 90
Ammien *Marcellin*, 35. 78. 110. 130. 205. 231. 250. 338. *bis*. 385. *ter*. 356. 389. 392. 396. 403. 410. 550
Ammonius, 139. 227. 434
Amphicrate, 146
Amyot, 119
Anaſtaſe, *le Bibliothecaire*, 70
Anaxagore, 3. *bis*. 292. 297. 312. 428. 431. 450. 468. 477. 488. 489. 504. 531. 533. 548. 552
Anaxilaüs, 333. *ter*.
Anaximandre, 223. 271. 275. 297. 450. 477. 552
Anaximéne, 224. 297. *bis*. 450 477. 551

Andrelinus, 28
Annius *de Viterbe*, 110
Anthologie, 50. 60. 151. 197. 567
Antigéne, 561
Jean d'Antioche, 609
Antipater, 150
Antiphane, 561
Antonin. 9. 298. 307. *bis.* 341. 428
Apion, 99. 325. 326
Apocalipſe, 228. 365.
Apollodore. 130. 132. 171. 332
Apollonius, 197. 430. 548 550. 569
Pierre d'Apon, 343. *361. *362. 599. 610. 633
Actes des Apôtres, 105
Appien. 70. *bis.* 76. 204. 207. 264. 300. 382. 423. 659
Apulée, 23. 43. 46. 103. 108. 115. 116. 162. 208. *bis.* 246. 247. 248. 251. 265. 330. 336. 337. 342. 633
Archelaüs, 297. 450. 477. 505
Archilochus, 47
Archiméde. 189. 439. 463. 525. 540. *bis.*
Archytas, 271. 525
Arétade. 14
Arétin. 68. *bis.*
D'Argentré. 338
L'Arioſte, 58. 62. 270
Ariſtide *de Samos*, 409
Ariſtophane, 30. 47 96. 119. 202. 224. 374. 653. *bis.*
Ariſtote, 15. 43. 47-48. 49. 50. 102. 103. 107. 108. 110. 115. 133. 134. *bis.* 147. 167. 168. 179. 187. 205. *bis.* 236. *ter.* 238. 241. 248. 253. 271. *bis.* 272. 273. 274. 286. 291. 294. *bis.* 295. *quinq.* 297. *ter.* 298. *bis.* 311. 312. 317. *bis* 330. 336. *ter.* 341. 342. 366. 367. 374. 380. 417. 420. 430. 436. 441. 448. 449. 450. 454. *bis.* 455. *bis.* 456. *bis.* 458. 459. *ter.* 462. *ter.* 472. 475. 477. 479. 481. 489. *bis.* 490. 503. 504. *bis.* 519. 523. 526. 547. *bis.* 548. 549. *bis.* 550. 555. *ter.* 573. 588. 591. 593. 594. *bis.* 595. *bis.* 589. *bis.* 609. *bis.* 649. 655. 656. *bis.* 657. *bis.*
L'Auteur ancien de la vie d'Ariſtote, 130
Ariſtoxéne, 165. 173
Arnobe, 49. 127. 163. 222. 223. 238. 242. 243. 261. 312. 330. 343. 344. 376
Les Maréchaux d'Arondel, 590
Arrien, 30. 76. 77. 202. 213. 227. 228. 264. *368. 390. 577
Artemidore. 418. *Sexies.* 429
Artephius, 599. 605. 611. 652
Aſclépiade, 297. *bis.* 448. 489. 504. *bis.* 555. 561. *bis.* 593.
S. Athanaſe, 140. 370
Athénée, 25. 28. 60. 65. 130. 138. 169. 202. 230. 316. 397. 490. 561. 578
Atlas *hiſtorique*, 219
Attius, 16. 17
Avenar, 633
Aventin, 512
Averroës, 43. 132. *quater.* 248. 292. *bis.* 295. 341. 367
S. Auguſtin, 9. 21. 34. 40. 60. 104. 105. *bis.* 109. 116. 117. *bis.* 118. 123. 126. *Sexies.* 127. *bis.* 141. 151. 161. 162. 170. *bis.* 180. 187. 218. 220. 223. *ter.* 222. 224. 226. *bis.* 237. 238. 239. 244. 246. 249. 253. 257. 258. 273. *bis.* 278. *bis.* 285. 288. 297. 300. 305 310. 312. 330. 336. 354. 355. 380. 381. 386. 395. *bis.* 405. 424. 425. *bis.* 427. 429. 430. 433. 436. 450. 477. 486. 496. 547. *bis.* 632. 633. 647. 658
Avicenne, 332 397. 428. 562. 585. *bis.* 592. 599 610
Aulu Gelle. 18. 40. 43. 146. 151. 166. 172. *bis.* 207. 403. 409. 500. 578. 634
Aurelius *Victor*, 75. 77. *bis.* 256 264
Auſone, 24. 61. *bis.* 163. 212. 652

B

BAcon (*François*) 14. 135. 232. 410. 586
Roger Bacon, 195. *bis.* 335. 342. 599. 600. 606
Bacquet, 339
Baillet. 22. 29. 36. 39. 51. 60
Balduinus, 338
Baliani, 533
Baluze, 339. 348
Balzac, 29
M. l'Abbé Banier, 46. 49. 65. 108. 197. 198. 220. 258. 260. 306. *365. 383
Joſephus Barberius. 29. 50
Barclay, 600. *bis.*
Baronius, 79. 132. 153. 170. 278. 337. 344. 346. 349
Bartolin, 568. 569
Bartholomée *de Parme*, *363
S. Baſile, 140. 283
Baſſet, 339
Le Maréchal de Baſſompière, 644
Bayle, 2. 21. 22. 26. 36. 53. 69. 86. 233. *bis.* 234. 255. 256. 261. 284. 309. *bis.* 310. 311. 314. *bis.* 336. 349. 408 550. 502. 532. 549. 552. 560. 578. 593. 600. 604. 630. 642. 645. 647. 660

Goropius Becanus, 35. 49
Bécher, 607
Béde, 108. 249
Bekker, 301. 334. 354. *bis.* 355. 369. *bis.* 407. 552
Du Bellai, 80
Le Cardinal Bellarmin, 153
Le Cardinal Bennon, 262
Beſſenreda, 61
Bentleïus, 17
S. Bernard, 127. 249
Jacques Bernard, 234
Bernier, 277. 636
Béroſe, 19. 99. 104. 616
Le Pére Berthelet, 175
Le Cardinal Beſſarion, 126
Bion, 545
Pierre de Blois, 395
Blondel, 79. 344. 380. 383
Blondus, 79
Boccace, 78. 560
Boccalin, 64
Bochart, 49. 186
Bockelman, 80
Bodin, 135. 339. 340. 358. 411. *bis.* 532. 533. 636. 646. 647
Boëce, 283. 297. 429. 431. 548
Boërhaave, 451. 600. *bis.* 602. 604. 607
Jean Bonnius, 600
Bonfinius, 655
Borellus, 569. 614.
Le Bornia, 62.
Boſſuët, 24. 48. 99. 100. 245.
Le Pére Bouchet, 301.
Le Pére Bougeant, 57.
Le Pére Bouhours, 15. *bis.* 61. 62.
Boüillaud, 188. 525.
Robert Boyle, 483. 494. *bis.* 400. *ter.* 600. 606.
Brantome, 26. 297.
Thomas Brown, 69.
Le Pére Brumoy, 96.
Le Pére le Brun, 81. *bis.* 492. 493. 501. 651.
Bruno, 137.
Brutus. 44.
M. Bruyer *d'Ablaincourt*, 583. *bis.*
La Bruyere, 243.
Buchanan. 82.
Budé, 19. 28.
Bukoldianus, 560. *ter.*
Bulengerus, 391.
Busbeq, 315.
Buſſy, 400.
Butler, 604.
Buxtorf, 267. 623.

C

CAbrera, 82.
Le Cardinal Cajétan, 249. 434.
Calcidius, 205. 546.
Calcondile, 81.
Callimaque, 17. 618.
Calliſthéne, 264.
Le Peré Calmet, 248. 305. 529. 658.
Calvin. 284.
Campanella, 167. 250. 313. 318. 462. 501.
Le Pére Canpeville, 423.
Lelius & Julius Capilupi, 61.
Jules Capitolin, 25. 214. 250.
Capitulaires *des Rois de France*, 339. 348. 395. 416.
Martianus Cappella, 578. *bis.* 619.
Jean Caramuel, 15. 59.
Cardan, 4. 11. 31. 43. 135. 248. 250. *bis.* 272. 313. 351. *bis.* 405. 407 419. *ter.* 420. 503. 533. 557 558. 591. 604 611. 644. 656.
Carlovicius, 69.
Carnéade, 175.
Deſcartes, 160. 184. 242. 243. *ter.* 289. 291. 297. 302. 308. 448. *bis.* 449. 450. 451. *bis* 458. 459. *bis.* 462. *bis.* 463. 464. 465. 467. *bis.* 468. *bis.* 469. 470. *bis.* 477. 478. 479. 481 *ter.* 482. 494. 495. 504. *ter.* 505. *Sexies*, 518. 523. 526. 548.
Caſaubon, 25. *bis.* 49. 67. 135.
Caſſien, 304. 305.
Caſſini, 478. 515. 517. *bis.* 519. 539. *bis.* 543. 545.
Caſſiodore, 344. 489.
Caſſius *Hémina*, 206.
Le Pére Haſtel, 452. 494.
Caſtelan, 81. 132. 153. 198. 200. 202. 203. 204. *bis.* 209. 210. 212. 214. *ter.* 215. 216. 343. 589. 639.
Caſtor, 99.
Caton, 207. *bis.* 351. 388.
Catulle, 62. *bis.* 405. 618.
Cédréne, 18. 28. 105. 187. 314. 320. 375. *bis.* 395. 600. 611.
Celſe, 200. 201. 205. 206. 208. *bis.* 209. *bis.* 211. 332. 561. *bis.* 562. 565. *bis.* 566. 570. *bis.* 571. 580. 585. *ter.* 586. 589. 592. 593.
Cénſorin, 91. *bis.* 93. 99. 100. 389. 543.
La Cerda, 295.
Cérémonies *& Coutumes Religieuſes des peuples*, 219 231.
Céſalpinus, 595.
Céſar, 110. *ter.* 219. 226. 229. 230. 300. 660.

Le Pére Châlons, 80. 638.
Cham, 342.
La Chambre, 301. 302. 303. *ter.* 304. *bis.*
Champlain, 240.
Charles IX. 50.
Le Pére Charlevoix. 316. 563.
Charondas, 339.
Charron, 219. 297. *bis.*
Chartier, 56 67. 340.
Chenu, 339.
Chévræana, 397.
Chevreau, 71. 85. 219. 232. 589. 595.
Le Docteur Cheyne, 586.
Chicus, 342.
Mémoires de Choisi, 401.
Chronique *scandaleuse*, 201.
Chrysippe, 273. 274. 374. 380. 389. 428. 433. 458. 551.
S. Chrysostome, 127. 140. 377. *bis.*
Cicéron, 3. *ter.* 4. *bis.* 8. 10. 12. *bis.* 13. 15. *bis.* 24. 30. 32. 36. 38. *bis.* 39. 40. *quater.* 41. *bis.* 42. *bis.* 44. *quater.* 45. 49. 51. 60. 66. 67 68. *bis.* 77. 84. 102. *bis.* 103. *bis.* 106. 110. 115. 116. *bis.* 118. *sexies* 119. *ter.* 122. *bis.* 123. *bis.* 124. *bis.* 125. *bis.* 136. 137. 138. *bis.* 139. *quinquies.* 141. 146. 147. 150. 151. 154. *bis.* 161. 162. *bis.* 163. 165. 167. 168. 170. 172. 174. *bis.* 175. 176 *ter.* 177. 178. 179. 180. 186. 188. 189. 197. 205. 206. 219. 220. 223. 224. 225. *bis.* 226. *bis.* 233. 234. 235. 237. 239. 240. *bis.* 242 251. *ter.* 254. 255. 257. 268. *bis.* 277. 278. 279. 281. 282. 283. *bis.* 285. *bis.* 286. *bis.* 291. *bis.* 292. 293. *bis.* 294. 297. *bis.* 298. 319. 320. 357. 358. 372. 375. 382. 384. *ter.* 385. 386. 387. *bis.* 389. 401. 403. 412. 415. *bis.* 421. *bis.* 422. 433. 434. 447. 478. 525. *bis.* 536. 537. 544. *bis.* 550. 552. 559. 600. 616. *bis.* 643. *bis.* 646. 650. 656.
Claudien, 283. *bis.* 300. 307. 396. *bis.* 399. 400.
Cléanthés, 278. 525. 551. 552.
Cléarque, 121.
Nicolas de Clémange, 406.
S. Clément *d'Alexandrie*, 49. 103. 113. 114. 121. 124. 126. 128. 140. 164. *ter.* 165. 169. 170. 178. 196. 197. 198. 218. 222. 225. 230. 237. 251. 264. 313. 317. 378. 421. 526. 561.
S. Clément *Romain*, 265.
Le Clerc, 22. 199. 200. 201. 570. 572. 575. 579. 580. 584. 609.
Clitomaque, 4. *bis.*
Cluverius, 75.
Le Code, 338. 353.
Le Code *Théodosien*, 214. 338. 346. *bis.*
Cœlius *Aurelianus*, 336. 367.
Cœlius *Rhodiginus*, 135. 167. *bis.* 212. 227. 246. *bis.* 260. *bis.* 275. 333. 367. 604. 630
Le Pére le Cointe, 79.
Cointus, 75. 76.
La Colombiére, 315.
Colomesiana, 401.
Natalis Comes, 168.
Commines, *364. 640.
Le Pére le Comte, 199 228. 318.
Noël des Comtes, 168.
Concile *d'Auxerre*, 332. 395.
Conon *de Samos*, 618.
Extraits de Constantin, 609. 636.
Copernic, 508. 512. *quater.* 515. 526. *bis.* 527. 532. 533. 534. 540. 541. 624.
Corneille, 369. 432.
Cornelius *Nepos*, 21. 24. 42. 76.
Cornelius, *Tullius*, 29.
Le Cosmopolite, 599.
Crato, 575.
Crellius, 314. 613.
Critias, 297.
Critolaüs, 297. 298.
Bibliothéque de la Croix *du Maine*, 18. 27. 57. 612.
Ctésias, 67. 99. *bis.* 273.
Cujas, 213 338. *bis.*
Curion, 139.
Le Cardinal Cusa, 526.
S. Cyprien, 261. 390.
S. Cyrille, 127. 140. 225. 237. 377.

D

DAcier, 49. 76. 128. 163. *bis.* 166. *bis.* 169. 268. 300.
Madame Dacier, 49.
Daniel (*le Prophéte*) 249. 378. 416.
Le Pére Daniel, 41. 129. 141. 185. 243. 309. 310. 459. 463. 482. 492. 640.
Le Pére de Chales, 525.
Déclaration *du mois de Juillet.* MDCLXXXII. 340
Les Decretales, 353.
Le Pére Delrio, 265. *bis.* 331. 335. 336. 337. 350. 354. 358. 406. 500. 532. 609. *bis.* 652. 656.
Demetrius, 11. 273.
Démocrite, 3. *ter.* 139. 248. 271. 279. 291. 292. 297. *bis.* 312. 320. 331. 332. 341. 342. 415. 427. 450. 458. 459. 477. 478. 479. 483. 494. 489. 503. 504. *ter.* 505.

ter. 547. 548. 569. 578. 609.
Denys *d'Halicarnaſſe*, 73. 75. 77. 92. 207. 230. *bis.* 256. 261. *368. 381. *bis.* 382. 390. 407.
Denys, *prétendu Aréopagite*, 529.
Denys *Médecin*, 572.
M. Derham, 103. 282. 489. *bis.* 490. 516. 547. 563.
Deſpreaux, 37. 38. 57. 62. 63.
Deutéronome, 93. 337. 392. 581.
Dicéarque, 159. 163. 297. 298.
Digbi, 493. *bis.*
Dinotus, 406.
Dioclés, 561.
Diodore *de Sicile*, 9. 43. 68. 70. 75. 76. 77. 90. 100. 105. 114. 187. *bis.* 191. 197. *ter.* 213. 219. *ter.* 226. 230. 257. 258. 260. 268. 275. *367. 372. 380. *bis.* 386. 392. 402. 420. 537. *bis.* 550. *bis.* 586. 593. 604. 637.
Diodore (*le Philoſophe*) 428.
Diogéne *Apollinate*, 450.
Diogéne *le Cynique*, 271. 292. 389. 461. 477.
Diogéne *de Laërce*, 8. 11. 21. *ſexies.* 22. 24. 50. 67. 78. 102. 105. 106. *bis.* 107. 109. *bis.* 111. *bis.* 113. *ter.* 114. 115. *bis.* 116. 117. 118. 119. 120. 123. 124. 129. 130. *bis.* 131. 132. 138. 149. 150. 152. *bis* 153. *bis.* 162. 163. 164. 165. 166. 167. *bis.* 168. 169. *bis.* 170. *bis.* 171. *bis.* 172. 173. 174. 175. *bis.* 176. 183. *bis.* 185. 187. *bis.* 188. *bis.* 224. 225. 232. 236. 237. 259. 265. 277. 283. 297. 307. 342. *bis.* 348 416. 431. 439. 440. 460. 468. *bis.* 494. 505. *bis.* 515. 532. 551.
Diogéne *le Stoïcien*, 519.
Dion *Caſſius*, 30. 38. *bis.* 45. 66. 131. 154. 210. 227. *bis.* 262. 264. 315 *bis.* 338. 345. *bis.* *368. 370. 382. 391. 406. 408. 410. *bis.* 412. 423. *ter.* 424. 585. 637. *ter.* 638. 643. 659.
Dion *Chryſoſtome*, 73. 76. 317.
Dioſcoride, 198. 209. 332. 502. 599. 610. *bis.*
Diotime, 552.
Dodvvel, 88.
Donat, 128.
Duaren, 340.
Ducas, 81.

E

L'Eccleſiaſte, 288. *bis* 447. 490
L'Eccleſiaſtique, 392. 416. 417. 655
Ecphantus, 525
Eginhard, 192
Le Rabbin. Eliézer, 334.
Empedocle, 3. *bis.* 271. 291. 297. *bis.* 312. 430. 450. 458. 459. 477. 483. 494. 499 503. 555
Enéſideme, 273. 312
Ennius, 47. 220. 283. 600
Enoch, 635
Le Pére d'Entrecolles, 455
Jean d'Epagnet, 599
Epicharme, 298
Epicure, 176. *quater*, 223. 232. 271. 275. 279. 283. 291. 292. 297. *bis* 298. 427. 431. 450. 458. 459. 462. *bis* 494. 503. 504. 505. 523. 551. *bis.*
Epigéne, 548. 550
S. Epiphane, 34. 127. 140. 318. 335
Eraſiſtrate, 291. 561. *bis.* 592. 593
Eraſme, 4. 9. 12. 37. 38. *bis.* 43. *bis.* 120. 165. 166. 174. 235. 282. 318. 403. 404. 558. *bis.*
Eratoſthéne. 273. 380. 534. 543. 551
Erichius. 347
Eſchyle, 196. 225. 235
Eſdras 373
D'Eſpeſſes, 340
Traité de la foibleſſe de l'eſprit humain, 123. 159. 160
Le Livre d'Eſther, 416
Henri Etienne, 609
Etienne *de Byzance*, 199
Etienne *le Chimiſte*, 611
Evagrius, 638
Euclide, 168. 438. 440. *bis.* 441. *bis.*
Eudéme. 115. 187. 188
Eudoxe, 108
Eudoxie, 61
Eugippius, 425. 632
Eumelus, 131
Eunapius, 214. 273
Eupoléme, 104. 616
Euripide, 74. 197. 198. 236. 283. 380. 432. 557
Euſébe, 18. 34. 47. 49. 85. 94. 99. 103. 104. 108. 111. 114. 126. 128. 140. 151. 162. 188. 222. 226. 230. 231. *bis.* 237. 258. 263. 264. 265. 271. 275. 278. 313. 332. 344. *bis.* 374. 375. 377. *bis.* 378. 380. 528. 547. 616. *bis.* 635. *bis.*
Barthélemi Euſtache, 596
Euſtathe, 196. 264. 697
Eutrope, 77. 78. 250. 410
Exode, 97. 530 357. 573. 532. 658

F

LE *Pére* Faber, * 494
Jean-Albert Fabricius, 35. 85. 362. 608
Faydit, 164
Preba Falconia, 61
M. Falconet, 369
Fallope, 563. 564
Fauchet, 31
Fauſtin, 140
Faye, 340
Benoît-Jérome Feijo, 501.
Fénelon, 280. 319. 518
Féneſtella, 91
Fernel, 559
Feſtus, 74. 77. 393. 413
Févret, 339
Marcile Ficin, 128. 503. 519. 566. 650. 652. *bis*.
Jean Piére, 48
Julius Firmicus, 609. 619. 648
Flammel, 599. 602. 607
Fleuri, 26. 261. 262. *ter*. 344. 377
Florus, 75. *bis*. 77. 259. 268. 551
Flud, 450. 568
Fontenon, 354
M. de Fontenelle, 204. 333. 368. 373. 378. 440. 442. *bis*. 449. 457. 458. 478. 516. 517. 520. 531 532. 543 545. *ter*.
Fortunat *Evêque de Poitiers*, 78
Fracaſtor, 511. *bis*. 542. 563
L'Abbé Fraguier, 59
Frédegaire, 78
M. Freind, 214. 285. 562. 610
Freinshennius, 387
Otbon de Friſingue, 80
Froiſſart, 349
Frontin, 255. 387. 390. 402. 403
S. Fulgence, 248 305
Fulgoſius, 659

G.

GAbalis (*le Comte de*) 359
Gaffarel, 320. 363. 397. 635. 652. 654
Galien, 30. 133. *bis*. 198. *bis*. 199. *bis*. 200. 202. 204. 205. *ter*. 206. 207. 208. 209. 211. 279. 280. *ter*. 283. 291. *bis*. 342. 367. 418. 419 *bis*. 436. 448. 483. 499. 504. 554. 555. *bis*. 556. *ter*. 557. *bis*. 559. 561. *bis*. 562. 565. *ter*. 572. *bis*. 575. 577. *ter*. 580 *ter*. 584. *bis*. 585. 586. 591. 592. 594. 596. 599
Galilée, 123. 490
Gallia *Purpurata*, 60. *bis*.
Gallois, 380
Gaſſendi, 133. *bis*. 175. 193. 239. 274. 398. 399. 406. 450. 458. 459. 494. 498. 504. 519. 523
Gaulmin, 342. *bis*.
Gauzlin, 397
Théodore Gaza, 63. 127
Géber, *363. 599
Génebrard, 342 548
Geneſe. 104 *ter*, 191 quinquies, 274. 283. 296. *bis*. 308. 309. 355. 392. 416. 429. 450. 522. 546. 621. 622. *bis*.
Gennade, 127. 305
Gérard *de Cremone*, *363
Gerſon, 341. *bis*.
Geſner, 609. 611
Gildas, 69
Glanvil, 354
Glaucias, 570
Glycas, 345
Godefroi, 214. 346
Golius, 192. 608
Gorgias, 159. 275. 276
Balthazar Gratian, 423. 428
S. Grégoire *le Grand*, 78
S Grégoire *de Nazianze*, 127. 131. 140 377
S. Grégoire de *Nyſſe*, 140. 376
S. Grégoire *de Tours*, 26. *bis*. 78. 208 213. 347. 395. *bis*. 515. 654
Gretſerus, 133. 342
Gronacius, 75
Grotius, 67. 150. 237. 264. 431
Gruterus, 266
Gaguin, 83
Le Pére D. Guarin, 360
Guichardin, *364. 413
Guntherius. 613
Gurnal, 354
Gutierius, 501
Gyraldus, 259

H

DU Haillan, 80
Hallei, 539. 540
Hammon, 344
M. Hancoqke, 587
Le Pére Hardouin, 207. 585.
Harvé, 893. 595
Héraclée, 389

Hégéſippe, 265
Heidpheldus, 425
Heinſius, 43. 125
Héliodore, 625
Héraclide, 265. 273. 297. 298. 525. 548
Héraclite, 3. 159. 297. 298. 305. 409. 431. 450. 461. *bis*. 477. 490. 503. 519. 551
Hermes, 333. 342. 459. 628. *bis*.
Hermippus, 108. 163. 167
Hermodore, 108
Hérodian, 227
Hérodote, 16. 35. 46. 48. 65. 72. 74. 75. 98. 99. *bis*. 100. 106. 109. 113. 165. 198. 199. *bis*. 200. 219. 222. 225. 229. *bis*. 230. 254. 256. 263. 264. *bis*. 268. 300. 306. 317. 336. 346. 357. 365. *bis*, 369. 371. 374. *bis*. 421. 422. 502. 532. 534. 564. 616. 659
Hérophile, 291. 561
Héſiode, 63. *bis*. 246. *bis*. 307. 409. 541
Heſychius, 131. 138. 149. 234.
Heurnius, 579
Hexameron *ruſtique*, 413
Hiéroclés, 237. 263
S. Hilaire *de Poitiers*, 304. 305
Hipparque, 297. 484. 510. 530. 534. 540. 546 *ter*.
Hippocrate, 200. *decies*. 204. 205. 206. 211. 291. *bis*. 297. 298. 367. *bis*. 418. *ter*. 448. 504. 554. 556. 559. 561. 562. *bis*. 566. *ter*. 572. *bis*. 573. *bis*. 577. *bis*. 580. 585. *bis* 588. 590. *bis*. 591. *bis*. 592. 594. *ter*. 596. *bis*. 635. 654
Hipponax, 112
La Hire, 539. 540
Hoam-ti, 199
Hobbes, 185. 437. 494. 629. 632
Hofmannus, 569. 587
Homére, 4. 40. *bis*, 43. 48. *bis*, 61. 63. 75. 123. 218. 231. 251. 291. 306. 330. 337. 358. 368. 389. 399. 406. 415. 422. 430 577
Homére Hébraiſant, 49
Horace, 4. *bis*. 7. 13. 22. 28. 30. 32. 39. *ter* 40 45. 46. *bis*. 47. *bis*. 63. *ter*. 105. 144. 145. 152. 154. *bis*. 155. *bis*. 165. 169. 172. 179. *bis*. 223. *bis*. 224. 263. 367. 388. 396. 430. 438. 494. 559. 590. *bis*.
Horſtius, 502
Huet, 31. 34. 49. 128. *bis*. 178. 240. 243. *bis*. 253. 256. 262. 264. 265. *bis*. 307. 331. 505. 528. 552.
Huetiana, 23. 31
Huguens, 478. *bis*, 483. 501. 517. *bis*. 541. 542. 543. *ter*. 545. 546. *bis*.
Hunibaldus *Francus*, 69
Thomas Hyde, 108. 380. *bis*.
Hygin, 191. 205. 618

I.

JAcques I. *Roi d'Angleterre*, 354
Jamblique, 3. 78. 106. 109. 162. 163. 165. 169. 175. 246. 356. 420
Jarric, 318
S. Jean *l'Evangeliſte*, 374
S. Jean *Chryſoſtome*, 149
S. Jean Damaſcéne, 141
Jérémie, 308
S. Jérôme, 21. 34. *bis*. 78. 86. 130. 153. *ter*. 170. 175. 225. 259. 263. 278. 305. 319. 328. 333. 336. 342. 357. 371. 373. 377. 424. 528. 529
Jetzirah, 362
L'Imitation de *Jeſus-Chriſt*, 9
Ingolſterus, 502
Innocent III, 79
Les Inſtituts *de Juſtinien*. 213
Le Livre de Job, 284. 296. 308. *bis*. 393. 429. 658
Joël, 296
Jonville, 432
Les Memoires de Joli, 640
Jonſton, 316. 331. 334. 397. 416. 425. *491. 514. 528. 532. 603. 604. 640. 643
Jornandes, 79
Joſeph *le Patriarche*, 342. 635
Joſeph *l'Hiſtorien*, 49. 67. 85. 86. 100. 104. *bis*. 162. 164. 186. *bis*. 264. 300. 335. 336. 343. 371. 373. 378. 381. 385. 389. *bis*. 394. *bis*. 424. 433. 635
Le Livre de Joſué, 356. 522
Laurent Joubert, 560
Paul Jove, 352
Journal *d'Henri III*, 350
Journal *de Paris*, 56. *bis*.
Journal de ſçavans, 35. 257. 431. 462. 495. 498. 561. *bis*. 564. 573. 577. 579
Journal de Verdun, 583
Journaux de Léipſik, 462
S. Irénée, 126. 140. 278. 304. 333. 344. *bis*.
Iſaïe, 34. 278. 308. 477. 617. 635
S. Iſidore, 21. 191. 255. 318. 319. 330. 332. 358. 388. 502. 503
Iſocrate, 8. 45
Juba, 75. 324. 331. 332
S. Jude, 249.
Le Livre de Judit, 294
Le Livre des Juges, 374.

Jules *Africain*, 85
L'Empereur Julien, 204. 227. 300. 368
Julien *d'Alexandrie*, 572
Jurieu. 235. 258. 278
S. Juſtin, 115. 128. 131. 140. 223. 261. 262. 278. 344. *bis*. 380. 433. 434
Juſtin *l'Hiſtorien*, 74. *bis*. 86. 163. 164. 202. 227. 230. *bis*. 254. 268. *bis*. 379. 372. 390. 400. 415. 422. 531. 577
Juvenal, 13. 44. *bis*. 149. 153. 209. 218. *bis*. 427. 565. 616. 620

K

KÆmpfer, 84. 97
Keckermannus, 501
Képler, 490. 514. 545. *bis*. 546
Kimchi, 334
Kircher, 106. *ter*. 235. *bis* 271. 329. 489. *ter*. 608

L

LE *Pére* Labbe, 85
Laberius, 172
Lactance, 90. 127. 161. 167. 171. 179. 236. 238. 241. 249. *bis*. 251. 257. 262. 263. 265. 268. 278. *bis*. 283. 312. 376. 380. 382. 550
Le Pére Lafiteau, 49. 300. 572
Lampadius, 80
Lampridius, 230. 331. 346. 356. 394. 614
Hiſtoire du Languedoc., 70. *bis*. 213
M. de Larrey, 322. *bis*.
Lavaur, 49
Launoi, 142
LeeuwenoeK, 596
Leibnits, 289. 482
M. l'Abbé Langlet *du Freſnois*, 27. 90. 100
Lenfant, 659
S. Léon, 196. 529
Léon III, 342.
Jéan Léon, 220. 240
Léon de Modéne, 367
Leonicenus, 595. *bis*.
Leovice, 532
Lettres *édifiantes & curieuſes*, 301. 569
Lettres *Perſannes*, 433
Leucippe, 271. 430. 450. 458. 459. 466. 468. 477. 503. 525
Levitique, 291. 337. 373. 392. 581
Leünclavius, 410
Libavius, 502
Fortunius Licetus, 503 *bis*. 358
Licinius *Macer*, 91
S. Lin, 153
Lipſe, 6. 45. 55. 219. *bis*. 250. 390. 519. 643. 644
Liſther, 595
Le Pére Lobineau, 407
Locke, 243
Logique *du Port Royal*, 137. 500. 502
Loi *des douze Tables*. 338.
Pierre Lombard. 246
Longin, 37. 38. 40. 45. 49. *bis*. 55
Longomontan, 524. 548. 549
Lower, 595. *bis*.
Le Chevalier de Louville 533. *bis*. 534. *bis*. 536. *ter*. 537
Lucain, 21. 107. 110. 190. 223. 224. 230. *bis* 246. 341. 367. 375. 389 396. 400. 501
Lucien, 23. 38. *bis*, 43, 44. 64. *bis* 71. 77. 103. *bis*. 116. 118. 148. *bis*. 149. 150. 151. 152. 156. 165. 167. 172. 173. 187. 191. 204. 257. 259. 282. 307. 320. 336. 351. 369. 378. 557. 636
Lucile, 212. *bis*. 500
Lucius, 336
Lucréce, 173. 174. 175. 177. *bis*. 232. 248. *bis*. 272. *bis*. 274. 279 281. 283. *bis*. 291. 298. 299. *quater* 417. 428. 551. 592. 593. 600. 607
Raimond Lulle, 136
Lycophron, 47. 368
Lycoſthéne, 344. 396

M

LE *Pére* Mabillon, 194
Macabées, 397. 416
Machiavel, 79.
Macrobe, 25. 91. 92. *bis*. 93. 132. 213. 226. 261. 272. *bis*. 297. 298. *bis*. 321. 358. 366. 367. 371. 372. 385. 388. 389. 408. 409. 412. 430. 519. 551. 555. 572. 580. 586. 621. 653. 655
Magnenus, 173
Le Pére Valerien Magni, 161
Mahomet, 314
Maimbourg, 79. 401
Maimonide, 314
M. de Mairan, 368. 480. 533. 588. 605
Le Maire, 515
Jéan Maléla, 653
Malézieu, 490
Malherbe, 30
Le Pére Malebranche, 243. 289. 309. 341. 480. 486. 538. *bis*.
Malmesbury, 363
Claudien Mamert, 305

Mamertin 339.
Manethon, 67
Manile, 500.618.*bis*.625.631
Baptiſte Mantoüan, 343
Maphée, 54
Maraldi, 546
Marbodée, 332
Marculphe. 25.32
Memoires de la Reine Marguerite, 426
Marianna, 71.78.193.639.643
Marianus *Scotus*, 83
Marie *Sœur de Moyſe*, 609
Le Cavalier Marin, 62.*bis*.
Mariotte, 588
Marius *Maximus*, 256
La Marre, 339.354
Marsham, 197
Martial, 12.25.29.212.*bis*.283.*bis*.577.590
Martiannus *Capella*, 380
Martinus *Polonus*, 350
Papyre Maſſon, 78.
Julius Maternus, 532.625
S. Matthieu, 79.278.300.308.529.546
Matthieu, 14.645.
Matthiole, 599
Maxime *de Tyr*, 241.242.251.306
Mayerus, 608
Médina, 335
Mégaſthéne, 450
Pomponius. Mela, 122.230
Mélampe, 358
Mélanchthon, 533
Meliſſus, 460.477.
Melkin, 69
Memnon, 372
Mémoires *des Litterature & d'Hiſtoire*, 32
Mémoires *pour Servir à l'hiſtoire des Hommes Illuſtres dans la Republique des Lettres*, 498
Mémorabilium Centurial novem, 493
Ménage, 21.43.150.162.165.651
Ménagiana, 6.414
Ménandre, 246.585
Menippe, 212
Ménon, 559
Mercator, 532
Mercure Triſmégiſte, 198.223.609
Mercure *François*, 194.340.355.358.398.425.589
Mercure de France, 500.588.592
Le Pére Merſeme, 425.541
Merula 531
Meſſalach, 633
Meſué, 564.610
Métrodore, 74.449.477.503.548.552
Mézerai, 60.97.265.349.394.397.*bis*.398.*bis*.399.406.*bis*.409.426.515.640.641.*bis*.658.
Minutius Felix, 230.257.268.283.376.378.430
Jean Pic Comte de la Mirandole, 360.361.362.*bis*.630.628.*bis*.635.648
Jean François Pic Comte de la Mirandole, 6.133.*bis*.139.262.275.292.301.312.385.342.*bis*.343.397.478.*bis*.555.*bis*.561.604.623
Monſtrélet, 338
Montagne, 27.45.59.82.83.123.159.203.205.207.220.231.232.251.297.*bis*.323.499.*bis*.643.644.*bis*.
Montanus, 301.369.
Le Pére D. Bernard de Mont-faucon, 325
Dictionaire de Moreri, *364.400
Duplеſſis, Mornai, 262
Moroſini, 82
La Motte. 59
Du Moulin, 31.354
Moyſe, 247.276.291.296.450.581.609
M. Muratori, 62
Muret, 16.198

N

NÆvius, 31
Nauclerus, 79
Naudé, 168.193.251.335.*bis*.343.352.358.359.600.607.609.*bis*.653
Neander. 604
Nehemias, 373
Nepos, 278
Newton, 100.459.*ter*.464.472.474.486.*bis*.482.*490.*bis*.523
Nicephore, 12.344.375.638
Nicetas, 342.345.525
Nicot, 413
Auguſtinus Niphus. 249
Le Noble, *492.509.522.527.621.625.634.638.639.*bis*.
Le Livre des Nombres, 94.373
Noſtradamus, 644
Les Novelles, 338
Numenius, 124.292.449

O

JUlius Obſequius, 344.397.403
Ocellus *Lucanus*, 272
Oeneſidéme, 462
Oenomaus, 374.*bis*.
Oenopide. 519

Nævius, 488
Onomacrite, 389
Onuphre, 79. 80. 380. 383
Oporinus, 604
Oppien, 317. *ter.* 319. 320. *bis.* 501. 502.
Oriopæus, 380
*Dialogues d'*Oratius *Tubero*, 420
Ordonnances *de Charles VIII. en* 1490. *de Charles IX. dans les Etats d'Orleans de* MDLX. 340
Ordonnances *recueillies par Fontanon*, & *Ordonnances de* MDCLXXXIII. 354
Origène, 163. 162. 167. 169. 178. 226. 238. 249. 255. 264. 298. 305. 306. 307. 332. 374. 383. 386. 529. 547. 635. *bis.*
Orphée, 223. 237. 291. *bis.* 300. 369
Mr le Marquis Jean-Joseph Orsi, 61. *bis.*
Osée, 357.
Otia *Imperatoris*, 653
Ovide, 11. 29. 39. 47. *bis.* 61. 77. 91. *bis.* 92. 164. 166. 167. 196. 197. 222. 226. 233. 252. 257. 271. 330. 336. 342. 343. 384. 389. 391. 408. 430. 454. 467. 547. 573. 604. 618. 630
Ozanam, 545

P

PAcat, 39.
Pachymere, 397. 546
Pacuvius, 387
Paléphate, 65. 76
Palingenius, 58. 183. 247. 290. 272. 284. 430. 448. 477. 505. 589. 627.
Palladius, 19. 577
Palmieri, 380
Pamménés, 606
Panaetius, 431
Fra-Paolo, 79
Papias, 278
Papon, 339
Pappus, 534
Paracelse, 30. 337. 450. 561. 566. *bis.* 599. 604. 605. *bis.* 606. 607. *bis.* 608. 612. 613. 620. 651
Le Pére Pardies, 311
Guillaume de Paris, 331. 335
Parménide, 297. 312. 450. 477. 555
Paschal, 3. 13. 160. 243. 417
Pasquier, 59. 79. 401. 640. 641. *bis.*
Passerat, 43
Patin, 614
Patritius, 22. 133. 139. 140. 609
S. Paul, 12. 113. *bis.* 237. 283 *bis.* 305. 432. *ter.*
Paul *Diacre*, 70
Le Juris consulte. Paul 213. 338
Paul *Emyle*, 78.
Marc Paul, 74. 75. 269. 230. 253. 254. *bis.* 257. 259. *bis.* 260. *bis.* 263. 356. *367. *bis.* *368. 370. 372. 389. 428 649
Le Pelletier, *494. 497. 623
Selectorum Litterariorum Pentas, 13
Le Pentateuque *Samaritain*, 85. *bis.*
Pereyra. 311
Le Péreyre, 276
Perrault, 15. 33. 51. 52. 53. 588
Du Perrai, 383
Jacques, Perreau, 576
Du Perron, 439
Perroniana, 214
Perse, 8. 559
Le Pére Petau, 48. 85. *bis.* 87. 88. 89
Petit, 380. 645
Petrarque, 67. 592
Pétrone, 47. 239. 396. 417. 585. 590
Peucerus, 254. 358. 385 391. 628
Le Pére Pezron, 35. 86. *ter.*
Phanias *d'Erése*, 112
Phavorin, 43
Phérécide, 292. 450
Philalette, 599. 605
Philé, 319
Philolaüs, 297. 298. 525
Philon *Juif*, 8. 78. 247. 312. 373. 389 415. 547. 588
Philon *d'Héraclée*, 131
Philostrate, 74. 198. 253. 254. 261. 262. *septies*, 318. 351. 357. 396. 550. 590.
Phlégon, 265. *bis.* 528
Phædre, 257
Photius, 25. 126. 263. 318. 367. 372. 572. 608. 651
Picolomini, 348
Pictorius, 653
Pie II. 348
S. Pierre, 269
S. Pierre *Chrysologue*, 305
Corneille de la Pierre, 34. 35. 132. 164
Pigafetta, 219
Pindare, 4. *bis.* 30. 198. 430. 587
Pineda, 342
Pison, 344
Pithon, 66
Platine, 79. *bis.* 215. 350
Platon, 4. *bis.* 5. 12. 45. 47. 48. 50. 74. 84. 104. 106. 115. 119. 120. 121. 128. *ter.* 171. 179. *bis.* 183. 187. 189. 205. *ter.* 223. 234. 235. 236. *quater.* 239.

bis. 243. 246. *quater.* 249. 251. 264. 265. 269. 270. 271. 273 274. 275. 277. 278. 285. 291. 292. *ter.* 293. *ter.* 294. 297. *bis.* 298. 301. 305. 306. 397. 312. 329. 342. 366. *367. 379. 422. 431. *bis.* 436. 439. 447. 450. 451. *bis.* 466. 477. 484. 490. 504. 505. *bis.* 523. *bis.* 546. 554. 561. 594
Plaute, 67. 194. 222. 223. 231
Gémiſthe Pléton, 227. *bis.*
De Pleurre, 61
Pline, 21. 22. 23. 24. *bis.* 25. 38. 39. 40. 43. 49. 51. 68. 91. 108. *bis.* 109. *bis.* 110. 115. *bis.* 116. *bis.* 131. *bis.* 164. 187. 188. *bis.* 189. 190. 196. 197. *bis.* 198. 199. *bis.* 200. *bis.* 202. 203. *ter.* 206. *ter.* 207. *bis* 208. *ter.* 209. *ter.* 210. 211. *ter.* 218. *ter.* 219. 220. 222. 224. 226. 227. 236. 239. 258. 259. 260. *bis.* 261. 265. 278. 281. *bis.* 283. 291. *bis.* 307. 313. 315. 316. *bis.* 317. 318. 320. *ter.* 330. 331. *Septies.* 332. *ter.* 333. *ter.* 336. 337. *bis.* 338. *bis.* 344. 346. 353. 371. 380. 381. 388. 389. 392. 396. *bis.* 397. *ter.* 399. 402. *bis.* 404. 410. *bis.* 427. 450. 489. 490 *486. *490. *493. 544. 550. 551. 554. *bis.* 559. 564. *bis.* 565. 569. 574. *bis.* 575. 579. 585. 588. 589. 590. 592. 606. *bis.* 607. 608. 649. 650. 652. *bis.*
Pline *Le Jeune*, 14. 18. 29. 228. 250. 251. 419. 424.
Plinius *Valerianus*, 207
Pliſtonicus, 587. 593
Plotin, 292
Plutarque, 4. 8. 11. 13. 18. 24. 25. 30. 38. *bis.* 40 42. *ter.* 48. 49. *bis.* 66. 67. 70 *ter.* 71. *bis.* 72. *ter.* 73. *bis.* 74. 75. *bis.* 76. 91. 97. 106. 108. 112. 119. *bis.* 128. 131. 139. 149. 155. 156. 164. 168. 172. 187. 197. 202. 210. 207. 226. 227. 230. *bis.* 232. 233. 235. *bis.* 236. 239. 250. *ter.* 251. 254. 255. *ter.* 256. 259. 263. 264. *ter.* 265. *ter.* 268. 269. *bis.* 272. 275. 282. 283. 297. *bis.* 298. 307. 310. 312. 315. *bis.* 317. *ter.* 320. *ter.* 324. *bis.* 336. 342. 346. *367. *bis.* *368 372. *bis.* 374. 375. 377. *bis.* 382. 384. 386. 388. 390. *ter.* 392. 395. 399. 400. 401. *bis.* 403 404. 405. 407. *bis.* 408. 409. 419. *bis.* 421. 422. 424. 430. 431. 432. 459. *486. *490. 497. 500. 502. 525. *bis.* 526. 531. *ter.* 545. 550. 551. 558. 559. 562. 564. 577. 578. 590. 593. 640. 655. *bis.*
Le Pogge, 561
M. de Poilli, 73
Politien, 77. 81. *ter.* 236
Trebellius Pollio, 630. 653
Pollux, 43
Polybe, 5. 31. 67. 75. 77. 259. *bis.* 396
Polycrate, 43
Pomponace, 251. 292. 295. 296. 329. 336. 351. 650
Pontanus, 402. 405. 611
Porphire, 108. 162. 163. 168. 230. 231. 250. 263. 292. 332. *368. 486. 559. 625. 652
Jean-Baptiſte de la Porta, 195. *486
Poſſidonius, 171. 428. 431. 540. 547
Praxagore, 561
Prideaux, 21. 93. 96. 107. 108. 254. 258. 267. 350. 363. 370. 433. 531
Proclus, 237. 275. 292. 356. 434
Procope, 28. 66. 253. 558
Properce, 283. 336. 388
S. Proſper, 34
Protagoras, 4
Siméon de Provenchere, 560
S. Prudence, 220. 248. 266. 375. 376. 377
Pſeaumes, 218. 234. 236
Pſellus, 249. 351. 354
Ptolemée, 91. 99. 189. *bis.* 190. *bis.* 508. *ter.* 509. *bis.* 510. 511. 512. 530. 534. 540. *bis.* 619. *bis.* 620. *ter.* 624. *bis.* 625. 626. 627. *ter.* 629. 634. *bis.* 636. 652. 657
Pithagore, 225. 236. 237. 246. *bis.* 271. 273. 292. 297. *bis.* 298. 300. 301. 306. 312. 365 366. *quinquies.* 367. 430. 439. 450. 451. *bis.* 458. 449. 477. 519. 525. 526. *bis.* 543. 546. 566
Pytheas, 490. 552. *bis.*

Q

Quinte-Curce, 75. 131. 202. 213. 227. *366. 370. 387. *bis.* 391. 399. 421. 431. 577
Quintilien, 9. 12. 22. 25. 32. *bis.* 37. 38. 39. *quinquies.* 40. *bis.* 43. *bis.* 45. *bis.* 49. 54. 55. 67. 125. 137. 139. 404. 437. 600
Quintus, Médecin, 556

R

Rabbins, 248
Rabelais, 125
Racan, 14. 61
M. Racine, 311. *bis.*
Ragusëus, 335. 360. 365. *bis.* 383. 392. 412. 609. 625. 626. 627. 628. *ter.* 633. 635. 648. *bis.*

M. Ramſai, 49.
Ramus, 110. 659
Le Pére Rapin, 57. 126. 133. 139. 156. 493. 504. 619
M. Rapin *de Toiras*, 640.
Ratramne, 300
Le Pére Théophile Raynaud, 354
Régiomontan, 534
Le Pére Regnault, 480. 486. *487. 493. 495. 499. *bis.* 578. 595
L'Abbé Regnier, 142
Hannibal Rémond *de Verone*, *363
Euſebe Renaudot, 576
Reuchlin, 166. 342. 361. 362. *bis.* 363
Rhaſis, 599
Chriſtophorus Rumbaumius, 502
Riccioli, 519. *bis.*
Rigault, 232
Rigordus, 350
Riolan, 581
Riplée, 599
Robbe, 232. 489. *bis.*
La Roche-Flavin, 659
Le Duc de la Rochefoucault, 586
Le Duc de Rohan, 26
Rohault, 488. 497. 500. 545. *bis.* 595
Les Livres des Rois, 46. 116. 230. 232. 264. *bis.* 354. 356. 369. 374. *bis.* 392. 522
M. Rolin, 74
Le Roman *de la Roſe*, 448
Romer, 482
Alexandre Roſa, 58
Rubis, 56
Rufin, 376. 529
Martinus Rulandus, 502. *bis.* 607
Joannes Rumelius Pharamundus, 568
L'Abbé Rupert, 305

S

SAci, 288
Sacroboſco, 342
Le Livre de la Sageſſe, 284
Saint-André, 578
Saint-Evremond, 47. 401. 428. 439
Saint Real, 64
Sainte-Marthe, 26
L'Echole de Salerne, 173. 585. 589
M. l'Abbé Sallier, 44. 73
Salluſte, 226. 382
Salomon, 105. 288. 296. 342. *Series*, 343. *bis.* 609
Salvien, 283
Sanchoniaton, 226. 547
Sanctorius, 567
Jean de Saristéri, 358. 385. 415
Saumaiſe, 20. 139. 336. 337. 380. 409
Sauval, 559
Jule Scaliger, 12. 16. 31. 54. *bis.* 55. 259. 315. 351. 501. 593. 652
Joſeph Scaliger, 17. 47. 68. 85. 87. 89. *bis.* 90. 100. 333. 438. *ter.* 518. 533
Schenerus, 399
Scheunemannus, 613
George Scholarius, 127
Le Pére Gaſpard Schot, 320. 489. *bis.* *486. 501
Sciopius, 27
Scot Erigéne, 313. 316
Scyropale, 81
Selden, 335
Seleucus *le Mathematicien*, *490. 515
Sénéque, 4. *bis.* 5. 9. *ter.* 11. 15. 18. 21. 38. 45. *bis.* 47. 66. 131. 147. 153. *quinquies.* 154. *bis.* 158. 175. 177. 179. *bis.* 180. 196. 209. 222. 223. 224. 228. 232. 236. 239. *ter.* 253. 281. 283. *bis.* 291. 298. 320. 431. *bis.* 437. 487. *489. 503. *ter.* 519. 525. 548. 549. 550. 562. 575. 585. 590. 644
Sénéque *le Tragique*, 291. 369
Sennert, 513. 348. *bis.* 603. 604. 607. 613
Septante, 85. *bis.* 86 *quater*. 373. 532
Sepulveda, 133
Q. Serenus *Sammonicus*, 207. 214. 337
Serranus, 200
Servius, 24. *bis.* 198. 263. 371. 381. 382
Hiſtoire de Sethos, 319. 513
M. l'Abbé Sevin, 46
Sextus *Empiricus*, 43. 124. *bis.* 149. 157. 158. *ter.* 159. 165. 171. 275. 437. *bis.* 438. 460. 461. 585. 632. *bis.*
Voyage de Siam, 352
Silius *Italicus*. 77. 230. 257. 396. 400. 417. 551
Simplicius, 341. 429. 526
Smith, 587
Socrate. 3. *bis.* 545
Socrate *l'Hiſterien*, 26. 126. 344. 377. 618
Solin, 91. 92. 258. 259. 261. 263. 314. 316. 317. 319. *bis.* 331. 336. *bis.* 344. 380. 402. *bis.* 489. 569
Solon, 45
Sophocle, 4. 237. 369
Sophronius. 305
Soranus, 202. 204
Sotion, 105
Le Pére Soucieu, 292

Sozomene, 94. 344. 377
Spartien, 45. 258. 256. 346. 373. 394. 503. 567. 636. 638. *bis.*
Spencer. 344
Speuſippus, 121
Spinoſa, 224. 431
Stace. 358. 389
Albert Abbé de Staden, 79. 80
Stanlei, 115. 116. 124. 162. 163. 167. 170. 246. 449. 503
Stéſichore, 74. 197
Stobée, 3. 72. *ter.* 73. 91. 236. 271. 274. 312. 459. 519. 547. 551. 552
Strabon, 46 59. 67. *bis.* 75. 106. 110. *bis.* 111. 116. 138. 139. *bis.* 187. 188. 189. 197. 198. 199. 225. 229. 230. 240. *bis.* 264. 268. 320. 357. 370. 375. 421. 450. 503. 534. 559. 608
Strada, 64. 83
Straton, 273. 291. 312. 548. 552
Stuckius. 589
Suarez, 501
Suétone, 13. 18. 19. *bis.* 24. 25. *quinquies.* 68. 75. 227. 228. *bis.* 251. 255. *bis.* 261. 262. 320. 350. 370. 371. *bis.* 372. 382. 387. 391. 396. 403. 404. *bis.* 406. 408. 422. 423. 432. 503. 590. 636. 637. 638. *bis.* 642. 643
Suidas, 25. *bis.* 46. 50. 67. 106. 107. 108. 109. 111. 113. 117. 130. 168. 169. 172. 178. 187. 202. *bis.* 203. 204. 209. *bis.* 212. *bis.* 307. 348. 351. 358. 371. 375. 376. 381. 389. 529. 597. 607. 608. *bis.* 609. 616. 655
Æneas Sylvius, 13. 69. 348
Syncelle. 18. 528. 606
Syneſius, 43. 415. *bis.* 609

T

TAcite, 8. 39. 40. 64. *ter.* 110. 153. 197. 210. 211. 255. 261. 263. 345. *bis.* 356. *361. *368. 371. 382. *bis.* 390. 392. 399. 409. 637. 638. *bis.* 643. *bis.*
Taiſnier, 656. 657
Talmud, 35. *bis.* 86. 267. 296
Le Taſſe, 63. 321
Tatien, 16. 74. 292. 304
Tavernier, 531. 636.
Les Aventures de Télémaque, 63
Le Chevalier Temple. 65. 322. *ter.*
Tertullien, 78. 123. 127. 172. 175. 198. 205. 222. 225. 230. *ter.* 235. 238. 249. *bis.* 251. 257. 263. *bis.* 268. 278. 298. 304. 305. 344. *bis.* 415. 421. 431. 529. 606
Thadée Florentin, 610
Thalés, 187. 223. 236. 246. 292. 297. 449. 458. 459. 477. *489. 494. 551
Thallus. 529
Thébit. 652
Théléſin, 69
Thémedi, 276.
Thémiſtius, 104
Théocrite, 46. 335
Théodore, 367
Théodoret, 34. 164. 344. *bis.* 377. *bis.* 378
Théophile *d'Antioche*, 49
Le Poëte. Théophile, 61
Théopompe, 259
Théophraſte, 271. *489. 504. *bis.* 525. 578. *bis.* 609
Théſes *du Collége des Téſuites de Pontamouſſon*, 333
Theſſalus, 565. *bis.*
Thévenot. 357.
S. Thomas, 140. 249. 342. *ter.* 346. 354. 358. 415. 429. 547. *bis.* 609
Le Pére Thomaſſin, 32. 49
De Thou, 20. 29. 97. 183. 216. 250. 265. 322. 349. *bis.* 397. 407. 425. 439. 569. *bis.* 640. 642. *bis.* 644. 647
Thucydide, 67. *365. 375. 558
Thyraeus, 354. 648.
Tibulle, 336. 388
Tillemont, 153. 344. 346
Du Tillet, 78. 411
Timée, 169. 348. *490. 505. 525
Tiraqueau, 199. 211. 214. 215. 336. *bis.*
Tite-Live. 41. 64. 67. 71. 72. *bis.* 73. 75. 77. *bis.* 83. 91. 92. *bis.* 190. 226. 230. 235. 253. *bis.* 254. 259. 268. 330. 358. 390. 384. 386. 388. *bis.* 390. 395. 396. 397. 403. *bis.*
Titinius, 351
Le Livre de Tobie, 100
Tollius, 608
Le Pére Tournemine, 86. 233
Trabeas, 16. 17
Aléxandre Trellien, 560. 654
George Trapezonce *Ou de Trébyzonde*, 127. 132
Mémoires de Trévoux, 194. 305. 359. 493. *494. 499. 563
L'Abbé Trithéme. 80. 342. *bis.* 343. 610.
Triſmégiſte, 342
Trogue *Pompée*, 75
Turnebe, 55
Tycho-Brahé, 508. 509. 519. 522. *bis.* 527. 546. *bis.* 624
Tzetzés, 163. 306. 316. 320. 439. 550

V

L'enard Vaire, 337. 368
Valerandus *Varanius*, 80
Valére *Maxime*, 44. 50. 73. 77. 78. 149. 151. 153. 172. 202. 204. 210. 223. 226. 236. 257. *ter.* 260. 268. 369. 372. 381. 384. 386. 391. 394. 403. *bis.* 422. 424. 577
Pierius Valerianus, 29
Valerius *Antias*, 75
Vallemont, 321. 421. 485. 490. 492. *bis.* 497. 498. 499. 502. *bis.*
Van Dale, 376. 380
Van-Elmont. 604. *bis.*
Le Pére Vanier, 312
Varillas, 81. 640
Varron, 90. 91. 92. 100. 103. 104. 220. *bis.* 226. 237. 246. 259. 317. 355. 407
Le Vayer, 25. 43. 49. 123. 340. 367. 397. 400. 402. 409. 433. 540. 552. 558. 610. 642. *bis.*
Velleius *Paterculus*, 11. 36 49. 99. 100. 210. 424
Verulam, 10. 20. 143. 486. 600. 619
Victorin, 278
Vida, 4
Viet. 439
M. de Vieuſſens, 561
Vigneul-*Marville*, 19. 81. 101
Le Pére Vignier, 80
Arnauld de Villeneuve, 573. 575. 599
Vindekius, 80
Daniel Vink, 211. 212. 213. 214
Virgile, 4. 5. 47. 61. 63. *bis.* 109. 196. *bis.* 169. 197. *bis.* 198. 223. 234. 249. 278. *bis.* 300. 306. *bis.* 312. 320. 335. *bis.* 336. *bis.* 367. 368. 371. *bis.* 380. 381. 384. 385. *bis.* 391. 396. 400. *bis.* 420. 462. 479. 581
Vitruve, 366. 439
Vives, 32. 136. 140. 181
Voëtius, 354
M. de Voltaire, 59
Vopiſcus, 263
Vorſtius, 334
Ger. Voſſius, 16. 18. 20. *bis.* 24. 25. *ter.* 46. *bis.* 49. 85. 91. 201. 226. 229. 234. 312. 329. 358
Iſac Voſſius, 452. 478. 480. 481. 483
L'abbé d'Urſperg, 560
Uſſerius, 85. 100
Georgius Walchius, 381
Wallis, 444
Wierus, 347. 358
Willis, 571
Arnauld de Wion, 364

X

Xantus (*le Lydien*) 108
Xenocrate, 292. 297. 313
Xénophane, 3. 42. 50. 222. 223. 271. 278. 297. 415. 450. 459. 478. 548. 551. 552
Xénophon, 77. 100. 118. 285. 402. 447
Xiphilin, 45. 131. 154. 255. 262. 320. 345. *bis.* 585. 638. 643

Z

Zacharie, 551
Zara, 501
Zénon, 223. 237. *bis.* 271. 273. 277. *bis.* 297. 431. 450. 459. 477. 552
Zonare, 322. 344. 345. 363. 643
Zopyre *Byzantin*, 71
Zoroaſtre, 237. 342. 503
Zozyme, 64. 346. *bis.*
Le Pére Zucchius, 494

Fin de la Table des Auteurs Cités.

TABLE DES MATIERES.

A

Abeilles, concert admirable dans le travail des Abeilles. 310
Abondance, la farine emploïée pour ciment à Alexandrie préſage d'abondance. 403
Académie, noms badins & extraordinaires de pluſieurs Académies. 23
Des cinq Académies. 117
De l'Académie ancienne ou platonique. 121.
De la ſeconde Académie d'Arcéſilas. 122
De la troiſiéme Académie. 124
Des quatriéme & cinquiéme Académies. *bis.*
Aiman, explication des propriétés de l'aiman. 494. *& ſuiv.*
La terre eſt un grand aiman ; & un aiman ſphérique eſt une petite terre. *486
Ajournement, Ajournements de Clément V. de Philippe le Bel, de Ferdinand IV. 659
Air, Anaximéne enſeigne que l'air eſt Dieu. 224
L'air plein de démons ſuivant quelques Philoſophes. 246. *& ſuiv.*
Des particules de l'air. 451
Analogie de l'air & de l'eau. 452
Les expériences attribuées plus communément par les Phyſiciens les plus modernes à l'élaſticité qu'à la peſanteur de l'air. *493
Effets du reſſort de l'air. *495. *& ſuiv.*
Corbeaux étouffés par la preſſion de l'air. 497
La hauteur du vif-argent dans le Barométre expliquée par le reſſort de l'air. *bis.*
L'air plus chargé de vapeur dans un temps ſerein. *bis.*
Récit fabuleux de Pythéas qu'à l'iſle Thulé il n'y avoit ni terre, ni mer, ni air, mais un compoſé des trois. 552
Il eſt ſain de renouveller l'air. 591
Chryſtalliſation des ſels contenus dans l'air. 592
Alliage, comment Archiméde découvre la quantité d'Alliages qui étoit entrée dans une couronne. 439
Ame. Opinion d'une ame générale du monde. 277. 292
Les ames n'ont par elles-mêmes aucune puiſſance d'agir ſur les autres ſubſtances ſpirituelles. 288
Les lumiéres naturelles ſont très bornées ſur la connoiſſance des ames. *bis.*
Trois hypothéſes pour expliquer l'action de la matiére ſur les ames. 289
Diverſes opinions ſur le ſiége de l'ame. 291
Sentiments des Philoſophes partagés ſur l'immortalité de l'ame. *bis. & ſuiv.*
Xenocrate & Speuſippus ont attribué l'immortalité aux ames ſenſitives ; Orphée aux ames des bêtes, Numenius & Plotin aux ames végétatives. 292
Sentiment de trois ames dans l'homme réfuté par Albert le Grand. *bis.*
Preuves de l'immortalité de l'ame par Platon. *bis. & ſuiv.*
Preuves de l'immortalité de l'ame par Cicéron. 293
Autres preuves de l'immortalité de l'ame. *bis. & ſuiv.*
Queſtion du ſentiment d'Ariſtote ſur l'immortalité de l'ame débattue avec beaucoup de chaleur. 294. *& ſuiv.*
L'opinion des Saducéens de la mortalité de l'ame étoit nouvelle chez les Juifs. 296
Preuves de l'immortalité de l'ame par les livres de l'ancien Teſtament. *bis. & ſuiv.*
Différentes opinions ſur l'égalité ou iné-

galité des ames. 297
Différentes définitions de l'ame. *bis.*
Opinions diverſes ſur la nature de l'ame. *bis. & ſuiv.*
Objections de Lucréce contre l'immatérialité de l'ame, & réponſes. 299 *& ſuiv.*
Opinion étrange des Caraïbes que chacun a autant d'ames que de battements de cœur. 301
Explication des paſſages des Péres ſur la matérialité des ames. 304 *& ſuiv.*
Comment on doit entendre ce que dit Sophronius que l'ame n'eſt pas immortelle par ſa propre nature. 305
Notions fort obſcures des prémiers Chrétiens ſur les ames. *bis.*
Allegorie de Platon du char de l'ame. 306
Theologie payenne ſur les purifications des ames. *bis.* 307
De quelques ames dont on a dit qu'elles quittoient leurs corps. 306
Diſtinction de pluſieurs ames dans l'homme. 307
Amour d'Hipparchia pour le Cynique Cratés. 150
Des philtres, de l'Hippomane, & autres recettes magiques pour donner de l'amour. 336. *& ſuiv.*
Anatomie, de l'ancienne anatomie. 205
Androgynes, Dieux Androgynes. 223
Les prémiers hommes Androgynes. 275
Anciens, l'étude des anciens néceſſaire pour perfectionner un beau naturel. 63
Epoque pour diſtinguer les modernes des anciens. 181
Si les modernes ont donné pour des découvertes pluſieurs ſentiments renouvellés des anciens, ils ont auſſi fait honneur aux anciens de bien des choſes auxquelles les anciens n'ont jamais penſé. 594
Ane d'Ammonius fort curieux de poëſie. 218
Bon Préſage d'Auguſte d'avoir rencontré un âne appellé Nicias. 406
Anges, anges tenus corporels par pluſieurs Péres de l'égliſe. 248
Les anges ſont créés pour le ſervice des élûs. 283
Opinion que les ames ſont des anges qui reſterent neutres dans la révolte de Lucifer. 300
Les anges ſont très diligents à répondre aux invocations; & de la ſignification de leurs noms. 362
Angle, paradoxe ſur l'angle obtus & aigu. 448
Animaux. Le coq de Lucien juge l'homme le plus miſerable de touts les animaux. 282
Petiteſſe inconcevable de quelques animaux. 491
Anneau, Charlemagne enchanté par un anneau. 347
Téligny s'arrête parce que la pierre de ſon anneau étoit tombée. 402
Année, différentes maniéres de régler les années. 91
Des années des Juifs. 93
Autres exemples d'années différemment reglées. 96
Remarques ſur les nombres & années climacteriques. 409
De l'année Platonique. 519
Antimoine, de la découverte de l'Antimoine. 576
Hiſtoire de l'Antimoine depuis ſon renouvellement par Paracelſe. *bis.*
Antipodes, le ſentiment des Antipodes traité d'abſurde par S. Auguſtin & par Lactance. 550
L'évêque Virgile n'a pas été repris pour avoir ſoutenu qu'il y eut des Antipodes, mais pour avoir dit qu'ils avoient un autre ſoleil & d'autres aſtres. 552
Antiquité. Du prix de l'antiquité. 14. *& ſuiv.*
Supercherie de Muret ſur le goût de l'antiquité. 16
Apothéoſe, des Apothéoſes. 226. *& ſuiv.*
Les grands ouvrages d'architecture attribués à la magie; & du pont d'Avignon. 349
Aréopage, l'Aréopage ne condamna à aucune peine une fille qui avoit empoiſonné ſon amant par un philtre. 336
Argument, de l'argument appellé *le menteur*; & autres ſubtilités de Dialectique. 147
De l'argument appellé Achille. 460
Armes, il a été plus utile à l'homme de naître ſans armes naturelles. 283
Armes enlevées des Temples de Thébes. 402

Art, l'art doit être caché. 39
Il a été plus utile à l'homme de ne recevoir aucun art de la nature. 283
Arts appris par l'imitation des bêtes. 320
Aruſpices. Des enchanteurs Toſcans promettent de faire lever le ſiége de Rome par les ſecrets des Aruſpices. 346
Aſpic, d'un Aſpic ſacré qui n'attaquoit que les coupables. 255
Aſtrologie, d'une eſpéce d'aſtrologie Numérique. *363
Les commencements de l'aſtrologie judiciaire Phyſiques & raiſonnables. 617
Combien les principes de l'aſtrologie ſont frivoles. 618
La vertu des maiſons du ſoleil un des principaux myſtéres de l'aſtrologie. 624. *& ſuiv.*
L'aſtrologie ne peut donner la connoiſſance du tempérament. 630
L'aſtrologie ne fait intervenir la phyſique que par oſtentation. 632
Extrait des traités d'aſtrologie d'Albumazar & d'Avenar. 633
Détail ridicule de quelques prédictions de l'aſtrologie. 634
Entêtement des Grands pour l'aſtrologie. 636
Exemples des prédictions de l'aſtrologie tirés de l'hiſtoire. 637. *& ſuiv.*
Mépris d'Agrippa pour l'aſtrologie. 647
L'aſtrologie prohibée par les conſtitutions canoniques & civiles. 648
Aſtrologues, Magiciens & Aſtrologues chaſſés par Auguſte. 338
Les Aſtrologues ne peuvent avoir aucune expérience. 619
Les qualités de l'air ſont mieux connuës des Payſans que des Aſtrologues. 620
Les Aſtrologues devroient être les meilleurs Médecins du monde. *bis.*
Les eſpaces des maiſons du ſoleil réglés différemment par les Aſtrologues, 624
Raiſonnements des Aſtrologues ſur les quatre triplicités. 627
Ce que les Aſtrologues appellent la partie de fortune. *bis.*
Des cinq Aphétes des Aſtrologues. *bis.*
Ce que les Aſtrologues nomment la tête & la queuë du Dragon. 628
Maniéres des Aſtrologues de prédire le temps des événements. *bis. & ſuiv.*
Prognoſtics de quatre ſortes de morts par les Aſtrologues. 634
Perſonnages illuſtres mis au nombre des Aſtrologues. 635
Réponſe des Aſtrologues au comte de la Mirandole & à l'empereur Vitellius. 642
Les Aſtrologues pourroient ſe vanter de quelque certitude s'ils mentoient toujours. 644
Aſtronomes, des anciens aſtronomes. 188. *& ſuiv.*
Des aſtronomes modernes. 193
Enorme diſtance des opinions des aſtronomes. 532
Les conjectures des aſtronomes devroient changer ſur le ſommet du pic de Ténériffe où le diſque du ſoleil, dit-on, paroît réduit à la petiteſſe d'une etoile. 538
Prodigieuſe diſtance des opinions des aſtronomes touchant l'éloignement du ſoleil, des planétes & des étoiles fixes 539. *& ſuiv.*
Différentes opinions des aſtronomes ſur la groſſeur du ſoleil, de la lune, des planétes & autres globes céleſtes. 544. *& ſuiv.*
Pluſieurs aſtronomes ont cru que les planétes étoient animées. 547
Contradictions des plus célebres aſtronomes. 546
Aſtronomie, ancienneté de l'aſtronomie Chaldéenne. 186
Les Grecs s'attribuoient l'invention de l'aſtronomie. 187
Du rétabliſſement de l'aſtronomie. 193
Progrès de l'aſtronomie depuis cent ans. 195
Quel eſt le véritable objet de l'aſtronomie. 196
L'aſtronomie eſt la ſcience qui montre le mieux l'étenduë & la pénétration de l'eſprit humain. 507
Le ſoleil eſt le lieu où l'aſtronomie ſeroit aiſée. 513
Régle de Képler d'un grand uſage dans l'aſtronomie. 537. *& ſuiv.*
Prédiction de la chute d'une pierre attribuée à l'aſtronomie. 550
Aſtronomie fort bornée des anciens, *bis.*
Aſtronomie des ſauvages. 552

Athée, une ſocieté d'Athées ne peut ſubſiſter. 233
Il ne peut y avoir d'Athée de conviction. *bis.*
Differentes ſortes d'Athées. 234
Les Athées de cœur ſont en grand nombre. *bis.*
Foibleſſe des Athées. 235
Athéïſme, Lequel eſt le plus injurieux à la Majeſté Divine de la ſuperſtition ou de l'athéïſme. 232. *& ſuiv.*
Atomes, le ſyſtéme des atomes attribué à Leucippe & plus anciennement à Moſchus. 171
Cicéron ſe mocque des différents mouvements introduits dans les atomes. 176
Abſurdité du ſyſtéme des atomes. 279 *& ſuiv.*
Atomes de ſenſation imaginés par Campanelle. 313
Aubépin, d'un aubépin dans le cimetiére des Innocens. 407
Avenir, l'homme ſeroit fort à plaindre de connoître l'avenir. 616
Avertiſſement, Dieu donne aux grands Princes & aux eſprits où il reluit quelque excellence, des avertiſſements ſécrets des accidents qui doivent leur arriver. 426
Augures, les augures étoient une inſtitution de politique. 384
La ſcience des augures reduite en préceptes. *bis.*
Superſtition des Romains pour les augures. *bis.*
L'inſtitution des augures avoit eu un fondement phyſique. 385
Railleries des augures. 386
Exemples d'augures emploïes par la politique. *bis.*
Différents principes de la ſcience des augures. 387
Crédit des augures à Rome. 388
Regles de la diſcipline des augures. *bis.*
L'art des augures rapporté aux influences céleſtes. 389
L'invention des augures attribuée à différents auteurs. *bis.*
Fauſſe application de quelques paſſages de la ſainte Ecriture à la ſcience des augures. 392
Autel, Auguſte ſe mocque du préſage d'un palmier qui avoit pouſſé ſur un des autels qui lui étoient conſacrés. 404
Auteurs, connoiſſances des auteurs les plus célébres fort bornées. 2
Opinions ſinguliéres attribuées au p. Hardouïn ſur les auteurs. 16
Grand nombre d'auteurs apocryphes. *bis.*
Caligula ordonne que les mauvais auteurs ſoient jettés dans le Rhône, ou effacent leurs ouvrages avec la langue. 18
Les extraits ont cauſé la perte d'un grand nombre d'auteurs. 20
Les auteurs de l'antiquité beaucoup plus laborieux. *bis.*
Auteurs parmi les ſouverains & grands Seigneurs. 24. *& ſuiv.*
Les Rabbins ſont les plus extravagants des auteurs. 35

B

Baguettes, divinations par les baguettes. 356. 357
Les effets de la baguette ne peuvent être expliqués phyſiquement. 491
Bains, avanture d'Adrien aux bains publics. 567
Bains froids de Charmis. 579
Bain d'eau fraîche propoſé par M. Bruyer, pour reméde pendant l'éruption de la petite vérole. 583
Bataille, recits de batailles qui paroiſſent incroïables. 70. *& ſuiv.*
Bêtes, les philoſophes réuſſiſſent aſſés à dire ce que les bêtes ne ſont pas, mais ils ne peuvent expliquer ce qu'elles ſont. 308
Le ſentiment de Deſcartes ſur les bêtes eſt déſavoué par les ſens; & l'écriture ſainte y eſt contraire. *bis.*
L'ame des bêtes eſt une ſubſtance moïenne entre l'eſprit & le corps. 309
Un Cartéſien pourroit dire avec autant de vraiſemblance des autres hommes qu'ils ſont des automates. *bis.*
L'opinion Cartéſienne ſur les bêtes n'eſt pas nouvelle. 310
Opinions outrées de l'intelligence & du raiſonnement des bêtes. 312. *& ſuiv.*
Opinion que la réligion met la ſeule différence entre l'homme & la bête. *bis.*

Opinion de Cardan, que l'ame des bêtes ne les éclaire que par dehors. 313
Nouveau syſtéme de l'immatérialité de l'ame des bêtes. *bis.*
Exemples de fidélité, d'induſtrie, & autres bonnes qualités des bêtes, 314. *& ſuiv.*
Honneurs ſignalés reçûs par les bêtes. 315. *& ſuiv.*
Amours des bêtes pour des garçons & des filles. 316. *& ſuiv.*
Reconnoiſſance de pluſieurs bêtes. *bis.*
Docilité des bêtes. 320
Eloge des bêtes par Montagne. 323. *& ſuiv.*
Les opinions ſur les bêtes prouvent que les hommes gardent bien peu de meſure dans leur eſtime & dans leur mépris. 327
Réponſe à l'objection des impies ſur les ames des bêtes. *bis.*
Biche, ruſe de la biche de jetter ſon faon dans l'endroit où elle le cache. 319
Bibliotheque, l'émulation des bibliothéques d'Alexandrie & de Pergame a cauſé la ſuppoſition d'un grand nombre d'auteurs. 17
De la bibliothéque de Piſiſtrate. 18
De la bibliothéque d'Alexandrie. *bis.*
Bibliothéques publiques à Rome. 19
Nos bibliothéques n'égalent pas les anciennes. 20
Bœuf, quelle marque devoit avoir le bœuf Apis. 258
Bouſſole, pourquoi l'éguille de la bouſſole doit être aimantée. 495
De la déclination de la bouſſole. 494

C

Cabale; definition de la cabale. 359
Objets de la cabale. 360
Diviſion de la cabale en deux parties, *bis.*
Principes de la cabale. *bis.*
Vénération du fameux Jean Pic, comte de la Mirandole pour la cabale. 360. 362
Des Dix Séphirot de la cabale. 361. 362
Des cinquante portes de la cabale. 361
La cabale ne peut être traduite. 363
Impiété & vanité de la cabale. 364
Calendrier, réformation Julienne du calendrier. 92
Réformation Grégorienne du calendrier. 94
Cancres, les cancres jettent des pierres dans les coquillages. 319
Capitole. Tête d'un homme trouvée dans les fondements du capitole. 407
Carmes, théſe ſoutenuë par des Carmes que Pythagore a été Carme. 164
Cavernes, de quelques cavernes d'où l'on peut faire ſortir des tourbillons & des tempetes. 488. 489
Cercle, objection que le cercle ne peut être diviſé en deux Hémiſpheres. 438
Le cercle & le polygone d'une infinité de côtés ont deux propriétés contradictoires. 443
Chaleur, mauvaiſe définition de la chaleur par Ariſtote. 453
Explication de la chaleur par la phyſique moderne. *bis.*
Vertus du foye de Chaméléon. 331
Chartreux, ſaint Louis donne aux Chartreux le palais de Vauvert. 252
Chaſſe des Cauniens pour ſe défaire de leurs Dieux. 222
Chat, Vénération des Egyptiens pour les chats. 318. 219
Le faux prophéte Mahomet coupe ſa manche plûtôt que d'eveiller ſon Chat. 315
Chat huant, bon augure du chat huant lorſqu'on le voit ſans l'entendre. 385
Mauvais préſage d'un chat huant à l'égard de Jean XXIII. 406
Cheiromantie, preceptes & vanité de la Cheiromantie. 656
Raiſon phyſiques alléguées par les Cheiromantiens. 657
Réfutation de ces raiſons. *bis.*
Fauſſe application de deux paſſages de la ſainte écriture à la Cheiromantie. 658
Cheval, la ville de Bucéphalie bâtie en l'honneur du cheval d'Alexandre. 315
Caligula faiſoit manger ſon cheval à ſa table & lui avoit promis le conſulat. *bis.*
D'un cheval qu'on a vû à la foire Saint Germain. 321

Le cheval Séjan portoit malheur à ſes maîtres. 403
Cheveux, pourquoi les cheveux des vieillars blanchiſſent. 479
Maladie de Pologne qui entortille les cheveux. 558
Chiens, les chiens n'entroient point dans le temple d'Hercule à Rome. 259
Exemples de fidelité des chiens. 314
Les chiens ne boivent l'eau du Nil qu'en courant à cauſe de la crainte des crocodilles. 319
Du chien d'un Charlatan de Conſtantinople. 321
Du chien qui après avoir flairé deux chemins s'élance dans le troiſiéme. 323
Chimie, Albert le Grand a cru la tranſmutation des métaux poſſible par la chimie. 597
Différentes vûës des Chimiſtes. *bis.*
Diſtinctions des Chimiſtes & des Alchimiſtes. 597. 598
Des cinq principes des Chimiſtes. 598. *& ſuiv.*
Différentes routes des Alchimiſtes pour chercher la pierre philoſophale. 599. *& ſuiv.*
Contradictions des Chimiſtes, ſur la qualité du vif-argent. *bis.*
La Chimie en ſe propoſant des objets chimériques fait quelquefois des découvertes imprévûës & utiles. 600
Supercherie des Chimiſtes. *bis. & ſuiv.*
Raiſonnements les plus ſpecieux des Chimiſtes. 601
Objection contre la Chimie. 603
Contes des Chimiſtes ſur leur Artéphius & autres. 604
Impiétés & inepties des Chimiſtes. 606
Obſcurité affectée par les Chimiſtes. *bis.*
Prophanation des myſteres par les Chimiſtes. 607
Saint Dominique, Albert le Grand & ſaint Thomas mis au nombre des Chimiſtes. 608
La Chimie attribuée aux Patriarches, à Salomon, &c. *bis.*
Auteurs ſuppoſés des livres de Chimie, 609
De l'ancienneté de la Chimie, 609. *& ſuiv.*
Allégories des Chimiſtes. 607. 608.
Témérité des Chimiſtes d'avancer que leur art peut former un homme. 606
La partie médecinale de la Chimie eſt la moins ancienne. 610
Le quatorziéme ſiécle a été l'âge d'or de la Chimie. *bis.*
Des Chimiſtes les plus célébres. 610. *& ſuiv.*
Chirurgien, conte d'un Chirurgien. 563
Choux, les Romains pendant ſix cents ans ne connurent d'autres rémédes que les choux. 207
Les choux adorés par les Egyptiens. 218
Chrétiens, les anciens Chrétiens étoient appellés par raillerie Sibillins. 383
Chronologie, antiquités imaginaires des Chronologies Chaldéene, Egyptienne & Japonoiſe. 84
Les chronologiſtes ajuſtent l'hiſtoire à leurs ſyſtémes. 84
Opinions diverſes des chronologiſtes ſur l'ancienneté du monde. 85. *& ſuiv.*
La chronologie fondée ſur l'aſtronomie. 96
Difficultés de chronologie ſur le roïaume des Aſſyriens. 99
Autres difficultés de chronologie. 100
Syſtéme de chronologie de Newton. *bis.*
Monuments célébres de chronologie dans les marbres de Paros ou d'Arondel. 101
Différents ſentiments des chronologiſtes ſur l'année de la naiſſance de Jéſus-Chriſt. *bis.*
Chûtes, des préſages des Chûtes. 406
Ciel, ſuivant Ariſtote il falloit qu'il y eût hors du monde aſſés de vuide pour que le ciel qui eſt de nature de feu pût reſpirer. 459
Des ſept cieux de Mahomet. 267. *& ſuiv.*
Citation, d'une maniere uniforme de citer les auteurs morts, & les auteurs vivants. 6. *& ſuiv.*
Cœur, le cœur n'eſt point le ſiége des paſſions. 290
Colere, colére de Démocrite contre ſa chambriére. 499
Colonne, de la colonne des enfants de Seth. 186

Coloſſe, coloſſe d'oſier rempli d'hommes vivans brûlés par les Gaulois en l'honneur des dieux. 230
Combat, combat en champ clos du chien d'Aubri de Montdidier. 314
Cométes, les cométes regardées comme des préſages. 309
Diverſes opinions des philoſophes ſur les cométes. 548. *& ſuiv.*
Prédictions de cométes. 550
Concert, du prétendu concert de Pythagore. 543
Concile, le concile d'Elvire défend d'allumer des cierges pendant le jour dans les cimetiéres, de peur d'inquiéter les ames des ſaints. 306
Conjurations, Numa évoque Jupiter par des conjurations magiques; Tullus Hoſtilius ayant voulu uſer des mêmes enchantements & s'étant trompé a quelque cérémonie eſt frappé du tonnerre. 343
Conſcience, Jurius dit que les Cannibales ne commettent rien contre la conſcience parce qu'ils croient tout permis. 235
Contraires, effets naturels produits par leurs contraires. *498. *& ſuiv.*
Coq, pourquoi les coqs chantent tout les matins, ſuivant les Mahometans 267
Le coq de Lucien ſoutient que l'homme eſt le plus miſérable des animaux. 282
Le chant du coq redoutable aux demons & aux lions. 351
Corail, vertu attribuée au corail. 503
Cornettes, figures myſtériculeſes des cornettes de Judas Macabée & d'Antiochus. 363
Corps, des cinq corps réguliers de Platon. 451
Couleurs, changements de couleurs du chaméléon & du pouple. 325
Explication des couleurs ſuivant les differentes hypothéſes. 479. *& ſuiv.*
Signification des couleurs. 481
Couronnement, préſage de proſperité au couronnement d'Elizabeth de Haynault, femme de Philippe Auguſte. 403
Coutumes, abominables de ſacrifier aux faux dieux des victimes humaines. 229. *& ſuiv.*
Crainte, les Lacédémoniens ont élevé des autels à la crainte. 281
Création, héréſie des Préadamites ſur la création. 276
Hypothéſe extravagante que la création eſt une extenſion que Dieu fait de ſa propre ſubſtance. 277
Crimes, divinités qui préſidoient aux crimes. 223
Crimes imputés aux dieux. *bis.*
Crocodiles, les crocodiles adorés par les Egyptiens & dans le Pegu. 218. 219
Les crocodiles ne faiſoient point de mal à ceux qui naviguoient dans des barques la fête du dieu Apis. 258
Ruſe du crocodile de crier comme un enfant. 318
Des crocodiles apprivoiſés couchoient avec des femmes, ſe laiſſoient ouvrir la gueule, étoient menés en leſſe, ſuivoient la voix de leurs maîtres, nageoient ſous des hommes. 320
Curioſité, le moyen de réprimer une curioſité illicite, eſt de la déſabuſer, & pour ainſi dire de l'aſſouvir. 3
Cycles, des Cycles. 86. *& ſuiv.*

D

Dates, variété des dates. 98
La cour de Rome multiplie les dates pour empecher les fauſſetés. 99
Dauphins, amours de pluſieurs Dauphins pour des hommes. 317
Définition, Diogéne ſe mocque d'une définition de l'homme donnée par Platon. 122
Les définitions multiplient ſouvent les difficultés. 136
Epreuve de la bonté des définitions. 455
Déluge, objection contre le déluge univerſel réfutée. 622
Démon, du démon familier de Socrate. 251
Accouplements des démons avec les femmes. 253
Des démons reçoivent une réprimande de fort ſéche de leur commandant, pour avoir emmené une ame au lieu d'une autre. 265
Légéreté & viteſſe des démons. 268
Réponſes ambiguës des démons. 350
Les démons ne peuvent procurer ni

honneurs ni richeſſes. 351
Démons niés par quelques philoſophes 248
Pluſieurs philoſophes & même Chrétiens ont tenu les démons corporels. *bis.*
Opinions que les démons ſe plaiſent à prendre de la nourriture. 249
Les démons ſujets à la douleur. *bis.*
Les démons n'ont qu'une ſcience conjecturale de l'avenir. *bis.*
Dent, double dent d'Agrippine. 402
Deſſein, du deſſein de l'ouvrage. 1. *& ſuiv.*
Deſtin, diverſes opinions des Philoſophes ſur le deſtin. 430. *& ſuiv.*
L'opinion du deſtin anéantit les vertus & les vices & ne doit point être tolérée dans un état. 431 *& ſuiv.*
Devoirs, le goût des lettres ne doit pas nous détourner des devoirs eſſentiels. Reproche fait à Grotius. 10
Dieu. Tout ce qu'il y a de plus vil & de plus déteſtable dans la nature, a été érigé en divinité, 218
Nombre des dieux dans l'ancienne Rome. 220
Opinions inſenſées & ridicules des philoſophes ſur la divinité. 213
Railleries que les Payens faiſoient de leurs dieux. 224
Dieux menacés & punis par les hommes. 228. *& ſuiv.*
Sentimens ſublimes de quelques Payens ſur la divinité. 235
Les Payens reconnoiſſoient un dieu ſuprême. 238
Preuve de la divinité dans Platon. 239
Du conſentement unanime des hommes à reconnoître la divinité. 239 *& ſuiv.*
Preuve de la divinité par Deſcartes. 242
Douleur, définition de la douleur. 455
Doute, il s'eſt trouvé des hommes qui diſoient qu'ils doutoient de leur propre exiſtence. 235
Dragons, des dragons apprivoiſés couchoient avec des enfans. 320

E

Eau, les particules de l'eau ſont molles & pliantes ſuivant Deſcartes, dures & inflexibles ſuivant M. Boërhaave. 451
Explication de la maniére dont l'eau commune peut devenir un phoſphore brûlant. 499
Ancien uſage des eaux minérales. 565
Raiſonnements oppoſés des médecins ſur l'eau de vie. 574. *& ſuiv.*
De l'uſage de l'eau de vie. *bis.*
Echole, l'échole Ionienne transferée de Milet à Athénes. 117
Echo, répétitions multipliées par quelques échos. 490
Eclipſe, les éclipſes données pour des événements miraculeux. 264
Coutume de ſecourir la lune dans les éclipſes. 330
Les éclipſes priſes pour des préſages. 394
Explication des éclipſes. 526. *& ſuiv.*
De l'éclipſe arrivée à la mort de Jeſus-Chriſt. 528. *& ſuiv.*
De l'éclipſe totale ou en partie du corps éclipſé. 529
De l'éclipſe de ſoleil annulaire. *bis.*
Utilité des éclipſes pour l'aſtronomie. 530
Les éclipſes propres à rectifier la chronologie. *bis.*
Opinions inſenſées ſur les éclipſes. 531
La crainte d'une éclipſe fait périr Nicias & l'armée Athénienne. *bis.*
Politique d'Agathoclés au ſujet d'une éclipſe. *bis.*
Périclés explique la cauſe d'une eclipſe à ſon Pilote. *bis.*
Les prémiers Phyſiciens qui ont expliqué les éclipſes, ſuſpects d'impiété. *bis.*
Un Curé dit à ſes Paroiſſiens que l'éclipſe eſt rémiſe à quinzaine. 532
Ecliptique, de l'angle que les globes de la terre & de Venus font avec l'écliptique. 513
Du ſyſtéme de M. le chevalier de Louville au ſujet de l'obliquité de l'écliptique. 533. *& ſuiv.*
Ecriture, preuves inconteſtables de la ſainte écriture par les Juifs & par les hérétiques. 244

La langue Turque à ſept ſortes d'écriture. 35
Projet d'une écriture commune pour toutes les langues. *bis.*
Elaſticité, explication de l'élaſticité. 495
Electriques, explication de la vertu attractive des corps électriques. *486. *& ſuiv.*
Eléments, contradictions des Phyſiciens ſur les éléments. 449
Des éléments des Chimiſtes. 450
D'une proportion décuple de peſanteur entre les éléments. *bis.*
Explication des éléments de Deſcartes. 451
Deſcartes dans la formation de ſes tourbillons donne aux trois éléments un jeu & des emplois qui ſe contrediſent. 466. *& ſuiv.*
Eléphant, l'Eléphant blanc adoré à Bengale. 219
L'Eléphant eſt l'animal qui approche le plus de l'intelligence humaine. 313
Hiſtoires de quelques Eléphants. 317
Eléphants inſtruits des lettres. 318
Eléphants danſant ſur la corde. 320. 323
Eloquence, l'éloquence conſiſte plus dans l'opinion que dans des régles certaines. 36
Jugements de l'éloquence de Démoſthéne & de Cicéron. 37. *& ſuiv.*
Du changement dans le goût de l'éloquence. 39
La perfection de l'éloquence conſiſte dans les bienſéances. 40
Eloge de l'éloquence. 42
Pouvoir de l'éloquence. *bis.*
Précautions contre la ſéduction de l'éloquence. 43
L'éloquence eſt une image des mœurs. 45
De l'opinion que l'éloquence ne ſe forme que dans les Républiques. *bis.*
Empereur, des apothéoſes des empereurs. 227. *& ſuiv.*
Encens, l'oracle de Nymphée étoit conſulté par l'encens. *368
Enchantements, pour faire mourir Germanicus. 345
Accuſations d'enchantements dans le procès de Marigni, de la Molle, de Rugier. 349
Enfants, les enfants d'Hamelen, emmenés par un Magicien. 347
Les anciens Médecins croioient que les enfants nés à ſept mois pouvoient vivre & que ceux nés à huit mois ne pouvoient pas vivre, erreur dont il y a peu de tems qu'on eſt deſabuſé. 566
Les Lacédémoniens plongeoient leurs enfants dans le vin pour éprouver leur tempérement. 567
Epactes, des épactes. 96
Epée, Opinion que les démons craignent les épées. 249
Marque d'une épée ſur le bras de Scanderberg. 402
Ephémérides, contrariétés dans les Ephémérides. 532
Epicycles, des épicycles des planétes dans le ſyſtéme de Ptolémée. 509
Epique, pourquoi le poëme épique réuſſit difficilement. 57
Equivoques des réponſes des démons. 350
Eres principales. 99
Erreur, les Péres de l'égliſe en combattant quelque erreur ſembloient ne pas craindre l'extrémité oppoſée. 303
Eſprit, il eſt très important de dompter l'orgueil de l'eſprit & de corriger ſon opiniâtreté. 2
Entraves données à l'eſprit. 60. *& ſuiv.*
Diſpoſition de l'eſprit humain par rapport à la vérité. 218
Apparitions d'eſprits inconteſtables ſuivant la ſainte écriture. 252
Rien n'eſt plus humiliant pour l'eſprit que de ne pouvoir ſe connoître. 287
Explication cartéſienne de l'action du corps ſur l'eſprit. 288
Il eſt impoſſible de concevoir comment la matiére agit ſur l'eſprit, 289
Preuves de l'immortalité des eſprits. 292. *& ſuiv.*
Difficultés métaphyſiques ſur les eſprits. 301. *& ſuiv.*
De l'étenduë & de la grandeur des eſprits & de la maniére dont ils occupent l'eſpace. 303. *& ſuiv.*
Comment on doit entendre ce que les Peres ont dit de la matérialité des eſprits. 304

Marc Antonin diſtingue l'eſprit de l'ame. 307
Curioſité de l'eſprit pour les choſes vaines & myſterieuſes. 362
Témérité de l'eſprit humain dans l'examen de la préſcience de Dieu. 431
Les eſprits animaux niés par quelques anatomiſtes. 457
Contrariétes des Phyſiciens ſur l'eſſence de l'eſprit & du corps. 459
Trois ſortes d'eſprits, naturels, 556
Ces trois eſprits réjettés comme chimériques par pluſieurs Anatomiſtes. *bis.*
La frugalité & la qualité de la nouriture influent beaucoup ſur l'eſprit. 590
Eternuëment, préſages des éternuëments & origine de la coutume de ſaluer ceux qui éternuënt: 405
Etoiles, les nouveaux téleſcopes ont fait découvrir plus d'étoiles dans la ſeule conſtellation d'Orion, que les anciens n'en avoient apperçû dans toute l'étenduë des cieux. 190
Phénoménes d'étoiles extraordinaires, 398.399
Les étoiles ſont autant de ſoleils dans leurs tourbillons. 465
Les diverſes apparences des étoiles ſont des preuves qu'elles tournent ſur leurs axes. 517
Differents ſentiments des eſtranomes ſur la révolution du ciel des étoiles fixes. 517. *& ſuiv.*
Progrès de l'étoile du Bélier. 519
Progrès de l'étoile polaire. *bis.*
Differents ſentiments des Aſtronomes ſur le temps que le ciel des étoiles fixes emploie à faire ſa révolution. 519
Comparaiſon du mouvement de la terre avec celui des étoiles fixes dans les différents ſyſtémes. 520
Le téleſcope loin d'augmenter les étoiles fixes en diminuë l'apparence. 541
Opinion des anciens aſtronomes que les étoiles étoient adhérentes à leur ciel & entraînées par ſon mouvement. 542
Expérience d'Huguens pour la diſtance des étoiles. *bis.*
Du temps qu'emploïeroit un boulet de canon à arriver aux étoiles delà prémiere grandeur qui ſont incomparablement plus proches de nous. 543
Du demi diamétre de l'orbite des étoiles fixes les plus prochaines. *bis.*
Prodigieuſe groſſeur des étoiles. 545
Les anciens comptoient mille vingt-deux étoiles: les modernes les ont trouvées innombrables au moïen des téleſcopes de Galilée. 546
Alfragan diſtingue ſix claſſes d'étoiles par rapport à leurs grandeurs. *bis.*
De l'apparition des nouveles étoiles. *bis.*
De l'étoile miraculeuſe qui apparut aux Mages. *bis.*
Opinions anciennes ſur les étoiles. 542
Des noms des étoiles & des conſtellations. 618
Les ſignes du zodiaque ne ſont plus ſous les mêmes étoiles. 619
Etre, Dieu eſt le ſeul être veritable. 236
Etude, ardeur d'Ariſtote, d'Alexandre, de Démocrite, d'Archiméde de Viet pour l'étude, 130. 172. 439.
Etymologie de Verſet. 21
De péripateticien. 130
D'Univerſité. 142
De Théophraſte. 138
De Cynique. 149
De Stoïcien. 152
De Pythagore. 163
D'œconome & de politique. 179
D'empyrique. 209
De Beelzebuth. 219
De démon. 246
De l'ame. 297
De l'Hippomane. 336
De la cabale. 360
De Gabriel; Michel; Raphaël; Uriel; Chérubim; Seraphim. 362
D'onomantie. 365
De géomantie. *361
De Sibylle. 379
De mal comitial. 384
De climacterique. 409
Pluſieurs étymologies burleſques d'opinions ſuperſtitieuſes. 413. *& ſuiv.*
Etymologie d'atome. 457
Etymologie de magnetique. 494
D'épicycle. 508
De chimie. 608

De

De ſpargirique. *bis.*
L'ancienne ortographe conſerve la trace des étymologies. 33
Evénement, l'événement conſeiller de Jupiter. 220
Opinion ſinguliere des Stoïciens ſur le retour des événements dans toutes leurs mêmes circonſtances. 431
La chaine des événements eſt imperceptible à toute prévoïance humaine. 531
Examen, de l'examen du ſoir. 166
Excentricité, de l'excentricité des planétes. 509
Les paſſions autoriſées par les exemples des Dieux. 222
Exercice, utilité de l'exercice pour la ſanté. 590. *& ſuiv.*
Expérience, de l'expérience de la chambre obſcure. 485
L'experience de Paſchal expliquée par le reſſort de l'air. 497
Il y a peu à compter ſur les expériences phyſiques. *498
Boyle a pouſſé plus loin qu'aucun Philoſophe la recherche des expériences. *bis.*

F

Fables, ſi le merveilleux des fables eſt eſſentiel à la poëſie. 58
Fermentation, Explication groteſque de la fermentation des vins. 493
Explication de la fermentation. 598
Feu, Heraclite établit le feu pour principe général. 173
Feu ſacré rallumé miraculeuſement par Æmylia. 297
Deux principales opinions ſur le feu. 452
Iſac Voſſius ne met pas le feu au rang des corps. *bis.*
Le pére Caſtel ſoutient que le feu eſt le plus peſant de touts les corps. *bis.*
La matiére ſubtile ne peut toute ſeule compoſer un feu qui produiſe l'activité & la chaleur du ſoleil. 468
Féves, de l'abſtinence des féves preſcrite par Pythagore. 165. *& ſuiv.*
Fievre, les Romains conſacrent des Temples à la fiévre. 218
Les médecins n'ont pû trouver la cauſe de la fiévre. 571
Figuier, le figuier paſſe pour avoir la vertu de préſerver du tonnere. 503
Fille, une fille nommée Philinion revint pluſieurs fois après ſa mort trouver ſon amant. 265
Flamme, calcul du poids de la flamme. 483
Fléches, divination par les fléches. 357
Fleurs, les ſoldats de Sylla paroiſſent couronnés de fleurs. 401
Pronoſtics des fleurs vûës en ſonge. 418
Flux, differentes opinions des Philoſophes ſur le flux & le reflux. *490. *& ſuiv.*
Fontaine de Sardaigne qui guériſſoit les maux d'yeux, mais qui rendoit les voleurs aveugles. 255
Préſage de la fontaine Dircé qui jette du ſang. 402
Effet de la voix ſur la fontaine d'Arethuſe. 489
Effet du ſon des fluttes ſur une autre fontaine de Sicile. *bis.*
Origine des ſources & des fontaines differemment expliquée. *499. *& ſuiv.*
Force, parole d'Archiméde ſur les forces mouvantes. 463
Force prodigieuſe des corpuſcules inſenſibles. 490
Forme, paralogiſme d'Ariſtote ſur la forme. 449
Définition de la forme par les modernes. *bis.*
Fortune, les Romains ont conſacré des Temples à la mauvaiſe fortune. 218
Les fortunes d'Antium ſe remuoient d'elles mêmes. 262
La roue de fortune attribuée à Pythaghore. 365
Il eſt auſſi ordinaire de parler de la fortune qu'il eſt rare d'entendre ce que ſignifie cette expreſſion. 430
Différentes opinions des Philoſophes ſur la fortune. *bis. & ſuiv.*
Le mot de fortune a été inconnu à l'antiquité la plus reculée; il ne ſe trouve point dans Homére. *bis.*
Fourmies, induſtrie des fourmies. 317. 325
Capitulation des fourmies de deux fourmilliéres. 325
Fours, la Déeſſe Fornicaria avoit l'emploi de préſider aux fours. 221

Froid, mauvaiſe définition du froid par Ariſte. 453
Explication du froid par la Phyſique moderne. 454
Le froid reſſerre les corps. *bis.*
Frugalité des Pythagoriciens. 169
Fumier, le département du Dieu Sterquilinus ne s'étendoit qu'au fumier. 221
Funerailles parmi les bêtes. 320
Les funérailles parmi les Romains duroient neuf jours. 368

G

Génération, incertitude de la médecine ſur la génération. 593
Génies, les hommes ſous la conduite des génies. 246
A quel point la Philoſophie Platonienne a multiplié les génies. 248
Quelques Philoſophes tiennent qu'il n'y a point d'autres génies que les remords de la conſcience. *bis.*
Apparitions de pluſieurs génies. 250
Géomancie, régle de la divination par la géomantie. *361. *& ſuiv.*
Géométrie inventée par les Egyptiens, 106
Objections contre la géométrie. 437. *& ſuiv.* 441. *& ſuiv.*
Application exceſſive des géométres. 439
Paradoxes de la géométrie. 441
L'eſprit ne doit pas s'accoûtumer à des certitudes géométriques. *bis.*
Du ſyſtéme géométrique de l'infini. 442. *& ſuiv.*
Glace la glace produit du feu. 498
Glande, ſuivant Deſcartes, l'ame réſide dans la glande pinéale. 290
Objection de Stenon contre la glande pinéale. *bis.*
Goëtie, de la Goëtie. 341
Goute, Hippocrate a écrit que les femmes n'avoient jamais la goute. 562
Grandeur, nous n'avons que des notions relatives de la grandeur & de la petiteſſe. 543
Le plus grand nombre que nous puiſſions repréſenter par nos chiffres, eſt à peine un commencement de l'expreſſion des grandeurs naturelles. *bis.*
Grenouilles, les grenouilles portent un morceau de roſeau en travers de ſorte que l'hydre ne peut les dévorer. 319
Gruë, raiſons de la gruë pour vanter l'excellence de ſa condition. 282
Triangle équilateral formé par le vol d'une troupe de gruës. 319
La gruë en ſentinelle a une pierre dans une patte levée. 320
Guenon, d'une guenon qui donnoit échet & mat à ſon maître. 323
Gueriſons prétenduës miraculeuſes. 266
Guerre, de la guerre appellée ſacrée. 260

H

Halcyons, tranquilité des mers en faveur des halcyons. 326
Harmonie, ſyſtéme de l'harmonie préetablie de Leibnits. 289
Prétenduës vertus de la pierre héliotrope. 331
Héréſie, les héréſies ont rendu les livres canoniques inconteſtables. 245
Hériſſon, le hériſſon bouche ſa tanniére du côté que le vent doit ſouffler. 325
Héron, ruſe du héron de cacher ſon bec. 319
Hiſtoire, peu de vérité à eſperer de l'hiſtoire. 63. *& ſuiv.*
L'hiſtoire a ſuivi le génie des peuples. 65
L'amour du merveilleux un des écueils de l'hiſtoire. 66
Devoirs de l'hiſtoire. *bis.*
Sincerité de quelques hiſtoriens. 67
Hiſtoriens remplis de fables. *bis.*
De nos anciens hiſtoriens. 68
Pyrrhoniſme outré ſur l'hiſtoire. 69
Du traité des paralléles des hiſtoires Grecque & Romaine. 71. *& ſuiv.*
Pluſieurs exemples de l'incertitude de l'hiſtoire & des contradictions des hiſtoriens. 73. *& ſuiv.*
De la bonne critique de l'hiſtoire. 83
Fruits de l'étude de l'hiſtoire. *bis.*
Homme, Diogéne en plein marché cherche un homme. 149
Opinions inſenſées ſur l'origine des prémiers hommmes. 274. *& ſuiv.*
Platon repréſente les prémiers hommes ſous une figure androgyne. 275

Sentiments partagés ſur la queſtion ſi le monde a été créé pour l'homme. 281. *& ſuiv.*
L'homme eſt appellé l'image de Dieu. 283. 296
Homme ſauvage de Bornéo. 318
Plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête. 324
Opinion ridicule de Paracelſe que chaque homme a deux corps. 620
Horoſcope des grandes villes. 646
Impiété d'avoir tiré l'horoſcope de Jeſus-Chriſt. 647
Humeurs, de la circulation des humeurs. 592
Hydroſtatique, en quoi conſiſte l'hydroſtatique. 439
Hyperbole, la ligne hyperbolique ne toucheroit jamais ſon aſymptote quoiqu'elle en approchât toujours. 441
Les hyperboles géométriques de Wallis ſympathiſent avec les hyperboles de la rhétorique. 444
Hyéne, l'hyéne contrefait la voix humaine, & appelle les Paſteurs par leurs noms pour les dévorer. 318
Qualités magiques attribuées à l'hyéne. 338

I

Jalouſie, la jalouſie de Junon cauſe les perſecutions d'Hercule & d'Enée & & la défaite des Romains à la bataille de Cannes. 223
Ibis adorés par les Egyptiens. 218
L'Ibis ſe fait une cuiraſſe. 319
Ichneumon, l'Ichneumon ſe fait une cuiraſſe avant que d'attaquer le Crocodille. *bis.*
Idées, explication des idées de Platon. 270
Doctrine des idées dans un enthouſiaſme poétique de l'Arioſte. *bis.*
Idolatrie, l'idolatrie a pris pour ſes objets tout ce qu'il y a de plus vil & de plus déteſtable. 218
Idolatrie picoïable des Egyptiens. *bis.*
L'idolatrie flattoit les paſſions. 222
Des deux eſpéces les plus anciennes d'idolatrie. 225
Jeune propoſé par un donneur d'avis. 589
Iſles, prodiges des iſles de Délos & de Chemnis. 260
Impoſteur, des impoſteurs Barchochebas & Eunus. 259
Le livre des trois impoſteurs n'a de fondement que dans une parole impie de l'empereur Frédéric II. 612
L'imprimerie n'a pas multiplié les livres. 18
Inceſte, horreur de quelques bêtes pour l'inceſte. 317
Indictions, des indictions. 88
Infini, du ſyſtéme de l'infini. 442
De la diviſibilité à l'infini. 456. *& ſuiv.*
Diſtinction de l'infini géométrique & du métaphyſique. 458
Influence, il n'y eut jamais d'influences parfaitement ſemblables. 620
Définition de l'influence. *bis.*
Qualités attribuées aux influences des differentes planétes. 621. *& ſuiv.*
Ingratitude reprochée à Ariſtote. 129
Inquiétude, moyen de convertir l'inquiétude naturelle à l'homme en une paix intérieure. 283
Inſcriptions ſur la ſtatue d'Iſis & ſur le temple de Delphes. 235
Jours, des jours heureux ou malheureux. 408. *& ſuiv.*
Jugemens après la mort dans Platon. 293
Juifs, preuve de la ſainte écriture fondée ſur les Juifs. 244
Juments conduës pour en avoir des mulets. 317

L

PHénoménes extraordinaires de deux lacs. 489
Langue, Opinions ſur les langues. 32
Les langues vivantes paroiſſent moins riches, parce qu'elles ſont plus correctes. 33
La richeſſe des langues vient de l'étenduë des empires. *bis.*
Si l'on abandonnoit l'ancienne orthographe, il ſe formeroit dans la langue Françoiſe différents dialectes. 34
Opinions diverſes ſur le nombre des langues meres qui ſe formerent à la confuſion des langues de la tour de Babel. *bis.*
Laurier, augures tirés du laurier. 388
Branché de laurier plantée par Livie. 407

La vertu de préſerver du tonnere attribuée au laurier. 503
Lecture, qui ſont ceux qui ont le plus de beſoin de la lecture. 11
Lépre, la lépre ſi commune autrefois n'eſt preſque plus connuë. 562
Lettres, de l'intempérance des lettres. 9
Bonheur des gens de lettres. 11
On doit prendre garde que le gout pour les lettres ne détourne des devoirs eſſentiels. 10
Les lettres regardées par les barbares comme un obſtacle à la vertu militaire. 28
Les lettres Hébraïques ſont autant de mots ſignificatifs, & miſes de ſuite elles forment des ſentences. 34
Les Egyptiens avoient deux ſortes de lettres. 35
Cadmus apporta les lettres en Gréce. 107
Les lettres ont paſſé trois fois de la Gréce dans l'Occident. 181
Lévrette, la levrette du comte de Blois quitte ſon maître & va ſe donner au comte de Montfort, avant la bataille d'Aurai. 407
Liberté, c'eſt l'abus que les hommes font de leur liberté qui eſt la ſource du mal. 284
Cicéron nie la préſcience de Dieu pour conſerver la liberté de l'homme. Raiſons d'un philoſophe moderne pour ſoutenir ce ſentiment. 433
Accord de la préſcience de Dieu & de la liberté. *bis.*
Lievres, ſuperſtition de Tycho-Brahé pour la rencontre des liévres. 406
Lion, généroſité & clémence du lion. 316
Un lion léche Sandrocottus. 406
Livres, de la rencontre des paſſages à l'ouverture de certains livres. 394
Le nombre des livres étoit plus grand avant l'imprimerie. 17
Pline le jeune diſoit qu'il n'y a ſi mauvais livres dont on ne puiſſe tirer quelque profit. 18
Guerre faite de touts temps aux livres. 19
Logique, de la logique d'Ariſtote. 134. *& ſuiv.*
La logique des philoſophes Eléates & des Stoïciens paſſoit pour fort ſupérieure à celle d'Ariſtote. *bis.*
La logique d'Ariſtote inutile & même nuiſible. 134. *& ſuiv.*
Subtilités & barbaries de la logique des ſcholaſtiques. 135
De la logique de Raimond Lulle. 136
Quelle eſt la veritable logique. 137
Louanges, des auteurs qui ſe ſont loués eux-mêmes. 30
Louanges des ſujets les plus viles & les plus déteſtables. 43
Lumiére, obſervations ſur la lumiére. 481. *& ſuiv.*
Calcul du progrès de la lumiére. 482
Lune, la lune ſe plaiſoit à être adorée ſous un nom maſculin. 253
Opinion ridicule des Manichéens ſur la lune. 306
Sélénographie, ou deſcription de la lune. 478
Différences des mouvements périodiques & ſynodiques de la lune. *492. 515
Différents ſentiments des aſtronomes au au ſujet de la révolution de la lune ſur ſon propre centre. 517
Cauſe de l'éclipſe de lune. 527
La ligne de la lune excentrique à la route du ſoleil. *bis.*
Ce qu'on appelle latitude de la lune. 528
Pourquoi le diamétre du Diſque de la lune nous ſemble diminuer a meſure qu'elle s'éloigne de l'horizon, 538
Opinions anciennes ſur la lune. 552
Lunettes, de l'invention des lunnettes. 194
Lys, heureux préſages des lys. 400

M

Magie, la magie écueil des eſprits forts & des eſprits crédules. 328
Quatre eſpéces de magie diſtinguées par Agrippa. 329
Opinion de Pomponace ſur la magie naturelle réfutée. *bis.*
De la magie Egyptienne. *bis.*
La plûpart des effets magiques doivent être rapportés à une magie illuſoire. 330

Magie Egyptienne étalée pour quelques oboles. 332
Illuſions magiques. 333
Défenſe de Julius Creſinus accuſé de magie. *bis.*
Parole d'Olympias ſur une courtiſanne accuſée de magie. *bis.*
De la magie mathématique. 334. *& ſuiv.*
De la magie empoiſonneuſe. 335. *& ſuiv.*
Des méthamorphoſes magiques. 336
Toute magie condannée par les loix divines & humaines. 337
Inutilité des recherches magiques de Neron. 338
Conſtantin excuſe la magie emploïée pour procurer la ſanté ou pour détourner les orages. *bis.*
Sévérité des empereurs & des loix Romaines contre la magie. *bis.*
Quelle eſt la juriſprudence du parlement de Paris ſur la magie. 339. *& ſuiv.*
Plaidoïer de l'avocat général Servin ſur la magie. 339
La juſtice ſéculiére ne ſouffre pas les prétendus devins par l'eau, le ſas, ou autrement. 340
De la magie cérémoniale. 341
La magie Démoniaque niée par pluſieurs philoſophes. *bis.*
Gerſon ſoutient que la réalité de la magie Démoniaque eſt probable en philoſophie & certaine ſuivant la foi. *bis.*
Livres de magie fauſſement attribués aux plus ſaints & ſçavants perſonages. 342. *& ſuiv.*
Pluſieurs faits de magie rapportés par les hiſtoriens. 343. *& ſuiv.*
Opinion ancienne que les magiciens vendoient les grains à certains habitants de l'air. 347. 348
Des magiciens invulnérables, ou de l'art de Paſſau. *bis.*
D'un magicien qui offrit de livrer le château de l'Oeuf aux François 349
Contes ridicules de magie. 351. *& ſuiv.*
Mépris de Cardan pour la magie. *bis.*
Agrippa rend les opérations de magie impoſſibles par le grand nombre de circonſtances qu'il preſcrit. 352
Jugement de la magie par Agrippa. *ibi.*
Triple lien de la magie. 353
De la réalité de la magie. *bis.*
Dix preuves de la magie. 354
Différentes pratiques de magie. 355. *& ſuiv.*
Bekker croit le ſentiment de la réalité de la magie contraire aux principes de la foi. 354
Magnétique, la matiére magnétique doit être plûtôt conſiderée comme une matiére du troiſiéme élément que comme une matiére ſubtile. 495
Différence des tourbillons magnétiques & électriques. 498
Magnétiſme général dans la nature. *489
Mal, pluſieurs opinions ſur la ſource du mal. 284
Maladies, exemples de pluſieurs maladies extraordinaires. 557. *& ſuiv.*
Maladies répanduës dans certains temps, & ignorées dans d'autres. 562
Contradictions ſur les cauſes des maladies. 561
Maladies inconnuës aux médecins Grecs, décrites par les médecins Arabes. 562
Opinions diverſes ſur l'origine des maladies vénériennes. *bis.*
De la tranſplantation des maladies. 568 *& ſuiv.*
Quatre périodes dans les maladies. 573
Mandragore, Agrippa ſe vente de la compoſition de la vraie mandragore. 334.
Martyrs, différence des martyrs, pour ſoutenir des opinions; & des martyrs pour ſoutenir des faits dont ils ont été témoins. 2
Mathématiques, l'opinion a peu de priſe ſur les mathématiques. 436
Les mathématiques ſe vantent d'être les ſeules ſciences. *bis.*
Le titre de ſcience refuſé aux mathématiques. *bis.*
Opinion de Scaliger qu'un bel eſprit ne peut être mathematicien. 438
De l'utilité des mathématiques. 440
Jugement des mathématiques par ſaint Evremont. 439
Les mathématiques ſont les ſciences qui ménagent le plus l'étenduë de l'eſprit 441
Matiére, opinion de Campanella que toutes les particules de la matiére ſont animées. 462

C'eſt une contradiction inſoutenable dans le ſyſtéme de Deſcartes de placer la matiere ſubtile au centre du tourbillon. 466. *& ſuiv.*
Les philoſophes payens s'accordoient aſſez ſur l'éternité de la matiére. 272
La matiére ſubtile ſe trouve dans Ariſtote. 503
Méchaniſme, contradiction du méchaniſme de Deſcartes, & ſyſtéme d'un méchaniſme uniforme dans la nature. 464. *& ſuiv.*
Le méchaniſme d'Anaxagore, traité d'impieté par Platon. 504
Les mouvements de la terre ſur ſon axe, & autour du ſoleil, & l'obliquité de l'écliptique expliqués par le méchaniſme général de la nature. 513
Le méchaniſme général de la nature ne ſe trouve que dans le ſyſtéme de Copernic. 524
La régle de Képler a ſon principe dans le méchaniſme général de la nature. 537
Médaille, hiſtoire fort ſuſpecte d'une médaille de Catherine de Médicis. 349. 350
Médecine, de l'invention de la médecine. 196
Toute la médecine des Romains pendant ſix cents ans conſiſta dans l'uſage des choux. 207
Combien les anciens médecins ſe faiſoient valoir. 198. 202
Pluſieurs héros ſçavants dans la médecine. 198
Les Aſclépiades ſeuls médecins pendant pluſieurs ſiécles. 199
Les anciens médecins étoient en même temps chirurgiens, & apoticaires. 201
Les bêtes guides de l'homme dans l'invention de la médecine. 203
L'exercice de la médecine permis aux femmes par jugement de l'Aréopage. 204
Commencement de la médecine à Rome. 206. *& ſuiv.*
De pluſieurs anciens médecins de Rome. 209. *& ſuiv.*
Railleries de la médecine. 212
Médecins punis. 213
La médecine reſſuſcitée par les Arabes. 214
De quelques papes qui ont été médecins. *bis.*
De pluſieurs médecins modernes. 215
Les anciens médecins étoient tous empiriques. 569
Trois principes des médecins empiriques. 570
Diſpute des médecins empiriques & dogmatiques, *bis. & ſuiv.*
La médecine eſt un art conjectural. 554
Confiance inconſidérée pour tous ceux qui ſe diſent médecins. *bis.*
Raillerie de Quintus ſur la médecine. 556
Les maladies ſont peu connuës des médecins. 557
Médecine réglée ſur l'aſtrologie. 565
Les anciens médecins attribuoient beaucoup de vertu aux nombres. 566
Exemples de contrariétés dans la médecine. 561. 573
Les médecins devenus plus entreprenants par la nouvelle phyſique. 582
Les médecins en dernier lieu ont donné dans la géométrie. *bis.*
Sentiments renouvellés par les médecins, donnés pour des découvertes. 594. 596
Mémoire, origine de la mémoire locale. 257
Mer, paſſages de la mer par Alexandre & par Scipion pendant le reflux. 264
Mercure, Jacques de Carpi eſt le prémier qui ait traité les maladies vénériennes par le mercure. 564
Contradictions des chimiſtes ſur les qualités du mercure. 599
Métaphyſique, quel eſt l'objet de la métaphyſique. 218
La métaphyſique eſt de toutes les parties de la philoſophie la plus intéreſſante. *bis.*
Métaux. ſi la tranſmutation des métaux étoit poſſible, il n'y auroit nul profit. 603
Exemples de la tranſmutation des métaux. *bis. & ſuiv.*
Métempſycoſe, la métempſycoſe n'a été enſeignée par Pythagore, que par allégorie, & comme un ſymbole. 166
L'opinion de la métempſycoſe très généralement répanduë. 299

L'opinion de la métempſychoſe tirée des Egyptiens. 300
Explication de la métempſycoſe par un Brame Indien. 301
Météores, préſages tirés des Météores. 397. *& ſuiv.*
Les Météores que les anciens conſidéroient comme des préſages, ſont les lumiéres boréales qu'on obſerve aſſez fréquemment de nos jours. 398
Méthode ſuivie dans l'ouvrage. 5. *& ſuiv.*
Les modernes l'emportent ſur les anciens pour l'ordre & pour la méthode. 15
Microſcope, Malézieu apperçoit avec le microſcope des animaux vingt-ſept millions de fois plus petits qu'une mitte. 490
Exaggération plaiſante des effets d'un microſcope. 493
Miracles, ſources des prétendus miracles du Paganiſme. 253
Exemples de récits miraculeux. 254
Prétendus miracles de Veſpaſien & d'Adrien. 255. *& ſuiv.*
Prétendus miracles opérés par la chaſteté des Veſtales. 257
Prétendus miracles d'Apollonius de Thyane. 261. *& ſuiv.*
Faux miracles oppoſés aux véritables. 263
Les démons ont contrefait les vrais miracles. *bis.*
Prétendus miracles de Mahomet. 267. *& ſuiv.*
Réponſe à l'objection que Jéſus-Chriſto peroit ſes miracles par la magie Egyptienne. 330
Miroir, du miroir de Pythagore. 167
Récits incroïables de certains miroirs. 195
De la compoſition d'un miroir qui rendroit prophéte. 335
Saint Auguſtin trouve quelque choſe d'incompréhenſible dans l'effet des grands, & des petits miroirs. 486
Mobile, prémier mobile phyſique dans le ſoleil tournant ſur ſon axe. 512
Moiſſons, défenſe par la loi des douze tables d'enchanter les champs & les moiſſons. 338
Monde, Xénophane a ſoutenu la pluralité des mondes. 171
Deſcription du monde archetipe. 270
Mercure Triſmégiſte diſtingue quatre mondes; Agrippa en diſtingue ſix. 271
Opinions diverſes ſur l'éternité du monde. *bis. & ſuiv.*
Les larmes d'Héraclite étoient cauſées par la douleur de prévoir l'embraſement du monde. *bis.*
Les Epicuriens croïoient que les mondes mouroient & renaiſſoient. 272. 477
Preuves ridicules apportées par quelques philoſophes pour ſoutenir l'éternité du monde. 272
Réfutation des raiſonnements de Palingenius pour prouver l'éternité du monde. *bis. & ſuiv.*
Opinion des Millénaires ſur la durée du monde. 278
Opinion que chaque jour de la création ſignifioit la durée du monde pendant un millier d'années. 279
Opinion de Leibnits ſur la préférence donnée par Dieu au monde actuellement exiſtant. 284
Monſtres, préſages tirés des monſtres. 395
Montagne, on ne connoît aucune montagne dont la hauteur perpendiculaire ait une lieuë. 478
De trois montagnes de Perſe, où l'on entend des ſons extraordinaires. 488
Morale impie des Cyrénaiques. 145
Morale des Cyniques. 149
De la morale Stoïque. 153
Union & morale des Pythagoriciens. 169. *& ſuiv.*
Mort, les Lacédemoniens ont élevé des autels à la mort. 218
Mort ſubite de l'Envoïé des Latins. 259
Mort volontaire d'un éléphant. 318
Les oyes ſe donnent quelquefois la mort. 320
Pluſieurs bêtes connoiſſent le temps de leur mort. *bis.*
Mortifications pratiquées dans les fauſſes religions. 232
Conte des mortifications de Mévélévi, & de ſon ami Haraze. *bis.*
Mouches, les mouches adorées. 219
Les mouches n'entroient point dans le temple d'Hercule à Rome. 259
Les mouches n'entroient point dans le ſtade des jeux olympiques. 260

Du dieu Chaſſe-mouches. *bis.*
Les ſacrifices des Cyréniens faiſoient mourir les mouches. *bis.*
Mouvement, différents ſentiments ſur le mouvement. 460. *& ſuiv.*
Quelques philoſophes ont nié le mouvement. *bis. & ſuiv.*
D'autres philoſophes ont ſoutenu que tout eſt en mouvement dans la nature. 461
Définitions du mouvement. 462
Diviſions du mouvement. *bis.*
Ariſtote dit que l'air eſt la cauſe de la continuation du mouvement; les phyſiciens modernes ſoutiennent que l'air le fait ceſſer. *bis.*
Des loix générales du mouvement. *bis. & ſuiv.*
Opinion Cartéſienne d'une quantité de mouvements toujours égale. 463
Différents principes ſur le mouvement & le repos. *bis.*
Touts les mouvements réduits à l'impulſion. *bis.*
Le mouvement d'attraction rétabli en dernier lieu par Newton & par quelques philoſophes. 464
Le mouvement d'une planéte entraîne à la ſuite les moindres globes qui ſe rencontrent dans la ſphére de ſon activité. 515
Muſique, guériſon de la picqueure de la Tarentule par la muſique. 578

N

Naiſſance de pluſieurs hommes illuſtres attribuée aux démons. 253 254
Mauvais préſage de la naiſſance les pieds en devant, & préſage heureux de cauſer en naiſſant la mort de ſa mére. 402
Nature, Dieu confondu par quelques philoſophes avec la nature. 224
Habileté de la nature à inſpirer l'amour propre. 282
La nature eſt accuſée injuſtement. *bis.*
Erreur des philoſophes touchant la nature en général. 448
Définition de la nature. *bis.*
Uniformité de la nature dans ſes ouvrages. 518
Attention de Galien de ne point troubler les opérations de la nature. 584
Néant, le néant déifié. 219
Néceſſité, deſcription de la néceſſité par Horace, 430
La néceſſité mére de Lacheſis ſuivant Platon. 431
Nobleſſe, l'opinion d'Anaximandre de l'origine du genre humain a quelque choſe de bien riant pour l'orgueil de la nobleſſe. 275
Noms, changements de nom des ſçavants. 23
Les noms Hébreux & Grecs étoient ſignificatifs. 34
Vertus attribuées aux lettres dans les noms. 364
De l'onomantie ou prédiction par les noms. 365
Opinions des préſages attachés aux noms. 412. *& ſuiv.*
Du nom ſuperſtitieux Abracadabra. 337
Superſtitions ſur les noms des ſaints. 413. *& ſuiv.*
Nombres, des nombres de Pythagore. 167
Opinion de Platon & de Macrobe que Dieu a compoſé l'ame de l'univers de l'arrangement & de la vertu des nombres. 298
Vertu du nombre de dix & du prémier nombre ſphérique. 361
Le nombre de la bête de l'Apocalypſe trouvé dans le nom de Paul V. 365
Vertus attribuées aux nombres. *bis. & ſuiv.*
De l'échelle numérique ſuivant Agrippa. 366
Propriétés ſinguliéres du nombre de neuf. 368
Nouvelles appriſes avec une diligence ſurnaturelle. 268. *& ſuiv.*
Moïen de porter une nouvelle en trés peu de temps. 333

O

Obeliſque, le grand obeliſque du Vatican enlevé au moïen de quelques goutes d'eau. 490
Odes, diſpute littéraire au ſujet des odes en proſe. 59
OEuf de ſerpent porté par un chevalier

lier Romain, pour enchanter ſes juges. 338
Oeuf échauffé par Livie dans ſon ſein pour connoître ſi elle accoucheroit d'un garçon. 402
Oiſeaux, les compagnons de Diomède changés en oiſeaux, careſſoient les Grecs & effraïoient les Barbares. 261
De l'intelligence du langage des oiſeaux. 332
Des oiſeaux que les augures obſervoient avec le plus de ſoin. 385
Oiſon, raiſons que l'oiſon peut alléguer pour ſe dire le favori de la nature. 282
Ombre, les pyramides d'Egypte ne rendoient aucune ombre. 259
Ceux qui entroient dans le temple de Jupiter en Arcadie ne rendoient plus d'ombre. *bis.*
Sur le Lycée montagne d'Arcadie les corps ne faiſoient point d'ombre. *bis.*
Diſtinction de l'ombre & de la Pénombre. 530
Opinion; penſées des anciens ſur le régne de l'opinion. 3. *& ſuiv.*
Or, l'or de Thoulouze portoit malheur, 403
De l'or fulminant. 492
Analogie du vif-argent avec l'or. 602
Différence de l'or potable commun & du philoſophique. 605
Vertu de la ſemence aurifique. *bis.*
Le ſécret de teindre le mercure ne donneroit que de l'or apparent. 603
Oracles, des oracles les plus rénommés. *365. *& ſuiv.*
Caton refuſe de conſulter l'oracle de Jupiter Hammon. *366
Comment l'oracle de Delphes fut découvert. *367
Des Bœtiles oracles portatifs. 369
Pluſieurs réponſes des anciens oracles. *bis. & ſuiv.*
Equivoque des oracles. 371
Obſcurité des oracles. *bis.*
Les oracles ont été décrédités par la philoſophie. 374
Oracles reſſorts de politique. *bis.*
Mépris des oracles dans les auteurs profanes. 375
De la ceſſation des oracles. *bis. & ſuiv.*
Orateur, timidité de quelques Orateurs; Cicéron ne put jamais la ſurmonter. 38
Portrait de l'Orateur par Cicéron. 41
Les Orateurs bannis de Rome. 44
L'éloquence fatale aux grands Orateurs. *bis.*
Orgueil, même orgueil, principe des doctrines Cynique & Stoïcienne. 151

P

Palingénéſie, de la palingénéſie. 605
Papes, avertiſſement de la mort des papes au tombeau de Sylveſtre ſecond. 350
Opinion que les papes qui ne changent pas de nom meurent bientot. 413
Parabole, Pythagore n'a donné la métempſichoſe que comme une parabole. 300
Parallaxe, uſage de la parallaxe. 538 *& ſuiv.*
La parallaxe horizontale eſt la plus grande de toutes. *bis.*
Il n'y a que la parallaxe de la lune qui ſoit immédiatement perceptible. 539
Difficulté de prendre la paralaxe de Mars. *bis.*
Du temps le plus propre pour prendre la parallaxe de Vénus. *bis.*
La parallaxe de Mars donne la diſtance du ſoleil & de toutes les planétes par la régle de Képler. *bis.*
Paraſélénes, des paraſélénes. 399
Parélies, des parélies. *bis.*
Parlement, juriſprudence du parlement de Paris ſur les ſorciers. 339. *& ſuiv.*
Paroles, de la vertu magique des paroles. 337
Du préſage des paroles fortuites. 393
Patriarches, les difficultés ſur l'âge des patriarches viennent de la contrariété qui ſe trouve entre le texte Hébreu, la Pentateuque Samaritain, & la verſion des Septante. 86

Patrie, les Philénes ſont enterrés vifs pour le ſervice de leur patrie. 227
Penſées, de la rencontre des penſées. 14
Perdrix, les perdrix de l'Attique ne paſſoient point les limites de la Bœotie. 260
Ruſe de la perdrix qui couve. 319
Périodes, des périodes Idéales. 89
Perroquet, Pſaphon ſe défie par ſon perroquet. 227
Hiſtoires ſingnliéres de perroquets parlants. 321. 322
Peſanteur, nouveau ſyſtéme ſur la peſanteur. *493
La peſanteur de l'air ne peut être la cauſe de la chûte des corps. *bis. & ſuiv.*
La peſanteur attribuée par Gaſſendi aux corpuſcules magnétiques. 498
Peſte, feux allumés & vin répandu pour la peſte. 562
Peur, Dénys Lambin meurt de peur. 143
Philoſophie, avantages procurés aux hommes par la philoſophie. 102
La philoſophie ſource de contradictions. *bis.*
La philoſophie décriée comme impie dans les fauſſes réligions, n'eſt pas inutile dans la véritable. 103
L'hiſtoire des ſectes des philoſophes eſt une partie, conſiderable de celle de l'eſprit humain. 103. *& ſuiv.*
Philoſophie d'Adam & des patriarches. 104. *& ſuiv.*
Prétentions des Egyptiens d'être les inventeurs de la philoſophie. 105
Voïages des anciens philoſophes en Egypte & dans les Indes. 106
Ancienne philoſophie des Chaldéens. *bis.*
Des Phéniciens. *bis.*
Des Perſes. 107
Des Gymnoſophiſtes. 109
Des Thraces. *bis.*
Des Gaulois. 110
Les Grecs ſe prétendoient les auteurs de la philoſophie. 114
Deux branches principales de la philoſophie, l'Ionienne & l'Italique. 115
De la philoſophie de l'échole Ionienne. *bis. & ſuiv.*
Cinq ſectes de philoſophes formées par les diſciples de Socrate. 121 *& ſuiv.*
De la philoſophie Platonicienne: *bis. & ſuiv.*
La philoſophie Platonicienne en vogue parmi les prémiers Chrétiens. 126
Diſputes ſur la préférence de la philoſophie Platonique & Péripatecienne. 125
Louanges exceſſives de la philoſophie Platonicienne. 128
Révolution de la philoſophie d'Ariſtote. 140. *& ſuiv.*
De la philoſophie Pyrrhonienne. 156 *& ſuiv.*
Différence de la philoſophie d'Arcéſilas, & de celle de Pyrrhon. 169
Aucun philoſophe n'a pû être Pyrrhonien de bonne foi. *bis.*
Le nom de philoſophe inventé par Pythagore. 163
La philoſophie d'Epicure n'a été décriée que par l'envie des autres ſectes. 174
De la philoſophie d'Epicure. 175. *& ſuiv.*
La ſecte Eclectique a été celle des plus grands philoſophes. 179
Perſécutions de la philoſophie. 180
Des philoſophes qui ont renouvellé les ſciences en Occident. 181. *& ſuiv.*
La philoſophie moderne a plus de méthode & de clarté. 185
Opinions inſenſées des philoſophes ſur la divinité. 223. *& ſuiv.*
Tolérance des Athéniens ſur les poëtes, & ſévérité ſur les philoſophes. 224
En quoi la philoſophie de Deſcartes différe de celle de Démocrite. 505
Philtres, des philtres & de l'hipomane. 336
Le foïe de Chaméléon, reméde des philtres. 337
Phyſiognomie, de la phyſiognomie. 654
Incertitude des prognoſtics par la phyſiognomie. 655
Phyſique, la phyſique n'eſt la plus ſouvent qu'un eſſai de conjectures. 447
La phyſique eſt ſans axiomes. *bis.*
Socrate ſe mocquoit de toute la phyſique. *bis.*
La phyſique moderne beaucoup plus eſtimable que l'ancienne. *bis.*
La phyſique ancienne donnoit pour

explication des mots vuides de ſens. 448. *& ſuiv.*
Belles penſées d'Ariſtote ſur la phyſique. 456
La phyſique humilie l'eſprit. 458
Calculs de la nouvelle phyſique. 463
Défauts de quelques phyſiciens de rapporter à une cauſe unique ce qui eſt l'effet de pluſieurs. *489
Les phyſiciens cherchent ſouvent la raiſon de ce qui n'eſt pas. 499
De pluſieurs opinions phyſiques ſans fondement. 500
La phyſique moderne renouvellée des anciens. 503
Pie, d'une pie imitant le ſon des trompetes. 324
Pierres, vertus magiques attribuées à des pierres. 331
D'une pierre qui fait deviner ſuivant les phaſes de la lune. 332
Opinion que la pierre Alectorienne rend vainqueurs ceux qui la portent. 331. 652
Pigeons dont on s'eſt ſervi à porter des lettres. 322
Planétes, la formation des planétes expliquée ſuivant le Méchaniſme général de la nature. 472. *& ſuiv.*
De l'opinion que les autres planétes ſont habitées. 477. *& ſuiv.*
Ce qu'on entend par planétes directes, ſtationnaires, retrogrades. 508. 513
Régle de Képler pour la diſtance des planétes. 537. *& ſuiv.*
Du temps que mettroit une meule de moulin ou un boulet de canon à parcourir les eſpaces qui ſont entre quelques planétes. 541
Des différentes parties du corps ſoumiſes aux dominations des planétes. 623
Les roïaumes diſtribués aux planétes. 624
Des aſpects ou familiarités des planétes. 626
Plantes, vertu des plantes. 203
De la plante nommée Moly. 330
Vertus attribuées aux plantes par Démocrite. 331
De la plante appellée lunaria major. 502
Les Botaniſtes obſervent que chaque païs produit les plantes propres aux maladies aux quelles les habitants ſont ſujets. 563
Solenander ſe vante de connoître les maladies aux quelles les habitans d'un païs ſont ſujets, par les plantes qui y croiſſent. *bis.*
Pluïe, préſages de pluïes extraordinaires. 396
Poëme, différents ſentiments ſur la queſtion s'il peut y avoir des poëmes en proſe. 59
Pourquoi le poëme épique réuſſit difficilement, 57
Poëſie, la poëſie langage des dieux. 46
Reproches faits à la poëſie. 47
Défenſe de la poëſie. *bis.*
Il n'eſt pas permis d'être poëte médiocre. 62. *& ſuiv.*
Pointes, les pointes bannies par le bon goût. *bis.*
Poiſſons dieux des Syriens. 219
Deux poiſſons mis par Ariſtote au nombre des philtres. 336
Politique, prodiges inventés & débités par la politique. 255. *& ſuiv.*
Poſſeſſions feintes. 265 266
Poudre, explication des effets de la poudre à canon. 492
De la poudre fulminante. *bis.*
Prédictions, prédiction de l'avénement de Théodoſe à l'empire. 344. *& ſuiv.*
Prédictions répanduës en Amerique. 348
Des prédictions attribuées aux inſpirations de Dieu. *363
De la prédiction des papes. **bis.*
Prédictions de Savonarole. 364
Prédiction avant la naiſſance d'Auguſte. 371
Exemples des prédictions augurales. 390. *& ſuiv.*
Les Cannibales moins incorrigibles que nous ſur les prédictions. 643
Exemple de la fauſſeté des récits les plus circonſtanciés des prédictions. 645. *& ſuiv.*
Fauſſeté des prédictions les plus célebres. 646
Raiſon phyſique des prédictions alléguées par les philoſophes. 649
Réfutation de ces raiſons. 650
Prédictions par les crevaſſes & tumeurs de la terre. *bis.*

De la prédiction nommée ſpéculatoire. *bis.*
Prédictions par les nuées. 651
Prédictions nommées Tératoſcopies. *bis.*
Prédictions des mourants. 658
Prédictions politiques & vraiement naturelles. 659. *& ſuiv.*
Préſages, huit eſpéces de préſages. 393
Conjectures générales ſur les préſages. 398
Exemples hiſtoriques des préſages. 399
Préſages de différentes eſpéces. 400
Préſage de l'élévation future d'un enfant. 405
Préſervatif, porté par Périclés. 346
Les préſervatifs portés aux cols par les anciens n'étoient pas entiérement ſuperſtitieux ni inutiles. 566
Preſſentiments, des treſſaillements, tintements, éternuëments, & autres preſſentimens. 404. *& ſuiv.*
Preſſentiment de la femme de Guérin. 401
De Domitien. 404
De Cardan. 405
Preſſentiment du petit Pyrrhus. *bis.*
Prévoïance. Prométhée dont le nom ſignifie prévoïance, devroit être à la tête des génies malfaiſants. 282
Priſon, de la priſon de Denys. 489
Privation, du principe de la privation. 449
Prodiges, récits de pluſieurs prodiges, 253. *& ſuiv.*
Prophéties de l'Urim & Thummin, & de l'Ephod. 373. *& ſuiv.*
Proſtitution, les Athéniens ont conſacré des temples à la proſtitution. 218
Les Locriens firent vœu de proſtituer toutes leurs filles. 230
Providence, réponſe aux objections contre la providence. 283. 285
Sentiment des auteurs payens ſur la providence. 285. *& ſuiv.*
Pyramides, Thalés meſure la hauteur des pyramides par leur ombre. 259

Q

Queſtion, fermeté de Zénon d'Elée à la queſtion. 171

R

Railleries, des apothéoſes. 224
Rats, les rats mangent les cordes des arcs & des boucliers, dans le camp de Sennacherib. 263
Régime, incertitude de la médecine ſur le régime. 585
Religion, opinion qu'on ne peut errer dans aucune religion. 220
Le roi de Thrace a une religion différente de celle de ſes ſujets. 222
Mépris de Pline pour la religion païenne. *bis.*
Cruautés des fauſſes religions, 229 *& ſuiv.*
Les vertus morales ont été plus généralement pratiquées dans la religion païenne que dans la chrétienne. 233
Preuves de la religion Chrétienne. 243 *& ſuiv.*
Dieu a puni les prophanations des religions les plus corrompuës. 258
Religion attribuée aux bêtes. 323
Les aſtrologues donnent à Jupiter l'intendance des religions. 648
Reliques, les reliques des ſaints impoſoient ſilence aux démons. 377
Remédes, danger des remédes. 554
Incertitude des médecins ſur les remédes. 564
Les grands médecins fort réſervés ſur l'uſage des remédes. 561
Détachements de petits inſectes emploïés pour remédes. 564
Chryſippe & Eraſiſtate déſaprouvoient les purgatifs. Theſſalus rejettoit entiérement ces remédes. 565
Des remédes topiques. 566
Rabelais fait bouillir des clefs pour ſervir d'un remède apéritif. 568
Remédes inhumains & ſuperſtitieux. 569
Danger des remédes de précaution. 572
Sentiment de Pline ſur les remédes. 574

Les malades veulent le plus souvent des remédes fort composés & fort rares. 575
Compositions de plusieurs remédes par les Arabes. *bis.*
Le succès des remédes dépend beaucoup de l'imagination. 577
Les Arabes ont introduit l'or & les pierreries dans les remédes. 576
Remédes pour provoquer les éternuements. 579
Les cautéres étoient les remédes familiers d'Hippocrate. *bis.*
Aiguilles enfoncées, remédes ordinaires des médecins Japonois. *bis.*
Les grands plus exposés aux dangers des remédes. 584
Remore, propriété fabuleuse de la remore. 591
Renard, ruse du renard de contrefaire le mort & d'abboïer comme un chien. 319
Les Thraces lachent un renard sur la glace, pour en connoître l'épaisseur. 320
Rencontres, présages des rencontres. 406
Repas miraculeux de Numa. 256
Repos, quelques philosophes ont nié le repos. 461
Résurrections, plusieurs résurrections racontées par les payens. 264, *& suiv.*
Les prétenduës résurrections sont des illusions des démons. 265
La vertu de ressusciter attribuée à quelques herbes. 332
Rhétorique, les préceptes de la rhétorique peuvent être nuisibles. 45
Rocher coupé avec un rasoir. 255
Rose-croix, de la confrérie de la Rose-croix. 358

S

Sabbath, les illusions du Sabbath réveries de cerveaux creux. 339
Sacrifices cruels. 230. 346
Le feu des sacrifices allumé de lui-même. 263
Antinoüs se sacrifie pour Adrien. 346
Une Genisse vient se présenter pour le sacrifice. 407
Sage, des sages de la Gréce. 111, *& suiv.*
Railleries du sage des Stoïciens. 155
Du sage d'Epicure. 176
Saignée, différentes opinions sur les saignées. 580. *& suiv.*
Les médecins Italiens ont pour principe de purger le sang & de ne saigner presque jamais. *bis.*
Les médecins orientaux ne saignent jamais. 581
Des saignées dans la petite vérole. 582
Saisons, Phénoménes extraordinaires des saisons. 514
Sang, le sang d'Ulysse arrêté par des paroles. 337
Il paroît du sang qui ne peut être essuïé sur une table où jouoient Henri roi de Navarre & le duc de Guise. 401
Différentes opinions sur le principe de la circulation du sang. 556
Les hommes qui ont passé quarante ans sont beaucoup moins de sang. 581
De la découverte de la circulation du sang. 594
Figure des parties intégrantes du sang. 596
La viteſſe de la circulation du sang calculée. 595
Santé, conseils de Celse, de l'échole de Salerne, & de Palingenius pour la santé. 589, *& suiv.*
Danger d'une santé d'Athléte. 501
Satellites, des satellites de Jupiter. 516
Des satellites de Saturne. *bis.*
Sentiments de plusieurs astronomes que les satellites n'ont point de mouvement de révolution sur leur propre centre. 117
Opinion suivant laquelle la terre est satellite de la lune. 533
Sçavant, le seiziéme siécle a été le plus sçavant de touts. 183
Récompenses magnifiques de quelques sçavants. 28
Misére du plus grand nombre des sçavants. 29
Railleries des sçavants. 12
Scholastiques, vaines subtilités & barbarie des scolastiques. 135
Science, l'esprit de l'homme n'est pas fait pour la science. 1
Il suffit d'expliquer les sciences occultes pour inspirer le mépris qu'elles méritent. 3

Avantages de la ſcience. 8
Quelle eſt la vraie ſcience. bis.
De l'uſage de la ſcience. 9.
De l'uſage d'une profonde ſcience jointe aux occupations les plus laborieuſes des emplois. 10
Dangers de la ſcience. 12. & ſuiv.
La ſcience aujourd'hui peu eſtimée. 13
La conſideration des ſciences a fort varié. 23
Le progrès des ſciences accompagne celui des armes. 36
Différence de la ſcience & de l'art. 436
Progrès de l'eſprit dans ſes ſciences. 491
Nos progrès dans les ſciences nous découvrent notre ignorance. 545
Sel, diviſions des ſels en acides & alkalis. 598
Sens, Tertullien dit qu'il n'eſt pas permis de douter de la vérité des ſens. 224
Le ſens commun répond aux cinq ſenſations. 289
Explications des ſenſations de l'ame ſuivant les modernes. 455
De quelle maniére l'ame reçoit les ſenſations. 456
Septembre, pluſieurs grands événements arrivés au mois de Septembre. 411
Sérénité, qu'Hippocrate prenoit de ſes diſciples. 201
Serpens pris pour eſculape. 256
Serpents d'Epidaure aiſés à apprivoiſer. 257
Vertu des ſerpents pour faire entendre le langage des oiſeaux. 332
De la graiſſe de ſerpent fonduë. 333
Préſage de l'Ecureuil pourſuivi par des ſerpents. 461
Le ſerpent de Tibére rongé par des fourmies. 403
Préſage d'un ſerpent vû entre Philippe Auguſte, & Richard cœur de lion. 406
Bataille de deux bandes de Lézards, de couleuvres & autres ſerpents. bis.
Sibilles, incertitudes des auteurs touchant les ſibylles. 379. & ſuiv.
Livres vendus à Tarquin par la ſibylle de Cumes. 381
Livres ſibyllins conſultés dans les calamités & dans les dangers. bis.
Livres ſibyllins brûlés & remplacés. 382
P. Lentulus Sura eſt trompé par une prédiction ſibylline. bis.
Prédiction ſibylline forgée pour déférer le titre de roi à Céſar. bis.
Livres des Sibylles inſtruments de politique. bis.
Singes, adorés par les Egyptiens. 218
Temple ayant ſept cents pilliers de marbre dédié à un ſinge. 219
Singes inſtruits des Lettres, joueurs de flute, comédiens. 318
Singes ſervants de valets. bis.
Soldat, aventure d'un ſoldat de l'armée d'Uratislas. 348. 349
Soleil, toutes les divinités rapportées au ſoleil. 226
Le ſoleil compoſé de la matiere ſubtile de Deſcartes ne pourroit avoir la force d'éclairer, d'échaufer, & de défendre ſon tourbillon. 468. & ſuiv.
Des taches du Soleil & de ſon enroulement total. 476. & ſuiv.
Le ſoleil ſeroit le lieu d'où l'aſtronomie ſeroit aiſée. 513
Le ſoleil eſt plus proche de nous en hiver. 514
Les taches du ſoleil font connoître évidemment ſa révolution au tour de ſon axe. 512
Cauſe de l'éclipſe du ſoleil. 527
Différentes hypothéſes ſur le lieu où le ſoleil fut placé à la création du monde. 532.
Opinions anciennes ſur le ſoleil. 517 & ſuiv.
Les propriétés des maiſons du ſoleil aſſignées différemment par les aſtrologues. 625
Son, les progés de la lumiere ſix cens mille fois plus vite que ceux du ſon. 481
Obſervations ſur le ſon. 486. & ſuiv.
Phénoméne extraordinaire du ſon. 488
Exemples de portées lointaines du ſon. 489
Songes, cauſes phyſiques des ſonges. 416
La multitude des ſoins produit les ſonges. 417
Les ſonges d'Avicenne rouloient ſur

les ſciences & il trouvoit quelquefois en dormant la ſolution des difficultés. *bis.*
Les bêtes ont des ſonges. *bis.*
Régles de l'interprétation des ſonges. 418. *& ſuiv.*
Exemples de l'interprétation des ſonges. 419. *& ſuiv.*
L'oneirocritique ou interprétation des ſonges fort eſtimée de quelques uns, mépriſée des autres. 415. *& ſuiv.*
Réponſe aux exemples des ſonges tirés de la ſainte écriture. 416
Les ſonges qui viennent dans le tems des fêtes mobiles ſont variables, 420
D'une pierre qui donne des ſonges aſſurés. *bis.*
Effet du cœur d'un ſinge pour les ſonges. *bis.*
Traits d'hiſtoire ſur les ſonges. *bis. & ſuiv.*
Réfutation de l'explication d'un ſonge par les corpuſcules de la phyſique moderne. 421
Sophiſmes, de la ſecte de Mégare. 147 *& ſuiv.*
Sorcier, aux pays tels que la Lorraine ou les Seigneurs confiſquoient le corps & les biens pour ſortilege, il y avoit plus de ſorcier qu'en tout le reſte de l'Europe. 340
Opinion du pere Mallebranche ſur les ſorciers. 341
Des ſorciers qui excitoient des tempêtes. 348
Du ſorcier Trois-Echelles. 350
Trente mille ſorciers dans Paris. *bis.*
Les ſorts de Préneſte retournent dans leur ancien temple. 261
Caligula eſt trompé par les ſorts d'Antium. 350
Exemples de ſorts dans l'écriture. 356
Des ſorts de Préneſte & autres. 357
Du ſort appellé le ſort des ſaints. 395 *& ſuiv.*
Soulier, remarque ſuperſtitieuſe d'Auguſte ſur le ſoulier du pié gauche. 404
Spectres, apparitions de ſpectres. 252. 407
Sphére, Archiméde dans la ſphére a imité l'ouvrage du Créateur. 189
Opinions differentes d'Hipparque & de Théon ſur la ſphére. 619
Différens principes des ſphéres. 619
Spinoſiſme, abſurdités du Spinoſiſme. 224. 278
Stationnaires, les philoſophes ſtationnaires nioient le mouvement. 460
Statuës, Michel-Ange trompe Raphaël ſur l'antiquité d'une ſtatuë. 17
Diogéne demandoit l'aumône à des ſtatuës. 149
Excuſe de Stilpon ſur ce qu'il avoit dit de la ſtatuë de Minerve; & raillerie de Théodore. 224
Différens ſentimens ſur les ſtatuës. 225
Dans la ville de Jaſſe les ſtatuës de Diane & de Veſta, quoiqu'expoſées à l'air, n'étoient jamais mouillées de la pluie, & la neige ne tomboit point deſſus. 259
La ſtatuë de Diane s'appenſantiſſoit, ſi l'on épargnoit les jeunes garçons fouettés en l'honneur de la Déeſſe. 260
Les Démons habitoient dans les ſtatuës. 261
Des Teraphim & ſtatuës parlantes. 334 *& ſuiv.*
De la chûte de Simon le Magicien & de ſa ſtatuë. 344
Les ſtatuës des Dieux domeſtiques de Néron ſe trouvent renverſées. 402
Superſtition, la ſuperſtition eſtimée par quelques-uns plus injurieuſe à Dieu que l'athéiſme. 236
Défenſes ſuperſtitieuſes de tenir les jambes croiſées en certaines occaſions & de filer dans les champs. 340
De pluſieurs phantaſies ſuperſtitieuſes. 401
Superſtition d'Auguſte & d'Alexandre. *bis.*
Symboles, de Pythagore. 166
Syſtéme, contradiction dans le ſyſtéme de Deſcartes. 183
Démocrite eſt le premier qui ait formé un ſyſtéme de l'Univers. 279
Cenſure du ſyſtéme de Copernic, & rétractation de Galilée. 191
Syſtéme conſolateur de Spinoſa. 224. 278

Le ſyſtéme d'Anaximandre de l'origine du genre humain, flatteur pour la nobleſſe. 275
Syſtéme de Leibnits, de ſa Théodicée. 284
Syſtéme de Leibnits, de l'harmonie préétablie. 289
Le ſyſtéme de l'infini eſt une révolution preſque totale arrivée dans la Géométrie. 442
Deſcartes convient qu'un ſyſtéme de philoſophie eſt un Roman. 448
Contradiction dans la Méchanique des tourbillons de Deſcartes, & réforme de ſon ſyſtéme. 465. *& ſuiv.*
Du ſyſtéme des développemens. 491
Syſtéme de Ptolemée. 508. *& ſuiv.*
Parole impie d'Alphonſe X. ſur les embarras du ſyſtéme de Ptolémée. 511
Le ſyſtéme de Ptolémée détruit ſans reſſource par l'objection des phaſes de Venus. *bis.*
Syſtéme de Copernic. 512. *& ſuiv.*
Raiſon trés forte pour le ſyſtéme de Copernic, tirée de l'inégalité du tems des révolutions des planétes, à proportion de leur diſtance du ſoleil. 516
Avantages du ſyſtéme de Copernic. 519
Objections contre le ſyſtéme de Copernic, & réponſes. 520. *& ſuiv.*
Explication du ſyſtéme de Tycho-Brahé. 522
Objections contre le ſyſtéme de Tycho-Brahé, & réponſes. 523. *& ſuiv.*
Quatriéme ſyſtéme de Longomontan, 524
Le ſyſtéme de Copernic renouvellé des anciens. 525
Syſtéme de Médecine de Galien rejetté par les ſectateurs d'Aſclépiade, qui en établiſſoit un tout différent. 557
Syſtéme des inſectes dans la médecine. 561. 564

T

Tabac, appellé anciennement la plante Nicot. 579
Taliſmans, des Taliſmans. 651
Explication phyſique des Taliſmans. *bis.*
Réfutation de la vertu prétenduë naturelle des Taliſmans. *bis.*
La vertu des Taliſmans attribuée à pluſieurs cauſes, & ſoûtenuë par pluſieurs philoſophes. 652
Scaliger ſe moque des Taliſmans. *bis.*
Exemples des Taliſmans tirés de l'hiſtoire. *bis. & ſuiv.*
Opinion probable ſur les Taliſmans. 654
Téleſcopes, de l'invention des téleſcopes. 194
Les téleſcopes font voir les planétes & les étoiles en plein jour, & même dans le méridien avec le ſoleil. 542
Temperamens, la théorie des tempéraments fort incertaine. 555. *& ſuiv.*
Galien établit huit tempéraments. *bis.*
Pluſieurs cauſes contribuent au tempérament. 630
Qualifications générales de tempéraments. 631
Tempêtes, les Athéniens ont conſacré des temples aux tempêtes. 218
Différens ſentimens ſur les temples. 225
Le temple de Delphes garenti du pillage par pluſieurs prodiges. 254
Les temples d'Achille & de la Mecque préſervés du pillage par des prodiges. *bis.*
Les mouches ni les chiens n'entroient point dans le temple d'Hercule à Rome. 259
Merveilles racontées de quelques autres temples. 260
Faux récit de la punition d'un vieil officier qui avoit pillé un temple. *bis.*
Dans le temple de Sérapis on tenoit régiſtre des guériſons qu'il avoit opérées. 266
Temps, le temps ſort de l'éternité comme un ruiſſeau pour couler dans le monde. 270
Le temps ſource de diſputes métaphyſiques. 273. *& ſuiv.*
De la diviſibilité du temps à l'infini. 274
Du petit homme Anémoſcope ou prophéte des changements de temps. 498
Ténébres, des ténébres de la paſſion. 528. *& ſuiv.*

Terre, de la ſphére de la terre dans le ſyſtéme de Copernic. 513
Du double mouvement de la terre, journalier ſur ſon axe, & annuel dans ſon orbite autour du ſoleil. *bis. & ſuiv.*
Le globe de la terre eſt ovale. Dimenſion de ſon axe ſuivant les modernes. 515
Troiſiéme mouvement attribué par quelques Coperniciens au globe de la terre. 518
Tête, Servius Tullius & L. Martius paroiſſent avoir la tête en feu. 403
Thé, origine fabuleuſe du thé. 257
Théodicée de Leibnits. 284
Théurgie, de la théurgie. 329. 341
Titre, le titre & le plan de cet ouvrage tirés des penſées de Paſchal. 3
Toiſon, explication de la toiſon d'or par la pierre philoſophale. 607
Tombeau, Xerxés eſt affraïé par un prodige arrivé au tombeau de Belus. 259
Tonnerre, un coup de tonnerre enléve la briſure de l'écu de Bourbon. 400
Maniére de connoître la diſtance du tonnerre. 487
Vertu préſervative du tonnerre attribuée au veau marin, au figuier, au laurier. 503
Tortuë, un aigle en jettant une tortuë caſſe la tête d'Eſchyle. 371
Tourbillons, méchanique des tourbillons de Deſcartes. 464
Contradictions de ce philoſophe & réforme de ſon ſyſtéme. 465. *& ſuiv.*
Tourbillons de Deſcartes dans les anciens. 466. 505
Traductions, du mérite des traductions. 85
Tragédies, diſpute littéraire au ſujet des tragédies en proſe. 59
Tranſpiration, obſervations ſur la tranſpiration. 567
Tremblemens, cauſes des tremblements de terre. *489
Triomphe, aprés la marche du triomphe les priſonniers étoient immolés. 230
Trophée, pourquoi les Lacédémoniens quittent la coûtume de dreſſer des Trophées. 403
Callimaque mourant debout eſt pris pour un trophée. *bis.*

V

Vache, la vache adorée par les Samogiciens. 219
Les Brachmanes des Indes s'eſtiment heureux de mourir en tenant une queuë de vache. 300
Vaiſſeau, Claudia tire à bord avec ſa ceinture un vaiſſeau qui étoit engravé. 257
Vanité de Nabonaſſar. 19
Vautour, augure favorable du vautour parce qu'il eſt le moins malfaiſant de touts les animaux. 385
Vauvert, origine du proverbe du diable de Vauvert. 252
Veau, le veau d'or, imitation du dieu Apis. 219
Vents, Empédocle enferme les vents dans des outres de peaux d'ânes. 259
Du pouvoir d'appaiſer les vents. 548
Théorie de prévoir certains vents. *491
Vérité, diſpoſitions de l'homme envers la vérité. 5
Force de la vérité. *bis.*
La vérité par ſon éclat bleſſe quelquefois les regards des hommes. 218
Petite vérole inconnuë aux anciens. 568
On trouve les prémiéres nouvelles de la petite vérole dans les médecins Arabes. *bis.*
La petite vérole a paſſé en Europe par les conquêtes des Maures. *bis.*
De l'inoculation de la petite vérole. 569
Des ſaignées dans la petite vérole. 582
Des différentes méthodes de traiter la petite vérole. *bis. & ſuiv.*
Vieilleſſe. Il faut être vieux de bonne heure pour l'être long-tems. 586
Vin, cruches remplies de vin miraculeuſement à la fête de Thyia. 253
De l'effet du vin & des liqueurs ſpiritueuſes. 587. *& ſuiv.*
Loi de Zeleuque ſur les malades qui buvoient du vin. *bis.*
Uniſſon, explication phyſique de l'uniſſon. 488
Univerſité, du commencement de l'univerſité de Paris. 542

Voïage, Récit d'un anachoréte ſur ſon voïage juſqu'aux extrémités du monde. 552
Voie, différentes opinions ſur la voïe lactée. 547
Opinions anciennes ſur la voïe lactée. 552
Voile, le voile où l'on voïoit en broderie les images d'Antigonus & de Demetrius avec celles des dieux, ſe déchire de lui-même. 264
Les voleurs découverts par des eaux minérales de Sardaigne. 255
Vertus de la pierre Ætite de découvrir les voleurs. 232
Réponſe de Zénon à l'excuſe de ſon eſclave qui l'avoit volé. 431
Volonté, les perſuaſions de l'eſprit influent peu ſur la volonté. 233
De la volupté dans le ſens d'Epicure. 176
Vûë, comment un roi d'Egypte recouvre la vûë. 258
Différentes explications de la faculté viſuelle. 483. *& ſuiv.*
Les phyſiciens ne s'accordent pas ſur l'organe de la vûë. 486
Des vûës perçantes au travers des corps opaques. 500. *& ſuiv.*
Vuide, la queſtion du vuide fort débattuë par les Philoſophes. 458. *& ſuiv.*

Z

Zodiaque, noms des ſignes du zodiaque tirés de la prophétie de Jacob. 191
Le zodiaque décrit une ellipſe un peu excentrique au ſoleil. 514
Le zodiaque partagé en douze conſtellations. 617
Explication des noms des ſignes du zodiaque. *bis.*

Fin de la table des matieres, du Tome Premier.

F/Velgendre

2nd Off